


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

HUITIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1901

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

LE RETOUR AUX TUILERIES[1]

22 juin 1815. — Le roi a quitté Gand ce matin à onze heures. En remerciement de son hospitalité, il a remis au comte d'Hânes, en lui faisant ses adieux, une riche tabatière avec son portrait entouré de diamants[2]. Sa Majesté s'est décidée à voyager par étapes afin de ne pas se séparer de sa maison militaire : aussi nous sommes-nous arrêtés à Grammont, petite ville située à onze lieues de Gand et à sept lieues d'Alost. Monsieur et les ministres sont partis dans la journée quelques heures après nous.

24 juin. — Partie ce matin à sept heures de Mons, Sa Majesté s'est arrêtée à Bavay, premier village français, pour y déjeuner, puis a pris au bout de deux heures la route de Cateau-Cambrésis où devait avoir lieu le coucher. Averti de l'intention du roi, le maire avait pris toutes les dispositions convenables et s'était rendu au-devant de lui avec les autorités jusqu'au village de Montai. Cet excellent homme, qui s'appelle M. Hennequand, avait fort bien fait les choses, et

1. Voir, dans la *Revue* du 1er novembre 1900 et du 1er février 1901, *la Route de l'Exil* et *la Cour de Gand.*

2. Plus tard Louis XVIII lui envoya un magnifique surtout de glace et d'argent ciselé. On y voyait les armes de la famille d'Hasnes avec cette inscription : *Donné par le Roi de France.*

avait groupé sur un char trente jeunes filles vêtues de blanc qui formaient le tableau le plus gracieux. L'une d'entre elles a souhaité la bienvenue au roi au nom de ses compagnes. Puis est venu le discours du maire et celui du curé qui, entouré de tout son clergé, se tenait à l'entrée de la ville. Enfin, trente jeunes gens vêtus de blanc ont dételé les chevaux de la voiture royale et l'ont traînée à bras au milieu d'acclamations enthousiastes jusqu'à l'hôtel du maréchal Mortier, où le roi a été reçu par la sœur du duc de Trévise et où il s'est installé. Il était huit heures du soir; après le dîner toute la ville a été illuminée et les cris de : « Vive le roi ! » n'ont cessé de retentir jusqu'à une heure avancée de la nuit.

C'est au Cateau que se trouve le quartier général de Wellington; la réunion des armées alliées et de la maison militaire pouvait avoir de graves inconvénients, le roi l'a prévu avec sa sagesse ordinaire et, pour éviter tout contact avec les troupes étrangères, la maison militaire a reçu ordre de bivouaquer hors la ville.

25 juin. — Le roi s'est rendu à onze heures à l'église paroissiale pour y entendre la messe; pendant le dîner il a bien voulu admettre le public en sa présence, il y a eu foule pendant toute la durée du repas.

C'est du Cateau qu'est datée la proclamation contresignée par le duc de Feltre que Sa Majesté a adressée aujourd'hui à ses sujets et qui est la première depuis son retour. En voici le passage le plus saillant : « Nous n'avons pas voulu unir nos bras ni ceux de notre famille aux instruments dont la Providence s'est servie pour punir la trahison, mais aujourd'hui que les puissants efforts de nos alliés ont dissipé les satellites du tyran, nous nous hâtons avec bonheur de rentrer dans nos États. »

26 juin. — Ce matin, à huit heures, le roi a quitté le Cateau pour se rendre à Cambrai où il est arrivé à onze heures. Une garde d'honneur commandée par un notable de la ville, M. Béthune de Loffre, attendait le cortège au pied des glacis de la porte Notre-Dame. Le roi a daigné agréer cette escorte et a fait placer à la portière le commandant à côté du duc de Gramont qui est de service; les remparts étaient couverts de

monde et c'est au bruit des salves de la citadelle, les tambours battant aux champs, que le roi a fait son entrée par la porte Notre-Dame, suivi par ce qu'on a pu réunir de sa maison militaire. Cette troupe, sans être très nombreuse, n'en est pas moins fort brillante. Sa Majesté a trouvé à l'entrée de la ville un groupe gracieux de cent jeunes demoiselles choisies parmi les plus jolies et les plus vertueuses; elles portaient des corbeilles remplies de fleurs et les ont effeuillées devant le roi, en chantant un chœur en l'honneur des Bourbons; c'était un spectacle charmant auquel le roi a été fort sensible. Aussi, après avoir reçu le maire, le conseil municipal, le tribunal et les principales autorités, il a demandé à revoir les charmantes jeunes personnes qui l'avaient accueilli à son arrivée et les a remerciées lui-même avec la plus délicate galanterie : « Plus jeune, je répondrais, mesdemoiselles, aux choses aimables que vous venez de me dire en vous complimentant sur vos charmes; aujourd'hui la vue de vos jeunes attraits me fait regretter davantage de n'être qu'un vieillard; croyez bien cependant, mes enfants, que si mon âge ne me permet de vous tenir que le langage d'un père, j'en aurai toujours pour vous les sentiments. » Puis, Sa Majesté a embrassé avec bonté la plus jeune, toute rougissante sous ses voiles blancs, et tout ce frais essaim s'est éloigné nous laissant sous le charme de son innocence et de sa candeur.

27 juin. — Le duc de Feltre a rétabli dans ses fonctions le sous-préfet, M. Cardon de Garsignies, qui avait démissionné il y a trois mois de la façon la plus honorable pour ne pas être forcé d'arborer le drapeau tricolore.

A dix heures et demie du matin, on a vu arriver la population presque entière de dix-huit villages environnants venue en masse pour rendre hommage à son souverain. Tous ces braves gens ont défilé précédés de bannières blanches et portant à la main des branches de verdure en signe de joie. Le roi s'est mis à la fenêtre pour les voir et leur a dit : « Mes amis, je vous porte tous dans mon cœur. » Ensuite des tables ont été dressées, et hommes, femmes et enfants ont fait largement honneur à un banquet plantureux qu'on leur avait préparé en hâte; tout s'est passé avec ordre et décence.

Mercredi 28 juin. — Ce matin a eu lieu un *Te Deum* solennel d'actions de grâces, suivi de la présentation de toutes les dames notables de la ville. Sa Majesté a parcouru le cercle, s'informant du nom de chacune et adressant à toutes quelques mots obligeants. Tout le monde a été charmé de sa bonne grâce. On a publié aujourd'hui la seconde proclamation du roi, contresignée cette fois par le prince de Talleyrand. Sa Majesté déclare que « sitôt que les portes de son royaume se sont ouvertes, elle s'est empressée d'accourir pour ramener ses sujets égarés et adoucir les maux qu'elle eût voulu prévenir ». Cette proclamation devra produire l'effet le plus salutaire, elle calmera les inquiétudes et dissipera les craintes qu'ont fait naître le bruit absurde, semé par les partisans de Bonaparte, que Louis XVIII veut rétablir la dime et les droits féodaux.

Il y a toute la journée sous les fenêtres une grande foule de peuple amassée: aussi, pour la satisfaire, le roi se montre souvent au balcon. Tantôt, Sa Majesté, de la croisée du salon qui donne sur la cour, a aperçu une femme paraissant fort âgée qui s'agitait beaucoup et faisait tous ses efforts pour parvenir jusqu'à la maison : « Laissez approcher, a dit alors le roi ; je ne suis entouré, je le sais, que de sujets fidèles. » Il a questionné alors la bonne vieille qui lui a appris que, malgré son grand âge, elle avait fait cinq lieues pour le voir. « Maintenant, je puis mourir contente », a-t-elle ajouté. Le roi a été touché de cette preuve d'amour et lui a fait donner une généreuse gratification qui adoucira ses vieux jours. Du reste l'enthousiasme ne fait que croître ; pendant les repas, le roi veut que le public soit admis autour de la table et, avant que les portes soient ouvertes, on fait queue longtemps avant l'heure afin d'être sûr de pouvoir pénétrer.

29 juin. — Sa Majesté s'est rendue ce matin avec sa maison à l'église paroissiale de Saint-Géry pour entendre la messe ; les princes se promènent chaque jour familièrement, à pied et sans suite, dans la ville et partout leur présence excite l'enthousiasme : à chaque instant, de nouvelles députations se présentent. A l'un des orateurs, qui déclarait au roi que le retour des Bourbons avait déjà guéri tous les maux, le roi a répondu

en souriant : « Je vous remercie, mon ami, mais j'espère les guérir mieux encore. » Plusieurs fois par jour, les jeunes filles de la ville se réunissent dans la maison voisine de celle du roi où elles chantent de douces mélodies en l'honneur de la famille royale. Sa Majesté semble y prendre grand plaisir.

30 juin. — A neuf heures du matin a eu lieu le départ, qui a donné lieu aux scènes les plus touchantes ; chacun voulait approcher une dernière fois Sa Majesté et lui faire ses adieux. La garde d'honneur nous a accompagnés jusqu'à Péronne, où on a pris la poste. Avant de se séparer, les gardes du corps, voulant témoigner combien ils étaient touchés de l'accueil qu'ils avaient reçu, se sont rangés sur deux lignes pour laisser défiler cette garde, élite de la jeunesse cambrésienne, et l'ont acclamée aux cris de : « Vive les habitants de Cambrai ! Vive la garde d'honneur ! »

Samedi 1er juillet. — Nous sommes arrivés hier à Roye, gros chef-lieu de canton à cinq lieues de Montdidier, autrefois place forte. On dit que nous allons y rester quelques jours. Le roi y a appris la capitulation de Paris.

Dimanche 2 juillet. — Le roi va à la messe à l'église Saint-Pierre ; on apprend que les Anglais sont à Saint-Germain et à Versailles.

3 juillet. — La nouvelle arrive du départ de Bonaparte pour Rochefort. La compagnie des Cent-Suisses, que M. de Diesbach s'est occupé de réorganiser en toute hâte, vient de nous rejoindre.

6 juillet. — Paris ayant capitulé, il y a suspension d'armes. Le roi marche sur Paris. Nous passons par Louvres, puis par Gonesse où nous nous arrêtons deux heures ; le soir, nous arrivons pour coucher à Arnouville, petit village de Seine-et-Oise, à six ou sept lieues de Pontoise. Rien n'a été préparé pour le coucher, et le roi est fort mal dans le château ; chacun se case comme il peut : la localité compte tout au plus deux cents habitants, beaucoup doivent se contenter de

simples greniers. Le roi, qui trouve avec raison que trop de hâte serait indigne de la majesté royale, ne veut point précipiter les étapes, mais il tient malgré cela à se rapprocher le plus possible de Paris; on fait de vains efforts pour le retenir et empêcher le plus longtemps possible sa rentrée dans la capitale.

On agite beaucoup depuis quelques jours la question de savoir si la cocarde tricolore sera ou non conservée: il est bien certain que la grande majorité des Français était attachée aux trois couleurs, qui rappellent tant de souvenirs glorieux. On a fait valoir au roi que Louis XVI les avait arborées et que Monsieur lui-même les avait portées lorsqu'il s'était montré aux Parisiens sous l'uniforme de la garde nationale. Si l'on se place au point de vue historique, tout le monde sait en effet que l'origine de la cocarde tricolore date de l'entrée de Louis XVI à Paris, dans les premiers temps de la Révolution. Pour faire honneur au souverain qu'il recevait à l'hôtel de ville, le maire ajouta au bleu et au rouge, couleurs du blason de la ville, le blanc, insigne caractéristique de la maison de Bourbon. De là la cocarde tricolore. Tout cela s'explique donc de lui-même. Le duc de Raguse poussait beaucoup le roi à consentir à cette option; il ajoutait fort justement que si la cocarde blanche était nécessaire pour distinguer les partisans de la monarchie pendant les derniers événements, elle devenait complètement inutile du moment qu'elle était rétablie. Le duc d'Otrante conseillait aussi cette mesure avec la plus grande ardeur, et le roi, qui n'aurait aucune répugnance à porter les trois couleurs, se montre fort hésitant. Sa Majesté a reçu dans l'après-midi la visite de la duchesse de Bourbon, qui est venue exprès de Rosny pour le voir.

7 juillet. — Voici le roi rentré une seconde fois à Saint-Ouen, mais on démolit le château, il n'a donc pas été possible d'y loger, et c'est dans les bâtiments mêmes de l'abbaye que Sa Majesté a trouvé asile. Dès que cette décision a été connue, toute la communauté a été sens dessus dessous et ce couvent de jeunes personnes, envahi par la maison civile et militaire du roi, offrait le spectacle le plus singulier et le plus curieux. La supérieure de Saint-Denis, qui porte le titre de surinten-

dante, est venue avec son grand cordon recevoir le roi à l'entrée du couvent et le complimenter. Elle était accompagnée de madame Séron, l'inspectrice, madame de la Tour, la trésorière, et madame de La Porte, l'économe. Il paraît que ce n'est pas de bonne grâce que cette jeune femme, qui s'appelle la baronne du Bouzet, s'y est résignée. C'est une ardente bonapartiste qui, dès le retour de Napoléon, s'était empressée de se rallier à l'Empire et de faire acte de soumission à M. de Lacépède, rétabli chancelier. C'est assurément la mort dans l'âme qu'elle a fait à Louis XVIII les honneurs de son abbaye. Le roi, qui était au courant de la situation, lui a tourné fort galamment un petit discours des plus aimables et, tout en souriant de la mine embarrassée et contrite de la jeune supérieure, il a ajouté : « C'est malheureusement mon âge, madame, et ma qualité de prince malade qui m'autorisent à descendre dans cette antique abbaye fondée par mes ancêtres, et c'est un vieillard, hélas ! qui vient vous prier de lui céder pour un jour votre appartement du rez-de-chaussée ; il est infiniment propre à ma situation, qui abhorre les escaliers, et c'est le seul qui convienne à mes infirmités. »

Il faut croire que le discours du roi a produit bon effet sur madame du Bouzet, car le roi a trouvé son appartement rempli de fleurs ; mais si la surintendante est revenue à de meilleurs sentiments, il n'en a pas été de même de ses élèves. Le rez-de-chaussée étant occupée par le roi, toute la communauté, pour respecter les convenances, a été loger aux étages supérieurs et la maison militaire a occupé le cloître qui se trouve immédiatement auprès. Comme on devait s'y attendre, quelques-uns des gardes du corps ont risqué quelques plaisanteries, assez innocentes du reste, mais ces messieurs se sont vus rappeler à l'ordre par les jeunes élèves avec une indignation tout à fait comique. Les plus grandes de ces demoiselles, pour leur témoigner leur mépris et leur faire voir combien leurs galanteries étaient mal accueillies, leur faisaient des grimaces et leur jetaient des billets remplis d'injures en réponse à leurs déclarations. Toute la soirée, mes jeunes gardes du corps ont ri aux larmes.

Le roi cependant avait demandé à voir les jeunes pensionnaires et toutes ont défilé une à une devant son fauteuil,

tandis qu'il se les faisait nommer par la surintendante. Timidité ou mécontentement, madame du Bouzet parlait d'une façon fort peu distincte : aussi Sa Majesté, qui semblait prendre grand plaisir à cette revue d'un nouveau genre, lui faisait souvent répéter les noms à plusieurs reprises. Après avoir adressé à la plupart d'entre elles quelques mots obligeants, le roi, pour leur complaire, leur a déclaré qu'elles étaient filles de soldats et qu'il ne voulait point d'autres gardes qu'elles-mêmes auprès de sa personne pendant tout le temps qu'il passerait sous leur toit. En conséquence, il a demandé une garde d'honneur de douze demoiselles d'ordonnance, qui exerceraient six par six. Là-dessus, grand embarras : on espérait trouver le nombre voulu parmi celles dont les opinions sont royalistes, mais, après de vaines recherches, il s'est trouvé que huit seulement étaient disposées à se rendre auprès du roi. La surintendante a dû intervenir et user de son autorité pour en contraindre quatre qui ne voulaient pas y consentir.

Le roi s'est beaucoup amusé de cet incident, leur air boudeur et l'entêtement de ces jeunes têtes l'a grandement diverti ; presque toutes sont jolies et séduisantes et, en tout cas, éclatantes de jeunesse et de fraîcheur. Quelques-unes de ces petites folles étaient à ce point enragées, qu'on a eu grand'peine à les empêcher de crier : « Vive l'Empereur ! » Ces petites frimousses roses, animées par la colère et l'indignation, étaient d'un comique irrésistible et à en juger par leurs mines furibondes, il est beaucoup de ces demoiselles qui ne nous pardonneront point d'avoir plaisanté leurs convictions politiques.

Durant le cours de la soirée, Sa Majesté a voulu se rendre compte comment on lisait à Saint-Denis. C'est un exercice auquel il attache une grande importance. Il a avisé parmi ses douze gardes féminins une petite frisée fort jolie, avec des yeux très bleus et des cheveux très blonds, et lui a mis un livre dans les mains en lui demandant de lui faire la lecture et en ajoutant que cela faisait partie de ses attributions. Mais il l'a interrompue dès les premières lignes : « L'intonation est bonne, mais vous vous hâtez trop, ma belle enfant ; nous sommes sauvés maintenant et rien ne nous presse, je vous assure, comme vous semblez le croire. Une lecture, pour être agréable, doit être lente et mesurée et vous lirez en perfection

quand vous irez moins vite, car vous prononcez bien. Voici comment il faut faire. » Et prenant à son tour le volume, Sa Majesté a lu quelques phrases avec toute la lenteur et la netteté désirables. Lorsque la petite a repris sa lecture sans autrement se déconcerter, elle avait profité de la leçon royale, car le roi l'a complimentée et lui a déclaré qu'il était fier de son élève, en l'embrassant sur les deux joues.

En quittant le lendemain l'abbaye, Sa Majesté a remis à madame du Bouzet une boîte ornée de son portrait et une grande quantité de dragées et de sucreries pour les jeunes pensionnaires. Puis il est monté en voiture et a dit en regardant les tours de l'abbaye : « Je reviendrai voir ma famille, mais nous avons maintenant de la besogne plus urgente. »

8 juillet. — Les alliés ont pénétré dans Paris ce matin à la première heure, et le roi a fait son entrée dans la ville à trois heures de l'après-midi. En apprenant que l'entrée était pour aujourd'hui, une foule immense était accourue au-devant de lui, et Saint-Denis lui-même était envahi au point qu'il était impossible de découvrir le plus petit coin de mansarde pour y trouver un abri. Il était pourtant fort difficile de passer la barrière, car Paris avait été mis en état de siège, les portes étaient soigneusement fermées et, pour les franchir, il fallait une autorisation en règle.

Malgré toutes ces difficultés, on s'était porté en foule à sa rencontre ; l'enthousiasme a été très grand et on a beaucoup crié : « Vive le roi ! » à l'exception pourtant de la plus grande partie des troupes qui, gênées par les derniers événements, gardaient partout le silence. Dès le matin, le drapeau blanc avait été hissé au sommet des Tuileries, car les trois couleurs ont été décidément repoussées. Le roi, après s'être montré hésitant, a trouvé qu'il était difficile de faire maintenant ce qu'on n'avait pas fait lors de sa première rentrée et qu'en présence des alliés, surtout, il ne lui était vraiment pas possible de s'y résoudre, car il aurait l'air de renier ses anciennes couleurs. Ces raisons sont certainement fort bonnes, mais je regrette vivement que l'adoption des trois couleurs n'ait pu avoir lieu. Cette mesure eût été parmi les plus utiles et eût certainement ramené beaucoup de partisans à la cause royale. La cocarde blanche de

l'ancienne France est restée l'emblème de l'honneur sans tache, mais elle eût pu sans honte être remplacée par le drapeau tricolore que tant de victoires glorieuses sont venues ennoblir.

Le roi a tenu à venir de Saint-Denis par la route de la Révolte, le village de la Chapelle et le faubourg Saint-Denis, au lieu d'entrer par la barrière de Clichy, comme on le lui avait conseillé. En arrivant par cette route qu'il eût trouvée complètement déserte, il aurait paru montrer de la méfiance et de l'inquiétude sur l'accueil qui lui était réservé; l'effet produit eût été fâcheux. Sa Majesté, en voiture fermée, était vêtue de son costume ordinaire; Monsieur et le duc de Berry à cheval galopaient à chaque portière. Le maréchal de Gouvion Saint-Cyr, les ducs de Tarente, de Raguse, de Bellune, de Reggio et de Feltre venaient ensuite avec de nombreux officiers généraux; puis nous suivions avec une partie de la maison militaire et des gardes du corps.

Il est bien certain que l'on ne peut comparer la réception d'aujourd'hui à celle de l'an dernier : sur le boulevard, principalement, les acclamations m'ont semblé plus rares; mais le roi, malgré tout, n'a pas lieu d'être mécontent et a été très bien reçu, non seulement par la population, mais aussi par la garde nationale, qui faisait la haie portant la cocarde blanche. Sa Majesté a agi de la façon la plus prudente en ne voulant aucune espèce de troupes étrangères pour escorte à son entrée dans Paris; par cette mesure habile, il a évité d'avoir l'air ramené chez lui par des étrangers et de justifier la caricature qui le représente en croupe derrière un cosaque. Il a agi cette fois encore en souverain sachant garder sa dignité et sauvegarder notre honneur national.

Une ordonnance avait remis en fonctions toutes les autorités qui étaient en place au 20 mars; c'est donc M. de Chabrol qui a reçu Sa Majesté à la barrière de Saint-Denis à la tête du conseil municipal : « Cent jours se sont écoulés, a-t-il dit au roi, depuis le moment fatal où Votre Majesté a quitté sa capitale au milieu des sanglots, et s'est vue forcée, par une cruelle nécessité, d'abandonner des enfants bien aimés. — C'est en effet avec la plus vive douleur que j'ai quitté Paris, lui a répondu le roi, je suis sensible aux témoignages de ma

bonne ville dans laquelle je rentre avec attendrissement. Je viens pour réparer les maux qu'elle a déjà éprouvés et en prévenir de nouveaux. »

Le soir, il y a eu nombre de maisons illuminées.

Après le dîner, le roi est descendu seul dans le jardin des Tuileries, qui était rempli de monde. La joie la plus franche se lisait sur tous les visages et des acclamations et des chants exprimaient le sentiment général; sans se connaître, on se prenait les mains, on se félicitait et de toutes parts on entendait retentir l'air : *Rendez-nous notre père de Gand.* — Voyant que quelques-uns, en signe d'allégresse, s'étaient mis à danser, Sa Majesté, sans souci des parterres gâtés et piétinés par la foule, a crié d'une voix très haute : « Mes amis, aujourd'hui c'est jour de grande fête pour nous tous; réjouissez-vous et dansez sur les gazons. »

9 juillet. — Dès aujourd'hui on m'a remis le bâton [1] et j'ai repris mon service auprès de Sa Majesté. Je l'ai accompagnée à Notre-Dame, où elle est allée rendre grâces au ciel de son heureuse rentrée dans la capitale: mais on n'a point chanté de *Te Deum* : le roi en avait fait défense expresse, ajoutant que le moment de se réjouir serait mal choisi après tant de sang versé et tant de tristesse dans ces derniers temps.

Le roi, du reste, me semble fort triste : la vue des alliés campés sur les places publiques lui a serré le cœur: il s'est plaint amèrement qu'on ait établi un bivouac dans la cour même des Tuileries et qu'on ait placé sur le pont Royal des canons qui semblent dirigés contre sa personne. Paris tout entier est au pouvoir des Prussiens et des Anglais; une partie d'entre eux est campée au bois de Boulogne, les autres sont logés chez des particuliers.

10 juillet. — Il y a ce soir au château grande réception, tout Paris va venir pour rendre hommage à Sa Majesté et la féliciter de son retour.

1. Les capitaines de chaque compagnie des gardes du corps avaient, comme insigne de commandement, un long bâton d'ébène garni d'ivoire, en forme de canne, qu'ils conservaient à la main pendant leur service même dans les appartements du château.

On éprouve la plus grande difficulté à réorganiser la maison militaire; pour mon compte, j'ai une peine infinie à assurer chaque jour le service accoutumé d'une façon convenable. Nous manquons de tout, les alliés ayant réquisitionné pour les hôpitaux, et aussi pour leurs besoins personnels, tous nos effets de literie, ameublement, harnachement, etc. Non seulement il n'y a plus rien ni au quai d'Orsay, ni à Panthemont, mais il en est de même dans tous les quartiers de gardes du corps autour de Paris. On parle de grands changements et de réduction considérable, on va jusqu'à dire que la maison rouge tout entière va être supprimée.

On fait fort grise mine aux officiers de la maison qui n'ont pas accompagné le roi à Gand. Il y a quelques jours, le général de Lagrange[1], qui commandait en 1814 une compagnie de mousquetaires, s'est présenté pour venir offrir ses hommages à Sa Majesté lorsqu'elle était à Ermenonville. Mais, à son arrivée, il a été assailli par une troupe nombreuse de gardes du corps et de mousquetaires arrivant de Gand qui se sont mis à lui reprocher de la façon la plus vive de n'être pas venu en Belgique. Le général, qui est manchot, se défendait comme il pouvait, mais allait sûrement passer un mauvais quart d'heure lorsque le duc de Feltre, qui se trouvait là, l'a tiré de leurs mains.

Le roi a demandé un rapport de l'affaire et a annoncé que les gardes seraient punis; mais je crois qu'au fond Sa Majesté riait sous cape et n'était pas fâchée de l'aventure.

Il circule un libelle assez piquant sur M. de Talleyrand, prince de Bénévent; il est intitulé : *Le nouveau Charles le Boiteux ou le prince de Bien-au-Vent, ancien chanoine, ancien comte de Lyon et depuis hermite dans les monts Krapaks.*

11 juillet. — Les empereurs de Russie et d'Autriche, accompagnés du roi de Prusse, ont fait leur entrée dans Paris. Le roi a été leur souhaiter la bienvenue à leur arrivée, ainsi que le

1. François Lelièvre, marquis de Lagrange, né à Paris en 1766, mort en 1833. —Volontaire au bataillon d'Artois en 1781, sous-lieutenant aux carabiniers en 1784, colonel en 1792, chef d'état-major de Murat à l'armée d'Italie, il fut nommé général en 1807. Gouverneur de Metz en 1814, il fut nommé capitaine-lieutenant de la 2e compagnie de mousquetaires le 15 juin 1814.

comte d'Artois et le duc de Berry. Les trois souverains sont venus ensuite aux Tuileries pour rendre leur visite au roi et aux princes.

13 juillet. — Le roi serait disposé comme toujours à la conciliation, mais il est perpétuellement harcelé par son entourage et on ne cesse de le tourmenter pour lui arracher des mesures de rigueur; on demande à grands cris le licenciement de l'armée; Sa Majesté montre pour ce projet la plus grande répugnance.

14 juillet. — Le roi ne peut prendre son parti de voir les Prussiens occuper toutes les issues du château, et le jardin entièrement garni de postes étrangers. Ne pouvant les repousser comme ennemis, il voudrait au moins les modérer et les contenir comme alliés. Aussi souvent sa fierté se révolte, et il a demandé à plusieurs reprises si décidément il n'était plus le maître chez lui. Sa colère a été à son comble lorsqu'il a découvert que le pont d'Iéna était entièrement miné et qu'on se disposait à le faire sauter au mépris de la capitulation de Paris. Il a envoyé chercher le feld-maréchal Blücher, qui ne s'était pas encore présenté aux Tuileries, et lui a témoigné son indignation de ce qu'il venait d'apprendre. « Du reste, monsieur, a-t-il ajouté, vos susceptibilités d'amour-propre n'ont plus de raison d'être : je viens de donner des ordres, et à partir d'aujourd'hui le pont d'Iéna porte le nom de pont de l'École militaire. » Raide et important, le maréchal a répondu sans même exprimer de regrets, « qu'un pareil monument était une insulte pour sa patrie », et le roi, fort blessé de son attitude, l'a congédié sur-le-champ. « Je vous engage à réfléchir, monsieur le maréchal, a-t-il seulement ajouté, et vous conseille d'y regarder à deux fois avant de me forcer à prendre des mesures violentes dont vous seriez peut-être le premier à vous repentir. » Sa Majesté cependant ne s'en est pas tenue là et s'est adressée au roi de Prusse et à l'empereur Alexandre, leur annonçant avec dignité et grandeur que si le pont devait sauter, il se ferait porter avec son fauteuil sur le point même où serait allumée la mine.

L'empereur Alexandre a immédiatement fait droit à la

demande si juste de Sa Majesté, et, une heure après avoir reçu sa lettre, il avait envoyé sa réponse prenant l'engagement qu'un pareil acte de vandalisme ne serait pas consommé. Toutes les actions du souverain russe sont empreintes de la même délicatesse, et c'est ainsi que l'an dernier il en a usé de la même façon dans une circonstance presque identique. A son entrée à Paris, l'un de ses généraux lui proposait de demander le changement de nom du pont d'Austerlitz : « Non, a-t-il répondu avec une dignité qui n'est point exempte de grandeur ; j'ai passé dessus avec mon armée, cela me suffit désormais. » Mais il était temps, paraît-il, que l'empereur de Russie intervînt auprès de Blücher, car il n'y avait guère à compter sur l'inertie et la mauvaise volonté du roi de Prusse. On dit que les Prussiens avaient déjà mis quinze fois le feu à la mine.

16 juillet. — Le duc de Wellington n'est pas populaire à Paris; il n'a rien d'héroïque ni dans sa figure ni dans son aspect, il s'exprime d'une façon ordinaire et manque complètement de conversation. La duchesse de Wellington, au contraire, est aussi séduisante que son mari l'est peu, elle est douce et bienveillante et inspire à tous ceux qui l'approchent la sympathie la plus vive. Son histoire est assez curieuse. Irlandaise de naissance et fort jolie, elle s'éprit, quand elle avait dix-sept ans, du duc, qui n'était alors que simple cadet sans fortune. Le mariage était impossible et le jeune homme partit pour les Indes où il allait rejoindre son frère aîné. Dix ans s'écoulèrent. Wellington, héritier du titre et de la fortune de son frère, revint en Angleterre, où il retrouva sa fiancée qui lui était restée fidèle. En vain cette dernière voulut lui rendre sa parole : les années avaient pu diminuer la fraîcheur et les charmes extérieurs de la jeune fille, mais une si touchante fidélité et une si rare délicatesse avaient profondément touché le cœur du duc, qui voulut quand même l'épouser. Deux enfants naquirent de ce mariage, puis Wellington, un peu volage et souvent retenu aux quatre coins de l'Europe, négligea cette épouse modèle. L'an dernier, il se montrait souvent avec une Espagnole et, cette année, on l'a vu revenir avec une Anglaise qui ne le quitte guère et l'accompagne fréquemment

à cheval avec un voile vert. Cela produit mauvais effet. Il y a quelques jours il a eu l'idée de paraître à l'Opéra dans la loge royale; de violents murmures au parterre ont accueilli son entrée; le général s'en est montré très froissé et a déclaré qu'il se chargeait de mettre les mécontents à la raison.

Le maréchal Blücher, qui prendrait volontiers la haute main sur toutes choses, avait annoncé comme prochain le désarmement de la garde nationale; le roi a déclaré qu'il s'opposait d'une façon formelle à une pareille mesure, aussi humiliante pour elle que pour lui. L'empereur Alexandre s'est rangé à l'avis du roi et l'a encore soutenu dans cette circonstance.

On parle beaucoup de la baronne de Krüdener, amie fort tendre de l'empereur Alexandre, qui l'a accompagné en France; elle est installée dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré tout proche de celui de l'empereur de Russie et dont les jardins fort étendus communiquent l'un avec l'autre. Celui-ci peut donc s'y rendre aussi souvent qu'il lui plaît sans que ses visites puissent être remarquées. C'est une femme étrange, qui a publié plusieurs ouvrages littéraires, mais dont l'esprit distingué offre le plus bizarre assemblage de sentiments religieux poussés à l'extrême, alliés à des mœurs plutôt relâchées. Elle croit entendre des voix et fait à Dieu et aux saints les invocations les plus étranges. Malgré cet étrange mysticisme, elle n'a point renoncé au monde et son salon est ouvert chaque soir. C'est le plus singulier mélange de toutes sortes de gens : à une heure convenue, on fait à genoux certaines prières, puis l'on se remet à jouer, à causer et à déchirer son prochain.

Madame de Krüdener, qui a été fort belle, n'est plus jeune maintenant, ce qui ne l'empêche pas d'avoir conservé sur l'empereur Alexandre une influence considérable. On dit qu'il lui croit fermement le don de seconde vue et que cette conviction s'est trouvée singulièrement fortifiée lorsqu'il a vu se réaliser les événements qu'elle lui avait annoncés. Il est bon d'ajouter toutefois que les prédictions de cette dame affectent la forme la plus obscure et sont toujours conçues dans des termes si vagues qu'elles peuvent être interprétées de cent façons différentes. Le tsar, qui a beaucoup de tendance à croire au merveilleux, s'est laissé dominer d'une façon vraiment étrange par cette femme extraordinaire qui exerce sur lui une influence

mystérieuse et ne l'appelle que « l'ange blanc qui doit sauver le monde ». Je ne sais trop, par exemple, comment elle a pu lui expliquer sa passion d'autrefois pour le chanteur Garat, avec lequel elle s'était compromise publiquement.

On prétend que la haine qu'elle portait à Napoléon a influé considérablement sur les sentiments de l'empereur Alexandre à l'égard de ce dernier. Cette inimitié provenait, dit-on, d'une simple moquerie de Bonaparte, qui aurait déclaré un jour en parlant d'elle « qu'il n'aimait pas les bas bleus et encore moins les folles ». La baronne de Krüdener ne lui a pas pardonné cette parole un peu dure et voilà comment peut-être la haine d'une simple femme, qui n'a même pas le sens commun, a pu changer la face du monde.

17 juillet. — Beaucoup de gens ne partagent malheureusement pas la réserve et la modération du roi, qui souffre de voir notre sol envahi par les armées étrangères ; il se passe chaque soir aux Tuileries sous les fenêtres mêmes du château des scènes vraiment scandaleuses : sous le prétexte que le roi l'avait permis le soir de son arrivée, on a forcé les barrières entourant les gazons et l'on danse en chantant et en poussant des acclamations en l'honneur des Bourbons.

Les soldats étrangers se mêlent à ces manifestations choquantes, qui se changent régulièrement en scènes de désordre. Les rares cris de : « Vive l'Empereur ! » sont vite étouffés lorsqu'ils se font entendre, par les cris répétés de : « Vive le roi ! » mais cela donne lieu à des bousculades et des provocations de tout genre; des liqueurs corrosives sont jetées avec des seringues d'apothicaires et nombre de schalls et de robes de femme ont été brûlés de cette façon. Je n'ai point envie de les plaindre, car il faut qu'une femme ait perdu toute pudeur pour aller se fourrer dans de pareilles bagarres ! D'autant plus qu'il en est beaucoup pour lesquelles la politique n'est qu'un prétexte; il s'y passe nombre d'indécences de toutes sortes et les femmes qui, par une curiosité déplacée, se risquent à ces réunions où l'on danse avec n'importe qui, s'exposent à tous les genres de provocations. La police, au surplus, va y mettre un terme, car ces orgies se prolongent jusque dans la nuit, troublent le sommeil du roi, et c'est à grand'peine qu'on

parvient à minuit à fermer les portes après avoir expulsé tout ce monde. Il n'y a pas qu'aux Tuileries malheureusement qu'ont lieu des scènes scandaleuses. Le soir même de la rentrée du roi, j'étais sur le boulevard, près de la rue Le Peletier, lorsque j'ai été assailli par une troupe de fédérés pour avoir voulu sauver de leurs mains un homme qui avait une cocarde blanche et qu'ils allaient massacrer. Je me suis échappé à grand'peine et je n'ai eu que le temps de chercher un refuge dans l'hôtel de la garde nationale où j'arrivai tout haletant. Un nommé Duhief, bijoutier, était principal provocateur et m'aurait assommé avec la poignée de son sabre si j'avais été moins agile.

19 juillet. — On a arrêté hier le comte de Lavalette qui a eu l'imprudence de rester chez lui; il est incroyable, quand on est inscrit des premiers comme lui sur une liste de proscription, qu'on ne prenne aucune précaution pour s'échapper et se mettre en sûreté.

20 juillet. — La famille Bonaparte a quitté la France : les prince Joseph, Jérôme et Lucien sont partis accompagnés par Madame Mère et le cardinal Fesch. Napoléon s'est retiré à bord de la croisière anglaise *Bellérophon*. La reine Hortense a fait les plus actives démarches pour obtenir de rester en France avec son titre de duchesse de Saint-Leu. Le roi aurait cédé, paraît-il, à son désir, mais le duc d'Otrante a vivement insisté pour qu'elle partageât le sort de sa famille : elle a joué un rôle trop prépondérant pendant les derniers événements et a tenu dans toutes les cérémonies la place de l'impératrice.

28 juillet. — La duchesse d'Angoulême est arrivée hier, escortée par le duc de Berry qui a été au-devant d'elle envoyé par le roi. Nous allons la saluer. Elle a passé par Rouen, où elle a vu mon frère; elle a la bonté de me parler de lui et de ma belle-sœur dans les termes les plus flatteurs. On est d'autant plus sensible aux éloges que décerne la princesse que sa nature un peu froide n'est guère susceptible de se contraindre aux banalités, et l'on peut être assuré que lorsqu'elle dit quelque chose elle le pense réellement.

Elle s'est montrée à une des fenêtres des Tuileries et a été l'objet de l'ovation la plus chaleureuse de la part de la foule qui remplissait le jardin. Le roi lui a témoigné la plus grande affection et tous les souverains sont allés immédiatement lui présenter leurs hommages.

C'est par la princesse Charlotte que madame la duchesse d'Angoulême, qui était à Londres, a appris la défaite de Bonaparte. Aussitôt que cette nouvelle fut connue de la jeune princesse, celle-ci accourut se jeter à son cou et la félicita, les larmes aux yeux, de l'événement qui allait rendre aux Bourbons leur trône et faire cesser leur exil.

2 août. — Je reçois une lettre de M. de Chabrol m'annonçant ma nomination de membre du collège électoral du département de la Seine.

3 août. — Le général de Labédoyère a été arrêté hier dans la diligence de Clermont à Paris. Il était, dit-on, réfugié en Auvergne depuis quelque temps et c'est avant de gagner l'étranger qu'il a eu l'imprudence de vouloir venir faire ses adieux à sa famille. Assurément il est bien coupable, car c'est certainement sa défection qui, en facilitant à Bonaparte l'entrée à Grenoble, lui avait ouvert la route des Tuileries. Napoléon l'avait si bien compris qu'il s'était jeté dans ses bras en lui disant avec émotion : « Colonel, c'est à vous que je devrai de remonter sur le trône. » Mais il est franc et droit, sa valeur est incontestable et ce malheureux jeune homme, dans ce moment d'égarement, n'a certainement pas été guidé par son intérêt personnel. Quelles situation pour ses beaux-frères de Damas et de Chastellux !

5 août. — L'agitation se continue dans le Midi de la façon la plus regrettable. Des bandes armées pénètrent dans les villes et parcourent les campagnes ; tous ceux qui sont suspects d'être favorables à Bonaparte sont outragés, menacés et souvent soumis aux pires traitements. Des révoltes, des soulèvements, des assassinats même, se multiplient ; il est urgent d'arrêter ces désordres. La fougueuse imagination des habitants du Midi explique dans une certaine mesure ces malheureux

entraînements, mais certes ne les excuse pas. Ces troubles qui se prolongent permettent, sous couleur politique, aux vengeances particulières de se satisfaire et une partie de la population du Midi ne vit plus que dans la crainte et l'épouvante. Le roi est navré de ce qui se passe, il s'est écrié l'autre jour avec colère : « En vérité, ceux qui sont la première cause de pareils excès auront bien mérité les châtiments que la justice leur prépare. »

Cette parole si juste de Sa Majesté a paru de fâcheux augure pour ce pauvre Labédoyère. D'ailleurs, on répète au roi du matin au soir qu'il est perdu s'il ne fait quelques exemples et s'il ne punit pas de mort les principaux lieutenants de Bonaparte. On ne parle partout que de ce malheureux Charles de Labédoyère et on discute avec passion sur le sort qui lui est réservé ; bien loin de lui être un appui, ses alliances de famille et ses attaches royalistes sont aux yeux de la plupart autant de circonstances aggravantes qui rendent sa désertion moins excusable. Tout cela est peut-être vrai, mais je ne puis me défendre d'un mouvement de répugnance instinctive lorsque je vois des femmes jeunes, belles et haut placées, pour lesquelles l'indulgence devrait être la première des vertus, qui ne cessent de réclamer à grands cris sa condamnation et qui semblent assoiffées de vengeance et de sang...

6 août. — Voilà le maréchal Ney arrêté. C'est hier, dans un château près d'Aurillac, où il s'était réfugié chez une amie de la maréchale, qu'il a été fait prisonnier. Depuis quinze jours, il y vivait caché dans une mansarde. Mais sa nature exubérante et son besoin de mouvement n'ont point su s'accommoder longtemps de cette claustration. Il a fait des imprudences, a été reconnu, et arrêté au moment où il se promenait dans le parc même du château de Bessonis. On avait eu grand'peine à lui faire quitter Paris et c'est Édouard de Reiset[1], son ancien aide de camp, qui lui avait fait franchir la

1. Édouard-Jean, baron de Reiset, né à Delle (Alsace) en 1782, fils de François-Antoine-Xavier de Reiset, député de la noblesse à l'Assemblée provinciale d'Alsace et de Élisabeth de Rougé ; marié à Marie-Adèle du Temple de Mézières, officier d'ordonnance du roi Jérôme, aide de camp du maréchal Ney de 1811 à 1813, nommé en 1815 chef d'escadrons au 3e hussards ; chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et de la couronne de Westphalie ; mort à Paris en 1857. (Archives de la Guerre.)

frontière en lui donnant son passeport. Ce n'est que sur ses vives instances que le duc d'Elchingen, qui savait à quel point une pareille complaisance pouvait compromettre mon cousin, avait consenti à accepter. C'est, il y a trois semaines, qu'il est parti avec une feuille de route au nom de Édouard de Reiset, major au 3e régiment de hussards, et quelques jours plus tard il était arrivé à Lyon. De là il est allé à Saint-Alban, puis à ce château de Bessonis d'où on espérait le faire gagner la frontière. Voilà le fruit de tant de peines perdu en un instant.

Les enragés qui ne rêvent que vengeance et dont le nombre semble croître chaque jour, sont venus en toute hâte annoncer cette nouvelle à Sa Majesté, se croyant sûrs d'être bien accueillis. Mais l'effet a été tout différent de celui qu'ils attendaient : « Voilà une maladresse qui nous coûtera cher, s'est écrié le roi avec humeur, et je crains bien que cette arrestation ne nous soit plus funeste encore que la défection du maréchal. » Et le roi s'est emporté contre le préfet du Cantal, en maudissant son zèle intempestif.

12 août. — Les émeutes et les troubles continuent dans le Midi : la moitié de la population dans certains pays passe son temps à dénoncer l'autre. On cite des faits terrifiants, c'est une véritable terreur qui règne de ce côté. Plusieurs préfets ont fait publiquement brûler le drapeau tricolore. C'est une très grande maladresse, et c'est pousser aux pires représailles que de surexciter aussi inutilement les passions.

L'arrestation du pauvre maréchal continue à passionner l'opinion au plus haut degré, et, comme aux plus grands effets on cherche toujours les plus petites causes, on raconte maintenant que la maréchale avait contribué dans une large mesure à détacher son mari de la cause monarchique. Après avoir occupé une des premières places à la cour de Bonaparte, elle a souffert doublement d'avoir à essuyer les hauteurs de femmes de l'ancien régime qui ne pouvaient s'habituer à la traiter en égale. Il est certain que beaucoup lui témoignaient une froideur voisine du dédain, et la duchesse de Rohan entre autres s'était montrée avec affectation, à diverses reprises, à peine polie avec elle. Madame Ney est la fille de madame Auguié, femme de chambre de la reine Marie-Antoi-

nette, et madame la duchesse d'Angoulême, qui l'avait vue fréquemment dans son enfance, l'a appelée en la voyant de son petit nom d'« Aglaé », dont elle se souvenait. La duchesse d'Elchingen a cru voir un affront dans cette affectueuse familiarité et en a été profondément blessée.

16 août. — Madame la duchesse d'Angoulême est partie pour le Midi, après avoir assisté à la procession du vœu de Louis XIII à Notre-Dame. La princesse se dirige, en passant par Versailles et par Chartres, vers Bordeaux où le duc d'Angoulême doit venir la rejoindre. Celui-ci revient, paraît-il, peu satisfait de l'accueil qu'il a reçu en Espagne. Ferdinand VII s'est montré strictement poli, sans témoigner le moindre empressement. C'est au point que, lorsque le duc d'Angoulême est allé à son arrivée saluer le roi à Aranjuez, celui-ci ne lui a pas même offert la moindre collation, et c'est dans une méchante hôtellerie que le prince a dû aller dîner.

17 août. — Le roi, qui se souvenait des désordres de l'an dernier, avait institué une commission spéciale chargée de régulariser les logements et le service des troupes alliées. Elle devait en même temps assurer leur subsistance et veiller à ce qu'aucune exaction ne fût commise. Mais cette commission d'inspection s'est trouvée immédiatement débordée : malgré ses efforts, dans les trois quarts des départements, les généraux étrangers lèvent sans vergogne des contributions en argent considérables et des réquisitions en vivres et en fourrages qui sont hors de toute proportion. Les Prussiens surtout se montrent d'une exigence extrême. C'est en vain que les préfets essayent de s'interposer : on les menace de les arrêter et de les conduire dans une forteresse. C'est ainsi qu'ont été emprisonnés et maltraités le baron de Talleyrand et M. de Gasville, qui essayaient de protéger leurs administrés. Aussitôt avertie, Sa Majesté a exigé qu'on leur rendît sur-le-champ la liberté ; elle les a fait complimenter de leur belle conduite et leur a promis un beau dédommagement.

Au milieu de ces tristes affaires, l'abbé de Montesquiou s'agite beaucoup sans produire grand'chose ; il n'est guère aimé ni apprécié au conseil, quoiqu'il soit spirituel et aimable

quand il le veut bien. Il faut cependant qu'il ait une véritable séduction de parole et qu'il sache son monde pour être arrivé à la situation qu'il occupe! Je me rappelle l'avoir connu un bien mince personnage vivant pauvrement dans un modeste entresol de madame de Poix, où il n'avait même pas un serviteur pour tenir son ménage. Après avoir été plusieurs fois président de l'Assemblée constituante, il avait fini par émigrer et avait été chargé par Louis XVIII de plusieurs missions diplomatiques où il avait peu réussi. C'est seulement par le crédit de madame de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome, qu'il put rentrer en France fort déconfit et la bourse plate. « Le petit serpent » dont parlait Mirabeau a fait du chemin depuis ce moment.

19 août. — Le malheureux Labédoyère a été fusillé aujourd'hui. Il est mort bravement, comme il avait vécu, après avoir rempli ses devoirs de chrétien. Sa femme infortunée s'était jetée inutilement aux pieds du roi, au moment où il remontait en voiture dans la cour des Tuileries pour faire sa promenade, et était tombée évanouie en le voyant repousser sa prière. Madame de Chastellux, au désespoir, a tenté à son tour un dernier effort au moment où Sa Majesté rentrait aux Tuileries, mais le roi a détourné la tête et a passé sans répondre.

Louis XVIII est profondément affecté de cette triste affaire, mais il a jugé impossible de faire grâce dans de pareilles circonstances. Il a été harcelé, obsédé, et on s'est réuni autour de lui pour le forcer à montrer une rigueur inflexible. Je dois ajouter que l'influence étrangère y a été pour beaucoup.

« Jamais il ne m'a été plus douloureux de prononcer un refus », a dit le roi à madame de Labédoyère, et je suis bien certain qu'il était sincère. Tout Paris est révolutionné par cette mort, et la joie indécente de certaines femmes me fait horreur; d'autres s'apitoient sur ce malheureux qui laisse une femme et un fils, et s'étonnent que sa jeunesse et son brillant passé n'aient pas suffi à attendrir ses juges. On se communique les détails de sa fin qui sont des plus touchants. Madame de Krüdener, qui a tout fait pour le sauver, est plongée dans le désespoir et a passé sa journée en méditations et en prières qui seules peuvent apporter un adoucissement à sa

douleur. Elle a pris le deuil et s'est couverte, paraît-il, de longs voiles de crêpe. Chacun se demande ce que signifie un pareil étalage de désespoir. Elle n'avait pas vu Labédoyère depuis dix ans au moins, et, si tant est qu'elle en ait été éprise, il est certain qu'il n'avait jamais répondu à sa flamme.

20 août. — C'est après-demain 22 qu'aura lieu l'assemblée du collège électoral du département de la Seine, dans une des salles de l'Archevêché, pour procéder à l'élection de dix députés à la Chambre des députés. Monsieur fera l'ouverture des séances à sept heures du matin. « En vous faisant connaître cette détermination du prince, ajoute M. de Chabrol dans sa lettre de convocation, je suis persuadé que vous serez empressé de devancer l'arrivée de Son Altesse Royale. »

Monsieur a accepté la présidence du collège électoral avec la plus vive satisfaction. « J'éprouverai, a-t-il dit, la plus douce des jouissances en étant témoin du zèle et du dévouement de messieurs les électeurs pour les intérêts inséparables du roi et de la nation francaise. » Il doit prononcer un discours dont on attend beaucoup de bien.

21 août. — Madame la duchesse d'Angoulême a fait avant-hier 19 son entrée à Bordeaux, accompagnée de monseigneur le duc d'Angoulême qui était venu directement la rejoindre. Ils ont remonté la Gironde sur un vaisseau enguirlandé de fleurs, pavoisé d'étendards et de banderoles et ont pénétré dans la ville à travers les rues jonchées de verdures. Devant le carrosse marchait une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, portant des branches de lys, et les habitants ont voulu, après avoir dételé les chevaux, traîner eux-mêmes la voiture qui contenait la princesse. C'est au milieu des acclamations qu'elle a traversé la ville, précédant le duc d'Angoulême, qui la suivait à cheval. Voilà une entrée qui doit faire oublier à la princesse les amertumes du dernier séjour à Bordeaux, et cette arrivée triomphale effacera le souvenir de son triste départ au milieu de la nuit. Détail vraiment touchant : les dames de la ville ont offert à la princesse une robe magnifique et lui ont demandé en échange celle qu'elle portait ce jour-là pour la découper en morceaux

et les conserver pieusement comme le plus précieux souvenir de cette journée magnifique.

26 août. — Après toutes les épreuves cruelles que nous venons de traverser, le roi trouve que des réjouissances officielles seraient hors de saison : aussi avait-il défendu expressément que la Saint-Louis fût l'occasion d'aucune dépense de la ville ou de l'État, et tous les apprêts des réjouissances officielles avaient été contremandés. Malgré cela, hier, quand est venue la nuit, toutes les rues se sont trouvées illuminées dans chaque quartier, comme par enchantement ; il était bien peu de maison où à chaque étage les fenêtres ne brillassent de mille feux et les plus humbles mansardes avaient arboré un modeste lampion. Dans les carrefours, à défaut de musique, de nombreux couples dansaient au son des joueurs de vielles. Cette manifestation toute spontanée de l'amour que lui porte son peuple a touché le roi de la façon la plus vive. Aussi a-t-il tenu à se rendre en personne aujourd'hui à la très belle collation faite par souscription au faubourg Saint-Antoine en l'honneur de sa fête. Il a été acclamé partout sur son passage avec le plus vif enthousiasme.

11 septembre. — La duchesse d'Angoulême est rentrée aujourd'hui aux Tuileries ; elle est de retour de son voyage dans le Midi qui a été un véritable triomphe.

19 septembre.— Le duc d'Otrante a donné sa démission : il a compris qu'avec la nouvelle Chambre, il lui était impossible de rester en fonctions. Il avait pourtant cherché partout des appuis pour se maintenir au pouvoir et avait compté beaucoup sur son mariage avec mademoiselle de Castellane pour se concilier le faubourg Saint-Germain. On ne lui a pas pour cela montré meilleur visage ; personne n'a compris du reste que les Castellane aient pu consentir à une pareille union, malgré leur manque de fortune, et la duchesse d'Angoulême avait dit bien haut ce qu'elle en pensait quoique le roi eût signé au contrat. On prétend pourtant que mademoiselle de Castellane avait été séduite par l'intelligence et l'esprit de son fiancé, qu'elle avait connu à Aix, et que lui-même était fort

épris de ses charmes. Le duc d'Otrante est veuf depuis quelques années et a de son premier mariage plusieurs enfants affreux avec des cheveux couleur de filasse qui leur donnent l'air d'albinos.

20 octobre. — J'ai eu aujourd'hui quelques détails sur la mort affreuse du roi Joachim Murat, qui avait débarqué au Pizzo avec trente hommes et a échoué dans sa tentative; il a été arrêté presque aussitôt et fusillé le 13 octobre par ordre du roi Ferdinand. L'Autriche lui avait offert un asile à Trieste où s'était enfuie sa femme, mais il avait refusé.

Il est mort avec le grand courage qu'il a toujours montré en toutes circonstances et a fait preuve en même temps d'une fermeté de caractère et d'une force de volonté qui lui avaient trop souvent fait défaut dans le cours de son existence.

Toutes ces exécutions sont navrantes; les passions politiques déchaînées à ce point causent des excès lamentables. Cet infortuné Murat, qui toute sa vie avait eu le goût de la parure poussé à l'extrême, a eu jusqu'au dernier moment le souci de sa toilette. La veille même de sa mort, il a fait venir un tailleur pour lui commander un habit qui lui permît de paraître avec tout son prestige sur le lieu même de l'exécution. C'était réellement un homme superbe, taillé en hercule, avec l'air noble et l'aspect imposant, et, quand il le voulait, personne ne montrait plus d'aisance et de dignité. Quoique né dans la basse classe, il avait cependant reçu quelque instruction, car sa mère, qui tenait un cabaret dans un village, l'avait destiné à entrer au séminaire. De là lui venait cette facilité de parole qui lui a été si souvent d'un si grand secours. La Révolution commençait, il ne pouvait plus être question de se faire prêtre: Murat s'engagea comme volontaire et entra, chose curieuse, en même temps que Bessières, dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Depuis, il avait fait du chemin; mais au milieu des grandeurs, sa bonté naturelle lui étant restée, il témoignait à sa mère la plus grande tendresse et avait appelé à Naples auprès de lui plusieurs de ses neveux et nièces, au grand mécontentement de sa femme que cette nombreuse parenté ne flattait guère. Elle aussi a montré dans ces circonstances tragiques une grande fermeté d'âme. Restée à Naples après le départ de son mari,

elle n'a voulu consentir à sortir de la ville que lorsqu'elle a eu la nouvelle certaine de l'approche de la frégate portant le roi Ferdinand. Elle a quitté alors son palais, qu'elle avait fait illuminer, et s'est embarquée sur la frégate qui l'attendait dans le port. A peu de distance du rivage, les deux navires se sont rencontrés, l'un portant la souveraine fugitive et l'autre le roi triomphant. La reine a eu, paraît-il, à cette occasion un mot vraiment viril; le commandant, s'apprêtant à faire rendre le salut réglementaire au bâtiment royal, la prévenait assez sottement de ne pas s'effrayer des coups de canon qu'elle allait entendre : « Le bruit du canon, a-t-elle répondu, n'est ni nouveau ni fâcheux aux oreilles des Bonaparte. »

Le roi Murat n'a pas eu une minute de défaillance à la lecture de son arrêt de mort : « Je n'ai rien à dire, s'est-il écrié, le roi Ferdinand ne doit pas me faire grâce et j'en agirais de même avec lui! »

Le roi Ferdinand, qui reprend possession de son trône, n'est sympathique ni à ses sujets ni aux étrangers, et, s'il n'a pas les défauts de son prédécesseur, il est loin d'en avoir les qualités. Il n'est pas de cruautés dont ce méchant fou ne se soit rendu coupable. On m'a dit qu'en 1799, après le départ de Championnet, il avait voulu réagir contre les idées révolutionnaires, et les pires sans-culottes étaient pour lui ceux qu'il voyait coiffés à la Titus: aussi toutes les têtes rasées étaient en butte à des persécutions de toutes sortes. Espérant échapper à sa colère, beaucoup s'avisèrent de porter des perruques, mais cet énergumène, s'étant aperçu de la supercherie, les fit arrêter et fut assez lâchement cruel pour leur faire clouer sur la nuque la queue rapportée. On croit rêver en lisant de tels détails. Que penser d'un pareil homme qui, dans son intérieur, se laissait battre par sa femme quand ce n'était pas par Acton, son amant!

21 octobre. — Comme il faut toujours de l'exagération en toutes choses, il paraît que lord Holland, à la nouvelle de la mort de Murat, a fait tendre entièrement de noir son appartement, et a donné un dîner à ses amis dans une salle entièrement noire; tout, même la nappe, était de cette couleur et sur la table des cierges remplaçaient les bougies. Je pense que



les plats étaient à l'avenant et que les truffes devaient tenir dans le repas une place importante. Voilà un dîner trop macabre pour mon goût et je me félicite de ne pas avoir été au nombre des convives.

1er novembre. — Je suis nommé lieutenant commandant des gardes du corps de la compagnie de Gramont. Le duc de Gramont, en m'annonçant cette nouvelle marque de la faveur royale, me témoigne combien il lui est personnellement agréable de me voir à la tête de la compagnie « que vous avez commandée déjà dans mes moments difficiles avec tant d'intelligence et de dévouement », a-t-il bien voulu ajouter.

Après la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur que le roi avait daigné m'accorder, il y a trois mois, à mon retour de Gand, je ne pouvais espérer qu'on me donnât cette belle charge et je n'osais prétendre à ce poste si justement envié. Je puis dire que je suis comblé. La faveur avec laquelle je suis traité, bien supérieure à ce qui pouvait m'être dû, est bien faite pour donner un démenti à ceux qui parlent sans cesse de l'ingratitude des princes. Je suis lié maintenant par la reconnaissance qui vient s'ajouter aux sentiments de dévouement et de fidélité dont j'ai toujours été animé : je ne puis plus avoir désormais d'autre désir que de donner au roi le plus souvent possible la preuve de mon fidèle et inébranlable attachement.

VICOMTE DE REISET

LA
CHEVAUCHÉE AU GOUFFRE[1]

— SEDAN —

V

Au bivouac de sa division, Margueritte comptait les heures. Plusieurs fois, enveloppé dans son grand macfarlane, il alla lui-même aux avant-postes, sonda les ténèbres. Un incessant va-et-vient de patrouilles explorait au loin les hauteurs couvertes de bois. A une heure et demie, puis à deux heures et demie, deux détonations lointaines avaient retenti, pont qui saute ou signal convenu. Des reconnaissances partaient encore. Que cachait, dans son ombre perfide, cette nuit bruissante d'un sourd murmure? quel enveloppement d'inévitable péril? quelle lente approche du destin?

Choisi avec Wahl par M. Taillefer pour composer, avec huit autres chasseurs pris dans l'escadron, une reconnaissance dirigée vers Villers-Cernay, Robert guidait la petite troupe. « Vous qui êtes du pays, avait dit M. Taillefer, vous nous conduirez. »

Fier de son rôle, Robert, seul en tête, trottait. A travers taillis, par des chemins qui se ressemblaient tous dans l'obscurité, la reconnaissance avançait avec précaution. La nuit commençait à blêmir. Montant de tous les ravins sillonnés de

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août.



ruisseaux, une brume était suspendue, qui rejoignait, dans une seule nappe blanche, l'immense brouillard flottant au-dessus de la Meuse et de la plaine inondée. Un vent glacial, âpre d'avoir couru sur la solitude noire de l'Ardenne, fouettait les visages, balançait les rameaux et les cimes. Le cœur de Robert battit. Un hérissement d'arbres, touchés par la brise, remua, avec une vie inquiétante. Il croyait voir des sentinelles surgir. Plusieurs fois, il faillit se perdre, et pourtant chaque recoin de ces bois lui était un ami, il en avait suivi les moindres sentiers, car, à cheval, on n'était pas à une heure de Brévilly. En passant près d'une carrière, M. Taillefer y vit des paysans blottis, qui tremblaient; ils ne se rassurèrent qu'aux voix françaises, déclarèrent que le bois Chevalier, les bois de Douzy étaient pleins d'Allemands : par milliers, ils campaient à Francheval, à Pourru.

La reconnaissance continuait, n'avait pas fait mille mètres, descendant une pente, que Robert aperçut, au bord du ruisseau de Rubécourt, des formes suspectes. Sont-ce des saules trapus? ou des fantassins immobiles? Soudain l'arbre devenait homme, un coup de feu éclatait. Robert entendit la balle siffler, et, derrière lui, un gémissement. Un brigadier, près de M. Taillefer, avait la cuisse traversée.

Tout le long du retour, Robert voyait à son côté l'homme cramponné à la selle, écoutait sa plainte basse, stoïquement étouffée. Bien que déjà blasé par tout ce qu'il avait coudoyé de souffrances, — blessés de Mouzon, hommes hâves de lassitude et de faim, — cette marche dans l'aube obscure, au seuil de ce jour incertain, l'emplit d'un trouble qu'augmentaient à chaque pas le souffle rauque du patient, sa face pâle, aux dents serrées. Il le soutenait d'un côté, Wahl de l'autre.

Il ne se sentit rasséréné qu'une fois leur fardeau conduit à l'ambulance, et, lorsqu'ils eurent rejoint, tous deux, la division où la reconnaissance était rentrée droit. Les régiments étaient debout. A trois heures du matin, les officiers avaient réveillé leur monde, en silence. On s'était secoué, transis. On avait hâte de quitter ces bivouacs taciturnes, où comme la veille, sans feux, sans sonneries, on avait mal sommeillé, dans les plis du manteau.

Quand Robert mit pied à terre, une joie bourdonnait. On

pouvait faire chauffer le café, et, tandis que Cambroche se démenait, rapportant d'un fossé une bourrée de bois sec, creusant un trou pour le fourneau, versant dans la marmite, qu'il débouclait en hâte, l'eau d'un seau de toile, précieusement gardée, Pirard broya les grains avec la crosse de sa carabine. Puisqu'il fallait des manteaux pour cacher la flamme, — il ne s'agissait pas de recevoir un obus dans la marmite! — Livournet, malin, déploya sa rotonde, trempée de rosée, qui du même coup sécherait. Gerboz, grave, en tenait un pan, les yeux rivés au brasier, dont le reflet rouge dansait sur sa figure brune.

Une confuse blancheur s'épandait, d'où les choses mollement émergèrent. Roger passa, voûté, si jaune qu'il faisait peine. Quoique peu aimé, on le suivait d'un regard presque sympathique, tant son endurance têtue imposait l'estime. Il rendait le sang; un autre eût été, depuis longtemps, à l'ambulance.

Au moment où Cambroche retirait du feu sa mixture, une fusillade roula, distincte, vers le sud, bientôt grossie de la basse sourde du canon. M. Taillefer, qui portait à ses lèvres un quart où discrètement Robert venait de mettre le dernier morceau de sucre de la tribu, s'arrêta. Et comme M. de Marles approchait, l'air de ne pas voir, élégant et svelte, avec son dolman pincé à la taille, le lieutenant fit un pas, et traduisant l'idée de tous :

— Avez-vous pris le café, mon capitaine?

M. de Marles sourit, touché. Il ne refuserait pas l'humble offrande. Il avait soif, ayant brûlé de fièvre toute la nuit. Sa lourde fonction, minutieusement remplie, l'accablait d'une fatigue où n'entrait pour rien le souci cruel de son idée fixe : il ne verrait pas la fin de cette campagne!... Il éleva sa tasse, un beau quart neuf que Cambroche avait en réserve, et, d'un geste d'une simplicité noble, leur fit raison, à tous. C'était bon, ce café brûlant, avalé ainsi, à cette heure précaire, dans la communauté du péril et des devoirs. Combien le boiraient demain? Robert naïvement exprima cette pensée. M. de Marles, grave, se taisait; Wahl, fataliste, grommela :

— Ce soir, il y aura des casquettes en trop!

Le capitaine, sans répondre, s'éloigna...

Une clarté livide s'était faite. On ne voyait encore ni l'horizon, ni le ciel; une ouate humide au loin planait, où les bois immobiles, l'agitation des troupes dressaient confusément des masses noires. Le canon augmentait de violence, les feux de mousqueterie se précipitaient. Depuis longtemps la division était à cheval, errait en aveugle dans le jour blanc. Tous étaient calmes, mais pensifs. A quatre heures et demie, la reconnaissance du lieutenant de Pierres avait envoyé ces mots griffonnés au dos d'une enveloppe: « Il va y avoir une grande bataille. Le Prince Royal est là avec son armée; nous serons entourés par deux cent mille hommes. » Renseignement donné par un voyageur de commerce qui connaissait à fond le pays et qui, ayant voulu quitter Sedan, avait trouvé les Allemands sur toutes les routes. Il avait ajouté avec insistance: « L'armée sera entourée, et mitraillée sur les positions qu'elle occupe. » A cinq heures, le bruit du combat grandissant, la division se portait, à travers champs, au nord-est du bois de la Garenne, où elle se formait en bataille, vis-à-vis le bois et Givonne. Là, pied à terre; dans le brouillard opaque chacun restait à la tête de son cheval. Des zouaves et des tirailleurs blessés défilèrent à proximité, disant que les Prussiens franchissaient la Meuse. A six heures, le général faisait sonner aux officiers, et après une longue attente, la tribu vit revenir M. Taillefer, dont le teint de brique semblait plus rouge, sous les moustaches blanches. Il s'arrêta, face au peloton; il allait parler, quand M. de Marles, de sa voix nette, fit une courte allocution: « La journée serait dure, le général comptait que chacun ferait son devoir. On ne tromperait pas son espérance. » Un murmure d'adhésion lui répondit.

— Alors, c'est le moment de casser une croûte! — s'écria Cambroche. — Moi, quand je n'ai rien dans le ventre, je ne vaux pas un clou.

— Et moi kif-kif! dit Livournet.

De son bissac inépuisable, le Parisien tirait un quartier de lard, chipé la veille en passant à Givonne. Religieusement, il proféra :

— *Sidi Allouf*[1]...

1. « Seigneur Cochon... »

Découpant six lamelles, il les distribua. En tapinois, montrant à Wahl, la marmite, il lui glissa :

— Et tu sais, mon vieux, j'ai encore là trois livres de mouton frais, je ne te dis que ça !

Gaiement, chacun mangeait, mordant à belles dents, dans un pain de farine mal cuite, qu'une corvée de chasseurs avait pétri, enfourné à Illy, pour le régiment. L'idée de la mort était loin déjà ; une accolade à la peau de bouc, à demi vide, et, tant ces vieux soldats se distrayaient de peu, la bonne humeur régna.

Mais lentement, sans que le grondement diminuât, la brume s'était déchirée, l'azur par places se découvrit, puis le soleil rayonna, dissipant les volutes grises ; le paysage s'inonda de lumière. Le bois de la Garenne, avec sa houle verte, frissonna dans le bleu du matin. On voyait à la lunette, vers le sud, de l'infanterie et de la cavalerie saxonnes descendre sur la Moncelle. Bientôt, en face même, les hauteurs au-dessus de Givonne se garnirent de canons et de tirailleurs.

— C'est des Français, dit Pirard.

— Cause toujours ! dit Cambroche.

Le premier obus, tombant au milieu de cuirassiers voisins, trancha le différend. Le plateau d'Illy était couvert de cavalerie : le général Margueritte, quelques minutes plus tôt, avait envoyé dire aux généraux Brahaut, de Bernis et de la Mortière, dont les régiments erraient en avant, de se rapprocher, car « il allait y avoir bataille, et il y en aurait pour tout le monde ». Chasseurs de France et d'Afrique, lanciers, cuirassiers, hussards, dans le fourmillement de leurs uniformes bleus, verts, gris, avec des scintillements d'acier aux secousses des chevaux, s'alignaient, impassibles, sous les projectiles qui commençaient à pleuvoir. On emportait déjà des blessés. Au loin, des troupes en souffrance stagnaient, puis filaient vers la Belgique, — reconnaissances coupées, régiments sans ordres, convois d'artillerie et du train. — Les fonds de la Givonne s'emplissaient d'infanterie aux prises. Çà et là des fumées montaient en tournoyant. Le tumulte s'accrut, ébranlé de détonations plus pressées, et du craquement sec des mitrailleuses.

Une splendeur paisible baignait le large décor où, res-

serrés sur quelques lieues, trois cent mille hommes, avec les lourds canons, le hérissement des fusils et des sabres, les milliers de caissons pleins de cartouches et d'obus, tout l'attirail de mort, s'étaient réunis pour le massacre. Un vaste cercle de hauteurs, mamelonnant leurs ondulations boisées sous l'azur, se déroulait autour de la petite place de Sedan, dont les vieilles maisons jaunes et les fabriques, au pied du château de Turenne, dans l'étroit corset des hauts remparts de Vauban, se groupaient le long de la Meuse. La rivière, élargie en étang par les inondations, la séparait, au sud et à l'ouest, des collines de Pont-Maugis et de Wadelincourt, que les bois du Liry et de la Marfée dominaient de leurs masses vertes. Plus au nord, la Meuse contournait la presqu'île et le mont d'Iges, redescendait en boucle vers Donchery. D'Iges, le cercle des collines, troué à peine, sous les bois de la Falizette, par la route de Vrigne et de Mézières, s'étendait, barrant le nord avec les croupes de Saint-Menges et de Fleigneux, au pied desquelles coulait le petit ruisseau du Floing. Derrière s'épaississaient, vers la Belgique, les bois profonds. A partir de Fleigneux, à l'est, le cercle vert, avec les pentes de la Chapelle, de Villers-Cernay et de la Moncelle, surplombait le ravin encaissé de la Givonne, qui arrosait Givonne, Haybes, Daigny, la Moncelle, tout un chapelet de villages enfoncés dans les prés et les arbres, pour venir mourir au sud, dans la Meuse, près du pont de Bazeilles. Au centre de la circonférence, et limité par les trois lignes d'eau de la Meuse, de la Givonne et du Floing, un étroit plateau déchiqueté érigeait au-dessus de Sedan son massif creusé de vallons, où des jardins près de la ville et quelques fermes éparses s'espaçaient; le bois de la Garenne, visible de tous les points de l'horizon, en couvrait le sommet.

Tel était le riant coin de France, la petite sous-préfecture perdue, où le hasard avait jeté, après sa marche tâtonnante, cette armée de Châlons que poussait un inéluctable destin, ces armées de l'invasion que servait leur incroyable bonheur. Sur le cercle des hauteurs fatales, amenés par de rudes étapes, où eux aussi avaient souffert, le peuple des vaincus d'Iéna, la foule des races allemandes jadis alliées de Napoléon, débouchaient de toutes parts. A la pointe de la Marfée, sur une éminence au sud

de Frénois, un groupe doré contemplait le spectacle. C'était, se détachant d'un état-major de princes, le vieux Guillaume et ses conseillers, Bismarck, Moltke, Roon. Braquant leurs lunettes, ils assistaient avec un orgueil joyeux à la curée.

La perspicace pensée de Moltke avait guidé, jour par jour, jusqu'à ce terme inespéré, ses deux armées en chasse. Le Prince de Saxe, avec son innombrable cavalerie, ses deux corps et la garde prussienne, occupant l'est, s'arc-boutait avec ses colonnes de la frontière belge à la barrière de la Meuse, hissait son artillerie sur les hauteurs de la Chapelle et de la Moncelle, précipitait dans les fonds de la Givonne ses nuées de tirailleurs. A Bazeilles, Von der Tann, avec le Ier corps bavarois, la veille, avait enlevé le pont, jeté les barils de poudre à l'eau, pénétré même dans le village. Repoussé, il gardait, barricadait le viaduc, recommençait la lutte à l'aube; le IIe bavarois garnissait les hauteurs de Pont-Maugis à Frénois, envoyait ses éclaireurs passer la Meuse à la nage juste sous les remparts et fusiller d'en bas les servants, tandis que son artillerie canonnait la ville, et, par-dessus, le plateau pris à revers. Von der Tann faisait ainsi le jeu du Prince Royal qui, hâtant ses XIe et V^e^ corps, défilait à l'abri, gagnait Donchery, pour couper toute retraite sur Mézières. Un officier du génie était bien venu de Sedan, afin de faire sauter le pont, mais, comme il rangeait ses hommes, le train dont il venait de descendre était reparti, emportant poudre et outils. Le Prince Royal, — secondant Moltke qui, stupéfait et ravi de la journée perdue par Mac-Mahon, n'en pouvait croire ses yeux, — toute la nuit avait franchi la rivière, poussait vers Vrigne ses avant-gardes, lançait en pointe cavalerie et canons. Les escadrons, les batteries sortaient du défilé, galopaient vers les positions de Saint-Menges, vers la croupe ronde du Hattoy, qui commande Floing, vers Fleigneux. Encore un temps de galop, un coup de collier, et ses troupes donneraient la main à celles du Prince de Saxe, sorties de la Chapelle. Les deux branches des tenailles allaient se rejoindre. Sur tout le cercle des hauteurs, six cent cinquante canons, d'heure en heure s'alignaient. L'étau de fer et de feu était presque rivé, jusqu'au soir se serrerait davantage.

Sur son plateau de défense, l'armée française avait dormi d'un sommeil de cauchemar, d'où le canon de l'ennemi, tonnant dans le brouillard, l'avait éveillée sans surprise. Les soldats se disaient : « Ça y est! c'est pour cette fois... » D'abord les corps isolés, couvrant chacun une face du triangle, avaient tiraillé pour leur compte. On ne remarquait que le danger devant soi, on ne se doutait pas qu'il fût derrière, à droite, à gauche, partout.

Au 12e, où l'alerte avait été chaude, Lebrun voyait la lutte s'enflammer. Sur la division de Vassoigne, retranchée à Bazeilles, avaient surgi, avant l'aube, les Bavarois qui jusque-là s'étaient glissés doucement, et soudain éclataient en hourras. Mais les marsouins veillaient, se défendaient furieusement dans les maisons. Le château Dorival, la villa Beurmann, le parc de Monvillers sont autant de forteresses; quelques habitants, à côté des fantassins de marine, font le coup de feu. Les Bavarois, enragés, çà et là allument l'incendie. Dans le jour qui vient, le brouillard rouge se dissipe. Les canons bavarois mêlent leur tir à celui des batteries saxonnes, qui couronnent la Moncelle; les jeunes soldats de la division Lacretelle tiennent bravement; mais soixante-douze pièces écrasent le village que l'infanterie saxonne enlève. Elle emplit tout le bois Chevalier, tire de là comme à l'affût.

Au 1er corps, la division Lartigue, sur la rive gauche de la Givonne, essuie les coups, riposte. Sur la rive droite, qui se relève à pic, les autres divisions de Ducrot, immobiles, sont décimées. On fait coucher les régiments. Mais, des hauteurs opposées, les obus pleuvent : quantité d'hommes ne se relèvent plus. Il faut assister, en spectateurs, au duel inégal des deux artilleries, les obus français tombant à demi distance, les obus allemands démontant les pièces, fracassant les caissons, hachant sans répit les bataillons massés, cible impuissante, inerte.

Au nord du plateau, le 7e corps s'engageait tard, mollement d'abord, contre les premières troupes du Prince Royal, pointes d'avant-garde arrivant seulement en petits paquets. Établi des pentes de Floing au calvaire d'Illy, — position capitale dont la perte découvrirait Sedan, permettrait d'arriver par les jardins de Pierremont, par les pentes de l'Algérie, jusque sur

les remparts, — Douay avait dû, malgré ses remontrances au maréchal, ne pas occuper la ligne Saint-Menges, Fleigneux, replier même deux bataillons trop en l'air au Hattoy. Mais, inquiet, il demandait du renfort, obtenait que Wimpffen lui envoyât la seule de ses troupes qui eût à peu près survécu du désastre de Beaumont, la brigade Maussion.

Tout le reste du 5e corps, débris des divisions Goze, Guyot de Lespart, en réserve, reposait au vieux camp, bandes inutiles. La division de Bonnemains en arrière de Douay, les cavaleries divisionnaires, collées à leurs corps, piétinaient sur les talons de l'infanterie. Sur l'étroit plateau, à peine long de deux lieues et large d'une, quatre-vingt-dix mille hommes s'entassaient ainsi, se tournant le dos, avec le bois de la Garenne entre eux, sous l'orage des obus et les rafales de la fusillade qui s'entremêlaient dans le soleil.

Vers sept heures, laissant ses brigades au repos, sur la pente du calvaire d'Illy, face à Givonne, Margueritte, qui se consumait d'impatience, allait aux ordres. Depuis longtemps, son officier d'ordonnance, Révérony, était parti, à la recherche de Mac-Mahon. Ne le voyant pas revenir, le général, afin de se concerter au moins avec Ducrot, descendait vers les fonds de la Givonne, à travers un terrain rocailleux, couvert de broussailles. Il croisa des tirailleurs blessés, des files de cacolets. Mais, sur un monticule, Ducrot s'agitait au milieu d'un groupe nombreux d'officiers. D'une voix ferme, le visage empreint d'une émotion qu'il contenait, il achevait de dicter. Autour de lui, on écrivait, d'un air consterné. Des officiers interrogeaient le commandant Riff, qui, ému, donnait des détails. Margueritte s'approcha, apprit que le maréchal de Mac-Mahon, devant la Moncelle, venait d'être blessé, la fesse gauche lacérée par la capsule de plomb d'un obus. Il avait d'abord tenu bon, puis bien vite avait dû descendre de cheval, s'était évanoui. Avant de se faire transporter à Sedan, il avait envoyé deux de ses aides de camp, — Bastard était blessé en route, Riff arrivait seul, — avertir Ducrot qu'il eût à prendre le commandement. Ce droit revenait à Wimpffen, plus ancien ; mais n'ayant rejoint que la veille, peu aimé du maréchal, le commandant du 5e corps était évincé, celui du 1er, plus au

courant, choisi. Un moment, frappé de l'écrasante et subite responsabilité, Ducrot se recueillit, bouleversé, puis il s'écria: « Grand Dieu, qu'est-ce que le maréchal voulait faire ici! » et, envisageant la situation sinistre, il reprenait aussitôt, sans hésiter, son idée de la veille : à tout prix rallier Mézières, refuser le combat, et, pour cela, concentrer l'armée sur les plateaux d'Illy, de Saint-Menges, de Fleigneux, d'où l'on gagnerait l'ouest, le long de la Belgique, par les chemins vicinaux, — les traverses de la Falizette, — qu'il s'imaginait inconnus de l'ennemi, parce qu'ils ne figuraient pas sur la carte française; ils figuraient, en revanche, sur les cartes allemandes. — Malgré les supplications de son état-major: « La retraite, ce serait une affreuse déroute... Ne valait-il pas mieux attendre?... » Ducrot persistait :

— Attendre quoi? Que nous soyons complètement enveloppés?... La retraite, c'est notre dernière chance de salut. Il n'y a pas un instant à perdre! Trêve de réflexions. Exécutez mes ordres. Vous, Margueritte, vous couvrirez le mouvement!

Pensif, le général retournait vers la division, tandis que Ducrot, piquant des deux, allait rejoindre Lebrun, dont le corps aurait à recevoir, à reculons, avec la division Margueritte, le plus rude choc.

Robert, encastré entre Wahl et Cambroche, commençait à s'énerver d'attendre. A voir les camarades, un peu partout, tomber sous l'obus, la tribu s'ennuyait ferme. Le dos de M. Taillefer marquait par de brefs haussements d'épaule une irritation. Biskra, dont la robe grise avait sous le soleil des reflets de soie, grattait le sol d'un sabot rageur. M. de Marles, sur le front de l'escadron, allait et venait, imperturbable. Robert eut un soupir quand il entendit les commandements s'élever, la cascade des voix retentissantes se prolonger...

— *Peloton, demi-tour à droite!* ordonna violemment M. Taillefer.

La botte au pivot, la tête à droite, les rangs conversèrent, alignés comme des barres. On se dirigea vers la gauche du calvaire, face à des hauteurs nues. Puis, de nouveau retentit la sonnerie aux officiers. Enfin on allait savoir, faire quelque chose! Biskra partait comme une flèche, galopant derrière

l'alezan de M. de Marles, dont les balzanes s'enlevaient, dans un rythme cadencé.

— Pas trop tôt! grogna Cambroche.

Et Robert se dit : « Enfin, on va bouger... »

Quand le groupe des officiers, dans un flot de poussière, reparut, M. Taillefer semblait à la fois plus content et plus grave.

— Mes amis, dit-il, l'armée va battre en retraite. La division est désignée pour la protéger. Je suis sûr que vous soutiendrez la vieille réputation des chasseurs d'Afrique.

En mots simples, il invoqua les exploits du 1er chasseurs, et dans chaque régiment les officiers rappelaient ainsi les combats de Crimée, de Lombardie, du Mexique. « Il est probable que nous ne nous reverrons pas tous, — dit le général de Galliffet aux officiers du 3e. — Je vous fais mes adieux. » M. Taillefer retraça l'héroïque sacrifice des cuirassiers de Reichsoffen. Même rôle leur serait peut-être aujourd'hui dévolu. Tous se remémorèrent la poignée de vaillants rencontrée quelques jours plus tôt, cette cinquantaine d'écloppés sordides et glorieux, devant lesquels, sabre au clair, le régiment avait défilé. Et cette image, loin de les attrister, leur grandit l'âme, les fit tressaillir, dans un élan fébrile, une exaltation de dévouement et de bravoure. Les mâles figures regardaient droit; les médailles brillaient sur les poitrines bleues et les buffleteries blanches. M. de Marles, face à l'escadron, le contemplait. Il avait retiré de ses fontes des gants blancs glacés, et, rênes lâches sur l'encolure, paisiblement il les lissait, les boutonnait. Les chevaux, repris en main, sentaient le mors, se rassemblaient sous les jambes nerveuses. D'un bout à l'autre de la division, un souffle courut.

Anxieusement les regards sondaient l'horizon. Les hauteurs qui de Saint-Menges vont jusqu'à Fleigneux, le Hattoy couronné d'un bouquet sombre s'animaient, de l'autre côté du vallon de Floing, de troupes en marche. On se demanda, à la couleur des uniformes, si ce n'était pas de l'infanterie de marine. Mais des cavaliers casqués faisaient la navette, descendaient jusqu'au ruisseau. On en vit même qui galopaient jusqu'au bourg d'Illy, au pied du calvaire. Des coups de canon partaient du Hattoy; sur toute la ligne des hauteurs, surgissaient des batteries, qui crachèrent rouge, s'enveloppèrent

de fumée. Quelques obus arrivèrent jusqu'aux rangs. Tout le 7[e] corps, à cette heure, garnissait la crête, mettait son artillerie en ligne. Le fracas de la bataille s'étendait maintenant sur l'immense cercle; le soleil, dans le resplendissement de l'azur, s'élevait, découpant sur la terre sèche l'ombre nette des arbres : lumière chaude où les choses s'épanouissaient, dans une vie heureuse.

C'est alors que, sortant de l'Ardenne, de tous les taillis au loin parsemés de villages, des futaies silencieuses, des petits hameaux perdus, une avalanche de bestiaux et d'hommes, chassés par la peur, traqués par la fusillade et l'incendie, se rua, glissant à travers les champs et les routes hérissés de soldats, filtrant le long des parcs et des convois. C'étaient des paysans poussant aux roues de leurs chariots surchargés de pauvres meubles; des vieilles traînant des brouettes grinçantes, où s'empilaient des hardes nouées d'un mouchoir; des femmes et des enfants en pleurs. Ils tournaient de côté et d'autre leur visage hagard, leurs yeux stupides. Quelques-uns piquaient de leurs gaules des bandes de moutons ou d'oies, traînaient une vache. Pêle-mêle, se cognant à cet exode de misère, les bêtes des bois et des champs fuyaient aussi, affolées. Des fauves avaient déserté leurs tanières, sangliers qui fonçaient droit, loups clignant au jour leurs prunelles sauvages. Des oiseaux tourbillonnaient par bandes. Des lièvres roux détalaient. Toute cette panique roulait vers les bois de Belgique.

Un renard fila comme un éclair, zigzaguant à travers les rangs des chasseurs d'Afrique. Des cris, des quolibets, des rires montèrent en tempête :

— Hou! hou! *Fissah! Baleck*[1]!

Et pendant cette seconde, on oublia le feu crépitant, la mort qui partout suspendue volait. Robert, en voyant les obus tomber sur un régiment de lanciers voisins, se réjouit égoïstement. Il n'avait plus la notion du temps. Quelle heure était-il? Entre neuf et dix peut-être? Maintenant la grêle dardait plus dru, le fracas était terrible. Une fumée opaque planait au-dessus du ravin. La batterie divisionnaire, capitaine Hartung, en avant, tirait comme à l'exercice, avec une

1. « *Vite! Attention!* »

intrépidité superbe. A mesure que les servants tombaient, les sous-officiers les remplaçaient. Les pièces chargées sans discontinuer, brûlantes, tonnaient coup sur coup; elles ne se turent que les coffres vides. Le feu s'acharnait sur elles, Hartung ripostait inébranlable, jusqu'à sa dernière gargousse. On vit un moment Margueritte, qu'accompagnait le garde champêtre pris comme guide, causer avec le général Brahaut. Et aussitôt ce bruit : on allait charger... Des vieux, pour avoir une dragonne plus solide, tirèrent leur mouchoir et l'ayant noué à leur main, l'assujettirent à la poignée du sabre. Wahl, ayant roulé le sien, arrangea fraternellement celui de Robert :

— Et tu vois, le poignet comme ça, le tranchant bien à droite !

Robert n'apercevait devant lui, au-dessus de la fumée, que le ciel bleu. Les rangs précédant, le 3e chasseurs d'Afrique, en bataille devant eux, lui cachaient la crête. Une étrange ivresse s'était emparée de lui, un oubli de tout ce qui avait été jusque-là sa vie; il s'incarnait dans cette minute frémissante, où vibrait toute l'énergie de sa jeunesse. Ses forces étaient décuplées, de se sentir coudoyé, soutenu par ses compagnons, ces amis qui étaient de si rudes lascars, avaient fait la guerre, et dont l'enthousiasme portait le sien. Le dos trapu de M. Taillefer lui inspirait une confiance sans bornes. Il eut, éperonnant Corsaire, suivi la croupe musclée de Biskra jusqu'au bout du monde. Tous partageaient à leur manière cet enivrement : Cambroche ricanait de plaisir; la face matoise de Pirard se plissait avec une malice goguenarde; Wahl était sérieux, Livournet fébrile; Gerboz, raide, tenait sa trompette prête. Soudain les sonneries éclatèrent : Gerboz emboucha le cuivre et, à pleine gorge, cria les notes pressées, haletantes, le lancer joyeux de la charge. D'un seul ébranlement, aux voix fortes des officiers répétant l'ordre, l'escadron, le régiment, la brigade étaient partis.

Margueritte, ayant quitté Brahaut, dont les lanciers, les chasseurs et les hussards devaient l'appuyer à droite, venait de pousser de front les chasseurs d'Afrique. Allant reconnaître lui-même le terrain, il était descendu au galop vers le ruisseau de Floing. En sens inverse déjà les tirailleurs de Nassau grimpaient. Ils étaient à quelques centaines de mètres, atteignaient le remblai de la route qui, d'Illy à Floing, borde le

ruisseau. Margueritte avait rebroussé chemin, couru à ses régiments, et, le bras tendu :

— Enlevez-moi ça, mes chasseurs !

Galliffet en tête du 3e, le 1er déboîtant à droite, le 4e à gauche, la brigade, dans un nuage de poussière, dévala les pentes. Margueritte, contre le calvaire, la suivait du regard. Le 3e atteignit vite les tirailleurs, sabrés, culbutés. La route, en déblai alors, apparaît, saut formidable, que l'alezan de Galliffet franchit d'un bond. Mais, derrière lui, des pelotons s'écrasent, des cris s'élèvent : « A droite ! à droite ! » Les escadrons s'ouvrent, fondent en ouragan entre les compagnies espacées, qui les foudroient à bout portant. Le corps à corps, en désordre, tournoie. Un escadron, capitaine Rapp, parvient presque aux batteries, sur la pente du Hattoy. La charge, partie en rangs serrés, se rompt. Le 4e, obliquant davantage vers Floing, va se perdre dans les carrés, n'arrive pas même aux troupes de soutien. Le 1er, tournant vers Illy, se clairsème. L'escadron de Marles, en colonne, longe le ruisseau, s'engouffre dans les jardins et les rues du village. Une mêlée confuse disperse le peloton. On sabre autour de soi, comme on peut.

Robert, escorté de Wahl, — où donc est Cambroche ? Pistolet fait-il des tours aux Allemands ? — galope, galope éperdument. Son poignet lui cuit parce qu'il a frappé comme le lui avait recommandé Wahl, le tranchant bien à droite, trop fort. Le coup a sonné sur un casque, le fantassin s'est écroulé. Est-il mort ? Ça n'est vraiment pas difficile de se battre ! Il n'y a qu'à rendre à Corsaire et à taper... Tiens ! voilà M. Taillefer ; Pirard ne le lâche pas d'une longueur. Il a l'air content, le lieutenant, il se redresse sur ses étriers, son flottard bouffe, ses vieux petits yeux gris furètent... Mais qu'est-ce qu'a Wahl ? Pourquoi s'arrête-t-il ? L'Alsacien range Sidi-Brahim contre un angle de pierre où de l'eau coule. Le vieux cheval boit en sifflant, et Wahl, tranquillement aspire, dans le creux de sa main, indifférent aux coups de feu qui le visent, partent des maisons. Il est de mauvaise humeur, parce que sa lame a glissé sur la semelle de cuir que le Prussien portait — le chameau ! — sur sa poitrine. Un si beau coup !... C'était à refaire. Et puis l'arriéré du compte... Avec la rancune, sa dette, depuis Pont-à-Mousson, allait grossissant.

Livournet, seul à la poursuite d'un fantassin qui se sauvait à toutes jambes, chargeait, grisé d'air, le sabre haut. Le même aveuglement farouche qui l'emportait, l'autre jour, dans les bois, l'attachait, frénétique, à la chasse du malheureux. Sa rage se doublait de la douleur aiguë que lui causait, au cou, le sillon d'une balle. Sur son col jaune un filet rouge avait coulé. A voir son sang, l'exaspération l'avait rendu comme fou. Sa cervelle chaude, aux idées promptes, son entrain de Bordelais blagueur, cher aux dames, tournait à une férocité carnassière, où l'homme des hordes primitives jetait son cri. Devant lui l'uniforme sombre sautait : il voyait les clous des grosses semelles ; puis plus rien : où était l'animal? A fond de train, Livournet longea un mur, aperçut au passage le Prussien au guet qui riait et soufflait, et vlan! détendait sa lame courte : Livournet l'évita d'un sursaut, sabra dans le vide, sentit avec stupeur Dandy qui, résistant au mors, hennissant de douleur, l'entraînait vertigineusement. Qu'avait cette bourrique?... Il vit que son cheval avait la croupe en sang, lardée à fond. Il hurla des injures ignobles, et, ne pouvant maîtriser sa bête, furieux, emballé, il fila en flèche sur une route déserte, vers les bois du nord...

Robert et Wahl dressèrent l'oreille : là-haut, sur le calvaire, grêle, le ralliement sonnait. A quelques pas d'eux, les notes du vigilant appel retentirent. Gerboz, une lueur sur son visage taciturne, gonflait les joues, lançait au loin le son connu, le rythme dont la cadence martelée disait la réunion, la joie de se retrouver, victorieux, vivants, le repos près du chef. Les vibrations du cuivre s'éteignaient, renaissaient, et de partout les dolmans bleus, dociles, apparaissaient, se groupaient. Les chevaux écumants et fumants hennirent de se revoir. A la sortie du village, le peloton reformé trouvait l'escadron. On se compta. A la tribu, Livournet manquait. Trois blessés rejoignaient péniblement. La tristesse, courte, se dissipa, quand on vit le perruquier de l'escadron qui, démonté, accourait sain et sauf, faisant des gestes, très en arrière. Même, on rit de bon cœur, détendus. Un peu de sang aux pommettes, Roger, fouetté par la course, après avoir retrouvé quelques forces, se penchait sur l'arçon, plié en deux. M. de Marles, ses gants noircis, était nu-tête : une balle lui avait rasé le

front, fait sauter le képi. Il était très pâle, très calme, une résignation stoïque dans les yeux. Quand son ordonnance lui offrit, en guise de coiffure, une chéchia au gland bleu, il la prit en silence, la planta crânement sur l'oreille, en vieux « chass' d'Af' », très jeune. Et ses cavaliers lui trouvèrent ainsi plus d'allure encore qu'avec les trois galons de son képi.

— Il est *schebb*[1] ! dit Cambroche.

Il fallut remonter la pente. Alors il sembla qu'on rentrait dans un enfer. Les obus tombaient si vite, éclataient si pressés, qu'ils soulevaient en avant comme un mur de terre.

Quand la brigade Galliffet, lentement ralliée, fut revenue sur le calvaire, elle y trouva Margueritte mécontent. Longtemps il avait regardé tourbillonner l'essaim bleu, bondir les galops blancs. Malgré l'élan, on s'était désuni. Les carrés sabrés s'étaient reformés aussitôt. Les troupes de soutien grossissaient; les batteries, objectif véritable, restaient intactes. La division Brahaut, au lieu de charger en flanc, s'était bornée à une démonstration vaine, et, rejetée, ou d'elle-même gagnant les bois du Petit Terme, de l'autre côté de la Givonne, elle allait donner dans la cavalerie ennemie, se désagrégeait toute. Le général Brahaut, avec son état-major et son peloton d'escorte, tombait aux mains d'un escadron; Bernis s'échappait, entrait en Belgique.

Près de la brigade Tilliard, qui, gardée en réserve, avait mis pied à terre dans un creux, profité même du répit pour faire manger un peu d'avoine aux chevaux, sous les balles, — la brigade Galliffet, trépidante encore, vint à son point de départ se reformer. Sous le ciel bleu, sous le soleil, où le plateau tragique étalait ses labours rouges et ses verdures, une fumée âcre tournoyait au-dessus de l'armée acculée. Les obus la ravageaient comme la grêle un champ d'herbe. Vis-à-vis, les batteries allemandes tonnaient plus fort. Les colonnes noires grouillaient plus denses. Rien ne pouvait entraver dorénavant leur marche triomphante. A l'est de Fleigneux, les escadrons du Prince Royal se joignaient à ceux du Prince de Saxe. Les deux branches des tenailles s'était refermées. L'étau de fer et de feu était rivé, irrévocablement.

1. « Il est chic ! »

VI

Il était onze heures. Depuis que Margueritte avait quitté Ducrot, la bataille, à ce moment compromise, était perdue. L'armée, pour la troisième fois, avait changé de maître ; la retraite, décidée vers sept heures, entamée aussitôt, était suspendue à neuf. Ducrot, qui avait remplacé Mac-Mahon, était remplacé par Wimpffen. Revirement complet.

Malgré les observations de Lebrun, qui, rassuré par l'admirable tenue de la division de Vassoigne à Bazeilles, et ne voyant rien du reste de l'action, croyait battre bientôt les Bavarois, Ducrot, sitôt nommé, avait fait commencer le mouvement en arrière. Pendant que la division Lartigue contenait les Saxons sur la Givonne, les autres divisions du 1er corps venaient de se mettre en retraite par échelons, remontaient vers le bois de la Garenne. Au 12e corps, les troupes de Lebrun, luttant pied à pied, n'avaient pas encore évacué complètement Bazeilles, quittaient seulement la ligne du ruisseau, lorsque Wimpffen, — il était huit heures et demie, — avait tiré de sa poche une lettre de commandement signée du ministre de la guerre. Il l'avait tenue secrète après l'investiture de Ducrot ; n'importe, maintenant il revendiquait le pouvoir. Il en avertissait le général en chef et l'Empereur.

D'une bravoure sans tache, mais demeuré à ses illusions de Solférino, imbu, à la suite de son passage à Paris, de l'idée politique qu'il fallait toujours marcher vers Metz, au-devant de Bazaine, ignorant tout de la situation stratégique de l'armée où il était tombé l'avant-veille, Wimpffen, tardivement, assumait une responsabilité que rien ne le forçait à prendre. Que leur voulait Ducrot avec sa retraite? Comment l'armée, si lasse, la supporterait-elle? Qu'est-ce qui pressait tant? Lebrun n'était-il pas victorieux, l'ennemi faiblissant à Bazeilles? « Tu auras les honneurs de la journée! » dit-il au commandant du 12e corps, — et à l'Empereur : « Dans deux heures nous les aurons jetés à la Meuse!... » Rencontrant Ducrot, qui violemment l'adjure, au nom du salut de l'ar-



mée, de laisser continuer la retraite, — bientôt il ne sera plus temps! — Wimpffen riposte : « Nous n'avons que la cavalerie derrière nous. Douay la maintiendra... Quant à nous, réunissons-nous pour écraser ce qui est devant Lebrun! — Mais ces colonnes ennemies qui se dirigent vers Illy! proteste Ducrot. — Illy? qu'est-ce que c'est que cela?... » Et comme Ducrot, lui montrant la carte dépliée sur l'arçon de sa selle, répétait : « Il n'y a là, entre la Meuse et la frontière belge, qu'un point de passage : c'est Illy. Si les Allemands s'en emparent, nous sommes perdus! » Wimpffen y jetait à peine un coup d'œil, et, impatient : « Oui, oui, tout cela est très bien. Mais, pour le moment, Lebrun a l'avantage, il faut en profiter. Ce n'est pas une retraite qu'il nous faut, c'est une victoire. » Ulcéré, Ducrot s'écria : « Ah! il vous faut une victoire.... Eh bien, nous serons trop heureux si nous avons une retraite ce soir! »

Et, la mort dans l'âme, il s'éloignait au galop, pour obéir.

Les troupes, qui se retiraient vers le nord-ouest, avaient dû alors refluer vers le sud-est. Il fallait reprendre les positions abandonnées. Au 12e corps, dans une mêlée sauvage, les marins de Vassoigne, à Bazeilles, ramenèrent les Bavarois jusqu'à la place de l'église. Les jeunes recrues de Lacretelle, au nord du château de Monvillers, forcent des batteries à se replier. Mais les renforts bavarois et saxons grossissent. Lacretelle est rejeté, désuni, sur Balan ; les compagnies bavaroises, s'ouvrant à la serpe un chemin dans les haies, débouchent du parc de Monvillers. Dans Bazeilles qui flambe, au fracas furieux de la fusillade, parmi la foudre des obus, les « marsouins » reculent. La villa Beurmann succombe enfin. Une poignée de héros avec le commandant Lambert, dans la maison Bourgeois, se défend jusqu'à la dernière cartouche. C'en est fait : le 12e corps, rompu, cède, se retranche dans Balan, tandis que toutes les maisons de Bazeilles, méthodiquement incendiées, crépitent dans un énorme brasier, où les vainqueurs, férocement, tuent pêle-mêle habitants et soldats ; une odeur d'oignon brûlé se répand. Les Allemands prennent pied, hissent leurs premières batteries sur la rive droite de la Givonne.

Au 1er corps, après sa vaillante lutte, la division Lartigue, refoulée sur Daigny, que les Saxons enlèvent, repasse la

Givonne et de son feu la barre. Mais les divisions Pellé et L'hériller, qui réoccupent à ce moment la crête, ne peuvent empêcher les tirailleurs de la garde prussienne de descendre à leur tour le ravin et de s'établir dans Givonne, où bientôt dix canons français qui s'aventurent sont capturés. Des hauteurs d'Haybes et de Villers-Cernay, les quatorze batteries de l'artillerie de la garde mitraillent les divisions paralysées, après avoir écrasé la division Wolf, qui a reculé jusqu'à la lisière de la Garenne, et les cavaliers de la division Michel qui retraitent au nord vers la Belgique, à travers le réseau des uhlans, dans les bois.

Au 7e corps, tout le long de la crête des mamelons de Floing et d'Illy, artilleurs, fantassins, malgré la canonnade qui maintenant du mont d'Iges les prenait à revers, étaient en plein combat avec les batteries du Prince Royal, avec ses colonnes profondes d'infanterie. Sans relâche, elles dégorgeaient du défilé de la Falizette, par cette route où depuis deux jours eût dû s'écouler l'armée vers Mézières, où ce matin même peut-être elle aurait pu encore, en partie, passer. Douay montrait à Wimpffen sa ligne menacée; il espérait tenir, mais à condition que le commandant en chef fît garder le calvaire d'Illy. Wimpffen partait, déclarant, imperturbable : « Je veillerai à ce que le 1er corps s'y porte en forces. Il y aura tout à l'heure sur le plateau plus de monde qu'il n'en faudra... Courage, il nous faut une victoire ! »

La division Margueritte, à sa place de ralliement, achevait de se reformer. Le général eût voulu faire recommencer la charge; les pertes subies, la certitude de n'être pas appuyé, l'en détournaient. Mais impossible de rester sur cette crête, où de tous les coins de l'horizon les obus pleuvaient. En avant de sa brigade, le général Tilliard, sur son cheval noir, impassible, inspectait, du bout de sa lorgnette, le théâtre mouvant de la fournaise : en face, les hauteurs tonnantes ; à gauche, à l'extrémité du vallon de Floing, entre la croupe du Hattoy et le rebord du plateau, tout en contre-bas, les toits d'ardoises du village ; plus loin, les vertes prairies, la courbe bleue de la Meuse. Tout à l'heure, simplement, Tilliard avait dit à ses hussards : « Mes enfants, il nous faut tous mourir pour la France aujourd'hui !... »

Criblée de projectiles, la division rompit, en colonne de pelotons. Comme le sien allait se mettre en marche, M. Taillefer se retourna, dit à Wahl :

— Prenez la place de Livournet.

L'Alsacien poussa son cheval, vint se ranger à droite de Cambroche. Un autre homme, à côté de Robert, s'aligna. C'était un vétéran du Mexique, connu dans le régiment sous le sobriquet de Trompe-la-Mort. Il avait des yeux bigles et de longues moustaches noires, retombantes. Robert, habitué à Wahl, se trouva dépaysé. Son ivresse était dissipée. Autour de lui, tout ce carnage! Il y avait des vides dans le peloton. Des camarades démontés ralliaient encore, courant dans le labour, courbés, rétrécissant les épaules, pour offrir moins de prise aux balles. D'autres traînaient leurs bêtes boiteuses. Quelques-uns avaient enfourché des chevaux errants. Même, un sous-officier, dans le peloton voisin, caracolait, très fier, sur une jument de uhlan... Pauvre Livournet! qu'est-ce qu'il était devenu? Allait-on le voir réapparaître? Gisait-il de l'autre côté du ruisseau?...

Le Bordelais vivait encore. Lorsque, emballé par Dandy, dans une course folle, le fouet de l'air aux tempes, il s'était lancé malgré lui sur la route libre, l'aveugle galop l'avait à travers champs mené jusqu'au sommet d'une colline. Dandy, exténué, soufflant, obéissait enfin au mors, s'arrêtait, la bouche sciée. Livournet allait faire volte-face quand, entre le village d'Illy et lui, un escadron allemand se déploya. Comment rejoindre? Par là peut-être, en entrant dans le bois? Ensuite il se rabattrait... Il tomba sur une route, près d'un moulin, où des convois et des parcs s'entassaient, prisonniers, sous la garde de uhlans à tunique verte. Fuir d'abord, suivre le ruisseau, qui remontait vers la tranquillité des bois... Mais on l'avait aperçu. Des cris rauques, des galops martelés le poursuivirent. Une balle siffla. Toute sa rage revint. Éperonnant Dandy qui d'abord butta, puis redevenu fou sous la douleur fonçait l'encolure tendue, il empoigna, sabre pendant à la dragonne, sa carabine en bandoulière, et, leste comme un acrobate, en un temps d'éclair chargea, se retourna, tira. Dandy, le mors aux dents, filait... Derrière lui, Livournet

entendait toujours les cris de chasse, le lourd galop. Un cauchemar le ballottait, au saut des fossés, du talus, dans le défilé fantastique des arbres... C'était lui qu'on traquait, à présent! L'image de la patrouille qu'il avait forcée dans les bois de Beaumont, et le trot du fantassin devant lui, tout à l'heure, lui traversèrent l'esprit. Chacun son tour... Il éprouvait, non de la peur, mais une stupeur, et la volonté têtue de s'en tirer. L'instinct de la conservation doublait sa hardiesse de cavalier habile. Il excitait Dandy; au lieu de retenir, il rendait la main: « *Adrop! adrop!* » Cette fois, il y allait de leur peau... Les oreilles bourdonnantes, il se jeta dans le taillis. Des ravins ombreux s'ouvraient sous les branches; il foula un sol de feuilles épaisses et de mousse... Les autres? Dépistés... Une fraîcheur, un silence infini l'imprégnaient, entraient en lui. Plus d'obus, de sang, de fumée, de poussière. La grande rumeur d'hommes et de chevaux s'était tue. Hagard, il contemplait, sans comprendre, le sabre qu'il tenait à la main, et ces solitudes où la lumière dorée et verte, sous les feuilles, flottait dans une gloire paisible. Il essuya ses tempes ruisselantes, à pleins poumons respira le parfum d'oasis. Dans le recueillement des grands frênes, des bouleaux frémissants et des ormes, il n'entendait d'autre bruit que le battement de son cœur et le soufflet de forge de Dandy. Des insectes bleus se balançaient sur des fougères. Un oiseau égrena ses trilles.

Sauvé? Pas encore... Il était reparti, s'orientant au hasard. Il déboucha sur une route montante, et aussitôt réentendit au loin l'immense tumulte, le grondement monstrueux de la bataille. Il vit en même temps un cavalier, — sorti d'où? — fondre sur lui. Une main énorme et velue empoignait sa bride. Il se dégagea d'un coup de sabre; Dandy, les éperons au ventre, fuyait. Et derrière eux, une détonation, des abois rauques, la meute... Comme il escaladait les remblais, rentrait dans l'océan des feuilles, il poussa un juron: — aïe! au mollet!... Il ressentait seulement sa blessure. Du sang coulait sur la basane... Encore des ravins, un ruisseau, le silence, la fuite saccadée des arbres, et voilà qu'il arrivait à une petite maison forestière, devant laquelle Dandy, râlant, s'abattait. Une femme, des enfants se montrèrent... Livournet se retrouvait

assis sur un banc, étourdi, sanglant, son ceinturon dégrafé.

Le garde venait de lui enlever son sabre. La femme, d'un linge mouillé, lui tamponnait le front. Par la porte ouverte, il apercevait un édredon rouge, un berceau, le cuivre luisant d'une bassine, une marmite mijotante, pendue à la crémaillère, un pot de géranium sur une table, — tout un coin de vie humble, dans un paysage de repos... Et le cauchemar continuait. Les uhlans au galop se précipitaient. Déjà l'officier allemand tirait de ses fontes un pistolet. Mais, de derrière la maison, un autre officier étranger, quelques soldats en armes sortaient, s'interposaient :

— Laissez cet homme, monsieur, vous êtes en Belgique.

L'Allemand consultait sa carte, ricanait et, saluant l'officier belge, piquait des deux, suivi des uhlans.

Livournet, sous le regard compatissant de ses sauveurs, dans la douceur poignante de ce havre de soleil, de silence et de verdure, sembla un homme qui s'éveille... Mais non ! c'était un nouveau rêve ! Qu'est-ce que c'était que ce pays où l'on ne s'égorgeait pas, cet autre monde, ce paradis invraisemblable de lumière calme et d'ombre douce ? Et ce silence surtout, ce profond, ce reposant, cet adorable silence !... Et là-bas, là-haut, — à des lieues et des lieues sans doute, mais non ! tout près d'ici, — sous des tourbillons de fumée et de poussière, hommes ivres et chevaux fous, parmi le tapage des tambours et des cuivres, la clameur des foules éperdues, dans un fracas de tonnerre, on se massacrait !... Ses camarades ! Leur souvenir lui déchira le cœur... Était-ce possible ? Il était là, il était, lui, prisonnier de ces braves gens. Et devant la maison couverte de lierre, Dandy gisait, les pattes raides. Livournet, bouleversé d'émotion, de fatigue et de souffrance, fondit en larmes.

Là-haut, sur le plateau, les escadrons longeaient la lisière de la Garenne ; mais il y eut un temps d'arrêt, des galops d'officiers d'ordonnance. Puis la cascade des commandements jaillit. Des généraux de brigade aux colonels, répercutée par les voix innombrables des commandants et des capitaines l'ordre descendait, rebondissait, au heurt bref des tonalités chantantes.

— *Garde à vous... Pour défiler !*

A la brigade Tilliard, où l'on n'avait pas le sabre à la main, d'un seul éclair, les lames courbes étincelèrent. Sur un petit monticule, en avant de son escorte, entouré de tous les officiers attachés à sa personne, Margueritte, rassemblant son cheval bai, se tenait immobile, le buste droit dans son macfarlane flottant, sa cravate de commandeur au cou, les yeux fixés sur cette masse de chevaux et d'hommes, qui dans l'ouragan meurtrier était comme le prolongement de lui-même, sa pensée vivante. Les obus éclataient en foudre.

— *Alignés dans chaque peloton et dans chaque rang !* dirent les voix des capitaines.

De son regard grave, le général dénombrait, évaluant les pertes, prenant possession de tout ce qui restait d'énergie et d'élan. Les hommes, au passage, se tournaient vers lui ; et, redressant la taille, vétérans barbus et chevronnés compagnons d'Algérie et du Mexique, ils lui donnaient leurs âmes, dans ce salut muet. Jamais ils n'avaient à ce point senti, survivants de la mêlée, prédestinés peut-être à un entier sacrifice, quel lien de solidarité magnifique, dans cette atmosphère de mort, les unissait au chef glorieux, dont une parole, un signe, contenaient leur sort. Et comme ils étaient fiers de lui, il était fier d'eux. Confiance réciproque qui faisait grand, sous le feu, ce défilé des chevaux et des hommes, alignés comme à la parade.

Robert, éreinté, se détendait, dans un bâillement de faim.

— Cent sous un verre d'eau ! dit Cambroche.

Et Trompe-la-Mort grommela :

— Faut-il qu't'aies soif !

On rit. Le Parisien, hydrophobe, ne connaissait que le vin, et mieux encore, l'absinthe. Sa peau de bouc, toujours vide, était toujours pleine. A cette heure, sur l'arçon de selle, les peaux dégonflées étaient sèches. Tous avaient le gosier ardent. « Sacré tapage ! Ça ne finirait donc pas? Où se mettre, pour ne pas recevoir tous ces pains de sucre sur la tête? » Les plaisanteries, pour leurrer l'attente, se croisaient. On se battait les flancs, afin d'en dire de drôles... Ah ! voilà un coin où l'on allait être tranquilles... La division venait de s'arrêter, à la naissance d'un ravin, — le Fond du Loup, —

entre les mamelons d'Illy et de Floing. On respira un moment. Maintenant, c'était des cuirassiers qui, près d'eux, miroitant en longues files au soleil, recevaient les bombes. Et les chasseurs d'Afrique se consolèrent : il y en avait pour tous!... Mais bientôt la grêle les atteignit de nouveau. Un obus qui tomba devant le peleton creusait une excavation béante : les mottes de terre leur cinglèrent le visage, couvrirent les habits, les selles. Un fragment de fonte lacéra le manteau de Pirard, paqueté sur le devant. Le Normand, jusque-là résigné, se fâcha; son amour de la propriété, son avarice soigneuse étaient blessés. Il cria :

— Si on abîme les effets, à présent!...

La place devenait intenable, il fallait chercher ailleurs. On se dirigea vers le bois de la Garenne. Mais, pleuvant toujours de ce cercle impitoyable qui foudroyait à distance, les obus suivaient.

Divisionnaire et brigadiers en tête, les régiments allaient atteindre la lisière, franchir le petit fossé, quand, devant le 1er hussards, le général Tilliard et son aide de camp, qui avançaient côte à côte, sont frappés par le même obus, éclatant entre eux. Le colonel de Bauffremont met vite pied à terre, soulève le général. On l'étend contre le talus. Sa chaîne de montre brille au soleil. L'aide de camp, avec ses aiguillettes d'or, gît sous son cheval. Que faire? Laissant à regret ces vaillants, la brigade de hussards et de chasseurs s'éloigne de leurs formes inertes et, conduite par Bauffremont, elle pénètre sous bois.

Les chasseurs d'Afrique sautent le talus, sous les yeux du général de Galliffet, qui entre le dernier. Par les taillis drus, les fourrés, les buissons où les jeunes arbres hérissent leur gaulis, les cinq régiments s'espacent. Les rares allées sont un inextricable fouillis de régiments de ligne en désordre, d'isolés, de caissons et de canons. Mieux vaut encore se glisser sous les rameaux, à travers les troncs qu'on heurte du genou, sous le soufflet des branches qui vous décoiffent, vous courbent en deux. Robert eut une seconde de découragement : on n'était pas plus à l'abri dans le bois que sur le plateau ; l'affreux concert redoublait. Les obus tombaient avec rage, éclataient serrés au-dessus, au milieu d'eux, le bois n'était

qu'un craquement de branches fracassées. Les paquets de feuilles, les débris de bois sautaient au visage, parmi le sifflement des morceaux de fonte. Des arbres étaient coupés net; de grands pans de verdure pendaient. On eût dit qu'une armée de bûcherons ahanait, dans un bruit infernal de cognées. Les chevaux, pris dans l'amas des branchages, des ronces, se débattaient, déchirés, saignants. On marchait en file indienne, tous les pelotons mélangés. Dans une clairière encombrée, près de la ferme de Quirimont, M. Taillefer essaya en vain de grouper ses hommes. On débouchait dans tous les sens, par des pistes entrecroisées. Les obus tombaient toujours, par rafales. Il fallait au plus vite sortir de ce maudit bois! C'était à croire, devant la précision mathématique de cette pluie de fer, que les Allemands, là-bas, des hauteurs, repéraient les moindres mouvements, suivaient sur le terrain de meurtre comme sur une carte. Le miroir d'or des cuirassiers ou le moutonnement blanc des petits chevaux arabes, autant de cibles où l'obus s'acharnait à coup sûr... Et dans les taillis froissés, fauchés, avec une hâte angoissée, la marche reprit, coupée d'arrêts, de chutes. L'effarement de Robert croissait. Il était seul au milieu de visages inconnus, sous le cyclone qui hachait les rameaux, la chair. Des images horribles l'accompagnaient : un hussard décapité, un cheval qui barrait la route, perdant ses entrailles... Ils arrivaient enfin, au bout d'une demi-heure, à la lisière opposée. Il leur sembla que la traversée avait duré cent ans.

Bordant le bois, les trompettes sonnaient le ralliement. Chacun lançait les notes d'appel, en les faisant suivre du refrain propre à chaque régiment. Gerboz, dans son cuivre qu'une balle avait bossué, jetait, noir d'effort, la chanson brève et moqueuse du 1er : « *Paiera qui pourra !* »

Ainsi les unités péniblement se reformèrent. Homme à homme, on rejoignait, dans un vallon; beaucoup étaient à pied, çà et là erraient des bêtes sans cavalier. Des blessés, affalés sur leurs selles, se tordaient en convulsions. On les aidait à descendre. Ils étaient mutilés d'une façon affreuse. Les chevaux étaient rendus, les uns tremblants de fatigue, d'autres en proie à une excitation nerveuse, ruant et mordant. Beaucoup n'étaient qu'une plaie. M. Taillefer, qui labouré par un tron-

çon de branche, se tenait la joue avec un mouchoir, passait la revue des siens. Les pauvres étaient en triste état. Quatre ou cinq boitaient, avec des atteintes profondes. Wahl frictionnait les boulets meurtris de Sidi-Brahim. De grosses molettes saillaient, entre les tendons. Robert se demanda si Corsaire le porterait jusqu'au bout... Mais de nouveau les obus, se déplaçant à mesure, frappaient en plein la division.

On faisait l'appel, on remettait de l'ordre dans les paquetages, pendant que, devant les officiers supérieurs, Margueritte donnait le commandement de la brigade Tilliard au colonel de Bauffremont. Les escadrons, de vingt et un, étaient réduits à dix-sept. Le reste? Morts, blessés, disparus. Deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique avec le colonel s'étaient égarés. On était dans ce vallon comme dans une fosse. On ne voyait que le ciel et les bombes, et, sur les deux crêtes, courir des troupes en désordre. Il fallait aller se terrer ailleurs. On remontait à cheval lorsque Cambroche, passant la jambe, cria :

— Sacré mille tonnerres !

Une bombe, éclatée pourtant assez loin, venait de lui trancher deux doigts de la main de bride. Il secoua le poignet, laissa retomber son bras gauche, et, machinalement, reprit les rênes de sa main droite. Il souffrait le martyre, pâle à s'évanouir, résolu pourtant à suivre. Qu'est-ce que deviendrait la tribu sans lui?

— Va-t'en donc ! lui dit Trompe-la-Mort.

M. Taillefer se retourna, vit le Parisien blême, sa main sanglante :

— Qu'est-ce que tu attends?... A l'ambulance.?

Mais Cambroche, secouant la tête, dit simplement :

— J'peux pas, mon lieutenant. J'ai la marmite où est la viande.

M. Taillefer se fâchait : Brévilly n'avait qu'à s'en charger.

— Va te faire soigner, mon garçon. Tu nous rejoindras après, si tu peux.

Cambroche maugréa. Le cœur lui fendait, de quitter ses amis ; jamais Pistolet ne voudrait sortir du rang !... Comme si ce n'était pas cette vieille bête jaune de Roger qui aurait dû écoper, à sa place : il était prêt pour l'ambulance !... Il n'y avait pas de bon Dieu !

— Je vais me faire panser, — déclara-t-il. — Et *chouia*[1] !... »

Il s'éloignait, aux croupades de Pistolet, protestant aussi à sa manière.

Sous la nappe d'obus, la division, conduite par Margueritte, gagnait vers l'est une ferme isolée, au flanc du vallon ; des turcos, autour de mitrailleuses, face à Givonne, l'avoisinaient.

— Tiens ! des gens de chez nous ! dit Wahl.

Les noires figures s'éclairèrent. Les tirailleurs bleu de ciel souriaient, de leurs dents blanches, à la vue des chasseurs d'Afrique basanés et de leurs couvre-nuques sales. Ils échangèrent en sabir des formules de connaissance, des interjections gutturales. Cette rencontre, dans le naufrage du présent, ancrait une minute réconfortante, le souvenir heureux du passé. Nuits chaudes de kasbahs, petites places de cafés maures au soleil, bivouacs de route sous les étoiles... Robert respira cette enivrante odeur de l'Algérie, dont la nostalgie, à cette seconde, gonfla le cœur de beaucoup : musc et chair, jasmins blancs et tabac bleu... Une camaraderie spéciale unissait ces troupes exotiques, que leur réputation faisait jalouser de l'armée, regarder presque au passage comme des bêtes curieuses.

On stationna peu, on reprit la marche zigzaguante et traquée. Par les pentes couvertes de voitures renversées et de caissons à l'abandon, des Triples-Levrettes vers la Folie-Noël, le moutonnement blanc de la division sinua. On se faufilait entre des lignes d'infanterie, qui, les unes l'arme au pied, les autres couchées, murmuraient d'être exposées ainsi, sans tirer, chair à boucherie. Partout des flaques de sang, des corps étendus et défigurés ; aux buissons, des lambeaux d'uniformes ; un éparpillement d'armes, de sacs, d'objets de toute sorte. Le soleil était alors au zénith, versait une splendeur aveuglante, où tout se découpait, sans ombre. Dans le jour doré, sur tout le plateau grouillant de foule compacte, flottait un vaste nuage fait de poussière rougeâtre et de fumées.

La soif torturait Robert... Cette bataille n'aurait pas de fin ! A peine devait-il être une heure. Pourtant, est-ce qu'on pou-

1. « Attends un peu !... »

vait vivre longtemps comme cela ?... Il eut un soulagement quand, près d'une seconde ferme entourée d'arbres, il vit que la division s'arrêtait encore, mettait pied à terre. Il n'entendait plus l'assourdissant tapage, ne remarquait plus le sillon des projectiles, le remous des explosions. Non loin de lui, on tombait, on râlait. Il éprouvait une espèce d'horreur résignée, un fatalisme ahuri. Il n'eut pas fait un geste pour éviter la mort. « *Mektoub!*... C'était écrit... ».

Ils avaient longé des bataillons en cohue, des fuyards. Cependant pas un de ces soldats d'élite, depuis le matin, dans leur incompréhensible tournoiement de place en place, sous la mitraille, ne raisonnait. Une discipline tenace leur scellait aux lèvres les mots de révolte et de plainte, leur sarclait du cœur l'ivraie du doute. Ils se savaient une vieille troupe héroïque : un incroyable esprit de corps les maintenait dociles, résistants, dévoués. Ils s'entr'aidaient fraternellement. Les liens des tribus, au lieu de se détendre, s'étaient resserrés. Les officiers, qu'on connaissait depuis des années, que depuis quinze jours on servait en amis, partageant le pain, ne rencontraient que des regards de sympathie et de zèle. Tous, obscurément, portant en eux, avec leurs traditions de gloire, l'image des frères de Reichshoffen, se sentaient voués aujourd'hui à quelque grave destin... Des peupliers, au coin de la ferme, frissonnaient sous le ciel bleu. De l'eau claire, avec un bruit doux, coulait dans une auge ; quelques chevaux d'officiers s'y abreuvèrent. On déboucla les mors, d'un côté ; on suspendit aux nez des bêtes bien lasses les musettes à moitié vides. Des bissacs jaunes de poussière les quignons de pain, les morceaux de biscuit sortirent. Roger, qui ne digérait plus, maigre, avec un teint de spectre, debout comme par miracle, fit manger son cheval dans le creux de sa main. M. de Marles allait de l'un à l'autre, s'informant des blessures. Sa figure fine, sous la chéchia, avait une tristesse fière, qui communiquait pourtant le courage. M. Taillefer rompit avec Pirard son dernier morceau de biscuit, mais il ne put le mâcher, tant sa joue le faisait souffrir. D'un bout à l'autre de la division, hommes et officiers cassaient ainsi la croûte, communiaient, dans l'humble rapprochement du besoin. Beaucoup avaient l'idée qu'ils mangeaient peut-être ensemble pour la

dernière fois. Après avoir longuement consulté sa carte, le général prit un morceau de pain que Jean Wurtz, son ordonnance, avait dans son bissac, et, de la peau de bouc du soldat, se fit verser un peu de vin qu'il but avec de l'eau.

Rangée près de la Folie-Noël, la division, au repos sous les obus, semblait, avec ses escadrons alignés, une troupe paisible en manœuvres. Autour d'elle, jaillissant du bois, par tous les chemins du plateau, la déroute commençante précipitait son flot. Des faces du triangle, vers Sedan, les troupes non engagées, balayées par la tourmente, roulaient dans un pêle-mêle sans cesse accru.

Au 12e corps, brisé par sa lutte héroïque, Lebrun, pliant sous le dernier assaut des Bavarois, avait abandonné Balan. Seule la division Vassoigne s'appuyait encore aux jardins et aux murs de clôture. Les deux autres divisions, entassées au vieux camp, achevaient de s'y désorganiser... Stupeur de Wimpffen, qui, venant de quitter Douay, voyait l'avantage de Lebrun lui échapper. Au lieu d'envoyer vers Illy les renforts si légèrement promis, il réclamait lui-même du secours. Douay, trompé par la présence au calvaire de quelques zouaves et turcos, qui lui faisaient supposer que le 1er corps était là, généreusement donnait la brigade Maussion et toute sa troisième division. Mais ces masses se croisaient sur le plateau avec des troupes du 1er corps, et, dans un enchevêtrement fou, sous les obus, tous se débandaient, refluaient dans les bois de la Garenne déjà pleins, ruisselaient vers Sedan.

Douay, sur sa ligne de bataille, portait, en remplacement de la division Dumont, la division Conseil-Dumesnil, pour soutenir la vaillante division Liébert. Seule depuis le matin, celle-ci garnissait de son infanterie décimée, de son artillerie broyée, la crête nue que des hauteurs opposées cent quarante-quatre canons, établis de Saint-Menges à Fleigneux, foudroyaient. Trois batteries étaient démontées en cinq minutes ; quarante caissons sautaient sur la ligne. Sur tout le mamelon de Floing, dans le ravin de Fraîcheau qui le longe en arrière, sur le plateau parallèle de l'Algérie, c'était une lutte à distance : battus de face, battus de revers. Déjà l'infanterie prussienne montait de Floing, hissait audacieusement sur le plateau huit pièces que, de l'autre côté de la Meuse, sur le mont d'Iges, les

batteries bavaroises couronnaient d'un deuxième étage de feux.

Au 1er corps, sous l'écrasement des hauteurs d'Haybes et de Villers, tout pliait. Wimpffen, lorsqu'il retournait vers Lebrun, avait rencontré Ducrot qui le cherchait, bride abattue. Huit compagnies prussiennes attaquaient le calvaire d'Illy. « Je vous en conjure, avait crié Ducrot dans le vacarme, ne vous laissez pas plus longtemps aveugler. Les instants sont précieux. Il faut renvoyer du renfort! — Eh bien, avait répondu Wimpffen, perdant sa belle assurance, réunissez tout ce que vous trouverez de troupes de toutes armes et maintenez-vous bien par là, tandis que moi je m'occuperai du 12e corps. » Ducrot s'élance, donne l'ordre au général Forgeot, commandant l'artillerie de l'armée, d'amener sur le plateau tout ce qui restait de canons disponibles; au colonel Robert, chef d'état-major du 1er corps, de faire remonter les divisions Pellé et L'hériller vers la crête d'Illy; à plusieurs officiers, de courir vers le général Margueritte et vers toutes les divisions de cavalerie : ordre de les concentrer sur le plateau.

Cependant, Wimpffen, à son arrivée près de Balan, y constatait une accalmie : les Bavarois, vainqueurs, soufflaient un instant. Aussitôt ses illusions reviennent, son idée fixe de victoire et de marche vers Bazaine. Il écrit à Douay : « Je me décide à percer l'ennemi pour aller à Carignan prendre la direction de Montmédy. Je vous charge de couvrir la retraite. Ralliez à vous les troupes qui sont dans les bois! » En outre, il attribuait au 1er et au 12e corps, soutenus par la brigade Abbatucci, la chimérique mission de se reporter en avant, vers Bazeilles. Plan de rêve, dicté à une armée qui n'existait plus. En même temps, il adressait à l'Empereur ce court billet, où vibrait une douleur digne, avertie enfin : « Sire, je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan. Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes. Elles tiendront à honneur de lui ouvrir le passage. »

Pendant que son armée périssait, le souverain avait promené son inquiétude, de la sous-préfecture au champ de bataille, de sa chambre de malade à l'immense lit de mort, où il espérait trouver sa place. Depuis six heures et demie du matin, jusqu'à onze heures et demie, il s'était exposé, sans mot dire, cinq

heures durant, aux obus et aux balles. Malgré l'atroce torture qu'était pour lui se tenir à cheval, il s'était, redressant son dos voûté, offert au destin en holocauste expiatoire. Conscient de sa responsabilité suprême, se sentant rejeté de partout, de son armée, de Paris, des siens, il avait, en Napoléon, cherché la fin d'un empereur. Cramponné à la selle, en avant de son état-major qu'il arrêtait au bas de la pente, il était resté de longs moments sur un monticule, en butte à tous les feux croisés, laissant errer sur le plateau tragique son regard trouble. Il avait vu couper en deux à ses côtés un de ses aides de camp, deux autres tomber grièvement blessés. Il avait beau tenter le hasard, son heure n'avait pas sonné. Alors, au pas de son cheval, il avait fait demi-tour, était reparti, comme un somnambule.

L'infanterie, en retraite sur Balan, le forçait à rétrograder vers Sedan, l'acculait aux murs de la place. Lorsqu'il y rentra, plus de trente mille fuyards étaient entassés déjà dans les rues. Barrées de caissons et de voitures, elles présentaient un indescriptible dédale. Les hautes maisons jaunes, aux volets gris, les trottoirs étroits regorgeaient d'uniformes. Quand l'Empereur passa sur le pont de la Meuse, un obus éclata sous ses yeux, tua deux chevaux. Il continua sa route, morne, spectral.

Rentré à la sous-préfecture, — bâtie d'hier, incomplètement meublée, — il gagnait avec peine le premier étage, la triste chambre à alcôve, à moitié nue sous ses plâtres neufs. Des sièges de hasard parsemaient la pièce pauvre, qui donnait sur un jardin vide, aux arbres grêles. Fontainebleau, les Tuileries, les grandes salles somptueuses, tout aboutissait à ce garni de passage. Et tandis que l'envoyé de Wimpffen accourait, se frayant un sillon à travers les rues bondées de blessés, d'affolés et de fuyards, l'Empereur, en proie au tourment de son âme et de son corps, allait et venait, de long en large, d'un pas lourd. S'approchant par instants de la fenêtre, sans voir l'horizon des toits strié d'obus, il appuyait son front fiévreux, — et, à travers le tremblement des vitres, retentissait en lui tout le chaos formidable, l'affreux ouragan de la bataille.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

(La fin au prochain numéro.)

AMBROISE PARÉ

Ambroise Paré, né vers 1510, mourut en 1590. Sa vie s'espace sur presque tout le XVIe siècle. Quatrième fils d'un humble coffretier de Laval, pourvu d'une instruction générale très sommaire, il vint étudier plusieurs années à l'Hôtel-Dieu de Paris la chirurgie, art ou métier réputé alors très inférieur qu'il devait perfectionner singulièrement et élever dans l'estime des hommes. Il s'adonna surtout à la chirurgie militaire que des guerres incessantes rendaient très active, et parvint peu à peu à la plus haute situation professionnelle de son temps.

Paré a écrit le premier grand ouvrage sur l'art chirurgical, ouvrage considérable qui a eu de très nombreuses éditions jusque dans le XIXe siècle. Avant lui n'existaient que de rares « guidons » où Guillaume de Salicet, Henri de Mondeville et d'autres avaient consigné, pêle-mêle avec des préceptes et des formules de pratique traditionnelle et empirique, quelques résultats de leur observation personnelle. La *Grande Chirurgie* de Guy de Chauliac, en dépit de son titre ambitieux, ne diffère pas beaucoup de ce type. L'œuvre de Paré a au contraire l'ampleur et la méthode d'un véritable traité didactique.

Personne cependant ne le lit plus. Nous avons à peine le

temps de nous tenir au courant des publications qui, dans chaque branche des connaissances humaines, se succèdent sans interruption. Nous sommes tellement submergés par la marée sans cesse montante du papier imprimé que seuls les amateurs des choses du passé se donnent le loisir d'ouvrir un livre scientifique vieux de trois siècles et demi.

Les chirurgiens d'aujourd'hui n'ont d'ailleurs, à vrai dire, rien à y apprendre, sauf l'histoire d'un siècle de chirurgie française. Mainte page y met en lumière les remarquables qualités de l'auteur : curiosité perspicace, rare à son époque, justesse et patience d'observation, jugement droit et logique correcte. Certains morceaux se lisent encore avec intérêt sinon avec profit, ou soulèvent, nous le verrons, de curieuses considérations rétrospectives sur des sujets actuels. Mais c'est surtout au point de vue des mœurs du XVIe siècle et spécialement des mœurs de guerre, naïvement et inconsciemment décrites au cours du livre des *Voyages*, que Paré nous intéresse. Enfin, outre que ce fut un très brave homme, tout à fait digne d'estime et de sympathie, en ce notable bourgeois du temps de la Ligue s'incarnent les sentiments et les opinions des classes moyennes de son époque ; et il nous touche encore à ce titre.

Très friand de ces vieux textes, je me suis offert le régal archéologique d'une lecture complète de son œuvre ; et je voudrais dégager l'impression que laisse cette lecture de Paré considéré comme chirurgien ; comme médecin d'armée témoin des mœurs militaires de son temps ; comme homme et comme bourgeois français du XVIe siècle.

***

Établissons-le tout d'abord pour n'y plus revenir : Ambroise Paré se montre, sur une multitude de points, aussi dépourvu de critique, aussi crédule, aussi enclin à avaler sans sourciller les histoires les plus invraisemblables que tous ses contemporains, et même que l'astrologue Cornélius Agrippa, qui ne lui est antérieur que d'un demi-siècle. Il ne répugne nullement à emprunter aux croyances vulgaires des préceptes ou des remèdes. Il énumérera complaisamment la symptomatologie populaire qui prétend diagnostiquer le sexe de l'enfant

pendant la grossesse; il considérera comme l'une de ses plus heureuses trouvailles thérapeutiques l'application d'oignon cru pilé avec du sel sur les brûlures pour empêcher la formation des phlyctènes, recette qu'il tient d'une « bonne vieille villageoise, » et exultera d'avoir obtenu d'un chirurgien de Turin la recette de son huile de petits chiens bouillis. Il est bien parfois pris d'un accès d'incrédulité goguenarde devant tel médicament baroque réputé panacée, comme la poudre de momie, de *mumie* comme il dit, ou de corne de licorne; il raille bien certains remèdes saugrenus comme « se scarifier les gencives avec la dent d'un homme mort de mort violente pour se guérir du mal de dents, ou faire des pilules de crâne de pendu contre la morsure des chiens enragés »; mais il en préconise d'autres presque aussi bizarres: il fait par exemple instiller dans les plaies des yeux « du lait de femme allaitant fille plutôt que mâle, ou du sang de tourterelle tiré de la veine qui est sous les ailes[1] ». Ailleurs il écrit que « l'aimant rend fols ceux qui en ont pris; son contre-poison est l'or subtilement pulvérisé et la pierre d'émeraude beue avec bon vin[2] ».

La plupart des assertions d'Ambroise Paré relatives aux prodiges et aux monstres sont aussi fort extraordinaires. Mais ici il faut distinguer : tantôt il lui arrive d'admettre comme prodiges des supercheries qu'il n'a pas su dépister, lui qui se plaît pourtant à démasquer les simulateurs. Tel est le cas de la femme qui vomissait des clous, des aiguilles et des cheveux. Tantôt encore, il donne comme monstruosités fantastiques des cas tératologiques réels qu'il n'a pas vus lui-même et que l'imagination du premier narrateur a absolument transfigurés. C'est ainsi que les monstres à tête de chien ou de grenouille sont certainement des anencéphales. Dans tout cela, il n'y a que fausse interprétation de faits vrais. Mais de plus il nous exhibe tranquillement les monstres les plus ahurissants, dont il donne même la figure, exemple « le portrait d'une bête monstrueuse, laquelle ne vit que de vent »; ou nous sert avec une magistrale gravité les plus folles anecdotes.

1. *Des playes en particulier.*

2. *Des venins.*

En voici une entre vingt : une femme accouche d'un monstre « ayant le nez crochu, le col long, les yeux étincelants. Sitôt que ledit monstre fut sorti, il commença de bruire et de remplir toute la chambre de sifflements, courant çà et là pour se cacher ; sur lequel les femmes se jettèrent et le suffoquèrent avec des oreillers [1] ».

La foi de Paré aux influences astrologiques est profonde : il tient compte de la position des astres pour choisir l'époque de telle opération : « Te faut eslire le décours de la lune, au temps que le soleil est au signe d'*aries* qui regarde la teste [2] ; » ou pour administrer tel médicament, par exemple une poudre diurétique dont on doit user « le premier jour de la lune nouvelle, du premier quartier, de la pleine lune et du dernier quartier [3] ».

Quant au chapitre des choses surnaturelles et des diableries, il est nécessaire de faire la même distinction qu'en celui des monstres et prodiges. Il y a là des faits réels et très naturels mal interprétés ; tels que les cas d'hystérie à grand orchestre pris pour des possessions démoniaques ; tels encore les « noueures d'aiguillette à l'heure des épousailles ». Mais le bon Paré en accepte bien d'autres. Il a pourtant parfois quelques éclairs de bon sens : « Je crois, dit-il, parlant des incubes et des succubes, que cette prétendue cohabitation est imaginaire ; » mais il ajoute aussitôt : « procédante d'une impression illusoire de Satan ». Et sur ce, il entame le récit de moult maléfices terribles et cocasses. Somme toute, il croit fermement aux sorciers, et, par une étrange pétition de principes qui était générale à son époque, il invoque, pour prouver la réalité de la sorcellerie, l'existence des peines portées contre elle :

On ne peut nier qu'il y ait des sorciers et enchanteurs qui, par moyens subtils, diaboliques et inconnus, corrompent le corps, l'entendement, la vie et la santé des hommes et autres créatures. D'avantage l'expérience et la raison nous contraignent le confesser, parce que les lois ont établi des peines contre telles manières de gens. Or, on ne fait point de lois d'une chose qui jamais ne fut veue ni cogneue [4].

1. *Des monstres et prodiges.*

2. *Opérations de chirurgie.*

3. *Ibid.*

4. *Des monstres et prodiges.*

Et, dans un ordre d'idées opposé mais analogue, il admet la guérison miraculeuse des écrouelles par les rois de France. Inutile de prolonger à l'infini ces citations amusantes.

Il va sans dire qu'en ce qui concerne la pratique médico-chirurgicale proprement dite, Ambroise Paré adopte les idées courantes. Des observations, des idées, des rêveries d'Hippocrate. de Galien et de leurs commentateurs s'était lentement formé un bloc doctrinal qu'au XVI[e] siècle on acceptait les yeux fermés. Ambroise Paré croit naturellement, avec tous les savants d'alors, à l'anatomo-physiologie de Galien, c'est-à-dire à la sanguification dans le foie, au calorique inné, à l'humide radical et aux esprits. Il attribue aux divers organes, pour expliquer leurs fonctions, des facultés ou vertus spéciales, facultés attractives, retentrices, assimilatrices, odoratives, tactiles, ratiocinatrices, etc., etc., dont la *vertu dormitive* de l'opium sera une parodie à peine chargée. Il professe la doctrine des *tempéraments* : suivant que l'un ou l'autre des quatre éléments constitutifs des corps (terre, feu, air ou eau,) domine dans leur composition, les organes présentaient quatre qualités purement abstraites : le chaud, le froid, le sec ou l'humide, qui, isolées ou combinés, pouvaient être dans chacun d'eux en excès ou en défaut ; d'où d'innombrables causes de maladies. Et les médicaments, qui possédaient aussi à divers degrés ces fameuses qualités abstraites, agissaient sur les organes en corrigeant le défaut ou l'excès des qualités susdites. Paré croit aux quatre humeurs de Galien : le sang se formant dans le foie et se perfectionnant dans le cœur; la bile venant du foie; la pituite émanant du cerveau ; l'atrabile venant de la rate. Lorsque ces humeurs restaient en proportions et qualités convenables dans leurs réservoirs spéciaux, c'était la santé. Mais, quand les médecins voyaient survenir quelque maladie interne ou apparaître quelque lésion extérieure : phlegmon, tumeur, ulcère, varice, etc., ils admettaient qu'une ou plusieurs de ces humeurs, surabondantes ou viciées, s'étaient portées au point malade et y occasionnaient la maladie. Comment, par quelles voies ces humeurs s'épanchaient-elles ? Quelle cause les altérait? Comment lesdites humeurs, supposées altérées et répandues, formaient-elles une tumeur ou une varice ? C'est ce que l'on ne disait point.

que l'on ne cherchait pas, ce à quoi on ne songeait même jamais.

Et cette physiologie fantaisiste, cette pathologie hypothétique se mêlent et s'entrecroisent dans l'esprit de Paré pour aboutir aux plus singulières conceptions nosologiques ou thérapeutiques. Souvent il invoquera les étranges théories régnantes pour expliquer des faits authentiques, et même les incorporera aux vérités neuves que son flair d'observateur sagace lui fera sur certains points découvrir en chirurgie. Il a le premier, par exemple, signalé le symptôme très important de l'emphysème sous-cutané dans les fractures de côtes :

> Quelquefois la chair entière devient boursouflée comme si on l'avait enflée de vent, la peau demeurant entière, ce qui se voit principalement sur les costes; et, lorsqu'on comprime dessus avec la main, on sent l'air qui en départ avec un petit sifflement et y demeure l'impression des doigts, comme aux œdèmes.

La description est exacte. Voici l'explication :

> La chair contuse devient pituiteuse et glutineuse à raison que la partie ne peut cuire et digérer l'aliment qui lui est envoyé; d'où vient que de telle crudité et humeur indigeste s'élèvent plusieurs flatuosités[1].

Un des premiers encore, il a établi la possibilité d'enkystement indéfini des projectiles dans les tissus.

> Aucunes fois les balles de plomb demeurent longtemps dedans les membres sans y survenir aucun mauvais accident ni empêchement de consolider la playe; ce que j'ay vu souvent advenir par longue espace de temps, comme sept ou huit ans et plus.

Rien de plus juste, mais la raison qu'il donne de cette tolérance de l'organisme est tout imaginaire.

> Laquelle si longue demeure aux corps, sans pourriture aucune ni mauvais accident, ne provient que de la matière du plomb, lequel a certaine familiarité et accointance avec la nature, principalement des parties charnues[2].

Cependant, toute théorie mise à part, la pratique de Paré est, la plupart du temps, judicieuse, hardie et très personnelle.

1. *Des fractures des os.*
2. *Des playes de harquebuze.*

On peut lire encore avec intérêt ses réflexions touchant l'influence de l'état de santé générale des blessés sur la marche des traumatismes; sur l'époque d'apparition des complications méningo-encéphaliques des plaies du crâne; sur la nécessité de l'incision hâtive des phlegmons de la main, etc.

C'est à la ligature des vaisseaux qu'Ambroise Paré doit essentiellement sa gloire; à la ligature dans les amputations, car les passages sur le traitement des anévrismes par la ligature et sur l'hémostase des plaies artérielles par ligature du vaisseau lésé au-dessus de la blessure, sont obscurs et prêtent à la controverse. Mais la ligature posée sur l'orifice béant des vaisseaux à la surface de section des amputations, lui appartient en propre. Jusqu'à lui, on arrêtait l'hémorrhagie par l'application du fer incandescent. D'énormes cautères rougis à blanc, en produisant de profondes et vastes escharres, pouvaient former un coagulum oblitérant et procurer une hémostase précaire. Des hémorrhagies secondaires survenaient souvent, sans parler de l'horrible douleur inhérente à l'emploi de cette méthode barbare, et des profondes destructions de tissus qui rendaient la cicatrisation très lente et exposaient à des complications ultérieures, à des nécroses osseuses étendues et à des difformités considérables des moignons. Ambroise Paré eut le mérite de remplacer cette pratique par la ligature méthodique et raisonnée. Dans son désir — bien caractéristique de la science du temps — de s'appuyer sur des autorités classiques, il cite bien de vagues assertions d'Hippocrate, de Galien, de Celse, de Guy de Chauliac, de Vésale, de Vigo, recommandant la ligature dans les plaies vasculaires; mais il déclare nettement, d'autre part, que c'est « sans l'avoir vu faire à aucun, ouy dire ni lu, qu'il a plu à Dieu de l'adviser de l'idée d'étreindre d'un fil l'artère béante des amputés ». Le premier il a adopté et préconisé la ligature comme méthode générale, et il en a clairement et explicitement tracé le manuel opératoire tel que nous l'exécutons encore tous les jours.

Lorsque l'amputation du membre est faite, il faut promptement lier les grosses veines et artères, si ferme qu'elles ne fluent plus. Ce qui se fera en prenant lesdits vaisseaux avec instruments nommés becs de corbin. De ces instruments il faut pincer lesdits vaisseaux, (qui n'est malaisé à faire parce qu'on voit le sang jaillir par iceux,) les

tirant et amenant hors de la chair dans laquelle se sont retirés et cachés soudain. Ainsi tirés, on les doit bien lier avec bon fil qui soit en double [1].

Et il discute, en se fondant sur la seule expérience clinique, les inconvénients de la cautérisation ancienne et les avantages de la nouvelle méthode. Ambroise Paré est donc bien l'inventeur de la ligature des vaisseaux. La chose nous paraît fort simple aujourd'hui; mais les choses semblent toujours simples quand elles sont trouvées, et celle-là ne fut pas acceptée sans de vifs combats.

Après l'invention de la ligature, les parties les plus originales de l'œuvre de Paré sont sans contredit le XI[e] livre où il est traité « des playes par harquebuzes et autres bastons à feu » et aussi la série des « Voyages ».

***

Au XVI[e] siècle il n'existait point encore de chirurgie militaire organisée. Un souverain, un général d'armée, un condottière engageait bien parfois, à ses frais, quelque chirurgien pour le soigner, lui et ses hommes, durant une guerre; mais ce chirurgien était temporairement attaché à la personne du chef et non à l'armée.

Conformément aux usages du temps, Ambroise Paré fut engagé en 1537 par le maréchal de Montejean qui l'emmena en Piémont. En 1542, il s'attache à M. de Rohan et le suit à Perpignan. Il est envoyé par François I[er] en 1547 à Boulogne, où il soigne François de Lorraine, duc de Guise, du coup de lance à travers la face qui aurait pu valoir à cet homme de guerre ce surnom de *Balafré* dont on désigne d'ordinaire son fils Henri de Guise, le Guise des États de Blois, marqué également au visage d'une cicatrice de coup de feu. C'est encore avec François de Guise que, sur l'ordre de Henri II, Paré s'enferme en 1552 dans Metz assiégée par les Impériaux, où il avait pénétré par ruse. Bref, durant quarante années, dans les dernières guerres contre Charles-Quint et dans toutes les Guerres de Religion, Paré suit les armées, retournant de temps à autre dans sa famille à Paris, pour repartir bientôt après.

1. *Des contusions, combustions et gangrènes.*

C'est à cette rude vie qu'il doit, il le déclare lui-même, la grande expérience qu'il s'est acquise en fait de blessures d'armes à feu.

Deux sujets neufs et importants à cette époque ont surtout attiré l'attention d'Ambroise Paré : d'abord la recherche des projectiles dans la profondeur des tissus. Il établit, avec un grand bon sens anatomique, « que pour les mieux trouver et extraire, il faut mettre le patient en telle figure en laquelle il était lorsqu'il fut blessé, pour ce que les muscles et autres parties, autrement situées, peuvent estouper et empêcher la voye. Et pour bien trouver lesdites balles, chercher les faut avec le doigt plutôt qu'avec un autre instrument, parce que le sens du tact est plus certain que nulle sonde [1] ». Cette question a aujourd'hui beaucoup perdu de son importance. Contrairement aux préjugés du public qui s'imagine toujours que le facteur capital du traitement est l'extraction du projectile, on se préoccupe beaucoup moins de sa recherche. On l'enlève s'il est facile à trouver et à extraire, et la radiographie viendra de plus en plus faciliter singulièrement les recherches; mais on ne fait plus, pour le découvrir et l'enlever, des explorations et des tentatives qui feraient parfois beaucoup plus de mal que de bien.

Le second point auquel Paré consacre une longue discussion est celui de la non-vénénosité des « playes de harquebusade ». En niant, avec preuves à l'appui, cette vénénosité à laquelle tout le monde croyait de son temps, et que l'on se figurait conjurer en cautérisant la plaie à l'huile bouillante, Ambroise Paré a certainement réfuté une erreur, démoli un préjugé. Mais le résultat de cette découverte négative a été l'institution d'une thérapeutique assez fâcheuse en somme. Dans un récit imagé, qui est même d'un joli tour littéraire, Paré raconte comment, durant la campagne de Piémont, dès le début de sa carrière, un soir de bataille où il y eut beaucoup de blessés, il dut, l'huile « fervente » lui ayant manqué, s'abstenir d'en cautériser quelques-uns.

Après un engagement où il y eut beaucoup de soldats blessés et où les chirurgiens eurent beaucoup de besogne taillée, je n'avais encore vu traiter les playes faites par harquebuses. Il est vrai que

1. *Des playes par harquebuses.*

j'avais lu en Jehan de Vigo que les playes faites par les bastons à feu participent de vénénosité à cause de la poudre : et pour leur curation commande de les cautériser avec huile de sambuc en laquelle soit meslé un peu de thériaque. Et, pour ne faillir, par avant que d'user de ladite huile fervente, sçachant que telle chose pouvait apporter au malade extrême douleur, je voulus sçavoir comme les autres chirurgiens faisaient pour le premier appareil, qui estait d'appliquer ladite huile la plus bouillante qu'il leur était possible dedans les playes avec tentes et sétons. Dont je pris hardiesse de faire comme eux. Enfin mon huile me manqua et fus contraint d'appliquer en son lieu un digestif fait de jaune d'œuf, huile rosat et térébenthine. La nuit je ne pus bien dormir, pensant que, faute d'avoir cautérisé, je trouvasse les blessés où j'avais failli à mettre de la dite huile morts empoisonnés; qui me fit lever de grand matin pour les visiter. Où, outre mon espérance, trouvai ceux auxquels j'avais mis le médicament digestif sentir peu de douleur à leur playe, sans inflammation et tumeur, ayant assez bien reposé la nuit. Les autres où l'on avait appliqué la dite huile, les trouvai fébricitans, avec grande douleur et inflammation aux environs de leurs playes. Adonc je me délibérai de ne jamais plus brusler ainsi cruellement les pauvres blessés de harquebusades[1].

Théoriquement, Paré avait pleinement raison. La querelle est jugée depuis lui et n'a plus maintenant qu'un intérêt de curiosité historique. Mais, en matière de science appliquée et particulièrement en médecine, il ne suffit pas, pour obtenir de bons résultats pratiques, de posséder une vérité partielle; il faut posséder tous les éléments d'une question. Assurément les plaies d'armes à feu ne sont pas vénéneuses. Et cependant la cautérisation par l'huile « fervente », cette pratique barbare dirigée contre une toxicité imaginaire, préservait en fait assez souvent les blessés de dangers d'infection ultérieure trop réels. Le caustique, cuisant littéralement les surfaces cruentées, les revêtait partout d'une escharre, carapace préservatrice hermétiquement adhérente pouvant s'opposer à la pénétration des germes pathogènes, lesquels, pour être ignorés, n'en existaient et n'en infectaient pas moins sous François Ier que de nos jours. Il faut le dire, la pratique de Paré en matière de pansements fut plutôt un recul. La pharmacopée antique employait beaucoup, comme topiques, les macérations d'aromates dans du vin ou dans de l'eau-de-vie, les onguents préparés à chaud avec térébenthine, essences de benjoin, de romarin,

1. *Le Voyage de Thurin*, 1536.

de mélilot, vitriol blanc (sulfate de zinc), couperose verte (sulfate de cuivre), sels mercuriaux, etc., etc.; toutes substances qui n'avaient pas les propriétés complexes qu'on leur attribuait, mais qui étaient presque toutes microbicides. C'était une chirurgie bien plus antiseptique que celle de Dupuytren et de Velpeau.

Ambroise Paré, entraîné par son idée, juste d'ailleurs, sur la non-vénénosité des plaies d'armes à feu, commença de mettre en honneur les topiques gras, « suppuratifs ou pourrissants », comme il les appelait, et inaugura cette funeste chirurgie des cataplasmes et du cérat qui devait durer plus de deux siècles, dont les gens de mon âge ont vu la fin et dont nous a délivrés Pasteur. Les blessés de Paré — et ses adversaires ont bien su le lui reprocher aigrement de son temps, — souffraient moins sur l'heure, mais mouraient beaucoup par la suite, d'accidents où il est facile de reconnaître l'infection purulente et pour l'explication desquels il invente une théorie d'intoxication par l'air contaminé, favorisée par le froid et l'humidité, théorie qui a régné jusqu'à nos jours. Au siège d'Hesdin, au siège de Rouen surtout, la mortalité fut si effroyable qu'elle obligea Paré à modifier sa pratique : « Je fus contraint, dit-il, de laisser les suppuratifs et de user, au lieu d'iceux, de l'onguent Œgyptiac, de l'onguent mercuriel camphré et aultres[1] ».

A propos de cette influence, plutôt malheureuse, qu'Ambroise Paré exerça sur ce point de la chirurgie de son époque, j'ai fait chez un de ses contemporains, chez Brantôme, une petite — oh! bien petite, — mais assez curieuse trouvaille :

Il a existé, au XVI[e] siècle, un chirurgien, qui semble avoir eu une vague idée, une obscure intuition des résultats excellents qu'on pouvait obtenir dans le traitement des plaies par la scrupuleuse propreté des topiques et des pièces de pansements. Je crois que cela n'était pas bien net dans son esprit, et je ne prétends pas qu'il faille voir en Doublet (ainsi se nommait-il) le père méconnu de l'asepsie. On peut toujours avec un peu d'ingéniosité, prouver qu'une grande découverte n'est pas inédite. Carolus Patin (le fils de Guy), n'a-t-il pas

1. *Le Voyage de Rouen*, 1562.

cherché, en s'appuyant sur l'interprétation élastique de textes vagues, à démontrer que la circulation du sang avait été connue d'Hippocrate et même de Confucius? Je ne veux donc pas élever une statue à Doublet. Il me semble pourtant que cet humble confrère, absolument oublié, mérite bien un petit souvenir, voire un petit hommage rétrospectif.

Voici ce que dit Brantôme :

Maistre Doublet, chirurgien de M. de Nemours, emportoit de ce temps la vogue des chirurgiens de France, et fit dedans Metz d'étranges cures. Et chacun alloit à luy, bien qu'y fust maistre Ambroise Paré, tant renommé depuis, et tenu pour le premier de son temps. *Et toutes ses cures faisoit le dit Doublet par simple linge blanc et belle eau claire, venant de la fontaine ou du puy.* Mais sur cela, il s'aydoit de sortilèges et parolles charmées, comme il y a encore aujourd'hui force gens qui l'ont vu, qui l'assurent. Du depuis, j'ai vu Sainct Just d'Allègre, qui était mon grand amy, qui s'en mesloit de même; et vis comme il se présenta à feu M. de Guyze, lorsqu'il fut blessé à Orléans, dont il mourut. Et gageoit sa vie, qu'il le guériroit. Jamais ce bon prince, religieux et vertueux, ne voulut qu'il y mist la main, disant qu'il aymoit mieux mourir que de s'ayder pour guérison d'un tel art diabolique, et offenser en cela Dieu [1].

La pratique de Doublet a été reprise rationnellement de nos jours, en particulier par Bantock et Spencer Wels, qui ont pratiqué avec succès de nombreuses opérations abdominales en n'usant que de savon, d'eau non bouillie et de brosses; sans étuves ni antiseptiques d'aucune sorte. Mais au XVIe siècle, on ne concevait pas quelle efficacité pouvait avoir sur la marche des blessures l'eau bien claire et le linge blanc. Notez que Paré raconte qu'en guerre on était obligé de laver et de relaver si souvent les linges à pansement qu'ils devenaient « secs comme parchemin ». Il était tout à fait dans la psychologie de l'époque que le dévot duc de Guize, que Saint-Just d'Allègre, que Brantôme, — qui sait? que Doublet lui-même, peut-être, — attribuassent à des maléfices ces cures incompréhensibles. Il n'en ressort pas moins de la courte mais topique citation de Brantôme que Doublet était un chirugien propre, relativement aseptique, et que cette

1. Œuvres de Brantôme; édition elzévirienne, 1878, t. VI, p. 53, « *M. le maréchal de Saint-André* », et *ibidem*, t. V, p. 175, « *M. de Guyze le Grand* ».

asepsie relative suffisait à lui assurer tant de succès, à lui et à ses imitateurs, qu'on rapportait ces succès à la magie.

Ambroise Paré a vécu en contact avec Doublet dans Metz assiégée par Charles-Quint; il a connu et mentionne en toutes lettres, fort loyalement, « mainte cure merveilleuse » de son confrère. C'était un observateur curieux et sagace que Paré; mais il n'a rien compris aux résultats « merveilleux » du modeste praticien que lui, Premier Chirurgien du Roy, regardait vraisemblablement de haut, comme une façon de rebouteur. Voici le bref et dédaigneux passage qu'il consacre à Doublet :

> Un chirurgien empirique, nommé Doublet, a fait maintes fois des cures merveilleuses, appliquant à telles playes (les plaies d'armes à feu), un médicament suppuratif composé de lard fondu, jaune d'œuf et térébenthine, avec un peu de safran. Et tenoit ce remède pour un très grand secret[1].

En dépit des restrictions et des critiques que nous avons dû formuler sur ce point particulier, et à considérer l'ensemble de sa pratique chirurgicale, Ambroise Paré se montre à nous comme un praticien attentif, ingénieux, suivant au jour le jour les incidents de la cure, méticuleusement soigneux des détails. Et il est le même dans la réduction et la contention des luxations ou des fractures et dans toute sa pratique que dans le traitement « des playes de harquebuzade ». Ayant eu lui-même une fracture compliquée de la jambe, il s'étudie et s'analyse patiemment, inventant pour remédier à telle complication, minime mais gênante, un petit appareil ingénieux. Il se fabrique, pour éviter la douleur par compression du talon, un des ennuis les plus fâcheux de ces sortes de blessures, une gouttière échancrée dont le modèle se rencontre encore aujourd'hui. Je dirai, en employant un mot d'argot familier, qu'il met un mécanicien truqueur au service d'un observateur intelligent.

Tel était Paré comme chirurgien; et, si nous considérons et quelle impulsion il a imprimée à son art et ce qu'était alors la médecine, nous ne le taxerons pas de trop d'orgueil en l'entendant proclamer la supériorité de la thérapeutique chirurgicale sur la thérapeutique interne et conclure que « la

1. *Des playes faites par harquebuzes.*

chirurgie pour son antiquité, nécessité, certitude et difficulté, outrepasse les pharmaceutique et diététique[1] ».

***

Il est impossible de lire les écrits de Paré, surtout les *Voyages* et les chapitres relatifs à la chirurgie de guerre, sans être frappé du grand nombre de récits tragiques qu'ils contiennent. Et l'effet en est d'autant plus intense que ces scènes lugubres, terrifiantes ou horribles, sont racontées simplement, sobrement, souvent sans un mot de blâme ni même d'émotion. Elles se déroulent presque toutes, comme bien on pense, sur les champs de bataille. Quelques-unes cependant ont la cour pour théâtre. Telle est, par exemple, l'histoire du cuisinier condamné à être pendu pour avoir volé deux plats d'argent et sur lequel on fait « l'expérience d'une pierre de Bezahar qu'on avait envoyée d'Espagne au Roy Charles IX, comme antidote à tous venins ».

On s'empoisonnait beaucoup au XVIe siècle ; peut-être un peu moins cependant que ne l'a dit Alexandre Dumas père dans ses romans pseudo-historiques. Paré croit aux empoisonnements par les gants, par les fleurs, par les parfums, par les flambeaux, et le bon Dumas a pu, en cette matière, puiser dans le chapitre « Des venins » toutes les imaginations qu'il a semées à travers ses romans. L'idée d'un contrepoison universel, pouvant sauver la vie de l'intoxiqué, quelle que fût la substance nocive inconnue qu'il eût absorbée, devait nécessairement hanter les esprits. C'est ce merveilleux pouvoir préservateur qu'était censée posséder la « pierre de Bézahar » dont Charles IX voulut faire l'essai sur le cuisinier condamné à mort. Le malheureux devait avoir la vie sauve s'il en réchappait. Un apothicaire lui administra un poison, puis, aussitôt après, le fameux Bézahar. Paré assiste à l'agonie et au trépas du pauvre diable :

Le trouvay à quatre pieds, cheminant comme une beste, la langue hors la bouche, les yeux et toute la face flamboyants, désirant toujours vomir, avec grande sueur froide ; il jettait le sang par les oreilles, nez, bouche et siège ; criant qu'il luy eût mieux valu estre mort à la

1. Préface.

potence. Il vécut sept heures. Ainsi la pierre d'Espagne, comme l'expérience le montra, n'eut aucune vertu : A cette cause le Roy commanda qu'on la jettast au feu, ce qui fut fait[1].

Pas un mot de plus. Dans un livre récent qu'un chirurgien anglais, Stephen Paget, a consacré à Ambroise Paré[2], l'auteur dit que Paré raconte cette histoire « avec quelque remords, mais pas suffisamment ; — *with some remorse, but not enough* ». C'est une erreur ; il n'a pas le moindre remords et le passage de l'*Apologie* que traduit Paget, à la page suivante de son livre, le montre bien. Paré juge toute naturelle et parfaitement irréprochable la conduite du Roi et la sienne propre, ainsi qu'en témoigne sa tranquille indifférence devant une scène qui nous semblerait affreuse aujourd'hui et dont les gens les moins impressionnables ne sauraient supporter froidement la vue.

Mais ce sont surtout les mœurs de guerre qui sont atroces et sauvages ; et cela dans tous les camps et chez toutes les nations. Ambroise Paré s'indigne vertueusement de la férocité et de la perfidie des Espagnols ; et il accumule les exemples. En 1553, le château de Hédin se rend au Prince de Piémont. Les chefs, gentilshommes et officiers, devaient être prisonniers à rançon et les soldats sortir sans armes.

Les Espagnols entrèrent dedans d'une grande furie pour tout tuer, piller et saccager. Ils en retinrent quelques-uns, leur disant qu'il falloit qu'ils se missent à rançon... Et s'ils voyoient n'en avoir aucun profit, les faisoient mourir cruellement. Voilà leur grande cruauté et perfidie ; s'y fie qui voudra[3].

Et ailleurs :

M. de Guize fit bailler charrettes et chartiers aux ennemis pour conduire leurs blessés à Thionville. Nos chartiers de retour nous rapportèrent qu'ils n'en ramenèrent pas la moitié, car ils mouraient en leurs charrettes. Et les Espagnols, auparavant qu'ils eussent jeté le dernier soupir, les jetaient hors leurs charrettes dans la boue, disant qu'ils n'avaient nulle commission de ramener les morts... L'Espa-

1. *Des Venins.*

2. *Ambroise Paré and his time* ; by, M. St. Paget 1897. Cet ouvrage, écrit à la louange du chirurgien du XVIe siècle, renferme quelques erreurs de traduction.

3. *Le Voyage de Hédin*, 1553. — J'abrège et adoucis cette citation impossible à transcrire textuellement.

gnol est très cruel, perfide et inhumain, et partant ennemy de toute nation[1].

Pour être juste, il faut reconnaître que Paré met au compte des Français — et cette fois sans manifester aucune indignation — des abominations pareilles :

Au camp du Havre de Grace, lorsqu'on faisait les approches pour asseoir l'artillerie, les Anglais qui estoient dedans tuèrent quelques-uns de nos soldats et plusieurs pionniers qui gabionnaient : lesquels, lorsqu'on voyoit être tant blessés qu'il n'y avoit nulle espérance de guérison, leurs compagnons les despouilloient et les mettoient, encore vivants, dedans les gabions qui leurs servaient d'autant de remplage [2]. — A Chasteau-le-Comte, quelques-uns de nos soldats avoient pris vingt ou trente Impériaux, espérant en avoir rançon. Cela fut sçu et arresté par le conseil qu'il serait crié à son de trompe parmy le camp que tous soldats qui avoient des Espagnols prisonniers eussent à les tuer, sous peine d'estre pendus et estranglés. Ce qui fut fait de sang-froid [3].

Parfois Ambroise Paré donne un signe de pitié à quelque spectacle particulièrement horrible, quand ce sont des Français qui souffrent :

Nous entrâmes à foule en la ville et passions par dessus les morts ; et, quelques-uns ne l'estant encore, les oyions crier sous les pieds de nos chevaux; qui me faisoient grande compassion en mon cœur... Entrant en la ville, je vis trois soldats appuyés contre la muraille, entièrement défigurés; et ne voyaient, n'oyaient ni ne parlaient. Les regardant en pitié, survint un vieil soldat qui me demanda s'il y avait moyen de les guérir. Je dis que non. Subit, il s'approcha d'eux et leur coupa la gorge doucement et sans colère. Voyant cette grande cruauté, lui dis qu'il estoit un mauvais homme. Il me fit réponse qu'il priait Dieu que, lorsqu'il serait accoustré de telle façon, il se trouvât quelqu'un qui lui en fit autant, afin de ne languir misérablement[4].

Il avait raison du reste, ce vieux fataliste résigné. Quel autre secours qu'une mort libératrice pouvait espérer alors le soldat grièvement blessé?

1. *Le Voyage de Metz*, 1552.
2. *Le Voyage du Havre de Grace*, 1563.
3. *Le Voyage de Chasteau-le-Comte*, 1552.
4. *Le voyage de Thurin*, 1536.

Quand il ne s'agit pas de compatriotes, Paré ne s'émeut jamais. Il n'a aucune pitié de l'ennemi, même des non-combattants. Il se réjouit de leur destruction et pousse au carnage même inutile :

Tost après la prise de Thérouanne, nous fusmes assiégés dans Hedin. Il y avoit eau vive et claire fontaine à la portée de notre canon, où il y avait environ quatre-vingts ou cent goujats et p... de nos ennemis, qui estoient autour de cette fontaine pour puiser de l'eau. J'estois sur un rempart, regardant asseoir le camp : et, voyant cette multitude de fainéans autour de la dite fontaine, je priai M. du Pont, commissaire de l'artillerie, de faire tirer un coup de canon à cette canaille. Il m'en fit grand refus, me remontrant que cette manière de gens ne vaudrait point la poudre qu'on y despendroit. De rechef le priay de braquer le canon, lui disant que plus de morts moins d'ennemys ; ce qu'il fit par ma prière. Et de ce coup en furent tués quinze ou seize et beaucoup de blessés. [1]

Les ennemis, même blessés et mourants, trouvent Paré peu pitoyable. Le duc de Guise fait un jour nourrir et panser des Impériaux. Paré n'ose le blâmer ouvertement mais : « Je crois, dit-il, qu'ils n'eussent fait le semblable envers les nôtres. » Il plaisante copieusement les souffrances de l'armée de Charles-Quint assiégeant Metz, en termes qui rappellent les truculentes railleries de Frère Jean des Entommeures escarbouillant les soldats de Picrochole dans le clos de Sévillé :

Le duc d'Albe rêmontra à l'Empereur que tous les jours les soldats mouraient, voire au nombre de plus de deux cents. L'Empereur demanda quelles gens c'étoient qui se mouroient ; si c'estoient gentilshommes. Luy fut fait réponse que c'étoient tous pauvres soldats. Alors dist qu'il n'y avoit point de danger qu'ils mourussent, les comparant aux chenilles, sauterelles et hannetons qui mangent les biens de la terre ; et que, s'ils estoient gens de bien, ils ne seroient dans son camp pour six livres par mois [2].

Lisez encore cette ironique description du rigoureux hiver de 1552 :

La neige estoit sur la terre à la hauteur de deux pieds. Chacun soldat espagnol avait son lit de camp et une couverture toute semée

1. *Le Voyage de Hedin*, 1553.
2. *Le Voyage de Metz*, 1552

d'étoiles luisantes et brillantes plus claires que fin or; et tous les jours avaient draps blancs et logés à l'enseigne de la lune, et faisaient bonne chère quand avaient de quoi. Et ne leur fallait nul peigne pour détacher le duvet et la plume de leurs barbe et cheveux et trouvaient toujours belle nappe blanche, perdant bons repas par faute de viande. La plus grande part n'avaient bottes, pantoufles ni souliers et aimaient mieux n'en point avoir, pour ce qu'ils étaient toujours en la fange jusques à mi-jambes. Et à cause qu'ils allaient nuds-pieds, nous les appelions les *Apostres* de l'Empereur [1].



De ce fait qu'Ambroise Paré se livre à ces plaisanteries cruelles et accepte avec une indifférence née de l'habitude d'effroyables mœurs militaires qu'heureusement notre temps ne connaît plus (si ne n'est peut-être dans quelques rares expéditions coloniales), il ne faudrait pas conclure qu'il fut lui-même insensible et méchant. Nous ne pouvons juger la psychologie des siècles passés d'après la nôtre. On n'était pas féroce alors pour accepter la torture comme moyen de procédure judiciaire et pour admettre l'épouvantable rigueur des pénalités courantes. Un juge faisait mettre un accusé à la question pour un méfait minime, le condamnait même à la potence; puis rentrait tranquillement dîner en famille et embrasser ses enfants. Cent ans plus tard, le doux Racine fera de la torture le thème de railleries qui nous paraissent aujourd'hui odieuses. En un mot, une excessive dureté de mœurs n'était pas incompatible avec la bonté.

En dépit des citations qui précèdent, Ambroise Paré était foncièrement bon. Il manifeste partout une profonde sympathie pour ses malades et ses blessés. Vingt fois, cent fois, il parle avec une compassion sincère, presque tendre, des *pauvres navrés de harquebusade* et plaint les malheureux amputés que l'on brûlait au fer rouge. Il n'a certainement aucune sensiblerie et il admoneste le jeune chirurgien de « n'être piteux ni craintif et de n'être point arrêté par la clameur du malade, ny moins des assistants »; mais il a la bonne pitié chirurgicale qui veut qu'on aille vite et qu'on épargne au patient la douleur inutile. Pour cela, il indique des artifices

1. *Le Voyage de Metz*, 1552.

capables de détourner l'attention du blessé, et des instruments propres à faire sans le prévenir certaines opérations rapides. Il n'affecte pas cette brutalité bourrue que les vieux chirurgiens déployaient volontiers comme une marque professionnelle. (Le chloroforme a changé la psychologie du chirurgien.) Tout en proclamant la douleur inséparable de l'acte opératoire, il entrevoit la possibilité de médicaments insensibilisateurs : « Les médecins usaient anciennement de la mandragore, lorsqu'on voulait couper ou brûler un membre, pour oster le sentiment de douleur[1]. » Guy de Chauliac, avant lui, avait semblé prophétiser un peu plus explicitement encore les procédés modernes :

Quelques-uns dictent médicamens qui endorment afin qu'on ne sente l'incision, comme opium, suc de morille, jusquiame, mandragore, ciguë; et abreuvent de ces sucs une éponge neuve et la laissent se dessécher au soleil. Et, quand il en est besoin, ils mettent cette éponge dans l'eau chaude, et la baillent à flairer tant que le sommeil en vienne au patient. Et, luy endormi, ils font l'opération[2].

Notons que l'auteur du XVIe siècle se contente, tout comme celui du XIVe, de rapporter des propos vagues. A aucun de ces hommes, qui étaient pourtant des observateurs, ne vient l'idée d'expérimenter sur les animaux, voire sur les condamnés puisqu'ils n'y répugnaient pas, et de chercher par eux-mêmes si les stupéfiants pouvaient procurer l'anesthésie.

Ambroise Paré aimait soigner les soldats. Il était chirurgien militaire par prédestination et par goût. « Dieu sait, dit-il, combien le jugement d'un homme se parfait en cet exercice où, le gain estant éloigné, le seul honneur nous est proposé, et l'amitié de tant de braves soldats auxquels on sauve la vie ; ainsi qu'après Dieu je puis me vanter d'avoir fait à nombre infini[3]. » Il fait d'ailleurs cette remarque très vraie et applicable aux malades de l'hôpital, c'est que les simples soldats sont plus rationnellement soignés que les grands seigneurs : « S'il eût été prince, il n'en fût pas réchappé ; à cause qu'il n'eût voulu souffrir ce que l'art commande, et les chirurgiens

1. *Des venins.*
2. Grande chirurgie de Guy de Chauliac. Édit. Nicaise, p. 436.
3. Préface.

n'eussent fait si hardiment leur devoir [1]. » Ce n'est point du reste qu'il fût jamais fort gêné par le titre ou la qualité de ses patients. Quand François de Guise reçut devant Boulogne un coup de lance qui « au-dessous de l'œil dextre, déclinant vers le nez, entra et passa outre de l'autre part entre la nuque et l'oreille d'une si grande violence que le fer de la lance avec une portion du bois fut rompue et demeura dedans, » Paré employa pour l'extraire « des tenailles de maréchal, en mettant le pied sur la face du blessé pour avoir plus de force [2] ».

Son humanité est au surplus très générale et très philosophique. Faisant écho à Rabelais qui déclare « l'artillerie inventée par suggestion diabolique, à contrefil de l'imprimerie trouvée par inspiration divine [3] », il lance, lui le chirurgien des harquebusades, de véhéments anathèmes aux armes à feu perfectionnées de son temps. Qu'eût-il dit de nos jours?

Ce n'estait doncques assez d'avoir armé le fer et le feu contre nous si pour haster le coup on n'eust quasi comme empenné telles armes, appropriant des ailes à la mort. Vraiment quand j'ouis parler des machines desquelles les anciens usaient, fust pour assaillir les hommes en combat, comme sont arcs, dards, arbalestes, frondes; fust pour forcer les villes, comme sont béliers, tortues, balistes, me semble que j'ouis parler de petits jouets d'enfant.

L'invention, comme aussi la tempeste et dommage de l'artillerie s'est répandue comme une peste par toutes les provinces de la terre; et en tout temps le ciel retentit sous la plaintive voix de ceux qui en sentent les accès. C'est donc à bon droit que nous détestons l'auteur d'une si dommageable et pernicieuse invention; comme au contraire devons estimer ceux, dignes de grandes louanges, qui ou par paroles taschent à révoquer les princes et roys de la pratique d'une si misérable et funeste machine, ou par effets et écrits s'estudient à donner quelques remèdes à ceux qui en sont atteints [4].

Ces hauts sentiments humanitaires ne l'empêchent pas d'être patriote à l'heure où le patriotisme n'était pas encore vertu courante. Prisonnier du duc de Savoie, il refuse nettement d'être chirurgien aux gages de l'empereur Charles-Quint,

1. *Playes de harquebuses, Playes du cerveau.*

2. *Des playes en particulier* et *Vie de Coligny*, citée par Malgaigne.

3. *Pantagruel.* Livre II. Chap. VIII.

4. *Des playes par harquebusades*, Préface.

« n'ayant aucune envie de faire service aux estrangers de sa patrie[1]; » et ce quoiqu'on le menace de l'envoyer aux galères. C'est un brave soldat, ne faisant point parade de courage. Il avoue franchement avoir eu très peur quand il vit un boulet tuer quatre hommes à ses côtés[2]; et plus d'une fois, quand les hasards de la guerre l'immobilisent dans un poste désagréable, il déclare qu'il « s'y ennuyoit beaucoup » et qu'il s'en fût allé de grand cœur. Mais il est courageux par raisonnement et par volonté, endurant et débrouillard, prenant gaiement ses misères. Lisez encore ces récits du siège de Metz que j'abrège, élaguant quelques répétitions :

Les vivres furent retranchés en sorte que ce que l'on distribuait à trois soldats était baillé pour quatre. Et se levaient toujours de table avec appétit, de peur que ne fussent sujets à prendre médecine. Et, auparavant nous rendre à la mercy des ennemis, avions délibéré de manger plutôt les asnes, mulets et chevaux, chiens, chats, rats, voire nos bottes et collets et autres cuirs qu'on eust pu amollir et fricasser. — Nos gens faisaient souvent des sorties par le commandement de M. de Guize. Un jour devant, il y avait presse à se faire enrôler de ceux qui devaient sortir, et principalement de la jeune noblesse, menés par capitaines expérimentés, de manière que c'était leur faire une grande faveur de leur permettre de sortir et de courir sus à l'ennemy. Et sortaient au nombre de cent ou de six vingt, bien armés; et allaient jusques aux tranchées les réveiller en sursaut. L'alarme se donnait en tout leur camp et leurs tambourins sonnaient : *plan, plan, ta ti ta ta*. Pareillement leurs trompettes et clairons ronflaient et sonnaient. Et les voyait-on sortir de leurs tentes, drus comme fourmillons lorsqu'on découvre leurs fourmilières. La cavalerie pareillement venait de toutes parts au grand galop : *patati, patata, patati, patata*. Quand les nôtres se voyaient forcés, revenaient dans la ville toujours en combattant. Et nos gens ne s'en revenaient tous la peau entière et en demeuraient toujours quelques-uns pour la disme; lesquels étaient joyeux de mourir au lit d'honneur. Et, pour panser nos blessés, c'était à moy à courir.

Çà et là du fond gaulois jaillit quelque raillerie joviale : « Le prebstre qui l'accompagna jusqu'à la mort, se saisit de sa bourse où il y pouvait avoir cent ou six vingt pièces d'or, de peur qu'un autre ne la print, disant qu'il en dirait des

1. *Le Voyage de Hedin*, 1553.

2. *Le Voyage de Boulogne*, 1545.

messes pour sa pauvre âme[1]. » Ou bien encore quelque malicieuse gaudriole, parfois glissée sur un ton de pince-sans-rire au cours d'une scène tragique : « Nos gens montèrent à la brèche, et les mirent tous en pièces; excepté une fort belle femme, jeune et gaillarde Piémontoise, qu'un grand seigneur voulut avoir pour luy tenir compagnie de nuit, de peur du loup garou[2]. »

Sa probité professionnelle et personnelle est irréprochable. Dans cette corporation des chirurgiens, qui se dégageait à peine de celle des barbiers et se recrutait encore dans un milieu social inférieur, devaient s'exécuter beaucoup de manœuvres louches et de piperies passant pour de spirituelles gentillesses. Paré les dévoile et les réprouve :

Te faut bien garder de donner quelque chose qui provoque les mois aux femmes grosses, de peur de les faire avorter; qui serait un acte damnable et inhumain de tuer un petit innocent[3]. — D'aucuns, soy disant chirurgiens mais plutôt abuseurs et larrons, lorsqu'ils sont appellés pour traiter les playes de tête où il y a quelque portion d'os emporté, font accroire aux assistants qu'au lieu du dict os leur faut mettre une pièce d'or. Et de fait, en la présence du patient l'ayant reçue, la battent et la rendent en figure de la playe et l'appliquent dessus et disent qu'elle y demeure pour servir de couverture au cerveau; mais tôt après la mettent en leur bourse, et le lendemain s'en vont, laissant le patient en cette impression[4].

La vie privée d'Ambroise Paré fut très digne. Peut-être était-il quelque peu raide et autoritaire. Il n'est pas tendre pour ses adversaires et garde perpétuelle rancune à ceux qui ont combattu ses idées; à Gourmelen, par exemple, doyen de la Faculté de Médecine, qui, à propos de la ligature, l'a attaqué ou fait attaquer par ses élèves. Au beau milieu d'un chapitre quelconque ou d'une narration de voyage, Paré se souvient soudain de son « petit bonhomme », de son « petit maître », comme il l'appelle dédaigneusement, et le crible d'épigrammes assez lourdes qu'il ressasse sans fin. Néanmoins, quand on sait quelle était la virulence des polé-

1. *De la génération.*
2. *Des playes en particulier.*
3. *Voyage de Perpignan*, 1545.
4. *Voyage de Thurin*, 1536.

miques entre les savants de jadis, il faut reconnaître qu'il n'a pas encore la dent trop dure.

Il est aussi un peu vaniteux; défaut assez excusable chez un homme qui, parti de très bas, avait conquis par son mérite la fortune et la renommée. Paré se complaît en maint endroit à vanter la sûreté de son diagnostic. Tel le passage où il raconte avec une satisfaction malicieuse l'échec d'un « imposteur espagnol » qui avait promis de guérir le seigneur de Martigues, atteint d'une plaie pénétrante de poitrine dont lui, Paré, avait pronostiqué l'issue fatale, et qui mourut en effet entre les mains de l'empirique. En une foule de circonstances, Ambroise Paré se donne la satisfaction de rapporter les compliments qu'on lui adresse, de dire le cas que font de lui les rois et les princes.

Ce médecin m'admirait d'être si adextre aux opérations de chirurgie vu le bas âge que j'avais. Un jour, devisant avec mon dit seigneur le maréchal de Montejean, luy dit : « Tu as un jeune chirurgien d'âge, mais il est vieil de sçavoir et d'expérience. Garde-le bien, car il te fera service et honneur[2]. »

Ailleurs :

M. de Vendôme envoya un gentilhomme devant le Roy pour lui faire rapport de tout ce qui s'était passé et entre autres propos dit au Roy que j'avais grandement fait mon devoir à panser les blessés et luy dit plus de bien de moy qu'il n'y en avait la moitié. Alors le Roy dist qu'il voulait que je fusse à son service et me fit cet honneur de me commander que j'eusse à demeurer près de luy et qu'il me ferait du bien. Alors je le remercyai bien humblement de l'honneur qu'il luy plaisait me faire de m'appeler à son service[3].

On le trouve même véritablement un peu plat à l'égard des grands seigneurs, mais les mœurs de l'époque y sont pour quelque chose; aussi bien que dans l'usage de faire précéder les livres scientifiques de dithyrambes en vers latins ou français à la gloire de l'auteur. Parmi les pièces rimées qu'on lit en tête des œuvres de Paré figurent quatorze vers médiocres de Ronsard. Si Paré a écrit sur les fièvres, sur la goutte, sur

1. *Le Voyage de Hedin*, 1553.
2. *Le Voyage de Thurin*, 1536.
3. *Le Voyage de Chasteau-le-Comte*, 1553.

la rougeole et les vers des petits enfants, etc., des pages vraiment dénuées d'intérêt, ce n'est pas, comme il le prétend avec une grande affectation de modestie, « afin de rendre le chirurgien plus propre et plus instruit à servir et soulager les médecins présents et à les advertir des accidents qui peuvent survenir; » c'est qu'il voulait montrer qu'un chirurgien juré, docteur du collège de Saint-Côme, pouvait, tout comme les docteurs en médecine, disserter subtilement sur ces matières transcendantes et être aussi obscur et alambiqué en français qu'ils l'étaient en latin. Et la Faculté de Médecine le piquait à l'endroit sensible quand, pour s'opposer à la publication de ses œuvres (cette ridicule tentative n'eut du reste aucune suite), elle alléguait que Paré avait abordé « des hauts points de philosophie et de médecine, par exemple les questions des éléments, des humeurs, des facultés, des esprits »; qui n'étaient pas, comme le dit ironiquement Paré lui-même, « gibier de chirurgien [1] ».

En bon bourgeois économe, parvenu par son talent et son travail à une large aisance, Ambroise Paré ne fait point fi des honoraires. Il se complaît à énumérer les gratifications et même les cadeaux en nature que lui ont valu ses services :

> Le Roy me fit donner deux cents écus et cent que j'avais eus au partir, et me dist qu'il ne me laisserait jamais pauvre. Alors je le remerciay très humblement du bien et de l'honneur qu'il lui plairait me faire [2]. — Le seigneur de La Roche-sur-Yon m'envoya un tonneau de vin plus gros qu'une pipe d'Anjou en mon logis et me fit dire que, lorsqu'il serait bu, il m'en enverrait d'autre. C'était à qui me trayteroit, me faisant tous bonne chère [3]. — Je pris congé de madame la duchesse d'Ascot, laquelle tira un diamant de son doigt qu'elle me donna en reconnaissance d'avoir bien pansé son frère. Et estoit le diamant de la valeur de plus de cinquante écus [4], etc...

Mais son amour du gain reste toujours dans des limites parfaitement légitimes. Toujours il met le devoir bien au-dessus de l'argent; et l'on peut encore recommander aux méditations de nos contemporains un de ses « aphorismes » qui

1. *Des fièvres.*
2. *Voyage de Metz.*
3. *Ibid.*
4. *Le Voyage des Flandres.*

n'a que le tort d'être formulé en un distique mirlitonesque :

> Celuy qui pour avoir et non pas pour sçavoir
> Se fait chirurgien, manquera de pouvoir.

Somme toute, Paré fut un chirurgien habile et bon, un brave soldat plein d'initiative, d'entrain et de gaieté, un digne bourgeois économe et probe. Malgré quelques légers défauts : un tantinet de vanité et une certaine raideur de caractère, ce fut un type d'honnête homme.

***

Certains passages des livres de chirurgie et des récits de voyages d'Ambroise Paré, joints à divers renseignements que nous fournissent sur lui des auteurs contemporains, en particulier Brantôme et Pierre de l'Estoile, nous permettent de prendre une notion sommaire assez exacte des sentiments professés à propos des questions religieuses et politiques, — c'est tout un à cette époque, — par la bourgeoisie moyenne de son temps.

Ambroise Paré est d'abord profondément religieux. L'idée de la puissance et de la providence divines se rencontre à chaque pas, sous sa plume. La célèbre formule « Je le pansay, Dieu le guarit », ou quelque autre analogue, revient comme un refrain à la suite de beaucoup d'observations. Il était protestant. Brantôme le dit nettement dans la relation de l'attentat dont Coligny fut victime l'avant-veille de la Saint-Barthélemy. Le 22 août, pendant que l'amiral retournait à pied vers son logis, voisin du Louvre, une arquebusade lui fut tirée d'une fenêtre et l'atteignit à la main et au coude. « M. l'Admiral estant blessé, écrit Brantôme, fut fort bien secouru des médecins et chirurgiens du Roy, et même de ce grand personnage Maistre Ambroise Paré qui estait fort huguenot[1]. »

Paré lui-même le dit à mots couverts quand il raconte la tentative d'empoisonnement dont il aurait été l'objet « de la part de quelques-uns qui le hayaient à mort pour la Religion[2] ». Ce mot de Religion (avec un grand R) s'appliquait aux

1. Brantôme, *De l'admiral de Chastillon* (Coligny), T.V, p. 222.
2. *Des rapports.*

réformés. Paré, revenant sur ce récit, dans un mémoire rédigé en 1575, lors de son procès avec la Faculté concernant la publication de ses œuvres, dit expressément : « Mes ennemis ont voulu tirer ce mot de *Religion* en conséquence pour me mettre en haine envers les gens de bien ; car il n'a été cité par moy *pour me glorifier avoir suivi telle opinion*, mais seulement de peur que le lecteur ne pensast que j'eusse commis quelque haut crime, puis qu'on avait attenté sur ma vie. » Cette phrase entortillée paraît bien être un aveu de protestantisme. Au surplus, sa piété est d'allure toute protestante, sans aucune allusion à la messe, aux sacrements ni aux rites catholiques. Il cite souvent la Bible et les psaumes, traduits en petits vers un peu naïfs :

Ne veuille pas, ô sire,
Me reprendre en ton ire,
Moy qui t'ay irrité... etc. [1].

On a cependant contesté qu'il appartînt à la Réforme. Mais les arguments allégués ne sont nullement péremptoires : on ne peut rien conclure par exemple de ce fait que tous les membres de la famille Paré et Paré lui-même ont été baptisés, mariés et enterrés dans une église catholique. Jusqu'à l'Édit de Nantes, les réformés n'avaient ni églises ni ministres spéciaux. Les édits de mars 1563 et de mars 1567 portent textuellement qu'à Paris « ceux de la Religion qui viendraient à y décéder seront enterrés ès cimetière de leurs paroisses ». Ils n'avaient point non plus de registres de l'état civil qui leurs fussent propres. Il leur fallait donc choisir entre l'inscription des actes de naissance, de mariage, de décès par la main des curés, ou l'absence d'inscription légale [2].

Ce qu'il y a de certain, c'est que Paré n'était pas un fougueux militant. Protestant, il a pu pendant toutes les guerres de religion servir dans les armées catholiques et être le chirurgien de quatre rois : Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Il parle des papistes sans haine :

Je n'ay cité cette histoire, dit-il en parlant de ceux qui l'auraient

1. *De la peste.*

2. Voir article : AMBROISE PARÉ, du Dr Chéreau, dans le *Dict. encyclopéd. des Sciences médicales.*

voulu empoisonner, en intention de montrer que ceux qui suivent la sainte Église catholique romaine abusent de moyens illicites pour se deffaire de leurs ennemis; car est tout certain que tel empoisonneur n'estait ni d'une ni d'autre religion, ains seulement libertain et sans aucune crainte de Dieu.

Et il ne faut pas croire que cette impartialité fût commune à cette époque où Robert Estienne, exilé à Genève en 1553 par l'intolérance des théologiens de Paris, reprochait à ses persécuteurs « de n'avoir pas fait brûler avec son livre l'athée et blasphémateur Rabelais[1] ! »

A la Saint Barthélemy, Paré fut sauvé par Charles IX :

Le Roy, dit Brantôme, n'en voulut épargner aucun si non maistre Ambroise Paré, son premier chirurgien et le premier de la chrestianté; il l'envoya quérir et venir le soir en sa chambre et garde robbe, lui commandant de n'en bouger; et disait qu'il n'estoit raisonnable qu'un qui pouvait servir à tout un petit monde fust ainsi massacré. Et si ne le pressa point de changer de religion non plus que sa nourrice, laquelle il aimait si fort qu'il ne lui refusa jamais rien; la priant pourtant toujours de reprendre sa religion catholique, sans la presser ni contraindre autrement; ce qu'elle fit après la Saint-Barthélemy, dont il en eut une joye extrême, et le disoit à tout le monde; mais ce qu'elle en fit, ce fust plus pour lui complaire que pour zèle, car emprès sa mort elle en sentoit encore. Sçay bien ce qu'elle m'en dict un jour. C'estoit une très sage et très honneste personne[2].

Il est assez vraisemblable qu'ayant échappé au danger, Paré, à l'exemple de cette sage et honneste nourrice, tout en restant huguenot de cœur, n'avait plus fait montre de ses convictions religieuses et laissait même volontiers croire à sa conversion au catholicisme. Bien des faits analogues ont dû se passer alors. Henri IV pensait (s'il ne l'a effectivement dit) que Paris valait une messe. Paré estimait sans doute que, pour assurer la tranquillité de sa vie, on pouvait bien mettre une sourdine à ses opinions religieuses. Henri IV d'ailleurs était son homme. Après quarante ans de guerres étrangères et civiles, de luttes politiques et religieuses, après les conspirations, massacres et trahisons dont Paré avait été le témoin et failli être la victime, nul n'était plus excédé que lui des

1. Stapfer, *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*, p. 341.
2. Brantôme, *Charles IX*, t. VI, p. 267.

violences de la Ligue et ne devait plus ardemment aspirer au repos et souhaiter le triomphe de l'adroit Béarnais.

Tout à la fin de sa vie, il se trouva enfermé dans Paris bloqué par Henri IV en 1590. Les souffrances de la famine y furent atroces en dépit de la légende qui veut que Henri IV ait fait passer des vivres aux assiégés. Pierre de l'Estoile donne là-dessus de navrants et hideux détails :

Vous eussiez veu le pauvre peuple qui commençait à mourir à tas, manger les chiens morts tous cruds par les rues; autres mangeaient les trippes qu'on avait jetées dans le ruisseau; autres des rats et souris... Les lansquenets, gens de soy barbares et inhumains, mourant de male rage de faim, commencèrent à chasser aux enfants comme aux chiens et en mangèrent trois. De moi, j'ai ouï tenir cette proposition à un grand catholique de Paris, qui estoit du Conseil des Neuf, qu'il y avait moins de danger de s'accomoder d'un enfant mort en telle nécessité que de recongnoistre le Béarnais, estant hérétique comme il estait; et que de son opinion estaient tous les meilleurs théologiens et docteurs de Paris, et entre autres, M. son curé, qui était celui de Saint-André-des-Arts [1].

Ambroise Paré ne partageait pas les opinions de son curé; — il habitait la paroisse Saint-André-des-Arts où quelques mois plus tard on devait l'enterrer. — Il était de ces hommes pacifiques et conciliateurs que l'on désignait sous le nom de parti des *Politiques*, dont tout le programme s'inspirait d'une immense lassitude, qui demandaient qu'on laissât chacun adorer Dieu à sa guise et qu'on leur baillât la paix. Vers ce parti inclinait en secret la masse du peuple terrorisé par une poignée d'enragés ligueurs ; et Paré, se faisant le porte-parole de ces braves gens, disait très haut et très courageusement son avis.

Pierre de l'Estoile consacre une belle page au rôle de Paré en cette occurrence :

Maistre Ambroise Paré, chirurgien du Roy, et des premiers de son art, nonobstant le temps, avait toujours parlé et parlait librement pour la paix et pour le bien du peuple; ce qui le faisait autant aimer des bons comme mal vouloir et haïr des meschants, le nombre desquels surpassait beaucoup l'autre, principalement à Paris où les mutins avaient toute l'autorité. Nonobstant lesquels ce bon homme, se fiant possible à

1. Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile. Édit. Champollion, t. V, p. 52.

ses vieux ans, comme Solon, ne laissoit à leur dire la vérité. Et me souviens qu'environ huit ou dix jours au plus avant la levée du siège, M. de Lyon, passant au bout du pont Saint-Michel, comme il se trouvait assiégé d'une foulle de menu peuple qui lui criait et lui demandait du pain ou la mort, et ne s'en sçachant comment dépétrer, maistre Ambroise Paré, qui se rencontre là, va lui dire tout haut : *Monseigneur, ce pauvre peuple que voyez icy autour, meurt de male rage de faim et vous demande miséricorde. Pour Dieu, Monseigneur, faites-la lui, si vous voulez que Dieu vous la fasse, et songez un peu à la dignité en laquelle Dieu vous a constitué, et que les cris de ces pauvres gens qui montent jusqu'au ciel sont autant d'arguments que Dieu vous envoye pour penser au deu de votre charge. Et pourtant, selon icelle et la puissance que nous sçavons tous que vous y avez, procurez-nous la paix et donnez-nous de quoy vivre, car car le pauvre monde n'en peut plus. Voyez-vous pas que Paris périt au gré des meschants qui veulent empescher l'œuvre de Dieu, qui est la paix ? Opposez-vous-y fermement, Monsieur, prenant en main la cause de ce pauvre peuple affligé. Et Dieu vous bénira et vous le rendra*. A quoi M. de Lyon ne respondit rien ou quasi rien, sinon que, contre sa coutume, s'estant donné la patience de l'ouyr tout du long, sans l'interrompre, il dît après que ce bonhomme l'avait tout estonné et qu'encore que ce fût un langage de Politique que le sien, toutes fois il l'avait resveillé et fait penser à beaucoup de choses [1].

Pour comprendre combien fidèlement Ambroise Paré exprimait les idées des bourgeois français ses contemporains, il faut lire les écrits qui couraient clandestinement Paris vers la fin des luttes de la Ligue. Un ancien professeur du lycée de Lille, aujourd'hui professeur à Laon, M. Francis Giroux, a publié en une très intéressante plaquette le premier texte manuscrit de la *Satire Ménippée* d'après deux copies à la main de la Bibliothèque Nationale. Il s'y trouve une courte ébauche de cette admirable « harangue pour le Tiers Estat par M. d'Aubray ». Dans l'édition définitive, les auteurs ont considérablement développé la partie historique et élagué une foule de répétitions. Mais le texte primitif, dans son désordre et ses redites où ce mot magique « la paix » revient sans cesse, en coup de cloche, montre peut-être d'une façon plus saisissante l'état d'âme de nos aïeux du XVI[e] siècle :

Nostre interest est seulement d'avoir bientôt une paix, s'il est pos-

1. Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile. Édit. Champollion, t. V, p. 65.

sible, et de sortir, à quelque prix que ce soit, de ce mortel labirinthe. Il n'y a paradis ny quarantaine, processions ny confraries, pardons ny légats, finesses ny artifices, Espagnols ny Wallons qui nous puisse empescher de demander la paix... La paix est nostre interest. Nous sommes saouls d'être sots... Nous sommes las de servir de passe-temps et gladiateurs aux Transmontains. Nous ne voulons plus gagner notre pain à coups d'épée... Nous aimons mieux vivre pour acquérir la paix qui conservera la justice et religion, que de mourir en langueur pour installer confusément les Lorrains ou Espagnols à la Couronne... Nous recongnoissons le Roy Henri de Bourbon seul capable, pour toutes raisons naturelles, de nous donner la paix et empescher la France d'avoir de petits roittelets et tyranneaux.

Il suffit de rapprocher ces citations du langage vraisemblablement quasi textuel que Pierre de l'Estoile met dans la bouche d'Ambroise Paré pour voir en quelle intime communion se trouvait le vieux maître avec les auteurs de la *Ménippée*, avec Pierre le Roy, Jacques Gillot, Florent Chrestien, Nicolas Rapin, Pierre Pithou, ces courageux bourgeois qui traduisaient en un immortel pamphlet, dont l'honnêteté et la sincérité font toute l'éloquence et toute la beauté littéraire, les souffrances et les aspirations de tant de braves gens lassés.

Hélas ! Ambroise Paré ne devait pas voir la réalisation de ses désirs. Le siège de Paris fut levé le 29 août 1590 ; ce qui ne termina point encore la guerre civile. Le 20 décembre, Paré mourut, âgé de près de quatre-vingts ans.

La ville de Laval, qui l'a vu naître, lui a, en 1840, élevé une statue due à David d'Angers. C'est sans doute beaucoup forcer la note que de parler du génie de Paré, comme l'a fait Malgaigne, son dernier éditeur. Mais ce fut un homme de sens droit, de vive curiosité scientifique, d'originalité sincère, en un temps où tout cela était rare ; honnête, bon, tolérant d'instinct et de conduite, à une époque où l'idée de tolérance n'était pas née. Il y a eu beaucoup de bronze plus mal employé.

DOCTEUR H. FOLET,
Professeur à l'Université de Lille.

LE GAMIN TENDRE

VIII

Le bateau s'appellait *la Mouette*: un vrai navire, en miniature. Ses roues tournaient sous des tambours blancs. Un drapeau suisse flottait à la poupe. Le capitaine, galonné d'un triple galon d'or aux manches de son habit, se promenait de long en large sur le pont, où des passagers admiraient en plusieurs langues la beauté des côtes. M. et madame Piot échangèrent un sourire : ils allaient voir Jean, ils avaient le cœur en fête.

Le lac était joli comme un matin de printemps. Des barques s'endormaient, paresseuses. De temps à autre, *la Mouette* s'arrêtait à un débarcadère : un gendarme s'avançait, et des paysans. Puis ce fut Ouchy, les maisons de Lausanne en amphithéâtre; puis Vevey, puis des hôtels, des villas. On longea des jardins; un autre navire joujou passa, les matelots se lancèrent de très vieilles plaisanteries, et les capitaines se saluèrent de gestes graves.

M. Piot contemplait le drapeau helvétique, dont la croix blanche était un peu sale. Josépha murmurait :

— Qu'est-ce que Jean va devenir, à Paris?... Mon Dieu! qu'est-ce qu'il va devenir?

1. Voir la *Revue* du 15 août.

M. Piot hochait la tête.

— Les ateliers de peintre sont remplis de femmes ! déclara madame Piot.

— Mais, poulette, — fit Riquet, — son père le surveillera...

— Son père !... Ah ! tu seras donc toujours aveugle !... Son père est un homme sans religion, sans scrupules, un athée... Comprends-tu ce que cela veut dire : un athée ?... Et notre petit va se perdre, dans cette demeure où le vice règne... Son âme sera blessée d'abord, puis s'habituera au vice et perdra sa pureté, son innocence ; il connaîtra des femmes ; il aura des maîtresses...

— Des maîtresses !... Est-ce que tu crois, poulette, que déjà ?...

— Henri !... Tu oublies qu'il a grandi sous mes yeux !...

— Mais, non, chérie... En tout cas, tu ne serais pas responsable...

— Comment ? pas responsable !... Dans notre famille, on n'a jamais décliné une responsabilité... Tais-toi, Riquet !... Tais-toi, tu prends toujours plaisir à me faire du chagrin... Eh ! oui, n'as-tu pas défendu Irène autrefois ? Et tu es l'auteur de ce mariage qui a détruit notre vie paisible !... Pourquoi, oui, pourquoi étais-tu resté en relations avec le docteur Lagier ?... Dieu sait qu'il n'était pas de notre monde !...

Pour la centième fois, madame Piot recommença l'histoire des fiançailles, et conclut :

— Il ne faut jamais accepter une mésalliance, même sous le couvert de ce fameux prétexte, l'amour... Si tu l'avais compris, Riquet, nous ne serions pas, à l'heure présente, séparés pour toujours de nos deux filles !

— Pour toujours !... Oh ! tu pardonneras...

— Non, non et non !

Le lac se ridait de petites vagues bruissantes. Les barques s'étaient réveillées ; leurs voiles furent dodues sous la brise.

— Ma chérie, nos filles sont des nerveuses ! reprit M. Piot, n'oublie pas que nos parents étaient cousins germains... Mon grand-oncle est mort d'une manière étrange : on le trouva pendu dans un grenier... et, durant les derniers temps, il vivait dans une chambre obscure... Et ta cousine Pauline !... Elle

est devenue catholique, Josépha!... Si donc Maud est... malade, notre gendre a presque le droit de nous le reprocher.

— Cela n'empêche pas qu'il est un grand coupable! s'écria madame Piot.

Riquet voulut répondre, mais une douleur aiguë le fit geindre : il avait les reins malades, et la crainte d'une crise le rendit docile et muet.

La Mouette quittait Clarens. Trois cygnes enflaient leurs ailes. Sur des yoles, on voyait des rameurs et des femmes étendues; les hôtels de la rive et, plus loin, le château de Chillon offrirent aux deux vieillards des silhouettes familières.

A Montreux, des tramways se croisèrent sur la route ; une locomotive accourut. *La Mouette* repartit, le sillage décrivit une courbe, et, devant Territet, les Piot se levèrent, requirent le secours de l'équipage pour transporter leurs malles; puis, comme le bateau accostait, Riquet bondit sur la passerelle et se jeta dans les bras de Jean.

Une foule de petites phrases furent échangées :

— Pas de migraines, bien sûr? — Je t'ai apporté des chemises de flanelle et des bas de laine... — Pour huit jours! oui, pour toute une semaine!... — Dépêchons-nous, Riquet! — Diable! Il ne faut pas manquer la « ficelle »!...

Jean se laissait adorer, non sans coquetterie. Il demanda si l'on avait reçu des lettres de son père :

— Non, — fit M. Piot.

Et Jean se dit :

« Tant mieux! »

Les malles furent enregistrées. M. Piot acheta la *Gazette de Lausanne*, qu'il méprisait, étant Genevois, parce qu'elle était Vaudoise, et madame Piot fit emplette de cerises noires, fruit dont elle était friande à l'excès.

Dans le funiculaire, Josépha eut le vertige : elle pinça son mari, il fit une grimace, et Jean essaya d'être joyeux. Mais vraiment l'arrivée de ses grands-parents le gênait beaucoup : avec eux revenaient les soucis et les chagrins ; il voulait uniquement consoler Madeleine...

A Glion, M. Piot admira la vue et dit : « notre lac... ». Sa joie devint de l'enthousiasme quand il eut découvert dans le

wagon une carte qui portait ces mots : *Lac de Genève*, car les habitants du canton de Vaud l'appellent : *Lac Léman*, ce dont les Genevois souffrent plus qu'il n'est possible de l'exprimer.

Dans le chemin de fer à crémaillère, que traînait une locomotive soufflant comme un vieux cardiaque, Riquet parla de M. Jansen, et fut ravi d'apprendre que le savant se portait bien :

— Sa fille est-elle toujours aussi belle?

— Oui, je crois... — répondit Jean, que cette question embarrassait.

Un autre train passa. Il contenait la « dame du hamac », le jeune homme timide et les trois petites Anglaises avec leur gouvernante. Elles agitèrent des mouchoirs, envoyèrent des baisers ; Riquet leur jeta des cerises et s'écria :

— Sont-elles jolies, ces gamines !... As-tu joué souvent avec elles, mon petit?

— Non, grand-père, je n'ai pas eu le temps...

— Tu n'as pas eu le temps?

— C'est-à-dire... si... mais cela me donnait trop chaud...

— Hein ! tu vois, Riquet, — triompha madame Piot, — il a reconnu lui-même qu'il ne devait pas courir... Qu'est-ce que je te disais, l'autre jour?

M. Piot sourit, puis parla de la nature ; Jean songeait à Madeleine, et, pour la revoir plus vite, quand le train se fut arrêté dans la gare, il força madame Piot à prendre l'omnibus.

A l'hôtel, cependant, Joséphа voulut inspecter la chambre de son petit-fils. Des fleurs fanées, des gants de femme traînaient sur la table. Madame Piot les regarda d'un œil soupçonneux, puis rejoignit M. Piot, qui ne parvenait pas à ouvrir les malles, et Jean se mit à la recherche de Madeleine.

Il la trouva dans le petit bois. Elle était couchée sur des fougères ; elle avait passé son bras autour d'un arbuste, ses souliers blancs s'appuyaient contre une roche moussue, et la ligne des hanches se dessinait, trop voluptueuse, sous l'étoffe : Jean eut peur de cette beauté.

Madeleine lisait un livre, un roman : l'auteur s'attardait à décrire les songes d'une femme honnête qui s'abandonne à

son mari et rêve au danseur de la veille... Cela était si passionnant que Jean fut reçu avec indifférence.

Il pensa que Madeleine s'était livrée au désespoir pendant cette après-midi solitaire. Afin d'être digne de son amie, il se contraignit à la tristesse.

Le lieu était propice : les sous-bois sont comme les crépuscules, les âmes s'exaltent dans ces décors indéfinis et restreints.

Madeleine a terminé le chapitre ; elle tend le livre à son ami, et, rougissant :

— Lisez... Croyez-vous que cela soit possible?

Il lit, se trouble, jamais il n'a songé à de telles choses; il se tait, honteux. Madeleine murmure :

— Eh bien?...

— Je ne sais pas...

— Mais croyez-vous?...

Ils sont tous les deux sans expérience et craignent leurs désirs. Cette prose les émeut, les choque dans leur pudeur, éveillant toutefois au cœur de Madeleine une espérance mystérieuse.

— Enfin, dites-moi ce que vous pensez...

— Ce que je pense?... C'est possible... On dit qu'il y a des femmes si bizarres!

— Oui, cela doit être possible...

Et Madeleine laisse traîner sa voix sur le mot « possible »: elle rêve, son rêve est indistinct, il y paraît le profil de Paul Brémond, celui de Robert Berlier, et, plus loin, très loin, les lèvres de Jean, ses lèvres enfantines, gercées, qui souhaitent un baiser... Le rire de madame Chauvelin traverse ce rêve. Les amuseurs ordinaires suivent les cheveux blancs et les traits puérils, et, derrière eux, vient M. Chauvelin, qui toussote et crache.

— Qu'est-ce que vous lisez? — demande madame Chauvelin. — Oh! très inconvenant, je connais... Comme c'est bien observé!...

Elle toise ironiquement son vieux mari ; les amuseurs s'amusent, la troupe s'en va, et, quand ils sont partis, Madeleine dit à Jean :

— Vous voyez, madame Chauvelin vient de nous renseigner...

— Vous pensez que?...

— Certainement!... Avec un mari comme le sien...

Jean est un peu scandalisé; il se réjouit de ce que son amie soit protégée contre le vice par le souvenir de l'amant-fiancé. Madeleine reprend son rêve; il est plus net : les lèvres enfantines et gercées se rapprochent des siennes, et c'est la bouche de Paul Brémond...

Ce jour-là, le dîner fut bruyant, égayé par la verve du notaire. Madame Piot, calviniste, confessa ses croyances à voix haute. M. Jansen blâma doucement les rigueurs de Calvin. Josépha, fit l'apologie des lois somptuaires, et, perdant toute mesure, commença une tirade sur les robes immodestes dont s'habillent à présent les jeunes femmes :

— Oui, immodestes, indécentes, luxurieuses!

Madame Chauvelin rit beaucoup; Madeleine, qui portait une robe ouverte en pointe, fut méprisée par madame Piot, et, quand le repas prit fin, il était temps : la sueur coulait aux joues rebondies de la vieille dame.

Sur la première terrasse, des fauteuils étaient alignés; on s'assit, pour « respirer un peu ». Trois groupes distincts s'établirent : à gauche, M. Piot s'égayait des plaisanteries que débitaient les admirateurs de madame Chauvelin; au centre, Berlier, Claudius, le docteur Jansen et Josépha s'entretenaient de choses sérieuses; à droite, isolés par un espace vide, Madeleine et Jean restaient silencieux, — lui en extase, elle pensant au roman qu'elle avait lu, cette après-midi, dans le petit bois.

Claudius traitait le Christ avec désinvolture : M. Jansen fit un discours. Sa voix était belle, grave, son geste suivait les paroles, se prolongeait dans la nuit, lent et rythmé.

— Jésus de Nazareth, ignoré des Juifs et du monde...

Sur le dossier du fauteuil où Madeleine est à demi couchée Jean pose la main.

— Paul, apôtre des gentils, prêcha la doctrine nouvelle et la déforma...

Le coude de Madeleine effleure les doigts de Jean, et Jean, sentant contre sa main la tiédeur de la peau, se tient immobile.

— Le Christ de Byzance et le Christ de Genève, l'un et l'autre, sont bien éloignés du Christ que Marie-Magdeleine aima...

Madeleine laisse tomber son bras sur la main ouverte de Jean : il le reçoit avec une joie timide, puis il s'enhardit, et, peu à peu, il ferme l'anneau de ses doigts sur le coude, à l'endroit où bat une artère. Madeleine tourne la tête : elle songe à Paul Brémond.

— Aucune des images que nous nous formons du Galiléen n'est la vraie, — conclut le docteur Jansen, — mais celle du Nord, le Christ des églises froides, est certes la moins ressemblante à ce rêveur indulgent qui, sous les figuiers, aux rives des lacs, assis auprès de femmes belles, aimantes et pécheresses, cueillait les fleurs dont il allait embaumer ses paraboles et sa légende...

Le geste de M. Jansen revint à sa barbe grise, et, tout à coup, on entendit un des amuseurs qui s'écriait :

— Ah ! zut !...

Alors un rire frénétique secoua Riquet, madame Chauvelin et tous les amuseurs, et ce mot trivial et ces rires séparèrent Madeleine et Jean, tandis que madame Piot et Claudius mêlaient leurs voix, que le docteur Jansen ne prit point la peine d'écouter...

Ce soir, Jean n'ose pas monter sur le balcon, et Madeleine souhaite, au contraire, qu'il y vienne, et, pour l'attirer, elle soupire plus violemment qu'à l'ordinaire; mais Jean se figure qu'elle se repent de lui avoir permis une caresse.

IX

Au ras du sol, le platane se divise en deux branches divergentes; l'une est épanouie, l'autre est morte jadis, on l'a taillée à coups de hache : elle forme un siège où Madeleine et Jean se reposent. Un orage a passé, cette nuit, sur le petit bois : des feuilles pendent aux rameaux et des parfums ravivés enveloppent les broussailles qui sèchent.

A voix basse, Madeleine raconte quel fut son chagrin quand elle apprit la mort de Paul Brémond :

— Ce fut d'abord comme un grand vide autour de moi, puis comme un trou dans mon cœur, et je restais pendant des heures entières, le matin, devant une médaille ancienne, un « philippe » qu'il m'avait donné... J'ai voulu prier... Mais je ne savais que demander au ciel... Mourir ?... Non : je voulais revivre les soirées où, tant de fois, lui et moi, nous avions échangé...

Elle n'achève pas. Elle voit, sur l'herbe, les fleurs meurtries dont les corolles sont souillées de boue, les pétales déchirés. Alors Jean dit naïvement :

— Est-ce que M. Brémond vous embrassait ?

— Oui...

— Ah !...

Au bord du sentier, une eau plaintive coule en menues cascades. Jean l'écoute, elle vibre dans son cœur ; il est triste parce que M. Brémond a embrassé son amie, autrefois. Il murmure :

— Mon Dieu ! que je suis malheureux !...

Madeleine hésite, puis sa main caresse les doigts de Jean.

— Je vous aime, dit-il ; ce n'est pas ma faute...

Il semble un écolier qui s'excuse. Madeleine l'attire vers elle ; il pose sa tête sur l'épaule qui lui est offerte. Madeleine se penche, se relève : elle est dans les bras de Jean, sa nuque s'appuie aux lèvres du gamin. Il répète :

— Oh ! je vous aime !...

Il ne sait point d'autres mots. Les cheveux de son amie l'enivrent : il se rappelle l'opium qu'il a fumé un jour, à Genève, en cachette... La nuque de Madeleine glisse et tourne, la bouche de Jean passe sur la joue de la jeune femme, sur les paupières, au sillon bruni qui agrandit les yeux, au coin des lèvres entr'ouvertes, sur les lèvres...

— Oh ! je vous aime !...

— Assez !... assez !... rentrons ! dit Madeleine.

Ils marchent dans les sentiers étroits ; Jean fredonne une chanson, il siffle, il fait beaucoup de bruit, et, comme l'allée devient plus large, avant de quitter le petit bois, il reprend

Madeleine dans ses bras, et, quand elle lui donne le baiser que Paul Brémond lui enseigna, Jean a mal et les battements de son cœur montent trop vite, pour gonfler les veines à son front. Elle défaille et cache son visage dans ses mains.

— Vous êtes fâchée? s'écrie Jean.

Elle se redresse et dit, la voix un peu rude :

— Non! ce n'est rien... Allons, il nous faut rentrer!

Maintenant il ne fredonne plus, il ne siffle plus, il est grave, mélancolique, et Madeleine crispe les doigts sur le manche de son ombrelle.

A un tournant du chemin, les trois petites filles sortent des taillis; elles crient :

— Jean!... Jean!... Jean!... Bonjour, bonjour!...

Il les embrasse, l'une après l'autre, puis, quand elles partent :

— Est-ce que vous m'aimez un peu, Madeleine?

Elle répond :

— Non, je ne vous aime pas comme vous le désirez.

Il médite ces paroles. Et voici que madame Piot, l'apercevant de loin, murmure à l'oreille de M. Piot :

— Tu vois, il est encore avec elle... Henri, je suis inquiète...

— Mais non, poulette, tu as tort, tu as tort! — dit le notaire, qui admire beaucoup madame Berlier.

X

— Regardez...

— Quoi?

— Le ciel.

— Mais je ne vois rien.

— Il y a plus d'étoiles que d'habitude, ce soir... vous ne trouvez pas?...

— Non, je trouve que j'ai froid et je rentre... Adieu...

— Oh! Madeleine, je vous en prie, pas encore... Venez là, près de moi...

Derrière la claie des capucines, Jean supplie et, pour lui

faire plaisir, Madeleine s'accoude à la balustrade. Ils causent à mi-voix.

— Est-ce que votre mère souffre beaucoup ?

— Personne ne le sait... Elle doit souffrir quand elle revient à la raison... Pauvre maman !... Vous ne pouvez vous imaginer, Madeleine, comme j'ai peur de la voir... oui, j'ai affreusement peur... Ah ! la vie n'est pas gaie... Si je ne vous avais pas...

Il fait un geste qui peut signifier, soit des intentions de suicide, soit le découragement le plus profond. Pour le consoler, Madeleine lui tend la main : cela le console, mais ne lui suffit pas, et la treille des capucines est si gênante qu'il en casse deux barreaux et goûte aux lèvres de son amie.

Les capucines chancellent, la treille est peu solide ; elle s'incline à droite, à gauche, et tombe, entraînant les fleurs jaunes et rouges. Cette chute embarrasse Jean. Que faire ?... L'heure est tardive, ils sont presque dans la même chambre... Madeleine se met à rire.

— Voyons, que faites-vous ?... Il faut relever cela ! dit-elle.

Mais il est très hardi maintenant : la voix de son amie l'a rassuré ; les baisers recommencent, ils durent longtemps.

— Soyez sage... Tenez, je vais vous montrer le portrait de mon ami...

La chambre de Madeleine est éclairée par une lampe rose : on voit le lit, deux jupons de soie sur une chaise, et Jean n'ose franchir le seuil.

— Allons, venez...

Il la suit, avec des airs si effarouchés que la jeune femme se moque. Devant une glace, elle prend une photographie : c'est l'image de Paul Brémond, et Jean le trouve très beau.

— Très distingué, surtout ! — fait Madeleine.

Elle caresse le cadre.

Paul Brémond a des yeux pâles, des cheveux lisses, une moustache impertinente. Jean reconnaît qu'il est très distingué, et respire le parfum des jupons ; il voit aussi la chemise, qui repose sur les draps entr'ouverts... Il redevient timide comme aux premiers jours où il connaissait Madeleine. Elle lui dit :

— Partez maintenant, bonne nuit !...

C'est à peine s'il proteste :

— Vous me renvoyez déjà ?...

— Oui, laissez-moi... je suis fatiguée, — murmure madame Berlier.

Il s'en va, docile, après lui avoir baisé les mains.

Sur le balcon, il relève la claie des capucines et s'applique à ne pas l'attacher trop solidement.

XI

— Écoute-moi, Henri.

— Je t'écoute, poulette...

— Je n'approuve pas, mon ami, les relations que notre petit-fils entretient avec cette étrangère dont le père m'étonna, l'autre soir, par un discours prétentieux et impie. Jean se dispose mal, en cette compagnie, aux tentations qui vont l'assaillir bientôt. J'ai résolu de lui parler aujourd'hui même... Je te prie donc d'aller le chercher : tu le trouveras sans doute sur les terrasses avec elle...

Or, quand Josépha interpella en ces termes son mari, M. Piot s'occupait d'organiser pour le lendemain un pique-nique, et il regretta de posséder une femme si vertueuse.

— Je t'admire, — dit-il : — tu ne transiges pas avec le devoir...

— Je ne transige jamais, mon ami... Va... Je t'attends dans le petit salon, à droite du vestibule...

M. Piot obéit. Au jardin, il rencontra le docteur Jansen qui lui montra une ombrelle rouge dans un bosquet touffu.

— Ma fille et M. Lagier sont là, — dit le savant. — Pourquoi les déranger?... Ils flirtent, c'est de leur âge...

— Sans doute, monsieur, sans doute, mais... c'est ma femme qui m'envoie.

Et M. Piot se dirigea vers le bosquet.

Avant d'y pénétrer, il toussa : l'ombrelle frémit.

— Hou! hou!... — fit M. Piot. — Hou! hou!...

— Ici!...

Et, brusquement, Jean parut devant le vieillard.

— Ta grand'mère te réclame, mon petit. Nous ne te voyons plus...

— Oh! tu vas me gronder?

— Non, mon petit, non; moi, je n'en aurai pas le courage, mais je crains bien... Allons vers madame Piot, il ne faut pas la laisser seule quand elle est de mauvaise humeur...

— Elle est fâchée?... C'est vrai, je n'ai pas été gentil, mais ce sont mes dernières vacances... Je vous aime beaucoup... Tu n'en doutes pas?

Riquet secoue la tête, en souriant.

Josépha les attendait dans une pièce étroite, meublée de sièges en cuir jaune et ornée de gravures : *le Festin de Balthazar* et *la Prise de Babylone*. Riquet s'assit pour affronter l'éloquence de son épouse; Jean se mit à cheval sur une chaise, et madame Piot l'en réprimanda :

— Assieds-toi convenablement! Depuis quelques jours, tu as des manières déplorables!

Puis, croisant les mains, elle prononça :

— Avant de nous séparer pour de longues années...

— Oh! de longues années... Mais, grand'mère, je viendrai souvent à Genève!

— Non!... Ton père ne le permettra point... Avant de nous séparer, dis-je, mon devoir est de te faire connaître les dangers que tu vas courir et de te rappeler les vérités que nous t'avons enseignées... N'est-ce pas, Henri?

M. Piot répondit :

— Oui, poulette, oui...

Jean se disait :

« Allons, bien! en voilà pour une heure... Et Madeleine qui m'attend!... »

Mais Josépha continuait, d'une voix posée, lente et presque sacerdotale :

— Je puis dire, mon cher enfant, que nous avons monté la garde au seuil de ton cœur afin qu'il conservât sa pureté. Tu as grandi comme une plante précieuse, et nous nous

flattions que tu marcherais toujours dans les voies du Seigneur... N'est-ce pas, Henri?

— Oui, ma chère amie, oui.

— Or, dans un mois, tu vas quitter la Suisse pour aller à Paris. Cette ville est une Babylone (madame Piot montra la gravure qui pendait à la muraille), une Babylone, et tu y verras des ignominies que tu ne peux même pas soupçonner. Brusquement, tu vas être introduit au foyer même du mal, et toi qui n'es jamais sorti sans être accompagné...

A ce moment, la dame du hamac entra :

— Oh! pardon, fit-elle.

Et, discrètement, elle se retira.

Josépha reprit :

— Te voilà donc prévenu, mon enfant. J'espère que nous avons déposé assez de principes vertueux dans ton âme pour que tu puisses lutter contre le Malin ; j'espère aussi que tu pries Dieu tous les soirs?...

A cette question, Jean ne répondit pas, et, quand madame Piot, interprétant à son gré ce silence, acheva sa tirade, il se rappela le soir où, pour la première fois, il s'était endormi en oubliant de prier. A cette époque, il lisait *Robur le Conquérant* : cette lecture était si intéressante qu'il la poursuivait dans son lit ; durant une semaine, elle lui avait fait négliger ses devoirs religieux. Ainsi avait-il perdu irréparablement une habitude ancienne, et, dès lors, ses croyances étaient devenues très vagues ; et le temple lui paraissait un lieu clos de murs où, chaque dimanche, on écoute une leçon plus ennuyeuse que les autres, car elle assombrit un jour d'absolue liberté.

Madame Piot maintenant parlait de son gendre :

— Monsieur Lagier est peintre... Or les peintres reçoivent chez eux des créatures qu'ils paient fort cher afin qu'elles représentent dans des poses souvent luxurieuses les sujets qu'ils veulent reproduire en couleur... Je ne veux pas que tu assistes à ces séances immondes.

— Mais enfin, grand'mère, — interrompit Jean, — pourquoi me dis-tu cela?... D'abord, si ces séances étaient immondes, mon père...

— Ton père, mon pauvre petit, est un malheureux que l'orgueil égare... Entre lui et moi, il y eut toujours des abîmes!...

Et, revenant à son thème favori, elle s'exalta :

— Non seulement il m'a jeté des insultes, mais encore il a permis à ta tante Irène de le suivre à Paris, encourageant ainsi les calomnies que, depuis longtemps déjà, on répandait dans la ville.

— Quelles calomnies?

— Tais-toi!... Irène était encore trop jeune pour comprendre ce qu'elle faisait et les principes supérieurs qui poussaient le pasteur Maubel à nous conseiller un acte en apparence inhumain.

— Eh bien, moi, grand'mère, je dis que papa avait raison. Quand on aime une femme, on ne la met pas à l'hôpital!

Il pensait à Madeleine : il ne permettrait pas qu'on l'enfermât si elle devenait folle...

Josépha était indignée ; elle rudoya Riquet, qui essayait de s'interposer.

— Henri, tu m'agaces! — cria-t-elle. — Et quant à toi, Jean, tu vas me faire le plaisir de monter dans ta chambre et de ne pas en sortir avant le dîner... Cela t'apprendra à me contredire... « Quand on aime une femme!... » A-t-on jamais entendu des mots pareils dans la bouche d'un enfant?...

— Il me semble, grand'mère, que j'ai le droit de défendre papa. Il n'est pas ici et tu l'attaques...

Madame Piot montra la porte à son petit-fils, mais il resta sur sa chaise, et dit, se mordant les lèvres :

— Non... j'ai raison!... je ne sortirai pas...

Riquet ne savait que devenir. Il murmurait :

— Voyons, mon petit, voyons... Voyons, Josépha, voyons...

Elle brandissait un cahier de musique. Ce furent de tragiques minutes. Enfin madame Piot jeta le cahier sur un meuble :

— Voilà ce que c'est! — dit-elle ; — dans ces caravansérails, on fréquente des inconnus, des gens comme ces Berlier qui sortent on ne sait d'où...

— Poulette, je t'en prie!

— Eh quoi! vas-tu les défendre, Henri?... Ce sont des rastaquouères, et c'est dans leur compagnie que Jean s'est gâté... Ah! je m'en doutais bien, quand je le voyais à côté de cette femme...

— Madame Berlier est mon amie, grand'mère ! — fit Jean !

Et il se leva.

— Ton amie ?

— Oui, mon amie... Elle a toujours été très bonne pour moi, ainsi que son père, et leur famille vaut la nôtre.

— Leur famille !... Des rastaquouères...

Elle appelait « rastaquouères » tous les étrangers. Elle dit encore :

— Des rastaquouères, et rien d'autre !...

Puis elle sortit et fit claquer la porte.

Alors M. Piot s'essuya le front et contempla son petit-fils avec une infinie tristesse dans ses gros yeux débonnaires.

— Avoue que j'ai raison, grand-père ! — dit Jean.

— Eh ! mon chéri, peut-être... toutefois tu aurais dû modérer ton langage.

— Grand'mère attaquait une de mes amies...

— Elle a eu tort, mais, vois-tu, nous sommes d'une autre époque, nous autres, nous n'aimons pas les étrangers...

— Oh ! toi...

— Moi, je m'amuse avec tout le monde, mon chéri ; ta grand'mère est de la vieille race genevoise, elle en a toutes les vertus... Il faut que tu lui fasses des excuses, mon petit...

— Jamais ! J'ai défendu papa, j'ai défendu mon amie, j'ai raison : quand on a raison, on ne fait pas d'excuses...

— Tu te trompes, il faut savoir s'humilier même dans certains cas où l'on aurait le droit de ne pas le faire... Et tu le feras aujourd'hui pour tranquilliser ton vieux grand-père que toutes ces discussions rendent malade... Ah ! mon petit, mon petit, tu t'apercevras bien vite que la vie n'est pas facile... Songe que je vais te perdre, toi, mon bâton de vieillesse, mon rayon de soleil !... Promets-moi de lui demander pardon...

Riquet avait les larmes aux yeux, et le gamin en fut ému, bien que sa logique protestât contre les paroles du vieillard.

— Je te promets de faire des excuses à grand'mère, — dit-il, — mais ce soir : maintenant je ne le pourrais pas, je ne serais pas sincère... Ce soir... je te le promets...

— Bravo ! mon chéri, bravo !... Il faut se vaincre soi-même, c'est une des meilleures joies que l'on puisse éprouver... A présent, ne te fais pas de souci : je ne veux pas que tu aies la migraine... Va dans le jardin, sois gai : il faut beaucoup rire à ton âge...

Et M. Piot, prenant la tête de son petit-fils dans ses mains, l'embrassa sur le front, puis il rejoignit madame Chauvelin et lui parla du pique-nique. Elle accueillit ce projet avec enthousiasme.

Comme Madeleine n'était plus sur la terrasse, Jean monta dans sa chambre pour réfléchir aux choses nouvelles qu'il avait entendues.

Pourquoi madame Piot s'était-elle montrée injuste envers Madeleine ?... Pourquoi avait-elle dit : « Ton père est un malheureux que l'orgueil égare » ?... Pourquoi M. Piot avait-il conseillé à son petit-fils de demander pardon pour une faute qu'il n'avait pas commise ?... « Il faut savoir s'humilier, même dans certains cas où l'on aurait le droit de ne pas le faire... » Pourquoi ?... On a tort, ou bien l'on a raison, et, quand on a raison, c'est une lâcheté d'avouer qu'on a tort...

Sur le balcon, il y avait du soleil en draperies. Jean s'assit devant une table, ouvrit un tiroir, y chercha les gants de Madeleine : il songeait à ce que serait sa vie, à Paris, au milieu des tentations que madame Piot avait décrites. Elles ne lui déplaisaient pas, ces tentations, et, tandis qu'il jouait avec les gants, il rêva de ces modèles qui prennent des poses luxurieuses ; puis il eut mal à la tête, et se voua au soin de consoler son père, que déjà il aimait parce qu'il l'avait défendu. Mais il avait aussi défendu madame Berlier et l'en aimait davantage.

Au balcon, les draperies de soleil disparurent : un nuage passait dans le ciel. Il y eut un brusque coup de vent : Jean se leva pour fixer les persiennes, puis, comme l'air rapide soulageait sa migraine, il resta sur le balcon.

Dans le jardin, les arbres serraient leurs feuillages pour échapper à la bourrasque, les trois fillettes ramassaient un jeu de croquet : des sommeliers rentrèrent des chaises ; madame

Chauvelin, ses amuseurs et le notaire, les mains à leurs chapeaux, observaient l'horizon.

Vers les rives de Savoie, des colonnes de pluie, grises comme de l'ardoise, se succédèrent, coupées de soleil. Une girouette cria sur le toit. La treille des capucines jaunes et rouges vibra, craqua, puis, détachée de la balustrade, tomba aux pieds de Jean.

Il voulut la ramasser, mais, en le faisant, il vit la chambre de Madeleine : la fenêtre était ouverte, et il oublia les capucines pour regarder le meuble où, la veille, l'image de Paul Brémond était posée. Elle n'y était plus. Il chercha d'autres détails, et, ses yeux s'étant habitués à l'ombre, il aperçut Madeleine qui semblait dormir, allongée sur son lit.

Elle ne dormait pas. A côté d'elle, elle avait placé la photographie : en la contemplant, elle pleurait à petits sanglots.

Tout à l'heure, sur la terrasse, Robert Berlier avait évoqué devant sa femme le souvenir de leur ami : pour ne point se trahir, Madeleine s'était enfuie, et maintenant elle pleurait, se rappelant les collines de Stalimène, les horizons mornes de sa vie avant qu'*il* parût, la mer froide, unie au ciel de Norvège, rideau qui peut-être s'ouvrirait, un jour, pour des voyages vers le bonheur. Elle se rappelait aussi les heures où se dissipèrent les premières illusions de sa vie, après son mariage, et l'aveu que Paul Brémond lui avait arraché, les confidences échangées, les remords charmants, les soirs heureux, les promenades et les caresses dans les barques inclinées sur la vague, et le reflet des étoiles.

Les chambres sont obscures, si l'on y regarde par l'embrasure d'une fenêtre ouverte : Jean ne savait pas que Madeleine pleurait.

Il advint que le cadre où reposait l'image de Paul Brémond glissa : Madeleine fit un geste pour le retenir. Jean voulut se sauver; mais elle l'entendit, eut peur :

— Qui est là? dit-elle.

Il répondit :

— C'est moi. Je croyais que vous dormiez... Vous êtes jolie!...

— Cela ne me sert à rien d'être jolie... Oh! mon aimé... mon pauvre aimé...

Elle tremblait d'un long frisson qui agitait sa belle poitrine, plus libre qu'à l'ordinaire dans le corsage dégrafé. Jean oublia toutes convenances, il se précipita dans la chambre : il n'était plus timide, ni amoureux ; il avait besoin de consoler quelqu'un et satisfaisait à ce désir.

Il disait :

— Chérie, chérie, je vous en supplie...

Sur son bras, il sentait rouler la taille de Madeleine. De ses lèvres très chastes, il effleurait les paupières humides, et ces baisers faisaient rêver la jeune femme aux caresses que Paul Brémond lui aurait données s'il avait pu la tenir, blottie contre lui, dans une chambre solitaire.

Elle noua ses bras au cou de Jean. Un instant, le gamin résista, essaya de parler, mais des cloches sonnèrent à ses oreilles, des cloches et de la musique, et des poèmes : *Lucie...*, *le Lac...* Il entendit des rimes, des notes...

— Allez-vous-en ! — soupira Madeleine.

Puis elle enfouit son visage dans l'oreiller.

Jean n'avait pas d'expérience : il se redressa, faillit tomber, heurta du pied la photographie de Paul Brémond, et cassa la vitre qui la protégeait.

— Oh ! excusez-moi ! dit-il.

Madeleine était superstitieuse : elle poussa un cri et se jeta à bas du lit, sans se soucier de son corsage ouvert et de ses cheveux en désordre.

— Excusez-moi ! — répétait Jean ; — je ne l'ai pas fait exprès !...

Elle enlevait, une à une, les esquilles de verre ; quand elle se fut assurée que la photographie était intacte, elle eut une grande joie.

— Je ne vous en veux pas, — dit-elle. — Il faudra remplacer la glace, nous en achèterons une à Montreux...

Il la remercia avec effusion ; puis, comme leurs têtes penchées sur le cadre se touchaient, ils s'embrassèrent encore, éperdument, lèvres closes et vacillants de bonheur, devant le regard de Paul Brémond, et le portrait manqua de choir des doigts qui le tenaient.

— Assez, assez, mon chéri...

Elle courut vers le miroir : elle était aussi décoiffée qu'à

Stalimène lorsqu'elle se servait du peigne de son amant-fiancé pour arranger ses cheveux. Elle ferma son corsage, ne put mettre les agrafes, et soudain, honteuse, elle dit :

— Partez, mon chéri, partez maintenant... Il se fait tard : il faut que je m'habille...

— Vous danserez, ce soir ?

— Oui.

— Avec moi seulement, n'est-ce pas ?

— Vous êtes exigeant !... Et de quel droit me demandez-vous cela, monsieur ?

Elle riait, retenant d'une main ses cheveux et, de l'autre, son corsage.

— Vous m'aimez ?

— Peut-être... Voyons, partez !

— Au revoir, Madeleine chérie...

— Au revoir, mon petit ami.

Avant le dîner, Jean se rendit chez madame Piot et lui fit de très humbles excuses. Il mettait maintenant tout son orgueil dans l'amour de Madeleine.

Comme le gamin descendait avec M. Piot par l'escalier, Riquet s'arrêta, dit à son petit-fils :

— N'est-ce pas que l'on éprouve une grande joie à se vaincre soi-même ?

Et, gaiement, il lui donna deux petites tapes sur la joue.

— Oh ! oui, — fit Jean.

Pendant le bal, Madeleine fut joyeuse. Elle dansa trois valses avec Jean ; puis, sur les terrasses, ils firent une promenade, et le docteur Jansen leur raconta plusieurs légendes scandinaves. Cependant Josépha tenait compagnie au sommeil de Riquet ; madame Chauvelin et ses amuseurs organisaient le pique-nique ; la dame du hamac déplorait la légèreté de ses mœurs qui l'empêchait de prendre part au divertissement projeté.

Ce soir-là, la chambre de Madeleine reçut encore la visite de Jean. Il ne trouva plus d'entraves à son désir, et, devant la vallée bleue, le merveilleux balcon resta solitaire.

XII

Sur l'oreiller où, tout à l'heure encore, son bras nu entourait la tête de Jean, Madeleine songe. Elles vont, ses pensées, vers Paul Brémond... Il est toujours là, voisin de son chevet, en effigie. Elle allonge un bras languissant et ramène devant ses yeux le cadre dont la vitre est brisée; elle met des baisers au papier que de semblables tendresses ont déjà décoloré et jauni... Elle *lui* parle à voix basse, lui affirme qu'elle ne l'a pas trahi, qu'il ne doit pas être jaloux de cet enfant à qui elle s'est donnée dans l'unique désir de tenir le serment échangé naguère, à Stalimène... Quand Madeleine a éteint sa lampe et tiré sur sa poitrine les plis du drap, elle rêve aux livres de Swedenborg, aux légendes de Norvège, aux fantômes qui vont, deux à deux, parmi les planètes et les soleils, couples qui cherchent de belles demeures pour leurs vies éternelles...

En quittant Madeleine, Jean descend dans les jardins. Il marche comme un homme ivre, oui, ivre de gloire, mais de gloire un peu mélancolique : jamais la première maîtresse, si belle et douce soit-elle, ne pourra égaler le mirage qui ravit les adolescents lorsqu'ils souhaitent l'amour d'une femme.

Sur la cour, et jusque sur le coteau voisin, l'ombre de l'hôtel s'étend ; plus loin, la lune, qui se couche, baigne les cimes des arbres dans une lumière bleue. Le silence est admirable. Jean écoute ses pensées en suivant un sentier qui monte au long d'une vallée où, sur les champs clairs, des bois de sapin font des trous.

A la surface d'un étang, trois pierres qu'on lance forment trois séries de cercles qui, se heurtant, détruisent l'harmonie de leurs courbes, et, peu à peu, dans le clapotis indistinct, on ne peut reconnaître à quel centre appartiennent les petites vagues dont les facettes sont innombrables. Ainsi la joie d'être l'amant de Madeleine se mêle dans les pensées de Jean à l'éton-

nement de ce que les caresses d'une femme soient si peu de chose, et, pierres plus lourdes, il a l'appréhension et le désir de connaître son père que, déjà, il a défendu contre madame Piot. Puis, de ces trois centres, irradie le clapotis des idées secondaires : au collège, des camarades lui ont dit que, pour être un homme, il faut d'abord apprendre l'amour ; or, maintenant, il est initié et ne se sent pas plus viril, — cela l'humilie un peu. — Pourtant sa maîtresse (ce mot exalte sa fierté), sa maîtresse est une dame, et non pas une de ces filles dont les collégiens se contentent. Elle a un mari... Qu'arrivera-t-il si M. Berlier a des soupçons ? Sera-ce un duel ? ou bien, faudra-t-il avoir recours à un enlèvement ?

Et, dans ce cas, dans tous les cas, d'ailleurs, l'avenir n'est plus le même. Quand on a une maîtresse, on ne l'abandonne pas !... On est lié pour toute la vie : cette fidélité seule peut racheter le crime de l'adultère. Car Jean a commis un crime, oui, un crime... Il constate qu'il doit réparer sa faute. Mais comment la réparer ?... Dans un mois, Madeleine va partir : le gamin n'a pas d'argent ; s'il veut suivre sa maîtresse, il devra travailler, et travailler à quoi ? Il a échoué à son baccalauréat et n'a point de vocation ; il ne sait rien faire !... Ah ! si ; il ne dessine pas trop mal... C'est cela, il fera des portraits : le portrait de son amie, d'abord. Ce sera délicieux !... Ils iront en Orient, en Asie, dans des pays enchantés !... Pendant les premières années, M. Piot, — il est si bon ! — donnera une pension à son petit-fils, qui bientôt deviendra célèbre, et alors, naturellement, M. Berlier mourra, dans un accident de chemin de fer ; Madeleine sera veuve, elle épousera son amant, et ils seront heureux, très heureux !

Mais est-ce bien là le devoir ? Entre son père et sa maîtresse, Jean ne doit-il pas hésiter ?

Pour éclaircir ces problèmes, il s'assied sur un tronc d'arbre que des bûcherons ont abandonné : la lune est descendue derrière les monts du Jura, et l'on peut très bien réfléchir dans cette solitude.

Certes, Madeleine sera inconsolable si Jean la quitte ; mais, là-bas, à Paris, on l'attend avec angoisse... Les amoureux adolescents sont d'habiles sophistes : ils savent oublier les arguments contraires à la thèse qui flatte leur passion ; et

Jean, malgré sa volonté d'être sincère envers lui-même, n'échappe point à cette règle. Il se persuade que le devoir est de suivre Madeleine, et il conclut aussitôt qu'elle et lui ne peuvent vivre séparés, que, s'il va à Paris, il en mourra : immense douleur pour ses parents... Donc, même s'il commet une faute en partant avec Madeleine, cette faute, il doit la commettre, puisqu'il lui est impossible de faire autrement !... Quelle fête ! voyager avec elle... et peut-être en cachette !...

Sur le ciel, l'aube montre les sept pointes de la Dent-du-Midi. Au seuil d'une cabane, une lanterne vacille ; des touristes chantent, là-bas : ils vont aux Rochers pour voir la naissance du soleil. Dans la plaine, les cloches des églises catholiques, une à une, sonnent.

Il est temps de rentrer à l'hôtel : Jean se met en marche parmi les pierres glissantes sous la rosée. Comme il admire l'aurore, surpris par elle, il fait un faux pas, roule dans l'herbe, perd son chapeau... Dix mètres plus bas, il est assis sur une plate-forme de gazon ; peu s'en est fallu qu'il ne tombât dans un précipice... Il ressent les émotions des alpinistes qui, au fond des crevasses, vont chercher leur piolet !... Pour les imiter, il creuse avec sa canne des escaliers dans la terre molle.

Parvenu au chemin, très fatigué, il s'apitoie sur le sort de son pauvre père qu'il a décidé de sacrifier à Madeleine.

Ce jour-là, M. Piot, s'éveillant au bruit des fenêtres entr'ouvertes, se souvint avec plaisir que, dans l'après-midi, on ferait un grand pique-nique : on irait dîner sur le gazon d'une prairie qu'on apercevait là-haut, dans les bois, pour le plaisir féerique de revenir très tard, sous la lune, par les sentiers dont les parfums sont légers ou violents suivant la brise des pins ou des herbages fleuris.

Assis au bord de son lit, M. Piot avait une silhouette ridicule, son ventre en poire s'affaissait, et madame Piot s'en affligea : la vieillesse des autres est la seule mesure où se constate notre âge.

— Tu as trop engraissé, Riquet ! — dit-elle.

— Tu trouves ?

Et Riquet regarda son abdomen.

— Oui, — reprit Josépha, — et cela me chagrine : j'ai toujours peur, depuis ta dernière syncope...

— Mais non, mais non... Voilà bientôt six mois que je me porte comme le Pont-Neuf : pourquoi veux-tu que je sois malade?

— Je ne le veux pas !... Mais enfin tu devrais faire attention.

— Faire attention?... C'est facile à dire !... Quand on a faim, on mange.

Et M. Piot, debout devant la cuvette, fit ruisseler l'eau sur son cou et bruire ses lèvres comme un enfant. Il s'essuya avec une grande serviette, il se frotta le torse, fit des mouvements de gymnastique, plia les jambes, donna des coups de poing dans le vide, et s'écria :

— J'engraisse peut-être, mais je suis souple... Quel dommage qu'il faille rentrer à l'étude !... on est bien, ici !

— Oui ! — dit Josépha, — nous devons céder la place à notre gendre !... Ah ! si j'étais un homme, moi...

Quand M. Berlier se leva, il avait les cheveux en désordre, la moustache pendante, la barbe en broussaille et les yeux fatigués : la veille, il s'était couché tard, ayant prolongé plus que d'habitude sa quotidienne discussion avec Claudius.

La chambre de l'orientaliste était à moitié remplie par des livres. Sur la cheminée, on voyait une large photographie : le masque du dieu Bees, horrible figure qui tire la langue et laisse pendre sa lèvre. Cette divinité était la propriété exclusive de M. Berlier ; nul autre savant n'aurait osé parler de Bees sans citer le gendre du docteur Jansen.

A son dieu Berlier envoya un sourire amical, un petit signe de tête bienveillant, puis, mettant ses pantoufles, il s'assit à sa table, croisa ses jambes nues sous la chemise de nuit et feuilleta le manuscrit d'un livre qu'il préparait.

Devant son miroir, madame Chauvelin, les épaules hors de la chemise, admirait sur sa poitrine deux grains de beauté qu'elle aimait infiniment. Chez la couturière, ces mouches, comme artificielles, tant elles étaient rondes, servaient de limite exacte à ses corsages de bal.

M. Chauvelin, depuis longtemps habillé, se promenait de long en large, cherchant sur les murs, à tout hasard, pour une occasion, un de ces trous malicieux dont, suivant la légende, les hôtels sont criblés ainsi que des écumoires. Chauvelin avait une humeur lascive que madame Chauvelin ne voulait pas subir. Elle était occupée, d'ailleurs, ces jours-ci, à se choisir un « flirt ». Parmi ses amuseurs, trois hommes se disputaient la première place : l'un était officier français, joli garçon, titré, avec un seul défaut : le tabac, — madame Chauvelin avait en horreur la fumée; — le second, Charles Nunès, Smyrniote, — visage mat, un peu trop d'accent et de bagues, mais un si gentil mouvement des lèvres quand il baisait la main; — le dernier se nommait François Pierre. Lorsqu'il lui fut présenté, elle demeura bouche bée, attendant la suite; puis, comme rien ne venait, elle se mit à rire en le regardant : François Pierre était grand, large des épaules; ses yeux étaient en boule de loto et sa bouche indescriptible, énorme, tordue, déconcertante... Il était originaire de Nantes et racontait des histoires. Ses moindres mots étaient un sujet de gaieté. La cour qu'il faisait à madame Chauvelin était burlesque et assidue, et ses facéties étaient bien accueillies par la jeune femme.

Comme elle achevait sa toilette, M. Chauvelin qui, depuis quelque temps, usait d'une pommade coûteuse, demanda d'une voix insinuante :

— Ne trouvez-vous pas, Hélène, que mes cheveux repoussent ?

Hélène haussa les épaules, et M. Chauvelin quitta la chambre.

Dans le vestibule de l'hôtel, il rencontra le docteur Jansen, Claudius et Berlier. Dès qu'il les vit, il leur cria :

— Irez-vous au pique-nique, cette après-midi ?

M. Piot, qui sortait de la salle à manger, répondit pour eux :

— Certes, monsieur !... Nous y allons tous... Ce sera charmant !...

— Madame Chauvelin a-t-elle bien dormi ?

— Merci !... Et madame Piot ?

— Très bien, très bien... Au revoir!...

M. Piot, laissant là Chauvelin, se dirigea vers les terrasses, pour y lire son journal.

Cependant madame Piot heurtait à la porte de son petit-fils et le docteur Jansen à celle de Madeleine. Chacun chez soi, les amants dormaient. Ils s'éveillèrent en sursaut et mirent quelque temps à se souvenir de ce qui s'était passé.

Après le repas de midi, les convives du pique-nique se mirent en route. Ce fut dans les champs toute une caravane. A l'avant-garde, venaient M. Chauvelin et M. Piot, l'un grognon, l'autre joyeux. Puis Josépha et le docteur Jansen, quelques jeunes filles, et derrière elles, Hélène Chauvelin, Madeleine, François Pierre, le Smyrniote Nunès, Jean et l'officier titré. Plus loin, on voyait, graves, précédant les domestiques, Berlier et Claudius.

Il faisait très chaud. On marchait lentement. Pendant une halte, François Pierre chanta deux couplets, il fut applaudi, et surtout quand il attaqua le refrain bien connu :

Un éléphant se balançait
Sur une assiette de faïence...

L'après-midi passa dans ces exercices enfantins. Lorsqu'on atteignit la prairie, l'officier titré, le comte d'Ourlac, pria les convives de se disperser; puis, resté seul avec les domestiques, il planta des écriteaux où étaient imprimés les noms des invités et le menu, en lettres blanches sur fond rouge,

Chacun fut flatté de se voir imprimé. On mangea copieusement, on but de même. Hélène Chauvelin vida plusieurs coupes de champagne, et, comme elle était un peu grise, annonça au trio de ses amuseurs qu'elle choisissait pour flirt M. François Pierre. Celui-ci baisa la main d'Hélène avec un geste si large qu'un fou rire secoua tous les assistants, à l'exception de Nunès et du comte. La nuit venait : on suspendit à des branches quelques lanternes vénitiennes, dont une brûla, naturellement, et dont les autres s'éteignirent.

Madame Chauvelin s'éloigna au bras du flirt élu, qui fredonnait la marche de *Lohengrin* : pour se venger, M. Chauvelin fut galant avec madame Piot; le docteur Jansen tint

compagnie à Riquet. Les deux amuseurs délaissés scandalisèrent les jeunes filles; et Jean entraîna Madeleine vers un sous-bois où la lune, qui se levait, ciselait le détail des feuilles et des mousses.

Ils avançaient avec les rayons; parfois, à l'angle d'un sentier, des cristaux brillaient sur les pierres; les aiguilles des pins murmuraient sous les pas comme une chanson qu'eût chantée la forêt. Quand les branches étaient trop rapprochées, Jean faisait passer Madeleine devant lui; il respirait alors le parfum de sa maîtresse, voyait ses hanches lourdes et craignait de ne pouvoir cacher cette honte inexplicable qui lui faisait regretter d'avoir atteint le but auquel tendent les hommes amoureux. Puis il eut peur que Madeleine ne partageât ses pensées, et cela lui devint tout à coup une certitude si douloureuse que, s'arrêtant, il dit :

— Madeleine...

— Quoi?

Elle était mécontente de ce qu'il eût troublé son rêve lunaire.

— Vous regrettez ce que nous avons fait...

— Non... Pourquoi le regretterais-je?... Mais ne parlons pas de cela, je vous en prie; soyons seulement des amis, ce soir.

Le visage de la jeune femme était chaste infiniment et le gamin en fut heureux; elle lui avait offert ce qu'il n'osait lui demander : être seulement des amis et ne pas parler de *cela*. Ils continuèrent à suivre les rayons qui pénétraient dans les sous-bois.

Au milieu d'une clairière, Madeleine admira un lis dont la tige dominait les ronces; plus tard, Jean découvrit un étang d'où s'échappait un ruisseau.

— Aimez-vous les étangs, Madeleine?

Elle préférait la mer et les lacs, la mer davantage; elle dit la splendeur des houles miroitant sous le soleil.

— Oui, mais les étangs...

Elle l'interrompit pour esquisser des paysages orientaux : elle cherchait une phrase qui lui permît de parler de Paul Brémond, et Jean s'efforçait de guider leur dialogue vers les récits d'enfance qu'il aurait voulu lui faire. Madeleine disait :

— Là-bas, les nuits sont toujours tièdes comme celle-ci, mais les étoiles sont bien plus grandes...

— Nous les verrons ensemble, — s'écria Jean, — et ce sera délicieux!

— Comment, ensemble?...

Alors, avec une voix mystérieuse, il lui annonça la résolution qu'il avait prise dans la montagne, après qu'il l'eut quittée, cette nuit :

— Je vous suivrai...

— Vous êtes fou, mon petit chéri.

— Pourquoi?

— Mais c'est impossible!... Je ne veux pas que vous brisiez votre vie!

— Oh! ma vie... Croyez-vous que je pourrais vivre sans vous?

— A votre âge, les amourettes passent.

— Les amourettes! Vous êtes méchante!... Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime...

Elle répondit, un peu agacée par ces enfantillages :

— Je vous aime, mais je ne peux pas aimer comme vous... J'ai un passé, moi, et, dans ce passé, il y a un souvenir que rien n'effacera.

— Un souvenir?

— Oui. Mon ami... celui qui est mort...

— Ah! M. Brémond...

— Je me souviendrai toujours de lui.

— Toujours?... Oh! non, Madeleine, je vous le ferai oublier!... Je comprends bien que, pour le moment, vous ne vous êtes pas encore attachée à moi, mais plus tard... Je serai très gentil, j'obéirai à toutes vos volontés, et puis je deviendrai célèbre...

— Célèbre! comment cela?

— Je ferai des tableaux, votre portrait... je suis sûr que j'aurai beaucoup de talent...

Et, comme il continuait à faire des plans, Madeleine eut pitié de lui. Elle était certaine de ne pas l'aimer : elle aimait Paul Brémond. Pour interrompre les discours de Jean, elle dit :

— Venez m'embrasser, mon petit ami...

Il le fit, mais sans enthousiasme, et, quand ils se furent séparés, Madeleine put reprendre le rêve lunaire où trônait la photographie de Paul Brémond. Ils marchèrent longtemps. Parfois, Jean murmurait :

— Je vous aime, je vous aime...

Et, près du sol, dans les mousses, sur les dentelles des fougères, les rayons blancs jouaient un jeu frôleur.

Madame Chauvelin, assise au bord d'une sente, riait éperdument ; François Pierre, avec un calembour, la prit par la taille, la renversa dans ses bras, et, parce qu'elle ne pouvait se défendre, madame Chauvelin, en riant, se donna. Puis ils se dirent des injures qui finirent en gaieté. Quand un mari a soixante ans, l'amant joyeux est le bienvenu. Ils se réconcilièrent donc, et se promirent de nouveaux plaisirs.

Sous la dernière lanterne vénitienne, les jeunes filles ne rougissaient plus des inconvenances de Nunès, madame Piot s'ennuyait, et, comme il se faisait tard, M. Jansen souffla dans une corne de chasse qu'il avait apportée.

On se réunit autour de lui. On se compta. Il manquait François Pierre et madame Chauvelin ; peu après, ils arrivèrent, et l'on rentra par les chemins qui, suivant le désir de M. Piot, étaient peuplés de rayons et de parfums.

XIII

Dans la galerie, M. Chauvelin, devant une table basse, se livrait sans doute à quelque travail minutieux, car il tirait la langue, clignait les paupières et se penchait sur son ouvrage jusqu'à le toucher du bout de son nez.

M. Piot, qui venait de jouer avec les petites Anglaises, s'approcha :

— Vous travaillez ?

Et il prit une des nombreuses feuilles qui couvraient le guéridon.



— Faites attention ! — dit Chauvelin, — ils sont encore frais...

— Qu'est-ce que c'est ?

Chauvelin méprisa M. Piot :

— Vous êtes Suisse, on le voit !

— Oui, je suis de Genève, — répondit posément M. Piot; — mais je dois vous avouer que je ne comprends pas très bien. Voici, me semble-t-il, des militaires coloriés à l'aquarelle, et, si l'on tient compte du drapeau qui orne le coin de cette page, on peut admettre qu'ils sont Russes.

— En effet, ils sont Russes !...

Chauvelin vouait ses loisirs à la peinture et faisait une collection de planches illustrées, représentant les divers soldats du tsar.

— Je vois que vous êtes patriote, — fit Riquet avec déférence.

— Certes ! je le suis de naissance, monsieur... Et je suis chef de bureau au ministère de l'intérieur.

— Ah !... toutes mes félicitations. Moi aussi, je suis très chauvin... bien que je sois notaire, fonction peu belliqueuse à vrai dire.

— Oh ! vous autres...

— Eh ! pourquoi pas ?... Notre patrie est petite, mais elle a des souvenirs nationaux, sans parler de son importance religieuse.

— Monsieur, je ne parle jamais de questions ecclésiastiques...

Le chef de bureau reprit son travail, et M. Piot admira son habileté à ne point mêler les couleurs.

Pendant ce temps-là, — c'est le lendemain du pique-nique, — Jean déjeune dans son lit, et, tout en mangeant un petit pain qu'il a recouvert de beurre et de miel, il pense : « Je suis aimé... » Ces mots lui paraissent un refrain délicieux, inconnu, qui lui rend encore plus agréable sa béatitude paresseuse, dans ce matin vibrant de soleil, après une nuit moins chaste que ne pouvait le faire prévoir la promenade au clair de lune.

A bouchées menues, Jean achève le dernier petit pain recouvert de beurre et de miel. Il s'étire, consulte sa montre

(déjà dix heures!) bâille, ferme les yeux, les rouvre, fait craquer ses mains, prête l'oreille à un bruit de pas, murmure :

— Dieu! qu'on est bien dans son lit!

Puis, d'un seul bond, il se jette dans son *tub*, s'habille, se coiffe, se dirige vers le balcon et siffle une fanfare guerrière. Au jardin, il voit les petites Anglaises. Elles courent derrière le ballon de cuir, que leurs pieds cognent de coups légers.

— Bonjour! — crient-elles.

Il leur fait un signe amical, protecteur; il allume une cigarette dont il suit la fumée. Les fillettes l'appellent :

— Jean, descends, dis! veux-tu?...

Il a grande envie de jouer avec elles, de faire des gambades et des sauts; mais chacun sait que les vrais amants ont besoin de recueillement, et, pour être un amant digne de sa maîtresse, quand il quitte sa chambre, il passe par la cour, évitant les fillettes. Puis, dans le petit bois, il commence une promenade solitaire, choisissant les allées les plus étroites, les plus romantiques, d'un air sentimental, langoureux et lamentable.

Il passe devant le hamac où se balance la dame de mœurs légères. Elle est seule, elle regarde Jean avec trop d'insistance, elle lui sourit; il baisse les yeux, presse le pas.

« Comment peut-on aimer ces filles éhontées? »

Puis, dans une clairière, il se couche, à l'abri des indiscrets, et, par respect pour la tradition, il décide de rêver, pendant une demi-heure.

Mais combien plus l'amuserait la joie des petites Anglaises!

M. Chauvelin peignait les bottes d'un chevalier-garde, quand le concierge remit une dépêche à M. Piot. Riquet ne put l'ouvrir: il en fut empêché par la cadette des petites Anglaises, qui, arrivant du jardin, sautait sur les genoux de son vieil ami.

Le mouvement fut si impétueux que la table chancela : la couleur s'échappa d'un godet, salit la page que le chef de bureau avait terminée, et celui-ci, furieux, voulut donner un soufflet à l'enfant. Mais alors, comme par miracle, M. Piot se dressa en face de Chauvelin, et la fillette, cachant

ses yeux derrière son coude levé, se prit à sangloter entre ces deux hommes véhéments.

— Hé! monsieur, hé! — disait le notaire. — On ne bat pas un enfant, que diable!

— Mes soldats, monsieur! — clamait Chauvelin, et, perdant la tête, il ajouta : — On voit bien que c'est une Anglaise!...

Cependant Josépha, qui avait appris l'arrivée d'un télégramme, entra dans la galerie. Elle vit son époux et l'adversaire, et s'élança au secours de Riquet :

— Qu'y a-t-il, mon Dieu?

M. Piot la rassura d'un sourire, et, très digne, s'éloigna de Chauvelin.

— Vous oubliez votre dépêche, — fit celui-ci, tendant le papier bleu.

Et Riquet répondit, avec une politesse hautaine :

— Je vous remercie, monsieur!

Josépha s'empara du télégramme. Tout à coup elle bondit, et son geste imita les gestes tragiques.

— Ah! c'est un comble!...

— Quoi donc, poulette?

— Eh! monsieur, c'est votre gendre... Lisez!... Il sera ici lundi : il nous faut donc partir un dimanche... Comme c'est agréable!... Vous supporterez cela, vous, monsieur Piot? Ah! en vérité, vous n'êtes pas un homme!...

Le notaire pâlit :

— Josépha, Josépha, je t'en prie... Toutes ces émotions me font du mal. Je souffre... Tiens! oui, j'ai ma crise. Là, dans le dos, aux reins, et voilà mon cœur aussi... Il me semble que j'ai un petit crapaud dans la poitrine...

Et Riquet s'écroula dans un fauteuil avec un grand soupir. Madame Piot se précipita, la fillette poussa des cris : un sommelier accourut, il parlait allemand et ne comprit pas ce qu'on lui disait. Josépha lui demandait de l'eau, il resta stupide; alors Chauvelin fut magnanime : il traduisit la phrase de Josépha, puis s'approcha du malade.

— C'est une syncope...

— Il en a déjà eu plusieurs, — répondit madame Piot.

Le concierge, survenant, offrit de coucher Riquet la tête

en bas et de lui défaire son gilet. Mais on préféra l'asperger d'eau froide ; et il revint à lui lentement. Il regarda tout le monde d'un air effrayé :

— J'ai cru que j'allais mourir... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Puis, tandis que Josépha lui prodiguait des caresses maternelles, il remercia le chef de bureau, et les deux vieillards se serrèrent la main.

Le concierge amena le docteur Jansen et celui-ci, bien qu'il n'eût jamais étudié la médecine, ausculta le notaire et recommanda une ou deux heures de repos. Deux domestiques prirent le malade dans leurs bras ; il se laissa transporter comme un petit enfant ; il geignait, et sa tête roulait de droite et de gauche, soutenue par la main amicale de Josépha.

Ce cortège disparaissait dans l'escalier quand Alex Claudius et Berlier arrivèrent dans le vestibule. Ils s'enquirent de ce qui s'était passé ; Chauvelin leur conta le malaise de M. Piot, et le docteur Jansen dit :

— Je crains que cet excellent homme ne soit très malade, car son muscle cardiaque est épuisé.

— Il doit être diabétique, — fit Claudius.

Et l'inventeur de la dégénérescence latine développa une théorie sur la compensation musculaire. Il avait une science universelle et médiocre, il jugeait les littératures et les cerveaux, et dédaignait tous les hommes dont l'origine n'était pas germanique. Berlier, qui lui tenait tête à l'ordinaire, garda le silence, car il méprisait la médecine, et, voyant sur le sol la dépêche restée ouverte, il la ramassa, la parcourut du regard :

— Tiens, le père du petit Lagier arrive lundi.

— C'est un peintre de talent, — fit Chauvelin ; — mais depuis quelques années il ne produit rien. On prétend que sa femme est folle.

— Oui, — dit le docteur Jansen, — elle est atteinte de manie lubrique. M. Piot m'a raconté des symptômes étranges, c'est un cas très curieux.

— Tous les Français sont ou seront fous, leur substance nerveuse est en dégénérescence... — commença Claudius.

Et aussitôt, Berlier lui répondit; alors les deux hommes s'éloignèrent pour discuter.

M. Jansen expliquait à Chauvelin les particularités de la maladie de madame Lagier; le chef de bureau manifesta un vif intérêt :

— Comment! chaque fois qu'elle est enceinte, elle guérit, et, après le sevrage, elle déraisonne?... Voilà qui est bizarre!

— Chut!... dit M. Jansen.

Jean ouvrait la porte du jardin.

— Je vais lui remettre cette dépêche, — fit Chauvelin.

Et, haussant la voix :

— Monsieur Lagier, voici un télégramme que votre grand'mère a oublié.

— Un télégramme?

Jean lut machinalement les mots imprimés :

— Ah! quel bonheur! papa arrive dans deux jours... Monsieur Chauvelin, vous n'avez pas vu mon grand-père?

— Il vient d'avoir une syncope, — soupira Chauvelin; et, sur un ton lugubre, il répéta : — Une syncope!

— Une syncope? fit Jean.

Et il interrogeait du regard le docteur Jansen, qui se hâta de le rassurer :

— Votre grand-père s'est évanoui, mais ce ne fut qu'un petit malaise. M. Piot est dans sa chambre. Je dois prendre un livre chez moi, montons ensemble... voulez-vous?

Et M. Jansen entraîna le gamin; le chef de bureau retourna aux soldats russes.

Riquet était couché; Josépha lui bassinait les tempes avec du vinaigre. La vieille dame mit un doigt sur ses lèvres quand son petit-fils entra.

— Comment va-t-il? — demanda Jean à voix basse.

— Mieux, mais il souffle très fort et cela m'inquiète. Il faudrait le dévêtir.

— C'est toi, mon petit? — fit M. Piot, se soulevant sur l'oreiller.

— Oui, c'est moi, grand-père... Comme c'est méchant d'être malade!

— Mais je ne suis pas malade!

Pourtant il respirait difficilement, gonflait ses joues à chaque aspiration, et ce ne fut pas sans peine qu'on retira le caleçon de ses jambes enflées.

Afin de préparer des cataplasmes à la moutarde, souverain remède contre tous les maux, Josépha sortit et Riquet alors attira Jean dans ses bras.

— Ton père arrive lundi...

— Oui, je sais. Ne te fatigue pas...

— Laisse-moi parler; je me sens mieux, et il faut profiter des minutes où nous sommes seuls pour nous faire nos adieux.

Oppressé, Riquet s'arrêta, et Jean lui prit la main, une main dont les doigts étaient noueux, élargis comme des spatules.

— Grand-père, pourquoi dis-tu : « nos adieux »? Tu me fais du chagrin... C'est « au revoir » qu'il faut dire...

— Mon chéri, il faut que tu le saches, je suis très malade... Depuis cinq ans, j'ai le diabète, oui, le diabète, et mon cœur est gravement atteint; je vous l'ai caché parce qu'il est inutile de se plaindre d'un mal qu'on ne peut guérir... Je mourrai subitement, une nuit, sans que personne s'en aperçoive, et l'on me trouvera, le lendemain, déjà froid, dans mon lit.

— Oh! grand-père, ne dis pas cela!

— Ah! ce n'est pas gai, et je regretterai la vie...

M. Piot dut s'essuyer les yeux, il toussa, et reprit :

— Écoute-moi bien, mon petit. Écoute-moi sérieusement. Ta grand'mère est une sainte femme, je lui dois tout mon bonheur...

M. Piot se moucha.

— Je lui dois tout mon bonheur; mais elle est parfois injuste et subit trop l'influence de ses amis... Ses amis sont vertueux, et pourtant ils n'ont point cette bienveillance dont il ne faudrait jamais se départir en jugeant le prochain..

M. Piot n'était pas orateur et s'embarrassait dans son discours. Il mit quelque temps à débrouiller le fil de ses pensées et continua lentement :

— Eh bien! je dois réparer une des injustices que ma femme a commises sans le vouloir; oui, je dois réparer... Mon chéri, il s'agit de ton père.

— De papa?...

— Oui, de ton père. Je te supplie d'oublier tout ce que tu

as entendu sur son compte, je t'en supplie... Vraiment, il eut raison d'agir comme il le fit, et tu as bien fait de le défendre l'autre jour. C'est un noble cœur : les souffrances l'ont aigri... Je désire que tu l'aimes.

— Mais je l'aime déjà, grand-père !

— Vois-tu, moi, je n'ai jamais eu le courage de lutter avec madame Piot ; je suis trop pacifique, c'est un péché dont je m'accuse : le vrai chrétien doit combattre pour ce qui lui paraît être le bien.

Jean nota que M. Piot se contredisait. N'avait-il pas affirmé, l'autre jour : « Il faut savoir s'humilier, même dans certains cas où l'on aurait le droit de ne pas le faire »?... Mais les paroles de Riquet devinrent si intéressantes, et l'émotion de Jean était si grande qu'il oublia bien vite cette critique menue.

— Ton père n'est pas coupable, mon chéri, — disait M. Piot ; — et, si ta tante Irène a quitté notre toit pour suivre sa sœur, c'est qu'elle était malheureuse à la maison... Irène traîne de la jambe gauche, et ta grand'mère, que cette infirmité humiliait, la reprochait souvent à la pauvre petite... Tu la verras, elle est bonne et douce ; le pasteur Maubel ne l'aime pas : elle ne croit point en Dieu... Elle est instruite, trop instruite, et sa science lui a donné des idées fâcheuses... Mais, que veux-tu ? ce n'est pas sa faute si ces idées lui sont venues...

M. Piot hésita, puis, prenant courage :

— Il y a encore autre chose, — dit-il, — mais cela est abominable ! une accusation horrible ! et je ne te la dirai pas... Sache seulement que ton père est innocent. Notre cité, vois-tu, est trop crédule aux calomnies, c'est là son grand défaut : et moi, je suis très coupable de ne pas avoir lutté contre une cabale honteuse.

— Dis-moi, grand-père, comment se fait-il que, pendant quinze ans, je n'aie jamais vu papa ?

— Eh ! le sais-je ?... Le pasteur Maubel a surnommé ton père l'Antechrist.

— Mais pourquoi ?... Tu m'affirmes qu'il n'est pas coupable...

— Pourquoi ?... parce que, parce que... Des calomnies, des calomnies... Je n'ose te raconter... Enfin, il vaut peut-être mieux que je t'explique. Moi, je pourrai au moins te

montrer combien cette accusation est fausse... Voilà... mais prends bien garde que ce sont des mensonges... Voilà: quand Irène a suivi ton père, on a prétendu... on a prétendu que c'était... par amour...

— Par amour?...

— Oui, et c'est vil, ignoble, écœurant! Irène est une fille loyale, innocente! oui, innocente, je le jure!... Et ton père est un honnête homme... Et cette pauvre Irène est laide, elle boite, elle est toujours fourrée dans les livres... Ah! mon Dieu, faut-il que les gens!...

Épuisé, M. Piot s'arrêta, et il fut très effrayé de voir son petit-fils qui serrait les poings et se mordait les lèvres.

— Mon chéri, je n'aurais pas dû te dire... Mais, vois-tu, cela m'étouffait! Il y a si longtemps que je suis lâche.,, Pardonne-moi...

— Te pardonner? Mais toi, tu n'as rien fait... Ah! les autres... Ceux-là!...

— Oh! mon petit Jean, mon petit Jean, je t'en prie, ne dis pas à ta grand'mère que je t'ai tout raconté... ne le lui dis pas, je t'en supplie, la vie ne serait plus tenable...

Le regard de M. Piot implorait, sa bouche était suppliante et pitoyable.

— Je ne dirai rien, grand-père, je te le promets...

Alors le notaire serra Jean sur sa poitrine. Ils restèrent quelques minutes ainsi, et, quand ils se séparèrent, ils avaient les yeux pleins de larmes.

— Allons, allons, — fit M. Piot, — il ne faut pas s'attrister : ce sont des choses anciennes... Et puis, ne devons-nous pas accepter les épreuves que le ciel nous envoie?

Josépha entrait, portant un cataplasme jaune.

— Il faut que tu descendes, mon enfant, — dit-elle, — la seconde cloche a déjà sonné; tu seras en retard.

Jean fit semblant de ne pas entendre; il resta au chevet de M. Piot : il tirait une première vengeance de la conduite de sa grand'mère.

— Je te dis de descendre! voyons, obéis!

Pour lui rappeler sa promesse, Riquet serra la main de son petit-fils, et Jean partit, en pinçant la bouche avec dédain quand il passa devant Josépha.

Le déjeuner fut maussade. Les deux amuseurs de madame Chauvelin étaient jaloux du flirt élu ; M. Jansen songeait à ses amours d'Égypte, et Madeleine réfléchissait à l'aventure où elle s'était engagée.

Quand on se leva de table, elle avait pris une résolution qu'elle désira exécuter aussitôt. Elle pria Jean de l'accompagner à la promenade, mais il refusa, à regret : il ne pouvait abandonner ses grands-parents pendant les dernières heures de leur séjour. Il avait une voix si navrée que Madeleine lui dit :

— Êtes-vous malade ?

— Non, mais il se passe des choses...

Il ajouta :

— Je vous conterai cela plus tard !

Et, du bout des lèvres, il lui envoya un baiser.

L'après-midi fut très longue. Madeleine, assise auprès de son père, ne lut pas le livre qu'elle tenait dans ses mains. Elle avait des remords : les femmes regrettent le plus souvent, à leur premier adultère, cette vertu qui leur permettait de mépriser les épouses coupables. Cependant Madeleine trouvait ses remords absurdes, et, pour se les expliquer, elle imagina une fable qui ne tarda pas à lui paraître une vérité absolue. Au réveil, ce jour-là, elle avait pensé à Jean avec une tendresse qui ressemblait à un début d'amour, et c'est ainsi qu'elle avait expliqué les regrets de sa conscience : — aimer Jean, c'était trahir Paul Brémond.

L'âme romanesque de la jeune femme se plut dans cette interprétation habile de phénomènes très ordinaires. Et Madeleine pleura son amant-fiancé, voulut se persuader qu'elle se trompait, que Jean lui était indifférent ; mais les remords persistèrent... Elle voulut n'y plus penser, elle y pensa davantage ; elle y pensa en s'habillant, en se promenant, pendant le repas ; et ce fut au dessert, en mangeant des raisins secs, qu'elle découvrit l'unique moyen de ne pas abandonner la tâche entreprise, de ne pas trahir Paul Brémond. Elle allait tout avouer à son petit ami, elle lui dirait qu'elle était trop malheureuse de n'avoir jamais connu les caresses de son amant-fiancé, que le roman lu dans la clairière lui avait suggéré l'idée de rem-

placer par un rêve cette réalité tant désirée : elle dirait cela, et, sans doute, Jean ne voudrait plus l'aimer, il lui ferait des reproches cruels, l'offenserait par des mots très durs, et, de nouveau, éternellement, elle pourrait rester fidèle à celui qu'elle avait tant chéri sur la grève de Stalimène où, bruyantes, plaintives, jaseuses parfois, les vagues du soir crient, pleurent et rient, lorsque jaillit, à l'horizon, le Scorpion dont les étoiles sont rouges, vertes ou bleues...

Aux pensées de Madeleine le docteur Jansen fut un compagnon discret. Il connaissait l'âme de sa fille et ne la trouvait pas admirable; mais, à force d'étudier des philosophies dont l'apogée fut courte, M. Jansen avait acquis cette incertitude qui n'est pas sans douceur et qui distingue malaisément les actes vertueux des actes répréhensibles. Il avait gardé pour seule religion le culte des formes belles : or, Madeleine évoquait à ses yeux des souvenirs de statues et de vitraux, et il lui en témoignait une reconnaissance infinie qui s'ajoutait à la naturelle complaisance d'un père pour son enfant.

Cependant au chevet du lit où M. Piot dormait, Jean avait remué de tristes pensées. Il voyait la vie sous des couleurs sales, boueuses et grises, au travers des calomnies que le pasteur Maubel et madame Piot n'avaient pas détruites. Et le dégoût que lui inspiraient ces calomnies diminuait son respect conventionnel pour les vieillards. A cette heure, Jean découvrait qu'il n'existe pas de gens respectables par définition.

Il citait son père et Josépha au tribunal de sa conscience, et d'instinct, sans même recourir au témoignage de son grand-père, il condamnait madame Piot, il exaltait la conduite de M. Lagier. Deux femmes, Irène et Madeleine, avaient approuvé cette conduite : elle était donc admirable...

Dans la soirée, il fut évident que le malade ne pourrait partir le lendemain ; alors madame Piot annonça qu'elle resterait, elle aussi.

— C'est impossible, grand'mère, — fit Jean, — tu ne peux pas rester, puisque mon père arrive !

Madame Piot protesta : elle ne céderait pas la place à son gendre. On allait lui envoyer une dépêche. Jean riposta qu'il était trop tard. M. Piot assura que Josépha lui rendrait service en retournant à Genève :

— Tu iras à mon étude, poulette, je t'en prie, et tu expliqueras...

Elle l'interrompit :

— Soit ! je partirai puisque vous me chassez !... D'ailleurs le pasteur Maubel dîne chez nous, demain...

Elle quitta la chambre et s'en alla préparer sa malle dans le corridor. Quand ils furent seuls, M. Piot et Jean murmurèrent des phrases courtes, bienveillantes ; parfois leurs mains se serraient, et une même pensée unissait leurs tristesses : les choses de ce monde sont incertaines et passagères. L'un craignait de mourir et l'autre de perdre Madeleine.

A minuit, madame Piot renvoya son petit-fils. Elle adoucit sa voix pour lui souhaiter une bonne nuit, et, sur le seuil, elle voulut l'embrasser, mais il ne se prêta pas à cette caresse. Il détestait Joséphа, exagérant les griefs qu'il avait contre elle, et oubliant les soins dont elle avait entouré son enfance.

Il rentra dans sa chambre, appela Madeleine, mais elle se garda bien de répondre : le balcon n'était pas favorable à la rupture qu'elle se flattait de provoquer.

Madeleine dormait sans doute... Jean se coucha. Puis il voulut mettre en ordre sa conscience, mais il ne put y parvenir, tant ses pensées étaient diverses, ondoyantes, petites vagues aux facettes innombrables.

Son père allait arriver... Madame Piot était infâme... Est-ce qu'un frère peut aimer sa sœur ?... Le pasteur Maubel, un affreux homme !... qui aurait pu croire cela ?... M. Piot était très malade, il avait le diabète... le diabète, nom grave d'une maladie que Jean ne connaissait guère... Madeleine était restée seule toute l'après-midi, elle était fâchée, peut-être... Ah ! la vie est compliquée, très compliquée...

Jean souffla sa bougie et se demanda de nouveau s'il avait le droit de suivre sa maîtresse dans des voyages, quand de tels drames bouleversaient sa propre famille. Il plaignit son père, souhaita l'embrasser, chercha encore une fois où était le devoir, ne le trouva point, s'endormit, eut des rêves ; ils se groupèrent autour d'un poème, — et ce chef-d'œuvre de Vigny, *la Maison du Berger*, servit de Leitmotif à des désirs d'amours passionnées et très chastes, sur une montagne où il n'y aurait pas d'hôtel.

XIV

Pendant la nuit, un orage se forma à la cime des Rochers. Il surgit en un buisson d'éclairs; les nuages couvrirent le lac; rebondirent contre les monts du Jura; toute la vallée fut dans le brouillard, et, au matin, une pluie fine se mit à tomber.

A neuf heures, l'omnibus jaune traversa la cour et s'arrêta au perron. Josépha, que l'idée de revoir le pasteur Maubel rendait presque joyeuse, écrasa son petit-fils dans ses bras robustes, lui recommanda M. Piot, qui avait bien dormi, et, retroussant ses jupes, monta dans la voiture; Jean ferma la portière.

— Soigne-toi bien, mon chéri. Adieu... adieu...

— Au revoir!

Et il regretta d'avoir été impertinent avec sa grand'mère, qu'il ne reverrait plus de longtemps. Puis il se dit :

« Sa conduite envers papa a été infâme. »

Et, comme l'omnibus disparaissait derrière le bouquet d'arbres, il rentra dans le vestibule.

Au concierge il parla des chambres qu'on devait préparer pour son père et pour sa tante, commanda des fleurs afin d'orner les cheminées, feuilleta des horaires. Il avait un pli d'attention à ses sourcils et prenait des attitudes, car les confidences qui lui avaient été faites lui donnaient du prestige à ses propres yeux, et il était responsable de la santé de son grand-père. Quand il eut trouvé l'heure du train, il se dirigea vers l'escalier.

Sur les marches, les trois petites Anglaises étaient assises, mélancoliques et désœuvrées. Lorsque Jean passa, elles se retournèrent, boudeuses.

— Méchant! méchant! — murmura la cadette.

Et, plus hardie, l'aînée demanda :

— Pourquoi tu ne veux plus jouer avec nous?

— Méchant! méchant! — reprirent les deux autres.

Toutes trois se mirent à pleurer.

Jean les consola de son mieux, leur fit des promesses, leur expliqua qu'il était très occupé parce que son père allait arriver le lendemain.

— Ton papa?... Notre papa à nous, tu sais, il est mort.

— Comment il est, ton papa?

— Et ta maman, est-ce qu'elle vient aussi?

— Quand il sera là, ton papa, est-ce que tu joueras encore?

Elles parlaient avec un joli accent et des gestes familiers. Jean les prit dans ses bras; l'aînée et la cadette grimpèrent sur ses genoux; la troisième, juchée sur son dos, lui tirait les cheveux. Elles riaient, et Jean, sous leurs caresses, oubliait qu'il devait avoir du chagrin, qu'il devait être sérieux, et même qu'il était l'amant de Madeleine.

— May! Maud! Mabel! venez!... — appela une gouvernante.

May, Maud et Mabel firent signe à Jean qu'elles ne voulaient pas répondre, et, comme il se levait, elles se pendirent à ses habits.

Au palier de l'étage, Madeleine parut. Elle sourit aux fillettes, qui lui firent des révérences, et, serrant la main de Jean :

— Quelle pluie fastidieuse! — dit-elle. — Votre grand-père va mieux?

Puis, sans écouter la réponse, elle continua son chemin, à pas lents et fatigués. Madeleine avait mal dormi, ses remords ayant augmenté; elle était décidée à suivre le plan qu'elle s'était tracé, la veille: c'est pourquoi elle ne s'attarda point à causer avec Jean.

Il en fut surpris et songea que son amie était sans doute fâchée. Quand il entra chez M. Piot, le vieillard demanda :

— As-tu la migraine, mon chéri?... Tu as l'air malade ou, plutôt, soucieux.

— Mais non, grand-père, je n'ai rien... Naturellement, je suis un peu ému, parce que demain je vais voir papa, et il me semble que jamais je ne pourrai assez l'aimer pour compenser tout ce qu'il a souffert.

Il ne mentait pas : il pensait à M. Lagier autant qu'à Madeleine; c'était deux courants d'idées parallèles qui se coulaient dans son cerveau avec une égale violence.

Alors Riquet parla du ciel épouvantable qui lançait contre

les vitres des paquets d'eau et rendait si triste l'horizon. La cloche du déjeuner sonna. M. Piot choisit quelques plats sur le menu et dit :

— Je me lèverai ce soir, mais, je t'en prie, laisse-moi seul cette après-midi. L'air de cette pièce n'est pas favorable à ta santé, et je veux que demain tu aies une mine superbe. Amuse-toi, cause avec le docteur Jansen, avec M. Claudius : ce sont des hommes éminents. A leur contact, tu apprendras beaucoup de choses. Présente aussi mes compliments à madame Berlier ; ce matin, elle a fait chercher de mes nouvelles, c'est fort aimable, et tu l'en remercieras. N'oublie pas...

Avant de descendre à la table d'hôte, Jean visita l'appartement qu'il avait retenu pour son père et pour sa tante : il demanda un supplément de meubles, une chaise longue, afin de rendre plus accueillantes ces chambres d'hôtel, si hostiles, d'abord, aux arrivants.

Pendant le déjeuner, chacun se lamenta : madame Chauvelin déclara que, « même en villégiature, le dimanche est insupportable » : François Pierre proposa de jouer une charade, nul n'accepta ; et l'on destina, en général, les loisirs forcés de l'après-midi à la correspondance.

Madeleine, la première, quitta la table ; Jean la suivit dans le vestibule et, penché vers elle, chuchota quelques mots, d'un air voluptueux et pudique.

— Vous n'y pensez pas ! — se récria-t-elle.

— Pourquoi ? — fit Jean qui désirait lui plaire et n'avait rien trouvé de mieux.

— Tenez ! faisons une partie de dames, si vous voulez ?... Connaissez-vous ce jeu-là ?

— Oui, très bien ; je vous battrai, que pariez-vous ?

— Nous verrons. Aujourd'hui, je suis lasse et jouerai mal...

Jean regardait son amie. Elle paraissait s'appliquer à la partie et cependant n'y songeait guère. L'heure des aveux était venue, et Madeleine craignait de s'exprimer avec trop de franchise. Bientôt, elle s'appuya au dossier de son fauteuil.

— Vous souvenez-vous du livre que nous avons lu ensemble ? — dit-elle.

— Non, quel livre ?

— Ce roman... vous ne vous rappelez pas?... dans la clairière... le jour de l'arrivée de vos grands-parents...

— Ah! je sais... un livre très immoral... et vous m'avez demandé...

— Je vous ai demandé si ce que l'auteur disait était vraisemblable.

— Oui... Eh bien, à présent, moi, je vous assure que ce n'est pas vraisemblable!... Voyons, quand on se donne, la pensée ne peut pas s'en aller... Et si j'ai hésité l'autre jour à vous répondre, c'est que j'ai voulu faire celui qui n'a pas de scrupules, pour me vanter, pour que vous ne me traitiez plus en enfant.

Cette phrase, il l'a dite si gentiment que Madeleine hésite. Elle a peur de le faire souffrir; puis, égoïste, afin de ne pas tromper Paul Brémond, afin de garder cette auréole que lui donnent ses amours posthumes, et songeant qu'elle ne doit rien à cet adolescent dont elle ignorait l'existence quelques semaines auparavant, elle soupire :

— Vous avez tort. C'est possible... J'ai essayé, moi, et j'ai réussi, tout à fait réussi.

Elle ferme les yeux, elle attend une insulte. Jean réfléchit à ce que Madeleine vient de dire. Cela lui semble affreux, mais les mots n'étaient pas d'une clarté assez probante : il n'ose parler. Étonnée de son calme, plus audacieuse, poussée par le besoin de se sacrifier, Madeleine reprend :

— C'est pour cela que je ne puis vous aimer comme vous m'aimez...

Jean murmure, si doucement qu'elle le comprend à peine :

— Monsieur Brémond?...

— Oui.

Il ne lui fait aucun reproche. Sa tête est vide et il lui paraît qu'il voit Madeleine très loin. Il serre ses mains l'une contre l'autre.

— Pourquoi?...

Elle se tait : elle se rappelle sa jeunesse morne devant le ciel de Norvège, la nuit de ses noces, l'espérance qui lui a permis de vivre, le deuil effrayant où l'a plongée la mort de l'amant-fiancé, les lendemains sans désirs, et, comme elle ne peut expliquer tout cela, comme elle souhaite une

rupture qui apaisera ses remords, elle garde le silence et baisse les paupières pour cacher son regard.

Jean veut mourir.

Lentement, ses yeux deviennent humides; une larme se forme, une autre, elles tremblent au bout des cils, elles glissent sur la joue. Il ne veut pas pleurer devant Madeleine. Il se lève, s'appuie à la table. Une rondelle du jeu de dames tombe. Il n'y prend garde. Il dit :

— Adieu...

— Adieu...

Madeleine le regarde s'éloigner. Elle range méthodiquement les dames dans leur boîte; puis, au salon, pour se distraire, elle feuillette des journaux.

Jean gravit l'escalier. Il entre dans sa chambre (sur la table, il y a des gants de femme), s'en va, retourne au vestibule et se met à marcher dans le corridor.

Madeleine sort du salon, et Jean, qui passe devant la porte, se trouve en face de la jeune femme, et il se sauve, se jette, tête nue, sur les terrasses où les rafales tourmentent ses habits. Il suit une sente qui s'enfonce dans les buissons. Il ne sait ce qu'il fait, il veut fuir, ne plus voir Madeleine, ni aucune autre femme, ne plus rentrer dans cet hôtel, ne plus penser, et surtout secouer le souvenir de ces baisers qui le poursuivent et que la pluie imite en frôlant les feuilles des arbres.

La pluie tombe en lignes droites; elle ravine les chemins, inonde les champs; des nuages pèsent, sales, lourds, à mi-côte de la montagne. Coupé de ronces, le sentier file sous un petit bois, s'enroule aux flancs d'un ravin, traverse une forêt, puis, taillé en corniche parmi des herbages qui dévalent jusqu'au précipice d'un torrent, il trace une ligne noire, perdue à son extrémité dans une brume...

Et c'est là que Jean s'arrête.

Autour de lui, tout n'est que brouillard : murailles jaunâtres où, par endroits, on voit croître et s'effacer la cime d'un sapin et le chaume d'une ferme. Assis dans la boue, la tête dans les mains et les coudes aux genoux, Jean pleure sans s'apercevoir que la pluie rabat à son front une longue mèche de cheveux. Il ne sait pourquoi, la conduite de sa maîtresse lui paraît plus vile que toute autre : il la sent, d'instinct,

ignoble, dégradante, la pire des trahisons. Il pleure. Il n'a d'autres pensées que d'échapper à son chagrin, et, d'un mouvement puéril, tout à coup, il s'élance, sur la prairie qui dévale vers le précipice.

D'abord, il garde l'équilibre, puis fait un faux pas, glisse, tombe sur le dos, roule, roule d'une vitesse accrue ; il accroche ses mains aux herbes, à la terre qui cède en mottes éboulées ; avec des pierres il roule, meurtri, affolé, et le souvenir de son père est dans son cœur comme un remords. Il roule en tourbillon, et, brusquement, ses bras heurtent un arbre : dans un grand geste de désespoir, ils l'enlacent, et les muscles, tendus par la crainte, sont assez robustes pour soutenir le choc de tout le corps.

Jean se relève et voit la distance qu'il a parcourue. Le sentier est très loin, là-haut, dans le brouillard. De l'autre côté, sous les racines de l'arbre, les champs s'affaissent en falaises où la mort était certaine.

Et Jean tremble et frissonne : il a très peur de la mort... On aurait trouvé, dans les rochers, un cadavre à peine reconnaissable; des oiseaux, des vautours, sûrement, lui auraient crevé les yeux, et son père, qui vient chercher auprès de lui un peu de joie, serait arrivé juste à temps pour des funérailles... Jean tourne le dos au précipice et réfléchit.

Son père?... l'accusation abominable?... Tout est possible, puisque Madeleine a trahi son amour... Ah! il ne veut plus s'occuper des femmes; il les englobe toutes dans son mépris, toutes, sa grand'mère, sa tante Irène, Madeleine, madame Chauvelin, la dame du hamac, toutes, et pour M. Piot et pour son père seuls il conserve de l'affection. Mais ceux-là, comme il les aime!... Comme il voudrait leur dire tout ce qu'il vient de souffrir!... Il se consacre à leur bonheur, il confondra leurs ennemis, et peut-être un jour connaîtra-t-il d'autres joies plus nobles que celles où se complut Madeleine...

Le vent est tombé; les murailles de brouillard se rapprochent, plus épaisses, obscures. Prudemment, soucieux de ne plus risquer sa vie (elle est précieuse, pour le bonheur de son père), Jean se remet en marche. Ses vêtements sont déchirés, sordides; ils se collent à ses membres, et les poi-

gnets de sa chemise sont réduits à l'état de linges dont les plis le chatouillent.

Il gagne le sentier. Ses pensées se divisent nettement : de la haine, de l'amour. Elles se compliquent : regrets, désirs, colères, humiliations... Il souhaite n'avoir jamais connu les caresses d'une femme ; il a perdu Madeleine... Et derechef il déteste Paul Brémond, Josépha, le pasteur Maubel ; il adore M. Piot et son père, et regrette les voyages qu'il aurait faits avec sa maîtresse.

La pluie, à présent, lui est intolérable ; elle coule sur ses cheveux, elle descend le long de son cou ; ses souliers font un bruit humide.

« Au moins aurais-je dû me casser la jambe ! » songe-t-il en constatant que ses habits sont ridicules.

Puis, quand l'hôtel émerge de la brume, Jean, pour éviter les questions, décide de rentrer par les cuisines ; — et les servantes ont de grands éclats de rire en le voyant passer.

Dans sa chambre, il retrouve les gants de Madeleine : il les prend, les regarde, se souvient trop, et les jette au fond du tiroir où il met ses bottines. Cette profanation ne peut l'empêcher de se rappeler les mains de son amie. Un soir, sur le balcon, elles parurent, hors de leur fourreau, si blanches...

Toute la dignité que lui a procurée la peur du ridicule disparaît ; il voudrait revivre l'existence si paisible qu'il a menée à Genève, l'idylle avec la petite fille qui passait sur le chemin de Prégny, et, dès que sa toilette est terminée, il se rend chez M. Piot pour chercher un secours contre sa mélancolie dans la tendresse du vieillard.

Riquet est encore couché : tout à l'heure, il a eu des éblouissements. Cependant il accueille gaiement son petit-fils.

— Eh bien ! vous êtes-vous amusés ?... As-tu fait mes remerciements à ton amie ?

Jean avoue qu'il a oublié de les faire, et Riquet le gronde.

— Oh ! ne me gronde pas aujourd'hui, grand-père.

— Qu'est-ce que tu as, mon chéri ?

— Rien... non, je ne peux pas te dire...

Alors M. Piot soupçonne la vérité :

— Est-ce que tu aurais une amourette ?

— Une amourette ?... moi !

Jean rougit ; il désire se confesser, mais il n'a pas le droit de livrer un pareil secret. Riquet observe ce trouble et réplique :

— Prends garde, mon petit, prends garde ! L'amour procure de grandes joies ; mais c'est aussi un esclavage, et tu as des devoirs à remplir...

Pour détourner la conversation, Jean propose à M. Piot de dîner en tête à tête : ils profiteront mieux de leur dernière soirée. Cette preuve d'affection touche profondément Riquet. Toutefois il proteste :

— Mais non, mon chéri, je ne veux pas...

— Pourquoi ? Ce sera charmant, tu verras ! Nous causerons de mon père : il faut que je le connaisse tout à fait bien avant son arrivée.

Et, comme Jean a refoulé ses larmes, M. Piot cède, ravi.

A la table d'hôte, on remarque l'absence de Jean Lagier. Pour être spirituel, François Pierre demande à Madeleine des nouvelles de son petit amoureux : la jeune femme se fâche, Berlier et Claudius ricanent, et le docteur Jansen prie François Pierre de ne point ennuyer sa fille. Madame Chauvelin prend le parti de son amant, M. Chauvelin le lui reproche.

Là-haut, Riquet et son petit-fils essaient de se leurrer l'un l'autre et de paraître joyeux.

— Tu ne manges rien ! — se disent-ils alternativement.

M. Piot sent que ses jambes sont enflées; il en éprouve de l'inquiétude... Jean se demande s'il n'aurait pas mieux valu périr, dans le précipice, afin de donner des remords à Madeleine.

De temps à autre, ils échangent des phrases insignifiantes. Des idées noires troublent M. Piot : il pense à la mort et craint de se réveiller dans une tombe.

— Mon petit, tu vas me promettre de ne pas me laisser enterrer sans qu'on m'ait fait une piqûre.

Et Jean, qui maudit en lui-même toutes les femmes, sursaute au bruit de cette phrase :

— Mais, grand-père...

— Eh ! mon enfant, cela ne fait pas venir la mort d'en parler... Je t'en prie ! promets... je serai plus tranquille...

— Je te le promets...

Et, tout à coup, Jean éclate... Alors Riquet pleure, lui aussi, et renifle ; et le gamin a des hoquets, et le vieillard des soupirs ; et leurs mains s'étreignent. Ils veulent se consoler et ne le peuvent; leurs sourires se changent en grimaces, et le ventre de M. Piot ondule sous les draps, et les poings de Jean tamponnent des yeux en fontaine.

— Comme nous sommes bêtes ! — fait Riquet.

Et il sanglote.

— C'est ridicule ! dit Jean.

Et il sanglote.

— Allons ! allons !... Ah ! ah ! mon pauvre chéri...

— Voyons, voyons, grand-père !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

Enfin, ils se calment, mais ils n'osent plus parler et les heures passent, escortées d'images.

Jean a la migraine, il se lève :

— Bonne nuit, grand-père.

M. Piot ne répond pas : il s'est endormi...

Jean retourne dans sa chambre, il écoute à la cloison pour savoir si Madeleine est chez elle. Il n'entend rien ; mais bientôt des pas sonnent, des chaises sont remuées : Madeleine va se coucher. Elle défait ses cheveux, des épingles tombent sur le marbre du lavabo ; elle enlève sa robe et la plie, — et Jean habille chaque bruit des gestes qu'il connaît.

Il va sur le balcon, le quitte, sort dans le corridor, monte à l'étage supérieur, entre dans l'appartement que son père doit occuper le lendemain, et, comme il n'a pas d'allumettes, à tâtons, il cherche un siège. Ses mains heurtent la chaise longue ; il se couche, de nouveau il pleure et s'endort lourdement.

A l'aube, il s'éveille brisé de fatigue et meurtri par la migraine qui serre son front d'un casque étroit.

G. BINET-VALMER

(A suivre.)

UNE OPÉRATION FINANCIÈRE

SOUS LOUIS XIV[1]

— 1654-1677 —

I

La ville de Lyon, dressée par Henri IV et par Richelieu à obéir passivement aux agents du roi, en conserva l'habitude sous Mazarin. Elle ne prit aucune part à la Fronde. S'il y eut quelque agitation dans le « populaire » en 1653, la misère seule en fut cause : le bruit ayant couru d'un accaparement, les ouvriers s'émurent et malmenèrent quelques marchands de blé. Mais la police suffit à calmer les émeutiers que des exécutions sommaires achevèrent de terroriser. La fidélité de Lyon ne le préserva pas, pourtant, des rigueurs fiscales de Mazarin. Malgré l'édit du 21 août 1641 — dernier legs de Richelieu — qui déchargeait la ville de toutes taxes faites ou à faire pendant six ans, moyennant le paiement à l'épargne de 1 347 338 livres, Lyon subit nombre d'exactions nouvelles. Elles surprirent peu des gens habitués à la fragilité des promesses royales. Quand le prévôt des marchands, Mascranny, et le procureur général de la ville, Grolier, portèrent

1. Les éléments de cette étude sont empruntés aux Archives municipales de Lyon. Nous rappelons ici, pour éviter de le répéter dans la suite, que, parmi les séries le plus souvent citées, la série AA contient la correspondance, la série BB les procès-verbaux du Consulat, la série CC les pièces de comptabilité.

au nouveau roi, suivant l'usage, l'hommage de la ville, et demandèrent en échange la confirmation de ses privilèges, on les reçut bien, mais le surintendant leur signifia qu'il en coûterait à Lyon 852 340 livres. Le Consulat de Lyon se récria, et discuta la note, très discutable en effet. — « De tout ce que dessus, en bonne justice, aucune taxe demandée n'est due », déclarèrent les échevins. Mais l'un d'eux ayant remarqué judicieusement que « la saison n'était pas bonne pour obtenir justice », ils offrirent 300 000 livres. Mazarin protesta que c'était peu. On marchanda, et, après débats, on transigea à 447 308 livres. Les échevins furent gracieusement autorisés à les emprunter, et, au besoin, « à contraindre leurs concitoyens refusant de contribuer audit prêt ». Et de nouveau, le roi s'engagea à ne faire pendant dix ans « aucune taxe, d'aucune manière » sur la ville[1]. Il va sans dire que cette promesse ne fut pas tenue. En 1653, sur la ville tomba une pluie d'édits bursaux, dont elle dut s'abriter par de nouveaux sacrifices : 200 000 livres en 1653 ; 236 000 en 1655 ; 405 000 en 1659[2]. Lyon souffrait donc, sous Mazarin, autant que sous Richelieu, des entreprises fiscales du gouvernement. Comme elles s'ajoutaient aux impôts ordinaires et aux rigueurs d'un régime douanier aussi productif pour le roi que meurtrier pour les marchands et fabricants, c'était de la part des habitants un gémissement continuel sur la misère croissante, la décadence de la ville, la concurrence triomphante des étrangers.

Vieille chanson, que la municipalité lyonnaise entendait depuis un demi-siècle. Elle s'en était souvent émue, et en avait fidèlement rapporté l'écho au gouvernement. On l'avait vu le Consulat affronter la colère de Sully qui « avait conçu une haine particulière pour Lyon », et qui « se plaisait à surcharger la ville, comme chacun sait »; lutter sous Louis XIII contre les exactions de la douane de Lyon, de la douane de Valence, reconstituée au mépris de toute justice[3];

1. CC. 328. Remontrances du 26 août 1645, et arrêt du Conseil du 27 octobre.

2. CC. 319 et 328 : quittances des trésoriers de l'épargne ; arrêts du Conseil des 8 mai 1655. 3 mai et 8 nov. 1659.

3. Créée en 1595 pour procurer au roi les 20 000 écus qu'exigea le seigneur d'Izimieu pour rendre à Henri IV la ville de Vienne, elle survécut au paiement de a somme. Abolie en 1611, après de pressantes réclamations des Lyonnais, elle fut

protester sans relâche contre « les inventions ruyneuses » du fisc. La devise de ces infatigables « poursuivants en cour » était : *Fluctuamus, non frangimur undis*, et l'on disait à Paris que les Lyonnais « ne se rendaient jamais ». Mais, de jour en jour, la gloire de combattre sans espérance semblait avoir moins tenté le Consulat. Le gouverneur et l'intendant, attentifs à surveiller les élections municipales, capables au besoin d'imposer par la force les candidats de leur choix, et très empressés à lui faire sentir d'un mot sec ou d'une injure brutale, sa faiblesse native, l'avaient habitué à la résignation d'abord, puis à la docilité. Il y ajouta l'insouciance. Le marchandage de 1645 fut son dernier effort d'énergie. Encore n'y eut-il pas grand mérite, car on savait qu'il entrait dans les procédés du roi de demander un peu plus qu'il ne voulait. Depuis lors, le Consulat cessa de répandre des plaintes inutiles. Le déficit constant de la caisse municipale ne l'inquiéta plus. Il connut la joie de ne plus compter. Il sentit que, son indépendance perdue, une liberté du moins lui restait qu'on ne lui reprocherait pas dans le gaspillage à la mode, celle de vivre au large et d'augmenter son train de maison.

De fait, c'est au moment où les échevins « contraignent » suivant la permission royale, leurs concitoyens à l'emprunt de 1645, qu'ils doublent le nombre des employés de la ville[1]. Ils ont tant de parents, tant d'amis à pourvoir! Bientôt, ils achètent les offices de juges à la Conservation, c'est-à-dire l'exercice de la juridiction commerciale; cela coûte 250 000 livres à la ville, mais accroît singulièrement leur dignité[2]. Ils ont l'ambition d'être plus somptueusement logés : le nouvel Hôtel de Ville, élégant et vaste, coûte 1 529 000 livres. D'autres dépenses (comme l'acquisition de Bellecour au prix

reconstituée en 1621. Les Lyonnais en obtinrent de nouveau la suppression en 1624, à la condition de payer pendant six ans une taxe supplémentaire de 7 sols par minot (environ 25 livres) de sel. Mais un édit de 1629 la rétablit une troisième fois, sans que, pour cela, la gabelle du seul fût diminuée de 7 sols.

1. Cf BB. 437. État des gages... La dépense est de 20 000 livres vers 1642, elle atteint 70 996 livres en 1660.

2. L'opération est achevée en 1655. Les offices sont payés très cher; et le Consulat ajoute au prix une étrenne de 1150 livres pour la femme du greffier, de 1050 livres pour celle du juge, une de 1000 livres pour celle du lieutenant de juge. (CC. XII, 517-521.)

énorme de 382 000 livres) accusent moins le désir d'être utile que le goût du luxe. Le Consulat s'y livre sans retenue : les gouverneurs l'y encouragent. Étant grands seigneurs, ils sont mauvais comptables de l'argent des autres. Le Consulat, qui est à leur discrétion, n'a d'autre souci que de leur plaire. Le temps n'est plus où Charles d'Halincourt, le fondateur de cette dynastie des Villeroy qui gouverna Lyon pendant deux siècles, passait — et très justement — pour l'ennemi naturel de la ville. On ne défend plus contre son fils le budget municipal. Les échevins, dont il est le meilleur ami, lui prodiguent les marques de leur respectueuse tendresse : la pension de 3 000 livres qu'il touchait sur le tiers-surtaux de la douane[1] est augmentée de 1 500 livres, puis de 6 000 sur le quarantième (1645); son frère qui est lieutenant général du gouvernement et archevêque, Camille de Neuville reçoit aussi 4 000 livres sur le même quarantième et 3 000 sur l'octroi du vin. On traite avec la même générosité leurs « maisons ». Le chiffre des étrennes données aux gens du gouverneur et de sa femme, de son fils, de l'archevêque, augmente chaque année. On les comble à toute occasion, fêtes, naissances, mariages, de somptueux présents d'honneur. Le Consulat est plus que généreux : il sait être aimable. Madame la marquise de la Baulme, « nièce de NN. SS. les gouverneurs, ayant désiré danser un ballet dans une des salles de l'hôtel commun, en présence de monseigneur l'Archevêque et de beaucoup de noblesse et des principaux magistrats », le Consulat prête la salle et paie les violons[2]. L'amitié des puissants est un bienfait qu'on ne saurait payer trop cher. Les échevins ont à Paris toute une clientèle de protecteurs qui estiment chaque jour davantage leurs gracieuses libéralités : muscat, vin blanc de Condrieu, confitures, oranges, citrons, olives de Vérone sont acceptés avec reconnaissance par Messieurs du Parlement, des Comptes, des Aides, du Conseil, par le roi lui-même et la reine, généralement, enfin, par les « personnes de mé-

1. Octroi accordé à la ville par Henri IV ; c'était un tiers, perçu comme supplément sur les droits de la douane de Lyon.

2. BB. 208, 5 mars 1654. Le ballet coûta 3800 livres. On y consomma pour 2530 livres de gâteaux et de bonbons.

rite [1] ». Ils vantent ces bonnes choses à leurs amis, et il n'est pas un seigneur ou une dame de condition qui, traversant Lyon, ne témoigne son désir de goûter aux comestibles consulaires. Les nièces de Mazarin emportent en 1654 pour 2182 livres de confitures ; le duc d'Épernon et le vicomte de Mauzé préfèrent le saucisson de Florence (111 livres) et le jambon d'Allemagne (204 livres) [2].

L'habitude des fêtes s'était perdue sous Richelieu. On y revient. Les occasions sont fréquentes : c'est chaque année, pour la Saint-Thomas, l'installation solennelle des nouveaux échevins. Une « entrée » du gouverneur ou de l'archevêque a son programme obligatoire de réceptions, feux d'artifice, bals et banquets. Les étrangers de marque sont accueillis avec un luxe dont Lyon se montre fier. Christine de Suède est si bien reçue qu'elle séjourne dix jours (14-23 août 1656). La cour tout entière vient à Lyon, en 1659, jouer longuement la comédie du mariage savoyard pour décider le roi d'Espagne à donner sa fille au roi de France (24 novembre 1659, 13 janvier 1660). Et les réjouissances de la paix sont si belles que le Consulat n'en veut pas laisser périr le souvenir ; il en fait faire le récit et graver les merveilles dans un livre de luxe.

Que les marchands s'obstinent à déplorer la dureté du temps, à s'indigner des exactions des commis de la douane, du fermier de la foraine et de bien d'autres, il n'importe plus guère aux échevins. Ils ne veulent pas se charger des soucis des autres, étant fort attentifs à écarter les leurs propres. Si le procureur de la ville émet un jour des craintes, parle de dépenses excessives, et provoque des résolutions d'économie, les scrupules durent peu, et le flot des dépenses remonte vite. Le budget municipal n'est-il pas rassurant ? L'énorme augmentation des octrois a plus que doublé les recettes : en 1652, leur chiffre est de 559 556 livres. Or, les dépenses ordinaires n'atteignent pas 500 000 livres. On sait bien, sans doute, que le budget ne dit pas toute la vérité ; il ne parle pas de l'extraordinaire. Aussi son excédent, vite dévoré, ne suffit jamais, et le receveur garde par devers lui un compte spécial qui

1. C'est une dépense annuelle de 10 000 livres vers 1656. Elle augmente sans cesse, atteint 25 000 livres quinze ans après.

2. BB. 208 f[os] 469 et 486, 27 octobre 1654.

complète les états « au vray » de la dépense. C'est celui de ses prêts à la ville. Il est devenu son banquier ; ses « avances » au Consulat marquent la véritable situation de la caisse. On lui doit 1 275 000 livres en 1653, 1 600 000 l'année suivante, sans préjudice de quelques petites dettes « à divers particuliers » qui croissent aussi sans cesse, et qui font bien alors près de 600 000 livres.

Mais on ne prête qu'aux riches, ou à ceux qui le paraissent. Le Consulat qui vit largement, vit au jour le jour. Qu'un prêteur réclame son argent, que le receveur se lasse d'avancer, c'est aussitôt son crédit menacé, compromis même. Le Consulat est à la merci d'une échéance. Il faut sans cesse de nouveaux emprunts pour servir les anciens ou pour les rembourser ; on n'est pas sûr de trouver, à point nommé, un prêteur obligeant. Un tel système dure, à la seule condition qu'on ne rencontrera en chemin ni une exigence subite ni une négociation difficile ; aussi, le juge-t-on insuffisant et dangereux. Il ne permet pas de vivre tranquille ; il est mesquin. Il faut autre chose. Le Consulat chercha, et trouva mieux.

II

La ville entretenait à Paris un agent permanent. C'était, en 1653, le sieur Chanu[1], vieil homme de loi, fertile en ruses, qui s'acquittait de ses fonctions à la satisfaction du Consulat. Elles étaient multiples et délicates : confident intime des grandes affaires et des petits secrets des échevins, il savait mener à bien une négociation en cour, au Parlement, à la Chambre des comptes. Les présents d'honneur dont il était le distributeur avisé donnaient à sa diplomatie des entrées faciles et des amis. Aussi le Consulat pensa-t-il à utiliser ses qualités et ses relations pour mener à bien l'entreprise qu'il voulait lancer. Peut-être Chanu lui-même la lui suggéra-t-il ? Il s'agissait de recruter une clientèle de Parisiens qui prêteraient à fonds perdus, moyennant une rente viagère. Opération bien séduisante ! C'était, en cas de réussite, la certitude de sortir définitivement de la gêne et des embarras. Les

1. Il était aidé de son fils qui lui succéda en 1667.

lourds budgets continueraient leur marche boiteuse, sous le contrôle de la Chambre des comptes, et de la sénéchaussée jalouse; tandis qu'à côté d'eux, bien secrètement, sans inspection désagréable, une caisse, toujours ouverte pour recevoir et dépenser, permettrait enfin de vivre noblement, grandement, sans compter. Chanu se mit en campagne. Il connaissait son Paris; il avait à sa solde des agents dont la promesse d'une gratification garantissait le zèle, et dont il avait éprouvé la discrétion. Car il importait de ne pas ébruiter la chose, ce genre de placement passant pour médiocrement honorable. Un conseiller du Parlement ou des Comptes, un secrétaire de ministre, un officier de l'armée du roi, un ecclésiastique n'auraient pas volontiers avoué qu'ils dépouillaient leurs héritiers pour augmenter leurs revenus. Et puis, autant que sa moralité, la légalité de l'opération était douteuse : les ordonnances royales condamnaient l'usure, et les gros intérêts promis avaient un air de spéculation louche.

Chanu justifia la confiance qu'on lui témoignait. Il trouva vite des clients, et des meilleurs. Il faut dire que le Consulat lui facilitait singulièrement la besogne. Il n'avait formulé aucune règle précise et générale, aucun tarif proportionné à l'âge du prêteur. Chacun faisait un contrat particulier qui lui assurait au moins 12 p. 100 de son capital, 12 1/2 parfois, si le personnage méritait considération spéciale, ou savait marchander. André Arthaud de Boissac lieutenant général des armées du roi, signa le premier contrat : 3 000 livres de rentes pour 25 000 de capital. Puis, ce furent Philippe Gueston, sieur de la Duchère, conseiller et secrétaire du roi, Charles Quentin de Richebourg, conseiller au Parlement de Paris, son frère Jean, du Parlement de Metz. Le succès s'affirma dans la magistrature; les plus avisés mettaient leurs rentes sous le nom de leurs enfants : Gueston, pour une fille de sept ans et trois mois, le conseiller Claude Chappuis pour une fille de quatre ans et demi, le sieur de Balagny, par l'intermédiaire de son frère de Montifault conseiller aux Comptes, pour un fils naturel de quatorze ans, etc... L'armée suivit : Loubat, « maréchal de bataille et gouverneur de Mirecourt », Blanquet « mestre de camp et gouverneur de Saint-Venant »; un maréchal de France, Schulenberg, gouverneur

d'Arras, qui du coup prit pour 12 000 livres de rente; le commissaire des guerres Pousteau, le commissaire de la marine Picot. Le clergé ne resta pas indifférent : Claude Faultrois, chapelain du collège Saint-Jean-de-Beauvais; Picot, prieur commendataire de Saint-Jouin; Jean de Machault, aumônier du roi; l'abbé Fouquet, qui se risquèrent les premiers, trouvèrent de nombreux imitateurs même dans les couvents des deux sexes. Enfin parurent les bourgeois de Paris aisés, les traitants de gabelles, les officiers de finances.

Le tact de Chanu était égal à son zèle. De la discrétion, dit-il sans cesse aux échevins : « M. de Longueil, conseiller des finances, m'ayant chargé particulièrement de tenir secret son prêt, je lui ai promis que vous le feriez. » M. Jacques le Coigneux, « haut et puissant seigneur, conseiller du roi en tous ses conseils et président en son Parlement de Paris », fait un simple essai : 2 000 livres de rente pour 16 566 de capital; il ira plus loin, mais « il m'a bien expressément chargé de vous prier, à cause de sa qualité, de le tenir secret ». En effet, rassuré sur ce point, Le Coigneux achète une nouvelle pension de 2 000 livres. Chanu sait aussi manier l' « entremetteur »; il ne le nomme jamais, et le paie bien : chaque prêt vaut une remise de 2 à 3 p. 100 du capital[1].

L'opération a un succès si vif qu'en 1657 le Consulat en conçoit quelque inquiétude. Il paie déjà 49 564 livres de rentes annuelles, et les demandes augmentent sans cesse. On n'a plus besoin de solliciter des preneurs; ils viennent d'eux-mêmes, et supplient. Faut-il enrayer, refuser les pensionnaires âgés de moins de cinquante ans? Ce serait, à coup sûr, prudent. Mais Chanu fait entendre raison aux échevins : « Nous vous dirons que si vous prenez telle résolution, à peine trouverez-vous de par deçà des personnes qui veuillent vous prêter, joint que NN. SS. les Gouverneurs seront bien étonnés d'apprendre telle résolution, attendu qu'ils publient hautement de par deçà que le Consulat n'a jamais trouvé un meilleur expédient, pour acquitter la communauté des dettes

1. Cf. Lettres adressées par Chanu au Consulat en 1657 (AA. 88). Les lettres de 1653 à 1657 manquent. Aussi ne connaît-on pas le détail de ces toutes premières opérations ; on n'a que les noms et les chiffres d'après une liste postérieurement dressée.

qu'elle doit, que celui de la constitution des pensions viagères, pour lesquelles lesdits seigneurs, en toute rencontre, parlent très avantageusement à ceux de la Cour qui les consultent sur tel sujet... Ils disent que c'est le seul remède pour empêcher la ruine de votre communauté.[1] »

On ne saurait mécontenter les Villeroy, en aucun cas, mais surtout au moment où ils se font si obligeamment les courtiers de la ville. Leur opinion est décisive, et s'accorde trop bien, d'ailleurs, avec la pensée intime du Consulat pour que celui-ci s'entête dans la prudence. Il trouve de l'argent; va-t-il décourager la légion de personnes de qualité qui montrent tant de souci de la prospérité financière de Lyon ? Elles sauveraient la ville, au besoin, malgré lui. Elles font le bonheur de Lyon; Lyon fait le leur : c'est partie liée. Quand, en 1661, une ordonnance royale interdit le prêt en viager, le Consulat n'a pas de peine à se donner pour être exempté de la mesure; les amis de la ville interviennent : « M. Chanu sait bien que quelques présidents à mortier et conseillers au parlement de Paris sont favorables au dessein de la ville... »; ils ont jugé « qu'il serait à propos de prendre la chose de biais », c'est-à-dire, sans heurter de front la volonté royale; il faut toucher « cette corde délicatement, sans trop enfoncer la matière ». On n'a pas besoin de donner des raisons « puisqu'il est certain que nos meilleures raisons et moyens sont le consentement et la protection de NN. SS. les Gouverneurs[2] ». On continue donc de faire bon accueil aux capitaux des prêteurs, sans trop regarder à leur âge. Tâchez, dit-on à Chanu, d'éviter ceux qui ont moins de quarante ans. Mais la règle n'est point inflexible. Comment éconduire M. le président Tubeuf, de la Chambre des comptes, qui veut assurer l'avenir de sa jeune nièce, mademoiselle Tubeuf[3] ? Comment résister à M. Lecamus, procureur général de la Cour des aides, qui daigne personnellement écrire aux échevins pour

1. AA. 88. Lettre du 18 mai 1657.

2. CC. 4183. Note ms. émanant du Consulat, destinée à Chanu. — Un arrêt du Conseil, du 28 août 1663, exempta formellement la ville de l'interdiction portée en 1661. On n'avait d'ailleurs pas cessé d'accepter des pensionnaires nouveaux de 1661 à 1663.

3. AA. 89. Chanu au Consulat, 26 janv. 1666.

recommander son jeune neveu le comte de Nonant? « Je vous écris ce mot pour vous supplier de ne point faire de difficulté à envoyer au sieur Chanu votre procuration pour l'expédition de cet acte, et de lui accorder cette grâce à ma considération. Je vous en aurai obligation très particulière[1]. » Lyon ne s'était jamais connu tant d'amis; les témoignages d'affection et de reconnaissance affluent à l'Hôtel de Ville[2]. Les hommes de lettres, distributeurs de la gloire, proclament sa générosité. Nicolas Boyleau, sieur Despréaux, sollicite une pension de quinze cents livres pour douze mille cinq cents de capital: il a trente-trois ans, et se porte bien, mais parle de Lyon comme « de la nourricière de ses muses », et prie Chanu de faire hommage de ses œuvres au Consulat[3]. Le poète Benserade, Furetière, se font inscrire. Et la liste s'allonge tous les jours, très variée, mais toujours distinguée. On s'y coudoie entre gens de qualité. Comme l'élite des professions y est représentée, on ne s'étonne pas d'y rencontrer, entre un grand seigneur et un magistrat, « la demoiselle Marie Delorme, fille majeure », inscrite pour cinq mille livres de rente et une autre demoiselle, fille majeure, Anne de Lenclos[4].

C'est à rendre jaloux les Lyonnais. On les a presque entièrement exclus de l'opération. A peine, çà et là, un magistrat de Lyon dans la cohue des Parisiens. Craint-on une affluence

1. CC. 4 185. Lettre de Lecamus, 23 mars 1666.

2. Belinzany, secrétaire du roi, remercie le Consulat d'avoir bien voulu porter deux pensions viagères sur la tête de ses enfants, 27 mars 1670; madame de Villeroy le félicite de sa bienfaisance: il pensionne mademoiselle de la Faux son amie, qui n'a pas l'âge, mais qui est « paralysée de la moitié de son corps », 7 nov. 1674. (AA. 91.)

3. AA. 91. Lettre de Chanu, 7 mars 1670. La pension est du 22 janv. 1669.

4. L'inscription de Marion Delorme est du 8 janvier 1666. Celle de Ninon du 7 oct. 1670. La première donna lieu à une difficulté: un sieur Jean Debatz prétendit que Marion Delorme était sa femme et voulut toucher. Survint un sieur de Fromont qui affirma que Marion n'était que son prête nom, qu'il avait baillé les fonds. Chanu était désolé: « Il est fâcheux que ces sortes d'affaires soient portées aux oreilles des juges, » écrivit-il au Consulat; et il ajoute que l'échevin Charrier alors à Paris, avait lui-même passé le contrat; or, Charrier, dit-il, « était fort circonspect et exact, et n'admettait aucune personne qu'il ne les vît et ne leur parlât. » Précaution insuffisante, ainsi qu'on voit. L'affaire s'arrangea, grâce aux « personnes de qualité » qui s'en mêlèrent. (Cf. lettres de Chanu des 7 et 18 mai 1666. AA. 90.)

excessive, ou l'obligation de faire trop de faveurs complaisantes? Il y aurait tant de jaloux à calmer par des concessions onéreuses; de là des scandales, peut-être. On évite le Lyonnais. Vers 1668, quelques amis, en petit nombre, sont admis; encore est-ce sous une forme spéciale: ce sont des propriétaires qui cèdent leurs immeubles à la ville pour une pension viagère; la liste en est courte. Mais on y discerne facilement que le Consulat a eu l'intention de leur être agréable. L'un vend (16 juin 1668) pour une pension de 720 livres, une maison qu'il louait 200 livres; le Consulat paye 770 livres de frais, et la démolit pour agrandir la place du Collège. Une maison du quartier Bourgneuf, qui se loue 4 à 500 livres est acquise (23 févr. 1672) de l'ex-consul Giraud pour 2 400 livres de rente : la ville en fait un grenier à blé et paie 2 000 livres de frais. Une autre, dont le Consulat retire 3 120 livres de location, lui a coûté 10 165 livres de frais, une pension viagère de 10 000 livres; et la maison est grevée d'une pension perpétuelle de 640 livres. Voilà quelques types d'opérations lyonnaises. S'il y eut peu de Lyonnais appelés à jouir des générosités consulaires, du moins ce petit nombre n'eut pas à se plaindre. Il fit de bonnes affaires[1].

En 1677, vingt-trois ans après l'inscription du premier rentier, la ville de Lyon avait 1 591 pensionnaires vivants et devait leur servir annuellement 1 129 513 livres[2]. Les pensions se payaient en deux termes, l'un en juin, l'autre en décembre. Or, le 22 mai, le receveur de la ville déclara au Consulat qu'il était hors d'état de faire face à la prochaine échéance. L'heure de la liquidation avait sonné.

III

A mesure que les Parisiens manifestaient plus d'enthousiasme pour les rentes viagères de Lyon, le public lyonnais manifestait des appréhensions plus vives. Il ne connaissait pas

1. L'état des pensions lyonnaises a été dressé en 1688 (CC. 4186). Il est difficile de savoir si cet état est complet, ou s'il ne donne que les pensionnaires survivants en 1688.

2. Le chiffre total est de 1749. 158 étaient morts.



le détail de l'opération; mais l'ignorance même où il était de l'emploi des capitaux reçus, et la certitude qu'il avait de l'augmentation effrayante de la dette annuelle lui donnaient le droit de s'inquiéter. Et les mauvaises langues allaient leur train. On critiquait sans retenue la « mauvaise administration » du Consulat, ce qui lui était très désagréable. Son crédit risquait d'en être ébranlé; et le système ne pouvait se soutenir qu'à la condition que les prêteurs — qui mouraient peu — fussent de plus en plus nombreux. Il importait que leur confiance dans la moralité financière de Lyon restât intacte. Aussi les échevins s'étaient-ils préoccupés de couper court aux bavardages « des malintentionnés qui, ne pouvant remplir leurs places, décriaient leur conduite, alarmaient les créanciers de la ville, et donnaient des impressions très préjudiciables au bien et repos d'icelle et à la conservation de son crédit[1] » Ils avaient très bruyamment annoncé leur intention de limiter les dépenses, de supprimer certaines gratifications et libéralités, d'examiner scrupuleusement les comptes des receveurs. Cette délibération justifiait presque les propos des malintentionnés. L'augmentation subite de l'octroi sur le vin (30 sols par ânée[2]), le 1er avril 1677, acheva de leur donner raison. Elle prouvait l'insuffisance des ressources municipales. Que faisait-on de l'argent fourni par les prêteurs? Ne suffisait-il donc pas à payer les rentes ou servait-il à d'autres usages? Autant de mystères. Les bruits les plus fâcheux couraient par la ville sur l'honorabilité même des échevins. Ils s'indignèrent contre les mauvais citoyens qui les dénigraient, mais se virent obligés de donner satisfaction à une opinion de plus en plus pressante.

Le Consulat déclara brusquement, le 22 mai, qu'il ne créerait plus de rentes; et, tout aussitôt, fit face à ses adversaires : sans doute, il y avait eu des fautes commises, mais le Consulat n'en était pas responsable. L'oubli des bonnes règles était dû à l'influence toute-puissante des gens de qualité. Quant à l'utilité même de l'emprunt, elle s'était imposée aux échevins; n'étaient-ils pas obligés de satisfaire par les

1. BB. 231, f° 167, 28 nov. 1675.

2. L'ânée est de 96 litres.

seules ressources de la maison de ville aux grands travaux publics, aux demandes du roi ? S'ils s'étaient laissés entraîner très loin, c'était dans l'intérêt même des habitants qui vivaient « dans une habitude douce et commode de ne contribuer à aucune des charges de la ville[1] ».

C'était payer d'audace. Bonne tactique : en attaquant à la fois les rentiers et les bourgeois de Lyon, le Consulat simplifiait d'avance le compte à leur rendre. Car il fallut bien en produire un. Colbert reçut leur « Mémoire justificatif de l'emploi des deniers reçus par la ville pour les pensions viagères ». Il était bien singulier : le Consulat dressait une liste de dépenses extraordinaires montant à 9 450 080 livres, où figuraient, sans justification, des dépenses extravagantes de travaux publics, mêlées à des dépenses courantes majorées ou purement imaginaires. On y voyait figurer la construction de l'Hôtel de Ville pour 1 800 000 livres, alors qu'en réalité, le prix ne dépassait pas 1 529 000 livres, et que cette dépense avait été presque entièrement soldée avant l'émission des rentes ; 150 000 livres pour les digues du Rhône qui en avaient coûté 45 000 payées en 1654 ; 100 000 livres pour la construction de la Bourse ou loge des Changes achevée en 1643 ; 100 000 livres pour la maison de la Butte où s'exerçaient les arquebusiers, qui en avait coûté 25 000 ; des constructions de ponts non encore exécutées, et bien d'autres. Puis, c'étaient le compte des exemptions d'octroi, celui de la subvention annuelle au roi, des députations en cour, de l'acquisition de Conservation, etc... Le plus étrange, c'est que la seule dépense qui eût semblé véritablement justificative n'y figurait pas : celle des pensions payées de 1653 à 1670. Le Consulat, ajoutait-il, il est vrai : « On ne peut pas dire que ce fonds (de 9 450 080 livres) ait été pris sur celui des pensions viagères de Paris puisque l'on a presque autant payé ces arrérages desdites pensions que l'on a reçu en capitaux ». Colbert, qui était assurément bon comptable, dut penser qu'on se moquait de lui. Si vraiment, comme les échevins le prétendaient, les capitaux avaient été utilisés à payer les rentes, pourquoi parler de constructions et de dépenses extraordi-

1. BB. 233, délib. cons. du 22 mai 1677.

naires? L'opération était simple à établir, et ils n'avaient point à pousser tant de cris : le capital reçu s'élevait à 10 883 997 livres ; les pensions payées jusqu'en décembre 1676 formaient un total de 8 747 655 livres. Il y avait donc un boni de 2 140 362 livres, dont il fallait justifier l'emploi, puisqu'on était dans l'impossibilité d'acquitter les 1 129 513 livres du terme de juin. Tout le reste, chiffres ou phrases, n'avait aucun sens.

Si les échevins qui, après tout, n'étaient pas sots, aimaient mieux dire des sottises et jouer avec des chiffres fantaisistes que de parler de la question, ils avaient bien leurs raisons et de bonnes raisons. Ils ne les dirent jamais. Mais les comptes des budgets municipaux permettent de les découvrir. On y constate d'abord que, de 1654 à 1677, aucun d'eux ne porte en recette les capitaux provenant des pensionnaires; au contraire, tous portent en dépense la somme payée en pensions viagères. Donc, ce n'est pas le capital reçu, mais uniquement les recettes ordinaires (patrimoine et octrois) qui ont assuré le service des pensions. Comme il n'est jamais fait état du capital reçu, il faut penser qu'il a été employé à des usages non portés au chapitre des dépenses : or, il n'est aucune des dépenses de la ville, même des plus grosses, travaux publics, achats d'offices, dons gratuits au roi, qui ne figure dans les dépenses du budget. Donc, le capital versé par les pensionnaires n'a jamais servi à en solder aucune.

Il y a plus. Comme ce budget, grevé par les pensions de sommes chaque année plus fortes, se solde toujours en déficit[1], le capital reçu aurait pu servir à le combler, bien qu'il n'y ait pas trace d'une semblable opération dans les comptes. Mais il n'en est rien : le déficit est comblé chaque année par le receveur de la ville, comme avant 1654 ; et la créance du receveur n'a cessé de s'accroître. Il est dû, en juin 1677, 500 000 livres au receveur en exercice, et 1 900 000 livres au receveur précédent.

1. Le déficit est en moyenne de 450 000 livres par an. Il aurait dû, semblait-il, s'accroître régulièrement, ainsi que les pensions. Mais les plus-values des octrois compensaient les augmentations de dépenses et le rendaient stationnaire : la recette est de 788 484 livres en 1664, de 1 496 686 livres en 1674. (Cf. Comptes récapitulatifs des budgets dans CC. XII, 525.)

Dès lors, il faut bien conclure que le capital versé par les pensionnaires a disparu sans qu'il soit possible de savoir à quoi il a été utilisé. Et l'on voit ce qu'il faut penser de l'accusation portée par les échevins contre leurs concitoyens « d'avoir vécu dans la douce habitude de ne contribuer en rien aux charges de la ville ». Les impôts perçus sur les Lyonnais ont payé non seulement les dépenses courantes, mais les pensions.

Le « Mémoire justificatif » ne prouve que les craintes qu'éprouvait le Consulat. Il sentait que sa moralité était en jeu, et voulut démontrer qu'il était resté pur. Ce souci seul expliquait ce flux d'accusations injustes, de chiffres extravagants, de propos incohérents. Le Mémoire se terminait par une affirmation émue de la probité des échevins : ils étaient restés pauvres ; donc honnêtes : « De tous ceux qui ont passé par les charges, prévôts des marchands ou échevins, il ne s'en trouvera pas six qui aient cent mille francs de bien et qui n'eussent ce même bien auparavant que d'y entrer. Tous les autres ont à peine de quoi soutenir leur famille, et parmi les receveurs qui sont entrés en charge de trois ans en trois ans depuis ce temps, il n'y en a pas quatre qui subsistent ni eux ni leurs familles, et ceux-ci, devant que d'entrer, étaient déjà les marchands ou banquiers les plus accommodés qui fussent sur la place de cette ville[1]. »

C'est possible, à coup sûr, mais peu vraisemblable. Une telle défense donnait le droit de tout craindre ou de tout supposer. En tout cas, si le Consulat était coupable, ses aveux lui donnaient des complices. Puisqu'on n'avait pas exigé des pensionnaires leur acte de naissance, il se pouvait qu'on n'eût pas été plus difficile pour les actes de décès. On disait à Lyon que des morts avaient émargé ; on parlait de substitutions de personnes, grâce à des similitudes de prénoms... Le public lyonnais avait, en somme, l'impression qu'un immense gaspillage s'était produit à ses dépens, que, depuis vingt-trois ans, on le volait. Et il inclinait à penser que le Consulat avait été dupe quelquefois pour pouvoir, à l'occasion, être complice[2].

1. CC. 4 187. « Mémoire (ms.) justificatif de l'emploi des deniers reçus par la ville sur les pensions viagères, adressé à Colbert, délibéré le 24 juillet 1677. »

2. Cf CC. 4 186, un Mémoire non daté émanant du Consulat, où ces diverses opinions sont énoncées comme venant de malintentionnés, et réfutées par ce seul

IV

La liquidation risquait de brouiller le consulat avec ses pensionnaires. Il sut, fort adroitement, faire sa part à la dure nécessité, et sauver l'essentiel : la bonne entente avec les seigneurs de quelque importance. Après avoir décidé qu'il ne créerait plus de rentes, il s'engagea à payer scrupuleusement les rentiers. Promesse de débiteur affolé. Il en fallut rabattre, et annoncer (22 juin) qu'une réduction d'un quart était nécessaire. Le Consulat s'excusa. En renonçant à tirer « aucun secours des fonds qu'auraient pu lui apporter de nouveaux rentiers », il s'appauvrissait volontairement dans l'intérêt des anciens. Car, le léger sacrifice qu'il leur demandait les garantissait contre la catastrophe plus grave qu'eût amenée la continuation des emprunts. Et la ville s'engageait de plus à servir cette rente réduite même aux héritiers des pensionnaires, dans le cas où le titulaire n'aurait pas, de son vivant, touché en rentes l'équivalent de son capital, jusqu'à ce que cet équivalent fût atteint.

On s'occupa de trouver les moyens de satisfaire à ces engagements. Une assemblée de notables se réunit à l'hôtel de ville (24 juillet) sous la présidence du lieutenant général, l'archevêque Camille de Neuville. L'intendant, le doyen du chapitre de Saint-Jean, trois magistrats de la sénéchaussée, deux de l'Élection, six anciens prévôts des marchands, seize ex-consuls s'y rendirent ; mais les simples bourgeois montrèrent peu d'empressement : treize capitaines-pennons[1] et

argument : la chose est impossible ; toutes les précautions ont été prises. On sait ce qu'il faut penser des précautions du Consulat. Quant au défi que le Consulat porte à ses accusateurs de formuler des faits précis, il est plaisant. Ils n'avaient en main aucun moyen de s'informer. La correspondance de Chanu révèle, de temps à autre, non seulement des irrégularités, mais des malversations. Un sieur de Rochechouart ne versa jamais son capital : 125 000 livres. Le 29 avril 1675, le Consulat ordonna à Chanu de rembourser aux héritiers de M. Le Camus, ecclésiastique, une partie du capital de la pension de 3 000 livres, soit 31 666 livres avec les arrérages échus. Ce Le Camus était de la famille du procureur de la cour des aides. Cette famille fut, à la liquidation, l'objet de nouvelles faveurs. On le verra plus loin.

1. On appelait ainsi les chefs de la milice bourgeoise des trente-cinq quartiers de la ville. C'étaient des bourgeois aisés, à la nomination du Consulat.

quinze marchands seulement répondirent à la convocation. L'assemblée fut assez agitée, contrairement à l'ordinaire. L'archevêque, qui avait charge de présenter le projet consulaire d'impôts nouveaux, parla aigrement des « discours et crieries de quelques particuliers qui ont considéré leur intérêt propre au préjudice de celui du public, affaibli de telle sorte le crédit de la ville », qu'elle avait été contrainte de renoncer aux rentes et de les réduire. Un tel langage était peu fait pour se concilier ceux-mêmes à qui l'on allait demander des sacrifices pour réparer des fautes qu'ils n'avaient pas commises. Aussi reçut-on fort mal la proposition qu'il fit d'un emprunt forcé et d'un nouvel octroi sur le vin. On s'écria de divers côtés que les fautes du Consulat n'engageaient pas la communauté, que l'impôt nouveau ressemblerait à tant d'autres, annoncés comme exceptionnels et temporaires, en réalité perpétuels ; c'était aux échevins de mettre la main à la bourse. Force fut alors de dire aux protestataires qu'on ne les consultait que pour la forme : le roi avait déjà approuvé le projet du Consulat[1], et indiqué son intention de faire taire les mal contents. Un arrêt du conseil la précisa : il interdisait toutes recherches et poursuites relatives à l'administration du Consulat, et le déchargeait d'en rendre compte. Un autre arrêt autorisa la perception d'un sur-octroi de 30 sols[2] sur l'ânée de vin, de 5 sols sur le quintal de foin, 5 sols sur le bichet d'avoine, 20 sols par moule de bois, 30 sols sur le cent de gros bois rond, pour servir les rentes réduites d'un quart, et un emprunt de 2 500 000 livres pour payer les créances des receveurs[3]. L'emprunt serait forcé, disait l'arrêt ; car « la bonne volonté, qu'un chacun témoignait avoir d'y contribuer, serait rendue inutile et inefficace, comme l'expérience l'avait déjà fait connaître, si la somme qu'un chacun devrait prêter n'était réglée par une autorité supérieure... Chacun des habi-

1. On négociait avec lui par l'intermédiaire de l'archevêque et du procureur de la ville Demoulceau, depuis « l'espèce de consternation » produite en ville par l'agitation des créanciers du receveur qui demandaient en vain leur remboursement, c'est-à-dire en mars 1677. (Cf AA. 126, f° 318. Copie de lettres du Consulat.)

2. Ce qui, avec l'octroi du 1er avril, faisait 50 sols de sur-octroi.

3. CC. 4187. Le Consulat, sans doute pour montrer son esprit d'économie, réduisit d'un quart les gages des employés de la ville.

tants sera tenu de prêter et de prendre des rentes constituées suivant l'état de règlement qui en sera fait et arrêté par le sieur Dugué intendant ».

Les Lyonnais n'avaient plus qu'à défendre silencieusement leur bourse. L'intendant chargea les capitaines-pennons de lever l'emprunt, chacun dans son quartier. Ils allèrent de porte en porte, munis d'une liste qui indiquait les sommes à exiger de chacun des « aisés ». La très grande majorité refusa de payer, alléguant une impuissance plus réelle que feinte. On avait compté parmi les aisés jusqu'à de simples artisans misérables; les bourgeois, officiers de justice et de finance, disaient qu'ils contribueraient en corps, non personnellement; les marchands « faisant figure » n'avaient pas de peine à prouver que leurs affaires allaient mal. A peine çà et là, un « très riche » déclarait sa bonne volonté, mais ne fixait pas de chiffre. Tel quartier refusait en bloc : « Après la visite qui a été faite des personnes les plus commodes, écrit le capitaine du quartier de l'Hôpital, sans qu'on ait trouvé un seul qui veuille ou qui puisse prêter; on peut dire qu'il ne faut espérer aucun prêt de ce pennonage. » Même succès auprès des communautés religieuses. On espérait frapper au moins les « bourgeois de Pâques »; c'était le nom populaire de ceux qui, sans habiter Lyon, y faisaient une élection fictive de domicile pour jouir du privilège bourgeois de l'exemption des tailles. Il ne s'en trouva point, ou à peu près. On n'alla pas les chercher à la campagne. D'ailleurs, le zèle des capitaines-pennons était médiocre : ils étaient peu empressés à molester leurs voisins. Leur tournée ne rapporta, tout compte fait, que 382 725 livres de souscriptions sur les 2 500 000 demandées[1]. L'intendant jugea imprudent peut-être d'employer les moyens violents; inutile, en tout cas. Les résultats du suroctroi le rassuraient. Il fut affermé 700 000 livres. Cela lui parut une contribution suffisante, d'autant qu'elle permettait de parer à toute éventualité[2]. Il n'insista pas.

1. Les rôles d'emprunt avec les notes des capitaines-pennons sont dans CC. 4187.

2. Cf l'état des revenus de la ville dans CC. XII, 521-525. Inutile d'ajouter que le clergé, le Consulat, les ex-prévôts, les ex-consuls, le gouverneur furent exemptés du suroctroi pour un nombre varié d'ânées. Ce nombre fut presque doublé en 1683. De ce chef, la ville remboursait annuellement au fermier environ 25 000 livres.

Il était plus délicat de faire accepter aux Parisiens la réduction d'un quart. Chanu les trouva insensibles à ses bonnes raisons. C'était chaque jour chez lui une procession de rentiers inquiets ou furieux. Il fallut ruser. Chanu proposa de satisfaire les « personnes de mérite » : on aurait ensuite plus de facilité à se débarrasser des gens de peu. Le Consulat lui fit aussitôt parvenir la liste confidentielle des personnes à payer tout de suite, sans retranchement, « pour des considérations, dit-il, qui nous sont connues ». Elles n'étaient point si mystérieuses. Chanu comprit. Quand M. Le Camus se présenta, il sut lui témoigner la reconnaissance que la ville gardait au procureur général des aides pour avoir enregistré sans retard et sans observation l'arrêt qui créait le suroctroi ; Le Camus fut payé intégralement et reprit même partie de son capital, « encore, dit Chanu, qu'il n'eût pas le droit de nous contraindre [1] ». La discrétion était plus que jamais nécessaire — les lettres s'égarent quelquefois — aussi Demoulceau, procureur de la ville, porte lui-même à Chanu les ordres de la ville « pour tout ce qui concerne les pensions » : « Tenez-le tout secret » répètent les échevins [2]. Chanu n'a garde de bavarder ; il a assez de peine à faire face au « tumulte » des rentiers qui se méfient « qu'il n'y en ait de privilégiés qui seront payés par préférence ». Calomnie ! leur répéta Chanu. Le Consulat le félicite : « Vous avez eu raison de les assurer du contraire [3] », et multiplie les exhortations : « Étalez un peu votre savoir-faire avec l'argent que vous avez... Il n'y a qu'à frayer le chemin par les plus faciles ; le refus que vous ferez à ceux qui ne voudront pas s'en contenter les obligera de revenir plus gracieusement à vous dans la fin, s'ils ne l'ont pas fait dans le commencement » ; il faut surtout « les empêcher de crier [4] ». Le Consulat croit que c'est simple. Chanu est insulté, provoqué ; il fait le coup de poing ; il installe à sa porte un commissaire au Châtelet. Les missions de confiance sont toujours des missions difficiles.

Chanu a tant d'ennuis qu'il s'offre quelques compensations.

1. AA. 125, f° 327, 1er juin 1677, copie de lettres du Consulat.
2. *Ibid.*, f° 330, 18 juin 1677.
3. *Ibid.*, f° 334, 8 juillet 1677.
4. *Ibid.*, f°s 331, 332, juillet 1677.

Il ajoute de ses amis personnels à la liste privilégiée du Consulat. Mais le Consulat se fâche; ils échangent d'aigres propos. « Nous avons appris que vous vous plaignez de nous, disent les échevins. A vous dire vrai, votre conduite depuis la Saint-Jean, à l'égard de toutes les affaires du Consulat, n'a pas été telle que nous ayons lieu de nous en louer... [1] » On ne peut pourtant pas le casser aux gages, cet homme qui sait tout. Mais on l'élimine discrètement des opérations délicates. C'est Demoulceau qui reçoit les lettres confidentielles; le procureur de la ville est plus sûr; il est intéressé dans l'affaire, ayant jadis cédé à la ville pour 25 500 livres comptant, et 1 500 livres de rente une maison qui se louait 1 200 livres. « Ne dites rien au sieur Chanu; tenez la chose secrète » [2], lui disent les échevins, quand il s'agit de payer au sieur Mascranny la pension entière de la fille décédée. Ce Mascranny est conseiller du roy et secrétaire des Commandements de Monsieur : « Nous aimons mieux subir cette perte que d'entrer en procès avec lui. » Mascranny a pris des pensions pour tous ses enfants, et ne veut pas entendre parler de réduction ; il faut bien céder encore : « Quelques jugements et arrêts qui puissent intervenir, écrit le Consulat à ce bruyant pensionnaire, vous serez désormais exactement et entièrement payé des constitutions sur le pied de vos contrats pendant la vie de messieurs vos enfants, et des arrérages de ceux pour lesquels vous n'avez reçu que les trois quarts. [3] » M. de Longueil, conseiller au Parlement, fait du tapage aussi, du chantage presque; il menace de s'adresser à sa Compagnie : « La crainte que cela n'attire un grand orage nous oblige de vous écrire de ne perdre aucun temps pour le payer. [4] »

Ainsi, chaque jour, des réclamations nouvelles obligent le Consulat d'allonger la liste des privilégiés. Il se décide à en

1. AA. 125, f° 357, 15 nov. 1677. On reproche à Chanu des libéralités excessives et inutiles. On ne connaît pas les réponses de Chanu; ses lettres de janvier 1677 à janvier 1678 ont disparu des archives. Cette lacune, et celle que nous avons signalée de 1653 à 1656, qui coïncident avec le lancement et la liquidation de l'affaire, sont peut-être significatives. Il n'y en a pas d'autres dans la correspondance de Chanu qui est considérable.

2. AA. 125, f° 366, 28 janv. 1678.

3. *Ibid.*, f° 382, 9 juil. 1678.

4. *Ibid.* f° 355, 29 oct. 1677.

faire une autre, plus large, pour être enfin tranquille. L'archevêque, le gouverneur, Demoulceau le renseignent sur les sacrifices nécessaires. Il les fait bravement, et conserve l'affection utile des personnes de considération. C'est l'essentiel. Comme Boileau, qu'on n'a pas oublié dans cette élite, le Consulat peut alors railler à son aise

Plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier[1].

Il a facilement raison du troupeau des victimes récalcitrantes. Ils ont beau se coaliser, intenter des actions devant le Châtelet, le Parlement. Les magistrats ne sont plus pressés d'instruire, et le Conseil évoque tous procès relatifs aux rentes, pour les confier à l'intendant de Lyon (8 mars 1678). C'est proprement se moquer d'eux. Ils tentent le dernier effort, une supplique au roi : « Il n'y eut jamais d'injustice pareille... Les prévôts des marchands ont touché onze millions... Qu'en ont-ils fait?... Leur conduite fut, à coup sûr, criminelle... Plaise à V. M. casser l'arrêt du 8 mars... » Demoulceau riposte : « C'est un libelle »; et l'archevêque, doucement ironique : « Il ne serait pas juste que les pensionnaires qui composent les Compagnies de Paris fussent juges en leur propre cause... la connaissance des dettes des communautés appartient de droit à l'intendant[2]. » Il va sans dire que personne n'est assez sot pour s'adresser à l'intendant. Un petit groupe, plus batailleur, fait, à la Chambre des comptes, opposition sur les deniers de la ville. Le Conseil casse aussitôt l'acte d'opposition et interdit tout procès[3]. « Le grand orage des pensionnaires est abattu[4]. »

Les échevins respirent. Plus de « tumultes et de persécutions ». Il ne leur reste maintenant qu'à enregistrer les nouvelles de décès dont les informe régulièrement le sieur Chanu

1. On n'a pas la liste complète des rentiers qui ne subirent pas le retranchement. En 1697, on en retrouve une de trente-huit noms. C'est dans celle-là que figure Boileau.

2. CC. 4155.

3. 6 mai 1681. CC. 4150.

4. Lettre du Consulat à l'archevêque, 12 mai 1681. AA. 126, f° 95. Le Consulat lui attribue tout l'honneur du succès. « Toutes les tempêtes qui s'élevaient contre la ville se calment au moment où vous paraissez. »

rentré en grâce après la tempête. Comme autrefois quand il amenait les prêteurs au Consulat, il lui met la joie au cœur en lui annonçant leur mort. Il y a de bonnes années; il y en a de médiocres. La mortalité des pensionnaires est fort irrégulière. Chanu invite les échevins à la patience. Il ne peut pas tous les jours annoncer le décès d'un pensionnaire de 10 000 livres sans retranchement, comme l'abbé Foucquet qui touche depuis vingt ans : « Je souhaiterais vous donner encore quelques nouvelles des décès de quelques pensionnaires. Mais je crois que la dernière que je vous ai donnée de celui de M. l'abbé Foucquet les surseoira. Il faut attendre là-dessus les effets de la destinée, et ne vouloir que ce qui plaira à la divine Providence, qui nous assiste toujours dans nos besoins. »

La comédie s'était jouée devant le roi et son conseil entre les Rentiers, le Consulat et les Lyonnais. Les Rentiers, pour un bon nombre, se retiraient indemnes. Et les plus maltraités ne l'étaient pas beaucoup; leur gain, même réduit, était encore raisonnable. Le Consulat, un peu secoué, en avait été quitte pour la peur. Fallait-il châtier de si fidèles sujets pour avoir mal tenu leurs livres de compte et renié leur signature? Les échevins avaient appliqué sur leur modeste théâtre les maximes à la mode, les pratiques de Richelieu, celles de Mazarin, celles même du gouvernement de Louis XIV. Ils lancèrent, continuèrent, liquidèrent l'opération des rentes viagères, sans trouble de conscience. Ils y trouvèrent l'agrément des hautes relations, des remerciements et, par surcroît, des profits.

Les Lyonnais, qui payèrent neuf millions en rentes aux Parisiens, et, après le désastre, payèrent encore sept cent mille livres par an pour le réparer, prirent la chose avec beaucoup de philosophie. Ils n'avaient évidemment rien de mieux à faire.

SÉBASTIEN CHARLÉTY

ÉGLOGUES MARINES

Au grand artiste, au bon marin, Antoine.

I

LES MAILLES

Un sourire s'éveille à l'horizon obscur…
Le bateau, dont la coque a des reflets d'azur.
Berce les matelots couchés parmi les voiles :
La nuit grise, une à une, aspire les étoiles.
C'est l'aube : les pêcheurs dorment, en attendant
Que l'ombre à son tour sombre au fond de l'occident.
Ils lèvent l'ancre lourde et, halant sur les rames,
Virent la barque au vent debout, le cap aux lames.
Puis on jette la rogue aux flots soudain huileux
Où vont bientôt s'entre-croiser des frissons bleus.
Voici que la mer luit d'écailles argentines…
On « mouille » le filet, étrangleur de sardines.
Kilvic, le vieux, lance l'appât d'un geste lent ;
Ses cheveux sont couleur d'ailes de goéland.
Auprès de lui, l'œil attentif, Yvon, le mousse,
Mêle à la voix du vieux, brutale, sa voix douce.

YVON.

Est-ce d'avoir été souvent trempé dans l'eau,
Kilvic, que le filet est bleu, couleur du flot ?

KILVIC.

Non, petit ! Mets de l'eau dans ta main, quelques gouttes :
L'eau n'a pas de couleur, puisqu'elle les a toutes...
C'est à terre que fut bleui notre filet.

YVON.

Fallait-il qu'il fut bleu?

KILVIC.

Bien sûr qu'il le fallait !
Car, ne pouvant dans l'eau voir les mailles bleuies,
Les poissons affamés s'y prennent par les ouïes.

YVON.

Pourquoi, puisque l'appât tombe, au même moment,
De part et d'autre du filet également,
Les poissons qui sont à gauche vont-ils à droite,
Et ceux de droite à gauche?... Ainsi la maille étroite
Les étrangle... vois ! S'ils n'étaient pas si goulus,
Ils mangeraient autant et ne se prendraient plus !

KILVIC.

A posséder ce qu'il n'a pas chacun aspire
Et, pour vouloir le mieux, souvent trouve le pire !
La pâture est partout identique... Pourtant,
Plus lointain est l'appât, plus il semble excitant :
A preuve, ce poisson dont s'enflent les écailles,
Qui frétille, la tête prise entre deux mailles !...

II

LES MARSOUINS

La pêche est bonne ; au point qu'on ne prend pas le temps
D'embarquer les filets dont les lièges flottants
S'en vont à la dérive avec le vent qui passe...
Les pêcheurs réjouis, qui parlent à voix basse
Et soupèsent de loin le poids de leur poisson,
En escomptant leur gain, « nagent » à l'unisson.

Le petit Yann travaille au filet qu'il répare,
Près du patron Laou debout contre sa barre.

YANN.

La sardine, patron Laou, c'est pas bien grand!

LAOU.

Petit, plus gros sont les poissons, moins on en prend.

YANN.

Mais si l'on en prend moins, ils valent plus, sans doute!

LAOU.

Ils peuvent valoir moins, si c'est moins qu'on les goûte!

YANN.

Les gros sont les plus beaux.

LAOU.

Oui; mais là, comme ailleurs,
Presque toujours les plus petits sont les meilleurs.

YANN.

Patron, voyez ce qui vient à nous : quelle aubaine!
J'ai vu luire là-bas, patron, le dos d'ébène
D'un grand poisson... avec une corne... il sautait
Hors de l'eau! Qu'il est beau!...

Mais le patron se tait.
Sur un signe de lui tous ont lâché leurs rames :
Tous tâchent à haler le filet hors des lames ;
Tous s'empressent... car, tous, ils voient avec terreur
Grossir et approcher le flot avant-coureur
Des marsouins géants, fouettant l'eau de leurs queues,
Qui crèvent les filets, pleins de sardines bleues!...

Les monstres sont passés : il ne reste plus rien
Que des écailles et des loques...

LAOU.

Yann, eh bien,
Est-ce pas les petits qu'il vaut mieux que l'on aime?
Voilà les gros poissons...

YANN.

Ils sont beaux tout de même!

III

LES LIGNES

Le ciel semble une mer aux nuages houleux,
Et la mer a du ciel au fond de ses yeux bleus.
Le bois de pins finit où commencent les roches :
Quand la mer monte avec un bruit de grosses cloches
Et se déchire aux rocs hérissant leurs grappins,
Elle laisse du sel sur l'écorce des pins ;
Mais que la brise tombe et que la mer plus calme
Se frise à peine au vent d'une invisible palme
Et qu'on longe la côte en barque, l'on peut voir,
Au fond de son obscur et frissonnant miroir,
Dans l'eau réfléchissant leurs silhouettes vagues,
Le vert des arbres qui se mêle au vert des vagues...
Cathel est sardinière et Joss est matelot :
Et Joss vient courtiser Cathel au bord du flot.

JOSS.

Vois ce martin-pêcheur dans la brise salée
Fuir, si bleu qu'on dirait une sardine ailée !

CATHEL.

Ne te laissant ainsi que mon bleu souvenir,
Je m'en irai... mais moi, pour ne plus revenir.

JOSS.

Tu veux fuir loin de moi, Cathel ?

CATHEL.

A tire-d'ailes !
Les cœurs aimants ont peur des cœurs trop infidèles.

JOSS.

Et les preuves d'amour que mon cœur te donna ?

CATHEL.

Hélas !... Elle est donc bien belle, Marie-Anna ?

JOSS.

Je ne sais.

CATHEL.

Ta franchise, à présent, m'est connue :
La vieille Barbaïc tantôt m'a prévenue.

JOSS.

Elle a menti.

CATHEL.

Non, j'en suis sûre... et c'est fini !
Une averse importune a détruit notre nid.
Souviens-toi cependant ; et que cela t'empêche
D'être infidèle ailleurs...

Pour faire bonne pêche,
Il ne faut à la main qu'une ligne et non deux :
Plus on veut prendre et plus le gain est hasardeux.
Un double amour vous rend doublement insensible ;
Ceux-là peuvent le moins qui tentent l'impossible !
Tu ne pouvais m'aimer comme moi je t'aimais...
Ce que je te souhaite, ô Joss, c'est désormais,
N'ayant qu'un hameçon sur une seule corde,
D'être habile, constant... et que le poisson morde

IV

LES PETITES MARES

Échoués sur les rocs par la mer qui descend,
Les goëmons ont des reflets d'or et de sang.
Ayant repris dans l'eau leur vigueur coutumière,
Leurs humides miroirs accrochent la lumière,
Avant que le soleil, dardant sur les rochers,
Ait racorni tous les goëmons desséchés...
Rosic marche à pas lents sur les rocs ; Soisic vole !
Rosic est la plus sage et Soisic la plus folle.

SOISIC.

Vois, Rosic, comme à pas pressés s'en va le flot.
On va pouvoir atteindre à pieds secs cet îlot

Où la pêche, dit-on, est si bonne : viens vite!

ROSIC.

J'aime mieux cette mare, ici, toute petite.

SOISIC.

Ah! le ciel! qu'il est beau, ce soir! comme il me plaît!
Il est rouge, il est jaune, orangé, violet!
Mais regarde : on dirait que le bon Dieu prépare
Une fête...

ROSIC.

Je vois tout cela dans la mare...
Soisic, que fais-tu donc? Pourquoi courir ainsi?
Les goëmons là-bas sont plus glissants qu'ici!
Tu me nargues, et tu bondis de roche en roche!
Prends garde : c'est souvent un jupon qui s'accroche,
Ou bien c'est un sabot qui se tourne... Un faux pas
Est bientôt fait!

SOISIC.

Bah! A mon âge on n'en fait pas!...

Mais Soisic a grand tort de parler de la sorte:
Elle tombe... Rosic la relève, l'emporte...
Soisic s'est fait du mal... pas trop... En la calmant,
Rosic parle à Soisic tout bas, tout doucement...

ROSIC.

Soisic, retiens ceci :
Celui-là n'est pas sage
Qui, pour voir les dangers semés sur son passage,
Cherche beaucoup plus loin que le bout de son nez.
Les « flèches » trop aigus sont bientôt écornés,
Les bateaux trop ardents chassent sur leurs amarres...

SOISIC.

Rosic, je pêcherai dans les petites mares.

JACQUES RICHEPIN

Douarnenez.

VERS L'OCCIDENT

— A TRAVERS L'IRLANDE —

Au débarquement du steamer, une ruée, une poussée de lazaroni souriants, avantageux, cyniques et empressés comme ceux de Naples, — les mêmes grimaces flatteuses et gracieuses d'intention, les mêmes tours de tête, la même audace câline, — la même confiscation impérieuse du bagage, — la même moue devant le pourboire, si soigné qu'il puisse être : « *Very small!!!* » Donnez-leur une livre, à ces *facchini* de Dublin, ce sera toujours « *very small* ». Et toujours ils demanderont qu'on y ajoute quelque petite chose.

Seulement, ici les gueux sont plus épouvantables qu'en aucun lieu du monde. Dans les haillons des marmiteux du Midi, il reste un peu de soleil : ici les vêtements ont la couleur sinistre de la fange, de la brume et de la bruine. Certaines faces sont effroyablement bestiales et dégradées : — les *yahous* de Swift, qui est de ce pays. — A la paresse du Midi s'ajoute le grand vice septentrional, l'alcoolisme, la rage du whisky, qui lèche d'une flamme de pourpre hideuse des masques abrutis comme on en verrait dans les cauchemars.

Les hôtels sont ce soir inabordables, à cause d'une visite princière. Un logis de hasard, où mon mauvais destin me mène, un appartement dans un *boarding-house*, deux pièces immenses, *bedroom* et *sitting-room*. La vieille logeuse, un de



ces monstres qui grouillent aux arrière-plans des romans de Dickens, bruyamment affable et atrocement sordide : un souillon dont la poitrine déborde. Sa fille a des sourires grimaçants sous un nez que damasquine un eczéma mal soigné. Les chambres sont toutes pleines d'une odeur obsédante et innommable. Les rideaux de mousseline prennent des nuances de vieil ivoire. Les meubles géants, disjoints, couverts de poussière, fléchissent et s'enfoncent sous le toucher. Le génie du lieu, une servante aux cheveux gras, a un profil idiot et déprimé de fille d'auberge bretonne, dans une île sauvage de la côte. Et de tout cela il monte comme une exsudation de crasse et une fétidité de déjection. Du haut de leurs lourds cadres dorés, vermoulus et ternis, des images religieuses, très grossières, ont un sourire niais et sentent la basse chromolithographie populaire.

Sortons de ce bouge hideux. — A deux pas, le *Stephen's green* est très vert, très beau, avec ses fleurs délicates et vives. Il est rempli de pauvres dont le déguenillement et la malpropreté éclatent plus encore au milieu de ces plantes fraîches. Un immonde flâneur d'une trentaine d'années, — barbe inculte de bouc ou de satyre, visage recuit, — singe de la grimace et de la voix les contractions et les cris d'un enfant qui pleure en face de lui. Sa figure se déforme davantage et sa voix devient plus comique et plus stridente à mesure qu'il s'accroupit et se rapetisse pour arriver à la taille de l'enfant. — Un groupe de mioches tout couturés de scrofules, assez proprement mis, car ils portent la livrée d'une école, mais si chétifs et si blêmes que les « gosses » parisiens de Geoffroy semblent auprès d'eux prospères et épanouis. — Malgré tout, la beauté primitive de la race apparaît par intervalles. Voici une délicieuse fillette de huit ans. Son visage est taché de fange ; elle est habillée d'une loque. Mais ce visage est d'une coupe exquise, illuminé par un sourire infiniment doux et par la flamme de deux profonds yeux noirs ; mais cette loque est drapée aussi harmonieusement qu'un péplum antique. Et l'on est surpris de penser que cette fleur humaine, délicate et souillée, a germé dans la boue de Dublin. Où ira-t-elle se flétrir ?

Dublin est une ville qui se souvient. Un énorme obélisque, pareil aux vieilles tours rondes qui veillent sur tant de soli-

tudes irlandaises, consacre la mémoire d'O'Connell, dans le cimetière où il repose. La statue même du tribun, en avant de la colonne de Trafalgar, domine le quartier le plus populaire de Dublin. De tous côtés se lèvent les statues des fils illustres de la terre irlandaise, de ceux qui l'ont défendue, embellie et chantée. Ces glorieux fantômes immobiles, dans leurs longs manteaux romains, se dressent au-dessus de la foule agitée et bruyante.

Les plus nobles quartiers de Dublin sont très irrégulièrement bâtis. Vers les deux rives de la rivière Lee, brune, couleur de tan, et tachée de mouettes blanches, déferlent de longues rues populaires, poussant leurs foules grouillantes, leurs rôdeurs, leurs ivrognes et leurs détritus.

Mais Dublin n'a point sur toutes ces laideurs les brouillards jaunes, les horribles ténèbres visibles de Londres ou de Glasgow. Le ciel septentrional a de blêmes sourires et de subtiles métamorphoses. Quelquefois il entasse à l'occident du fleuve de prodigieuses architectures de nuées qui indéfiniment se brouillent et se confondent. Il y fait resplendir d'étincelantes et froides apothéoses, il y déploie de longs étendards vermeils; il y disperse des ruines ensanglantées, il y fait trembler des nappes d'or fluide et pâle. Le fleuve, sous le regard du couchant, se purifie et s'illumine, change des eaux vaseuses en clairs miroirs d'argent rose, et répercute la limpidité cristalline d'en haut. Le sombre et sordide Dublin s'enveloppe de crépuscule, comme de son manteau de poésie. Le chant des heures, le murmure des eaux et des multitudes, la plainte de la chétive et misérable humanité se fondent en une musique de tendresse et de mélancolie. Tout se détache, se découpe par grandes masses, tout se revêt de brume violette. Et telle est l'influence magique de l'occident que toutes ces choses impures reprennent une sorte de virginité au seuil mystérieux de la nuit.

*
* *

De Dublin à Cork. — Un temps clair. De lointaines montagnes veloutées et douces. Des campagnes tranquilles, plus semblables à celles de France qu'à celles d'Angleterre. De

loin en loin, cependant, des ruines d'autrefois, des églises dévastées par les cromwelliens, des ruines d'hier, maisons désertées à cause des évictions.

Cork, — « *the beautiful city of Cork* », comme dit le vieux Spencer, est une grosse ville, irrégulièrement bâtie, — non point pittoresque et variée à la manière d'une vieille cité gothique, — mais désordonnée et comme négligée. *St Patrick street* est à une grande rue moderne ce qu'est une boutique de brocanteur à un salon confortable. Les quais de la rivière Lee sont chargés de marchandises, bordés de docks; de hauts vaisseaux s'y balancent; mais on n'y entend point le grondement d'une activité prodigieuse, comme à Londres. comme à Glasgow. Il semble qu'il y ait ici, dans l'air, un peu de flânerie méridionale. Sur le pont de St Patrick, comme lorsque Thackeray passa par ici, il y a un demi-siècle, des badauds et des *idlers* fument leurs pipes lentement, et regardent travailler. Étant donnée l'inertie irlandaise, on pourrait croire que ce sont encore les mêmes; mais ils n'ont plus les culottes courtes, le frac déguenillé, le chapeau haut de forme. Le long des murailles, sur le port, croissent des touffes d'herbe drue. Le *yellow fog* des métropoles industrielles est remplacé par un ciel léger et féerique où voyagent sans fin des nuages lumineux et baignés de soleil. C'est l'air vif et pur qui charmait les « poumons londoniens » de Thackeray. *St Patrick street* est dominée par la statue de *Father Mathew*, l'apôtre de la tempérance, autrefois très populaire ici, aujourd'hui très vénéré. Et, en fait, il a été l'ouvrier d'une bonne et utile besogne. Il aurait, dit-on, avec l'aide de ses adhérents, arraché la moitié de l'Irlande à son vice national, l'ivrognerie. Thackeray l'a rencontré ici; il l'a trouvé franc, ouvert, loyal, le regard direct, la main offerte, exempt de tout préjugé, de tout fanatisme, de tout parti pris, ce qui était extrêmement rare.

A deux pas de cette grande artère bourdonnante, stagne et croupit un marché aux légumes. Des coins extraordinairement répugnants. Des marchandes en haillons. Auprès d'elles, des tas de verdures fangeuses. Quelquefois des enfants dont les membres nus sont marbrés de taches de boue séchée. Les Irlandais du peuple grouillent et pullulent volontiers les uns

sur les autres, comme les mouches dans les endroits humides.

Mais l'air est délicieusement limpide et léger. Les villas montent gracieusement sur les coteaux verts qui s'élèvent de chaque côté du fleuve. A l'ouest de la ville, des gazons fins et touffus et des eaux murmurantes rappellent qu'on est dans l'île d'émeraude.

***

Départ de Cork dans le clair matin. Le *jaunting-car* est conduit par un cocher ignoble, à la voie éraillée, au nez flamboyant. De Cork à Bantry, des champs de plus en plus rares à mesure qu'on avance vers l'Occident. Des nuages qui filent rapidement, quelques averses. Les fermes sont souvent fort délabrées. Quelquefois des paysans sortent d'une masure qu'on croirait abandonnée..

C'est la terre des ruines. Beaucoup de vieux repaires féodaux, de vieilles églises catholiques en décombres. La main rude des rois anglais et de Cromwell a jeté bas les tours, les murailles et les clochers. Les débris d'aujourd'hui, les fermes dont il ne reste que les quatre murs, sont aussi vite reprises par la nature que les débris du passé. Et voici qu'un très beau sonnet d'Auguste Angellier me revient à l'esprit :

Sur la colline brune, où le pâtre rappelle
A grands cris son troupeau que rassemble son chien,
Le débris écroulé d'un pauvre mur ancien
En une masse informe et sombre s'amoncelle.

Sur la crête confuse un fin arbuste frêle,
Si léger qu'il paraît n'avoir pas de soutien,
Déployant en plein ciel son feuillage aérien,
Suspend au crépuscule une noire dentelle.

Cette ruine était une chaumière heureuse,
La flamme du foyer réjouissait le seuil
Quand l'homme remontait de la plage brumeuse.

Il disparut en mer; la femme fut en deuil
Peu de mois; les moutons s'égarent aujourd'hui
Sur ces murs où un peu de joie humaine a lui.

Mais la nature est splendide. Rafraîchis par les averses, les ajoncs et les bruyères couvrent des lieues de terrain, déroulent de somptueux tapis de fleurs.

Bantry est un petit port sombre, au fond d'une baie immense, deux fois visitée par les Français, en temps d'invasion. Le coche qui m'emmène vers Glengariff traverse d'affreux quartiers, où apparaissent d'étranges faces de misère.

Puis ce sont, au seuil des montagnes sauvages, des verdures épanouies, des verdures aériennes et déliées, que nourrissent les ondées, les influences chaudes de l'Océan tout proche. La côte est extrêmement découpée, dentelée comme la feuille de mûrier du Péloponèse. La vaste masse océanique qui oscille entre les deux mondes vient ici pousser ses derniers flots entre les montagnes. Elle brode ces rivages tranquilles d'un léger fil d'argent. Quelquefois une rivière tumultueuse se mêle aux nappes tremblantes des estuaires que remplit la marée, et pousse une longue traînée d'écume. L'avant-garde des terres occidentales est grandiose et toute parée de fleurs. Les hauts rochers, teints de mille nuances, se lèvent au milieu des clochettes de pourpre et des thyrses d'or. La silhouette élargie d'un pin, çà et là, évoque le souvenir des rivages méridionaux, et mon imagination s'envole, un moment, au bord des mers latines.

Promenade dans le pays de Glengariff. — Pluie et soleil. L'averse aux pieds d'argent semble danser dans la lumière. C'est un tremblement étincelant et léger, une atmosphère de féerie. Puis voici le soleil qui revient. Tout le paysage scintille. Les feuilles sont de diamant dans l'air de cristal. Le soleil est argentin. Il a la fantaisie, le charme et le mystère des clairs de lune. Les haies sont touffues et vivantes comme celles du Devonshire. Seulement, par intervalles, d'énormes buissons de fuchsias balancent leurs milliers de fleurs de pourpre, éclatantes et fines, surprenantes comme les clochettes innombrables d'un temple d'Extrême Orient.

La végétation étale des magnificences inouïes. Des houx centenaires entre-choquent leurs feuilles métalliques et luisantes. D'admirables chênes, droits et rigides, épanouissent leurs branches avec sérénité. De chaque côté de la route, les murailles basses sont étreintes des innombrables vrilles du

lierre qui couvre tout, fait le siège des arbres, des rochers, des vieilles demeures, et parfois offre ses grappes aux abeilles fauves. Le vent apporte de temps en temps une haleine de chèvrefeuille. Auprès d'une vieille forge noire, comme celles où Roland et Lancelot allaient faire remplacer les fers usés de leurs destriers, une rivière murmure entre ses bords touffus; le vieux pont de Cromwell l'enjambe, à demi ruiné; au delà se laisse entrevoir un mystère enchanté : sous les lianes mouvantes, sous les arbres qui penchent leurs vertes chevelures, le frisson lumineux des eaux lointaines, le regard de la fée qui règne sur le pays d'émeraude, dans l'obscurité des ravins sauvages.

Sous les arbres s'entassent des rochers moussus, couverts d'un tapis épais où dort un profond silence. — Une ouverture sur les lointains de la baie, sur les eaux qui changent avec le ciel, les eaux limpides qui réfléchissent toutes les heures du jour et toutes les brindilles des plantes. Près du rivage, une île charmée et fleurie, une île mignonne qui peut être le royaume d'un sylphe ou d'un elfe, le palais d'été de Titania.

Puis on s'enfonce dans les solitudes farouches, vers les montagnes sombres qui ferment l'horizon et qu'environne éternellement une fumée de nuages. Des granits jetés en désordre, comme dans un chaos de tempête. Par intervalles, ils se soulèvent les uns après les autres, avec des herbes et des broussailles dans les creux sombres, et des arêtes blanchâtres. On dirait les houles immobilisées d'un ouragan monstrueux qui monterait à l'assaut d'un monde. Les blocs se multiplient comme les fantômes dans la vallée d'Ézéchiel. Les montagnes surgissent de tous côtés. Mais ceci est malgré tout enveloppé de douceur, velouté de verdure et caressé d'air bleu. Cette extrémité du monde occidental est d'une suavité infinie dans sa grandeur austère. Le sourire des saints légendaires, sans doute, le bénit encore, et le rêve des anciens hommes l'environne toujours d'une atmosphère magique.

Que tout cela est perdu dans le passé! — Tristesse, misère, sauvagerie. — Quelquefois un pli du grand désert de pierres et de bruyères laisse végéter une chaumière isolée avec un maigre champ. Des femmes passent, pieds nus, avec des

robes rouges en dents de scie, des tartans troués, avec le déguenillement farouche des gitanes. Elles ploient sous des fardeaux trop lourds. Souvent elles ont de magnifiques yeux noirs. Quelquefois elles sont jolies, quelquefois bestiales. Les enfants, en loques, ont presque toujours une singulière beauté, quelque chose de bizarre et d'exquis. Ce sont là les derniers venus d'une race antique et mystérieuse, aujourd'hui triste et découragée. Leurs silhouettes étranges se dressent comme aux jours d'autrefois sur les immuables et mélancoliques lointains des montagnes, au bord de la mer. Après avoir donné leur songe au monde, ils achèvent de mourir...

Voici maintenant un fermier qui arrive, sur son cheval au trot. Il porte en croupe, à la mode irlandaise, sa jeune femme enveloppée d'un châle.

Le soir tombe. — L'atmosphère violette des montagnes devient plus sombre, les verdures plus profondes, et les eaux se figent dans la fraîcheur crépusculaire.

On trouve à Glengariff un vaste hôtel moderne dans un grand parc. Il est plein de Londoniens joyeux et chantants. Il me fait penser à cet autre grand hôtel anglais qui est campé en avant de la montagne où sommeille la morne Pérouse, hantée de larves dolentes, parmi les horizons sinistres de l'Étrurie.

***

Départ de Glengariff. — Le pays, avec ses majestueux mouvements, se déploie sous l'austérité du ciel. Nous longeons, sur la gauche, la montagne du Nid d'Aigle, — *Eagle's Nest*. — Une grande vallée s'ouvre, toute semée de pierres brutes, avec un aspect de cimetière immense. Tout cela est écrasé par un entassement de nuées grises qui promènent des averses. Au loin, la baie de Glengariff, frappée de soleil pâle, étale une nappe circulaire d'argent mat. Dans cette nécropole de géants, quelques maisons en ruine, quelques chaumières habitées qui ne sont guère plus vivantes.

C'est maintenant le déluge ; les longues hallebardes de la pluie, tordues et infléchies par le vent. Dans le ruissellement universel, d'effrayantes profondeurs. Des tunnels traversent

la montagne. Des enfants déguenillés courent autour du *coach*; ils chantent, ils ont à la main quelques fleurs arrachées aux bruyères du désert.

Le paysage s'humanise, devient moins sévère. Les prairies d'un vert doré rayonnent dans la vallée, toutes tachetées de vaches superbes, en robe claire. La baie de Kenmare rit et écume au soleil léger, avec les ondulations infinies de ses eaux d'azur. Au loin, dans la lumière, à l'occident, de hautes silhouettes de vaisseaux montent, les voiles toutes grandes, comme pour une course aventureuse vers un monde inconnu.

Les prairies d'or et d'émeraude sourient toujours au pied des lourdes montagnes bleues, semées de chevrettes capricieuses. Puis voici de nouveau les grandes solitudes mégalithiques.

Enfin, tout à coup, l'approche des lacs enchantés se dévoile. Les croupes, les sommets, sont merveilleusement rythmés. On a dit que l'architecture est une musique de pierres. Ici, c'est comme une mélodie de montagnes, trempées et pénétrées d'air violet : les bords divinement ciselés de la grande coupe où frémissent les eaux magiques. Après les escarpements brodés d'écume blanche par les torrents sauvages, la route en serpentant se plonge dans des profondeurs sylvestres, révélant, à chaque détour, les eaux bleues et changeantes.

C'est ici le royaume pacifique des végétaux : ils envahissent tout. Les arbres se pressent les uns contre les autres, mêlent leurs branches, s'enfouissent sous le lierre qui retombe en larges pendentifs où le vent fait passer de longues ondulations. Les chênes lèvent leurs bras robustes qui portent des milliers de feuilles bruissantes. Les houx hérissent leurs fers de lance, luisants comme du métal. Le vert des pins a des nuances étranges, d'un bleu d'outremer. La mousse est d'un vert lumineux : elle semble porter perpétuellement le reflet des rayons dorés qui sont venus l'effleurer sous les nefs ténébreuses de la forêt. Et, derrière, les pentes élevées déploient leurs multitudes immobiles, célèbrent le tranquille triomphe des sèves puissantes.

Je ne saurais dire à quel point cette verdure est différente de toute autre verdure. Les immenses rideaux de vert sombre que forment les sapinières des Vosges, les hautes

herbes des prés de la Flandre occidentale, illustrées de fleurs éclatantes, poudroyantes de pollen, animées de papillons et de bestioles, ne donnent point l'idée d'une vie aussi intense et aussi profonde. Forêts d'un charme unique à la limite du vieux monde, éternellement ravivées par les influences mystérieuses de la vaste mer, éternellement baignées de l'humidité céleste, sans cesse illuminées par le soleil argentin, par les arcs-en-ciel qui oscillent sur les nuages et les monts, et par les reflets qu'ont laissés, en s'évanouissant, les auréoles des saints qui priaient au milieu des bois, dans les âges primitifs.

* * *

Ce soir, dans Killarney, palpitent des banderoles et des oriflammes. Quelques maigres arcs de triomphe, en lierre et en mousse, s'espacent de loin en loin. Est-ce une fête d'orphéons? un concours agricole? une course de chevaux? Autour d'une course de chevaux on mènerait plus grand tapage. Ce n'est que la visite du duc et de la duchesse d'York. héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre. Chez nous, un ministre fait plus de bruit et de poussière.

Il y a quelques jours, dans le train de Cork à Bantry, un fermier, qui naguère est allé à Londres voir le jubilé de la reine, m'en contait les merveilles, avec de gros yeux écarquillés comme devant un souvenir des *Mille et une Nuits*. Surtout les troupes coloniales l'avaient stupéfié : « Et puis, figurez-vous, il y avait des hommes noirs, en fort beau costume. » Ici, nous sommes en Irlande, dans une terre à demi hostile. Malgré les notes des journaux officieux, malgré les gravures emphatiques des journaux illustrés, l'accueil reste froid.

Une foule autour de la gare. Elle rit et cause. Avant l'arrivée du train, on voit rôder dans la rue deux ou trois officiers d'opéra-comique. Un grondement de locomotive sous le hall pavoisé, une explosion de pétards et des hourras. Les voici!

D'abord six musiciens, armés de pistons et d'altos, soufflent bravement dans leurs cuivres, et en tirent des sons puissants et désagréables, — un orchestre à faire danser des vachères. Puis quelques constables à cheval défilent, trapus, obèses et massifs, écrasant leurs montures, habillés de noir grisâtre

comme les cafards qui hantent les magasins de farine. Enfin une calèche détale : le duc est en redingote, la duchesse en collet de drap. Quelques cris s'élèvent, quelques mouchoirs s'agitent.

Dans les rues de la bourgade se presse une foule superbe. Des paysans, vieux, tordus et courbés par la vie, montrent sous leurs feutres larges, pareils à ceux de nos Bretons, des faces amaigries et sillonnées de grosses rides. Leur ossature est aussi rude que leurs chaumines de granit. Leurs barbes se hérissent, comme les âpres végétations parasites des chênes. Les femmes sont toutes drapées dans leur châle national. Quelques-uns de ces châles ont les nuances éteintes et mortes, les dessins compliqués et incurvés des ailes des phalènes. — Tous promènent paresseusement autour d'eux les regards errants de leurs yeux magnifiques, noirs et chauds, ou encore azurés et changeants comme la face des lacs et de la mer, — des yeux où flottent des cortèges de rêves, lents et fluides comme les nuages du ciel.

***

La messe de midi à Killarney, dans une haute cathédrale gothique, neuve et inachevée, comme le sont tant de sanctuaires irlandais. On attend qu'une souscription ou qu'une donation permette de terminer les tours. — Dans la nef, où est le populaire, hommes et femmes sont séparés, à la mode rustique. Les hommes ont des faces singulièrement expressives et caractérisées. Les femmes prient de tout leur cœur, enveloppées dans leurs longs tartans d'autrefois, ouvrant leurs mains avec un geste d'extase, poussant parfois une exclamation ou un gémissement, saluant profondément le nom du Christ toutes les fois que dans le sermon le prêtre le prononce, — sentant Dieu près d'elles, en elles. On a mêlé, en de récentes œuvres d'art, le Sauveur du monde à des foules modernes, et presque toujours le goût en est choqué. Mais ici, au milieu de ces humbles et de ces primitifs, on évoque aisément le Christ lumineux et pâle, après la Résurrection, — celui dont la robe de lin blanc, impalpable, irréelle, flotte sur les murailles de Saint-Marc, à Florence. — Quelques-unes de

ces monstres qui grouillent aux arrière-plans des romans de Dickens, bruyamment affable et atrocement sordide : un souillon dont la poitrine déborde. Sa fille a des sourires grimaçants sous un nez que damasquine un eczéma mal soigné. Les chambres sont toutes pleines d'une odeur obsédante et innommable. Les rideaux de mousseline prennent des nuances de vieil ivoire. Les meubles géants, disjoints, couverts de poussière, fléchissent et s'enfoncent sous le toucher. Le génie du lieu, une servante aux cheveux gras, a un profil idiot et déprimé de fille d'auberge bretonne, dans une île sauvage de la côte. Et de tout cela il monte comme une exsudation de crasse et une fétidité de déjection. Du haut de leurs lourds cadres dorés, vermoulus et ternis, des images religieuses, très grossières, ont un sourire niais et sentent la basse chromolithographie populaire.

Sortons de ce bouge hideux. — A deux pas, le *Stephen's green* est très vert, très beau, avec ses fleurs délicates et vives. Il est rempli de pauvres dont le déguenillement et la malpropreté éclatent plus encore au milieu de ces plantes fraîches. Un immonde flâneur d'une trentaine d'années, — barbe inculte de bouc ou de satyre, visage recuit, — singe de la grimace et de la voix les contractions et les cris d'un enfant qui pleure en face de lui. Sa figure se déforme davantage et sa voix devient plus comique et plus stridente à mesure qu'il s'accroupit et se rapetisse pour arriver à la taille de l'enfant. — Un groupe de mioches tout couturés de scrofules, assez proprement mis, car ils portent la livrée d'une école, mais si chétifs et si blêmes que les « gosses » parisiens de Geoffroy semblent auprès d'eux prospères et épanouis. — Malgré tout, la beauté primitive de la race apparaît par intervalles. Voici une délicieuse fillette de huit ans. Son visage est taché de fange ; elle est habillée d'une loque. Mais ce visage est d'une coupe exquise, illuminé par un sourire infiniment doux et par la flamme de deux profonds yeux noirs ; mais cette loque est drapée aussi harmonieusement qu'un péplum antique. Et l'on est surpris de penser que cette fleur humaine, délicate et souillée, a germé dans la boue de Dublin. Où ira-t-elle se flétrir ?

Dublin est une ville qui se souvient. Un énorme obélisque, pareil aux vieilles tours rondes qui veillent sur tant de soli-

imagination, où le sourire est si près des larmes. Il y a trouvé quelques-unes de ces mélodies qui chantaient en lui longtemps avant qu'il les écrivît. Il a emporté la nostalgie de l'île d'Innisfallen, la perle du *Lower lake :*

Douce Innisfallen, adieu !
Puisse longtemps la lumière autour de toi sourire,
Aussi douce qu'elle tombait, le soir
Où pour la première fois je vis ton île fée.
Tu étais trop charmante alors pour un passant
Qui devait tourner ses pas vers les sentiers du souci,
Qui devait courir à travers des foules vulgaires,
Et te laisser brillante et silencieuse ici,
Qui ne devait plus venir auprès de tes rivages,
Mais, ballotté par le sombre océan du monde,
Quelquefois songerait à toi comme à une demeure
De lumière et de soleil qu'il aurait vue et perdue...
Que tu pleures ou souries, île charmante !
Plus charmante encore pour tes larmes :
Ainsi ton sourire ensoleillé, bien qu'il soit rare,
Semble, lorsqu'il apparaît, un regard du paradis...

Il a aussi rappelé une des plus gracieuses légendes du lac. Les bateliers de Killarney appellent les vagues écumeuses que soulève le vent « les chevaux blancs d'O'Donoghue ». C'est qu'en effet sous les eaux dort le héros englouti. Mais, lorsque le dernier soleil d'avril s'assombrit, les Naïades préparent son coursier : « Blanche comme la voile que déploie une barque que l'on vient de mettre à flot, sa longue crinière ondule, ainsi blanche et libre... Et des esprits, sortant de toutes les retraites profondes du lac, glissent sur le flot bleu en dispersant les fleurs » autour du maître et du cheval. Et une jeune fille, qui aime d'amour le fantôme, s'évanouit avec lui dans les eaux du lac, et « meurt de la plus douce des morts qui puisse prendre une vierge... sous la lumière d'un soir de mai ». Toujours, dans les contes qui se répètent au bord de la mer et des fleuves, on retrouve la séduction de l'eau perfide et enchanteresse, la chanson de l'éternelle Sirène.

A côté du monde charmant des arbres et des fleurs, éternellement arrosés des lacs et des nuées, se développe un autre univers, chaotique et terrible. A l'extrémité du dernier lac,

on rencontre une auberge basse, sur les murailles de laquelle sont cloués des chants d'insurrection, de révolte et de réveil. On tourne, puis, dans la direction de Killarney, on gravit une route en lacets. De ce chemin, la vue s'arrête un moment sur une sorte de vallée maudite. Elle enferme entre des murailles lourdes et roides, sur qui pèse la menace d'un orage, une série de petites mers intérieures, mortes et livides, figées dans une épouvante.

On monte, on monte encore. Voici les escarpements vertigineux du *Gap of Dunloe*, qui s'élancent à pic dans le ciel pluvieux, dont ils déchirent incessamment les brumes travaillées et tourmentées par le farouche vent d'ouest, le roi de ces hautes solitudes. Sous les parois noires des précipices qui surplombent, le *Black Lough* est d'un noir d'encre, d'une teinte irritée et mauvaise. En un repli de la montagne, un bouge apparaît, flanqué d'un champ maigre, perdu et opprimé dans cette désolation. Les flancs des monts ruissellent. Les gouttes de l'averse clapotent dans les vasques sinistres qui se succèdent, reliées par le torrent qui s'y élargit, s'y étale et s'y repose. En un certain lieu, les pentes énormes se rapprochent, comme pour étrangler la route. Elle a peine à se débrouiller parmi les débris cyclopéens qui jonchent le col.

La pluie cesse. Tout prend des nuances miraculeuses. Voici que la robe d'Érinn, couleur du temps, couleur des heures changeantes, montre par le crépuscule sombre des verts dorés et lumineux et d'extraordinaires violets granitiques.

Puis la vie reparaît de nouveau : des bestiaux lents et tranquilles, à la tombée du soir, des chevaux de montagne devant les petites fermes isolées. La vallée se dilate, les escarpements s'écartent, prêtent de petites terrasses aux pâturages suspendus. Enfin une muraille de granit, au milieu de laquelle jaillit une cascade blanche, ferme la grande solitude de Dunloe. Une longue traversée de campagne. Une rivière qui étreint un groupe de grands arbres où s'abattent des milliers de corneilles, tandis que l'occident devient blême et que les géants de Dunloe, dominés par le Carrantual, le plus haut des monts hiberniens, s'assombrissent de plus en plus sous un vol pesant de nuages aux volutes énormes et chargées de nuit.

Puis les ténèbres compactes, et, jusqu'à Killarney, une

obscurité aveugle, le noir absolu dans les frondaisons drues et puissantes de la terre irlandaise.



Un contact rapide avec les Irlandais ne donne point d'eux une bonne opinion. Les cochers, les hommes de peine sont trop souvent d'une honnêteté douteuse. Ils sont, de plus, hâbleurs et serviles. Les trains de chemin de fer sont ignobles. Nos trains français sont luxueux en comparaison. Le personnel est à la fois officieux et négligent, empressé et étourdi. Il n'est de pire tribulation que d'avoir des bagages. L'hôtel est généralement bâti et organisé à l'anglaise, mais le service est fait, presque partout, par des Irlandais. C'est dire que les assiettes sont grasses, les verres crasseux, que les repas successifs s'inscrivent, avec leur couleur et leur odeur, dans les dents des fourchettes, et que les herbes des potages défunts, trop souvent, apparaissent desséchées et collées au dos des cuillers. Les inévitables fracs des garçons ne sont plus noirs. Ils sont fleuris de taches graisseuses qui se recouvrent, se pénètrent, se débordent les unes les autres. — Voici, à Killarney, dans une salle à manger vide, un groupe de garçons flânant. Jamais je n'ai vu d'attitudes aussi affaissées, avachies, abruties. Des têtes burlesques, où tout pend. Des fronts d'hydrocéphales. Des babines et des lippes mouvantes de chanteurs de beuglant. Il y a beaucoup de beaux Irlandais, mais quand ces gens-là se mêlent d'être laids!... — Un couple arrive, s'assied. Un des garçons se lève, s'avance solennellement, à pas comptés, d'un air qu'il juge tout à fait distingué. Sa face enluminée par le whisky s'éclaire d'un sourire galant et cérémonieux. Il demande au gentleman s'il s'est bien diverti dans la journée : touchante prévenance! Pour la dame, il fait mieux : avec un sourire plus impayable encore, il dépose devant son assiette une reine-marguerite fanée, dont les pétales sont rongés et roussis : délicieux hommage! Tout ce manège, d'ailleurs, devant les deux voyageurs froids et tranquilles, n'a aucun succès. Il n'importe. Le bélître exquis s'éloigne, comme se savourant et se sirotant lui-même, avec un air amusant de liquéfaction intérieure.

De la prétention et du laisser-aller, de la solennité et de la pénurie, — voilà ce qu'on rencontre en beaucoup de lieux. — Les Irlandaises sont bien plus gracieuses et mieux mises que les Anglaises. Thackeray les trouvait aussi élégantes que les Françaises, et incomparablement plus jolies. Mais leurs robes si souvent sont tachées, souillées de boue ancienne. Certainement, à Cork, une bourgeoise ne brosse ses jupes que si elles ont ramassé de la crotte pendant six mois. — Le goût des Irlandais, au milieu du siècle, semble avoir été très classique. Leurs statues ont invariablement des manteaux romains. Moore est, parmi des poètes de langue anglaise, un de ceux qui gardent, au XIXe siècle, le plus de rhétorique latine et conventionnelle. Un morceau de Cork, au bord de la Lee, avec une église de style antique, grise et froide, parmi d'immondes quartiers populaires, ressemble assez bien à un morceau de Rome, sur le Tibre, autour de Sainte-Marie-des-Florentins. Beaucoup de maisons se parent de pilastres, de frontons, de cannelures et de moulures, où reluit la gloire des quatre ordres architecturaux. Mais ces maisons sont en proie au délabrement, habitées par des gueux. Les carreaux sont brisés, quelquefois remplacés par du papier. Les murs perdent leurs parements, montrent la brique. Les intérieurs sont poudreux, et hospitaliers aux toiles d'araignées, pour qui l'on a un respect très spécial.

Même impression dans les trains, autour des gares. Ce sont toujours les bavards exubérants et encombrants qui remplissent les *Irish sketches* de Thackeray et les romans de Charles Lever. Si le ciel avait voulu donner Tartarin à l'Angleterre, il l'aurait fait naître en Irlande. Un wagon de troisième classe est bondé de voyageurs. Tout le monde s'y convulse de rire. Il y passe comme des rafales de hennissements. La cause de ce beau tapage est un petit chien dans un vieux cabas. Sa tête rentre et sort : chaque mouvement est suivi d'une tempête de risées. Ce sont de grands enfants. Pareillement, ils ne connaissent pas de mesure dans la douleur. Rien ne ressemble moins à la satue de Niobé qu'un Irlandais qui pleure. Un père accompagne deux grands gaillards qui regagnent la pension, le petit séminaire peut-être : le train s'éloigne : sa face se tord dans une effroyable grimace de désespoir.

Plus loin, sur le quai, un groupe d'hommes et de femmes entoure une jeune fille à son départ.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée.

Un gémissement, rythmé comme une incantation, monte du quai, avec des paroles d'adieu. C'est un déluge de larmes, un ouragan de sanglots. Un employé de la station est forcé d'arracher une fille de la portière où elle se cramponne, au moment où le train démarre. La voyageuse s'en va-t-elle à Dublin, ou en Extrême Orient? Je ne sais s'ils y mettent quelque différence. — Voilà des traits qui frappent le voyageur, et qui le heurtent singulièrement.

Mais ne nous arrêtons point là. Cette sensibilité, qui se manifeste si tumultueusement, n'est point toute de surface. — Thackeray trouve, dans les rapports qui unissent les parents aux enfants, en Irlande, une douceur infinie. Des fillettes de cinq ans, de six ans, ont pour leurs petits frères au maillot des gestes d'une maternité charmante. Les nostalgies sentimentales des Irlandais sont, comme toujours chez les Celtes, extrêmement pénétrantes et profondes. Très souvent, ils meurent de la mort d'autrui, d'une affection brisée pour l'éternité, d'un paysage absent, d'une mélodie qu'ils n'entendront plus. Il faut lire dans Washington Irving la lente agonie de cette jeune Irlandaise, fiancée à un insurgé, qui lui fut brutalement arraché par une exécution capitale. La tristesse mystérieuse qui vient des âges disparus leur monte souvent au cœur, et, à travers les mélodies de Moore, c'est souvent l'âme même des anciens jours qui chante sur leurs lèvres. Comme leurs frères plus graves d'Écosse, de Galles et d'Armorique, ils gardent au passé une invincible fidélité.

Cette imagination mobile a créé les plus belles songeries dont se soient bercés les hommes. — Sans parler de la part qu'ils ont pu prendre à la formation des grandes légendes celtiques, les Irlandais ont tressé pour le christianisme primitif une belle guirlande de fleurs magiques. Lorsque les bardes eurent été convertis à la foi nouvelle, leurs chants devinrent si suaves que les anges, pour les ouïr, se penchaient

du haut des nues. — Le moine Modonnoc quitte le monastère de Saint-David, en Galles, et s'embarque pour gagner son île natale : les abeilles du couvent se posent sur la barque qui l'emporte, et nul ne les en peut chasser. Elles vont avec lui jusqu'en Irlande ; il débarque, environné de leur murmure, comme d'une multitude de petites lyres ailées. Et, pour la première fois, les buveuses de rosée se répandent sur les fleurs irlandaises. — Saint Brendan se laisse attirer par l'Occident inconnu, sur les mers changeantes et froides, et il y voit d'étranges merveilles. — Le moine-évêque Dagan, pour glorifier le vrai Dieu, copie trois cents fois les saints Évangiles, et forge, fond et cisèle si bien l'or, le cuivre, l'airain et le fer, que, sorties de ses mains laborieuses, trois cents cloches vont verser du haut de leurs tours leurs puissantes mélodies et trois cents crosses reluire dans les processions triomphales. — Le jeune berger Mochuda garde les troupeaux magnifiques de son père, dans la forêt. Un évêque passe, avec son lent cortège, en chantant des psaumes sous la voûte des bois. Le pâtre suit la musique religieuse, dont la douceur l'enchante. Il s'arrête, la nuit, aux abords du moutier. On a beau le rappeler vers le monde, lui montrer des armes : un long cantique s'est éveillé en lui, qui ne se taira jamais. Il est à Dieu. — L'Irlande a fait naître saint Columban, qui fut un homme d'action si indépendant et si original, et saint Columba, qui fut un si grand poète. — D'autres races ont mis dans la foi chrétienne d'autres pouvoirs et d'autres vertus. Nulle n'y a versé tant de songe. Nulle n'a ouvert si largement aux hommes inquiets les horizons mystérieux du rêve.

*
* *

De Dublin à Galway. — La route se développe assez unie et monotone. A droite, la tour ronde qui consacre la mémoire d'O'Connell. Puis, à gauche, les montagnes de Wicklow, doucement modelées dans le jour limpide. Un peu plus loin, sur l'horizon des hauteurs qui s'éloignent, la tour ronde de Taghadoë, un de ces édifices étranges qui veillent sur les solitudes irlandaises, depuis quand? et dressées par quelles races d'hommes? Tantôt elles sont isolées, ces tours,

et tantôt elles groupent autour d'elles des villes saintes, aujourd'hui en ruines, comme Glendalough, Clonmacnois, Cashel. — La campagne ressemble à une campagne de France; elle est moins verte et moins touffue que les pâturages britanniques. Mais les nuages ont leurs lueurs cristallines d'occident, et les eaux vivantes agitent dans le jour subtil leurs nappes qui tremblent. — Puis, tout se désole. Les prairies où les chevaux bondissent, la crinière au vent, se font plus rares. Les *bogs* se multiplient avec leurs eaux mortes, leurs terres noires où durcissent les chênes abattus, et leurs bruyères roses. Enfin, c'est la stérilité absolue, un désert de pierres semées, l'approche tragique et dévastée de la mer.

Quelquefois la mer est clémente à ses rivages : dans les *coves* du Devonshire, les ronces et les chèvrefeuilles ondulent, le long des ruisseaux, jusqu'à la Manche; dans la Bretagne française, les moissons d'or pâle, les fleurs blanches du blé noir descendent jusqu'au bord des flots, et les moissonneurs abattent leurs gerbes au grondement de la marée; les arbres superbes du Kerry s'inclinent vers les vagues comme pour y baigner leurs chevelures, et les cortèges de pins s'avancent héroïquement vers les eaux illimitées. Mais il est des lieux plus sauvages que le vent d'ouest désole sinistrement; sur les côtes picardes et flamandes, il s'abat sans relâche, soulève les hautes dunes en vagues immobiles, ensable les terres ; aux arbrisseaux qu'il couche perpétuellement contre le sol, il imprime le sceau de sa puissance, et les force à croître la tête tournée vers l'Orient. Ici, en Galway, c'est la même tristesse et la même solitude. Le seuil de l'Océan est morne et triste. La terre infertile est jonchée de dalles grises sous le ciel éternellement gris. Et c'est au fond de ce désert que sommeille la ville ancienne de Galway, la « cité des tribus ».

Au bout de la gare, on trouve un immense hôtel banal, qui donne sur un square assez négligé. Mais derrière s'étend le vieux Galway, et, le jour où j'arrive, il est tout bourdonnant de l'animation d'un marché. Une foule bruyante se presse dans les rues, toutes pénétrées et débordantes d'un magma jaune et vert, que fait la fiente des bêtes. Jamais on ne l'enlève. Il colle aux chaussures qui s'y enlizent, et la ville entière est

emplie d'une étouffante odeur d'étable. Des bestiaux s'insurgent. Des groupes d'hommes et de femmes causent bruyamment, dans la langue rauque des Celtes. Les hommes sont coiffés d'un feutre à larges bords ; des vieillards ont encore le chapeau haut de forme, le frac, les culottes courtes et les guêtres. Les femmes ont toujours leurs châles aux nuances douces sur leurs jupes éclatantes, de couleur rouge. Cette foule est extrêmement mouvante et agitée, et les ivrognes y sont nombreux. Un pochard, du haut d'un escalier de pierre, vomit comme un triton de fontaine mythologique. Un autre est étendu ivre mort sur la route : de charitables compagnons le soulèvent, et sa tête pesante ballotte. Un autre, moins malade et plus plaisant, adresse un discours à sa vache, qui détale devant lui. Les Celtes d'Irlande, comme ceux de Bretagne, aiment les « paradis artificiels », l'ivresse, même grossière, qui leur verse le songe, et l'oubli de la vie.

Dans les rues de Galway, de vieux logis noirs, sombres et délabrés, les murailles austères des demeures où vivaient les orgueilleux princes-marchands, qui trafiquaient avec la France et l'Espagne. Une de ces maisons dresse une façade fleurie de sculptures, massive et sévère comme les hauts palais de seigneurs florentins. Cette façade, rongée par des bises et des brumes séculaires, est muette et dure comme celle d'une prison, malgré ses fenêtres ornées, ses corbeaux qui allongent leurs faces bizarres, et l'étrange image qui surmonte la porte, — un singe qui sauve des flammes un enfant. — C'est là qu'habitait la famille des Lynch, une des dix tribus anglo-normandes, la plus puissante peut-être, puisqu'en moins de deux siècles, elle a donné à Galway quatre-vingt-quatre maires.

L'un d'entre eux est ce farouche James Lynch, le Brutus irlandais, qui dort un peu plus loin dans la vieille église gothique de Saint-Nicolas, sous une fière épitaphe qui célèbre sa « roide et inflexible justice ». James Lynch Fitz Stephen, maire de Galway à la fin du XVIe siècle, avait envoyé son fils sur un vaisseau en Espagne. Le jeune homme fit de grandes débauches, et beaucoup de dettes. Un correspondant espagnol de son père lui infligea un compagnon de retour qui devait rendre compte de sa conduite. Le jeune Lynch n'eut garde

de le souffrir à bord, et s'en délivra en le faisant jeter à la mer. Revenu au pays, il s'amenda quelque peu. Il était sur le point de contracter mariage lorsqu'un de ses complices, à l'agonie, avoua le crime auquel il avait pris part. Lynch condamna son fils à mort. La mère souleva les hommes du clan, si bien que le lieu où l'on devait justicier le coupable était couvert d'une multitude menaçante, et par là rendu inabordable. Alors Lynch, estimant que la besogne la meilleure est celle qu'on fait soi-même, pendit son fils par la fenêtre de la prison où il l'avait fait enfermer. Et il en fut grandement approuvé, car il avait voulu que la loi fût égale pour tous.

Au delà des hautes forteresses qui menacent les passants de leur ombre centenaire, vers les maisons basses de la côte, sous la lueur blême du crépuscule, la foule avec ses chariots bas est plus étrange encore. Opulents et tranquilles, les paysans anglais donnent l'idée d'une vie confortable, aisée, propre et riante. Mais comme ils tenteraient peu un crayon d'humoriste! comme ils seraient un maigre régal pour un amateur de belles taches, de belles arabesques et d'originales découpures! Ici, au contraire, tout se détache, tout fait groupe, tout est imprévu et charmant. Les hautes tailles des hommes, leurs membres noueux et tordus, leurs corps travaillés par le labeur, la misère et la vieillesse, ciselés par la vie, les masses à contours nets que forment les femmes, drapées dans leurs vêtements de laine, pareilles à des *gipsies*, — tout cela finit par sembler irréel à force de pittoresque, par devenir, dans cette grise atmosphère du soir, une sorte de rêve, à la fois bizarre et précis, issu de la pointe de Callot et du vieux Cochin, — doué de vie et de mouvement, au lieu de sommeiller éternellement sur les pages des albums.

Un grand bruit d'eau remplit la ville. Entre les parapets de pierre, sous les ponts verdis, avec des haillons frangés d'écume, le *Lough Corrib* se précipite vers la mer, sauvage et violent comme un torrent des Alpes. A mesure qu'on s'éloigne du centre de Galway, les bouges deviennent plus sordides. Les chaumières sont hérissées de mauvaises herbes, de folles avoines, comme des champs en friche. Des veaux et des porcs y vont et viennent, se chauffent au foyer, s'y prélassent, aussi familiers que les maîtres.

***

« O Arran, mon soleil, mon cœur est à l'occident avec toi. Dormir sous ton sol immaculé vaut autant que d'être enseveli dans la terre de saint Pierre et de saint Paul. Vivre à la portée du chant de tes cloches, c'est vivre dans le bonheur. O Arran, mon soleil, mon amour gît à l'occident et en toi. »

Ainsi chantait, dans le haut moyen âge, l'harmonieux et tendre saint Columba, dont l'amour s'étendait à tous les lieux sacrés de l'ancienne Irlande. Les trois îles d'Arran sont situées à l'occident du monde, vers les grandes eaux de l'Océan. Au milieu du XVIIe siècle, elles étaient un véritable cimetière de saints. Elles renfermaient cent vingt corps élus, dont l'éternel sommeil était bercé par le murmure ininterrompu de la mer.

Un petit steamer attend au pied du quai. Quelques touristes prennent place sur l'*upper-deck* : en général, des gens de Galway, qui font une excursion dominicale. Ils sont mis simplement, enveloppés de longs lainages et de draps rudes, parfois effilochés et déchirés.

Mais nous allons avoir plus curieuse compagnie. Des paysans sont assemblés sur le quai, hommes et femmes, les uns avec le feutre large, les autres avec la jupe éclatante sur le châle brun. Tout ce monde revient du marché.

Il s'agit d'embarquer les vaches qu'ils ramènent avec eux, opération malaisée. On attache les malheureuses bêtes, vaille que vaille, à un nœud coulant qui pend d'une misérable grue, dure et incommode à manœuvrer. Cette cravate de pendu les étrangle au milieu du corps, ou glisse autour d'elles et s'arrête seulement aux hanches, de manière qu'elles arrivent la tête en bas. D'ailleurs toute la machine marche très mal, et le bétail oscille et se balance plusieurs fois entre le parapet et le steamer avant de tomber aux mains qui l'attendent. Un veau, trop bien lancé cette fois, va s'abattre sur trois paysans, à l'avant du navire, et leur donne une claque furieuse. Un autre, récalcitrant, et dont les cornes naissantes disent l'humeur belliqueuse, répugne au voyage aérien : il s'enfuit en lançant des coups de tête, et peu s'en faut qu'il ne précipite dans le

port, avec lui-même, la grappe humaine qui s'attache à ses flancs. Enfin tout est prêt. Le troupeau est entassé à fond de cale, et son haleine monte d'une trappe, comme une fumée. Les bons Celtes, à l'avant du navire, se couchent les uns sur les autres pour avoir plus chaud, hommes et femmes mêlés.

Le ciel est bas et gris sur la côte grise et basse de Galway. Et bientôt il se résout en une pluie fine et continue qui noie, à droite, la grève aplatie, et, à gauche, les montagnes du comté de Clare. Les hautes vagues noires et toutes hérissées de baves blanches se précipitent en grondant au-devant du port de Galway, sous le fouet du vent d'ouest qui les déchire. Le beaupré plonge et se relève suivant le rythme puissant des houles. Tout le bateau craque, grince et gémit, et une plainte universelle, faite de mille bruits, accompagne le halètement continu de la vapeur. Les Irlandais empilés à l'avant ont tous des faces misérables et souffreteuses. Le froid, la pluie, la bise et le mal de mer les assiègent et les accablent. Étendus sur les planches, ils ont la résignation morne de leurs bêtes.

Et cette route est démesurément longue et sinistre, sous la tristesse du ciel, qui s'écoule et ruisselle indéfiniment sur les eaux. C'est peut-être le souvenir d'une navigation pareille, sur des mers barbares, inconnues et lointaines, qui a inspiré au vieil aède de l'*Odyssée* ses vers d'angoisse et de terreur, lorsqu'il fait arriver Ulysse, le navigateur des mers bleues et splendides, au pays des morts, par delà le fleuve Océan :

« Nous montâmes dans la nef, pleins de douleur, et versant d'abondantes larmes... Et les voiles de la nef, nageant sur la mer, restèrent tendues tout le jour, et le soleil se coucha, et toutes les voies se remplirent d'ombre... La nef atteignit les extrémités de l'Océan aux eaux profondes. Là se trouvent le peuple et la ville des Cimmériens, enveloppés de brumes et de nuées. Jamais le soleil rayonnant ne les regarde de ses rayons..., mais une nuit profonde se déroule sur ces mortels misérables... »

Pourtant, tout ici n'est point sinistre. A côté de moi, un brave Irlandais, haut en couleur, les yeux pétillants, la barbe touffue, me vante les grandes pêcheries du *Lough Corrib*, et

s'amuse à me traduire des phrases anglaises dans le dialecte de Galway.

Voici enfin Inishmore, la plus grande des îles d'Arran, une pauvre terre basse et triste, étalée en dos de poisson sous le ciel gris, à la manière des îlots armoricains, Batz ou Bréhat. Un village de pêcheurs aux maisons blanches, Kilronan. Un idiot sautille autour de nous, à l'arrivée du steamer, coiffé d'une casquette comique, affublé d'une longue houppelande, nu-pieds dans la boue. Il se balance en chantant d'une voix éraillée : « *Penny... copper! penny... copper!* » Pauvre être dont le cerveau, peuplé d'images rudimentaires, ne reflète que des aspects de désolation.

Dans une petite auberge, un vieux à figure de loup de mer nous verse dans des verres troublés et louches du whisky roide comme du vitriol.

La baie ronde de Kilronan, sous les nuées blêmes qui ruissellent, est toute pleine de goëmons qui égouttent leurs chevelures jaunâtres. Une route s'en va, le long de la grève, vers Killeany. Des paysans la suivent, d'une marche balancée et lente. De temps en temps, leur taille haute se dresse en saillie sur l'horizon gris de l'Atlantique. De larges dalles de granit, fendues par le travail incessant des eaux, pavent l'île entière. De hautes piles de pierre carrées, surmontées de croix et portant des inscriptions funèbres, bordent la route, en font une sorte de voie Appienne. Là-dessous dorment des Irlandais morts depuis une cinquantaine d'années; mais ces monuments semblent sauvages et primitifs comme les pierres brutes des temps druidiques. Ainsi les calvaires des routes bretonnes, bâtis il y a un demi-siècle, semblent aussi vieux, aussi reculés dans le passé, que les plus anciennes croix granitiques.

Le petit village de Killeany est au bord de la baie. Ses chaumières au toit jaune se serrent les unes contre les autres, se font toutes petites comme pour mieux résister à la tempête éternelle. Deux pâtres me mènent, à travers les granits de la colline, jusqu'à la petite église de Saint-Benan, un des nombreux sanctuaires primitifs qui peuplent l'île. La montée est âpre et difficile, sur les pierres escarpées et polies. La petite église du VIe siècle, contemporaine des obscurs

âges mérovingiens, se dresse au sommet de la colline, non loin de la base d'une tour ronde renversée par les ouragans ou par la colère de Cromwell, dont les partisans ont ravagé cette île. Le sanctuaire est minuscule avec ses pignons aigus, les jambages inclinés de sa porte, et sa petite fenêtre pointue dont une même pierre forme le meneau et l'ogive. Autrefois il était entouré de huttes rondes où les prières faisaient un murmure d'abeilles. Aujourd'hui, il est environné d'un morne et accablant silence, à cette extrémité sinistre du monde ancien. Depuis douze cents ans, il contemple les assauts sans cesse renouvelés de l'Atlantique, les éternels rochers et la mer immuable. La pluie colle sur la terre rare et noire les tristes marguerites. Près du petit temple, je trouve une large anémone rouge, debout sur ses feuilles découpées. Les deux guides en haillons se penchent sur les crevasses du granit pour atteindre de fines fougères, des capillaires au feuillage délicat, des scolopendres dont les feuilles pâles se gondolent, serpentent et se tordent comme des reptiles: plantes fraîches, austères et tristes comme la solitude où elles ont grandi.

Voici l'heure du départ. Le ciel s'est un peu dégagé. Les trois îles se profilent sur un fond terne de vieil argent mat, — Inishmann avec son fort païen, Dun Conor, qui la couronne.

D'énormes nuées rondes et bombées voilent le couchant, et laissent deviner l'agonie du soleil, qui les teint de jaune, puis de roux, puis les abandonne peu à peu aux ténèbres. La mer est d'un vert noir, et plus sombres encore sont les montagnes du sud et la pointe avancée du comté de Clare, *Black Head*. Une déchirure dans les nuées, à l'ouest, et un lambeau rouge saigne sur la mer; une autre, un peu plus tard, au midi, et le croissant de la lune émiette des parcelles d'argent dans les vagues. Enfin voici, après une longue chevauchée sur les flots énormes, les fanaux de Galway.

***

Éternelle tristesse des lieux sauvages qui rêvent vers l'occident du monde, devant la grande mer, seuil de granit où

Saint-Brendan aborda, les yeux encore éblouis par les visions étranges qu'il avait eues au delà de l'Océan! — Au moyen âge, le vent d'ouest, chanté plus tard par Shelley, emportait vers l'Europe la mélodie des milliers de cloches qui animaient l'air nébuleux de l'île sainte, les hymnes des milliers de moines qui vivaient dans les cités monastiques de Clonard et de Bangor. On eût dit un orgue géant qui bourdonnait au bord des eaux immenses. Et, dans son essor vers l'Europe, le grand souffle occidental d'automne traversait encore d'autres terres mystérieuses : il passait en gémissant le long des précipices du Snowdon; il échevelait les chênes, il faisait courir des frissons rapides sur les ajoncs rudes et les bruyères; il recueillait le murmure des anciennes légendes; il promenait dans les hautes nuées des légions d'âmes; vers le sud, il se déchirait les ailes aux grands rochers de la Cornouaille, puis, franchissant de nouveau la mer sauvage, il allait faire chanter ses cornemuses plaintives dans les landes pierreuses de l'Armorique, pousser sa sombre armée d'averses sur les Montagnes Noires et les Montagnes d'Arrée, dérouler ses incantations sur le grand ossuaire lugubre, qui, de ce côté du monde, termine la terre de France.

Ainsi monte vers nous, des lointains confus du passé mort, la longue rumeur mélancolique des Celtes, faite de mille songeries et de mille légendes, sortie d'une âme vaste et profonde comme un océan.

HENRI POTEZ

UNE AMBASSADE TURQUE

A PARIS

SOUS LE DIRECTOIRE

L'ambassade d'Esséid Ali ne mériterait guère de sortir de l'oubli où elle est tombée, si l'intérêt des missions diplomatiques devait exclusivement se mesurer d'après les résultats qu'elles ont eus. Ce personnage, qui a été le premier représentant permanent de la Turquie en France, a, pendant les cinq années de son séjour à Paris, de 1797 à 1802, joué un rôle politique très effacé et n'a exercé qu'une action restreinte sur le cours des événements. Il a été surpris tout le premier par l'expédition de Bonaparte en Égypte, et il a assisté en spectateur impuissant à la rupture des relations séculaires d'amitié qui unissaient le peuple français et le Grand Seigneur.

La vie difficile qu'il a menée, gardé pour ainsi dire à vue chez lui, tandis que le Chargé d'affaires de France, Ruffin, était à Constantinople, enfermé au château des Sept-Tours, a peu à peu diminué son prestige, et personne ne s'est étonné quand la Sublime Porte, non contente de lui infliger un désaveu en refusant de ratifier les préliminaires de paix qu'il avait conclus, en 1802, avec Talleyrand, lui a enlevé la satisfaction de négocier et de signer la paix définitive entre la France et la Turquie. Esséid Ali Effendi a donc été un ambassadeur malheureux : rien n'assurerait à son nom une place

dans l'histoire, si une gloire qui n'est pas banale ne lui était échue : celle d'avoir occupé quelque temps la France de sa personne et amusé tout un mois les Parisiens[1].

***

Originaire de Morée, Esséid Ali avait une quarantaine d'années quand la Sublime Porte l'accrédita auprès du Directoire. Sa taille était moyenne et son port aisé ; sa figure, sans être belle, ne manquait ni de douceur ni de dignité. De grands yeux noirs éclairaient un visage mince encadré d'une belle barbe brune. Une certaine vivacité dans le regard, qualifiée de spirituelle, marquait un esprit délié. Il s'exprimait en turc avec facilité, et parlait le grec vulgaire : du français il n'a jamais su que quelques mots, bien qu'il ait essayé de l'apprendre en traduisant *Télémaque* en turc. Très dévot musulman, très entiché des préjugés nationaux, très orgueilleux et d'une vanité souvent enfantine, il a fait preuve à maintes reprises d'un caractère assez ombrageux et un peu grognon, mais, à tout prendre, ce fut un homme d'un certain mérite.

Parti de Constantinople sur un navire vénitien, avec une suite de dix-huit personnes, Esséid Ali Effendi fut accompagné d'un drogman grec nommé Codrika, du citoyen Venture, interprète de l'ambassade de France à Constantinople, et de Caulaincourt, aide de camp de l'ambassadeur, le général Aubert du Bayet ; Caulaincourt était chargé des fonctions de *Mihmandar* ou maréchal des logis. Après une navigation parfois pénible de cinquante-deux jours, l'Effendi débarqua à Marseille où on lui imposa une quarantaine, quelque humeur qu'il en témoignât. Les honneurs exceptionnels — économiques pourtant — qu'il reçut entre Marseille et Paris, l'accueil empressé, souvent enthousiaste des populations contribuèrent à faire oublier les désagréments d'un aussi long voyage. Ce ne fut cependant pas sans satisfaction que, le 13 juillet 1797 (25 messidor an V), il franchit la porte de Villejuif et que, fatigué par cent onze jours de tribulations, il

1. Une étude de l'ensemble de cette mission est en préparation.

trouva prêt pour le recevoir l'hôtel spacieux avec jardin que la munificence directoriale lui avait fait préparer.

Sous l'ancienne monarchie, les ambassadeurs extraordinaires seuls avaient joui de l'honneur et de l'avantage d'être logés aux frais de l'État. En rompant avec cette tradition séculaire, le Directoire obéissait à des préoccupations de haute courtoisie et de haute politique. Il avait estimé que le représentant du Sultan serait infiniment flatté par un procédé aussi amical, et il avait pensé aussi que, « le logement appartenant à la République, il serait beaucoup plus facile de surveiller les ennemis et les malveillants qui pourraient chercher à s'insinuer auprès de l'ambassadeur pour lui donner des impressions contraires aux vues du gouvernement, et lui suggérer des prétentions et des demandes qui pourraient devenir désagréables ».

Après quelque hésitation, le choix du Directoire s'était arrêté sur l'hôtel de la ci-devant princesse de Monaco.

Cette maison datait de treize ans à peine : elle était l'œuvre d'un architecte connu, Brongniart, qui l'avait rebâtie sur de nouveaux plans à la place même où s'élevait sous le règne de Louis XV la demeure d'Arnauld de Pomponne[1].

Par la disposition et la beauté des appartements, par l'agrément du site, elle devait produire une impression favorable sur l'esprit de son hôte. Sur la rue Saint-Dominique, tout à côté de l'Esplanade des Invalides, s'ouvrait une allée plantée d'arbres, conduisant à une vaste cour d'honneur où s'élevait, dans son imposante simplicité, l'hôtel proprement dit. Un superbe jardin, presque un parc, dessiné à la française, avec des pièces d'eau, des parterres, des statues, des bosquets, terminé par un jardin anglais et un petit bois, se prolongeait de l'autre côté de l'hôtel jusqu'aux quinconces du « nouveau cours des Invalides » ; la grille qui l'en séparait contribuait à faire illusion sur son étendue. Brongniart avait placé dans la partie de l'hôtel qui jouissait de ce point de vue charmant, les appartements de réception et d'habitation.

1. L'hôtel Monaco fut habité, sous le Premier Empire, par le prince de Wagram ; il passa ensuite entre les mains du baron Hope qui le modifia, puis il appartint au baron Seillière. Il est occupé aujourd'hui par le duc et la duchesse de Talleyrand et Sagan.

Par les soins du ministère des Finances, chargé d'utiliser pour le mieux le crédit de douze mille livres alloué par les Assemblées, l'hôtel Monaco se trouva promptement aménagé, et des sofas ainsi que des tapis constituèrent le fonds d'un ameublement qui ne fut ni embarrassant ni dispendieux. Pour le reste, la batterie de cuisine, linge, argenterie, porcelaine, etc., l'ambassadeur fut laissé libre de juger s'il en avait besoin : il était possible que ce personnage ne voulût pas d'un aussi grand état de maison qu'on l'imaginait communément. Le prétexte parut en tout cas commode pour limiter les dépenses et sauver les apparences.

***

Dès qu'il eut mis pied à terre devant le perron de l'hôtel, et qu'il eut passé en revue la garde d'honneur de cent hommes massée dans la cour, Esséid Ali visita en détail sa nouvelle résidence. Il s'en déclara pleinement satisfait, et il ne désira rien de plus pour la décoration de son intérieur.

Peu après l'arrivée de Son Excellence, le citoyen Guiraudet, secrétaire général du ministère des Relations extérieures, se présenta pour apporter les compliments de bienvenue du gouvernement.

Esséid Ali, pressé d'entrer en rapports directs avec le ministre Delacroix, annonça son intention d'aller lui rendre visite dès sept heures du soir; bien plus, dans sa hâte de connaître immédiatement les membres du Directoire, il témoigna le désir d'être reçu le lendemain pour remettre ses lettres de créance. Une telle précipitation, si peu conforme aux habitudes orientales, ne fut pas admise tout au moins par le ministre des Relations extérieures, et l'ambassadeur dut se résigner à modérer son impatience. On lui fit d'abord comprendre qu'il devait notifier officiellement son entrée en fonctions dans les formes d'usage. Par suite de la fête nationale, — 14 juillet, — le premier interprète ne put s'acquitter que le 15 d'une démarche verbale de courtoisie; le 16 (28 messidor), Esséid Ali renouvela par écrit le témoignage du vrai désir qu'il avait de faire personnellement la connaissance du ministre des Relations extérieures. On fixa d'un commun

accord l'entrevue au 18 juillet et le cérémonial en fut minutieusement réglé.

Le ministre ottoman, avait décidé Delacroix, sera reçu à sa voiture par le citoyen Venture, interprète de la République.

Les citoyens Guiraudet, secrétaire général du département et boulevard, chef de la division de Turquie, le recevront à la porte du vestibule et le conduiront au salon où il entrera.

J'irai au-devant de lui jusqu'aux trois quarts du salon. Il sera mis deux fauteuils vis-à-vis l'un de l'autre dans le fond du salon. L'ambassadeur se placera sur le fauteuil mis du côté de la cheminée et moi sur celui vis-à-vis. Il lui sera servi du café ainsi qu'à moi par deux domestiques et en même temps. Il me présentera la copie de ses lettres de créance et, après la conversation, il lui sera, ainsi qu'à moi, présenté de la groseille. On lui versera de l'eau rosée sur les mains et on lui présentera le parfum.

Je le reconduirai jusqu'à peu de distance de la porte du salon [1].

Ce devait être là le dernier acte ministériel du citoyen Delacroix, remplacé dans ses fonctions, quarante-huit heures auparavant, par Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord.

Le 19 juillet (1er thermidor), Esséid Ali fit sa première sortie, et ce premier contact avec la population fut satisfaisant. Le jardin de Monceau, ancien jardin anglais du duc de Chartres, près du faubourg du Roule, avait été le but choisi pour la promenade de Son Excellence, car il renfermait alors une multitude de choses curieuses et propres à frapper l'esprit d'un Oriental. Un portique chinois servait d'entrée; des grottes, des rochers, une île, des ruines d'un temple de Mars, une vigne italienne formant des berceaux, un bois dit des tombeaux composé d'essences variées, une colonnade corinthienne, des pagodes, un jeu de bagues, un moulin à vent, une montagne d'où l'on découvrait Montmartre, Belleville, tout Paris, l'Observatoire, Vanves, Issy, Meudon, Bellevue, Saint-Cloud, le Mont-Valérien, Marly, Saint-Germain, Sannois, Montmorency, Écouen, Épinay, Saint-Denis, faisaient du jardin de Monceau un séjour pittoresque, gai et enchanteur. Esséid Ali, y étant arrivé vers sept heures et demie du soir accompagné de l'ancien ambassadeur à Constantinople, M. Verninac, et de son interprète, s'y promena longuement.

1. Archives Aff. Étr.

« Après avoir parcouru avec l'air de la satisfaction la plus vive ce lieu enchanté, écrit un chroniqueur du temps, il s'est assis sur un banc et a fumé, en continuant la conversation, une pipe de deux pieds qui descendait jusqu'à terre. Peu de temps après, au moment où le soleil commençait à abandonner l'horizon, il s'est fait apporter un voile bordé en or que l'on a étendu sur le gazon en forme de tapis, sur lequel il s'est incliné tourné vers l'Orient et a fait sa prière pendant plus de vingt minutes. Après avoir baisé la terre à quatre reprises différentes, il est venu rejoindre sa compagnie. »

La présence d'un personnage aussi curieux à contempler, et dont le voyage et l'arrivée avaient déjà occupé la presse et défrayé les conversations, ne pouvait passer inaperçue. Elle attira naturellement les badauds et même quelques personnes connues de M. Verninac. Esséid Ali les fit prier de s'avancer, donna l'ordre, par l'entremise de son interprète, d'apporter des glaces et des rafraîchissements, et les présenta lui-même aux dames avec beaucoup de grâce et d'aménité. Il offrit même à l'une d'entre elles de fumer sa propre pipe. Désireux d'être agréable à toute l'assistance, l'ambassadeur brûla quelques pastilles odorantes fabriquées dans le sérail du Grand Seigneur, et qu'il portait toujours sur lui. Lorsqu'il se retira, il laissait sous le charme de la politesse de ses manières le public qu'il avait séduit par la nouveauté de son costume et l'étrangeté de ses habitudes. Sa réception par le Directoire, qui devait le délivrer d'un demi-incognito exigé par les convenances diplomatiques, fut attendue avec autant d'impatience par les Parisiens que par lui-même.

Mais les choses n'étaient pas aussi simples que le Directoire l'avait cru le jour de l'entrée d'Esséid Ali à Paris, lorsqu'il avait exprimé le désir d'utiliser pour la réception de l'ambassadeur le décor de l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Ne fallait-il pas s'entendre avec l'Effendi sur le cérémonial à suivre en cette occurrence et pouvait-on espérer trancher en une après-midi une question aussi importante? L'anniversaire de la chute de Robespierre, qu'on devait célébrer avec éclat le 10 thermidor, présentait en somme une coïncidence aussi avantageuse que la fête du 14 juillet. Le ministre des Rela-

tions extérieures obtint donc assez aisément un répit de huit jours. Le temps fut bien employé. Chacun s'étant mis à l'ouvrage sous la haute direction de Venture, très au fait des usages turcs, un programme d'une ordonnance grandiose put être soumis à l'agrément des directeurs et de l'ambassadeur.

Esséid Ali se montra très pointilleux, mais les difficultés de « vaine étiquette » qu'il souleva furent réglées grâce à l'esprit conciliant de Talleyrand.

Le matin de la cérémonie, un incident soulevé par le corps diplomatique faillit cependant tout bouleverser. Les ministres étrangers qui devaient assister à la fête avaient déjà, quelques jours auparavant et par l'organe du marquis del Campo, ambassadeur d'Espagne, fait annoncer que, les directeurs devant garder leur chapeau sur la tête, ils se verraient eux-mêmes contraints de s'excuser, s'ils ne pouvaient se couvrir pareillement. On les avait avisés qu'ils seraient libres d'agir comme ils l'entendraient. Mais la question qui se présenta le 10 Thermidor était plus grave. La susceptibilité des représentants des diverses puissances avait été éveillée par la crainte que le Directoire « eût l'intention de les faire servir de cortège » à l'ambassadeur ottoman que Talleyrand devait rencontrer au Pont National en se rendant au Luxembourg. Il fallut dépêcher d'urgence des estafettes chez chacun de ces personnages pour dissiper le malentendu et leur affirmer qu'ils pouvaient, à leur gré, renoncer à l'usage qui les faisait parfois accompagner solennellement le ministre des Relations extérieures jusqu'au Palais directorial ; que le rendez-vous était en réalité au Luxembourg et qu'ils assisteraient à la fête et incidemment à la réception d'Esséid Ali dans des conditions identiques à celles où ils s'étaient trouvés lors de précédentes cérémonies publiques.

L'empressement mis par le Directoire à prodiguer des assurances aussi formelles fut du plus heureux effet, et ce petit soulèvement diplomatique n'eut pas de suite.

***

Le 10 thermidor, — journée historique puisqu'elle devait être marquée par la première entrevue du Directoire exécutif

de la République française avec le premier ambassadeur permanent de la Sublime Porte en France, — vers quatre heures de l'après-midi, Esséid Ali quitta l'hôtel de la rue Saint-Dominique, accompagné de troupes désignées pour lui servir d'escorte d'honneur. Précédée du carrosse où elle aurait dû prendre place, si elle n'avait préféré au dernier moment monter un cheval, d'assez pauvre apparence, à vrai dire, mais couvert d'une housse richement brodée et tenu en main par deux Turcs, Son Excellence s'avança avec dignité à travers un concours immense de peuple. Un de ses officiers marchait à sa droite, portant dans un coffret enveloppé d'une étoffe d'or le firman du Grand Seigneur. Les autres membres de l'ambassade suivaient à pied. Esséid Ali avait revêtu son costume de gala. Il était coiffé d'un grand turban formé de deux masses séparées : la partie supérieure était verte et surmontée d'un bouton d'or, marque distinctive des *ulemas* ou gens de loi, tandis que la partie inférieure était en mousseline blanche artistement arrangée. Le poids extraordinaire de ce turban et la crainte d'en trop souffrir, avaient déterminé l'ambassadeur à solliciter par avance du Directoire l'autorisation de mettre une autre coiffure dès qu'il aurait remis sa lettre de créance. De ses vêtements l'on admirait surtout le *banjem*, sorte de robe longue, aux manches rabattues jusque sur les mains, de couleur violette, et ornée de la brune fourrure d'été des hermines. Codrika, à qui ses fonctions en donnaient le droit, portait également un banjem, avec un bonnet de fourrure pointu. Quant aux Turcs de la suite, ils avaient endossé leurs plus brillantes robes, et le coup d'œil qu'ils offraient était pittoresque.

Les curieux, difficilement contenus par des piquets d'infanterie baïonnette au canon, séduits par la nouveauté du spectacle, excités par le bruit des musiques militaires qui faisaient rage, éclataient en applaudissements au passage du cortège, « malgré le spectacle peu républicain » des esclaves humbles et rampants qui entouraient Son Excellence. Sur le pont de la Révolution[1], le long des quais, à l'extrémité des Tuileries, sur le pont National et sur le Pont-Neuf, rue de

1. Aujourd'hui le pont de la Concorde.

Thionville[1] et rue de Tournon, l'affluence et l'enthousiasme du public furent aussi considérables. Enfin, au milieu de cris et d'ovations accrus encore par quelques distributions qu'il fit de menue monnaie à la foule, Esséid Ali pénétra dans le palais du Luxembourg; il fut introduit dans le salon particulier de Carnot, alors président, tandis que la nouvelle de son arrivée était portée au Directoire.

Pour donner plus de majesté autant à la réception du Turc qu'à la fête de la Liberté, la cour du palais directorial avait été transformée en salle des fêtes. On y avait élevé un vaste amphithéâtre en demi-cercle décoré des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Sagesse, et orné de trophées militaires. Cinq sièges étaient placés au fond de la partie supérieure pour les directeurs; d'autres étaient disposés sur deux estrades latérales pour les ministres; ceux qui étaient destinés au corps diplomatique occupaient les deux côtés de l'amphithéâtre. Les corps constitués, les autorités civiles et militaires avaient également leurs places marquées. Un orchestre et les chœurs du Conservatoire étaient groupés à la droite et en arrière de l'amphithéâtre; la garde à cheval du Directoire était massée dans la cour; des batteries d'artillerie avaient pris position dans les jardins dont l'assistance avait la vue. Aux fenêtres des appartements, des citoyennes en toilettes claires et légères se pressaient curieusement pour jouir d'un spectacle exceptionnel et attrayant.

A cinq heures précises, quelques instants avant que l'ambassadeur fût arrivé, les directeurs, dans leur veste et leur culotte de satin blanc avec le manteau rouge brodé, ceinturés de bleu, le sabre de vermeil au côté, le vaste chapeau empanaché de plumes tricolores sur la tête, précédés de leur garde à pied, de leurs huissiers et messagers d'État dans leur costume à la Van Dyck, des ministres et du secrétaire général, tous en uniforme battant neuf, avaient quitté la Salle des séances où l'on s'était réuni et étaient allés occuper les places qui leur avaient été réservées dans la cour.

Benezech, ministre de l'Intérieur par intérim jusqu'à l'arrivée de François de Neufchâteau, son successeur, se présenta

1. Aujourd'hui rue Dauphine.

alors pour annoncer que Son Excellence l'ambassadeur de la Sublime Porte demandait audience. Sur l'ordre qu'il en reçut, il se retira pour reparaître peu après accompagné d'Esséid Ali et de Talleyrand; quatre huissiers ouvraient la marche. Au milieu d'un silence profond, l'ambassadeur, suivi de son premier secrétaire, des premier et deuxième drogmans et de son « Mahurdar », s'avança jusqu'au pied de l'amphithéâtre, prit des mains du premier secrétaire, qui les avait portés sur sa tête en signe de respect, enveloppés dans une étoffe rouge et recouverte de taffetas blanc, le firman et la lettre de créance du Sultan Selim, les baisa trois fois, fit un pas encore et salua trois fois les directeurs. Carnot, Barras, Larévellière-Lépeaux, Barthélemy et Rewbell s'étaient levés mais restèrent couverts. Talleyrand présenta alors Esséid-Ali, qui remit au président le firman du Grand Seigneur et prononça en turc le discours suivant, aussitôt traduit par son drogman Codrika :

Le Sultan qui règne aujourd'hui si glorieusement dans les États ottomans, souverain de deux continents et de deux mers, le très majestueux, très redoutable, très magnanime et très puissant Empereur dont la pompe égale celle de Darius, et la domination celle d'Alexandre, mon très bienfaisant seigneur et maître, m'a chargé de présenter à ses sincères amis, la très honorable et très magnifique République française, cette gracieuse lettre impériale remplie des sentiments de l'amitié la plus parfaite et de l'affection la plus pure, et il m'a envoyé en ambassade près d'Elle pour augmenter, avec l'aide du Très Haut, l'amitié et la bonne harmonie qui subsistent si solidement depuis si longtemps entre la Sublime Porte et la France. S'il plaît à Dieu pendant ma résidence, je n'aurai rien de plus à cœur que de chercher les moyens de resserrer les liens de cette amitié pure et sincère qui unit ces deux grandes puissances.

Carnot, qui avait eu communication quelques jours auparavant de ce discours, répondit par ces paroles qui pourraient resservir aujourd'hui en pareilles circonstances :

Monsieur l'ambassadeur de la Sublime Porte, notre amie, le Sultan Selim, en vous envoyant pour le représenter comme son ambassadeur ordinaire près le gouvernement de la République française, lui donne un gage précieux de son amitié et de son désir d'entretenir sans altération les heureux rapports qui existent depuis si longtemps entre la

France et l'Empire ottoman. Le Directoire exécutif n'oubliera rien, Monsieur l'ambassadeur, pour vous convaincre qu'il partage un vœu si utile aux deux nations.

La cérémonie était finie, du moins pour Esséid Ali. L'envoyé du Sultan fut invité à s'asseoir, à la droite du Directoire, sur le gradin le plus élevé, et d'acteur, il devint simple spectateur. Les audiences diplomatiques n'étaient pas, en effet, encore terminées, et la fête de la Liberté n'avait pas commencé. Successivement, le Directoire reçut officiellement, avec échange de discours, le marquis Massimi, ministre plénipotentiaire du Pape, et M. Boccardi, ministre plénipotentiaire de la République de Gênes; enfin le ministre de la Guerre, Schérer, lui présenta le sieur Gauthier, adjoint à l'adjudant général Dumont, qui apportait deux drapeaux conquis par l'armée du Rhin et de la Moselle. Une salve d'artillerie annonça ensuite l'ouverture de la célébration de la fête de la Liberté. Les élèves du Conservatoire et l'orchestre exécutèrent une symphonie et chantèrent l'hymne à la Liberté. Carnot, prenant la parole, glorifia l'anniversaire du 9 thermidor et flétrit à nouveau la mémoire de Robespierre, puis les mâles accents du *Chant du Départ* retentirent et le Directoire, s'étant levé, rentra dans son palais avec le plus solennel apparat.

Esséid Ali, un peu oublié dans cette partie de la fête, fut reconduit à son hôtel, selon le programme, et, lorsqu'il franchit le seuil de son vestibule, il entendit pour la dernière fois sonner et battre aux champs sur son passage. L'heure des honneurs officiels exceptionnels était passée.

***

La réception de l'ambassadeur ottoman par le Directoire était un événement trop sensationnel et trop « parisien » pour que la presse ne saisît pas cette bonne fortune. Les feuilles officielles, officieuses ou de simple information comme le *Moniteur universel*, le *Censeur des journaux*, l'*Analyse des journaux*, le *Journal de Paris*, ne manquèrent pas de rendre compte des particularités de la cérémonie, publièrent le texte des discours échangés et se félicitèrent de l'ordre parfait qui

avait régné. Les journaux d'opposition, au contraire, ainsi qu'on peut l'imaginer, trouvèrent en l'occurrence mille sujets de critiques. Le plus vif d'entre eux et aussi le plus volontairement agressif et partial fut sans contredit *le Thé* : la description qu'il fit du cortège de l'ambassadeur est poussée à la charge, mais amusante :

Le 10 thermidor, Esséid Ali Effendi se rendit au Directoire au milieu d'un cortège ainsi disposé :

1° Avant-garde de la légion de police, dont les soldats sont appelés potirons parce qu'ils ont des revers jaunes.

2° De trompettes empruntées aux marchands de baume du quai de la Ferraille.

3° Des voitures des ambassadeurs, agents, légats, résidents auprès de la République française, voitures de remise pour la plupart, à l'exception de celle du marquis del Campo, dont la richesse faisait une discordance épouvantable avec les autres.

4° Les ministres, savoir : Benezech en diligence, suite et figures inconnues, Merlin en locatis, Sotin, le nouveau ministre de la police, en voiture déchiffrée du matin, l'évêque d'Autun, poudré à frimas et boudiné comme dans le portrait où il se fit représenter en Alcibiade quand il était l'Alcibiade du clergé, Pléville-Peley, en berline très mesquine, Schérer en chaise de poste, avec des guides, Ramel en vis-à-vis.

5° Un détachement de la garde à cheval du Directoire avec la botte de foin en croupe.

6° M. Codrika, secrétaire d'ambassade, dans une demi-fortune derrière laquelle étaient deux esclaves turcs, l'un en bleu, l'autre en rouge.

7° Plusieurs équipages remplis de Grecs et d'Arméniens, ceux que l'on voit au Palais-Royal et à Tivoli.

8° Un corps de généraux de tous grades.

9° Quelques chevaux des écuries de Monsieur l'ambassadeur.

10° Une voiture de vieille comtesse allant rendre le pain bénit barbouillée fraîchement d'un croissant en fer à cheval.

11° Un peloton de Turcs du magasin de l'Opéra.

12° L'ambassadeur, monté sur un cheval arabe dont les harnais étaient relevés de quelques strass.

13° Un corps de cavalerie.

14° Des polissons criant : « Vive la République ! »

Cette mascarade a fait lever les épaules. On y a vu la réception du *Bourgeois gentilhomme* ou la cavalcade de *Don Japhet*. Ce convoi était à la fois funèbre, majestueux et burlesque !

Les *Semaines critiques* plaisantèrent les musiciens à pied et à cheval revêtus, disaient-ils, d'habits décousus, déchirés, décolorés et coiffés au hasard de casques, de chapeaux, et de bonnets de police. Quant aux carrosses ministériels, elles les qualifièrent de sales et de vilains. Le *Véridique* affirma que la pompe du cortège avait été mesquine, les attelages très médiocres, la musique barbare et désagréable, qu'il n'y avait eu ni éclat, ni majesté, fort peu d'ordre, bref qu'on avait emprunté toutes les formes de l'ancien régime, excepté la richesse et la magnificence.

Le personnage le plus brillant de toute la fête a été décidément le cheval de l'ambassadeur, et c'est lui qui a le mieux soutenu, aux yeux du peuple, l'honneur de la Cour ottomane.

Talleyrand ne fut pas ménagé, comme on pense bien, par les chroniqueurs royalistes ou révolutionnaires. *L'ami des Lois* écrivit que l'évêque d'Autun avait officié avec tant de grâce au Luxembourg qu'il avait regagné l'amitié des gens comme il faut. Une autre feuille remarqua qu'il avait été plaisant de le voir, armé d'un sabre, recevoir l'ambassadeur turc égrenant son chapelet. Enfin, le *Grondeur* et le *Petit Gautier* publièrent un entrefilet plutôt désobligeant pour le ministre des Relations extérieures.

On a demandé pourquoi l'évêque d'Autun, qui s'est armé d'un sabre à la turque pour présenter Esséid Ali Effendi au Directoire, ne s'était pas revêtu de l'étole pour présenter le ministre du Pape. On a répondu que l'étole ayant la vertu de chasser le diable, ses mains n'avaient jamais pu la toucher.

L'ironie des feuilles de l'opposition et les épigrammes des muscadins à la perruque blonde et au collet noir ne doivent, d'ailleurs, pas laisser croire que l'opinion publique ait, en général, mal jugé et peu apprécié l'apparat dont le Directoire essaya d'entourer la réception de l'ambassadeur ottoman. Les commentaires mêmes de la presse et la prolixité des comptes rendus révèlent, au contraire, le plaisir que les Parisiens éprouvèrent de contempler une Excellence turque, et le dépit des adversaires du gouvernement.

En fait, ce sentiment des royalistes et des jacobins, qui perce

entre les lignes, et qui se dissimule mal sous la raillerie, s'expliquait aisément. L'envoi d'un ambassadeur ottoman à la République marquait d'une façon éclatante que l'amitié du Grand Seigneur pour la France avait résisté au changement de régime et aux saccades de la période révolutionnaire. Il prouvait le prestige extérieur du Directoire qui avait obtenu un succès dont l'ancienne monarchie n'avait jamais pu s'enorgueillir, par la création d'une représentation permanente de la Sublime Porte.



Quatre semaines durant, Esséid Ali Effendi fut le roi de Paris. Quatre semaines durant, sa barbe, son turban et sa pipe, ses allures orientales, ses réflexions ou l'absence de ses réflexions, accaparèrent l'attention du peuple qui aime à se proclamer le plus spirituel de la terre.

Qu'il restât chez lui, l'ambassadeur pouvait contempler de ses fenêtres de la rue Saint-Dominique un public nombreux attiré par l'espoir de l'entrevoir à travers un rideau; qu'il sortît, et son apparition provoquait des attroupements dégénérant vite en bousculades; qu'il acceptât d'honorer de sa présence une des fêtes organisées presque quotidiennement pour lui, et la foule accourait avec la plus constante fidélité. Paris a de tout temps aimé la nouveauté et s'il s'est épris souvent d'aigrefins, de bateleurs ou d'imbéciles, il s'est toujours abandonné volontiers à l'attrait qu'exercent sur lui les étrangers et surtout les exotiques. Cette badauderie, d'origine fort ancienne, s'est manifestée chaque fois qu'elle en a trouvé l'occasion, et malgré les mystifications dont ils ont été à maintes reprises les victimes, les habitants de la capitale ont peut-être gardé le même respect niais, instinctif et sincère pour les titres sonores et les costumes extraordinaires.

D'ailleurs, l'envoyé du Sultan Selim arrivait à son heure; sa bonne étoile l'avait conduit aux rives de la Seine au moment précis où il devait faire sensation.

La mascarade de l'an V battait son plein, un « Mamamouchy » authentique ne pouvait qu'être le bienvenu.

Après les années de la Terreur, le plaisir apparaît aux

Parisiens comme le but suprême de l'existence. Du petit au grand, du riche au pauvre, on veut s'amuser : on s'amuse pour oublier qu'on a faim, on s'amuse pour oublier qu'on est orphelin, on s'amuse pour effacer jusqu'au souvenir des heures tragiques qu'on a vécues. Dans cette sarabande échevelée et joyeuse, les femmes sont les plus ardentes : femmes de parvenus ou de politiciens, comme madame Tallien, actrices comme mademoiselle Lange, simples courtisanes, se coudoient, se croisent, se jalousent, se saluent ; un même idéal, un même culte les rapprochent, le plaisir par l'argent, l'argent pour le plaisir.

Les plaisirs sociaux décents et distingués n'existent plus. Le spectacle, la danse dans les bals par souscription ou dans les jardins publics, telles sont les distractions du meilleur monde.

Avec l'été de l'an 1797 est née une mode nouvelle, celle des jardins publics. « Paris, écrit le *Spectateur du Nord*, renferme dans son enceinte de magnifiques jardins appartenant autrefois à des princes, à des grands, à des financiers, et qui sont tombés aujourd'hui par un coup du sort en la possession de quelques fournisseurs de la République. Les anciens propriétaires n'y recevaient que leurs amis ; les nouveaux, accoutumés aux spéculations, y reçoivent ceux qui veulent payer le plaisir d'errer sous de charmants bosquets, de voir d'adorables nymphes, d'entendre de la musique et de contempler un feu d'artifice. »

Existe-t-il d'ailleurs, pour ce public, de volupté plus grande que de voir s'ouvrir pour un écu les hôtels les plus célèbres avec leurs jardins, « de se pencher mollement sur le riche sofa de l'émigré, de se mirer dans les larges trumeaux d'une ci-devant duchesse, de jouir de tous les agréments d'une fête champêtre avec musique, danse, illuminations » ?

Dès cinq heures, les rues sont remplies de voitures et le beau monde paraît. A six heures, ouvrières et grisettes ont fait toilette et accourent à leur tour, lestes et vives dans leur fourreau d'indienne à fond blanc et à fleurs, très séduisantes avec leurs fichus de mousseline et leurs bonnets de linon. Et elles rejoignent leurs élégantes clientes, déshabillées de mousseline blanche, aux bras et aux seins nus,

à l'ancien hôtel de madame de Pompadour, ou bien à Idalie, l'ancienne maison de la condamnée Marbeuf, où Ruggieri embrase les bosquets de ses pièces d'artifice; à Tivoli, surtout, la merveille des jardins artistiques créée par Boutin. l'ancien trésorier de la marine. Là, on trouve tous les genres d'agrément, des équilibristes, des danseurs de corde, des comédies, des marionnettes, des ombres chinoises, une lanterne magique, des carrousels, des jeux de bague, des tentes sous lesquelles des orchestres entraînent les visiteurs à la danse. Les monuments artistiques, les laiteries, les bergers et bergères, les parterres de fleurs, les bassins, que de délices réunies! Et quelle grâce dans les plus infimes détails, et qu'en termes galants le public est invité à respecter ces belles choses!

De par Vénus, l'amour fait expresse défense
De ravager les fleurs qui parent ce séjour.
Passant, qui que tu sois, redoute la vengeance
Et de Vénus et de l'Amour.

Et, dans les bosquets, au milieu du labyrinthe :

Amants qui folâtrez en ce riant séjour,
De ces bosquets touffus respectez le feuillage!
Le mystère fuirait s'ils perdaient leur ombrage
Et sans mystère.... adieu l'amour!

La concurrence est âpre entre tous les entrepreneurs de plaisirs. De là toutes les fêtes retentissantes qu'on annonce: illuminations resplendissantes, offrant de tous côtés des topazes. des émeraudes, des saphirs, fusées, gerbes de feu, bombes crevant en millions d'étoiles, enlèvement de ballons, lâchers de parachutes. Mais la satiété peut venir et avec elle la banqueroute; le hasard, dieu propice parfois, aujourd'hui sous les traits d'un Mamamouchy, écartera d'aussi sombres perspectives. Ce coup de fortune stimulera les imaginations, enfantera des merveilles bruyamment annoncées, et les directeurs de théâtres et de concerts se serviront à leur tour de l'appât inattendu que la destinée fournit à leur clientèle. Le Directoire n'a pas d'argent pour organiser des fêtes officielles : qu'importe! Les particuliers y pourvoiront, et l'ambassadeur n'aura

rien à regretter. Il visitera tous les baladins, et Ruggieri se consolera bien vite de ce que Son Excellence, comme on le dit méchamment, au lieu de lui faire sa première visite, ait commencé par le Directoire. Esséid Ali, depuis son débarquement en France, est le sujet de conversation de toutes les sociétés, il va devenir une source de prospérité publique.

***

Dès le soir du 10 thermidor, l'ambassadeur, libéré désormais du demi-incognito où le confinaient les convenances diplomatiques, pouvait se montrer à sa guise et promener à Paris de bals en spectacles, de fêtes privées en solennités officielles, son éventail, sa pipe et ses drogmans.

En sortant du dîner d'apparat que Talleyrand lui avait offert dans l'hôtel du ministère des Affaires étrangères, rue du Bac, il se fit conduire avec toute sa suite au bal paré, donné en son honneur, au théâtre de l'Odéon, et les bonnes dispositions qu'il témoigna en cette occurrence furent très vivement appréciées.

Dans la salle décorée avec goût et magnificence, éclairée de lustres garnis de bougies et suspendus à des guirlandes de fleurs, il trouva rassemblées toutes les femmes brillantes que Paris renfermait et que la chaleur et la fête de l'après-midi n'avaient pas lassées. Reçu par de grands applaudissements, Esséid Ali daigna saluer de la main toute l'assemblée et marquer à diverses reprises au cours de la soirée la gaieté et l'amabilité de son humeur. Aussi les spectateurs oublièrent-ils la danse à le contempler et à le regarder se servir d'un éventail, lorsque l'élévation de la température le contraignit à se donner un soulagement « si nécessaire et si naturel ». Madame Tallien et mademoiselle Lange avaient fait assaut de toilettes pour attirer l'attention du Turc, et la victoire resta à la comédienne qui, « plus au courant, sans doute, du goût des nations diverses, plus mûre dans la connaissance du sérail, sut fixer, par son inconcevable luxe et le ton extraordinaire de décence empreint sur les détails de la parure la plus somptueuse, les regards de l'Effendi. Éblouie, Son Excellence demanda,

dit-on, à un interprète quelle était cette jeune dame. — C'est Lange, lui fut-il répondu. — Il est fort beau, » répartit Esséid.

Madame Tallien ne pouvait rester sur cet insuccès : dès le lendemain elle prenait sa revanche à la fête de l'Élysée-Bourbon. Ce soir-là, une illumination nouvelle, des masses d'harmonie répandues dans les bosquets, avaient transformé l'Élysée en vrais jardins d'Armide. Une foule énorme était accourue pour voir le lion du jour, et, dans la presse qui fut extraordinaire, les filous purent opérer tout à leur aise.

L'ambassadeur se tint assis, la plus grande partie du temps, les jambes croisées à la mode orientale, sur une terrasse toute garnie des femmes les plus élégantes. Ce soir-là, froid et immobile, paraissant ne rien voir ni entendre, il agita constamment, comme l'eût fait un automate de Vaucanson, un immense éventail qu'il tenait de la main gauche. Madame Tallien avala stoïquement les tourbillons de fumée que vomissait sa pipe de cinq pieds onze pouces. Elle gardait modestement le silence parce qu'elle ne parlait point les langues orientales; elle excita néanmoins pendant une heure la jalousie haineuse des autres femmes, et elle eut l'honneur insigne de déguster des glaces que son voisin, galant bien qu'impassible, eut la gracieuse attention de lui faire apporter. Vers dix heures, la curiosité avait rassemblé une telle quantité de gens autour d'Esséid Ali qu'on craignit un instant de le voir étouffer. On le conduisit donc au premier étage de l'hôtel, d'où il assista, installé sur le balcon, à un splendide feu d'artifice qu'accompagna un bruit d'enfer, une artillerie de pétards et de bombes : la pièce principale placée à l'extrémité du jardin s'alluma par un dragon fulgurant auquel le héros de la fête mit lui-même le feu. Quand Esséid Ali se retira, il était, à en croire le compte rendu communiqué à la presse par un impresario avisé, dans l'ivresse et l'enchantement.

On sut que l'ambassadeur, touché de la constance de madame Tallien, avait eu la délicate pensée, au cours de la soirée, de lui adresser une louange flatteuse, en répétant plusieurs fois tout haut : *beauté publique*. Ne lui avait-on pas dit que le terme de beauté était un compliment et que la République était une fort belle chose? Une syllabe de moins dans un mot,

cela ne pouvait guère avoir d'importance que pour de maudits journalistes!

L'Élysée-Bourbon ne pouvait prétendre accaparer l'ambassadeur ottoman. Les propriétaires de l'hôtel et jardin Biron, rue de Varennes, sollicitèrent à trois reprises l'honneur d'une visite et firent payer quatre livres par le vulgaire la joie de se bousculer autour du turban du Turc. La dernière de ces fêtes se termina au milieu de quelque désordre, car la force armée dut intervenir pour calmer les spectateurs indignés qu'on eût osé tromper l'ambassadeur en lui promettant de voir s'enlever dans un ballon et redescendre en parachute l'aéronaute Garnerin qui, au dernier moment, manqua de courage et ne partit pas. Ruggieri, à Idalie, chercha de même à exploiter la vogue d'Esséid Ali. Le feu d'artifice qu'il donna fut éblouissant, mais rien ne fut comparable au spectacle de Tivoli, le 16 thermidor (3 août). Des plénipotentiaires de la direction de cet établissement s'étaient rendus à l'hôtel de la rue Saint-Dominique pour demander solennellement à Son Excellence d'honorer de sa présence la fête qu'on souhaitait donner en son honneur. Ils la prièrent de venir de bonne heure pour lancer elle-même dans les airs un ballon perdu à son effigie. Comme ils lui parlaient d'un pavillon destiné à la recevoir et qui devait se trouver éclairé par plus de trois mille lumières dans l'espace de deux secondes au moyen d'un artifice auquel elle voudrait bien mettre le feu : « Je ferai tout ce qu'on voudra, répondit Esséid Ali à l'interprète, mais pour le feu, je ne veux point m'en mêler. » Puis il montra un pan de son manteau qui avait été brûlé le dimanche précédent dans le jardin d'Idalie par l'artifice qu'on lui avait fait allumer.

Enfin les acteurs et les directeurs de théâtres essayèrent de dériver le Pactole que la turcomanie faisait couler dans Paris. On vit donc l'ambassadeur assister à des opéras et à des ballets au théâtre de la République et des Arts, à des représentations dans la salle de la rue Feydeau où jouait la Comédie-Française, à des concerts donnés au Cercle de l'Harmonie, qui était installé au Palais-Royal dans l'ancien appartement de la duchesse d'Orléans, et partout l'accueil du public fut aussi flatteur. Sans doute, Esséid Ali ne s'amusa pas toujours et, s'il fut sensible aux accents de la musique, sa sensibilité fut avare

de manifestations extérieures. Les ballets lui procurèrent, au contraire, un plaisir visible et déridèrent son front. Vestris, l'incomparable Vestris, le dieu de la danse, l'enchanta par sa grâce, sa légèreté, sa souplesse et ses attitudes presque aériennes, semblables à la pose du Mercure de Jean de Bologne : comme témoignage de la satisfaction de Son Excellence il reçut d'Elle un fort joli compliment.

Il est vrai, tous ces baladins de Paris ne purent empêcher l'ambassadeur de se montrer gratuitement à ses nombreux admirateurs. Mais ils n'eurent pas à se plaindre de cette concurrence, que peut-être ils jugeaient déloyale. Quand Esséid avait visité les curiosités de la capitale, assisté aux courses à cheval et à pied du Champ de Mars, ou qu'il était allé aux environs, ces visites et ces courtes absences entretenaient l'attention autour de son turban. Les journaux publiaient le compte rendu des fêtes qu'on lui avait offertes à Versailles : qu'il se rendît à la campagne chez l'ancien ministre de l'Intérieur Benezech, et l'on reproduisait avec complaisance les particularités de cette visite, qui avait bouleversé l'âme simple des villageois. Le lendemain, le lecteur, fier d'avoir déjà vu un homme dont on parlait tant, rêvait de le revoir encore.

***

Cette attraction, cette fascination si habilement exploitées, n'ont pas déplu à celui qui les exerçait : partout où Esséid Ali se présenta, « le luxe, la beauté, les grâces, les voluptés » se réunirent pour former son cortège.

Lorsque l'ambassadeur de la République à Constantinople lui avait parlé des femmes de Paris, du charme qu'il trouverait dans leur société et du désir qu'il éprouverait sûrement de leur plaire, l'Envoyé ottoman lui avait répondu : « Je vivrai avec les vieilles comme avec ma mère, avec celles de mon âge comme avec mes sœurs, avec les jeunes comme avec mes filles ». Il ignorait alors l'étendue du sacrifice qu'il entendait s'imposer. Pouvait-il supposer, malgré son orgueil naturel, qu'il recevrait chaque jour de nouveaux témoignages de la galanterie française et que le beau sexe parisien conspirerait à l'envi pour séduire sa vertu?

Le désir de lui plaire, la volonté de surpasser les rivales dans cette « chasse à la grosse bête », selon l'expression pittoresque du temps, l'espoir d'obtenir un salem, un sourire, un simple regard de l'Effendi ont tourné les plus jolies têtes. Du jour au lendemain, les modes furent bouleversées ; jamais elles ne furent plus versatiles, au reste, que sous le Directoire; jamais ces caprices passagers qui assurent la vogue d'une nuance, d'une étoffe, d'une coupe de robe, d'une fleur, d'une coiffure, d'une parure n'ont été plus nombreux et plus variés; jamais l'inconstance du goût féminin ne se révéla d'une manière plus tapageuse. Versailles n'existait plus pour donner le bon ton; chacun avait conquis le droit de s'habiller à sa guise et nul ne songea à en profiter. Les manies de toute sorte firent fureur : après l'anglomanie était venue la grécomanie propagée par l'école de David, avec les robes à la Flore, à la Diane, à l'Athénienne, les tuniques à la Cérès, à la Minerve, qui déshabillèrent les élégantes en statues ou en figures de bas-reliefs antiques. Et voilà que le 28 juillet, jour de la réception solennelle d'Esséid Ali par le Directoire, le moniteur de la toilette, le *Journal des Dames* annonça officiellement que la Turquie allait payer à la France le tribut de ses modes. La turcomanie était née; elle devint du soir au matin une véritable frénésie. Les femmes quittèrent le costume grec pour celui des odalisques et des sultanes. Le faubourg Saint-Germain fut rempli, comme aux jours de marché le faubourg de Péra, de Circassiennes et de Géorgiennes. De la tête aux pieds, tout fut turc. « M. l'ambassadeur a des souliers rouges. Dites à mon cordonnier qu'il me faut pour demain midi une paire de brodequins nacara. Qu'il est bien coiffé, M. l'ambassadeur! Vite qu'un bandeau roulé s'entrelace dans nos cheveux et serpente en spirale depuis le front jusqu'au sommet de la tête. »

Au bal de l'Odéon, après le dîner d'apparat du citoyen Talleyrand, était apparue madame Tallien dans une robe à la turque : sur sa jupe blanche, elle portait une redingote de soie à manches courtes; à son cou pendait un croissant, et, du coup, ce bijou avait été mis à la mode; les femmes arborèrent ce signe que l'hymen a sans cesse regardé comme funeste.

Le lendemain, à l'Élysée-Bourbon, les dames vêtues à l'odalisque ne se comptent plus : les coiffures orientales sont innom-

brables. Les couturières ont travaillé tout le jour et les marchandes de frivolités ont été assaillies de commandes de bonnets turcs, de chapeaux turbans. Combien ne fait-il pas d'admiratrices et de jalouses, ce chapeau, avec sa calotte verte haute garnie de plis longs, son demi-turban formé d'un fichu rose tenant lieu de bords, son plumet, son aigrette ou sa plume fièrement posés sur le devant? Qu'une ganse ronde en bourdaloue, « zéphyr ou frivolité », ou des perles ou des bouts pendants, viennent l'orner ou l'enrichir, qu'il soit de couleur coquelicot ou capucine, que la belle qui le porte, l'artiste qui l'a conçu et exécuté lui imprime son cachet personnel, et il deviendra unique, adorable, irrésistible. Même le bonnet turc, plus lourd et moins gracieux, est en faveur auprès des turcomanes. La *Petite Poste de Paris* en donne la description à ses lectrices : « Sans doute ce bonnet a quelque analogie avec le chapeau turban, mais il en diffère par sa forme froncée tout autour dont chaque pli vient circulairement se réunir au centre du plan supérieur où brille un large bouton de métal plus ou moins précieux. A la partie inférieure s'adapte un turban autour duquel serpente une ganse de soie, terminée par des glands. Souvent du côté gauche se détache un demi-cercle plat en forme d'anse de panier. Il est au bouton ce que l'arc-en-ciel est au soleil. »

Mais à qui son Excellence va-t-elle jeter le mouchoir? Elles sont toutes « enchanteresses par les traits, le caractère, l'élégance de la taille, les nuances de la chevelure », les dames qui sollicitent l'honneur d'une présentation et qui assiègent de leurs visites l'hôtel de l'heureux Effendi. En vain, l'ironie du *Thé* s'exerce contre ces quémandeuses qui ne craignent point de porter jusque sur leurs éventails pailletés l'effigie de l'objet aimé, et dont les yeux alanguis caressent amoureusement le portrait de Son Excellence imprimé sur un ovale de satin blanc ou rose. « Les dames qui désireraient être présentées à l'ambassadeur, écrit Bertin d'Antilly, sont prévenues que les nez aquilins seront admis indistinctement. Quant aux nez retroussés, comme, depuis la révolution opérée à la cour de Soliman par les charmes de Roxelane, l'entrée du sérail et des audiences leur est expressément interdite, ils ne seront reçus que depuis trente-cinq jusqu'à cinquante ans. » Mais

les dames ne s'émeuvent pas de ce persiflage ; alors le *Thé* se permet d'imprimer tout vif les noms des belles visiteuses d'Esséid.

Nos femmes s'empressent de soutenir aux yeux de Son Excellence la réputation de beauté dont elles jouissent à tant de titres. La consigne donnée contre le nez à la Roxelane ayant été levée d'après les très humbles remontrances de M. de Talleyrand-Périgord, ministre des Relations extérieures, et de M. de Chateauneuf, son adjoint dans cette partie du cérémonial, elles ont été admises indistinctement à l'audience de l'Effendi. Celles qui ont le plus fixé l'attention de Son Excellence sont mesdames de Noailles, de Fleurieu, Tallien, de Léchaudé (suspecte, nez retroussé), de Gervasio, de Lansalle, de Puységur (suspecte, nez retroussé)... mesdames de la Rue de Beaumarchais, d'Ormesson, etc. M. l'ambassadeur leur a fait distribuer des pastilles odorantes du sérail, des essences de roses, des sachets bénits par le muphti et leur a dit dans notre langue : jolies, aimables, charmantes.

Cette fois, le trait a porté. Quelques maris s'émeuvent. Un M. Claret-Fleurieu, membre du Conseil des Anciens, proteste en ces termes : « Comme il existe en ce moment à Paris deux citoyennes portant le même nom et ayant à peu près le même âge, et qu'il est juste que chacun jouisse du mérite de ses actions, je dois déclarer que celle qui a fait les honneurs de notre République à l'ambassadeur n'est pas ma femme. »

Mais *le Thé* poursuit sa campagne en faisant le bon apôtre :

Quelques personnes nous ont reproché d'avoir publié les noms des dames qui avaient eu l'honneur d'être présentées à Son Excellence. Nous leur répondrons que nous avons suivi en cela l'usage de toutes les cours de tous les pays. Nous leur rappellerons ce qui se pratiquait en pareilles circonstances sous la monarchie, enfin nous les renverrons à *la Gazette de France*, chapitre des présentations à la cour, chez les princes du sang, chez les ambassadeurs. Au surplus, comme il n'y a rien de mystérieux dans une audience publique et que ce qui appartient au cérémonial est du domaine des journalistes, nous continuerons de renseigner nos lecteurs, nous imposant le double devoir de remplir nos engagements et de faire profession du plus profond respect envers un sexe qui y a tant de droits.



Mais le moment arrive où ce Turc commence à être quelque peu encombrant, et l'agacement se fait sentir. « Les femmes traitent de Turc à More tous les hommes qui leur font la cour. C'est une calamité pour les amants que cet ambassadeur! » Si encore il se montrait généreux, mais, comme le fit jadis le roi de Suède, *tutto vede, poco paga, dice niente!* Et un mécontent publie les « tarif et usages des petits appartements de Son Excellence ottomane », qui ridiculisent sa ladrerie.

Les grincheux se font plus nombreux à mesure que la curiosité s'émousse.

J'étais l'autre jour à Feydeau au concert, écrit un rédacteur du *Déjeuner*, et je me disais à moi-même : Il est plaisant que le but de tous ceux qui sont ici soit à peu près manqué. D'abord on vient pour s'amuser : le concert est mauvais et l'on s'ennuie. On prie l'ambassadeur ottoman d'orner le spectacle de sa présence ; une estrade superbe l'attend ; il peut croire que ce sont des honneurs qu'on veut lui rendre, point du tout : on ne songe qu'à attirer des spectateurs en le montrant et, comme il se fait attendre, notre courtoisie nouvelle hurle contre son absence, le hue presque à son arrivée et rit bêtement de ce qu'il s'évente, parce qu'il a chaud, et de ce qu'il fume parce que c'est son usage. La rumeur augmente à tel point que l'ambassadeur ayant souvenance de nos gaietés patriotiques, s'alarme, prend le mouvement pour une insurrection et, venu pour entendre de la musique, n'écoute que son interprète pour se rassurer. Pendant ce temps-là le directeur du théâtre, désolé de voir sa salle vide, la remplit de billets donnés et trouve pour toute recette le mémoire de l'estrade et des lustres allumés inutilement. D'un autre côté, les femmes paient fort cher une loge tout près de Son Excellence afin d'attirer ses regards : le matin, la marchande de modes, le plus fameux coiffeur ont été appelés. Hélas! peine inutile, elles n'auront de tout cela que des mémoires.

Ces doléances que nul n'eût osé écouter un mois plus tôt trouvent un écho dans la presse :

C'est une belle chose qu'un ambassadeur ottoman. Nos concerts, nos bals, nos fêtes champêtres ne sont plus rien, si Son Excellence n'y assiste avec sa suite. Cela est curieux une fois, deux au plus. Mais

ce qui est beaucoup moins amusant, c'est qu'il faille se ranger de droite ou de gauche pour laisser passer majestueusement la longue pipe de Son Excellence, et que quelques hommes de garde qui l'environnent en fassent l'obligation au citoyen qui a, tout comme M. l'ambassadeur, acheté à la porte le droit de se promener, sans avoir à craindre d'être interrompu à chaque instant. Il faut toute la singularité d'Ali Effendi pour que ces préférences ne paraissent pas plus que déplacées aux autres ambassadeurs qui n'ont pas encore d'huissier français pour leur faire ouvrir le passage.

Veuillez faire connaître, mon cher *Miroir*, le ridicule de cette conduite qui pourrait amener quelque rixe, si Son Excellence continuait à venir serrer de trop près nos jolies élégantes, auxquelles de semi-Turcs donnent la main.

L'heure est arrivée où Esséid Ali Effendi voit décliner sa popularité. Tel qu'un brillant météore retombant dans le néant après une course fulgurante dans l'espace, l'envoyé du Sultan Selim disparaît, dès le mois de septembre, du firmament parisien. Il ne fait plus recette, et les baladins le méprisent. Les femmes déposent leurs oripeaux turcs auxquels les succès de Bonaparte en Égypte redonneront pourtant quelques semaines de vogue. La rue Saint-Dominique reprend peu à peu ses allures modestes et tranquilles, l'hôtel Monaco n'a plus de visiteurs, la turcomanie a vécu.

MAURICE HERBETTE

OBJECTIONS

A M. MICHEL BRÉAL

> Chaque époque se fait le langage dont elle a besoin. (M. Bréal.)

Nous avons reçu de M. Léon Bollack, au sujet de l'article que nous avons publié, de M. Michel Bréal, sur le choix d'une langue internationale, la communication suivante :

La *Revue de Paris*, dans son numéro du 15 juillet, a donné à ses lecteurs le délicieux régal d'un article écrit par un des maîtres de la philologie, M. Michel Bréal, sur un des sujets à l'ordre du jour . « Le choix d'une langue internationale ». Il serait puéril de louer la limpidité de cet exposé et, si l'illustre savant s'était borné à son « voyage de circumnavigation linguistique » sans indiquer le « port de refuge », aucune critique n'eût osé se produire. Après avoir passé en revue les diverses solutions du problème, M. Michel Bréal préconise un certain mode d'inter-communication qui, selon nous, n'est pas celui que la civilisation devra choisir. C'est pourquoi il est permis à un inconnu, fort de la conviction acquise par six années d'études, de tenter de prouver que la conclusion de cet article est erronée.

M. Michel Bréal croit qu'à la suite d'un traité entre les pays anglo-saxons et la France, une sorte de condominium linguistique entre les nations suffirait à résoudre le problème de la langue internationale. Il nous faudra donc démontrer que, ni au point de vue pratique, ni ce qui est plus grave, au point de vue théorique, cette solution ne saurait être désirable,

*
* *

Il est tout d'abord peu admissible qu'un tel traité puisse être conclu; tous ceux qui connaissent l'Angleterre auront peine à croire que l'on puisse obtenir que le français soit appris dans toutes les écoles anglaises obligatoirement; même en France cet enseignement de l'anglais semble difficile à imposer.

Il n'est aucune raison valable pour que d'autres « condominiums, » italo-germanique ou russo-espagnol, ne se forment pas.

Lors même que toutes les autres nations s'inclineraient devant cette alliance, il serait curieux de connaître les résultats qu'une telle éducation bilingue donnerait. Ou bien l'une des deux langues disparaîtrait, ou, plutôt encore, il se formerait un langage composite rappelant la proposition d'Hoinix dans la méthode intitulée « Anglo-Franca ».

Admettons même que ces sinistres prédictions ne soient pas exactes. Le système fonctionne. A tous les degrés, les écoliers français apprennent concuremment à la langue nationale, l'idiome de Shakespeare; ceux d'Angleterre, la langue de Molière. Le travail, quoique ardu, semble possible encore. Mais alors, le reste de l'humanité devra connaître les *deux* langages choisis comme « l'idiome auxiliaire! » En effet, un Russe s'adressant à un Italien ne peut savoir laquelle des deux langues — anglaise ou française — ce dernier pratique; si le Russe a choisi le français et l'Italien l'anglais, ces deux étrangers seront dans l'impossibilité de se comprendre.

Le système proposé se résume donc en ceci :

Pour les Français, les Anglais et les Américains du Nord apprendre *une* langue en dehors de la leur ;

Pour tous les autres pays, connaître à fond *deux* idiomes en sus de leur langage maternel.

Ici une remarque très importante : pour que deux individus de nationalités différentes communiquent au moyen d'une langue vivante *tierce*, il est absolument nécessaire que ces deux interlocuteurs possèdent cet idiome d'une manière très approfondie. Il faut qu'ils rendent les idiotismes propres à leurs langues nationales par d'autres idiotismes. Par exemple, un Allemand demandant en français à un Italien des nouvelles de sa santé doit traduire la question : Comment va-ce? (*Wie geht es?*) par « Comment vous portez-vous? »

Pour l'acquisition des deux idiomes internationaux, il est raisonnable de fixer la durée du travail nécessaire à un minimum de cinq ou six années. Par conséquent, l'établissement d'un condominium linguistique anglo-saxon-français demanderait à l'immense majorité des individus composant l'ensemble des peuples civilisés un « lustre » de leur existence.

*
* *

Cette proposition pourrait encore être acceptable, si d'autres solutions qui exigent une somme de travail beaucoup moins considérable, n'étaient offertes à la civilisation.

L'humanité, dans l'effort qu'elle veut faire, cherchera naturellement la moindre dépense possible de forces. Ce sera donc l'outil d'intercommunication le plus facile à manier qui sera choisi. Or, comme il serait par exemple plus simple, pour l'ensemble des peuples, d'apprendre *un* latin simplifié, que *deux* langues vivantes, le condominium anglo-français est condamné par cela-même. Et, comme il est amplement démontré aujourd'hui que diverses méthodes de « langue artificielle » parviennent à réduire la grammaire à sa plus simple expression, et à établir d'une manière rationnelle un lexique complet; comme il est possible en quelques semaines ou, au plus, en quelques mois, de pratiquer ces langages « spontanés », le latin, qui exigerait plus d'efforts, et *a fortiori* la conception bilingue, devront céder le pas à ces inventions nouvelles du génie humain, par la simple raison que celles-ci sont d'acquisition plus aisée et que le monde entier obéit toujours à la loi du *moindre effort*.

*
* *

Il nous semble prouvé qu'au point de vue pratique, ce sera une méthode de langage artificiel qui devra servir de « commun truchement » entre les nations. Théoriquement, les mêmes conséquences auraient été déduites.

Il est permis de faire à M. Michel Bréal le léger reproche de s'être borné à la constatation pour ainsi dire matérielle des résultats, sans avoir recherché les principes directeurs du problème. Avant de choisir l'instrument approprié à un usage, peut-être était-il nécessaire d'étudier l'usage même auquel il est destiné.

Quelles fonctions doit remplir une langue internationale? Celles d'un interprète hors frontières; mais, il n'est pas indispensable qu'elle rende jusqu'aux pensées les plus subtiles d'une nationalité. Jamais aucune langue étrangère ou artificielle ne pourra rendre les raffinements de style ou les intimes harmonies exprimés par les grands écrivains nationaux. Et par conséquent, comme en la République de Platon, les « lettres » devront être laissées hors du domaine de la langue internationale. Au contraire, toutes conceptions positives, — rapports scientifiques, industriels ou commerciaux, communications nécessitées par les voyages ou les faits de la vie usuelle, — sont obligatoirement comprises dans ce même domaine.

Il est une question non moins intéressante à discuter : dans chaque pays, quelles sont les classes d'individus qui auront droit à la connaissance de l'idiome second de l'humanité?

Conformément à l'opinion même de M. Michel Bréal, il faut que toutes les classes de la société puissent jouir de cette faculté d'intercompréhension, puisque la diversité des langages est un obstacle insurmontable dans les déplacements du plus humble ouvrier et qu'elle est préjudiciable au premier chef à la liberté la plus élémentaire : celle pour l'homme de se fixer où il lui convient.

Sur ce point encore, l'impossibilité de l'acquisition de deux langues internationales dominantes éclate. Comment demander à des hommes, quittant de bonne heure l'école, de pouvoir étudier deux langues vivantes, de manière à s'en servir avec utilité dans la vie?

Ce qu'il faut, c'est un outil grossier, d'un maniement pratique, et non les instruments de précision offerts par les idiomes nationaux.

Et, contrairement à la supposition de M. Michel Bréal : « peut-être pour un problème qui change d'aspect selon les intérêts qu'on a en vue et selon les parties de la population auxquelles on s'adresse une solution unique et exclusive n'est-elle point possible », nous allons démontrer que, en laissant de côté les préoccupations littéraires qui sont d'ordre exclusivement national, le problème peut être résolu par l'instauration d'un idiome neutre artificiellement créé.

***

Le terrain étant ainsi délimité, il convient de rechercher quelles qualités prédominantes devront exister dans un tel langage.

Il faudra naturellement que l'idiome nouveau possède une grammaire et un vocabulaire.

Il sera « conformé » d'après la structure des idiomes les plus parfaits, c'est-à-dire que l'on y rencontrera tous les perfectionnements introduits par la lente évolution des lois du langage.

Il sera construit rationnellement. S'appuyant sur l'autorité de Condillac, on clarifiera le code classique des lois grammaticales, dont il est dit : « La grammaire traditionnelle formule ses prescriptions comme les décrets d'une volonté aussi impénétrable que décousue. » (Michel Bréal.)

Jamais l'humanité n'acceptera un langage second dont la logique serait absente et ce n'est pas « dérouter les démarches habituelles de notre pensée » que de vouloir substituer l'ordre à l'arbitraire d'une « volonté aussi impénétrable que décousue ».

Enfin, comme qualités à attribuer à la fille de nos rêves, à la langue *bis* de la civilisation, on peut ajouter : la précision dans les termes de son lexique, assez aisée à réaliser, grâce aux limites fixées

pour son emploi; la concision dans ses vocables, afin, suivant l'exemple de l'anglais « d'enfermer sous le moindre volume le plus de force utile ».

La divination rapide des significations sera également une des conditions du problème: on peut l'obtenir si la racine des mots, toujours intangible, se trouve à une place aisée à reconnaître dans chacun des vocables.

Pour terminer, il faudra que les signes constitutifs des mots soient eux-mêmes fixés de telle manière que la langue artificielle « soit préservée du sort commun à toutes les langues, qui est de se modifier avec le temps ». Il n'est pas nécessaire pour cela « comme pour le mètre international » de garder « en quelque endroit, comme en un inviolable asile, les témoins de la prononciation primitive ».

Il suffira de suivre en ce point l'exemple d'une des langues les plus répandues: l'espagnol; dans cette langue, l'orthographe est phonétique, c'est-à-dire que toutes les lettres inscrites se prononcent et que tous les sons s'inscrivent — et ce, d'une seule et unique manière.

L'alphabet de la langue internationale devra ne contenir aucun son qui ne soit aisément prononçable par l'ensemble des peuples civilisés; c'est pourquoi une sélection sévère réduira le nombre des lettres employables; il est probable que seuls environ vingt signes pourront être adoptés.

Un dernier mot sur le problème des idiotismes, la seule véritable difficulté à résoudre.

Pour prendre un exemple simple et familier, là où l'Allemand dit: « Comment va-ce? *wie geht's?* »; le Français dit: « Comment vous portez-vous »? l'Italien: « Comment vous tenez-vous? *come sta lei* »? Dans l'idiome neutre, on exprimera cette pensée avec la forme la plus concrète possible. Il s'agit en l'espèce d'une demande concernant la « santé ». Tous les peuples du monde devront donc dire en langage international: « Quel est l'état de votre santé? »

***

Après l'exposé succinct des principes directeurs à observer dans le choix d'une langue internationale, on comprend que ce problème doit être étudié rationnellement. Il sera nécessaire de fixer une théorie quelconque du langage pour en déduire une grammaire logique.

Dans cette grammaire, chacun des cas morphologiques devra être traité de façon à obtenir le moindre effort dans l'acquisition du langage. Cette grammaire établie, la confection du vocabulaire ne sera qu'un jeu, puisque les mots sont de simples signes ou sons conventionnels de nos pensées.

Le public ne saurait trop s'intéresser à cette question, la plus

importante pour la prompte évolution de tous les progrès. La diversité des idiomes peut être comparée aux barrages ou aux écueils qui font obstacle au libre passage des eaux vivifiantes, et qu'il faut faire sauter pour donner aux destins de l'humanité libre circulation.

Inconnus de tous à l'heure actuelle, de hardis pionniers se sont réunis à Paris et ont formé une Société qu'ils appellent « Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire ». Cette Société issue des Congrès internationaux de 1900, demande le concours de toutes les Sociétés savantes ou commerciales de tous pays. Déjà la Belgique et les États-Unis d'Amérique ont répondu à cet appel et leurs délégués sont désignés; plus de trente sociétés françaises sont représentées à ce « Conseil amphictyonique de l'inter-compréhension ».

Parmi les participants on peut compter déjà : trois membres de l'Institut de France, un de nos députés, un sénateur belge, trente professeurs, des représentants de puissantes associations commerciales ou de tourisme.

Ils ont fait le serment d'accomplir leur œuvre glorieuse et sont prêts à répondre aux injonctions de la routine ou des préjugés : « Nous sommes ici par la volonté de la civilisation et nous ne nous séparerons que notre mission accomplie. »

Et puisque « nous n'avons pu en France nous déshabituer de ces idées qui doivent profiter au monde entier ainsi qu'à nous-mêmes », ces Français donneront encore à l'univers l'exemple de la plus noble initiative qui se puisse concevoir.

Si notre chère patrie semble avoir accompli dans le domaine matériel son cycle triomphant, si dans les entreprises militaires ou mercantiles elle n'est plus au premier rang des nations, elle n'en reste pas moins le creuset où bouillonne toute idée grande et généreuse,

Et c'est de Paris que doit jaillir ce cri annonciateur de temps nouveaux : « Comprenons-nous les uns les autres ! »

LÉON BOLLACK

RÉPONSE AUX OBJECTIONS

Monsieur le Directeur,

Les inventeurs sont gens difficiles à satisfaire. Je croyais avoir fait la part assez belle aux langues artificielles en déclarant qu'on aurait tort d'y voir de pures fantaisies, et en les rangeant à la suite de l'anglais, du français et des autres langues naturelles, comme pouvant être, en cas de besoin, d'utiles succédanées. C'était, je pense, leur montrer assez d'égards : parmi les linguistes que je connais, peu, je suppose, les auraient traitées aussi bien. Mais cela ne suffit point à l'auteur de la lettre qu'on vient de lire, l'ingénieux inventeur de la langue Bleue, M. Bollack. Il réclame pour les langues artificielles un droit de préférence. Je suis donc obligé de revenir un moment sur la question et de mieux marquer certaines différences.

En réalité, c'est mettre en parallèle deux acquisitions qui n'ont rien de comparable. Au moyen d'une langue naturelle comme l'anglais, comme l'allemand, comme l'italien, vous entrez en contact avec un grand peuple : vous lisez ses journaux, vous êtes libre de faire connaissance avec ses hommes d'État, ses penseurs et ses poètes. C'est votre vie morale que vous enrichissez; comme le disait cet ancien, c'est une seconde âme que vous ajoutez à votre âme. Avec une langue artificielle, que ce soit l'Espéranto, la langue Bleue ou quelque autre, vous avez — toutes choses étant mises au mieux — un billet de circulation pour les hôtels. Vous pouvez, en outre, communiquer avec les initiés. Hors ce service limité et momentané, vous n'avez rien. La langue, il est vrai, n'offre pas de difficultés : mais le profit est en raison de la peine que vous vous êtes donnée.

Telle est la vérité. Il est bon de ramener les choses à leurs justes proportions. Le Touring-Club, en prenant l'Espéranto sous sa protection, en a bien reconnu le caractère : c'est essentiellement la langue du vélocipède. Les cyclistes en peuvent emporter la grammaire dans leur bagage, avec leurs clés et leur burette. Quant à la langue Bleue, elle peut servir pour les correspondances d'affaires : en tout temps, le commerce a aimé les formules abrégées et les signes de convention. Mais cela ne va guère plus loin. Ces nouvelles venues, qui en leur genre ne sont pas dépourvues de mérite, auraient tort de vouloir sortir de leur rôle : elles ne pourraient que perdre à toute idée de comparaison.

La question est donc celle-ci. Lequel vaut mieux : acquérir sans peine une langue d'une utilité strictement bornée quant au public et quant au fruit que vous en pouvez tirer, ou posséder, au prix d'une dépense convenable de temps et d'effort, un instrument de communication d'une valeur inappréciable et d'un emploi constant? A chacun de nous de choisir, selon le but que nous nous proposons et selon les avantages que nous avons en vue.

Je n'insisterai pas plus longuement. Mais puisque l'occasion m'est fournie de revenir sur ce desideratum d'une langue internationale, j'en profiterai pour apprendre à mes lecteurs que la solution recommandée dans cette *Revue* semble avoir trouvé bon accueil en Angleterre et aux États-Unis. Si cet assentiment pouvait se confirmer et se propager, non seulement nous aurions la vraie solution, mais il faudrait y voir une véritable avance pour la culture générale. Se figure-t-on ce que l'esprit public gagnerait chez nous en étendue et en maturité, si ce qu'on appelle les « classes dirigeantes » étaient, dans leur généralité, en possession de la langue anglaise? Combien d'opinions rectifiées, ou mises au point, car, il faut bien le dire, et nous nous en apercevons de temps à autre à notre détriment, l'idée que nous nous faisons des nations étrangères est ordinairement en retard sur la réalité de vingt ans! Et d'autre part, bien des préventions seraient dissipées si les hommes instruits, en Angleterre et aux États-Unis, étaient tous en état de lire nos historiens et nos philosophes. Précisément, durant ces vacances, des cours de littérature, d'histoire, d'histoire de l'art, se font *en français* à l'université de Chicago. Mais à quoi bon plaider une cause évidente par elle-même? Plus sûrement que tous les discours, ces échanges, les voyages, les congrès, les jeux, nous montrent dans quel sens nous marchons, et nous permettent d'entrevoir l'avenir.

Nous avons fait depuis trente ans un effort considérable pour l'acquisition des langues étrangères. Mais cet effort n'a peut-être pas produit tout ce qu'on en pouvait attendre, parce qu'il était imparfaitement dirigé. L'allemand restera toujours nécessaire à connaître pour tout homme qui veut prendre part au travail scientifique et littéraire

de notre temps. Il faudra toujours que nous ayons en France, dans toutes les directions, un certain nombre d'hommes sachant l'allemand à fond, capables de le comprendre, de le parler et de l'écrire. Mais l'allemand est d'une étude difficile, et beaucoup de ceux qui l'entreprennent restent en route. Avec l'anglais on peut espérer aboutir. Ceux de nos jeunes gens qui ne veulent devenir ni des savants, ni des littérateurs, peuvent s'en contenter. Outre les avantages intellectuels et pratiques qu'ils y trouveront, ils auront fait ce qui dépend d'eux pour la solution effective du problème. — Et la réciprocité chez les Anglo-Saxons, en êtes-vous sûr? — Je l'espère. Mais en tout cas, l'on se tromperait bien, si l'on croyait que la partie lésée serait celle qui aurait exécuté le contrat !

Telles sont, Monsieur le Directeur, les idées qui me sont venues à l'occasion de la lettre de mon honorable contradicteur. Veuillez, si vous le jugez à propos, en faire part aux lecteurs de la *Revue*, et croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus distingués.

MICHEL BRÉAL.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

RONCEVAUX[1]

Le 15 août 778, l'arrière-garde de l'armée que le roi des Francs, Charles, ramenait d'Espagne après une expédition à moitié heureuse fut surprise, dans les Pyrénées, par les Basques navarrais, — avec lesquels les Francs n'étaient pas en guerre ouverte, — et entièrement détruite. Le roi, qui avait déjà franchi les ports[2], retourna en toute hâte sur ses pas; mais la nuit tombait quand il parvint au lieu du désastre : les montagnards s'étaient dispersés, et on ne pouvait même savoir où les poursuivre. Charles — que rappelait un soulèvement des Saxons — dut reprendre le chemin de France sans avoir vengé son arrière-garde ni reconquis le bagage qu'elle escortait et qui avait été complètement pillé.

Telle est la version que donnent les Annales royales et la *Vie de Charlemagne* d'Einhard ; c'est celle qu'ont adoptée tous nos historiens. La version arabe est toute différente : d'après Ibn-al-Athìr, — qui écrivait au commencement du XIIIe siècle, mais qui puisait à des sources anciennes, — ce furent les

1. Cette étude paraît ici sans les discussions et la documentation qu'elle appelle en plusieurs points ; je donnerai prochainement ailleurs les notes qui la compléteront; je citerai alors aussi le nom de plusieurs savants dont les écrits ou les obligeantes communications m'ont aidé à la composer.

2. On sait qu'on entend par « ports » les passages qui existent dans la chaîne pyrénéenne.

musulmans de Saragosse — ceux-là mêmes qui avaient appelé Charles en Espagne — qui firent subir à l'armée franque, lorsqu'elle était hors du territoire arabe et se croyait en pleine sûreté, le grave échec dont il s'agit. Il faut probablement combiner ce récit avec celui des historiographes francs, et admettre que les musulmans excitèrent et aidèrent les Basques. Ils n'ont pas mentionné dans leur récit le concours que ceux-ci leur avaient prêté, et d'autre part les historiens officiels de l'empire franc, qui présentent comme beaucoup plus heureuse qu'elle ne le fut l'expédition de Charles en Espagne, n'ont pas voulu avouer que les auteurs du désastre étaient, au moins en partie, les « Sarrasins », — censés alliés des Francs, — et que le roi n'avait pu même essayer de tirer vengeance de leur perfidie. Ils ont mieux aimé ne parler que d'une surprise des Basques, dont l'impunité, causée par leur dispersion dans leurs montagnes, n'infligeait pas à l'honneur franc une aussi sensible humiliation.

Quoi qu'il en soit, ce funeste événement affecta très péniblement le roi. Les Annales quasi officielles, rédigées peu de temps après, sans doute sous les yeux de Charles, terminent ainsi le récit du triste épisode : « Le souvenir de cette blessure effaça presque entièrement, dans le cœur du roi, la satisfaction des succès qu'il avait obtenus en Espagne. » On peut croire que cette phrase fut dictée à l'annaliste par le roi lui-même : elle tranche, par sa note intime et personnelle, avec la sécheresse habituelle des Annales ; et quel autre que Charles aurait pu révéler ainsi les sentiments de son grand cœur?

La douleur et la colère du roi furent partagées par son armée, puis, bientôt, par la nation tout entière. On conçoit que l'émotion ait été grande : ce qui surprend, c'est qu'elle ait été aussi durable, ait survécu pendant des siècles, et se soit propagée bien au delà du pays où elle avait été ressentie. Le massacre d'un corps d'armée dans une embuscade n'est après tout qu'un fait de guerre comme il s'en produit souvent, comme l'histoire de tous les pays militaires, et celle de la France en particulier, en comptent par centaines. Combien, depuis lors, avons-nous essuyé de défaites plus sanglantes et surtout plus graves dans leurs conséquences ! Elles sont oubliées cependant, — sauf les plus récentes, — ou le souvenir

n'en est conservé que dans les livres et n'émeut que les lecteurs français. Il en est tout autrement de celle du 15 août 778. Le nom du lieu qui vit la fatale déroute, Roncevaux, en évoque jusqu'à aujourd'hui le funèbre souvenir dans les âmes. Le nom de Roland, — l'un des trois chefs mentionnés par Einhard parmi les victimes des Basques, — est encore populaire non seulement en France, mais dans l'Europe presque entière ; sa mort a fait verser des larmes à trente générations après celle qui l'avait connu ; son image a été dressée sous le porche des églises, peinte sur leurs murailles ou leurs verrières ; elle s'est élevée ou s'élève encore, symbole de justice et de liberté, sur la place publique de nombreuses villes saxonnes...

Comment s'expliquent cette survivance extraordinaire et cette propagation incomparable du souvenir d'un événement et d'un personnage qui semblaient ne devoir intéresser qu'une époque et qu'un pays?

C'est que la France était alors en pleine activité épique : les événements ou les personnages qui frappaient l'imagination des hommes appartenant à la classe guerrière étaient aussitôt l'objet de chants qui, originaires d'un point quelconque, se répandaient promptement, grâce aux « jongleurs », — ces aèdes du moyen âge, — dans le pays tout entier, s'adaptaient aux dialectes divers, et s'accroissaient dans leur marche comme les ondes formées par un choc vont s'élargissant autour de leur centre. L'épopée française — qui avait commencé dès l'époque mérovingienne — fut en pleine vie jusque vers la fin du x[e] siècle. Les nouveaux chants qui surgissaient sans cesse ne faisaient pas oublier les anciens quand ceux-ci, par quelque circonstance particulière, méritaient de survivre : une génération les transmettait à l'autre, en les renouvelant pour le langage, en les modifiant et les amplifiant avec plus ou moins de bonheur. La chanson de geste consacrée à Roland, — née sans doute dans la Bretagne française, dont il était comte, puis répandue par la France entière, — traversa ainsi toute l'époque carolingienne. Au xi[e] siècle, elle existait sous des formes diverses, toutes, naturellement, assez éloignées de la première. De deux de ces formes nous avons d'imparfaits représentants dans un roman latin (la chronique attribuée à l'archevêque Turpin) et un poème latin en mauvais vers.

D'autres ont laissé des traces dans les allusions de quelques poèmes français ou italiens. La plus éloignée de l'original, entre celles dont nous pouvons nous faire une idée, est probablement celle qui fut fixée vers 1080 : c'est la *Chanson de Roland* que, malgré plus d'une incertitude, nous possédons à peu près telle qu'elle fut alors rédigée ; elle fut, vers la fin du XIIe siècle, l'objet d'un « renouvellement » où l'on substitua la rime à l'assonance. Grâce à l'incomparable ascendant qu'exerçaient alors sur tout le monde occidental la culture et la poésie françaises, la *Chanson de Roland* fut traduite ou adaptée partout : en Espagne, où elle suscita l'épopée nationale *(cantares de gesta)* ; en Italie, où elle était populaire dès le XIe siècle et où elle aboutit, par une étrange déviation, aux poèmes de Boiardo et d'Arioste ; en Angleterre, où elle a été mise en anglais et même en gallois ; en Allemagne, où elle fut traduite en vers dès 1133 ; dans les Pays-Bas, où elle a été plus d'une fois, et d'après diverses rédactions, imitée en prose et en vers ; en Scandinavie, où, mise en prose norvégienne au XIIIe siècle, elle fait l'objet de livrets restés populaires en Danemark et jusqu'en Islande.

La *Chanson de Roland* méritait ce succès. Le thème en était profondément héroïque, et contenait, à côté de son élément national, un élément chrétien qui pouvait exciter l'enthousiasme de tous les peuples germano-latins. Les poètes successifs qui s'étaient emparés de ce thème l'avaient heureusement développé, y avaient introduit des scènes grandioses et pathétiques, avaient dessiné en traits saisissants les caractères des principaux personnages, surtout de Roland et de son « compagnon » Olivier. Le style du poème du XIe siècle était, il est vrai, sans éclat, et ne portait pas la marque d'une forte personnalité poétique; mais sa simplicité rendait le poème facile à comprendre et à traduire, et il suffisait à des auditeurs qui demandaient à la poésie non des impressions d'art, mais des émotions et des excitations guerrières. L'âme du poème était l'exaltation des sentiments les plus puissants et les plus élevés de la société féodale qui, constituée d'abord en France, s'organisait alors dans toute l'Europe : le courage, l'honneur, l'amour du pays, la fidélité de l'homme envers son seigneur et envers ses « pairs », le dévouement à la cause chrétienne.

C'était l'époque des Croisades : la *Chanson de Roland* joua dans la poésie de l'Europe occidentale le rôle que joua la France elle-même dans ces grandes expéditions.

Toutes ces causes n'auraient peut-être pas suffi à créer et à maintenir l'immense popularité de Roncevaux et de Roland, sans une circonstance fortuite qui raviva sans cesse, pendant des siècles, les souvenirs dont cette popularité était née. Dans le premier tiers du IXe siècle, on avait prétendu découvrir en Galice, près d'Iria, le tombeau de saint Jacques le Majeur [1]. Cette « invention » fut aussitôt exploitée pour fonder à Compostelle un sanctuaire qui devint très rapidement le centre d'un pèlerinage : pendant près de mille ans, d'innombrables dévots accoururent, de tous les pays catholiques, à Saint-Jacques-de-Compostelle. Or ces pèlerins, pour la plupart, franchissaient les Pyrénées par le col même qui, à l'aller comme au retour, avait livré passage à l'armée franque. Au débouché de ce col, à Roncevaux, s'éleva bientôt un hospice où les pèlerins étaient hébergés pendant deux jours et pouvaient se reposer de leurs fatigues. On désignait à leur dévotion la chapelle élevée par Charlemagne sur le col qui domine Roncevaux ; on leur montrait le cor qu'avait fendu le souffle de Roland, et le rocher qu'il avait entamé des derniers coups de sa fameuse épée Durendal, et la fontaine où, mourant, il avait étanché sa soif. Pulci nous le dit au XVe siècle :

E tutti i peregrin questa novella
Riportan di Galizia ancora espresso
D'aver veduto il sasso e'l corno fesso [2].

Quelle était encore, neuf siècles après l'événement du 15 août 778, l'émotion que produisait la vue de ces lieux devenus sacrés, c'est ce que nous fait comprendre le naïf récit

1. Il est impossible de deviner, saint Jacques ayant été décapité à Jérusalem, ce qui suggéra l'idée étrange de reconnaître le tombeau de cet apôtre dans le sépulcre antique qu'on avait en effet découvert près d'Iria. Il existait bien une légende, sans aucun fondement, d'après laquelle saint Jacques avait évangélisé l'Espagne : on imagina que des disciples qu'il avait faits dans ce pays, et qui l'avaient suivi à Jérusalem, avaient ramené en Espagne le corps de leur maître ; mais c'est un pur roman, copié en partie d'une autre légende. Voyez sur tous ces points la belle et décisive étude de Mgr L. Duchesne, *Saint Jacques en Galice* (*Annales du Midi*, t. XII, 1900, p. 145-180).

2. *Morgante*, c. XXVII, str. 108.

d'un brave prêtre bolonais, Domenico Laffi, qui, de 1670 à 1673, fit trois fois le « saint voyage » de Galice. Voici comment il décrit sa visite à Roncevaux :

Enfin, avec l'aide de Dieu et de saint Jacques de Galice, nous arrivâmes sur la haute cime des Pyrénées ; là est une petite chapelle très ancienne[1]; nous y entrâmes, car il n'y a ni porte ni fenêtre pour la fermer, et nous y chantâmes un *Te Deum* pour rendre grâces à Dieu de nous avoir conduits jusque-là sains et saufs; mais avant de quitter la cime de ces hautes Pyrénées, que nous avions gravies avec tant de peine, nous nous reposâmes dans cette chapelle; nous y vîmes beaucoup de figures et de sculptures antiques, et quelques inscriptions effacées par le temps, si bien qu'on ne peut les lire. De là on voit au levant la France, au couchant l'Espagne[2]. C'est dans ce lieu même que Roland sonna son cor quand il appela Charlemagne à son aide, et il le sonna si fort qu'il le fit crever...

Ayant quitté cette chapelle, nous commençâmes à descendre pendant un quart de lieue, tant que nous découvrîmes ce Roncevaux[3] si désiré de nous, ce qui nous causa une allégresse d'autant plus grande qu'elle était plus imprévue, parce que, l'hospice étant caché par les montagnes et par des arbres très touffus, nous pensions en être très éloignés quand nous nous trouvâmes en face des portes. Nous y descendîmes donc et nous entrâmes sous une grande voûte, dans laquelle à main droite il y a beaucoup de tombeaux antiques, où se conservent les cendres de nombreux rois, ducs, marquis, comtes, paladins et seigneurs qui moururent dans ce grand fait d'armes, mémorable pour tous les siècles. A main gauche est la grande église, qui est très ancienne : c'est Charlemagne qui la fit faire, et l'archevêque Turpin y a dit la messe... Devant le grand autel il y a une grande et forte grille de fer, très élevée, au haut de laquelle est attaché le cor de Roland, de la longueur d'environ deux brasses; il est tout d'une pièce, et il a une fente du côté par où sort la voix, laquelle fente on dit qu'il fit à l'heure où, sur la cime des Pyrénées, il sonna pour appeler Charlemagne, qui était campé à Saint-Jean-Pied-de-Port, attendant Roland, qui était allé réclamer le tribut de Marsile, roi d'Aragon[4]. Près de ce cor sont deux masses ferrées, l'une de

1. La chapelle du Saint-Sauveur ou de Charlemagne, à Ibañeta, dont il sera parlé plus loin.

2. Ou, plutôt, au nord et au sud. — Au reste, d'Ibañeta on ne voit pas la France, le Val Carlos, qui appartient au versant nord, ayant toujours été espagnol.

3. Par « Roncevaux », Laffi entend ici l'hospice.

4. Le bon Laffi s'embrouille dans ses souvenirs : c'est Ganelon, et non Roland, qui était allé réclamer le tribut de Marsile, roi de Saragosse.

Roland, et l'autre de Renaud[1], dont ils se servaient dans les batailles et qu'ils portaient attachées à leurs arçons... Il y a aussi un étrier de Roland, et ses brodequins, qu'on dit que chausse le vicaire quand il chante la messe aux grandes solennités.

Sortis de l'église, nous allâmes par la terre voir les antiquités : tout près de l'hospice[2], à l'occident, il y a une petite chapelle, que fit faire Charlemagne après la mort de Roland et des autres paladins... Elle est en forme de carré parfait, pas très haute, et elle est située au propre lieu où Roland, après la seconde bataille, se mit à genoux, et, à ce qu'on dit, tourné vers Roncevaux, pleura ses gens et dit entre autres paroles : « O triste, ô infortunée vallée, maintenant tu seras toujours ensanglantée! »[3]

Enfin, voyant tous ses gens perdus, il se retira dans sa tente et prit le parti de sonner son cor; il monta à la cime des monts, au lieu dont il a été parlé plus haut[4], pour que Charles pût entendre, et on dit qu'il sonna si fort que Charles l'entendit. Cela paraît une grande merveille à quelques-uns; mais c'est chose croyable, car du lieu où il sonna jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, où Charles était campé, il n'y a que six lieues et demie; et on dit en vérité qu'il sonna si fort qu'à la troisième fois le sang lui sortit de la bouche et du nez, et le cor même creva d'un côté, comme je l'ai vu moi-même, de mes yeux, fendu... Après avoir sonné, il retourna à sa tente; puis, donnant un coup d'œil à son camp détruit, il ne vit plus aucun ennemi; mais, las et accablé de ce long combat, et de l'effort qu'il avait fait en sonnant du cor, qui lui avait fait sortir le sang de la bouche et du nez, il ne pouvait plus se tenir sur son cheval; aussi, se rapprochant du pied de la montagne, où est une fontaine qu'on appelle aujourd'hui la fontaine de Roland, construite avec de très beaux ornements, il descendit de cheval et but deux ou trois traits de cette fontaine... Puis il saisit une dernière fois Durendal et en frappa plusieurs coups sur un rocher; mais il ne put la briser, jusqu'à ce qu'enfin il donna un coup si fort qu'il trancha le rocher, en sorte que l'épée elle-même éclata un peu au-dessous de la garde (je l'ai vue dans la

1. Laffi se laisse ici influencer par les poèmes italiens, qui ont introduit partout *Rinaldo* : la seconde masse, qu'on montre encore, est attribuée à Olivier.

2. Le texte porte : *Fuori di detta Terra ad Occidenti quattro passi in circa*, — ce qui paraît altéré.

3. Laffi raconte ici les derniers moments de Roland, surtout d'après le *Morgante* de Pulci, dont les derniers chants, imprimés à part sous le titre de *Rotta di Roncisvalle*, étaient très populaires.

4. Plus haut, il a simplement dit, comme ici : « à la cime des monts », ce qui est vague. Ce détail n'est pas dans Pulci, et il est plus que probable que Laffi l'a inséré d'après les renseignements recueillis à Roncevaux; il est donc regrettable qu'il n'ait pas précisé davantage.

galerie du roi d'Espagne, comme je vous le dirai dans la description de Madrid [1])... Il se mit à genoux et se confessa, demandant à Dieu pardon de ses péchés... Puis il se releva, et, pleurant fortement, il dit en regardant le ciel : « Seigneur, je remets mon âme entre tes mains. Tu sais, Seigneur, que j'ai toujours désiré mourir pour ta sainte foi. » Il fit deux ou trois pas et tomba de nouveau à genoux, et, inclinant la tête, les bras étendus en croix, les regards vers le ciel, il rendit l'âme. Tout cela se lit dans le livre intitulé *La Rotta di Roncisvalle*, et dans beaucoup d'autres.

Là, en ce lieu même, distant de deux ou trois pas de l'endroit où il se confessa, Charlemagne fit faire le tombeau de Roland et l'y ensevelit [2]. Ce tombeau est fait comme une petite chapelle en carré parfait, et de tous côtés il a environ vingt pieds de long, avec une belle coupole à pyramide qui porte en haut une belle croix ; dedans est le sépulcre, semblablement de figure carrée ; c'est à peine si une personne peut marcher entre le sépulcre et la muraille. On dit que d'autres paladins encore y sont enterrés avec Roland. Sur les quatre faces sont peintes toutes les guerres qui se sont faites en ce lieu, et aussi la trahison ; le tout est peint en clair-obscur [3]. Au pied de la porte de cette sépulture est la pierre que Roland trancha près de la fontaine, comme je l'ai dit, elle est fendue par le milieu. Nous ne pouvions nous rassasier de la regarder, et nous serions toujours restés là... Étant demeurés deux jours à Roncevaux, nous en partîmes le matin suivant, et avant de quitter ce lieu nous voulûmes voir encore le sépulcre de Roland, disant entre nous : « Dieu sait si jamais nous le reverrons ! » Nous le regardâmes longtemps, longtemps, et nous inscrivîmes sur une des pierres, avec la pointe d'un couteau, nos noms et nos surnoms... Puis, l'ayant regardé une dernière fois, nous partîmes tout doucement, nous retournant bien des fois pour revoir encore Roncevaux, qu'il nous déplaisait de quitter [4].

Le tombeau de saint Jacques a cessé d'attirer les pèlerins ; mais Roncevaux en appelle d'autres, qui viennent y chercher les souvenirs historiques ou légendaires du fameux com-

1. En effet, plus loin (p. 326), Laffi décrit minutieusement l'épée de Roland qu'il a vue dans la galerie royale de Madrid, et note qu'elle présente « une fente longue d'un palme, qu'il fit quand il trancha le rocher à Roncevaux »...

2. Encore ici Laffi s'écarte de Pulci pour se mettre d'accord avec la tradition locale. Pulci (XXVII, 220) dit que Charlemagne emmena le corps de Roland et le fit enterrer à Aix-la-Chapelle.

3. Toute trace de ces peintures a malheureusement disparu.

4. *Viaggio in Ponente à S. Giacomo di Galitia* di D. Domenico LAFFI. Seconda impressione (Bologne, 1676). — Ce livre curieux à plus d'un égard a déjà été utilisé pour notre sujet par MM. Monaci et Rajna.

bat. M. Wentworth Webster, le sagace investigateur de tout ce qui concerne les Basques, leur pays et leurs traditions, n'y a pas fait moins de quatre voyages. M. Julien Vinson, le plus expert de nos basquisants français, l'a visité il y a vingt ans; autant en ont fait des érudits gascons comme J.-Fr. Bladé et l'abbé Dubarat. En 1881, mon ami Pio Rajna, de Florence, l'auteur justement célèbre des *Origini dell' Epopea francese* et des *Fonti dell' Orlando Furioso*, y venait pieusement de Pampelune, et pouvait se vanter d'être le premier « romaniste » qui eût eu la joie de lire la *Chanson de Roland* à Roncevaux : il a consigné ses impressions et ses réflexions dans quelques pages lumineuses, auxquelles, sur tous les points qu'il a touchés, il est difficile de rien ajouter[1]. L'été dernier, mon ami Gaston Deschamps, — qui n'est pas romaniste de profession, mais dont la curiosité alerte est universelle, — s'y rendait de Saint-Jean-Pied-de-Port, et communiquait ses impressions aux lecteurs du *Temps* : il reçut à cette occasion et imprima toute une série de lettres qui prouvaient l'intérêt soulevé par les questions effleurées dans son article[2]. Dans sa lettre du 10 décembre 1900, M. Camille Jullian voulait bien s'en remettre à moi du soin de décider un des points en litige. J'acceptai, non de rien décider, mais de tout examiner. Je devais justement passer à Biarritz mes vacances de Pâques, et j'avais déjà le projet d'en profiter pour faire à mon tour le pèlerinage de Roncevaux. J'ai pu réaliser ce projet le 10 avril dernier, et je voudrais donner ici le résumé de ce que cette visite, jointe à l'étude des textes et des documents, m'a permis, sinon de conclure, au moins de proposer sur la topographie réelle de la bataille du 15 août 778 et sur les rapports, en ce point, de la poésie avec l'histoire.

* * *

L'accès de Roncevaux, du côté de la France, est maintenant des plus faciles. Un courrier part le matin à dix heures

1. On les trouvera dans le recueil intitulé : *Homenaje á Menéndez y Pelayo; estudios de erudicion española* (Madrid, 1900), p. 383-395.

2. Voy. *le Temps* des 16 septembre et 16 décembre 1900, 13 et 27 janvier et 3 février 1901.

de Saint-Jean-Pied-de-Port et arrive au village de Burguete, — à trois kilomètres au delà de Roncevaux, — vers six heures. Huit heures pour faire environ 25 kilomètres, cela peut paraître long ; mais on s'arrête pour déjeuner à Luzaïde; puis la distance kilométrique est évaluée à vol d'oiseau, et la route, au moins dans sa dernière partie, où elle gravit tout le temps des pentes souvent très raides, fait de continuels lacets. Elle est d'ailleurs excellente et fort pittoresque : même en dehors de l'intérêt qui s'attache à Roncevaux, elle vaut la peine d'être suivie.

On nous avait fort dissuadés d'entreprendre ce voyage, nous assurant qu'à cette époque de l'année le froid serait terrible sur les hauteurs, et surtout que nous y trouverions un brouillard qui nous empêcherait de rien voir. Comme nous n'avions pas le choix du moment, nous risquâmes l'aventure, et bien nous en prit. Le temps, qui avait été pluvieux le matin, fut admirable le jour de notre voyage et le jour suivant, que nous passâmes à Roncevaux ; nous ne vîmes pas la moindre de ces brumes qui, paraît-il, couvrent souvent pendant des semaines tout le paysage d'un voile humide et gris, et nous n'eûmes d'autre souvenir de l'hiver à peine passé que quelques belles plaques de neige étincelant sur le flanc des montagnes. Assurément la végétation eût été plus belle et plus riche au mois de juin, et d'autre part j'aurais eu plaisir à me trouver à Roncevaux le 15 août, au jour anniversaire de la bataille; mais, en somme, nous avons été favorisés dans notre visite par un temps exceptionnel en cette saison.

On sort de Saint-Jean-Pied-de-Port par une porte gothique, reste des anciennes fortifications; les détours du chemin permettent de jouir quelque temps du coup d'œil original qu'offre la vieille ville avec ses hautes maisons basques serrées l'une contre l'autre, enfermées dans les remparts désormais inutiles et dominées par la citadelle de Vauban. On la perd vite de vue et l'on commence à s'élever, d'abord doucement, en remontant le cours de la Nive d'Arnéguy, qui, depuis Ibañeta, vient à notre rencontre et nous trace la voie. A partir de Bergara, elle sert de frontière entre la France et l'Espagne; à Arnéguy, dernier village français, nous la franchissons, et désormais nous sommes en terre d'Espagne.

C'est une délimitation singulière que celle qui a été établie ici. La vallée où nous entrons appartient tout entière au versant français des Pyrénées : c'est Ibañeta, immédiatement avant Roncevaux, qui marque la ligne de séparation des eaux; il semblerait donc naturel que la frontière suivît cette ligne, au lieu qu'elle la dépasse et forme une boucle qui s'allonge en descendant sur le versant septentrional. On dirait que l'Espagne a voulu, en empiétant ici sur le sol français, consacrer sa victoire d'il y a douze siècles et répondre aux dernières paroles de Roland s'écriant : « Ce champ est nôtre ! »

Bientôt on arrive à Luzaïde : c'est le nom basque du petit bourg qui est le chef-lieu de la « vallée de Charles », et qu'on appelle ordinairement, comme elle, Valcarlos. Ses maisons se groupent sur un promontoire qui domine le profond ravin où coule la Nive d'Arnéguy. A partir de là, le paysage est plus âpre : la route est souvent taillée à pic dans les rochers gris qui descendent comme en cascades jusqu'au torrent qu'on voit verdir et écumer tout en bas. Au bout d'une heure environ, l'aspect s'adoucit tout en devenant plus grandiose; la barrière des montagnes s'élargit; elles apparaissent dans toute leur ampleur, majestueuses sous leur vêtement sylvestre. La route, de plus en plus raide, monte en zigzags presque parallèles, si bien que nos mules ne font que six kilomètres en sept quarts d'heure, et que nous nous faisons l'effet de ne pas avancer, voyant toujours, semble-t-il, du haut de la banquette où nous sommes juchés, à la même distance dans le fond de la vallée, le point que nous avons quitté il y a deux heures. Nous avançons cependant, au milieu d'arbres magnifiques, hêtres, chênes, châtaigniers, dont les masses vont en s'épaississant, mais dont les branches encore presque sans verdure nous laissent voir les contours des monts voisins.

Nous ne montons plus. Nous sommes au col d'Ibañeta, où quelques pans de murs subsistent seuls de la célèbre chapelle du Saint-Sauveur, brûlée dans les guerres carlistes. De là nous embrassons un immense panorama : derrière nous l'étroite vallée que nous venons de gravir; devant nous un vaste cirque verdoyant, entouré de tous côtés de montagnes boisées : Roncevaux ! A nos pieds nous ne voyons d'abord qu'un épais massif de hêtres qui, comme au temps de Laffi,



et malgré l'absence de feuilles, nous empêche d'apercevoir l'ancien hospice, situé cependant à peine à un quart de lieue. On ne le découvre que quand on est tout près de l'antique voûte, qui lui sert d'entrée comme jadis; mais ce qu'on voit d'abord, Laffi, heureusement pour lui, ne le voyait pas : ce sont les horribles toits de zinc dont on a récemment coiffé les tours carrées et assez imposantes du vieux bâtiment.

Notre voiture contourne les bâtiments de l'hospice *(Real Casa de Roncesvalles)*, — qui servent encore de résidence à douze chanoines augustins, — puis l'église collégiale, passe devant la chapelle funéraire et la petite église dont je parlerai tout à l'heure, et s'arrête devant la *posada* du village : l'aspect n'en est pas fort engageant, si bien que nous poussons jusqu'à Burguete, où s'arrête le courrier, et où nous espérons être un peu mieux logés. En revoyant, le lendemain, la *posada* de Roncevaux, nous lui avons fait amende honorable. Elle contient des chambres très propres, et la maison elle-même, si elle a une façade peu attrayante, a sur la droite un côté assez curieux : un mur sous pignon, bâti en grosses pierres carrées noires et blanches formant damier; de chaque côté de la petite fenêtre qui occupe le milieu, deux pierres sculptées avec la croix crossée, insigne des chanoines, et la date 1612 : c'est évidemment une ancienne dépendance de l'hospice. Nous y avons déjeuné en compagnie de rouliers et de muletiers basques, d'un beau type vigoureux et svelte, qui se sont montrés d'une politesse accomplie envers les étrangers.

Pour arriver à Burguete, nous traversons le plateau de Roncevaux dans une grande partie de sa longueur, ce qui nous en donne une première et déjà assez complète idée.

Si je n'avais été prévenu par la lecture de descriptions antérieures, j'aurais éprouvé une vive surprise. La *Chanson de Roland* évoque pour nous, avec une incomparable puissance, autour du nom de Roncevaux l'image de gorges profondes, de hauts rochers sombres laissant entre eux d'étroit défilés :

Hauts sont les monts et les vaux ténébreux,
Les roches bises, les détroits merveilleux...

Hauts sont les monts et ténébreux et grands,
Les vaux profonds où courent les torrents.

Ce tableau si vigoureusement tracé en si peu de traits s'est gravé dans l'imagination. « Roncevaux! vallon triste et sombre! » faisait chanter le bon Mermet à un chœur de guerriers sarrasins, et le décor final de son *Roland à Roncevaux* était sinistre à souhait. Quel n'est donc pas l'étonnement du touriste imbu de ces impressions, quand il arrive sur ce plateau spacieux, qui s'arrondit comme une large coupe entre des montagnes à pente douce, — c'est bien probablement un ancien lac, — et qui ne présente aux yeux que des aspects de riante idylle! « Le regard se promène, dit P. Rajna, sur une vaste plaine elliptique, toute verdoyante d'arbres et de prairies, ceinte de hauteurs gazonnées et boisées du pied au sommet, et qui, l'altitude étant déjà ici d'environ mille mètres au-dessus du niveau de la mer, ont l'air de collines plutôt que de montagnes. » Et un auteur espagnol, enthousiaste historien de la *Real Casa* de Roncevaux, décrit ainsi la plaine où elle s'élève : « La vallée, de forme elliptique irrégulière, a cinq kilomètres dans son plus grand diamètre, trois dans le plus petit. Une masse d'arbres magnifiques y permet la promenade même au mois de juillet quand le soleil est au zénith : ses rayons ne pénètrent pas dans les frais sentiers qui traversent ces bois de hêtres séculaires, et l'herbe qui y croît récrée la vue par ce vert obscur des plantes vierges des rayons solaires, de même que l'odorat ne se lasse pas de sentir le parfum des fleurs et que l'ouïe est charmée par le gazouillement des mille espèces d'oiseaux qui peuplent les bois... Pour que rien ne manque à Roncevaux, tout n'y est pas forêt. Il y a de vastes prairies où, grâce à l'humidité de l'atmosphère, croît une herbe luxuriante; des ruisseaux y serpentent et semblent au soleil des lames d'argent. Toute la plaine est entourée de montagnes, embellies par la frondaison touffue de hêtres robustes. De tout point élevé on a une perspective magnifique... Tout ce que l'imagination peut créer, tout ce que le désir peut souhaiter, est réuni là[1]. »

C'est surtout à l'heure où nous le traversons pour la première fois, presque au moment du coucher du soleil, que ce lieu de funèbre mémoire est plein de charme, de poésie et

1. H. Sarasa, *Reseña historica de la Real Casa de Nuestra Señora de Roncesvalles* (Pampelune, 1878).

de paix. On voit de tous côtés des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, de jeunes chevaux qui bondissent dans l'herbe haute; on entend les clochettes et les grelots des bêtes qui reviennent lentement à leur gîte de nuit et que nous verrons tout à l'heure, à Burguete, entrer avec une familiarité coutumière dans les petites maisons cubiques, semblables à de gros dés dont les fenêtres carrées seraient les points, par la même porte qui sert aux habitants. Le soir, à l'auberge, nous voyons danser la *jota* aux sons de la guitare et des castagnettes, et en nous endormant nous avons quelque peine à retrouver dans notre mémoire les souvenirs tragiques qui semblaient devoir se dresser de toutes parts autour de nous.

* * *

Nous avons regardé le lendemain en détail ce que nous avions aperçu d'ensemble le jour de notre arrivée, et l'impression première que nous avions ressentie n'a fait que se confirmer. Nous avons fait de charmantes promenades le long des ruisseaux et sous les avenues de grands hêtres. Quant aux monuments qui s'élèvent à l'extrémité nord de la plaine, ils ne nous intéressent ici qu'en tant qu'ils se rattachent au souvenir de la grande bataille ; ils ne s'y rattachent d'ailleurs que par des traditions dont il nous faudra rechercher l'authenticité, quoiqu'elles soient parfois très anciennes.

L'hospice a été jadis très important. Il fut fondé en 1127 par l'évêque de Pampelune, Sanche de la Rosa, et le roi d'Aragon Alphonse le Batailleur, au pied du col où, dit la charte de fondation, des milliers de pèlerins, allant d'Espagne à Rome ou de France à Compostelle, avaient été étouffés sous la neige ou dévorés par les loups. Pendant des siècles il accueillit, hébergea, soigna dans leurs maladies, ensevelit pieusement, quand ils succombaient à leurs fatigues, d'innombrables voyageurs. On ne traversait pas la montagne, en effet, dans les siècles passés, aussi aisément qu'on le fait aujourd'hui : le chemin que nous avons suivi n'était qu'un sentier à peine praticable pour les mulets; la route ordinaire, qui, partant de Saint-Jean-Pied-de-Port et gravissant tout de suite des pentes abruptes, passait par le « Port de Cise »,

était très rude, surtout dans la mauvaise saison : en 1560, la pauvre petite Élisabeth de Valois, qui venait trouver son mari, encore inconnu d'elle, le terrible Philippe II, arriva à Roncevaux, le 2 janvier, à demi morte de froid et de peur, ayant perdu sous les avalanches de neige une partie de ses charrois et les équipages de ses filles d'honneur. L'hospice avait, pour subvenir aux besoins de sa charité, de grandes possessions, des commanderies en plusieurs pays, et le privilège de faire des quêtes par toute la chrétienté.

Je ne puis ici m'étendre sur l'histoire de cette célèbre maison; je ne décrirai pas non plus le bâtiment tel qu'il est aujourd'hui : on y voit réunies des constructions d'époques fort diverses, l'église fondée par le roi de Navarre Sanche le Fort, le cloître où il est enterré et où sont suspendues les chaînes qu'il rapporta de la fameuse victoire de Las Navas (1212), les joyaux d'orfèvrerie et de broderie que conserve encore le trésor; tout cela mérite d'être vu et étudié, mais est étranger à mon sujet. Je dirai seulement qu'aujourd'hui ce qui fait, aux yeux des habitants du pays circonvoisin, la grande noblesse de la maison et la véritable attraction de Roncevaux, ce n'est nullement le souvenir de la bataille d'il y a douze siècles : c'est une Vierge en bois, qui est censée avoir été miraculeusement révélée, à une époque qu'on ne précise pas[1], et qui est l'objet d'une grande dévotion populaire. L'historien de la *Real Casa* termine sa description lyrique du plateau de Roncevaux en s'écriant : « Dieu a créé au milieu de ces monts sauvages une oasis délicieuse pour en faire le séjour de la Vierge de Roncevaux! » C'est là, pour le voyageur qui cherche ici des impressions d'un tout autre ordre, une surprise morale aussi grande que celle qu'il éprouve, s'il n'est pas prévenu, au premier aspect de ces lieux qu'il rêvait tragiques et qu'il trouve gracieux et riants.

Des souvenirs plus ou moins sérieux de la bataille ne sont cependant absents ni de la collégiale, ni du pays. Dans la collégiale, on montre les masses d'armes de Roland et d'Olivier, les pantoufles de velours de l'archevêque Turpin ; on montrait

1. En tout cas, elle était inconnue au XIIIe siècle, car l'auteur du poème latin sur la maison de Roncevaux, qui en énumère toutes les gloires, ne fait aucune mention de la Vierge miraculeuse.

jadis le cor de Roland et aussi celui d'Olivier, l'épée de Roland, ses éperons, un de ses étriers, etc. ; la plus grande partie de ce bric-à-brac a disparu et mérite peu de regrets ; mais les édifices que l'on rencontre successivement dans la plaine en allant de l'hospice à Burguete sont plus dignes de retenir un instant l'attention.

L'ancienne église paroissiale, aujourd'hui abandonnée, qu'on trouve d'abord à sa gauche, n'offre rien d'intéressant. Mais il n'en est pas de même de la chapelle du Saint-Esprit, presque contiguë à cette église. Laffi, qui l'appelle « le tombeau de Roland », la décrit fort exactement, si ce n'est qu'il rétrécit trop l'espace du couloir carré, formé par une seconde construction, qui entoure l'édicule et qui est encore aujourd'hui un lieu d'inhumation fort recherché. L'édicule lui-même existait déjà au XIIe siècle, et un poème latin composé en l'honneur de l'hospice de Roncevaux vers 1215 nous le décrit tel qu'il est encore : « La fabrique de cette basilique est carrée de tous côtés, mais le sommet est arrondi et porte une croix. On l'appelle *charnier* parce qu'elle sert aux chairs des morts ; elle est visitée par les anges, à ce qu'assurent ceux qui les ont entendus. » La tradition actuelle, qui existait déjà au moins au XVIIe siècle, est que les guerriers de Roncevaux y sont enterrés, et on y célèbre encore chaque année un office pour leurs âmes. La chapelle a au-dessous d'elle un souterrain où, en regardant par des ouvertures pratiquées au bas du mur, on voit quelques ossements au milieu de la terre noire provenant du détritus de nombreux cadavres. On pense, non sans émotion, au « charnier » dans lequel, d'après la *Chanson*, Charlemagne fit réunir les corps des Francs tués dans le combat. L'édicule, dans la simplicité archaïque de sa construction, pourrait assurément remonter jusqu'au VIIIe siècle. Il est probable toutefois qu'il est plus récent et qu'il n'a rien à faire avec la grande bataille. Le poème latin en question ne fait aucune allusion à Charlemagne et dit simplement que ce charnier était consacré à l'enterrement des pèlerins qui mouraient à l'hospice. De leur côté, les pèlerins qui, à la fin du XIIe siècle, passaient par là, ne cherchaient pas dans cette chapelle l'ossuaire des compagnons de Roland. Ils acceptaient une tradition d'après laquelle Charlemagne, embarrassé de

distinguer les morts chrétiens des infidèles, pria Dieu de lui en donner le moyen : aussitôt un arbuste épineux naquit du corps de chaque Sarrasin. « Les bons pèlerins qui vont par là à Saint-Jacques les voient encore », dit un renouvellement de la *Chanson de Roland*. Ce renouvellement ajoute que les Français enterrèrent alors leurs morts en soixante ou cent charniers, épars dans la plaine, et que Dieu fit croître sur leurs fosses des coudriers frais et verts, « qui y seront visibles à toujours ». Cette chapelle a donc sans doute été construite au XIIe siècle et affectée dès l'origine à la sépulture des pèlerins.

Devant la porte de la chapelle du Saint-Esprit, on voyait, du temps de Laffi, la pierre que Roland avait fendue avec son épée ; au XIIe siècle, c'est dans l'église de l'hospice qu'on la montrait, à ce que nous apprend un *Guide des Pèlerins* de Saint-Jacques composé avant 1140. Elle a disparu.

Un peu plus loin sur la route de Burguete se voit encore, toujours à gauche, une vieille croix de pierre, qu'on appelait jadis la Croix des Pèlerins ; elle porte des bas-reliefs grossiers, représentant le Christ, la Vierge et des saints, avec une inscription en caractères très frustes, qui semblent être du XVe siècle, et que je ne suis pas arrivé à déchiffrer plus que les antiquaires qui les ont examinés avant moi.

La « fontaine de Roland » se trouve au long d'une avenue de beaux arbres qui forment la « promenade » de Roncevaux ; du temps de Laffi, elle était abritée par une construction ornée dont il ne reste rien. C'est-là, disait-on, que Roland avait bu pour la dernière fois ; tout auprès était la pierre fendue par Durendal, et qu'on avait transportée d'abord dans l'église collégiale, puis devant la chapelle funéraire.

* *

Tous ces souvenirs, — bien que plusieurs aient été très anciennement désignés comme tels, — n'ont évidemment aucune authenticité. Ils sont le produit ou de l'imagination des visiteurs venus de France ou de l'effort fait par les gens de Roncevaux pour répondre aux questions de ces visiteurs et satisfaire leur pieuse curiosité. Il n'est pas vraisemblable que l'événement de 778 ait donné naissance à une tradition

locale. La tradition historique est partout extrêmement courte : il est bien rare, quoi qu'on en ait dit, qu'elle dépasse de beaucoup une génération. Ici toutefois l'orgueil qu'ont dû concevoir les vainqueurs d'un roi puissant, fameux par tant de victoires, les monuments que Charles lui-même — comme nous le verrons — avait sans doute élevés sur les lieux, auraient pu préserver quelque peu, chez les montagnards navarrais, le souvenir de leur triomphe ; ce souvenir aurait d'ailleurs, cela va sans dire, été hostile aux Francs ; il n'aurait en tout cas rien conservé de Roland, — dont le nom même devait être inconnu à ses agresseurs, — et n'aurait pas consacré les exploits et les derniers moments d'un héros ennemi.

Mais ce souvenir même ne paraît pas avoir existé. Les Basques n'ont ni légendes historiques [1], ni chants historiques [2] ; leur rapide oubli du passé contraste avec leur attachement à leurs vieilles coutumes et à leur genre de vie héréditaire. D'ailleurs, les gorges du Port de Cise, le col d'Ibañeta, la plaine de Roncevaux et ses alentours furent longtemps des lieux presque inhabités, où ne pouvait guère se maintenir un souvenir traditionnel. En 1127, l'évêque Sanche de la Rosa, dans la charte de fondation de l'hospice de Roncevaux, — bien qu'il déclare le bâtir près de la « chapelle de Charlemagne », — ne fait nulle mention de l'événement, qui cependant, grâce aux poètes français et à leurs imitateurs, était déjà chanté dans l'Europe entière et même en Espagne ; il est bien probable que l'évêque de Pampelune n'en avait aucune connaissance.

On est plus surpris de constater le même silence dans le panégyrique de l'hospice, écrit en vers latins rythmiques

1. Il n'est pas inutile de dire que les lieux appelés aujourd'hui, en France, « Pas de Roland », « Brèche de Roland », etc., n'ont reçu ces dénominations qu'à une époque très récente (on n'a trace d'aucune avant le XVIIIe siècle) et les doivent à l'invention de poètes ou d'érudits locaux. Il en est sans doute de même du *Salto de Roldan* en Espagne.

2. On leur en a fabriqué quelques-unes à l'époque romantique, et entre autres un chant sur la bataille de Roncevaux, le prétendu *Chant d'Altabiscar*, qui a longtemps trompé les critiques. On sait aujourd'hui que ce prétendu chant (en prose !), adapté à un refrain populaire sans aucun rapport avec le sujet, a été composé *en français*, en 1828, à Paris, par Garay de Monglave et mis en basque par son ami L. Duhalde.

vers 1215, et dont l'auteur recherche tout ce qui peut glorifier cette maison. Cela est d'autant plus frappant que, trois quarts de siècle plus tôt, le *Guide* déjà cité résumait l'histoire de Roncevaux d'après nos chansons de geste et racontait qu'on montrait à l'église de l'hospice le « perron » fendu par Durendal. L'omission, dans le panégyrique, est peut-être volontaire. Il commençait, en effet, à se produire en Espagne, parmi les érudits, une réaction patriotique contre la façon dont les poèmes français présentaient l'événement qui avait eu Roncevaux pour théâtre.

Les poèmes français — contrairement à l'historiographie officielle qu'ils ne connaissaient pas — présentaient les agresseurs de l'arrière-garde de Charlemagne, non comme des Navarrais, mais comme des musulmans venus de Saragosse. Les pèlerins qui, dès la fin du IXe siècle, passaient les monts pour aller à Compostelle étaient imbus des récits des chansons de geste, et les répandirent autour d'eux. Les jongleurs français, qui venaient en nombre chercher fortune aux cours de Castille, y apportèrent ces chansons elles-mêmes, et les jongleurs espagnols, formés à l'école des nôtres, reproduisirent d'abord sans arrière-pensée la version française : les ennemis de Charlemagne, étant des « Sarrasins », des « païens », on n'hésitait pas à prendre parti contre eux. Mais au commencement du XIIIe siècle, un clerc espagnol qui était venu étudier à Paris, Rodrigue Jimenez, — plus tard archevêque de Tolède, — lut les chroniques latines, et vit que l'attaque de l'arrière-garde franque y était attribuée à des Navarrais et non à des Sarrasins. Quand, rentré dans sa patrie, il écrivit son histoire d'Espagne, il protesta contre les assertions des chansons de geste, et revendiqua la défaite de Roland comme un titre de gloire pour l'Espagne. Il n'osa pas toutefois rejeter complètement le récit généralement admis : il supposa que les Espagnols avaient été en cette occasion les alliés des Mores, ce qui, du moment qu'il s'agissait de repousser l'étranger, ne choquait pas le patriotisme castillan. Rodrigue fut suivi dans cette voie et par le royal chroniqueur Alphonse X et par les auteurs subséquents de *cantares de gesta*. Or, il y a des raisons assez sérieuses d'attribuer à Rodrigue Jimenez lui-même le poème latin en l'honneur de Ronce-

vaux : on comprend que, ne voulant ni froisser les pèlerins qui arrivaient pleins des récits épiques, ni s'associer à leur façon de comprendre la défaite des Français, il ait gardé le silence sur ce point délicat.

L'essentiel, pour nous, c'est de constater qu'il n'y a jamais eu de tradition locale à Roncevaux ni aux alentours. Ce qu'on y a su du désastre de 778, on l'a appris du dehors, d'abord par les pèlerins, puis par Rodrigue de Tolède et ceux qui se sont inspirés de lui. Aujourd'hui, c'est bien comme une victoire espagnole qu'on l'y envisage. Le prieur des chanoines, qui nous montra, avec la plus grande amabilité, la *Real Casa*, la collégiale et la chapelle funéraire où il croit que sont enterrés les morts de la grande bataille, voulait faire preuve de courtoisie envers nous, en même temps que d'esprit vraiment chrétien, en nous disant avec un sourire : « Nous célébrons tous les ans un service pour eux tous, aussi bien pour les Français que pour les Espagnols. »

Ce sentiment patriotique amena, au XVIIIe siècle ou à l'extrême fin du XVIIe[1], la construction d'un petit monument commémoratif en l'honneur des vainqueurs de Roncevaux. Un pèlerin qui le vit en 1748 le décrit ainsi : « On voit, au milieu de cette plaine, où se donna la bataille, une croix d'environ quinze pieds de haut, toute de fer, de cinq pouces en carré. Elle est sous un pavillon soutenu de quatre piliers de fer, et le toit aussi de feuilles de fer, le tout solidement bâti. » Le monument portait sans doute une inscription exaltant les Espagnols au détriment des Français, car il excita, en 1794, l'indignation des représentants Baudot et Garraud, qui accompagnaient l'armée française campée à Roncevaux. Ils firent démolir l'offensant trophée, plantèrent sur la place un arbre de la liberté, et envoyèrent à la Convention le rapport suivant, qu'on peut lire au *Moniteur*, et qui est trop savoureux pour qu'on ne me sache pas gré de le donner ici :

L'armée des Pyrénées occidentales, remportant à Eguy[2] une victoire le 26 et le 27 vendémiaire, a vengé une ancienne injure faite à la nation française. Nos ancêtres du temps de Charlemagne furent

1. Il n'existait pas du temps de Laffi.

2. Ou *Engui*, village de Navarre, entre Pampelune et Roncevaux.

défaits dans la plaine de Roncevaux. L'Espagnol avait élevé une pyramide sur le champ de bataille. Vaincu à son tour par les républicains français, déjà son propre sang en avait effacé les caractères; il ne restait plus que le fragile édifice qui a été brisé à l'instant; le drapeau de la République flotte aujourd'hui où était le souvenir mourant de l'orgueil des rois, et l'arbre de la liberté a remplacé la massue destructive des tyrans. Une musique touchante et guerrière a suivi cette inauguration.

Ce n'est pas sans amertume que l'historien de la *Real Casa* rappelle cette destruction : « Au milieu de cette plaine, dit-il, s'élevait autrefois la Croix de Roland, monument érigé en souvenir de la victoire remportée là par les vaillants Navarrais et détruit par les descendants de ceux qui succombèrent aux rudes coups des masses d'armes espagnoles. »

* * *

Il y a cependant, sinon à Roncevaux même, du moins dans les environs immédiats, des souvenirs de Charlemagne qui peuvent prétendre à une haute antiquité. Dans la charte de fondation de l'hospice de Roncevaux, dont j'ai déjà parlé, l'évêque de Pampelune, en 1127, déclare qu'il l'établit « au sommet[1] du mont qu'on appelle *Ronsesvals*, près de la chapelle de Charlemagne, le très glorieux roi des Francs ». C'est la chapelle d'Ibañeta, qui fut maintes fois rebâtie, mais qui, d'après ce texte incontestable, existait au moins au commencement du XIIe siècle et était alors considérée comme ayant été construite par Charlemagne. Je ne vois, pour ma part, rien qui puisse faire douter de l'authenticité de cette attribution. N'est-il pas naturel de croire que Charles — qui, nous le savons, prit fort à cœur le désastre de Roncevaux — a voulu consacrer par une construction pieuse le lieu où étaient morts ses fidèles guerriers[2]? Il faudrait, pour contester la valeur du nom si ancien de la chapelle, admettre qu'il lui a été donné par les pèlerins

1. Il faut entendre : « près du sommet... » Car, bien peu d'années après la fondation de l'hospice, le *Guide des Pèlerins* nous le montre déjà là où il est encore aujourd'hui.

2. Naturellement, il ne dut pas élever la chapelle au moment même; mais il donna des ordres pour qu'on la construisit.

apportant à Roncevaux leurs souvenirs poétiques. Mais alors qui l'aurait construite? et pourquoi? Nous venons de voir que le lieu où elle s'élevait était, en 1127, tellement désert que des bandes de loups y attaquaient les voyageurs; la plaine de Roncevaux elle-même, encore au commencement du XIII[e] siècle, était, d'après le poème latin de 1215, tout à fait inculte. Charles avait sans doute pris, pour protéger la chapelle et le passage, des mesures qui furent abandonnées dans l'anarchie des X[e] et XI[e] siècles; la fondation de Sanche de la Rosa fut la première tentative qu'on fit pour ramener quelque sécurité dans cette région. On ne s'expliquerait pas dans l'intervalle l'érection de cette chapelle.

Un autre monument élevé par Charlemagne paraît se rattacher, sinon au désastre du 15 août, au moins à l'expédition de 778 : c'est la Croix de Charles *(Crux Karoli)*. Elle est mentionnée dès 980, dans une charte épiscopale de Bayonne, comme formant la limite de la vallée de Cise. Elle s'élevait probablement au point le plus haut de la route romaine, que suivit certainement l'armée franque, au retour comme à l'aller. Voici ce qu'en dit le *Guide des Pèlerins* souvent cité : « Au pays des Basques, sur la route de Saint-Jacques, se trouve un mont très élevé qu'on appelle le Port de Cise; la montée en est de huit milles et la descente d'autant. Il est si haut qu'on croit, quand on est au sommet, qu'on va pouvoir toucher le ciel. De là on peut voir trois royaumes : la Castille, l'Aragon, la France. Tout en haut est un endroit qu'on nomme la *Croix de Charles*, parce que Charles, se rendant en Espagne avec son armée, pratiqua, à l'aide de haches, de pics, de pioches et d'autres instruments, un chemin sur ce mont, et y éleva une croix... Là les pèlerins s'agenouillent, font une prière et plantent chacun une croix en terre ; aussi peut-on y voir des milliers de croix. » Rien n'engage à suspecter la parfaite exactitude de ce renseignement, qui s'applique sans doute à Château-Pignon, point culminant du Port de Cise. Charles aura, non pas construit, mais restauré la voie romaine, et les termes dont se sert notre auteur font croire qu'il avait rappelé ce travail dans une inscription gravée sur la croix. Des recherches bien conduites feraient peut-être retrouver ce précieux monument.

Plus embarrassante est la désignation de *Vallis Karoli*, *Val Carlos* en espagnol, *Val Charlon* dans divers textes français. Elle apparaît vers 1130 dans un poème allemand qui contient une curieuse version de la guerre de Charles en Espagne, puis, quelque dix ans plus tard, dans le faux Turpin et dans le *Guide des Pèlerins*. D'après ces deux derniers textes, qui sont étroitement apparentés, le nom de cette vallée lui vient de ce que c'est là que Charles campait, après avoir passé les ports, quand il entendit l'appel du cor de Roland. Mais il est certain que Charles a suivi la route du Port de Cise : la chronique de Turpin le dit elle-même plus loin expressément. Il y a donc là contradiction. Il est probable que le nom de *Vallis Karoli* vient de la chapelle de Charlemagne qui s'élevait à Ibañeta et qui dominait cette vallée[1], restée toujours espagnole ; plus tard on aura expliqué le nom en supposant que Charles avait campé dans la vallée[2].

La Croix de Charles, la Chapelle de Charles semblent donc pouvoir être considérées comme des monuments commémoratifs élevés par le roi des Francs, le premier pour rappeler son passage par la route, restaurée par lui, du Port de Cise, le second pour consacrer le souvenir des morts du 15 août 778. Et ce dernier témoignage a une valeur historique importante, en ce qu'il nous permet d'affirmer que le célèbre combat s'est bien livré à Roncevaux ou dans les environs immédiats, ce que ne dit aucun des chroniqueurs contemporains, et ce qui ne se trouve que dans les poèmes français, fidèles gardiens, ici, de la tradition authentique.

*
* *

Ce n'est pas seulement le nom de Roncevaux[3] que les poèmes français ont conservé : la façon dont ils se représen-

1. A Ibañeta se réunissent les deux chemins qui mènent de France à Roncevaux, l'un par le Port de Cise, l'autre par le Val Carlos.

2. A la rigueur, on pourrait supposer que Charles, revenu par le Port de Cise, ramena son armée dans le Val Carlos pour la reposer ; mais ç'aurait été un assez grand et inutile détour.

3. Ce nom, qui est sans doute la traduction du nom basque *Orreaga*, — « genevrière », — doit remonter à l'époque romaine (*Rumicis Valles*), et avoir été affecté par les Romains à ce point important de la voie de Pampelune à Dax.

tent la scène du combat paraît aussi remonter à une connaissance directe des lieux. Les vers que j'ai cités plus haut, et qui ont créé l'image que d'ordinaire on se forme de Roncevaux, ne s'appliquent en réalité qu'au Port de Cise, auquel ils s'appliquent fort bien. C'est en décrivant le passage de l'armée de Charlemagne à travers ce port que le poète dit :

> Hauts sont les monts et les vaux ténébreux,
> Les roches bises, les détroits merveilleux ;

et c'est au moment où l'armée lève son camp pour revenir à Roncevaux par le même chemin qu'il répète :

> Hauts sont les monts et ténébreux et grands,
> Les vaux profonds où courent les torrents.

On ne trouve rien de pareil à propos de Roncevaux même : il ne s'agit là ni de défilés, ni de vallées ténébreuses. Le poète parle toujours d'un « champ », et l'aspect qui s'offre aux yeux de Charlemagne quand il revient sur le lieu du combat n'est pas celui d'une gorge étroite : il voit le champ, les vaux et les monts, — c'est-à-dire la plaine avec les hauteurs qui l'entourent, — couverts de morts ; à deux lieues en avant, — sur la route qui mène à l'Èbre, — il aperçoit la poussière des Sarrasins qui s'enfuient.

Dans la description même du combat, il y a peu de détails qui nous permettent de compléter ces indications ; mais il n'y en a pas qui les contredisent. La scène célèbre où Olivier, du haut d'un « pui [1] », voit « à sa droite, par une vallée herbue », s'avancer les Sarrasins s'explique fort bien s'il est monté sur une des hauteurs méridionales ou occidentales et regarde du côté de Pampelune. L'« eau courante », où Turpin va puiser dans son heaume pour donner à boire à Roland, ne manque pas non plus dans la plaine.

Roland, pour mourir, d'après la *Chanson*, s'étend sous un pin. Ce détail a frappé M. G. Deschamps lors de sa visite à Roncevaux. « J'ai beau regarder, dit-il, je ne vois pas de pins... Il me paraît bien que le trouvère qui a rédigé la *Chanson de Roland* a fait ses descriptions « de chic » et n'a jamais

1. C'est-à-dire sur une montagne, et non sur un *pin*, comme avaient lu les premiers éditeurs.

visité les Pyrénées[1]. » C'est autour de cette remarque que s'est engagé le débat dont j'ai parlé. M. Camille Jullian, le savant historien de la Guyenne romaine et médiévale, la releva non sans vivacité : « J'ai toujours cru, dit-il, que le cher poète a été à Roncevaux, a vu les lieux et fait le pieux pèlerinage du martyre de son héros... S'il n'y a pas de pins maintenant, je crois qu'il y en a eu au XII[e] ou au XI[e] siècle... Les Pyrénées portaient jadis le surnom de « fournies de pins[2]. » Mais M. J. Vinson, aussi compétent comme forestier que comme antiquaire, protestait à son tour en sens inverse : « Il n'est pas probable qu'au temps de Charlemagne il y ait eu plus qu'aujourd'hui des pins proprement dits dans les Pyrénées. Les forêts qui avoisinent Roncevaux sont surtout composées de sapins et de hêtres. Je ne crois pas, d'ailleurs, pour ma part, que l'auteur de la *Chanson de Roland* soit jamais allé à Roncevaux. »

C'est sur ce dernier point qu'on m'a fait l'honneur de me prendre pour arbitre : l'auteur de la *Chanson de Roland* est-il allé à Roncevaux? Mais la question ne saurait se poser avec cette simplicité. La *Chanson de Roland* n'est pas une œuvre composée d'un seul jet à un moment donné : elle renferme en elle des éléments de date et de provenance très différentes : les uns, comme j'ai déjà essayé et comme j'essaierai encore de le montrer, remontent à l'impression directe de l'événement qu'elle célèbre; les autres ont été introduits dans le cours des siècles par des poètes de profession, qui inventaient de toutes pièces des épisodes propres à augmenter l'intérêt du poème et à en développer l'inspiration héroïque et nationale. Que l'un de ces poètes ait été à Roncevaux, c'est bien possible. Les jongleurs français, dès le X[e] siècle probablement, passaient les monts pour aller en Espagne exercer leur métier; rentrés

1. Il constate encore, à l'appui de la même idée, qu'il n'a pas vu le « rocher de sardoine » dont parle le poème, et que le fond du ravin est un « marécage » où ne pourraient évoluer des cavaliers. La seconde remarque était sans doute justifiée lors de la visite de M. Deschamps; elle ne l'aurait pas été lors de la mienne : les grandes prairies qui forment le milieu de la plaine n'étaient pas marécageuses et se seraient fort bien prêtées à des mouvements de cavalerie. Quant à la première, « sardoine » est là pour l'assonance, mais il pouvait fort bien y avoir des rochers sur la hauteur où Roland monta pour mourir.

2. *Pyrenæi piniferæ vertices* (Avienus, *Ora maritima*).

en France, ils pouvaient, d'après leurs souvenirs de voyage, ajouter quelques « laisses » ou en modifier quelques-unes dans le vieux poème dont le débit était un de leurs meilleurs gagne-pain. Mais qui pourrait discerner, dans la version qui nous est arrivée, la part de chacun d'eux? Et ce qu'ils ont ajouté d'exact, ils ont pu le devoir, non à une vue personnelle des lieux, mais aux récits de quelque pèlerin revenu de Compostelle. Les pèlerins apportaient à Roncevaux leur connaissance du poème, — qui avait évolué loin de là, — et ils prétendaient retrouver sur place ce qu'ils avaient dans la mémoire. La *Chanson* elle-même invoque leur témoignage, à propos du prétendu tombeau de Roland à Blaye; elle peut aussi bien leur devoir des traits relatifs à Roncevaux... L'auteur de la *Chanson de Roland* s'appelle Légion, et parmi ceux qui, du VIIIe au XIe siècle, auraient le droit de se lever pour répondre à l'appel que nous adresserions à cet auteur, il serait bien téméraire d'affirmer qu'il n'y en a pas un qui ait passé par Roncevaux, à une époque où tant de gens y passaient. On peut même croire que l'auteur de la première chanson — noyée dans les accroissements successifs qu'elle a reçus — y était avec l'armée de Charles. Mais de ce qu'on relève dans le poème des traits qui indiquent une connaissance exacte, et peut-être contemporaine, des lieux et des faits, on ne peut rien conclure pour l'ensemble de l'ouvrage.

Un poème qui fait du roi des Francs Charles, âgé de trente-sept ans en 778, l'empereur Charlemagne à la barbe blanche et au chef fleuri, — qui ignore la participation des Basques à la bataille, — qui fait adorer aux Sarrasins les idoles Mahomet, Apollin et Tervagant, — qui raconte que Charlemagne non seulement massacra près de l'Èbre, grâce à un miracle, les ennemis échappés aux coups de Roland, mais prit Saragosse et en fit une ville chrétienne [1], — un tel poème est évidemment très éloigné des événements qu'il raconte, et ce n'est que par grand hasard qu'on peut encore y discerner quelques traces de réalité contemporaine.

1. Et je ne parle pas de l'épisode de Baligant, où l'on voit le chef de tous les « païens » arriver d'Alexandrie pour être vaincu et tué par Charlemagne : c'est un poème indépendant inséré dans le nôtre; mais enfin il en fait partie intégrante depuis le moment où celui-ci a été rédigé dans la forme que nous avons.

La « question du pin » apparaît dès lors comme assez oiseuse. Le pin est un arbre très en vogue chez nos vieux poètes, qui lui font volontiers prêter son bel ombrage à des entretiens ou à des événements importants. Or ils ne se gênaient pas — surtout quand l'assonance ou la rime les y invitait — pour transplanter des arbres d'un pays dans l'autre : c'est ainsi que dans nombre de nos chansons de geste nous voyons des oliviers s'élever en plein nord de la France. On pourrait donc admettre, sur l'autorité de M. Vinson[1], que jamais il n'y a eu de pins à Roncevaux.

Mais voici qu'à cette autorité s'en oppose une autre qui, en l'espèce, paraît encore plus décisive. M. Wentworth Webster a bien voulu m'écrire : « La végétation, dans ces régions, est sujette à de grandes transformations. Quand Orreaga, « le champ des genévriers », a reçu son nom, il y croissait certainement des genévriers. Or la zone des genévriers est en même temps la zone extrême des hêtres; ensuite viennent les pins et les sapins. L'ordre — en ligne ascendante — est celui-ci : hêtres — hêtres et genévriers, — hêtres et genévriers avec quelques pins isolés, — pins et sapins, — sapins. — On peut voir tous ces arbres en gradation régulière en allant de Sainte-Engrace au pic d'Anie[2]. Il est impossible de décider, d'après l'état actuel, de ce que pouvait être au temps de Charlemagne la flore des montagnes qui entourent Roncevaux : les bois peuvent avoir péri et avoir été renouvelés deux ou trois fois depuis le moyen âge... Au XIII[e] siècle, d'après le poème latin en l'honneur de l'hospice, le terrain y était absolument stérile ; mais il peut bien avoir été boisé au VIII[e] siècle, et, s'il l'était, la série ascendante Roncevaux — Ibañeta — Altabiscar — Château-Pignon devait comporter : hêtres et genévriers — hêtres et genévriers avec quelques pins — pins et sapins — sapins. Le pin des Pyrénées est un très bel arbre, qui élève son dôme fort au-dessus des hêtres : il devait attirer l'attention de qui le voyait en passant. Les pins sont rares aujourd'hui dans toute cette région ; cependant

1. Pour M. Vinson, le vers d'Avienus ne s'applique qu'aux Pyrénées orientales, où croît en effet en abondance le *pinus pyrenaica*.

2. Un peu à l'est du Port de Cise.

j'en ai vu aux alentours du pic d'Anie, et il a pu y en avoir quelques-uns au sommet d'Ibañeta, qui est à peu près à la même altitude[1]. »

Rien ne nous empêche donc de croire qu'il y ait eu des pins, lors de la bataille, au moins au col d'Ibañeta, et que ce soit sous un pin que les Francs aient trouvé le corps du comte de la Marche de Bretagne. Rien n'empêche, d'autre part, qu'un des auteurs qui ont travaillé à notre poème, ou un pèlerin qui lui aura conté son voyage, ait vu et remarqué, en franchissant le col, un pin près de la chapelle de Charlemagne. Mais, à vrai dire, rien n'empêche non plus que le pin de la chanson soit tout bonnement un « arbre poétique », et n'ait déployé son dôme de sombre verdure que dans l'imagination d'un poète inconnu.



La connaissance du nom de *Roncevaux* ne peut guère, nous l'avons vu, s'expliquer, dans la *Chanson* du XIe siècle, que par la conservation, à travers les âges, d'un souvenir direct; ce nom est corroboré d'une façon tout à fait indépendante, comme nom du lieu de la bataille, par l'existence à Ibañeta de la chapelle de Charlemagne. C'est donc bien à Roncevaux qu'il nous faut situer le combat du 15 août 778 et la destruction de l'arrière-garde franque. Si nous rapprochons ce résultat des renseignements donnés sur le désastre par les historiens contemporains, nous conjecturerons avec vraisemblance que les ennemis, qui étaient embusqués dans les forêts avoisinantes, occupèrent le col d'Ibañeta, culbutèrent l'arrière-garde, qui gravissait péniblement la pente, dans la vallée ou plaine de Roncevaux, puis l'y entourèrent de toutes parts et la massacrèrent. Cela concorde parfaitement avec les expressions d'Einhard : « Comme l'armée s'avançait en longue file,

1. Quand Charlemagne arrive à Roncevaux, il trouve, dit la *Chanson*, « dans la prairie les fleurs de tant d'herbes qui sont rouges du sang de nos barons ! » Roncevaux est encore, sauf les bois, une grande prairie couverte de fleurs dans la belle saison; mais un trait de ce genre peut bien, avouons-le, avoir été imaginé. — Les pèlerins du XIIe siècle voyaient à Roncevaux des aubépines et des noisetiers : ces deux arbustes croissent encore dans la plaine de Roncevaux.

ainsi que l'exigeait la nature du lieu et des étroits passages, les Basques, ayant disposé une embuscade sur le sommet de la montagne (car cet endroit s'y prête à merveille à cause de l'épaisseur des forêts dont il est couvert), se jetèrent d'en haut sur la dernière division de l'armée, chargée de garder les bagages et de protéger ceux qui marchaient en avant, la refoulèrent dans la vallée située au-dessous, l'y attaquèrent et tuèrent tous les hommes jusqu'au dernier; puis, ayant pillé les bagages, à la faveur de la nuit qui tombait, ils se dispersèrent dans tous les sens avec une extrême célérité. Les Basques avaient pour eux, en cette circonstance, et la légèreté de leur armement et la situation du lieu où se livrait le combat, tandis que la lourdeur de leurs armures et la disposition défavorable des lieux constituaient pour les Francs une grande infériorité. » Cela, nous l'avons vu, paraît écrit en partie pour atténuer l'effet moral qui dut être produit en France par le fait que Charles n'avait pas essayé de tirer vengeance du guet-apens de Roncevaux. On le rejeta uniquement sur les Basques, et on expliqua comment ils avaient pu échapper au châtiment qu'ils méritaient. Les traits dont les peint Einhard sont d'ailleurs exacts. Les Basques, dont l'agilité est encore proverbiale, étaient en effet chaussés à la légère (de ces *lavarcas* en cuir non corroyé, laissant le talon découvert, que décrit le *Guide* du XIIe siècle); ils n'avaient guère d'autres armes que leurs javelots (*auconas* dans le même texte), qu'ils lançaient avec une incomparable adresse. Les Francs, au contraire, pesamment armés, embarrassés de leurs charrois, refoulés le long des pentes escarpées, puis enveloppés dans la plaine par les ennemis qui fondaient sur eux de toutes les hauteurs, ne pouvaient résister avec succès. Il est probable que les musulmans employèrent les Basques pour la première attaque, et ne parurent, pour achever la déroute, que quand ceux-ci avaient déjà mis le désordre dans l'arrière-garde, repoussée jusqu'au milieu de la plaine.

De cette image du combat telle que nous pouvons nous la former, il ne reste pas grand'chose dans nos poèmes. Aucun ne parle des bagages, ni ne montre l'ennemi posté sur un point culminant, et, de là, interceptant la route et rejetant les Francs dans la vallée. Ni la différence d'arme-

ment, ni le désavantage de la situation ne sont mentionnés. Le récit du faux Turpin, quoiqu'il présente des confusions, est encore celui qui conserve le plus de traits qu'on peut regarder comme appartenant à la réalité. Les Sarrasins, au nombre de cinquante mille, — les Français sont vingt mille, — se sont cachés « dans les bois et les collines » qui entourent Roncevaux : à l'aube, un premier corps de vingt mille hommes sort de l'embuscade et attaque les chrétiens « dans le dos »; il est tout entier exterminé avant la troisième heure; mais alors le second corps, de trente mille hommes, attaque les Français, fatigués par le premier combat[1], les tue tous, excepté Roland, — qui seul tient tête, — et une centaine d'autres qui se sont cachés dans les bois, puis, — on ne sait trop pourquoi, — recule d'une lieue. Roland rallie, en sonnant son cor d'ivoire, les Français épars et attaque à son tour les ennemis ; tous ses compagnons sont tués, mais les Sarrasins, ayant perdu leur chef, s'éloignent : Roland reste maître du champ de bataille et meurt victorieux.

La *Chanson* est encore plus éloignée de la réalité. La surprise consiste simplement en ce que les Sarrasins attaquent les Francs auxquels ils avaient fait leur soumission; la bataille est une bataille rangée ordinaire. Les Francs, qui campent dans la vallée de Roncevaux, entendent du côté de l'Espagne les mille cors que sonnent les Sarrasins[2] : bientôt Olivier, qui est monté sur une éminence, voit s'avancer leur immense armée, qui couvre « toutes les montagnes, les plaines et les landes ». Les Français leur font face, et, après beaucoup d'exploits, sont écrasés par la supériorité du nombre, exagéré ici au delà de toute vraisemblance : les Sarrasins mettent successivement en ligne quatre cent mille hommes. que les Français, — ils sont vingt mille comme dans Turpin, — tuent presque tous avant de périr. Roland en met en fuite les derniers débris, après avoir blessé — et non tué — leur chef, et meurt

1. On peut voir là un vague souvenir de ce qui semble s'être réellement passé : attaque de l'arrière-garde par une première force (les Basques), puis par une seconde (les Musulmans).

2. On trouve probablement une trace d'une forme plus ancienne, analogue à celle de Turpin, au v. 714, où il est dit que les païens se sont arrêtés dans un bois au sommet des montagnes, attendant le jour.

vainqueur, maître du champ, le visage tourné vers le pays ennemi.

Le désastre de Roncevaux devait, à l'origine, être représenté beaucoup plus fidèlement. L'auteur de la première chanson sur ce sujet, — de celle qui a été le noyau autour duquel toutes les additions successives sont venues se grouper, — était-il lui-même dans l'armée de Charles, ou composa-t-il son poème d'après les récits des guerriers revenus en France? Nous ne pouvons le savoir. En tout cas, il avait mis dans son œuvre quelques souvenirs précis, dont on retrouve encore la trace à travers les transformations qu'elle a subies en passant, pendant trois siècles, par les mains de remanieurs qui l'ont rendue méconnaissable.

Le trait le plus important, à ce point de vue, c'est que les poèmes attribuent l'agression aux Sarrasins de Saragosse. On a vu là, jusqu'à présent, une déformation de l'histoire par la poésie; mais, comme je l'ai indiqué au début de cette étude, l'épopée, au contraire, est en cela plus fidèle à l'histoire que les annalistes officiels. Il est vrai qu'en revanche elle omet les Basques : il n'est pas étonnant que le rôle de ces montagnards, inconnus au nord de la France, ait été oublié dans le cours des siècles. Ce qui est du plus haut intérêt, c'est de voir confirmer par un témoignage arabe, à coup sûr indépendant et de nos histoires et de nos poèmes, l'accord de ceux-ci contre celles-là, sur un point capital, avec la réalité des faits.

J'ai déjà parlé du nom de Roncevaux, inconnu à toutes les sources historiques, et de l'idée assez juste qui paraît subsister, dans les poèmes, de la configuration et de l'aspect du lieu. Un autre détail géographique exact est le nom de Port de Cise donné au chemin par lequel Charles retourne en France. On pourrait encore signaler plusieurs dénominations topographiques qui se trouvent dans la *Chanson* : les ports d'Aspe (à l'est de Roncevaux), Saragosse, l'Èbre (appelée dans la chanson *Sebre*, forme difficile à expliquer), la Rune, ancien nom de la rivière qui coule à Pampelune (mentionnée dans une strophe très ancienne qu'a conservée un seul manuscrit), et plusieurs villes du nord de l'Espagne prises par Charlemagne avant son retour en France. Mais ces noms peuvent

bien avoir été ajoutés après coup et provenir des récits des pèlerins, d'autant plus que plusieurs d'entre eux ou ne se laissent pas identifier ou ne se trouvent pas dans la région où opéra réellement l'armée franque en 778. Je ne veux pas discuter ici ces questions difficiles; je dirai seulement, pour terminer, un mot de quelques-uns des personnages qui figurent dans les poèmes et de certaines circonstances du récit.

Deux des personnages sont incontestablement authentiques, Charles et Roland. Des deux autres grands seigneurs mentionnés par Einhard, il n'est resté aucun souvenir; Roland, qu'il ne nomme qu'en troisième ligne, est devenu le héros central du poème. Comme il était comte de la Marche de Bretagne, il est probable — et d'autres indices appuient cette opinion — que la chanson primitive a été composée dans la Bretagne française. Sur la façon dont Roland était mort, on ne pouvait rien savoir, puisqu'aucun des témoins du combat ne paraît avoir survécu. Mais peut-être avait-on trouvé son corps étendu à l'écart des autres (sous un pin?) et son épée auprès de lui : l'imagination pouvait facilement tirer de là le beau récit qui le représente survivant le dernier, faisant, seul, fuir les ennemis, et mourant sans être vaincu. Peut-être même une entaille accidentelle dans un rocher voisin suggéra-t-elle dès lors l'idée qu'il avait voulu briser sa bonne épée, pour qu'elle ne tombât pas aux mains de l'ennemi, et n'avait réussi qu'à entamer la pierre.

Quant aux autres guerriers que les poèmes font périr avec Roland, et, notamment, à son « compagnon » Olivier de Genève, nous ne savons s'ils ont réellement existé. Un seul est attesté comme personnage historique : c'est l'archevêque de Reims, Turpin. Mais ce prélat — dont on ne connaît d'ailleurs guère que le nom — mourut longtemps après 778 : nous ignorons les raisons qui ont amené les poètes à le faire figurer parmi les combattants et les morts de Roncevaux; on peut croire toutefois qu'il faisait partie de l'expédition franque en Espagne.

Trois circonstances, dans le récit même, sont notables, en dehors de celles que j'ai déjà signalées. C'est l'arrière-garde de Charlemagne, commandée par des personnages de haut

rang, qui est massacrée dans le passage des Pyrénées; — l'armée de Charles, avertie, revient sur le lieu du combat, mais n'y trouve plus les ennemis ; — elle y arrive au moment où le soleil va se coucher. Ces trois traits si précis, communs à l'histoire et à l'épopée, ne peuvent venir à celle-ci que de l'impression directe des faits. Le dernier est particulièrement intéressant en ce qu'il nous montre à la fois le lien étroit de la chanson avec les faits historiques, et les altérations qu'elle a, en se renouvelant sans cesse, fait subir à la réalité. Le poème primitif racontait certainement, comme Einhard, que l'approche de la nuit avait empêché qu'on essayât même de poursuivre les ennemis ; plus tard, on n'admit pas que Dieu eût pu laisser le désastre de Roncevaux sans vengeance, et un poète, s'inspirant du miracle de Josué, feignit que le Tout-Puissant avait suspendu la marche du soleil, pour permettre à Charles de joindre et d'exterminer les Sarrasins fugitifs. Ce poète connaissait vaguement la géographie de l'Espagne : il fait marcher l'armée franque d'une traite jusqu'à l'Èbre, distante au moins de trois jours de marche. Le rédacteur du faux Turpin, qui avait, lui, du pays une connaissance personnelle, a corrigé la faute, assez peu heureusement, en racontant que Dieu arrêta le soleil pendant trois jours!

La surprise dont l'arrière-garde fut victime eut pour cause sans doute un certain manque de précautions : elle était restée trop éloignée du corps principal. Les poètes ont vu dans la surprise le résultat d'une trahison, et ils l'imputent à un très haut personnage franc, qu'ils appellent Ganelon. A vrai dire, on ne voit pas bien en quoi la trahison consiste : Ganelon, envoyé à l'émir de Saragosse et gagné par de riches présents (dans la *Chanson*, poussé aussi par sa haine contre Roland), lui conseille simplement de simuler la soumission et d'attaquer l'arrière-garde quand l'armée de Charles passera les monts. Dans Turpin, il lui donne en outre l'idée — dont l'émir aurait pu s'aviser tout seul — de cacher ses troupes dans les bois et les montagnes qui entourent Roncevaux; dans la *Chanson*, il ne lui suggère même pas ce facile stratagème : il se contente de lui promettre qu'il fera placer Roland à la tête de l'arrière-garde. C'est qu'en effet il n'y avait guère de place, dans l'affaire de Roncevaux, pour la tra-

hison d'un Français[1] ; mais l'imagination populaire veut à toute force, on le sait, expliquer la défaite par la trahison.

Il résulte de toutes ces remarques, — dont je demande qu'on veuille bien excuser la longueur et la minutie, — que la *Chanson de Roland* repose certainement, à l'origine, sur une connaissance directe des faits, des hommes et des lieux, et présente même en certains points une concordance tout à fait remarquable avec les renseignements fournis par l'histoire ; mais que la forme où elle nous est arrivée, postérieure de trois siècles à la forme première, est extrêmement éloignée de celle-ci et est due en très grande partie aux inventions successives d'amplificateurs et remanieurs qui se souciaient uniquement de l'effet poétique, et qui d'ailleurs, en dehors de la *Chanson* même, n'avaient aucun moyen — ni par les livres, qu'ils ne lisaient pas, ni par la tradition orale, qui n'existait pas, — de se procurer des renseignements sur les faits célébrés dans le poème.

* * *

A travers toutes les obscurités de l'histoire et toutes les déformations de la poésie, un point, sombre et lumineux à la fois, se dégage avec certitude : dans la plaine de Roncevaux et sur les hauteurs qui la dominent, des Francs, — des Français déjà, — victimes d'une embûche qu'ils ne pouvaient prévoir, sont morts héroïquement il y a douze cents ans. Du haut du col d'Ibañeta, le roi Charles — qui devait être plus tard l'empereur Charlemagne — a contemplé, des pleurs dans les yeux, le champ de bataille jonché de morts : parmi eux était Roland, l'un de ses meilleurs chefs, comte de la Marche de Bretagne : un poète inconnu, pour consoler les compagnons de Roland, parmi lesquels il était peut-être lui-même, a célébré son courage et déploré sa mort dans un chant qui s'est transmis de génération à génération et de peuple à peuple, qui a porté dans l'Europe entière, pendant des siècles, la gloire du nom français, qui est devenu le point de départ d'un

1. On aurait pu faire intervenir un chef navarrais, joignant ses troupes à celles de Charles, puis passant, au moment du combat, du côté de l'ennemi prévenu par lui.

immense mouvement poétique, et qui, sous la forme très remaniée où il nous est parvenu, fait encore vibrer les cordes les plus profondes du patriotisme et de l'honneur.

Quand, près des ruines de la pauvre chapelle qui a remplacé celle que Charles lui-même avait construite, on regarde à ses pieds la plaine où jadis tant de braves soldats sont morts en songeant à la « douce France » qu'ils ne devaient pas revoir, on croit entendre à ses côtés les premiers frémissements du thrène immortel, né de leur sang et des pleurs de leurs frères ; on sent, à travers les âges, le lien vivant qui rattache nos âmes à l'âme de ces lointains aïeux qui, tant de siècles avant nous, ont aimé notre patrie, dont les uns ont donné leur vie pour elle, dont les autres, déjà dans notre langue, ont chanté ses gloires et ses douleurs... Ce lieu mérite d'être un but de pèlerinage. Il est pour nous doublement sacré.

GASTON PARIS

LE GAMIN TENDRE[1]

XV

Le train halète sur la côte; il semble hésiter : on peut craindre qu'il ne tombe dans le précipice voisin, mais il se redresse, il entre dans la gare, les freins crient, une secousse ébranle les touristes; des portes s'ouvrent, des voyageurs descendent : un homme voûté, dont les cheveux sont blonds sous un chapeau à larges ailes, la barbe courte et grise, offre la main à une petite femme qui saute sur le quai. Elle est laide, ses yeux sont vifs et ses joues grasses ressemblent à celles de M. Piot. Elle marche en tirant la jambe, elle paraît chercher quelqu'un, et, tout à coup :

— Regardez, Frédéric... il me semble que c'est lui !

Alors Frédéric Lagier tend les bras vers son fils, et Jean se jette sur la poitrine de son père :

— Papa !... Oh ! comme je suis content !...

Irène, elle aussi, reçoit un baiser, puis, quand les premières caresses sont achevées, ils se regardent et ne savent que dire.

Le cœur de Jean est prêt à révéler sa tendresse, mais encore faut-il qu'on l'y aide, et M. Lagier ne sait point l'aider, bien qu'il le souhaite. Il songe que le visage de son

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

fils ressemble à celui de Maud avant qu'elle devînt folle. Et Jean qui, pendant toute la nuit, a rêvé d'oublier la trahison de Madeleine en aimant uniquement son père, — et M. Lagier qui, pendant toute la nuit, a rêvé d'oublier ses malheurs en aimant uniquement son fils, — et la petite femme boiteuse, Irène, qui a rêvé pendant toute la nuit de vouer à cet enfant joli une affection maternelle, — tous les trois ils comprennent que leur vie passée est trop présente à leur mémoire pour que puisse l'abolir une affection nouvelle.

Irène et Frédéric Lagier viennent de rencontrer Jean : ils ne peuvent s'unir à lui, ils ne peuvent former tous trois une seule famille, parce que, dans leurs âmes, les mêmes empreintes ne sont pas gravées. Frédéric Lagier n'a point de fils, il s'en aperçoit, comme Jean s'aperçoit qu'il n'a d'autre père que M. Piot.

Les malles qu'il faut retirer leur permettent à propos de rompre le silence : ils chargent le concierge de les transporter à l'hôtel. Puis ils suivent les sentiers, en murmurant des phrases timides, incertaines, de ces phrases qu'emploient des étrangers pour apprendre à se connaître.

La nature est avenante : les gazons brillent, le soleil joue sur les montagnes et, aux branches des arbres, les brumes du matin ont laissé des gouttes d'eau qui tombent. M. Lagier soupire, se rappelle autrefois, l'époque où ces paysages étaient familiers à son âme heureuse. Irène boite ; à chaque pas, son corps se penche à gauche et se relève péniblement, et Jean, qui voit cette silhouette ridicule, se sent plus triste qu'il ne l'a jamais été. Il demande :

— Comment va maman ?

M. Lagier ne répond pas, il détourne la tête, et, à l'oreille de son neveu, Irène murmure :

— Ne parle jamais de la maladie de ta mère...

Ils continuent leur route. Jean dit encore :

— Grand-père est ici.

— Ah !... fait M. Lagier.

— Il est malade, — ajoute Jean, comme s'il voulait excuser cette présence, dont il n'est pourtant pas responsable.

— Est-ce que madame Piot est avec lui ?

— Non, elle est partie hier.

— C'est heureux!

Et Frédéric Lagier commence une diatribe haineuse. Il déteste Josépha, le pasteur Maubel, les Genevois, les protestants, les dévots, la moitié du genre humain.

Jean est stupéfait de trouver une semblable violence chez ce père qu'il souhaitait aimer. C'est un lamentable cortège, cet homme voûté, qui fait d'énormes gestes, cette petite femme balançant son torse, et cet adolescent dont les épaules se courbent comme si quelque danger le menaçait.

Ainsi arrivent-ils à l'hôtel.

Sur le perron, Madeleine cause avec le comte d'Ourlac, l'organisateur du pique-nique et l'amuseur détrôné de madame Chauvelin. Celle-ci agace de sourires le docteur Jansen, qui fait sauter sur ses genoux une des petites Anglaises; plus loin, Alex Claudius, l'orientaliste et le chef de bureau se promènent, et tous ont des regards curieux pour la famille du « jeune Lagier ». Seule, Madeleine baisse les yeux, par pudeur. En la voyant, Jean pardonne à son père une misanthropie que lui-même a subie, la veille, et il songe que toutes les femmes et tous les hommes sont méprisables.

Quelques minutes plus tard, dans la chambre de M. Piot, une scène fort touchante se déroule : Irène pleure, Riquet l'imite et ne sait pas faire usage des paroles qu'il a préparées. Il accueille son gendre comme si Lagier ne l'avait jamais quitté, et l'entrevue se termine presque gaiement : nul n'a fait allusion à Josépha.

Honnête de naissance comme d'autres sont criminels, le peintre Frédéric Lagier avait toujours mis en pratique les lois morales que lui enseignèrent son hérédité et son éducation. La destinée le rendit malheureux; il devint le martyr de ses vertus, et, comprenant qu'elles lui avaient été nuisibles, il les détesta. Par pitié, il avait gardé sa femme auprès de lui : on fit de cette action généreuse un scandale... Il eut des enfants qu'il adora et qu'il voulut confier à ses beaux-parents uniquement pour les sauver de la misère à laquelle il se voyait exposé : on l'accusa de « n'avoir pas d'entrailles... » Après la querelle définitive avec madame Piot, il s'efforça de calmer Irène qui voulait le suivre, il n'y réussit pas : on l'accusa d'inceste... Maintenant il vivait médiocrement, tor-

turé par des besoins d'argent, se refusant toujours à mettre sa femme dans une maison de santé parce qu'il gardait en lui une dernière espérance de la guérir, et maudissant cette espérance qui avait gâché sa vie. Son caractère était devenu difficile. Constamment, M. Lagier pérorait; il invoquait la fatalité à tout propos; et souvent, afin d'exciter l'étonnement, il racontait sa détresse au premier venu.

Après le déjeuner, Jean présenta son père et sa tante aux habitants de l'hôtel. Les Chauvelin furent obséquieux, François Pierre amical, M. d'Ourlac bienveillant, le docteur Jansen fit preuve d'une politesse exquise, Claudius et Berlier inclinèrent la tête, et Madeleine accueillit ces inconnus avec indifférence.

Elle avait passé une nuit de cauchemars et d'angoisses. Ces deux jours d'amours très sensuelles exaltaient son désir d'être aimée. Si elle avait rompu sa liaison avec son petit ami, ce n'était que la dernière révolte de sa conscience ou plutôt de sa nature romanesque; mais, en cette révolte, Paul Brémond lui était apparu encore une fois comme le seul amant qui aurait pu faire fleurir à son profit l'idylle et la volupté sans lui causer de remords. Madeleine vivait cette époque dangereuse où les sens des femmes s'épanouissent, où ne sont plus qu'un écho les romances dont la vierge se berçait.

Afin de rêver qu'elle appartenait à son amant-fiancé, Madeleine se retira dans sa chambre et y resta toute l'après-midi.

Cependant, le docteur Jansen complimentait M. Lagier en paroles choisies, et, comme celui-ci écoutait le savant avec complaisance, Irène offrit à son neveu de faire une courte promenade.

— Très courte, — dit-elle : — tu sais que je marche avec peine.

Il la conduisit dans le petit bois. Douce, affectueuse et subtile, Irène sut pénétrer les pensées de Jean. Elle lui posa des questions amicales sur sa vie, sur ses études, sur monsieur et madame Piot, et il sentit naître en lui une tendresse pour cette petite femme qui boitait.

En causant, ils arrivèrent devant le tronc du platane où Madeleine était assise quand elle donna le premier

baiser. Irène s'y arrêta pour se reposer un peu, mais Jean la pria de n'y pas demeurer; — il ne savait plus au juste si c'était pour ne pas profaner un souvenir ou pour ne pas rester avec sa tante dans ce lieu impur.

Lorsqu'ils revinrent à l'hôtel, ils rencontrèrent M. Piot qui s'était levé et les cherchait. Le notaire avait reçu de Joséphа une lettre pleine de reproches. Il la montra à Jean, puis il annonça qu'il partirait le lendemain pour Genève, et, le soir même, dans sa chambre, il voulut dire à ses enfants un dernier adieu.

Avec des périphrases et en citant des proverbes, il expliqua combien il déplorait tout ce qui s'était passé; il parla de sa mort prochaine, des soins dont il avait entouré l'enfance de Jean : il n'en tira aucune gloire, mais au contraire il remercia Frédéric Lagier de la confiance qu'il lui avait témoignée.

M. Piot portait une grande houppelande et un pantalon jaune; il serrait sur son ventre ses mains noueuses qui tremblaient. Il dit encore :

— Ah! mes enfants, mes enfants... Voyons, voyons, chacun de nous a eu des torts, passons l'éponge...

— Vraiment! fit M. Lagier.

Et, le coude à la cheminée, il énuméra les vexations que madame Piot lui avait imposées à l'époque de son mariage: sa voix emplissait toute la chambre, vibrait aux bobèches des flambeaux, faisait sonner les phrases pour l'ébahissement de Jean qui n'avait jamais assisté à une telle scène. En guise de péroraison, emporté par sa fougue, M. Lagier cria qu'il aurait dû se tuer depuis longtemps.

Quand il s'arrêta, M. Piot lui répondit :

— Mon gendre, je pense que vous n'avez pas réfléchi au respect que l'on doit à la vieillesse; sans quoi, vous auriez évité peut-être de m'offenser devant votre fils... Non, ne protestez pas : vos paroles furent blessantes, et j'ai conscience de ne pas les avoir méritées...

— Mais je n'ai pas parlé de vous, monsieur! — fit Lagier; il s'agit de madame Piot...

— Elle et moi, ne faisons qu'un, vous ne sauriez nous séparer... Nous n'avons donc plus rien à nous dire... Jean,

viens m'embrasser, et rappelle-toi, mon petit, que ton grand-père t'a beaucoup aimé et qu'il t'aimera toujours...

Tandis qu'il mouillait les joues de son petit-fils, M. Piot murmura :

— Je ne peux pas désavouer ta grand'mère devant eux, mon chéri, mais il faut que tu aimes ton père, c'est mon plus grand désir; il faut que tu l'aimes, il le faut...

Puis, comme Jean s'essuyait les yeux, et qu'Irène recommençait à pleurer, Riquet les conduisit jusqu'au seuil de sa chambre, et, là, Frédéric Lagier lui tendit la main :

— Sans rancune, monsieur Piot...

Alors Riquet, d'un brusque mouvement, l'attira sur son cœur, le repoussa et ferma la porte afin de cacher son émotion.

— Quel drôle de bonhomme! — fit Lagier.

Jean prit congé de son père et d'Irène, et rentra chez lui.

« Est-ce que je pourrai l'aimer? Est-ce qu'il m'aime? » songeait-il.

Et il faisait le bilan de cette journée. Elle l'avait déçu et meurtri, car maintenant M. Lagier était plus loin de lui qu'il ne l'était la veille, avant son arrivée, et Jean songeait qu'Irène était douce, mais si laide, et que la beauté de Madeleine était plus facile à chérir.

Cette beauté, les bruits de la chambre voisine la lui rappelèrent, et il pensa qu'il n'avait plus de refuge où fuir les images qu'ils éveillaient, puisque son père lui était étranger et qu'il ne souhaitait plus se consacrer à son bonheur.

Il se reprocha de ne plus le souhaiter, mais ces reproches ne l'empêchaient pas d'imaginer sa maîtresse pâmée sous la lumière rose d'une lampe dont l'abat-jour semblait une fleur. Il ne se rappelait pas la honte qui avait suivi la première nuit, mais l'extase, le ciel conquis, et cette extase et ce ciel il les désirait follement. Il les désira jusqu'à en souffrir quand il entendit tomber sur le parquet les petites mules que Madeleine laissa choir en se couchant.

Le silence apaisa cette douleur, mais des remords lui succédèrent, des remords de chrétien... Il s'indigna d'aimer Madeleine après l'ignominie qu'elle avait accomplie; il marmotta pour se purifier : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Il n'acheva pas la prière; il pensa à *son* père — et l'approuva de détester les hommes... Mais d'autres remords s'emparèrent de lui, des remords de gamin tendre : il ne faut pas haïr, il faut aimer. Jean avait besoin d'aimer, et, pour admirer, pour aimer M. Lagier, il devait avoir plus de haine que n'en pouvait contenir son cœur.

Et Jean se tourne vers la chambre de Madeleine, et il appelle son amie, et, comme l'insomnie fait jaillir d'innombrables idées que nulle logique ne relie, il compare la conduite de Madeleine à celle de madame Piot, du pasteur Maubel et de son père. Il exalte la fidélité de sa maîtresse envers Paul Brémond, la loyauté de ses aveux, la dignité de ses paroles, et, quand il s'endort, il absout Madeleine de tout crime, sauf envers lui; et ce crime, le gamin tendre est prêt à le pardonner si elle veut l'aimer de nouveau.

Dans la chambre voisine, Madeleine, elle non plus, ne peut dormir. Elle regrette d'avoir été trop héroïque, d'avoir rejeté le bonheur qu'elle avait si longtemps attendu et qu'elle possédait enfin; elle regrette les cheveux cendrés de Jean, ses lèvres gercées; elle a la fièvre, elle sent contre sa peau tous les plis des draps; elle se tourne vers la chambre de son petit ami, elle l'appelle, elle oublie Brémond, l'île de Stalimène, et désire que Jean sollicite une entrevue qu'elle saura maintenant terminer par une étreinte.

Ce furent, d'ailleurs, conclusions d'insomnie : au réveil, Madeleine aima Paul Brémond, et Jean se promit à lui-même de ne plus penser à autre chose qu'aux souffrances de son père. Mais le lendemain, et le surlendemain, après le départ mélancolique de M. Piot, Frédéric Lagier ne sut pas faire naître la confiance au cœur de son fils.

Le peintre Lagier ignorait le chemin des âmes enfantines. Un mot aurait suffi; ce mot, il ne le prononça pas. Au contact de ces habitués d'hôtel, insouciants et pour la plupart fortunés, il se souvenait davantage de l'existence qu'il avait entrevue quand il avait épousé mademoiselle Piot, quand ses amis le félicitaient de ce mariage inespéré; et sa colère contre l'humanité devenait plus âcre et plus verbeuse. Il tenait d'épouvantables discours qui faisaient fuir madame Chauvelin, François Pierre, les amuseurs, Chauvelin, Claudius

et Berlier, et, que, seul, le docteur Jansen écoutait avec une douce ironie.

Sur les terrasses, les deux hommes, étendus en des fauteuils, passaient de longues heures, côte à côte, tandis que Madeleine prétextait une migraine pour rester dans sa chambre, et que Jean demandait à Irène des détails, qui lui parurent affreux, sur sa mère, sur le dernier-né et sur les deux petites sœurs idiotes.

Irène disait que jamais elle n'aurait abandonné la pauvre malade si les médecins ne l'avaient suppliée de faire un séjour dans les Alpes. Elle parlait du devoir, de la joie que l'on trouve dans le sacrifice de soi-même au bonheur d'autrui, et, quand elle disait cela, sa voix montait à des notes aiguës qui la rendaient un peu ridicule... Tout en l'écoutant, le gamin pensait à des voyages orientaux, à des nuits d'amour, à Madeleine qu'il avait perdue.

Chaque jour, à l'aube, Jean maudissait sa maîtresse : elle l'avait dépravé, elle l'avait trahi, elle était immonde... Au crépuscule, elle n'était plus qu'une amante trop fidèle à un souvenir... Le soir, elle était la seule femme enviable entre toutes les femmes.

Ces alternatives durèrent une semaine; enfin, malade, épuisé, parce qu'il était incapable de supporter la première lutte entre sa conscience et son cœur sans une main très ferme pour le conduire, Jean céda aux désirs de sa tendresse, et, dans la nuit du samedi, six jours après l'arrivée de son père, il écrivit à Madeleine pour lui demander pardon.

Deux fois il déchira sa lettre. Il ne pouvait imaginer de phrases assez caressantes ; il se rappelait celles qu'il avait inventées pour des lettres jamais mises à la poste, lors de son idylle avec la fillette qui passait sur le chemin, derrière la haie dont la villa de madame Piot était bordée.

C'était une petite fille brune ; ses cheveux flottaient sur son dos ; elle se promenait avec un chien qui avait des poils trop longs. Chaque soir, Jean l'attendait, la voyait venir de loin, lui faisait des sonnets qu'il n'osait lui donner, et il avait vécu ainsi deux mois de parfait bonheur. Puis, au début de l'hiver, la petite fille brune avait interrompu ses promenades : Jean avait cru mourir, et, dans un gros cahier à

serrure, il avait inscrit sa douleur sous forme de journal quotidien.

Ah ! la femme qui serait sienne, comme il l'avait désirée, avec quelle dévotion il avait aimé son futur amour !... Elle était venue, belle, triste, rêveuse, vêtue de blanc, et son nom était délicieux à prononcer tout bas : Madeleine...

Il écrit :

Pardonnez-moi, Madeleine...

Souvent vous m'avez dit que j'étais un enfant : eh bien ! aux enfants, on pardonne un moment d'humeur chagrine... Pardonnez-moi, Madeleine, de m'être sauvé, l'autre jour, comme un imbécile, sans même vous avoir laissé le temps d'expliquer vos pensées. Si je vous l'avais permis, vous m'auriez montré facilement combien votre acte était noble et digne de vous. Comment pourrais-je me flatter de remplacer M. Brémond ?... Et, si je l'avais remplacé, vous seriez donc semblable à celles qui ne se souviennent pas de leurs amis ?... Non, vous n'êtes pas comme ces femmes ; quand vous donnez votre cœur, c'est pour toujours, et je vous admire d'être ainsi...

Il l'admire vraiment, et il s'humilie devant elle et reconnaît qu'elle s'est conduite à son égard avec une très louable franchise.

Que suis-je, moi, en face de vous ?... Un enfant inutile, maladif, qui est jeté de-ci de-là, soumis à toutes les influences, incapable de penser et d'agir par lui-même... Je ne sers à aucun bonheur. J'espérais me dévouer à ma famille, et maintenant je ne sais que pleurer...

Il s'arrête, il voudrait finir sa lettre en offrant à Madeleine de reprendre le rôle qu'elle lui avait destiné, mais les mots se cachent, et, la tête dans les mains, Jean poursuit les idées qui fuient, quand, tout à coup, il lui semble que l'on ouvre la porte du balcon.

Il écoute : on frappe aux carreaux. Alors il a peur : il n'est pas très hardi. On frappe encore : il prend courage et tire les rideaux. Il croit rêver en voyant derrière les vitres la silhouette

d'une femme ; il croit rêver : il reconnaît Madeleine... Il l'ouvre, et ce n'est pas un rêve, puisqu'il reçoit son amie dans ses bras.

Elle a été vaincue, elle aussi, par les angoisses de la nuit. Tandis que Jean lui écrivait, elle a lutté vainement, puis, sur le balcon, elle espéra calmer ses nerfs au souffle de l'air frais : l'atmosphère était lourde et chaude, les capucines fleuraient, les roses du parc la grisèrent, elle a tout oublié pour se souvenir seulement des lèvres gercées, des cheveux cendrés ; elle a détaché la claie des capucines, et elle vient s'offrir, et elle s'offre sans une parole. Jean s'écrie :

— Pardon!... je vous adore...

Il n'en dit pas davantage, cette nuit-là. Après s'être donnée, Madeleine a honte : elle pense à ce « pauvre » Paul Brémond, mort si tristement en Italie ; et, s'enfuyant avant que Jean ait pu la retenir, elle referme sur elle la fenêtre de sa chambre.

Alors il ne cherche plus à comprendre, il cache dans un tiroir la lettre qu'il a commencée, il se couche et s'endort.

XVI

Le lendemain, Madeleine découvrit sans peine que sa conduite de la veille était absolument inconvenante ; elle craignit cependant de renouveler cette inconvenance le soir même, et cette crainte devint une certitude. Certes, elle n'aimait pas ce jeune homme, elle aimait Paul Brémond, mais... A bout de raisonnements, elle s'habilla et, comme des cloches lointaines annonçaient le jour dominical, résolut d'aller à l'église pour y chercher un secours contre elle-même dans la prière et la méditation de la parole divine.

A l'extrémité du jardin, le propriétaire de l'hôtel avait construit une petite maison. Là, en des chambres juxtaposées, on célébrait à la même heure le culte protestant et le catholique. Ainsi les confessions ne pouvaient être jalouses l'une de l'autre.

Alex Claudius était curieux d'entendre un pasteur de langue

française ; Berlier l'accompagna, comme cela était à prévoir. Au docteur Jansen, il plut d'être chrétien pendant quelques minutes, et, par désœuvrement, Irène et Frédéric Lagier se rendirent, eux aussi, vers neuf heures, au temple mixte.

Ce fut un cortège pieux. Des Anglais portaient des bibles; quelques paysans se tenaient à l'écart, gauches et reluisants: les catholiques étaient joyeux et les calvinistes navrés. Madame Chauvelin marchait auprès de François Pierre et songeait à son confesseur de Paris ; Jean, à côté d'Irène, cherchait des yeux Madeleine ; et, tout à coup, essoufflé, M. Chauvelin parut : il fit de violents reproches à sa femme qui le compromettait, puis se retira, ne voulant pas participer à cette manifestation cléricale.

Sous le porche, le curé et le pasteur causaient. Dans un champ voisin, il y avait deux moutons et une chèvre : lorsque la foule arriva, les moutons s'enfuirent, mais la chèvre ne sut que faire, resta stupide, enfin se précipita vers la maison. Le curé la retint avec douceur ; une petite fille dont les pieds étaient nus, appela :

— Eh ! la Bichette, la Bichette !...

Et les passants lui donnèrent de l'argent : il convient d'être charitable quand on se rend à l'église.

Dans le vestibule, les groupes divergèrent. Comme on allait fermer les portes, la dame du hamac se glissa dans le sanctuaire protestant, après avoir hésité sur le seuil catholique.

Une mince cloison séparait les deux salles et l'on respirait dans le temple huguenot l'encens qui brûlait chez le Dieu voisin.

Le pasteur monta en chaire. Les femmes étaient placées à droite, sur des bancs garnis de paille ; les hommes, à gauche. étaient assis sur des planches ; on ne pouvait, sans danger de courbature, garder longtemps la même position.

Les fidèles se livrèrent à des pensées sérieuses.

Madeleine se promit de n'être plus adultère. Elle pria avec ferveur, les paupières closes et les doigts unis. Jean la regardait, et, la voyant si recueillie, il voulut lui aussi s'abstraire : le pasteur Maubel lui avait recommandé, jadis, pendant son instruction religieuse, de baisser les yeux, dans la rue, quand il rencontrait une femme élégante, et il eut quelques remords

de n'avoir pas suivi ce conseil. Le docteur Jansen prit plaisir à composer une oraison dominicale ; Robert Berlier décida d'écrire un livre sur les mystères de Samothrace, où la Trinité se retrouve, et la dame du hamac tint obstinément ses mains plaquées à son visage afin de paraître dévote.

Des hymnes latines annoncèrent que la messe avait commencé chez les catholiques. Le pasteur rejeta loin de sa tête ses manches noires, tira sa montre, invoqua le Tout-Puissant, choisit un texte et un cantique. Alors le concierge de l'hôtel se leva. Il remplissait les fonctions de chantre ; il avait une voix de basse et tenait, dans la main, un diapason. Toutes les poitrines se dilatèrent ; d'abord une sorte de murmure monta, le bruit grandit, la liturgie latine s'y mêlait, des vagues sonores heurtaient de tous côtés les boiseries, et celles-ci vibraient continûment. Le chant allait vers l'aigu ; les voix étaient moins nombreuses ; les hommes faisaient des efforts considérables ; une octave plus haut, ils n'étaient que cinq ; à la tierce, seule, la dame du hamac atteignit la note, et le pasteur en fut heureux : — cela n'était jamais arrivé... Quand le psaume s'acheva, une femme vieille, exaltée et sourde, continua à crier ; on dut la faire taire ; il s'ensuivit un petit scandale.

Après avoir lu quelques lignes de l'Évangile selon saint Jean, le pasteur ferma sa bible, recula d'un pas et sourit. C'était un pasteur simple, habitué aux paysans, timide et gauche. Il avait une figure grasse qui aboutissait à des oreilles volumineuses, très écartées de la nuque et rouges. Lorsqu'il commença son prêche, il ramena devant lui les ailes larges de ses manches.

Il avait préparé un sermon approprié à ses auditeurs de la saison. Il espérait montrer les dangers de la rêverie, des romans et des poèmes ; mais sa timidité lui fit perdre la mémoire. Le chapeau de la dame du hamac le scandalisait : c'était une corbeille de roses, une corbeille de roses à l'église... Toutefois il sut vanter la beauté des champs. Ils parurent le seul chemin qui conduisît au ciel.

Jean et Madeleine reconnurent tous deux que les rêves sont choses dangereuses, mais le pasteur bredouillait : ils se moquèrent et ne tirèrent aucun profit de ses enseignements.

Le pauvre homme ne savait comment terminer son discours, il ne trouvait plus ses mots et se servait de tous les sermons qu'il avait jusqu'alors prononcés.

Enfin, il toussa, il toussa pendant une minute entière, et conclut :

— Amen !...

A côté, la messe s'achevait : on entendit les derniers chants. Le pasteur lut les prières, on sortit, et la dame du hamac eut un grand éclat de rire qui parut tout à fait inconvenant.

Les fidèles se dispersaient ; Jean s'approcha de Madeleine, et la jeune femme, tendant la main à son petit ami, murmura :

— Ce soir, au jardin, dans notre bosquet...

Elle fut interrompue par son mari qui l'accompagna jusqu'à l'hôtel avec Claudius. Irène réclama le bras de son neveu pour soutenir sa démarche maladroite et ils rentrèrent lentement par les chemins du parc.

Au seuil du temple mixte, le docteur Jansen offrit à M. Lagier de « marcher un peu » avant le repas ; le peintre accepta, et les deux hommes s'en allèrent vers un sentier que des branches protégeaient contre le soleil. Ils se turent d'abord, puis M. Jansen dit :

— Ce pasteur est un être inculte, et son sermon décèle une intelligence médiocre ; mais il sied d'admirer le commerce paisible que ce calviniste entretient avec le curé. C'est là l'exemple d'une modération qui tend à devenir rare...

Frédéric Lagier s'indigna de ces paroles trop courtoises ; il critiqua le sermon, et, comme il avait lu Rousseau, il parla du « Temple de la Nature », prétendit que la chèvre et les moutons à la porte de l'église lui avaient donné plus de réconfort que les litanies bibliques.

— C'est juste, — fit M. Jansen, — vous êtes peintre : le relief et la couleur vous importent plus que tout le reste. Pour moi, j'ai trouvé plaisir aux chants de la messe pendant que notre homme parlait de vie champêtre.

— Ah ! vraiment? eh bien !... commença Lagier.

— Oui, — dit M. Jansen, — j'aime l'Église catholique. Cette religion est essentiellement populaire ; les symboles y sont immuables et ne peuvent être altérés par la faconde d'un

sot. On ne saurait prévoir le mal que peut faire un sermon semblable à celui que nous venons d'entendre. Imaginez un homme que des scrupules auraient ramené, par hasard, à la morale divine : il écoute un tel discours, et le ridicule qui s'attache aux paroles du représentant de Dieu peut l'écarter définitivement de la morale, qu'il confond avec la religion. C'est pourquoi je préfère l'église au temple...

Après un court silence, le docteur Jansen reprit :

— Vous êtes peintre, monsieur ; c'est, à vrai dire, un magnifique privilège qui vous fut accordé. Je vous envie... la création est une joie qu'il est difficile de connaître... Êtes-vous impressionniste ?

— Je suis symboliste, monsieur ! — fit Frédéric avec un geste qui défiait l'ironie.

— C'est une école antique, bien que son nom soit récent! affirma Jansen. D'ailleurs, elle n'est point méprisable, et ma vieillesse se plaît à considérer le monde comme l'apparence d'une réalité impossible à connaître, mais existante. Cette philosophie est vaine; mais elle réjouit nos âmes qui ont besoin d'absolu... En outre, la recherche des symboles nous entraîne à faire des comparaisons aimables : ainsi, j'imagine que ma vie ressemble à celle des arbres et plus particulièrement à celle des oliviers... Cette idée vous fait sourire ?

— Non pas, monsieur, non pas... J'affirme que les formes perçues par nos sens sont reproduites quelque part en modes éternels.

— Ah !... Êtes-vous un disciple de Platon ?

M. Lagier ne répondit pas. Il s'appuya au tronc d'un arbre :

— Si je vous racontais ma vie...

— Ce serait m'offrir un précieux passe-temps ! — fit le docteur Jansen.

Il s'assit sur une branche, car il prévoyait un long discours; et M. Lagier aussitôt narra les événements qui avaient suivi son mariage. M. Jansen l'écouta avec politesse.

— Alors que ma femme était grosse de mon fils Étienne.... disait Lagier.

— C'est votre fils aîné ?

— Oui... Plusieurs mois avant sa naissance, une ferme brûla auprès de notre maison. Le spectacle fut grandiose : c'était

l'époque des moissons, et les greniers étaient pleins de paille. Ce décor eut une influence curieuse sur l'état de notre malade. Elle. pensa être une flamme. Ses discours devinrent mystiques; peut-être quelque apôtre en aurait-il tiré toute une religion?...

— Ce devait être douloureux, mais très intéressant! — fit M. Jansen en respirant une violette qu'il avait cueillie dans la mousse.

— J'abrège, — reprit Frédéric. — L'incendie, le feu a donc possédé ma femme jusqu'à la venue au monde de mon fils Étienne; puis, à l'époque de sa seconde grossesse, Maud fut charmée par un étang qui se trouve dans la propriété de mon beau-père; on put remarquer chez elle des gestes tristes, veules, et une torpeur qui ne lui était pas habituelle... Eh bien, monsieur, mon fils Étienne est un homme robuste, ardent au labeur, violent et qui dédaigne ceux dont l'énergie n'est pas capable de rivaliser avec la sienne. Quant à l'autre, vous connaissez son caractère...

— Oui, — dit le docteur Janssen en réprimant un sourire, — oui, je vois où vous voulez en venir : M. Étienne vous paraît être le fils du feu et M. Jean celui de l'étang. Ce sont des hypothèses attrayantes, mais, croyez-moi, quittons ces hypothèses et parlons de choses plus sérieuses... Dans quelques semaines, vous retournerez à Paris, et, si je ne me trompe, vous emmènerez votre fils cadet. Ce jeune homme a toute ma sympathie; je crains que Paris ne soit une ville bien tumultueuse pour le... fils de l'étang, et la présence continuelle d'une malade un danger pour une âme aussi délicate.

Et M. Jansen respira galamment la violette qui déjà se fanait. De ce calme, Frédéric s'irrita et dit, afin d'apprendre à cet homme élégant ce que peut être le malheur :

— En effet, monsieur, à Paris notre maison est quelque chose d'épouvantable! Ma femme hurle et rien n'est plus affreux que le regard de mes petites filles... Elles sont idiotes, monsieur, et mon dernier enfant est difforme...

Le peintre cassa une petite branche qu'il tourmentait de ses doigts. M. Jansen ne sut que répondre : il craignait les gens affligés et bruyants; il songea que les souffrances prolongées diminuent le sens artistique et que M. Lagier venait de dé-

truire sans raison un rameau qui, par les teintes pâles de ses feuilles, était nécessaire à l'harmonie du sous-bois. Cependant la cloche du repas sonnait dans le lointain, et M. Jansen se leva :

— Monsieur, vous avez en moi un ami, — dit-il, — je vous prie de vous en souvenir ; mais, comme il se fait tard, allons maintenant prendre quelque nourriture.

A la table d'hôte, des rires tintaient : le sermon du pasteur faisait les frais de cette gaieté, et le brave homme, qui déjeunait à l'autre extrémité de la salle, souriait sans comprendre, et mangeait de bel appétit. Madeleine et Jean subissaient la gaieté environnante.

Quand le repas fut terminé, madame Berlier rejoignit madame Chauvelin. L'épouse du chef de bureau lui témoignait depuis quelques jours une grande sympathie : elle cherchait sans doute une complice pour des escapades qu'elle n'osait risquer en tête à tête avec François Pierre.

Celui-ci et le comte d'Ourlac leur offrirent des sièges, et, dans les jardins, jusqu'au soir, les deux femmes causèrent de flirts, de conquêtes, de la meilleure façon de séduire les hommes et de retenir leurs hommages sans leur accorder trop de privilèges. Les cheveux blancs de madame Chauvelin et son visage puéril se penchaient vers la beauté de Madeleine ; le comte d'Ourlac et François Pierre ne se lassèrent pas de les regarder.

Avec les trois petites Anglaises, Jean passa une après-midi étrange : il leur conta des histoires en se souvenant de la nuit passée ; il fit le cheval en désirant sa maîtresse, et contre le mur de la cour, il jeta le ballon. M. Lagier, que ses discours du matin avaient purgé de sa mélancolie, vit ce jeu et s'y mêla ; Irène riait, et le docteur Jansen interrompit sa lecture pour applaudir à leur jeunesse.

Sur la terrasse, Claudius expliquait à Berlier les causes de la dépopulation de la France.

— Vos compatriotes, monsieur, sont des misopèdes ; et des enquêtes nombreuses me permettent d'affirmer que la misopédie est un des signes caractéristiques de la dégénérescence d'une race...

Et le soir rose, mauve et bleu, les trouva toujours pérorant, indifférents à l'horizon, uniquement préoccupés de reparties savantes.

Ce fut pourtant un crépuscule adorable : longtemps les rayons s'attardèrent aux cimes, et, quand les étoiles parurent, le ciel fut un parquet de saphirs semé de rubis, d'émeraudes et d'opales changeantes.

Toutes ces pierreries, après le dîner, Charles Nunès les énumérait à Madeleine, et elle eut grand'peine à se débarrasser de cet homme zézayant. Jean attendait sa maîtresse dans le bosquet familier.

— Madeleine...

— Mon pauvre petit !

Ce furent les premières paroles qu'ils échangèrent, avant le baiser où leurs lèvres se reconnurent.

— Mon pauvre petit, est-ce que vous me pardonnez ?

— Mais je n'ai rien à vous pardonner, Madeleine... C'est à moi de vous demander pardon, à moi qui n'ai pas su vous comprendre... Quand vous êtes venue, hier, je vous écrivais...

— Vous m'écriviez ?

— Oui... J'ai beaucoup réfléchi...

Et il lui dit les phrases de sa lettre. Elle l'écoutait, contente de ce qu'il eût interprété sa conduite d'une façon si flatteuse, et elle ne le démentit pas, même quand il lui affirma que peu de femmes seraient capables d'une telle fidélité envers un mort :

— C'est admirable cela, ma chérie !

Volontiers elle s'admira et résolut d'aimer toujours Paul Brémond dans les bras de son petit ami, puisque cela était admirable. D'ailleurs Jean la suppliait de le faire :

— Ainsi je pourrai au moins servir à votre bonheur, et tout ce que je vous demande, c'est de me supporter auprès de vous. Je me sens tout seul dans cet hôtel, tout seul dans le monde...

Il laissa entendre que son père l'avait déçu, et Madeleine pensa que M. Lagier n'était pas un homme que l'on pût chérir. Elle plaignit Jean d'être son fils.

— Pauvre petit ami !...

Elle avait au cœur cette joie un peu triste des idylles romantiques, et ses nerfs émus souhaitaient une volupté dont elle voulut hâter les prémices : elle embrassa Jean, et, bien qu'il eût préféré parler tendrement et à voix basse de choses vagues, il se résigna bien vite à être voluptueux pour garder l'affection de Madeleine.

Ce soir-là, Frédéric Lagier et sa sœur Irène se promenaient sur la terrasse. Certes, cette petite femme infirme ne pouvait inspirer de sentiments amoureux, mais l'amitié qui l'unissait à son beau-frère était profonde, et, quand M. Lagier consentait à ne pas pérorer, il leur avait toujours suffi d'être ensemble pour se sentir moins malheureux aux heures les plus mauvaises. Maintenant ils étaient en vacances, et, comme des écoliers, ils comptaient les jours en s'effrayant de les voir fuir.

— Déjà une semaine!

— Oui, une semaine...

Dans les bras de Madeleine, Jean se laissait bercer, et ils n'entendirent pas le bruit que faisaient la robe et le pied un peu lourd de la boiteuse sur les pierres du chemin. C'est pourquoi, lorsque Irène et Frédéric Lagier s'approchèrent du bosquet où jouait la lune, ils virent parmi les branches deux têtes, l'une brune et l'autre blonde, dont les lèvres étaient jointes et les cheveux mêlés. Irène détourna les yeux, elle s'appuya sur l'épaule de son beau-frère, et il sentit toute la tristesse de la vie qui pesait sur lui avec la main de sa compagne.

— Comme il est insouciant, Irène!

— Il est jeune, Frédéric.

— Rentrons, j'ai froid.

— Oui, rentrons... moi aussi, j'ai froid.

Ils se hâtèrent vers l'hôtel. Sur le seuil, M. Jansen leur demanda s'ils n'avaient pas rencontré Madeleine; Frédéric allait répondre, mais Irène l'arrêta :

— Non, — dit-elle, — nous n'avons pas vu madame Berlier.

Et, grâce à ce mensonge, les amants furent laissés en repos.

A sa maîtresse, Jean racontait les insomnies des nuits précédentes. Elle disait :

— Moi non plus, je ne pouvais dormir, et c'est pour cela

que je suis venue. Qu'est-ce que vous avez pensé en me voyant?

— Rien... Vraiment, j'étais stupéfait... et si heureux!...

Et puis ils firent des projets. Jean voulait devenir, comme autrefois Paul Brémond l'avait été, un homme robuste et rompu aux exercices qui développent la beauté du corps. Il voyait l'avenir sous de très belles couleurs. Les petits amants ignorent l'avenir; ils sont insouciants, égoïstes, et parfois cruels; ils construisent pour leur maîtresse des autels dans leurs cœurs, y brûlent des parfums précieux, inventent des philosophies, imaginent de nouvelles morales et d'étincelants sophismes, afin que jamais ne soit ternie la gloire dont ils entourent leur idole, jusqu'au jour où l'idole se lézarde et se casse. Jean oubliait son père et le devoir qui l'attirait hier encore; il exaltait l'œuvre de Madeleine... Et, comme la jeune femme disait qu'elle passerait sans doute l'hiver à Athènes ou en Asie-Mineure, il s'écria :

— Je partirai avec vous! Je vous suivrai où vous irez, et vous n'avez plus le droit de m'en empêcher, vous devez m'obéir!

— Comment cela?

— Mais oui! Ne suis-je pas M. Brémond?

— Oh! il ne faut pas plaisanter ainsi...

— Pardon!...

Et ce furent de nouveaux baisers, d'autres encore, plus tard, dans la chambre de Madeleine. Au centre d'une table, des roses frôlaient de leurs pétales indifférents le visage de Paul Brémond. Madeleine s'attardait à le contempler quand Jean s'endormit.

XVII

La balle frôle le filet, heurte obliquement le sol; cueillie par une raquette *habile*, elle vole dans le ciel, disparaît sous le soleil brillant, retombe, fait un bond; Jean lève le bras, et son geste est gracieux quand il frappe.

Au bas du jardin, le tennis offre l'étendue de ses cours. Un grillage le borde du côté où les champs dévalent vers le lac. A l'autre extrémité, le sol taillé à pic est retenu par un mur où des plantes grimpantes s'accrochent. A droite, on voit le temple mixte ; à gauche, une tonnelle qui protège un banc. C'est sur ce banc que Madeleine et madame Chauvelin se sont assises, et, tandis que leurs amants se mesurent dans un duel pacifique, elles suivent avec de petits rires le trajet de la balle qui va d'une raquette à l'autre. La stature de François Pierre est belle dans la vigueur de mouvements réguliers, et le corps vif et délicat de Jean se redresse, se cambre pour le libre jeu des muscles.

Depuis quelques jours, madame Chauvelin soupçonne la liaison de Madeleine et du « petit Lagier » : aussi, dans les phrases dont elle ponctue la partie, prend-elle plaisir à prononcer « François » et « Jean », adoucissant sa voix pour applaudir les joueurs. Elle est très amicale avec madame Berlier, elle parle toilette, s'attarde à décrire ses chemises de fine dentelle, cite une faiseuse qui, à Paris, pour des prix médiocres, coupe d'admirables jupons de soie, puis conclut :

— A quoi bon tout cela? Pour ce que nos maris y font attention !...

Madeleine a un sourire : madame Chauvelin ne doute plus que Jean ne soit un petit garçon très heureux; elle s'intéresse à sa silhouette, et quand la partie prend fin, comme il en sort vainqueur, elle le félicite et le regarde avec des yeux nouveaux, s'apercevant pour la première fois que sa bouche est jolie. Il a très chaud; il est fier de sa victoire; ses lèvres se retroussent dans une moue orgueilleuse, que Madeleine reconnaît pour l'avoir observée souvent quand Paul Brémond, après « un bon sport », venait se reposer auprès d'elle.

Tandis que les deux joueurs se félicitent mutuellement, Claudius et Berlier paraissent sur le chemin qui aboutit au tennis. Ils marchent avec lenteur, s'arrêtent de temps à autre, repartent; enfin, sans s'en apercevoir, ils arrivent devant le banc où madame Chauvelin les accueille avec un éclat de rire. Ils taisent le sujet de leur querelle, de crainte qu'on ne se moque. Madeleine se lève et s'éloigne; Jean la suit; Claudius et Berlier continuent leur route, et, dès

qu'ils ont disparu, madame Chauvelin, dont l'ardeur amoureuse est excessive, se suspend au cou de François Pierre.

Cette caresse est interrompue par un petit cri, par un bruit de branches cassées, et madame Chauvelin en se retournant voit disparaître, plus courbé qu'à l'ordinaire, le dos de son sexagénaire époux.

— Mon mari, — dit-elle.

— Ah! mon Dieu! — fait François Pierre. — Que va-t-il arriver?

— Rien... Cela n'a aucune importance...

François Pierre s'étonne, puis réfléchit qu'elle doit avoir raison et déclare que, si cela n'a point d'importance, il faut reprendre le baiser. Madame Chauvelin ne le contredit nullement.

Ce matin-là, le chef de bureau avait achevé sa collection d'uniformes russes, et c'était pour en exhiber la dernière planche, un superbe cosaque, qu'il s'était rendu au tennis, ne soupçonnant pas qu'une journée si bien commencée se continuerait par une telle désillusion. A maintes reprises, il avait déjà surpris sa femme en de criminels dialogues avec des hommes jeunes, mais depuis quelques mois, Hélène Chauvelin faisait preuve de discrétion, et le fonctionnaire avait l'espoir tenace ainsi que tous les amoureux. Quand il aperçut son épouse dans les bras de François Pierre, il voulut d'abord assassiner ce couple adultère, puis, l'habitude aidant, il garda le silence et s'enfuit pour échapper à la tentation de commettre un crime qu'il regretterait plus tard.

M. Chauvelin avait agi comme un sage, mais son âme sénile n'en était pas moins navrée et ses yeux pleins de larmes. Comme il cherchait des allées solitaires pour se cacher, il se dirigea vers la dernière terrasse. Là il trouva Jean, que Madeleine avait quitté, et qui s'attardait à regarder le lac.

L'endroit était désert, et le gamin ayant adressé une parole amicale au chef de bureau, celui-ci ne put contenir sa douleur. Il s'appuya contre un arbre et se mit à sangloter.

— Mais qu'avez-vous, monsieur Chauvelin?

— Je les ai vus... ne les excusez pas!... ils s'embrassaient, au tennis, les misérables!...

Chauvelin pleurait bruyamment; il poussait des jurons et lançait son poing dans le vide.

— Voyons, voyons, monsieur Chauvelin, vous avez mal vu!

— Non, non!... Ah! les gredins!.., Au tennis...

— Les apparences sont parfois trompeuses.

— Les apparences!... Mais puisque je vous dis que je les ai vus!... Ils s'embrassaient, les misérables!...

Et le bras du chef de bureau se dressait vers le ciel.

Une cloche sonna, puis le gong jeta dans l'air ses vibrations épaisses : c'était l'heure du repas. En entendant ces bruits officiels, Chauvelin se calma brusquement :

— Votre parole d'honnête homme, que tout cela restera entre nous?

— Mais comment donc!... Essuyez vos yeux, et allons déjeuner...

Chauvelin tamponna ses orbites avec son mouchoir, puis s'écria, pour détruire l'effet de ses larmes :

— Vous savez, moi, je m'en moque!... Seulement, ils auraient mieux fait de ne pas choisir le tennis...

Comme ils traversaient le vestibule, ils virent le jeune homme timide et la dame du hamac qui se prélassaient en des *rocking-chairs*. M. Chauvelin huma le parfum d'iris que distribuait la robe de cette femme aux mœurs légères, et demanda soudain avec désinvolture :

— C'est une grue, hein?

— On le dit! — répliqua Jean.

Et le chef de bureau forma le projet de se venger avec cette femme de son épouse adultère.

A la table commune, M. Lagier attendait son fils. Il lui tendit une lettre cachetée de cire rouge. Sur l'enveloppe, Jean reconnut l'écriture de madame Piot, et, s'excusant, il lut à la hâte.

Josépha s'apitoyait sur la santé de son époux : Riquet avait les jambes enflées; il gardait le lit et devait suivre un régime lacté. Son humeur était aigrie par la souffrance que lui causaient deux abcès, l'un à la nuque, l'autre à la cuisse.

Pour comble de malheur, le pasteur Maubel était en villégiature, et, privée de cet appui moral, madame Piot trouvait la vie mauvaise et l'humanité criminelle.

On mangeait le rôti quand madame Chauvelin se mit à table. L'épouse coupable était un peu décoiffée, et son mari le lui fit remarquer avec une ironie méchante. Elle ne répondit pas et but tout un verre de vin.

Après le déjeuner, les groupes se tinrent dans la cour, où la fraîcheur de l'air compensait les odeurs de cuisine. On nota l'absence de Chauvelin, qui, à l'ordinaire, restait allongé dans un fauteuil pour lire quinze gazettes.

Le temps était beau. A cinq heures, l'atmosphère devint plus légère, une brise descendit des Rochers en chantant à travers les arbres, et, après avoir pris leur thé quotidien, deux par deux, les habitants de l'hôtel partirent pour des promenades sentimentales.

Jean et Madeleine gagnèrent les sentiers du petit bois. Jean disait, caressant la main que sa maîtresse lui avait abandonnée :

— Cette madame Chauvelin!...

— Eh bien?

— Elle trompe son mari.

— Ah!

— Oui, Chauvelin l'a vue avec François Pierre.

— Quand cela?

— Ce matin, au tennis...

— Comme c'est drôle!

— Drôle?

— Mais oui...

Et Madeleine se prit à rire. Les dangers des aventures conjugales ne lui déplaisaient pas; elle souhaita même que Berlier fût jaloux : quel piment ce serait à son amour pour... Jean, mais non! pour Paul Brémond!... Elle ne savait plus... Elle riait des larmes du chef de bureau : la vie lui semblait aimable; un scandale à l'hôtel, c'était un amusement imprévu!... Sa gaieté étonna Jean. Malgré tout, il plaignait le mari malheureux; mais il craignit de le dire, car lui-même ne trahissait-il pas M. Berlier?... Pour changer le cours de la conversation, il dit :

— Mon grand-père est encore malade...

— C'est ennuyeux.

— Oui, il a deux abcès !

— Ah !... Venez m'embrasser.

Et ils oublièrent M. Piot.

Sur la grande route, dont la surface est lisse, auprès de Frédéric Lagier, Irène boitait, hâtant ses pas et redressant son torse.

— Irène, pensez-vous que Jean soit l'amant de cette femme ?

— Je ne sais... Il est jeune, elle est très belle, son mari ne l'aime pas...

Navrée d'avoir perdu toute espérance d'amour, Irène enviait ceux qui s'aiment, et regrettait de désirer des joies qu'elle ne pourrait jamais connaître, puisque sa laideur la vouait à la chasteté. M. Lagier finit par dire :

— Je parlerai à Jean ce soir.

— Oh ! non, je vous en prie !... Laissez-le être heureux.

— Croyez-vous qu'il le soit ?

— Oui... du moins, je le suppose.

— Vous vous trompez, ma chère, l'amour est une source de tristesse, de...

Et M. Lagier pérora.

Hélène Chauvelin pria ses amuseurs de l'accompagner à la promenade. Ils en furent ravis et crurent triompher bientôt de François Pierre.

On fut très gai par les sentes, on chanta :

Un éléphant se balançait
Sur une assiette de faïence...

On rencontra les petites Anglaises qui couraient avec les petits Italiens, le docteur Jansen qui rêvait à la danseuse d'Égypte, et, plus loin, Claudius et Berlier, misogynes éloquents. Puis madame Chauvelin fit la gageure de sauter par-dessus un ruisseau : elle y tomba. Ces messieurs se divertirent d'un jupon rose, souillé de boue, et nul n'aurait dit en voyant Hélène Chauvelin que, le matin même, cette femme avait été surprise en flagrant délit d'adultère.

Le chef de bureau eut, avec la dame du hamac, une conversation très sérieuse, où des chiffres furent discutés, et, au crépuscule, comme on rentrait pour le dîner, M. Chauvelin, vêtu d'un complet de voyage et portant une valise, annonça qu'il partait pour Aix.

— Je vais tenter la chance! — dit-il.

Sa femme rougit un peu.

Dans la soirée, le comte d'Ourlac fit observer au Levantin Nunès que la dame du hamac avait disparu, et ils conclurent :

— Chauvelin l'a enlevée pour faire la fête...

— Quel vieux paillard! — dit François Pierre.

Ils étaient dans le jardin, où les chaises avaient été disposées comme d'habitude sur un seul rang. Le docteur Jansen s'entretint de « symboles » avec Frédéric Lagier, qui oublia ainsi de gronder Jean : Irène s'en réjouit. Par curiosité, Madeleine s'était placée auprès de madame Chauvelin et tâchait de la confesser. Elle y réussit, et, négligeant leurs amants, les deux femmes causèrent jusqu'à minuit.

Alors, on se sépara. Sur le balcon, Madeleine attendit Jean. Quand il la rejoignit, il lui demanda d'une voix un peu boudeuse :

— Pourquoi êtes-vous restée tout le temps avec madame Chauvelin?

— Parce que! — fit Madeleine. — Vous êtes trop curieux...

— De quoi avez-vous parlé?

— De beaucoup de choses.

— Dites!...

— Non.

— Méchante!

— Vous allez me faire une scène?

— Oh! chérie...

Il se mit à genoux devant elle. Elle avait drapé son corps d'une étoffe blanche qui laissait aux formes des hanches et des épaules leurs contours précis, et ses doigts semblaient, avec leurs bagues, parmi les fleurs, d'autres fleurs où brillait la coque d'un scarabée. Ses cheveux relevés dégageaient sa nuque, et la courbe de son dos se creusait vers les reins, se bombait à la croupe, et Jean, lentement, avec d'infinies précautions, comme s'il se fût agi d'une statuette précieuse,

prit dans ses mains les hanches et les épaules de sa maîtresse.

— Je veux m'en souvenir toujours, — dit-il.

Puis sa bouche se posa sur les yeux de Madeleine, et, quand il eut donné à chaque paupière un baiser, il s'écarta et prononça, avec une voix de fidèle invoquant son Dieu, des phrases folles, harmonieuses, où les lèvres étaient comparées aux pétales, les cheveux aux nuages qui fuient, aux brumes dans le crépuscule, le front aux marbres de l'Olympe, les bras aux tiges des fleurs, et les hanches à de divines amphores.

Et Madeleine riait... Il y eut dans son rire de l'orgueil : Jean l'avait flattée ; — de la raillerie : ce discours lui avait semblé un peu sot ; — du dépit : elle désirait autre chose que des phrases.

— Vous êtes fou, mon petit chéri ! moi si belle?...

— Oh ! oui, et bien plus encore !...

Il avait joint les mains comme pour une prière ; emporté par son lyrisme, il les écarta comme pour une offrande. Madeleine s'approcha, croyant qu'il lui tendait les bras, elle posa ses mains sur les cheveux cendrés. La chaleur de son corps envahit Jean, le baigna de volupté, mais de volupté rêveuse : il s'attendrit jusqu'à des larmes. Il ne pensait plus à Paul Brémond, ni à M. Piot, ni à son père, ni à l'avenir ; il murmurait :

— Ma bien-aimée, ma bien-aimée...

Elle avait reçu les confidences de madame Chauvelin : confidences d'intrigues qui durent peu et dont la brièveté est charmante... Elle se souvenait aussi de Stalimène, et à cause de ces confidences et de ces souvenirs, elle s'impatienta de la timidité de Jean. Elle dit, pour lui déplaire :

— François Pierre est un beau garçon, ne trouvez-vous pas ?

— François Pierre ! — répéta Jean, — François Pierre !... mais il est affreux, ma chérie !

— Naturellement !... Les hommes sont toujours jaloux...

— Moi ? jaloux !... mais je déteste madame Chauvelin !...

— Parce qu'elle vous traite comme un enfant... Elle a raison, d'ailleurs... Bonne nuit !

Jean refusa de partir sans savoir pourquoi son amie était fâchée, et, tout à coup, Madeleine l'embrassa de telle sorte que cette scène fut bientôt oubliée.

Ce soir-là, à plusieurs reprises, Madeleine appela Jean : « Paul, mon chéri !... » Et Jean n'en fut pas étonné, mais il trouva que ce prénom était affreux et préféra le sien, qu'il se prit à murmurer pour le comparer à l'autre.

Une heure plus tard, il récitait à Madeleine, le *Lac* et *Lucie* ; la jeune femme ne l'écoutait pas ; elle entendait les anecdotes que madame Chauvelin lui avait racontées.

Par la fenêtre ouverte venaient le parfum champêtre et l'air tiède de la nuit. Jean disait :

> Aimons-nous, aimons-nous ; de l'heure fugitive,
> Hâtons-nous, jouissons...

Dans le parc, à cette heure, Hélène Chauvelin et François Pierre s'essayaient à des amours de nymphe et de faune, se hâtant de jouir d'une vie que Jean se contentait maintenant de refléter et que Madeleine aurait voulue pleine de passions violentes.

XVIII

Chauvelin passa deux jours à Aix. Il perdit quelque argent, connut la beauté un peu lourde de la dame du hamac, et les caresses qu'elle lui prodigua sans enthousiasme accrurent sa jalousie. Quand il eut vidé son portefeuille, il revint seul à Genève : la femme aux mœurs légères avait retrouvé à Aix des amis qui l'avaient conduite à Évian.

Sur les quais du port, le chef de bureau fit de mélancoliques promenades. Il s'accusa de sottise : son âge n'était-il pas une excuse suffisante aux nombreuses défaillances de son épouse ?... Il se fatigua d'admirer le paysage. Il lut deux gazettes : puis, comme il s'ennuyait et l'heure de son repas étant encore lointaine, il monta dans un fiacre et se fit conduire à la maison de campagne qu'habitait M. Piot.

La demeure du notaire était située près d'un village ; c'était

une maison grise, ombragée d'arbres centenaires ; on y arrivait par un chemin en pente raide que la voiture eut peine à gravir.

Au seuil d'une porte que des lierres ornaient, Chauvelin agita le cordon d'une sonnette. Un domestique vint ouvrir. Derrière lui, parut un monsieur bien mis, d'aspect ecclésiastique ; il avait une barbe grise et de petits yeux. Madame Piot l'accompagnait, elle lui parlait avec déférence, et, le quittant, elle dit :

— A ce soir, mon cher pasteur, si Dieu veut !

Puis elle se tourna vers Chauvelin, le salua et le pria d'entrer. Quand ils furent dans un salon étroit qu'ornaient des pancartes pieuses, madame Piot changea d'expression, devint aimable, et s'enquit de son petit-fils. Satisfaite des nouvelles, elle demanda au chef de bureau combien de temps il comptait demeurer dans « notre vieille cité ». On parla des Berlier, du docteur Jansen, de Claudius, de madame Chauvelin :

— Comment se porte votre femme ?

— Je vous remercie... Et M. Piot est-il toujours souffrant ?

— Hélas ! oui, et nos prières ne parviennent pas à lui rendre la santé.

— J'en suis désolé ! — fit Chauvelin, qui inspectait d'un œil curieux les murailles.

Le salon communiquait avec une pièce plus vaste, au fond de laquelle on voyait un cadre de bois doré qui entourait un tableau.

— C'est l'œuvre de votre gendre ? — interrogea Chauvelin.

Madame Piot répondit par un signe de tête et ils s'approchèrent de la toile. Au premier plan, se dressait une femme dont la beauté parut merveilleuse à Chauvelin. Près d'elle, une vague mourait dans les joncs d'un étang qui reflétait le ciel, des branches, et, vers la gauche, les tiges de deux lis épanouis. Devant le tableau, Joséplia se tut ; une sourde colère l'agitait, et comme Chauvelin s'extasiait sur les nuances de l'eau et la profondeur des perspectives, madame Piot s'écria :

— Eh ! cela m'est bien égal !...

Elle ajouta, baissant la voix :

— C'est lui qui a tué mon pauvre mari !

Et elle dit à Chauvelin que la maladie du notaire était dangereuse et que le médecin parlait de lésion au cœur. Enfin, se laissant aller à son émotion, elle raconta le mariage de Maud, la folie, la naissance d'Étienne et la rechute.

— Ce tableau, monsieur, a été peint avant que notre fille fût grosse de Jean...

Chauvelin fut bouleversé par la confiance qu'on lui témoignait. Il devint amical, sut donner de bons conseils et parla avec déférence de l'attitude à la fois austère et bienveillante du pasteur Maubel, qu'il avait croisé en arrivant, si bien que Josépha finit par l'inviter à dîner, s'excusant du médiocre repas qu'elle allait lui offrir.

— A la fortune du pot ! — dit-elle ; — mais vous ferez plus ample connaissance avec notre bon pasteur, qui dîne ce soir à la maison...

Une servante entra : M. Piot réclamait sa femme, et Josépha conduisit le chef de bureau dans le jardin, où il s'assit pour regarder les Alpes. Les bois du coteau s'étendaient jusqu'au lac ; plus loin, c'était les montagnes de Savoie, et, dans un ciel rouge, le Mont-Blanc « qui imite, disent les guides, la silhouette de Napoléon Ier ». Chauvelin s'efforça de retrouver dans les neiges le petit chapeau, il n'y parvint pas et, comme il était républicain, il s'imagina que la silhouette ressemblait à Victor Hugo. Au moment où il se réjouissait de cette découverte, madame Piot l'appela d'une fenêtre : Riquet désirait voir l'ami de Jean. M. Chauvelin rougit. Il n'avait pas oublié la querelle qu'avaient causée la collection de soldats russes et la petite Anglaise. Cependant il rejoignit madame Piot dans une chambre où traînaient des odeurs de pharmacie.

La voix de Riquet monta, larmoyante, d'entre les édredons :

— Eh bien, cher monsieur, je suis heureux de vous voir... Comment va Jean ?... Et votre femme ?

Tandis qu'il répondait, Chauvelin contempla avec stupeur, avec effroi (il comparait son âge à celui du notaire), les changements que la souffrance avait apportés aux traits de M. Piot. Sur une pyramide de coussins, le visage était rouge ;

les paupières tombaient en poches noirâtres, et le ventre soulevait les draps.

— Je souffre beaucoup, — dit Riquet, — mais cela s'en ira, si Dieu le veut, ainsi que le répète Joséphа... Mes jambes seules m'inquiètent : elles ont enflé d'une façon imprévue, et j'ai deux abcès, l'un à la cuisse, l'autre à la nuque... Alors, Jean mange bien?... Vous êtes en face de lui à table d'hôte... vous devez savoir cela... Oui... Tant mieux... Et dort-il? A-t-il des migraines?... Non! Vous en êtes sûr? J'en suis très heureux... C'est un enfant exquis!

En parlant, il s'animait et faisait des gestes. Il se plaignit d'avoir des douleurs dans le ventre. Une grimace tordit sa bouche débonnaire.

— Le médecin dit que j'ai de l'eau dans l'abdomen, — fit-il en essayant de sourire, — et il paraît que cela m'empêche de respirer... Mais voici madame Piot qui vous appelle. Ne la faites pas attendre; elle est un peu irritable, quoique très bonne... Adieu, mon cher ami, et, si j'ose vous le demander, vous seriez bien gentil d'embrasser Jean pour moi!... Allons, au revoir... Ah! un instant... Oui... Écoutez...

Chauvelin s'approcha du lit, et M. Piot lui dit à voix basse :

— Voilà, mon ami! voilà... Vous annoncerez à ma fille Irène que je vais mourir... oui, vous avez bien compris... que je vais mourir... et qu'elle doit venir ici, avant... si elle le peut!... Et puis, à mon gendre, dites-lui que je l'aime beaucoup... et puis... Chut! plus un mot, voici Joséphа... Eh bien! poulette, tu viens me gronder?... mais je suis mieux et tout content!

Joséphа était sur le seuil. Elle envoya un baiser à son vieil époux et dit gaiement :

— Allons! allons! Le potage n'attend pas, et notre cher pasteur vient d'arriver...

Et Chauvelin soupira : il n'aurait pas une épouse si dévouée quand il serait malade.

Joséphа présenta M. Chauvelin à M. Maubel. Durant le dîner, le pasteur tint des discours autoritaires; le chef de bureau fit une profession de foi républicaine et déclara que, libre penseur, il préférait au catholicisme le culte huguenot

qui entrave moins les actes du gouvernement. Puis on parla de Frédéric Lagier. Madame Piot s'exalta, le pasteur fit chorus :

— Votre gendre est un bien grand coupable, madame Piot !

— A qui le dites-vous, mon cher pasteur !

Tous deux avaient oublié la présence d'un étranger; ils s'arrêtèrent brusquement lorsqu'ils s'en aperçurent.

Le lendemain, M. Chauvelin prit le premier bateau pour Territet, et, toute la journée, il agita de sombres pensées et fit des plans de vengeance conjugale.

A Territet, avant de monter dans le funiculaire, il acheta deux sacs de raisins, et, arrivé à l'hôtel, devant sa femme et cinq autres personnes, il ordonna à un domestique de porter ces fruits dans la chambre de madame Violès : — c'était le nom de la dame du hamac.

Madame Chauvelin fit semblant de ne pas entendre, et Chauvelin, que cette indifférence rendit furieux, partit à la recherche des Lagier. Au détour d'un chemin, il vit Frédéric et Irène. Il les aborda en exagérant la solennité coutumière de son salut et, sans préambule, annonça que M. Piot allait mourir et désirait auparavant s'entretenir avec sa fille. A ces mots, Irène cacha sa figure dans ses mains. Frédéric interpella durement le chef de bureau :

— Que diable, monsieur, — dit-il, — on n'est pas aussi bête que vous !...

Et, prenant le bras d'Irène, il abandonna sur la route Chauvelin qui, offensé, lui montra le poing en proférant des injures. Il murmura même :

— Inceste !...

Jean lui fit un autre accueil. C'était dans la soirée, sur la terrasse. Madeleine était remontée; son petit amant attendait l'heure de la rejoindre. Debout devant lui, Chauvelin dit d'une voix sourde :

— Votre grand-père est très malade, mon enfant...

— Oui... j'irai le voir dans quelques jours... mais je ne suis pas très inquiet... il se plaint souvent, et quelquefois sans raison. Aussi avez-vous eu tort de parler si brutalement à ma tante... Mon père était fâché.

— Mais... croyez bien...

Puis, comme Chauvelin ne trouvait pas d'excuses, Jean lui dit amicalement :

— Je sais, vous n'avez pas réfléchi...

Et, malicieux, il ajouta :

— Et vos chagrins d'amour, monsieur Chauvelin, où en êtes-vous ?

— Monsieur !... fit le chef de bureau.

— Eh bien ?

— Vous abusez d'un instant d'égarement qui vous a mis en possession d'un secret : ce n'est pas d'un galant homme !

— Mais je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur Chauvelin... Vraiment je vous plains beaucoup...

— Eh ! je n'ai que faire de votre pitié ! je ne suis pas à plaindre...

— Vous n'êtes guère poli...

— Si je vous disais ce que j'ai appris hier à Genève...

— Dites, monsieur, dites...

— Quand on a un père comme le vôtre, on...

— Ah çà ! je crois que vous perdez la tête, mon brave homme !...

Et, brusque, vite levé du fauteuil où il était assis, Jean fit dans la nuit le geste de quelqu'un qui va frapper.

— Petit morveux ! — hurla le chef de bureau.

Mais il battit prudemment en retraite.

Par crainte du scandale qui suivrait une querelle, Jean laissa partir Chauvelin, et, se recouchant dans le fauteuil, il se contenta de murmurer :

— Les misérables !... oh ! les misérables !

Nulle intrigue n'existait entre son père et Irène ; il le savait... sans y avoir jamais réfléchi.

Quinze jours auparavant, les confidences de M. Piot n'avaient éveillé que la colère, et non pas les soupçons, au cœur de Jean, car, à cette époque, il aimait Madeleine comme une fiancée ; à présent, il l'avait méprisée pendant une semaine, et, bien que la laideur d'Irène fût contraire à toute hypothèse de liaison coupable, Jean se sentit troublé par les paroles de Chauvelin. Il ne rejetait plus aussi violemment ces calomnies.

Certes il les repoussait, il détestait Josépha qui les avait répandues, Chauvelin qui s'en faisait l'écho ; il aurait volontiers giflé le chef de bureau ; mais, s'il ne croyait pas que son père fut coupable, il pensait : « Un homme comme lui a dû résister à cette tentation... »

Et c'était accepter l'existence de la tentation. Ainsi les paroles de Chauvelin n'avaient pas seulement fait naître dans son cœur la colère, mais encore une inquiétude.

Cette inquiétude devint si puissante que Jean ne put la supporter : oubliant Madeleine qui l'attendait, il courut vers la chambre de son père afin de lui parler, de voir Irène, et de ne plus douter. Il doutait en montant les marches de l'escalier... Il hésita avant de frapper à la porte... En frappant, il tremblait...

— Entrez !... Ah ! c'est toi, mon petit !

Alors il se jeta au cou de son père : M. Lagier était seul devant une table... tout de suite, il avait répondu... Cependant Jean demanda encore :

— Ma tante est déjà couchée ?

Il fut entièrement rassuré lorsque son père lui dit avec indifférence :

— Non, elle est sur son balcon... Va lui dire bonsoir...

Au troisième étage de l'hôtel, Irène occupait la même chambre que son neveu habitait au second ; celle de Frédéric Lagier était voisine. Il y avait aussi devant les fenêtres un balcon, que des treilles de capucines séparaient en espaces étroits.

C'est là que Jean rejoignit Irène, en passant par le corridor, et elle parut si laide à son neveu quand elle se retourna pour l'accueillir qu'il eut honte de l'avoir soupçonnée. Il fut gentil comme il ne l'avait pas encore été, et la petite femme boiteuse, qui n'était pas habituée à une telle tendresse, avait envie de pleurer parce qu'il lui baisait les mains, disant :

— Ma tante chérie, je t'aime de tout mon cœur...

Derrière la treille des capucines, M. Lagier appela :

— Jean, j'ai à te parler.

— Oh ! non, pas ce soir ! — fit Irène qui avait compris de quoi il s'agissait.

Et, s'approchant de la treille, elle ajouta :

— Je vous en prie, Frédéric, laissez-le jouir de ces quelques semaines; plus tard, il s'en souviendra...

Frédéric Lagier haussa les épaules, et, comme Jean l'interrogeait, il dit en souriant :

— Je voulais te gronder, mon petit, mais ta tante s'y oppose... Prends garde toutefois que les jardins d'hôtel ne sont pas déserts et que les bosquets sont de mauvais abris...

— Mais...

— Chut! — fit Irène — Chut! nous n'avons rien vu!

La confusion de Jean fut extrême; il bégaya des excuses, s'embrouilla dans des phrases compliquées, et Frédéric Lagier rit avec plus de gaieté qu'il ne l'avait fait depuis quinze ans. Afin de venir en aide à son neveu, Irène parla de M. Piot :

— Tu crois, vraiment, mon chéri, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter?

— Oh! non, grand-père se plaint souvent... Cependant, si tu le permets, papa, j'irai un de ces jours à Genève.

— Non seulement je te le permets, mon enfant, mais encore je désire que tu partes demain matin.

— Demain? fit Jean.

— Oui, demain... Cela t'ennuie, tu ne verras pas les bosquets... Ha! ha!...

Et M. Lagier rit encore, d'un bon rire de belle humeur.

Quelques minutes plus tard, Jean annonça à Madeleine qu'il devait la quitter.

— C'est absurde! — fit la jeune femme, — votre grand-père n'a rien du tout...

— Mais je reviendrai le soir même...

— Oh! comme il vous plaira!

— Vous êtes fâchée?

— Non... Ce voyage est absurde : si M. Piot était aussi malade que le prétend Chauvelin, votre grand'mère vous en aurait averti.

— Il faut bien que j'obéisse à mon père, ma chérie.

Madeleine ne lui répondit pas. Elle pensait que madame Chauvelin avait raison : les petits amants lassent à la longue: on ne les possède jamais entièrement, puisqu'ils doivent tenir compte des ordres de leur famille...

XIX

Après le départ de son neveu, Irène témoigna à madame Berlier une affection discrète dont le docteur Jansen lui sut gré. Il avait suivi les progrès de l'amour qui unissait Jean à Madeleine , et, pour sa psychologie, la vérité avait été facile à découvrir. Très éloigné de toute morale, il ne s'en indigna pas, mais y réfléchit avec intérêt, et se souvint que l'aïeul, de race espagnole, dont le sang avait bruni les cheveux de sa fille, avait mené avant son mariage une existence fort passionnée. Cette hérédité avait donné sans doute à Madeleine des désirs qu'il ne lui déplut point de voir satisfaits : son gendre était une quantité négligeable, bien qu'un orientaliste excellent.

M. Jansen formula cette théorie : « Si ma fille était restée en Norvège, elle serait mystique et bigote; dans une île de l'Archipel, elle aima pour la première fois, et le ciel de l'Hellade lui enseigna la volupté: ainsi le milieu agit sur elle concurremment avec l'atavisme. »

A cette pensée, M. Jansen se rappela Hippolyte Taine, et salua d'un sourire affectueux le parfait savant qu'il avait connu jadis.

Grâce à l'indifférence de son mari et à la complicité tacite de son père, Madeleine put recevoir sans crainte les lettres de Jean. Elle lut la première dans sa chambre, un matin; la pluie et le brouillard cachaient le lac ; des nuages se traînaient dans les ravines, suspendaient une écharpe blanche aux terrasses de l'hôtel.

PREMIÈRE LETTRE DE JEAN A MADELEINE

Vendredi, 1er septembre,
quatre heures de l'après-midi.

Ma chérie,

Vous avez su sans doute par ma tante ou par mon père, auquel j'ai envoyé une dépêche, que mon grand-père est bien malade

et que je dois rester auprès de lui. J'en suis tout triste... d'abord, parce que j'ai envie de vous voir, et aussi parce que le pauvre homme souffre beaucoup. Les médecins sont inquiets. Il a des rhumatismes, une maladie des reins, le diabète... Hier, il m'a dit : « Vois-tu, mon petit, quand on se moquait de mon ventre, autrefois, je n'avais pas envie de rire : je savais bien qu'il me jouerait un mauvais tour! »

Et, disant cela, il était lamentable dans son lit : les couvertures lui font mal, sa peau est devenue très sensible. Son visage est enflé, ses joues tombent et l'on voit de grosses veines bleues qui battent sur son cou. Il paraît que c'est très grave, quand les veines battent comme des artères... Jusqu'à présent, je ne savais pas, je ne comprenais pas que tout le monde doit mourir, un jour... Maintenant, je le comprends trop, et c'est horrible, ma chérie...

Ma grand'mère est désespérée; elle m'a fait écrire à mon frère Étienne afin qu'il se hâte de venir, mais il ne pourra arriver que dans deux jours : il est à Mulhouse et doit demander un congé. J'ai écrit aussi à ma tante pour l'avertir, mais en cachette, parce que ma grand'mère ne veut pas la voir. Des querelles de famille... je vous en ai parlé...

En relisant le début de cette lettre, je m'aperçois qu'il est lugubre et sans intérêt pour vous. Voici pourtant une anecdote qui vous amusera. Dans le train, j'étais très triste, naturellement, et, pour me consoler, j'avais tiré de ma poche la photographie que vous m'avez donnée. Afin de la cacher aux indiscrets, je l'avais posée entre les feuilles d'un journal illustré où il y avait des femmes nues, et, tout à coup, un monsieur long, maigre et qui portait des lunettes, s'approcha de moi et me demanda, poliment d'ailleurs, de rentrer mon journal : « Ces gravures sont obscènes, me dit-il, et peuvent troubler l'imagination de mes enfants que voilà... » Il me montrait quatre jeunes filles aux paupières pudiquement closes. Juste à ce moment, arrivait le contrôleur qui poinçonne les billets. Alors je perdis la tête, je froissai le journal, votre photographie tomba sur le plancher : autour de moi, on riait; j'étais très rouge, et j'avais envie de battre quelqu'un.

Avez-vous remarqué que je deviens très agressif? Chaurelin s'en est aperçu, l'autre jour... Est-ce que M. Brémond était

ainsi? Vous savez que je veux lui ressembler... Je pense beaucoup à lui: il devait être charmant, et je suis certain que, lui et moi, nous serions inséparables s'il vivait encore... Le pauvre! mourir en plein bonheur... C'est toujours triste de mourir. On dit souvent : « Oh! il est mort à temps, il avait bien l'âge. » On a tort de dire cela: nous mourrons toujours trop tôt. Mais enfin, mourir à trente-trois ans... Il avait trente-trois ans, n'est-ce pas, M. Brémond?...

Je vous adore, ma chérie!

Hier, j'ai revu tous les endroits que j'aimais autrefois: le lac, les champs, l'étang, l'écurie et le petit âne, les arbres aussi où j'avais inventé de préparer mon baccalauréat... Cette promenade n'a pas été gaie : à chaque place je me rappelais mon grand-père, et cependant, Madeleine, je voudrais vivre ici avec vous, rien que nous deux, et nous passerions nos jours à regarder les Alpes et ce vieux Mont-Blanc, si désagréable à cause du profil de l'Empereur. C'est grotesque, une montagne qui fait de la caricature.

On m'appelle... A tout à l'heure!...

Grand-père vient d'avoir une syncope: le médecin dit que l'agonie va commencer; c'est terrible!... Et moi qui plaisantais!... Je pleure en vous écrivant, ma chérie: je l'aimais tellement, il était si bon! Et j'ai des remords: je ne lui ai pas assez prouvé mon affection; trop souvent j'ai été méchant avec lui... Ah! pourquoi faut-il que l'on meure?... Il répète mon nom avec une voix si lamentable! Il délire, et je ne peux rien faire pour le soulager: dès que je m'approche, il me chasse, il ne reconnaît plus personne... Oh! comme j'aimerais m'endormir sur votre épaule... ce soir, Madeleine! J'ai peur de la mort: c'est stupide, mais j'en ai peur comme on a le vertige devant un précipice où l'on sait que quelqu'un est tombé. Je ne puis plus écrire... A demain, ma bien-aimée, et Dieu fasse que grand-père vive encore quand vous recevrez cette lettre!... Je vous adore, Madeleine...

J.

Lorsqu'elle eut achevé sa lecture, Madeleine s'occupa du brouillard : il formait une muraille; elle s'affaissa. Ce fut, sous le soleil brusquement apparu, comme une houle lente,

silencieuse et grise. Une voiture passa sur la route : Irène et Frédéric partaient pour Genève.

« Toute cette famille Lagier est vraiment tragique ! » songea Madeleine.

Elle plaignit Jean, se plaignit elle-même; sa pitié lui rappela les rêves qu'elle avait ébauchés devant les brumes de Norvège. Alors elle avait conçu la vie comme une suite de merveilles infiniment changeantes, les heures ne devaient jamais se ressembler et toujours elles seraient joyeuses. Puis, quand Madeleine serait morte, ce devait être une ascension vers des astres, dans une nuit d'hiver. Madame Berlier possédait vraiment une intelligence très médiocre, un égoïsme considérable et une curiosité quelque peu perverse. C'était par la grâce du mystère que Paul Brémond avait laissé une empreinte dans cette petite âme : la tombe avait idéalisé un amour qui n'aurait peut-être pas vécu sans elle,

Après avoir parcouru en souvenir les étapes de son passé, Madeleine. comme elle n'avait rien à faire pour occuper cette longue journée, décida de scruter sa conscience afin de savoir si des remords l'habitaient.

Elle eut quelque peine à se reconnaître dans son cœur : elle le visitait rarement ; elle y trouva en effet des remords, mais discrets et légers, un grand désir d'aventures romanesques, un peu d'envie à l'égard de madame Chauvelin, qui traitait les amants avec tant de désinvolture !... Ah ! celle-là ne s'embarrassait point d'idylles posthumes ! Elle aimait vite. et, toujours amoureuse, ne regrettait jamais le précédent amour. Après avoir admiré madame Chauvelin, Madeleine conclut qu'elle-même s'était donnée pour le seul plaisir d'avoir un amant.

Oh ! ce ne fut pas une pensée définitive... Madeleine chassa vite la désagréable sincérité. se drapa d'orgueil, refusa de constater que sa jeunesse était friande, et désira pleurer en prenant dans un tiroir vite ouvert la médaille ancienne que Brémond lui avait donnée.

Les larmes se refusèrent à couler : Madeleine était fatiguée de ce roman funèbre : elle se récita des phrases paternelles. où l'amour uniquement sensuel était exalté par le docteur. Peu s'en fallut qu'elle ne jetât dans la houle des brumes la médaille de Paul Brémond. Elle ne le fit point par crainte

du sacrilège, mais elle ferma le tiroir avec colère, se regarda dans la glace, descendit dans le vestibule de l'hôtel, et, toute l'après-midi, flirta avec le comte d'Ourlac. M. Jansen n'en fut pas scandalisé, il jugeait sa fille incapable d'amours prolongées; ce qui ne l'empêchait pas de la trouver vertueuse, puisqu'elle était belle.

DEUXIÈME LETTRE DE JEAN A MADELEINE

En hâte, samedi, 2 septembre,
neuf heures du matin.

Plaignez-moi, chérie... Mon grand-père est mort, ce matin, à quatre heures.

C'est vers minuit que l'agonie a commencé. Il s'est endormi et ne s'est plus réveillé... J'ai passé toute la nuit au chevet de son lit, avec ma grand'mère et le pasteur Maubel, et nous avons tout essayé, mais inutilement. Il paraît que les reins ne fonctionnaient plus et mon grand-père est mort comme s'il avait bu du poison. Le médecin a fait une injection dans une veine avec de l'eau et du sel, et je dois vous avouer, Madeleine, que cela m'a beaucoup intéressé : oui, j'avais la tête très libre bien que mon cœur fût brisé de chagrin. L'injection n'a produit aucun effet, et nous sommes restés longtemps silencieux. Ma grand'mère pleurait sans faire de bruit ; moi, je ne pouvais pas pleurer, il me semblait que j'assistais à une expérience : je tenais le bras de mon grand-père, et je comptais les pulsations de l'artère en pensant : « Voilà... peu à peu, le sang va s'arrêter de couler, il se figera dans les veines, et puis ce sera froid... » Et j'avais honte de moi-même.

Tout à coup il a ouvert les yeux, il m'a regardé fixement en remuant les lèvres, puis je l'ai entendu soupirer : « Jean... Jean... » J'ai dit : « Je suis là, grand-père... » Il n'a pas compris. Encore deux fois, il a prononcé mon nom, celui de ma tante et celui de ma mère, et puis ses mains ont tiré les draps et ses yeux sont devenus blancs. J'ai pris ses doigts entre les miens, mais il m'a serré si fort que j'ai eu peur, et je me suis rejeté en arrière... Alors il est retombé sur les oreillers, et moi, je me suis précipité à son cou ; le médecin m'a

écarté. Je n'ai plus bougé, et de nouveau nous sommes restés longtemps sans mot dire... Le médecin bâillait, il avait l'air de trouver que cela durait trop ; ma grand'mère lisait la Bible et ses larmes faisaient des taches sur le papier ; moi, je contemplais mon seul ami, qui bientôt ne pourrait plus me défendre... Et j'ai pensé à vous, Madeleine, oh ! tendrement.

Mon grand-père a râlé pendant une demi-heure ; enfin, il a eu un frisson qui est monté des pieds vers la bouche, et un grand soupir dont j'attendais la fin pour savoir si c'était le dernier...

C'était le dernier, hélas !... Oh ! comme j'ai pleuré, Madeleine, comme j'ai pleuré... Il était si bon, si doux, si bienveillant ! Il m'a tant aimé, ma chérie, que vous aussi, vous lui devez une larme de regret ; il m'a tant aimé, et maintenant je n'ai plus personne à qui demander des conseils. Mon père a une âme si différente de la mienne ! Je n'ai plus personne à qui me confier, et je ne serai plus empêché de faire une mauvaise action par la crainte de chagriner quelqu'un... Il faut que je sache moi-même où est le devoir, puisque je n'ai plus personne pour me l'indiquer... Non, je n'ai pas le droit de dire cela, vous êtes mon amie, et vous me donnerez des conseils.

Maintenant je comprends que votre fidélité à la mémoire de M. Brémont est admirable : vous l'avez empêché de mourir tout à fait ; se souvenir de ceux qui ne sont plus, n'est-ce pas les faire vivre encore ?... Madeleine, si vous le voulez bien, nous nous souviendrons ensemble de mon pauvre grand-père, car j'ai peur que les autres ne l'oublient bientôt.

Je dois faire une foule de démarches très compliquées pour l'enterrement et le cimetière, et toutes ces formalités sont écœurantes... Une pensée pour moi, Madeleine, une pensée pour lui qui m'a beaucoup aimé. Je vous adore, ma chérie.

J.

Devant un grand feu, Madeleine, avant de se coucher, relut cette lettre.

Les flammes étaient joyeuses, et la jeune femme presque nue chauffait ses petits pieds dont les doigts étaient écartés comme ceux des statues anciennes.

M. Piot était mort... le pauvre homme !

Comme il devait avoir froid, ce soir, avec ce vent du nord qui soufflait, rude, sur le lac, et faisait battre à la façade de l'hôtel les volets mal fermés !

Il était mort... et son dernier mouvement avait été un frisson allant des pieds à la bouche, un frisson horrible, certes, et non point semblable à celui de Madeleine quand elle eut peur de mourir, elle aussi : ses bras se serrèrent au long de ses cuisses pour chercher plus de chaleur, car c'est le froid qui tue, le froid dont le vent criait sur les toits l'arrivée prochaine.

Les flammes furent de charmantes amies. Elles éclatèrent en gerbes chantantes, et le bois suait, soufflait, crachait son humidité printanière, qui, devenue vapeur, se nuançait de bleu et formait avec la flamme blanche et les étincelles de pourpre et d'or toute une harmonie de couleurs.

Madeleine leur offrit ses mains, son visage qui rougit, sa poitrine et ses épaules, puis elle fit la toilette de ses ongles avec une pâte rouge, une poudre fine et de gentils instruments d'ivoire. L'instant était propice à la rêverie. Elle rêva.

M. Piot était mort... le pauvre homme !... Est-ce que Jean allait revenir à l'hôtel, après l'enterrement ? Les tombes sont tristes... Madeleine désirait qu'on brûlât son corps, elle l'avait souvent dit au docteur Jansen, qui approuvait ce genre délicat de funérailles. La vie éternelle... Oui, peut-être ; et cependant très improbable !... Paul Brémond mourut en Italie, à Ravenne... C'est un lieu convenable pour mourir...

Les ongles brillaient et reflétaient les teintes des flammes.

« Si Jean ne revient pas, que vais-je devenir ? » songea Madeleine.

Un instant, elle fut occupée par la chute sur le tapis de la poudre rose, qu'elle dut ramasser avec une carte de visite. Elle y lut le nom du comte d'Ourlac : un flirt agréable, mais qui demandait trop vite des choses qu'une honnête femme ne saurait si tôt accorder. D'ailleurs, Madeleine aimait Jean : elle ne pouvait pas l'abandonner... Elle trouvait ridicule cependant l'idée d'associer M. Piot, un homme si gros, à Paul Brémond... Elle pensa :

« Ah ! si j'étais comme madame Chauvelin !... » et elle

regretta d'avoir entrepris de ressusciter, en rendant un culte à sa mémoire, un homme qui était mort depuis un an.

Elle sortit sur le balcon pour poser des fleurs que M. d'Ourlac lui avait envoyées. La pluie tombait en gouttes menues. Madeleine rentra, se blottit dans ses draps et fut heureuse de trouver un cruchon tiède qu'une servante avait placé là, souhaitant plaire et le pourboire prochain.

M. Piot est mort... le pauvre homme !

Madeleine s'endormit, voluptueusement.

TROISIÈME LETTRE DE JEAN A MADELEINE

Dimanche, 8 septembre,
Minuit.

Enfin je peux vous écrire, ma chérie. Voilà deux jours que les événements tournent, lugubres, autour de moi. Hier, comme je revenais de l'hôtel de ville, où j'avais été faire les déclarations d'usage, j'ai trouvé ma tante dans le salon. Elle était toute en larmes, seule, vêtue de noir et si laide que sa tristesse en était plus triste. Elle m'a dit : « C'est affreux, mon petit, de rentrer avec la mort dans une maison où l'on a passé son enfance » Puis elle m'a pris dans ses bras en ajoutant : « Mon pauvre chéri !... il t'aimait beaucoup... »

Et comme je lui demandais si elle avait déjà vu grand-père, elle m'a répondu que madame Piot avait refusé de la recevoir.

On a sonné à la grille, et mon frère Étienne est arrivé. Il n'aime pas notre tante et il est resté froid devant sa douleur. Fatigué par le voyage, il était nerveux et mordait le bout de sa moustache, qui est noire et forte. Il est de taille élevée, large des épaules, toute son apparence est vigoureuse. Il m'a dit, en m'embrassant : « Toujours malade, toi ! »

Puis nous sommes montés vers grand'mère. Nous l'avons trouvée près du mort, à genoux, au pied du lit. Un détail horrible m'a frappé : vous vous souvenez que mon grand-père était très gros, et je vous ai dit que la maladie l'avait encore fait grossir, et que son ventre soulevait les couvertures... eh bien ! aujourd'hui le drap s'est affaissé, et les joues elles aussi sont vides. Toute la graisse est fondue, il est méconnaissable...

Étienne l'a regardé quelque temps, puis il a embrassé grand'mère et je l'ai entendu qui disait : « Irène est en bas. Que vas-tu faire? — Ils l'ont tué, les misérables! » a répondu grand' mère.

Je n'ai pas voulu écouter davantage, je suis parti et j'ai rejoint Irène. Nous sommes restés l'un à côté de l'autre sans nous parler : Étienne est venu, il m'a demandé si j'avais fait toutes les démarches, et, se tournant vers notre tante, il lui a annoncé qu'on ne pouvait la loger à la maison, mais qu'avant de partir elle verrait son père une dernière fois et l'embrasserait « si cela lui faisait plaisir... » Irène n'a rien répondu, elle s'est levée, elle a gravi l'escalier, elle a posé ses lèvres sur le front si jaune de mon grand-père, et puis elle a voulu se jeter dans les bras de madame Piot, mais une servante a ouvert la porte, nous a avertis que le pasteur Maubel était arrivé. Irène est sortie de la chambre la tête haute; je l'ai accompagnée; nous avons passé devant M. Maubel sans le saluer, et j'ai conduit ma tante à l'Hôtel du Lac où mon père l'attendait.

Ce soir, nous avons dîné en tête à tête, Étienne et moi. Mon frère est un homme admirable. Il a beaucoup de chagrin, mais personne ne pourrait s'en douter à le voir si calme, si maître de lui, discutant avec le premier clerc de l'étude sur les difficultés de la succession. Mon grand-père n'a pas fait de testament; il paraît, d'ailleurs, qu'il ne possédait que son étude. On la vendra pour payer des dettes, en particulier une grosse somme qu'il avait empruntée jadis à la dot de sa femme afin d'acheter la clientèle de son prédécesseur. Étienne m'a dit que ce serait presque la misère pour nous autres. Lui, grâce à son métier, gagne déjà sa vie: mais, à Paris, comment ferons-nous? Je croyais que depuis longtemps Étienne soutenait le ménage de mes parents avec l'argent de son travail. Il m'a expliqué que notre grand-père lui envoyait chaque mois une somme assez considérable qu'il devait transmettre à notre père, car madame Piot n'aurait jamais permis qu'on donnât cet argent à son gendre. Elle l'ignorait, et maintenant, sans doute, elle ne nous aidera pas... Il y aurait bien un moyen de la forcer à nous secourir: Étienne m'a affirmé qu'on obtiendrait une forte pension alimentaire si l'on s'adressait aux tribunaux, mais ni mon père ni ma tante ne feront cela, et je les approuve : nous ne

devons pas vivre aux crochets d'une femme qui nous a fait tant de mal.

Étienne m'a reproché de ne pas travailler. J'ai baissé la tête : il a raison ; mais les médecins m'ont défendu de réfléchir trop longtemps. Et puis, que faire ?... Je n'ai appris aucun métier... Je ne suis ni médecin, ni banquier, ni avocat... alors ?... Je vais être à la charge de mon père. Il m'apprendra à dessiner et à peindre comme lui : c'est ce qu'il m'a dit, du moins, et de ne pas m'inquiéter, mais je suis très inquiet... Je voulais vous suivre, ma chérie, et j'espérais que mon grand-père m'avancerait quelque argent pour les premières années jusqu'à ce que je vende mes tableaux. A présent, je ne pourrai pas voyager. J'ai des bijoux, je les vendrai, mais cela ne fera qu'une somme médiocre, et cependant je ne peux pas renoncer à vous. Il est impossible que des soucis matériels viennent détruire notre amour. Et, d'abord, vous m'avez promis de rester plusieurs semaines, cette année, à Paris, avant d'aller en Orient. D'ici là, nous aviserons... Il suffit d'un hasard heureux pour tout transformer.

Pour compenser ces mauvaises nouvelles, je vous annonce que nous serons auprès de vous dans trois jours. Ma grand'mère l'a décidé ainsi, elle veut rester seule dans son chagrin, avec le pasteur Maubel. Étienne nous accompagnera. Vous verrez comme il est beau garçon : à côté de lui, je semble une fille... Et puis il a une énergie, une force de volonté extraordinaire. Figurez-vous qu'il déteste les femmes du monde et les autres aussi : il dit que ce sont des entraves et qu'il faut s'en garder comme du feu.

Demain on enterrera mon pauvre grand-père ; deux médecins l'ont embaumé cette après-midi, parce qu'il avait peur de se réveiller dans son cercueil. Je n'ai pas voulu voir cela, mais Étienne y assistait, et il dit que c'est très laid, que cela coûte cher et que c'est de l'argent perdu... Il a raison : mais moi, je suis content qu'on ait accompli la volonté du mort. Une chose m'étonne : j'ai moins de chagrin aujourd'hui qu'hier.

Je vous écris de mon ancienne chambre. J'ai devant moi un journal que j'ai fait, il y a quelques années déjà, après ma première amourette : je vous l'apporterai et nous le lirons ensemble.

Comme il ferait bon être avec vous, ce soir!... Ah! je pense à vos caresses, Madeleine, et j'en ai un peu de remords: je ne devrais pas y penser, quand le seul ami que j'aie jamais eu est mort depuis deux jours à peine. Je vais me coucher, Étienne veillera cette nuit, et moi, si je peux dormir, je rêverai à vous.

Dieu! comme je vous aime!

J.

XX

Pendant les deux derniers jours qui précédèrent le retour des Lagier à l'hôtel, Madeleine eut avec madame Chauvelin de fréquentes conversations, et les jeunes femmes devinrent presque des amies, attirées l'une vers l'autre par le charme que la seconde trouvait à instruire, et la première à être instruite.

Madame Chauvelin révéla les nécessités de l'adultère à Madeleine qui d'abord s'ébahit de ces confidences, puis, curieuse de telles intrigues, souhaita les connaître. Elle se demanda pourquoi Berlier n'était pas jaloux, s'irrita de l'indifférence que cet orientaliste lui témoignait: flirtant avec le comte d'Ourlac, elle n'avait d'autre but que d'éveiller au cœur de son époux cette passion dont maigrissait Chauvelin. Mais Berlier ne prit pas garde à ces manœuvres: il n'aimait pas les femmes, et jugeait stupide ces maris qui dérangent la belle ordonnance de leur vie à seule fin d'apprendre les trahisons dont ils ne sauraient souffrir s'ils consentaient à les ignorer.

M. d'Ourlac soigna davantage ses nœuds de cravate, et porta des chaussettes de couleur assortie aux robes de Madeleine: ainsi fit-il preuve de passion, et en se moquant lourdement du « petit Lagier », des adolescents et de leurs enfantillages. Mais, par ce fait, il diminua les chances qu'il avait de conquérir Madeleine: une femme n'admet point que l'on daube son amant, même quand elle commence à ne plus l'aimer.

Madeleine défendit Jean avec éloquence; cette éloquence

même fit refleurir un amour que les confessions de madame Chauvelin avaient diminué, et, bien que la silhouette de Paul Brémond se fût effacée de ses rêves, madame Berlier se crut liée pour le reste de sa vie à celui qu'elle avait choisi comme reflet de l'amant-fiancé. Cette croyance était à fleur d'âme; elle naquit le jour où M. Piot fut conduit au cimetière; elle ne devait durer que si les circonstances la soutenaient.

Pendant la nuit suivante, le temps changea ; au matin, la Dent-du-Midi parut, très blanche, couverte de neige fraîche ; dans le parc, les arbres faisaient penser les promeneurs à l'automne, et, comme la température était exquise, les habitants de l'hôtel s'assirent sur les terrasses, après le déjeuner, pour prendre leur café et les liqueurs coutumières.

Claudius et Berlier parlèrent d'art ancien ; le docteur Jansen songeait, en les écoutant, à une existence qui serait silencieuse, paisible, avec beaucoup de lumière, et il philosophait aussi sur la répercussion des joies, qui rend le bonheur plus enviable et explique le besoin d'être uni à un compagnon de route pour traverser la vie. Il songeait à Madeleine, à Jean, à M. Piot — « le pauvre homme ! » — puis, il se souvint encore de la danseuse qu'il avait aimée, pendant tout un hiver, en Égypte.

On vit passer le chef de bureau. Chauvelin portait un châle, une ombrelle, un livre; derrière lui, marchaient, côte à côte, madame Violès et le jeune homme timide. En affichant une sympathie immodérée pour la dame du hamac, M. Chauvelin espérait reconquérir le cœur de l'inconstante Hélène ; mais celle-ci le regarda avec un sourire de pitié, et, se penchant vers Madeleine :

— Voyez, — dit-elle, — comme on est galant avec une femme aimée...

Debout en face de madame Berlier, le comte d'Ourlac travaillait à rajeunir des compliments. Il n'y réussissait pas, et, comme il estimait qu'une femme, pour lui résister un seul jour, devait être dévote, il entretint Madeleine de sa vieille mère, la marquise d'Ourlac, dont l'âme était candide, et qui l'avait élevé dans une atmosphère pieuse.

Tout à coup un train siffla. Peu après, l'omnibus de

l'hôtel parut. Il y avait sur l'impériale deux caisses et quelques malles.

— Les Lagier vont arriver, — dit le docteur Jansen, sortant de son rêve.

— Ils n'étaient pas dans l'omnibus, — remarqua madame Chauvelin.

Et M. d'Ourlac répliqua :

— Ils sont trop avares pour payer le prix des places.

On ne répondit rien ; il y eut des moues sur les visages. Cette famille en deuil gênerait les ébats des couples, et M. d'Ourlac s'étonna de ce que l'on revînt si vite dans un lieu public après une telle douleur :

— C'est inconvenant !

Alors Madeleine écarta sa chaise pour protester contre le discours de son flirt.

— Chut ! les voici ! — fit madame Chauvelin en montrant le sentier.

Ils formaient un groupe sombre, avec leurs habits de tristesse, sur le feuillage des arbres. Étienne marchait le premier : Madeleine reconnut l'ingénieur à sa haute taille, à sa moustache noire ; puis elle vit Jean, et Irène qui boitait, et M. Lagier. On se hâta vers les arrivants avec des compliments de condoléance qui avaient été péniblement préparés :

— Nous avons bien pensé à vous !...

— Pauvre M. Piot !...

— Quel excellent homme !

— C'est si douloureux pour ceux qui restent !...

Irène se retira dans sa chambre, afin d'échapper à l'affection de madame Chauvelin, et Frédéric Lagier la suivit pour qu'elle ne restât pas seule ; Étienne, pour retenir une chambre.

Madeleine observait la silhouette de l'ingénieur : il lui parut élégant, très différent de Jean, plus viril surtout. Elle n'écoutait pas M. d'Ourlac, qui lui faisait confidence de son mépris pour « ces sortes de gens dont le chagrin s'étale devant la galerie », et même, obsédée par cette voix chuchotante, elle affirma :

— Je n'aime pas que les indifférents attaquent mes amis !

— Oh ! oh ! fit — M. d'Ourlac.

Et il partit, vexé,

— Que lui avez-vous fait? — demanda Nunès.

Elle haussa les épaules, et, désirant être heureuse du retour de son amant, elle appela Jean auprès d'elle. Quand il fut à ses côtés, elle murmura :

— J'ai reçu vos lettres, je vous remercie... Vous m'aimez beaucoup... moi aussi, je vous aime.

— Chérie ! — répondit Jean.

Il ne trouva pas d'autres paroles.

— Votre frère est très bien, — fit Madeleine. — Il me plaît. Est-il intelligent?

— Très intelligent!... Il gagne quinze mille francs par an... et sa vie est pleine de dangers et d'aventures. Il descend au fond des mines pour faire sauter des blocs de rocher ; l'an dernier, dans un éboulement, il a failli mourir. Souvent on l'envoie dans des pays étrangers pour des inspections, il a traversé deux fois toute la Sibérie... Il vous racontera cela... Il est un peu brusque, un peu rude, mais on ne doit pas y faire attention : il commande à des multitudes d'ouvriers.

— Ah!... c'est le fameux ingénieur des romans et du théâtre ! — interrompit Madeleine que ce panégyrique avait agacée.

— Il ne faut pas vous moquer, ma chérie ; Étienne est un homme utile, bien supérieur à moi... Vous verrez, vous verrez, nous serons jaloux de lui !

— Qui ça, nous ?

— Mais M. Brémond et moi... Non, je plaisante... Vous n'êtes pas fâchée ?

— Fâchée, pourquoi ? Je n'ai pas entendu ce que vous avez dit...

— Oh ! chérie, ne soyez pas méchante ! Il faut être gentille avec moi... J'ai du chagrin, un gros chagrin... oui, j'ai pleuré toute la nuit, et j'ai besoin que vous me plaigniez...

— Je vous plains beaucoup, — fit Madeleine. — Au revoir...

— Vous rentrez?

— Oui, je rentre... j'ai un peu de migraine.

— A tout à l'heure, sur le balcon?

— Non, à ce soir. Maintenant je vais me reposer...

Étienne était revenu sur la terrasse. L'admiration de Jean pour l'ingénieur avait irrité Madeleine, et surtout la tristesse de son petit amant: elle se sentait incapable d'être compatissante, et cette sensation l'humiliait; elle avait envie d'être seule, de dormir ou de lire quelque livre facile. Comme elle gravissait les marches qui mènent à la galerie, son corps fut en saillie sur la paroi blanche de l'hôtel; alors Étienne, qui la suivait des yeux, demanda à son frère :

— C'est ton amie?

— Oui, murmura Jean.

— C'est ma fille, madame Berlier, — fit le docteur Jansen, n'en dites pas de mal!

— Bien au contraire, monsieur!... madame votre fille est fort belle...

Et Jean fut joyeux que son frère eût exprimé une admiration si vive.

Cependant François Pierre s'était éloigné avec madame Chauvelin ; Claudius et Berlier avaient déjà regagné leurs chambres; et, par discrétion, le docteur Jansen se retira, pensant que les deux jeunes gens avaient besoin de solitude.

Quand il eut disparu, Étienne s'étendit dans un fauteuil, alluma un cigare :

— Dieu! que ces gens-là sont agaçants! — dit-il. — Pourquoi diable sommes-nous revenus ici?

Et, comme Jean ne répondait pas et regardait la façade de l'hôtel, où la fenêtre de Madeleine s'était ouverte, Étienne continua à parler d'une voix maussade.

— Ah! nom d'un chien! je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'avoir des artistes dans sa famille...

— Que veux-tu dire?

— Eh! je veux dire que notre père s'est conduit comme un enfant!... S'il avait un peu d'autorité sur Irène, il obtiendrait qu'elle aille demeurer chez grand'mère, et tout s'arrangerait; nous serions à Genève, en ce moment au lieu d'être ici... C'est vraiment convenable de promener notre deuil dans un hôtel!... Je trouve absurde, d'ailleurs, que notre tante

continue à vivre à Paris après tous les potins que l'on a répandus sur son compte!

— Oh! Étienne...

Jean avait posé la main sur le bras de son frère, et celui-ci regretta ses paroles. Étienne n'était pas un méchant homme, mais le sang de madame Piot coulait dans ses veines. Il ne comprenait pas la pitié de son père pour une femme folle, et, professant volontiers que les malades et les faibles doivent céder la place aux êtres bien portants et robustes, il jugeait sévèrement ce père. Il dit, en adoucissant sa voix :

— Moi, je suis un lutteur, j'ai dirigé ma vie vers un but qui plaisait à mon intelligence, et, cette direction une fois choisie, je ne l'ai plus abandonnée parce qu'elle seule peut m'assurer l'indépendance. Quand on veut être libre, il faut être prêt pour la bataille : on n'entre pas dans une galerie de mine, où l'on sait qu'il y a du grisou, sans prendre des précautions; de même, on ne doit pas entrer dans la vie sans être armé, ou bien l'on doit se résigner à subir toujours les caprices d'autrui... Et, à plus forte raison, quand on veut braver l'opinion, il faut pouvoir se passer d'elle... C'est à quoi notre père n'a pas réfléchi, et c'est pour cela qu'il est coupable. Peintre sans fortune et sans réputation, il épouse maman; elle devient folle; il la guérit par ma naissance, que suit une rechute; par la tienne, qui est suivie d'une nouvelle crise; les médecins déclarent alors le cas incurable, le monde s'indigne des amours de cet homme sain et de cette femme malade : que fait notre père?...

— Tu n'aurais pas voulu qu'il fît enfermer maman?

— Mais si!... Cela aurait mieux valu pour elle et pour nous que de se brouiller avec des parents riches.

— Étienne! tu ne penses pas à ce que tu dis... enfermer maman, c'était terrible!

Et Jean devint très pâle : les fous heurtent leur tête contre les murs des cabanons. Mais Étienne, se carrant dans son fauteuil, reprit avec mansuétude :

— Je te fais du chagrin, mon petit, et je t'en demande pardon. Parbleu! Tu es un sentimental, toi! comme Irène, comme ce pauvre grand-père, et, vois-tu, mon vieux Jean, il n'y a rien de pire que la sentimentalité... Laissons-la de côté

et tâchons de raisonner... Je prétends que notre père n'avait pas le droit d'agir comme il l'a fait, et les résultats le prouvent : notre mère aurait été plus heureuse dans une maison de santé, mieux soignée en tout cas. . La vie d'Irène a été gâchée pour une utopie ; nous avons deux sœurs idiotes, un frère difforme, et, quant à toi, tu n'es guère solide...

Jean répondit :

— Tu as peut-être raison, Étienne, mais je t'assure que j'admire papa. Il a sacrifié son bonheur au soulagement de la misère d'autrui ; moi, je trouve cela très beau, et surtout parce que je me sens incapable d'en faire autant... Et puis... je n'aime pas juger les actes de papa : c'est notre père...

— Mais, petit imbécile ! si notre père était un voleur, nous ne pourrions pas faire qu'il soit un honnête homme !

— Je tâcherais de le croire...

— Tu tâcherais de le croire !... Eh bien, moi, mon cher, j'ai fait des mathématiques pendant cinq ans : tu m'accorderas que je dois savoir raisonner.,. et je connais la vie mieux que toi... Avec tes idées, on marche à la défaite, mon ami. Je prétends qu'il faut se garder de la compassion : elle n'est trop souvent qu'une lâcheté, oui, une lâcheté envers soi-même. Nous avons des devoirs envers nous-mêmes, des devoirs aussi sacrés que ceux de la pitié, et ces devoirs nous ordonnent de choisir un but et de l'atteindre. Or nous ne pouvons atteindre ce but que s'il est unique et toujours présent à notre pensée ; en outre, il faut que ce but ne soit pas une utopie, sans quoi on ne l'atteindrait jamais. Notre père a eu plusieurs buts : faire le bonheur de sa femme, celui d'Irène, être un artiste, se poser en victime, quoi encore ?... Moi, j'ai un seul but : mon bonheur à moi ! et je l'atteindrai...

— Ah ! fit Jean.

Et il se demanda si son frère ne disait pas des sottises.

Pourtant il le considérait comme un être supérieur, — qui gagnait de l'argent, — et il tint compte de ses paroles. Elles lui apprirent encore une fois qu'il n'existe personne de respectable par définition ; elles lui apprirent aussi qu'il faut avoir un but, et il dut constater que, lui, il avait pour seul but d'être aimé par ceux qui l'entouraient.

Étienne se perdait dans les doctrines des philosophes ; il conclut brusquement :

— La résultante de tout ce qui précède, c'est qu'il faut travailler. Et voilà où je voulais en venir : que vas-tu faire ?

— Moi ?

— Oui, toi.

— Mais... je ne sais pas... Père va me donner des leçons.

— La peinture... C'est gai !... Mon pauvre enfant, combien crois-tu qu'il faut de temps pour arriver à vivre en faisant des tableaux ?...

— Si on a du talent...

— Même si on a du talent, mon petit, il faut sept ou huit ans avant de vendre quoi que ce soit. Ah ! vous allez avoir une jolie existence, à Paris !... Grand'mère ne vous donnera pas un sou tant qu'Irène restera avec notre père, et celui-ci refuse de demander une pension aux tribunaux.

— Il a raison !

— Hein ?... raison ?... Pourquoi cela ?... Je ne pense pas que l'on commette un crime en utilisant la loi, puisque, au contraire, un crime se définit : une violation de la loi... Oui, oui, c'est de la fierté ! Tu me permettras de te dire qu'elle est mal placée... Avec quoi vivrez-vous ? Je me le demande !... Eh bien, où vas-tu ?

— Je suis malade, — répondit Jean qui s'éloignait, tête basse.

— Pauvre vieux ! — dit Étienne, et il ajouta : — Surtout ne te fais pas trop de bile... cela s'arrangera ! Je suis là, moi, heureusement !

Puis il murmura entre ses dents :

— Quelle femmelette !

Et, parmi des chiffres et des additions qu'il médita pour organiser sa vie et savoir quels subsides il pourrait donner à son père, Étienne pensa à cette dame Berlier qui était bien faite et qu'il ne lui serait pas désagréable d'avoir comme maîtresse, pendant quelques mois ou quelques jours.

Il y avait beaucoup de soleil dans le ciel, l'air était chaud et la tendresse coulait dans les âmes.

Devant la fenêtre ouverte sur le balcon, Jean réfléchissait

aux discours de son frère. Ils s'étaient terminés par des mots précis qui, mieux que toutes les théories, avaient troublé le cœur du gamin. Jean n'avait pas d'ambition; mais il ne voulait pas être une cause de tristesse pour sa famille. Il vénérait son père, il aimait Madeleine : envers l'un et l'autre, il voulait faire son devoir, mais où était le devoir?

Et il s'aperçut que, depuis trois semaines, il n'avait pas réellement tâché à résoudre cette question que déjà il s'était posée durant sa première nuit d'amour. Il s'était laissé entraîner par les événements, les couvrant de voiles au lieu de les regarder face à face, les subissant au lieu de les dominer.

Il tenta de le faire à cette heure, où la brutalité d'Étienne avait déblayé la voie. Il se demanda s'il devait quitter Madeleine afin de s'occuper uniquement à préparer sa carrière, et, il se demanda quels étaient les liens qui l'attachaient à son amie et quels étaient ceux qui l'attachaient à son père. Les liens passionnels lui parurent plus importants parce qu'il les avait tressés lui-même; les liens familiaux lui semblèrent sacrés eux aussi, car toujours il les avait considérés comme tels : et Jean s'avoua incapable de choisir. Cet aveu lui parut un signe de déchéance.

Il admira davantage le caractère d'Étienne : son frère suivait une philosophie ; cette philosophie, Jean ne l'approuvait pas et ne pouvait l'approuver, parce qu'elle heurtait ses instincts qui le poussaient à aimer tous les hommes, mais il décida d'en chercher une autre, et d'y conformer sa vie.

Ces réflexions lui avaient donné la migraine : pour se reposer, il voulut lire le journal qu'il avait écrit, jadis, quand, au début de l'hiver, la fillette brune n'était plus revenue sur le chemin qui bordait la maison de campagne, et cette lecture le fit pleurer, — il y trouva des allusions à son grand-père, — et l'étonna aussi, car, en dépit de cinq années vécues, pour Madeleine, pour une dame brune, il ressentait aujourd'hui le même amour, et il l'aurait exprimé dans les mêmes termes s'il avait essayé de le définir.

Ce jour-là, à la table d'hôte, Alex Claudius annonça qu'il avait reçu une lettre d'Allemagne et qu'il partirait dans huit jours. M. Berlier en fut ému.

Après le dîner, comme il faisait trop froid pour se promener sur les terrasses, on resta dans la galerie vitrée. M. Jansen se mêla aux jeux des petites Anglaises, il les caressa de ses mains trop longues, et sa belle barbe grise frôla leurs cheveux blonds. Madame Chauvelin interrogea Étienne sur les aventures de ses voyages, et il les conta sans se faire prier.

Autour de l'ingénieur, on fit cercle, et bientôt tous furent silencieux, attentifs à son récit. Dans un langage sobre et sans images, Étienne décrivait une galerie de mine : l'an dernier, pour expérimenter un appareil nouveau, il était resté seul, à cent cinquante mètres sous terre, en face de la manette qu'il suffisait de déplacer pour produire une explosion dont pouvait résulter pour lui soit la mort, soit une augmentation de traitement et, pour les mineurs, moins de risques dans le travail. Son visage était calme, immobile : plus tragique par cela même, le récit troubla les femmes. Quand Étienne dit :

— Je me suis baissé brusquement, et j'ai poussé d'un seul coup le commutateur !

Madame Chauvelin cria d'effroi, et Madeleine eut peur; Jean murmura :

— Vous voyez, Madeleine, comme il est intéressant !

Elle ne répondit pas, et changea de place, prétextant qu'il y avait un vent coulis.

François Pierre, que le succès d'Étienne avait irrité, parla d'un enfant qu'il avait sauvé de la noyade aux bains de mer; Nunès affirma qu'aux Indes, il avait chassé le tigre, et le crocodile en Égypte, et le comte d'Ourlac se targua d'avoir servi quinze sangliers dans ses chasses de Lorraine. Les quatre hommes firent assaut de fanfaronnades : quand l'un se vantait, les trois autres avaient des sourires.

Ils épuisèrent leurs provisions d'anecdotes ; madame Chauvelin les conduisit au billard, où ils trouvèrent Claudius et Berlier ; Madeleine ne les suivit pas, mais, fatiguée, elle se retira chez elle et, n'osant l'accompagner, Jean resta auprès de son père.

— Quand est-ce que tu commenceras à me donner des leçons, papa ? demanda-t-il.

— Des leçons?... A Paris... Ici, je me repose... Sais-tu tenir un crayon?...

— Oui... J'ai un album... Veux-tu le voir?...

— Pas ce soir, nous avons bien le temps...

— Comme tu voudras, mais j'aimerais travailler tout de suite...

— Diable! quelle ardeur!... Qu'est-ce que tu as?... hein?... des chagrins d'amour?

— Mais non, papa!... seulement, je voudrais gagner ma vie... Étienne m'a dit...

— Étienne se mêle de ce qui ne le regarde pas!... Quant à gagner ta vie, mon chéri, il faudra attendre quelques années : dans notre art, on doit avoir de la patience!...

Jean fut flatté par ce « notre », que son père employait pour la première fois. M. Lagier ajouta :

— Tu es bien certain que tu aimes la peinture?

— Oh! oui... surtout la tienne.

— Ah bah!... Vous entendez, Irène?... le petit m'admire.

— Il a raison.

— J'aime surtout le tableau de l'étang, celui qui est chez grand'mère.

— Peuh! Il n'est pas mal... Mais j'ai fait mieux, tu verras dans l'atelier...

Et le peintre se mit à décrire ses toiles. Il le fit avec enthousiasme, et Jean fut content de lui avoir donné ce plaisir. Le docteur Jansen vint auprès d'eux. M. Lagier caressait la tête de son fils, et Jean, lorsqu'il se sépara de son père, regrettait presque d'abandonner une conversation si tendre.

Sur le balcon, Madeleine l'attendait :

— Vous avez beaucoup tardé!...

— Je n'ai pas osé venir plus tôt : je ne veux pas vous compromettre.

— Oh! vous ne me compromettez pas! Personne ne peut s'imaginer que je vous aime, vous, un enfant.

— Mais, chérie...

— Non, vraiment, vous êtes d'une indifférence!... Il y a cinq jours que nous ne nous sommes vus... et vous me faites attendre. Avec qui causiez-vous, en bas?

— Avec mon père. Il doit me donner des leçons de dessin...

— Ah! vous allez devenir peintre, vous!...

— Oui, je vous l'ai déjà dit.

— Je ne me souviens pas...

— Si... Je vous ai dit que je vous suivrai et que je ferai des tableaux pour gagner ma vie.

— Quelle plaisanterie!... D'abord vous ne me suivrez pas, je ne veux pas me compromettre pour vous faire plaisir!

— Mais vous venez de me répondre que je ne vous compromettais pas!... Oh! vous êtes méchante, ce soir, Madeleine.

Jean avait détaché la claie des capucines, il prit la main de son amie et l'enveloppa de ses bras. Elle ne résista pas à cette caresse, et, comme ils avaient froid, ils se réfugièrent dans la chambre de Madeleine. La jeune femme s'émut d'un premier baiser, mais Jean se sentait incapable d'amours violentes. Il remarqua que la photographie de Paul Brémond n'était plus sur le guéridon.

— Vous l'avez enlevée?

— Oui, elle m'agaçait!

— Oh! Madeleine, comme vous avez changé depuis huit jours!

— Mais non, je n'ai pas changé...

Elle lui offrit l'argument de ses lèvres entr'ouvertes: il y goûta, mais avec désespoir : il pensait que M. Brémond était oublié, que lui-même subirait bientôt un sort pareil, et il se mit à parler de M. Piot. Lasse de cette vieille histoire, Madeleine bâillait, indifférente à la mort de ce notaire trop gras, ennuyée par ce bavardage... Jean lui reprocha de ne pas partager son chagrin.

— Au contraire, — dit-elle, — je vous plains beaucoup, mais nous ne changerons rien à ce qui est : alors, à quoi bon s'affliger?... Il faut vivre pour soi-même... les morts ne doivent pas empêcher les vivants d'être heureux... Tenez, parlons d'autre chose: ce soir, c'est vous que j'aime...

Elle mentait, et en avait conscience, elle désirait les aventures, les joies sensuelles, les intrigues... Elle ne voulait plus se souvenir de Paul Brémond, elle eut recours de nouveau

à l'argument de ses lèvres, et, se laissant aller dans les bras de son petit amant, elle murmurait :

— Je t'aime, Jean, je t'aime...

Il l'aima, lui aussi; mais, tandis que sa maîtresse l'appelait : « Mon chéri, mon chéri... », il se rappelait M. Piot, Paul Brémond, et il avait envie de pleurer parce que son grand-père et l'amant-fiancé étaient morts tous les deux.

Cette nuit fut moins douce que les autres. Pour la première fois, malgré les caresses de Madeleine, Jean n'oublia pas cette question à laquelle il lui fallait répondre :

« Où est le devoir? »

G. BINET-VALMER

(La fin au prochain numéro.)

LE MARQUIS DE LA VALLIÈRE[1]

. . . Monsieur de La Vallière,
Marquis de vertu singulière
Et frère d'une illustre sœur,
. . . .
Est fort bien auprès de son roi.
LORET, *Muse historique*, 1663.

Une anecdote du XVIIIe siècle représente de façon assez romanesque l'origine de la fortune du marquis de La Vallière : « Madame de La Vallière, rapporte le marquis d'Argenson, était si modeste et si peu ambitieuse qu'elle n'avait jamais dit au roi qu'elle eût un frère, à plus forte raison n'avait-elle jamais rien demandé pour lui. Il était encore jeune et avait fait sa première campagne parmi les cadets de la maison du roi. Louis XIV, faisant sa revue, s'aperçut que sa maîtresse souriait amicalement à un jeune homme qui, de son côté, l'avait saluée d'un air de connaissance. Le soir même, le monarque demanda d'un ton sévère et irrité quel était ce jeune homme. Elle se troubla d'abord, puis enfin répondit que c'était son frère. Le roi, s'en étant assuré, fit des grâces distinguées à ce jeune gentilhomme, qui fut père du premier duc de La Vallière, dont la veuve et le fils vivent encore. »

L'anecdote est jolie : c'est dommage qu'il n'y ait là qu'un conte. Tous les contemporains ont remarqué à quel point le seul souci de madame de La Vallière était de plaire au roi, et comment, concentrée dans cette passion, elle délaissait

1. Archives de Chantilly. Archives de la Guerre et des Affaires étrangères.

jusqu'aux compagnons de son enfance. « Le roi, dit son ancien camarade de jeu, l'abbé de Choisy, n'exigeait point d'elle cette retraite ; il n'était pas fait à être jaloux et encore moins à être trompé. » Il n'est pas plus admissible qu'il ignorât la famille de son amante. Depuis longtemps, en effet, à l'époque où se rapporte l'anecdote contée par le marquis d'Argenson, le petit marquis de La Vallière était répandu dans ce monde de la cour qui n'était pas si nombreux qu'un roi ne pût le connaître par le menu, surtout un roi tel que Louis XIV, aussi parfaitement pourvu de toutes les vertus de sa fonction.

Si la famille de La Vallière n'était point de la plus haute aristocratie du royaume, elle était de noblesse ancienne et justement estimée. Né à Tours, le 2 juillet 1642, Jean-François de La Baulme Le Blanc, futur marquis de La Vallière, était fils de Laurent de La Baulme Le Blanc et de dame Françoise Le Prévost de La Coutelaye. Nous ne savons rien de sa première enfance. Après la mort de son père, sa mère se remaria à Jacques de Courtevel, premier maître d'hôtel de Gaston d'Orléans, l'oncle de Louis XIV ; c'est à ce moment que nous trouvons la première mention du nom du futur marquis dans la *Gazette* de Loret.

C'était en 1655 ; il était élève du collège de Navarre et se distingua dans une représentation de la vie et des mœurs de sainte Julienne, à côté du petit marquis de Bretoncelle et des petits messieurs de Beauvais, Menardeau et d'Humières. Dans cette société fort aristocratique se fit sans doute sa première éducation de courtisan. Il la compléta dans le palais du Luxembourg, alors palais d'Orléans, où, après la mort de Gaston d'Orléans, s'établirent la veuve du prince et ses filles, qui de Blois amenaient avec elles Louise de La Vallière. Les « picoteries » de cette cour féminine, les intrigues qui s'y entrecroisaient, les bizarreries du prince Charles de Lorraine, — l'étrange frère de la duchesse d'Orléans, — toutes ces petites manœuvres dont les Mémoires de Mademoiselle nous ont laissé l'abondant récit ne furent point perdues pour le jeune homme. Mais surtout il acheva de se former en la compagnie de cette intrigante madame de Choisy, dont le fils, le futur abbé, si répandu au palais d'Orléans, jouait à colin-maillard et à cligne-musette avec Louise de La Vallière et ses compagnes.

Madame de Choisy était une mère incomparable ; son fils l'abbé nous a redit avec une émotion filiale avec quel soin elle le forma pour l'intrigue, l'employant dès le matin à ses correspondances diplomatiques, éduquant sans relâche son esprit, sinon son cœur. maîtresse femme d'ailleurs, que les scrupules n'arrêtaient point et qui voulait la fortune de son fils après la sienne. « Ne voyez jamais, lui disait-elle, que des gens de qualité. Allez passer l'après-midi avec les petits de Lesdiguières, le marquis de Villeroy, le comte de Guiche, Louvigny ; vous vous accoutumerez de bonne heure à la complaisance et il vous en restera toute votre vie un air de civilité qui vous fera aimer de tout le monde. »

Le jeune marquis de La Vallière avait-il l'oreille à la porte quand elle conseillait ainsi son fils ? Peut-être n'était-il pas besoin d'exhortations pour que se développassent les tendances naturelles de son caractère. N'étant en somme que le beau-fils d'un assez petit personnage — le maître d'hôtel du duc d'Orléans — et mal pourvu de fortune personnelle, notre héros gardera de cette situation et de la familiarité précoce avec les grands, une empreinte ineffaçable. Camarade d'études, de fête et de joie d'une foule de jeunes seigneurs, il contracta les passions caractéristiques de la meilleure compagnie, où le vin, les cartes et les « demoiselles » se disputaient la meilleure place ; et pour les satisfaire. il s'accoutuma dès l'enfance à compter sur la bienveillance des puissants. Aimable compagnon, d'esprit assez gracieux et parfait gentilhomme. il ne mit point de bassesse dans sa carrière de courtisan, mais plutôt une désinvolture de bon ton, plus proche de l'impertinence que de l'obséquiosité. A force de bonne grâce et de belle humeur, il sut faire pardonner une persévérance incroyable à demander, que ne justifiaient pas des mérites sérieux.

Si Louise de La Vallière, « la petite violette », était plus confuse qu'enivrée de la faveur du roi et n'eût souhaité à son amour que solitude et discrétion, son frère sut fort bien empêcher que cette maîtresse royale qui s'oubliait elle-même fût oubliée dans sa parenté.



Pourvu depuis 1659 de la charge de lieutenant du roi au gouvernement d'Amboise, qu'avait possédée son père, il n'exerçait de ce fait que des fonctions médiocres : notons pourtant qu'elles lui valurent l'honneur de recevoir en 1661 pour quelques semaines la garde de Fouquet, le ministre disgrâcié qui avait tenté, disait-on, de supplanter le roi dans le cœur même de mademoiselle de La Vallière. Pendant deux ans, le frère de la favorite dut contenir son impatience : aussi bien que sa maîtresse, le roi voulait que son amour demeurât secret ; il fallait éviter de donner l'éveil à la malignité publique par des faveurs peu proportionnées au mérite d'un jouvenceau.

En 1663, ces précautions devenaient superflues. La faveur de Louise était publique : l'heure de son frère avait sonné. Quelques semaines suffirent à mettre en évidence toute la bienveillance des intentions du roi à son égard. Organisant, selon l'usage, la maison militaire du Dauphin, Louis XIV y faisait figurer une compagnie de chevau-légers magnifiquement recrutée, équipée et montée. Elle se composait de 315 anciens officiers réformés à la suite de la paix des Pyrénées. Ils avaient dans leur étendard « une mer agitée sur laquelle est un navire ; au milieu de la tempête, trois dauphins paraissent se jouer ; les paroles de la devise sont *Pericula ludus*... pour marquer que cette compagnie se fait un jeu des dangers de la guerre ». Elle avait pour capitaine le roi lui-même ; le titre de lieutenant appartenait au Dauphin. Le commandement effectif se trouvait exercé par le cornette : c'est à cette charge que fut élevé M. de La Vallière qui, de plus, garda jusqu'en 1665 la lieutenance du roi à Amboise. La situation était non seulement des plus honorifiques, mais des plus lucratives : elle n'était pas estimée moins de cinquante mille écus. C'est qu'en effet, si la solde n'en était point des plus élevées (en deux mois elle se montait à cinquante-neuf livres dix sols quinze deniers), la charge comportait bien d'autres avantages. Par les mains du commandant cornette passaient non seulement les traitements du roi-capitaine et du dauphin-lieutenant, qui se

montaient respectivement à 104 et à 90 livres pour le même temps, mais tout ce qui concernait la solde et l'entretenement des troupes. Cela n'allait pas à moins de 15 258 livres 15 sols pour les deux mois de mars et d'avril 1665. Il y avait là, pour un homme que n'encombraient point les scrupules, et qui, par ailleurs, jouissait de la bonne volonté du roi, le moyen de réaliser un honnête profit. Nul doute que, sur les milliers de livres à lui ordonnancées à maintes reprises pour la subsistance de sa troupe, sur les huit cents qu'il recevait en une seule fois « pour employer au paiement de deux cents chapeaux qui ont été fournis à la compagnie des chevau-légers de Monseigneur le Dauphin », M. de La Vallière n'ait prélevé sans mesquinerie ses frais de table et de chapellerie.

Dès le 29 janvier 1663 cependant, le roi avait voulu le défrayer du nécessaire et même d'un honnête superflu. C'est à cette date en effet que remonte le brevet d'une pension annuelle de 4 000 livres, qui, jointe aux profits de sa charge, devait, semble-t-il, lui permettre de faire bonne figure dans le monde.

Afin d'achever de l'établir, on s'occupa de lui trouver femme et non seulement de bonne noblesse, mais suffisamment dorée. La chasse aux héritières était, dès le XVII[e] siècle, et sans doute bien avant, une des plus fructueuses et qui avaient le plus de fervents.

Dès 1659, peut-être plus tôt encore, un certain marquis de Coëtquen, gouverneur de Saint-Malo, avait recherché en mariage pour son fils mademoiselle Gabrielle Glé de La Costardais, fille unique de Jean Glé de la Costardais, vicomte de Médréac et baron de Bécherel, et de Marie de Montigny; c'était une fille de bonne noblesse bretonne, alliée aux meilleures familles et dont la généalogie remontait au début du XV[e] siècle, et de plus l'héritière d'une fortune considérable, « bonne pour un prince », dit un contemporain, « une héritière de quarante mille livres de rente », assure à d'Hozier le généalogiste Missirien, qui donne sur la famille des renseignements circonstanciés et s'offre à les compléter. Une si rare personne n'était pas faite pour M. de Coëtquen réservé à des destinées conjugales plus tristes (il apparait que Turenne fut l'amant de sa femme). Le cardinal Mazarin déjà l'avait jugée propre à récompenser

quelque dévouement précieux. Elle parut fort convenable pour porter au pinacle la jeune fortune de M. de La Vallière. Nous laissons Loret, chantre officiel des élégances de la cour, célébrer la pompe de cette belle union :

Mardi, monsieur de La Vallière,
Marquis de vertu singulière
Et frère d'une illustre sœur,
Par l'hymen se vit possesseur
D'une demoiselle bretonne,
Fort jeune et fort riche personne,
Fille de bonne extraction,
De rang et de condition.
Aussi dans la belle alliance
De ces deux partis de naissance,
On voit ce qu'on peut désirer
Pour au monde bien prospérer.
La grâce, l'amour, la jeunesse,
La faveur, l'honneur, la noblesse
Et d'autres rares qualités
Y paraissent des deux côtés.
L'épouse est la vraie héritière
De la succession entière
D'une maison où sont compris
Des biens d'inestimable prix.
L'époux est homme de courage,
Est bien fait, généreux et sage,
Est plein de constance et de foi,
Et fort bien auprès de son roi.
Bref, toutes ces choses ensemble
Font un bel effet, ce me semble,
Et cent mille autres amoureux
Pourraient à moins se dire heureux.
Ce fut en ce saint monastère
Qu'entre plusieurs je considère,
Que l'on nomme l'Assomption,
Qu'en toute circonspection,
Qu'en belle et noble compagnie
Fut faite la cérémonie
(Notre monarque y consentant)
De ce mariage important,
Par un prélat digne d'estime
Et qui, d'une vertu sublime,

Est vrai professeur, ce dit-on,
Savoir, Monseigneur de Léon,
Diocèse fort catholique
Dans le climat de l'Armorique.

C'était la consécration officielle à la cour du personnage de M. de La Vallière. La nouvelle marquise figurait bientôt à côté de sa belle-sœur Louise, parmi les gagnantes que Louis XIV désignait d'avance dans ces curieuses loteries où sa générosité royale s'alliait à tant d'économie. Elle dansait dans les ballets de la cour: on la vit figurer en muse à côté des plus nobles dames, tandis que parmi les Piérides se distinguaient côte à côte Louise de La Vallière et madame de Montespan. — Par ailleurs, à l'âge de trente-quatre ans, son oncle, l'abbé de Montigny, était fait évêque de Saint-Pol-de-Léon.

A côté d'elle son mari était au premier rang des divertissements. Aux fêtes de mai 1664, dans le ballet intitulé *les Plaisirs de l'île enchantée*, il parut en Zerfin, ayant pour armes et pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil avec ces mots : « *Hoc juvat uri:* c'est un bonheur d'être brûlé par un tel feu. » La délicatesse d'un tel emblème ne se discute pas chez le frère de Louise de La Vallière. Et il déclamait :

Quelques beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Aux jeux de bagues, qui se donnèrent en même temps, il fut particulièrement remarqué par son adresse plus « singulière » encore que sa vertu. Le jeune marquis

Devant plus de deux cents beaux yeux
Remporta le prix glorieux
De valeur extraordinaire
Qu'il reçut de la reine mère.

A savoir : une épée d'or enrichie de diamants et un baudrier de prix.

« Trop heureux humain », s'écrie poétiquement Loret. Hélas! le camarade d'enfance de l'abbé de Choisy, était fort

loin encore de se trouver satisfait. Ni le brevet, ni la solde, ni les gabegies, ni l'héritière, ni la dot, ni la poésie de Benserade, ni l'épée, ni le baudrier, ni même l'hôtel de la place des Tuileries où il est logé, et qui est dû également aux bontés du roi, ne lui suffisaient. A sa fortune, pourtant rondelette, ses goûts dispendieux faisaient sans cesse des brèches nouvelles qu'il mettait un égal empressement à combler par de nouvelles recettes. Une des voies qu'il imagina mérite de retenir l'attention.

Il n'échappait pas aux solliciteurs que l'un des moyens les plus assurés de provoquer la générosité royale était de demander au roi des bienfaits qui ne lui coûtaient rien. Parmi les placets présentés à Louis XIV, un nombre incroyable se contentaient de demander des monopoles que les requérants se chargeaient d'exploiter. Nobles seigneurs et nobles dames sollicitaient à l'envi la fourniture des chaises, pendant vingt ans, dans les lieux où se donnait la comédie, ou le privilège de vendre des maîtrises de couturières ou de coiffeuses perruquières, ou le droit exclusif de décharger les charrettes à l'entrée de Paris, ou encore la faculté de créer un bureau de placement à l'usage des garçons chirurgiens et barbiers. De telles entreprises, généralement fructueuses, comportaient néanmoins un certain aléa. Les esprits judicieux leur préféraient une spéculation plus sûre, qui était de se tenir à l'affût des biens à revenir à la couronne et d'en solliciter le brevet. C'étaient soit ceux des individus dont la condamnation entraînait une confiscation, soit encore ceux des étrangers décédés en France sans être naturalisés et dont la fortune allait au roi de par le droit d'aubaine. Par cette voie, mesdemoiselles de Dampierre et de Fiennes, demoiselles d'honneur de Madame, se faisaient octroyer les biens confisqués sur MM. La Carlière, Saint-Mars et Got, de même que M. de Saucourt, célèbre par ses exploits amoureux, obtenait ceux de M. de Lenoncourt, lorrain; mademoiselle d'Arquien ceux de l'anglais Knithly. M. de La Vallière se porta avec empressement vers ces moyens d'augmenter son revenu.

Le vice-bailli de Chartres, « grand et franc voleur, chargé de beaucoup de crimes », nous apprend Guy-Patin et les sieurs des Cars et de La Lombardière, ses complices, venaient d'être

arrêtés et condamnés. Bien qu'il n'y eût guère plus d'un an de son mariage si doré, le brillant marquis sollicita de façon très pressante le brevet de la confiscation. « J'en ai un fort grand besoin, attendu que les eaux sont extrêmement basses, » écrivait-il à Louvois en recommandant sa requête. « Désirant gratifier et traiter favorablement le sieur marquis de La Vallière », le roi lui fit abandon « de tous et chacun les biens meubles et immeubles » appartenant aux trois coquins, à charge de payer le tiers de la valeur aux fermiers du domaine.

Avant même qu'il eût croqué ce butin, le marquis poursuivait avec une même ardeur une autre proie bien autrement appétissante. Au mois de juin 1664, le bruit se répandit à la cour qu'un certain sieur de Retorfort ou Rutherford s'était fait tuer à Tanger au service du roi d'Angleterre qui l'avait fait lord trois ans auparavant. Sans perdre de temps, M. de La Vallière le dénonça comme Anglais et par conséquent soumis au droit d'aubaine : le 28 septembre 1664 il obtenait le don de tous les biens qu'il laissait dans le royaume. Mais la veuve et les héritiers protestèrent. Ils n'étaient pas dénués de relations. La vérité put être facilement établie, à savoir que le défunt était non point Anglais, mais Écossais d'origine et naturalisé Français. Il avait exercé les fonctions de lieutenant général des armées du roi et de colonel des gardes écossaises, entretenu des relations personnelles avec Turenne et Mazarin, et c'était la recommandation du roi lui-même qui l'avait désigné à la faveur de Charles II. Ses biens ne pouvaient donc en aucune manière être soumis au droit d'aubaine. La donation faite à M. de La Vallière fut purement et simplement révoquée le 1er mai 1665. Même le ton de l'arrêt n'est nullement bienveillant pour le marquis qui avait « sous faux donné à entendre » tout ce qui pouvait égarer le jugement du roi sur cette affaire.

Heureusement pour notre héros, il allait un moment s'éloigner de la cour et trouver l'occasion d'acquérir — sans grand péril d'ailleurs — des titres nouveaux ou, tout au moins, des prétextes aux bienfaits de son roi.



Cette occasion fut la campagne de Munster en 1665. En vertu d'une clause secrète du traité de 1662, le roi de France s'était obligé, en cas d'agression contre la République hollandaise, à lui venir en aide. La République, en guerre avec l'Angleterre, le requit de tenir sa promesse.. Louis XIV répugnait à combattre le roi d'Angleterre Charles II, qu'il avait toutes sortes de raisons de ménager. Mais le prince-évêque de Munster, à la solde des Anglais, ayant envahi le territoire hollandais, le roi s'en prit à lui, et put ainsi s'acquitter de ses obligations envers la République, sans entrer en conflit direct avec Charles II. Un corps de 2 000 chevaux, recruté en grande partie parmi les troupes d'élite, et de 4 000 fantassins, fut placé sous les ordres de M. de Pradel, militaire éprouvé, lieutenant général et gouverneur de Bapaume, et marcha contre l'évêque belliqueux qui ressuscitait en plein XVIIe siècle toute la brutalité du moyen âge.

Ce n'est pas notre dessein de faire ici l'histoire de cette guerre déjà contée par MM. Rousset, Lefèvre-Pontalis et de Ségur, guerre bizarre où les soldats français abhorraient bien plus les Hollandais qui faisaient campagne avec eux que le Munstérien, leur ennemi commun; où ils buvaient publiquement en plein marché de Maëstricht à la santé du roi d'Angleterre et de l'évêque, tandis que les pasteurs hollandais, de leur côté, jetaient l'anathème aux papistes français, qui, disaient-ils, déshonoraient la cause de la République; guerre peu féconde en actions d'éclat, où, malgré leur bel aspect, les troupes françaises rivalisèrent d'indiscipline et de désordres avec celles du prélat brigand. Le seul point qui nous importe est le rôle qu'y joua M. de La Vallière.

Et d'abord, avant même le départ pour la guerre, le marquis en retira un bénéfice considérable. Louis XIV tint à cœur que ses troupes, et particulièrement celles de sa maison, gardes du corps, mousquetaires et chevau-légers, lui fissent honneur. Et il s'occupa de les organiser avec l'ardeur d'un jeune prince qui débute à la guerre. La plupart des officiers qui servaient comme soldats dans la compagnie de M. de La

Vallière furent employés pour former les cadres de corps nouveaux; la compagnie fut réduite à deux cents « maîtres », recrutée parmi les plus beaux hommes de quatre autres compagnies. Cette diminution d'effectif se trouvait largement compensée par deux faveurs importantes. « Pour vous témoigner de plus en plus la confiance que j'ai en votre zèle pour mon service, écrivait le roi à M. de La Vallière, je vous fais capitaine-lieutenant de ladite compagnie, vous donnant en cette qualité le rang de mestre-de-camp du jour de votre commission. » En même temps, le roi se chargeait lui-même de remonter et d'équiper la nouvelle compagnie.

Une correspondance personnelle s'engageait à ce propos entre le roi, avide de tout faire par lui-même, et M. de La Vallière, ravi de profiter des bonnes dispositions du monarque : « J'ai bien de la joie d'apprendre, lui écrivait Louis XIV, le 16 novembre, que la compagnie de mon fils est en aussi bon état que je pouvais désirer. Il n'est pas besoin de vous dire qu'il faut employer tous vos soins afin de l'y maintenir. Vous savez combien cela importe à l'envie que vous avez de faire quelque chose d'éclat si l'occasion s'en présente. Je souhaite de bon cœur que vous la trouviez bientôt, étant très persuadé qu'il ne tiendra qu'à vous que le succès ne réponde pleinement à mes espérances. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur le marquis de La Vallière, en sa sainte garde. » Et, quelques jours plus tard, le 21 novembre : « ... Je vous enverrai des justaucorps bleus à boutons d'argent, des écharpes blanches, des housses toutes semblables les unes aux autres et des chapeaux bordés d'argent pour les deux cents cavaliers, mais il faut de votre côté que vous fassiez tous vos efforts pour que la compagnie ne paraisse point changée par ce renouvellement. Enfin je vous recommande d'y apporter tant de soins, d'application et d'industrie que, lorsqu'elle reviendra, je n'y trouve nulle différence, si ce n'est par le mérite et l'honneur qu'elle aura acquis sous la conduite d'un chef dont je n'attends rien de médiocre. »

S'entendre ainsi louer par le roi en personne, c'était plus qu'il n'en fallait pour que M. de La Vallière se crût un haut personnage. De nature, il n'était pas modeste. Tandis que, à l'occasion de la mort de la reine-mère, son chef, M. de Pradel,

transmettait à Louis XIV, par l'organe de Louvois, de respectueuses condoléances, le marquis de La Vallière jugea bon de témoigner directement au roi de quelle tendresse demi-fraternelle il nuançait le respect dû au souverain. « Monsieur le marquis de La Vallière, lui répondit le Roi, ce que j'ai souffert en perdant la reine ma mère, surpasse les efforts de votre imagination et, pour vous répondre en un mot, sachez que la seule main qui m'a porté un si rude coup est capable de l'adoucir. » Il semble bien que le roi qui n'aimait pas les familiarités — Lauzun, le comte de Guiche, le marquis de Vardes l'apprirent à leurs dépens — ait voulu donner au marquis une leçon qu'il méritait.

Toutefois, par un effet de son heureuse fortune, le marquis de La Vallière, le jour même où le roi lui adressait ce billet, accomplissait l'action d'éclat que lui avait souhaitée le souverain et qu'il avait demandé à M. de Pradel de procurer aux gentilshommes de sa maison et de celle de son fils : « Je croirais leur faire tort, écrivait Louis XIV, si je ne vous disais que j'entends qu'ils soient employés par préférence en tout ce qu'il y aura de difficile, d'extraordinaire, de périlleux et de fatigant. »

Le colonel Carp, officier du parti de Munster, s'était retranché avec huit cents hommes dans une forte position formée par le cimetière d'Oudenbosc ; la garnison franco-hollandaise, établie à Bois-le-Duc, marcha contre eux. M. de Tarente commandait les Hollandais, et M. de La Vallière, la cavalerie française. A la sommation qui leur fut faite de se rendre, les Munstériens répondirent qu'ils avaient de la poudre et du plomb pour se défendre. Une bataille assez chaude s'engagea où cavalerie, infanterie et artillerie manœuvrèrent si bien que, sur les sept ou huit cents hommes qu'il comptait, l'ennemi en perdit six cents, tant morts que blessés ou prisonniers. Parmi ces derniers se trouvaient le colonel Carp, un lieutenant-colonel, un major, trois capitaines et huit moindres officiers.

Ce succès alla aux nues. La *Gazette de France* conta tout au long la bataille et vanta en première ligne « la merveilleuse activité et conduite du marquis de La Vallière ». Le continuateur de Loret célébra comme de juste « la bravoure singulière » du capitaine-lieutenant et l'étendard qu'il avait

pris ; le comte d'Estrades, ambassadeur de France à la Haye, écrivit qu'il avait agi avec beaucoup de cœur et de résolution. Les Hollandais furent moins chaleureux. Mais, que pensa le Roi de l'action d'éclat? Nous ne le savons pas. La correspondance directe a-t-elle cessé entre lui et le marquis? Nous n'en avons plus trouvé trace. Est-ce une punition de la familiarité commise à la mort de la Reine-mère? Ou bien un effet de la disgrâce commencée de mademoiselle de La Vallière? Toujours est-il que le correspondant du marquis de La Vallière est maintenant le marquis de Louvois. Nous ne nous en plaindrons pas, car rien de plus piquant que le ton de ces lettres entre un ministre de vingt-quatre ans et un officier de vingt-trois. Sous l'amicale familiarité de Louvois avec un camarade de débauche, sous la volonté de satisfaire cet aimable garçon, frère de la favorite, percent çà et là le caractère impérieux du ministre, l'insolence naturelle de son humeur, un certain mépris qu'il professe pour ce parasite.

***

D'habitude Louvois badine, d'un ton où il y a plus de grossièreté que de grâce, se plaint des ennuis « d'une charge qui, dit-il, m'oblige à avoir commerce avec un aussi malhonnête homme que vous ». « Le sieur d'Obigny, écrit-il encore, est bien malheureux d'avoir votre recommandation. C'est un sûr moyen de n'obtenir nulle faveur. » Évoquant les parties de chasse d'autrefois, il plaisante la maladresse de son correspondant. « Si votre subsistance dépend de votre fusil, messieurs les Dauphins feront bien mauvaise chère. » Volontiers les lettres tournent court : « Je n'ai au surplus nulle nouvelle à vous mander et n'en suis pas fâché. » Ou bien : « Je ne répondrai point aux lettres que j'ai reçues de vous, elles sont si impertinentes qu'elles ne le méritent pas. »

D'autres fois, s'autorisant plaisamment de son grand âge et de ses fonctions, il entreprend de moraliser son jeune correspondant : « Je me réjouis pour votre salut de ce que l'on vous a tiré du lieu où vous étiez, parce que l'absence en ce monde guérit bien des choses. Le bienheureux Marcilly, que Dieu a appelé à une meilleure vie depuis quinze jours seulement, m'a chargé de vous faire un chapitre sur vos débordements

passés, desquels il dit qu'il a bonne connaissance. Je satisfais à l'ordre de Sa Béatitude, et, afin que vous ne vous en scandalisiez pas, je veux bien vous donner part d'une proposition qu'il m'a faite, qui était d'abandonner les affaires de ce bas monde pour ne plus songer qu'à celles de celui qu'on nous promet. Comme mon heure n'était pas encore venue, je me suis abstenu de suivre ses bons avis et me suis résolu de continuer à chercher à vous rendre mes services comme j'ai fait par le passé. »

Le « bienheureux » Marcilly, fils du maréchal de Schulenberg et courtier de madame de Sévigné près de Louvois, semble en effet avoir été, avec le marquis de La Vallière, l'un des compagnons de jeunesse et de débauches du jeune ministre. Ces parties fines d'autrefois sont, entre Louvois et La Vallière, l'objet d'allusions nombreuses, sinon toujours intelligibles. Louvois promet au marquis de l'informer « des sentiments et de la conduite des gens » et de mander ce qu'il apprendra. Il a soin de lui faire tenir « des nouvelles d'une personne qui lui touche le cœur ». C'est sans doute la « petite fille », dont Louvois parle ailleurs, à qui un Père théatin venait dire la bonne aventure et prophétisait « que beaucoup de gens l'aimeraient, aucun ne l'épouserait, et que cependant elle accoucherait d'ici un an et demi ». Par amour pour la demoiselle, La Vallière avait souffleté un chevalier duquel le père théatin affirmait qu'il était le plus grand fripon qu'il y eût au monde. — Le jour où se répand le bruit de la paix avec Munster, Louvois décrit l'inquiétude émue des dames de Paris à la nouvelle du prochain retour du marquis. « Elles appréhendent que les lauriers que vous avez cueillis en pays étranger ne vous rendent insolent dans le pays natal et que votre langue ne leur soit plus dangereuse que votre plume. Je leur ai assuré que les héros des siècles passés avaient autant de douceur pour les demoiselles que de fureur pour les ennemis, que vous marchiez sur leurs pas, que vous étiez un gentilhomme d'honneur et que j'étais votre caution. »

Bien que Louvois se déclare empêché d'écrire tous les jours des sornettes, il garde volontiers le même ton pour les affaires de service. Voici en quels termes il félicitait le marquis de son grand exploit :

« Je me réjouis avec vous de la bonne occasion que vous avez eue de tromper le public en défaisant le colonel Carp. Ceux qui ne vous connaissent pas vous croiraient brave en lisant les relations qui en viennent. Pour moi qui vous connais plus particulièrement, je vous crois plus étourdi qu'autre chose et je suis persuadé que le bon succès que vous avez eu en ceci vient plutôt du bonheur qui vous suit partout que de votre grande capacité. Les services importants que vous rendez à MM. les États (les Hollandais) ne me font point douter qu'ils ne vous récompensent comme vous le méritez et qu'ils ne vous rendent capable de devenir avec le temps bourguemestre de quelque bonne ville. La gratification qu'on vous a faite est au-dessus de votre mérite, mais elle est, comme je crois, peu capable de défrayer longtemps la table qu'on nous mande que vous tenez. »

Cette question « gratification » est, comme on devait s'y attendre, une de celles qui reviennent le plus souvent sous la plume du ministre. La réorganisation des chevau-légers du Dauphin avait été pour le marquis une occasion exceptionnelle d'émarger largement à la caisse royale. Bien que les frais d'entretien et d'équipement fussent d'habitude payés par le chef du corps lui-même, le roi, comme nous avons vu, avait pris ces dépenses à sa charge. Elles n'étaient pas minces, à en juger par la correspondance de Louvois avec M. de La Vallière, M. de Pradel et l'intendant Carlier, chargé d'ordonnancer les paiements. Les justaucorps bleus avec boutons d'argent, les chapeaux bordés, les « custodes de pistolet de drap bleu garni de mollet d'argent et de soie », les buffleteries promises par le roi sont l'objet d'une volumineuse correspondance où l'on voit bien que le ministre tenait à contenter M. de La Vallière. Il s'ingénie à faciliter l'échange des chevaux, le recrutement des hommes, à multiplier les petites commodités de toute sorte ; il recommande à M. Carlier d'en user largement avec le marquis. Prière toutefois à l'intendant, aussi bien qu'à M. Pradel, de se faire donner des reçus et d'avertir de temps en temps le ministre du degré où sont montées les dépenses. C'est qu'en effet Louvois n'a pas grande confiance en son protégé, auquel il écrit, après avoir donné l'ordre à M. Carlier de subvenir à l'achat des

chevaux nécessaires : « Il ne faut pas être un grand sorcier, pour deviner que vous ne fassiez, suivant votre louable coutume, un grand profit sur le maquignonnage. Dieu veuille pourtant que cette année vous soyez plus homme de bien que vous n'avez été durant toutes celles que vous avez passées. » Mais le roi et le ministre avaient beau se montrer faciles, M. de La Vallière était toujours en avant sur leur générosité. A telle requête qui passait les bornes, il fallait bien finir par dire non : « Ce n'est pas, lui écrivait Louvois, que je n'ai eu envie de vous procurer cet avantage, mais comme je ne fais rien sans le dire à mon maître, j'ai eu le déplaisir de savoir que, venant de vous envoyer douze mille livres de présent, vous n'avez pas besoin d'autres sommes ».

M. de La Vallière était de ces enfants gâtés qui deviennent plus exigeants à mesure qu'on leur cède davantage. Malgré toute sa bonne volonté, le ministre était obligé parfois de le rappeler à l'ordre. Un jour, le reproche fut sérieux. Non sans raison M. de Pradel s'était plaint que, à cause d'une pique d'amour-propre puérile, M. de La Vallière jugeât bon de cesser de l'informer de ses mouvements : « De quelque raison que vienne votre négligence, lui écrivit Louvois, je vous conseille de la réparer à l'avenir par une grande ponctualité à lui rendre compte de toutes les menues choses qui se passeront pendant que vous serez éloigné de lui. » Mais, pour dorer la pilule, il ajoutait : « Vous devez le faire, d'autant plus agréablement que vous y êtes engagé par reconnaissance, puisqu'on ne peut pas mieux parler d'un homme qu'il a fait de vous dans toutes les occasions où il en a eu lieu ». Et il terminait par une allusion aux pistoles à tenir de M. Carlier, et les plaisanteries coutumières sur les impertinences du marquis. On vit rarement supérieur « laver la tête » avec plus de formes à son subordonné. La correspondance de Louvois et de M. de La Vallière est sans doute un phénomène assez rare dans les relations de ministre à officier en campagne, surtout d'un ministre comme Louvois.

***

On conçoit que dans de telles conditions M. de La Vallière

trouvât fort à son goût la campagne de Munster. Fort de la faveur de sa sœur, et de l'amitié de Louvois, où sans doute cette faveur entrait pour quelque chose, trop insouciant pour s'affecter des rebuffades que lui attirait son humeur légère et empressé à en effacer le souvenir par d'adroites flatteries, gorgé d'argent, menant grand train et table ouverte, d'ailleurs brave, actif et avide de se distinguer, le marquis de La Vallière n'eut point trop à regretter les petites filles dont son ministre voulait bien lui donner des nouvelles ; il vécut alors les mois sans contredit les plus brillants de sa carrière de beau-frère pseudo-morganatique.

L'approche et puis la signature de la paix qui fut conclue à Clèves le 18 avril 1666 suscitèrent chez lui des regrets fort naturels qu'il manifesta au roi et au ministre. Il pensa s'en consoler par quelques prébendes nouvelles.

Il aurait bien voulu obtenir la capitainerie du Louvre, fonction aussi lucrative qu'honorifique, alors occupée par le maréchal de Schulenberg. « L'emploi est agréable », lui écrivait Louvois avec quelque ironie, en lui expliquant qu'il ne l'aurait point sans quelques difficultés. « Le maréchal est goutteux, j'en conviens, mais, comme il semble que les incommodités qu'il ressent tous les hivers soient des provisions de santé pour les étés suivants, j'appréhende que le successeur ne languisse encore un peu longtemps. » Le marquis n'était pas fait pour languir et renonça à ses espérances. Il reçut, en revanche, pour se distraire, l'autorisation, avant de rentrer à Paris, « d'aller visiter les villes de Flandre »... Ce fut pour lui, à ce qu'il semble, l'occasion de faire assaut d'extravagance avec son ami le comte de Guiche. Ils imaginèrent un jour pour attirer les yeux du public de se promener dans les travestissements les plus saugrenus sur le Vorhoot qui était la promenade principale de la Haye. Le succès d'ailleurs ne répondit pas à leurs efforts, et ils en furent pour les frais de leur médiocre plaisanterie.

Au retour, le marquis prit sa part dans les fêtes et revues qui furent données en l'honneur des troupes victorieuses. Mais, hélas ! s'il avait eu l'esprit observateur, il eût remarqué qu'en dépit des apparences la faveur de sa sœur avait passé le point culminant. Le printemps de 1667 vit presque en

même temps Louise devenir duchesse de Vaujour et son oncle évêque de Nantes; quant au marquis de La Vallière, il fut fait brigadier général. « C'est ainsi, observe M. Lair, que les grands congédient leurs domestiques quand ils ont cessé de plaire. »

Cependant, M. de La Vallière continuait à solliciter comme au plus beau temps de sa grandeur. Cette année même, 1667, la guerre de Dévolution lui offrit l'occasion de nouveaux exploits, mais nous ne savons rien de ses faits de guerre, sinon qu'il figura au siège de Lille. De ses dépenses nous sommes mieux instruits : « Je n'ai pas beaucoup de peine à croire, lui écrivait Louvois, que votre bourse est souvent fort vide; vous travaillez avec application et succès à un si bon effet. » Le ministre voulait bien encore s'employer à la remplir, mais au moins fallait-il que le marquis sollicitât de loin et ne vînt point jouer à la cour le personnage encombrant de quémandeur et de frère d'une favorite en demi-disgrâce. Or la cour, le lieu magique où s'obtiennent brevets, faveurs et pensions, exerçait sur M. de La Vallière, comme sur tant d'autres, une sorte de fascination. Il demandait sans cesse à être rappelé, se plaignait à sa sœur, insinuait à Louvois que Turenne lui-même, son chef, lui offrait un congé. « L'offre de M. de Turenne, lui répondait le ministre, est obligeante, mais à mon sens vous ne devez point l'accepter et moins encore songer à revenir en ce pays-ci que vers le carême. » Et le même jour, écrivant au marquis de Rochefort, Louvois l'engageait à faire comprendre à M. de La Vallière qu'il aurait tort d'insister. « Je suis persuadé qu'il ne peut rien faire de plus préjudiciable à ses affaires que de laisser penser au roi qu'il y ait songé. Je vous supplie de lui expliquer mon faible sentiment. » Quelles étaient ces raisons impérieuses qui faisaient écarter de la cour le brillant marquis? Si M. de La Vallière avait lu les lettres qu'au même moment Louvois écrivait à l'intention du marquis de Montespan et s'il avait pris garde aux honneurs extraordinaires que le ministre faisait rendre au comte de Vivonne, frère de la marquise de Montespan, peut-être aurait-il compris pourquoi l'on ne s'intéressait plus à lui. Ce n'était plus lui, c'était Vivonne qui était le frère de la femme aimée.

La campagne se prolongeait donc, aux côtés du marquis de Rochefort, capitaine de la compagnie des gendarmes du Dauphin, dont la présence à la cour était presque aussi peu souhaitée que la sienne propre : car si l'on ne voulait pas du frère de la maîtresse déchue, on n'y désirait pas davantage le mari dont Louvois lui-même serrait la femme de fort près et qu'une pluie de grâces et de douceurs retenait en de lointaines garnisons. En manière de consolation, ces deux intéressantes victimes des amours des puissants s'indemnisaient sur les fournitures. C'était du moins Louvois lui-même qui les en plaisantait agréablement. « On me mande, écrivait-il à M. de Rochefort, que M. de La Vallière et vous vous faites fournir des places pour M. le Dauphin. Je souhaite que vos chevaux s'en portent bien et que quelque jour vous ne soyez point recherchés pour avoir appliqué à votre profit ce qui devrait appartenir à l'équipage d'un si grand prince. »

Vers la fin de novembre, pourtant, la compagnie des « dauphins » fut rappelée de la ville d'Ath, et M. de La Vallière put revenir faire sa cour aux belles. Et sans doute elles eurent leur large part des 150 000 livres qu'il vendit sa compagnie à M. de Mérinville. Une fois de plus, la faveur royale répara les brèches de sa fortune. Au début de l'année suivante, il était promu mestre de camp du régiment de Dauphin-Cavalerie, créé pour lui. En cette qualité, il joua son petit rôle dans la campagne de 1668 où la moitié de ses hommes furent remontés de frais peut-être bien encore aux dépens du roi.

Mais voici le temps où, pour Louise de La Vallière, s'ouvre l'ère douloureuse ; de toutes ses fiertés, presque de toutes ses pudeurs de femme, elle paya la rançon de son bonheur passé ; par la volonté de son ancien amant devenu le plus tyrannique des despotes, elle ne demeura à la cour que pour couvrir par sa présence les amours du roi et de madame de Montespan. Dans cette situation délicate, il ne fallait pas qu'un brouillon de frère risquât par quelque algarade de troubler le bizarre arrangement, qui devait fermer la bouche à M. de Montespan et masquer aux yeux du monde le harem du Roi-Soleil. On résolut de l'éloigner. Il fut invité à se dépouiller de son régiment, naturellement moyennant finance, au profit de M. de Saint-Gelais. En compensation, on lui don-

nait un poste, honorable sans doute, mais qui décidément l'éloignait de cette cour autour de laquelle il ne pouvait se tenir de revenir papillonner. Le roi le nomma gouverneur du Bourbonnais :

« Louis, par la grâce de Dieu... Notre très cher et bien-aimé cousin le sieur maréchal d'Humières qui était pourvu de la charge de gouverneur et notre lieutenant général en notre pays de Bourbonnais s'en étant démis en faveur de notre cher et bien-aimé Jean-François de La Baulme Le Blanc, chevalier, marquis de La Vallière, nous avons eu d'autant plus agréable ladite démission que nous ne pouvons faire un meilleur choix que de sa personne pour remplir ladite charge, tant pour avoir les qualités requises et nécessaires pour la dignement exercer que pour la confiance que nous prenons en sa fidélité et en son affection à notre service, outre que nous sommes bien aise d'avoir cette occasion pour reconnaître ceux qu'il nous a rendus dans nos armées, étant capitaine-lieutenant de la compagnie de notre fils le Dauphin et en diverses autres rencontres, il a donné des preuves de son courage et de sa vigilance au fait de la guerre, ce qui nous fait espérer que nous aurons toute satisfaction de sa conduite... »

Les appointements étaient « de six mille livres ordinaires par chacun an ».

De sa carrière de frère de favorite, un tel office était pour M. de La Vallière une retraite plus qu'honorable. Ayant donc réalisé le prix de sa charge, il partit pour son gouvernement. Mais le miracle de son art de courtisan fut de n'y point demeurer confiné. Si la faveur de sa sœur fut l'occasion de sa fortune il apporta à soutenir celle-ci quelque chose de plus que l'adresse d'un intrigant vulgaire.

***

C'est en effet au moment où l'indifférence du roi pour la favorite déchue va jusqu'à l'insulte, — au moment où la chambre de Louise ne lui est plus bonne qu'à se faire débotter et poudrer devant elle avant de passer chez la Montespan, — que nous retrouvons son frère en pleine faveur auprès du ministre et correspondant avec lui sur le même ton d'affec-

tueuse familiarité. Ses relations avec les puissants lui permirent en 1673 de faire la campagne de Hollande aux côtés du duc d'Enghien, fils du grand Condé, et du duc de Luxembourg et même de jouer auprès de ce dernier le rôle d'une sorte d'aide de camp de confiance. Il profita de cette situation pour entrer en tiers dans la correspondance de Luxembourg avec le ministre. Bien qu'il y eût estime réciproque et amitié entre celui-ci et Luxembourg, leurs caractères, assez difficiles, n'étaient pas sans soulever entre eux de menues difficultés. M. de La Vallière s'entendit fort bien à tourner en plaisanterie leurs différends; il mandait au ministre, à demi à l'insu de son chef, à demi à sa connaissance, sur ce ton mi-respectueux mi-badin dont il usait avec les puissants, une foule de détails personnels fort irrévérencieux sur la personne et les occupations de M. de Luxembourg. « Je le surpris hier, conte-t-il avec complaisance, dans le plus vilain flagrant délit que l'on ait jamais trouvé un homme : sa maîtresse est à peu près aussi grosse, aussi grande et aussi vieille que madame de Toussy; en récompense, elle a le plus beau teint du monde et je ne peux mieux vous en dépeindre la perfection qu'en vous disant qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de madame Colbert. » Ces gauloiseries et d'autres où il est impossible de suivre le conteur étaient les bienvenues auprès du ministre qui s'empressait d'entrer dans la plaisanterie : « J'ai vu ce que vous me mandez de la maîtresse de M. de Luxembourg, j'ai eu envie de l'aller voir, ne trouvant rien de plus extraordinaire qu'une créature de cette figure: puisque cet homme-là est de si méchant goût, je ne veux de ma vie avoir commerce avec lui; ne manquez pas de le lui dire et tout ce qui pourra le fâcher, sur quoi je vous donne un très ample pouvoir. »

Une série de lettres plaisantent M. de Luxembourg, mécontent de ne pas « servir son quartier », c'est-à-dire d'avoir à renoncer à son tour de commandement en chef à cause de l'arrivée du prince de Condé : « Je ne savais pas, écrit Luxembourg à Louvois, que M. de La Vallière fût votre espion dans cette armée, mais je viens d'approfondir qu'il y sert dans ce noble emploi, l'ayant surpris en vous écrivant mille gentillesses sur mon chapitre; mais tant s'en faut que je lui donne

un démenti sur le chagrin que j'ai de ne pas servir mon quartier. » A quoi Louvois répondait en badinant que jamais le roi n'aurait pu lui épargner ce désagrément ayant appris « qu'il avait un commerce particulier avec M. de Lorraine et qu'il se prétend souverain de Luxembourg ».

Et La Vallière continuait à envoyer au ministre une chronique dont le duc d'Enghien non moins que Luxembourg faisaient les frais. Nul doute que Louvois n'apprît avec le plus vif intérêt « qu'il arrive tout présentement une voiture de deux très belles personnes que monseigneur le duc a fait venir de Paris; il y en a une blonde fort jolie et une brune qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'Espagnole qui était venue dans un caisson de Douai à Lille ». Mais que Louvois gardât pour lui un secret de telle importance : « Si monseigneur le duc savait ce que je vous ai mandé, il me dévisagerait. »

Au milieu de ces gentillesses, M. de La Vallière, fidèle à ses habitudes, n'oubliait point ses propres intérêts. Dans la même lettre où sont décrites ces deux aimables personnes, il trouve le moyen de glisser un *post-scriptum* relatif aux convenances de sa bourse. Et voici comment, un autre jour, il témoigne de son envie d'aller au siège de Maestricht :

« En peu de paroles, je vous dirai, monsieur, que j'aurais eu fort grande envie d'aller au siège de Maestricht, mais qu'étant parti de Paris comme devant être toujours avec M. de Luxembourg, je n'ai ni équipage, ni chose au monde pour être sur mes crochets et qu'ayant trente ans passés je n'ai pu me résoudre à aller camper sous la tente d'un vivandier, ce qui me fait demeurer ici, à moins, monsieur, que vous ne me conseilliez autrement...; s'il y a quelque circulation dans ce qui peut vaquer, vous vous souviendrez que j'ai un gouvernement à jeter à la tête de quelqu'un (son gouvernement du Bourbonnais), qu'il y a douze ans que vous me croyez votre serviteur et que je m'appelle

» LA VALLIÈRE. »

C'étaient là des sollicitations assez vagues. L'insatiable marquis en hasardait volontiers de plus précises :

« J'ai tant de besoin que le roi me fasse du bien et j'ai

une si forte envie de m'approcher de sa personne que je crois que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous rappeler très humblement de m'y aider de votre protection; si j'étais assez heureux pour être jugé digne de remplir la place de M. d'Artagnan, j'essayerais de si bien faire mon devoir qu'on y serait content de moi. » Mais M. de La Vallière eut le chagrin de ne point aller à Maestricht et d'apprendre que la place de capitaine de la première compagnie des mousquetaires, fort convoitée, était accordée au chevalier de Forbin. Ne doutons point qu'il n'ait accepté sa déconvenue avec la même bonne grâce qu'il mettait à demander. Il remit à plus tard ses espérances et cultiva ses utiles relations avec le duc de Luxembourg et avec le prince de Condé.

De ces dernières nous avons un témoignage particulier : la correspondance assez suivie qu'il adressa au prince, l'année suivante, de Franche-Comté où il fit campagne sous les ordres du duc d'Enghien.

Le prince de Condé suivait avec anxiété ces opérations décisives pour la carrière de son fils, qui avait l'honneur de servir sous les yeux du roi. M. de La Vallière se fit le courrier empressé des exploits du jeune prince; et il il apporta dans cette tâche cette aisance déférente, ce ton à la fois respectueux et familier qui lui réussissaient si bien auprès des grands. De la guerre et de la tactique, matières où il reconnaît de bonne grâce n'avoir point grande compétence, il ne donne qu'un résumé rapide où il intercale quelques détails propres à intéresser son illustre correspondant. Comme de juste, il parle du roi : « Il fait assez voir qu'il a un bon corps pour la guerre, car il se porte bien, Dieu merci, et fatigue plus lui seul que tout le reste de son armée, étant à cheval tout le jour et dehors toute la nuit, à la vue des attaques d'où il donne les ordres nécessaires. » Le marquis ajoute des réflexions plaisantes sur le temps qui est atroce, sur les difficultés de faire campagne dans deux ou trois pieds de crotte et d'eau, tant et si bien qu'il faut croire que ce sont les sorciers du pays qui effectivement font pleuvoir. Puis ce sont des nouvelles des uns et des autres; la liste des blessés et des morts; quelques bons mots; d'ailleurs dépourvus de toute méchanceté — notons cela chez un courtisan — par exemple

sur « l'air grave de M. de Navailles qui ne se déconcerte jamais dans la longueur de ses raisonnements ».

Mais c'est la santé de monseigneur le duc et ses exploits qui sont le thème préféré de l'adroit courtisan : « Tout a roulé jusqu'à présent sur la prévoyance et la vigilance de monseigneur le duc, et vous voulez bien que je vous dise que le roi en est très content et que tout le monde a approuvé, la critique n'ayant pas trouvé de quoi mordre; vous savez, monseigneur, que c'est une chose fort rare à la cour et à la guerre unies ensemble, et qu'un courtisan oisif et un homme de guerre chagrin sont très difficiles à contenter... M. le duc est l'homme du monde le plus soigneux et le plus prévoyant... Il joint à sa capacité l'esprit que le bon Dieu et vous lui ont donné; tout le monde se loue de son honnêteté; c'est un fort joli homme et digne d'être ce qu'il vous est. » S'agit-il de passer une rivière? Chacun découvre que M. le duc est bon marinier et dispose toute chose « tout aussi bien que si vous l'aviez destiné à être amiral ». En toute occasion, son courage est tel qu'il faut se féliciter de son départ prochain, « car, outre la consolation et le soulagement que sa présence vous apportera, j'appréhendais tous les moments du jour pour lui ». Et le prince, pris de sympathie pour un si aimable correspondant, répond sur un ton badin et affectueux, et M. de La Vallière s'en autorise pour, un jour, traiter de « gasconnade » telle phrase du grand Condé... Au reste, il n'oublie pas, comme on pense, ses petites affaires, et voici un *post-scriptum*, qui le prouve, bien que nous ne connaissions pas l'affaire à laquelle il est fait allusion : « Vous voulez bien, monseigneur, que je vous recommande la négociation de M. de Gourville, car je ne rattraperais de ma vie une affaire qui me fût si avantageuse et c'est une fortune à quoi je me flatte que vous soyez bien aise de contribuer. » Si peut-être, cette fois encore, M. de La Vallière n'eut pas gain de cause, la faute n'en fut certainement pas à son illustre protecteur.

***

Rentré peu après dans son gouvernement, M. de La Vallière dut reprendre ses fonctions officielles. Il eut à s'occuper,

pendant quelques semaines, de l'organisation de l'arrière-ban. Louis XIV, au moment où il se trouva pour la première fois aux prises avec presque toute l'Europe, avait fait revivre cette vieille coutume féodale, qui lui permettait d'appeler toute la noblesse sous les armes. Du reste, l'attitude des possesseurs de fiefs sous les drapeaux fut déplorable et l'on n'en eut pas plutôt encombré le maréchal de Turenne qu'il s'empressa de demander et d'obtenir leur renvoi.

Il ne paraît pas que le gouverneur du Bourbonnais ait mis beaucoup d'ardeur à surveiller cette levée dont sans doute il ne s'exagérait point l'importance. Il se fit même rappeler à l'ordre en raison de sa négligence. « Je ne puis m'empêcher de vous dire, lui mandait Louvois, qu'il aurait été à souhaiter que vous eussiez fait partir plus tôt l'arrière-ban des provinces de Bourbonnais et de Nivernais afin que Sa Majesté pût en tirer un plus prompt service. »

D'ailleurs le ton de la correspondance est bien changé entre le ministre et M. de La Vallière ; il n'y est plus guère question que d'affaires de service ; visiblement l'intérêt du ministre pour son ancien camarade s'est infiniment relâché, et M. de La Vallière est obligé de s'ingénier pour trouver des moyens de rendre à cet échange de lettres le caractère personnel qu'il s'efforce de lui conserver. Il n'y a guère qu'une histoire de perdreaux rouges, que La Vallière avait promis à Louvois, grand chasseur, et qu'il ne se pressait pas d'envoyer, où l'on retrouve quelque chose de l'ancienne familiarité. Les éternelles demandes de faveurs trouvaient un accueil de plus en plus froid : « Je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne comprends pas comment la mort de M. le marquis de Castries pourrait servir en quelque chose pour faire réussir ce que vous désirez... J'ai vu tout ce que vous me mandez sur la charge de M. de Vardes. Je ne manquerai pas de lire votre lettre au roi et d'appuyer vos intérêts autant qu'il me sera possible »... Et, un jour que La Vallière sollicite un congé qu'il comptait aller passer à la cour, Louvois l'invita, non sans sécheresse, à s'adresser ailleurs : « Comme votre gouvernement est du département de M. de Châteauneuf, c'est à lui qu'il vous faut écrire pour votre congé que je souhaite de tout cœur que le roi vous accorde. »

La correspondance cependant se termine sur un ton plus affectueux. M. de La Vallière envoya des truffes: il envoya les fameuses perdrix rouges; il put aller à Versailles; le ministre lui fit accueil et montra de l'intérêt pour sa santé.

Au fond de sa province, d'ailleurs, M. de La Vallière n'épargnait rien pour faire sa cour. Quand un personnage de marque, Seignelay ou le prince de Condé, passait à proximité, il était à leur service. Mais voici une rencontre singulière : au mois de mai 1676, deux femmes de qualité firent conduite jusqu'à Essonnes à madame de Montespan, qui allait prendre les eaux à Bourbon; l'une était la marquise de La Vallière, femme du gouverneur. Et quand madame de Montespan fut arrivée au terme de son voyage, le gouverneur, le propre frère de la pauvre Louise, « donna ordre qu'on la vînt haranguer de toutes les villes de son gouvernement ». Madame de Montespan refusa cet honneur.

Faut-il interpréter comme un manque de cœur l'empressement du marquis auprès de la favorite? A ce compte, trouverait-on un seul courtisan de ce temps-là qui eût du cœur? Rien ne nous autorise à croire qu'il ait manqué à l'affection et à la reconnaissance qu'il devait à sa sœur. Dans ses séjours à Paris, il allait la voir à son couvent de Carmélites. Une fois même, selon un récit du temps — et ce ne serait pas la moindre preuve du crédit qu'il sut se conserver — la reine Marie-Thérèse voulut lui donner la main afin qu'il fût autorisé à entrer dans l'intérieur du monastère. Ce fut Louise elle-même qui refusa cette suprême entrevue, contraire à la règle de la maison.

Peu de mois après qu'il eut fait sa cour à madame de Montespan, le brillant marquis prématurément termina ses jours. Les périphrases les plus enveloppées ne sauraient décemment exprimer le caractère du mal qui l'emporta. A ses lecteurs un historien aujourd'hui doit plus de ménagements que madame de Sévigné n'en mettait pour dire les choses à sa fille. M. de La Vallière expira à Paris le 13 octobre 1676, âgé de moins de trente-cinq ans. Le roi fit dire à mademoiselle de La Vallière « que s'il était assez homme de bien pour voir une carmélite aussi sainte qu'elle, il irait lui dire la part qu'il prend à sa perte ». La sainte carmélite pleura

son frère : « Mon frère, écrivit-elle au maréchal de Bellefonds, est mort très promptement et dans un âge où l'on peut vivre longtemps selon les apparences. Que vous dirai-je là-dessus des bontés du Seigneur? Il m'a fait faire le sacrifice pleinement, ne comptant pour rien ce que je lui offre, comme en effet ce n'est rien, et me sentant, par la miséricorde du Tout-Puissant, prête, dans ce moment-là où la nature se montre très vive, à lui sacrifier de ma propre main ce que j'ai de plus cher au monde, si c'était sa sainte volonté. »

De la femme du marquis qui avait tenu si peu de place dans sa vie, nous savons seulement qu'elle lui survécut de longues années. Elle lui avait donné deux fils, Charles-François et Maximilien-Henri. L'aîné fit une assez belle carrière militaire et hérita de mademoiselle de Blois, la fille légitimée que Louis XIV avait eue de madame de La Vallière. Le marquis avait également deux filles : l'une épousa M. de Choiseul et l'autre le marquis de Brossay. Toutes deux firent parler d'elles plus qu'il n'eût fallu. Là encore sœur Louise dut intervenir. Elle était décidément ce qu'il y avait de meilleur en son frère.

***

Telle fut la carrière de Jean-François de la Baulme Le Blanc, marquis de La Vallière. Frère d'une illustre sœur il fut : tel il demeurera dans l'histoire. C'est un titre qu'il sut largement monnayer, mais, pour être juste à son égard, il faut regarder autour de lui. Les premières années du règne de Louis XIV furent une époque de jeunesse exubérante, d'appétit désordonné vers toutes les jouissances, vers la gloire comme vers les plaisirs, vers l'amour, vers l'aventure. Avec Mazarin et Anne d'Autriche disparaissait la génération vieillie et défiante qu'avaient attristée les troubles de la Fronde. Avec le roi de vingt ans surgissait une génération nouvelle avide de vivre. Aux reproches de sa mère malade, Louis XIV se confessait pécheur, mais déclarait n'avoir pas la force de se repentir; et, pendant l'agonie même d'Anne d'Autriche, les fêtes ne cessèrent pas. De cette jeunesse ambitieuse, brave, vaniteuse, et toute éprise de plaisir, Jean-François de La

Vallière ne fut pas un des personnages les plus distingués; il n'en fut point non plus un des plus méprisables. Élevé à être courtisan, il le fut passionnément, mais avec bonne humeur et sans bassesse. S'il eut des vices et s'il exploita ceux de son roi, il eut d'aimables qualités. Son mérite, sans être éclatant, put justifier quelques faveurs. Louvois, Turenne, Luxembourg et Condé le traitèrent avec amitié. Sa mort prématurée fut une expiation. Accordons à sa mémoire un peu de l'indulgence que les prières de sœur Louise de la Miséricorde ont implorée de Dieu pour ce frère qu'elle aimait et qu'elle pleura.

J. LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

LA

CHEVAUCHÉE AU GOUFFRE[1]

— SEDAN —

VII

A travers le plateau balayé d'un remous de panique, un autre officier de Wimpffen errait à la recherche du général Douay. Le commandant du 7e corps, à ce moment, s'apercevait avec rage que le calvaire était abandonné. Les divisions Pellé et L'hériller, sur l'ordre de Ducrot, dont presque tout le corps débandé s'amassait vers le bois de la Garenne, esquissaient à peine, loin encore, leur mouvement. Et, sur la crête si précieuse, déjà les fantassins allemands s'échelonnaient.

Douay n'a sous la main que les débris de la division Dumont, qui, tout à l'heure envoyée vers Lebrun, a reflué, désorganisée en route. Impossible d'utiliser Liébert, qui, rivé à la pente de Floing, s'y maintient désespérément. Douay, au devant des bataillons confondus, qui courent en désordre, parmi des irruptions de cavalerie en quête d'un coin sans obus, s'élance. Pêle-mêle, il rallie quelques centaines d'hommes, des zouaves, des turcos, des chasseurs à pied, des lignards, jusqu'à des artilleurs et des cavaliers démontés. Des clairons sonnent. Des drapeaux flottent. Ce n'est pas tout que d'arriver au

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

calvaire, il faut y rester. De tout le cercle de hauteurs fatales, les canons d'Iges, du Hattoy, de Saint-Menges, de Villers vomissent la mitraille. Une émotion, un frisson de déroute traversent la colonne confuse. Elle se désagrège. Arrêter ces fuyards, inutile. Mais on peut en rallier quelques-uns. Les généraux se multiplient autour de Douay ; il parcourt les groupes, invoque l'honneur du drapeau, le souvenir de la patrie. Deux ou trois bataillons se reportent en avant, vers la crête. Ils attendent, anxieusement courbés, l'arrivée des canons. Doutrelaine, de sa haute taille, les domine, de son sang-froid les contient. Les pièces arrivent au galop, alignées, superbes. A peine en batterie, dès la seconde volée, elles sont démontées, servants tués, caissons broyés. Définitive, la déroute se lève ; d'Illy, de Givonne, des masses éperdues, criblées par l'implacable grêle, se précipitent, elles tournoient dans les bois de la Garenne, roulent vers Sedan. C'est alors que l'envoyé de Wimpffen rencontre Douay, lui remet le billet : « Je me décide à percer... » Le commandant du 7ᵉ corps haussa les épaules : il n'avait plus que trois brigades sans munitions. Tout ce qu'il pouvait faire était de les retirer du champ de bataille.

Wimpffen, à l'autre bout, devant Balan, ignorant ce qui se passait au 7ᵉ et au 1ᵉʳ corps, avait réuni ce qu'il avait pu trouver de troupes en état de combattre, un amalgame de 4 à 5 000 hommes, qui, lancés aussitôt à l'attaque du village, bousculaient les Bavarois, les repoussaient jusqu'aux dernières maisons. En même temps, des fractions de la division Lartigue, les débris de la division Goze et de la division Granchamp, avec quelques pièces, soutenaient cet effort, en face d'Haybes; ils étaient bientôt rompus à leur tour, rejetés à Fond-de-Givonne.

Sur les trois faces de la bataille, deux, à l'est, au sud, étaient irrémédiablement enfoncées. Le 1ᵉʳ corps, délogé de toute la ligne de la Givonne, le 12ᵉ tapi derrière Fond-de-Givonne et Balan, n'étaient plus que bandes disparates, qui, mêlées à l'émiettement du 5ᵉ et aux fuyards de la division Dumont, tourbillonnaient éparses. Seule au nord, sur la crête de Floing, la division Liébert s'acharnait, à demi brisée, tenace encore. Saxons et Prussiens, maîtres d'Illy, la débordaient à

droite. Mais le plus furieux assaut, maintenant, montait de la gauche. Comme si ce n'était pas assez des quatre cent vingt-six pièces qui en tous sens enfilaient le plateau, toute l'infanterie du Prince Royal, coulant à flots noirs du défilé de la Falizette, s'était avancée le long de la Meuse, et, dès onze heures, occupant Floing, au bas du mamelon, poussait sur le haut ses tirailleurs, ses compagnies, ses bataillons. S'élevant pied à pied, sur les pentes en gradin, ralliés vingt fois aux cris de leurs porte-drapeaux, ils allaient atteindre bientôt la crête du nord; ils couronnaient déjà la crête de l'ouest, établis des jardins supérieurs de Floing aux premières maisons de Cazal. L'air embrasé n'était qu'un long déchirement; les balles bourdonnaient comme de sifflants essaims de guêpes; éventrée, fouillée, on eût dit, sous le choc incessant des obus, que la terre bouillait. Il était deux heures, et l'on se battait depuis l'aube; Liébert allait fléchir.

C'est à ce moment que l'officier d'ordonnance de Ducrot, près de la Folie-Noël, abordait Margueritte, lui faisait connaître ce qu'on attendait de lui : l'artillerie, l'infanterie ne pouvaient plus rien : à la cavalerie de donner, pour faire diversion du côté de Floing, percer les lignes prussiennes.

Les trompettes sonnèrent. Avec un élan de curiosité, la division s'enlevait à cheval. Aussitôt elle sut que l'on confiait aux chasseurs d'Afrique la mission de faire trouée vers le nord. Au soulagement d'agir se mêlait la conscience du péril surgi, inévitable. En colonne serrée, au pas, les régiments remontèrent; ils suivaient un pli de terrain entre la langue boisée du plateau d'Algérie et la verdure compacte des bois de la Garenne : goulot étroit, d'où entre les deux massifs d'arbres on débouchait. Le ravin de Fraîcheau, bordant l'Algérie, allongeait, immédiatement à gauche, vers la Meuse, sa pente incurvée. Puis, c'était le dos d'âne, parallèle, du long mamelon de Floing, dont là-bas, à l'extrémité plongeante, on apercevait les hauts peupliers, surplombant les toits du village. Ensuite, en avant, c'était l'endroit où l'on avait stationné le matin, près de traverser la Garenne, puis la coulée du Fond-du-Loup, obliquant aussi vers la Meuse, entre Floing et le Hattoy; par delà bombait, barrant l'horizon, la croupe d'Illy avec

son calvaire bas sous ses deux arbres ronds, au-dessus desquels montait en volutes la grande fumée de Fleigneux.

Robert jeta sur le paysage en feu un regard qui ne voyait pas. Du ciel caché par un voile dense tombait une clarté rousse ; on baignait dans une chaleur d'étuve. Une indéfinissable odeur de viande humaine et de poudre se fondait à l'âcre relent des chevaux. Robert, que la disparition de Livournet, de Cambroche, avait attristé plus que l'horreur des blessés et des morts, ne s'émouvait plus à l'affreux spectacle, toujours renouvelé, du sang coulant sous mille formes, chair tailladée, entrailles à nu. Dans l'insouciance de ses vingt ans, hébété de fatigue, il était cependant lucide, enfiévré comme par le pressentiment d'une grande chose. Quelle? Il ne savait pas. Ce n'était pas la mort : elle lui eût été odieuse, et d'ailleurs un fatalisme obscur lui disait qu'il ne mourrait pas. Rarement même il songeait à ses parents. De son adolescence gaspillée à tous les plaisirs, de sa vie nouvelle, mûrie par le mâle et simple enseignement, de son avenir illimité, débordant de chances heureuses, de tout son être plein de sève, une force confiante émanait. Il était jeune.

Comme la division tournait dans le ravin de Fraîcheau, le peloton s'arrêta au bas de la pente, contre un boqueteau, sur le versant du mamelon de Floing. Au-dessus d'eux, l'infanterie, couchée, tiraillait.

— *Pied à terre!* — ordonna M. de Marles.

Et appelant les officiers de l'escadron, il leur commanda de passer dans les rangs pour faire resserrer les sangles, assurer les paquetages: on allait charger.

A ce moment, comme les numéros pairs rentraient dans les intervalles, — car cette vieille troupe se comportait au feu comme à l'exercice, — Robert fut ébahi de voir se glisser, entre Corsaire et Sidi-Brahim, Pistolet secouant sa houppette, et, en selle, Cambroche qui portait sa main enveloppée de toile, dans l'ouverture de sa veste.

— J'ai bien l'honneur!... dit le Parisien.

Wahl et Robert, stupéfaits, joyeux, lui reprochèrent d'avoir quitté l'ambulance. — «Ah! la! la! Trop sale garnison! On y claquait plus qu'en plein air. Ces satanés médecins vous coupaient tout. Un peu plus, sa main y passait, et le reste!... Et

puis quoi?... Maintenant il n'était plus bon à rien. Réformé, congé n° 1. Alors, puisqu'il était son maître, il avait bien le droit de se ballader, de venir rendre visite aux amis. On ferait un brin de route ensemble. Il était un monsieur, à présent. Son sabre, un cure-dents! Et pour le rata, midi sonné! Fini de frire. Il allait passer la consigne à Wahl, regarderait les autres... » Dans sa blague, crevait une amertume. Infirme, lui, leste comme un singe! Qu'allait-il devenir dans la vie, privé de ce métier militaire, où, qualités et défauts, il s'adaptait si bien. Le vieux lien le ramenait à ses compagnons, à cette tribu dont si longtemps il avait été la gaieté, l'inépuisable ressource. Est-ce qu'il allait les quitter, dans un moment pareil?... Et si fort était ce sentiment de camaraderie, que Wahl et Robert, trouvant son retour très naturel, en ressentaient un réchauffant plaisir. Il n'y avait plus que Livournet qui manquât! Gerboz et Pirard s'étaient approchés, et dans tout le peloton une bonne humeur courait : « Sacré Cambroche, qui revenait pour se faire casser la figure!... »

Mais M. Taillefer commençait son inspection. Il arrivait à Wahl, jeta sur l'Alsacien un regard sommaire : avec lui, on était tranquille. Le vieux brisquard était toujours à la hauteur, faisait son « fourbi » non par souci des chefs, mais pour lui. Son visage avait sa sérénité coutumière. Noir, déchiré, poudreux, à la tête de son cheval, il était aussi irréprochable que si M. Taillefer eût passé dans la chambrée, à Blidah, au pied des lits. Riche de sa seule paye, digne dans son obscurité, peu coureur, et ne tirant sa bordée qu'aux grands jours, Wahl exécutait avec une ponctualité intelligente, les détails les plus minutieux de cette existence presque monastique, où, comme les cloches de couvent, les sonneries de quartier règlent les actes en commun. Et ce servage, dans sa loi stricte, n'avait rien d'étroit, égayé par une liberté virile, rehaussé par une abnégation qui ployait chacun à l'intérêt de tous, tribu, peloton, escadron, régiments, pour ce haut idéal, le service de la patrie. L'âme simple de l'Alsacien s'y mouvait à l'aise. Rien dans la marche au gouffre n'avait depuis quinze jours ébranlé son assurance, un instant troublée par le spectacle de l'Empereur à Doncourt. Mais, depuis ce matin, tant de visions terribles l'entouraient, qu'une tristesse inconsciente, qu'il refoulait,

s'était infiltrée en lui, malgré lui. Que se passait-il ? Qu'est-ce que c'était qu'une bataille comme ça ? Il lui semblait que toute sorte de vieilles habitudes, ce qui avait été sa vie, craquait. Est-ce qu'on touchait à la fin de l'Empire, à la fin du monde ? Mais toutes ces pensées-là n'étaient bonnes à rien. Calme, il regarda bien droit M. Taillefer.

En reconnaissant Cambroche, le lieutenant eut un sourire, qui retroussa sa moustache blanche, montra ses canines pointues. Colère, sanguin, l'officier se déridait rarement. Son équité était toujours maussade, respectée cependant parce qu'il ne boudait pas sur la peine, parce qu'il aimait en les bousculant ses chevaux et ses hommes ; et puis, un gaillard ! S'il avait souri à Cambroche, c'est qu'il était content. Et, par une attention délicate, pour prouver au mutilé qu'il le trouvait bon quand même, il l'inspecta sur toutes les coutures, remit sans rien dire la gourmette de Pistolet sur son plat.

Planté devant Robert, dont il appréciait les aptitudes, mais qu'il bourrait néanmoins, par système, il s'esclaffa :

— Et vous, le bleu ! Vous n'allez pas vous présenter ficelé ainsi devant les Prussiens ! Vous avez l'air d'un colon... remontez-moi cette ceinture !

Et tout le monde, moins Robert humilié, furieux, se divertit sans méchanceté, parce qu'en pareil moment la semonce était drôle.

M. Taillefer continuait ; il arriva devant un cheval dont le voisin tenait la bride. C'était Méandre.

— Où est Pirard ? demanda-t-il, grognon.

Apercevant l'ordonnance en train de brosser, devant le peloton, Biskra plaqué de sueur et de poussière, il eut un léger haussement d'épaules : ce Pirard ! avec ses manies de soin et de propreté !... Il ne s'attarda pas devant Gerboz, lui dit seulement, — comme il était aimable aujourd'hui ! — d'une voix cordiale :

— Eh bien, trompion ! J'espère que tu vas nous détacher ça de première !

L'homme des sonneries fut flatté. Avec plus d'instruction, il fut devenu maréchal des logis trompette. On reconnaissait, à l'éclat, au mordant du cuivre, son coup de langue. Il avait une façon à lui de soutenir les notes, un rythme si nerveux

que, parmi dix autres, on pouvait dire : « C'est Gerboz qui souffle ». Depuis le ralliement derrière la Garenne, il était sombre, n'avait pas dit une parole. Que pensait-il, à traverser ces champs pleins de cadavres, ce va-et-vient de civières, ce galop de fuyards parmi des voitures renversées? Son visage aux traits rudes, qui sous le hâle semblait comme un métal grossier, restait empreint d'une concentration énigmatique. Était-il ému, dans son âme aux idées lentes, par cet écroulement irrémédiable d'un passé où d'instinct, comme Wahl, il s'était laissé vivre. Ou ne subissait-il qu'une stupeur physique?... Quand, après la dernière halte, il avait su qu'on avait besoin d'eux, son front bas et morose s'était éclairé ; à mesure qu'on remontait au combat et que renaissait l'espoir de parler à nouveau, de lancer, entre toutes les notes, celles qu'il préférait pour leur griserie, cette clameur précipitée de la charge, le trompette, rasséréné, attendait avec une patience grave.

— Et vous, Roger, ça va-t-il? demanda M. Taillefer.

Le « marchi » eut un sourire triste, et avec cette volonté qui lui faisait dompter son mal :

— Il faudra bien.

M. de Marles, qui lui aussi était descendu de cheval, et, le front contre le faux quartier de sa selle, avait ressanglé son alezan, caressa longuement la bonne bête. Il l'avait naguère dressée avec amour; c'était maintenant, après cette rude campagne, mieux qu'un serviteur, un ami. Ce matin, dans le corps à corps de la charge, le souple et le nerveux pur sang lui avait sauvé la vie, si docile, d'une intelligente obéissance. Machinalement, le capitaine prolongeait sa caresse, la main attardée à l'encolure, les yeux absents. S'en tirerait-il aussi heureusement tout à l'heure?... Un pressentiment lui disait que non. Il était résigné, son offrande reportée à Dieu. Rien, depuis qu'il avait fait dire à la Berlière une messe pour l'officier qu'il avait tué, ne chargeait sa conscience. D'un coup d'œil, il embrassa la centaine d'hommes qu'il avait à conduire. Du moins, tomber à leur tête était encore une consolation. Il ne s'agissait plus que de bien finir. La gorge serrée pourtant, M. de Marles, hautain, regardait l'horizon d'où le signal allait venir.

Margueritte, laissant ses brigades aux ordres de Galliffet et

de Bauffremont, avait piqué des deux avec son escorte. Il rencontrait à mi-route, après avoir serré la main du général Liébert, Ducrot qui venait lui-même pour le guider sur le plateau. Tout deux s'avancent au delà des batteries démontées; alors, montrant le feu des fantassins allemands, Ducrot ordonne :

— Vous allez charger par échelons, sur votre gauche, cette infanterie, qu'il faut absolument arrêter, ne fût-ce que quelques instants, pour reformer la nôtre... Après avoir balayé ce qui est devant vous, vous vous rabattrez à droite et prendrez en flanc toute la ligne ennemie.

Margueritte, froidement, considéra le cercle de flamme, et sans élever la moindre objection, salua. C'était son propre sacrifice, celui de la division entière, que le général Ducrot lui demandait. Ayant mesuré tout son devoir, il l'accepta, d'un cœur ferme.

Suivi de tous ses officiers, — le capitaine Henderson et le lieutenant Révérony, son aide-de camp et son officier d'ordonnance, le capitaine Fiévée, les lieutenants de Pierres, de Senneville, Pordelanne et Rey, les sous-lieutenants de Kergariou et du Bois-Guéhéneuc, — et, plus à distance, de son porte-fanion et de son maréchal des logis trompette et du fidèle Wurtz, l'ordonnance, — porteur de la longue-vue, — ainsi que de quelques chasseurs d'escorte, Margueritte, au grand galop de son cheval bai, gagnait la crête. Entre les boqueteaux qui prolongent le bois de la Garenne, et la masse d'arbres qui domine Floing, une maisonnette grise s'élève, dans cette partie du terrain qu'on appelle le Terme. Nom fatidique et qui eût frappé l'esprit du moins crédule, au rapprochement de cet autre nom, celui du plateau et du bois de l'Algérie, au pied desquels, dans le ravin, la division attendait le signal. L'Algérie, où tous avaient si longtemps vécu; le Terme, qu'un destin étrange dressait là, comme une borne!

C'est près de cette masure, prise de tous côtés par les Allemands comme point de direction, que, dépassant la crête, le général, pour examiner le découvert, s'arrêta. En avant de lui, le Hattoy, les hauteurs de Saint-Menges s'enveloppaient de rouge, dans un seul grondement. Par la trouée de la Falizette, suivant la courbe bleue de la Meuse, des bataillons noirs

et serrés s'avançaient le long des prairies, poussaient leurs flux grossissants vers Floing, dont, à l'extrémité du Fond-de-Loup, on apercevait les premières maisons. Sur les pentes même, irrésistiblement, les tirailleurs et les compagnies de soutien s'élevaient. Un terrain presque à pic, où des talus parallèles couraient en marches géantes d'escalier; des trous de carrière, et, dans le fond, près du ruisseau, des séchoirs à linge. A gauche, entre les arbres supérieurs de Floing et Cazal, toute la crête était garnie de mousquetaires agenouillés, debout, tirant sans relâche. Huit canons les soutenaient, et de l'autre côté de la rivière, les batteries d'Iges, furieusement, crachaient. D'en bas, de loin, on apercevait ce groupe qui, paisible, contemplait, se découpant en plein ciel. Une grêle de balles s'abat, s'acharne. Le général, longuement, s'est rendu compte. C'est le sacrifice total, inefficace. Du moins, ce ne sera pas un sacrifice inutile, puisque c'est à l'honneur de la cavalerie, à celui de l'armée qu'on s'immole. De tels dévouements portent leurs fruits. Un grand exemple survivrait, dans ce grand désastre... Et, se tournant vers ses officiers, le général donne l'ordre à quelques-uns de prévenir les régiments : on chargerait en colonnes par peloton, chaque régiment cherchant à percer, quel que soit le mouvement de celui qui le précède.

Comme les messagers rassemblaient leurs chevaux, partaient à toute bride, l'escorte entraînée fit demi-tour. Alors le général, redoutant que cette arrivée tumultueuse n'émût les troupes en chemin, la division même, cria :

— Pas si vite, messieurs, pas si vite!

Il les suivait au pas, longeant des lignards couchés, qui visaient mal, tiraient en l'air. Il leur conseilla le calme, les encouragea. A ce moment, un capitaine envoyé pour reconnaître le terrain, accourut :

— Sol défectueux, avec des excavations profondes.

Le général fit volte-face, murmura :

— Remontons voir.

Et, au galop, semant derrière lui une partie de l'escorte dont plusieurs chevaux venaient d'être blessés, pensif, il alla vers son destin.

Il venait d'atteindre, de dépasser la crête. Sur le versant,

les tirailleurs allemands, grimpant toujours, n'étaient plus qu'à cent cinquante mètres. Les balles, à sa vue, sifflèrent en trombe. Depuis le matin elles bruissaient si fort à ses oreilles qu'il ne les entendait plus. Il fit un à droite, pour regarder, là-bas, sa division, avant de prendre le parti suprême. Mais lourdement, d'une pièce, il s'abattit, face contre terre. Révérony, Henderson se précipitaient. Déjà le sous-lieutenant de Kergariou, plus près, avait sauté bas, couru au général, qui, d'un effort énergique, se remettait debout. Il avait la figure en sang, ne pouvait parler. Une balle, pénétrant par la joue gauche, ressortant par la droite, avait brisé des grosses dents, coupé une partie de la langue.

Soutenu par Révérony, Margueritte fit quelques pas. Mais, craignant qu'il ne s'affaiblît davantage, et pressé par l'ennemi, l'officier d'ordonnance lui demanda s'il pourrait se remettre en selle. Il fit signe que oui. Alors Kergariou offrit son cheval, une bête de troupe qu'il montait depuis le matin. Sur le petit arabe gris, Henderson et Révérony hissèrent le blessé qui, soutenu à droite par son officier d'ordonnance, à gauche par Wurtz, reprit la tête de l'escorte, consternée, muette. Le lieutenant de Pierres tenait en main le bai du général. Le cortège funèbre avançait lentement.

Là-bas, dans le ravin, la division, depuis longtemps prête, frémissait. Elle formait maintenant une longue ligne oblique, irrégulière. A droite, le 3e chasseurs d'Afrique; au centre, plus en avant, le 1er; ensuite, moins compacts, les deux escadrons du 4e; puis, en second, et dans cet ordre, la deuxième brigade : 1er hussards, 6e chasseurs, deux mille hommes immobiles, sur leurs petits chevaux blancs qui piaffaient, prêts à se détendre. Les rênes se raidissaient dans les mains de bride, nerveusement fermées. Assujettis par des dragonnes courtes, par des mouchoirs solidement roulés, les pommeaux de cuivre tremblaient sur les cuisses. Les lames courbes, au creux de l'épaule, luisaient. Si bronzés qu'ils fussent, ces cavaliers avaient senti en eux une émotion grandir. L'heure était venue. Instant solennel : personne ne parle, un silence de mort règne dans les rangs; les chevaux mêmes semblent comprendre.

Sous les vestes bleues, où en souvenir des campagnes passées des médailles épinglaient leur effigie, sourdement bien des cœurs battaient. Les plus braves repassaient leur vie. Tous, songeant aux fastes glorieux, évoquaient l'image de ce qui avait fait leurs régiments illustres. A leur poste d'honneur, en avant des hommes, les officiers redressaient le buste. Vieux visages basanés, jeunes figures fières, sélection d'élus, dont, en échange, l'apanage était de tomber les premiers, sur la ligne de bataille.

L'attente se prolonge. Cette vieille cavalerie revoit, frissonnantes à d'anciens soleils, les lettres symboliques, les noms de victoires, que tant de fois elle a suivis, dans le pli volant des étendards. Les aigles absentes, devant tous les yeux, surgissent : au bout des hampes dressées claquent, frangées d'or, les trois couleurs ; et tous, en leur cœur, saluent le lointain emblème auquel si souvent, dans les prises d'armes, ils ont, au ban des trompettes stridentes, présenté le sabre. C'est pour ces signes sacrés, incarnation de la patrie, qu'ils mènent depuis si longtemps une existence aventureuse, toute de privations et de dangers. C'est pour se montrer dignes de l'âme endormie dans ces lambeaux de soie que, sans regret, ivres, farouches, ils vont s'élancer, à cette heure unique où s'épanouit le meilleur d'eux-mêmes, de cette vie d'humbles dévouements, d'abnégation simple. Le spectre qui, dans les survivants de Reichshoffen, au défilé de Stonne, leur avait montré l'avenir, se levait impérieusement auprès d'eux. C'était le moment de profiter de la leçon.

D'autres régiments sont encore là, non loin d'eux, hussards, lanciers et cuirassiers d'Ameil, de Salignac-Fénélon et de Bonnemains, car de tous côtés, la cavalerie afflue, massée par Ducrot, pour élargir la trouée, derrière la division Margueritte.

A l'escadron de Marles, tous les yeux, tendus vers la crête, guettaient. Robert, qui ne pardonnait pas à M. Taillefer sa plaisanterie, était en train de marmonner : « Un bleu ! je lui ferai bien voir ! » Gerboz, la trompette aux lèvres, le regard brillant, n'attendait qu'un geste. Toute la division était en suspens, rivée à la ligne de terre nue qui, vide, se profilait.

Soudain, on vit apparaître, descendant le versant, le groupe des trois cavaliers, suivi de l'escorte. On reconnut le général : un murmure aussitôt s'éleva. De proche en proche la rumeur s'étendait; une commotion de stupeur, vite changée en désespoir. Les yeux étincelèrent de rage. Au pas, le groupe longeait le front du 1er chasseurs d'Afrique. Margueritte, rassemblant ses forces, se retourna, et, tendant le bras dans la direction de l'ennemi, articula des syllabes rauques :

— En avant !

Debout sur leurs étriers, les chasseurs hurlèrent :

— Vive le général ! Vengeons-le !

Alors, tandis que le morne cortège s'éloignait, les cris grandirent. Il y eut quelques instants d'une exaltation folle. Cependant le blessé, se dirigeant vers l'ambulance Dumoutier, venait d'atteindre le fond du ravin, quand le capitaine Henderson, après lui avoir parlé, s'adressa au lieutenant de Pierres :

— Donnez-moi le cheval que vous avez en main et allez dire au général de Galliffet de prendre le commandement de la division.

Passant à côté du 1er hussards, massé au bas de la pente, le lieutenant de Pierres remontait bride abattue. Au 1er chasseurs, hommes et chevaux ne tenaient plus en place. On attendait le retour du colonel, parti prendre les ordres de Galliffet. Enfin il reparaissait. L'exaspération était au comble. Alors, emporté par l'élan du régiment entier, Clicquot éleva sa lame, dans un moulinet, et, de toute sa voix, commanda :

— Chargez !

Les sonneries éclatèrent. Les notes stridentes, pressées, haletantes, dévidant leur rythme lugubre, s'envolèrent, couvertes par le retentissement des galops. Dans un vent furieux, penchés sur l'encolure, les cavaliers allaient sans voir, leurs mains crispées sur la poignée du sabre. Des mottes de terre leur labouraient le visage. Du fond de leur âme, ils hâtaient le moment de s'abattre sur l'Allemand, de frapper. Une soif de meurtre, faite de sentiments complexes, humiliation de la défaite, âpre désir de revanche, douleur du chef perdu, les ruait dans le soleil et la poussière, les obus et les balles. Sans souci de ceux qui tombaient, par bonds et par sauts,

piétinant aussi des cadavres, ils savouraient l'ivresse éperdue de la course, le vertige du gouffre. Derrière, autour, au-dessus d'eux flottait un grand nuage, élevé de la terre rougeâtre, étincelant des mille éclairs des sabres, et d'où sortait une clameur sauvage. Partis successivement, les escadrons au loin se confondaient, sous les yeux de l'infanterie qui par endroits leur avait fait place, cessait de tirer, regardait.

L'escadron de Marles, capitaine sur la ligne des officiers, rangs des pelotons encadrés par leurs gradés à chevrons et médailles, avait, d'une furie de vague, débordé la crête, puis s'étalant sur la longueur du plateau, couru vertigineusement. Sur le bleu des vestes, dansait l'écume blanche des taconnets. Enfin, contre la barrière noire, toute zébrée de feu, le flot s'écrasait, dans un rejaillissement d'hommes sabrant et de chevaux cabrés. Puis, le jet rompu filait entre les trous, et, dans une chute brusque, de gradin en gradin, cascadait, s'abîmait. Plus rien qu'un ressac d'épaves, dans le fracas meurtrier.

Roger, à droite du peloton, cramponné aux crins pour ne pas tomber, toute sa force ramassée dans la main du sabre brandi, avait foncé, avec l'intense exaltation d'une souffrance telle qu'il ne la sentait plus. Le marchi, jaune et maigre au point qu'il semblait fantôme, était entraîné à toute vitesse, dans un allégement délicieux. Toute sa stoïque patience, sa surhumaine douleur si longtemps domptée, s'évanouissaient dans la récompense d'une extase sans limites. Il volait à la mort comme en plein ciel. Il eut cette fin heureuse du cavalier foudroyé dans son rêve : une balle au cœur, et ce fut tout.

La tribu, dans la dispersion du peloton, d'elle-même se resserra. M. Taillefer galopait devant. Au départ, comme un cheval pointait, il avait dit : « Le premier qui me dépasse, je lui coupe la figure ! » Pirard, fidèlement, le suivait. Robert, Cambroche, Gerboz et Wahl roulaient en bloc. Le trompette, l'embouchure aux dents, sonnait, sonnait toujours. Les notes haletantes s'époumonnaient, cessaient, renaissaient, jetant au cœur de ceux qui étaient proches une frénésie de joie et de mort. Toute la vie obscure et fermée, les longs silences de cette âme rude chantaient, s'essoraient en volées de grains sonores, fécondant au loin. Gerboz, haussé droit, paraissait

grandi, toute sa face illuminée, le coude haut, la trompette au vent. Dans l'atmosphère épaisse, les notes jaillissaient, poussaient leur triple reprise, l'élan, l'ahan de la charge.

Robert, quand son sabre s'était abattu, dans le choc n'avait vu que le reflet d'un casque; un coup de fusil lui partait à l'oreille... Puis, un saut où tout s'effondra. On chargeait donc dans le vide?... Il se retrouvait en selle, rattrapa l'étrier; Corsaire boitant passait entre des groupes de fantassins pelotonnés, tirant à bout portant. Et ce fut si rapide qu'il ne put frapper un second coup... N'empêche, il n'avait pas peur. Il eût voulu que M. Taillefer le vît... Il galopait avec d'autres, au hasard. Là-bas, dans le fond, des bataillons s'allongeaient, haies noires, banquettes infranchissables. Il était dans la plénitude de sa force, grisé de fièvre et de sang. Il éprouvait son étourdissement des chasses à courre, à Brévilly, ne pensait à rien. A peine s'il remarqua que Cambroche, resté seul près de lui, soudain n'était plus là.

Le Parisien, qui avait chargé, lame au fourreau, dirigeant Pistolet de sa main valide, tout à coup avait senti le cœur lui tourner. Il était par terre, au bas d'un talus, la cuisse brisée. Distinctement, n'ayant pas perdu connaissance, il vit des fantassins à vestes sombres, pantalons rentrés dans les bottes, accourir, baïonnette basse, et en même temps il s'aperçut que Pistolet était à son côté, tranquille, nez tendu, le flairant avec amitié, ses gros yeux étonnés sous la houppette. Cambroche lui dit :

— Sauve-toi, mon vieux!

Mais le cheval ne le quittait pas, lui léchait tendrement la main, l'air de dire :

— C'est une farce? Tu vas venir?

Les Silésiens leur tombaient dessus; l'un d'eux, à coups dans le ventre, larda Cambroche. Tordu, les yeux troubles, il eut le temps de voir Pistolet lever la croupe, se décharger d'une ruade, fuir. Les deux fers avaient défoncé la mâchoire du meurtrier, qui, sanglant, roulait. Et le Parisien, ricanant de plaisir, mourut.

M. Taillefer, à cent mètres de là, venait de bouler avec Biskra, le poitrail ouvert d'un éclat d'obus. Il se dégageait, tout meurtri. Déjà Pirard, dessellant l'étalon gris, reportait le har-

nachement sur Méandre, dont Wahl, pied à terre, tenait la bride. Sidi-Brahim, délesté, en profita pour se secouer avec un brimbalement joyeux d'étriers. Méticuleusement, très vite quand même, Pirard bouclait les contre-sanglons. Et quand M. Taillefer, crachant la terre, se brossant de la main, fut debout, le Normand simplement lui dit, présentant Méandre :

— Voilà, mon lieutenant.

M. Taillefer vit par terre la selle de Pirard, tout le cher fourbi de l'ordonnance, qui tenait à ses petites affaires plus qu'à sa propre peau. Et, saisissant l'étendue du dévouement, il ne dit que ce mot :

— Merci !

Mais, à peine mettait-il le pied à l'étrier, que Méandre, frappé d'une balle aux ganaches, hochait la tête en aspergeant le sang, se cabrait, partait comme fou, avec un hennissement de douleur.

Les trois hommes se regardèrent. Pirard, consterné, voyant disparaître le cheval, le sauveur, et la selle si précieuse du lieutenant, laissa tomber ses bras, gémit :

— Il n'y a pas de bon Dieu !

Mais Wahl, qui tenait toujours les rênes de Sidi-Brahim, sans hésiter les rejeta sur l'encolure, et, présentant son vieux compagnon, dit à son tour :

— Prenez, mon lieutenant.

La vie de M. Taillefer valait plus que la sienne.

L'officier, d'un signe de tête ému, — sa figure rougeaude devint écarlate, — accepta le don. Il s'enleva, repartit vers ses hommes. Mais, tandis que Pirard, courbé sous son harnachement, dont il ne voulait pas se séparer, regrimpait en courant la pente, Wahl empoignait aux crins un cheval sans cavalier, et sautant en selle à la voltige, continuait la charge.

Là-bas, sur le plateau, à peine le lieutenant de Pierres avait-il transmis au général de Galliffet le commandement de la division, le capitaine Faverot de Kerbrecht, aide de camp de Ducrot, apportait l'ordre de partir sans attendre. N'ayant pas d'officiers sous la main, Galliffet demandait à Ducrot un des siens, l'envoyait porter au colonel de Bauffremont l'ordre donné par le général.

Alors, presque en même temps que partaient les escadrons de tête du 1er chasseurs d'Afrique, Bauffremont de la seconde ligne passait à la première et, devant les hussards, dans le fond du ravin de Fraîcheau, s'élançait. Au même moment, à la droite de la division, deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, général de Galliffet en tête, se précipitaient. De toutes parts, rayant le plateau de leurs flots moutonnants, les charges volaient, dans une avalanche continue. On s'écrasait au but, on se reformait, on repartait. Les escadrons de queue fonçaient à leur tour : les deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique et le 6e chasseurs les derniers, à la voix du général de Salignac-Fénélon, dont les régiments allaient s'ébranler, sur la gauche de la division Margueritte. Une demi-heure, par toute la longueur du plateau, par les pentes de Floing, de Cazal, engouffrée sur les marches géantes, cascadant de gradins en gradins, se broyant aux carrières, la tempête roula ses rafales de chevaux. Des tas blancs de bêtes mortes, des tas bleus de chasseurs jonchaient les champs, à travers la poussière opaque. Derrière la division Margueritte, lanciers, cuirassiers de Salignac et de Bonnemains étaient entrés dans la mêlée. L'élan avait beau se renouveler, renaître de lui-même : on sabrait, on dépassait bien les tirailleurs, aussitôt aplatis pour éviter le coup ; ils se relevaient, fusillaient dans le dos; on s'écoulait encore entre les compagnies de soutien, à peine entamées, qu'on voyait de loin se rassembler au roulement des tambours plats, au cri d'annonce : « Cavalerie!... Cavalerie!... » On n'arrivait pas à la haie noire, à la banquette infranchissable des régiments intacts.

Enfin, aux environs du Terme, les trompettes des ralliements sonnèrent.

De toute cette magnifique division, alignée tout à l'heure dans le fond du ravin, il ne restait qu'un amas de bêtes fourbues, d'hommes méconnaissables. Au 1er chasseurs d'Afrique, le colonel Clicquot, onze officiers, deux cent soixante dix-sept hommes manquaient; au 3e, le lieutenant-colonel de Liniers, dix-neuf officiers, deux cent quarante-deux hommes; aux deux escadrons du 4e, onze officiers et quatre-vingt-quinze hommes ; au 1er hussards, le lieutenant-colonel de Gantès, dix officiers et trois cent seize hommes; au 6e chasseurs, six offi-

ciers et cinquante-trois hommes. Bauffremont avait eu deux chevaux tués sous lui. Les deux tiers de la division avait sombré.

Autour de Galliffet, impassible, échappé par miracle, élégant et superbe sur son alezan blanc d'écume, les cavaliers de toutes les paroisses se ralliaient. On voyait des débris mélangés d'escadrons, des tronçons de régiments reprendre forme. Quelques dolmans verts de chasseurs parsemaient le bleu des hussards et des chasseurs d'Afrique. Des bandes de chevaux sans maîtres arrivaient à fond de train, venaient d'instinct se recoller au rang. Beaucoup ruisselaient d'une mousse rouge. Ducrot, qui, l'épée à la main, avait essayé pendant ce temps d'enlever une brigade d'infanterie, renvoie à Galliffet le capitaine de Kerbrech. Il faut charger encore.

Galliffet désigne le terrain devant lui : une pente à pic, et plus bas, des carrières. Ducrot accourt, montre une coulée à droite, s'écrie :

— Encore un effort, mon cher général ! Si tout est perdu, que ce soit pour l'honneur des armes !

Avec un entrain magnifique, une foi communicative, Galliffet répond :

— Tant que vous voudrez, mon général ! Tant qu'il en restera un !

Avant la chevauchée suprême, les trompettes sonnent ; M. de Marles, sain et sauf, est en tête d'un petit groupe. Gerboz est là. D'une voix enrouée, il souffle ; le refrain du régiment s'envole : « *Paiera qui pourra !...* » On a payé.

Wahl est à côté de son ami Brunaud.

— Où c'qu'est mon lièvre ? dit le hussard.

Et Wahl revoit la patrouille de Grand-Pré, Brunaud tirant de son bissac le « Prussien » par les oreilles. La face grêle du hussard grimace, ce qui est sa façon de sourire. Tous deux s'embrassent du regard : ils vont danser ensemble le dernier branle. Pirard est sombre : il n'a pu retrouver M. Taillefer. Tout à coup, il pousse un sanglot :

— N... de D... ! voilà Sidi-Brahim !

Le vieux cheval, donné par Wahl au lieutenant, revient les étriers vides, sur trois pattes. La vision du lieutenant gisant,

mort bien sûr, atterre le Normand, que Robert console, à mots gentils. Mais on s'est élancé, le dernier galop fouette la terre, une poussière l'enveloppe. Des chevaux sans cavaliers rejoignent encore, chargent à côté des autres. Près de Robert, une bête qu'il connaît bien se range; ces gros yeux ronds, cette houppette... c'est Pistolet, sans Cambroche! Pour la dernière fois, la tribu diminuée bat d'un même cœur; le galop ivre fonce toujours, va s'effondrer au loin...

Quand Wahl sortit d'un évanouissement, il était couché dans un pli de terrain, près d'une source, seul; la trompette de Gerboz sonnait, distante. Il se releva, vit son cheval tué. Titubant, il fit quelques pas, et aperçut, pris sous son alezan, le capitaine qui râlait. Il se pencha sur lui : M. de Marles, les yeux clos, étouffait. Wahl dégrafa le col du dolman, ouvrit la chemise: un scapulaire troué saignait sur la poitrine. Il se sentit impuissant, ne put que prendre les mains du blessé. A cette étreinte, le capitaine ouvrit les yeux, reconnut la barbe rousse de l'Alsacien, et dans un long regard de souffrance et de fraternité, passa.

Wahl se releva, bouleversé comme un enfant. Un remous ramena des galops de chasseurs d'Afrique. Des fantassins casqués approchaient. Gerboz, la trompette aux lèvres, le frôla, dressé sur Mameluk. Hors d'haleine, la bouche en sang, il ne jetait plus que des abois de bête. Brusquement, ils s'éteignirent. Le trompette, la gorge traversée d'une balle, se renversa, disparut, traîné dans un galop cahotant.

Wahl se retrouva seul, bien seul. Le général, M. de Marles, M. Taillefer, la tribu... tout était fini! Il n'y avait plus rien, rien que les fantassins casqués, dont il distinguait maintenant le pas mécanique, et, derrière, une marée montante, un flot noir. Vers eux, Wahl, à pied, d'un pas ferme, le sabre haut, la lueur du sacrifice au visage, se mit en marche, pour mourir.

A la pointe de la Marfée, sur l'éminence au sud de Frénois, en avant du groupe doré de son état-major et des princes, le roi Guillaume, sa lorgnette aux yeux, suivait comme au spectacle le déroulement sans fin des charges de la division Margueritte. De l'autre côté de la Meuse, sur les plateaux de Floing et de Cazal, il regardait se briser contre son infanterie

ces vagues blanches : elles ne submergeraient pas les masses profondes, l'assaut victorieux. Et devant ce tourbillon d'hommes et de chevaux massacrés en vain, admirant malgré lui la grandeur de l'héroïque folie, il s'écria :

— Oh! les braves gens!

VIII

Du cercle des hauteurs fatales, la formidable artillerie des deux armées du Prince Royal et du Prince de Saxe tonnait toujours. L'infanterie, couvrant les trois faces du plateau, rejetait devant elle comme un troupeau les restes de l'armée de Châlons. Au nord, ce qui subsistait de la division Liébert se retirait pas à pas. Dans le bois de la Garenne, une foule amoncelée, hagarde, tournoyait encore. Mais, des plateaux de Givonne, d'Illy et de Floing, descendaient les fantassins allemands, resserrant le filet. Une bousculade se ruait aux issues du bois, dernier refuge où de tous les coins de l'horizon les obus s'abattaient. Une tourbe de soldats aux bras ballants, roulant les uns sur les autres, brisant les arbustes, renversant tout, allait et venait, comme des hordes traquées. Quelques-uns agitaient des mouchoirs blancs, d'autres demandaient grâce où criaient : « Vive la Prusse!... » Un plus grand nombre cachait et brisait avec rage ses armes. A la lisière, cent fantassins regardaient les vaincus sortir, les parquaient. Une colonne de trois mille prisonniers était dirigée sur Givonne.

Cependant, de plus en plus dense, la déroute s'écoulait vers Sedan. C'était maintenant vers la petite ville, vers ses rues grouillantes, vers ses profonds fossés emplis de fuyards, que le bombardement se concentrait. Le jour déclinait, splendide, dans sa brume de fumée et de poussière. Jamais plus beau soleil n'avait éclairé plus d'horreur. Vingt-trois mille hommes tués ou blessés, Allemands, Français, jonchaient les pentes des hauteurs, l'étroit triangle du plateau rempli d'ambulances gémissantes, les villages, Bazeilles en flammes. Une dernière secousse précipita cette agonie.

L'Empereur, à la sous-préfecture, sentait croître sa fièvre.

Les détonations ébranlant la vitre, la formidable rumeur, le térébraient d'un remords. Joueur résigné, il éprouvait dans son morne désespoir les affres d'une pitié tardive. Son cœur, tendre au fond, saignait de toute cette boucherie. Alors, à deux heures et demie, il avait fait hisser le drapeau blanc. Mais, dans cette armée où tant d'héroïsmes effaçaient tant de défaillances, pas un chef ne voulait se résigner encore. Sous les balles, sous les coups de sabre et par ordre du général Faure, s'affaissait la loque honteuse. A ce moment, Ducrot, Douay, Lebrun, dont les corps d'armée avaient fondu, entraient dans la ville. Ducrot, à cette minute précise, apprenait seulement l'ordre suranné de Wimpffen à Douay, l'intention de percer sur Carignan ! Il regarda autour de lui. Les rues, les places, les portes étaient encombrées de voitures, de chariots, de canons. Des bandes sans fusil accouraient, s'engouffraient dans les maisons et les églises. Des cavaliers ventre à terre, des caissons au galop se taillaient au travers un sillon. On n'avait de voix que pour accuser et maudire. L'éternel ouragan de mitraille hachait cette cohue si tassée, hommes, chevaux, voitures, que tout mouvement était impossible.

Des pans de mur tombaient avec fracas. Les obus se croisaient dans l'air en feu, trouaient les toits. Le Dijonval brûlait. Sur les fortifications du vieux temps, les rares canons de siège, dominés de partout, s'étaient tus.

Tour à tour, les commandants de corps d'armée avaient été reçus par l'Empereur. Ducrot refusait de signer une demande d'armistice, dictée par le souverain. On la portait au chef d'état-major général, Faure refusait aussi. Douay, introduit, rendit compte ; à ce moment, un officier entra et dit :

— Bazaine arrive !...

Bazaine ! Tous, autour de Napoléon, eurent un sursaut ; et beaucoup de suspendre leur désir à ces illusions de mourant : « L'ennemi ralentit son feu. Il y a là quelque chose d'insolite », disait-on. — « C'est simplement qu'il se rapproche », objecta Douay. Il partait s'assurer de l'inanité du mirage. Espoir trompeur, vers lequel Impératrice et ministres avaient égaré l'armée, et dont le feu follet dansait au-dessus de la fosse.

Enfin, Lebrun, prié par l'Empereur, dont l'angoisse deve-

nait supplice, consentit à aller faire signer à Wimpffen la demande d'armistice. Suivi d'un sous-officier qui portait une serviette attachée en hâte au bout d'une lance par des officiers de la maison militaire, il cherche, il rencontre près de Balan le général en chef. A la vue du fanion parlementaire, Wimpffen, hors de lui, s'écrie :

— Non! non! Pas de capitulation! Qu'on fasse disparaître cela! Je veux qu'on continue à se battre.

Il repousse la lettre de l'Empereur, la prend comme pour la déchirer, exaspéré, court à Sedan chercher des hommes. Il faut percer sur Carignan! Et, tandis que Lebrun ira racoler au Vieux-Camp, lui-même, l'épée à la main, traverse les rues, pousse jusqu'à la place Turenne, ramasse qui veut suivre, criant à tue-tête :

— En avant, mes amis! en avant, à la baïonnette!

A la porte de la ville, il retrouve Lebrun, et, entourés des généraux Gresley, Abbatucci, ils se jettent vers Balan, entraînant une colonne de 2 000 soldats de toutes armes, quelques mobiles, des Sedanais. On pénètre dans le village, on refoule les Bavarois sur Bazeilles.

— En avant! — répète Wimpffen avec l'énergie du désespoir. — En avant!

Mais sous un feu terrible, cette poignée de braves diminue, se rompt, s'éparpille. Elle avait parcouru trois ou quatre cents mètres.

— Je vois que nous ne sommes plus suivis, — dit Wimpffen, et qu'il n'y a plus rien à faire. Je vais donner ma démission de général en chef.

Tout vibrant du désastre que son aveugle courage n'avait su ni prévoir ni conjurer, il s'éloigna, laissant la direction de la petite retraite à Lebrun, qui rentrait le dernier.

Presque à la même heure, sur la route de Mézières, un autre groupe essayait de se faire jour. C'était un escadron du 1er cuirassiers, auquel s'étaient joints deux officiers et quelques hommes du 3e. En colonne par quatre, sous la conduite du commandant d'Alincourt, ils s'élançaient dans le faubourg de Cazal, se heurtaient à une barricade de voitures, tombaient sous des feux convergents. La moitié des officiers, les trois quarts des hommes étaient tués ou blessés, le reste prisonniers.

Derniers coups de boutoir, convulsions suprêmes de l'armée.

Elle se débattait, cohue énorme, sur les pentes de Pierremont, dans les fossés, devant les portes closes; elle s'écrasait dans Sedan. Le bombardement augmentait de violence. Des maisons flambaient, des obus faisaient leur trou, pénétraient comme des coins dans la foule compacte. Au-dessus de la petite ville montait une rumeur sinistre, faite des cris des blessés, de jurons, de vociférations, de huées : toutes les voix de la douleur, de la rage et de l'épouvante.

Et dans les oreilles, dans l'âme du souverain traînant à travers le petit salon de la sous-préfecture son pas lourd, tout ce bruit entrait, se répercutait. Sa pauvre chair souffrante tressaillait à la vibration de ce grondement de reproche, de cet implacable glas... Cinq heures! Lebrun ne revenait pas. Alors, courbant le dos, il s'asseyait à cette table, où l'autre mois, un de ses nombreux sous-préfets, tout l'être tourné vers les Tuileries lointaines, imposantes, inébranlables, griffonnait quelques paperasses officielles... Et, ravagé, il signa, de la même plume, la lettre de reddition, dans l'espérance que l'offre de son épée adoucirait celui qu'il appelait Son Bon Frère. Le général Reille emportait la lettre, et, de nouveau, le drapeau blanc était hissé, flottait sur la citadelle.

Six heures! Il faut maintenant trouver un général qui consente à mettre son nom au bas de l'acte. Wimpffen a donné sa démission, ne veut pas boire la lie du calice. On appelle Ducrot; au général en chef du matin, on propose l'illusoire commandement. Il s'insurge, ne signera pas. Douay, du reste, est plus ancien. Douay, mandé, est sur le point d'obéir, refuse enfin. C'est à Wimpffen de commander jusqu'au bout. Alors l'Empereur l'envoie chercher. Dans le salon plein de généraux, Wimpffen entre, gesticulant, les bras au ciel :

— Sire, si j'ai perdu la bataille, si j'ai été vaincu, c'est que mes ordres n'ont pas été exécutés. Vos généraux ont refusé de m'obéir.

D'un bond, Ducrot, assis dans un coin, fait face. Est-ce à lui qu'on fait allusion? Hélas! les ordres n'ont été que trop bien exécutés!

— Si nous avons subi un affreux désastre, plus affreux que tout ce qu'on a pu rêver, c'est à votre folle présomption que

nous le devons ! Seul, vous êtes responsable : car, si vous n'aviez pas arrêté le mouvement de retraite en dépit de mes instances, nous serions maintenant en sûreté à Mézières, ou du moins hors des atteintes de l'ennemi !

Déconcerté, Wimpffen s'entête. Le sang afflue à sa lourde figure, jusqu'au roux grisonnant des cheveux...

— Eh bien, puisque je suis incapable, raison de plus pour que je ne conserve pas le commandement !

— Vous l'avez revendiqué ce matin, quand vous pensiez qu'il y avait honneur et profit à l'exercer. Je ne vous l'ai pas contesté, alors qu'il était peut-être contestable. Mais, à l'heure qu'il est, vous ne pouvez plus le refuser. Vous seul devez endosser la honte de la capitulation !

Sans souci du souverain, de l'étiquette impériale, les yeux en feu, les joues tremblantes de colère, les traits encore empreints de la sueur poudreuse et de la fatigue du combat, redressant leur haute taille, les deux généraux se provoquaient du regard, retenaient des paroles plus amères. Spectacle d'une ironie tragique, celui de ces braves se rejetant une telle défaite, s'arrachant l'un à l'autre une ombre de victoire, comme si, — retraite difficile et partielle sur Mézières, sans doute après une bataille sanglante, ou percée sur Carignan, avec des troupes fourbues, dans la souricière des armées du Prince de Saxe, du Prince Royal à dos, et de Frédéric-Charles devant, — tout, d'avance, n'était pas irrémédiablement perdu ! Grandeur dérisoire d'une semblable querelle, devant cet Empereur prostré, à deux pas de la maison où le maréchal, qui avait amené l'armée là, se reposait, sur son heureuse blessure. Mais Napoléon, son entourage, s'entremettaient : il fallait que Wimpffen allât négocier, au quartier général allemand.

A travers les jardins de Pierremont, deux chasseurs d'Afrique dont les chevaux titubaient, dans la poussée des derniers combattants se repliant vers la ville, cheminaient silencieux. Ils étaient absorbés dans une sorte de cauchemar, les nerfs trépidants, ne sentant ni leur faim ni leur soif, rien qu'une immense fatigue désespérée, un anéantissement où ne survivait que la souffrance. C'étaient Pirard et Robert. Après la charge finale, ils s'étaient retrouvés.

Ils étaient maintenant toute la tribu. En voyant Robert prêt à défaillir, si enfant, si las, l'ordonnance, qui depuis la mort de M. Taillefer était comme un corps sans âme, s'était attaché au jeune homme. Besoin de servir et d'aimer. Le Normand, dont toute la vie n'était qu'application à une tâche minutieuse, soins jaloux, manies d'ordre, n'eût pu vivre seul. M. Taillefer, ses chevaux, son harnachement, ses effets, c'était tout pour lui; il souffrait d'un grand vide, était attiré vers Robert, subissait l'ascendant d'une nature fine, aristocratique, le prestige du nom et de la richesse, sur sa rudesse paysanne et matoise. Dans cet écroulement de tout, tous deux éprouvaient une pauvre joie à se serrer les coudes. Leur rapprochement, c'était un peu du lien militaire, le souvenir du peloton, de l'escadron, la solidarité du 1er chasseurs d'Afrique.

Ils avaient croisé, ils suivaient un torrent d'hommes et de chevaux, où toute discipline avait disparu, des fantassins de cinquante régiments, des zouaves levant des casques à la pointe de leur baïonnette, des turcos pareils à des sauvages, dont le blanc des yeux et des dents luisait, des infirmiers aux civières sanglantes, des voitures vides ou couvertes de grappes d'hommes, des cavaliers démontés qui se dandinaient, des files d'artilleurs avec leurs canons dont beaucoup portaient, liés en travers, des officiers morts... Le soleil qui se couchait vers Donchéry étalait sur les eaux de la Meuse, sur la nappe de l'inondation, un reflet rougeâtre. Le courant emportait des cadavres.

A mesure qu'ils approchaient de la ville, sous les derniers obus, Robert et Pirard entendirent la rumeur horrible qui montait de ces rues étroites, entre les maisons jaunes, de la foule amassée devant les portes, des fossés fourmillants. Dans une gloire d'or, les rayons de l'astre qui descendait enveloppaient de leur douceur chaude les remparts, les forts avancés, la haute masse du château de Turenne, caressaient les vieilles pierres. Ces jouets vieillots, dont l'aimant tout le jour avait fasciné l'armée, étalaient dans le soir tombant leurs bastions inutiles, leur géométrie à la Vauban. Robert leva les yeux, et vit le drapeau blanc...

Au premier étage de la sous-préfecture, dans une petite

chambre non loin de celle de l'Empereur, le général Margueritte était étendu, la figure tuméfiée, ressassant dans sa fièvre ses tristes pensées. D'abord on l'avait conduit à l'ambulance Dumoutier, sur le plateau de l'Algérie, où l'on avait lavé la blessure avec de l'eau fraîche. Puis, ayant changé de cheval, au pas, tandis que ses officiers de service retournaient à leurs régiments, il s'acheminait vers la ville, soutenu sous les bras, avec Henderson, Révérony et Wurtz. Une longue pause aux remparts, où le portier consigne ouvrait enfin. Pas de place à l'ambulance de la citadelle. Alors, ne sachant où aller, on avait passé devant la sous-préfecture, où, apercevant l'Empereur sur le perron, le lieutenant Révérony lui avait dit :

— Sire, je viens vous demander l'hospitalité pour le général Margueritte, grièvement blessé.

— Vous faites bien, dit l'Empereur.

Il donnait l'ordre de préparer la chambre, envoyait ses médecins. On couchait le blessé, on nettoyait sa plaie; malgré deux points de suture à la langue, faits par le docteur Legouest, le général ne pouvait parler, s'exprimait par signes ou en traçant des demandes au crayon, sur des bouts de papier. Inquiet du bruit de la bataille, du sort de sa division, il eût voulu savoir. La tristesse et l'incertitude augmentaient son mal. Comme le jour baissait, l'Empereur vint prendre de ses nouvelles. Il lui serra la main, lui dit qu'il était peiné de le voir ainsi, qu'il espérait que la guérison viendrait vite.

D'un geste prompt, d'un élan d'âme, Margueritte, avec son crayon, traça ces mots :

— Sire, moi ce n'est rien. Mais que va devenir l'armée? que va devenir la France?

Révérony tendit le papier. L'Empereur lut, et après un court silence, où tous retenaient leur souffle, il leva douloureusement les yeux au ciel, et sans autre réponse, sortit.

Dans la chambre avoisinante, son pas lourd, de la porte à la fenêtre, reprenait son va-et-vient traînant. Il n'étouffait plus les plaintes que lui arrachait l'élancement de sa douleur physique. Il ployait les épaules, sous le faix de son Empire écroulé, de ses légions détruites. Ses pieds glissaient dans le sang répandu. L'éblouissement des deux règnes, les victoires

de l'Autre et les siennes, les splendeurs, les fêtes de la cour, tout était à fond de gouffre. La France, lui échappant, s'effondrait avec lui. Que deviendrait son fils?...

Revenant comme un remords, de nouveau le bourrelait la vision de cette armée où tant de braves mouraient pour lui. Qu'allait décider Guillaume? Quel lendemain de misère attendait ces troupeaux humains?

Et, dans le crépuscule du plus beau soir, sur la citadelle, le drapeau blanc comme un linceul flottait, salué sur tout le cercle des hauteurs fatales par les hourras des vainqueurs. Leurs musiques éclataient en fanfares aux quatre coins de l'horizon, et, mêlant leurs voix émues, Prussiens, Bavarois et Saxons, au pied des palissades, chantaient des Lieds, en contemplant la loque blanche, vidée de sang et d'espérance, le dernier drapeau de l'Empire.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

LA SIBÉRIE NOUVELLE

Imaginez un de ces rudes commerçants, un peu aventuriers, au besoin pirates, qui, vêtus de fourrures et de cuirs, ces dernières années encore, transportaient par caravanes les soieries et les thés chinois jusqu'à Moscou : vous le verrez installé aujourd'hui dans un compartiment de première classe, parcourant avec toutes les commodités du confort moderne, sur la ligne du Transsibérien, ce même trajet où il s'épuisait jadis à lutter contre les obstacles du sol, du climat et des hommes. Dans ce violent contraste est résumée toute l'évolution commerciale du siècle. Mais ici, c'est en huit ans que la transformation s'est accomplie ; en un si court délai, les communications transsibériennes sont passées, du mode le plus primitif, aux derniers perfectionnements de la science.

Notre marchand, dans son wagon, tandis que le train file à toute allure, songe aux expéditions d'autrefois, alors qu'il devait, tantôt avec de vifs chevaux tartares, tantôt avec les solides et résistants chameaux, traverser tour à tour des tempêtes de neiges et de sables ; il tremblait en voyant le thermomètre baisser, il tremblait encore, par crainte du dégel, en voyant le thermomètre monter. Maintenant, il a abandonné tout son attirail d'aventures ; les dangers de son commerce ne sont plus les mêmes ; il n'a plus à faire le coup de feu pour

défendre un précieux convoi contre les populations indigènes : c'est la rivalité de ses concurrents qu'il redoute ; ses armes ont changé : il a laissé les pistolets pour les gazettes commerciales, les renseignements sur la sécurité des routes pour les renseignements sur la sécurité des marchés.

***

Depuis plus de quarante ans, il était question de construire une voie ferrée qui reliât Moscou à Pékin, l'Occident à l'Orient, à travers la Sibérie. L'idée première, encore très vague et incomplète, doit en être attribuée au comte Mouraviev-Amourski, qui annexa à la Russie, en 1851, les bouches de l'Amour et le pays d'Oussouri. Le futur railway n'était encore envisagé que comme un moyen de faire communiquer entre eux les bassins fluviaux de la Sibérie dans les parties où ils ne pouvaient être réunis par des canaux. L'idée peu à peu s'est agrandie ; il s'est agi de joindre deux continents. On rédigeait rapports sur rapports. C'est l'empereur Alexandre III qui résolut de faire passer le projet à l'état de réalité. Le 19 mai 1891, il déléguait le grand-duc Nicolas pour poser à Vladivostok la première traverse. Depuis cette date, les travaux ont été poussés avec une extraordinaire énergie. Les matériaux, les ouvriers, les vivres, — il fallait tout transporter au prix des plus coûteux efforts dans des régions encore sans ressources, où le froid sévissait durement ; tantôt le sol se dérobait ; tantôt de profondes forêts vierges, tantôt de hautes montagnes entravaient la marche de petites troupes obligées de se suffire à elles-mêmes, tandis qu'elles accomplissaient un des plus longs et des plus pénibles travaux de notre époque.

Aujourd'hui, un train rapide quitte Moscou chaque samedi matin ; il est formé de cinq voitures, — un wagon de 1re classe, deux wagons de 2e classe, un wagon salle à manger et un fourgon à bagages ; ces voitures sont reliées entre elles par des passerelles capitonnées, de façon à permettre la circulation d'un bout à l'autre du rapide. Chaque coupé est meublé de deux divans articulés, qui se transforment le soir en couchettes ; quatre personnes y occupent des places numé-

rotées ; les compartiments sont munis de tables mobiles, où l'on peut écrire, manger, jouer. L'éclairage est électrique. Le chauffage, obtenu par des courants d'eau chaude, est tel que la température du train par les froids les plus aigus ne s'abaisse jamais au-dessous de $+15^{\circ}$. L'air se renouvelle constamment par des ventilateurs, et peut être graduellement refroidi au moyen d'appareils spéciaux. La salle à manger est commune ; les prix des repas sont ceux des buffets des gares ; chaque voyageur peut, en outre, se faire apporter dans son compartiment du thé, du café, des rafraîchissements. Les voyageurs de 1re classe ont un salon spécial ; un second salon permet aux amateurs de pittoresque d'admirer à travers de larges baies les paysages traversés, — les plaines perméables de la Sibérie occidentale couvertes de moissons à perte de vue, les bosquets de trembles et de bouleaux portant la trace de coupes régulières ; — partout on reconnaît les indices d'une exploitation méthodique qui, brusquement, transforme ce pays laissé depuis des milliers d'années inculte dans sa prodigieuse et rude vigueur ; même sur les rampes montagneuses, on voit çà et là, dominant la masse épaisse des forêts, la cheminée fumante d'une usine.

Parmi les distractions de tout genre qui, dans le train, sont gratuitement offertes au voyageur, ils ont une bibliothèque, une chambre à photographie, des appareils de gymnastique (parmi lesquels un bateau et un vélocipède de chambre !), des jeux de dames, d'échecs et de dominos. Dans une luxueuse salle de bains, des appareils à douche permettent d'obtenir des jets horizontaux, ascendants et descendants. Enfin, pour tout dire, dans les water-closets de 1re classe, un pulvérisateur à parfums fonctionne automatiquement lorsque la porte se referme.

Malgré ce luxe, le prix du voyage, depuis Moscou jusqu'à Vladivostok, qui, par mer, coûtait autrefois 600 roubles (1 600 fr.) en 1re classe, 450 (1 200 fr.) en 2e, et durait 40 jours, s'est abaissé à 114 roubles (304 fr.) et 74 (197 fr.) pour une durée de dix jours. Si l'on prend un train ordinaire dont le trajet est un peu plus long, on ne paie plus que 89, 54 ou 36 roubles selon les classes.

D'Angleterre, pour aller à Shanghaï, on mettait trente-quatre

à trente-six jours, avec une dépense de 900 ou 650 roubles ; aujourd'hui, ce même trajet n'exige plus que seize jours, et ne coûte que 319, 200, ou même 130 roubles. Un voyageur partant du Havre par la voie ferrée, peut traverser l'Europe et l'Asie avec une rapidité miraculeuse, par Paris-Berlin-Varsovie-Moscou-Tchéliabinsk-Strétensk-Khabarovsk-Vladivostok, en attendant que soit terminée la ligne directe de Strétensk à Port-Arthur. Non seulement la voie de terre est plus rapide et moins coûteuse, mais elle est plus saine, car les parages de la Mer Rouge et de l'océan Indien sont dangereux.

Sur le Transsibérien, qui doit être avant tout une voie commerciale, le service des trains de marchandises a été organisé avec un soin particulier. Le seul obstacle sérieux qui gêne actuellement la marche des convois, c'est que, la voie étant unique, deux trains ne peuvent se croiser. Cet inconvénient n'est que momentané ; pour y remédier, on s'occupe de diviser le parcours entre les stations par des haltes de croisement.

Aujourd'hui, la vitesse moyenne des trains de voyageurs est de 20 verstes (21 kilom. 34) ; elle est de 12 verstes (12 kilom. 80) pour les trains de marchandises. On espère élever respectivement ces moyennes à 35 et 20 verstes. Tous les travaux relatifs à cette accélération ont été entrepris en 1899 et doivent être terminés en 1905.

De nombreuses critiques ont été formulées contre la construction technique du Transsibérien. Des ingénieurs, anglais pour la plupart, ont dénoncé l'état précaire de la voie, — résultant de la rapidité avec laquelle il a fallu la construire et des économies qu'on a voulu faire, — l'insuffisance des rails trop légers, des traverses trop courtes, des ballasts, des talus, etc. Certains de ces reproches sont fondés, mais, si nous en croyons les assurances des publications officielles, ils n'auront bientôt plus aucune raison d'être. La voie, en effet, va être complètement perfectionnée. Les rails actuels de 24 kilogr. 8 par mètre vont être remplacés par des rails de 32 kilogr. 25 ; les traverses actuelles de 2 m. 45 de longueur vont disparaître et les nouvelles auront 2 m. 67, avec un diamètre de section plus développé ; la couche de ballast sera renforcée; enfin on se propose de remplacer tous les ponts provisoires en bois par des ponts permanents en maçonnerie et en métal.

On peut déjà concevoir quel sérieux effort a fait l'empire russe pour mener à bien, dans les meilleures conditions possible, une aussi colossale entreprise. De 1891 à 1899 inclus, il a dépensé 501 600 000 roubles, et, au mois de juillet 1900, on prévoyait une dépense de 130 millions de roubles pour le courant de l'année. Les frais d'achèvement atteindront le chiffre de 150 à 200 millions de roubles. De plus, il faudra tenir compte des frais d'entretien et de réparation qui, pour 1898 seulement, se sont élevés à 83 millions de roubles.

Aujourd'hui, le train va directement de Tchéliabinsk à Irkoustk; la traversée du Baïkal s'opère sur des bacs ; le chemin de fer repart ensuite jusqu'à Strétensk, où la voie fluviale est employée sur un assez long parcours pour rejoindre la voie ferrée de l'Oussouri, qui aboutit enfin à Vladivostok. La longueur totale, de Tchéliabinsk à Vladivostok, est de 7 112 verstes (soit environ 7 500 kilomètres). Quant à la ligne directe d'Irkoustk à Port-Arthur, qui épargnera aux voyageurs et aux marchandises les longueurs d'un transbordement et d'un vaste circuit inutile, l'achèvement en était attendu pour octobre 1900 : on avait compté sans les événements de Chine.

Les rapports anglais insistent sur le caractère onéreux de l'entreprise. Pourtant les plus récentes statisques, s'appuyant sur des calculs dont la reproduction serait fastidieuse, établissent que l'exploitation du Transsibérien donnera, tant sur le transport des marchandises que sur celui des voyageurs, un bénéfice général annuel d'environ 16 à 21 millions de roubles (43 à 56 millions de francs).

***

Quoi qu'il en soit, il semble que l'on doive considérer le Transsibérien moins comme une opération financière à gros bénéfices que comme une entreprise d'importance économique et politique. Son premier, son principal effet peut-être, aura été d'éveiller à la vie industrielle et commerciale cette vaste région que la voie traverse, la Sibérie, dont la richesse commence à se révéler avec un extraordinaire éclat. On n'a vu dans la construction du Transsibérien qu'un colossal effort

du peuple russe vers les mers d'Extrême-Orient : la Russie allait relier Moscou à la Chine par une voie jetée sur une région sacrifiée, vaste plaine de glaces ou de steppes coupées de montagnes stériles ; les deux seuls points lumineux de cette ligne étaient le point d'attache et le point d'arrivée.

De cette opinion il faut rabattre. La ligne transasiatique ne traverse pas un désert, comme ferait le Transsaharien. De la nuit de son passé, la Sibérie surgit brusquement, et l'étendue de ses ressources semble encore grandie par la soudaineté de cette apparition. Cette vaste terre s'étend sur 13 millions et demi de kilomètres carrés (soit une fois et demie la superficie totale de l'Europe), — de l'Océan glacial à la frontière chinoise, et des monts Oural au Pacifique. — Elle n'avait guère été considérée jusqu'ici que comme un lieu de déportation, où les forçats lavaient misérablement des minerais d'or. La voici tout à coup devenue un merveilleux champ d'exploitation économique, que déjà se disputent les capitaux du monde entier.

La Sibérie méridionale surtout — que traverse la voie ferrée — est propre aux entreprises de colonisation. La zone du nord au contraire, couverte de marais polaires (« toundras ») et où les couches inférieures du sol sont perpétuellement gelées, résisterait à toute tentative de culture agricole ou d'industrie. Entre ces deux régions radicalement différentes, s'étend celle des « taïgas », couvertes de forêts vierges d'arbres résineux aux tiges élancées, et, au delà du 90° de longitude, de végétations alpestres.

Même dans ses parties les plus désolées et les plus difficiles, la Sibérie offre d'incomparables richesses naturelles en gisements de charbons et de métaux. Elles n'étaient pas exploitées parce qu'il n'existait pas de voies de communications et de transports. Le système fluvial de la Sibérie est un des plus variés du monde : ses grands cours d'eau parallèles, et dont les bassins peuvent communiquer au moyen de leurs affluents respectifs, roulent un volume liquide des plus considérables, mais ils sont gelés durant plusieurs mois de l'année, et aboutissent à une mer rendue impraticable par les glaces. La vie économique se développera dans ces régions, lorsque des voies accessoires les mettront sous l'action bienfaisante du

Transsibérien et leur apporteront les premiers éléments d'une exploitation en leur permettant d'en écouler les produits. La Sibérie n'était qu'un vaste champ vierge; partout où l'état des communications le permettra, elle prendra un extraordinaire essor.

***

Déjà la prospérité commençante se traduit par l'afflux de la population. Pendant les quatre-vingts premières années du siècle, le chiffre annuel des immigrants ne dépassait pas une moyenne de 10 à 15000. En 1893, il s'élevait à 61435, pour atteindre en 1899, 223918. Voici d'ailleurs le tableau complet de l'immigration entre ces deux dates.

En 1893.	61.435	individus.
En 1894.	72.612	—
En 1895.	108.039	—
En 1896.	202.302	—
En 1897.	86.575	—
En 1898.	205.645	—
En 1899.	223.918	—

En 1900, le mouvement s'accroissait encore. Le 22 mai, il y avait 10000 individus qui attendaient dans des baraquements provisoires à Tchéliabinsk d'être dirigés sur les districts de colonisation, et chaque jour cinq ou six trains arrivaient, chargés uniquement d'immigrants nouveaux.

La masse paraît surtout s'être portée sur le gouvernement de Tobolsk. La colonisation est d'ailleurs favorisée et méthodiquement réglementée par le « Comité du Transsibérien ». Le premier soin du comité a été d'informer exactement les paysans russes sur les conditions, le mode d'existence, et les nécessités de l'établissement en Sibérie; il a entrepris la publication de toute une série de brochures populaires d'un prix minime qu'il a répandues à des centaines de mille d'exemplaires. Il s'est préoccupé ensuite d'assurer la vie des immigrés; il les verse dans les divers districts en toute connaissance de cause, de façon à leur ménager des concessions avantageuses. Chacun reçoit un lot de terrain de 15 décia-

tines (le déciatine égale 1 hectare 925 mètres carrés), bénéficie pendant les trois premières années d'une exemption d'impôts complète, et d'une réduction de moitié pendant les trois années suivantes, ainsi que d'un délai de trois ans pour l'accomplissement de son devoir militaire; il jouit encore de facilités exceptionnelles pour l'achat d'instruments agricoles, machines, etc.

On peut encore mesurer la prospérité déjà apportée en Sibérie par le railway, à l'accroissement des transports fluviaux dans les dernières années. Les fleuves sibériens ne sont pas, il est vrai, des voies bien régulières; on les utilise pourtant — l'Obi en particulier — avec plus d'activité qu'autrefois; par suite on signale une augmentation proportionnelle du nombre des steamers qui fréquentent l'Océan Arctique. La voie ferrée n'a pas à craindre, malgré tout, la concurrence des fleuves; ils serviront plutôt à alimenter son trafic. Celui-ci s'étend chaque jour. De 1896 à 1898, le nombre des voyageurs est monté de 160 000 à 379 000 sur la section ouest du Transsibérien, et de 120 000 (chiffre approximatif) à 476 000 sur la section centre; en même temps les marchandises transportées augmentaient dans la proportion de 169 000 tonnes à 483 000 pour la section ouest, et de 87 000 à 177 000 pour la section centre.

***

La culture des céréales s'est développée à mesure qu'augmentait la population. Elle est d'ailleurs la principale ressource de la Sibérie, soit 42 p. 100 de son commerce d'exportation. La plus grande partie des céréales exportées s'écoule par Reval, Libau, Saint-Pétersbourg et Riga ; en 1900, une certaine quantité s'est pourtant dirigée sur Archangel par le chemin de fer Perm-Kotlass.

« Tomsk et Tobolsk, les deux provinces d'ouest, sont pour ainsi parler les greniers de la Sibérie », dit le consul anglais M. Cooke dans son dernier rapport (juillet 1900). — On cultive surtout le blé dans la partie sud-ouest de la province de Tobolsk, dans les steppes et dans la région de l'Altaï, et dans les districts sud-ouest du gouvernement d'Ienisseï ; l'orge et

le seigle, dans le centre de la province de Tobolsk, l'avoine dans le voisinage du chemin de fer. La récolte totale des céréales atteint 125 millions de pouds, dont 10 millions ont été exportés en 1898; on calcule qu'avec une bonne récolte, l'exportation pourrait atteindre, dans l'état actuel des cultures, environ 30 millions de pouds. La Sibérie entière, sans l'Amour, arriverait à produire un jour 4 à 500 millions de pouds (6 458 000 à 8 060 000 tonnes), sur lesquels il serait possible d'exporter 87 à 110 millions de pouds (1 402 000 à 1 773 000 tonnes). Mais ces chiffres, que M. Stephan, consul des États-Unis à Annaberg, cite d'après le docteur Ballod, ne seraient pas atteints avant une cinquantaine d'années. De plus, les céréales sibériennes n'arriveront à faire aux céréales d'Europe et d'Amérique une concurrence sérieuse que lorsque les prix auront haussé sur les marchés, ou lorsque des moyens de transport existeront en Sibérie plus nombreux et moins coûteux que les moyens de transport actuels.

On élève aussi en Sibérie une quantité considérable de bétail; ce n'est là d'ailleurs qu'une ressource pour le commerce intérieur, les bestiaux ne dépassant guère la frontière. Le beurre, au contraire, depuis quelques années, était déjà un article d'exportation; on le dirigeait sur Nijni, sur Pétersbourg, ou même sur l'Allemagne; l'exportation de ce produit avait atteint une valeur de 2 millions de roubles. Le Transsibérien va donner un développement nouveau à cette industrie par la facilité des transports. On attendait pour 1900 une exportation de 500 000 pouds de beurre, soit 8 000 tonnes environ.

La Sibérie est fertile encore en bois de toutes sortes. Les forêts du nord produisent surtout le pin et le sapin, celles de l'ouest le bouleau et le peuplier. Le pin, en particulier, est d'une qualité supérieure, mais difficile à exploiter. On prévoit néanmoins, par suite des commodités que donneront la ligne du railway et les voies accessoires, un véritable envahissement des marchés britanniques par les bois sibériens. Actuellement, après avoir été mis à contribution pour la construction de la voie, ils servent de combustible pour les machines à vapeur, et sont même employés comme tels dans certaines industries. Ce ne peut être là qu'un usage tempo-

raire, et il faut le souhaiter, car on ne doit pas oublier qu'en éclaircissant ses forêts, la Sibérie ouvrirait ses plaines de l'ouest et du sud aux vents glacés qui soufflent de la mer arctique.

Elle est d'ailleurs riche en charbons, qui sont très répandus sur toute sa surface; la qualité en en est toutefois considérée comme médiocre. Les gisements de l'Ekibastuz passent pour les plus copieux (200 millions de pouds environ). L'exploitation en est partout rudimentaire, mais il ressort de tous les documents qu'elle est en voie de perfectionnement et d'extension, ce qui s'explique par les nouvelles facilités de transports, et par les besoins des industries qui, chaque jour plus nombreuses, réclament un aliment.

Le naphte est très répandu dans l'Oural et en général dans toute l'Asie centrale. Il est aussi très mal exploité, les huiles minérales de Sakhalin ayant accaparé jusqu'ici toute l'attention et tout l'effort des capitaux étrangers.

Les récits romanesques sur la vie pénitentiaire des déportés ont fait connaître l'or comme une des ressources de la Sibérie : on y voit de malheureux forçats en train de laver le précieux minerai, plongés jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée. Les récits révèlent aussi le caractère primitif de cette industrie au point de vue technique. Mais les choses ont bien changé. L'industrie de l'or n'est plus un travail imposé aux forçats, l'affectation pénitentiaire de la Sibérie ayant été récemment abolie. Le gouvernement, pour favoriser l'exploitation scientifique des gisements, a déclaré les machines nécessaires libres de tous droits, sous certaines conditions, jusqu'en janvier 1909. Pour donner une idée des résultats espérés, notons que la moyenne de la production de l'or en Russie, pays très aurifère, est de 2 000 à 2 500 pouds, et que, même avec les anciens procédés, elle atteignait 1 900 à 2 000 pouds en Sibérie : on peut juger combien ce dernier chiffre est capable d'augmenter lorsque les entreprises se seront à la fois multipliées et perfectionnées. Pour assurer d'ailleurs la parfaite qualité de l'or sibérien, le gouvernement russe a décidé que tout l'or produit devait passer par les laboratoires impériaux d'Ekaterinbourg, de Tomsk et d'Irkoust, d'où il sera dirigé sur Pétersbourg pour être monnayé.

La production de l'argent, du plomb, du cuivre, est relativement faible. En revanche, le fer se rencontre en abondance, particulièrement dans le voisinage de Kuznetz ; mais c'est encore là une richesse presque inexploitée. Pourtant la demande du fer est et surtout va devenir considérable ; l'achèvement de la ligne centrale du Transsibérien, où, comme nous l'avons vu, toutes les parties provisoirement construites en bois vont être refaites en métal, et l'établissement des voies accessoires, donneront une impulsion vigoureuse à l'extraction et au travail du fer.

De toutes parts, ce sont donc des richesses naturelles qui surgissent du vieux sol sibérien. Ces richesses, il s'agira de les mettre en valeur sur place. Non seulement la culture est appelée à prendre une extension dont on peut à peine prévoir la limite, mais la Sibérie est à la veille de devenir un pays industriel et manufacturier. Elle recevait son fer de l'Oural, ses tissus de Moscou et de Lodz, les petits objets d'usage quotidien lui venaient de Moscou et des centres voisins ; elle ignorait l'usage du charbon dont elle est pourtant abondamment munie. Tout cela va changer. Non contente de mettre au jour les ressources brutes qu'elle renferme, la Sibérie commence à les travailler. Tout est lié dans le développement économique d'une région. L'agriculture et les industries métallurgiques ne seront pas les seules à prospérer en Sibérie : il s'y produira un afflux d'industries accessoires ; dès 1896, le consul général des États-Unis à Pétersbourg faisait connaître la création de raffineries de sucre et de manufactures de porcelaines. Il a suffi qu'une voie ferrée traverse la Sibérie pour qu'une population neuve s'y soit jetée et qu'un merveilleux champ ait été ouvert au commerce et à l'industrie du monde.

***

Le Transsibérien est chose russe, et la Sibérie possession russe. Il semblerait donc que le développement de la richesse sibérienne dût, selon la justice et la logique, profiter avant tout à l'Empire qui possède ce pays et qui a créé la cause

efficiente de sa future prospérité. Pourtant ce résultat semble douteux aux principaux intéressés eux-mêmes,

La Russie ayant de nombreuses et intimes raisons de craindre toujours et partout un pareil tour d'escamotage, il existe dans l'opinion russe un très vif courant contre l'envahissement des marchés nationaux par les étrangers. Cette protestation se manifeste sous deux formes : l'une, absolue et condamnée, qui trouve son écho dans la presse réactionnaire de l'Empire, voudrait que la Russie se bornât à cultiver ses richesses agricoles, dédaignant et réprouvant le mouvement industriel qui précisément appelle l'intrusion étrangère ; l'autre, plus éclairée, accepterait l'aide des capitaux du dehors, mais voudrait réserver les principaux bénéfices à des nationaux, en s'opposant à la main-mise sur les exploitations par des compagnies étrangères.

C'est qu'en effet les compagnies allemandes, anglaises, belges, etc., couvrent l'Empire d'un véritable réseau. En dépit de l'assistance onéreuse que l'État prête aux entreprises russes, l'exploitation des industries est en grande partie entre les mains des étrangers.

Ce qui se passe aujourd'hui dans le pays russe, d'Archangel à Odessa, pourra demain se reproduire — les rapports anglais sont les premiers à le reconnaître, — de Tchéliabinsk à Vladivostok. Là est le danger, au point de vue russe : le tsar pourrait bien avoir travaillé pour des voisins entreprenants[1].

La Russie, brusquement surprise en ce siècle par la nécessité soudaine d'appliquer sur elle-même les procédés de la civilisation occidentale, ne peut suffire à diriger son exploitation intérieure : comment pourrait-elle dès lors trouver chez elle des ressources suffisantes tant en hommes qu'en capitaux pour mettre en valeur la Sibérie ? — Prenons un

1. Le gouvernement russe semble avoir compris le danger et s'efforcer de le conjurer. Nous ne citerons comme preuve que l'information suivante, parue le 8 janvier 1901 dans le *Times* : « M. Tatistchef, agent du ministère des finances de Russie, déclare, au nom de M. de Witte, ministre des finances, que la Compagnie des mines d'or sibériennes qui s'est récemment formée sous le nom de « Siberian Goldfields Development Company » non seulement n'a pas reçu, comme elle le prétendait, la sanction du gouvernement impérial russe, mais encore qu'elle ne sera autorisée en aucun cas, *tant à cause de son origine qu'à cause de sa composition*, à se livrer à une opération quelconque dans les limites de l'empire russe. »

exemple. L'approvisionnement en machines est le premier, le plus urgent besoin de la Sibérie, mais d'où pourrait venir cet outillage sinon du dehors? Et comment supposer que l'Allemagne, que l'Angleterre, nations dont les forces économiques débordent de toutes parts, se contenteront d'envoyer des machines dans ce pays neuf, sans essayer d'y introduire en même temps des entrepreneurs nationaux, afin d'en retirer la plus grande somme de profits possibles?

L'importation des machines allemandes en Russie atteignit 14 millions de marcs en 1894; en 1897, ce chiffre était monté à 40 millions de marcs! Il est probable qu'un mouvement analogue va se produire dans cette Sibérie que les catalogues et les échantillons allemands commencent déjà à encombrer.

De leur côté, les consuls anglais multiplient les conseils à l'adresse de leurs nationaux, insistant sur les plus petits détails, n'omettant rien pour appeler l'attention et les commandes des industriels sibériens. Ils conseillent aux producteurs anglais de se plier aux nécessités et aux exigences locales concernant le type des machines, etc. Etant donnée la rareté du numéraire, ils les engagent à consentir de longs crédits. Ils insistent sur l'organisation de la publicité, des agences de renseignements, et sur la façon d'imprimer les catalogues-réclames. Ils indiquent enfin quelles sortes de machines paraissent devoir être les plus demandées, et quels autres articles : cotonnades et lainages, conserves, alcools et vins, fusils, etc.

C'est une véritable invasion du marché sibérien que préparent les nations industrielles et manufacturières. Non seulement invasion de produits, mais invasion d'hommes patients et hardis, munis de gros capitaux et tout disposés à prendre en mains la direction — et les bénéfices — de l'exploitation de la Sibérie.

Au point de vue strictement sibérien, la richesse est certaine; la Sibérie sera sûrement et à bref délai une région des plus productives. Mais enrichira-t-elle surtout les Russes? C'est une autre affaire. Il ne faut pas oublier qu'en ce qui concerne l'industrie, la Russie a deux organisations à poursuivre à l'heure actuelle : la sienne propre, et celle de la

Sibérie ; c'est beaucoup pour une nation où les capitaux n'abondent guère.

*
* *

Mais, si les profits du Transsibérien peuvent sur ce point lui être enlevés dans une certaine mesure, il est des avantages dont elle peut être assurée : ceux que lui vaudra cette ligne de chemin de fer, en tant que voie de transports commerciaux entre la Chine et l'Europe. En admettant que le Transsibérien, considéré comme organe de colonisation sibérienne, n'ait pour la Russie que des avantages relatifs, cette puissance sera longtemps, sinon toujours, la première à bénéficier du Transsibérien considéré comme organe de relations intercontinentales.

On peut dire que la marche de la Russie vers l'Orient fut une nécessité géographique. Cette vaste, puissante et nombreuse nation se trouvait sans issue vers l'extérieur; les temps vinrent où elle sentit le besoin d'expansion comme un obscur malaise. Depuis Pierre le Grand, elle a cherché à atteindre une mer libre.

Au nord les glaces figeaient son effort; à l'ouest, elle était arrêtée par l'Allemagne; au sud, l'Europe entière s'opposait à sa marche sur Constantinople. Après de longs tâtonnements, le peuple russe trouva sa voie véritable, et, pareil à une vaste vague ethnique, retourna dans un immense mouvement de marée vers ses origines asiatiques.

La vague suivit deux lits naturels; elle se dirigea en même temps sur l'Inde par l'Afghanistan, et sur la Chine par la Mandchourie. Elle atteignit l'Inde d'abord, s'étendant sur l'Indou-Koutch, menaçant les pays afghans; puis, brusquement, en 1886, devant les menaces anglaises, elle s'arrêta, et tout son poids pesa sur l'Extrême-Orient.

Déjà en 1856, en même temps que la Russie s'établissait dans l'Oussouri, elle se faisait concéder sur la mer du Japon le port de Vladivostok; mais ce n'avait été qu'un demi-succès; elle avait bien atteint la mer, mais pas la mer libre : Vladivostok était bloqué par les glaces durant quatre mois de l'année, et l'accès maritime en était commandé par des rives

coréennes ou japonaises. N'importe! La Russie avait sur les côtes orientales un point d'attache. Il s'agissait de tirer de la situation tout le parti possible. Après l'échec de 1886 vers l'Inde, la création du Transsibérien fut définitivement résolue. L'important était de rejoindre le port acquis, si insuffisant fût-il : un établissement plus solide se trouverait bien par surcroît!

Les événements donnèrent raison à cet optimisme : après la guerre sino-japonaise, le Fils du Ciel, pour reconnaître les services des Russes, leur concéda Port-Arthur; cette fois c'était bien une issue libre qu'ils obtenaient sur une mer libre. Et non seulement ils acquéraient un débouché pour les richesses russes, mais ils s'installaient dans une très forte position pour l'exploitation des richesses chinoises. Le Transsibérien devenait la voie d'un double courant à sens inverses : l'un de Moscou vers Port-Arthur, l'autre de Pékin vers Moscou.

Mettre en valeur la Chine, ce n'est pas s'établir sur ce pays et le gouverner après l'avoir conquis. La civilisation chinoise, dont l'antiquité se compte par milliers d'années, a organisé dans l'Empire une multiplicité d'institutions, de coutumes et d'intérêts que l'on s'épuiserait à vouloir détruire: bien plutôt il faut les servir, et s'en servir. Ici apparaît la supériorité des procédés russes en Extrême-Orient sur les procédés des autres puissances européennes, de l'Allemagne en particulier. La civilisation russe ne vient pas heurter de front la civilisation chinoise : elle s'efforce d'établir d'avantageux rapports de voisinage. Les entreprises russes apparaissent aux Célestes, non comme d'odieuses tentatives de spoliation, mais comme des offres raisonnables d'échanges réciproques. La Russie prend, c'est vrai — mais elle donne en échange.

Le Transsibérien n'a pas effarouché l'opinion chinoise. La cour, les mandarins, les commerçants ont vu s'avancer sans appréhension le monstre de fer, car, d'une part, il leur apportait des ressources qui leur font défaut, et, d'autre part, il emporte certains produits de l'industrie chinoise payés à des prix rémunérateurs. Ce n'est pas un conflit, mais une combinaison. De plus la Russie s'est opposée constamment à un démembrement du Céleste Empire, car l'intégrité de la Chine

est la condition des bénéfices qu'elle espère réaliser. L'ambition russe se présente en Chine bien moins sous la forme d'une conquête que sous celle d'un courtage commercial. Une lointaine affinité de race s'est jointe à cette communauté d'intérêts. De sorte que finalement des relations cordiales semblent s'être établies entre Pétersbourg et Pékin.

Pour attirer les marchandises sur ses voies ferrées, la Russie a depuis quelques années abaissé ses tarifs de transports : la ligne transsibérienne participe à cette réduction. Actuellement les transports coûtent en Russie un quart environ de ce qu'ils coûtent en France. De son côté, le gouvernement chinois a supprimé presque complètement les droits sur les marchandises qui sortent du Céleste Empire par la Mandchourie, tandis qu'il essaie d'augmenter les droits sur les marchandises sortant par mer. La guerre et les difficultés actuelles ont sans doute tendu pour un temps les bonnes relations qui existaient entre les deux États, mais on peut être assuré que les rapports russo-chinois rentreront à bref délai dans les traditions d'entente et de cordialité : dès le début de la crise, la politique russe s'est efforcée en ce sens.

La France a, sur ce point, tout avantage à seconder les desseins russes. Elle attend, elle aussi, son bénéfice plutôt d'une pénétration économique que d'une agression militaire. En liant ses efforts aux efforts russes, elle peut s'associer intimement à l'action de son alliée. Les travaux de notre chemin de fer de Hanoï à Yunnan-Sen sont commencés; la voie s'allongera un jour ou l'autre dans la province de Sse-Tchuen, vers le Yang-tsé-Kiang, où, rejoignant la ligne franco-belge Hankéou-Pékin, elle atteindra le point extrême du Transsibérien. Le Transsibérien, devenant Transchinois, serait du même coup Transasiatique, et cet incomparable réseau se trouverait à chaque bout entre les mains de la Russie — par Moscou — et de la France — par le Tonkin. N'oublions pas que les dominations économiques sont les seules qui aient une réalité vraiment profonde.

Quoi qu'il advienne de ces calculs, d'ores et déjà le Transsibérien fonctionne régulièrement, et les débuts de l'exploitation donnent, autant pour le transport des voyageurs que pour celui des marchandises, des résultats significatifs.

Tous les produits chinois destinés à la Russie passent par la nouvelle voie. Ces produits ont peine, il est vrai, à pénétrer dans les autres pays d'Europe, les tarifs devenant plus élevés. Pour ces dernières destinations, il semble que, seules, les marchandises de haut prix et de faible volume, exposées à être détériorées par un long voyage maritime ou pour lesquelles la spéculation réclame des transports rapides, prendront la ligne du Transsibérien : les soieries et les thés de Chine, par exemple, les thés particulièrement, depuis que ceux de l'Inde et de Ceylan leur font en Europe une concurrence très active. Pour les autres marchandises, la voie maritime restera parfois la plus avantageuse, surtout si les Japonais perfectionnent encore leur habileté et leur outillage, qui leur assurent déjà, par la modicité des tarifs, une véritable prééminence dans les relations commerciales entre l'Extrême-Orient et les ports européens. On prévoit néanmoins que, lorsque le dédoublement et les améliorations de la voie ferrée auront permis un abaissement relatif des prix, beaucoup de denrées et de produits qui arrivent encore aujourd'hui par le Pacifique et par Suez, prendront la route transsibérienne, ne serait-ce que pour éviter les frais toujours pesants de l'assurance maritime.

La Sibérie participera de plus en plus, par la circulation de ses propres richesses, à ce vaste mouvement commercial. Non seulement elle peut espérer accroître ses échanges avec l'Occident, mais elle est en droit de prévoir toute une série de bénéfices qu'elle retirera de son trafic avec la Chine, ses points de contact se multiplient avec ce pays à mesure que les Russes s'avancent en Mandchourie.

Les principaux articles que la Sibérie importerait en Chine seraient le pétrole, le bétail, les lainages et certains produits d'alimentation, tels que le beurre salé et la farine ; pour cette dernière denrée, elle devra lutter contre la concurrence américaine qui s'exerce surtout par Hong-Kong. De plus, la Chine, ayant dévasté toutes ses forêts, deviendra peut-être un excellent client pour les bois sibériens; il faut remarquer toutefois que le transport des bois, s'il veut être très rémunérateur, doit se pratiquer surtout par voie maritime ou fluviale; cette nécessité pourrait être un obstacle dans le cas actuel.

La Sibérie ne peut espérer trouver en Chine un débouché sérieux pour ses produits minéraux. L'Empire du Milieu n'est pas seulement en effet « la Terre des Fleurs », il se nommerait aussi bien « la Terre des Gisements miniers ». Seul, le naphte pourra y être importé, car il y fait défaut; les résidus de cette matière donnent lieu déjà à une importation russe de un million et demi.

De son côté, la Chine enverra en Sibérie une quantité considérable de thés et soieries. Sans doute, elle y trouvera l'écoulement de certains produits manufacturés lorsque, suivant l'exemple du Japon, elle se sera décidée à utiliser ses admirables gisements de houille et la force électrique que peuvent développer les torrents de la région thibétaine.

***

On voit donc de quelles modifications importantes le Transsibérien est et sera sans doute la cause dans les relations internationales. Il a véritablement créé la vie spontanée de l'immense et riche région qu'il traverse.

De plus, la nouvelle voie a, peut-on dire, créé un nouveau courant de la politique européenne, en détournant vers l'Extrême-Orient les ambitions impatientes des nations, en même temps qu'elle donne l'exemple d'une exploitation pacifique et pour ainsi dire naturelle des richesses de l'Empire du Milieu.

La création de cette ligne ferrée aura peut-être plus profondément qu'une conquête sanglante ébranlé la politique et l'économie des nations d'Europe et d'Amérique. Les Cosaques et les ouvriers qui, péniblement, à travers un pays gelé, ont posé durant dix années des traverses étroites entre des rails légers, ne se doutaient guère qu'ils contribuaient à déterminer les rapports « mondiaux » du xxe siècle.

HENRI D'ARDENNE DE TIZAC.

LE FONCTIONNARISME

Le corps social, ainsi que le corps humain, a ses docteurs et ses chirurgiens. Diplômés ou libres savants l'auscultent infatigablement, écoutent battre le cœur agité, le pouls fiévreux de ce puissant malade, notent ses pulsations dans les statistiques et interrogent obstinément l'énigme de leurs chiffres. De temps en temps, quand nous consultons le bulletin de santé, nous apprenons qu'à la liste déjà si longue des maladies connues, il faut en ajouter une nouvelle, à laquelle on a donné un nom, un de ces noms scientifiques qui ont une allure de chose indiscutable. Le fonctionnarisme n'est certainement pas une des plus récentes découvertes de ce genre, mais on nous dit que, d'une marche insidieuse et profonde, le mal a gagné, et qu'il ne nous menacerait de rien de moins actuellement que d'une paralysie générale.

Avant de regarder d'un peu près ce lieu commun, cherchons parmi quelles raisons psychologiques a pu prendre racine cet état d'esprit semi-ironique, semi-hostile à l'égard du fonctionnaire.

Les services sociaux que rend le fonctionnaire s'imposent presque toujours, de telle sorte qu'on ne peut les demander qu'à lui et à lui seul. Pour la satisfaction de presque tous les autres besoins, nous exerçons un libre choix entre les divers

producteurs ou détenteurs de la chose désirée. Concurrents attentifs à prévenir nos désirs, ils s'offrent à nous, et, à tout instant, nous éprouvons la satisfaction souvent fort vive de leur faire sentir qu'ils sont nos obligés de ce que nous voulons bien nous adresser à eux. Il en va différemment du fonctionnaire dont il faut rechercher et solliciter l'action, dont il faut subir la coercition. Coercition toujours sentie, même latente ou indirecte, alors que s'est affaiblie la reconnaissance du bienfait social et permanent qu'il représente.

Le régime démocratique devait rendre plus sensible encore cette action du fonctionnaire en même temps qu'il la multipliait. En effet, périodiquement, le peuple souverain fait sentir aux maîtres temporaires qu'il s'est donné sa toute-puissance définitive. Dans ses caprices insaisissables, il les prend, les écarte et les reprend, sans autre motif souvent que de leur rappeler leur fragilité originelle. Seule, la force solide et compacte de l'administration résiste à la mobilité puissante du suffrage universel. Douée d'une force automatique interne, elle exerce son action et son commandement, protégée par une organisation complexe sur laquelle il n'est point encore de prise, et les représentants du peuple eux-mêmes se font tous les jours les solliciteurs de l'administration[1].

On pourrait ajouter aussi que la situation du fonctionnaire, véritable salarié, est, depuis longtemps, tellement supérieure aux conditions générales du salariat, qu'elle doit naturellement paraître privilégiée. Mais c'est un point sur lequel nous reviendrons, et nous avons hâte de pénétrer plus au vif de la question.

*
* *

Premier symptôme du mal : l'effectif du fonctionnarisme et les charges budgétaires qu'il impose augmentent dans des proportions considérables. Constatons tout d'abord que les statisticiens peuvent aboutir à des résultats très divergents suivant la plus ou moins grande élasticité qu'ils donnent au mot de fonctionnaire. Si l'on fait entrer dans l'addition le

1. Ce qui confirme bien cette manière de voir, ce sont les tentatives qui se produisent de temps à autre pour faire rentrer certaines fonctions telles que la magistrature dans le domaine électoral.

chiffre énorme fourni par les administrations départementales et communales, les juridictions consulaires, les conseils de prud'hommes, etc., soit quatre cent soixante-deux mille fonctions élues et gratuites, on obtient évidemment un total impressionnant, mais sans portée. En ne tenant compte que des administrations civiles entretenues par le budget de l'État, ce qui est le plus simple et le plus juste, ce chiffre peut encore varier singulièrement. Aux yeux du public, il est vrai, à cinquante mille près, ces variations n'ont pas beaucoup d'importance, puisque, quel que soit le chiffre, il est avéré qu'il existe en France un fléau qui s'appelle le fonctionnarisme, et qu'il serait tout à fait paradoxal d'en contester l'existence ou la gravité.

D'après les statistiques les plus sérieuses[1], il existerait environ 405 000 ou 415 000 fonctionnaires, chiffre approximatif, mais dont on peut se contenter comme approchant d'assez près la réalité. Mais nous croyons pouvoir faire subir à cette somme trois importantes diminutions. Nous retranchons, en premier lieu, les 42 000 ministres des cultes reconnus; ce serait par un étrange abus de mots qu'on en tiendrait compte dans une discussion sur le fonctionnarisme; en second lieu, 39 000 employés et ouvriers civils dépendant de la Guerre et de la Marine, et qu'il serait tout à fait faux de faire rentrer dans une statistique destinée à faire ressortir l'accroissement et le trop grand nombre des fonctionnaires civils. En effet, ces deux grands services nationaux, en se développant d'une façon formidable pendant les trente dernières années, ont subi des nécessités, obéi à des impulsions d'un ordre très spécial, et, dans tous les cas, leurs charges se sont imposées à nous avec un caractère impérieux qui les met hors de discussion. Nous retrancherons enfin 23 000 ouvriers des manufactures de l'État, qui ne peuvent être qualifiés de fonctionnaires. Ces défalcations nous ramènent au chiffre approximatif de 311 000 fonctionnaires civils proprement dits.

Que représente ce chiffre, par comparaison avec les autres pays? Nous n'en savons rien et ne chercherons pas à le

1. Statistique générale de la France, 1896. — *Essai de recensement des employés et fonctionnaires de l'État*, par Victor Turquan, 1899.

savoir, les calculs et les moyennes des statisticiens ne signifiant rien, parce que toute comparaison sérieuse est impossible entre pays d'organisation et de législation différentes. Que signifie-t-il par rapport à la population française? On peut évaluer à 18 391 000 la partie de cette population se livrant à un travail quelconque. Cela nous donnerait environ 1,7 p. 100 pour les fonctionnaires civils, ce qui n'est pas énorme et reste certainement assez loin de ce que l'on croit habituellement.

Ce qui nous intéresse le plus est de connaître le nombre des fonctionnaires en France à différentes époques. D'après Block[1], le nombre des fonctionnaires civils, diminué des retranchements signalés plus haut, aurait été de 155 783 en 1858 et de 259 952 en 1873, soit plus d'un doublement en un demi-siècle. Et voilà où l'on triomphe, et voilà aussi où nous trouvons que l'on s'offre un succès de critique un peu trop facile, en laissant croire qu'il faut aujourd'hui plus de deux fonctionnaires là où il n'en fallait qu'un en 1858. Voici le tableau, par ministères ou par services, des augmentations, depuis 1858 et par ordre d'importance :

Instruction publique	77 823
Postes, Télégraphes, Téléphones	42 420
Travaux publics	4 925
Algérie	4 560
Justice	4 411
Colonies	3 191
Agriculture	1 794
Commerce	1 054
Beaux-Arts	805
Affaires étrangères	789
Forêts	352
Finances. . . . . Diminution :	1 645

A consulter ce tableau, il semble qu'on y trouve aussitôt une explication assez claire de l'accroissement du nombre des fonctionnaires. En effet, les deux premiers services, Instruction publique et Postes, en constituent à eux seuls environ 70 p. 100. Pour en contester la légitimité ou l'utilité, il faut aller jusqu'à contester l'œuvre scolaire tout entière, particuliè-

1. *Statistique de la France*, 1re édition.

rement celle de la République, ou le fait même de l'exploitation par l'État du service postal. L'augmentation du Ministère des Travaux publics correspond à la révolution qui s'est accomplie dans les moyens de transport pendant cette période de quarante ans, qui nous sert de terme de comparaison. A y regarder de près, on verrait que le personnel de ce Ministère ne s'est pas accru dans une proportion bien forte, et même cette proportion pourrait être jugée insuffisante, comparée aux devoirs de l'État et aux besoins du pays auxquels on est loin d'avoir suffisamment pourvu. Cette augmentation est, en effet, constituée pour une grosse partie par l'exploitation du réseau particulier de l'État.

L'Algérie et les Colonies représentent ensemble une très forte augmentation. Le développement de l'Algérie, et le transfert de l'administration entre les mains de l'autorité civile, la constitution d'un immense empire colonial sont suffisants pour l'expliquer. Il est admis, il est vrai, que les colonies françaises n'existent que pour leurs fonctionnaires, dont elles sont plus peuplées que de colons. mais il y aurait beaucoup à dire sur cette critique superficielle qui méconnaît par trop les conditions dans lesquelles s'est constitué ce vaste domaine. Il est évident que, quand un pays, d'une capacité d'émigration aussi restreinte que le nôtre, s'annexe en vingt ans un domaine de cette étendue et de cette importance, et dont la conquête militaire n'est même pas achevée, le nombre des fonctionnaires, pendant cette période d'annexion et d'organisation, doit être proportionnellement plus fort que celui des colons. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le Français accepterait difficilement d'émigrer dans un pays complètement inorganisé, et qu'enfin certaines colonies, et non des moindres, ne peuvent pas recevoir un véritable peuplement.

Le Ministère de la Justice ne pourrait subir, en l'état actuel, aucune amputation de personnel, et des remaniements intérieurs y sont seuls possibles, car, si quelques tribunaux sont inoccupés, beaucoup d'autres sont surchargés.

Les autres services ne présentent plus que de très petites augmentations. Les Travaux publics, le Commerce et l'Agriculture, réunis en un seul ministère jusqu'en 1870, sont distincts aujourd'hui, d'où un personnel central plus nombreux.

Mais, à un accroissement insignifiant, correspond ici un progrès qui ne l'est point. L'enseignement agricole, commercial et industriel, constitué de toutes pièces, la réglementation industrielle et la protection légale des travailleurs enfin inaugurées, sont des faits d'une portée sociale assez considérable pour compenser l'existence de deux mille nouveaux fonctionnaires. Quant au Ministère de l'Intérieur, son personnel est un peu surabondant, en raison des facilités et des rapidités de communication qui n'existaient pas au moment où les cadres en ont été tracés. Un Ministère enfin, et non le moindre, a diminué son effectif : le Ministère des Finances a pu constamment réduire ses frais généraux, qui ne sont plus que de 5 p. 100, alors que croissaient les impôts, qu'augmentaient les personnes ou les industries assujetties à l'exercice, et que se compliquait la législation fiscale et douanière.

En résumé, quand on étudie chiffre par chiffre ce fameux développement du fonctionnarisme, qu'on nous présente si souvent comme un germe de ruine nationale, on constate qu'il correspond pour les quatre cinquièmes à des services sociaux indispensables, dont plusieurs n'existaient pas au début du siècle, et, pour à peu près tout le reste, au développement de la population et à la naissance de besoins nouveaux. Et maintenant, nous ne ferons pas de difficulté pour reconnaître que çà et là on peut trouver des fonctionnaires qui ne rendent aucun service ou qui font double emploi, mais, dans une pareille armée, il ne peut en être autrement. Il suffit de regarder de près et de bonne foi les compagnies industrielles ou financières les plus sérieuses pour voir que toutes les fois qu'elles comportent un organisme administratif un peu important, elles tolèrent ou subissent un inévitable coulage. Il n'y a point là de quoi motiver les sombres appréhensions et les terribles pronostics des économistes. Ceux qui disent que la France est rongée de fonctionnarisme, et qu'on croit parce que les affirmations simplistes ont toujours beaucoup de succès, ne songent donc à rien de moins qu'à détruire presque tout entière l'œuvre législative et sociale de ces trente dernières années, car c'est le seul moyen de revenir aux anciens cadres administratifs.

Le traitement des fonctionnaires, non plus, ne laisse

qu'une marge restreinte aux réformateurs. De temps en temps, un député propose de réduire ce qu'on appelle les gros traitements, et l'on pense un peu partout qu'après avoir jeté ce lest, le budget républicain serait bien allégé. On ne sait point que les trois quarts des employés de l'État ne reçoivent pas deux mille francs de traitement, et qu'il n'en est pas deux mille recevant dix mille francs ou plus. Les chefs de division, les directeurs des ministères, dont on ne peut nier le labeur parfois énorme, les présidents des grands corps administratifs ou judiciaires, reçoivent, non pas un gros, mais un très médiocre traitement. Le sous-secrétaire d'État des Postes, le Directeur des Douanes, qui commandent à des armées de 68 000 et 23 000 hommes, qui manient des budgets de 200 et de 438 millions, ont un traitement de 25 000 francs. Cela est-il trop? Mais, à cette mesure, que de directeurs de société anonymes, que de conseils d'administration qui seraient scandaleusement rémunérés ! Si l'on parvenait à détruire la considération dont sont entourées en France les fonctions publiques et leur prestige un peu aristocratique, le seul qui reste pour lutter contre le prestige de l'argent, on peut prédire qu'il ne se trouverait pas un seul homme de valeur pour les briguer ; il faudrait ou s'en passer ou les payer d'un plus juste prix.

On ne manquera pas d'objecter que le traitement est avantageusement complété par la pension. Cela est tout à fait exact, et vraiment, sans cette bonification, la rémunération des fonctionnaires serait par trop insuffisante. Il est exact aussi que le budget de l'État court un danger sérieux par l'aggravation continue de la dette viagère, sans compensation proportionnelle des retenues, et surtout sans application des règles techniques de l'assurance. Mais il faut ajouter que le péril vient en grande partie des pensions militaires, les seules qui aient été sérieusement majorées, et enfin qu'il n'est pas sans remède. Plusieurs projets ont déjà été soumis au Parlement pour y mettre un terme et, cette année même, le Ministre des Finances, reprenant la question, a présenté une solution très satisfaisante.

On ajoute enfin que le fonctionnaire est coûteux par la façon déplorable dont il utilise les deniers publics. La routine,

le gaspillage et l'absence d'esprit commercial, caractérisent tout ce que fait l'État, dont l'action est toujours la plus dispendieuse qui soit. — Pour qui voudrait éclaircir à fond ce point, et ne voudrait pas se payer de mots comme on le fait trop souvent dans cette question, il faudrait un cadre plus vaste que celui de cette courte étude. Il faudrait examiner si c'est véritablement un axiome que l'industrie privée ne présente pas ou présente moins de doubles emplois, de tâtonnements et d'erreurs, de pertes de force et d'argent, et même de routine ; il faudrait raisonner différemment pour les administrations civiles et militaires ; il faudrait enfin trouver pour chacune d'entre elles des points exacts de comparaison. Pour certaines qui ont, par elles-mêmes, le caractère d'une exploitation industrielle et qui fonctionnent en vue d'obtenir un bénéfice, cette comparaison est assez facile. Les frais généraux de l'administration des tabacs s'élèvent, par exemple, à 6,5 p. 100 du total des frais d'exploitation. Pour les autres manufactures, pour les Postes, on peut également faire le calcul, et l'on verra que les proportions sont aussi satisfaisantes que celles des industries les plus sagement administrées.

***

Ce travail de fonctionnaires trop nombreux, déjà jugé superflu et coûteux, est, en outre, accusé d'être lent, paperassier, formaliste et compliqué.

La lenteur du travail administratif est indéniable. Ce défaut est le plus grave à coup sûr et le plus fondé que nous rencontrions au cours de cette étude, qui ne veut pas être une apologie systématique. Il est grave, d'abord, parce qu'il se manifeste et se fait sentir continuellement, qu'il multiplie les contacts forcés avec les particuliers, multipliant en même temps leur impatience et le temps perdu, et ensuite parce que cette lenteur dissimule et même inutilise les très sérieuses qualités de fond qui distinguent le travail administratif. Quand la statistique est terminée, le rapport parachevé, la décision prise, il est souvent trop tard ; on s'est lassé d'attendre, on s'est arrangé autrement et plutôt mal que

bien : la statistique n'est pas lue, le rapport ne correspond plus à rien, la décision ne cadre plus avec les faits.

Les causes de cette lenteur ne sont pas très nombreuses ni très compliquées, et presque toutes comportent un remède. Il faut d'abord tenir compte, ici comme partout ailleurs, du pli professionnel. Chaque métier façonne ceux qu'il astreint suivant un moule générique que les esprits les plus originaux et les plus indépendants peuvent à peine élargir. Ici, c'est la lenteur méticuleuse, le goût du papier noirci qui se traduit en visas superflus, en échange de lettres inutiles, en rectifications de pure forme. La forme, si utile cependant, si importante en matière réglementaire, finit par déborder le fonds, le noyer et submerger en même temps le bureaucrate sous l'amas grossissant de ses exigences paperassières.

Dans l'intérieur d'un bureau administratif, les fonctionnaires élevés absorbent une grande partie de la tâche que leurs subalternes auraient pu faire seuls et sous leur responsabilité. La marche générale en est ralentie. Quelles que soient leur capacité de travail, leur ardeur et leur bonne volonté, et elles sont parfois extraordinaires, ils ne peuvent suffire à la liquidation des affaires, des dossiers qui s'amoncellent sur leur bureau attendant leur décision sur une foule de points secondaires. La plupart eussent pu facilement être expédiées par leurs auxiliaires, auxquels il n'est resté qu'un travail machinal et décourageant de copiste. De toutes parts, afflue vers le bureau du chef la besogne à peine ébauchée, et dégrossie seulement de quelques tâches purement matérielles. Elle s'y engorge, s'y accumule, laissant oisifs les employés, tandis que se surmène leur supérieur dans le pénible déblaiement des affaires auxquelles il est condamné à ne pouvoir jamais donner qu'une solution tardive.

Signaler le défaut, c'est indiquer le remède : une distribution plus égale du travail, le chef ne gardant que les questions importantes et donnant à tout le reste le coup d'œil rapide et clair qui accompagne la signature. Ainsi, l'esprit se repose en haut pour les graves résolutions et s'active en bas, stimulé par l'effort et la responsabilité, l'ambition de faire bien une tâche qu'on a reçue comme personnelle. Et, finalement, tout s'accomplit mieux et à son heure.

L'abus des écritures est un travers du même ordre et tout à fait professionnel. L'homme qui passe sa vie dans un bureau, au milieu des papiers, et dont le cercle d'activité s'inscrit toujours par des livres, des textes ou des formules, s'assujettit peu à peu à la tyrannie des écritures. L'activité et l'intensité de la vie moderne ont néanmoins pénétré, dans une faible mesure, les administrations anciennes et traditionnelles et, plus fortement, les administrations jeunes, où la note brève et cursive remplace souvent le classique et solennel rapport. Mais nous pensons qu'on pourrait rajeunir encore bien des méthodes surannées. Pourquoi, par exemple, ne pas adopter de plus en plus le rapport et le débat oraux avec discussion et solution immédiates? Les fonctionnaires les plus élevés dans chaque service écouteraient sur les affaires en cours les rapports développés par leurs employés plus jeunes et suffisamment intelligents. Ils pourraient même entendre les intéressés. De l'exposé et de la discussion se dégagerait une solution et, en quelques heures de séance, on expédierait bien des affaires. Souvent faciles à expliquer d'un mot, elles se traînent dans la complication des procédures bureaucratiques ; elles s'y grossissent sans cesse de nouveaux papiers, de nouvelles formules, où finit parfois par étouffer le fait simple et concret, la réalité élémentaire.

Il est vrai que la pratique que nous proposons suppose une certaine confiance accordée à celui qui étudie en premier lieu l'affaire, et prépare les bases de la décision. Mais, si l'on place aujourd'hui des concours de plus en plus sérieux à l'entrée de toutes les administrations, c'est sans doute pour ne laisser passer que ceux qui sont dignes de cette confiance. Une fois sélectionnés, ne vaudrait-il pas mieux leur donner un travail effectif, où ils mettraient leur personnalité, au lieu de les décourager, comme il arrive trop souvent, par de rebutantes tâches d'expéditionnaire ou de copiste?

Après la lenteur et la manie des écritures, c'est le formalisme que l'on reproche au fonctionnaire : ce défaut n'est pas aussi certain que les précédents. Le fonctionnaire est formaliste, dit-on, c'est-à-dire qu'il suit scrupuleusement la lettre de ses prescriptions, qu'il ne tient une chose pour bien faite que quand elle a traversé, et dans leur ordre, toutes les formalités

qui rendent viable l'acte administratif. C'est le Règlement! voilà le mot victorieux et définitif dont il clôt toute discussion, mais aussi dont s'entretient la perpétuelle mauvaise humeur du public. L'hospitalité du journal est grande ouverte à cette mauvaise humeur; les rancunes anciennes du lecteur en sont avivées, et M. Tout le monde, celui-là qui a tant d'esprit, pense qu'il ferait mieux et plus simple.

Or, neuf fois et demie sur dix, c'est une erreur complète. Le Français, — qui ignore déjà si profondément sa législation civile la plus usuelle, — bien plus ignorant encore de la réglementation administrative, s'y perd, s'y affole, l'embrouille lui-même par sa négligence et ne trouve de lucidité que pour se plaindre; se plaindre si la réglementation est trop minutieuse pour lui, se plaindre encore si elle ne l'est pas assez pour avoir prévu son cas. C'est qu'en effet, on méconnaît complètement le caractère essentiel de la réglementation, qui est précisément d'être minutieuse, d'abord pour le fonctionnaire lui-même, et ensuite pour l'assujetti.

Elle doit l'être pour le fonctionnaire, afin de conserver un caractère d'application toujours égale, exacte, et d'être sauvegardée des fantaisies individuelles d'interprétation. Qu'adviendrait-il, si une latitude plus ou moins grande était laissée aux subalternes de tout rang dont l'intelligence et le tact sont infiniment variables? Le désordre et l'arbitraire. Et certes, le public en souffrirait bien autrement, car les défauts de l'automatisme sont ici moindres que ceux de l'initiative. De là, l'obligation d'un cadre strict, en dehors duquel il ne peut y avoir qu'insécurité pour le public, infinies complications aux points centraux de l'administration. Ainsi le modeste employé, livré à lui-même, en proie aux interrogations de ceux qui ne comprennent pas, et ne comprenant pas toujours lui-même, fait-il la seule réponse convenable, en objectant : c'est le Règlement! Il ne peut en faire d'autre, d'abord parce qu'il obéit lui-même et, en outre, parce qu'en s'en tenant à la formule imposée, à l'acte prescrit, il a pour lui la présomption de faire bien, ce qui est une raison préférable à toute autre.

Pour le public, la réglementation n'a pas moins besoin d'être minutieuse. Elle doit prévoir tous les cas, se compliquer elle-même de toute la complexité de la vie sociale, car ses

lacunes lui seraient aussi durement reprochées que ses excès. En principe, il est fort peu de prescriptions qui ne répondent à une utilité, qui n'aient leur but. Souvent elles correspondent à des nécessités d'ordre intérieur ou de comptabilité qu'on ne saisit pas, mais qui n'en sont pas moins majeures. Elles ne peuvent être, suivant chaque cas, divisées ou distinguées à l'infini, sous peine de surcharger l'employé, et il est préférable qu'elles soient superflues dans certains cas. Ce n'est point à dire qu'il ne faille toujours simplifier suivant le possible, alléger ce code déjà si gonflé où s'inscrit chaque jour une réglementation croissante et qui croît, ne l'oublions pas, suivant les exigences mêmes de nos besoins; il faut surtout reviser avec soin les vieilles prescriptions dont quelques-unes subsistent, qui sont désuètes et sans harmonie avec des conditions nouvelles.

***

Les fonctions publiques, par l'attraction puissante qu'elles exercent, détournent les jeunes gens du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, et soustraient à l'économie productive de la nation le meilleur de ses forces vives. Voilà, dit-on, le grand mal, le fléau, la plaie sociale ! Avant de le sonder, essayons d'en circonscrire nettement l'étendue.

Parmi les fonctionnaires hommes, une petite fraction, 26491 seulement, reçoit un traitement de trois mille francs et plus, dont 5 660 avec six mille francs et au delà. Voilà déjà bien restreinte la partie du fonctionnarisme qui peut attirer des intelligences armées de haute culture, et les enlever au grand laboratoire de la production nationale. Reste une nombreuse mais humble armée, composée[1] de 141 061 hommes ou femmes rémunérés à moins de mille francs, 210 627 à moins de deux mille francs, 36 376 à moins de trois mille francs. Et cependant, de tous côtés, on ambitionne de s'y enrôler, et la place la plus étroite suscite des centaines de compétitions. Mettons que la chose soit mauvaise ; faut-il en rendre responsable l'État ? N'est-ce pas plutôt un symptôme d'un état économique douloureux où il est difficile de vivre ? Si les plus

1. En y comprenant, cette fois, les ouvriers. (Statistique de M. Turquan.)

modestes garçons de peine, facteurs ou expéditionnaires paraissent à tant d'individus des êtres privilégiés et dignes d'envie, ce n'est point pour leur salaire, qui ne dépasse pas celui qu'ils trouveraient ailleurs. C'est pour tout ce qui l'accompagne et le fortifie de dignité humaine, de sécurité, de justice. Retraites, garanties contre les congédiements brusques, améliorations progressives du salaire, indépendance protégée par des règles précises, voilà ce que l'État a été le premier et est encore le seul à offrir pleinement. Faut-il lui en faire un crime, et, à tous ces humbles qui le préfèrent pour maître, faut-il reprocher de fuir l'aléatoire, et le dur industrialisme ?

Mais revenons aux quelques milliers d'hommes cultivés qui forment l'état-major du fonctionnarisme, car c'est à ceux-là qu'on pardonne le moins de déserter la lutte économique... Il est vraiment étrange de vouloir une administration parfaite, intelligente et progressive, sans qu'elle se recrute précisément parmi l'élite cultivée de la nation. Il faudra toujours être administré, et, quoi qu'en pense l'ancienne orthodoxie, il faudra l'être de plus en plus. Et, pour l'être bien, il est nécessaire que l'administrateur soit choisi parmi les meilleurs et soit éprouvé au sort des concours. Nous ajouterons, sans prétention au paradoxe, que l'œuvre administrative importe plus que toute autre au bien général du pays, et qu'il ne peut être indifférent qu'elle soit abandonnée aux médiocres. On conçoit difficilement, en effet, la richesse d'un pays qui ne recevrait de son gouvernement que mauvaise administration et mauvaise justice. Il est donc étonnant de voir déplorer que quelques-uns des plus cultivés se consacrent à cette tâche primordiale, et sans laquelle les autres ne pourraient prospérer. Le peuple de commerçants qu'est l'Angleterre paraît du moins l'avoir ainsi compris, puisqu'il estime et rétribue si haut les services de son administration.

Il n'est pas certain, du reste, que les fonctionnaires, bien qu'éprouvés aux examens et doués de suffisantes qualités, eussent fait merveille ailleurs, car tel excellent juge, professeur ou ingénieur, n'eût été peut-être qu'un détestable commerçant, qu'un très ordinaire agriculteur. Ils ont eu, eux aussi, leur vocation, et, en la suivant, ils se sont placés à

l'endroit où ils pouvaient être le plus utiles. Si l'on voulait approfondir cet ordre d'idées, on trouverait, du reste, bien d'autres déperditions de forces dans l'ensemble si touffu, souvent si incohérent, de la production générale, et de plus grande conséquence que le surcroît ou la mauvaise utilisation de quelques fonctionnaires.

Mais, dira-t-on, il n'est pas possible de nier qu'il existe chez le Français un extraordinaire penchant naturel vers les services publics et les fonctions officielles; presque toute la bourgeoisie, munie d'instruction et de capitaux, en est comme fascinée. Ce trait caractéristique de notre tempérament national est certain et fut observé de tout temps. On le remarquait déjà chez les Gaulois, et tout l'ancien régime a battu monnaie avec la passion des charges et des offices. Mais que prouve cette constatation ? Qu'il y a là un trait du génie de notre race, un facteur qui s'impose, tout au moins une nécessité à subir et dont il faut simplement s'accommoder le mieux possible. Or, en France, il en résulte ceci, qu'une foule de fonctions sont exercées gratuitement, et que les fonctions rémunérées le sont au plus bas prix possible. Si elles étaient dédaignées, il faudrait de toute nécessité, pour y attirer les hommes capables dont on a cependant besoin, leur offrir, comme nous disions, des avantages pécuniaires beaucoup plus sérieux.

Il n'est pas inutile de constater, en terminant sur ce point, que nos fils de famille ont, pour les séduire, mieux que les maigres traitements de l'État et que les périlleuses incertitudes de l'industrie. Nous voulons parler de certaines professions, appelées, d'un mot bien archaïque, «libérales». Constituées en monopoles, — sur lesquels il y aurait beaucoup plus à reprendre que sur le fonctionnarisme, — l'exploitation en est fructueuse et paisible, et les prétendants y sont au moins aussi nombreux que les candidats fonctionnaires d'un ordre un peu élevé.

***

On reproche enfin à l'action sans cesse étendue et multipliée du fonctionnarisme d'énerver et d'affaiblir l'initiative individuelle. Mais, à regarder de près, on s'aperçoit qu'il s'agit ici

de savoir si l'intervention accrue de l'État est opportune ou justifiée, c'est-à-dire, en réalité. de tout le problème social présent. C'est une question que l'école a débattue pendant cinquante ans et sur laquelle elle peut s'exercer longtemps encore ; en attendant, les faits débordent les théories et les résolvent à leur manière, qui est celle de la nécessité.

Les sociétés modernes ne peuvent plus s'accommoder de l'État d'autrefois, voilà le fait impérieux qui s'impose à tous. A des conditions nouvelles, à des besoins nouveaux, il faut de nouveaux organismes. La liberté et l'égalité théoriques, proclamées avec tant d'enthousiasme, aboutissement d'un séculaire effort de pensée, sombreraient un peu chaque jour sous le choc puissant des forces économiques et parmi leur mêlée inconsciente et brutale, si elles n'étaient incessamment étayées et fortifiées par une action supérieure, qui ne peut être que celle de l'État. Il faut à une grande ville une armature de réglementations autrement forte et compliquée qu'à la rudimentaire commune rurale, et la différence est du même genre entre l'ancienne société, et celle d'aujourd'hui, celle de demain. Or, le fonctionnaire est la traduction sensible, la manifestation extérieure de cette évolution. Et la preuve que l'évolution est nécessaire, c'est qu'elle ne se produit pas seulement dans les pays germaniques qui, traditionnellement, eurent toujours recours à l'État, pas seulement en France et dans ces races latines si parfaitement méprisées de nos sociologues : voici que l'Angleterre, les États-Unis — la supériorité anglo-saxonne elle-même — s'inclinent devant les mêmes nécessités, transforment à leur tour leurs anciennes conceptions, et s'accroissent de fonctionnarisme en même temps que de règlements.

Le développement de l'État et, par suite, celui du fonctionnarisme est donc un phénomène trop universel pour ne pas être conforme à quelque logique ou nécessité. Ce développement se fait-il au détriment de la liberté individuelle, de telle sorte que, le champ d'action du gouvernant s'élargissant, celui du gouverné se rétrécirait d'autant? On le pense communément, et on se trompe, parce qu'on ne comprend pas que, si l'État porte plus loin un effort plus étendu, l'individu recule plus loin encore les limites de son activité

et de sa liberté. « Il n'y a que la force de l'Etat qui fasse la liberté de ses membres », disait J.-J. Rousseau ; cette parole est commentée admirablement par ces lignes de Dupont-White : « Absolument parlant, le monde est plus gouverné qu'autrefois par le fait de la civilisation. Il l'est moins relativement à la vie supérieure dont il s'est enrichi. La main de l'État s'est étendue, s'est appesantie, mais la vie de l'homme a pris encore plus de développement qu'elle n'a senti de règlement. » Si des lois d'expropriation, de police, d'hygiène, d'instruction, d'assurance et de prévoyance nous chargent de plus nombreuses obligations, nous astreignent par plus de règlements, de combien de nouvelles forces ou de nouvelles sécurités notre liberté ne s'est-elle pas exhaussée ? On se tromperait de la même façon, en croyant que le contribuable de 1900 est huit ou dix fois plus chargé que celui de 1800. Si l'impôt est réellement huit ou dix fois plus fort, il ne l'est pas relativement au développement de la richesse qui y est assujettie, et, d'autre part, à la quantité de services qu'il représente pour celui qui le paie.

La centralisation française accuse peut-être davantage la force du fonctionnarisme, et nous rend plus sensible, plus souvent présente l'intervention de l'État. Une décentralisation de l'autorité constituerait-elle à l'action individuelle un cadre plus souple et plus commode ? Cela est fort douteux. L'organisation administrative actuelle présente quelques abus secondaires, mais ce serait une œuvre périlleuse que de la bouleverser, car elle paraît, en somme, très conforme à notre tempérament national. D'ailleurs, ne voyons-nous pas, dans les pays décentralisés, l'autorité centrale grandir de jour en jour ?

***

Nous venons de passer en revue les défauts les plus ordinairement reprochés aux fonctionnaires. Nous en avons reconnu quelques-uns et nié un plus grand nombre. Quant à leurs qualités, — car ils en ont — ; quant aux avantages du fonctionnarisme, — car il y en a, — nous nous bornerons à les signaler brièvement pour ne pas trop irriter ceux de leurs détracteurs qui ont bien voulu nous lire jusqu'ici.

La moralité générale des fonctionnaires, l'honorabilité et la dignité de vie qui se rencontrent à tous les rangs, sont incontestables et incontestées, au point qu'ils nous en voudraient sans doute de leur en faire un particulier éloge. On peut insister davantage sur le dévouement qu'ils apportent à l'État, car, sur ce point, nul maître n'est mieux servi. Administrateurs, professeurs, agents fiscaux, etc., ont conscience de faire autre chose que de fournir un travail contre un salaire. Chacun d'eux, détenant une parcelle de la puissance publique, ne manque pas d'être très fier du prestige que ce dépôt lui confère, mais très pénétré aussi d'un sentiment spécial du devoir, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, du moins avec cette généralité et cette marque professionnelle. Les mots le disent eux-mêmes, ils ont des « fonctions » plutôt que des « emplois ». De tout cela, les agents les plus infimes, et les plus élevés aussi, laissent paraître parfois une vanité un peu puérile, mais qui est, somme toute, bien plus supportable que l'insolence satisfaite et prétentieuse du parvenu.

Voici maintenant deux avantages sociaux que présente le fonctionnarisme, et qui ne sont pas assez souvent ni assez pleinement reconnus. Le premier est d'opposer à la mobilité de la démocratie un point d'appui stable; le second de lui constituer une aristocratie dans la mesure où elle peut en supporter une.

Stable et permanente par sa hiérarchie forte, claire et précise, c'est-à-dire bien française, et traditionnelle par la logique même de sa nature, l'Administration a rendu au pays un inappréciable service, celui de lui faire supporter sans en être bouleversé, ni seulement ébranlé, de terribles ouragans révolutionnaires. Grâce à elle, la tempête passée et le flot populaire rentré en son lit, à côté d'une dynastie ou d'un homme brisés, tous les supports et toute la structure de la vie nationale se retrouvent intacts et debout.

Ce n'est pas seulement aux grandes heures de tourmente révolutionnaire que l'Administration prête au pays le ferme soutien de son armature résistante. Tous les jours, elle oppose aux caprices passagers et irréfléchis du pouvoir élu l'obstacle de ses traditions et de ses sages lenteurs : obstacle le plus souvent bienfaisant, qui donne le temps de reconnaître les

principes, d'interroger l'expérience et aussi d'oublier. Beaucoup d'idées sommeillent, dit-on, dans les cartons des bureaux ; mais, pour quelques-unes d'entre elles, conçues sous l'impression d'une actualité et façonnées en toute hâte, il n'est pas à souhaiter qu'elles soient éveillées.

Si l'on doutait de ce rôle utile de modération et de préparation réfléchie, il suffirait pour s'en convaincre de constater les impatiences qu'il suscite dans les Chambres. Obéissant à une tendance d'absorption naturelle à sa souveraineté, le Parlement s'efforce, par des emprises successives, de réduire cette résistance qui l'irrite, et ceux qui réfléchissent ne le voient pas sans inquiétude évoquer tant d'affaires administratives en son enceinte agitée et fiévreuse. Nul hommage plus éclatant ne peut être rendu à l'administration, dans les hautes sphères de laquelle se sont élaborés tant de travaux patients et solides, tant d'éléments féconds de l'activité législative.

En second lieu, le fonctionnarisme fournit à la France démocratisée les éléments d'une certaine aristocratie. Le mot est un peu gros peut-être de trop de souvenirs historiques, et, s'il faut l'employer à défaut d'un autre qui soit intermédiaire, ce ne peut être qu'avec beaucoup de réserves. Il n'est pas douteux qu'une classe doit toujours et fatalement s'élever même dans la nation la plus nivelée par la passion de l'égalité, et, par là, prendre les allures et la signification d'une aristocratie. A défaut de toute autre, il en est une que la démocratie industrielle enfante incessamment d'elle-même, c'est celle de la Richesse. Mais, édifiée de plus en plus sur les fondements légers de la fortune mobilière, légère aussi, trop souvent, de patrimoine scientifique ou de culture morale, sans cohésion héréditaire, sans fonds commun d'idées ou de croyances, elle ne peut être qualifiée aristocratie que par pauvreté de la langue.

Reste et reste seul le fonctionnarisme. C'est, toutes réserves faites sur l'insuffisance du mot, une aristocratie qui se surhausse d'aussi peu que possible ; mais c'en est tout de même une, et rien ne le prouve mieux que les alarmes qu'elle suscite, les suspicions qu'elle provoque et que nous voudrions avoir un peu dissipées. Recrutée dans toutes les classes de la nation, ouvrant à tous la diversité infinie de ses rangs, elle

laisse les plus élevés de ses membres encore très près du peuple. L'uniformité d'instruction préparatoire, et ensuite de travaux et de développement intellectuels, lui constitue un solide et riche fonds commun, qu'alimente et renouvelle sans cesse l'apport des nouvelles couches, issues des parties les plus diverses et les plus vivaces du pays. L'activité nécessaire de son travail, qui est, par définition, social et collectif, la fortifie et l'empêche ou de s'appauvrir d'idées ou de dévier vers un rôle parasitaire. Que le peuple le plus égalitaire qui soit au monde ne s'en plaigne donc pas, car, de toutes les distinctions qu'il puisse supporter, c'est celle qui lui sera la plus légère et la plus utile.

RENÉ FAVAREILLE

CHEZ LES SENOUSSIS

ET

LES TOUAREGS[1]

II

Le 30 juillet 1896, l'auteur quitte Koufra, après avoir pris congé de ses nouveaux amis et du cheikh El Mahdi qui lui donne une lettre de recommandation pour le grand cheikh de la Confrérie à Morzouk.

Le 18 août, il arrive à Ouaddan, où il reste pendant quelques jours, faisant des lectures avec commentaires des principaux livres de théologie et de jurisprudence musulmane.

Il part de là, le 20 août, se dirigeant vers Zighen et Morzouk, où il entre le 5 septembre. Il quitte cette ville le 10 septembre, pour se rendre à Ghat; mais, la veille de son arrivée, il fait une chute de chameau et se blesse gravement au genou. Revenu à Morzouk le 6 octobre pour faire soigner sa blessure, il fait la connaissance dans cette ville d'Eyoub-Bey, gouverneur héréditaire de Ghat et descendant des anciens princes de ce pays, et se lie d'amitié avec lui. Il entre également en relations étroites avec les principaux chefs Touaregs de la région, pour lesquels Morzouk est le principal centre de ravitaillement et de commerce. C'est d'Eyoub-Bey et de ces notables Touaregs qu'il tient les renseignements sur les Touaregs réunis dans le chapitre suivant.

Souvent les explorateurs et les historiens ont parlé des Touaregs, de leur histoire, de leur état, de leurs mœurs; personne n'a pu le faire d'une manière complète, parce que personne n'a été à même de les connaître; le malheureux

1. Voir la *Revue* du 15 août.

voyageur européen qui pénètre dans leur pays est en quelque sorte un homme voué à la mort. Plusieurs savants distingués se sont perdus dans le désert, dont le sable aujourd'hui recouvre leurs ossements.

Dieu m'ayant permis, en 1896, d'atteindre la région qu'ils habitent et de lier connaissance avec quelques-uns de leurs notables, j'ai pu, notamment pendant mon séjour à Morzouk, me procurer à leur sujet des indications qui, je l'espère, pourront intéresser le public et profiter à ceux qui ne reculeraient pas devant les difficultés et les fatigues du voyage qu'il m'a été donné d'accomplir.

***

Les Touaregs sont nombreux. Ils se divisent en plusieurs tribus qui se rattachent toutes à quatre grandes divisions :

1° Les Touaregs Hoggar et Harrar; au Djebel Hoggar.

2° Les Touaregs Asger et Ifoggas, au Djebel Ghat et dans les environs;

3° Les Touaregs Kelouï et Maouïdiren, au Djebel Sekmara;

4° Les Touaregs Aoualimmenden, à l'est de Tombouctou.

Je veux parler ici des deux premières divisions, c'est-à-dire des Hoggar et des Asger, dont j'ai pu plus particulièrement étudier le caractère.

Les Hoggar et les Asger sont les plus connus parmi les Touaregs, à raison des relations commerciales qu'ils entretiennent depuis une époque reculée avec la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Ils résident principalement dans la région centrale du Sahara et s'étendent vers Morzouk, Laghouat, Ouadi-Otba, Ghati, El-Aouinat, et jusqu'au lac Tchad, par le royaume de Bornou. Ils habitent sur des plateaux de forme triangulaire, coupés par des montagnes et des cours d'eau. Trois de ces montagnes sont situées dans un endroit appelé Namat. En dehors des triangles dont je viens de parler, au nord-ouest de Ghat, se trouve le beled[1] Azaoud. Le reste de cette région est un désert. Au nord-ouest du Ghat, on rencontre aussi les montagnes dites des Hoggar, qui ne sont pas sans ressemblance avec les montagnes d'Europe, car il s'y

1. Le *beled* est la réunion des habitations agglomérées et des cultures qui peuvent se faire autour de ces habitations.

trouve de grandes forêts, des torrents alimentés par des sources abondantes, et on y voit aussi des neiges éternelles. Dans ces montagnes est la source d'un très grand fleuve du désert, l'Igharghar, qui se dirige vers le nord et finit à Takrourt, à la frontière algérienne. Les Touaregs pêchent dans ce fleuve des poissons aussi gros que de gros moutons ; on les sale et on les transporte entiers à Ghat, où j'en ai vu et mangé.

C'est là que résident les Touaregs Asger et Hoggar de race pure. Leurs beleds, dont le plus grand s'appelle Adeli, sont des sortes d'oueds où il y a beaucoup de sable et de palmiers. Leurs habitations sont construites avec des peaux dites *Klabo*, mesurant un mètre et demi en longueur et en largeur ; ces peaux sont celles d'une espèce de bœuf du Soudan ; elles valent dix francs à Morzouk et douze francs à Ghat.

Les Touaregs s'étendent de Morzouk au Touat, sur la limite de l'Algérie. Ghat est leur Paris : c'est là qu'ils viennent se divertir, s'approvisionner de dattes ou d'autres denrées. Ils interviennent avec le prince gouverneur dans l'administration de cette ville qui, à leurs yeux n'appartient, pas aux Turcs, bien que ceux-ci y aient une caserne avec quelques soldats. Ils achètent à Morzouk et à Ghat leurs vêtements et leurs armes, mais ne font point d'autre commerce. J'ai cependant vu, à Morzouk, quelques tribus touaregs qui vendaient du charbon, du bois, du mastic, de la gomme et du bois de *talh (acacia arabica)*, qui sont des produits de leur pays.

Leur métier, celui qui les nourrit, consiste à louer des chameaux aux caravanes qui traversent leur territoire pour se rendre du littoral de l'Afrique du Nord aux lacs du sud : ces locations se font moyennant des prix invariables.

Chaque année, de septembre à novembre, leurs chefs et leurs notables se réunissent à Ghat. C'est une sorte de marché ou d'exposition par l'arrivée des caravanes commerciales qui viennent des régions soudanaises, de Bornou, de Kanem, de Tebou, etc. La caravane d'été arriva de Bornou le 16 septembre 1896. Elle se composait de sept cents chameaux chargés de peaux de chèvres du Soudan, tannées, appelées *regaa*, de dents d'éléphant, de plumes d'autruche et d'esclaves soudanais. Il s'y trouvait cinq tentes de lin destinées à des négociants de Tripoli : l'une d'elles était pour Gennine El Trabelsi.

Avec la caravane se trouvaient quelques négociants de Tripoli qui avaient été capturés au Bornou par Rabah : il les avait mis en liberté, sans leur prendre leur argent, ainsi que je le raconterai plus loin.

Quelques jours seulement après la caravane d'été, c'est-à-dire le 7 octobre, arriva la caravane d'hiver. Comme cette année-là les pâturages avaient manqué dans le Sahara, la première caravane avait marché très lentement pour permettre aux chameaux de se reposer. La seconde caravane comptait neuf cents chameaux et elle était accompagnée de notables négociants de Ghadamès, dont Hamou ben Hamoud.

J'ai dit précédemment que Ghat était le Paris des Touaregs : je pourrais dire aussi que c'est le Marseille du désert. Il y a une quinzaine d'années, Morzouk était le port[1] du Sahara et du Soudan ; mais, depuis que les Turcs ont interdit l'esclavage, les caravanes, qui se livraient principalement au trafic des esclaves, ont cessé d'y affluer et la ville s'en est considérablement resentie. Aussi est-ce à Ghat qu'ont lieu actuellement les ventes d'esclaves : on les vend aux enchères sur les marchés, comme on vend les ânes ou d'autres marchandises. Ghat est ainsi devenu un grand centre commercial : c'est là que viennent toutes les caravanes du Soudan et aussi du Touat, qui est à la distance d'un mois de marche de Ghat.

Les Asger et les Hoggar se qualifient d'*El Mouchàk*, c'est-à-dire indépendants et nobles. J'ai déjà dit que, d'après eux, la ville de Ghat ne relève pas de l'Empire ottoman, mais leur appartient.

Les Touaregs, ou plutôt *Touareks*, ont été ainsi appelés par les Arabes parce qu'au début de l'Islam ils avaient abandonné (*taraka*) la vérité. Aujourd'hui ils sont musulmans, mais ils ne connaissent pas les véritables principes de l'Islam, car ils n'ont pas la notion des devoirs religieux ni, à plus forte raison, des devoirs civils. La langue qu'ils parlent est le *tamachek*. Je leur ai entendu dire qu'ils étaient les nobles de la race berbère.

Les Asger et les Hoggar ont le teint blanc et des traits nullement désagréables. Ils sont loin d'être courageux, comme

1. Le Sahara étant comparé à une mer, que l'on ne fait que traverser.

ils en ont, bien à tort, la réputation à Tunis, notamment parmi les Européens.

Ils n'ont pas d'armes perfectionnées, mais seulement la *harba*, longue lance en fer terminée par une pointe formant souvent hameçon, une épée à deux tranchants et un poignard dont l'extrémité affecte la forme d'une croix et qu'ils s'attachent au bras droit. Quelques-uns seulement ont un fusil, et encore est-ce un fusil de Morzouk, à un seul coup, de fabrication ancienne et à pierre. Souvent celui qui est armé de ce fusil n'emporte qu'une seule charge de poudre, en prévision de la rencontre de bœufs sauvages ou de gazelles.

Sidi Mohammed ben Brahim El Targui, l'un des cheikhs dont je parlerai plus loin, me raconta qu'un Targui avait acheté un fusil à deux coups, ancien modèle, à capsules. Pendant qu'il le chargeait, ce fusil lui ayant glissé des mains, il se blessa légèrement : aussitôt il le brisa en le frappant sur le sol, disant que les armes de ce genre avaient été enchantées par les Européens, qui les envoyaient aux Touaregs pour s'en servir plus tard contre eux. Il conseilla aux Touaregs de ne pas acheter de fusils, et il n'eut pas de peine à les convaincre, grâce à leur esprit borné.

La plupart montent des chameaux aux extrémités fines; voici comment ils s'en servent. Sur les épaules de l'animal, entre le cou et la bosse, le Targui met une sorte de selle en bois, qu'il fixe solidement par une ceinture qui passe sous le ventre. Il place ses provisions et ses armes dans une espèce de bissac en peau de chèvre : il accroche son épée devant lui au pommeau élevé de la selle, qu'il tient entre ses jambes, et garde à côté de lui sa lance : il croise ses jambes sur le cou du chameau et il conduit celui-ci à l'aide d'un licol.

Quand les Touaregs louent leurs chameaux à des commerçants, ils mettent en tête celui qui a l'allure la moins rapide, puis ils attachent un autre chameau à la queue du premier, et ainsi de suite, de sorte que la caravane en marche forme une longue ligne droite. Les chameaux ainsi loués ne sont pas rapides : ils font deux kilomètres à l'heure seulement. Ils voyagent rarement la nuit.

Les Asger et les Hoggar forment une population de neuf mille âmes au plus : ce chiffre m'a été certifié exact par leur

chef, Sidi Eyoub Bey, le prince héritier de Ghat; Sidi Ali, frère de Sidi El Hassan, gouverneur de Ghat, et des notables Touaregs m'ont dit qu'en 1883, les Touaregs étaient au nombre de treize mille, mais que maintenant, par suite de l'insuffisance de récoltes résultant du manque de pluies, et aussi par suite des guerres meurtrières qu'ils ont soutenues contre les peuplades voisines (dans leur lutte contre la tribu de Tebou, notamment. ils ont perdu sept cents hommes), cette population se trouve réduite de près de moitié.

J'avais entendu dire à Tunis que le nombre des Touaregs dépassait cent mille, mais qu'il était impossible de l'établir exactement : il y a là une double erreur, propagée par quelques Européens qui ont parlé des Touaregs sans avoir pris des informations sérieuses. Les chiffres que je donne plus haut résultent des renseignements très précis que possèdent les tribus voisines. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que, si les Touaregs s'étendent depuis les limites du Touat jusqu'à Ghat et à Morzouk, il y a, entre les territoires qu'ils habitent, de vastes surfaces non occupées.

Quelques nobles parmi les Touaregs montent des méharis rapides : le nombre de ces animaux, supérieurement doués, est très restreint; ils parcourent en un seul jour la distance qui représente pour les méharis ordinaires deux jours, deux jours et demi et même trois jours de marche. Quelques auteurs ont dit que les Touaregs avaient des méharis, dits *El-Ocharial*, qui pouvaient en un jour parcourir des distances représentant pour les autres méharis de quatre à dix jours de marche : c'est un mensonge, car il n'y a pas, dans tout le Sahara, un seul chameau pouvant fournir une vitesse quadruple de la vitesse normale de ses congénères.

Il y a peu de chevaux chez les Touaregs, mais ils ont des chèvres, et des moutons à laine courte et à grosse queue.

Il pleut rarement dans leur pays, mais dans les oasis du Sahara il y a de nombreux palmiers.

Leur plus grand beled s'appelle Edli. Les maisons sont faites avec des peaux et des roseaux tressés en nattes : elles sont recouvertes de roseaux et de branches de palmiers liés avec de la terre. Ils les établissent dans des oueds, où se trouvent des palmiers.

Les Touaregs portent des chemises, blanches ou noires, dont les manches, très longues et flottantes, traîneraient par terre s'ils ne les relevaient. Ils se coiffent d'un turban. Quelquefois le milieu de la tête est nu. Ils se rasent la tête, mais gardent une bande de cheveux, de trois doigts de largeur au plus, qui va de la nuque au front. La tête est enveloppée d'un voile, qu'ils n'ôtent jamais, si ce n'est quelquefois pour manger. Les hommes portent au cou des amulettes (six au moins) renfermées dans un petit sachet de peau. J'étais très considéré par eux et j'ai écrit pour leur usage plus de cent cinquante de ces amulettes. Les chefs se coiffent de chéchias de vingt centimètres de haut, de fabrication tunisienne.

Les Touaregs ne pratiquent pas la polygamie. Pour rendre la justice, ils ont une sorte de Hakem, dont les jugements ne sont pas obligatoires pour les chefs et les notables; c'est une sorte d'arbitrage facultatif, et à cause de cela ils estiment qu'ils jouissent d'une liberté complète. Chez eux, c'est le fils de la sœur du roi qui est l'héritier du pouvoir.

Quand les caravanes arrivent à Ghat, leur roi, neveu de l'ex-roi Nakhnoukhen, se trouve là. Il se nomme Engadazen : c'est un homme poli, aimable, intelligent et modeste. Je lui offris en cadeau, par l'intermédiaire de Si Mohammed ben Brahim, dont je parlerai plus tard, un chapelet en ambre, deux glaces, une sacoche de fabrication tunisienne et quatre boîtes en os pour mettre la civette. Ces objets lui firent grand plaisir et il les admira beaucoup.

La particularité suivante du caractère des Touaregs est à remarquer : si, étant riche, vous allez chez eux sans rien leur offrir, ils vous méprisent. La plupart, même des notables, vous demandent directement des cadeaux : le moins qu'on puisse faire est de leur donner à manger. Leurs chefs n'ont d'autre métier que de vivre aux dépens des commerçants et des voyageurs.

A Morzouk, les Touaregs me témoignèrent beaucoup d'amitié : quand ils me rencontraient, ils s'inclinaient pour me baiser la main. Si j'avais voulu voyager jusqu'aux extrémités du Soudan, j'aurais pu le faire facilement, grâce à leurs notables : aussi, sans la plaie de ma jambe, je serais allé au Bornou, à Ouadaï et serais rentré par le Nil et le Caire.

Une idée enracinée chez les Touaregs, c'est qu'il n'y a pas dans l'univers une plus grande ville que Tunis. Ils apprécient beaucoup les marchandises tunisiennes et estiment qu'elles sont les meilleures. Tout ce qu'on leur dit provenir de Tunis, ils l'achètent cher et sans examen ni réflexion.

Sidi Eyoub me dit qu'il possédait une épée tunisienne, qui avait été payée cent boutira, c'est-à-dire trois cents francs, plus une livre de plumes d'autruche. On lui en avait offert cinq cents boutiras. J'ai vu cette épée : elle était à double tranchant, avec une poignée en fer; elle mesurait quatre-vingts centimètres de long et cinq de large; la gaine était en vieux cuir. Cette arme, fabriquée à Tunis sous Hamouda-Pacha, ne valait pas, à mon avis, plus de dix francs. Chez eux, les épées, les lances et les poignards atteignent un prix exorbitant.

Les Touaregs sont absolument convaincus que les Européens qui viennent chez eux n'ont d'autre but que de s'enquérir de leur situation pour s'emparer ensuite de leurs terres et les réduire en esclavage. Cette croyance et d'autres encore, tout aussi absurdes, sont propagées parmi les Touaregs de la basse classe par les soldats turcs de Ghat et de Morzouk, qui ne veulent pas que la Tunisie ou l'Algérie établissent des relations commerciales avec Ghat et le Soudan. D'autre part, j'ai entendu dire aux gens de Tripoli et de Ghadamès que, si les marchandises de Tunis arrivaient à Ghat, les commerçants tripolitains seraient ruinés. Je dois dire que les notables touaregs ont à cet égard des idées différentes. Il est à noter que tous les commerçants de Ghat sont originaires de Ghadamès ou de Tripoli, ce qui n'est pas le cas de ceux du Touat, du Fezzan, du Soudan et du Sahara.

Pour la raison que j'ai indiquée tout à l'heure, les Ghadamésiens et les Tripolitains ne blâment nullement les Touaregs d'arrêter et de piller les caravanes tunisiennes ou algériennes et de massacrer les gens : bien au contraire, ils les encouragent secrètement dans leurs méfaits, afin que les voies de communication du Soudan ne s'ouvrent pas aux étrangers. C'est chez eux un système politique que l'on ne doit pas ignorer, dont on doit tenir le plus grand compte et contre lequel il faudra se prémunir. Tous les renseignements que j'ai recueillis là-bas établissent la réalité des agissements que je viens de signaler.

Le premier parmi les Asger et les Hoggar est Engadazen, neveu de Naknoukhen. C'est actuellement le chef de tous les Touaregs. Le second est Takroub, dont la parole est écoutée dans les tribus et qui est considéré comme un ministre. Viennent ensuite : Maoulay, qui jouit de la même notoriété qu'Engadazen; Si Mohammed ben Naknoukhen, fils de l'ex-roi; Fanaït ben Moussa, Khemiden ben Yaouanzen et le cheikh Mohammed ben Brahim; ces trois derniers sont des hommes considérables, qui connaissent à fond les affaires des Touaregs.

Ces sept personnages sont les chefs des Touaregs, ceux qui font la loi et qu'on ne manque jamais de consulter quand un événement grave se produit chez les Azger ou chez les Hoggar. Ils ne prennent une décision qu'après mûre réflexion, et agissent toujours avec la plus grande prudence. Jamais ils ne tremblent, ne s'agitent, ni ne parlent d'une façon déraisonnable, alors même qu'ils seraient atteints par quelque événement fâcheux.

Peu parmi eux savent lire et écrire. Leur écriture se compose de signes conventionnels que quelques-uns de leurs notables sont seuls à connaître et qui leur servent aussi pour la numération. Cette écriture consiste en divers signes ressemblant à des traits ou des ronds qui s'entre-coupent: mais elle ne leur permet pas de se comprendre entre eux d'une manière complète, comme peuvent le faire les autres écritures comportant des déclinaisons, des conjugaisons, des verbes et leurs dérivés.

Ils ont beaucoup de considération pour les savants et pour les descendants du Prophète, surtout ceux qui sont affiliés à la confrérie des Senoussis.

Les Touaregs ne savent pas monter à cheval.

La tribu des Ifoggas, qui se trouve entre le Touat et Ghadamès, a pour grand chef Bou Fanaït. Un de leurs chefs les plus connus par ses brigandages s'appelle Enkroub. Tous les actes de déprédation que peut commettre cette tribu ont lieu d'après les ordres, ou tout au moins avec le consentement de Bou Fanaït. Celui-ci d'ailleurs jouit d'une grande influence sur la tribu des Chaamba.

Il y a quatre ans, un Français vint à Ghadamès pour acheter des dents d'éléphant : il en acheta cinq charges. Lorsque les

Touaregs, ainsi que quelques commerçants tripolitains, l'apprirent, ils firent des reproches aux commerçants de Ghadamès et leur recommandèrent de ne plus rien vendre à cet homme, parce qu'il s'habituerait au gain et amènerait ensuite d'autres Français qui accapareraient le commerce du pays. Ils décidèrent aussi de le faire tomber dans un guet-apens. Mais le Français, ayant eu vent de leur dessein, revint à Tripoli et se plaignit au vali, Rasem-Pacha. Celui-ci envoya au kaïmakan de Ghadamès l'ordre de blâmer ses administrés d'avoir voulu entraver cet étranger dans son négoce, et de leur faire savoir que, s'il arrivait parmi eux un commerçant ou un explorateur européen, quelle que fût sa nationalité, ils devaient le respecter et ne point le gêner dans ses entreprises, sinon ils encourraient une grave punition, attendu que des agissements comme ceux dont ils s'étaient rendus coupables étaient contraires aux règles ayant cours entre gouvernements amis. Les Ghadamésiens se conformèrent en apparence à ces instructions, mais leur obéissance n'était point sincère.

J'ai parlé précédemment du courage des Touaregs, de leur nombre et de leur façon de combattre. Tout ce que j'ai dit, j'en ai minutieusement contrôlé l'exactitude.

Toutes les tribus voisines des Touaregs leur sont hostiles, surtout les gens de Fezzan. Quant à ceux de Tibbou, en 1888 ils livrèrent aux Touaregs un combat dans lequel environ trois cents de ces derniers trouvèrent la mort. Les Touaregs ont encore d'autres adversaires : ce sont les partisans de Sidi El Mahdi. Entre les Touaregs et les gens de Ouadaï, il y a une animosité qui ne prendra pas fin de longtemps, car ceux-ci ont été, à plusieurs reprises, attaqués par les Touaregs qui n'ont cependant pas réussi à les razzier. D'autre part, on connaît les relations des Touaregs avec les Algériens et les Tunisiens. Des gens de Ghadamès je dirai seulement que leur amitié pour les Touaregs n'est pas sincère. Quant aux Touatiens et aux Marocains, ils sont sans cesse aux prises avec les Hoggar.

Il y a dans cette dernière tribu un nommé Karadji qui, en 1887, alla dans un pays situé entre le Touat et le Maroc. Il dit aux gens de ce pays qu'il désirait acheter un bon fusil et qu'il le paierait au besoin cent mitskals d'or, et il se mit à compter cette somme sous leurs yeux. En voyant cela, tous

ceux qui avaient un fusil le lui présentèrent. A mesure qu'il en prenait un en main, il en enlevait la batterie, comme pour l'examiner. Lorsqu'il fut à peu près certain qu'il ne restait plus un seul fusil dans la localité, il donna l'ordre aux personnes qui étaient avec lui, au nombre de vingt, d'attaquer les gens du pays. Ceux-ci furent dépouillés de presque tout ce qu'ils possédaient, et beaucoup furent mis à mort. Leurs chameaux furent emmenés. La guerre, chez ces peuples, est presque toujours marquée par la ruse et la trahison.

Ce Karadji est redouté de tous les Touaregs. Arrivant une fois à Ghat, il y fut traité généreusement. Il demanda à visiter la caserne des soldats, l'examina attentivement et, au moment de retourner dans son pays, il dit : « Vous, Asger et Hoggar, tant que vous aurez chez vous ce gros fer (il voulait parler du canon) et ces fusils polis, vous n'aurez aucun repos dans vos demeures . »

Je dois faire observer ici qu'il n'est point difficile pour une tribu arabe quelconque de châtier telle ou telle fraction des Touaregs; à plus forte raison pour une grande puissance. Si le gouvernement français envoyait contre eux cinq cents soldats bien dressés et bien commandés, avec une dizaine de canons nouveau modèle et trois cents cavaliers arabes bien décidés, sous la direction d'un chef instruit dans l'art de la guerre moderne, ce gouvernement établirait sans peine sa domination sur la totalité de leurs tribus. En effet, ne sachant combattre qu'avec l'épée, ils ne peuvent résister aux nouveaux fusils, et ils ont du reste conscience de l'infériorité de leur armement. C'est bien à tort qu'on les croit courageux : leur caractère est plutôt porté à l'inertie. Leur nombre n'est pas considérable : il ne dépasse pas neuf mille, d'après ce que m'ont affirmé des personnes dignes de foi.

Si en ce moment une expédition était organisée contre eux, il serait extrêmement aisé de s'en rendre maître, car ils sont un grand embarras pour le gouvernement ottoman à cause des derniers méfaits dont ils se sont rendus coupables. Actuellement, d'ailleurs, ils s'attendent à voir la France envoyer des troupes contre eux. Et si l'on m'objectait qu'une telle entreprise ne donnerait aucun résultat, parce que les Touaregs, poursuivis par des troupes régulières, se réfugieraient dans le

désert, laissant leurs adversaires aux prises avec les difficultés d'un pays sans ressources, je dirais qu'une armée chargée de les châtier aurait d'abord à s'établir dans les limites de Ghadamès et de Ghat, suivant des conditions qui seraient à régler entre elle et le gouvernement ottoman. La première de ces conditions serait que ce gouvernement interdirait aux Touaregs de résider sur son territoire, et alors, comme ils ne pourraient plus rentrer à Ghat, où il ne leur serait pas possible de résister aux troupes, ils resteraient en détresse dans la région désertique, et leurs moyens d'existence, qui consistent à louer, à Ghat, leurs bêtes pour les caravanes soudanaises, se trouveraient supprimés.

Et il ne faut pas croire qu'une tribu quelconque viendrait à leur secours : ils ont, en effet, commis trop d'exactions à l'égard de leurs voisins pour qu'ils puissent rien en attendre, Les populations qu'ils ont rançonnées n'attendent que l'occasion de se venger d'eux : elles ont sans cesse l'oreille tendue vers le cliquetis des armes françaises, et, dès qu'une armée apparaîtrait, les chefs des Touaregs sur lesquels on peut compter, ceux qui peuvent lier et délier, s'empresseraient de se présenter devant le chef de cette armée pour lui livrer les coupables et lui remettre ce qui a été dérobé aux sujets français. Une entente amicale s'établirait entre les deux nations, grâce à laquelle les populations du Sahara, Touaregs et autres, deviendraient pour la France de fidèles alliés; et cette alliance pourrait s'étendre jusqu'aux extrémités du Soudan. Peut-être même ce résultat pourrait-il être obtenu sans que les troupes françaises aient à tirer un seul coup de fusil. A qui dirait que ce que j'avance est invraisemblable, je répondrai que ce n'est pas seulement mon avis que j'exprime : je sais d'autres habitants de ces régions qui pensent comme moi. Je le répète, pour qui connaît la situation, il est certain qu'une telle entreprise n'exigerait point une armée considérable. Et j'en donnerai comme preuve la prise du Bornou par Rabah, car il ne faut pas oublier que toutes les peuplades du Sahara soudanais se ressemblent.

Mohammed ben Aloua et Sidi El Hadj Abdallah, son frère, m'ont fait le récit suivant. Ce sont deux notables de Morzouk, et Abdallah est allé au Bornou plus de quinze fois.

Rabah venait du Soudan égyptien. Il avait été l'esclave d'un nommé Zobéir, mort actuellement. Après avoir pris le Baghermi avec une armée de quatre cents hommes à peine, recrutés un peu partout et armés de fusils à deux coups à capsules, il arriva à sept jours de marche de Bornou. De là il écrivait au cheikh qui était gouverneur de la ville en lui disant qu'il arriverait dans sept jours. « En conséquence, ajoutait-il, ou bien vous sortirez du pays et vous me le livrerez, ou bien vous le défendrez : choisissez entre ces deux alternatives. »

Lorsque cette lettre parvint au cheikh, celui-ci consulta les notables, après quoi il prit le parti de ne pas s'enfuir avant d'avoir essayé de se défendre, et il envoya au-devant de Rabah une partie de ses guerriers, parmi lesquels se trouvaient cinq commerçants tripolitains, établis à Bornou. Ils marchèrent et arrivèrent à une mer appelée Tchad. Au coucher du soleil, l'un des Tripolitains, qui marchait sur le rivage de cette mer, aperçut au loin des objets qui nageaient. Il n'était pas sûr que ce fussent des hommes. Il continua à les observer pendant qu'ils s'approchaient et bientôt n'eut plus de doute. Il appela ses compagnons, qui comprirent que c'étaient des soldats de Rabah qui faisaient irruption sur la rive. La nuit vint et chacun des deux partis se cantonna dans sa position ; mais, un peu plus tard, à la faveur des ténèbres, les gens de Bornou reprirent la direction de leur pays, abandonnant leurs effets et leurs armes. Le lendemain matin, les soldats de Rabah, voyant que les gens de Bornou avaient disparu, s'emparèrent de ce qu'ils avaient laissé. Puis Rabah écrivit une seconde lettre au cheikh lui disant : « Dans trois jours, je serai à Bornou. Choisissez entre les deux alternatives que je vous ai posées, et ne cherchez pas à dire que je vais vous prendre en traître. » Le cheikh fit part de cette lettre à la population et aux soldats, puis il sortit lui-même à la rencontre de Rabah. Il s'arrêta à un jour de marche de la ville, pour attendre ses partisans, mais aucun ne vint. Ayant acquis la certitude de leur défection, il prit ses parents et ses enfants, rassembla tout ce qu'il avait de précieux et s'enfuit pendant la nuit. Rabah pénétra dans la ville sans coup férir et permit à ses soldats de piller dans les environs pendant trois jours.

Le quatrième jour, il plaça deux soldats devant chaque maison appartenant à un notable, puis il s'établit dans le palais du cheikh et y reçut la soumission des habitants, qui le reconnurent comme roi.

Au bout de six jours, il fit dire aux commerçants tripolitains d'avoir à lui livrer toutes les armes qu'ils détenaient. Ils lui en envoyèrent une partie, mais cachèrent le reste. Il le sut, et leur fit réclamer les armes qu'ils avaient cachées : ils obéirent. Trois jours après, il leur demanda de lui apporter mille pièces d'embarghiz et mille pièces de mahmoudi[1], pour habiller ses soldats. Les Tripolitains lui répondirent qu'ils n'en avaient pas cette quantité, mais qu'ils le reconnaissaient pour leur seigneur et leur émir et que, dans tous les cas, ils habilleraient les soldats avec ce qu'ils avaient. Ils lui envoyèrent donc cinq cents pièces de chaque espèce d'étoffe. Quelques-uns de ces Tripolitains étaient partis avec le cheikh, emportant une grande quantité de marchandises ; ils s'étaient mis d'accord pour partager leurs marchandises en deux parties, dont ils emporteraient l'une, l'autre moitié restant à Bornou ; si le cheikh parvenait à s'échapper, les marchandises ainsi sauvées seraient partagées entre eux tous ; si celles qui restaient à Bornou étaient seules préservées, elles seraient également partagées par la communauté.

Le troisième jour après l'occupation de Bornou, Rabah envoya une troupe à la poursuite du cheikh et de ses compagnons. Il le fit poursuivre ainsi pendant trente-trois jours dans le désert. Le cheikh, voyant qu'il allait être pris, abandonna tous ses bagages et partit seul à cheval. On ne sait pas où il s'établit.

Les soldats revinrent à Bornou avec les provisions et les marchandises du cheikh : Rabah s'en empara et de suite fit payer avec ce butin aux commerçants tripolitains le prix des étoffes qu'il s'était fait remettre par eux.

Après un certain temps, Rabah quitta Bornou, laissant un khalifa à sa place, et se dirigea vers la ville de Mendara, dont il se rendit maître et où il fit construire une grande mosquée. Il écrivit alors aux commerçants qui désiraient rentrer dans

1. Noms désignant deux sortes de cotonnades.

leur pays des lettres pouvant leur servir de sauf-conduits pendant leur route; il leur promit la sécurité pour leurs biens à l'avenir et les engagea à faire venir pour lui des marchandises.

En 1896, trois caravanes sortirent de Tripoli et se dirigèrent vers Rabah par le chemin de Kaouar. Je rencontrai la première à Morzouk, la deuxième à Sebha et la troisième à Beled-Edlim.

Cette même année arrivèrent du Soudan à Ghat plusieurs notables commerçants de Ghadamès, qui, depuis dix-huit ans, résidaient à Kano, où ils s'étaient fait une situation très avantageuse. L'un d'eux, nommé Ben Hamoud, avait à Kano quarante de ces sortes de chats qui fournissent le *zebed* (civette); il les possédait pour son compte personnel et ils lui fournissaient par jour une grande quantité de zebed soudanais, sans compter ce qu'il en achetait aux autres commerçants.

En ce qui concerne les mœurs des Touaregs, j'ajouterai qu'ils respectent leurs femmes, comme le font les Européens. Leur nourriture est grossière : elle consiste presque uniquement en maïs blanc et en dattes pressées, dont ils forment un gâteau ovale; ces dattes constituent le meilleur de leurs mets. Ils n'ont point d'huile; quand par hasard ils possèdent du beurre, ils le vendent à Morzouk aux Turcs. Ils consomment aussi la viande de chameau séchée et conservée, mais on n'abat ces animaux que lorsqu'ils sont près de mourir de mort naturelle.

Les principales des tribus touaregs sont : les Kiltoubornou, les Iouraghen, les Ghasathen, les Idjanazen, les Ifoggas, les Amétribalen, les El-Aouaïn, les Ezghiraten, les Kiiltounen, les Afilala, les Aouarouaran, les Mingharasan. Toutes ces tribus sont dénommées d'une façon générale Asger et Hoggar.

L'auteur quitte Morzouk le 20 décembre 1896 avec une caravane remontant vers le nord. Il passe à Soukna, traverse la tribu de Ouerfella dont les gens, brigands redoutés, essayent de lui faire un mauvais parti. Il arrive ensuite à Mosrata où il séjourne quelques jours, puis se rend à Tripoli, d'où il s'embarque enfin pour Djerba et la Tunisie.

SI MOHAMMED EL HACHAÏCHI

traduit sur le manuscrit arabe inédit par
VICTOR SERRES et MOHAMMED LASRAM.

UN CONFLIT FRANCO-TURC

EN 1857

Juin 1857. — ...La crise des principautés danubiennes de Moldavie et de Valachie tourne à l'aigu.

Au fond, la question est celle-ci : les deux principautés veulent s'unir et s'affranchir du joug de la Turquie. La France, la Russie et la Sardaigne favorisent ces prétentions; au contraire, la Turquie, soutenue par l'Angleterre et l'Autriche, s'oppose avec la dernière énergie à l'autonomie des principautés. Donc, par une singulière anomalie, un an après le Congrès de Paris, la France se trouve en hostilité avec ses alliés de la guerre de Crimée et en alliance avec la Russie, son ennemie de la veille. En application du traité de Paris, des élections doivent avoir lieu en Moldavie et en Valachie pour faire connaître librement le choix des principautés. Le sultan ne peut voir que du plus mauvais œil la perte des

1. Madame la baronne D. de Fontmagne, née Drummond de Melfort, a séjourné à l'ambassade de France, à Constantinople, du mois de septembre 1856 au mois de mai 1858. L'ambassadeur de France était alors M. Thouvenel, son cousin. Sur les notes recueillies par elle, elle a rédigé un journal intitulé : *Un séjour à l'Ambassade de France, à Constantinople, sous le second Empire.*

Madame la baronne de Fontmagne a bien voulu nous communiquer un chapitre de son manuscrit, où est exposée l'histoire d'une rupture des relations diplomatiques entre les gouvernements français et ottoman. La cause en fut la question moldo-valaque, que l'auteur expose dans les premières lignes de son récit.

Consulter d'ailleurs sur cette crise diplomatique et sur les événements dont l'Orient a été le théâtre à cette époque : *Trois Années de la Question d'Orient*, par L. Thouvenel (1 vol. in-8°, Paris, 1897).

deux principautés qui lui payent tribut jusqu'à ce jour. Il faut se mettre à la place du « Grand Turc ». Le sacrifice qu'on lui demande, l'union des provinces danubiennes, prélude d'une séparation complète, *va lui coûter gros*. Les revenus des sultans étaient immenses : ils les avaient jadis affermés si haut que les princes moldaves et valaques ruinaient leurs sujets pour les payer.

Entendant mon cousin, M. Thouvenel, du matin au soir, parler des incidents de cette campagne diplomatique, dans laquelle il joue un rôle prépondérant, je suis plus exactement que jamais les péripéties de chaque jour.

4 juin 1857. — Notre ambassadeur est toujours tenu en haleine par les manœuvres de ses adversaires. On ne peut se faire une idée d'un terrain comme celui-ci : entre chefs de mission, on ne pense qu'à se jouer de mauvais tours. On en voit tous les jours de la façon de lord Stratford[1] et du baron de Prokesch[2]. Tout diplomate à Constantinople crie à l'oreille de la Porte : « Défiez-vous de mon collègue. » M. Thouvenel, lui, est décidé à n'employer que des armes loyales, et, s'il sait riposter quand il le faut, c'est honnêtement et ouvertement. Il nous disait à ce propos : « En politique, il ne faut jamais de découragement. Quand on ne marche pas, ou du moins pas aussi vite qu'on voudrait, n'a-t-on pas pour soi les fautes et les reculades des autres? »

30 juin. — Il est arrivé de mauvaises dépêches des principautés. Le tour est joué! Les élections en Moldavie et en Valachie sont scandaleusement faussées sur les ordres de la Porte, par le kaïmakan Vogoridès. L'Angleterre et l'Autriche soutiennent la Turquie et se déclarent ouvertement contre la France dans cette grosse affaire.

19 juillet. — Lord Stratford s'est installé hier à Thérapia; sans que je sois absolument au courant de ce qui se passe en fait d'intrigues souterraines, il me paraît clair que la conduite de Sa Seigneurie devient intolérable.

1. Ambassadeur d'Angleterre.

2. Ambassadeur d'Autriche.

Hier, M. Thouvenel avait une audience du sultan, pour le remercier du collier envoyé à sa femme. Tout le Bosphore s'en émut. L'occasion de parler au souverain était en effet tombée dans un moment opportun. L'ambassadeur est revenu peu satisfait, nous disant « qu'il avait vu un prince faible, irrésolu, et un gouvernement lâche, tremblant devant les indignes menaces de lord Stratford ».

M. Thouvenel est décidé à ne plus remettre les pieds chez le grand vizir Réchid-Pacha ; il lui a fait un véritable affront en faisant porter à Son Altesse, par un simple cavass, le pli qui devait lui être remis par le premier drogman, M. Outrey. Ce pli, que j'ai lu, contenait une accusation claire et nette — portant sur le gouvernement turc, l'ambassadeur d'Angleterre et l'internonce d'Autriche — « d'avoir empêché le vœu des Moldaves de s'exprimer librement et d'avoir, par conséquent, porté une véritable atteinte au traité de Paris ». — En effet, une dépêche a annoncé que les électeurs de la principauté de Moldavie, réduits de quarante à quatre mille, refusaient de voter et protestaient. Ce scandale tournera certainement à la confusion complète des *assassins des principautés*, comme on les appelle ici.

20 juillet. — Lord Stratford est venu hier, mais sans être reçu. Il a laissé, ainsi que sa fille, des cartes pour M. et madame Thouvenel et pour moi.

L'alliance d'il y a si peu de temps, qu'est-elle devenue?

« Nous verrons, a dit mon cousin au ministre d'Espagne, qui dînait ce soir ici, lequel des deux gouvernements se fatiguera le plus tôt, de voir deux ambassadeurs de France et d'Angleterre n'avoir plus aucune relation entre eux sur le terrain de Constantinople. »

21 juillet. — Lord Stratford ne s'est pas tenu pour battu : il est revenu aujourd'hui avec miss Canning. Je ne sais pourquoi Pietro, le portier, malgré les ordres, les a laissés monter. Madame Thouvenel était absente : l'ambassadeur a fait dire qu'il était sorti, mais m'a priée de les recevoir et « d'être aimable ». Il va sans dire que le terrain brûlant de la politique ne pouvait être touché entre nous. Mylord et sa fille revenaient de la fête

du mariage d'une jeune sultane, fille d'Abd-ul-Medjid, fête à laquelle nous étions invités également, mais où la crise actuelle ne nous a pas permis de nous rendre. Il paraît que le cortège a dépassé cette fois en splendeur tout ce que nous avions déjà vu. « Il y avait, m'a dit mylord, de quoi rendre jaloux tous les lords mayors de Londres. »

Le premier drogman de l'ambassade, M. Outrey, se vante « d'être coté fort cher maintenant et qu'on lui paierait des *milliers de piastres* pour une visite au grand vizir. » Tous ces mouvements et ceux de notre représentant sont suivis et commentés comme des événements importants.

***

25 juillet. — On écrit de Paris qu'on est persuadé que le sultan et la Porte ont tenu à la lettre tous leurs engagements. De même que le capitan ou le matamore toujours prêt à pourfendre ceux qui viennent lui faire excuse, le ministre du quai d'Orsay écrit : « que c'est bien heureux : sans cela, *on leur eût bien fait voir, etc...* », ce qui a mis M. Thouvenel en belle gaieté. « Cette prétendue colère, disait-il, est précisément devenue une nécessité, et, sans s'en douter, on vient de prendre l'engagement de parler haut. »

C'est au moment de s'embarquer pour Osborne[1] que l'empereur recevra d'ici une dépêche d'importance, et l'occasion sera merveilleuse pour obtenir quelque chose de la reine d'Angleterre. Il y a déjà un an que le gouvernement anglais avait demandé « si l'on ferait du rappel de lord Stratford une question d'alliance ». L'empereur n'avait pas voulu faire à l'ambassadeur d'Angleterre l'honneur de le compter pour autant ; à présent, que toute paix en Turquie et dans les principautés semble impossible, grâce à ce perturbateur, il faut espérer que l'empereur insistera : « Mais, comme je serais trop fort si je restais seul ici, disait M. Thouvenel, la reine demandera en retour mon rappel. Nous voilà morts, mylord ! Quelle bonne comédie... on nous juge maintenant. Allons promener nos mânes aux Champs-Élysées ! » —

1. L'empereur Napoléon III était sur le point d'aller rendre visite à la reine d'Angleterre.

Il est si amusant parfois, mon cousin! Dans les moments les plus critiques, il a des mouvements de gaieté charmante! — Puis, continuant plus sérieusement: « Qu'ils se débrouillent maintenant à Osborne, dit-il, j'ai agi pour le mieux. Il est triste, après une guerre glorieuse, de se voir trahi par l'allié avec lequel nous avons combattu et par les Turcs pour lesquels nous avons tiré l'épée! »

26 juillet. — M. Thouvenel, que j'ai entrevu après le déjeuner, m'a crié: « La grande danse est commencée, ma chère... Une dépêche m'apprend qu'on sait la vérité à Paris; que l'empereur est furieux et qu'il va demander à l'instant la destitution de Réchid-Pacha, celle du kaïmakan Vogoridès, l'annulation des élections moldo-valaques, ou ma demande de passeports. »

Bravo! cela va marcher!

D'après deux dépêches reçues, M. Thouvenel vient de communiquer aux ministres ottomans la volonté formelle de son gouvernement d'obtenir l'annulation des élections dans les principautés, sous peine de rupture diplomatique. Le paquebot de demain est retardé de vingt-quatre heures pour donner le temps à la Porte de prendre sa résolution.

Une autre lettre au sultan pour lui demander audience dans cette crise suprême nous a été lue avant d'être envoyée à Sa Hautesse. Elle est empreinte d'un grand cachet de solennité.

Tandis qu'au palais de France tout le monde triomphe, par anticipation, on peut s'imaginer l'état violent, le trouble et l'extrémité où en sont réduits les criminels, comme nous les appelons. On croit que la Turquie cédera plutôt que de s'attirer une rupture avec la France, sans parler des trois autres puissances qui suivent la même politique... On dit que la Russie paierait cher « la bonne fortune de voir son représentant quitter Constantinople le même jour que celui de la France! »

Quant à lord Stratford, ou il a agi contrairement aux ordres de son gouvernement, ou il a agi de lui-même... Son embarras doit être grand.

M. Thouvenel est parvenu à rendre de la fermeté à Paris. Pourvu que cela tienne! Il n'est que temps!

Il paraît qu'ici l'opinion de la population turque et celle des fonctionnaires qui n'ont pas mis la main dans le dessous de cartes inavouable en Valachie est très favorable à la France. Nous attendons avec plus de curiosité que de crainte ce qui va se passer.

28 juillet. — Arrivée d'une dépêche télégraphique de l'empereur de Russie, enjoignant à M. de Boutenieff « d'agir de même que M. Thouvenel et de protester d'une façon formelle contre les élections faussées de Moldavie ».

La Sardaigne et la Prusse en font autant. Quant à l'Angleterre, elle enjoint à lord Stratford de ne pas bouger.

Bien que notre ambassadeur soit encore confiant, les caisses encombrent notre quai à Thérapia : on se prépare très sérieusement, quoique nos voisins les Anglais prétendent que ce n'est « qu'un simulacre ».

29 juillet. — La Sublime Porte, elle, comme toujours, ne songe qu'à gagner du temps. C'est la tactique orientale. Les Turcs n'accordent rien jusqu'ici, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne céderont pas au dernier moment, si on reste ferme.

Ce soir, pendant que nous étions à table Sefer-Pacha[1] est venu de la part du grand vizir, Réchid-Pacha: il s'est montré humble et rampant jusqu'à se mettre à genoux devant M. Thouvenel, l'assurant « que son départ serait un deuil pour la Turquie ». L'ambassadeur a répondu avec hauteur aux assurances d'amitié que lui faisait donner Réchid-Pacha. Sefer, tremblant, se hasarda à demander « si Son Excellence partait demain? — Je le voudrais, répondit l'ambassadeur; j'étais prêt, mais M. le ministre de Russie, qui désire partir en même temps que moi, m'a prié de l'attendre. — Et que voulez-vous de Son Altesse le grand vizir? sa perte ou sa démission? demanda encore anxieux le pacha. — Son humiliation me suffit, dit l'ambassadeur ; s'il veut avaler celle-là par-dessus les autres, il est libre de rester à son poste, cela le regarde. »

1. Sefer-Pacha était Polonais de naissance et s'appelait le comte Koscielsky. Ayant pris du service en Turquie, il s'était attaché à la fortune du grand vizir Réchid-Pacha, dont il devint l'homme de confiance.

En attendant, toute la colonie, tous les amis sont bien émus et l'anxiété est générale. Les visites affluent.

Comme demain c'est le « Courban-Baïram » on ne peut rien obtenir des Turcs, mais samedi M. Thouvenel demandera le dernier mot du gouvernement du sultan, et, si le refus d'annuler les élections moldaves persiste, l'*Ajaccio* chauffera et nous dirons adieu à Constantinople,

31 juillet. — Passants, caïques, bateaux à vapeur, s'arrêtent, jetant des regards stupéfaits et curieux sur nos préparatifs, les caisses sur le quai, les emballages.

Le ministre d'Espagne est prévenu qu'en cas de départ, la sauvegarde des Français résidant en Turquie et les intérêts catholiques seront remis entre ses mains. — Des caïques sillonnent le Bosphore avec une activité extraordinaire. M. Outrey, qui a assisté au baise-main du Courban-Baïram, a été frappé de l'air dégagé avec lequel le sultan a accueilli les hommages du grand vizir Réchid-Pacha, qui s'avançait affaissé sur lui-même. —M. Outrey, qui connaît les manières d'être d'Abd-ul-Medjid, a compris qu'il en avait fini avec son grand vizir, et, en effet, nous apprenons ce soir la nomination de Mustapha-Pacha au vizirat, accompagné d'un ministère tout nouveau il est vrai, mais *provisoire*. On verra demain pour le reste. M. Thouvenel ne cédera pas un *iota*. Lord Stratford, de son côté, jure que si la Porte accorde l'annulation des élections moldaves, il prendra son passeport. — Que Napoléon III soit ferme, tout ira bien. — L'ambassadeur ne se contente pas de la chute de son ennemi Réchid. Cette satisfaction ne doit être que le prélude du reste.

2 août. — La journée d'hier samedi n'a eu rien de remarquable qu'une lettre d'Aali-Pacha, le nouveau ministre des Affaires étrangères, l'ancien et fidèle ami de M. Thouvenel, lettre humble, vague, semblant demander plutôt la pitié...

L'ambassadeur anglais et M. de Prokesch, avec leur perfidie ordinaire, persuadent à ces pauvres Turcs, pour les aveugler, qu'il n'y a rien de sérieux dans les projets de départ de notre ambassadeur. Et les Turcs, qui croient avoir tout gagné quand ils évitent une décision, ne semblent pas comprendre que ce serait une vilaine page dans leur histoire, si une rup-

ture avec la France, au lendemain de la guerre de Crimée, provenait de leur mauvaise foi.

M. Thouvenel n'avait pas fini de rire avec le prince Stourdza, qui dînait ici, de « la prétendue comédie qu'on lui faisait jouer et à laquelle, disait-il, il ne manque que les violons », quand une dépêche de Paris est arrivée donnant l'ordre formel et positif de prendre les passeports, si satisfaction n'était pas accordée *tout de suite* par le gouvernement turc, non seulement sur les demandes déjà formulées, — cassation des élections moldaves et renvoi de Réchid, — mais encore sur la démission du kaïmakan de Moldavie, Vogoridès. Madame Balsche, la veuve du précédent kaïmakan de Moldavie, qui dînait le même jour à l'ambassade, dit « qu'on baisera les pieds de M. Thouvenel à Bucarest et à Jassy, s'il parvient à chasser ces indignes gens du gouvernement des principautés où ils font tant de mal! »

M. Thouvenel en ce moment fait ses adieux à Fuad-Pacha et à Aali-Pacha, le nouveau ministre des Affaires étrangères. Personne ne veut croire à une extrémité complète. Comment imaginer qu'Abd-ul-Medjid laisse partir notre ambassadeur?

Mon cousin est revenu ému et fatigué de ces deux visites. Il lui a été pénible d'assister à la lutte, dans le cœur de ses deux anciens amis, entre l'honnêteté et la faiblesse. Ils sont également incapables de fermeté et de trahison. L'un disait : « Je donnerais mon ministère et mon portefeuille plutôt que de signer un acte qui doit vous faire partir. » L'autre jurait « que la poignée de main qu'il recevait n'était pas la dernière : car, si le malheur voulait que l'ambassadeur de France quittât la Turquie, il irait lui dire adieu sur le bateau, ce qui voudrait dire qu'il ne serait plus ministre. »

C'est un mouvement de caïques; ce sont des visites, des dépêches, à table, au jardin, au salon. Les plis se succèdent tous les quarts d'heure. Comment l'ambassadeur suffit-il à tout écouter, à tout lire et à répondre à tout?

Au sortir d'un long entretien avec madame Balsche sur les candidats les meilleurs à choisir pour remplacer Vogoridès, M. Thouvenel commençait à se rafraîchir la tête avec l'air de Rosine[1], que je lui jouais, lorsqu'on est venu annoncer

1. Du *Barbier de Séville*.

M. Moore, secrétaire de lord Stratford.... Voilà une démarche importante. Elle est infructueuse, car mylord fait faire des propositions inacceptables.

*
* *

4 août. — Quelle journée émouvante! On avait accordé aux Turcs jusqu'à dix heures pour se décider à accepter l'annulation pure et simple des élections moldaves. Mais, après une nuit passée en conseil à fumer et à boire du café, ces pauvres Turcs n'ont abouti qu'à envoyer une proposition absurde, misérable : ils offrent la comparution en jugement des deux kaïmakans à Constantinople.

Aali-Pacha et Fuad-Pacha, avec leurs quatre poignets qu'ils voulaient faire couper plutôt que de consentir à un acte pouvant entraîner le départ de l'ambassadeur de France, ont été moutons et lâches comme les autres.

A onze heures, M. Outrey n'était pas encore revenu. Il ne restait plus qu'à exécuter les ordres de l'empereur.

A midi sonnant, l'*Ajaccio* était prêt, en face du palais de Thérapia, avec ses pavillons flottant à l'arrière et au grand mât. Nous montâmes en silence, le cœur gros, sur la terrasse où les matelots devaient descendre solennellement le drapeau tricolore qui annonce la présence de l'ambassadeur. Toute l'ambassade était là, avec quelques amis. Madame Coundouriotis, femme du ministre de Grèce, qui sanglotait; le prince Lobanoff, le prince Stourdza; le marquis de Souza, ministre d'Espagne; le commandeur Testa, chargé d'affaires de Suède... Au commandement de l'ambassadeur, nos trois couleurs furent hissées une dernière fois sur le grand mât planté en terre. Les matelots de l'*Ajaccio* étaient debout sur le pont et dans les vergues du navire. Ils saluèrent notre pavillon par le cri répété de « Vive l'Empereur ! » et par vingt et un coups de canon. Puis, nos chères couleurs nationales s'abaissèrent. La scène fut très imposante, mais une impression de surprise, je puis même dire d'indignation, vint se mêler au sentiment solennel et triste du moment. Miss Canning, la fille aînée de lord Stratford de Redcliffe, profita de l'instant où notre ar-

tillerie commençait son feu, pour sortir du palais d'Angleterre, dans le grand caïque de gala, et venir en quelque sorte nous braver, en passant sous la fumée de nos canons, avec cette impudence dont Albion seule est capable ! Lord Stratford avait interdit à ses secrétaires de regarder, même de loin, cette grande scène, bien qu'au milieu d'une foule compacte ils eussent pu passer inaperçus ; il aurait mieux fait d'empêcher sa fille de sortir. La partie de plaisir de miss Canning avec lady Summers n'aurait pas beaucoup souffert de vingt minutes de retard ! Mais c'était une occasion de nous narguer, miss Canning n'y a pu résister !

M. Thouvenel, aussitôt après cette douloureuse cérémonie, alla prendre congé du sultan, « non plus comme l'ambassadeur de France, mais comme simple particulier qui ne voulait pas quitter son pays où il avait reçu tant de preuves particulières de la bonté de Sa Majesté, sans l'en remercier une dernière fois ».

Ce fut la scène la plus touchante de toute cette crise diplomatique. Le sultan, qui se promenait, fut prévenu, descendit de cheval précipitamment et courut au-devant de M. Thouvenel. Son chagrin et ses regrets furent exprimés si souvent et avec tant d'émotion que l'eau lui coulait du front. Mon cousin revint brisé. Le premier secrétaire de Sa Majesté le suivait de près, avec des phrases et des regrets et des compliments sans fin. Les habitants du Bosphore, voyant un grand caïque du sérail stationner si longtemps devant l'ambassade de France à Thérapia, croyaient que quelque heureux changement était intervenu et reprenaient espoir.

Le soir on ne reçut pas.

6 août. — Les Russes, les Sardes et les Prussiens ont rompu ce matin leurs relations à leur tour, chacun à sa manière, c'est-à-dire que les petites puissances — Sardes et Prussiens — se sont contentées de faire enlever les armes et les écussons de leurs résidences et de renvoyer leurs lettres de créance, en notifiant la rupture, tandis que les canons du brick russe et les cris de son équipage ont fait un fracas qui a stupéfié toutle quai de Buyukderré (où se trouve la résidence d'été du ministre de Russie).

7 août. — Le paquebot de France emporte ce matin les lettres palpitantes qui annoncent notre prochain retour à nos familles. Les visites d'adieux et de condoléances se succèdent à l'envi. C'est une désolation générale chez les Français et les amis. Nous partons mardi.

Il y a des gens qui ont pour tactique de dire encore que c'est une comédie et que nous ne partirons pas.

Maintenant que la chose est décidée, nous sommes dans un état de détente qui calme, après une semaine d'émotions. Mon cousin se réjouit à l'idée d'aller se reposer dans sa chère campagne de Moury-Ferottes, et moi de revoir les miens. Pourtant, je trouve qu'il fait bon à Thérapia et que c'est bien tôt le quitter! Enfin, comme tout dépend d'Allah!

11 août. — Nous croyions partir. Tout était prêt. L'empereur en a décidé autrement. Quel coup de théâtre!

Ce soir, pendant un dîner donné pour les adieux aux ministres d'Espagne, de Suède, de Grèce et à quelques amis, à peine était-on à table, qu'une dépêche de Paris arrive avec ordre de suspendre le départ. Cette dépêche était *en clair* et a dû réjouir les Turcs autant qu'elle contrarie mon pauvre cousin.

Nos préparatifs étaient terminés. Est-ce la peine de défaire nos caisses? Nous ne le pensons pas.

On dit bien que d'Osborne on a donné l'ordre à l'ambassadeur anglais de « conseiller aux Turcs de céder l'annulation des élections moldaves ». Mais, mylord n'obéit pas... Il sait parfaitement, au fond, qu'en agissant à sa tête il plaît à son gouvernement. Que de comédies et de roueries dans la politique! Je l'ai en horreur!

16 août. — Semaine très fiévreuse. La dépêche de Paris qui a fait suspendre notre départ a été suivie de huit jours de silence bien incompréhensible. La position de M. Thouvenel devient de plus en plus pénible, Il doit attendre des ordres, lui qui sait parfaitement ce qu'il devrait faire, s'il était le maître d'agir. Maudite l'invention du télégraphe! Comment l'ambassadeur ne se sentirait-il pas embarrassé auprès des trois ministres étrangers qui suivent sa politique, qu'il traîne

à sa remorque, et qui ne comprennent pas plus que nous le revirement subit de la politique de l'empereur. C'est toujours l'histoire de ce pèlerin de la Mecque, qui faisait trois pas en avant et deux en arrière et qui mourut avant d'arriver!

C'est évidemment le voyage à Osborne qui est cause de ce revirement. Napoléon III s'est-il *laissé séduire*? Quand il aura pris connaissance des dépêches et des courriers de son ambassadeur à Constantinople, il comprendra peut-être que ce qui semble au loin un demi-succès n'est qu'une humiliation. On ne juge bien les choses que sur place : on agit au moins en connaissance de cause et au mieux, sûrement, des intérêts en jeu. Fait-on gagner une bataille ou manœuvrer un navire à distance? C'est absurde d'avoir des représentants et de ne leur laisser aucune initiative — et cela retombe sur la France!

Après l'éclat de la rupture, du pavillon abaissé, il fallait partir à tout prix et ne pas laisser réaliser la prophétie de l'Angleterre et de l'Autriche, à savoir que ce n'était que comédie et qu'on resterait.

***

Nous savons maintenant de source positive que les Turcs avaient une frégate sous vapeur toute prête à courir après l'*Ajaccio* pour empêcher l'ambassadeur de continuer sa route. Le commandant du navire turc était porteur de toutes les soumissions et les promesses imaginables! Et on l'apprend trop tard! — Comment se fait-il que le drogman de l'ambassade, si intelligent, si adroit, n'ait pas trouvé moyen de connaître une chose si importante. Du reste, M. Thouvenel avait juré qu'on courrait après lui. Il connaît si bien les Turcs! On était encore à Constantinople reconnaissant envers la France; lui, était personnellement aimé du sultan et de tous les ministres. Son retour eût été un triomphe, et notre drapeau eût été relevé avec éclat, ainsi que celui de la Prusse, de la Russie et de la Sardaigne, nos alliés d'aujourd'hui. Au lieu de cela, parce qu'il a plu à l'empereur et au comte Walewski d'envoyer des ordres contraires et de les envoyer *en clair*, ce qui ne permettait pas à M. Thouvenel de

n'en tenir aucun compte, les couleurs alliées ont été relevées sans apparat. On a obéi à contre-cœur.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si lord Stratford s'obstine. Il se vante même de ne tenir aucun compte de ce qui se dit à Londres et au Parlement. M. Thouvenel. lui, demande sur tous les tons à partir.

Les Turcs, dont l'estime va en proportion de la vigueur qu'on montre, désaffectionnés et mécontents; les Anglais, triomphants pour le moment, mais redoutant quelque revirement; la Prusse, la Russie et la Sardaigne, en défiance : voilà où nous a menés la politique de l'empereur. M. Thouvenel ne veut pas continuer ce jeu-là.



Août 1857. — Comme ici la scène change d'un moment à l'autre, voilà la revanche qui arrive pour la France! L'entrevue d'Osborne commence enfin à produire ses fruits! Réchid-Pacha, la créature de lord Stratford, est définitivement écarté et Méhémet-Ruchdi-Pacha, depuis longtemps éloigné des affaires, est nommé grand vizir. Il est, dit-on, très ferme, les plus honnête homme de la Turquie, ennemi de Réchid et ami de la France. De plus, le gouvernement ottoman consent enfin à l'annulation des élections moldo-valaques et à la destitution du kaïmakan Vogoridès. Nous n'en demandions pas davantage.

Mais, si M. Thouvenel triomphe maintenant aux yeux du public, il regrette amèrement ce qui vient de se passer et qui pouvait être si facilement évité. On comprend qu'il prenne ce terrain en dégoût!

Et, nouvelle comédie, les félicitations pleuvent de tous côtés : « Quel bonheur que vous nous restiez! » nous crie-t-on.

2 septembre. — Il y a eu hier un an que nous nous sommes embarquées, ma cousine et moi, à Marseille. Allons-nous vraiment refaire un nouveau bail ici?

Le ministre de Russie, M. de Bouteniеff, est chargé officiellement par l'empereur Alexandre II de féliciter M. Thouvenel;

aux éloges de son maître, il a ajouté ces paroles gracieuses : « Puisque je n'ai fait que suivre pas à pas les démarches de Votre Excellence, l'honneur du résultat en revient à Elle et, du reste, on ne jure en Russie que par M. Thouvenel. »

De Paris... rien!

9 septembre. — Avant-hier, M. Thouvenel a été reçu en audience solennelle par le sultan, pour la reprise des relations diplomatiques. Il était accompagné de tout le personnel de l'ambassade en grand uniforme. Nous avons profité de l'occasion, ma cousine et moi, pour faire une promenade sur l'*Ajaccio*. La garde d'honneur était sous les armes à la porte du palais de Dolma-Baghtché, les soldats vêtus d'écarlate et d'or, avec la plume de paon recourbée sur leur fez rouge. Tout s'est passé à la satisfaction de mon cousin. Jamais Abd-ul-Medjid n'a reçu le représentant de la France avec autant d'honneur et de bienveillance qu'à l'occasion de cette réconciliation avec la Turquie.

Lord Stratford a eu la convenance de féliciter M. Thouvenel par une lettre remplie d'effusion. On nous assure qu'il parle à merveille « de ses voisins du Palais de France ». Mylord a d'autant plus de mérite à le faire, que la chute de sa créature Réchid-Pacha est un grand succès pour son collègue de France et qu'il doit ronger son frein. Sans doute, il prépare quelque nouvelle intrigue. En attendant, lui qui avait si bien juré de demander ses passeports, dans le cas où l'annulation des élections moldo-valaques serait accordée par la Porte, est encore ici à avaler son amère pilule.

MARIE-CAROLINE DRUMMOND DE MELFORT
BARONNE D. DE FONTMAGNE

LA
SECONDE VISITE IMPÉRIALE

La seconde visite de l'empereur et de l'impératrice de Russie, soudainement annoncée, n'est cependant pas un événement imprévu. L'empereur l'avait fait espérer en 1896; diverses raisons ont empêché qu'elle eût lieu, l'an dernier, dans le tumulte de l'Exposition; ajournée à cette année, elle a un caractère, si l'on peut dire, plus familier et plus amical. Il est même à propos de remarquer que, si la première visite s'imposait presque, l'empereur ne pouvant guère oublier la France dans son voyage d'avènement, la seconde est un acte tout spontané. Et le mot « spontané » doit être d'une exactitude rigoureuse: à la réflexion, en effet, il semble bien qu'une formelle invitation à une visite de cette sorte — même très désirée — soit une démarche délicate, et qu'il ne convienne pas de faire, parce qu'elle peut mettre en grand embarras la personne qui en est l'objet.

La principale signification de la seconde visite impériale est que l'alliance politique entre les deux États dure toujours. Un moment, on l'a dite ébranlée. Des journaux français et étrangers ont répandu le bruit que, l'empereur Nicolas II désapprouvant la politique intérieure de la République, les relations entre les deux gouvernements n'étaient plus aussi cordiales que par le passé. C'était méconnaître la portée de l'alliance.

Il ne peut se trouver deux gouvernements plus différents que ceux des deux États alliés ; mais, lorsque l'accord a été conclu, les deux contractants se connaissaient bien, apparemment; l'empereur savait qu'il traitait avec la République française, et la République qu'elle traitait avec l'empereur de Russie. Il ne peut guère se trouver non plus de peuples plus différents que le peuple français et le peuple russe, mais la sympathie, difficilement définissable, quoique très certaine, qu'ils ont manifestée l'un pour l'autre depuis longtemps, et même aux moments où ils se faisaient la guerre, provient en partie de ce contraste même; elle ne tend nullement à le diminuer. Les deux pays, comme les deux gouvernements, se prennent comme ils sont et pour ce qu'ils sont. La condition préalable et essentielle de l'alliance est que chacun des deux alliés admette la façon d'être de l'autre.

Il est impossible que tous les Français et tous les Russes, sans exception, s'enthousiasment pour l'alliance franco-russe. Chez nous, la minorité socialiste a protesté en termes violents contre la visite de l'empereur Nicolas ; mais, si l'expression des opinions était aussi libre en Russie qu'en France, des Russes plus tsaristes que le tsar, et des révolutionnaires russes, plus révolutionnaires que les nôtres, auraient fait entendre des paroles plus violentes encore. Le gouvernement de la République ne s'en serait pas ému, pas plus que l'empereur de Russie n'a dû s'émouvoir des manifestations socialistes françaises.

Il est impossible aussi que le haut personnel politique des deux gouvernements soit composé de manière que tous les ministres de l'empereur de Russie soient agréables au gouvernement français et tous les ministres de la République agréables au gouvernement russe. Ce réciproque agrément ne pourrait être obtenu sans une sorte de partielle abdication par l'un et par l'autre allié de son indépendance politique. Ni le gouvernement français n'entend les choses de cette façon, ni le gouvernement russe.

Cette vérité très simple, les partis politiques en France la méconnaissent. Les adversaires du cabinet actuel auraient parié gros, il y a un mois, que l'empereur de Russie ne viendrait pas en France, du vivant de ce ministère. Surpris par

l'événement, ils en rapportent l'honneur à M. le président de la République, qu'ils n'avaient pas habitué à des gracieusetés. D'autre part, quelques amis du cabinet se rengorgent; des journaux français et étrangers affirment que la visite impériale n'est importante qu'au point de vue de la politique intérieure française. Que l'étranger mêle ainsi notre politique générale et les intérêts et convenances des partis politiques, c'est son affaire; mais si des Français cherchent dans la conduite du gouvernement russe, en telle et telle circonstance, une approbation ou un blâme de notre politique intérieure, c'est un oubli de la dignité nationale, et qui pourrait nous conduire très loin. Voudrait-on que M. le président de la République, lorsqu'il a un cabinet à constituer, fît appeler, en même temps que les personnages politiques qu'il a l'habitude de consulter en cette circonstance, l'ambassadeur de Russie ?

Ces querelles de partis, prolongées jusque dans la politique étrangère, sont un des indices les plus fâcheux et les plus graves de la violence des haines politiques qui nous divisent. Nous avons coutume de dire que, devant l'étranger, cessent nos dissensions, et qu'il n'y a plus de partis, quand la patrie est en cause. En sommes-nous bien sûrs? Sans doute, devant le péril clair et certain, devant la guerre, en face de l'ennemi, il faut espérer que l'unanimité s'établirait, dès la première heure; mais il n'y a pas dans la vie d'un peuple que des grands jours tragiques. Ce n'est pas seulement dans les circonstances exceptionnelles, c'est tous les jours qu'on doit se bien conduire. Il faudrait que notre ministère des Affaires étrangères fût considéré par les partis comme un territoire neutre. A moins d'être aveuglé par la haine, il était tout naturel de penser qu'un cabinet, quel qu'il fût, resterait fidèle aux traditions de notre politique. De fait, il en a été ainsi, comme l'a fort bien dit M. le président Loubet, dans un petit discours aux conseillers municipaux de Montélimar : « La présence de S. M. l'empereur Nicolas II à Dunkerque et à Reims prouve qu'en Russie comme en France, l'union de deux grands peuples, que rapprochent à la fois les sentiments et les intérêts, est considérée comme un gage de puissance, de sécurité et de paix. Elle prouve que le

gouvernement de la République, sans se laisser émouvoir par les vicissitudes inhérentes à un régime de liberté, poursuit et développe avec sagesse et fermeté la politique traditionnelle de la France. » Ces paroles expriment mot pour mot l'exacte vérité. On y trouve une formule excellente : liberté de nos « vicissitudes », qui sont notre affaire ; fidélité à notre politique et à notre alliance. Et la visite de l'empereur de Russie après les incidents et les bruits auxquels il a été fait allusion tout à l'heure, démontre certainement qu'il entend être non pas l'allié d'un de nos partis, mais l'allié de la France.

***

Il est de politique traditionnelle, en tous pays, de chercher des alliés contre ses voisins. Pour les nations, comme pour les individus, le voisinage est une occasion de querelles. Des voisins plaident pour un mur mitoyen, pour un bornage, une conduite d'eau ; des nations se font la guerre pour des questions de même ordre, portées à très grande échelle. Cet état d'âme vicinal est si répandu et si constant, que les meilleurs alliés d'un peuple contre son voisin sont toujours d'autres voisins de ce peuple, ceux de l'autre côté. L'entente des Français, voisins occidentaux de l'Allemagne, avec les voisins du nord et de l'est du même pays, est la plus vieille tradition de la France. Nous fûmes très longtemps bons amis avec la Suède, avec la Pologne, avec la Turquie, qui prenaient à revers l'ancien empire allemand. Suède, Pologne, Turquie, ont perdu leur importance ou même l'existence ; la Russie les a remplacés. Russie et France, nous sommes dans une situation identique par rapport à l'Allemagne. Nous sentons la pression de l'épaule allemande, qui est une épaule très forte.

D'amicales relations se sont établies entre les deux pays au lendemain de la guerre, et sont devenues la Double Alliance. Comment ? Par quels actes successifs et de quelle nature et portée ? Il faut bien avouer que ce chapitre de notre histoire contemporaine est très obscur, et, sans doute, ne sera pas éclairci de longtemps. Les débuts, dont l'importance est capitale, sont à peu près ignorés. Les ouvriers de la

première heure, M. de Freycinet, M. Ribot, M. Casimir-Perier, M. le président Carnot, ont gardé le secret de ces origines, et cette discrétion est fort honorable pour eux, en notre temps et en notre pays, où les hommes d'État aiment à faire connaître tous leurs mérites.

Est-il possible de deviner ce qui ne nous a pas été dit, ou, tout au moins, d'arriver à des conjectures sérieuses?

Dans les premiers mois de 1891, se place un ensemble de circonstances qu'il faut considérer : la Triple Alliance a été renouvelée en mai 1891 ; au mois d'avril, a été signé le traité de commerce austro-allemand, précédant de fort peu le traité de commerce italo-allemand, négocié d'août à novembre 1891. Il n'était alors nullement démontré que l'alliance des États de l'Europe centrale eût sincèrement le caractère pacifique qu'elle s'attribuait. M. Crispi venait à peine d'être renversé (janvier 1891), lui qui avait tout l'air d'un chercheur de méchantes affaires. L'empereur Guillaume II ne gouvernait seul que depuis un an ; ses intentions étaient mal connues ; on pouvait alors le soupçonner de rêver la gloire d'une guerre. Enfin, après la visite de l'impératrice Frédéric à Paris, dans la dernière semaine de février 1891, il sembla que la paix fût menacée. Or, l'empereur Alexandre III, dans l'intérêt bien entendu de la Russie, voulait — cela est certain — empêcher un nouvel affaiblissement de la France et sauvegarder la paix générale. Il voyait en France, après la défaite du boulangisme, un gouvernement très sage. Ce fut vraisemblablement dans ces conjonctures que la Double Alliance lui apparut comme le contre-poids désirable de la « Triplice » [1].

La teneur même des arrangements n'a pas été révélée, mais on peut supposer, avec la quasi certitude de ne pas se tromper, qu'ils sont la contre-partie de ceux qui ont constitué la Triple Alliance, et que nous connaissons. Celle-ci étant dirigée contre toute puissance qui voudrait troubler le

1. Il faut considérer aussi la collation de l'ordre de Saint-André au président Carnot, en mai 1891, la manifestation de Cronstadt, les discours prononcés, environ trois semaines après, en septembre 1891, à l'issue des grandes manœuvres, par M. de Freycinet, président du Conseil, et, quelques jours après, par M. Ribot, ministre des Affaires étrangères. Il semble bien que tous ces faits concordent, et que l'interprétation qui vient d'en être donnée est bien établie. L'acte initial de l'entente remonterait donc à la première moitié de 1891.

statu quo territorial européen, c'est-à-dire, en l'espèce, contre la Russie et la France, la Double Alliance est une précaution analogue prise par la Russie et la France contre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. L'une et l'autre sont purement défensives et conservatrices de l'Europe comme elle est.

De même que la Triple Alliance, la Double a dû être complétée par des conventions militaires, prévoyant les diverses éventualités. Sur les dates, formes et contenus de ces actes, qui ont dû suivre de près la conclusion de l'accord, nous sommes réduits aux hypothèses, par le secret impénétré de ces premières opérations.

Le caractère essentiel de l'entente franco-russe est et demeure déterminé par les circonstances mêmes de sa naissance. On s'expose aux plus graves erreurs de jugement et de conduite, si l'on oublie qu'elle a pour principal objet non d'agir, mais de prévenir, non de faire, mais d'empêcher; qu'elle n'a point prévu telle action à entreprendre ensemble offensivement par les deux parties contractantes; qu'elle a prévu seulement telle offensive possible contre l'une d'elles, et combiné, ce cas échéant, leur action défensive.

Les deux puissances ne sont point devenues ennemies d'aucune autre. Les manifestations de sympathie et même de cordialité ne sont interdites ni à l'une ni à l'autre à l'égard d'une puissance tierce. Chaque gouvernement a la liberté de son action, qui n'est liée que par les termes exacts d'un contrat strictement délimité; de même, il garde ses affinités historiques et les sentiments qui conviennent à sa nature. Un très heureux rapprochement s'est produit entre la France et l'Italie, deux nations naturellement amies: ni l'une ni l'autre n'a manqué pour cela à son pacte d'alliance. L'empereur Nicolas, avant de voir le président de la République à Dunkerque, verra l'empereur d'Allemagne à Danzig. Invité par Guillaume II aux manœuvres de la flotte allemande, un refus de sa part, au moment où le voyage annoncé de Copenhague rendait l'invitation toute naturelle, aurait été discourtois; ce refus était invraisemblable et impossible, étant données les relations amicales qui unissent les deux maisons impériales, et qui durent toujours, même quand les deux empereurs ne

sont pas attachés l'un à l'autre par une réciproque sympathie personnelle. Peut-être bien le voyage entrepris par l'empereur de Russie est-il comme un acte en trois scènes, dont la première a déterminé la seconde, et la seconde, la troisième : visite à Copenhague, visite à l'empereur d'Allemagne, visite à la France. S'il en est ainsi, l'empereur de Russie a eu la délicate pensée de prévenir les susceptibilités qui se seraient assurément produites en France, à l'annonce de l'entrevue de Danzig. Les journaux allemands et anglais et bon nombre de journaux français n'auraient pas manqué en effet de présenter cette entrevue comme l'indice d'un relâchement ou même d'une rupture de l'alliance, alors qu'elle n'eût été en aucune façon contraire à l'esprit du pacte primitif.

***

Cependant assez vite, un peu trop vite peut-être, mais par la force des choses, l'alliance, débordant le terrain précis où elle avait été circonscrite, à ce qu'il semble, par la prudence de ceux qui l'ont fondée, paraît être devenue générale, et s'être étendue à toutes les questions politiques qui se produisent dans le monde. Elle est sortie de la pénombre où elle demeurait modestement : les mots fameux furent prononcés par le président Félix Faure et répétés par l'empereur Nicolas : « Nos nations amies et alliées », et l'effet en fut très grand et agréable aux deux peuples. Mais, dès lors, inévitablement, la tâche des alliés se compliqua : en effet, pas plus que les États de la Triple alliance, la France et la Russie ne peuvent s'accorder absolument partout. A la vérité, il ne peut exister entre elles d'aussi graves dissentiments qu'entre l'Italie et l'Autriche, par exemple, mais, ni dans le Levant, ni dans l'Extrême-Orient, les traditions et les intérêts des deux diplomaties ne sont identiques.

Pour que la France et la Russie cheminent, à travers toutes les questions, l'une à côté de l'autre, des concessions et des sacrifices réciproques sont nécessaires. Le difficile est de faire mesure égale : or, l'inégalité de la mesure serait la preuve de la subordination d'une des deux puissances à l'autre. L'histoire diplomatique des dernières années est trop inexac-

tement connue encore pour qu'il soit possible de juger le rôle de l'alliance franco-russe dans les affaires générales. Mais il semble qu'il n'ait pas été aussi considérable qu'on aurait pu le désirer. Par exemple, l'heureuse solution intervenue dans l'affaire de Crète, le quasi affranchissement de l'île, qui, sans doute, en prépare la réunion à la patrie hellénique, — cet acte conforme à la généreuse politique traditionnelle de la France et de la Russie à l'égard des pays chrétiens soumis à la domination ottomane, — n'a pas été l'œuvre exclusive de ces deux États. D'autre part, nous avons exprimé, dans cette *Revue*, le sentiment que la part de sacrifices fut beaucoup trop grande, pour la France, dans les tristes affaires du Levant, au temps de la crise ouverte par les massacres d'Arménie. Cette renonciation à nos traditions les plus nobles, celles de la France chrétienne et celles de la France révolutionnaire, et cet abandon de nos intérêts nous ont paru une faute très grave. La double condescendance envers le sultan, massacreur d'Arméniens, et la Russie, dont le gouvernement semblait alors se désintéresser des massacres, est si extraordinaire qu'elle doit s'expliquer par quelque arrière-pensée. Au temps où l'alliance franco-russe fut révélée avec éclat, il semble qu'on l'ait considérée comme un levier à soulever le monde. Le grand rêve s'est dissipé, hélas! Il était dangereux, ou, tout au moins, prématuré, d'étendre ainsi le sens initial et réel de l'accord. Nous n'y avons gagné que de laisser s'élargir la tache sanglante d'Arménie, au détriment de notre honneur et de nos intérêts.

Peut-être, avec notre tempérament national, ces erreurs étaient-elles inévitables. Et il faut répéter, pour être juste, que l'allure de la marche à deux était difficile à régler. Un assez long entraînement y est nécessaire. La meilleure façon de corriger les mauvaises habitudes prises, c'est de s'expliquer souvent entre alliés, en toute franchise. Cette méthode paraît être celle de M. Delcassé; par elle seulement peut être déterminée la part réciproque de sacrifices en toute affaire qui se présente. Peu à peu, de l'entente délibérée entre les gouvernements, les effets se feront sentir sur tous leurs agents. La politique est l'œuvre non seulement de ceux qui la dirigent, mais encore de ceux qui l'appliquent, surtout dans les pays hors d'Europe. Là,

dans les incidents de la vie quotidienne, le rôle et la personnalité de l'agent diplomatique sont de grande importance. Ce n'est un secret pour personne que les agents de la Russie et de la France ne s'accordent pas toujours aussi bien qu'on pourrait le désirer. Rien d'étonnant, puisque l'entente des gouvernements est récente, et très ancienne l'habitude, pour les agents, de l'action isolée. Il faut compter avec le temps.

Il semble qu'une amélioration se soit déjà produite. En Chine, la Russie a certains intérêts opposés à ceux de toutes les autres puissances. Un moment, elle a paru vouloir fausser compagnie à l'Europe ; mais le gouvernement impérial a des intentions sincèrement pacifiques ; il veut la paix du monde : il s'est modéré. Dans les négociations, nos diplomaties ont marché d'accord constamment. L'entente a permis à la France de proposer et de faire adopter la plupart des solutions qui sont intervenues. C'est le plus sensible effet qu'elle ait eu jusqu'à ce jour dans la politique internationale.

Peu à peu, d'ailleurs, elle semble se resserrer et se préciser. Les deux visites de M. Delcassé à Saint-Pétersbourg, en août 1899 et en mai 1901, — la dernière précédée du voyage du général Pendezec, chef d'état-major général de notre armée, — les voyages, à plusieurs reprises, des chefs d'état-major général russes à Paris doivent prouver que l'on a senti, de part et d'autre, le besoin de retoucher les conventions antérieures et d'y ajouter quelque chose. Du moins, il est vraisemblable que les conventions militaires, le point précis de l'alliance, ont été perfectionnées. Enfin, comme l'entente a pris un caractère plus général, comme l'intimité des deux pays devient de plus en plus visible, ne pourrait-on conjecturer que les deux gouvernements ont dû être amenés à préciser — pour répéter le mot — et même à compléter l'accord, afin de l'adapter à des faits ou éventualités non prévus au premier jour ? Il est difficile de croire qu'un incident comme celui de Fachoda n'ait pas amené des conversations sérieuses entre les deux gouvernements ; mais nous sommes ici dans la pure hypothèse.

Ce que deviendra l'alliance franco-russe, le siècle commencé le verra. Le domaine de la politique internationale s'est étendu indéfiniment ; il embrasse le monde entier, et il a fallu

créer l'expression de « politique mondiale ». De toutes nouvelles combinaisons naîtront probablement ; des groupements de forces inattendus peuvent devenir nécessaires. L'alliance franco-russe aura-t-elle pour effet le rapprochement entre la France et l'Allemagne, que désirent des hommes d'État russes, et qui est le plus difficile des problèmes, puisqu'il s'agit de trouver une solution capable de contenter les deux parties ?



N'entreprenons pas sur le secret de l'avenir. L'alliance, comme elle est aujourd'hui, suffit pour que nous la jugions bienfaisante aux deux pays et à tout le monde.

D'abord, elle est agréable à la Russie et à la France, ce qui est bien quelque chose.

Elle est agréable pour des raisons de très inégale importance. En France, incorrigibles comme nous sommes, nous aimons à plaire : nous sommes charmés d'avoir fait la conquête de la Russie. Nous nous laissons émouvoir, incorrigibles comme nous sommes, par des sentiments : le geste de l'empereur Alexandre III, qui nous a tendu la main, alors que nous étions isolés, nous a paru un beau et noble geste. Puis, la République est toute jeune chez nous ; le long passé monarchique nous a laissé des habitudes et des instincts qu'il faudra des années — et bien des années — pour éliminer. Nous enveloppons d'un prestige monarchique les hautes magistratures républicaines. Il nous plaît que ceux qui nous gouvernent observent les lois d'une étiquette de cour. Le président de la République, s'il montait en tramway, ferait scandale, comme jadis la reine Marie-Antoinette allant en fiacre à l'Opéra ; ses visites aux villes sont désirées, comme jadis les visites du roi. A défaut du président, ce sont les ministres qu'on appelle : ainsi autrefois, à défaut du roi, on espérait un prince du sang. Les ministres recueillent les mêmes acclamations que jadis « Monsieur » ou « Monsieur le prince », ou « Monsieur le duc »... Et, sans aucun doute, la venue en France d'un président de République, ne nous émouvrait pas, à beaucoup près, autant que la visite de l'empereur

Nicolas. Nombre de bons républicains sont enchantés de penser qu'il y aura pendant quelques jours un empereur à Compiègne.

Mais, pour que la seconde visite impériale ait reçu tant d'applaudissements en Russie et en France, pour qu'elle ait provoqué l'unanime manifestation de nos conseils généraux, il a fallu des motifs plus graves. M. le président de la République les a indiqués : « En Russie, comme en France, l'union des deux peuples, que rapprochent les sentiments et les intérêts, est considérée comme un gage de puissance, de sécurité et de paix. »

La crainte, nullement chimérique en 1891, d'une violation de la paix européenne, s'est, il est vrai, dissipée. L'événement a montré que, des deux adversaires désignés comme les champions d'une lutte attendue, — la France et l'Allemagne, — ni l'un ni l'autre ne pensait à s'y aventurer, et même les relations entre eux ont été courtoises depuis l'avènement de l'empereur Guillaume. Mais il n'est jamais permis, en politique, de compter sur des états durables, et il faut toujours supposer l'imprévu. La Russie, occupée à sa grande œuvre d'expansion en Extrême-Orient et à sa transformation économique, sans qu'elle abandonne pour cela ses intérêts politiques dans l'Europe du sud-est; la France, qui, tout en gardant au profond de l'âme les ineffaçables souvenirs, se tourne vers des horizons nouveaux, et fonde un empire colonial, ont toutes deux besoin de sécurité : l'entente est pour elles un « gage de sécurité ». — Ces deux grands pays prétendent avec raison faire sentir leur action dans le monde; isolés, si considérable que soit leur force, ils seraient à peu près impuissants: l'entente est pour eux « un gage de puissance ». — Double et Triple Alliance s'opposent des forces à peu près égales et qui sont énormes; le choc entre elles serait une si prodigieuse aventure, qu'il devient, *non pas impossible*, mais invraisemblable : l'entente est donc *non pas une certitude* mais un « gage de paix ». Elle habitue l'opinion à cette idée que la paix qui dure entre les grandes puissances européennes depuis trente ans est autre chose qu'une trêve, qu'elle est peut-être l'état normal. Cette idée, si elle s'accrédite défi-

nitivement, peut avoir des effets incalculables, en créant l'état d'esprit qui rendra les grands conflits de plus en plus odieux à l'humanité.

La Double Alliance, complément de la Triple, se trouve ainsi indirectement collaboratrice à l'œuvre, si difficile, commencée par la conférence de la Haye. L'empereur Nicolas, promoteur de cette conférence, quand, après la revue des forces navales allemandes, il passera celle de notre flotte et de notre armée, pourra faire une réflexion philosophique : à savoir que ces cuirassés, croiseurs, torpilleurs, contre-torpilleurs, sous-marins, ces fusils, ces canons, et ces millions de soldats, pourvu qu'on les sépare et les répartisse en nombres égaux entre deux camps, se transforment, comme par miracle, en instruments évangéliques.

ERNEST LAVISSE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE GOÛT[1]

Nous n'avons, certes, nulle intention de nier ni de chagriner le goût relatif, qui joue un rôle utile dans les rhétoriques et les prosodies ; mais, sans vouloir ôter son pain à M. Quicherat, on peut songer à Eschyle et à Isaïe. Qu'il nous soit donc permis de le dire, il y a un goût supérieur et absolu qui ne se rédige pas en formules, et qui est tout à la fois la loi latente et la loi patente de l'art. Ce goût-là, le vrai, l'unique, est peu connu de ceux qui font profession de l'enseigner.

Ce goût-là, c'est le grand arcane. C'est ce goût supérieur qui, à l'inexprimable stupeur de Vitruve, augmente et diminue, selon on ne sait quelle progression mystérieuse, dans la colonnade du Parthénon, le diamètre des colonnes et l'espacement des entre-colonnements ; grosse faute partout ailleurs,

1. Ce brillant essai, où l'on peut voir toute une philosophie littéraire, à la fois large et conforme au génie même de Victor Hugo, fait partie d'un volume, *Post-Scriptum de ma Vie*, l'avant-dernier des Œuvres posthumes, qui doit paraître à la fin de ce mois.

beauté là. C'est ce goût supérieur qui, peu soucieux d'être « sobre », consacre, à chaque instant, dans l'*Iliade*, six, huit, dix vers à la description minutieuse d'une blessure. C'est lui qui, effronté, fait mettre Messaline toute nue par Juvénal. C'est lui qui, sentant que la nef va s'écrouler, faisant de nécessité vertu et tirant une beauté d'une infirmité, ajoute aux cathédrales ces sublimes arcs-boutants, si stupidement critiqués, lesquels semblent les arches obliques d'un pont de la terre au ciel. C'est lui qui conseille à Rubens d'ajouter, contrairement à toute vraisemblance, convenons-en, au débarquement de Marie de Médicis à Marseille, ces tritons soufflant dans des buccins et ces naïades ruisselantes qui mouillent le tableau. C'est lui qui, dans la *Pêche miraculeuse* du Vatican, où Jésus n'est qu'au second plan, met sur le premier plan des oies montrant leur croupion signées Raphaël. C'est lui qui, au milieu du *Printemps* de Jordaëns, où se dresse debout une Ève qui est aussi une Hébé, assoit le satyre à terre, dirige étrangement ce regard sauvage, et révèle par l'éclair de l'œil d'un faune le mystère ineffable qui est dans la chair. C'est lui qui, dans le plafond magnifique de Jules Romain, *la Descente des chevaux du Soleil*, fait voir Apollon par dessous, montrant l'humanité de la divinité. C'est lui qui, ayant à mettre Noé en bas-relief, sculpte audacieusement le détail biblique en plein portail de Bourges. C'est lui qui contourne de certains torses de Michel-Ange selon une ligne impossible, arrivant à la sublimité par le tourment. C'est lui qui fait faire à Priape aux Esquilies ce que raconte Horace et qui, dans le désert, fait manger à Ézéchiel ce que raconte l'Écriture.

Le calembour quand il est d'Eschyle, la grimace quand elle est de Goya, la bosse quand Ésope la porte, le pou quand Murillo l'écrase, la puce quand elle pique Voltaire, la mâchoire d'âne quand Samson l'empoigne, l'hystérie quand le *Cantique des Cantiques* l'empourpre et l'étale, Goton au lavoir quand il plaît à Rembrandt de la nommer Suzanne au bain, l'œil crevé quand c'est celui d'Œdipe, l'œil arraché quand c'est celui de Glocester, la femme qui aboie quand c'est Hécube, le ronflement quand il vient des Euménides, le soufflet quand le Cid le venge, le crachat quand Jésus le reçoit, les grossièretés quand Homère les dit, les sauvageries quand Sha-

kespeare les fait, l'argot quand Villon le parle, la guenille quand Irus la traîne, les coups de bâton quand Scapin les donne, la charogne quand le vautour et Salvator Rosa la rongent, le ventre quand Agrippine le découvre, le lupanar quand Régnier nous y mène, l'entremetteuse quand Plaute l'emploie, la seringue quand elle poursuit Pourceaugnac, les latrines quand Tacite y noie Néron et quand Rabelais en barbouille la théocratie, font partie de ce goût suprême. La carogne de Molière, la catin de Beaumarchais et la p... de Shakespeare en sont.

De certaines familiarités, des tutoiements altiers, des insolences, si vous voulez, qui ne peuvent venir que de la grandeur, ne se rencontrent que dans les œuvres souveraines, et en sont le signe. Une fiente d'aigle révèle un sommet.

Les rhétoriques ignorent assez habituellement la valeur des mots qu'elles prononcent. *Sel attique. Goût classique.* Cherchez le sel attique dans Aristophane ; cherchez le goût classique dans Homère. Homère ne se fait pas attendre ; dès le premier chant de l'*Iliade*, les gros mots pleuvent. *Œil de chien ! Cœur de cerf !* C'est Achille qui parle à Agamemnon. Quant à Aristophane, ouvrez seulement *Lysistrata*. Est-ce donc que le goût manque à Aristophane ? Est-ce donc que le goût manque à Homère ? Le goût y est partout, au contraire, mais le grand goût, le goût incorruptible, manifestation du beau. Il est dans ce qui choque, il est dans ce qui irrite, invulnérable même dans la mêlée des mots orduriers et obscènes, comme un dieu qu'il est. Lisez Plaute. Lisez Horace. Être le beau, là est toute la question. Selon que la beauté, cette lumière, est absente ou présente, les mêmes mots font Vadé ignoble et Aristophane splendide.

Cependant, constatons-le, ou si l'on veut, avouons-le, devant ce grand goût, aisément admis du lecteur, le spectateur et l'auditeur se hérissent volontiers. Être « académique », être « parlementaire », cela plaît aux hommes réunis et enfermés. Démosthène et Aristophane étaient souvent hués ; on leur faisait la « guerre aux mots ». De leur vivant, Shakespeare, Molière et Beaumarchais étaient sifflés pour leurs reliefs et leurs saillies. *Mauvais goût !* disait-on. Ceci est une loi de

tous les auditoires, sénats ou théâtres. Une chose semble refusée aux hommes assemblés, c'est l'imagination, immense don solitaire.

Certains critiques — sont-ce des critiques? — prennent des sens qui leur manquent pour des perfections que n'a pas autrui. Quand Stendhal (le même qui préférait les Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr à Homère et qui tous les matins lisait une page du Code pour s'enseigner les secrets du style), quand Stendhal raille Chateaubriand pour cette belle expression, d'un vague si précis : « la cime indéterminée des forêts », l'honnête Stendhal n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut, et ressemble à un sourd qui, voyant chanter la Malibran, s'écrierait : « Qu'est-ce que cette grimace? »

Ce goût supérieur, que nous venons, non de définir, mais de caractériser, c'est la règle du génie, inaccessible à tout ce qui n'est pas lui, hauteur qui embrasse tout et reste vierge, Yungfrau.

Il y a le goût d'en bas et le goût d'en haut. Le goût selon l'abbé de Bernis et le goût selon Pindare. L'admirable, c'est que, de rhétorique en rhétorique, on est venu à qualifier le goût selon Bernis *bon goût* et le goût selon Pindare *mauvais goût*.

Ce grand goût, le goût d'en haut, n'est autre chose que l'acceptation de chaque phénomène matériel ou moral pris en soi avec ce droit d'ajouter qui fait partie de la souveraineté intellectuelle; c'est on ne sait quel mélange de démesuré et de proportionné qui reste exact même dans les plus prodigieux grossissements; c'est la volonté sévère du vrai qui conserve à l'infusoire toute sa petitesse et au condor toute son envergure; c'est l'absolu qui exige de chaque chose qu'elle ait sa réalité avant de l'introduire dans l'idéal...

Tout ce que nous venons d'énumérer (et bien d'autres détails que nous pourrions rappeler) vous déplaît dans les grandes œuvres de l'esprit humain? Eh bien, ce qui vous choque, essayez de le retrancher, et vous verrez. Le trou se fera. Où vous croirez avoir ôté le défaut, apparaîtra la lacune, c'est-à-dire le défaut vrai. Vous aurez changé l'Achille

d'Homère pour l'Achille de Racine. Mystère donc que ce goût réfractaire aux règles et aux méthodes, et respectez-le. Il n'a point de définition possible. Il a tous les droits, ayant toutes les puissances.

C'est lui qui, après avoir fait les dieux, sentant qu'il faut une satisfaction de plus à l'infini, fait les monstres. C'est ce souverain goût, omnipotent comme le génie même dont il est le sens, qui partage l'Orient en deux, donnant à la moitié caucasienne pour point de départ l'Idéal et à la moitié thibétaine pour point de départ le Chimérique. De là deux poésies immenses. Ici Apollon, là le Dragon. Le groupe du Pythien, ce symbole de la création même, jette dans l'esprit humain deux ombres, chacune à l'image de l'une de ces deux figures, et, de cette ombre double qui se bifurque, naissent dans l'art deux mondes. Ces deux mondes appartiennent au goût suprême, et marquent ses deux pôles. A l'une des extrémités de ce goût il y a la Grèce, à l'autre la Chine.

Ayons présente à l'esprit cette vaste variété une de l'art, rendons-nous compte des tempéraments mêlés aux génies, des climats mêlés aux tempéraments, et des siècles mêlés aux climats, et, en présence des grandes œuvres, réfléchissons, et ne voyons pas étourdiment un défaut là où il y a souvent une marque inattendue de puissance. Je conviens que de certaines beautés font ombre et étonnent; mais est-ce que le nuage n'est pas beau quelquefois ? Quand il étudie un génie, le penseur, à l'arrivée d'un détail flottant, étrange et épars, ne s'effare pas plus que d'un passage de fumée sur le ciel.

Quand donc comprendra-t-on que les poètes sont des entités, que leurs facultés, combinées selon un logarithme spécial pour chaque esprit, sont des concordances, qu'au fond de tous ces êtres on sent le même être, l'Inconnu, qu'il y a dans ces hommes de l'élément, que ce qu'ils font ils ont à le faire, — *bien rugi, lion !* — qu'ils sont nécessaires et climatériques, qu'il vente, pleut et tonne dans leur œuvre comme dans la nature, et qu'à de certains moments la terre tremble dans leur génie ?

Certaines œuvres sont ce qu'on pourrait appeler les excès

du beau. Elles font plus qu'éclairer, elles foudroient. Étant données les paresses et les lâchetés de l'esprit humain, cette foudre est bonne.

En ce sens, la littérature antique proteste contre la « littérature classique » et, pour pratiquer le grand art libre, les anciens sont d'accord avec les nouveaux.

Un jour, Béranger, ce Français coupé de Gaulois, ne sachant ni le latin ni le grec, le plus littéraire des illettrés, vit un Homère sur la table de Jouffroy. C'était au plus fort du mouvement de 1830, mouvement compliqué de résistance. Béranger, rencontrant Homère, fut curieux. Un chansonnier, qui voit passer un colosse, n'est pas fâché de lui taper sur l'épaule. « Lisez-moi donc un peu de ça », dit Béranger à Jouffroy. Jouffroy contait qu'alors il ouvrit l'*Iliade* au hasard, et se mit à lire à voix haute, traduisant littéralement du grec en français. Béranger écoutait. Tout à coup, il interrompit Jouffroy et s'écria : « Mais il n'y a pas ça ! — Si fait, répondit Jouffroy. Je traduis à la lettre. » Jouffroy était précisément tombé sur ces insultes d'Achille à Agamemnon que nous citions tout à l'heure. Quand le passage fut fini, Béranger, avec son sourire à deux tranchants dont la moquerie restait indécise, dit : « Homère est romantique ! »

Béranger croyait faire une niche ; une niche à tout le monde, et particulièrement à Homère. Il disait une vérité. *Romantique*, traduisez *primitif*.

Ce que Béranger disait d'Homère, on peut le dire d'Ézéchiel, on peut le dire de Plaute, on peut le dire de Tertullien, on peut le dire du *Romancero*, on peut le dire des *Nibelungen*.

Ajoutons ceci : un génie primitif, ce n'est pas nécessairement un esprit de ce que nous appelons à tort les *temps primitifs*. C'est un esprit qui, en quelque siècle que ce soit et à quelque civilisation qu'il appartienne, jaillit directement de la nature et de l'humanité. Quiconque boit à la grande source, est primitif ; quiconque vous y fait boire est primitif. Quiconque a l'âme et la donne est primitif. Beaumarchais est primitif autant qu'Aristophane. Diderot est primitif autant qu'Hésiode. Figaro et le Neveu de Rameau sortent tout de

suite et sans transition du vaste fonds humain. Il n'y a là aucun reflet ; ce sont des créations immédiates ; c'est de la vie prise dans la vie.

Cet aspect de la nature qu'on nomme société inspire tout aussi bien les créations primitives que cet autre aspect de la nature appelé barbarie. Don Quichotte est aussi primitif qu'Ajax. L'un défie les dieux, l'autre les moulins; tous deux sont hommes. Nature, humanité, voilà les eaux vives. L'époque n'y fait rien. On peut être un esprit primitif à une époque secondaire comme le XVI[e] siècle, témoin Rabelais, et à une époque tertiaire comme le XVII[e], témoin Molière.

Primitif a la même portée qu'*original*, avec une nuance de plus. Le poète primitif, en communication intime avec l'homme et la nature, ne relève de personne. A quoi bon copier des livres, à quoi bon copier des poètes, à quoi bon copier des choses faites, quand on est riche de l'énorme richesse du possible, quand tout l'imaginable vous est livré, quand on a devant soi et à soi tout le sombre chaos des types, et qu'on se sent dans la poitrine la voix qui peut crier: *Fiat lux!*

Le poète primitif a des devanciers, mais pas de guides. Ne vous laissez pas prendre aux illusions d'optique, Virgile n'est point le guide de Dante ; c'est Dante qui entraîne Virgile ; et où le mène-t-il? chez Satan. C'est à peine si Virgile tout seul est capable d'aller chez Pluton.

Le poète original est distinct du poète primitif, en ce qu'il peut avoir, lui, des guides et des modèles. Le poète original imite quelquefois ; le poète primitif, jamais. La Fontaine est original, Cervantes est primitif. A l'originalité, de certaines qualités de style suffisent ; c'est l'idée mère qui fait l'écrivain primitif. Hamilton est original, Apulée est primitif. Tous les esprits primitifs sont originaux : les esprits originaux ne sont pas tous primitifs. Selon l'occasion, le même poète peut être tantôt original, tantôt primitif. Molière, primitif dans le *Misanthrope*, n'est qu'original dans *Amphitryon*.

L'originalité a d'ailleurs, elle aussi, tous les droits ; même

le droit à une certaine petitesse, même le droit à une certaine fausseté. Marivaux existe. Il ne s'agit que de s'entendre, et nous n'excluons, certes, aucun possible. La draperie est un goût, le chiffon en est un autre.

Ce dernier goût, le chiffon, peut-il faire partie de l'art? Non, dans les vaudevilles de Scribe. Oui, dans les figurines de Clodion. Où la langue manque, Boileau a raison, tout manque. Or la langue de l'art, que Scribe ignore, Clodion la sait. Le bonnet de Mimi Rosette peut avoir du style. Quand Coustou chiffonne une faille sur la tête d'un sphinx qui est une marquise, ce taffetas de marbre fait partie de la chimère et vaut la tunique aux mille plis de la Cythérée Anadyomène. En vérité, il n'y a point de règles. Rien étant donné, pétrissez-y l'art, et voici une ode d'Horace ou d'Anacréon.

Une manière d'écrire qu'on a tout seul, un certain pli magistralement imprimé à tout le style, une façon à soi de toucher et de manier une idée, il n'en faut pas plus pour faire des artistes souverains ; témoin Horace.

Cependant, insistons-y, le poète qui voit dans l'art plus que l'art, le poète qui dans la poésie voit l'homme, le poète qui civilise à bon escient, le poète maître parce qu'il est serviteur, c'est celui-là que nous saluons. En toute chose, nous préférons celui qui peut s'écrier : « J'ai voulu ! »

Ceci soit dit sans méconnaître, certes, la toute-puissance virtuelle et intrinsèque de la beauté, même indifférente.

Si d'aussi chétifs détails valaient la peine d'être notés, ce serait peut-être ici le lieu de rappeler, chemin faisant, les aberrations et les puérilités malsaines d'une école de critique contemporaine, morte aujourd'hui, et dont il ne reste plus un seul représentant, le propre du faux étant de ne se point recruter. Ce fut la mode dans cette école, qui a fleuri un moment, d'attaquer ce que, dans un argot bizarre, elle nommait « la forme ». — La forme, *forma*, la beauté. — Quel étrange mot d'ordre! Plus tard, ce fut l'attaque à la grandeur. « Faire grand » devint un défaut! Quand le beau est un tort, c'est le signe des époques bourgeoises ; quand le grand est un crime, c'est le signe des règnes petits.

La logomachie était curieuse. Cette école avait rendu ce décret : « Le style exclut la pensée. L'image tue l'idée. Le beau est stérile. L'organe de la conception, de la fécondation lui manque. Vénus ne peut faire d'enfants. »

Or, c'est le contraire qui est vrai. La beauté, étant l'harmonie, est par cela même la fécondité. La forme et le fond sont aussi indivisibles que la chair et le sang. Le sang, c'est de la chair coulante ; la forme, c'est le fond fluide, entrant dans tous les mots et les empourprant. Pas de fond, pas de forme. La forme est la résultante. S'il n'y a point de fond, de quoi la forme est-elle la forme ?

Nous objectera-t-on que nous avons dit tout à l'heure : « *Rien* étant donné, etc... » ? Mais *rien* n'avait là qu'un sens relatif, et une bagatelle d'Horace, c'est quelquefois le fond même de la vie humaine.

Le beau est l'épanouissement du vrai *(la splendeur*, a dit Platon). Fouillez les étymologies, arrivez à la racine des vocables, *image* et *idée* sont le même mot. Il y a entre ce que vous nommez forme et ce que vous nommez fond identité absolue, l'une étant l'extérieur de l'autre, la forme étant le fond, rendu visible.

Si cette école du passé avait raison, si l'image excluait l'idée, Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, qui ne parlent que par images, seraient vides. La Bible, qui, comme Bossuet le constate, est toute en figures, serait creuse. Ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain seraient « de la forme ». De pensée, point. Voilà où mène un faux point de départ.

De loi en loi, de déduction en déduction, nous arrivons à ceci : Carte blanche, coudées franches, câbles coupés, portes toutes grandes ouvertes, allez. Qu'est-ce que l'Océan ? C'est une permission.

Permission redoutable, sans nul doute. Permission de se noyer, mais permission de découvrir un monde.

Aucun rumb de vent, aucune puissance, aucune souveraineté, aucune latitude, aucune aventure, aucune réussite, ne sont refusés au génie. La mer donne permission à la nage, à la rame, à la voile, à la vapeur, à l'aube, à l'hélice. L'atmosphère donne permission aux ailes et aux aéroscaphes, aux

condors et aux hippogriffes. Le génie, c'est l'omni-faculté.

En poésie, il procède par une continuité prodigieuse d'Iliades, sans qu'on puisse imaginer où s'arrêtera cette série d'Homères dont Rabelais et Shakespeare font partie. En architecture, tantôt il lui plaît de sublimer la cabane, et il fait le temple; tantôt il lui plaît d'humaniser la montagne, et, s'il la veut simple, il fait la pyramide, et, s'il la veut touffue, il fait la cathédrale; aussi riche avec la ligne droite qu'avec les mille angles brisés de la forêt, également maître de la symétrie à laquelle il ajoute l'immensité, et du chaos auquel il impose l'équilibre.

Quant au mystère, il en dispose. A un certain moment sacré de l'année, prolongez vers le zénith la ligne de Chéops, et vous arriverez, stupéfait, à l'étoile du dragon; regardez les flèches de Chartres, d'Anvers, de Strasbourg, les portails d'Amiens et de Reims, la nef de Cologne, et vous sentirez l'abîme. Les initiés seuls, et les forts, savent quelle algèbre il y a sous la musique. Le génie sait tout, et ce qu'il ne sait pas, il le devine, et ce qu'il ne devine pas, il l'invente, et ce qu'il n'invente pas, il le crée; et il invente vrai, et il crée viable. Il possède à fond la mathématique de l'art; il est à l'aise dans les confusions d'astres et de ciels; le nombre n'a rien à lui enseigner; il en extrait, avec la même facilité, le binôme pour le calcul et le rythme pour l'imagination; il a, dans sa boîte d'outils, employant le fer où les autres n'ont que le plomb, et l'acier où les autres n'ont que le fer, et le diamant où les autres n'ont que l'acier, et l'étoile où les autres n'ont que le diamant, il a la grande correction, la grande régularité, la grande syntaxe, la grande méthode, et nul comme lui n'a la manière de s'en servir. Et il complique toute cette sagesse d'on ne sait quelle folie divine, et c'est là le génie.

C'est une chose profonde que la critique, et défendue aux médiocres. Le grand critique est un grand philosophe; les enthousiasmes de l'art étudié ne sont donnés qu'aux intelligences supérieures; savoir admirer est une haute puissance.

Quiconque a le fécond souci des questions littéraires, si inépuisables, puisqu'elles touchent au logos même, quiconque

creuse la métaphysique de l'art, quiconque vit en familiarité avec les phénomènes de l'esprit, est invinciblement amené à se faire cette question surprenante qui entr'ouvre le plus profond arcane de la poésie :

Pourquoi les parfaits ne sont-ils pas les grands ?

Pourquoi Virgile est-il inférieur à Homère ? Pourquoi Anacréon est-il inférieur à Pindare ? Pourquoi Ménandre est-il inférieur à Aristophane ? Pourquoi Sophocle est-il inférieur à Eschyle ? Pourquoi Lysippe est-il inférieur à Phidias ? Pourquoi David est-il inférieur à Isaïe ? Pourquoi Thucydide est-il inférieur à Hérodote ? Pourquoi Cicéron est-il inférieur à Démosthène ? Pourquoi Tite-Live est-il inférieur à Tacite ? Pourquoi Térence est-il inférieur à Plaute ? Pourquoi Pétrarque est-il inférieur à Dante ? Pourquoi Vignole est-il inférieur à Piranèse ? Pourquoi Van Dyck est-il inférieur à Rembrandt ? Pourquoi Boileau est-il inférieur à Régnier ? Pourquoi Racine est-il inférieur à Corneille ? Pourquoi Raphaël est-il inférieur à Michel-Ange ?

Ceci, nous le répétons, est une question profonde.

Pourquoi tout le côté du XVIIe siècle qu'admirent les rhétoriques n'est-il que néant devant Molière ? Pourquoi toute l'école puriste anglaise, Pope, Dryden, Addison, etc., acharnée sur Shakespeare, ne fait-elle que l'effet d'une mêlée de vermines dans la crinière du lion ?

Pourquoi ?

C'est qu'il n'y a point de parfaits. La perfection est affirmée, mais non prouvée. La perfection n'est pas humaine.

Il y a des grands.

L'homme peut être grand.

Si les grands ont l'excès, les parfaits ont le défaut. *Deest aliquid*.

Or le défaut supprime la perfection et l'excès ne supprime pas la grandeur. Loin de là, il la constate. Le ciel est trop.

Racine, Boileau, Pope, Raphaël, Pétrarque, Térence, Tite-Live, Cicéron, Thucydide, Anacréon, Virgile représentent ce qu'on est convenu d'appeler le goût.

Quant à ceux-ci : Shakespeare, Molière, Corneille, Michel-Ange, Dante, Tacite, Plaute, Aristophane, Démosthène,

Pindare, Isaïe, Eschyle, Homère, si, pour résumer tous ces noms, on cherche un mot, on n'en trouve qu'un : Génie.

Du reste, disons-le en passant, être employés à la formation d'un goût scolastique purement local, se prétendant catholique, c'est-à-dire universel, avec autant de raison que le dogme romain, être choisis, épluchés, expurgés et dépouillés pour la composition d'une règle d'école, d'un procédé classique promulgué une fois pour toutes, d'un code mathématique de la poésie, d'un cahier d'expressions, d'une formule d'inspiration ayant la mine bourrue d'une pénalité, c'est là, certes, une injure que ne méritaient pas d'illustres esprits tels qu'Anacréon, Virgile, Horace, Térence, Cicéron et Pétrarque, très originaux, en définitive.

L'antagonisme supposé du goût et du génie est une des niaiseries de l'école. Pas d'invention plus grotesque que cette prise aux cheveux de la muse par la muse. Uranie et Calliope en viennent aux coiffes. Non, rien de tel dans l'art. Tout y est harmonie, même la dissonance.

Le goût, comme le génie, est essentiellement divin. Le génie, c'est la conquête; le goût, c'est le choix. La griffe toute-puissante commence par tout prendre, puis l'œil flamboyant fait le triage. Ce triage dans la proie, c'est le goût. Chaque génie le fait à sa guise. Les épiques mêmes diffèrent entre eux d'humeur. Le triage d'Homère n'est pas le triage de Rabelais. Quelquefois, ce que l'un rejette, l'autre le garde. Ils savent tous les deux ce qu'ils font, mais ils ne peuvent jurer de rien ni l'un ni l'autre ; l'idéal qui est l'infini est au-dessus d'eux, et il pourra fort bien arriver un jour, si l'éclair héroïque et la foudre cynique se mêlent, qu'un mot de Rabelais devienne un mot d'Homère, et alors ce sera Cambronne qui le prononcera.

L'art a, comme la flamme, une puissance de sublimation. Jetez dans l'art, comme dans la flamme, les poisons, les ordures, les rouilles, les oxydes, l'arsenic, le vert-de-gris, faites passer ces incandescences à travers le prisme ou à travers la poésie, vous aurez des spectres splendides, et le laid deviendra le grand, et le mal deviendra le beau.

Chose surprenante et ravissante à affirmer, le mal entrera

dans le beau et s'y transfigurera. Car le beau n'est autre chose que la sainte lumière du bon.

Dans le goût, comme dans le génie, il y a de l'infini. Le goût, ce pourquoi merveilleux, cette raison de chaque mot employé, cette préférence obscure et souveraine, qui, au fond du cerveau, rend des lois propres à chaque esprit, cette seconde conscience, donnée aux seuls poètes, et aussi lumineuse que l'autre, cette intuition impérieuse de la limite invisible, fait partie, comme l'inspiration même, de la redoutable puissance inconnue. Tous les souffles viennent de la bouche unique.

Le génie et le goût ont une unité qui est l'absolu, et une rencontre qui est la beauté.

VICTOR HUGO

TERRES MAUDITES[1]

L'immense plaine s'éveillait sous les clartés bleuâtres de l'aube, large zone lumineuse qui montait de la mer, à l'horizon.

Les derniers d'entre les rossignols, qui avaient charmé de leurs trilles cette nuit d'automne, aussi tiède qu'une nuit de printemps, interrompaient leur roulade finale comme si la lumière naissante les eût frappés mortellement de ses rayons d'acier. Les moineaux s'échappaient des toits de chaume, par bandes, et les cimes des arbres frissonnaient sous les premiers ébats de cette marmaille aérienne qui, de toutes parts, agitait le feuillage avec le frôlement de ses plumes.

Peu à peu s'évanouissaient les rumeurs qui avaient peuplé la nuit : clapotement des rigoles, bruissement des roseaux, abois des chiens vigilants. D'autres bruits naissaient avec le jour, grandissaient, se propageaient dans la *huerta*. Le chant du coq volait de ferme en ferme; les clochers des villages répondaient par des carillons joyeux à la sonnerie de la première

1. L'original a paru sous ce titre : *La Barraca* (Madrid, Fernando Fé, éditeur, 1899). — Aux environs de Valence, on appelle *barracas* de petites maisons rurales, construites en bois et en argile, couvertes en chaume et soigneusement blanchies à la chaux, qu'habitent les fermiers éparpillés dans la *huerta*. — La *huerta* (jardin) est la vaste plaine très fertile qui s'étend sur les deux rives du fleuve Turia ou Guadalaviar. Elle est sillonnée par d'innombrables canaux d'irrigation.

messe dans les tours de Valence, bleues, embrumées par l'éloignement; il s'élevait des basses-cours un discordant concert animal, hennissements de chevaux, mugissements de vaches, gloussements de poules, bêlements d'agneaux, grognements de porcs, tout le bruyant réveil des bêtes qui, à sentir l'âcre parfum de végétation qu'apportait la fraîche caresse de l'aube, étaient impatientes de courir les champs.

Le ciel s'imprégnait de lumière; les ombres se dissolvaient, comme absorbées par les sillons ouverts et par les masses du feuillage; et, peu à peu, dans la brume incertaine du matin, se dessinaient les contours humides et brillants des mûriers et des arbres fruitiers, les lignes onduleuses des cannaies, les grands carrés de légumes semblables à d'immenses foulards verts, et la glèbe rouge labourée avec soin. Sur les chemins, on distinguait des traînées de points noirs en mouvement, pareils à des chapelets de fourmis, qui se dirigeaient vers la ville. D'un bout à l'autre de la plaine résonnaient des grincements de roues, des chansons paresseuses qu'interrompait le cri par lequel on excite les bêtes de somme et, de temps à autre, un furieux braiement déchirait l'espace, ainsi qu'une fanfare appelant les retardataires au travail.

Dans les canaux commençait à se mettre en mouvement la luisante surface de l'eau rougeâtre dont les chutes retentissantes, par-dessus les barrages, faisaient taire les grenouilles et cesser les battements d'ailes; et les canes y naviguaient, majestueuses, en tournant à droite et à gauche leurs longs cous flexibles.

La vie, qui avec la lumière inondait la plaine, pénétrait à l'intérieur des habitations et des étables. Les portes s'ouvraient, grinçantes. On voyait sous les treilles de blanches figures qui s'étiraient, les mains derrière la nuque, en regardant l'horizon illuminé. Les écuries béantes vomissaient vers la ville les vaches laitières, les troupeaux de chèvres, les haridelles chargées de fumier. Entre les rideaux d'arbres nains qui abritaient les chemins, grelots et clochettes vibraient; et, parmi cet allègre tintement de sonnailles éclatait l'énergique « *arre, aca !* » poussé par les conducteurs.

Sur le seuil des logis se saluaient ceux qui allaient à la ville et ceux qui restaient pour les travaux de la campagne :

— *Bòn dia nos done Deu*[1] *!*

— *Bòn dia*[2] *!*

Et, après ce salut échangé avec toute la gravité de paysans qui ont dans les veines du sang maure et qui ne peuvent prononcer le nom de Dieu sans un geste solennel, on ne disait plus rien si le passant était un inconnu ; mais, si c'était un ami, on le chargeait de faire à Valence diverses petites emplettes pour la femme ou pour le ménage.

Maintenant, il faisait grand jour. Le ciel s'était nettoyé de ces fins brouillards qui sont la transpiration nocturne des terres humides et des rigoles clapotantes. Le soleil allait se lever. Sur les sillons roux, les alouettes sautillaient, heureuses de vivre ; et les moineaux espiègles, se posant sur les fenêtres encore fermées, becquetaient le bois comme pour dire à ceux du dedans, par leurs piailleries de bohèmes habitués à vivre en parasites : « Debout, paresseux ! Vite à la besogne, pour que nous ayons de quoi manger ! »

A la chaumière de Tòni, connu dans tout le voisinage sous le nom de Pimentó, sa femme Pepeta, malgré l'heure matinale, était déjà revenue d'un premier voyage à la ville. C'était une créature à la chair pâle et fanée, quoiqu'elle fût encore en pleine jeunesse, minée par l'anémie et par la fatigue ; mais elle n'en était pas moins la plus vaillante travailleuse de tout le pays. Elle se levait dès trois heures du matin pour charger les mannes de légumes cueillis le soir précédent par Tòni avec des jurons et des blasphèmes contre cette coquine d'existence où il faut se donner tant de peine ; et ensuite, à tâtons par les sentiers, sachant se guider dans l'obscurité comme une vraie fille de la *huerta*, elle s'en allait à Valence, tandis que son mari, ce bon garçon qui lui coûtait si cher, continuait à ronfler dans l'*estudi*[3] bien chaud, pelotonné sous les couvertures du grand lit conjugal.

Au marché, ceux qui achetaient les légumes en gros la connaissaient bien, cette petite femme qui toujours était là dès avant l'aube, assise sur ses mannes, grelottant sous son châle mince et usé, regardant avec une envie dont elle n'avait

1. « Dieu nous donne une bonne journée ! » (Dialecte valencien.)
2. « Bonjour ! »
3. Littéralement « l'étude », le cabinet ; — c'est la chambre à coucher.

pas conscience les gens qui buvaient une tasse de café noir pour combattre la fraîcheur du matin, attendant avec une patience de bête soumise qu'on lui donnât de ses légumes le prix qu'elle s'était fixé dans ses longs calculs pour l'entretien de Tòni et pour la dépense du ménage.

Puis, aussitôt la vente faite, elle reprenait le chemin de sa maison, tout courant, afin de gagner une heure de route. A peine rentrée, elle se remettait vite à la besogne; et c'était alors une autre industrie qu'elle exerçait: de maraîchère, elle devenait laitière. Tirant par le licou sa vache que suivait le folâtre petit veau attaché à la queue maternelle, elle s'en retournait à la ville avec sa houssine sous le bras et sa mesure d'étain pour servir les clients. La *Rocha*[1] — on nommait ainsi la vache à cause de son pelage blond — mugissait doucement, toute tremblante sous sa housse de serpillière, saisie par la fraîcheur du matin, tournant des yeux humides vers la ferme restée en arrière, vers la noire étable à l'atmosphère lourde, à la paille odorante, dont elle ruminait le voluptueux souvenir avec une complaisance accrue par un restant de sommeil.

Ce matin-là, Pepeta était repartie un peu plus tard que d'habitude, et elle stimulait la vache avec sa houssine, parce qu'elle craignait les reproches des clients. La vache et le veau trottinaient devant elle sur la route d'Alboraya, encaissée, fangeuse, sillonnée de profondes ornières: Au bord de la route, sur les hauts talus, cheminaient, un bras passé dans l'anse du panier, l'autre ballant, les files interminables des cigarières et des fileuses, toute la virginité de la *huerta* qui se rendait aux fabriques et dont les jupes ondulantes laissaient un sillage d'âpre et rude chasteté.

La bénédiction de Dieu se répandait sur la campagne. Derrière les arbres et les bâtiments qui fermaient l'horizon, le soleil montait comme une énorme hostie rouge, dardant au ras de la plaine ses aiguilles d'or qui obligeaient à se couvrir les yeux. Les montagnes du fond et les tours de la ville prenaient une teinte rosée; les petits nuages voguant à travers le ciel se coloraient comme des écheveaux de soie cramoisie; les canaux et les flaques d'eau semblaient se peupler de poissons de feu;

1. La Blonde.

à l'intérieur des chaumières se faisaient entendre le frottement du balai, le cliquetis de la vaisselle, tous les bruits du nettoyage matinal; les femmes s'accroupissaient sur les berges, ayant à côté d'elles la corbeille du linge à laver; les lapins gris sautaient dans les sentes avec une mine friponne et fuyaient en montrant leur croupe rose divisée par la houppe de la queue; et, sur les tas bruns du fumier, le coq entouré de ses poules jetait son cri de maître irascible, l'œil ardent et la crête rouge de colère.

Pepeta, insensible à ce réveil auquel elle assistait tous les jours, continuait sa marche avec une hâte croissante, l'estomac vide, les jambes endolories, les vêtements de dessous trempés par une sueur de faiblesse qui lui venait de son sang pâle et appauvri.

Lorsqu'elle atteignit à Valence, la population laborieuse y affluait comme un torrent et encombrait les ponts. Elle se faufila à travers les ouvriers des faubourgs qui venaient avec le petit sac de leur déjeuner en bandoulière, s'arrêta au bureau de l'octroi pour y prendre son laissez-passer, — quelques sous qui, chaque jour, lui navraient l'âme; — et elle s'engagea dans les rues encore désertes où la clochette de sa vache apportait l'animation monotone d'une bucolique harmonie qui suggérait aux bourgeois endormis des rêves de prés verts et d'idylles pastorales.

Comme Pepeta avait des clients dans toute la ville, sa pérégrination à travers les rues de Valence était fort compliquée, avec de continuels arrêts devant les portes closes, avec un coup de marteau ici, trois ou quatre là, sans que jamais s'interrompît ce cri aigu et strident dont il paraissait incroyable qu'il pût sortir de sa pauvre poitrine plate : « *La lleet*[1] *!...* » Et la porte s'ouvrait; et, sur le seuil, le pot à la main pour recevoir le lait, se montrait la servante ébouriffée, en savates et les yeux gros de sommeil, ou la vieille portière avec sa mantille qu'elle avait déjà mise pour aller à la messe.

Vers huit heures, après avoir servi tous ses clients ordinaires, Pepeta était arrivée au quartier des Pêcheurs. Là aussi, elle pouvait trouver de la pratique. La pauvre paysanne

1. « Le lait! »

s'engagea donc bravement dans les ruelles malpropres qui, à cette heure, semblaient mortes encore. Chaque fois qu'elle entrait là, elle éprouvait une sorte d'inquiétude, comme une répugnance instinctive d'estomac délicat; mais son courage d'honnête femme savait surmonter cette appréhension, et elle continuait son chemin avec une fierté satisfaite, avec l'orgueil de celle qui est chaste, se consolant à voir que, débile et opprimée par la misère, elle était encore supérieure à certaines autres.

Il s'exhalait des maisons fermées et silencieuses un relent de crapule à bas prix, tapageuse et sans vergogne, une odeur de fricot et de pourriture, de vin et de sueur; et il semblait que, par les fentes des portes, s'échappât la respiration pénible et brutale du sommeil écrasant après une nuit de sauvages caresses et d'amours avinés.

Pepeta entendit qu'on l'appelait. Sur la porte ouverte d'un petit escalier, une fille lui faisait signe : une forte fille toute dépoitraillée, sale, sans autre attrait que celui d'une jeunesse près de diparaître, les yeux humides, le chignon tordu, les joues encore maculées par le fard de la nuit précédente, — vraie caricature, fantoche du vice.

La paysanne, en pinçant les lèvres avec une moue de dédain pour bien marquer les distances, se mit à traire la *Rocha* dans le pot que la fille lui présentait, Celle-ci ne quittait pas des yeux la laitière.

— Pepeta...? — dit-elle enfin sur un ton hésitant, comme si elle n'était pas bien sûre de reconnaître la paysanne.

Pepeta leva les yeux, arrêta pour la première fois son regard sur la prostituée, et parut à son tour avoir un doute.

— C'est toi..., Rosario ?

Oui, c'était bien elle ; la fille le lui confirma par un triste mouvement de la tête. Et aussitôt Pepeta lui témoigna combien elle en était surprise : « Elle ici! Une fille de parents si honorables!... Quelle honte, Seigneur! »

Par habitude de métier, Rosario essaya d'accueillir les exclamations de la paysanne scandalisée avec un sourire cynique, avec l'air de celle qui est dans le secret de la vie et qui ne croit plus à rien. Pourtant, on voyait que les yeux clairs et le regard fixe de Pepeta lui faisaient honte; et elle baissa la tête comme si elle allait pleurer.

Rosario n'était pas une mauvaise fille. Elle avait travaillé dans les fabriques, elle avait été servante; mais, à la fin, ses sœurs, fatiguées de souffrir la famine, lui avaient donné l'exemple; et maintenant elle vivait là, attrapant tantôt des caresses et tantôt des soufflets, jusqu'au jour où elle crèverait pour tout de bon. C'était naturel : quand il n'y a plus ni père ni mère, la lignée finit ainsi. Tout cela, c'était la faute de ce Don Salvador qui, pour sûr, brûlait à présent dans les enfers. « Ah! le brigand! Comme il avait perdu leur famille! »

Pepeta se départit de son attitude froide et réservée pour partager l'indignation de cette fille. « Oui, c'était la vérité, la vérité pure. Ce vieil avare était le seul coupable. Toute la *huerta* le savait bien. Grand Dieu, comme une famille se détruit! On savait bien là-bas que, l'autre année, le pauvre père était mort au bagne de Ceuta; et, quant à la mère, c'était dans un lit de l'hôpital que la malheureuse vieille avait cessé de souffrir... Ce pauvre père Barret[1], qui était si bon! Ah! si, du fond de sa tombe, il pouvait relever la tête et voir ce que ses filles étaient devenues!... En dix ans, comme tout change dans le monde! Qui leur eût dit, à elle et à ses sœurs, lorsqu'elles vivaient dans leur maison comme des reines, qui leur eût dit qu'elles finiraient de cette manière-là?... Seigneur! Seigneur! délivrez-nous des mauvaises gens... »

Rosario s'animait à cette conversation, semblait rajeunir en présence de cette amie d'enfance. Ses yeux, morts tout à l'heure, étincelaient au souvenir du passé. « Et la maison? Et les terres? Elles demeuraient toujours abandonnées, n'est-ce pas?... » Cet abandon leur faisait plaisir à toutes les deux. « Quel bonheur s'ils pouvaient crever, s'ils pouvaient s'en aller à tous les diables, les fils de Don Salvador, ce coquin! C'était le seul espoir qui la consolât. Elle était bien reconnaissante à Pimentó et à tous ceux de là-bas pour avoir empêché que d'autres vinssent s'établir sur des terres qui appartenaient de droit à sa famille. Et, si quelqu'un essayait de s'en emparer on connaissait le remède : *Poum!* Un coup de fusil qui lui casserait la tête. »

1. *Tio Barret*, — littéralement : « oncle Barret », avec le même sens que nous donnons en français, familièrement, au mot « père », pour désigner un homme d'un certain âge.

Elle s'enflammait de colère; ses yeux brillants étincelaient de férocité : en la prostituée, bête passive accoutumée à recevoir les coups, ressuscitait la fille de la *huerta* qui depuis sa naissance voit le fusil accroché derrière la porte et qui, les jours de fête, respire avec délices la fumée de la poudre.

La curiosité de Rosario s'était éveillée. Après avoir parlé de ce triste passé, elle s'enquit de tous ceux qu'elle avait connus là-bas et finit par interroger Pepeta sur elle-même. «La pauvrette! On voyait bien qu'elle n'était pas heureuse.» Jeune encore, elle n'avait pour révéler son âge que ses grands yeux clairs à l'éclat virginal, pleins d'innocence et de timidité. Son corps, un vrai squelette; et dans ses cheveux blonds couleur de maïs tendre, les fils blancs se montraient déjà par poignées avant la trentaine. « Quelle vie lui faisait Pimentó? Était-il toujours aussi buveur et ennemi du travail? On pouvait bien dire qu'elle-même avait cherché son mal, en se mariant contre les conseils de tout le monde. Un solide garçon, pour cela, oui; et il n'y avait personne qui ne tremblât devant lui, le dimanche dans l'après-midi, lorsqu'il jouait au *truque*[1] avec les plus crânes de la *huerta*; mais, à la maison, il devrait être un mari terrible. D'ailleurs, tout bien considéré, les hommes sont tous les mêmes. Ah! Rosario le savait par expérience! Des chiens qui ne valaient pas seulement la peine qu'on les regardât!... Mais, grand Dieu! comme la pauvre Pepeta avait dépéri! »

Une grosse voix hommasse descendit comme un tonnerre par la cage de l'escalier :

— Élisa!... Monte vite le lait. Ce monsieur attend.

Rosario se mit à rire comme une folle. « Oui, elle s appelait Élisa, maintenant. Pepeta ne le savait pas? C'était une exigence du métier, qu'on changeât de nom, et aussi qu'on parlât avec un accent andalous. » Et elle contrefaisait avec une grâce triviale la voix hommasse de là-haut. Mais, en dépit de cette gaieté, elle se hâta de partir : elle craignait que, si elle se mettait trop en retard, la grosse voix ou le monsieur au lait ne lui fît payer sa lanternerie. Et elle remonta vivement l'escalier, non sans avoir recommandé à la laitière

1. Jeu de cartes qui ressemble à notre jeu de « triomphe ».

de repasser quelquefois par là pour lui donner des nouvelles du pays.

La clochette fatiguée de la *Rocha* tinta plus d'une demi-heure encore dans les rues de Valence; ses pis flasques rendirent jusqu'à la dernière goutte du lait insipide produit par une misérable pâture, feuilles de choux et rebuts; et enfin Pepeta se décida à regagner le logis.

La paysanne cheminait, triste et pensive. Cette rencontre l'avait émue; elle se rappelait, comme si c'eût été de la veille, l'épouvantable tragédie qui avait dévoré le père Barret et toute sa famille.

Depuis ce temps-là, les champs que les ancêtres du pauvre laboureur avaient travaillés pendant plus d'un demi-siècle demeuraient à l'abandon sur le bord de la route. La chaumière déshabitée, faute d'une main pitoyable qui remît une pièce à la toiture ou une poignée de mortier aux crevasses des murailles, allait s'effondrant peu à peu. Comme il y avait dix ans qu'on passait à côté de cette ruine, les gens n'y faisaient plus attention, et Pepeta aussi avait cessé de regarder la vieille masure. Cela n'intéressait plus que les gamins qui, héritiers de la haine paternelle, s'avançaient à travers les orties des champs en friche pour cribler de pierres la baraque vide, pour ouvrir de larges brèches dans la porte close ou pour combler de terre et de cailloux le puits creusé sous la treille délabrée.

Ce matin-là pourtant, émue encore par la rencontre qu'elle venait de faire, Pepeta tourna les yeux vers la ruine et s'arrêta même pour la voir mieux.

Les champs du père Barret, ou, pour parler plus exactement, de cet odieux Don Salvador et de ses maudits héritiers, formaient une oasis de misère et de désolation au milieu de la *huerta* si fertile, si bien cultivée, si riante, avec ses sillons rouges où s'alignaient correctement les rangées de légumes, avec ses petits arbres dont le feuillage avait reçu de l'automne une transparence de caramel. Le terrain s'était durci, et de ses entrailles infécondes avaient jailli toutes les plantes parasites, toutes les mauvaises herbes que Dieu a créées pour le châtiment du cultivateur. Une forêt naine, enchevêtrée, hi-

deuse, étendait partout sa houle d'étranges tons verts, bariolée çà et là de fleurs mystérieuses et rares, de celles qui ne poussent que sur les ruines et dans les cimetières. Entre les frondaisons de ce fourré, enhardies par la sécurité du repaire, croissaient et multipliaient toutes sortes de bêtes immondes qui se répandaient ensuite sur les champs contigus : lézards verts au dos rugueux, énormes scarabées à la carapace lustrée de reflets métalliques, araignées aux pattes courtes et velues, couleuvres qui s'enfuyaient vers les canaux voisins. Elles vivaient là, formant un État à part, se dévorant les unes les autres ; et, quoiqu'elles fissent un peu de dégât dans les cultures, on les respectait, on avait même pour elles une espèce de vénération : car les sept plaies d'Égypte auraient semblé peu de chose aux gens de la *huerta* pour en frapper ces terres maudites. Les terres de Barret ne devaient plus jamais appartenir aux hommes. Que les bêtes immondes y fissent donc leur nid, et plus il y en aurait, mieux cela vaudrait !

Au centre de ce domaine désolé qui ressortait sur la belle plaine comme une tache d'ordure sur un manteau royal en velours émeraude, s'élevait, ou plutôt s'écroulait la chaumière, avec son bonnet de paille éventré qui, par les brèches que le vent et la pluie y avaient percées, montrait sa carcasse de bois vermoulu. Les murailles, mangées par les eaux, laissaient voir leurs briques d'argile séchée qui n'avaient plus, çà et là, que de légères taches blanchâtres pour rappeler le crépi de jadis. La porte était brisée dans le bas, rongée par les rats, fendue d'un bout à l'autre. Les deux ou trois fenêtres, martyrisées par les vents de mer et complètement défoncées, pendaient à un seul gond et menaçaient de tomber d'un moment à l'autre, dès que soufflerait une forte bourrasque.

L'aspect de cette ruine affligeait l'âme, serrait le cœur et inspirait des pensées sinistres. Il semblait qu'aussitôt la nuit venue, des fantômes allaient sortir de cette cahute solitaire, qu'il jaillirait de là des cris d'assassinés, que toute cette broussaille était un suaire cachant d'horribles cadavres par centaines. Les oiseaux eux-mêmes fuyaient ces champs de mort, soit par crainte des bêtes qui grouillaient sous les ronces, soit parce qu'ils flairaient en ce lieu un miasme

de malheur. Si parfois, sur le toit effondré, on voyait voler quelque chose, c'étaient des ailes de mauvais augure, de noirs plumages funèbres qui, lorsqu'ils s'agitaient, faisaient taire les arbres chargés de trémoussements joyeux et de piaulements folâtres ; et la *huerta* devenait muette comme s'il n'y avait pas eu de moineaux dans un cercle d'une demi-lieue à la ronde.

Comme Pepeta se disposait à poursuivre son chemin vers sa blanche maison qui apparaissait un peu plus loin entre les arbres, elle dut rester encore quelques instants immobile sur le rebord de la route pour laisser passer une voiture chargée qui s'avançait en cahotant et qui semblait venir de la ville.

Quand elle eut regardé cette voiture, sa curiosité féminine s'éveilla.

C'était une pauvre charrette de laboureur, tirée par un vieux cheval tout en os; et, dans les passages difficiles, un homme de haute taille, qui marchait à gauche de l'animal, l'aidait et l'excitait par des cris et des claquements de fouet. Cet homme était vêtu en paysan; mais sa façon de porter le foulard noué autour de la tête, son pantalon de panne et plusieurs autres détails de son costume faisaient voir qu'il n'était pas de la *huerta*, où la façon de s'habiller s'est peu à peu altérée par la contagion du goût de la ville. C'était un paysan de quelque lointain village, peut-être du fond de la province.

Sur la charrette s'amoncelaient en pyramide, jusque par-dessus les montants des ridelles, toutes sortes d'objets domestiques. C'était l'émigration d'une famille entière. Des matelas étiques, des paillasses gonflées de mauvais maïs, des chaises en sparte, des poêles, des chaudières, des corbeilles, des bancs de lit peints en vert, tout cela, pêle-mêle sur la charrette, était sale, usé, misérable, sentant la faim et la fuite désespérée, comme si le malheur pourchassait et talonnait cette famille. Et, au sommet du fouillis, on voyait trois petits enfants embrassés qui regardaient la campagne avec des yeux grands ouverts, tels des explorateurs qui visitent une contrée pour la première fois.

A pied derrière la charrette, comme pour surveiller s'il n'en tombait rien, marchaient une femme et une grande jeune fille mince, bien faite, dont la femme semblait être la mère.

Près du cheval marchait, à droite, un jeune garçon de onze ans, qui donnait un coup de main lorsque la charrette s'arrêtait dans quelque mauvais pas; son air grave dénotait un enfant qui, accoutumé à lutter contre la misère, est déjà un homme à un âge où d'autres ne connaissent encore que les jeux. Un petit chien sale, tirant la langue, fermait la marche.

Pepeta, appuyée sur la croupe de sa vache, voyait avancer les pauvres gens avec une curiosité croissante. Où pouvaient-ils bien aller? Le chemin qu'ils suivaient, embranché sur celui d'Alboraya, ne conduisait nulle part, allait se perdre au loin après s'être comme épuisé par les innombrables ramifications des traverses et des sentes qui aboutissaient aux chaumières.

Mais sa curiosité prit fin d'une manière fort inattendue. « Vierge sainte! » La charrette quittait le chemin; elle traversait le petit pont délabré qui, fait de troncs d'arbres et d'argile, donnait accès aux terres maudites; elle s'engageait dans les champs du père Barret, écrasait de ses roues la broussaille respectée. Et toute la famille y entrait aussi, témoignant par des gestes et des paroles confuses l'impression que lui causait cette misère; mais elle n'en continuait pas moins d'avancer en ligne droite jusqu'à la masure, avec un air de gens qui prennent possession de leur bien.

Pepeta ne voulut pas en voir davantage. Et ce fut alors qu'elle se mit à courir pour tout de bon jusque chez elle; et même, pour arriver plus vite, elle abandonnna la vache et le veau, lesquels continuèrent à marcher tranquillement, comme des êtres qui ne se préoccupent pas des choses humaines et qui ont leur étable assurée.

Pimentó était étendu près de son logis, fumant paresseusement, les regards fixés sur trois baguettes enduites de glu, posées par terre et autour desquelles voletaient quelques petits oiseaux. C'était bien là une occupation de grand seigneur. Quand il vit arriver sa femme, les yeux hagards et la poitrine haletante, il changea de posture pour l'écouter mieux, non sans lui recommander de se tenir à distance des baguettes.

« Voyons, qu'est-ce qu'il y avait? Lui avait-on volé sa vache? »

Par l'effet de l'émotion et de la fatigue, Pepeta pouvait à

peine prononcer deux mots de suite. « Les terres de Barret... une famille entière... ils venaient les cultiver, s'établir dans la ferme... Elle les avait vus ! »

Pimentó, le chasseur à la glu, l'ennemi du travail et la terreur de la contrée, ne put garder son impassible gravité de grand seigneur en présence d'une nouvelle aussi imprévue.

— *Recontracordóns* [1] !

D'un bond, il remit debout sa lourde et musculeuse corpulence et, sans attendre d'autres explications, partit en courant. Il courut tout droit jusqu'à une cannaie contiguë aux terres maudites. Là, il s'agenouilla, se coucha sur le ventre comme un Bédouin à l'affût, pour épier entre les roseaux ; puis, au bout de quelques minutes, il reprit sa course et disparut dans ce labyrinthe de sentiers dont chacun aboutissait à une maison ou à une pièce de terre.

La *huerta* continuait à sourire et à bruire, imprégnée de lumière et de murmures, voluptueusement alanguie sous l'or du soleil matinal. Mais au loin éclataient des cris et des lamentations : la nouvelle se transmettait d'un champ à l'autre par des clameurs effarées ; un frisson d'alarme, d'étonnement et d'indignation se propageait par toute la plaine, comme si l'on fût retourné d'un siècle en arrière et que l'on signalât une galère algérienne cinglant vers la plage, pour y chercher une cargaison de chair blanche.

II

Au temps de la récolte, quand le père Barret contemplait ses champs partagés en carrés de cultures diverses, il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'orgueil ; et, tout en admirant les hauts blés ou les choux frisés dont la tête ressemblait à une dentelle, les melons qui bombaient leur flanc verdâtre à fleur de sol ou les piments et les tomates à moitié cachés sous le feuillage, il louait la bonté de ses terres et les efforts de ses prédécesseurs à les travailler mieux que toutes les autres de la *huerta*.

1. Juron qui n'a aucun sens précis.

La silencieuse et monotone histoire de ses aïeux était là tout entière. Cinq ou six générations de Barret avaient passé leur vie à labourer ce terrain, à le retourner, à l'amender par un fumier généreux, à prendre soin que le suc vital n'y décrût pas, à caresser et à peigner avec la herse et le hoyau ces glèbes dont il n'y avait pas une seule qui n'eût été arrosée par la sueur et le sang de la famille.

Lui-même était un homme de grand courage et de mœurs pures. S'il lui arrivait, le dimanche, d'aller passer un moment à l'auberge de Copa, où se réunissaient les gens du voisinage, ce n'était que pour regarder les joueurs de *truque*, pour rire comme un bienheureux à entendre les absurdités et les grossièretés de Pimentó et de quelques gaillards de son espèce qui faisaient dans la *huerta* les coqs de village... Mais il ne s'approchait jamais du comptoir pour payer un verre, tenait toujours sa bourse bien serrée sur son estomac; et, quand par hasard il buvait, c'était qu'un des gagnants avait offert une tournée à toutes les personnes présentes.

Il aimait beaucoup sa femme, jusqu'à lui pardonner la sottise d'avoir mis au monde quatre filles et pas un seul fils qui l'eût aidé dans sa besogne; toutefois il n'en chérissait pas moins ses quatre filles, des anges du bon Dieu, qui passaient leurs journées à chanter et à coudre sur le seuil du logis, et qui parfois venaient aussi dans les champs pour soulager un peu leur pauvre père. Mais la suprême passion du paysan, l'amour de ses amours, c'étaient les terres que ses ancêtres avaient tenues à ferme depuis tant d'années et sur lesquelles à son tour il se tuait de travail.

Jadis, il y avait longtemps, très longtemps, le fonds avait eu pour propriétaire un grand seigneur qui, à l'article de la mort, s'était déchargé de ses péchés et de ses immeubles entre les mains des religieux de San Miguel de los Reyes; et ces religieux le possédaient encore à l'époque où le père Tomba — un ancien presque aveugle qui maintenant gardait le chétif troupeau d'un boucher d'Alboraya — courait le monde dans le parti du *Fraile*[1], en tirant des coups de tromblon sur les Français. C'étaient de bons maîtres, gros et gras,

1. Du « Frère »; — quelque moine valencien, chef d'une bande de partisans.

luisants de santé, amis de la gaudriole, qui ne mettaient pas beaucoup d'acharnement à recouvrer leurs fermages et qui se tenaient pour satisfaits si, lorsqu'ils passaient dans l'après-midi à la ferme, l'aïeule du fermier actuel, une superbe fille, en ce temps-là, venait les recevoir et leur faisait la politesse d'une bonne tasse de chocolat et des prémices de son verger. Mais à présent, hélas! les terres appartenaient à Don Salvador, un petit vieux de Valence qui était le tourment du père Barret et qui lui apparaissait même en rêve.

C'était le pire maître que Barret pût rencontrer. Don Salvador avait dans toute la *huerta* une réputation détestable; car il y possédait presque partout des terres. Chaque soir, enveloppé dans sa vieille cape, même au printemps, avec un sordide aspect de gueux, escorté par les malédictions et les gestes hostiles qui le suivaient de-ci de-là, ce vieux s'en allait par les sentes visiter ses fermiers. Il y avait chez lui la ténacité de l'avare qui veut rester en perpétuel contact avec son bien, la gluante obstination de l'usurier qui veut régler des comptes en souffrance. A peine le voyait-on de loin, les chiens aboyaient comme à l'approche de la mort, les enfants le regardaient d'un air renfrogné, les hommes se sauvaient pour éviter de pénibles excuses, les femmes venaient sur la porte de leur chaumière, les yeux baissés et le mensonge tout prêt, pour supplier Don Salvador de prendre patience, et elles répondaient par des larmes à ses éclats de colère et à ses menaces. Pimentó, qui, en sa qualité de brave, s'intéressait aux malheurs de ses voisins et qui était le chevalier errant de la *huerta*, lui promettait bien entre les dents quelque chose comme une bastonnade suivie d'un bain rafraîchissant dans le canal; mais les victimes de l'avare elles-mêmes le retenaient, lui représentant que Don Salvador n'était pas le premier venu : « Un homme qui passait toutes ses matinées dans les tribunaux et comptait de gros bonnets parmi ses amis!... Avec des gens comme ceux-là, les pauvres ont toujours à perdre. »

Parmi tous les fermiers du vieux, le père Barret était le meilleur. Certes, il lui fallait se donner de la peine pour ramasser l'argent du fermage; mais, en s'échinant de travail, il réussissait à être prêt pour l'échéance, et il ne devait rien.

Aussi Don Salvador le proposait-il comme un modèle à tous ses autres fermiers; ce qui ne l'empêchait pas de se montrer avec Barret plus exigeant et encore plus dur qu'avec les autres : car le pauvre homme ne regimbait jamais, et cette mansuétude permettait à l'avare d'assouvir sans crainte ses instincts d'oppression et de rapine.

Le père Barret, seul pour faire toute la besogne, puisque sa femme ne lui avait pas donné de fils, passait la plus grande partie de ses nuits au travail. Dès avant l'aube, quand toute la *huerta* dormait encore, on aurait pu le voir dans son champ, le hoyau à la main, s'acharnant à égratigner cette terre d'où il devait tirer la subsistance de sa famille et l'argent du terme. D'abord, il avait bien essayé de se faire aider, de prendre des domestiques; mais les domestiques travaillaient peu, allaient dormir dans l'étable aux heures de soleil, coûtaient cher à nourrir, étaient voleurs. Aussi Barret les renvoyait-il au bout de quelques semaines; et finalement, après plusieurs expériences malheureuses, il avait renoncé à ce genre de remède qui lui paraissait pire que le mal. Cependant, comme ses deux bras ne pouvaient suffire à cultiver tout le domaine, et comme, par une sorte de respect superstitieux pour ses ancêtres, il était bien résolu à ne jamais consentir qu'un pouce de ce terrain, possédé par sa famille depuis des siècles, sortît de ses mains pour passer à des étrangers, il dut se résigner à laisser en friche un tiers du sol, et il se figura qu'en redoublant de travail, en demandant aux parties les plus fertiles une production plus intense, il réussirait à faire vivre les siens et à payer le propriétaire.

Ce fut alors une lutte opiniâtre et désespérée contre les nécessités de l'existence et contre sa propre faiblesse, une lutte secrète où, étant peu disposé de nature à communiquer ses peines, il dissimulait à sa propre famille les terribles soucis qui le tourmentaient. On le voyait toujours souriant, bonasse, tranquille, avec ce bonnet bleu, qui lui avait valu son surnom[1], enfoncé jusqu'aux oreilles. Son unique désir était que sa femme et ses filles ne connussent rien de ses alarmes, que personne à la maison ne se rendît compte de la

1. *Barrete*, ou, en valencien, *barret*, bonnet rond, béret.

gêne croissante, que rien ne vînt troubler la sainte joie de ce logis animé sans cesse par les rires et les chansons des quatre sœurs entre lesquelles la différence d'âge était seulement d'une année. Et, tandis que celles-ci, qui déjà commençaient à attirer l'attention des garçons de la *huerta*, ne songeaient qu'à se rendre, avec leurs jolis foulards de soie neufs et leurs jupes bien repassées et froufroutantes, aux fêtes des villages voisins, et se réveillaient dès le point de l'aube pour aller à la fenêtre, pieds nus et en chemise, regarder à travers les interstices du volet quels étaient les galants qui leur chantaient les *albaes*[1] et qui leur jouaient des airs de guitare, le pauvre père Barret, de plus en plus préoccupé d'équilibrer son budget, sortait once par once toute la poignée d'or, amassée centime par centime, qui lui venait de ses parents, afin de faire taire Don Salvador, ce vieil avare qui n'était jamais satisfait et qui, non content de pressurer son fermier, lui rebattait sans cesse les oreilles avec la dureté des temps, la scandaleuse augmentation des impôts et la nécessité d'élever le prix du fermage.

Et, un beau jour, Don Salvador éleva le prix du fermage. Le père Barret protesta ; il rappela les bons services des siens, qui avaient usé leur peau sur ce domaine pour en faire le meilleur de la *huerta*. Mais le propriétaire fut inflexible. « C'était le meilleur ? Eh bien, alors, il était juste de le payer davantage. » Et Barret dut en passer par là. Plutôt que d'abandonner ces terres qui peu à peu buvaient sa vie, il eût préféré donner tout son sang.

Il avait déjà épuisé sa réserve d'argent, et, pour se tirer d'embarras, il ne pouvait plus compter sur aucune ressource autre que le produit de sa ferme. Il s'acharna donc au travail avec une sorte de folie furieuse. Il remit toutes ses terres en culture. Il ne dormait plus. Il lui semblait que ses légumes poussaient moins vite que ceux des autres ; la moindre nuée l'épouvantait, lui faisait perdre la tête ; et ce brave homme, si bon, si probe, allait jusqu'à profiter des distractions de ses voisins pour leur voler une partie de leur arrosage. Et le plus terrible pour lui, c'était qu'avec ce travail insensé, il ne parvenait à payer que la moitié de ce qu'il devait.

1. Aubades.

La conséquence d'un labeur si extravagant fut que le cheval du père Barret, — un animal résigné qui partageait le travail excessif de son maître, — fatigué de peiner jour et nuit, de traîner jusqu'au marché de Valence les charges de légumes, et puis, sans désemparer, sans avoir un moment pour souffler, pour se sécher, d'être aussitôt attelé à la charrue et de retourner à la glèbe pesante, prit le parti de mourir. Cette fois, le paysan se vit perdu : comment les cultiverait-il désormais, ces champs dont les gens de la ville mangeaient avec indifférence les beaux légumes, sans se douter des angoisses que leur production coûtait à un père de famille en lutte continuelle avec la misère?

Mais la Providence, qui n'abandonne jamais le pauvre, lui parla par la bouche de Don Salvador. On n'a pas tort de dire que souvent Dieu fait naître le bien du mal. Quand le vieil usurier apprit le malheur de Barret, il vint lui offrir son aide avec une touchante sollicitude : « Que lui fallait-il pour acheter un autre cheval? Cinquante *douros*[1]? Eh bien, lui, le propriétaire, il était là pour venir en aide à son fermier. Cela démontrerait l'injustice de ceux qui le haïssaient et le calomniaient. » Et il prêta les cinquante *douros*, mais avec cette particularité insignifiante, qu'il exigea de l'emprunteur — les affaires sont les affaires ! — une signature au bas d'un papier où il était question d'intérêts, d'arrérages accumulés, de garanties pour le remboursement de la dette; et, en ce qui concernait les garanties, on y faisait mention des meubles, des instruments aratoires, de tout ce que le fermier possédait, y compris les animaux de la basse-cour.

Le père Barret, encouragé par la possession d'un cheval jeune et vigoureux, attaqua la besogne avec une nouvelle ardeur. Mais déjà les inquiétudes et les fatigues l'avaient exténué; il n'avait plus que la peau et les os, et son fameux bonnet descendait comme un éteignoir sur sa tête amaigrie. Presque tout le rendement de la culture était absorbé par les besoins de la famille, et les quelques poignées de sous que rapportait la vente des légumes au marché de Valence n'arrivaient jamais à former le tas nécessaire pour l'échéance.

1. Le *douro* vaut cinq *pesetas*, et la *peseta* correspond à notre franc.

L'inutilité de ce labeur surhumain et l'iniquité des reproches que lui adressait Don Salvador suscitaient parfois dans son esprit un vague instinct de rébellion, faisaient éclore dans sa rude cervelle des idées confuses de justice : « Pourquoi ces champs n'étaient-ils pas à lui? Tous ses aïeux avaient arrosé de leur sueur ces mottes de terre, y avaient laissé leur vie. Sans eux, sans les Barret, il n'y aurait là qu'une lande aussi désolée que le rivage de la mer. Et à présent, il venait lui serrer le carcan, l'assassiner de ses visites remémoratives, ce vieux ladre sans entrailles, qui était le propriétaire quoiqu'il ne sût pas seulement tenir une bêche et qu'il n'eût de sa vie courbé l'échine sur les sillons!... *Cristo*[1]*!* Comme les hommes arrangent les choses ! »

Mais ces révoltes n'étaient que passagères, et le pauvre homme revenait bien vite à sa soumission passive, à son respect traditionnel et superstitieux pour la propriété, à sa croyance héréditaire qu'il faut travailler et rester honnête. Pour lui, le plus grand des déshonneurs, c'était de ne pas payer ses dettes, comme le plus grand des malheurs eût été de perdre un empan des terres qu'avaient cultivées ses aïeux.

Au semestre de la Noël, il ne put verser à Don Salvador qu'une faible partie du terme. A la Saint-Jean, il n'avait pu mettre de côté un seul centime : sa femme avait été malade, et, pour les frais de médecin et de pharmacien, il avait même dû vendre « les ors du mariage », les vénérables pendants d'oreilles et le collier de perles qui étaient le trésor de la famille et dont la future possession provoquait des querelles entre les quatre jeunes filles.

Le propriétaire ne voulut rien entendre. « Non, cela ne pouvait pas continuer... D'ailleurs, ces terres étaient évidemment trop vastes pour les forces de Barret; et Don Salvador, qui avait bon cœur, quoi que l'on pût en penser, ne consentirait pas à ce que son fermier se tuât de fatigue... Au surplus, on lui faisait des propositions avantageuses pour un nouveau fermage; et, en conséquence, il prévenait Barret d'avoir à quitter la ferme le plus tôt possible. Il en était bien fâché, mais il était pauvre, lui aussi... Ah! par la même occasion,

1. « Christ! »

il lui rappelait qu'il eût à se mettre en mesure de rembourser la somme prêtée pour l'achat du cheval, somme qui, avec les intérêts accumulés, montait à... »

Le paysan ne fit pas même attention aux milliers de réaux dont la dette primitive s'était accrue avec les bienheureux intérêts, tant l'ordre de quitter la ferme le laissa troublé, confondu. Son caractère, épuisé par une épouvantable lutte de plusieurs années, s'avilit tout à coup. Lui qui n'avait jamais pleuré, il pleurnicha comme un enfant. Toute sa fierté, toute sa gravité mauresque disparurent, et, à genoux devant le vieil usurier, il le supplia d'avoir pitié, protesta qu'il le vénérerait et le bénirait comme un père.

Un triste père que le pauvre Barret s'était cherché là! Don Salvador fut inflexible. « Il était bien fâché, mais il n'y pouvait rien. Il était pauvre, lui aussi, et devait songer au pain de ses enfants... »

Le paysan se lassa d'implorer la pitié : il alla plusieurs fois à Valence chez son propriétaire, lui parla de ses aïeux, des droits moraux qu'il avait sur ce domaine ; si bien qu'à la fin Don Salvador lui fit refuser sa porte.

Le désespoir rendit l'énergie à Barret. Il redevint l'enfant de la *huerta*, orgueilleux, résolu et intraitable quand il croit avoir la raison pour lui. « Son maître ne voulait pas l'écouter, se refusait à lui donner une espérance? Fort bien ! désormais, il resterait chez lui ; si l'autre désirait lui parler, il pouvait venir. On verrait s'il y aurait quelqu'un d'assez crâne pour le faire sortir de sa maison! » Et il continua de travailler, mais en se tenant sur ses gardes, attentif à examiner toute personne inconnue qui passait dans le voisinage, comme s'il se fût attendu à être attaqué d'un moment à l'autre par une bande de brigands.

Il fut cité devant le tribunal ; mais il ne comparut pas. « Il savait bien ce que c'était : des traquenards inventés pour perdre les honnêtes gens. Si on voulait le voler, eh bien, qu'on vînt le trouver là, sur ces champs qui étaient comme des morceaux de sa peau et qu'il défendrait comme tels! »

Un matin, on l'avertit que, dans l'après-dînée, les gens de justice viendraient procéder contre lui, l'expulser de la ferme et saisir pour le paiement de ses dettes tout ce qu'il avait dans

sa maison : la nuit prochaine, il ne pourrait plus y coucher. Cette nouvelle lui parut tellement extraordinaire qu'il refusa d'y ajouter foi. « Cela, c'était bon pour les filous, pour ceux qui n'avaient pas voulu payer... Mais lui, qui s'était toujours saigné aux quatre veines pour acquitter son terme, lui qui était né sur cette terre... Allons donc! Après tout, on ne vivait pas chez des sauvages sans charité ni religion. »

Pourtant, l'après-dînée, lorsqu'il vit paraître sur le chemin des messieurs vêtus de noir, de vilains oiseaux funèbres avec des ailes de papier roulées sous le bras, il n'eut plus de doute. C'était l'ennemi; ces gens-là venaient le dépouiller. Et il sentit se réveiller en lui la bravoure aveugle du Maure, qui supporte toute espèce d'offenses, mais qui devient fou de fureur si l'on touche à ce qui lui appartient; et il rentra en courant dans sa chaumière, empoigna le vieux fusil qu'il gardait toujours chargé derrière la porte, se campa sous la treille et mit l'arme en joue, bien décidé à envoyer deux balles au premier de ces brigands d'hommes de loi qui poserait le pied dans ses champs.

Sa femme encore malade et ses quatre filles se précipitèrent dehors en criant comme des folles, s'accrochèrent à lui, tâchèrent de lui arracher l'arme dont elles avaient saisi le canon à deux mains. Et cette lutte où ils se tiraillaient, se poussaient d'un pilier de la treille à l'autre, fit un tel vacarme que les habitants des fermes voisines sortirent de chez eux et accoururent, poussés par cet instinct de solidarité fraternelle si fort chez ceux qui vivent dans un lieu où la population est disséminée. Ce fut Pimentó qui s'empara du fusil; et, par prudence, il l'emporta dans sa maison. Barret le suivait, maintenu dans les bras de quelques vigoureux gaillards, essayant vainement de reprendre l'arme; et il soulageait sa rage impuissante par des injures contre cet animal qui l'empêchait de défendre son bien.

— *Pimentó! Lladre! Tornam la escopeta!*[1]

Mais le bravache souriait d'un air indulgent, bien aise de paraître débonnaire et paternel avec ce vieux en fureur. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la chaumière de Pimentó, où l'on fit entrer

1. « Pimentó! Voleur! Rends-moi le fusil! »

le malheureux et où, tout en observant ses moindres gestes, on se mit à le sermonner, à lui donner des conseils pour l'empêcher de commettre quelque sottise. « Il fallait ouvrir l'œil, père Barret ! C'étaient des gens de justice; et, quand le pauvre s'attaque à eux, il n'est jamais le plus fort. Avec du calme et de la mauvaise volonté, tout s'arrangerait. »

Pendant ce temps-là, les vilains oiseaux noirs écrivaient papier sur papier dans la chaumière de Barret, culbutaient sans pitié les meubles et les hardes, inventoriaient jusqu'à la basse-cour et à l'étable, tandis que la mère et les filles gémissaient de désespoir et que la foule rassemblée à la porte, chœur consterné de cette tragédie, suivait avec effroi les détails de l'opération judiciaire, tout en s'efforçant de consoler les pauvres femmes et en proférant de sourdes malédictions contre cette canaille de Don Salvador et contre les bonshommes qui se prêtaient à exécuter les volontés d'un chien pareil.

Quand la nuit arriva, tout était fini. Les hommes noirs avaient fermé la porte, en avaient enlevé la clef; et il ne restait aux expulsés que deux ou trois paquets renfermant du vieux linge, des hardes usées, et un sac contenant des outils : c'était tout ce qu'on leur avait permis d'emporter de la chaumière.

La femme, tremblante de fièvre, et les filles, encore secouées par les sanglots, se réfugièrent chez des voisines qui leur avaient offert l'hospitalité. « Les habitants de la *huerta* étaient de bonnes gens qui les aimaient bien. Sans doute on n'était pas riche; mais on pouvait du moins partager une natte, faute de mieux. »

Quant au père, il était demeuré sous la surveillance de Pimentó. Ils se tenaient l'un en face de l'autre sur des chaises de sparte, à la faible lumière du *candil*[1], fumant cigarette sur cigarette. Après sa crise de rage, le pauvre homme était tombé dans un état de stupeur semblable au somnambulisme; et son gardien s'évertuait à le réconforter, à lui rendre un peu de courage. « Que diable ! il ne fallait pas se faire tant de peine pour un coquin d'usurier ! Si Don Salvador voyait cela, ses entrailles scélérates en auraient trop de plaisir. L'heure de souper était venue, et le mieux était de casser une

1. Le *candil* est une petite lampe à bec, suspendue à une baguette de fer et qu'on accroche où l'on veut.

croûte. » Mais Barret ne répondait pas, ou répondait par de vagues monosyllabes ; et, de temps à autre, il répétait machinalement la même phrase :

— *Pimentó, tornam la escopeta!*

Pimentó souriait, avec une secrète admiration pour ce vieux que la *huerta* avait toujours regardé comme un brave homme pusillanime, et qui tout à coup révélait cette férocité sauvage. « Lui rendre son fusil?... C'est cela!... tout de suite!... On voyait bien à ses sourcils froncés ce qu'il voulait en faire... » Et le vieux insistait, se fâchait, se plaignait, accusait Pimentó de le trahir. Bref, sur les neuf heures du soir, il déclara qu'il ne voulait plus rester sous le toit d'un faux ami qui était d'accord avec son bourreau, et il se leva pour sortir.

Pimentó n'essaya point de lui barrer le passage. A cette heure-là, le vieux ne pouvait rien faire de mal. Qu'il dormît donc à la belle étoile, s'il en avait la fantaisie! Et le bravache, ayant fermé sa porte, alla se coucher.

En quittant la chaumière, le père Barret avait fouillé dans le sac aux outils, et il y avait pris une serpe qu'il avait passée à sa ceinture. Puis, il s'en était allé tout droit vers ses champs, et, comme un chien abandonné, il s'était mis à rôder autour de la maison close.

Close! Elle était close pour lui à jamais! Et pourtant, c'était son aïeul qui avait construit ces murs-là, et c'était lui-même qui les avait réparés chaque année; et il voyait ressortir dans l'obscurité la blancheur du badigeon que ses filles y avaient étendu quelques mois auparavant. La basse-cour, l'étable, les toits à porcs étaient l'œuvre de son père ; et ce bonnet de paille si haut et si gracieux, avec les deux petites croix aux extrémités, c'était lui-même qui l'avait édifié en remplacement de la vieille toiture qui faisait eau de toutes parts. Et il avait aussi façonné de ses mains la margelle du puits, les piliers de la treille, les claies de roseaux par-dessus lesquelles se dressaient les panaches fleuris des œillets et des belles-de-jour. « Et tout cela allait devenir la propriété d'un autre. Pourquoi? Parce que les hommes le voulaient ainsi! »

Pris de rage, il chercha dans sa ceinture sa boîte d'allumettes en carton pour mettre le feu à la paille du toit : « Que

le diable emportât la baraque ! En fin de compte, elle était à lui, Dieu le savait, et il avait le droit de détruire son bien plutôt que de le livrer aux mains des voleurs !... » Mais, au moment où il allait incendier son ancienne habitation, une horreur instinctive l'envahit, comme s'il avait eu devant les yeux les cadavres de tous ses ancêtres ; et il jeta les allumettes à terre.

Cependant, la frénésie de la destruction continuait à gronder en son cerveau; et, la serpe au poing, il s'avança dans ces champs dont il avait été la victime. « Elle allait le lui payer une fois pour toutes, la terre ingrate qui avait été cause de tous ses malheurs ! » Et le saccage dura des heures entières. Les arceaux des rames le long desquelles grimpaient les tiges vertes des haricots tendres et des petits pois s'abattaient sous les coups de talon; les tiges des fèves se renversaient, fauchées par la serpe furieuse ; les rangées de laitues et de choux sautaient au loin sous l'acier tranchant, telles des têtes coupées, et leurs feuilles s'éparpillaient à l'entour comme des chevelures. « Au moins, personne ne profiterait de son travail !... » Jusqu'après minuit il dévasta, piétina, jura, blasphéma; et puis, il eut une subite faiblesse : il se jeta dans un sillon, pleurant ainsi qu'un enfant, se disant que désormais il aurait pour lit la terre et pour gagne-pain la mendicité le long des routes...

Il fut réveillé par les premiers rayons du soleil qui lui frappaient les paupières et par le joyeux babillage des oiseaux qui voletaient près de sa tête et se régalaient avec les débris du dégât nocturne. Alors il se leva, engourdi par la fatigue, transi par l'humidité, grelottant de froid; et, sans savoir où il allait, il se mit à marcher sur la route de Valence.

Comme il passait devant le cabaret de Copa, l'idée lui vint d'y entrer. Des charretiers du voisinage étaient là, qui engagèrent la conversation, s'apitoyèrent sur son malheur et l'invitèrent à prendre quelque chose. Il leur répondit qu'il acceptait volontiers : « Oui, avec ce froid qui lui pénétrait les os, il prendrait volontiers quelque chose... » Et cet homme si sobre but coup sur coup deux grands verres d'eau-de-vie, qui tombèrent comme des flots de feu dans son estomac défaillant. Son visage se colora, puis blêmit et prit une pâleur cadavé-

rique; ses yeux s'injectèrent de sang. Et alors, sa langue se délia : il se sentit plein de confiance en ces hommes qui le plaignaient; il fut expansif avec eux; il les appela « ses enfants », leur déclara qu'il n'était pas embarrassé pour si peu de chose, qu'il n'avait pas tout perdu puisqu'il lui restait le meilleur de son bien, la serpe de son aïeul, un bijou qu'il n'échangerait pas contre cinquante fanègues de terre[1]... Et il tirait de sa ceinture la lame recourbée, nette et luisante : un outil de trempe fine, au taillant bien affilé, qui, à ce que prétendait le vieux, aurait coupé en l'air une feuille de papier à cigarette.

Les charretiers payèrent; puis, excitant leurs bêtes, ils partirent vers la ville avec leurs voitures dont les roues emplissaient de grincements le chemin. Le père Barret demeura au cabaret plus d'une heure encore après leur départ, la tête chavirée, parlant tout seul, jusqu'au moment où, gêné par le regard dur des patrons qui devinaient son état, il fut pris d'une vague honte et partit à son tour, sans saluer, d'un pas incertain.

Maintenant, il avait la mémoire obsédée par un souvenir tenace, qu'il ne réussissait pas à chasser. Il voyait, même en fermant les yeux, un grand jardin planté d'orangers qui se trouvait à plus d'une lieue de distance, entre Benimaclet et la mer. Ce jardin appartenait à Don Salvador, qui s'y rendait tous les jours, ou peu s'en fallait, pour inspecter un à un les beaux arbres sur lesquels son regard de ladre semblait compter les oranges. Sans avoir une claire conscience de ce qu'il faisait, le père Barret s'en allait dans cette direction afin de voir si le diable serait assez complaisant pour mettre en sa présence l'homme qui l'avait réduit à la misère.

Comme ses jambes étaient mal assurées et qu'il s'arrêtait souvent pour rétablir son aplomb, il mit deux heures à gagner l'endroit; et, quand il y fut arrivé, l'eau-de-vie lui avait si bien troublé la raison qu'il ne se rappelait pas ce qu'il était venu faire si loin. Exténué de fatigue, il se laissa choir dans une pièce de chanvre, sur le bord de la route. Au bout de quelques instants, il dormait, et ses pénibles ronfle-

1. La fanègue vaut environ 9 ares.

ments d'ivrogne résonnaient parmi les tiges vertes et droites.

Lorsqu'il se réveilla, le soir approchait. Il sentit une lourdeur dans sa tête, un bourdonnement dans ses oreilles, un goût horrible dans sa bouche empâtée. « Où était-il? Pourquoi se trouvait-il couché dans une pièce de chanvre?... » Puis, tout à coup, il retrouva la mémoire; et son honnêteté native se révolta, et il eut honte de son avilissement. Il fit un effort pour se remettre sur ses jambes, avec l'intention de fuir. En se redressant, il allongea la tête entre les tiges vertes; et, au détour du chemin, il aperçut, déjà très proche, un petit homme qui venait lentement, tout enveloppé dans sa cape.

Ce soir-là, Don Salvador avait beaucoup hésité avant de sortir. Au fond, l'histoire du père Barret le tracassait un peu. « La chose était si récente, et la *huerta* était si traîtresse!... » Mais, d'autre part, les maraudeurs ne profiteraient-ils pas de son absence pour s'approvisionner à son détriment?... Somme toute, comme le jardin était fort éloigné de la ferme où s'était faite l'expulsion, l'avarice l'avait emporté sur la peur.

A l'aspect de l'usurier, le sang de Barret ne fit qu'un tour: toute son ivresse le ressaisit brusquement, frénétique et mauvaise, avec une poussée homicide. « Ah! oui... quoi qu'on en dît, le diable était bon, puisqu'il lui amenait celui dont il souhaitait la rencontre depuis hier! » Et il vit rouge; et il sauta de la pièce de chanvre sur la chaussée, avec la serpe au poing.

Don Salvador blêmit, verdit; ses dents claquèrent; sa cape glissa de ses épaules, et il apparut chétif, tremblant dans sa vieille redingote râpée, avec une multitude de foulards sales enroulés autour du cou. Barret le touchait presque, et la fuite était impossible, car un canal profond bordait l'autre côté du chemin. Sa terreur fut si grande qu'il se mit à implorer en castillan ce démon à la face cramoisie qui lui brandissait gauchement devant les yeux ce tranchant d'acier.

— Barret, mon enfant! — s'écriait-il d'une voix entrecoupée, les jambes flageolantes. — L'histoire d'hier n'était qu'une plaisanterie!... Ne te mets pas en colère!... J'ai voulu te faire peur, pas autre chose!... Oui, tu garderas la ferme!... Passe chez moi demain... Nous causerons... Tu me paieras quand il te plaira. .

Et il inclinait son corps pour esquiver les coups de la serpe luisante où se brisait un rayon de soleil. Et, en même temps, il cherchait du regard un endroit par où il pourrait s'échapper. Mais son ennemi l'avait acculé au canal infranchissable.

— Menteur! menteur! — hurlait l'autre avec un rictus d'hyène qui découvrait ses dents aiguës et blanches de pauvre.

Et le paysan balançait son outil à droite et à gauche, pour choisir le moment et frapper à la bonne place; et l'usurier, le buste rejeté en arrière, tâchait de se protéger, ses maigres mains étendues devant lui.

— Barret! mon enfant! Mais qu'est-ce que cela veut dire? Abaisse ton arme!... Ne joue pas de cette façon!... Tu es un honnête homme. Songe à tes filles!... Je te répète que c'était une plaisanterie... Viens demain... Je te rendrai les clefs!... Aïe!

Un hurlement de bête blessée! La serpe avait abattu d'un seul coup l'une de ces mains crispées. La main resta suspendue au poignet par les tendons et par la peau, et, du rouge moignon, un jet de sang gicla, vint éclabousser d'une pluie chaude le visage de Barret.

Don Salvador vacilla sur ses jambes; mais, avant même qu'il fût par terre, la serpe, brandie horizontalement, trancha l'enveloppe compliquée des foulards, ouvrit dans le cou une profonde entaille, sépara presque la tête du tronc.

Le corps tomba dans le canal, à la renverse; les jambes restèrent sur la berge, agitées de ce trépignement qu'ont les bêtes égorgées; le crâne s'enfonça dans la vase, et tout le sang répandu par la brèche béante alla rougir les eaux qui, troublées une minute, recommençaient à couler paisiblement, avec un doux murmure dans le silence du soir.

Le meurtrier regardait, immobile sur le bord du canal, frappé de stupeur: « Que de sang il avait, ce voleur-là!... » Et puis, tout à coup, l'épouvante l'envahit; et il se mit à courir comme s'il avait peur d'être noyé par une inondation de cette eau rouge, et il disparut dans l'ombre.

Il n'était pas encore nuit close que déjà la nouvelle du meurtre, éclatant comme un coup de canon, s'était répandue

jusqu'aux extrémités de la plaine. Avez-vous jamais vu le geste hypocrite et le silence joyeux avec lequel un peuple accueille la mort du gouvernant qui l'opprime? Eh bien, ce fut ainsi que la *huerta* pleura la mort de l'usurier. Tous devinèrent dans cette affaire la main du père Barret, mais aucun ne parla. Les chaumières lui auraient ouvert volontiers leurs plus mystérieuses cachettes, les femmes l'auraient recélé sous leurs jupons.

Après son crime commis, le meurtrier avait erré à l'aventure dans la *huerta*, évitant les rencontres, se couchant à plat ventre derrière les talus, s'accroupissant sous les petits ponts, se sauvant à travers champs lorsque les chiens aboyaient. Le lendemain, la garde civile le surprit endormi dans une meule et le conduisit à la prison de Valence.

Pendant les cinq ou six mois qu'il y fut, on ne parla dans toute la *huerta* que du père Barret. Le dimanche, hommes et femmes allaient à la ville comme en pèlerinage pour contempler derrière les barreaux celui que l'on appelait « le libérateur », de plus en plus sec à chaque visite, les yeux caves et le regard inquiet.

Vinrent enfin les débats du procès, et Barret fut condamné à mort.

Ce verdict provoqua dans la plaine une émotion profonde; curés et maires se mirent en mouvement pour éviter au pays une telle honte. « Un homme de la contrée monter sur l'échafaud!... » Et, comme Barret avait toujours été au nombre des dociles, comme il avait toujours voté selon les ordres du personnage influent et accompli avec une obéissance passive ce qui lui était commandé, on fit plusieurs voyages à Madrid pour lui sauver la vie; et, un beau jour, la grâce arriva.

Il fut extrait de la prison pareil à une momie; et, déporté à Ceuta, il y mourut quelques années plus tard.

Sa famille se désagrégea, se dissipa comme une poignée de paille au vent. Les filles abandonnèrent l'une après l'autre les maisons où elles avaient d'abord été recueillies, s'en allèrent à Valence pour y gagner leur pain comme servantes; et l'on n'entendit plus parler d'elles. La vieille mère, lasse d'incommoder les gens avec ses continuelles maladies, s'en alla à l'hôpital et ne tarda pas à y rendre l'âme.

Comme on oublie toujours facilement les malheurs d'autrui, les habitants de la *huerta* se déshabituèrent vite de penser à cet épouvantable drame ; et c'était à peine si, de temps à autre, quelqu'un demandait ce que les filles du père Barret avaient bien pu devenir. Mais ce que personne n'oublia, ce fut la terre et la chaumière. Par un tacite accord de tous les habitants, par une espèce de conjuration instinctive qui se forma presque sans échange de paroles, mais où il semblait que prissent part les arbres et les chemins, la chaumière inhabitée demeura exactement dans le même état qu'au moment où la justice en avait chassé le malheureux fermier. Pimentó l'avait dit, le jour de la catastrophe : « On verrait bien s'il y avait un luron assez hardi pour s'installer sur ces champs-là ! » Et tous les autres, y compris les femmes et les enfants, répondaient par leurs regards d'intelligence : « Oui, on verrait bien !... »

Les deux fils de Don Salvador, des richards aussi ladres que leur père, crurent qu'ils étaient ruinés lorsqu'ils virent les mauvaises herbes et les ronces croître sur ce terrain qui ne trouvait pas de locataire et qui restait improductif.

En diminuant beaucoup le prix du fermage, ils décidèrent un cultivateur établi dans un autre district de la *huerta*, un fanfaron qui n'avait jamais assez de terres, à se charger aussi de celles qui paraissaient maintenant faire peur à tout le monde. Il venait labourer avec son fusil sur l'épaule et se moquait d'être mis en quarantaine par les voisins. Les chaumières se fermaient à son approche ; mais, quand il était passé, les regards hostiles s'attachaient à lui, le poursuivaient longuement. Il prévoyait une embuscade et se tenait sur ses gardes. Toutefois sa prudence ne lui servit de rien : avant même qu'il eût fini de défoncer les champs, un soir qu'il rentrait seul, deux coups de feu furent tirés contre lui sans qu'il pût apercevoir son agresseur ; une poignée de chevrotines lui siffla aux oreilles, et ce fut miracle s'il put en réchapper sain et sauf. Sur les chemins, on ne voyait personne ; et il n'y avait pas même à terre une trace de pas récente. Les coups avaient dû partir de quelque canal où l'individu s'était embusqué derrière les roseaux. Avec des ennemis comme ceux-là, il était impossible de soutenir la lutte ; et, dès le lendemain matin,

le nouveau fermier alla rendre les clefs de la maison aux propriétaires.

C'est alors qu'il fallut entendre gémir les fils de Don Salvador. « Est-ce qu'il n'y avait pas de gouvernement? Est-ce qu'il n'y avait pas de garanties pour la propriété? Est-ce qu'il n'y avait plus rien?... » Or, dans toute cette affaire, Pimentó était indubitablement le meneur, celui qui empêchait de remettre les terres en culture[1]; et les gardes civils arrivèrent chez le souverain de la *huerta* et le conduisirent en prison.

Mais, quand ce fut le moment de témoigner, tout le canton, jusqu'aux vieilles valétudinaires qui ne sortaient jamais de leur logis, défila devant le juge en affirmant la même chose, — à savoir que ce jour-là, à l'heure précise où les coups de fusil avaient été tirés, Pimentó se trouvait dans un cabaret d'Alboraya, à faire bombance avec des amis. Tous récitaient leur déposition comme une leçon apprise par cœur; et il n'y eut pas moyen d'arracher à ces paysans matois la moindre parole contradictoire. Que faire en face de gens au geste imbécile et au regard candide qui, en se grattant la nuque, mentaient avec cet aplomb impertubable? Il fallut bien remettre Pimentó en liberté; ce qui fit pousser dans toutes les chaumières un soupir de satisfaction et de triomphe.

Maintenant, la preuve était faite : on savait que la culture de ces terres-là se payait de la peau. Néanmoins, les propriétaires ne cédèrent pas encore : « Puisqu'ils ne pouvaient plus avoir de fermiers, eh bien, ils cultiveraient eux-mêmes! » Et ils cherchèrent des hommes de journée parmi les pauvres diables nécessiteux et soumis, qui, puant le suin et la misère, poussés par la famine, descendent des confins de la province, des montagnes limitrophes de l'Aragon, en quête de travail.

La *huerta* plaignait ces pauvres *churros*[1]. « Les malheureux! Ils venaient gagner leur salaire; ce n'était pas leur faute. » Et, le soir, quand ils repartaient, le hoyau sur l'épaule, il ne manquait pas de bonnes âmes pour les appeler à l'auberge de Copa. On les faisait entrer: on leur offrait à boire, on leur parlait à l'oreille en prenant un air morne, sur un ton de

1. Brebis galeuses.

bonté paternelle, comme celui qui conseille à un enfant d'éviter un danger. Et le résultat, c'était que le lendemain matin, au lieu d'aller aux champs, les dociles *churros* se rendaient en troupe chez les propriétaires.

— Notre maître, nous venons pour que vous nous régliez notre compte.

Et les propriétaires, des vieux garçons furieux de se voir attaqués dans leur avarice, tentaient de discuter, d'argumenter; mais c'était inutile.

— *Mi amo*, — répondaient les journaliers, — *semos probes, pero no nos hemos encontrao la vida tras un pajar*[1].

Et non seulement ils quittaient le travail, mais encore ils faisaient avertir les gens de leur pays qu'il fallait se garder de s'embaucher pour travailler dans les terres de Barret, comme on se garde du diable.

Sur la plainte des propriétaires, qui réclamaient protection jusque dans les journaux, les gardes civils exercèrent une surveillance spéciale. Ils parcouraient la *huerta* deux à deux, se postaient dans les chemins, tâchaient de surprendre des gestes et des conversations; mais ce fut en pure perte. Ils voyaient toujours la même chose : les femmes cousant et chantant sous les treilles, les hommes dans les champs, l'échine courbée, les yeux fixés à terre, les bras besognant sans une minute de repos; Pimentó couché en grand seigneur devant ses baguettes ou aidant Pepeta d'une façon maladroite et paresseuse; dans le cabaret de Copa, quelques vieillards jouant au *truque* ou se chauffant au soleil devant la porte. Un paysage qui respirait la paix, une honnête bêtise : une Arcadie mauresque.

Mais ceux de l'endroit ne s'y fiaient pas : aucun cultivateur ne voulait louer les terres, pas même gratuitement; et, en fin de compte, les propriétaires furent contraints de renoncer à leur entreprise et de laisser le sol se couvrir de broussailles, en attendant la venue d'un homme de bonne volonté qui se déciderait à en faire l'achat ou à les remettre en culture.

La *huerta* frémissait de satisfaction, à constater comment se perdait cette richesse et comment les héritiers de Don Salvador

1. « Notre maître, nous sommes pauvres; mais nous ne sommes pas nés derrière une meule » (comme les chiens dans les campagnes).

se donnaient à tous les diables. C'était un plaisir nouveau et profond. « Il n'était pas malheureux qu'on vît quelquefois les pauvres avoir le dessus et les riches avoir le dessous. » Et le pain dur paraissait plus savoureux, le vin meilleur, le travail moins pénible, lorsqu'on pensait aux rages de ces deux avares qui, avec tout leur argent, étaient réduits à souffrir que les rustres de la *huerta*, les *ruqueróls*, se moquassent d'eux.

En outre, cette lèpre de désolation et de misère au beau milieu de la plaine servait à rendre les autres propriétaires moins exigeants et à faire que, instruits par l'exemple du voisin, ils n'augmentassent pas les fermages et prissent patience quand les trimestres tardaient à être payés. Ces champs en friche étaient le talisman qui maintenait une intime union entre les habitants de la *huerta*, qui leur rappelait l'obligation de se sentir toujours les coudes ; un monument qui proclamait le pouvoir des fermiers sur les maîtres, qui attestait les miracles de la solidarité des misérables contre la tyrannie des lois et contre l'opulence de ceux qui étaient les seigneurs des terres sans y effectuer aucun travail et sans les arroser de leurs sueurs. Toutes ces choses, qu'ils pensaient confusément, leur faisaient croire que, le jour où les champs de Barret seraient cultivés, la *huerta* aurait à souffrir toutes sortes de désastres. Mais, maintenant, après un triomphe de dix années, ils espéraient bien que personne ne se risquerait plus à entrer sur ce domaine en friche, excepté le père Tomba, ce vieux berger presque aveugle et toujours parlant qui, à défaut d'autre auditoire, racontait chaque jour ses exploits de *guerillero* à son troupeau de brebis sales.

Ainsi s'expliquaient les cris d'effroi et les gestes de fureur avec lesquels on avait accueilli dans toute la *huerta* l'invraisemblable nouvelle, quand Pimentó avait couru de champ en champ et de chaumière en chaumière pour annoncer que la ferme du père Barret avait maintenant un fermier, un homme inconnu dans le pays, et que cet homme-là, cet homme-là — quel qu'il fût — était occupé à s'y installer tranquillement avec sa famille, « comme si le bien était à lui... »

III

Batiste, en faisant l'inspection des terres incultes, s'aperçut qu'il y avait du travail pour un bout de temps. Mais cela ne le découragea point. C'était un homme énergique, entreprenant, accoutumé à la lutte pour la conquête du pain : or, il y avait là du pain à gagner, comme il disait, et même beaucoup ; et, au surplus, il se consolait en songeant qu'il s'était déjà vu dans de plus mauvaises passes.

La vie avait été rude pour lui ; et plusieurs fois déjà il avait dû changer d'état, toujours enfermé dans le cercle de la misère campagnarde, sans réussir jamais à trouver pour sa famille le modeste bien-être auquel se bornaient toutes ses ambitions.

Lorsqu'il avait fait la connaissance de sa femme, il était garçon meunier dans les environs de Sagunto. Il travaillait comme un loup, — c'était son mot, — pour qu'on ne manquât de rien à la maison ; et Dieu le récompensait de son labeur en lui donnant un enfant chaque année : de belles créatures qui semblaient naître avec toutes leurs dents, à en juger par la hâte qu'elles avaient de renoncer au sein maternel pour demander du pain depuis le matin jusqu'au soir. Conclusion : il lui fallut quitter le moulin et se faire charretier, afin d'augmenter un peu son salaire.

Mais le malchance le persécutait. Personne autant que lui n'avait soin des bêtes et n'en surveillait la marche. Mort de sommeil, il ne se hasardait jamais à dormir comme les camarades sur la voiture, en laissant l'attelage se guider lui-même par instinct. Il avait toujours l'œil ouvert, se tenait toujours à côté du cheval d'arbalète, évitait avec soin les ornières et les mauvais passages. Et pourtant, si un chariot versait, c'était le sien ; si les pluies rendaient malade un animal, c'était sûrement celui de Batiste, quoique, dès les premières gouttes, il s'empressât de protéger les flancs de ses bêtes avec des couvertures de serpillière.

En plusieurs années de fatigantes pérégrinations sur les routes de la province, mangeant mal, couchant à la belle

étoile, souffrant le crève-cœur de passer des mois entiers loin de sa famille qu'il adorait avec une tendresse concentrée d'homme rude et silencieux, il n'eut que des pertes et vit sa situation de plus en plus compromise. Ses chevaux moururent, et il dut s'endetter pour en acheter d'autres ; le bénéfice que lui rapportait le continuel charroi des outres de vin ou de vinaigre disparaissait entre les mains des maquignons et des charrons : tant qu'à la fin, prévoyant sa ruine prochaine, il renonça au métier.

Alors, il prit des terres à ferme dans les environs de Sagunto : d'arides terres rouges, éternellement assoiffées, où les caroubiers centenaires tordaient leurs troncs creux et où les oliviers dressaient leurs têtes rondes et poussiéreuses. Et ce fut une bataille contre la sécheresse, avec les yeux incessamment tournés vers le ciel, avec un tremblement d'espérance chaque fois qu'un petit nuage noir émergeait à l'horizon. Mais il ne plut guère, les récoltes furent mauvaises quatre années de suite, et déjà Batiste ne savait plus où donner de la tête, lorsque, durant un voyage qu'il fit à Valence, un hasard lui fit connaître les fils de Don Salvador, — « de bons messieurs, Dieu les bénisse ! », — qui lui concédèrent ces merveilleux terrains de labour exempts de tout fermage pour deux ans, jusqu'au jour où le fonds serait complètement remis en état.

Sans doute il avait bien appris quelque chose de ce qui s'était passé dans cette ferme et des raisons qui obligeaient les propriétaires à laisser improductives des terres si belles. Mais il y avait si longtemps !... Ces champs-là lui convenaient, et il s'y installait. Avait-il à s'occuper des vieilles histoires du père Barret et de Don Salvador ?

Batiste méprisait et oubliait tout cela, lorsqu'il contemplait ses champs ; et il éprouvait une douce extase à se voir cultivateur dans cette *huerta* fertile qui lui avait si souvent fait envie quand il voyageait sur la route de Valence à Sagunto. C'étaient de vraies terres, cela ; des terres toujours vertes, aux entrailles infatigables, qui enfantaient récolte sur récolte ; riches d'une eau rouge qui circulait à toute heure comme un sang vivifiant par les canaux d'irrigation et par les innombrables rigoles ramifiées à la surface comme un réseau

compliqué d'artères et de veines; — si fécondes qu'elles nourrissaient des familles entières avec des carrés qui, par leur petitesse, ressemblaient à des mouchoirs de verdure... Ah! comme il s'estimait heureux de s'être enfin délivré de ces terres de Sagunto, qu'il se rappelait comme un enfer de chaleur torride et de soif dévorante! Maintenant, oui, il était dans la bonne voie. Au travail! Les champs étaient perdus. c'est vrai; il y avait terriblement à piocher; mais, quand on a du courage!... Et, s'étirant, le solide gaillard au torse musculeux, aux épaules gigantesques, à la tête ronde et tondue, au débonnaire visage sur un gros cou de moine, contractait ses robustes bras habitués à enlever les sacs de farine et les outres pesantes.

Il était si occupé de ses terres qu'à peine prit-il garde à la curiosité des voisins. Ceux-ci, passant leur tête inquiète entre les cannaies, ou couchés à plat ventre sur les berges des ruisseaux, venaient l'examiner à la dérobée : des hommes, des gamins et même les femmes des maisons d'alentour. Mais il ne faisait pas attention à eux. C'était la curiosité, la défiance hostile qu'inspirent toujours les nouveaux venus. Il savait bien ce que c'était; on finirait par s'accoutumer à lui. Et puis, qui sait? peut-être cela les intéressait-il, de voir flamber toute la misère que dix ans d'abandon avaient accumulée sur les champs du père Barret.

Le lendemain de son arrivée, en effet, avec l'aide de sa femme et de ses enfants, il incendia toute la végétation parasite. Les arbustes se tordaient au milieu des flammes et s'affaissaient, réduits en braise, tandis que les hideuses bêtes s'échappaient, roussies, de dessous les cendres, et que la chaumière disparaissait parmi les nuages de fumée sortis de ces illuminations joyeuses qui éveillaient dans toute la *huerta* une sourde colère.

Les terres une fois nettoyées, Batiste, sans perdre de temps, procéda au défonçage. Le sol était durci; mais, en cultivateur expert, il résolut de ne le travailler que peu à peu, par sections; et, traçant un carré autour de la chaumière, il se mit à retourner le sol, assisté de toute sa famille.

Pour ce qui était de travailler, cette famille-là était un vrai troupeau d'écureuils, qui ne pouvaient se tenir tranquilles tant que le père besognait. Teresa, la femme, et Roseta, la fille

aînée, les jupes ramassées entre les jambes et le hoyau à la main, piochaient avec plus d'ardeur qu'un terrassier, ne s'arrêtant que pour rejeter en arrière les mèches de cheveux qui tombaient sur leur front rouge et trempé de sueur. Batistet, le fils aîné, faisait de continuels voyages à Valence avec le couffin sur l'épaule, rapportant du crottin et des ordures ménagères qu'il disposait en deux tas à l'entrée de la maison comme des colonnes glorieuses; et les trois petits, graves et laborieux comme s'ils eussent compris la situation de la famille, suivaient à quatre pattes les piocheurs, pour arracher des mottes de terre les racines trop dures des arbustes brûlés.

Cette besogne préparatoire dura plus d'une semaine, pendant laquelle ils suèrent et s'essoufflèrent tous depuis l'aube jusqu'à la nuit. Quand la moitié des terres fut remuée, Batiste les égalisa et les laboura avec l'aide de son courageux bidet. Le moment était venu de les mettre en culture : on était déjà à la Saint-Martin, l'époque des semailles. Le cultivateur divisa en trois parties le terrain préparé : la plus grande pour le blé, une plus petite pour les fèves, et une autre pour le fourrage : car il ne s'agissait pas d'oublier le *Morrut*, le vieux et cher bidet qui paraissait être de la famille. Et, enfin, avec l'allégresse de celui qui, après une pénible navigation, découvre le port, ils procédèrent à l'ensemencement. C'était l'avenir assuré : les terres de la *huerta* ne trompaient jamais; de ce sol allait sortir le pain de l'année entière.

Le soir du jour où furent achevées les semailles, ils virent s'avancer par le chemin qui longeait leur domaine un petit troupeau de brebis aux toisons sales, qui s'arrêtèrent, craintives, sur la limite du champ. Derrière elles marchait un vieillard parcheminé, bruni par le hâle, avec des yeux enfoncés dans les orbites caves et une grande bouche fendue que les rides environnaient comme une auréole. Il marchait lentement, d'un pas ferme; mais il tenait sa houlette devant lui comme pour reconnaître le terrain.

Toute la famille le regardait avec attention : depuis deux semaines qu'ils étaient là, c'était le seul qui se fût risqué à s'approcher de leurs terres.

Le vieux, remarquant l'hésitation de ses brebis, cria pour les faire passer outre. Alors Batiste s'en vint à la rencontre de

l'aïeul. « On ne pouvait passer : les terres étaient cultivées, maintenant. Est-ce qu'il ne le savait pas ? »

Le père Tomba avait bien eu vent de quelque chose ; mais, les deux semaines précédentes, il avait mené son troupeau paître les herbes dans le marécage de Carraixet, sans s'occuper de ces champs-là.

« C'était donc vrai, que maintenant elles étaient cultivées ? » Et le vieux pâtre allongeait la tête et faisait des efforts inutiles pour voir avec ses prunelles presque mortes l'audacieux qui osait faire ce que toute la *huerta* considérait comme impossible.

Il se tut, un moment ; et puis il se mit à marmotter sur un ton chagrin : « C'était fort mal. Lui aussi, dans sa jeunesse, il avait été audacieux ; il avait aimé à contrecarrer tout le monde. Mais, quand les ennemis sont en nombre... C'était fort mal ; le nouveau fermier s'était mis dans un mauvais pas. Depuis ce qui était arrivé au père Barret, ces terres-là étaient maudites. L'autre pouvait l'en croire, puisqu'il était vieux et expérimenté : elles lui porteraient malheur. »

Et le pâtre rappela son troupeau, le fit rentrer sur le chemin. Mais, avant de s'éloigner, il rejeta sa mante en arrière, leva ses bras décharnés ; et, avec l'accent d'un sorcier qui prédit l'avenir ou d'un prophète qui pressent la ruine, il cria au nouveau venu :

— *Creume, fill meu : te portarán desgrasia*[1] *!*

Batiste et sa famille n'en continuèrent pas moins à travailler avec courage et avec méthode. Jusqu'alors ils avaient donné tous leurs soins à la terre, puisque c'était la besogne la plus urgente, et la terre ne manquerait pas de faire son devoir ; mais le temps était venu de songer à l'habitation.

Ils s'étaient d'abord établis dans la vieille masure comme des naufragés qui s'arrangent tant bien que mal sur un navire désemparé, bouchant un trou par ci, étayant par là, réalisant de véritables prodiges pour faire que cette toiture de paille tînt debout, et plaçant leurs pauvres meubles, après les avoir bien frottés, dans toutes les pièces qui auparavant étaient un repaire de souris et de vermine. Mais ce n'était qu'une ins-

1. « Crois-moi, mon fils : elles te porteront malheur ! »

tallation provisoire; Batiste pourvut enfin à l'installation définitive. Pour la première fois depuis son arrivée, il quitta sa maison et s'en fut à Valence, où il chargea sur sa charrette tous les rebuts de la ville dont il crut pouvoir tirer parti. Tandis que les tas de fumier accumulés par Batistet comme un rempart devant la chaumière prenaient une hauteur énorme, le père amassait un peu plus loin des centaines de briques cassées, des madriers vermoulus, des portes démantibulées, des volets en éclats, tous les rebuts des démolitions de la ville.

La couverture de chaume fut redressée; les solives de la toiture, rongées par les pluies, furent ou renforcées ou remplacées ; un revêtement de paille neuve protégea les deux pignons; les petites croix plantées aux extrémités du faîte cédèrent la place à d'autres que le couteau de Batiste travailla soigneusement et orna d'encoches dentelées sur les arêtes; et, dans tout le voisinage, il n'y eut pas de toiture qui s'élevât avec meilleure grâce.

Ensuite commencèrent les réparations du bas. Quelle adresse à utiliser les rebuts de Valence ! Les crevasses disparurent; et, quand les murailles eurent été réparées, la femme et la fille les badigeonnèrent d'un blanc qui éblouissait. La porte, neuve et peinte en bleu, semblait être la mère de tous les contrevents qui montraient dans les baies des murs leurs faces carrées de même couleur. Sous la treille, Batiste pava de briques rouges une petite place où les femmes pourraient coudre pendant les heures de l'après-midi. Le puits, après une semaine de descentes et d'extractions pénibles, fut débarrassé des pierres et des immondices dont les gamins de la *huerta* l'avaient encombré depuis dix ans; et de nouveau son eau fraîche et limpide remonta dans la margelle moussue, accompagnée par les joyeux grincements de la poulie qui paraissait se rire du voisinage avec une stridente hilarité de vieille malicieuse.

La basse-cour, close autrefois avec des claies de roseaux pourries, avait maintenant une enceinte construite en pieux et en argile, peinte en blanc, aux abords de laquelle picoraient les poules blondes et s'enflammait le coq arborant sa crête rouge. Sur la petite place devant la maison, il y avait

des bordures de belles-de-jour et de plantes grimpantes. Une file de pots ébréchés, peints en bleu, faisaient fonction de vases sur le petit mur de briques rouges ; et, par la porte entr'ouverte, — « ah ! le vaniteux ! » — on voyait l'évier neuf avec sa garniture de carreaux vernissés au ventre luisant : un ensemble d'insolents reflets qui tiraient l'œil des gens au passage.

Deux mois après son arrivée, Batiste n'était pas sorti de ses terres une demi-douzaine de fois : toujours chez lui, courbé sur le sillon, s'enivrant de travail. Et la ferme de Barret offrait un aspect plus coquet et plus souriant qu'elle ne l'avait jamais eu au temps de l'ancien fermier.

D'abord, en voyant les nouveaux venus établir leur campement dans la masure en ruine, les voisins s'étaient moqués d'eux avec une ironie qui révélait une sourde irritation. « En voilà, une famille ! De vrais *gitanos* comme ceux qui dorment sous les ponts. »

Puis, lorsque le père Tomba fut arrêté par Batiste à la limite des champs remis en culture, cela fournit un nouveau sujet de colère : « Le père Tomba ne pouvait donc plus mener là ses brebis, après avoir eu pendant dix années la paisible jouissance de cette pâture !... » Sur la légitimité du refus, on ne soufflait mot, puisque le terrain était cultivé ; on parlait seulement des égards auxquels avait droit le vieux pâtre, un homme qui dans sa jeunesse avait mangé les Français tout crus, qui avait vu bien des choses, et dont la sagesse, manifestée par des demi-paroles et par des conseils incohérents, inspirait un respect superstitieux aux gens des chaumières.

La promptitude et l'habileté avec lesquelles ces fourmis laborieuses rajustaient leur habitation étonnèrent et indignèrent toute la *huerta* qui, dans la manière dont se réparait la maison de Barret et se redressait le bonnet de chaume, crut apercevoir une sorte de moquerie et de défi. « Voleur ! archivoleur !... Voyez-vous cette façon de travailler !... Avec sa paire de bras énormes, cet homme-là semblait avoir une paire de baguettes magiques pour transformer tout ce qu'il touchait. »

La rage croissante des voisins ne se contenait plus, et ils

allaient trouver Pimentó : « Comment pouvait-on supporter une chose pareille? Que comptait faire le redoutable mari de Pepeta?... » Et Pimentó les écoutait en se grattant le front, d'un air un peu confus. « Ce qu'il comptait faire?... Son intention était de lui dire deux petits mots, à cet intrus, à ce vagabond, qui se mêlait de cultiver ce qui ne lui appartenait pas; il lui donnerait un avertissement très sérieux de n'avoir pas à faire le sot et de s'en retourner dans son pays au plus vite, puisque sa place n'était pas ici... Mais ce diable d'homme ne quittait pas ses champs; et il n'y avait pas moyen d'aller le menacer dans sa propre maison. Une pareille démarche serait compromettante pour ce qui arriverait peut-être dans la suite. Ce qu'il fallait, c'était user de prudence et se ménager une porte de sortie. Enfin... que l'on patientât un peu. Quant à lui, tout ce qu'il était en mesure d'assurer, c'était que l'individu en question ne récolterait ni le blé ni les fèves ni rien de ce qu'il avait planté dans les champs de Barret. Cette récolte-là serait pour le diable. » Les paroles de Pimentó tranquillisaient les voisins, attentifs à observer les progrès de cette famille mise en quarantaine, avec le secret désir que sonnât bientôt l'heure de sa ruine.

Or, un certain soir, Batiste revenait de Valence, très satisfait du résultat de son voyage. Comme il ne voulait pas chez lui de bras inutiles et comme, à présent que la chaumière était restaurée, sa fille — une forte fille — ne rendait plus grand service à la maison, il avait pensé à la faire entrer dans une fabrique de soie; et, grâce à la protection des fils de Don Salvador, qui étaient fort contents de leur nouveau fermier, il y avait réussi. Dès le lendemain matin, Roseta ferait partie de ce chapelet de fourmis qui, réveillées avec l'aube, s'acheminaient par tous les sentiers, la jupe ondulante et le panier au bras, vers la ville où elles allaient dévider le cocon avec leurs gros doigts de campagnardes.

Au moment où Batiste approchait du cabaret de Copa, un homme sortant d'une sente voisine apparut sur le chemin et s'avança lentement jusqu'auprès de lui, donnant à entendre qu'il désirait lui parler. Batiste s'était arrêté à quelques pas de l'homme, en qui il avait reconnu Pimentó, non sans regretter intérieurement de n'avoir sur lui ni un méchant couteau

ni une serpe, calme toutefois et tranquille, tenant haute sa tête ronde avec cette impérieuse expression si redoutée de sa famille, et croisant sur sa poitrine ses robustes bras d'ancien garçon meunier.

Ils se rencontraient enfin, ces deux hommes qui n'avaient jamais échangé une parole, mais qui se détestaient l'un l'autre et qui le savaient.

Le bravache toisa du regard l'odieux intrus et lui parla d'une voix mielleuse, faisant effort pour prêter à sa férocité et à ses mauvais desseins l'accent d'un conseil inspiré par la bonté. « Il désirait lui dire deux mots. Il désirait cela depuis longtemps ; mais comment faire, puisque Batiste ne quittait jamais sa ferme?... *Dos rahonetes, no mes*[1]... » Et, prononçant les deux mots, il lui enjoignit d'évacuer au plus vite les champs du père Barret. « Le nouveau venu devait en croire les hommes qui lui voulaient du bien, ceux qui connaissaient la *huerta*. Sa présence dans ce lieu était une offense pour le pays; cette maison presque neuve était une insulte au pauvre monde. Oui, Batiste devait l'en croire et s'en aller ailleurs avec sa famille. »

Batiste souriait ironiquement, à écouter Pimentó, tandis que celui-ci était confondu par le calme de l'autre, anéanti par la surprise de trouver un homme qui n'avait pas peur devant lui. « S'en aller? Il n'y avait pas de gaillard qui pût le faire se dessaisir de ce qui lui appartenait, de ce qu'il avait arrosé de sa sueur, de ce qui devait donner du pain à sa famille. Il était un homme pacifique, n'est-ce pas? Mais, si on lui marchait sur le pied, il saurait se défendre aussi bien que tout autre. Que chacun s'occupât de ses affaires; quant à lui, il lui suffisait de s'occuper des siennes sans nuire à personne. »

Et, passant devant le bravache, il lui tourna les épaules avec un air de mépris, et il continua son chemin.

Pimentó, accoutumé à voir toute la *huerta* trembler en sa présence, était de plus en plus déconcerté par le sang-froid de cet homme.

— *Es la última paraula*[2]? — lui cria-t-il, lorsque Batiste était déjà à une certaine distance.

1. « Deux petits mots, pas davantage... »
2. « Est-ce le dernier mot? »

— *Si, la última*[1] *!* — répliqua Batiste sans regarder en arrière.

Et il s'éloigna, disparut à une courbe de la route. Au loin, dans la vieille chaumière de Barret, le chien aboyait, flairant l'approche de son maître.

Pimentó, resté seul, retrouva son arrogance. « *Cristo !* comme il s'était moqué de lui, cet individu-là !... » Et il marmotta entre ses dents des malédictions, et, de son poing serré, fit des gestes menaçants vers l'endroit où Batiste venait de disparaître.

— *Tu me les pagarás... me les pagarás, morral*[2] *!*

Dans sa voix, où vibrait la fureur, il semblait que se fussent condensées toutes les haines de la *huerta*.

V. BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

1. « Oui, le dernier ! »
2. « Tu me le paieras... tu me le paieras, canaille ! »

LOUIS XIII ENFANT

Lorsque le petit prince qui devait être plus tard le roi Louis XIII fut sur le point de naître, Henri IV désigna le médecin qui serait attaché à sa personne. Ce fut M. Jean Héroard, un excellent homme, consciencieux, méticuleux, qui avait cinquante ans, de la science et beaucoup d'ennemis. M. Jean Héroard, après la naissance de l'enfant, écrivit jour par jour le détail minutieux de ses faits et gestes, depuis le teint de sa peau le matin, jusqu'au menu de son dessert le soir. Les six volumes in-folio de ce journal sont fastidieux. On en a publié quelques extraits il y a trente ans, de valeur critiquable, modernisés, plus ou moins bien choisis. Nous avons repris les manuscrits, et recueilli pour les années de 1605 à 1607 — l'enfant a quatre ans, cinq ans, six ans — tous les renseignements laissés de côté, et par conséquent inédits, qui peuvent nous faire connaître ce qu'a été en son bas âge le Louis XIII de plus tard, ce personnage muet, froid et demeuré si obscur. Peut-être l'étude des documents sur son enfance nous aidera un peu à comprendre l'énigme de sa vie.



Le dauphin et ses frères et sœurs, légitimes ou non, habitent dans le vieux château de Saint-Germain, un appartement au premier, vers l'est — le roi et la reine les ont mis au grand air et viennent de loin en loin voir comment ils vont. La chambre à coucher du dauphin est grande, à plafond de poutres apparentes; sur les murailles, des verdures et les portraits de Henri IV et de Marie de Médicis en pied; « de grandes custodes de sarge » aux fenêtres; quatre lits : pour le dauphin, la gouvernante madame de Montglat, « mamanga », la nourrice « doundoun », une femme de chambre, fauteuils, escabeaux, chaises basses et tapis d'Orient; la salle, à côté est celle où l'on mange ; le cabinet du roi ensuite. Le personnel est au second : M. Héroard a deux pièces, où l'enfant va regarder les images des gros livres, héler de la fenêtre les passants, jeter des « grands blancs », attachés à une pierre, aux petits garçons du pays qui courent, jouent et sautent, en bas, sur le pont de la chapelle.

Comme autres gens de service, la femme Boquet, la nourrice, une vingtaine de personnes, aumônier, femme de chambre, remueuse, apothicaire, valet de chambre, huissier de salle, suisse, portefaix, page, joueur de luth, violon, lavandier, sommelier.

Le dauphin se réveille le matin entre sept et huit heures. Il se fait quelquefois porter dans le lit de sa nourrice ou dans celui de la gouvernante. Il s'assied sur son séant et joue. Ses jouets sont variés : un petit ménage d'argent avec lequel il fait la cuisine, une petite galère équipée et montée de bonshommes en carton, un œuf de marbre, une grenouille mécanique, un sifflet d'ivoire. Sur les huit heures et demie, neuf heures, on remplace sa robe de nuit par un manteau ou une robe de chambre fourrée incarnat, on lui passe des pantoufles, et la toilette commence : elle est longue et pénible ; on n'arrive à le vêtir et à le peigner qu'à bâtons rompus, lentement, pendant qu'il va et s'agite. Il court d'un bout de la chambre à l'autre, du portrait du roi à celui de la reine, disant

à chacun avec une révérence « bon jou papa, bon jou maman[1] » et à chacun faisant un « petit sault ».

Entre neuf heures et demie et dix heures il déjeune; son menu comprend du bouillon, des œufs à la coque, des pommes cuites ou des cerises.

Puis la messe, tous les jours, dite par l'aumônier, messire Robert, et servie par le petit Dumont, clerc de chapelle. Le dauphin y assiste sur un « carreau ». Il n'y est pas patient; il interpelle, remue, imite le bruit de la sonnette. L'aumônier vient dire l'Évangile sur lui; il faut se lever; il refuse souvent. Dans le courant de l'office, le petit Dumont apporte « la paix » à baiser. Le prince fait des réflexions tout haut. Il est peu édifiant en entendant ce qu'il appelle « la mèche ».

La cérémonie achevée on va, quand il fait beau, se promener « avec un parasol », s'il y a du soleil, au jardin, — un carré assez petit, clos de murs, avec des allées droites. — Les allées de cyprès sont pleines de fleurs, de violettes que le prince est « aspre à cueillir »; « il se joue à remuer de la terre avec sa paile, en faict un chasteau ». Le plus souvent, presque tous les jours, on le mène au palemail dont il joue perpétuellement. La promenade parfois s'allonge; on va au château neuf qui se bâtit à deux pas sur le haut de la colline, regarder la construction; on entre dans les grottes sur le penchant du coteau qui descend à la Seine; une de celles-ci, la grotte de Mercure, est douée d'un « effet » organisé par le sieur Francine dont les jeux sont ainsi disposés qu'en tournant un robinet on couvre d'eau les gens qui sont là. Le dauphin s'amuse à cette plaisanterie.

Les sorties ne sont guère plus lointaines. Une fois, en six mois, on va au Pecq par le bac, voir une garenne où l'enfant se distrait à regarder des lapins, et c'est tout.

Quand il pleut, il faut s'enfermer dans la salle de bal, demeurer dans les galeries, monter chez M. Héroard, chez la nourrice, rester dans les chambres.

L'heure du dîner, ainsi qu'on désigne le second repas, est irrégulière, midi, une heure, une heure et demie. Peu de

1. Héroard a écrit phonétiquement ce que disait le dauphin pour mieux rendre son ton de voix; les éditeurs des extraits ont traduit cette orthographe : nous la garderons, elle rend le dialogue vivant.

variété de menu : du potage, du hachis de chapon bouilli, de la moelle de veau, dont l'enfant raffole; il en mange tous les jours avec une cuiller, la tirant d'un os qu'on lui sert; du lapereau, du poulet bouilli, du chapon rôti; du gras de jarret de veau et des tendrons, particulièrement préférés.

En guise de boisson, très peu de vin fort étendu d'un breuvage particulier qui paraît être une décoction de racine d'oseille et de chiendent : « l'eaue d'ozeille du Dauphin ».

Le repas terminé, messire Robert l'aumônier dit « agimus » — « gâches à Dieu » — après qu'on a lavé les doigts de l'enfant, ce que M. Héroard désigne de la formule « mains nettes », puis on reprend les jeux ou les promenades.

Vers deux heures et demie, a lieu le goûter. Il se compose de cerises ou de poires confites, de pain, « un gros quignon », d'une ou deux tranches de massepain.

De nouveau on retourne au jardin, au palemail, au bâtiment neuf, de ci, de là. A six heures, six heures et demie, le souper, qui comprend très uniformément une panade, un hachis de chapon bouilli, du poulet bouilli, un aileron ou du rôti, avec des cerises confites et une tranche de massepain. Après souper, s'il fait beau et s'il fait jour, on retourne au jardin; de temps en temps on monte à cheval.

Le coucher a lieu à huit heures. L'exempt des gardes vient au préalable prendre le mot que le dauphin donne au hasard.

Madame de Montglat fait dire la prière. Jean Héroard nous l'a transcrite telle qu'il l'entend réciter par l'enfant tous les soirs : le prince « dict *Notre Père*, etc., *Je croys*, etc., promptement et sans y faillir que la rémission des péchés. *Ave, Sancta*, sans y faillir » ; puis pour terminer ceci composé exprès : « Dieu doint [donne] bonne vie à papa, à maman, à sœu sœu (sa sœur), à moncheu dauphin (c'est lui-même), é me face la gace d'ète home de bien é poin opiniate ; é me doint s'amou [son amour], sa gace et sa bénédicion. *In nomine pati e filii e piritu santi. Amen.* »

Le dialogue suivant se reproduit avec fréquence : l'enfant est couché, ses yeux se ferment de sommeil ; madame de Montglat :

— Monsieur, vous n'avez pas prié Dieu.

— Hé, mamanga, ce sera pou demain, laissé moy domi.

— Monsieur, dites seulement : Dieu doint bonne vie à papa, à maman, etc.

Avant qu'il s'endorme on lui fait chaque soir manger un peu de confiture de rose à laquelle peut-être on attribue quelque valeur soporative. Si cela ne suffit pas pour l'endormir, on chante ou bien on use du bizarre moyen de tapoter doucement la tête de l'enfant, ses épaules ou... autre chose. Le dauphin s'endort les bras sous son chevet.

***

Et la même existence reprend le lendemain, sans incident, sans variété, avec les mêmes promenades au jardin, — on ne va en forêt qu'une fois en trois ans, dans le carrosse — avec le même personnel. Le village — ainsi appelle-t-on Saint-Germain — offre peu de ressources. Des marchands ambulants, le plus souvent des merciers, entrent parfois dans la cour du château : on montre à l'enfant leurs étalages et on leur achète quelque marchandise. Il vient des mendiants; ils sont désignés du nom générique « d'irlandais » ; on donne l'aumône à ces vagabonds loqueteux, mais on les écarte, à moins qu'ils ne jouent des instruments, car alors on les fait monter dans les appartements pour écouter leur répertoire; le dauphin est passionné de musique, bonne ou mauvaise. On voit aussi les ouvriers qui travaillent au château neuf. On se sert d'eux pour effrayer l'enfant quand il n'est pas sage. L'un d'eux surtout doit avoir une mine particulièrement hirsute, une taille d'hercule et une tenue horrifiante; son nom seul glace « moucheu dauphin ».

Quelques rares visites du dehors. Des personnages viennent voir le fils du roi, contempler le futur souverain. On a des formes respectueuses à son égard, autour de lui ; tout le monde doit l'appeler : « Monsieur » tout court, et il est le seul qu'on désigne de la sorte. Les visites sont tenues, quelles qu'elles soient, à un cérémonial : on se découvre devant l'enfant et on s'incline ; lui, donne sa main à baiser. M. de Montmorency, un jour, resta pour le servir à table et lui tint la serviette.

Ces formes n'empêcheront pas d'ailleurs le bonhomme de recevoir le fouet.

Il n'a pas été question d'étude dans cet emploi de sa journée. Il n'en est pas question dans le journal d'Héroard. Une fois en, juin 1606, le dauphin entend dire que son frère naturel, M. le chevalier, second fils de Gabrielle d'Estrées, travaille. — « Je veu aussi, dict-il souldain, allé à l'échole ; donné moy mon équipage. — C'estoit ung escriptoire en forme de cassette où estoit son papier, sa plume et son ancre. — Il va en la chambre de M. le chevalier où estoit l'eschole. Il escript ung peu, en faict autant à ses lettres, s'en lasse incontinent. » Il doit avoir les premières notions des rudiments, acquises au hasard. On ne l'instruit pas. On attend que le futur gouverneur M. de Souvré et les précepteurs s'occupent de ce soin. Mais il aime griffonner, s'essayer à des vignettes informes que Jean Héroard a conservées avec une attention pieuse, et qu'on retrouve intercalées dans son manuscrit à leur date, comme des reliques curieuses. Louis XIII sera plus tard un artiste de goût, dessinant, faisant de l'aquarelle, comme il sera un musicien attentif et même un compositeur intéressant.

***

Le Dauphin, dit Héroard, est un enfant « actif, ardent, robuste en toutes ses actions, fort de corps, fort d'esprit, grand, hardy, tout viril ; il ne peult durer en place ; il coigne, remue, saulte, court... Il est impérieux... toujours en action, l'œil et l'aureille partout... Il a une voix merveilleusement forte et sèche. » Il est en gaieté continuelle, chantant, dansant, plaisantant. Le médecin écrit presque chaque soir, pour clore : « fort gai ». Après souper l'enfant donne le bonsoir à chacun en chantant; il chante au lit. Quand il se réveille au milieu de la nuit, il demande de la bougie, chantonne et s'amuse. « Il mange en se promenant, en saultant, il chante en mangeant. » — « Il est toujours frétillant, mouvant, hardi, se jouant gaiement, allant, venant, fripon, railleur. »

Il glose et fait des chansons sur tout. Il prend tout sur le ton gai.

Il demande à mademoiselle de Ventelet :

— Tétai, où a-t-on poté ceste mèche noire qui été à la chapelle ?

(Il s'agit du mobilier funèbre qui avait servi à dire une messe de requiem pour le repos de l'âme du roi Henri III).

— Monsieur, on l'a raportée à Paris.

— Pouquoy est-elle noire ?

— Monsieur, c'est pour prier Dieu pour le feu roy. Vous devez bien prier Dieu pour luy et faire des gambades.

— Pouquoy ?

— Monsieur pour ce que vous ne seriez pas ce que vous estes.

— Que ce que j'eusse été ?

— Monsieur, vous n'eussiez esté rien.

— Pouquoy ?

— Monsieur, pour ce que papa ne se fust pas marié et vous n'eussiés pas esté au monde.

— J'eusse été rien ?

— Non, Monsieur, vous n'eussiés rien esté.

— Je m'en va donc faire une gambade.

Et se prend à saulter et à gambader :

— En vela encore une aute.

Avec une grande gaieté et disposition.

Il sait beaucoup de chansons. Il en est qu'il affectionne : « *Quand je remue tout branle...* », « *Robin s'en va à Tours acheter du velours...* », « *La belle est sur la mule...* » Les Gascons dont Henri IV a rempli les compagnies de ses gardes lui en apprennent dans leur patois du Midi ; le prince chantonne le refrain : « *Miquele se voou marida...* »

Chose singulière, avec cette grande gaieté, il n'est pas rieur. Le médecin note ses éclats de rire comme des phénomènes rares ; ce sont, par surcroît, des rires très hauts que Jean Héroard caractérise en disant qu'ils sont émis d'une « grosse voix d'hostellier »... « Et rit à pleins poumons contre son naturel, car il n'estoit pas grand rieur » ; cette expression revient chaque fois que le médecin note un accès de rire.

Sa gaieté réelle ne se traduit pas seulement par les nombreuses chansons qu'il chante ou qu'il fait chanter, — à tel huissier de salle il fait exécuter des noëls des heures durant. — Il danse perpétuellement. Il sait la bourrée, la bergamasque, les branles, la sarabande. Il danse la sarabande avec des osselets ou des castagnettes qu'il fait « cliquer ». C'est sa

joie, cette agitation, ce trémoussement du corps; il s'y porte avec impétuosité et passion : il est remarquablement vivant. « Il aimoit fort le jeu et goustoit le plaisir, le goustoit et le ressentoit avec exclamation. »

Il possède un petit carrosse vert, carrosse tout petit qu'on traîne à bras dans les appartements et dans lequel il se promène. Il s'amuse à une poupée qu'il appelle Cupidon, et qu'il malmène. Une fois il va dans la chambre de sa petite sœur, lui prend sa poupée d'un bras et lui dit de saisir l'autre bras : « Madame, tené pa la. » « Et se prennent tous deux à brandiller ung peu vivement cette poupine. Il estoit rude joueur. » Il exprime le désir d'acheter à la foire de Saint-Germain « de ces fames qui batent leur mari avec un mateau sur la tête, chaq, chaq; elles les ouignent bien ». Il a du goût pour les quilles; il en joue « à la pirouette et la tourne fort dextrement. Il estoit adroit à tout dès la première fois qu'il faisoit quelque chose ». Il se divertit aux galets, qu'il manie vigoureusement, ajustant « loing de six pas ». Mais le palemail, le continuel palemail où il se rend matin et soir, par beau temps et par la pluie, occupe dans son existence la plus grande place. Il y est expert. Une fois où il manque ses coups, il attribue son humiliation à des gants neufs qu'il inaugure.

Ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les armes. Il tire bien de l'arc. Il veut des armes à feu. Il a des harquebuses en nombre, toutes les variétés : à rouet, en bois, à serpentin, à mèche; il les porte à la manière des soldats, sur le cou; il les manie habilement, tire aux corneilles, et quand il n'y a pas de corneilles et qu'un malheureux cheval paît dans un pré, de sa fenêtre, il fouette la bête de la décharge de plomb. Il a aussi des piques; il en fait parfaitement l'exercice et connaît à fond le maniement de l'arme : il est bon piquier comme il est bon mousquetaire.

C'est un soldat dans l'âme; il adore le métier. Exercices, genre, cris, gestes, tout lui est familier. Il n'est pas une batterie de tambour qu'il ne connaisse avec les paroles mises dessus par les troupiers : « Pren ton cazaquin; pren ton cazaquin. » — « Si vous y vené, si vous y vené. » — « Allons-nous-en tô, allons-nous-en tô », cadences amusantes où l'on

reconnaît sans peine l'appel aux armes, la mise en bataille et la retraite. Le bruit du tambour entrant en garde, — « Vela qui ente en gade » —, est une onomatopée revenant perpétuellement sur les lèvres de l'enfant « patatapatoun, prelaprelatoun, prretatatatoun ». De temps en temps, il fait venir un tambour sous ses fenêtres et exécuter les batteries, chamades, champs et marches. Si Henri IV est au château, et sur le point de sortir, l'enfant court au tambour de la compagnie suspendu à un pilier du portique, le décroche et bat le rassemblement disant : « Veci le roy qui va passé. » Pour un oui pour un non, il « va en la court, s'amuse à battre le gros tambour de la compagnie ».

Il joue à la guerre; il y joue « à l'accoustumée; c'estoit ung service qui luy plaisoit fort et auquel il estoit fort addroit et à tout exercice de ceste sorte ». Une fois, il choisit pour soldats « de grands tuyaux de chaulme prins des paillasses vuidées » et qu'il dit être des piquiers; ou bien il recrute les enfants disponibles du château et les incorpore dans une troupe improvisée. Mais il joue aussi avec des soldats, de vrais, ceux du corps de garde. Il les fait sortir, les range en bataille, les commande. Il cumule les fonctions de tambour et de chef. Il va devant en battant, après les avoir assemblés et armés. La partie terminée, il les fait mettre en haie. Il bat. Puis : « I fau allé au logis »; il met le tambour sur son épaule : « Je m'en va à mon logis. » Et le futur roi, simple tambour, s'en va.

Ces soldats sont ses bons amis. La compagnie des gardes est commandée par M. de Mansan avec, pour lieutenant, M. de Belmont, pour maréchal des logis M. d'Oinville, comme exempts des gardes MM. de la Court et du Buisson. Mais le prince s'occupe peu des officiers qu'il ne fréquente pas. Il raffole des hommes. Ce sont de braves Gascons joviaux, plaisants, avec lesquels il en use sur un ton de familiarité divertissante. Quand il vient au corps de garde, les soldats s'assemblent autour de lui et il « s'amuse à railler avec eux. Ils lui en content comme ils font entre eux. » Il les mène dans sa chambre. Il leur fait dire des histoires. Il joue avec eux à « burlurette », à « frape-main » qui doit être la main chaude, à « votre place me plaist ». « Il se familiarisoit de

son mouvement avec les soldats plustost qu'avec tout autre sorte de personnes, faisant de pair et compagnon avec eux. » Il y en a un surtout qu'il préfère, Descluseaux; il l'appelle « son mignon »; c'est un bon garçon très gai et très dévoué. A Fontainebleau, un jour, voyant le régiment entier sous les armes dans la cour, le dauphin apercevra Descluseaux et lui fera l'honneur de le faire sortir du rang. Il en aime d'autres encore, Des Gonnes, et M. Pierre, le tambour, et Clède, « qui joue sur la mandore ». C'est son bonheur de voir les soldats faire l'exercice dans la cour du château de les regarder sans se lasser, puis de les faire tous tirer l'un après l'autre, mousquetaires et harquebusiers, ou bien « assis sur le giron de l'ung d'entre eux » d'écouter leurs facéties.

Tout ceci ne supprime rien du protocole; les gardes, sitôt que le prince sort, s'assemblent au son du tambour et présentent les armes avec la rigidité et l'immobilité requises.

Il a un autre ami au corps de garde. C'est le chien, le chien du corps de garde. Le dauphin adore les chiens; il en a toute une petite meute; il les embrasse, les caresse, se laisse lécher par eux, joue avec eux. Cavalon est son préféré, il a les honneurs de l'appellation de « premier chien ». Puis, dans l'ordre des affections, vient Isabelle; l'enfant la prend dans son lit et la fait coucher sur ses pieds. Tout bien compté, on en trouve une dizaine d'autres aboyant, traînant autour de lui, gambadant, Oriane, Barbichet, Lionnet, Patelot, Grisette, Patault, Robin, Leonide ou Matelot.

*
* *

Il aime passionnément tout ce qu'il aime. La musique surtout provoque chez lui des ravissements étranges. Il l'entend toujours, avec « transport », dit Héroard. Il demeure hébété, stupide de plaisir. On envoie quelquefois à Saint-Germain la musique de la reine, pour le grand bonheur du dauphin : quatre luths et des voix de petits enfants. Il écoute, l'après-midi entière, avec une joie passionnée. On soupe. Il fait mettre la musique devant lui : « Meté vou là devan moi, joué *mes belles amourettes.* » Héroard observe :

« Il escoute en mangeant avec le même ravissement ; il sembloit immobile ».

Va-t-il chez madame de Frontenac et joue-t-on du clavecin ? Il demeure sans bouger, ne perdant rien, capable d'une attention prolongée et soutenue. Il aime tous les instruments, aussi bien ceux des salons que le modeste flageolet ou le violon usé que de pauvres vagabonds viennent faire entendre, Dieu sait comme, pour quelque menue monnaie d'aumône.

Le soir, chanter est un des moyens d'endormir l'enfant. Sa nourrice entonne. Il l'interrompt : « Doundoun, chanté : *L'amour a quitté lé cieu.* » Elle chante, il s'endort doucement, quelquefois en chantonnant.

***

Le dauphin a l'intelligence avisée et vive.

« Il ne feust jamais veu personne, assure son bon médecin, avoir les cinq sens si exactes, ni le jugement. » Il veut tout savoir « les noms et les raisons des choses ». Il comprend vite et bien. Il n'est surtout pas naïf : rien ne prend des histoires qu'on lui conte. Les plaisanteries ne le laissent point dupe. Si, pour l'empêcher d'aller au bâtiment neuf parce qu'il fait trop chaud, Héroard lui dit que la chaleur est telle qu'une terrasse s'est fondue, il riposte : « Ho cé que vou me le voulé faire crère afin que j'y alle pa ! »

Il a des réparties. De la galerie, il tire la harquebuse sur quelque oiseau qui passe et le manque. L'évêque d'Avranches, présent, s'exclame : « Monsieur, vous avez tué l'oiseau. — Oui, fait l'autre, mais la plume l'emporte ! »

Sa mémoire est excellente. Il se souvient avec précision même de détails assez petits et dont on lui a parlé il y a longtemps.

Au fond, il est sérieux et appliqué. Il a du goût pour les œuvres demandant quelque effort et un effort prolongé, même laborieux, dans le domaine physique, encore, s'entend. « Il aimoit toujours, écrit Héroard, à faire les choses où il y avait de la peine. » C'est le présage de ce que sera le roi de plus tard : administrateur consciencieux et exact, annotant tous les rapports sur la vie des troupes, réglant les minuties des

vivres, des habillements, des soldes et des garnisons, faisant son métier de roi-soldat avec simplicité et zèle.

Il est sincère et franc. « Il avoit cela de particulier de ne dissimuler point ce qu'il ne scavoit point, le confesser franchement et desirer de scavoir ; et ne vouloit dire une chose qui ne fust point, ou une pour une autre. »

Mais voici un singulier contraste entre le père et le fils. Autant le père est libre jusqu'à l'indécence, franc d'allure et de propos, — sans parler des actes, — autant le dauphin recule par un insurmontable dégoût devant tout ce qui représente la moindre infraction à un idéal de tenue étroit et sévère. Son instinct est plus fort que l'éducation — car Dieu sait si tout son monde se gêne autour de lui ! — Il est plus fort que l'amour qu'il a pour son père, son admiration pour lui, que sa passion de l'imiter. Le petit prince rougit au moindre propos osé. Il ne veut pas qu'on lui dise qu'il soit amoureux de qui que ce soit, cela le pique : « Oh non, dite pas cela », riposte-t-il vivement en rougissant avec honte. La duchesse de Rohan prononce : « Monsieur, baisés moy, — je baise poin de femmes, réplique l'enfant avec humeur, je baise que dé filles ». Filles ou femmes, il n'aime pas plus embrasser les unes que les autres. Lorsqu'on veut le contraindre, il rechigne, entre en méchante humeur ou devient rouge d'embarras. Si la fille de madame de Monglat se penche vers lui pour lui parler, en réalité pour l'embrasser, il manifeste sa colère jusqu'à lever la main.

On se divertit dans son entourage à lui dire des choses que nous trouvons aujourd'hui crues. Elles l'étaient sans doute un peu de même dans ce temps-là ; au moins le prince en juge ainsi. Il sait répliquer « fi la vilaine » ! ou « cela n'est pas bien » ! Quand on veut lui faire répéter ces propos, il refuse : « Je le veu pas dire ». Il lui arrive bien cependant de s'oublier parfois, à certaines heures. On rit beaucoup. Il explique, très embarrassé, que c'est un tel ou une telle qui lui a appris l'expression inattendue.

Il est affectueux à l'égard de ceux qui l'aiment bien et le traitent sans brusquerie, « poly, doux, aimable, fort gentil », aumônier et bienfaisant.

S'il rencontre des pauvres, il veut qu'on leur donne de

l'argent; « il s'arreste pour fouiller dans sa gibecière pour en tirer des sols à donner ».

Très souvent il fait délivrer de prison quelque soldat de sa garde qu'on y a mis pour des peccadilles.

Le médecin raconte qu'il a manqué de tomber dans la chambre du dauphin, il y a des trous; il manque des briques au parquet; d'autres sont branlantes, singulier état d'entretien pour le logis où habite le fils aîné du roi de France! L'enfant se met à l'œuvre, enlève, ajuste, bouche : « Moucheu Eroau, vou tumberé pu, j'ay racouté ce trou, j'ai mis un quarreau. En vela un bien juste; cti la été pa bon. »

Madame de Monglat se plaint de coliques. Héroard lui conseille de boire du vin, que cela « y est bon. » — « Mamanga, fait l'enfant, si vou voulé, je vous donerai de mon vin. » — « Monsieur, dit le médecin il fault du vin rouge. » — « J'en ay aussi du vin rouge. » — « Il fault qu'il soit vieil. » — « J'en ay en mon office. Pelé, allé en quéri de mon vin rouge qui sé vieil, pou maman; allé vite, couré. »

Il est serviable. Il sait tenir « ung petit escheveau de fil blanc sur ses deux poignets que Madame de Montglat dévide, advance l'ung puis l'autre, pour s'accommoder à la commodité de Madame de Monglat ».

Aussi est-il aimé, très aimé de ceux qui l'entourent. Tels, comme sa nourrice, l'embrassent éperdument à tout propos, malgré lui. Une fois où les caresses n'en finissent plus, il se prend à chanter : « héla, je ne suis pas morte, vou me baisé to souvent » sans doute un refrain d'air connu du temps.

***

De tous ceux qui l'aiment, nul ne lui témoigne une affection plus vivement cordiale qu'Henri IV. C'est le père que la tradition a consacré, bon enfant, spirituel, plein de cœur et de tendresse « bon papa » dans l'acception la plus bourgeoise du mot.

L'enfant « l'adore » d'un sentiment fait de passion, de respect, de crainte et d'admiration. Il parle tous les jours de lui. Quand quelqu'un est sur le point de partir il lui

dit : « Vous allé à Paris, dites à papa que je suis son serviteu, » Il suffit qu'on prononce le nom du roi pour qu'il obéisse sans murmurer. — « Monsieur, voulez-vous retourner au château neuf? — Non. — Mais papa le veult. — Si papa le veu, je le veu bien. » « Le dict gaiement comme en tout ce qui estoit du roy. » Présent, le roi est obéi avec plus d'empressement encore. On se promène en groupe, en novembre, dans le jardin de Fontainebleau, Henri IV, le dauphin, d'autres. Il fait un vent froid. Madame de Montglat déclare : « Monsieur, il faict froid, allons-nousen. — Je ne veu pas », répond sèchement le petit prince. Le roi, qui l'a entendu, reprend vivement : « Et si je veulx? — Je le veu bien », fait l'enfant promptement et gaiement.

Dès qu'on annonce l'arrivée de Henri IV à Saint-Germain, ce sont des joies et des gambades sans nombre. Le dauphin court au devant de lui, « lui saute au col », le couvre de baisers, rendus d'ailleurs avec abondance, voudrait ne jamais le quitter. Mais le roi s'installe au bâtiment neuf, et on lui amène son fils aux heures prescrites. Ces heures sont des fêtes; le roi s'amuse avec l'enfant, le fait manger à sa table, le taquine; l'enfant, qui ne supporterait de personne ces petites méchancetés, se mord les lèvres pour ne pas pleurer et ne dit rien. Une fois seulement il éclate en sanglots : le roi lui soutient qu'il est vilain et non pas gentilhomme. Il fallut l'emporter et Henri IV avoua être fâché de son mot.

Les plaisanteries du père ne sont pas toujours raffinées; « Mon fils vous êtes ung petit veau — E vous aussi, papa. » L'enfant est convaincu qu'il est de même essence que le roi. — « Je suis un toreau, reprend le vert galant. — E maman? » interroge le petit bonhomme. Il n'eut pas de réponse.

Quand on lui demande où il aime le mieux être, Paris, Fontainebleau, Saint-Germain, il répond : « Où est papa ». Un jour le roi vient jaser dans la chambre et rire avec l'enfant; mais il est visiblement fatigué; ses yeux battent, la conversation languit, le regard se voile : « Mon fils, dit-il, voulés-vous bien que je me couche sur votre lict? — Oui, papa », fait vivement le dauphin et le voilà qui se dirige vers le grand

lit à courtine écartant de la main les gens qui sont là ! « Gare, gare, place » ; il conduit le roi et, après que celui-ci est couché, tire les rideaux soigneusement, fait « chut » pour qu'on ne trouble pas le repos de « papa ».

Son père le fait à la première heure appeler au château neuf. Lorsque la goutte l'oblige à garder le lit, sa fantaisie est de faire coucher son fils tout nu près de lui pour jouer. Nous passons des détails qui témoignent chez le meilleur, le plus charmant et le plus sympathique des anciens rois une surprenante absence de tact dans ses gestes et propos.

Les départs du père sont les gros chagrins de la vie de l'enfant. Lorsque le roi lui dit adieu, l'embrassant mille et mille fois, le pauvre petit dauphin est tout interdit d'émotion et pâle; il éclate dès qu'après le mot jeté au cocher : « Touchez, carrossier ! » la lourde voiture royale roule et disparaît.

Les relations du fils et de la mère sont bien différentes ! Marie de Médicis apparaît dans le journal d'Héroard froide, sèche, avec je ne sais quoi d'altier, d'indifférent et de dédaigneux. Elle passe à Saint-Germain de loin en loin comme une ombre glacée, s'abaissant à peine sur ses enfants pour les baiser au front, l'œil distrait, le cœur absent, ne s'informant de rien, parlant à peine.

Ses enfants ne l'aiment pas, ils la respectent et la craignent. Le dauphin redoute l'air imposant de sa mère, son autorité qu'elle fait sentir d'un ton cassant et sans réplique ; il la voit venir sans plaisir et la quitte sans regrets. En mai 1606, il va passer huit jours à Paris, le roi étant au siège de Sedan. La reine lui demande s'il n'est pas plus aise de s'en retourner à Saint-Germain que de demeurer auprès d'elle. « Oui », fait l'enfant froidement et il lui dit adieu.

Marie de Médicis ne sait pas se faire aimer du dauphin parce qu'elle ne sait pas aimer. Un jour viendra où la pauvre femme, se mêlant de troubler l'État de ses intrigues égoïstes et brouillonnes, trouvera, dans le fils qu'elle n'a pas su s'attacher, un maître respectueux mais inflexible.

L'affection du dauphin pour la petite sœur, Madame, est gentille, câline, se nuance de protection. Il aime à la regarder, Il la prend par le menton, l'embrasse sur la bouche, la con-

temple. Il veut qu'on la lui apporte dans son lit le matin. Sitôt qu'il la sait éveillée, il veut l'avoir « Tené, vela sa place. » Il se recule; il lui tarde qu'on la lui apporte : « Elle a bien long tems ! » La voilà ! « il s'en allègre, la faict mettre doulcement à son costé, la baise doulcement, craint de la blesser, observe toutes ses actions : « Voié, voié, a veu palé; a me regarde ».

Une fois on décide que Madame ira dîner dans sa chambre parce qu'elle s'est trouvée un peu mal. Il la prend doucement par la main; « Vené, Madame, allon en vote chambe pou vou faire dîné. C'est ma petite femme... » Il lui sert de gentilhomme servant, met la serviète sur l'espaule, faict les essais des viandes, mange le bout des essais, change les assiettes, va quérir à boire, faict les cérémonies et toutes les fonctions fort gentillement d'un gentilhomme servant, sans en faillir d'une. Surtout il se plaist à donner à boire, en presse Madame : — Madame, voulé pa boire un peti? »

Au fond la pauvre fillette a un peu peur de ce grand frère; elle tremble près de lui; elle le sait par ailleurs assez volontaire, et, lorsque l'humeur se manifeste, elle se tait et de grosses larmes coulent sur ses joues. Quand on veut la retirer alors du lit, on raconte au dauphin qu'il est tout à fait nécessaire de l'enlever, qu'elle va s'y oublier et on dit les choses toutes crues.

Gaston, le futur duc d'Orléans, celui dont la conduite sera pour Louis XIII le sujet de ses plus exaspérants ennuis, n'est pas encore né; mais il va naître et le sentiment du prince avant sa naissance est curieux.

Je lui ay demandé, écrit Héroard, s'il aimeroit bien son frère que maman lui fairoit.

— Oui.

— Monsieur, où le logerés-vous?

— A la chambre où j'été logé. I couchera avec moy.

— Il le faudra bien aimer, ce sera votre bon frère et serviteur.

— Ho non ! mon frère.

— Il vous appellera Monsieur.

— Ho non !

— Monsieur, comment donc?

— Mon frère.

— Il vous appellera Monsieur mon frère?
— Ho non! Mon frère.
— Vous serés son petit maistre et papa est le grand.
— Ho non! papa sera son maite et je seré son frère.

« Jamais, achève le médecin, il ne voulut parler autrement. »

L'intelligence médiocre et le lamentable caractère de ce frère devaient bien faire revenir Louis XIII de ces bonnes dispositions premières.

Des personnes de service, de la suite ou de l'entourage, c'est certainement la nourrice « Doundoun » qui est la plus affectionnée. Il prend sa nourrice, « l'accolle »:

« — Je vous aime bien, ma fole Doundoun, je pance que je suis fou de vou, je sui fou de vou. »

Il lui répète le refrain de quelque chanson connue du moment :

« Baise-moi belle,
« Cependant nous avons loisi! »

Quant à madame de Montglat, sa gouvernante, elle a de bonnes intentions et des principes sur l'éducation. Les applications en sont d'un effet médiocre. Apparemment, pour lui former le caractère, elle a pris le système de le contredire toujours. Il y a des moments où il regimbe; il désire un objet qu'elle lui refuse; il la flatte, : « Hé, mamanga! » Elle persiste. Alors furieux : « Fi la vilaine! Qu'elle é laide, é n'a que deux dents! »

Jean Héroard est très aimé. Lorsqu'il part en voyage, l'enfant le voit s'en aller avec regret; son retour est grand sujet de joie. Le dauphin lui saute au cou, l'embrasse plusieurs fois avec transport. « Je le faisais voire, écrit le médecin, à ung homme que l'on m'avoit envoié de Montpellier. Je lui demande (au dauphin) s'il luy plaisoit pas de luy commander quelque chose en Languedoc. »

— E y allé vous? fait l'enfant.
— Oui, Monsieur, s'il vous plaist.
— Hoo, non! je veu pas. Quand reviendé vou?
— Monsieur, après Pasques.

— Hoo ! c'é bien lon temps ; je veu pa que vou y allé ; je veu pas que vous bougié d'aupé de moi.

« Il estoit sur le poinct de pleurer si j'eusse encore pressé de m'en aller, m'aiant dict les dernières paroles à voix tremblante. »

***

Le Dauphin est donc charmant, tendre, affectueux, dévoué ou attentionné. Il est bien enfant ; il a les grâces du premier âge et la sensibilité aimante ; mais, en même temps, il a le sentiment de ce qu'il est et de ce qu'il sera ; il sait qu'il est fils de roi et qu'il sera roi. Chez cet enfant de six ans, l'instinct de volonté, d'autorité et le ton de commandement impérieux sont à souhait.

Il est assis à table. Madame lui dit :

— Monsieur, ostés vos gants.

Il se retourne :

— Comment? Vous palé ainsi à moy? Oté vou de là, allé vous caché !

On veut lui faire manger quelque chose qu'il refuse. On insiste. Il s'impatiente. On fait mine de contraindre. Il s'emporte et frappe :

— Monsieur, pourquoi me frapés vous?

— Pour ce que j'en ai la puissance !

— Monsieur, qui vous l'a donnée?

— C'è papa.

Il ordonne à l'un, à l'autre, de faire ceci ou cela. Si on n'obéit pas, il dit sèchement et durement :

— Ho ! Il le vou fau dire quate foi?

On joue avec des soldats du corps de garde qui, à la fin de la scène, vont à M. le chevalier — le fils de Gabrielle — comme s'il était le personnage le plus important. Le dauphin fronce le sourcil :

— Non, non ! réclame-t-il, il fau veni à moy ; c'è moi qui sui le maite !

Il a défendu à ce même frère de regarder dans un livre. Le chevalier ne tient pas compte de l'ordre et regarde. Le dauphin, hors de lui, court au chevalier, le frappe :

— Ha! vous lisé? je vous fairai tenché la tête!

Madame de Monglat le tance vivement :

— Mai, mamanga, fait l'enfant, je li avé commandé troa fois d'y regardé pas!

Le chevalier appelle l'apothicaire « Guérin », tout court :

— Houai, fait le dauphin, pourquoy l'appelé vous Guérin? c'è moi qui l'appelle ainsi. Appelé le moucheu Guérin.

Madame de Monglat intervient pour justifier le droit que prend le petit de traiter familièrement le monde :

— Il est fils du roi, fait-elle.

— E bien, mais il n'est pas fi de maman!

Ce futur Louis XIII qui, trente-cinq ans plus tard, résistera des semaines durant aux sollicitations de la noblesse de France et voudra l'exécution de Montmorency, se révèle presque, dans cette scène enfantine où le page Bompard, ayant commis une légère faute, le dauphin veut qu'il soit fouetté. On lui demande de pardonner; il refuse. On insiste, en faisant valoir des raisons :

— Non!

Différentes personnes s'en mêlent. Il tient bon inexorablement. Petite Madame, effrayée de la scène, se met à pleurer :

— Monsieur, lui dit-on, voilà Madame qui pleure, pardonnés à Bompard!

— Non!

« Il n'y avoit point de moien. »

— Monsieur, lui dit-on, donnés le donc à Madame.

— Oui, allè sévi Madame, je veu pu que vous me sévié.

— Eh bien, Monsieur, il sera maintenant à Madame; il ne portera plus vos couleurs, il portera celles de Madame.

L'enfant se lève, se retourne vers qui parle de la sorte et le soufflette.

Il a le verbe sec et impérieux. Héroard relève « l'action de maistre » avec laquelle, un jour où l'aumonier disait les grâces après un repas, d'une voix trop basse pour être entendu, le dauphin lui fait :

— Je ne scai ce que vous me dite, vou palé ba; vené icy aupé de moi.

Et il faut obéir, car « il est prompt et veult être promptement obéy ». S'il ne l'est pas, ce sont des colères; s'il sent

qu'on se moque de lui ou qu'on méprise sa volonté, ce sont des fureurs.

Il a de telles colères, si surprenantes par leur durée, leur forme et leur caractère, que nous sommes, à n'en pas douter, en présence d'un cas pathologique. Cet enfant que nous avons vu si aimable et si bon, devient, dans les crises, intolérable et presque odieux.

Un médecin moderne, le docteur Guillon, a cherché à diagnostiquer le mal dont mourut Louis XIII. Tous documents consultés, il a cru pouvoir prononcer que le prince eut une affection dominante, la gastro-entérite chronique; que cette entérite donna naissance plus tard à une tuberculose générale, laquelle attaqua les intestins, puis les poumons; finalement, en 1643, une péritonite aiguë par perforation, résultat des ulcérations tuberculeuses des intestins, aurait achevé d'emporter un corps misérable qui avait souffert toute sa vie. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce diagnostic, nous constatons que, chez l'enfant, les phénomènes suivants se produisent : à un moment donné, l'humeur devient sombre, irritable, nerveuse; il souffre; il traîne plusieurs jours sans entrain, le teint blême. Peu à peu les douleurs de ventre deviennent aiguës, et, l'irritabilité s'accroît jusqu'à l'extrême. Puis brusquement un dégagement violent se produit et le malade est guéri. Héroard écrit, à la date du 29 mai 1605 : « Son ventre se souloit lascher ainsi après quelques jours de fascheuses humeurs, de sorte qu'il sembloit que s'en fust la cause, car après il devenait plus doux et traitable, se trouvant totalement changé. » Le dauphin dit, lorsque la crise le prend, qu'il a mal au cœur.

Avec le temps, la fréquence de ces crises s'accroît, et, si nous avions à suivre le développement de la personnalité de Louis XIII, nous aurions à expliquer comment la maladie a peu à peu assombri l'enfant gai et jovial, l'a fait replier sur lui-même, sur ce corps en souffrance perpétuelle, comment il est devenu taciturne, froid, renfermé, tout en gardant la volonté, le sentiment de l'autorité et le respect de la chose royale.

On ne comprend rien autour du prince à ces crises. On les attribue à un mauvais caractère. On dit qu'il est opiniâtre.

On ne voit pas assez qu'il est un malade à soigner. Et pourtant, lorsque les crises sont passées, le pauvre enfant a conscience qu'il a été détestable. Il demande pardon.

— Je ne serai plus opiniâte, mamanga, padonné-moi !

S'il ne veut pas boire du bouillon, on lui raconte que ce serait le moyen d'avaler sa colère, et le malheureux garçon a tellement souci de se modifier que, malgré son scepticisme avisé, il boit. Après quelque scène, revenu à lui, il ne veut pas qu'on lui parle de ce qu'il a dit ou fait, il en a honte ; il pleure. Quelquefois on lui conseille de dire son A B C D pour se calmer. Il le dit. Il le dit, le cas échéant, spontanément. Il fait réellement des efforts. Quand quelqu'un va à Paris, il recommande : « Vous direz à papa que je ne suis pas opiniâte. » Mais les humeurs le reprennent. De nouveau, il se fâche pour des riens, malmenant tout le monde, entre autres sa petite sœur qu'il secoue à la terrifier. Il frappe et soufflette. Il dit des choses dures : « Fi la vilaine ! fi, la laide ! » Il invective la femme de chambre : « Fi, la fille de village, fi, la fille de village ! vilaine ! » « Soté, soté d'icy, meté l'en pison, meté l'en pison. » Il lui arrive de dire « Je vous ferai trancher la tête » — « Je vous ferai couper le cou ! » Si l'on songe que, plus tard, c'est lui qui voudra toutes les exécutions que l'on attribue au cardinal de Richelieu ; qu'il sera sans pitié ; qu'homme fait et roi il aura ces mêmes phrases sur les lèvres, accompagnées d'effet, on se prend à trouver à ces expressions un autre sens que celui de mots d'enfants sans portée.

Il menace d'être cruel. Il dit à madame de Monglat :

— Maman ga, envoié quéri ce petit trou — madame qui est à féfé chevalier et je li donnerai cet homme qui bat sa femme par la tête.
— Monsieur, dites donc s'il vous plaist !
— Je veu pa dire si vou plai !
— Vous ne l'aurez donc pas.
— Envoié le quéri, autemen je le diray pa.
— Dictes le devant.
— Quand je l'auray, je le diray.
— Non, vous ne l'aurés pas que vous ne l'aiés dict.
— Je vous batrai !
— Monsieur, et je vous fouеteray !
— Je vous tuerai !

— Et je vous foueteray très bien !
— Et je vous tuerai moy !

Il a des inventions de supplice ; il dit à quelqu'un :
— A vela, si vous êtes opiniate, je vou metrai de ce clou à la tête !
Ou encore :
— Je vien de la guerre — un jeu avec ses frères et ses petits camarades — j'ai tué un espagnol et le compagnon sageant — (sergent, c'est M. le chevalier) — j'y a donné un gran cou d'épieu dans le vente.
Il dit à un autre :
— Hoo, j'ai bandé tout à fait ma harquebuse, je vou tirerai dans l'œi !
Et, en un accès de colère contre le page Bompar, il lui détache un grand coup de pique dans la gorge, le manque. Madame de Ventelet veut le reprendre. Il se retourne contre elle :
— Je vous batrai, je vous tuerai, vilaine !
Il veut la frapper de la pique. Elle pare le coup. Il lui prend alors la main pour la mordre. Et à madame de Montglat un autre jour il crie :
— Je vous tuerai de mon couteau par la gorge, je vous pecerai la main !

***

Pauvre petit dauphin, travaillé par des contradictions de nature, que l'éducation ne sait pas corriger, bientôt sa mère sera la maîtresse de ses destinées ; il ne trouvera chez elle qu'indifférence blessante, égoïsme odieux, puis agitation vaine ou criminelle. Né réservé et contenu, pudique, le milieu libre et désordonné où il vivra offensera tous ses goûts. Il ne trouvera personne près de lui pour le comprendre : mère, femme, frère, amis, favoris, il ne verra qu'intérêts personnels, ambitions froides, trahisons ou sarcasmes, et il en aura le haut-le-cœur, un dégoût de tout et de tous. Malade, obligé de se faire aider pour gouverner l'État, ayant la bonne fortune de rencontrer le plus parfait génie politique

que le royaume ait vu, l'appréciant, le gardant, il se verra accusé d'être son jouet — dans le moment même où, procédé voulu ou non voulu, Richelieu ne sait pas le matin s'il ne sera pas en disgrâce le soir. Roi de volonté froide, d'énergie appliquée et de fermeté inexorable, il décidera la plupart des rigueurs de son règne, et la robe du cardinal emportant tout le rouge du sang, Louis XIII passera pour un roi débile auquel le ministre tout-puissant a dicté ses vengeances. Prince actif, laborieux, annotant toutes les dépêches, faisant le détail de toutes les troupes, donnant son sentiment sur chaque chose, montant à cheval, guerroyant courageusement sans crainte des fatigues comme pas un des Bourbons après son père, il sera jugé un homme médiocre et plat, sans valeur, à peine roi, à peine un homme, incolore symbole, ou, comme dit le poète : « pâle lanterne dont l'Éminence est le flambeau ». Héroard raconte que, parfois, le petit dauphin, abandonnant son monde, se retirait à l'écart, immobile et mélancolique. Il pressentait peut-être les tristesses et les bizarreries de sa vie !

LOUIS BATIFFOL.

LA PHILOSOPHIE

D'UN

ÉLEVEUR D'ABEILLES

Maurice Maeterlinck, qui fut jadis le maladif et tourmenté poète de *Serres chaudes*, et qui interposait entre la réalité toute simple et lui-même la fantasmagorie d'un rêve étrange, est revenu, comme à la seule vérité, à la contemplation directe de « ce qui est ». Cet écrivain très subtil, dont l'imagination semblait hantée de singulières et déraisonnables visions, a trouvé pour son âme le repos et la sagesse. Des « Serres chaudes », emplies d'odeurs lourdes et d'aromes entêtants, il s'est évadé.

Dans la fraîcheur de l'air et dans la saine tranquillité de la Nature retrouvée, le voici maintenant éleveur d'abeilles. Il observe avec patience les industrieuses bestioles, étudie dans les livres techniques la science de l'apiculteur, et contrôle les dires des naturalistes. Il a fait des découvertes et inventé des procédés ingénieux d'expérimentation.

N'est-ce pas une chose touchante, cet intérêt nouveau qu'il prend à ces tout petits êtres, si pratiques, sans cesse occupés à leur besogne? Il les épie, il les saisit dans l'émotion de leur menue activité, et les admire. Ils sont, pour lui, « l'âme de l'été, l'horloge des minutes d'abondance..., la voix la plus intime des bonnes heures naturelles », et il

aime surtout ces humbles travailleuses d'être avisées, sages et point chimériques.

Mais il ne lui suffit pas d'enregistrer avec méthode les particularités qu'il constate, ni de s'enchanter en poète du vol prodigieux des essaims [1]. Il est encore un philosophe et le spectacle de la ruche l'incite à de justes méditations sur la vie, la destinée et le rapport qu'il y a entre toutes les choses du monde. Car, dans la ruche, il voit en raccourci l'aventure humaine : n'y trouve-t-il pas l'esprit et la matière, l'espèce et l'individu, l'évolution et la permanence, la vie et la mort, et, en somme, intégralement, « l'idée secrète de la Nature »? Un petit fait, aperçu, d'une façon distincte, dans l'ensemble de ce qui est, contribue à éclaircir le problème de notre situation ici-bas et ainsi nous invite à nous tenir en harmonie avec la réalité de jour en jour mieux comprise.

Cet amour de la réalité qui anime l'auteur de *la Vie des Abeilles*, peut étonner de la part d'un poète auquel on croyait plus de goût pour l'artificiel. Mais on se tromperait en voyant là un frappant contraste, une brusque transformation des idées de Maeterlinck. La philosophie de cet éleveur d'abeilles s'est, au contraire, développée, enrichie, épanouie peu à peu. Elle est variée dans ses applications et logique dans son progrès. Elle se rattache tout entière à cette essentielle question : Quelle doit être notre attitude en face du mystère?... En d'autres termes, c'est le débat du positivisme et du mysticisme que voici repris de nouveau. Maeterlinck en indique une solution d'autant plus digne d'intérêt qu'il en tire toute une esthétique, — celle même de son art, si intelligent, si profond et si beau.

***

Et torpenti multa relinquitur miseria... Cette phrase de l'*Imitation* sert d'épigraphe aux *Serres chaudes*, et c'est, en effet, la misère de l'âme en torpeur qu'expriment ces poèmes.

Isolée de tout, elle s'étiole dans la serre chaude où, craintive, elle s'est confinée. Un ennui morne est épars dans l'atmosphère, comme un fade parfum. Une lassitude infinie...

1. Voir la *Revue* du 15 mars 1901.

On dirait le sommeil, mais le sommeil sans repos des fiévreux, hanté de rêves brûlants. Cette âme est malade et se meurt. Un souhait lui vient parfois, d'un peu d'air :

> Mon Dieu, mon Dieu! quand aurons-nous la pluie,
> Et la neige et le vent dans la serre!...

Ce ne sont que de courtes et vaines velléités et, comme trop faible, à présent, pour la vie, elle s'enferme dans sa douloureuse pensée, « analogue aux songes des morts ». De singulières visions l'hallucinent, d'une coloration pâle et morne: le bleu de la lune, la verdure variée des feuillages et l'incarnat même des roses se ternissent et s'adoucissent à travers le vitrage, aux glauques reflets, de la serre. Et, dans ce jeu sans fin des nuances, apparaissent, un peu vagues d'abord, mais plus précises à mesure que s'en prolonge l'impression, des images étranges : c'est le départ, vers l'étang sans soleil, des paons blancs de l'ennui, nonchalants et indolents à jamais, — et c'est encore, sous la cloche de cristal bleu où s'immobilisent définitivement des plantes lasses, palmes lentes et nénuphars, l'ascension superbe et gracile d'un lis.

L'âme enclose n'assiste pas avec indifférence à l'étonnant spectacle que sa fièvre lui suscite. A cette fantasmagorie mêlant sa pensée, elle aperçoit entre l'une et l'autre de bizarres analogies et son cauchemar lui semble contenir d'obscures allusions à des réalités qu'elle conçoit. Ainsi naissent de troublantes allégories auxquelles elle s'amuse, et qui l'inquiètent, et qu'elle perfectionne avec une maladive subtilité. Au milieu d'une plaine, parmi les feuilles effeuillées, voici, dans leurs diverses poses emblématiques, les chiens jaunes des péchés, les hyènes louches des haines et, calmes, les lions de l'amour, couchés, et devant ces bêtes dangereuses défilent, une à une, les brebis des tentations... Ou bien le poète devine, derrière les vitres épaisses qui la déforment, la vie, la vie vraie d'où il s'est enfui. Lointaines, et cependant d'une effrayante acuité, ces images l'étonnent par leur tumultueux désordre. On dirait que les choses ne sont plus à leur place ; le spectacle est si singulier qu'on ne sait plus s'il est réel ou purement chimérique, et, sans pouvoir décider si

quelque mirage le dupe ou si l'intensité de la fièvre le rend plus clairvoyant, le poète s'abandonne au merveilleux prestige.

Ridicule, douloureuse et tragique, la vie! Car, voyez... Une princesse meurt de faim, un matelot s'ennuie dans un désert, des oiseaux de nuit se posent sur des lis, des postillons font claquer leur fouet dans la cour de l'hospice où un chasseur d'élans est devenu infirmier... Effroi! les roseaux verts des berges sont en flammes, et la forêt est pleine de blessés; on empoisonne quelqu'un dans un jardin. Et cependant, toutes voiles dehors, les goélettes languissent dans le canal!... Les images se succèdent, se remplacent ou s'accumulent, diverses et contradictoires dans leur bizarrerie, mais évocatrices toutes ensemble de l'incohérence de la vie.

Le contraste est tel entre ces poèmes tourmentés et la saine sagesse de *la Vie des Abeilles*, qu'on est tenté de ne considérer les *Serres chaudes* que comme le témoignage curieux de la souffrance où fut cette âme avant d'avoir acquis sa doctrine. Mais cette souffrance, en outre, est l'origine même de la philosophie de Maeterlinck. L'espèce de déformation qui se produisait, lorsque le poète intercalait entre les choses et lui les vitres des « serres chaudes », l'a déshabitué de cette vision familière du monde que nous donne l'existence quotidienne. Quoi qu'il en soit de « ce qui est », la qualité que nous en devons toujours percevoir, c'est l'étrangeté, — et il y a plus de justesse dans cette hallucination qui nous offre le monde comme une insoluble énigme que dans la paisible contemplation où se plaisent ceux qu'une lente accoutumance a dénués d'étonnement.

*
* *

L'étonnement, en effet, convient à qui considère le Cosmos, essentiellement mystérieux. Il serait excellent qu'une connaissance parfaite nous permît d'en pénétrer le secret profond; mais l'erreur consiste à ne pas tenir compte de l'ignorance où l'on est et à traiter la vie avec désinvolture. Il convient plutôt de la considérer avec une sorte d'admiration épouvantée... Telle est précisément l'idée qu'illustre le drame de *la Princesse Maleine*.

Le scénario de *la Princesse Maleine* est riche en événements considérables. Grande fête au château du vieux roi Marcellus pour les fiançailles de sa fille, la princesse Maleine, avec le prince Hjalmar, fils du roi Hjalmar. Tout à coup, cris, tumulte. Le roi Hjalmar sort du château. Une sauvage colère l'exalte, dont la cause est obscure, mais dont la conséquence sera une guerre dévastatrice... Maleine ne veut point renoncer à l'amour d'Hjalmar. Et quant à celui-ci, on le fiance à Uglyane, fille de la reine Anne qui, venue à la cour du roi Hjalmar, n'a pas tardé à subjuguer ce vieil homme... Maleine, avec sa fidèle nourrice, s'est échappée d'une tour où on l'avait emprisonnée. Elle est arrivée au château d'Hjalmar et, dissimulant sa qualité, s'est fait choisir comme suivante d'Uglyane. Or, à la place d'Uglyane, ingénieusement, elle a, dans le parc du château, un rendez-vous, au clair de lune, avec le prince Hjalmar. Hjalmar, dès lors, repousse Uglyane et déclare son amour de Maleine enfin retrouvée... Les jours passent. Maleine dépérit. On la suppose en proie à quelque mal causé par la pestilence des marais. Tout simplement, elle a été empoisonnée par l'abominable reine Anne, dont elle contrarie les projets ambitieux. Mais le poison n'agit pas vite. La reine s'impatiente et, avec le vieux Hjalmar, presque imbécile et qu'elle ensorcelle, étrangle la princesse Maleine, et le drame se termine par une grande tuerie...

Tous ces événements n'ont, d'ailleurs, qu'un intérêt secondaire, de même que la signification d'une existence ne réside pas dans les faits qui la composent, mais dans le sentiment avec lequel les envisage une conscience humaine. Et si, dans ce drame, Maeterlinck a ainsi multiplié les inventions tragiques, c'est afin de mettre ses personnages dans une situation telle que leurs nerfs tendus et leur esprit surexcité fussent plus sensibles à l'émouvante impression de la vie. Cette Maleine, princesse gracieuse, dans ces catastrophes qui bouleversent des royaumes, se manifeste, comme une extraordinairement énergique petite âme, indomptable en son acharnement à sauver de tous périls son amour, — mais que la destinée terrassera. Elle est un être dans l'attente de sa destinée.

Aux aguets du malheur, l'intelligence saisit plus intensé-

ment les choses qui l'entourent et qui, soudain, comme vivifiées par cette pensée inquiète, éparse aux environs d'elle-même, s'animent et semblent des signes mystérieux du destin... La peur de Maleine évoque auprès d'elle mille objets d'effroi, et les meubles craquent, et Pluton, le chien noir, tremble sinistrement, et l'on dirait que les rideaux du lit palpitent et qu'une ombre les soulève, et qu'au fond de l'alcôve le crucifix se balance.

Maeterlinck ne recourt jamais, pour produire de tels effets, à du merveilleux, — à des féeries, à des fantômes, par exemple; mais il a toujours soin d'expliquer par des causes naturelles les faits qui, pour ses personnages, prendront un sens particulier. De bizarres frôlements se font entendre à la porte de Maleine : c'est le chien noir qui gratte avec ses griffes. Et puis, contre la porte de Maleine encore, retentissent des coups sourds : c'est le petit Allan qui, jouant à la balle, la fait rebondir sur le battant. Et ce cyprès qui semble au vieux Hjalmar « lui faire des signes » est un arbre comme tous les arbres, où passe le vent. Et cet obscur remuement sous terre, « c'est une taupe, une pauvre petite taupe qui travaille ».

Ces âmes alarmées, avec leur tremblante susceptibilité, ne sont-elles pas celles qui voient le mieux et qui devinent? Elles ont le pressentiment du mystère authentique, que les autres ignorent. L'inquiétude de Maleine est plus sagace que la sécurité d'Uglyane...

Quand les meurtriers viennent tuer Maleine, un lis posé sur la fenêtre tombe et se brise. Quand ils accomplissaient leur crime, on a vu s'agiter et choir lourdement la grande croix de l'église. Et quand a expiré l'innocente victime, les cygnes s'envolèrent, sauf un qui, brusquement, est mort... Ce ne sont pas là des miracles, mais de singulières concomitances. Ce ne sont point là non plus des symboles, mais des incidents quelconques dans lesquels les personnages du drame croient pressentir des symboles. Hjalmar, le soir, près de la fontaine, pour chasser les hiboux, leur lance de la terre, — et il s'effraye : « Voilà que j'ai des mains de fossoyeur, à présent. » Et Maleine s'effraye aussi : « Oh ! vous avez jeté de la terre sur moi ! » Troublés, ils épient dans tout le spectacle

qui les environne des significations énigmatiques et dans les objets même soupçonnent des intentions : « C'est à certains moments seulement, et lorsqu'on les regarde, que les choses se tiennent tranquilles comme des enfants sages et ne semblent pas étranges et bizarres ; mais dès qu'on leur tourne le dos, elles vous font des grimaces et vous jouent de mauvais tours. »

Sous la menace perpétuellement sentie de calamités, ces âmes s'embellissent. Dans la nature, qu'elles ont comme divinisée, elles vivent plus attentives et recueillies. Suivant les changements que l'heure apporte à la mobile physionomie des paysages, elles deviennent diversement pensives, car, de même qu'elles éveillent un rêve dans la nature, la nature aussi les nuance selon sa fantaisie, et cet échange se fait ainsi parmi l'atmosphère mystérieuse où baigne tout le réel... « Je veux la voir enfin en présence du soir... Je veux voir si la nuit la fera réfléchir. Est-ce qu'elle aurait un peu de silence dans le cœur ?... Mais vous êtes étrangement belle... Il y a quelque chose autour de vous, ce soir... »

***

Tout cela est un peu épars, dans *la Princesse Maleine*, et quelquefois indécis encore. Mais cette philosophie ne tarda pas à se préciser et nous en avons la somme dans ce pénétrant et délicieux ouvrage, *le Trésor des Humbles*. C'est un recueil de délicates études, qui parut en 1896, mais dont quelques chapitres sont bien antérieurs à cette date. Il exprime avec clarté les idées de Maeterlinck pendant cette période qui va de *la Princesse Maleine* à *Aglavaine et Sélysette* et qui est marquée par les *Aveugles*, les *Sept Princesses*, *Pelléas et Mélisande* et les *Trois Petits Drames*.

Ce livre est une affirmation formelle du mysticisme : « toute certitude est en lui seul. » Et même « les vérités mystiques ont sur les vérités ordinaires un privilège étrange : elles ne peuvent ni vieillir ni mourir ».

Maeterlinck note, dans les idées contemporaines, une recrudescence du mysticisme. Il semble qu'on ne veuille plus se contenter des expériences auxquelles se prêtent les manifestations extérieures de la substance ; le positivisme se trouve

restreint à la portion congrue, — ou plutôt il se modifie et s'adapte à des exigences nouvelles. Des phénomènes nouveaux sont observés : magnétisme, télépathie, lévitation, propriétés de la matière radiante, etc. On peut dire, sans doute, que ces phénomènes, hier insoupçonnés, sont traités aujourd'hui suivant les méthodes rationnelles et qu'ils sont désormais entrés dans le domaine de nos connaissances positives ; mais, surgissant soudain de l'inconnu, ils ont eu cet effet de nous rappeler qu'il y a encore de l'inconnu autour de nous, — vérité toute simple, quand on y songe, évidente, seulement qu'on a trop de propension à oublier. Par un intime besoin de tranquillité, l'esprit humain souhaite de fuir toute évocation du mystère, et, grâce au peu d'ampleur de sa vision, il s'installe avec sécurité dans son petit coin sans rien découvrir d'inquiétant au delà. Pour l'apaiser encore, on lui dit que la science est faite, ou que, du moins, elle le sera bientôt, car on y travaille avec diligence... Mais quand surviennent, un beau jour, des problèmes imprévus, il s'émeut. Il se préoccupe de l'Inconnaissable. De ce fait même, sa représentation du monde est changée. Et c'est ainsi que les découvertes récentes de l'hypnotisme ont « ébranlé les sciences officielles » et bouleversé les croyances positivistes.

Cette transformation que les idées contemporaines ont subie, Maeterlinck la caractérise comme un « *réveil de l'âme* ». « Il est certain, dit-il, que le domaine de l'âme s'étend chaque jour plus... On dirait que nous approchons d'une période spirituelle. » Cela se manifeste dans les différents ordres de l'activité et de la pensée, dans l'art, « et l'on trouve partout, à côté des traces de la vie ordinaire, les traces ondoyantes d'une autre vie qu'on ne s'explique pas... L'âme est bien plus près de notre être visible et prend à tous nos actes une part bien plus grande qu'il y a deux ou trois siècles » ; elle s'approche davantage « de la surface de la vie ».

Des considérations de ce genre établissent la nécessité d'une psychologie qui ne rende plus compte uniquement de notre « âme humaine, inclinée aux humbles besognes de la pensée », mais aussi de notre « âme divine », dont le sourire « nous fait entrevoir tout ce qu'il y a par delà la pensée ». La psychologie ordinaire, — laquelle « a usurpé le beau nom

de Psyché, puisqu'en réalité elle ne s'inquiète que des phénomènes spirituels les plus étroitement liés à la matière », — est tout à fait rudimentaire. Elle n'atteint qu'un petit nombre de phénomènes, les moins importants, et c'est à tort qu'elle veut reconstituer, avec ces éléments incomplets, le véritable visage de l'âme.

Or, l'âme vraie est différente des superficielles agitations que les observateurs classiques dépeignent comme sa vie propre. « Nous possédons un *moi* plus profond et plus inépuisable que le *moi* des passions et de la raison pure... Ces choses peuvent plaire un instant comme des fleurs détachées de leur tige. Mais notre vie réelle et invariable se passe à mille lieues de l'amour et à cent mille lieues de l'orgueil. » Ainsi, nous ne vivons qu'en notre *moi* transcendantal, lequel ne se révèle pas dans nos paroles et nos gestes. C'est à lui qu'une juste psychologie doit s'attaquer, et elle doit tenir compte de « la *présence extraordinaire* de notre âme ».

Maeterlinck est ici parfaitement d'accord avec les savants autant qu'avec les philosophes contemporains. Les recherches des uns et les théories des autres tendent à faire plus de place, dans la vie de l'esprit, à l'Inconscient. L'ancienne psychologie des « idées claires et distinctes » est abolie. Il ne paraît pas suffisant d'admettre qu'un certain nombre de phénomènes échappent aux prises de la conscience ; on considérerait plutôt l'Inconscient comme le fond même de l'âme et son essence intime où s'élabore toute sa véritable activité... « Il y a ainsi une part de la vie, — et c'est la meilleure, la plus pure et la plus grande, — qui ne se mêle pas à la vie ordinaire. »

Aussi les êtres les plus simples sont-ils généralement les plus proches de la vérité. Docile à l'inspiration immédiate de leur âme profonde, leur spontanéité est préférable aux raisonnements élémentaires des orgueilleux. Grâce à leur émotivité singulière, les femmes semblent avoir « avec les puissances primitives des rapports qui nous sont interdits... Elles savent des choses que nous ne savons pas... » On dirait qu'il y a une entente fraternelle entre elles et les événements, tant elles ont d'aisance à prévoir les destinées. Et c'est par elles que, malgré les envahissements de la raison discursive, s'est conservé sur terre le « sens mystique ».

Les idées, qui sont dans l'âme inconsciente à l'état de pureté parfaite, doivent pour se divulguer revêtir de fausses apparences qui les dénaturent. Et, en particulier, les mots, que l'âme emploie pour se révéler, la représentent « comme un chiffre ou un numéro d'ordre représente une peinture de Memlinck, par exemple ». Indépendamment même des mots, la pensée n'est jamais « l'image exacte du je ne sais quoi qui l'a fait naître... » C'est dans le silence que l'âme vit, et dans le silence que correspondent entre elles deux âmes qui s'efforceraient en vain de communiquer par des signes extérieurs...

Ainsi se trouve réintégré le mystère dans le détail de l'âme humaine. Il ne faut point espérer la saisir toute au moyen des procédés habituels d'observation, et l'on ne peut en prendre dans la main, pour les examiner, les sentiments divers « comme les cailloux de la grand'route ». Elle est mystérieuse en elle-même et mystérieuse dans ses rapports avec les événements.

« Aujourd'hui, dit Maeterlinck, on dirait que l'idée du Destin se réveille. » Nouvelle réaction contre le positivisme qui, dans cette puissance obscure, ne veut voir que l'efficacité logique et mécanique des causes. Le positivisme n'est pas en mesure d'anéantir l'idée du Destin, puisqu'il n'a pas achevé l'explication de tout le réel. Cela ne veut pas dire que la science ne puisse utilement poser quelques faits, déterminer quelques lois et perfectionner ainsi notre conscience de ce qui est; mais, ici comme ailleurs, « cette conscience ne s'augmente qu'en augmentant l'inexplicable autour de nous ». On aventure de plausibles hypothèses : hérédité, loi de l'espèce, — « on met ces étiquettes provisoires sur les vases monstrueux qui contiennent l'invisible ». Malgré tout, « l'étoile silencieuse » ne cesse de régner et nous continuons à nommer Destin l'insoluble mystère dont s'enveloppent les accidents de l'existence humaine.

En présence du Destin comme en présence de l'Ame, il convient d'être humble et de s'émerveiller. Ce renoncement à une intelligence totale des phénomènes permet de les étudier d'une manière plus exacte, plus ingénue, plus loyale, parce qu'alors nul orgueil intellectuel ne vous empêchera de les constater tels qu'ils sont, même s'ils semblent singuliers

et capricieux, s'ils défient toute explication rationnelle et jettent le trouble dans notre conception générale des choses.

Ce que nous découvrirons ainsi ne ressemble guère aux descriptions positivistes de la vie. Mais nous vérifierons que tout se passe comme si nous étions entre les mains de puissances étranges, lesquelles ont l'air « d'accord avec les aventures ». Entre nos âmes et les événements qui leur échoient, il y a une obscure affinité. Les aventures viennent aux âmes avec une familière assurance, « comme des colombes à leur colombier », celles-ci à telles âmes, celles-là à telles autres. Les âmes sont prêtes à recevoir la visite prochaine de ces messagères ; elles les attendent, et « qui de nous ne passe la plus grande partie de sa vie à l'ombre d'un événement qui n'a pas encore eu lieu »? Nous sommes avertis de notre destin par de sûrs pressentiments, et, si la plupart d'entre nous s'acharnent à ne pas entendre l'avertissement, d'autres, plus attentifs aux bruits légers que fait autour d'eux la venue impalpable des aventures, vivent dans le frémissement de cette apparition prochaine. « A quoi distingue-t-on les êtres sur lesquels va peser un événement très grave? » Rien n'est visible, et pourtant il y a quelque chose ici de plus évident qu'un fait matériel... Il faut, sans les comprendre, enregistrer ces surprenantes merveilles, plutôt que de réduire arbitrairement le réel au petit nombre de nos incomplètes perceptions claires, organisées en quelque médiocre système.

*
* *

Dans « le Tragique Quotidien », Maeterlinck tire de cette philosophie une esthétique, relative spécialement à la forme d'art qu'il pratique, le théâtre.

Le théâtre contemporain, remarque-t-il, est « anachronique ». Il est de plusieurs années en retard sur l'évolution des idées modernes, — ainsi, d'ailleurs, que la sculpture, et au contraire de la peinture et de la musique, qui, elles, ne furent pas indifférentes au récent « réveil de l'âme ». Les dramaturges persistent à placer « tout l'intérêt de leurs œuvres dans la violence de l'anecdote qu'ils reproduisent ». Ils y mettent surtout des cris et du sang. Ce théâtre semble

hérité d'époques un peu plus barbares que la nôtre... Or, les événements très graves d'une existence ne sont pas ceux qui éclatent avec tumulte et dont la belle explosion séduit des artistes superficiels, mais ils se dissimulent dans les profondeurs de l'âme et dans le silence de ses lointaines retraites; alors, l'intérêt dramatique se déplace : pour signifier le tragique véritable d'une destinée humaine, il faudra inventer autre chose que des gestes exubérants, des assassinats forcenés et des cris... Certains dramaturges, comme s'ils avaient compris ce qu'ont de grossier ces pièces tout en action et en vain mouvement, soignent ce qu'ils appellent l'étude des caractères. Ils font du théâtre psychologique. Mais, là encore, ils sont en retard, parce que leur psychologie est celle de jadis, positiviste et rudimentaire. Sans parler d'autres infériorités, ils méritent ce reproche que Maeterlinck adresse à Racine : « Si Racine est le poète infaillible du cœur de la femme, qui oserait nous dire qu'il ait jamais fait un pas vers son âme? Que me répondrez-vous si je vous interroge sur l'âme d'Andromaque?... Les personnages de Racine ne se comprennent que par ce qu'ils expriment... Ils ne peuvent pas se taire, ou ils ne seraient plus : ils n'ont pas de *principe invisible*... » Les personnages de Shakespeare ne sont pas tels. Plusieurs d'entre eux sont doués d'une véritable vie, à laquelle sont intéressées leurs âmes tout entières, avec l'accompagnement de ce « chant mystérieux de l'infini » qui enveloppe toute la pensée humaine, et qu'on entend sous toutes les paroles du roi Lear, de Macbeth et d'Hamlet.

Eh bien! ce « principe invisible », que l'on devine, par exemple, en Hamlet, « ne pourrait-on, par je ne sais quelle interversion des rôles, le rapprocher de nous, tandis qu'on éloignerait les acteurs? » Il nous importe assez peu de savoir si, oui ou non, Hamlet vengera son père. Mais toute l'émouvante beauté du drame est dans certaines paroles d'Hamlet qui sur l'âme, la vie et la destinée ouvrent des horizons qu'il faut contempler avec une religieuse stupeur. Il y a dans cette œuvre un double dialogue : le « dialogue indispensable », qui explique les actes des personnages et n'a pas plus de signification que ces actes eux-mêmes, — et puis un autre dialogue, qui paraît superflu. Or, « examinez attentivement, et

vous verrez que c'est le seul que l'âme écoute profondément, parce que c'est en cet endroit seulement qu'on lui parle. Vous reconnaîtrez aussi que c'est la qualité et l'étendue de ce dialogue inutile qui détermine la qualité et la portée ineffable de l'œuvre ». Ces paroles, étrangères à l'intrigue, sont toutes voisines de l'âme invisible du poème... Ne peut-on concevoir un théâtre où le dialogue indispensable serait réduit au minimum, tandis que l'on accorderait la plus grande place à ce dialogue qui exprime une moins apparente mais plus profonde vérité?...

Ainsi, l'art dramatique, cessant d'être un jeu naïf d'enfants ou de barbares, sera capable de représenter quelque chose de plus grave qu'une dispute d'amoureux ou la fureur d'un jaloux, mais il sera tout imprégné du grand mystère de la vie. Il vous fera entrevoir la présence de quelque dieu qui est avec vous dans cette chambre, et il divinisera votre humble existence quotidienne. Il vous donnera le sentiment de la destinée toute proche et de toutes les puissances de ce monde intervenant et veillant autour de vous comme de bonnes servantes; il vous élèvera donc à une pensée plus humaine et plus générale que ne pourrait le faire le spectacle d'une vengeance ou d'une brutalité, car « il faut qu'il ne s'agisse plus d'un moment exceptionnel de l'existence, mais de l'existence elle-même ». Surtout, il vous fera prendre une conscience plus aiguë de « ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre ».

*
* *

Après *la Princesse Maleine*, Maeterlinck modifie sa manière suivant les principes de cette esthétique. Il rend l'intrigue plus simple et, au lieu de placer le drame dans les événements, il le concentre en son intime et profonde signification. Les personnages, n'étant plus occupés sans cesse à commenter leurs actes, auront le temps de songer à leurs âmes, et leurs paroles constitueront ce dialogue « qui semble superflu » et qui est essentiel. Enfin, le sujet du drame ne sera plus l'aventure particulière de tel ou tel héros fictif, mais, d'une manière générale, la Vie et la Destinée...

Cette transformation se manifeste très nettement, dans

l'œuvre de Maeterlinck, par *les Aveugles*... Des aveugles, hommes et femmes, ont été conduits en promenade par un vieux prêtre. A quelque distance de l'hospice, ils se sont assis, et tout à coup ils se sentent seuls : leur guide n'est-il plus auprès d'eux? Ils ont peur, ils frissonnent. Leur guide est mort. « Ayez pitié de nous !... » Voilà tout le thème des *Aveugles*. Évidemment, ce n'est pas là qu'est le sujet véritable de la pièce. Mais ces aveugles représentent l'humanité abandonnée ici-bas au milieu d'un mystère immense.

Les aveugles habitent un vieux château très sombre et misérable; il n'y a de lumière que dans la tour où est la chambre du prêtre... Mais le prêtre devient trop vieux. « Il paraît que lui-même n'y voit presque plus. Il ne veut pas l'avouer de peur qu'un autre ne lui prenne sa place parmi nous; mais je soupçonne qu'il n'y voit presque plus. » Si l'on restait tranquillement à l'hospice, parmi les objets familiers et les habitudes très anciennes, on ne souffrirait pas trop de l'infirmité du guide. Mais de dangereux désirs le prennent parfois de sortir et d'emmener avec lui ses pensionnaires. Aujourd'hui, plus triste et plus faible, il a dit qu'il voulait voir l'Ile une fois encore avant l'hiver. Il a parlé d'un phare vers lequel il se dirigerait; il a prétendu qu'il en voyait les clartés dans les feuilles. Il a dit que le règne des vieillards allait finir... Les derniers temps, « il ne parlait plus qu'aux femmes »; à présent, personne n'entend plus sa voix. « Il nous faudrait un autre guide !... » Les aveugles espèrent que « les hommes du grand phare les apercevront ». Mais ceux-ci « ne descendent pas de leur tour, et ils regardent toujours du côté de la mer ». Alors, le petit enfant d'une aveugle se met à vagir dans les ténèbres. Est-ce qu'il voit quelque chose d'étrange? On distingue un bruit de pas... Une jeune aveugle saisit l'enfant et dans ses bras l'élève, afin qu'il puisse voir... « Ils sont ici, ils sont au milieu de nous. Qui êtes-vous? » Silence. Et l'enfant pleure plus désespérément.

L'humanité subit ici l'angoisse de la détresse où l'ont laissée les religions en mourant, où la science aussi la laisse, par trop d'indifférence dédaigneuse, et l'avenir est si incertain que les petits enfants se lamentent, en tournant vers lui leurs regards...

Outre cette allégorie, on démêle encore dans ce drame un

autre sens, celui-ci plus dégagé des circonstances historiques, plus général et plus humain. L'égarement dans lequel se débat tout être conscient de son âme y est représenté avec art. On nous montre des aveugles pour que notre imagination soit plus frappée de leur misère. Ils sont effrayés de la tombée des feuilles sur leurs mains, du contact subit des flocons de neige qui les frôlent... « Ce n'est pas de cela seul que j'ai peur... Mais il y a autre chose; je suis sûr qu'il y a encore autre chose... » Ils ne peuvent rien savoir. Et, même dans le domaine du souvenir et de la réflexion, ils sont impuissants. « J'ai des souvenirs qui sont plus clairs quand je n'y pense pas... On ne comprend pas toujours; on ne comprend jamais... » Ils sont assis côte à côte; mais ils ne se connaissent pas; ils ne se sont jamais vus les uns les autres, et la jeune aveugle n'a jamais vu son propre visage. Dans leur effroi, ils échangent des paroles singulières. Ils entendent le battement d'ailes d'oiseaux migrateurs, et ils frémissent en songeant que « quelque chose a passé entre le ciel et eux ». Ils savent qu'il y a, parmi eux, une jeune aveugle très belle. Et comme celle-ci sent, une fois, l'odeur des fleurs dans le vent, l'un des aveugles se lève pour cueillir les fleurs, mais il les écrase de ses pieds maladroits. Curieux des moindres bruits, ils ont sans cesse le pressentiment de quelque chose ou de quelqu'un qui s'approche. Ils ont peur, et pourtant espèrent. Celui qui vient aura pitié et les délivrera de leur angoisse : n'est-il pas le sauveur?... Celui qui vient, parmi les feuilles sèches, n'est qu'un pauvre chien qui, par hasard, les rencontre et, lourdement, il pose sur les genoux de l'un d'eux ses pattes... Telle est, dans l'île où ils sont relégués, la misérable et ridicule situation des hommes.



Platon définissait la philosophie « la méditation de la mort ». On pourrait même dire que la simple crainte de la mort est plus philosophique que l'indolente tranquillité de ceux que définit, par son propre exemple, un personnage de Maeterlinck : « J'ai vécu bien longtemps dans cette île, et tout m'y semblait naturel. »

La Mort, dans *l'Intruse*, est une force invisible, mais presque palpable ; les êtres la devinent... Une femme est très malade; sa famille veille dans une chambre voisine. Tout à coup, voici que se taisent les rossignols qui chantaient dans les arbres du parc, et les cygnes de l'étang s'enfuient. Qui donc est entré ? Mais personne n'apparaît. Le vieillard aveugle, qui réfléchit trop, et la jeune fille inquiète frissonnent. Le père et l'oncle, qui attendaient l'arrivée d'une parente, ont cru d'abord que c'était elle qui effrayait les oiseaux du parc, et puis ils ont pensé à autre chose... Pour les âmes alarmées, les plus menus incidents se transforment en avertissements sinistres : l'annonce du menuisier qui travaillera demain et dont le nom seul est évocateur de besognes lugubres, — le bruit d'une faux qu'un jardinier aiguise, — une porte qui s'est ouverte et qui ne se ferme plus et qui résiste comme sous la poussée d'un être qui se glisserait là... Car c'est la Mort, en effet, qui s'est glissée dans la maison.

La Mort, dans le drame de *Tintagiles*, est une vieille reine jalouse de régner seule. Elle est énorme et laide, dit-on, dans sa tour dont les portes sont jour et nuit fermées. Une nuit que le petit Tintagiles dort entre ses deux sœurs, les doigts crispés dans leurs cheveux, celles-ci par mégarde s'endorment aussi, et c'est alors que surviennent les servantes de la reine ; elles coupent les boucles des cheveux d'or, prennent l'enfant et fuient. Ygraine, soudain réveillée, court. Mais Tintagiles est maintenant de l'autre côté d'une porte froide, en fer uni, et qui n'a pas de serrure. Ygraine l'entend qui se débat et qui l'appelle et qui, à travers l'odieuse cloison, lui « donne des baisers ». Nulle force humaine ne pourrait ouvrir le battant de fer, et l'horreur de cette dernière scène, c'est la distance infinie qui sépare ces deux êtres voisins, c'est l'infirmité lamentable de leurs efforts contre la volonté du Destin.

L'approche de cette implacable puissance est encore le sujet de ce merveilleux petit drame, *Intérieur*, qui illustre cette pensée du *Trésor des Humbles* : « Il faudrait pouvoir observer des cimes d'un autre monde les allures d'un homme auquel doit arriver quelque grande douleur... » Un jardin planté de saules. Au fond, une maison dont trois fenêtres

sont éclairées. Là, une famille qu'on entrevoit, de loin, à travers les vitres, fait la veillée sous la lampe. Cette famille est celle qu'un malheur est sur le point de surprendre. Une jeune fille, la sœur de celles que voici, est partie, le matin, pour visiter son aïeule, au delà du fleuve. On l'a rencontrée qui errait, le soir, sur la rive; elle semblait chercher des fleurs. Que s'est-il passé dans son âme? « Chacun porte en soi plus d'une raison de ne plus vivre... » A la nuit tombée, un étranger aperçut dans une touffe de roseaux la chevelure de la jeune fille, qui s'était élevée en cercle, au-dessus de sa tête, et qui tournoyait selon le courant... On a mis le cadavre sur un brancard de feuillage. Maintenant le cortège est en marche vers la pauvre maison. Un vieillard est venu avec l'étranger pour avertir le père... Ils contemplent cette famille, derrière les fenêtres de la chambre bien close. Le vieillard ne sait plus comment parler à ces gens. Il n'ose plus. Il redoute « le silence qui suit les dernières paroles qui annoncent un malheur ». Il hésite; il frémit à l'idée de se trouver en face d'un visage « au moment où la mort va passer devant ses yeux ». Il n'a plus la force d'agir, après avoir regardé ce groupe tranquille d'êtres voués au Destin.

Ceux-ci ne se doutent de rien. Cependant, les gestes qu'ils font, leurs moindres mouvements sont graves, solennels... Ils ne savent pas, ils se croient à l'abri. Mais, sans qu'ils s'en rendent compte, une vague inquiétude les tourmente. Les deux sœurs qui brodent, soudain vont aux fenêtres et leurs yeux épient longuement l'obscurité, comme aux aguets. D'où leur vient cette divination? Ah! d'où vient à l'âme d'être sensible à l'appel lointain des calamités? « On ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes. » On ne sait pas non plus ce qu'est l'invisible rayonnement du Destin qui chemine, infatigable, vers son but... Car les gens du village, avec leur brancard, avancent et les deux sœurs « ont beau leur tourner le dos, ils approchent à chaque pas qu'ils font et le malheur grandit depuis plus de deux heures. Ils ne peuvent l'empêcher de grandir; et ceux qui l'apportent ne peuvent plus l'arrêter... » Et le drame est là, dans l'attente effroyable de cette rencontre qui aura lieu entre le Malheur et ses victimes élues.

Cette aventure n'est point exceptionnelle ni prodigieuse ; l'art du poète consistait à nous présenter la vie ordinaire de telle façon qu'elle nous apparût comme pour la première fois, nous émût et nous fût immédiatement intelligible. La comprendre, ce n'est pas en savoir tous les ressorts secrets. Plutôt ce serait savoir qu'on ne la comprend pas, cesser de croire qu'elle est une chose très simple, toute naturelle et banale : comprendre la vie, n'est-ce pas s'étonner et s'émerveiller du Destin ?

***

Restituer à la vie humaine son caractère mystérieux, tel est le rôle que Maeterlinck assigne à son art. Les drames précédents indiquaient, démontraient le mystère des choses ; *les Sept Princesses* et les *Chansons* le réalisent. Il ne faut pas chercher à ces deux œuvres une signification littérale; leur signification est dans leur étrangeté même.

Elles dorment, les petites princesses, toutes les sept couchées sur les marches de marbre, vêtues de blanc, leurs longs cheveux défaits; entre elles, Ursule, la plus belle de toutes. Elles sont faibles et malades. Elles ont allumé leur lampe, sachant qu'elles dormiraient longtemps, afin de ne point se réveiller, le soir, dans l'obscurité. Elles ont empli d'eau une coupe de cristal pour entretenir un peu de fraîcheur autour de leur fièvre. On se demande si elles sont mortes ou si elles rêvent, les sept petites princesses somnolentes. Elles se sont endormies faute de quelque joie qui entretînt en elles la ferveur de la vie. Mais lui, qui s'en revient de loin et qu'elles attendaient, lui, le jeune et beau Prince, les réveillera. Elles ont fermé les portes de leur chambre et, pour y pénétrer, il faut passer par un souterrain redoutable où sont des tombes de parents et d'ancêtres. Enfin, le Prince, paraît devant les dormeuses. Et elles s'éveillent toutes, excepté Ursule, Ursule qui était la plus belle et qu'il avait seule regardée, et que seule il aimait...

Les *Douze Chansons* étonnent d'abord par leur caractère, à la fois populaires et très raffinées. Leur ressemblance avec les chansons populaires leur donne un air d'émouvante ancienneté. Elles ont la beauté vénérable et charmante de ces motifs

poétiques qu'on retrouve, avec des variations de détail, dans le *folk-lore* des temps et des pays les plus divers et qui doivent à cette universalité une gravité presque religieuse malgré leur apparence d'enfantillage... Et, comme les chansons populaires aussi, elles contiennent, selon le mot de Carlyle, plus de vérité profonde en leur grâce naïve que les conceptions purement mécaniques de l'Univers.

Ce sont parfois de petites allégories... Elle avait trois couronnes d'or. Elle donna l'une à ses parents : ils achetèrent des réseaux d'or et l'y enfermèrent jusqu'au printemps; — elle donna la seconde à ses amants : ils achetèrent des rets d'argent et la gardèrent jusqu'à l'automne; — elle donna la troisième à ses enfants : ils achetèrent trois nœuds de fer et l'enchaînèrent jusqu'à l'hiver... Et c'est l'esclavage, n'est-ce pas? auquel s'astreint tout être qui se dévoue. Il y a trois couronnes, trois réseaux, trois rets, trois nœuds, comme dans les légendes. Les liens d'or, d'argent et de fer sont de plus en plus rudes, comme l'est aussi la rigueur de l'asservissement; et les saisons que dure le supplice sont celles de la vie humaine, dans son cours analogue à celui de l'année...

L'allégorie n'est pas toujours aussi précise; de plus vagues symboles la remplacent souvent. Quelques-unes de ces chansons n'expriment guère que l'inquiétude de l'inconnu, la peur de l'invisible...

Ces petits poèmes sont pleins de significations merveilleuses. L'anecdote des sept filles d'Orlamonde qui, après avoir traversé quatre cents salles, arrivent enfin aux portes des grottes et trouvent la clef d'or mais n'osent point s'en servir, — celle des femmes aux bandeaux d'or qui, cherchant leurs destinées, ont ouvert leur palais, ont salué la vie et ne sont point sorties, — celle de la pèlerine qui marche trente ans en vain pour se rapprocher de Lui, qui était partout et n'existe pas, — ces aventures peu compliquées ne sont-elles pas celles de l'âme humaine dans la langueur de son désir, dans l'angoisse de son ennui, dans la fièvre de sa passion? Et l'âme humaine ne se révèle-t-elle pas ici plus intégralement que dans les analyses profanatrices des psychologues?



A cette philosophie correspond encore une éthique spéciale, puisqu'elle modifie la situation des âmes en face des choses et les relations des âmes entre elles.

La morale traditionnelle, catégorique et formaliste, n'atteint pas cette profondeur de nos âmes où se décident nos actes. Nos actes ne sont pas la copie fidèle de nos intentions, et nos intentions elles-mêmes reproduisent-elles avec assez d'exactitude notre âme intime pour que l'on puisse rien conclure, de ces indices imparfaits, sur notre réelle spontanéité? La véritable vie morale se passe loin de la vie animale et de la vie psychique, dans la troisième enceinte de l'âme, où ne pénètre pas notre conscience. Tout dépend d'un principe invisible, et il y a des lois plus profondes que celles qui président aux actes et aux pensées... Ainsi se transforme, sous l'influence d'idées nouvelles, la stricte notion du bien et du mal ; nous n'attachons plus la même importance à un certain nombre de fautes déterminées, les anciens impératifs se spiritualisent ; une « conscience supérieure » s'élabore.

Cette philosophie morale inspire ces trois drames, *Pelléas et Mélisande*, *Alladine et Palomides*, *Aglavaine et Sélysette*, qui, dans l'œuvre de Maeterlinck, sont le plus imprégnés du mystère des âmes. Ce sont des drames intérieurs, et le pathétique en est surtout d'ordre intellectuel. Les personnages ne sont pas très vivants, au sens où l'on emploie ce mot quand on n'a pas encore compris que la vie véritable ne se manifeste pas extérieurement. Ils sont des âmes, plus ou moins dégagées du poids de leur corps; — ils sont des idées, des intuitions philosophiques. En chacun d'eux Maeterlinck a groupé les éléments d'une conception possible de l'existence.

De leur origine, de leur âge, des circonstances qui les ont transportés ici ou là, nous ne savons rien. Quel fut le malheur d'Aglavaine et quelle catastrophe a bouleversé son existence? Et Mélisande? On ignore d'où elle vient; — de très loin, voilà tout... Des gens lui ont fait du mal. Qui? — Tous,

tous !... Et quel mal? Elle ne le dit pas... Elle avait une couronne d'or. Mais d'où la tenait-elle ?... Et quand Golaud lui demande quel âge elle a, elle répond qu'elle commence à avoir froid; et quand il lui demande où elle est née, elle dit seulement que c'est ailleurs.

De cette manière, Maeterlinck a indiqué qu'Aglavaine, Mélisande ne sont pas des individualités concrètes façonnées par les circonstances; mais leur réalité, supérieure, est spirituelle. Le mystère qui les entoure est le signe de leur mystère intime. On aurait beau décrire leur existence dans le détail et les vêtir de cette robe d'apparences que certains prennent pour la vérité, de tels êtres ne resteraient pas moins impénétrables et secrets. Ils sont d'une autre nature que la vie et, parmi les événements, ils se trouvent dans un grand désarroi. Ils ont des émerveillements et des peurs. Chez la femme, plus sensitive et impulsive, ce trouble est plus touchant; l'enveloppe très fine où l'âme se débat laisse entrevoir une plus douloureuse agitation. Comme Mélisande, presque toutes les héroïnes de Maeterlinck pourraient s'écrier : « Je suis perdue, perdue ici!... » Égarées, plus ou moins attentives au sillage que fait dans l'ombre idéale leur âme invisible, désemparées, elles s'abandonnent enfin, sages et tristes, à quelque incertaine fatalité...

S'ils ne distinguent pas toujours l'étoile qui les devrait guider, du moins les personnages de Maeterlinck ont-ils renoncé à suivre les anciens errements et ils sont détachés des traditions, des préjugés, comme de tout pharisaïsme. Ils savent qu'ils mènent une existence inférieure, à laquelle la nécessité les astreint; mais ils savent aussi qu'une autre vie se vit en eux, celle-là toute de beauté, que les paroles ne corrompent ni les actes n'altèrent.

L'aventure de *Pelléas et Mélisande* n'est pas compliquée. Le grand Golaud a épousé la petite Mélisande; mais celle-ci ne l'aime pas, et elle aime Pelléas, le frère cadet de Golaud. Or, Golaud s'offense de cet amour, qu'il épie. Il tue Pelléas, frappe aussi Mélisande de son épée, se frappe enfin lui-même, et Mélisande meurt bientôt...

On imagine facilement cela sur le théâtre; on l'y a vu cent fois, accommodé de façons diverses... Seulement, cette intrigue

banale, Maeterlinck l'a renouvelée, — et non, certes, comme d'autres, en la compliquant d'épisodes nombreux, — mais il lui a donné une toute nouvelle signification. Il ne s'agit pas ici de décider si les droits de l'amour sont supérieurs aux devoirs matrimoniaux, ni de soutenir une thèse sociale ; avec pitié et clairvoyance, l'auteur nous montre comment vivent entre elles les âmes, suivant des lois cachées.

Le vieux roi Arkël, grand-père de Golaud, doit à sa longue expérience une habitude d'indulgence ; non qu'il soit faible, mais il sait qu'on ignore le secret motif des actions d'autrui. Quand on lui apprend que Golaud, veuf et d'âge mûr déjà, s'est épris d'une petite fille rencontrée par hasard au fond d'une forêt et qu'il l'a épousée, il répond : « Golaud a fait ce qu'il devait probablement faire. Je suis très vieux, et cependant je n'ai pas encore vu clair un instant en moi-même ; comment voulez-vous que je juge ce que d'autres ont fait?... » Plus tard, quand Pelléas voudrait partir, il lui dit : « Si vous croyez que c'est du fond de votre vie que ce voyage est exigé, je ne vous interdis pas de l'entreprendre, car vous devez savoir mieux que moi les événements que vous devez offrir à votre être ou à votre destinée. » Ces paroles du vieil Arkël expriment très nettement l'idée de ce drame. Le vieil Arkël a compris que chaque âme a ses propres motifs d'agir. Toute vie est l'affirmation d'une individualité inviolable, et il se passe dans les âmes des événements tels qu'ils semblent dus à la complicité obscure de la destinée. Cela est secret et inéluctable. Rien au monde ne peut empêcher que Pelléas et Mélisande ne s'aiment. Pelléas était sur le point de quitter le royaume quand survint Mélisande ; le sort a suscité mille empêchements à son départ : il fallait qu'il restât pour que s'accomplît ce grand amour. Et quand ils se retrouveront, les amants prédestinés, ils pourront bien, par crainte de l'avenir ou par ignorance encore de leurs sentiments, parler de choses indifférentes, de la brume qui tombe sur la mer, des navires qui s'éloignent; leurs âmes, à l'écart, se consacrent l'une à l'autre. Entre Golaud et Mélisande, il n'y a pas d'union possible; ils seront toujours, l'un pour l'autre, des étrangers : « Il y a six mois que je l'ai épousée, dit Golaud, et je n'en sais pas plus que le jour de notre ren-

contre. » Et quand il interroge Mélisande, elle lui répond : « Vous ne pouvez pas me comprendre. » Il est nécessaire qu'elle lui mente, comme elle avoue à Pelléas qu'elle le fait; une parole qui va d'elle à lui ne peut être vraie.

Ainsi, les êtres sont doubles, en quelque sorte. Leurs âmes profondes ont entre elles des rapports mystérieux; mais leurs âmes vulgaires ont d'autres exigences et elles assemblent les êtres différemment. De là naissent d'inévitables conflits. Golaud, sans le vouloir, tourmente Mélisande. Mais le sage Arkël l'avertit : « Ne lui parlez plus, vous ne savez pas ce que c'est que l'âme. » Et Mélisande meurt, n'ayant été « qu'un pauvre petit être mystérieux comme tout le monde ». Son aventure fut simplement humaine... « Si j'étais Dieu, conclut Arkël, j'aurais pitié du cœur des hommes... »

Comme Pelléas et Mélisande, Alladine et Palomides s'aiment d'un amour défendu. Palomides a une fiancée, Astolaine, la fille du vieil Ablamore. Cette Astolaine est une âme privilégiée; quand on s'approche d'elle, on croirait « ouvrir une fenêtre sur l'aurore. Elle a une âme que l'on voit autour d'elle, qui vous prend dans ses bras comme un enfant qui souffre et qui, sans rien vous dire, vous console de tout. » Or, Palomides sait tout cela, et qu'au contraire Alladine, petite esclave arcadienne, n'a qu'une âme d'enfant, de pauvre enfant sans force. Mais il aime Alladine, et il l'avoue à Astolaine. Qu'est-ce donc ? et pourquoi cette inconséquence, d'aimer la moins belle et la moins noble ? C'est qu' « il doit y avoir une chose plus incompréhensible que la beauté de l'âme la plus belle ou du visage le plus beau, et plus puissante aussi, puisqu'il faut bien qu'on lui obéisse... » Ah ! qui dira comment se choisissent les âmes pour essayer de s'aimer ?...

Quels que puissent être, d'ailleurs, Alladine et Palomides, et quelque faute qu'implique leur amour, leur amour, du moins, reste indemne de toute souillure et il embellit tout, auprès de lui. Ablamore fait jeter les deux amants, liés et bâillonnés, dans une grotte sombre; leur énergie, suscitée par leur passion, rompra les cordes et ils se libéreront pour s'étreindre, et le souterrain où ils sont leur paraîtra féerique, voûté de pierreries, orné de roses bleues et d'anémones. Et,

quand une lumière soudaine leur révélera la tristesse de leur prison : « Ce n'étaient pas des pierreries... Et les fleurs n'étaient pas réelles... La lumière n'a pas eu pitié... », — ils meurent de ne pouvoir ni ne vouloir survivre au paroxysme de leur extase.

Car l'union parfaite est, au milieu des hasards de l'existence, difficilement réalisable. Ils tâchent de disposer toutes choses suivant le rêve dont ils sont exaltés ; ils n'y réussissent pas longtemps, parce que les choses d'ici-bas n'ont point de conformité avec le rêve intime des âmes. Il y a là une contradiction d'où résulte toute la misère de l'existence.

Dogmatique et théoricienne, Aglavaine ne se résigne pas à voir son idéal gâché par la vie. Elle veut créer une atmosphère de beauté où sa beauté, à elle, spirituelle et physique, se développe harmonieusement. « Nous n'aurons plus d'autres soucis que de devenir aussi beaux que possible, afin de nous aimer tous les trois davantage... Nous mettrons tant de beauté en nous-mêmes et tout autour de nous qu'il n'y aura plus de place pour le malheur et la tristesse ; et s'ils veulent entrer malgré tout, il faudra bien qu'ils deviennent beaux aussi, avant d'oser frapper à notre porte... » Sélysette est moins raisonneuse. Elle a une âme bien plus profonde que celle qu'elle montre et elle ne s'applique pas à être admirable ; mais ce qu'elle fait à tâtons, de sa manière enfantine et simple, est plus grand et mille fois plus pur et palpitant de vrai amour que l'ambition réfléchie d'Aglavaine... Aglavaine est très noble et elle échange avec Méléandre de sublimes paroles d'amour. Leur dialogue les élève à de sereines hauteurs. Mais il y a dans sa beauté même et dans la certitude qu'elle en possède un excessif orgueil et une dureté presque cruelle. La volonté avec laquelle elle impose à deux existences, qu'elle garde auprès de la sienne, son éthique personnelle, est impérieuse et arbitraire. Elle s'est fait une doctrine de raison froide et calme. Elle oublie que tout l'être ne tient pas dans une formule abstraite, et il lui manque cette beauté de souffrir humainement. Combien Sélysette, la naturelle et l'impulsive, est plus émouvante ! Elle seule aura la suprême perfection du sacrifice. La beauté de notre âme profonde ne se peut réaliser d'une façon très consciente, puisque cela est

enveloppé de ténèbres. Telle est l'erreur d'Aglavaine; la spontanéité de Sélysette est plus conforme à la vraie nature de l'âme... Sélysette, qui est la meilleure et la plus exquise, est aussi la plus solitaire, un mystérieux petit être qui ne réussit pas à vivre!...

***

Cette philosophie, qui inspire tous les drames de Maeterlinck, est exposée d'une façon charmante, un peu longue et lente, mais pénétrante et douce, dans ce traité de morale mystique, *la Sagesse et la Destinée*. Maeterlinck a exprimé là sa foi tout entière en une conception de la vie qui ne dérive pas uniquement de la raison, puisque « nous sommes autre chose que des êtres simplement raisonnables », puisqu'il n'est pas « un acte de bonté, pas une pensée noble, dont presque toutes les racines ne plongent à côté de ce qu'on peut comprendre et expliquer », et qu'ainsi « toute notre vie morale est située ailleurs que dans notre raison ». Il veut rendre à la conscience humaine le sens de l'inconnu, et orienter l'existence vers son principe essentiel.

On trouve aussi, dans ce même livre, des maximes que l'on dirait inspirées d'un tout autre esprit, — qui, à vrai dire, se concilient parfaitement avec ce mysticisme et qui même achèvent de le caractériser, mais qui sont d'un positivisme aussi net que les précédentes sont d'un parfait mysticisme. Maeterlinck cherche la loi logique d'une vie morale conforme à l'authentique nature de l'âme humaine. Il considère que « le premier de nos devoirs est d'éclairer l'idée du devoir », et c'est à la découverte de la vérité qu'il consacre toute son attention. « Il n'y a rien à espérer, loin de la vérité. Une âme qui grandit est une âme qui se rapproche de la vérité... » Ne croirait-on pas entendre un positiviste, lorsque Maeterlinck parle de « l'heure définitive de la science, qui peut tout bouleverser », lorsqu'il déclare : « Il n'est pas impossible que, demain, on nous envoie du fond de la planète Mars, dans la vérité définitive sur la constitution et sur le but de l'Univers, la formule infaillible du bonheur » ?

Maeterlinck considère comme l'idéal « la vérité intime de l'Univers ». Il tient à ce que son éthique soit positive; il se refuse à accepter de vagues illusions : le spectacle des injustices d'ici-bas nous somme d' « ajouter à une sagesse *plus réelle*, plus humaine et plus fière ce que nous enlevons à une sagesse trop mystique ». Il affirme que « la pensée la plus funeste en toutes choses est celle qui tend à se défier de la réalité ».

Tel est, en effet, le sens de toute l'œuvre de Maeterlinck. Le surnaturel n'y intervient pas. Il ne s'y produit pas de miracles, il n'y est pas question de la vie future... Du moins, on n'y voit pas d'autre miracle que le miracle quotidien de la vie, pas d'autre merveilleux que celui de la réalité coutumière. Cette philosophie consiste, non à évoquer auprès de la vie un monde extraordinaire, mais à démontrer l'étrangeté de ce qui est, la qualité surnaturelle de ce que nous avons une tendance fâcheuse à regarder comme tout naturel. Maeterlinck croit à la réalité positive du mystère, et ainsi se concilie son mysticisme avec son positivisme. Le mystère est un fait dont on doit tenir compte, car « le premier devoir de la conscience qui se découvre est de nous enseigner le respect de l'inconscience qui ne veut pas encore se dévoiler ».

***

Nous nous acheminons ainsi à cet épanouissement de la philosophie de Maeterlinck dont témoigne si noblement *la Vie des Abeilles*.

Il y a deux choses, dit Maeterlinck, les faits et leur explication : les faits se constatent; l'explication est hypothétique. Mais il faut encore remarquer que la « complexité effroyable » des phénomènes les plus naturels défie l'observateur le plus minutieux, et que le mystère pénètre donc jusque dans le domaine des faits.

En conséquence, le plus sage ne serait-il pas « de dire simplement la vérité profonde, qui est qu'on ne sait pas »?

On aboutirait, de cette manière, soit au positivisme le plus catégorique, soit à la théorie religieuse, qui « se débarrasse de l'inexplicable en s'interdisant de l'interroger ». Ces deux doctrines ont le tort de ne pas faire au mystère la place exacte qui lui convient, soit qu'on le rejette comme n'étant rien, soit qu'on le divinise comme étant tout. De ces erreurs nous préservera l'étude patiente de ce qui est. Maeterlinck a demandé cet enseignement à l'observation scientifique des abeilles.

Grâce à ses abeilles, il s'est gardé de l'indifférente sécurité des positivistes, parce qu'elles lui ont donné « des leçons d'admiration ». Mais, d'autre part, en enregistrant des faits comme un savant, il a compris que le renoncement à rien savoir ne serait légitime « que s'il était prouvé qu'on ne saura jamais »; il a compris la valeur propre des constatations justes, en dépit de leurs conséquences, et qu'il n'y a point à les trouver tristes ou gaies, mais à dire : « Cela est ainsi. Notre devoir de l'heure est de chercher... Il faut, en attendant mieux, que la curiosité règne dans notre cœur ».

Cette curiosité n'est pas seulement légitime; elle est toute naturelle en présence de la réalité mêlée de mystère et qui peu à peu se révèle. Et elle est même obligatoire, puisqu'en nous amenant à la connaissance de la vérité, elle nous enseigne ce que nous devons être et ce que nous devons faire. En effet, — et c'est ici, sans doute, que se manifeste de la manière la plus frappante le *réalisme* de Maeterlinck, — « ce n'est pas dans ce qui aurait pu être, c'est dans ce qui est qu'il convient de puiser notre conscience et l'intérêt que nous prenons à l'existence. »

Il faut donc étendre le plus possible notre connaissance positive du monde, et si, provisoirement, nous n'aboutissons qu'à transformer en une ignorance consciente « l'ignorance inconsciente et satisfaite qui fait le fond de notre science de la vie », nous aurons cependant « agrandi de quelques arpents nébuleux, mais ensemencés de bonne volonté, le champ de notre ignorance consciente qui est le plus fertile que notre activité possède ».

Surtout, nous aurons acquis une notion plus nette de l'énigme que constitue finalement pour notre esprit, à ses

heures de clairvoyance, le spectacle de ce qui est. Énigme essentielle, à laquelle l'angoisse humaine a donné des noms divers, parfois consolants et parfois terribles, Dieu, Providence, Nature, Hasard, Destin. Mais si elle doit rester longtemps ou toujours indéchiffrable, le travail méthodique des chercheurs permettra, du moins, de lui donner « un nom plus vaste, plus proche de nous, plus flexible, plus docile à l'attente et à l'imprévu ». Ainsi, c'est encore à l'attente d'une connaissance possible de la vérité totale que Maeterlinck aboutit. Et tel est son positivisme, — mais si respectueux de l'Inconnaissable, qu'il est, en même temps, un mysticisme.

ANDRÉ BEAUNIER

LE GAMIN TENDRE[1]

XXI

Ce fut alors la très banale aventure; et, dans ce rôle d'amant pour hôtel suisse que Madeleine voulut lui imposer, Jean se montra vraiment un insuffisant acteur. A d'incessantes promesses de fidélité il mêlait les affaires de sa famille, ses projets, la mort de M. Piot, l'éloge d'Étienne, les calomnies répandues par Josépha, le passé, l'avenir, l'éternité des âmes, les tombes et les fantômes; — et que faisaient à Madeleine ces choses étrangères?

Elle voulait connaître l'existence heureuse des femmes sans scrupules, qui épuisent pendant la saison d'été la dose d'imprévu que peut donner un flirt élégant.

Madame Chauvelin lui avait dit :

— Voyez-vous, ma chère, les villes d'eaux, les plages et les Alpes sont d'admirables *aimoirs* : on se rencontre, on s'adore, on se quitte, et... c'est fini!...

Madame Chauvelin avait un grand ascendant sur madame Berlier; de cet ascendant elle usait volontiers, car les femmes adultères se plaisent au prosélytisme.

Madeleine fut une bonne écolière à ces leçons. Quand son petit amant était revenu à l'hôtel, elle avait espéré qu'il lui

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

donnerait les émotions souhaitées; mais, parce qu'elle ne vit plus en lui l'image de Paul Brémond, elle s'aperçut bien vite qu'il était un enfant, et, de s'en apercevoir, elle fut déçue. Une autre cause encore hâta le crépuscule de son amour: elle n'avait plus l'auréole spéciale que lui valait naguère sa fidélité envers un mort: aussi se gardait-elle de songer à l'île de Stalimène et à son amant-fiancé. Pour la séduire, Jean parlait trop souvent de M. Brémond, et, chaque fois qu'il le faisait, cela rappelait à Madeleine une déchéance dont elle souffrait sans vouloir se l'avouer.

Ce n'était pas seulement pour se concilier Madeleine que Jean parlait de M. Brémond. Le gamin était de plus en plus enfermé dans ce dilemme : suivre son père ou sa maîtresse. Il fallait choisir... Choisir?... Mais aucun doute n'était possible : si Madeleine était une maîtresse ordinaire, pareille à celles dont les romans lui avaient appris l'inconstance, Jean devait la sacrifier à son père; — elle se consolerait bientôt... Et, comme il ne désirait pas, comme il ne voulait pas l'abandonner, il décidait en lui-même qu'elle n'était pas une maîtresse ordinaire; et, pour se le prouver, il n'avait qu'à se souvenir de l'entreprise étrange qu'elle lui avait inspirée : prolonger la vie d'un mort!... Si même cette œuvre était illusoire, le fait de l'avoir imaginée n'indiquait-il pas une nature d'élite, une de ces femmes qui valent que l'on se sacrifie pour elles?...

C'est ainsi que la perversion de Madeleine servit d'excuse à cet adolescent qui ne pouvait prendre un parti, ni surtout se passer de tendresse. Or M. Lagier continuait à discourir chaque jour, et cela parce qu'Étienne lui avait conseillé de faire un procès à madame Piot pour obtenir une pension alimentaire; le peintre s'indignait de ce qu'on le crût capable d'un tel procédé, — il s'indignait avec de grands gestes et fit de longues tirades qui effarouchèrent l'affection naissante de Jean.

Une lettre de Josépha rendit plus douloureux le dilemme où se débattait la conscience du gamin : en phrases sèches, la vieille dame offrait de garder son petit-fils auprès d'elle; à cette condition, elle promettait d'aider son gendre. Pas un instant, M. Lagier n'hésita :

— Pour mon compte, je refuse, — dit-il, — mais le petit

est libre d'agir comme bon lui semble. S'il le désire, il peut retourner à Genève ; je n'aurai plus de fils, voilà tout...

— Je ne veux pas te quitter, papa ! — répondit Jean.

Mais M. Lagier lui ordonna d'écrire une lettre à madame Piot où il demanderait quelques jours de réflexion.

— Et réfléchis bien, mon enfant... Je n'ai pas envie de te voir malheureux, et je connais la nature humaine : ce que tu proposes de bon cœur aujourd'hui, tu le regretteras demain !

Alors Jean fut ballotté par des vagues diverses. Retourner près de sa grand'mère, c'était pour lui la possibilité de suivre Madeleine en Orient : madame Piot ne refuserait pas l'argent nécessaire à un voyage, les médecins l'ordonneraient probablement, il serait facile de leur en suggérer l'idée. Mais il valait mieux peut-être se sacrifier au bonheur moral de M. Lagier? Au bonheur moral : car, en restant avec madame Piot, Jean assurait la prospérité matérielle de son père.

« Où est le devoir? »

A cette question il convenait de fournir une réponse, et, de nouveau, Jean se mit à chercher une loi morale, afin de s'y conformer, comme le faisait Étienne. « Mais ce n'est pas facile à trouver, une loi morale, oh ! non, » songeait-il... Madeleine n'en connaissait aucune. Un jour cependant, il en rencontra plusieurs sur sa route.

C'est un soir de danse à l'hôtel. Jean ne peut se livrer à ce plaisir : la mort de M. Piot est encore trop proche et il reste debout sur la terrasse, devant la porte de la galerie vitrée, et regarde Madeleine qui valse une valse langoureuse, dans les bras du Levantin Nunès.

Joyeuse sous ses cheveux blancs, madame Chauvelin enseigne à François Pierre un pas nouveau dans un coin du salon ; mais François Pierre ne peut être gracieux, et sa maîtresse se met à rire si fort qu'elle doit quitter la pièce et boire un verre d'eau pour calmer ses nerfs. François Pierre, se sentant grotesque, veut au moins être amusant : il conte des historiettes méchantes ; madame Chauvelin est charmée de ce divertissement, et bientôt ils parlent de Madeleine sans s'apercevoir que Jean peut les entendre.

— Madame Berlier et Nuns? Eh ! eh !... fait François Pierre.

— Mais non, l'élu ce n'est pas Nunès !... c'est...

— Le petit Lagier?

— Il le fut; maintenant, c'est l'autre...

— Le frère?

— Bien entendu !

— Au fait! oui, elle l'écoute bouche bée, et Dieu sait s'il est ennuyeux!

— C'est un beau garçon...

— Oh ! si on peut dire!... Vous admirez tous les hommes, vous...

— Jaloux?... Grosse bête! — murmure madame Chauvelin, qui est un peu vulgaire; elle ajoute : — Sortons, veux-tu?...

Ils sortent, et, pour que son amant n'ait point de soupçons, la jeune femme le conduit vers une ombre propice.

Jean est resté stupéfait de ce qu'il vient d'entendre. Il a envie de rire, car ces gens sont vraiment trop absurdes : Madeleine amoureuse d'Étienne ! elle qui ne peut le supporter !... Mais il est inquiet aussi : pourquoi ont-ils dit qu'elle l'écoute bouche bée?... Jean ne s'en est jamais aperçu... Et maintenant, il observe mieux la manière de danser que Madeleine affecte ce soir. Elle est comme pâmée sous l'étreinte de Nunès. Pourquoi M. Berlier laisse-t-il sa femme valser d'une façon aussi inconvenante? Jean se le demande en voyant l'orientaliste et Claudius ; mais il n'a pas le temps d'y réfléchir : voici que son père et Irène traversent la galerie et descendent sur les terrasses.

— C'est toi, Jean? — dit Irène. — Viens donc te promener avec nous, mon petit...

Il faut les accompagner, et, d'ailleurs, que faire!... La jalousie est une chose affreuse! Jean ne veut pas être jaloux ; Madeleine aime M. Brémond et nul autre : de celui-là Jean n'est pas jaloux ; par conséquent...

Frédéric Lagier est de méchante humeur : la musique l'agace, il le dit, et que ces étrangers sont tous toqués ; puis, comme la jambe d'Irène traîne sur le gravier, il s'assied, et, tout à coup, soit par pitié, soit pour se prouver à lui-même qu'il est le plus malheureux des hommes, il demande :

— Pourquoi ne resteriez-vous pas à Genève, Irène?

— Mais pourquoi y resterais-je?

— Eh! vous avez assez souffert, que diable! A votre âge, on a bien le droit de se reposer!

— Non, Frédéric, je n'ai pas le droit de vous abandonner. Nous avons entrepris une tâche ensemble, nous devons l'achever ensemble.

La voix d'Irène est calme, douce, lente, et Jean l'écoute, vaguement, tout en regardant la porte de la galerie où Madeleine vient de paraître entre Étienne et le Levantin. Après un silence, Frédéric Lagier, oubliant que son fils est là, murmure :

— Croyez-moi, faites ce que je vous dis... Nous nous sommes trompés, ma chère; il aurait mieux valu, pour tout le monde, que Maud fût enfermée... Nous nous sommes trompés, voilà! c'est très simple... et notre vie est gâchée... Est-ce qu'on sait jamais où est le devoir?...

Dans le cadre de la porte, au seuil de la galerie vitrée, la robe de Madeleine a disparu, et Jean attend la réponse d'Irène, la réponse à cette question si difficile, Irène dit :

— Vous avez raison, on ne sait jamais où est le devoir; mais, quand on a décidé de suivre une ligne de conduite, il faut la suivre jusqu'au bout. Notre vie ne sera pas perdue, Frédéric, si nous persistons dans notre volonté de nous sacrifier à Maud. Celui qui a le courage de ne jamais se renier peut dire, quand vient l'heure de la mort, qu'il a vraiment vécu; mais celui qui laisse son œuvre à moitié faite, qui meurt chaque jour dans la mort de ses croyances, celui-là n'a pas vécu, il a subi la vie.

Et Jean trouve que cette phrase est très belle, et il se dit qu'il l'a pensée lui-même, puisqu'il cherchait, hier encore, une loi morale afin d'y conformer ses actes. Il écoute, et il note dans sa mémoire que son père et Irène regrettent de s'être sacrifiés. M. Lagier enfourche son Pégase coutumier, pique des deux, et entame aussitôt un discours violent;

— Quelles sottises vous venez de dire, ma chère amie! Subir la vie?... Mais nous la subissons tous! Faut-il que je vous le répète pour la centième fois : notre volonté n'existe pas; elle n'existe pas, vous entendez! Nous sommes soumis au destin; parfaitement, au destin... donnez à cette doctrine un nom philosophique si cela vous fait plaisir!... au destin

qui nous mène depuis le ventre de nos mères jusque dans le cercueil, où la décomposition est plus lente si la glaise abonde au sol du cimetière !

La voix de M. Lagier s'appesantit sur cette finale, et son geste se prolonge.

— Frédéric, de grâce !...

Irène veut épargner à Jean des théories que trop souvent elle a entendues. Mais Frédéric Lagier est un de ces orateurs qu'enchantent les sonorités de leur voix : il ne s'arrête pas avant que le souffle lui manque.

— Oh ! la morale ! — déclame-t-il. — Et qu'est-ce, je vous prie, que la morale ?... Une convention nécessaire à la vie de la société... Et que m'importe la vie de la société ?... Est-ce que mon malheur est diminué parce que cette grosse dame est florissante ?... Ceux qui le prétendent sont des imposteurs, oui, tous, les prêtres, les pasteurs, les moralistes, tous les directeurs de conscience !... Ah ! je les connais bien ; ce sont eux qui m'ont élevé, qui ont bourré ma conscience de scrupules ineptes et dont je ne puis me débarrasser ! Si je souffre, c'est leur faute, et si vous souffrez, Irène, c'est leur faute, et si Jean va souffrir, ce sera leur faute !... Pourquoi est-ce que j'ai eu pitié de ma femme ? Pourquoi est-ce que je ne veux pas vivre aux crochets de madame Piot ? Pourquoi est-ce que vous croyez à l'abnégation quand cette vertu n'existe pas ? Pourquoi est-ce que Jean va nous suivre à Paris quand il pourrait être heureux loin de nous ?... Est-ce parce que nous avons réfléchi avant d'agir ? Non, c'est parce que nos instincts héréditaires nous engagent à ne pas nous occuper de notre bonheur, mais de celui d'autrui ; — et voilà ! nous sommes et nous serons des loques misérables, nous expions et nous expierons la faute de nos ancêtres, Irène, la faute de ces Piot, qui, par orgueil, — et cet orgueil n'est-il pas un produit de l'organisation de la société ? — se sont mariés entre eux pendant deux siècles !... Et vous parlez, vous, de ne pas subir la vie !...

Pendant quelque temps encore, M. Lagier se plaît à être grandiloquent, tandis que, sous le ciel noir, semé d'étoiles, le bruit d'une valse meurt plaintivement. Irène songe aux amours qu'elle aurait pu connaître si le destin ne lui avait

donné un visage trop gras, une jambe trop courte, et Jean cherche à suivre les pensées de son père... Il n'y parvient pas, mais la phrase d'Irène : « Ils ont subi la vie ! » ne lui semble plus admirable. De nouveau une question se pose : comment faire pour être heureux sans être méchant ?... Et une autre : qu'est-ce que la vertu, puisque ce n'est pas le sacrifice de soi-même ?...

M. Lagier s'interrompt brusquement : son ambition d'être éloquent le pousse à des conclusions absurdes, il s'en rend compte et se tait, mécontent. Alors Irène dit :

— Tu devrais rentrer, Jean... va mettre un manteau... J'ai peur que tu ne prennes froid.

Il lui obéit volontiers, et se dirige vers la galerie, où il désire surveiller Madeleine.

Elle danse encore avec Nunès. Jean passe auprès d'Étienne qui, devant une table, regarde des journaux illustrés de dessins grivois, puis le gamin va chercher un manteau, et, quand il revient vers son frère, il le trouve debout devant Madeleine :

— Venez, monsieur Étienne, — dit-elle. — Allons nous promener. Vous n'avez pas honte de rester ici, pour regarder cela, quand la nuit est si belle ?

Et, comme ils s'éloignent, Jean les accompagne sans y être invité. Sur les terrasses, ils croisent Irène et M. Lagier, puis ils cherchent des chaises, les trouvent, s'y asseyent, et, la nuit ayant fait son œuvre, Madeleine soupire :

— Qu'est-ce que le bonheur ?

Mathématiquement, Étienne lui démontre que la joie est à la tristesse ce que l'effort est à la résistance. Il fait l'apologie de la volonté avec les gestes dont M. Lagier s'est déjà servi pour la dénigrer. Il ne parle pas, lui, de larmes et de mort. La mort ? il n'y pense guère, et Madeleine l'approuve. Eh ! oui ! pourquoi s'occuper d'une chose si lointaine, si peu faite pour une femme qui conçoit l'existence comme une suite de plaisirs renouvelés sans cesse et sans cesse différents ?...

Tout d'abord, Jean écoute son frère. Peut-être lui enseignera-t-il le moyen de n'être plus toujours rejeté par les actes d'autrui vers d'autres décisions que celles qu'il prit l'instant d'avant... Mais Étienne ne fait que répéter ses anciens

discours ; il dit la nécessité d'avoir un but et de l'atteindre, et prône, comme plus belle que toutes les autres, l'émotion que donne le combat et la joie de la vaincre.

Jean songe :

« Que faire? Mon père dit qu'il est inutile de combattre, que le destin nous mène ; Irène affirme qu'il est nécessaire de lutter contre soi-même et de se sacrifier toujours ; et mon frère, qui gagne de l'argent, qui est un homme, vante les plaisirs de la lutte et ceux de la victoire... Que faire?...

Cette incertitude se prolonge, puis les vagues de la valse rappellent au gamin la première caresse que Madeleine lui a permise.

Vers la chaise de sa maîtresse, Jean étend la main, et, quand il trouve dans les plis du manteau le bras nu de Madeleine, il ferme ses doigts sur le poignet de la jeune femme. Mais elle a un haut-le-corps de peur et de colère, un pli de lèvre dédaigneux ; elle se lève, interrompt Étienne, et dit :

— Rentrons, je veux danser...

Elle danse ; elle est coquette, elle donne sa taille souple, se livre au comte d'Ourlac, au jeune homme timide, à Nunès, à d'autres encore ; et elle n'a pas un regard pour Jean qui, navré, se tient au seuil de la galerie, et ne parvient pas à découvrir en quoi il a pu déplaire.

Le docteur Jansen, qui, avec Chauvelin, se promène sur les terrasses, voit cette attitude désolée et s'approche :

— Monsieur Lagier, — dit-il, — voulez-vous marcher un peu avec nous?

Jean le suit pour ne pas rester seul, et M. Jansen se remet à causer du sujet que les hommes traitent volontiers quand la nuit est noire et chaude :

— Nous faisions de la philosophie, M. Chauvelin et moi, — — dit-il, de la philosophie légère, et je me suis permis de lui décrire quelques-unes des habitudes qui me sont chères et qui m'ont conduit à beaucoup de bienveillance envers tous les êtres et même les plantes.

M. Jansen s'interrompt pour allumer un cigare ; la petite flamme éclaire sa barbe grise, ses yeux rieurs, son nez très fin. Jean se demande s'il va connaître une nouvelle morale,

et il pense aussi que madame Chauvelin et François Pierre avaient raison, que ce n'est plus lui que Madeleine préfère ; il se mord les lèvres et craint de pleurer. M. Jansen le considère, puis reprend :

— Oui, pour ceux qui ont mal, j'ai de la pitié ; mon expérience bien que peu étendue, m'a enseigné que toute la nature est souffrante, et qu'il faut l'aimer parce qu'elle nous comprend... Cela fait sourire M. Chauvelin que l'on puisse être l'ami des plantes ; d'ailleurs je ne prétends pas imposer mes façons de voir, bien qu'un écrivain français, M. Barrès, je crois, ait écrit à ce sujet des pages fort belles et fort persuasives... Oui, vraiment, il m'est doux de chérir toutes choses, et j'ai coutume de traiter les cerisiers, les femmes, les petits ânes, les chèvres, les hommes ignorants et ceux qui savent avec une égale indulgence.

— Tout cela, monsieur, ce sont des mots faciles à dire quand on est heureux ! — fait Chauvelin, en reniflant.

Alors le docteur Jansen a un sourire dans sa belle barbe qu'indique, par instants, la braise du cigare :

— Mon cher ami, — dit-il, — vous vous trompez. Maintenant, en effet, je suis heureux, mais jadis j'avais, moi aussi, des chagrins ; je connais les soucis, soyez-en certain, et j'ai mis mes théories à l'épreuve. Laissez-moi donc achever... Je vous enseignai qu'il faut être indulgent ; ce n'est pas là toute ma doctrine. Les seuls mouvements d'indulgence ne donnent pas le bonheur ; voici ce que j'ai fait pour l'obtenir : je me suis créé un jardin dans le cœur, avec quelques joies très pures, que j'ai, autrefois, pendant un moment ressenties. C'est un parterre étroit ; il me suffit cependant de le respirer aux heures troublées pour m'apaiser, car, en promenant les yeux autour de moi, je vois de la souffrance, et ma mémoire fleure comme un parfum qui tranquillise mon âme et l'endort doucement d'un sommeil où je rêve... Ce parterre précieux, je le cultive avec soin. Chaque soir, j'enlève les fleurs mortes, et je sarcle le terrain. J'introduis aussi de nouvelles plantes...

— Vous m'excuserez, monsieur ! — interrompt Chauvelin qui vient d'apercevoir la dame du hamac.

Et il se hâte de la rejoindre.

Jean regarde la galerie où passe le profil de Madeleine.

D'une voix ténue ainsi que les notes d'une flûte, M. Jansen murmure :

— Je crains que le jardin de ce fonctionnaire ne soit composé que d'herbes et de broussailles. Voilà le danger ! Que nous le souhaitions ou non, nous avons tous un parterre de souvenirs dans le cœur, mais il importe que les fleurs en soient belles. Vous êtes jeune, monsieur Jean, et c'est maintenant qu'il faut prendre garde aux souvenirs que vous vous préparez... N'introduisez jamais de pauvres espèces dans votre collection, veillez-y bien et sarclez la terre pour y faire de bonnes semailles... Mais je parle par métaphores, langage inutile entre nous ; je veux dire que nous devons appeler joies un très petit nombre de sensations, et ne pas nous galvauder à de médiocres plaisirs...

Au bras d'Étienne, Madeleine fait quelques pas dans la galerie vitrée ; un peigne tombe de ses cheveux et l'ingénieur s'attarde à le remettre en place. Alors Jean ne sait plus que devenir, il tremble et baisse la tête. Le docteur Jansen voit l'émotion qui l'agite, et, posant sa main longue sur l'épaule du gamin, il dit :

— Mon enfant, les minutes où nous cueillons des fleurs pour nos mémoires sont extrêmement rares ; et celle qui, par son amour, nous a donné le privilège merveilleux de mettre un beau souvenir dans notre cœur, il faut la respecter et l'adorer toujours... toujours, même après l'oubli, même quand elle nous trompe ou qu'elle nous fait souffrir. Vous comprenez ce que je veux dire ?... (Jean fait signe qu'il le comprend, et se détourne, et s'essuie les yeux.) Oui, je sais, vous avez une âme tendre... il ne faut pas le regretter, mon enfant...

Jean ne répond pas ; une seule parole prononcée le ferait éclater en sanglots ; il pense que Madeleine ne l'aime plus, qu'elle l'a oublié et qu'elle le fait souffrir.

Les vagues de la valse meurent dans un accord final.

— Voici que la danse est terminée, — dit M. Jansen. — Allons nous coucher ; et pourtant, c'est triste de rentrer quand le ciel est si beau !...

Ils s'acheminent vers la galerie.

Ainsi quatre morales divergentes, interprétées par de mé-

diocres éloquences, sont offertes à Jean, ce soir, mais il n'y songe pas. Jaloux de son frère, il est malheureux simplement et, regrettant le calme des nuits où sur l'épaule de sa maîtresse il a posé sa tête avec une confiance enfantine, il pense à M. Piot, qui, seul, aurait pu le consoler du gros chagrin de son cœur.

Jean monte dans sa chambre. Le balcon est désert, et la porte de Madeleine reste close.

XXII

Dans le petit bois que le brouillard du matin ensevelit, une goutte d'eau suspendue tremble à chaque feuille, et, parfois, quand un rayon de soleil filtre au travers de la brume, c'est une multitude de prismes qui scintillent parmi les branches, les fougères et les mousses.

— Écoutez-moi, Madeleine ! — supplie Jean, en s'arrêtant sur le sentier.

Elle hoche la tête avec une moue gentille, mais ne cesse pas de fredonner la chanson inepte que François Pierre lui enseigna :

Un éléphant se balançait
Sur une assiette de faïence,
Et, comme ce jeu lui plaisait,
Avec un autre, il recommence...

Si Madeleine a suivi Jean dans le petit bois, ce matin, c'est qu'il ne faut pas interrompre une aventure avec brusquerie. « Pas de scandale ! » lui recommanda madame Chauvelin.

Cependant Madeleine craint une scène de jalousie, une scène sans élégance, et peut-être même brutale. Et c'est pour l'éviter qu'elle chante :

Deux éléphants se balançaient...

La veille, en repoussant les caresses de Jean, elle a obéi à un mouvement instinctif, qu'elle ne regrette pas, d'ailleurs : ce jeune homme est vraiment trop jeune. — « Un détournement de mineur ! » a dit madame Chauvelin en se moquant.

— Écoutez-moi, Madeleine, — supplie Jean. — Je sais que vous ne m'aimez pas, moi, mais il est impossible que vous ayez déjà oublié M. Brémond.

— Oh! comme vous êtes ennuyeux! Ne pouvez-vous parler d'autre chose?

Elle reprend sa chanson. Jean se tait, et, dans les chemins étroits où le pied glisse, ils marchent à l'aventure jusqu'au tronc du platane qui, jadis, leur offrit un siège commode.

— Vous souvenez-vous, Madeleine?... murmure Jean.

Elle fait signe qu'elle se souvient, et chante :

Trois éléphants se balançaient...

— Asseyons-nous, voulez-vous? comme autrefois.

— Vous êtes fou! il fait trop humide.

Cette réponse est faite d'un air impatient.

— Vous ne m'aimez plus!

— Là, j'en étais sûre!...

Elle se met à rire d'un petit rire nerveux et s'appuie contre un sapin dont les aiguilles laissent choir sur elles les nombreux joyaux de leur rosée.

— Ce n'est pas bien de vous moquer, ma chérie, — dit Jean, que cette gaieté navre, — ce n'est pas bien! Il n'y a pas si longtemps que vous aimiez M. Brémond!

— Encore!

— Vous ne l'aimez plus?

— Oh! quel enfant terrible!... Vous ne comprenez rien aux femmes, mon cher... Non, je ne l'aime plus ; je me souviens de lui comme d'un être charmant, mais on ne peut pas aimer un mort, voyons, réfléchissez!... Et puis, je vous assure que ce n'est pas convenable, ce que nous faisions... Vraiment, c'est contraire aux lois de la nature!... De quoi vous plaignez-vous?... c'est vous que j'aime...

Elle a dit ces mots d'une seule haleine : discours préparé à l'avance ou habileté de femme qui doit se défendre, elle parvient à reprocher à son amant la faute qu'elle seule a commise. Mais Jean se souvient des paroles de François Pierre et de madame Chauvelin, et il murmure tristement :

— Moi?... Non, ce n'est pas moi que vous aimez...

— Mais si !

— Alors pourquoi, hier soir ?...

— Je vous dis que vous ne comprenez rien aux femmes !

Sur le tronc du platane, Jean s'est assis ; il reprend quelque espoir et s'écrie :

— Madeleine, jurez-moi que vous m'aimez !

Devant le serment, elle hésite, scrupule que gardent certaines consciences agonisantes. Pour ne pas répondre, elle tend ses lèvres. Jean l'embrasse, et ce baiser lui semble un serment. Mais des voix sonnent sur le chemin. La dame du hamac passe avec M. Chauvelin ; elle regarde effrontément le couple qui s'est séparé. Quand elle a disparu, Madeleine s'écrie :

— Pouah ! quel parfum !

Puis, elle recommence à chanter :

Quatre éléphants se balançaient
Sur une assiette de faïence...

— Vous partez bientôt ? — demande Jean, pour interrompre cette complainte.

— Dans huit jours, je crois, mais je n'en sais rien : c'est mon père et mon époux qui fixeront la date.

Il pense qu'il ira la rejoindre. Il sent qu'il ne peut l'abandonner, et il décide en lui-même d'accepter la proposition de madame Piot, mais il n'ose en parler à son amie. Il dit :

— C'est pendant mon absence que vous avez commencé à ne plus aimer M. Brémond, n'est-ce pas ?

— Oh ! vraiment, vous êtes trop ennuyeux !...

— Mais...

— Je vous défends de revenir là-dessus ! je vous le défends !... Vous savez que rien ne m'agace davantage, et vous le faites continuellement... Je finirai par ne plus m'approcher de vous.

— Oh ! chérie, pardonnez-moi !

— Oui, c'est cela ! il faut toujours que je vous pardonne... Heureusement que dans huit jours...

— Madeleine ! ne dites pas...

— Dans huit jours, je partirai et vous regretterez le temps

perdu... Au revoir, je rentre... Ah! vous n'êtes pas un agréable compagnon de promenade!

Elle s'en va en chantant plus fort :

Cinq éléphants se balançaient...

Et Jean ne la suit pas. Cette gaieté lui paraît sacrilège, l'irrite et l'afflige; il ne sait plus s'il doit accepter la proposition de madame Piot, et, seul, dans le petit bois, il songe maintenant aux morales qui, hier, s'offrirent à lui.

Irène a exalté l'abnégation et affirmé que l'on ne doit pas renier ses croyances; M. Lagier a déclaré que l'homme est soumis au destin; Etienne a vanté l'énergie victorieuse, et le docteur Jansen lui a proposé de se créer un jardin de souvenirs dans le cœur. Le gamin admire les doctrines d'Étienne, d'Irène et du docteur Jansen, mais il trouve plus vraies celles de son père.

Et, pendant un instant, il se console en pensant que le destin seul l'a fait agir.

« C'est la fatalité qui créa mon amour pour Madeleine, mon indifférence envers les drames de ma famille », songe-t-il en s'absolvant de toute faute. Puis il poursuit ce raisonnement : « C'est elle aussi qui est responsable de l'inconstance de Madeleine, et je n'en souffre pas moins pour l'avoir constaté. » Et il conclut : « Alors, à quoi bon?... A quoi bon savoir, si l'on doit souffrir plus? »

Et, parce qu'elle ne le soulage pas, Jean rejette la vérité qu'il a cru découvrir dans les discours de son père. Ceux d'Irène lui offrent une manière de vivre, mais ne précisent point. — Se sacrifier?... Se sacrifier à quel bonheur?... A celui de Madeleine? Elle n'acceptera pas le sacrifice... A celui de M. Lagier? Oui, mais Jean est incapable de dévouement envers ceux qui n'accueillent point ses caresses, et l'amour d'une femme lui est nécessaire à présent qu'il a goûté à cet amour. Il songe :

« Je donnerais ma vie pour Madeleine que j'aime, mais je ne pourrais me sacrifier joyeusement pour nul autre que pour elle. »

L'énergie d'Étienne est admirable, mais ne la possède point qui la veut.

« Il faut avoir dans le cœur un jardin de souvenirs », conseille le docteur Jansen ; il ajoute : « Ma mémoire fleure comme un parfum qui tranquillise mon âme et l'endort doucement d'un sommeil où je rêve... »

Et, puisque Madeleine ne l'aime plus, Jean veut déposer ce premier amour dans sa mémoire comme la première fleur au jardin de ses souvenirs. « Un souvenir... » Jean répète ce mot : « Un souvenir, l'amour de Madeleine... » et Jean n'est pas consolé.

Quelques heures plus tard, comme on allait se mettre à table, M. d'Ourlac fit remarquer à madame Chauvelin et à madame Berlier qu'il ne serait pas convenable de quitter l'hôtel sans être monté au sommet des Rochers par le funiculaire.

— Le guide Joanne recommande d'y passer la nuit afin d'assister au lever du soleil, dit-il.

— Jamais je ne coucherai là-haut! — protesta madame Chauvelin, — l'hôtel doit être sale!

Et Madeleine s'écria :

— Il y a sûrement des punaises!

Cependant on consulta l'horaire, et, quand on vit qu'il était aisé, sans partir de grand matin, de faire l'ascension et de revenir pour le dîner, M. d'Ourlac obtint sans peine que l'on ne tardât point davantage à faire cette excursion :

— Le temps est superbe, il faut y aller aujourd'hui même...

On ne voulut pas le contredire, et, après le déjeuner, tous se hâtèrent vers la gare. Comme on y arrivait, M. Chauvelin prit le bras du comte et murmura :

— Je ne sais que faire... elle veut venir...

— Qui ça, elle?

— Madame Violès. Vous seriez fort aimable de vous en occuper; moi, je ne le puis guère, à cause de ma femme...

Le comte n'eut pas le temps de répondre : à gauche d'un rocher, le train émergeait. Le chef de gare s'avança, des hommes d'équipe accoururent: on aurait dit qu'il s'agissait d'un grand express. Avec peine la locomotive hissait les wagons. Quand elle atteignit le quai, il fallut donner de l'eau à la chaudière: ce fut toute une manœuvre. Le mécanicien criait des ordres. Étienne l'interrogea, déclina ses titres, lui

fournit des explications sur un nouveau frein, et Madeleine admirait l'éloquence de l'ingénieur.

Alors Jean toucha l'épaule de son père et, tirant de sa poche une enveloppe qui portait l'adresse de madame Piot, il dit :

— J'ai écrit à grand'mère, papa...

— Eh bien ? — fit M. Lagier.

— Je refuse, je ne veux pas te quitter...

— Tu as tort, mon enfant, tu as tort!

Et Frédéric Lagier s'éloigna, pour cacher une émotion qu'il ne voulait pas montrer.

Jean jeta l'enveloppe dans la boîte aux lettres, et, s'il le fit, c'est qu'il s'était rappelé, en revenant du petit bois, que Madeleine lui avait promis de passer quelque temps à Paris avant d'aller en Orient.

Sur le quai de la gare, une querelle avait éclaté entre une vieille dame allemande et un moine italien dont les pieds étaient nus dans des sandales. Cette querelle était due aux aboiements du chien que la dame avait emporté. Hargneux, il voulait mordre à la robe de bure. Le contrôleur intervint. Alex Claudius servit d'interprète tudesque, et Robert Berlier parla latin au moine, qui ne comprit pas.

Enfin l'on monta dans le funiculaire. Claudius et Berlier se placèrent à côté de leurs clients; Jean essaya de s'asseoir auprès de Madeleine, mais il ne put y parvenir et dut se contenter d'être dans le même compartiment, entre Nunès et le docteur Jansen. Sur l'autre banquette, madame Chauvelin frôlait François Pierre, Madeleine était la voisine d'Étienne; à l'extrémité opposée du wagon, il y avait M. Lagier, Irène, le comte d'Ourlac et le chef de bureau.

Comme la locomotive sifflait, il y eut des cris sur la route : on aperçut au loin le jeune homme timide, que suivait la dame du hamac. Madame Violès courait si vite que ses jupes et son jupon se relevaient, montrant ses jambes et même un ruban rose qui devait orner un pantalon coquet. M. Chauvelin prit un air détaché des choses de ce monde.

Cependant la place manquait. Le chef de gare leva les bras au ciel, madame Violès fit une scène, on découvrit que Madeleine pouvait se serrer un peu contre Étienne : entre elle et

madame Chauvelin, la dame du hamac s'assit, et le train se mit en marche.

Jean était en face de madame Violès : il observa qu'elle était assez jolie, avec des veines très visibles sous la peau des tempes et de belles dents, peut-être un peu grandes. Puis il regarda Madeleine : elle causait avec Étienne ; par dédain de femme honnête, elle évitait de toucher sa voisine, et se rapprochait de l'ingénieur plus qu'il n'était nécessaire.

Le chien jappait ; un nuage de fumée entra dans le compartiment ; le moine italien tenait ostensiblement son nez enfoui dans un grand mouchoir à carreaux, et madame Violès respirait les sels d'un flacon artistement travaillé, où s'enchâssaient des pierres précieuses.

La voie surplombait le chemin que Madeleine et son petit amant avaient pris pour faire leur première promenade. Jean se rappela cette journée et tout ce que lui avait dit sa maîtresse. Cependant il sentit contre son pied un frôlement, il retira sa jambe ; — et il s'aperçut que la dame du hamac le dévisageait obstinément.

Il détourna la tête. Madeleine, très animée, parlait avec abondance, ses joues étaient roses et ses yeux pleins de lumière ; Étienne, galant, avait de doux sourires.

A la cheville de Jean, la caresse persistait. C'était, sans doute, un soulier très fin : il paraissait vivre et son effleurement était agréable. Madame Violès tenait maintenant ses paupières closes ; elle avait enlevé ses gants, on voyait ses mains chargées de bagues, turquoises, émeraudes et rubis. Jean s'étonna de ne pas éprouver de répulsion pour cette femme.

« Il ne faut pas nous galvauder à de petits plaisirs », songeait-il.

Mais la jalousie que lui inspirait la conduite de sa maîtresse lui fournit des excuses suffisantes : sans les favoriser, il ne s'opposa pas aux caresses qui continuèrent à fleur de plancher.

Le voisinage de la dame du hamac amusait beaucoup madame Chauvelin. Elle chuchotait avec François Pierre :

— Vraiment, mon mari n'a pas trop mauvais goût.

— Vous non plus !...

Et ils rirent.

Irène jouissait de l'air devenu plus léger. Elles montrait

les bois de sapins, le lac qui diminuait, les précipices, les chaumes des fermes ; et Frédéric esquissait des gestes de pouce et regrettait que les paysages des Alpes fussent devenus triviaux.

M. Chauvelin, sans tourner la tête, disait à mi-voix au comte d'Ourlac :

— Que va-t-elle faire ? Que va-t-elle faire ?... Sapristi ! que c'est ennuyeux !

A un tournant, on vit la voie qui s'engouffrait dans un tunnel. Sur le pied de Jean, un petit pied s'était posé.

Brusquement la locomotive hennit, puis cria, mugit, ronfla, se tut ; ce fut la nuit. Un vacarme énorme ébranla les parois. Au long de la cheville du gamin, deux pieds montaient et redescendaient très doucement. A cela, il n'opposait aucune résistance, et il en éprouvait même un certain plaisir. Une pensée cependant le gênait :

« Que faisait Madeleine ? »

Il soupçonnait son frère et sa maîtresse de caresses semblables à celles qu'il recevait. L'atmosphère était très lourde, l'odeur du charbon insupportable ; ce tunnel n'en finissait plus.

— On étouffe ! — dit quelqu'un.

— Je vais me trouver mal ! — murmura Madeleine.

— Courage ! — fit Étienne.

Et sa voix parut trop douce à Jean, qui repoussa brusquement le pied de madame Violès.

Un peu de lumière éclaira la voûte, puis ce fut le grand jour. Afin de surprendre un geste, Jean observait Madeleine; mais elle se tenait très droite, très pâle, les mains jointes et les narines dilatées : il eut des remords. Il replia tout à fait ses jambes sous la banquette, ce qui parut surprendre la dame du hamac. A ce moment, Robert Berlier disait à Claudius.

— Nous n'irons pas à Paris cette année, mais nous passerons huit jours à Venise avant de nous embarquer pour l'Orient...

Et Jean pensa que c'était une punition de Dieu.

Il crut que jamais le train ne s'arrêterait. Le train s'arrêta cependant.

On descendit très vite des wagons ; les corps étaient courbaturés, ils s'étirèrent. Jean courut vers Madeleine.

— Est-ce vrai ?

— Quoi ?

— Vous ne viendriez pas à Paris, cet automne ?

— Si, peut-être... Au fait, non, je ne crois pas... Monsieur Étienne, prêtez-moi votre canne : la côte est très rude.

Madame Violès passait ; elle eut un mouvement des lèvres, retroussa son jupon plus haut que la courbe du mollet, et sembla attendre des paroles galantes ; mais Jean se sauva.

M. Lagier et le docteur Jansen gravissaient lentement le sentier qui, en décrivant deux angles aigus, conduit à un belvédère. Auprès d'eux, le chef de bureau peinait, le crâne nu et l'habit sur le bras. On voyait plus haut Madeleine remorquée par Étienne, Irène qui boitait, et madame Chauvelin suspendue au bras de François Pierre. La dame du hamac atteignit la cime : le vent s'engouffra dans ses jupes, découvrit ses formes très opulentes, et, quand les autres femmes parvinrent au sommet, elles subirent le même sort. Au bas de la côte, Jean les regardait.

— Que faites-vous là, monsieur Lagier ? Vous avez l'air d'un affamé devant la boutique d'un rôtisseur ! — dit le comte d'Ourlac en s'approchant.

Et il se mit à rire, frappant d'une claque joviale l'épaule de Jean. Celui-ci ne répondit pas. Claudius et Robert Berlier les rejoignirent. Ensemble ils gagnèrent le belvédère. L'orientaliste décrivait son prochain voyage : il devait parcourir l'Asie-Mineure après un séjour d'un mois dans la ville d'Athènes.

— A propos, monsieur Lagier, — dit-il, — votre frère vient de m'apprendre qu'il doit visiter les mines du Laurium, cet automne. J'espère que nous ferons route avec lui ; oui, vraiment j'en serais fort heureux... Ma femme est insupportable à bord quand elle n'a pas de flirt...

Après avoir intercalé cette phrase, Berlier parla des fouilles qu'il voulait entreprendre. Le comte Ourlac trouvait ce mari admirable et se promit de retenir un si bel exemple de philosophie béate ; Claudius comprit qu'il s'agissait d'une vengeance conjugale : l'inventeur de la « dégénérescence latine » avait l'habitude de ces petites cruautés, pour les avoir pratiquées autrefois, quand sa femme vivait.

Jean avait rougi violemment. Son âme devint haineuse ; mais elle s'apaisa, car il réfléchit que Dieu continuait à le punir, et la certitude qu'un juge existe dans le ciel le rendit très humble.

Il avait envie de pleurer.

Brusque, le vent le heurta et le fit vaciller. La bourrasque siffla, froide, venue de la Dent-du-Midi ; des nuages galopèrent sur les rocs, bondirent en charge vers la vallée. Aux confins de la plaine, sur le couchant, les crêtes étaient frangées de lumière, et l'auréole que leur créait le soleil les rendait voluptueuses, comme pâmées... Le lac, paisible sur les rives vaudoises, se ridait d'écume près de l'estuaire du Rhône, et les montagnes de Savoie, que coiffèrent des brouillards, furent soudain couvertes d'ombre, après avoir elles aussi brillé sous la lumière rouge.

Jean se dit que les luttes de la nature ont au moins belle apparence ; les siennes étaient médiocres et sans vigueur.

Les phrases du docteur Jansen : les fleurs qui consolent ?... Elles l'attristaient au contraire, les fleurs du jardin des souvenirs. Les phrases d'Irène étaient détruites par les phrases d'Étienne prêchant une énergie que Jean ne pouvait posséder. Et puis, tout cela, c'était des phrases, et rien d'autre !... Il y a un Dieu dans le ciel ?... Était-ce le Dieu du pasteur Maubel et de madame Piot ?... Non, il n'y a pas de Dieu dans le ciel !

— Il fait froid ici, ne trouvez-vous pas, monsieur ?

Jean se retourna, un peu effrayé, et vit, auprès de lui, la dame du hamac, et, sur les pentes grises, les autres voyageurs qui s'éloignaient en caravane.

Madame Violès paraissait nue sous la rafale : sa robe blanche était plaquée contre elle, et chaque coup de vent dessinait mieux ses formes. Sur les doigts de Jean, crispés à la barrière qui bordait le précipice, madame Violès posa sa main dégantée.

— Mais vous êtes glacé, mon petit !... Sentez : mes mains sont plus chaudes que les vôtres...

Elle se serrait contre Jean et le vent les unissait. Elle avait une bouche très large qu'elle gardait entr'ouverte, et son souffle troublait le gamin et le forçait à rester là, malgré sa volonté de fuir.

— Dites ! ce serait gentil de s'aimer, nous deux ?...

Et voilà que, les coudes levés, elle tenait son chapeau à deux mains : ce geste faisait bomber sa poitrine, l'offrait davantage, et Jean eût voulu que la terre s'éboulât. Comme cela aurait été beau une chute dans le précipice, et la mort, et les deux cadavres, et Madeleine pleurant sur le corps de son petit ami !...

— Vous ne voulez pas ?... Pourquoi ? Nous nous retrouverons à Paris, puisque vous devez y aller...

Sans autres pensées que celles d'un accident impossible, mais désirable, Jean dit :

— Comment le savez-vous ?

— M. Chauvelin m'a raconté... Dites, ce serait gentil de nous aimer, s'pas ?...

La voix de la dame du hamac était défaillante, dans la bourrasque plus forte.

— Ce serait gentil, s'pas ?...

— Jean, voyons, que fais-tu ?

Étienne appelait. Étienne !... Le flirt sur le navire, les nuits athéniennes... Madeleine disait que l'on trouvait l'amour jusque dans les pierres, au pays d'Orient.

— On vous appelle... Dites... ce soir, dans le parc, le petit bois, vous savez ? venez... C'est promis, s'pas ?...

Et, roulée dans le tourbillon, madame Violès s'enfuit.

— Jean, voyons, que fais-tu ?

Il descendit la pente pierreuse, regrettant le précipice, et le vent répétait :

« Ce soir, dans le petit bois, vous viendrez, s'pas ?... »

Étienne gronda son frère de s'être éloigné, puis, narquois, il ajouta :

— Alors, mon petit, cette grue et toi ?... ça marche, hein ?... Elle doit coûter cher, je te préviens.

— Tu vas en Grèce avec les Berlier ?

— Oui, pourquoi ?

— Rien !

Au buffet de la gare, les voyageurs buvaient des boissons chaudes. Ils regardèrent Jean et sourirent : on savait déjà son entrevue avec la dame du hamac. Madeleine ne lui répondit pas quand il lui parla ; Irène semblait plus affligée qu'à l'or-

dinaire, et seul M. Lagier, qui n'avait rien vu, lui fit bon accueil.

La locomotive siffla; on monta dans les wagons; le train se mit en marche. La vieille dame allemande causait avec son chien, le moine italien ronflait déjà ; Claudius avouait à Robert Berlier qu'il n'avait jamais compris les pièces de Maeterlinck, et Madeleine se taisait, heureuse de l'admiration que lui témoignait Étienne, jalouse parce que son petit amant s'était trop vite consolé.

Dans le tunnel, madame Violès, qui avait réussi à se placer auprès de Jean, fut très étonnée en constatant que son nouvel ami avait les joues humides.

— A neuf heures, dans le petit bois, vous viendrez, s'pas ?...

Non, il n'irait pas !... Cette fille après Madeleine !...

Il y alla cependant.

Au sortir de table, Étienne et madame Berlier se mirent à causer dans un coin. A l'heure du rendez-vous, la pluie commença à tomber, bruyante, sur le toit de la galerie : la politesse exige que l'on ne fasse pas attendre une femme sous la pluie, surtout quand il fait noir ; — et Jean sortit pour rejoindre madame Violès.

Il ne savait pas ce qu'il lui dirait; il ne voulait pas être son amant; il avait honte de ce désir qui l'avait troublé dans le tunnel, et il songeait au départ de Madeleine... Le chemin était obscur, des racines arrêtaient le pied, et ces hasards de la route empêchaient de penser.

A la lisière du bois, Jean appela doucement. Aucune voix ne répondit. Il chercha aux places familières.

Seules, les feuilles des arbres jasaient sous l'averse.

Il revint à l'hôtel, Parce qu'il n'avait pas eu à soutenir de lutte contre lui-même, il était plus triste qu'au départ; personne ne l'aimait, il voulait mourir.

Le vestibule était vide. Dans la galerie, à gauche, François Pierre et madame Chauvelin jouaient au besigue ; à droite, Claudius et Berlier se querellaient une dernière fois. Jean s'approcha d'eux : ils ne le virent pas; des autres : ils le reçurent mal. Il pensa qu'il était voué à la solitude; elle lui

devint insupportable; il désira la présence des petites filles roses, mais elles étaient parties quelques jours auparavant.

Dans un couloir, une porte s'ouvrit; Madeleine passa, Étienne la suivait : ils venaient du billard. Au bas de l'escalier, ils se souhaitèrent une bonne nuit, et leurs mains restèrent jointes plus longtemps que de coutume. La jeune femme monta dans sa chambre, sans regarder Jean.

— Eh bien, as-tu gagné? — dit-il à son frère, quand celui-ci vint s'asseoir auprès de lui.

— Nous n'avons pas joué... Elle est charmante!

— Quand pars-tu?

— Au commencement de la semaine.

— Avec les Berlier?

— Non, je les retrouverai à Venise... Tout de même... je me demande si elle aime son mari?...

— Je n'en sais rien. Bonsoir!

Et Jean se leva brusquement.

Il monta chez son père : la chambre était déserte. Il sortit sur le balcon : la fenêtre d'Irène y jetait une clarté, et les accusations du pasteur Maubel revinrent à la mémoire de Jean. Il frappa à la porte : elle s'ouvrit. Irène était seule; il demanda :

— Où est papa?

— M. Jansen lui montre de vieux livres, — répondit Irène.

Elle avait les paupières rouges, le visage bouffi, et deux larges traînées brillantes augmentaient encore le cerne des yeux.

— Mon chéri...

— Quoi?

La voix de Jean tremblait, et l'émotion le rendait brusque.

— Tu m'as fait un gros chagrin...

— Moi?

— Oui, je t'ai vu sur les Rochers, quand tu parlais à cette femme...

Il voulut se défendre, mais ne sut pas trouver ses mots, Il dit seulement :

— Ah! tu m'as vu...

Et il s'assit dans un fauteuil, se prit le front dans les mains; une mèche de cheveux cendrés tomba sur ses doigts.

— Tu es très jeune, — continua Irène; — mais, dans quelques jours, tu vas te trouver en face de la vie... et c'est mal t'y préparer, mon enfant, que d'entretenir des relations coupables avec une fille de mœurs perdues.

Pour être chaste, elle employait à dessein des expressions évangéliques. Elle soupçonnait la vérité, et, sachant qu'un aveu soulage, voulait entraîner Jean à des confidences; mais elle n'y réussit pas. Il ne voyait aucun moyen de se disculper; il songeait : « Dans quelques jours, je vais me trouver en face de la vie; ce sera terrible!... » Et il tordait machinalement les cheveux qui chatouillaient ses doigts. Irène dit encore :

— Au début de notre séjour, madame Berlier semblait te plaire. C'est une femme très aimable...

— Oui...

— Elle a beaucoup d'affection pour toi.

Irène se souvenait du bosquet où elle avait surpris Madeleine, et s'étonnait de ces amours éphémères qui la troublaient plus qu'elle n'osait se l'avouer. Jean avait les yeux pleins de larmes, et, comme il ne pouvait plus se contenir, il murmura :

— Bonsoir, tante.

Et il se sauva.

Dans sa chambre, il colla son oreille à la cloison qui le séparait de Madeleine. La respiration de la jeune femme montait, égale et régulière. Elle dormait sans doute. Elle pouvait dormir, elle, sans remords et sans craintes pour l'avenir.

Comme il se couchait, il vit sur la table de nuit une lettre fermée d'un cachet de cire verte, qu'il brisa. Une odeur d'iris se répandit. Madame Violès s'excusait de n'avoir pu se rendre dans le petit bois : la pluie l'en avait empêchée; demain, s'il voulait... ou chez elle, tous les soirs... Puis, par précaution, elle donnait son adresse à Paris, et jurait qu'elle avait un « béguin pour le joli bébé blond ». Il haussa les épaules et déchira les feuilles en très petits morceaux; mais l'adresse était restée intacte : *140 bis, rue de Courcelles*, et il ne la détruisit pas, par inattention peut-être.

Et, cette nuit-là, ce fut l'insomnie; les regrets de ce passé trop court, M. Piot si bon, M. Piot et son ventre en poire,

embaumé dans le cercueil pesant; Paul Brémond, l'amant oublié; et les philosophies : ne pas subir la vie, le destin nous mène, l'apologie de la volonté, le jardin des souvenirs... Et ces phrases, et ces mots légers ou graves, sonores et chantants, tous ces mots inutiles, Jean les ornait des gestes de ceux qui les avaient prononcés.

C'était Irène boiteuse, laide et résignée; le docteur Jansen et sa belle barbe grise; M. Lagier et ses bras levés au ciel; Étienne robuste, large et musclé, Étienne que préférait Madeleine; et Madeleine enfin, Madeleine, sa maîtresse...

Pauvre M. Piot! Pauvre Paul Brémond!... Où était le devoir?... Hélas! il était trop facile à connaître, maintenant! Mais où était le bonheur?...

« Se sacrifier?... — Vaincre! — Se souvenir?... — Le devoir?... Il n'existe pas! »

Et Jean songeait que ces réponses-là étaient inutiles, qu'il ne désirait ni se sacrifier, ni vaincre, ni se souvenir, et qu'il était très malheureux, lui, le petit amant dédaigné par la plus belle d'entre les femmes.

Oh! mourir!...

Cependant il avait peur de la mort, une peur intense, une peur d'enfant, car il voyait M. Piot, et les chairs affaissées, et cette odeur, dans la chambre, le second jour...

Pauvre M. Piot!...

Ce fut l'insomnie, les pensées inscrites en images qui se succédaient, s'entassaient, faisaient contre le mur des lignes rouges... Et de grands éclairs, dans l'obscurité, jaillissaient aux yeux de Jean. Il craignit la folie : il se rappela sa mère, le tableau, les petites sœurs idiotes, Irène boiteuse, son père trop loquace, Étienne, le docteur Jansen, Madeleine, sa maîtresse... et la dame du hamac, et son parfum, et son adresse... *140 bis, rue de Courcelles... 140 bis, rue de Courcelles... 140 bis, rue de Courcelles...* Au plafond, sur le papier des murailles, sur le plancher, sur les meubles, ces lettres dansèrent : *140 bis, rue de Courcelles...*

Est-ce qu'il allait aimer cette femme?... Il sentit sur sa bouche le baiser qu'elle lui avait donné sous le tunnel... Cette fille après Madeleine!...

Elle disait qu'elle avait un béguin pour le joli bébé blond. Elle l'aimait, elle, et nul autre ne l'aimait, lui...

Se sacrifier!... Ah! non, ne pas être dédaigné, ne pas être à plaindre...

Se souvenir!... Pauvre Paul Brémond! Il était mort de nouveau, et aussi M. Piot, dont personne ne se souvenait à l'exception de Josépha, cette épouse si grasse...

Ce fut l'insomnie idiote, déprimante, la torture de toute une existence ramassée dans une seule nuit, toutes les douleurs, tristesses, désirs et regrets... Quand les nerfs furent tendus jusqu'à se rompre, Jean cria :

— Oh! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureux?

Et les larmes vinrent enfin, apaisantes et bonnes, les larmes qui adoucissent les remords, les angoisses et le chagrin si violent de l'heure présente.

XXIII

Quand Alex Claudius fit ses malles, Robert Berlier lui tint compagnie, et, dans l'espoir de discuter une dernière fois, l'orientaliste critiqua une serrure, la forme d'une clef, parla de la Renaissance et des soucis de beauté qui occupaient les hommes de cette époque.

— Monsieur, — disait-il, — nous autres savants, nous bornons nos plaisirs à contempler de riches collections, et, quand nous nous asseyons, c'est dans des fauteuils anglais, sans ornements ni sculptures.

Et Claudius, qui pliait une chemise, ne répondit pas.

— Notre indifférence au luxe moderne est une vertu. Nous méprisons les sots qui se plaisent à des toilettes et apprécient les bons faiseurs. D'ailleurs, notre jugement est sûr ; de nos jours, les ignares seuls paraissent capables de raffinement.

Et Claudius, qui appareillait des gants dissemblables, ne répondait pas.

— Je puis facilement vous offrir un exemple de ce que je viens d'avancer, — reprit Berlier. — J'ai connu autrefois un

homme qui possédait le cerveau le moins développé qui fût au monde : aucune déduction n'était possible à mon ami Brémond ; mais son corps était celui d'un athlète et il dressait les plus ombrageuses montures. Dans sa maison, toutes choses avaient été placées pour réjouir le regard. Il habillait de reliures superbes des livres qu'il n'avait jamais lus ; ses ustensiles de toilette, de fumerie et de table étaient gracieux et ciselés. C'était un sot cependant, un sot de la pire espèce : il vivait pour les femmes et savait leur plaire.

Et Claudius ne répondit pas, car il s'efforçait de fourrer des embauchoirs dans la tige de bottines jaunes et suait à grosses gouttes.

Alors l'orientaliste sut que nulle discussion n'était possible : il quitta son ami et passa le reste de la journée en face de la photographie de l'idole phénicienne, Bees ou Baal-Ammon. A peine fut-il troublé par le bruit de l'omnibus qui emmenait vers la gare l'inventeur de la dégénérescence latine.

Pendant les heures qui suivirent, le docteur Jansen se plut à observer les habitants de l'hôtel. La séparation prochaine exaspérait les passions.

Pour reconquérir par la jalousie son adultère épouse, M. Chauvelin fut prodigue envers la dame du hamac : il descendit à la ville, acheta des melons, des fruits, une montre, une chaîne, un rubis, et cela lui coûta tant d'argent qu'il recula la date de son départ et écrivit à son banquier. François Pierre et madame Chauvelin s'en réjouirent, c'était leur accorder une prolongation de joies. Ils avaient choisi pour domicile à leurs amours une ferme où se trouvaient de merveilleuses bottes de paille, — une paille très propre, et qui sentait la campagne. Ils y furent très heureux...

Dans les sentiers, sur les terrasses, au long des corridors, Jean cherchait Madeleine. Elle le fuyait. Mais, un soir, il la surprit sur le balcon.

— Pourquoi êtes-vous fâchée, Madeleine ?

Elle voulut rentrer chez elle : il jeta bas la claie des capucines, si fanées maintenant, et prit les mains de son amie.

— Pourquoi êtes-vous fâchée ?... Voyons ! Répondez !...

— Lâchez-moi ! — dit-elle.

Puis, comme il n'en faisait rien :

— Allez retrouver votre maîtresse, madame Violès !

Dénégations, serments... A genoux, Jean jurait qu'il n'avait jamais aimé d'autre femme que Madeleine. Elle répondit en s'échappant :

— C'est inutile !... votre frère m'a tout raconté...

Elle le poussa dehors, et fermait la porte de sa chambre. Jean courut chez Étienne. L'ingénieur était déjà couché ; cependant il reçut son frère, et lui avoua qu'il avait fait part à madame Berlier d'une simple hypothèse :

— Et que t'importe l'opinion d'une femme que tu ne reverras jamais ?

Jean baissa la tête. « Une femme qu'il ne reverrait jamais !... » Sa colère s'adoucit en tristesse. Étienne continua, en caressant sa moustache :

— D'ailleurs, cette demi-mondaine n'est pas à dédaigner, si elle te donne son amour gratis...

— Oh ! Étienne...

— Quoi ?... tu ne l'entretiens pas, j'imagine... Toutefois, mon cher petit, prends garde : ces filles vous font perdre le sentiment du but à atteindre et souvent ruinent la santé.

— Mais, alors, tu crois qu'elle est ma maîtresse ?

— Je ne crois rien. M. d'Ourlac m'a raconté qu'elle avait un béguin pour toi... Et puis, bonsoir, j'ai sommeil.

Ainsi l'opinion d'Étienne parut indéracinable, et, ce jour-là, Jean s'endormit tristement... Personne ne l'aimait, tous le méprisaient, parce que, sur les Rochers, il avait parlé à une femme de mœurs perdues.

Le lendemain, il prit à part le comte d'Ourlac et lui dit d'une voix agressive :

— De quel droit, monsieur, me calomniez-vous ?

— Moi, je vous ai calomnié ? — fit le comte.

Et il ne put s'empêcher de rire, quand il sut ce que Jean lui reprochait.

— Ce n'est pas une calomnie, cela ! — dit-il. — c'est très flatteur.

Il ne se fit pas scrupule de raconter cette scène à tout l'hôtel. Chacun y vit une preuve de l'hypocrisie de Jean : on admit que lui et madame Violès s'aimaient en cachette, et

la dame du hamac n'y contredit point. Les domestiques eux-mêmes l'affirmèrent ; bientôt M. Lagier en fut informé.

Or, Jean fuyait madame Violès, dont les assiduités devenaient pressantes. Un soir, son père l'appela et lui dit :

— Eh bien, je te félicite, mon enfant ! Ah ! tu as une jolie conduite, et tes grands-parents peuvent se vanter de t'avoir donné une bonne éducation...

Il n'osa pas répondre, croyant que M. Lagier voulait parler de Madeleine. Le peintre était fort irrité : il respectait les conventions mondaines, bien qu'il les dénigrât à l'ordinaire ; son fils avait créé un scandale, il ne pouvait le lui pardonner. Ce fut un long discours. Il se termina par ces mots :

— Je te défends de causer avec cette fille ! Tu n'as pas honte, d'être le remplaçant de ce Chauvelin !

Et Jean sut qu'il s'agissait de la dame du hamac.

— Je te jure, papa...

— Ne mens pas ! C'est la rumeur publique qui m'a mis au courant. Je me moque de l'opinion des gens, mais tu devrais comprendre, il me semble, que ce n'est pas ton rôle de jouer les verts-galants auprès d'une cocotte, quand ta mère, à Paris, souffre, et quand ton père a besoin d'affection !

— Mais, papa !...

— En voilà assez ! Ah ! je me doutais bien que de nouveaux malheurs devaient m'atteindre. Tu es un débauché... Ne m'interromps pas !... Je t'ai vu avec madame Berlier...

Il n'y avait rien à répondre. Jean supporta une tirade sur les mœurs de l'époque ; puis il s'en alla, désespéré, ne sachant où donner de la tête, car tous les habitants de l'hôtel étaient persuadés qu'il était l'amant de madame Violès, et il n'avait pas assez d'énergie pour combattre ce décret unanime. La dame du hamac l'assassinait de sourires ; elle avait congédié le jeune homme timide et brusquait Chauvelin, qui ne s'en fâchait pas : le chef de bureau aimait infiniment son épouse et ne trouvait aucun charme aux caresses illégitimes.

Se sacrifier... vaincre... se souvenir... Jean ne pouvait vaincre, il ne savait pas se sacrifier, il cherchait le calme dans le jardin des fleurs intimes, mais ne l'y trouvait pas, et commençait à détester la conduite de tous les hommes, et surtout celle de son père qui, calomnié lui-même, aurait dû se défier

des insinuations méchantes. Le docteur Jansen avait prêché l'indulgence et la bonté : Jean espéra qu'il lui accorderait créance, et le pria de le tolérer, une après-midi, comme compagnon de sa promenade.

Malheureusement, M. Jansen était de mauvaise humeur, ce jour-là : sa digestion se faisait mal, et, de plus, on ne lui avait pas envoyé un renseignement qu'il désirait sur un roi de la quatorzième dynastie. Ces petits inconvénients suffisent à déranger l'ordonnance des pensées, et, comme Jean lui rappelait le jardin des souvenirs, le savant traita sa métaphore avec ironie :

— Toutes les doctrines sont sujettes à caution, monsieur Lagier, — dit-il ; — la mienne est bonne pour moi qui, grâce à mes parents, suis à même de satisfaire mes goûts essentiellement aristocratiques et, partant, peu lucratifs. Que vous dirai-je?... Une loi à suivre pour être heureux, cela n'existe guère. Voyez plutôt nos moralistes : ils ne s'entendent point et divaguent, je ne saurais mieux faire. Vivez, mon ami, et, quand vous serez vieux, adoptez la philosophie que vous aurez suivie sans vous en rendre compte. Elle vous donnera peu de remords.

Ils étaient arrivés près de la ferme où madame Chauvelin jouait à la nymphe agricole. On entendit des rires ; et M. Jansen reprit :

— En vérité, l'amour est une chose admirable. Quand nous sommes las de toutes les autres jouissances, nos cœurs renaissent à ses plaisirs. Ainsi, bien que j'aie soixante-huit ans, — du moins les aurais-je dans quelques jours, — j'ai passé, en Égypte, il y a quinze mois, un merveilleux hiver. Une danseuse...

Et il conta les délices que lui avait values cette Africaine. Avant que le récit fût achevé, et comme ils traversaient le petit bois, ils virent, sur la branche du platane que l'on avait jadis coupée à la hache, à l'endroit où Madeleine avait donné le premier baiser, M. Chauvelin et la dame du hamac qui discutaient avec violence. Au bruit d'un feuillage froissé, madame Violès se retourna.

— Voici votre amie, — dit M. Jansen.

Et il ajouta :

— Ah ! monsieur, vous avez beaucoup de chance ! Vous

êtes jeune et pouvez trouver du plaisir auprès d'une telle maîtresse...

— Ah ! vous aussi ! vous croyez que...

— Bravo ! vous êtes discret ; c'est une rare vertu... Je vous disais donc que cette danseuse...

Et M. Jansen reprit son conte d'Égypte, heureux d'avoir fait comprendre à l'ancien amant de Madeleine que d'autres bras lui étaient ouverts.

Des jours passèrent, des soirées veules ; et Jean se débattait entre les désirs et les remords suggérés par autrui. Madame Violès, Étienne et M. Lagier lui paraissaient des ennemis de son bonheur ; Madeleine n'était plus Madeleine : elle semblait une madame Chauvelin plus distinguée peut-être, mais aussi frivole... Et, de nouveau, il se tourna vers ceux qui n'étaient plus, vers M. Piot si bon, vers Paul Brémond si chevaleresque... Se sentant malheureux il les aimait davantage ; il les plaignait en se plaignant lui-même ; il leur disait ses pensées, et, la nuit, il les voyait près de son lit, car il avait des cauchemars, et, au réveil, des migraines bourdonnantes. Pendant les après-midi, il restait assis dans un fauteuil auprès d'Irène qui soupirait continuellement, et, le soir, il écoutait, durant des heures entières, le docteur Jansen et Berlier. Les deux orientalistes parlaient des civilisations disparues, et, devant le gamin, se levait la splendeur des cités détruites ; — et là seulement la vie aurait été bonne à vivre.

« Se sacrifier... vaincre... », doctrines impossibles à suivre de nos jours ; mais, aux jeunes années du monde, comme il aurait combattu, comme il se serait sacrifié, comme il aurait vaincu !... Oh ! les statues de marbre et d'ivoire, les dieux parcourant la terre, les héros, les courtisanes, et le puissant essor des cœurs vers la beauté !

Ces visions l'enchantaient un instant ; mais ensuite l'avenir paraissait d'autant plus lugubre : une folle qui allaite un nouveau-né difforme, un atelier pauvre où s'agitent de pauvres modèles... et la misère, et les discours de M. Lagier, et les soupirs d'Irène, — toute cette tragédie qui lui aurait semblé admirable, si les siècles l'avaient embellie, lui était maintenant insupportable à traverser. Toutefois il ne souhaitait plus

suivre Madeleine dans des voyages vers l'Orient : il aimait une Madeleine morte, elle aussi, une Madeleine qu'il avait créée et qu'il ne pouvait plus créer parce que sa foi en la beauté des gestes humains était épuisée. Et Chauvelin et François Pierre, et Nunès, et tous les habitants de l'hôtel étaient méprisables, et madame Berlier était aussi méprisable que madame Violès. Et Jean se méprisait encore plus qu'il ne méprisait les autres, car il comprenait que jamais il ne serait un homme, mais toujours un gamin tendre, et, quand l'âge est passé, les gamins tendres sont vraiment méprisables...

Un télégramme qui vint de Paris troubla la quiétude où reposait madame Violès. La dame du hamac était entretenue par un grand industriel ; pendant l'été, elle jouissait d'une indépendance absolue, mais, dès l'automne, elle se devait à cet ami magnifique : il faisait de ses toilettes une réclame analogue à celle que lui procurait l'excellence de ses chevaux de course.

Avant de quitter l'hôtel, madame Violès écrivit à son Jean une longue lettre. Il ne lui répondit pas. Alors elle le guetta toute la journée dans les corridors, et, le soir, il trouva devant sa porte la dame du hamac qui l'attendait. Elle prit la tête blonde dans le coffret de ses mains, et mit sur les lèvres gercées un baiser trop savant. Il bégaya :

— Laissez-moi, madame...

Elle le regarda d'un long regard et murmura :

— Tu viendras me voir à Paris, 140 *bis*, rue de Courcelles ; tu viendras, s'pas ?...

Il ouvrit la porte et se glissa dans sa chambre. Madame Violès répétait :

— Tu viendras. Oh ! je suis sûre que tu viendras !...

Mais le verrou cria dans sa gaine, et, furieuse de son vain désir, la dame du hamac partit.

Le lendemain, avec une avalanche de malles, elle descendit à la gare, et l'hôtel sembla plus respectable quand elle l'eut quitté.

Cependant Chauvelin reçut l'argent qu'il avait demandé à son banquier, et, le jour même, le couple se fit conduire en voiture jusqu'à Territet, où il devait prendre le train. Fran-

çois Pierre les accompagna. Madame Chauvelin avait donné son adresse à tout l'hôtel, et le comte d'Ourlac se promit d'en user. Il disparut, un matin, avec Nunès, et personne ne le regretta, si ce n'est Jean... Car, plus le drame où il s'imaginait vivre perdait de personnages, plus ses pensées prenaient d'importance ; et ses pensées étaient toujours les mêmes : des regrets, des remords, — et surtout une jalousie terrible, presque de la haine, pour Étienne qui plaisait trop à Madeleine.

C'est à peine si la jeune femme se souvenait d'avoir été la maîtresse de Jean : il avait été dans son existence comme une conséquence de l'amour qu'elle avait eu pour Paul Brémond, — qui avait vraiment été, lui, son premier amant, — et, dans ce début d'automne qui rougissait les forêts, madame Berlier inaugura par son flirt avec Étienne une nouvelle vie, sensuelle, mondaine, décente, stupide et joyeuse.

Rappelé par la Société des Explosifs français, l'ingénieur fit à son père de très corrects adieux, et lui dit en le quittant :

— Je maintiens mes conseils, tu devrais t'adresser aux tribunaux. Ils condamneraient certainement madame Piot à te servir une pension alimentaire.

— Jamais !

Étienne haussa les épaules, et Jean, qui assistait à cette scène, n'osant refuser la main que son frère lui tendait, la serra du moins sans vigueur.

Le voyage de l'ingénieur fut charmant. A une question indiscrète, Madeleine avait répondu :

— Plus tard, nous verrons, en Grèce...

Et des rêves un peu lubriques visitèrent Étienne. Il gagnait quinze mille francs par an : cette somme suffisait à ses plaisirs, et même, au besoin, il pourrait aider son père, cet homme grotesque, qui, par fierté, se refusait à réclamer de l'argent pour vivre.

M. Lagier avait encore quelques billets de banque, mais la note de l'hôtel devait épuiser cette somme : aussi, bien qu'il se fût juré de ne pas travailler durant son séjour dans les Alpes, il reprit ses pinceaux, afin de fournir, à son retour, un tableau qui lui avait été commandé. Pour la centième fois, il commença le portrait d'Irène ; c'était son genre : une femme triste, laide, avec des rides. Il voulut y joindre, par contraste,

le visage de son fils. L … es traits se tendirent ; un pli se … l'aile du nez, au coin des lèvres.

— Voyons, ris un peu ! Il faut que tu sois gai, je n'ai pas besoin d'un saule pleureur ! — disait M. Lagier, agacé par un si mauvais modèle.

Et Jean s'efforçait de sourire. Mais, tout en faisant l'esquisse, le peintre tenait des discours effrayants, et ils irritèrent Jean à tel point, par leur monotonie et le rapport même qu'il y trouvait avec ses propres pensées, qu'il ne put continuer la pose, ce jour-là ni les jours suivants. M. Lagier dut effacer le second personnage de son tableau ; il en fut exaspéré.

— A quoi es-tu bon ? — dit-il en se croisant les bras.

Irène soupira. Une nouvelle tirade fila en longs méandres. Oh ! les soupirs d'Irène... Oh ! les tirades... Oh ! les malheureux qui sont à plaindre... Oh ! la vie, comme elle pesait aux épaules de Jean !

Madame Berlier dirigeait les travaux de sa femme de chambre, qui faisait avec art des malles innombrables. A jamais, l'écho des romances était mort aux oreilles de Madeleine : les épîtres de Jean furent brûlées sans être relues, et la photographie de Brémond échoua entre deux piles de chemises qui allaient connaître, sans doute, de très élégants adultères. Madeleine rêvait d'Athènes et de nouvelles amours... avec Étienne ?... peut-être ; avec d'autres ?... pourquoi pas ?... Elle songeait à des toilettes qu'elle avait commandées à Paris, à de petits soucis : chaussures, lingeries, parfums, — et surtout aux chapeaux.

Le docteur Jansen décida que l'on partirait le samedi. La veille de ce jour, profitant d'un moment de solitude, Jean demanda à Madeleine :

— Madame, je vous en prie, répondez-moi franchement... Est-ce que vous aimiez monsieur Brémond, quand vous m'avez parlé du livre ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?...

— Non... Est-ce que nous savons jamais, nous autres femmes ?... C'est à vous de savoir. Si vous aviez su, mon cher, c'est vous que, dès le début, j'aurais aimé...

Et elle le quitta parce qu'elle avait été trop franche, et regrettait sa franchise, et parce qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Pendant la dernière nuit, Jean ne put dormir; il relut tout le journal qu'il avait fait autrefois quand il pleurait la fillette brune. A la page blanche, il écrivit : « Aujourd'hui, je suis très malheureux. » Il ne trouva rien d'autre et laissa tomber la plume. Elle fit une tache : avec l'encre répandue, il dessina un profil de femme, mais ne put lui donner la ressemblance de Madeleine.

Dans sa robe de voyage, madame Berlier fut très belle. L'orientaliste avait un sourire narquois sur les lèvres. M. Jansen consulta des horaires. Il y eut quelques poignées de main échangées, des fleurs que Jean offrit en tremblant, un peu d'émotion aux yeux de Madeleine ; une portière fermée ; un omnibus jaune qui disparut au détour d'une allée ; — le bruit d'un train... un coup de sifflet... une fumée qui monta, droite, vers le ciel, puis se traîna, s'effondra, longue, parmi les arbustes...

XXIV

Dans le petit bois, au creux des vallons, à la lisière des forêts, Jean promena les fantômes de M. Piot, de Paul Brémond et de Madeleine. Il allait à grandes enjambées, le dos voûté, les bras ballants.

Pendant ce temps, M. Lagier peignait avec rage. Après avoir voulu tracer sur un fond de feuilles mortes le profil de la *Mélancolie*, il avait imaginé de faire une *Mélancolie boiteuse*. Pour ce projet, il se prit d'enthousiasme : ce serait son chef-d'œuvre, quelque chose d'étonnant ! Et, chaque jour, forçant Irène à marcher devant lui, il observait le déhanchement, faisait des croquis, mesurait les saillies des muscles. Irène s'y prêtait avec une patience infinie, et même elle exagérait le ridicule de son infirmité afin que le peintre en pût mieux noter la silhouette.

Et c'était pour fuir ce spectacle que Jean promenait les

fantômes de M. Piot, de Paul Brémond et de Madeleine, au creux des vallons, à la lisière des forêts. Il allait à grandes enjambées, le dos voûté, les bras ballants... Se sacrifier... vaincre... se souvenir... 140 *bis*, rue de Courcelles... Parfois des images se dessinaient sur la route : M Piot et son ventre en poire, Madeleine qui dansait, Paul Brémond... Et les médiocres discours, et l'apparence de M. Piot sur son lit, et les cheveux plats de Brémond, et le visage si pur de Madeleine, — ces phrases et ces visions lui étaient de fidèles compagnes. Tant que durait le jour, il allait par les sentes et les ravines, le dos voûté, les bras ballants...

Un son de cloche agonisait, très lent et doux comme une plainte de pleureuses lasses ; les dernières notes mouraient sur les frondaisons des bois ; la nuit couvrait les monts, unissant les nuages au ciel brumeux. Alors Jean revenait sur les terrasses, et, en passant devant l'hôtel, dont la façade était grise et les fenêtres noires, il apercevait, au milieu de la galerie où brillait une seule lampe, Irène et M. Lagier qui, debout, l'un à côté de l'autre, contemplaient une ébauche. En boitant, Irène s'éloignait. M. Lagier la suivait en faisant des gestes, et, quand ils avaient disparu, Jean allait à l'extrémité des jardins, sur la dernière terrasse, à l'endroit où lui était apparue, en robe blanche, « Lucie », l'héroïne de Musset...

Chaque soir, devant la vallée où les criques du rivage déroulaient leurs anneaux, Jean refaisait sa vie, et c'était d'inutiles rêves : tout ce qu'il aurait dû faire, s'il en avait été capable, tout ce qu'il n'avait pas fait, tout ce qu'il devrait faire encore, et tout ce qu'il ne ferait pas...

Il se voyait renonçant, dès le début, à son amour pour Madeleine et s'occupant uniquement de réconcilier son père et madame Piot : les calomnies étaient détruites, M. Piot sauvé des émotions qui l'avaient tué, M. Lagier rentrait à Genève, la folle était mieux soignée, et le bonheur adoucissait les âmes... Ou bien Jean se donnait tout entier à sa maîtresse, la forçait à l'aimer, se moquait de ce Brémond qu'il ne connaissait pas ; Madeleine lui appartenait comme une esclave ; vers l'Orient, ils partaient ensemble, amants égoïstes pour qui rien ne vaut fors leur bonheur.

Souvent, pour la refaire, il s'occupait aussi de son enfance,

et, chassant les rêveries et les tristesses, actif et joyeux, il était reçu au baccalauréat, il apprenait un métier, étudiait la médecine, l'agriculture, le droit, les mathématiques, puis parlait haut et ferme à madame Piot et au pasteur Maubel, car il pouvait soutenir par son travail son père et sa famille.

Mais, à ces rêves, combien de réponses !... S'il avait aimé Madeleine, c'est qu'il avait besoin de confier à quelqu'un son chagrin ; il l'avait aimée d'amour sans prendre garde, et, quand elle lui avait avoué qu'elle s'était livrée à lui pour se souvenir d'un autre, n'avait-il pas fui d'abord, honteux, pour mourir ?... Mourir, était-ce une solution ?... La chambre de Madeleine était voisine de celle que Jean habitait ; il y avait un merveilleux balcon... En se vouant au bonheur de son père, il avait espéré oublier... M. Lagier avait péroré longuement, et pas une parole tendre ne lui était venue aux lèvres, et cet homme vertueux rendait sa vertu odieuse... Apprendre un métier ?... Comment l'apprendre quand les migraines battent au tambour des tempes ?... Se faire aimer de Madeleine ?... Il fallait savoir, et Jean ne savait pas... Ainsi, chaque soir, Jean refaisait sa vie : autant de songeries inutiles, car, même en rêvant, il ne pouvait trouver le chemin qui l'aurait conduit au bonheur.

A la surface d'un étang, des pierres que l'on jette forment sur l'eau des séries de cercles dont les centres sont distincts, mais dont les ondes, à la périphérie, se heurtent, se mêlent ; et bientôt, dans le clapotis indistinct, parmi les remous, on ne sait plus à quel cercle appartiennent les petites vagues aux facettes innombrables. Les cœurs des gamins tendres vibrent aux émotions comme les étangs aux pierres que l'on jette. Au cœur de Jean, Madeleine jeta la première pierre, puis madame Piot, M. Lagier, Étienne, la dame du hamac, et maintenant, Jean lui-même ne sait plus à quel centre appartiennent les petites vagues aux innombrables facettes. Ses pensées sont en désordre, sa vie le fut, et elle continuera à l'être, à moins que l'étang ne se change, sous l'effort d'une vague plus puissante, en un fleuve qui, se hâtant vers son but, ne sera plus troublé par les pierres que l'on jette...

Du désordre de ses pensées Jean avait conscience, et parfois, le soir, au bord de la vallée, il cherchait à sim-

plifier l'avenir pour le mieux vivre. Cela lui paraissait facile : dans quelques jours il partirait pour Paris ; là, il travaillerait afin de gagner de l'argent et de devenir célèbre ; le travail lui ferait oublier Madeleine!... Mais on ne gagne pas tout de suite de l'argent lorsqu'on est peintre, mais il n'avait pas d'ambition, mais il ne désirait pas devenir célèbre, mais il ne pourrait oublier Madeleine : une première maîtresse ne s'oublie pas si vite... Et la maison de son père serait horriblement triste, et Jean avait besoin d'affection, et le baiser de madame Violès revenait à sa mémoire en même temps que l'adresse : 140 *bis*, rue de Courcelles.

Alors il avait honte, il se méprisait. Quand on se méprise, on cherche des excuses ; et la tirade de M. Lagier éclatait dans la nuit : « Le destin nous mène... » et les phrases d'Étienne : « Cette demi-mondaine n'est pas à dédaigner... » et le dernier discours du docteur Jansen : « L'amour est une chose admirable... » Et, seule, Irène répondait : « Il ne faut pas subir la vie... » Puis, très loin, la voix revêche de madame Piot : « Il y a un Dieu dans le ciel... » Mais, surtout, c'était la robe blanche de Madeleine qui lui donnait des remords, quand se faisait trop net le souvenir de la dame du hamac.

A cette robe s'opposait celle de la folle au bord de l'étang, et le visage de Maud n'était plus semblable à celui d'Ophélie : il était tourmenté, tordu, la bouche s'ouvrait pour des cris, et, près du lis dressant sa hampe éclose, il y avait deux petites filles idiotes. M. Lagier répétait : « Le destin nous mène » ; le docteur Jansen : « L'amour est une chose admirable » ; Étienne : « Cette demi-mondaine n'est pas à dédaigner » ; et, comme Madeleine passait de nouveau sur les terrasses, Jean fuyait devant ce fantôme, rentrait dans sa chambre, y trouvait des gants de femme, le journal qu'il avait commencé jadis, quand la fillette brune n'était plus revenue sur le chemin, et il relisait ce qu'il avait écrit, et il caressait les gants de Madeleine...

Huit jours passèrent.

M. Lagier n'avait presque plus d'argent. Une lettre de Paris vint lui redire que bientôt l'enfant difforme serait sevré ;

une autre arriva de Genève : madame Piot annonçait à son petit-fils qu'elle lui envoyait du linge et des livres qu'il avait oubliés. Quand il lut ce billet, Jean se rappela davantage la bonté de son grand-père.

La *Mélancolie boiteuse* commençait à prendre forme. Le peintre en était ravi, mais Irène semblait plus triste : apparemment son image était trop ressemblante et trop lamentable sur la toile.

Les terrasses étaient désertes. On nettoyait les salons abandonnés, il en sortait une poussière qui se répandait dans les couloirs. La pluie devint quotidienne, et, comme M. Lagier ne pouvait continuer les séances, il décida de regagner Paris.

La veille du jour fixé pour le départ, un couple de jeunes mariés allemands parut à la table d'hôte. La femme était laide, vulgaire, avec un teint couperosé et des cheveux jaunes; son époux était un homme barbu.

A dix heures, ce soir-là, Jean rentra chez lui pour faire ses malles. Tandis qu'il regardait la photographie de madame Berlier, il entendit des bruits de voix dans la chambre que Madeleine avait habitée : on y avait installé les jeunes époux. Ils riaient aux éclats; ils couraient, faisaient tomber les meubles, criaient, soupiraient et s'embrassaient fréquemment.

Et Jean se rappela sa belle maîtresse, sa merveilleuse amie : elle avait des yeux immenses; une rosée les voilait parfois qui faisait plus profondes les pupilles noires; alors elle renversait un peu la tête en arrière; ses lèvres se relevaient comme un pétale qui s'enroule, elles découvraient les dents, les gencives très rouges, et son rire était si joyeux!...

A genoux devant les tiroirs, oubliant de faire ses malles, Jean regardait le vide, et ses cheveux cendrés tombaient sur son front.

Une fenêtre s'ouvrit, la femme allemande chanta une romance que son époux reprit d'une voix de basse. Sans doute étaient-ils en chemise, devant le balcon, où se mouraient les pauvres capucines...

Parce qu'il ne pouvait endurer cette gaieté, Jean remit les habits qu'il avait enlevés pour être plus à l'aise, et, en courant, descendit dans le vestibule, sortit dans le jardin, gagna le petit bois.

La pluie tombait ; les arbres étaient lugubres, noirs, dépouillés ; sur le tronc coupé du platane des feuilles s'entassaient, alourdies de pourriture. Jean s'appuya contre une branche et il ne songeait plus à Paul Brémond, ni à M. Piot, ni aux philosophies, ni au devoir ; mais il pleurait simplement parce qu'il avait perdu sa belle maîtresse, sa merveilleuse amie, son premier amour.

XXV

Ils étaient originaires d'Appenzell et se nommaient Oberstäglich. Elle était large et lourde ; elle contemplait avec orgueil son mari barbu, de taille haute et très rouge. Quand ils se promenaient sur les terrasses, ils se chatouillaient mutuellement. Dans un tiroir de leur chambre, ils trouvèrent une médaille : c'était la médaille de Paul Brémond, que Madeleine avait oubliée ; madame Oberstäglich la pendit à son cou et, depuis ce jour, elle ballotta sur sa poitrine.

Ce couple assista au départ des Lagier. Le peintre portait son tableau dans ses bras ; Jean jeta un regard circulaire dans la cour, Irène paya les pourboires ; M. Oberstäglich remarqua que « le jeune homme avait l'air bien triste » ; madame Oberstäglich plaignit la petite femme qui boitait. Ils discutèrent, parce que l'épouse croyait Jean atteint de tuberculose et que l'époux ne voulait pas l'admettre. Madame Oberstäglich pensait que tout le monde était tuberculeux dans les hôtels, et M. Oberstäglich eut beaucoup de peine à lui persuader qu'il y avait, à cette règle, des exceptions.

Alors ils interrogèrent les domestiques et apprirent ainsi quelques détails sur la famille Lagier. Ils dirent :

— *Ach !* les pauvres !...

Puis ils n'y songèrent plus, firent quelques petites courses et bientôt s'en allèrent, chassés par la pluie.

Elle tomba durant quinze jours. Au mois d'octobre, le temps devint meilleur, grâce au vent du nord qui balaya les nuages. A cette époque, on ferma l'hôtel, puis on le nettoya de fond en comble. On lava tous les parquets, les balcons, et

l'on rattacha solidement la claie des capucines. Le concierge surveillait ces travaux avec bienveillance. Il y avait dans les corridors une multitude de filles dont les jupes se relevaient sur des jambes torses, chaussées de sabots, et d'innombrables valets en manches de chemise. Les persiennes restèrent ouvertes pendant trois nuits ; néanmoins la chambre de la dame du hamac garda son parfum d'iris : alors on la désinfecta avec de l'acide phénique.

Quand le propriétaire vint inspecter son immeuble, il trouva des murs nets de toute souillures. Cependant il fit enlever une des vitres de la chambre de Jean : on y avait tracé quelques lettres avec un diamant, et cela n'était pas convenable. Le soir, il y eut une fête pour les domestiques, un feu d'artifice, et, dans le petit bois, d'ancillaires amours.

Pendant l'hiver, des neiges arrondirent le flanc des montagnes, et l'hôtel fut mélancolique parmi les sapins. Dans les vallons d'alentour, de petits ruisseaux, qui résistèrent un temps à la gelée, firent des chemins très brillants.

Le printemps fut précoce, le bois s'emplit de fleurs, et les bourgeons se déroulèrent vers un jeune soleil. Puis, quand l'été pesa sur la terre, le docteur Jansen et son gendre choisirent de nouveau pour villégiature l'hôtel où ils s'étaient plu à vivre une vie calme et dépourvue de gestes.

Sur les terrasses, ils reprirent leurs chaises coutumières, et le petit bois vit passer Madeleine escortée d'un flirt syrien, qu'elle avait glané en Égypte, après avoir épuisé le charme d'Étienne en quelques semaines très chaleureuses, au long des rives helléniques.

Or, un soir, M. Jansen fut surpris de trouver dans la galerie vitrée de l'hôtel la dame du hamac qui se balançait avec nonchalance; et, malgré le scandale qui pouvait en résulter, il s'approcha de madame Violès et lui dit :

— Permettez-moi de me présenter moi-même, madame : je suis le docteur Jansen.

— Je vous connais, monsieur ; donnez-vous la peine de vous asseoir, — répondit la dame du hamac, en souriant d'un air aimable.

Elle ne méprisait pas les vieillards : elle leur savait gré de leurs façons polies et de la douceur de leur langage. Sans doute prévoyait-elle des offres pécuniaires, mais M. Jansen ne lui laissa pas cette illusion :

— Je ne veux point abuser de votre temps, — dit-il avec déférence ; — mais, l'an dernier déjà, j'eus le plaisir de vous rencontrer ici...

— En effet !.., dit madame Violès.

— Et il m'a semblé, — reprit M. Jansen, — que, vers la fin de notre séjour, vous regardiez d'un œil favorable un jeune homme pour lequel je ressens une très vive sympathie : M. Jean Lagier... Je présume que cet adolescent n'a pu résister à votre beauté et que vous avez dû le connaître, cet hiver, à Paris...

— Hélas ! vous ne vous trompez pas, — fit la dame du hamac, avec un petit soupir.

— Ah !... Eh bien, je vous prierai de me donner de ses nouvelles, à moins que vous ne désiriez garder à ce sujet un silence dont je ne saurais m'offenser.

Madame Violès baissa les yeux, elle agita ses mains : c'était un préambule oratoire.

— Il n'y a, monsieur, — répondit-elle, — aucune raison pour que je me taise sur des relations qui m'ont laissé de très précieux souvenirs... Mon pauvre petit Jean est mort, au mois de février, après une maladie assez longue qui résulta d'un accident...

En entendant ces mots, le docteur Jansen ne fut pas aussi étonné qu'il aurait dû l'être : il s'attendait à quelque catastrophe de ce genre, sans qu'il eût toutefois aucune raison pour cela. Il fut affligé, mais il dédaigna de montrer devant la dame du hamac la compassion que renfermait son cœur et demanda posément, comme s'il se fût agi d'un renseignement historique :

— Seriez-vous assez bonne pour me donner quelques détails ?

— Volontiers, monsieur... Il avait pris le Panthéon-Courcelles...

— L'omnibus ?

— Oui... pour rentrer chez son père en revenant de chez

moi... Il se tenait debout sur l'impériale, quand, au coin de la rue du Bac, une roue a heurté le trottoir, et mon pauvre petit Jean est tombé sur le pavé si malheureusement qu'il s'est cassé la jambe en deux endroits... La gangrène s'est mise à la plaie, et il est mort d'une pourriture du sang... Il souffrait beaucoup, et vous comprenez que chez eux ce n'était pas commode de le soigner : ils n'avaient pas d'argent... Ah ! monsieur, un garçon comme celui-là, on n'en verra plus ; il avait un cœur !... il était gentil !... Pauvre mioche !...

Surpris de ce que madame Violès fût vraiment émue, M. Jansen lui rendit toute son estime et prononça, avec aménité et confiance :

— Vous l'aimiez beaucoup, chère madame, et je vous en félicite... Je vais être très indiscret, mais vous m'excuserez : j'ai l'âme paternelle et cet enfant me plaisait infiniment... Racontez-moi, je vous prie, comment vous avez fait sa connaissance ?

— Je ne demande pas mieux, — fit madame Violès, — j'ai plaisir à parler de lui et je vais vous conter les choses depuis le début... L'an dernier, n'est-ce pas ? je m'ennuyais ici ; j'avais bien un petit ami ; mais il était trop bête... Alors j'ai remarqué ce joli garçon qui avait une figure si mignonne et qui, soit dit sans vous offenser, courtisait madame votre fille...

— En effet, Madeleine...

M. Jansen s'interrompit brusquement, stupéfait d'avoir prononcé le nom de sa fille.

— Quand je lui ai parlé pour la première fois, — reprit madame Violès, — c'était aux Rochers... Vous vous souvenez, un jour qu'il faisait du vent ?... Il ne m'a pas même répondu, il devait avoir quelque passionnette qui l'occupait : votre fille ?... une autre ?... Enfin, je n'ai fait sa connaissance qu'au mois de décembre. C'était un samedi, je crois... non, un vendredi ; c'est cela, un vendredi... j'aurais dû m'en souvenir, car je suis très superstitieuse... j'étais restée au lit, un peu souffrante et j'avais défendu ma porte. Vers trois heures, on m'apporta une carte de visite : « Jean Lagier... » alors j'envoyai ma femme de chambre jusque dans la rue

pour le rattraper, mais il ne voulait pas revenir, et, quand il est entré, il tremblait... Oh! c'était un amant bien gentil... Tout de suite j'ai eu le gros béguin... Et pourtant, lui ne m'aimait pas, Quand il arrivait chez moi, on aurait dit qu'il avait honte de venir, et aussi quand je l'embrassais... Peut-être avait-il des scrupules, parce qu'il ne me donnait pas d'argent : les hommes sont si bêtes!...

M. Jansen hocha la tête. Par la porte de la galerie, les parfums du crépuscule venaient jusqu'à lui, et il songeait en regardant madame Violès à cette soirée où il avait parlé si élégamment du jardin des souvenirs. Jean avait dû se la rappeler, lui aussi, dans les bras accueillants de cette femme, où il cherchait peut-être à se souvenir des caresses de Madeleine... Et le docteur Jansen, en songeant ainsi, alluma une cigarette pour se faire une contenance. Madame Violès disait :

— Souvent je l'ai surpris qui pleurait sur l'oreiller, mais doucement, pour ne pas m'empêcher de dormir... Il avait beaucoup de chagrin. Vous savez que sa mère est folle, et que ses deux sœurs sont idiotes... Son père a eu des ennuis et, tout d'un coup, il a été pris par la manie du suicide... tout d'un coup, au mois de janvier, parce qu'il avait raté un tableau. Jean lui a volé son revolver, et me l'a donné pour que je le garde... il est encore chez moi, à Paris...

— Ah! — fit le docteur Jansen; — vraiment, M. Lagier voulait se tuer?

— Oui, il le disait, du moins... Et vous comprenez que mon pauvre gamin n'avait pas une vie gaie!... Il devait apprendre la peinture, et cela ne marchait pas. Voyez-vous, monsieur, il était fait pour être aimé par les femmes comme moi, qui sont sentimentales, mais, pour le reste, il ne valait pas grand'chose. Il est mort... c'est triste! Mais s'il avait pu vivre, je ne sais pas ce qu'il serait devenu; ces enfants-là, ça ne doit pas vieillir...

Elle se tut, se moucha, puis sourit, et M. Jansen toussa deux fois, d'une petite toux grêle et plaintive. Madame Violès se balança sur le fauteuil, agita ses mains et reprit :

— Quand j'ai su l'accident, j'ai cru tomber malade, oui, monsieur, je vous le jure; et chaque fois que je recevais une

lettre de lui, je pleurais comme une bête... Je m'imaginais que c'était ma faute si la fracture ne guérissait pas, parce que, ces derniers temps, il avait beaucoup maigri... et j'en avais des remords... Le jour de l'enterrement, j'ai été à l'église... pas au temple... je suis catholique... et puis... les protestants, ça ne sait pas prier pour les morts... Non... j'ai été me confesser... Cela vous étonne peut-être?

— Non, — fit M. Jansen, — non, cela ne m'étonne pas... mais je ne saisis pas bien comment vous avez été tenue au courant de sa maladie?...

— Ah! oui, j'ai oublié de vous dire... Voilà : je lui ai envoyé mon médecin, un très bon médecin, en lui disant de se faire payer moins cher, et vous comprenez que M. Lagier, qui ne savait pas que c'était le mien, l'a accepté volontiers. C'est grâce à lui que j'ai su tous les détails... Ainsi il m'a raconté que, le dernier jour, la folle est entrée dans la chambre de mon petit, et s'est mise à crier. Cela ne m'a pas surprise, d'ailleurs : j'ai toujours pensé que les fous connaissent l'avenir... et, tenez! à Carpentras, quand j'étais petite, il y avait une vieille femme qui n'avait plus son bon sens et qui m'a prédit que je serais riche, mais que je ne serais pas heureuse... et c'est arrivé comme elle l'a dit : je suis riche maintenant, mais, vous savez, l'argent, ça ne fait pas le bonheur...

Et madame Violès s'essuya les yeux avec un petit mouchoir très parfumé. Alors, comme il craignait le fâcheux récit des débuts, M. Jansen se leva :

— Je vous remercie, chère madame, de votre obligeance! dit-il en baisant la main de la dame du hamac.

A ce moment, Madeleine passait dans le vestibule avec le jeune homme syrien, son inséparable compagnon; elle vit le geste de son père, et, quand M. Jansen la rejoignit, elle dit en riant :

— Je te félicite, papa, tu as de charmantes relations!

Mais il l'interrompit :

— Ne plaisante pas, Madeleine... je viens d'apprendre une triste chose : Jean Lagier est mort...

— Ah! fit Madeleine.

Et elle demanda des détails.

Puis, comme le gong sonnait, tous les habitants de l'hôtel allèrent se vêtir pour le dîner, et, sur le seuil de sa chambre, madame Berlier, afin de porter le deuil de son petit amant, annonça au flirt syrien qu'elle lui défendait de l'embrasser pendant deux jours.

Ce soir, en peignant sa belle barbe grise devant la glace où vacille le reflet des bougies, M. Jansen songe à la responsabilité de Madeleine, et regrette de s'être prêté à cette aventure, car les flirts de sa fille sont devenus trop nombreux et le gênent... Et il songe aussi à ce que madame Violès lui a dit; certes elle a raison : ces enfants-là ne doivent pas vieillir... A leur tendresse, la lutte est trop rude, et nul ne sait comment se serait achevée la vie de Jean Lagier, si elle n'avait pas été brisée par cet accident banal et qui ne prouve rien.

G. BINET-VALMER

DARWIN

Lamarck, dès le début du XIX[e] siècle, avait enseigné que les espèces aujourd'hui vivantes descendent d'espèces différentes ayant vécu antérieurement et dont la plupart ont disparu ; il avait même énoncé deux principes admirables au moyen desquels on pouvait comprendre simplement le mécanisme de l'évolution progressive des êtres. Une pléïade de savants illustres avait adopté la théorie de Lamarck et, de l'autre côté du Rhin, Gœthe applaudissait aux efforts de la jeune école transformiste. Mais le moment n'était pas venu ; la *preuve* du transformisme ne pouvait pas encore être donnée d'une manière assez frappante : l'autorité de Cuvier étouffa dans le germe cette nouveauté dangereuse et l'enterra si bien qu'on put la croire définitivement éliminée de la science. C'est en 1859 seulement que le livre de Darwin la fit sortir du tombeau ; elle eut une renaissance si brillante que l'on oublia facilement les efforts des Lamarck et des Saint-Hilaire et que l'on considéra la théorie nouvelle comme fille de Darwin ; cependant l'illustre naturaliste anglais n'en était que le père adoptif, mais un père adoptif capable de donner, pour toujours, à une enfant moralement abandonnée, droit de cité dans le domaine scientifique.

Il y a dans l'œuvre de Darwin deux parties très distinctes,

qui méritent d'être étudiées à part, bien qu'elles soient étroitement mêlées dans son livre. La première et la plus importante, c'est une colossale accumulation de faits admirablement observés et ingénieusement rapprochés, qui constituent ce que l'on peut appeler *la preuve du transformisme*; la deuxième est le principe de la *sélection naturelle*, par lequel l'auteur relie et explique tous ces faits. En réalité, le principe de la sélection naturelle, tel que l'a utilisé son auteur, n'explique pas tout, mais il paraît tout expliquer, et cette illusion a, sans doute, été pour beaucoup dans le succès du livre de Darwin. Il est probable que, en 1859, bien peu de gens eussent été capables d'accepter les *preuves* du transformisme sans une explication qui parût satisfaisante; d'ailleurs, indépendamment de sa valeur explicative, le principe de la sélection naturelle relie admirablement les faits accumulés dans l'*Origine des Espèces*, qui, sans ce fil d'Ariane, eût été un dédale inextricable où les plus ingénieux se seraient perdus. Il est donc indispensable d'exposer d'abord ce principe, qui relie toutes les pièces de l'édifice.

***

On a critiqué la *sélection naturelle*; des hommes occupant une haute situation scientifique, tels que Flourens, ont essayé d'en ridiculiser l'auteur; or, le principe de Darwin est une vérité évidente. Il n'en est pas de même de l'explication de la formation des espèces à l'aide de ce principe, ou du moins de ce principe seul; ici, la discussion est permise, et il est même facile de réfuter victorieusement l'argumentation de Darwin. Dans l'*Origine des Espèces*, le principe et les applications du principe sont si intimement mélangés que l'on a pu croire que la sélection naturelle était inséparable du transformisme. Or, cela est faux, et je dirai même que ces deux questions sont absolument indépendantes l'une de l'autre; mais il est curieux de constater que la plupart des premiers adversaires de Darwin se sont attaqués au principe de la sélection naturelle, croyant attaquer le transformisme même, et se sont heurtés ainsi à une cuirasse sans défaut.

On pourrait dire que le principe de la sélection naturelle expose *que les choses sont à chaque instant comme elles sont,*

et non autrement, et que cela a été vrai à un moment quelconque de l'histoire du monde. Je ne pense pas que quelqu'un songe à s'inscrire en faux contre une assertion aussi banale et, cependant, c'est là tout le principe du grand évolutionniste anglais.

Si l'on remonte très loin dans les périodes géologiques et que l'on divise le temps écoulé en une infinité d'intervalles très petits, d'une seconde par exemple, il sera vrai, à la fin de chaque intervalle, que, à ce moment précis, les choses sont comme elles sont et non autrement; personne n'en peut douter. Il sera vrai aussi — nos connaissances actuelles nous autorisent à l'affirmer — que, dans un intervalle d'une seconde, beaucoup de choses auront changé; l'état du monde, à la fin d'une seconde donnée, sera donc *différent* de ce qu'il était à la fin de la seconde précédente; le monde aura évolué. Ces deux propositions sont l'évidence même.

Il reste à établir un troisième point, qui ne sera pas évident comme les deux premiers : c'est que l'état du monde à la fin d'une seconde donnée résulte de ce qu'il était à la fin de la seconde précédente, et de l'action des causes naturelles dans cet intervalle d'une seconde. Si vous admettez cette proposition, vous êtes déterministe, c'est-à-dire que vous croyez que l'état actuel du monde était déterminé fatalement par son état à la fin de la période primaire par exemple, autrement dit que le monde silurien avec ses trilobites devait conduire fatalement à notre monde actuel, où il n'y a plus de trilobites, mais où il y a des hommes, des chevaux, des éléphants, qui n'existaient pas à l'époque silurienne. Divisez en effet en intervalles d'une seconde le temps qui s'est écoulé depuis l'époque silurienne; l'état du monde au commencement d'un intervalle détermine fatalement l'état du monde à la fin de cet intervalle, puisque vous admettez que, seules, des causes naturelles ont agi pendant la seconde considérée ; un mathématicien idéal, connaissant toutes les lois naturelles et l'état *exact* du monde à un moment quelconque, eût donc pu prévoir rigoureusement ce que devait être l'état du monde une seconde plus tard, et ainsi de suite, de seconde en seconde, jusqu'à maintenant.

Voilà ce que prétend Darwin, bien qu'il n'ait jamais ex-

primé sa pensée d'une manière analogue à celle que je viens d'employer et bien qu'il eût peut-être désapprouvé cette traduction libre, mais fidèle, de son système. Ainsi, 1° à un moment donné les choses sont comme elles sont et non autrement; 2° entre deux moments différents il y a des variations; 3° toute variation est due à des causes naturelles. De ces trois points, les deux premiers, qui sont immédiatement évidents, constituent le principe de la sélection naturelle; le troisième, le seul qui ait besoin de démonstration, Darwin l'effleure à peine.

Il serait surprenant qu'à l'aide de vérités évidentes comme les deux premières, vérités indépendantes des propriétés des corps, on pût expliquer quelque chose; aussi n'explique-t-on rien, et même, sous la forme que je leur ai intentionnellement donnée, ces vérités ne seraient d'aucune utilité; au contraire, sous la forme que leur a donnée Darwin, elles permettent un langage clair et fécond, mais elles ne sont qu'une forme de langage, et d'une forme de langage on peut tirer des facilités de raisonnement, jamais des faits ou des preuves. La sélection naturelle appliquée à la biologie, c'est, comme les mathématiques appliquées à la physique, une langue infiniment précieuse; or, si les mathématiciens n'avaient eu, comme point de départ, les lois physiques élémentaires, ils n'auraient jamais fait que d'élégant bavardage, et l'œuvre des Fresnel ou des Maxwell eût été stérile. La langue créée par Darwin est la langue adéquate à l'étude du transformisme, mais elle est indépendante du transformisme, et elle eût pu s'appliquer de la même manière à la narration des faits biologiques si la variation des espèces avait été restreinte dans des limites étroites. Quand Flourens, voulant lutter contre le transformisme, s'est moqué de la sélection naturelle, il a agi comme un physicien qui, pour saper la théorie des ondulations, aurait attaqué le calcul différentiel.

Il ne suffit pas d'affirmer que le principe de Darwin est une vérité évidente; il faut encore en fournir la preuve, d'autant plus que, dans la forme que je lui ai donnée, on aura peine à reconnaître ce principe célèbre. C'est que l'illustre évolutionniste l'a formulé d'une manière moins géné-

rale, pour les êtres vivants seulement, et en tenant compte implicitement de ces deux propriétés élémentaires des êtres vivants, la multiplication et la mort. Or, ces deux propriétés, que tout le monde a constatées, n'ont rien à voir avec le transformisme ; les espèces pourraient fort bien être fixes alors que les individus se multiplieraient et mourraient; si donc il n'y a réellement, dans le principe de Darwin, que les vérités énoncées plus haut, il est évident, dès maintenant, qu'on n'en saurait tirer une preuve ni pour ni contre la transformation des espèces.

Les êtres vivants se multiplient, c'est-à-dire qu'ils donnent naissance à des individus semblables à eux-mêmes ; or, en vertu de ce principe qu'on ne peut rien construire sans matériaux, la multiplication d'un individu ne peut s'opérer sans un emprunt de substance ; cet emprunt de substance, prélevé naturellement sur le milieu dans lequel vit l'individu, est ce qu'on appelle l'alimentation. Plus la multiplication est abondante, plus la quantité des aliments empruntés au milieu est considérable : pour faire mille pucerons il faut dix fois plus des mêmes éléments, que pour en faire cent. Or, les milieux dans lesquels vivent les êtres à la surface de la terre étant limités, la multiplication des individus ne peut être illimitée.

Les substances alimentaires employées à la confection des êtres vivants ne sont pas perdues; elles restent, sous une forme nouvelle, utilisables par d'autres êtres vivants : nous voyons en effet tous les jours que certains êtres mangent d'autres êtres pour s'alimenter. Une fois que toutes les substances alimentaires d'un milieu sont transformées en êtres vivants, la possibilité de la naissance d'un individu est subordonnée à la mort d'un ou plusieurs individus préexistants.

Je ne sais quel littérateur facétieux eut jadis l'idée de tracer le tableau d'un monde dans lequel la mort n'aurait pas existé ; il mettait en présence de tout jeunes gens, des ancêtres d'un âge invraisemblable, et tirait de cette situation des considérations fantaisistes. Dans son hypothèse, si je me souviens bien, les hommes seuls étaient immortels ; il avait négligé d'accorder la même immortalité aux autres animaux et aux plantes; or, même en ce cas, il y a beau temps que le monde vivant serait figé dans une immobilité éternelle. Cet auteur

avait oublié que, pour faire le corps d'un individu, il faut des substances constitutives; au bout d'un certain nombre de générations humaines, tout ce qui, à la surface de la terre, peut être transformé en corps humain aurait été employé; il n'y aurait plus eu de chevaux, de vaches, de choux, de blé, rien que des hommes, qui, condamnés à vivre, mais ne pouvant plus se nourrir, ne se reproduiraient plus, ne marcheraient plus, ne parleraient plus, seraient de véritables momies. Cette hypothèse ridicule traduit sous une forme frappante ce fait indiscutable, que, la quantité des substances alimentaires étant limitée, *la formation d'un nouvel individu est subordonnée à la mort d'un ou plusieurs individus préexistants.*

Ceci est la formule la plus générale de la *lutte pour l'existence* que Darwin a rendue si célèbre ; il vaut peut-être mieux adopter, pour exprimer la même idée, l'expression « concurrence vitale » qui, moins imagée, il est vrai, a du moins l'avantage de rendre mieux compte de tous les faits. Quand un tigre attaque un éléphant pour le manger, il y a lutte ; mais lorsque je consomme une inoffensive salade, il serait prétentieux de ma part de dire que je lutte pour l'existence ; je transforme simplement en substance humaine les éléments que la salade avait transformés en sa substance propre et, si je meurs demain, les microbes et les vers transformeront à leur tour les éléments de mon corps en substance de microbe ou de ver. Il y a concurrence vitale, c'est-à-dire que, étant donné le patrimoine limité des substances alimentaires fournies par la terre aux êtres vivants, chacun de ces êtres en utilise, suivant ses moyens, le plus qu'il peut, pour se nourrir et se multiplier, et est ainsi en concurrence avec tout être ayant des besoins analogues aux siens.

Chaque être a des propriétés personnelles, des moyens d'action personnels, des besoins personnels, qui diffèrent des propriétés, des moyens d'action et des besoins d'un être différent. Tout cela entre en jeu dans la concurrence vitale ; étant donné le nombre immense des êtres qui existent à la surface de la terre, on voit combien est compliqué l'ensemble des phénomènes que présente à chaque instant cette concurrence incessante. Le langage créé par Darwin va nous aider à simplifier cette complication.

Ce qui se passe aujourd'hui en Patagonie n'a pas d'influence directe sur ce qui se passe dans mon jardin ; seuls, les individus voisins les uns des autres sont directement en concurrence. Je suppose donc, qu'en un point donné de la terre, j'introduise à la fois un certain nombre d'êtres vivants ; immédiatement une concurrence s'établira entre ces êtres nouveaux et avec ceux qui préexistaient dans l'endroit choisi. Quel sera le résultat de cette concurrence? Le plus souvent, je ne saurai pas le prévoir ; ce que je puis affirmer en revanche, sans crainte de me tromper, c'est que, au bout de quelque temps, parmi tous ces êtres tant préexistants que nouvellement introduits, les uns auront persisté ou se seront multipliés ; les autres seront morts ; mais, je le répète, je ne sais pas d'avance lesquels persisteront ; et, si j'essaie de le prévoir, en tenant compte de leurs propriétés, j'aurai des chances de me tromper.

Le langage de Darwin me tire d'affaire immédiatement : ceux qui persisteront seront *les plus aptes*, les mieux armés pour la lutte *dans les conditions présentes* ; ceux qui disparaîtront seront les moins bien armés ; il y aura sélection naturelle, c'est-à-dire élimination naturelle des moins aptes au profit des plus aptes.

Évidemment, ce n'est là qu'un artifice de langage ; si l'on me répond : « Fort bien, mais quels sont les plus aptes? » je serai très embarrassé, tant sont complexes les conditions de la concurrence ; ce que je pourrai faire de mieux, ce sera de prier mon interlocuteur d'attendre que la lutte soit terminée pour proclamer le vainqueur ; je définirai donc les plus aptes après coup ; j'appellerai les plus aptes ceux qui auront persisté.

Dirai-je pour cela que j'ai établi la *loi* de la *persistance du plus apte*? Le mot loi serait un bien grand mot pour rappeler une simple forme de langage, car, si je définis après coup les plus aptes par leur persistance, ma loi se réduira en réalité à la formule : « ce sont ceux qui ont persisté qui ont persisté ; » ou encore, sous la forme sélection naturelle : « Il y a eu élimination de ceux qui ont été éliminés. »

Voilà les principes contre lesquels a bataillé Flourens. « Ou l'élection[1] naturelle n'est rien, dit-il, ou c'est la nature.

1. Quand l'ouvrage de Darwin parut, l'expression « natural selection » fut traduite en français « élection naturelle ». Ce n'est que plus tard que le mot anglais *selection* a été adopté dans notre langue.

Mais la nature douée d'élection, la nature personnifiée !... Dernière erreur du dernier siècle !... Le XIXe ne fait plus de personnifications. » Le langage serait bien difficile si l'on interdisait les phrases où le sujet du verbe représente une force ou un ensemble de forces ; dire que la pesanteur fait tomber les corps, est-ce personnifier la pesanteur ?

Les phénomènes de la concurrence vitale sont très complexes, et ne peuvent s'exprimer qu'à l'aide de termes synthétiques. L'expression « sélection naturelle » représente précisément l'ensemble de *toutes* les causes qui interviennent dans la concurrence vitale. Là où Darwin emploie le terme « sélection naturelle », Bernardin de Saint-Pierre eût employé le mot *providence*, avec une acception identique, sauf que le mot providence implique que les forces naturelles sont des instruments dans la main d'une personne supérieure, qui prévoit les effets des causes et connaît le but. — La sélection naturelle, c'est la providence « dépersonnifiée ».

Il est probable, d'ailleurs, que si Darwin n'avait pas annoncé qu'il expliquait par la sélection naturelle l'évolution progressive des espèces, on n'aurait pas songé à faire à son principe, qui est une vérité évidente, les critiques vaines qu'on lui a opposées. Cependant, la forme du langage darwinien semble permettre la prévision des événements. Il la permet en effet dans l'hypothèse où l'on connaîtrait à l'avance *toutes* les conditions des phénomènes ; or, nous ne sommes jamais tout à fait assurés de connaître à l'avance toutes les conditions des phénomènes et la prudence scientifique nous interdit de définir le plus apte avant d'avoir constaté définitivement sa supériorité dans les circonstances présentes.

Les éleveurs de la Virginie ne possèdent que des cochons noirs ; pourquoi ? C'est qu'il existe dans ce pays une plante, le *lachnanthes*, qui est vénéneuse pour les cochons blancs et inoffensive pour les noirs. Rien ne pouvait faire prévoir *a priori* cette relation entre la pigmentation et la résistance à un certain poison. Supposez que nous ayons simultanément introduit, en liberté dans un parc de la Virginie, des cochons blancs très forts et très bien portants et des cochons noirs faibles et malingres ; il aurait été naturel de penser que les premiers devaient s'y acclimater plus facilement que les

seconds ; et, en prédisant ce résultat, nous nous serions trompés. Dirons-nous donc que, *d'une manière générale*, les cochons noirs sont *plus aptes* que les cochons blancs à la vie en liberté ? Ce serait s'exposer à une erreur volontaire, car, dans tel autre pâturage, il peut exister une plante ou une maladie qui tue les cochons noirs et respecte les blancs[1]. On ne peut définir l'aptitude que *dans des circonstances précises*. Tout changement dans les circonstances peut transformer les résultats de la concurrence vitale. Il n'y a pas des êtres plus aptes que d'autres êtres ; il y a des êtres qui, *dans des circonstances données*, l'emportent sur d'autres êtres, rien de plus.

Un loup est-il plus apte qu'un veau ? Mettez des loups dans un enclos fermé et riche en pâturages, ils y mourront de faim ; les veaux au contraire y prospéreront. Les veaux sont-ils donc plus aptes que les loups ? non assurément, car, si nous introduisons des loups dans l'enclos où sont déjà les veaux, ceux-ci seront mangés.

Le principe de Darwin peut donc s'énoncer ainsi : lorsque plusieurs êtres se trouvent assemblés en un même endroit, ils ne peuvent y prospérer tous, parce que les matières alimentaires sont limitées ; il se produit une concurrence vitale qui détermine une sélection naturelle dont le résultat est la persistance des êtres les plus aptes *dans les conditions considérées*. Ces êtres les plus aptes, nous ne pouvons les connaître qu'*a posteriori*, en constatant les résultats de la concurrence. Or, pour qui veut étudier l'origine des espèces ou, en d'autres termes, raconter l'histoire passée de chacune des espèces qui existent aujourd'hui, ce langage *a posteriori* suffit parfaitement ; bien mieux, il ne permet pas de se tromper, puisqu'il n'exprime jamais que des vérités certaines. Il raconte l'histoire, sans faire la philosophie de l'histoire. Si un historien se contente d'exposer la succession des empires dans les périodes dont on a conservé des documents certains, il ne peut pas se tromper ; il emploie le langage darwinien, puisqu'il constate, en réalité, que les plus aptes ont sans cesse persisté

1. Ou encore, ce qui est plus vraisemblable, une maladie qui respecte un certain nombre d'individus noirs ou blancs et tue les autres, le caractère de résistance à cette maladie étant absolument indépendant de la pigmentation.

dans la lutte entre les peuples. Il s'expose au contraire à des erreurs s'il essaie d'expliquer, dans chaque cas, *pourquoi* tel parti a été vainqueur ou vaincu, ou, ce qui revient au même, comment l'on aurait pu prévoir ce qui est arrivé. Ses erreurs deviennent plus dangereuses encore. si, de ses considérations philosophiques sur les luttes passées, il tire un conseil pratique aux belligérants actuels dont il ignore encore le sort futur, oubliant que les conditions sont autres aujourd'hui qu'elles ne furent dans l'un quelconque des cas pris comme exemples dans l'histoire.

Si les espèces n'avaient pas varié, le langage de Darwin n'aurait aucune importance philosophique; il nous raconterait simplement que, dans les temps passés, les individus qui sont morts sans laisser de postérité ont été vaincus, dans la concurrence vitale, par d'autres individus mieux armés pour la lutte dans les circonstances réalisées à ce moment précis; les circonstances changeant sans cesse, les résultats des luttes successives n'auraient qu'un intérêt historique, et nous expliqueraient uniquement la distribution actuelle des êtres vivants à la surface de la terre, de même que l'histoire des hommes, telle que nous l'enseignent les historiens narrateurs, nous apprend uniquement comment s'est réalisée la répartition actuelle des peuples.

*
* *

Ainsi, la narration darwinienne de l'histoire des êtres conduit immédiatement à la distribution actuelle des animaux et des plantes ou, comme l'on dit aujourd'hui, à la géographie zoologique et botanique, même pour qui n'admet point que les êtres aient varié. Il semble donc que cette partie au moins de l'œuvre de Darwin dût être acceptée, sans hésitation, par les non-transformistes aussi bien que par les transformistes, puisque personne ne peut nier que le passé ait produit le présent. Or, si, après avoir établi une simple géographie *descriptive* des êtres vivants, on veut interpréter l'histoire qui a conduit à cette distribution géographique, on est invinciblement amené à penser que les espèces ont varié; on y est amené d'une façon si impérieuse que, à moins d'être

sous l'empire d'un parti pris plus puissant que les considérations d'ordre scientifique, on ne conçoit même plus que le transformisme soit discutable. C'est ce qui est arrivé à Darwin lorsqu'il fit son voyage sur le *Beagle*. Mais il n'est pas indispensable de faire un si grand voyage pour se rendre compte des arguments que le transformisme peut tirer de la distribution géographique des êtres ; il suffit d'étudier successivement deux régions séparées par une barrière naturelle importante. Sans doute ces barrières naturelles sont devenues moins infranchissables depuis que l'homme civilisé, en multipliant les moyens de communication, en facilitant les relations entre les divers peuples, a mis aux prises des espèces animales séparées depuis longtemps ; c'est ainsi que nos bateaux ont porté des rats dans des îles isolées, et ont introduit en Australie les lapins qui menacent son avenir. L'uniformité croît rapidement avec le développement des relations humaines, et déjà beaucoup de faits très saillants sont masqués ; il faut se rabattre sur des observations plus précises et plus délicates.

Darwin a accumulé un très grand nombre d'observations minutieuses de géographie zoologique et botanique. Il faut lire ces chapitres de son ouvrage, que leur caractère anecdotique rend d'une lecture très agréable : tout lecteur deviendra transformiste malgré soi rien que pour les avoir lus.

Je ne puis entrer ici dans le détail des faits analysés dans l'*Origine des espèces* ; mais je voudrais donner une idée de leur nature et de la manière dont on peut en tirer un argument pour le transformisme.

Les îles éloignées les unes des autres au sein des grands océans ont des habitants différents, au moins en ce qui concerne les espèces incapables de traverser de grandes étendues de mer. Les partisans de la fixité des espèces ne sont pas embarrassés par cette constatation ; ils déclarent que ces espèces ont été créées là où elles sont et telles qu'elles sont ; elles sont restées au lieu où elles furent mises par des créations locales distinctes. Or, la géologie nous apprend que les îles n'ont pas toujours été ce qu'elles sont aujourd'hui : il y a eu des remaniements fréquents de la distribution des terres et des eaux ; tel groupe d'îles a été autrefois un continent, à

une époque où la vie existait déjà, où les animaux étaient déjà créés. Après que les mouvements du sol eurent morcelé ce continent, d'où vient donc que les diverses espèces se soient localisées dans les diverses îles, au lieu d'être mélangées dans chaque île comme elles l'étaient sur le continent primitif?

Darwin démontre d'ailleurs que les habitants des îles n'ont pas nécessairement tous existé dans ces îles dès leur séparation d'avec les continents : ils ont aussi pu y être introduits depuis, par un hasard. Il étudie les moyens de transport à travers les océans (courants, bois flottés, oiseaux voyageurs, etc.), et cette partie anecdotique de son livre est à la fois instructive et amusante. Mais si certaines espèces n'existent pas dans certaines îles, pourquoi ont-elles disparu précisément de l'endroit où elles existaient primitivement? Et pourquoi des espèces *voisines*, mais différentes, existent-elles dans des îles voisines?

L'observation de ces faits et de beaucoup d'autres analogues amena Darwin à penser que l'espèce est variable; que des êtres primitivement semblables se sont trouvés isolés les uns des autres dans des îles, soit par suite du morcellement d'un continent, soit à cause du transport fortuit de quelques individus par les courants marins, les bois flottés ou les oiseaux voyageurs; que, depuis leur isolement, leur histoire a été différente dans ces différentes îles; que les différences se sont, par suite, accumulées au cours des générations successives, chez leurs descendants, au point que les représentants actuels d'une même espèce primitive dans des îles différentes sont aujourd'hui d'espèces différentes mais voisines. Et, dans cette hypothèse, l'histoire narrative dont je parlais tout à l'heure présente un intérêt capital, puisqu'elle ne nous expose plus seulement les vicissitudes des êtres, mais bien des transformations spécifiques qui résultent de ces vicissitudes. C'est pour raconter cette histoire que la langue darwinienne va être infiniment précieuse.

Si l'on est débarrassé de toute idée préconçue, si l'on raisonne en pleine liberté d'esprit, on trouve que l'interprétation transformiste des faits de distribution géographique est infiniment simple et infiniment vraisemblable. Voyons donc



maintenant ce que donne la sélection naturelle quand on l'applique à des êtres *variables*, étudions ce qui résulte de l'introduction, dans l'histoire des êtres racontée en langage darwinien, d'un élément nouveau, la variation.

***

Les êtres varient, l'observation la plus élémentaire le prouve, et les partisans les plus fanatiques de la fixité des espèces ne peuvent le nier : un fils ressemble à son père, mais est différent de son père. Mais quelle est l'étendue possible des variations?

Darwin ne se demande pas quelle est la cause des variations ; il les constate et s'en sert, sans chercher d'où elles viennent. Il a livré la variation à l'ensemble des causes obscures et mal définies que nous appelons le hasard, parce qu'il jugea que la sélection naturelle suffisait partout et toujours à corriger le hasard et à en tirer des coordinations merveilleuses. Voici comment il raisonne.

Dans une espèce donnée, animale ou végétale, il naît beaucoup plus d'individus qu'il n'en peut vivre. Wallace a fait, pour les moins bons pondeurs des oiseaux de nos bois, le calcul, amusant dans sa forme paradoxale, qu'il meurt fatalement, chaque année, deux fois plus de pinsons ou de fauvettes qu'il n'y en a : en d'autres termes, s'il y a, par exemple, mille pinsons dans un canton, ce nombre ne reste stationnaire qu'à la condition qu'il meure deux mille pinsons par an dans ce canton. Pour les harengs, la proportion est infiniment plus forte, en raison du nombre formidable des œufs que produit une seule femelle : il faut qu'il meure chaque année une quantité innombrable de harengs pour que les harengs n'arrivent pas bientôt à encombrer tous les océans.

Hamlet prétend qu'être honnête homme, c'est *être trié sur une centaine*; la constatation de Wallace prouve qu'être un pinson vivant, c'est être trié sur trois pinsons au moins, qu'être un hareng vivant, c'est être trié sur un millier de harengs. Ce qui opère ce tri, c'est l'ensemble des causes que Darwin synthétise dans la *sélection naturelle*. Et c'est pourquoi les espèces animales ou végétales se perfectionnent

sans cesse : étant donné qu'il se produit constamment plus d'individus qu'il n'en faut, les *meilleurs* seuls se conservent et se reproduisent ; ces *meilleurs* d'entre les individus d'une génération transmettent héréditairement à leurs rejetons les qualités par lesquelles ils l'emportaient sur leurs contemporains, de sorte que l'ensemble de la seconde génération est meilleur que l'ensemble de la première ; dans cette seconde génération, les meilleurs seuls persistent, et ainsi de suite, si bien qu'il se produit un perfectionnement progressif de l'espèce.

Les meilleurs, nous l'avons vu, ce sont les êtres les plus aptes à vivre *dans les conditions considérées* et, par conséquent, le résultat de la sélection naturelle n'est pas, en réalité, un perfectionnement de l'espèce, mais une adaptation de plus en plus étroite aux conditions locales. Les cochons noirs l'emportent sur les cochons blancs dans la Virginie, mais il n'en résulte pas qu'ils sont plus parfaits. Tout au contraire, dans certains cas, nous constatons que l'adaptation plus étroite à des conditions données d'existence entraîne une dégradation de l'espèce. Certains insectes, chez lesquels le développement des ailes est variable suivant les individus, sont représentés dans les petites îles de l'océan par des variétés tout à fait aptères. Pourquoi ? C'est qu'à chaque génération, au début de l'introduction de l'espèce dans l'île, il y avait un certain nombre d'individus ailés et d'autres sans ailes ; ceux qui volaient avaient des chances d'être jetés à la mer par le vent et couraient, par conséquent, plus de risques que les individus aptères ; progressivement, la sélection par le vent, s'exerçant sans cesse au profit de ces derniers, a fini par faire disparaître complètement les premiers. Dirons-nous qu'il y a eu, dans ce cas, perfectionnement de l'espèce ? Évidemment non, car, partout ailleurs que dans une petite île, c'est un avantage pour les insectes d'avoir des ailes. Nous dirons donc qu'il y a eu seulement *adaptation* progressive aux conditions spéciales de milieu.

Le résultat fatal de la sélection naturelle, c'est d'adapter les êtres aux conditions réalisées dans les localités où ils se trouvent. Darwin l'a remarqué, et il a en conclu qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de l'harmonie de la nature, de l'appropria-

tion des organes les plus complexes aux fonctions les plus diverses ; il est, en effet, fort compréhensible que, sous l'influence de la sélection naturelle, les individus qui présentent un caractère utile dans des conditions données l'aient emporté sur d'autres individus dépourvus de ce caractère utile ; c'est ce que Darwin appelle *la fixation des caractères utiles* par sélection naturelle.

Les êtres que nous voyons vivre tous les jours sont admirablement coordonnés ; ils possèdent des organes merveilleusement disposés pour accomplir toutes les fonctions utiles à la conservation de la vie ; leur mécanisme est si compliqué que, lorsqu'on les regarde pour la première fois sans notions scientifiques profondes, on ne peut s'empêcher de considérer ces machines si précises comme l'œuvre d'un constructeur infiniment habile ; de là est né le dogme de la création. Ces êtres, dit Darwin, sont le résultat d'une évolution progressive ; ils dérivent d'êtres plus simples qui dérivent eux-mêmes d'êtres plus simples, et ainsi de suite, en remontant indéfiniment jusqu'aux êtres les plus simples que l'on puisse concevoir. Jusqu'ici, c'est la théorie transformiste dans toute sa généralité ; ce qui est propre à Darwin, c'est l'interprétation de cette évolution progressive. Tous les caractères de complication qui font de la machine animale une chose si merveilleuse ont apparu successivement, par hasard, dans la série des ancêtres de l'animal considéré ; chacun de ces caractères, étant apparu fortuitement, a été naturellement fixé par la sélection parce qu'il était utile.

Vous constatez, par exemple, que l'homme possède des mains qui sont très commodes pour la préhension. Sans doute, dit Darwin : puisque ces appendices sont commodes, il est tout naturel qu'ils existent ; pour qu'un organe existe, il faut qu'il soit ou qu'il ait été au moins une fois, dans le cours des temps géologiques, utile à l'espèce qui le possède.

C'est ici l'endroit périlleux du darwinisme. Il est évident que, par ce point, il se rapproche du finalisme ; car, de dire que l'homme a des mains *pour* prendre les objets dont il a besoin, ou que l'homme a des mains *parce que cela est commode pour* prendre les objets dont il a besoin, c'est tout un, et la constatation de l'utilité d'un caractère satisfait également

les darwinistes et les finalistes. Pourtant Darwin a cru fermement que la sélection naturelle donnait le coup de la mort à la théorie antiscientifique des causes finales, en fournissant une explication rationnelle des faits d'adaptation. Reste à savoir si son explication est réellement complète.

Les Darwiniens le croient, et trouvent admissible une apparition *fortuite* de tous les caractères de notre organisme. Que, par exemple, nous ayons tant d'articulations construites sur des modèles presque identiques, nous le devons, dit Darwin, à une série de hasards qui ont produit successivement toutes ces articulations éminemment utiles. Or, pour attribuer un rôle si considérable au hasard, même au cours d'une très longue suite de générations, il faut une foi presque aussi robuste que pour admettre l'apparition fortuite d'un homme tout entier. On comprendrait à la rigueur cette interprétation si risquée si l'on n'en avait pas de meilleure : l'homme a besoin de comprendre et se paie de mauvaises raisons quand il n'en trouve pas de bonnes ; mais, longtemps avant que vînt Darwin, Lamarck avait formulé des principes qui permettent de comprendre, autrement que par un simple hasard, l'apparition de ces caractères si complexes. Darwin n'a rien voulu devoir à ses devanciers; il a cru sincèrement que la sélection naturelle expliquait tout, et en effet, lorsqu'on lit l'*Origine des espèces*, les raisonnements de Darwin apparaissent si serrés et si ingénieux, qu'on ne peut y résister que difficilement.

De ce qu'on ne croit pas à la possibilité d'attribuer au simple hasard l'apparition de tous les caractères utiles, il ne suit pas que le hasard n'ait pu jouer cependant un rôle dans la formation des espèces ; Darwin et Huxley donnent des exemples fort probants de caractères utiles, dus au hasard, et fixés par la sélection. Le meilleur de ces exemples est, sans contredit, celui des moutons *Ancons* ; à vrai dire, l'utilité du caractère fortuit observé dans ce cas est une utilité pour l'homme et non une utilité pour le mouton même qui l'a présenté ; mais, comme Darwin le fait remarquer avec raison, dans ce cas, la sélection a été opérée *artificiellement* par l'homme, parce que le caractère lui était utile ; elle eût été opérée par la nature, exactement de la même manière, si le caractère en question avait été utile au mouton.

Ce fait caractéristique mérite d'être rappelé ; le voici, tel que l'a raconté le colonel David Humphreys, membre de la Société royale.

Un certain Seth Wright, propriétaire d'une ferme sur les bords de la rivière Charles, dans l'État de Massachusetts, possédait un troupeau de quinze brebis et un bélier de l'espèce ordinaire. En 1791, une des brebis mit bas un agneau mâle et, sans qu'on puisse en connaître la raison, cet agneau différait du père et de la mère par la longueur relative de son corps et par ses jambes courtes et incurvées en dehors. Cet agneau ne pouvait donc rivaliser avec les autres moutons du troupeau quand ils prenaient leurs ébats et sautaient, au grand ennui du bon fermier, par-dessus les haies des voisins.

Les Américains sont gens avisés. Les voisins du fermier de Massachusetts reconnurent bien vite que ce serait pour eux une excellente affaire si tous ses moutons avaient les tendances casanières que possédait, par le fait même de sa constitution, le petit agneau nouveau-né, et ils conseillèrent à Wright de tuer son vieux bélier et de le remplacer par le nouveau venu. Leur sagacité prévoyante se trouva justifiée ; de l'accouplement du jeune bélier monstrueux avec les brebis normales du troupeau, résultèrent de jeunes animaux dont les uns présentaient, dans toute sa pureté, la monstruosité du père, et dont les autres étaient, au contraire, absolument normaux comme leur mère. L'éleveur sacrifia les types normaux et conserva les types monstrueux, que l'on appela *Ancons*, à cause de leurs jambes incurvées en dehors ; il croisa dès lors entre eux les mâles et les femelles du type Ancon, et leurs produits finirent par être tous des Ancons purs.

Voilà donc, comme le fait remarquer Huxley, un exemple remarquable et bien établi d'une race fort distincte qui se produit *per saltum* ; en outre, cette race se propage du premier coup dans toute sa pureté et ne présente pas de formes mixtes, même lorsqu'on la croise avec une autre. La race était même si tranchée que, si l'on réunissait par hasard les Ancons aux moutons ordinaires, on remarquait que les Ancons se tenaient à part. Il y a toute raison de croire qu'on aurait pu conserver indéfiniment cette race ; mais elle fut négligée quand on eut introduit en Amérique le mouton mé-

rinos, aussi docile et aussi tranquille que l'Ancon, et produisant une laine et une viande bien supérieures.

Que prouve cet exemple? Uniquement que le hasard peut produire des caractères utiles et que la sélection naturelle peut les fixer; il est donc admissible que, parmi les caractères utiles à chaque espèce aujourd'hui vivante, quelques-uns aient pu apparaître une première fois par hasard; mais n'est-il pas exagéré d'en conclure que tous les caractères utiles, c'est-à-dire, en réalité, tous les caractères de tous les êtres vivants, sont apparus une première fois par hasard? Darwin l'admet; il croit que le hasard, guidé par la sélection naturelle, nous donne l'explication totale de l'évolution progressive des espèces. Mais les principes de Lamarck fournissent une interprétation complète et scientifique de la formation des êtres vivants, et je pense que le lecteur de Darwin, même s'il a été convaincu d'abord, n'hésitera pas à abandonner cette première conviction quand il connaîtra les phénomènes de l'adaptation *directe* aux conditions de milieu. Les admirables lois de Lamarck découlent elles-mêmes de l'application de la sélection naturelle aux éléments cellulaires qui constituent les organismes supérieurs; sur ce terrain d'entente les Darwiniens et les Lamarckiens finiront sans doute par s'accorder.

Une des principales préoccupations de Darwin a été de montrer l'utilité de caractères qui pouvaient paraître, au premier abord, indifférents ou même nuisibles, de manière à prouver que la sélection naturelle n'était jamais en défaut. Cette démonstration était parfaitement inutile puisque le principe de la sélection naturelle n'est que l'expression d'une vérité évidente; mais il ne faut pas regretter, néanmoins, que Darwin ait pris la peine de la faire, car cela nous a valu une accumulation d'observations méticuleuses et très intéressantes. J'ai déjà signalé plus haut le cas si curieux des cochons noirs que respecte un poison fatal aux cochons blancs; l'*Origine des espèces* fourmille d'exemples de cette nature et met en évidence l'importance très considérable de facteurs que l'on serait tenté de considérer comme insignifiants au premier abord. Tout se tient dans la nature, et il n'y a aucun phénomène dont on ait le droit de ne pas tenir compte; qui aurait songé que l'établissement d'une clôture autour d'un lopin de

terre dût modifier profondément les conditions de la vie végétale dans l'espace enclos ? Or, voici ce que raconte Darwin.

« Auprès de Farnham, dans le comté de Surrey, se trouvent d'immenses landes, plantées çà et là, sur le sommet des collines, de quelques groupes de vieux pins d'Écosse ; pendant ces dix dernières années, on a enclos quelques-unes de ces landes, et aujourd'hui il pousse de toutes parts une quantité de jeunes pins, venus naturellement, et si rapprochés les uns des autres que tous ne peuvent pas vivre. Quand j'ai appris que ces jeunes arbres n'avaient été ni semés ni plantés, j'ai été tellement surpris que je me suis rendu à plusieurs endroits d'où je pouvais embrasser du regard des centaines d'hectares de landes qui n'avaient pas été enclos ; or, il m'a été impossible de rien découvrir, sauf les vieux arbres. En examinant avec plus de soin l'état de la lande, j'ai découvert une multitude de petits plants qui avaient été rongés par les bestiaux. Sur l'espace d'un seul mètre carré, à une distance de quelques centaines de mètres de l'un des vieux arbres, j'ai compté trente-deux jeunes plants ; l'un deux avait vingt-six anneaux ; il avait donc essayé, pendant bien des années, d'élever sa tête au-dessus des tiges de la bruyère, et n'y avait pas réussi. Rien d'étonnant donc à ce que le sol se couvrît de jeunes pins vigoureux dès que les clôtures ont été établies. Et, cependant, ces landes sont si stériles et si étendues, que personne n'aurait pu s'imaginer que les bestiaux aient pu y trouver des aliments. Nous voyons ici que l'existence du pin d'Écosse dépend absolument de la présence ou de l'absence des bestiaux ; dans quelques parties du monde, l'existence du bétail dépend de certains insectes... »

Je choisis cet exemple entre mille pour montrer que le génie de Darwin a enseigné aux naturalistes à observer, à ne pas négliger des faits d'apparence secondaire qui peuvent être très importants, et ce n'est pas là le moindre service qu'ait rendu à la science l'œuvre du grand biologiste anglais.

Toujours préoccupé de démontrer qu'il n'y a pas d'exception au principe de la sélection naturelle, Darwin a été fatalement amené à s'occuper des caractères que l'on peut consi-

dérer comme représentant dans la nature un luxe inutile, les caractères esthétiques, la beauté des fleurs et la beauté des animaux, et dans cette étude encore il a fait une ample moisson de faits extrêmement intéressants.

Chacun se souvient de la fable *le Cerf et la Vigne*. Fier de sa ramure comme d'un ornement admirable, le cerf en est bien empêtré quand il s'agit de se soustraire par la fuite à la poursuite de ses ennemis. Voilà donc un caractère, la présence des bois sur le front du mâle, qui semble non seulement inutile, mais encore nuisible à son vaniteux possesseur. Il en est de même pour les couleurs brillantes des oiseaux mâles : ces couleurs doivent les désigner de plus loin à l'attaque des oiseaux de proie, tandis que les femelles, plus ternes, sont naturellement dissimulées au milieu des branches. D'autres oiseaux mâles, au lieu de briller par leur plumage, sont d'admirables chanteurs, mais il semble que leur chant mélodieux doive attirer les éperviers et les chouettes. La sélection naturelle serait donc en défaut, puisque des caractères manifestement nuisibles se conservent et se transmettent de génération en génération ! — Darwin s'est trouvé là aux prises avec une difficulté évidente. Il n'a pas songé à nier le danger que présentait pour les mâles l'existence de ces caractères esthétiques, mais il s'est dit que ce danger devait être compensé, et au delà, par une utilité quelconque ; il a trouvé cette utilité dans le goût des femelles pour tout ce qui est beau ; les mâles les plus brillants par leur couleur ou par leur voix sont en effet les plus exposés à être mangés par les rapaces, mais ils ont aussi plus de chance de se reproduire et de transmettre leur beauté à leurs descendants mâles, parce que les femelles se laissent plus volontiers féconder par eux. Darwin a appelé *sélection sexuelle* le processus par lequel les possesseurs des heureux dons de la force et de la beauté ont évincé ou vaincu leurs concurrents moins bien doués. Quand les mâles ont acquis leur structure actuelle, non parce qu'ils étaient plus aptes à survivre dans la lutte pour l'existence, mais parce qu'ils avaient gagné sur les autres mâles un avantage qu'ils ont transmis à leurs descendants mâles, la *sélection sexuelle* est entrée en jeu. Puis, fidèle à son système du hasard, il constate qu' « un léger degré de variabilité menant

à un avantage, si léger qu'il fût, dans des luttes mortelles réitérées entre les mâles, suffirait à l'œuvre de la sélection sexuelle... Les femelles ont, par une sélection prolongée des mâles les plus attrayants, ajouté à leur beauté et à leurs autres qualités attrayantes. » Il est clair que la sélection sexuelle n'est qu'un cas particulier du processus plus général de la sélection naturelle; mais ici, la femelle opère le choix qui doit réaliser le perfectionnement de l'espèce.

Wallace n'accepte pas cette interprétation de Darwin : au lieu de faire intervenir la sélection sexuelle qui aurait rendu les mâles plus beaux, il fait intervenir simplement la sélection naturelle qui rend les femelles plus ternes, et les protège ainsi contre le danger d'attirer l'attention, surtout pendant l'incubation. Un argument que peut invoquer Wallace, c'est que les femelles d'oiseaux à nids découverts sont de couleur terne ou au moins de la couleur du milieu, tandis que les femelles d'oiseaux à nids couverts ont le plumage aussi brillant que les mâles. Il y a intérêt à accepter les deux explications antagonistes de Darwin et de Wallace, dont chacune peut être précieuse dans des cas différents.

Quant à la beauté des fleurs, il ne semble pas qu'elle soit explicable par la sélection sexuelle : les plus belles fleurs sont hermaphrodites, c'est-à-dire qu'elles contiennent à la fois des organes mâles et femelles; on ne peut donc songer à trouver à la beauté de la fleur une utilité sexuelle analogue à celle de la beauté du mâle chez les animaux. Mais alors le parfum et l'élégance des plantes de nos jardins ne seraient qu'un véritable luxe, agréable à ceux qui regardent les fleurs, sans servir de rien aux plantes elles-mêmes! Darwin ne pouvait accepter une telle conclusion; il a cherché où était l'erreur, il a trouvé, et cette découverte biologique, des plus importantes, qui fait pénétrer le plus avant dans la connaissance des phénomènes sexuels : c'est qu'il n'y a pas d'êtres hermaphrodites. Ceux qui paraissent l'être parce qu'ils ont à la fois des glandes des deux sexes ne peuvent pas se féconder eux-mêmes ; il faut que la fécondation soit croisée[1]. Or,

1. On ne considère pas aujourd'hui cette nécessité comme *absolue* : il y a peut-être des cas où des êtres se montrent vraiment hermaphrodites, mais, cependant, il est indéniable que même pour ces êtres la fécondation croisée est avantageuse.

s'il fallait compter uniquement sur le vent pour transporter le *pollen* sur le pistil, la fécondation de la plupart des fleurs resterait problématique ; elle serait en outre à peu près impossible pour les plantes qui, comme le muflier, ont la corolle normalement fermée. Darwin l'a compris : ce sont les insectes qui, butinant de fleur en fleur, transportent de l'une à l'autre le pollen indispensable; ce sont eux qui prennent la peine d'ouvrir la fleur du muflier pour y introduire la substance fécondante. Ainsi, la beauté de la fleur est utile ; elle attire l'insecte fécondateur. Si la beauté du paon mâle a été développée au cours des générations par le choix amoureux des paons femelles, c'est l'amour du papillon pour la rose qui a développé la beauté de la rose et son parfum.

La plupart des plantes sécrètent une liqueur sucrée; cette sécrétion se fait parfois au moyen de glandes placées à la base des stipules chez quelques légumineuses, et sur le revers des feuilles du laurier commun. Les insectes recherchent avec avidité cette liqueur, qui se trouve toujours en petite quantité, mais leur visite n'est d'aucun avantage pour la plante. « Or, supposons, dit Darwin, qu'un certain nombre de plantes d'une espèce quelconque sécrètent cette liqueur ou ce nectar à l'intérieur de leurs fleurs. Les insectes en quête de ce nectar se couvrent de pollen et le transportent alors d'une fleur à l'autre. Les fleurs de deux individus distincts de la même espèce se trouvent croisées par ce fait ; or, le croisement engendre des plants vigoureux qui ont la plus grande chance de vivre et de se perpétuer. Les plantes qui produiraient les fleurs aux glandes les plus larges et qui, par conséquent, sécréteraient le plus de liqueur seraient plus souvent visitées par les insectes et se croiseraient le plus souvent aussi; en conséquence, elles finiraient, dans le cours du temps, par l'emporter sur toutes les autres et par former une variété locale. Les fleurs dont les étamines et les pistils seraient placés, par rapport à la grosseur et aux habitudes des insectes qui les visitent, de manière à favoriser, de quelque façon que ce soit, le transport du pollen, seraient pareillement avantagées. » Ainsi, lorsqu'une plante, grâce à ses développements successifs, est de plus en plus recherchée par les insectes, ceux-ci, portent inconsciemment le pollen de fleur à

fleur. On comprend ainsi qu'une fleur et un insecte puissent lentement se modifier et s'adapter mutuellement de la manière la plus parfaite, par la conservation continue de tous les individus présentant de légères déviations de structure avantageuses pour l'un et l'autre.

Éclairé par cette notion nouvelle, Darwin a fait des observations minutieuses qui sont pleines d'intérêt. L'exemple du trèfle et des bourdons est classique aujourd'hui; je le cite néanmoins en entier, car il prouve mieux que tout autre combien peuvent avoir d'influence sur certains phénomènes naturels des faits qui en paraissent absolument indépendants au premier abord: « Après de nombreuses expériences, j'ai reconnu, dit Darwin, que le bourdon est presque indispensable pour la fécondation de la pensée *(viola tricolor)*, parce que les autres insectes du genre abeille ne visitent pas cette fleur. J'ai reconnu également que les visites des abeilles sont nécessaires pour la fécondation de quelques espèces de trèfle; vingt pieds de trèfle de Hollande *(trifolium repens)*, par exemple, ont produit deux mille deux cent quatre-vingt-dix graines, alors que vingt autres pieds, dont les abeilles ne pouvaient pas approcher, n'en ont pas produit une seule. Le bourdon seul visite le trèfle rouge, parce que les autres abeilles ne peuvent pas en atteindre le nectar. On affirme que les phalènes peuvent féconder cette plante; mais j'en doute fort, parce que le poids de leur corps n'est pas suffisant pour déprimer les pétales alaires. Nous pouvons donc considérer comme très probable que, si le genre bourdon venait à disparaître ou devenait très rare en Angleterre, la pensée et le trèfle rouge deviendraient aussi très rares ou disparaîtraient complètement. Le nombre des bourdons, dépend, dans une grande mesure, du nombre des mulots qui détruisent leurs nids et leurs rayons de miel; or, le colonel Newmann, qui a longtemps étudié les habitudes du bourdon, croit que plus des deux tiers de ces insectes sont ainsi détruits chaque année en Angleterre. D'autre part, chacun sait que le nombre des mulots dépend de celui des chats, et le colonel Newmann ajoute que les nids de bourdon sont plus abondants près des villages et des petites villes, ce qu'il attribue au plus grand nombre de chats qui détruisent les mulots. Il est donc parfaitement possible que la présence

d'un félin dans une localité puisse déterminer dans cette même localité l'abondance de certaines plantes, en raison de l'intervention des souris et des abeilles. » On a enjolivé cette histoire, déjà si jolie, en disant que Darwin montre l'influence du nombre des vieilles filles sur le prix du bœuf au marché de Londres, parce que les vieilles filles élèvent beaucoup de chats et que les bœufs se nourrissent volontiers de trèfle.

Les exemples précédents suffisent à montrer combien de découvertes admirables a fait faire à Darwin le désir de tout expliquer par la sélection naturelle. Ce principe de l'utilité des caractères existants, au lieu de stériliser son inventeur dans un finalisme antiscientifique, lui a donné, au contraire, une activité plus grande et l'a amené à poser devant les naturalistes modernes un grand nombre de questions auxquelles personne n'avait songé jusque-là ; si donc la sélection naturelle n'explique pas tout, comme l'a cru Darwin, son introduction en biologie a été extrêmement féconde, outre que, grâce à elle et à l'apparence d'explication qu'elle donnait de l'évolution progressive des espèces, le transformisme, étouffé par Cuvier, a pu renaître de ses cendres.

FÉLIX LE DANTEC

LETTRES

SUR L'ARMÉE D'ITALIE

(1799)

AVANT-PROPOS

Stendhal s'étend, au premier chapitre de sa *Chartreuse de Parme*, sur l'entrée des Français à Milan. Il dit la masse de joie apportée par eux dans leur pauvre bagage, l'habitude de s'ennuyer perdue partout où ils avaient passé, l'Italie ébranlée tout entière par le hardi coup d'épaule qu'ils lui avaient donné, mais il se tait sur les chocs en retour et sur les commotions diverses qui suivirent bientôt cet ébranlement.

En fait, aux premières créations politiques de Bonaparte succédèrent dès 1797 d'autres subversions, d'autres constructions. En 1799, le résultat est une bigarrure d'États divisés entre eux de tendances et d'intérêts. D'un côté, trois monarchies, et de l'autre trois républiques; le jeu de la France, déjà dépassée par la rapidité de l'essor italien, est d'équilibrer les unes par les autres en maintenant le *statu quo*, mais l'idée unitaire naissante entraîne dans une même effervescence les Romains, les Cisalpins et les Génois : les uns et les autres veulent anticiper sur les royaumes qui les séparent et se réunir en une seule nation. Inquiète, la *République mère* enferme dans leurs frontières ses *filles chéries*, les bride par des traités, les rogne dans leurs finances, les corrige par des

coups d'État. Ainsi, l'Italie, tenue à l'école d'une dépendance étroite et d'un perpétuel rançonnement, se prépare à l'unité de l'existence politique par l'unité de la ruine et de la misère, et s'instruit par expérience dans cette loi de l'histoire qui veut que les peuples, comme les hommes, soient enfantés dans la douleur.

Cet état s'aggrave à mesure que le Directoire finissant tombe davantage dans l'impotence et le discrédit, et que la zizanie s'établit en haut lieu entre les principaux détenteurs de l'autorité. Depuis Bonaparte, les généraux commandant à Milan disposaient en maîtres du gouvernement cisalpin. Au début de 1798, le directeur La Revellière-Lépeaux s'est mis en tête, sans quitter Paris, de leur arracher ce pouvoir; il veut en même temps réformer la constitution cisalpine que Bonaparte a bâclée en prenant simplement la constitution française de l'an III, biffant les articles qui ne s'appliquaient pas, renumérotant les autres et renvoyant le tout à l'imprimeur. La Revellière part donc, armé d'illusions, pour sa croisade philosophique, qui dégénère bientôt en un intermède bouffon. Autour du Bartholo politique, pullulent les Basile et les Figaro; il est le principal de ceux qu'on trompe, mais les autres qui s'espionnent et se mentent et se trichent, tous, trompeurs et trompeurs et demi, ont pour destinée commune d'être trompés. Trouvé, créature de La Revellière, vient à Milan comme ambassadeur, entre en lutte avec le général Brune, et prépare tout seul la réforme constitutionnelle qu'il exécute le 3 septembre 1798, en épurant le personnel du gouvernement cisalpin; mais Brune a aussi ses intelligences à Paris, et correspond secrètement avec Barras; il obtient aussitôt le rappel de Trouvé. Fouché, client de Barras, obtient l'ambassade de Milan; il y arrive le 18 octobre; ce même jour, Brune, par un contre-coup d'État, annule les opérations de Trouvé. Colère de La Revellière: il envoie Brune commander en Hollande; de plus, comme Fouché a eu le temps de prendre langue avec les hommes de Milan, comme il est d'accord avec Joubert, nouveau général en chef, et qu'il compromet devant lui la suprématie du pouvoir civil, Fouché destitué cède la place à Rivaud, un protégé du directeur Rewbell.

Le 18 brumaire (8 novembre 1798), — date funeste, l'année d'après, à ceux que l'abus des coups d'État condamnait à périr par un coup d'État, — un arrêté spécial enjoint à Joubert de casser une fois de plus les conseils cisalpins et de restaurer en plein lustre l'œuvre constitutionnelle de Trouvé. Cette opération s'exécute le 7 décembre par les soins de Rivaud; Joubert l'a laissé faire, mais, dégoûté d'agitations si vaines et si dangereuses au moment où la guerre va se rouvrir, il démissionne et laisse une fois de plus l'armée sans commandant en chef.

L'imbroglio n'est pas achevé encore, mais, pour ne pas fatiguer le lecteur, nous saisirons ici la diversion que nous offre l'entrée en scène de Ferrières-Sauvebœuf, et ménagerons un changement à vue, transportant los regards sur un objet plus calme et plus gracieux. Le décor représente le château de Montmort, près d'Épernay : cette svelte construction de la Renaissance s'appuie comme sur un socle sur les restes d'un donjon rasé, et domine avec une élégance hautaine un simple paysage de bois et de prés. Ce château, vendu en 1793 comme bien national, appartiendrait à Ferrières-Sauvebœuf si Ferrières-Sauvebœuf l'avait payé, mais il n'en est encore que l'acquéreur et le débiteur. En même temps qu'il épousait mademoiselle de Montmort, il a voulu recouvrer la dot perdue de sa femme; il a racheté le château, mais toutes les spéculations sur les assignats, tous les marchés et tous les trocs dont il a usé pour assurer sa dette et relever ses affaires n'ont réussi qu'à le mettre au plus bas de la gêne, tout près de la faillite et de la saisie. Ces embarras de finance le rejettent dans la politique, ou du moins dans ces régions basses de la politique qu'il a traversées une première fois sous la Terreur, à *la queue de Robespierre*. Le terrain marécageux de la Cisalpine est un théâtre exprès pour lui; et justement, un parti nouveau y pousse, au travers duquel il va se glisser.

A Joubert démissionnaire, le Directoire a voulu donner comme successeur Bernadotte; mais Bernadotte, avec son grand nez, a flairé le morceau de l'armée d'Italie, et, lui trouvant une odeur de défaite, a préféré le commandement plus sûr d'une division à l'armée du Rhin. Force a été, devant la guerre imminente, de dépêcher à Milan, Schérer,

jusque-là ministre de la guerre, l'homme-lige du Directoire et la bête noire de l'armée d'Italie. Alors, quelque ami particulier de Joubert ou quelque partisan des généraux, Barras peut-être, peut-être Talleyrand, un politique avisé jugeant inévitable la crise militaire qui se produira en effet le 30 prairial, a voulu avoir des informations directes sur les prochains événements d'Italie; cherchant un agent qu'on puisse toujours abandonner sans remords et sacrifier sans injustice, il a mis la main sur Ferrières-Sauvebœuf.

Ferrières est donc cet homme qu'on crédite sans finances et qu'on délègue sans mandat; d'autant moins avoué par ses pairs qu'il est par lui-même sans aveu, nanti de la plus vague mission pour l'Orient, il arrive en Cisalpine le même jour que Schérer, le 20 mars 1799. L'un se rend à Mantoue pour se placer à la tête des troupes et se faire battre sans retard; l'autre à Milan, point de passage, foyer de bruit et de mouvement, lanterne magique qui montre sur ses verres confus des silhouettes de généraux, de commissaires, de journalistes, d'hommes d'affaires et de fournisseurs; là, sur le terrain qu'il lui faut, mêlé aux Laporte, aux Flachat, aux Guérin de Sercilly, aux La Tourette, à tout ce que Milan contient de concussionnaires et d'aventuriers, voyons-le qui s'agite au cœur de la plaie italienne, s'étend, se propage, être infiniment petit, infiniment nombreux, microbe véritable du mal.

ART ROË

LE CITOYEN FERRIÈRES-SAUVEBŒUF AU CITOYEN RIVAUD

Milan, 11 germinal, an VII
(31 mars 1799).

Je vous demande avec confiance un petit service. Je viens de troquer avec un négociant qui retourne en France ma voiture contre une plus convenable pour moi en voyageant en Italie. Lui devant du retour, j'aurais besoin de dix louis. Je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me les prêter: je me ferai un devoir de vous les rendre avant mon départ. Je vous prie d'agréer l'expression de ma gratitude et de ma considération.

Cet homme partant cet après-midi, je vous serais sensiblement obligé de me les envoyer par mon domestique de place.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

LE MÊME AU MÊME

Milan, 16 germinal, an VII
(5 avril 1799)

J'ai trouvé, citoyen ambassadeur, un *mezzo termine*, soit dit en langage du pays, pour terminer nos petites discussions diplomatiques : en invoquant le témoignage du général en chef, à qui je vous prie de faire passer ma lettre ci-jointe après l'avoir cachetée, la laissant ouverte pour que vous en preniez connaissance. J'aurai l'honneur de vous montrer sa réponse et vous saurez alors si un homme adressé par le ministre des Relations extérieures au ministre de la Marine pour diriger sa marche et qui, en même temps, était recommandé par le ministre de la Guerre au général en chef de l'armée d'Italie, se trouve suffisamment avoué auprès de vous.

Le hasard vient de me faire retrouver dans mes papiers une note signée du ministre Schérer. La manière dont elle est faite, à la hâte, sur un morceau de papier, et souscrite suivant mes désirs, vous prouvera d'avance que je ne suis point parti de Paris sans être avoué du Gouvernement et que le citoyen Schérer était instruit de ma mission. Sans cela, je ne lui aurais pas fait de cette manière une pareille demande, et lui surtout, dont l'accès était si difficile, ne l'eût pas apostillée si facilement, car c'est dans son cabinet et sous ses yeux que j'ai écrit ces quatre mots pour être autorisé à me rendre au Dépôt.

Je vous prie, citoyen ambassadeur, de me faire savoir si cette manière de vous prouver ma mission peut vous paraître suffisante.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

LE CITOYEN FERRIÈRES-SAUVEBŒUF AU MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES[1]

Milan, 23 germinal an VII
(12 avril 1799).

Citoyen Ministre,

Tous mes pressentiments sinistres se réalisent de jour en jour. La position du général Schérer, qui a reculé jusqu'en deçà de Crémone et qu'on attend même ici à chaque instant, ayant commandé quinze chevaux de poste sur la route, a jeté la consternation dans toute l'Italie où il est encore des partisans aux Français[2].

Le Directoire cisalpin a été investi hier de tous les pouvoirs de la Dictature par le Corps législatif, et les Directeurs, en se chargeant de toute la responsabilité ont pour tout potage l'ambassadeur Rivaud, qui se bat les flancs pour leur répéter de n'avoir pas peur, sans leur indiquer aucunes bonnes mesures. Par cette prépondérance qu'il conserve sur leurs esprits abattus et asservis, il paralyse tout, puisque les Cisalpins s'en réfèrent aux Français pour assurer leurs intérêts respectifs. Nul secours à attendre ici du côté des auxiliaires; les troupes de la Cisalpine ont été traitées avec tant de mépris qu'on a ôté toute espèce de courage et d'émulation à une infinité de jeunes gens qui se seraient rangés sous nos drapeaux.

Il est arrivé hier un convoi considérable d'officiers et de soldats blessés. Nulle prévoyance préalable pour les loge-

1. Talleyrand.

2. Le 26 mars, Schérer livre la bataille de Pastrengo, dans l'intention vague de forcer le passage de l'Adige, mais cette bataille indécise et non poussée à fond le laisse sur la rive droite du fleuve ; le 31, il fait faire par Sérurier une nouvelle tentative plus décousue encore que la première, songe ensuite à franchir l'Adige au-dessous de Vérone, y renonce, attend à Isola della Scala dans un état d'irrésolution complète et de démoralisation, et se fait définitivement battre devant Magnano le 5 avril. L'armée française, en retraite précipitée, traverse successivement le Mincio, la Chiesa, la Mella, l'Oglio, toutes les lignes classiques de défense; elle ne s'arrêtera que sur la ligne de l'Adda, le 26 avril.

ments; les hôpitaux mêmes étant encombrés, on les a logés chez les particuliers. Quelle est la suite de cette mesure impolitique, de faire séjourner à Milan les officiers autrichiens blessés? C'est qu'ils vantent aux bourgeois les forces nombreuses de l'Empereur, ils leur font perdre courage et augmentent ainsi les ennemis de la République dans une ville où on se dispose à plier bagage, où enfin j'ai vu hier les Directeurs mettre en délibération s'ils n'évacueraient pas Milan. Je me suis permis de les enrourager un peu.

Une mesure, la plus impolitique, a été commandée par le général en chef; c'est d'enrégimenter ici au service de la Cisalpine tous les Polonais qui sont faits prisonniers avec les Autrichiens et qui, par l'appât d'une meilleure condition, acceptent de servir, mais n'en forment pas moins un foyer très dangereux que chaque individu fera éclater séparément à la première occasion favorable, si même tous ensemble ne réalisent pas mes pressentiments.

La nouvelle est arrivée à l'État-Major que le commissaire civil Laumont, en revenant de Florence, où il était allé sans doute visiter la galerie, a été enlevé en revenant à Mantoue[1].

Sans doute le Directoire français s'est empressé de pourvoir par de nouveaux moyens à la sûreté de l'Italie. Ils sont attendus avec impatience. Je ne vois aucune tête capable de tenir le gouvernail. Il faut bien se garder de donner ici un régime militaire; l'odieux nous en reviendrait, avec une responsabilité qu'il est plus politique de laisser réellement au Directoire cisalpin. Mais quand je vois toujours le citoyen Rivaud au milieu d'eux, voulant en vain leur prouver que Schérer est un excellent général et que ses reculades ne sont que des ruses de guerre, ils se contentent d'espérer en secret l'envoi d'un autre général. Ils viennent de décider de vous envoyer un homme sage et prudent pour vous instruire de tout ce qui se passe et de l'état critique de la Cisalpine.

Il m'a semblé voir une troupe de femmes réunies dans un appartement bien fermé où, la lueur des éclairs étant absorbée

1. Laumont, commissaire pour les finances, était chargé de l'ingrate besogne de faire vivre l'armée d'Italie sur un pays qu'elle épuisait depuis trois ans. On le voit ici étendre ses voyages d'affaires jusqu'à la capitale de la Toscane, alors occupée par la division française du général Gautier.

par celle des flambeaux, elles s'occuperaient entre elles et toutes tremblantes à commenter les effets du tonnerre; voilà, citoyen Ministre, où en sont les affaires aujourd'hui. Le ministre de la Police, précédé hier de toute sa famille, s'est évadé cette nuit. Le Directoire a fait demander au citoyen Rivaud son agrément pour rouvrir le *Cercle constitutionnel*[1]. Il leur a fait répondre assez adroitement : « J'ai, dit-il, des ordres de le faire fermer, mais je n'en ai pas de ne pas le laisser ouvrir » : et il paraît qu'il sera ouvert ce soir.

Il est de la plus grande importance, citoyen Ministre, que vous envoyiez ici promptement un homme habile. Le citoyen Rivaud n'a la confiance de personne, parce que, sans cesse occupé à faire et à défaire avec la même facilité, il s'est vu trompé, désabusé et retrompé tour à tour et il ne s'est fait aucun partisan dans ce pays-ci ; voilà, citoyen Ministre, où en est l'état des choses.

D'après les circonstances actuelles, ayant vu rebrousser chemin à des personnes parties il y a cinq jours pour Ancône, dont le dernier courrier a été enlevé, je me déciderai à attendre ici vos ordres poste restante[2] à moins que, les moments devenant plus impérieux, je ne prenne sur moi d'aller vous rendre un compte particulier de la situation générale où nous sommes en Italie. Je m'occupe sans relâche de ce travail, qui sera un peu volumineux, mais qui au moins vous prouvera qu'exempt de toute ambition et ne désirant aucune place, je me borne au seul désir d'être obscurément utile à la République.

Salut et respect.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

1. Le *Cercle constitutionnel* de Milan avait été fermé par Trouvé et rouvert par Brune, puis fermé de nouveau par Rivaud. Ce cercle était le lieu de réunion ordinaire des *démocrates*, des *exagérés* et des *unitaires*.

2. L'armée autrichienne s'avançait à la fois par les deux rives du Pô. Ancône est désormais coupé de Milan et livré à ses propres ressources; Mangourit s'y trouve enfermé avec quelques fonctionnaires français; il y note les épisodes militaires qu'il racontera l'année suivante dans sa *Défense d'Ancône et du Département du Tronto*.

UN MEMBRE DU DIRECTOIRE CISALPIN
AU CITOYEN RIVAUD

Milan, 24 germinal, an VII
(13 avril 1799).

Je vous demande la grâce de m'assigner une heure précise, hors de celles que j'emploie au Directoire, pour avoir l'honneur de vous parler. J'ai beaucoup de choses à vous communiquer.

Cependant je vous préviens que ce coquin de Sauvebœuf s'était présenté au Directoire, peut-être d'accord avec quelques-uns de mes collègues, pour faire envoyer extraordinairement le citoyen Bossi à Paris, pour ruiner, à ce qu'il m'a dit, le général en chef dans le cœur du Directoire et vous aussi. Je crois que ce projet est né de la persuasion que le Sauvebœuf a insinué que Joubert soit le successeur de Schérer et qu'il fallait le rendre ami du Directoire cisalpin par cette opération, avant qu'il soit entré en Italie.

Citoyen ambassadeur, je sais que j'ai été peint auprès de vous comme un *paralysateur*. Vous ne connaissez pas encore toute la ruse italienne. Je vous prie d'appliquer un moment ce que vous a dit Lacombe[1] des Napolitains aux Milanais. Je vous ai estimé avant que de vous connaître sur le rapport qu'on m'en faisait partout. Vous pouvez être sûr que ma considération ne s'est qu'augmentée à tous les moments.

LE MÊME AU MÊME

27 germinal, an VII
(16 avril 1799).

Citoyen ambassadeur,

Enfin, le projet de Ferrières-Sauvebœuf est venu au jour : il est expressément ce que j'avais déjà prévu. Du côté de

1. Lacombe Saint-Michel, ambassadeur à Naples en octobre 1798, s'est trouvé relevé de ces fonctions par la rupture diplomatique survenue le 23 novembre entre le roi des Deux-Siciles et la République française. Il est alors venu à Milan, pour y attendre les événements.

ceux qui avaient pris soin de ... , il s'... de le mettre dans les bonnes g... g... J... côté de Bossi, de se sauver av... ...re Paris aux ... du côté de l'auteur, de se r... l'aspect d'une mission Cisalpine et de donner à ses int... importante.

Prenez garde, mon cher ambassadeur, de compter sur Grimaldi; je viens d'apprendre qu'il est de la partie. Il part aujourd'hui pour l'armée; après-demain, il m'a dit qu'il se rendrait chez moi pour me communiquer des choses de la plus grande importance. Nous verrons. Je ne manquerai jamais de vous donner des preuves de fidélité et d'estime.

Pour copie conforme,

RIVAUD

Nota[1]. — Puisque Ferrières veut aller à Paris, il n'a donc pas de mission pour la Perse.

L'AMBASSADEUR DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÈS LA RÉPUBLIQUE CISALPINE
AU CITOYEN TALLEYRAND, MINISTRE DES RELATIONS
EXTÉRIEURES

Milan, 28 germinal, an VII
(17 avril 1799).

Citoyen Ministre,

Il y a un mois et plus que le citoyen Ferrières-Sauvebœuf se présenta chez moi et me dit, ce qu'il a dit depuis à tout le monde, qu'il avait une mission du Gouvernement qui le conduisait en Égypte et de là en Perse. Il m'en donna pour unique preuve un ordre du ministre de la Marine de favoriser son embarquement à Ancône. Jusque-là, je n'avais pas besoin d'en voir d'autre.

Mais quelques jours après, Ferrières me communiqua son idée de prendre du gouvernement cisalpin une mission particulière pour le pacha de Scutari. Je ne la crus compatible

1. ...a est de la main de Rivaud qui met la lettre précédente à l'appui de ... à Ta...rand.

avec celle qu'il se supposait déjà qu'autant qu'on pourrait lui adjoindre un compagnon, auquel il servirait seulement de guide et en quelque sorte d'introducteur. Toutefois je pensais qu'en me remettant la note dans laquelle il devait expliquer son dessein, il ne se ferait pas dire de me justifier, autrement qu'il ne l'avait fait, et du caractère qu'il avait reçu et des ordres du Gouvernement ou des vôtres, car l'ordre du ministre de la Marine permettait de supposer un autre objet à son embarquement ou même de n'en supposer d'autre que son goût pour les voyages.

C'est ce que le citoyen Ferrières-Sauvebœuf évita de faire. Quelques propos échappés à des personnes qui s'étonnaient de l'avoir vu chez moi et qui donnaient une idée peu favorable de son caractère, m'avaient déjà averti qu'il ne fallait pas oublier de prendre mes sûretés à cet égard, surtout lorsqu'il parut impossible au gouvernement cisalpin de trouver un homme de confiance qui pût faire le voyage avec lui. En attendant, je crus que j'aurais quelque renseignement utile du général en chef Schérer. Il me répondit que Ferrières était un intrigant ; et remarquez que, peu de jours après, Ferrières lui-même, qui se prétendait chargé d'une mission pour des pays éloignés, après quelques jours de voyage et de séjour à Milan, me fit savoir qu'il était au besoin de dix louis pour s'arranger d'une voiture plus commode. Je dus trouver cela extraordinaire, autant et plus que la fantaisie de changer sa voiture au moment de s'embarquer, dans un homme qui était déjà sans argent avant d'arriver au premier point où le portait sa mission. Je lui répondis que je n'avais pas de fonds disponibles pour cet objet, mais que, s'il en manquait, pour une mission qu'il eût du Gouvernement, pourvu qu'il en justifiât, il me trouverait prêt à lui en procurer.

Je lui avais déjà fait l'observation qu'il me serait impossible de garantir au gouvernement cisalpin le caractère qu'il se supposait, si, sans que je voulusse, le moins du monde, en pénétrer l'objet, il ne me mettait à même de le certifier, et, encore une fois, il ne m'avait montré que l'ordre du ministre de la Marine.

La condition que je mettais à la délivrance des fonds et à la conclusion de son affaire avec le gouvernement cisalpin,

provoqua, de sa part, une lettre dans laquelle il arrangeait à sa manière ce qui s'était passé et même ce que j'avais dit, et concluait par me demander, d'un ton un peu menaçant, une réponse catégorique. Elle le fut et le satisfit sans doute, puisque, quelques jours après, il m'écrivit sur un autre ton qu'il y avait un moyen de terminer ce qu'il appelait nos difficultés diplomatiques, en éludant cependant toujours la question. Il me représentait un billet sur lequel le ministre Schérer l'avait autorisé à voir les cartes de la Perse au dépôt de la Guerre[1]. Il me proposait de m'en rapporter au témoignage de ce ministre, aujourd'hui à la tête de l'armée d'Italie. Il m'envoyait une lettre pour le général. Cette lettre fut transmise, mais le général m'a écrit, je crois, cinq fois depuis, et ne m'a point parlé de Ferrières.

Quand il en eût été autrement, vous présumerez assez, citoyen Ministre, que la situation où l'effet de la marche, pour un moment rétrograde, de l'armée, a réduit en dernier lieu le gouvernement cisalpin, ne lui aurait permis de faire le moindre sacrifice, pendant qu'il était dans l'impossibilité de payer la solde fort arriérée de l'armée, ainsi que l'indemnité des représentants du peuple, au moment où ils se croyaient obligés de fuir incessamment de leur territoire. Ce n'était guère le temps de s'occuper de la mission du citoyen Ferrières. Ce fut pourtant dans ce moment critique qu'il m'apprit qu'il lui fallait douze mille francs et quelques objets précieux pour ne pas se présenter à Scutari les mains vides.

Mais ce n'était pas cela seul qui l'occupait. Une lettre d'un des membres du Directoire cisalpin m'apprit que Ferrières avait en vue un projet d'une autre espèce. Voici le fait : il a vécu ici dans une assez grande familiarité avec plusieurs de ceux qui sont connus pour ennemis de l'ordre établi dans la la Cisalpine. Il juge, au milieu d'eux, le Gouvernement avec ce ton de supériorité qui suppose le droit de prononcer. Ceux-ci, qui fondent toujours leurs espérances sur le retour du général Joubert, lequel, dans le vrai, ne les estime guère,

1. Ferrières-Sauvebœuf a voyagé en Perse avant la Révolution ; il a publié en 1790 une relation de ce voyage. On le voit ici profiter de cette circonstance pour obtenir ses entrées au Dépôt, ou plus vraisemblablement pour se glisser dans le ministère de la Guerre lui-même. Les bureaux du Ministère et le Dépôt étaient dès lors sur le même emplacement qu'ils occupent aujourd'hui.

ont appris à Ferrières la peur que son retour ferait à ceux qui gouvernent. Il s'en est convaincu surtout auprès du citoyen Bossi, le même qui était, il y a un mois, agent du gouvernement cisalpin près celui du Piémont, dont le Directoire exécutif m'ordonna de demander le rappel[1], et qui sait se faire bien venir de son gouvernement sans cesser de vivre avec ses plus grands ennemis. Celui-ci, dès longtemps, a la volonté de remplacer à Paris le citoyen Serbelloni, et j'ai été, à son sujet, tâté plus d'une fois sur la possibilité de faire agréer le rappel de cet ambassadeur.

A défaut de cela, Bossi a voulu être envoyé en France extraordinairement. Sa mission avait un objet triple : perdre le général Schérer, gagner son successeur et faire rappeler l'ambassadeur. C'est de moi dont il s'agit, à raison de liaisons particulières qu'on me fait l'honneur de me supposer avec le général, et on pouvait s'en rapporter aux auteurs de ce louable projet du soin d'arranger quelques bonnes calomnies qui eussent cet effet et celui de faire obtenir à Sauvebœuf ses douze mille francs et les objets précieux.

Deux lettres d'un des Directeurs m'ont donné la preuve de cette intrigue, goûtée de quelques membres du Directoire cisalpin, au milieu des protestations importunes dont ils m'assourdissent pour le bien que j'ai fait à leur pays. J'ai envoyé ces lettres en original au Directoire exécutif, à qui je dois rendre compte de tout ce qui est relatif au gouvernement intérieur du pays où je suis. Je ne lui ai pas nommé les membres de ce gouvernement qui ont pu s'humilier au point de croire que cette perfidie leur fût nécessaire. Je n'ai pas voulu les connaître, et, tant que je serai ici, aucun d'eux ne s'apercevra que j'ai vu le coup qu'ils ont voulu me porter.

Ce n'est point cette circonstance qui me rend plus sévère à l'égard de Ferrières-Sauvebœuf. Je le laissais ourdir sa trame, gémissant seulement de la honte qu'il faisait tomber sur deux hommes appelés à gouverner un peuple libre ; mais

1. Ce rappel de Bossi était lié à l'imbroglio général qui avait amené Rivaud à Milan et qui en avait chassé Fouché. Celui-ci, filant au début de décembre 1798 en emportant, par précaution, 18 000 francs puisés dans la caisse militaire, la voiture et le linge de l'ambassade, s'était arrêté à Turin le temps d'intriguer un peu avec Bossi.

ce matin est venu, chez moi, le citoyen Mengaud[1] qui m'a confirmé ce que je savais déjà : que Ferrières importunait tout le monde de ses bavardages sur la mission qu'il a du Directoire exécutif, sur celle que je lui fais donner par le gouvernement cisalpin et que, cependant, il déshonore le caractère public qu'il se donne et compromet le mien en empruntant de l'argent à qui veut lui en donner et obsédant ceux qui ne le veulent pas, au point que le Vénitien Grimaldi, qui lui a déjà prêté dix louis, aussi fatigué de ses propos que de ses demandes, en est forcé d'aller à la campagne. Ce sont les termes du citoyen Mengaud, dont la sincérité n'est pas contestée, et vous remarquerez encore que, malgré les termes où nous en étions, Ferrières me demandait dix louis encore avant-hier.

Pour faire cesser ce scandale, j'ai cru devoir lui écrire que des considérations dont je rends compte au Gouvernement m'obligent de lui dire qu'il doit, sans tarder, se rendre à Ancône, où des ordres du ministre de la Marine l'autorisent à s'embarquer ; que ses projets étant bien développés devant le gouvernement cisalpin, on pourra, s'il y a lieu, à lui donner la mission qu'il sollicite, lui envoyer, à cette destination, les moyens et les instructions nécessaires. Il m'a fait une réponse évasive, mais indécente, qui annonce que, par les comptes qu'il dit avoir rendu au Gouvernement, il a tâché de préparer le terrain sur lequel Bossi devait semer la calomnie. Il n'aura pu rien apprendre que de faux au Directoire, à qui j'ai donné connaissance de tout ce que j'ai fait dans ce pays et même de ce que je n'y puis faire. J'attends de sa justice et de la vôtre, citoyen Ministre, qu'on ne me jugera pas sur la déposition de Ferrières, et ce ne sont pas les perfidies de cet homme et de son digne collaborateur, relative-

1. Mengaud, beau-frère du directeur Rewbell, avait été chargé d'affaires en Suisse pendant l'an VI. Dans ce poste, il avait travaillé à la ruine de l'ancienne Ligue fédérale et préparé la création de la République helvétique (mars 1798). En avril 1799 il attendait, à Milan, l'instant d'organiser une *République vénitienne*, au cas où les succès de la campagne de 1799 auraient permis d'étendre jusqu'à la Terre Ferme les principes de la Révolution.

Les observations faites par lui dans ce poste d'attente devaient lui permettre de publier, à la fin de l'an VII, un pamphlet virulent intitulé : *Tableau des événements politiques et militaires arrivés dans la République cisalpine depuis une année.*

ment à moi, qui font l'objet principal de ma lettre ; mais j'ai besoin de savoir le degré de confiance qui est dû au caractère dont se pare l'un d'eux et celui de la police que j'aurai à exercer à son égard, pour que la dignité du Gouvernement français ne soit pas plus longtemps compromise par cet homme qui se dit son agent.

Salut et respect,

RIVAUD

LE CITOYEN FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,
AU MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Milan, 26 germinal an VII
(17 avril 1799).

Citoyen Ministre,

D'après l'inaction des Autrichiens qui ont su si peu profiter de leurs avantages[1], le Directoire cisalpin paraît un peu plus rassuré ; mais, en général, on a les yeux tournés vers la France ; pas un courrier n'arrive, qu'on ne le croie porteur des nouvelles dispositions du Directoire.

Les Directeurs cisalpins ont fait une gaucherie à mon égard. J'étais dans le lieu de leurs séances, où il s'agissait de la note dont je vous ai rendu compte à l'égard de leur position actuelle et des aveux qu'ils m'avaient faits, lorsque le citoyen Rivaud est entré ; leur embarras lui aura fait croire qu'il s'agissait de tout autre chose que de ce dont ils lui ont rendu compte, car ils ont dit qu'il ne s'agissait que de ma note relative au pacha de Scutari. Au surplus, ils guériront difficilement de la peur, car, hier encore, le directeur Marescalchi avait fait disposer des fourgons, ne se croyant pas plus en sûreté à Milan que le ministre de la Police, dont on n'a aucune nouvelle.

Le citoyen *Mengot* est ici depuis trois jours ; j'ai vu avec peine qu'il est affligé d'une surdité effrayante pour le succès de sa mission, outre le désagrément de ne pas savoir un mot d'italien, dans un pays où il faut entendre même ce qu'on ne

1. La poursuite des Autrichiens a été retardée par leur jonction avec le corps auxiliaire russe de Souvorov, qui les rejoint le 14 avril.

dit pas ; mais c'est un homme plein de bon sens et à qui il ne manque plus qu'un adjoint au fait de la langue et du pays. Vous avez sans doute pourvu à cet inconvénient.

L'arrivée du général Carra Saint-Cyr vient de ranimer nos espérances. Dessolle est ici appelé au quartier général, on a été surpris de l'arrivée du général Championnet avec deux voitures de suite ; Moreau s'est rendu ici avec Delmas[1]. Enfin, tous les esprits sont balancés ; on espère et tout me porte à croire que le succès couronnera l'attente de tous les bons Français.

Salut et respect,

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF A RIVAUD[2].

(19 avril.)

Vous m'avez dit, citoyen ambassadeur, qu'il y avait des personnes qui annonçaient et préparaient d'avance des revers à la République, vous m'en avez assez donné à connaître pour voir le bout de l'oreille et, quoique je vous aie dit que cette

1. Carra Saint-Cyr comptait en dernier lieu parmi le personnel de l'ambassade française à Constantinople ; il avait accompagné dans cette résidence Aubert du Bayet, précédemment ministre de la Guerre, son ami et son protecteur. Lors de la rupture avec la Porte (septembre 1798) il est rentré à Paris et il y a reçu la vague destination militaire d' « attaché à l'armée d'Italie ».

Dessolle arrive de la Valteline, où il vient de commander un détachement chargé d'opérer sur le flanc gauche de l'armée d'Italie une sorte de diversion ; cette diversion était soutenue par Lecourbe, s'avançant dans l'Engadine avec une division de l'armée d'Helvétie.

Championnet, relevé de son commandement de l'armée de Naples à la suite de ses démêlés avec le commissaire civil Faitpoult, se rend en France pour y être jugé. D'après Rivaud (lettre du 16 au Directoire), Championnet prétend être désigné comme le chef d'état-major du général qui doit venir remplacer Schérer.

Moreau, inspecteur général de l'infanterie, n'a pas d'emploi particulier dans l'ordre de bataille. Depuis le 18 fructidor, il n'a pas cessé d'être suspect au Directoire, en raison de son amitié pour Pichegru.

Delmas, général de division, a été blessé à la bataille du 5 ; il y commandait au centre, devant Isola della Scala.

2. Cette note parvient à Rivaud à la suite d'un entretien assez vif qu'il a eu le jour même avec Ferrières-Sauvebœuf. Ferrières, tout en dénonçant une première fois Mengaud, s'est dit prêt à partir incessamment pour Ancône. (*Rivaud au Directoire*, 23 avril.)

oreille était sourde comme une trappe, voici ce dont je réponds :

Qui a dit en arrivant du quartier général que tout allait au plus mal, que le soldat n'avait pas de confiance dans le général ?

C'est Mingot.

Qui a dit que tous les officiers levaient les épaules d'avoir un pareil général?

C'est Mingot.

Qui a dit que toutes les opérations militaires qui ont lieu, si elles n'avaient pas été restaurées par Moreau, que tout était perdu?

C'est Mingot.

Qui a dit que toute l'armée avait été désorganisée d'avance et que des officiers humiliés, vexés par Schérer ministre de la Guerre, ne se feraient pas tuer pour la gloire de Schérer, général en chef?

C'est Mingot.

Qui a dit qu'un gouvernant de France lui avait dit qu'il était impolitique de conserver longtemps le commandement d'une armée au même homme et que d'après ce principe on avait amalgamé les officiers généraux de l'armée du Rhin avec celle d'Italie et celle d'Italie avec celle du Rhin? Et l'avoir dit à Moreau ?

C'est Mingot.

Qui a dit enfin que s'il n'est pas envoyé en Italie un autre général, tout est perdu ?

C'est Mingot.

Qui a dit que le Directoire cisalpin était mené comme des chiens par Rivaud?

C'est Mingot.

Qui a dit qu'un représentant était venu demander au citoyen Rivaud la permission de *décamper* et que l'ambassadeur a répondu que, rapport à son âge, il ne s'expliquait pas davantage mais qu'il devait attendre qu'il partît lui-même?

C'est Mingot.

Qui a dit que Rivaud était un homme de bois soutenu par Rewbell et qui au fond n'entendait rien aux affaires?

C'est Mingot.

Qui a dit que le citoyen Bignon, secrétaire d'ambassade, était un finaud qui menait tout, quoique n'en ayant pas l'air, et que c'était la créature de Talleyrand à lui procurée par des femmes suspectes et qui avaient tout ascendant sur ce ministre?

C'est Mingot.

Qui a dit qu'il n'avait pas été possible de faire démarrer de l'esprit du ministre ce Bignon, qui avait été secrétaire d'un commissaire en Suisse?

C'est Mingot.

Et je signe *Ferrières-Sauvebœuf* pour dix articles ci-dessus.

Voilà, citoyen ambassadeur, des *il a dit* et non pas des *on dit*. Mingot a voulu me desservir. Qu'il organise Venise s'il peut, qu'il organise tous les diables, s'il veut, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a voulu me tirer aux jambes. C'est un homme qui devant moi a voulu jouer la marotte. Mais je le laisse pour ce qu'il est, et vous, citoyen ambassadeur, je me contente de vous répéter que je suis sorti de mes foyers sans ambition et que j'y rentrerai sans regret.

Salut et fraternité.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

Le 30 germinal an VII.

J'oubliais encore ce dernier :

Qui a dit que puisqu'on annonçait une bataille pour aujourd'hui, c'était un avertissement pour les poltrons de s'en aller de Milan et que partant, il partait lui-même?

C'est Mingot.

C'est encore véritable conforme à l'original.

Signé : FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

LE CITOYEN FERRIÈRES-SAUVEBŒUF AU MINISTRE
DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Milan, ce 30 germinal, an VII
(19 avril 1799.)

Citoyen Ministre,

J'ignore quels sont les rapports qui sont faits au Directoire sur la situation de notre armée; quant à moi, qui n'ai aucun intérêt à cacher le désordre, il est malheureusement trop réel qu'il est à son comble. Les soldats pillent en corps et ceux qui veulent réprimer leur brigandage sont fusillés, témoin ce qui est arrivé à l'aide de camp du général Debelle[1], qui a été assassiné avec ses ordonnances; il n'est plus de sûreté sur les routes et dans les environs de nos camps; un mécontentement général est la cause de tous ces malheurs. Le général Schérer est honni; quand il passe au milieu des troupes, les plus sanglants sarcasmes le suivent partout; les soldats affectent de crier : « Vive la République ! » et le nom des autres généraux qui leur inspirent plus de confiance. L'esprit public tombe tous les jours dans une apathie qui ne présage rien de bon ; on a pressuré la République cisalpine, en l'avilissant par tous les moyens possibles ; nous aurions aujourd'hui des bataillons nombreux à joindre aux nôtres, si on avait voulu donner d'avance de l'émulation aux Cisalpins. Ils n'ont rien pour nous seconder et c'est notre faute.

Il me paraît que l'ambassadeur Rivaud a été offusqué de m'avoir trouvé avec le Directoire. Il m'a écrit une lettre pour m'insinuer que je ferais fort bien de m'éloigner et de me rendre à Ancône où, dit-il, je peux tout aussi bien attendre qu'ici. Je lui ai répondu, comme je le devais, que je le priais de me démontrer si je pouvais me rendre à Ancône sans risquer d'être assassiné sur la route, comme tant d'autres ; il ne m'a rien répondu. Je ne veux pas, citoyen Ministre, vous ennuyer par des duplicata de toutes les mômeries qui ont eu lieu à ce sujet. Je suis sans ambition et n'ai pas besoin d'intriguer pour vivre. Je me suis voué provisoirement à l'utilité publique et je m'en rapporte à votre discernement pour juger

1. Debelle, beau-frère de Hoche, commandant l'artillerie de l'armée.

entre Rivaud et moi, avec qui cependant il ne s'est rien passé que de très honnête de part et d'autre.

Une lueur d'espérance s'était fait voir il y a deux jours, mais on attend avec une impatience bien cruelle les nouvelles dispositions du Directoire. Il suffit d'avoir vu la plus grande part de nos officiers généraux pour être certain que nulle harmonie n'existe parmi les officiers de l'armée. Si Sérurier avait été soutenu à l'affaire du 11 (31 mars), Vérone était à nous; au lieu de recevoir des renforts, il a reçu l'ordre de rétrograder lorsque les tirailleurs étaient déjà dans les faubourgs. Notre retraite a prouvé que ce n'était qu'une simple reconnaissance et enfin les Autrichiens sont revenus de leur stupeur et ont recueilli l'avantage de cette journée. A l'affaire du 16 (5 avril), les soldats sont restés plus de vingt-quatre heures sans eau-de-vie et même sans aliments. Les fournitures de l'armée se font de la manière la plus préjudiciable par la compagnie Baudin, qui se vante hautement de son premier appui et croit s'assurer ainsi l'impunité.

Je ne vous nommerai point, citoyen Ministre, les différents généraux que l'attente publique et celle de l'armée indiquent pour se mettre de nouveau à la tête de nos armées en Italie, mais tous désirent un prompt remplacement; beaucoup de personnes plient bagage, d'après la nouvelle qu'on doit se battre aujourd'hui. Quant à moi, je n'ai pas peur et je suis très persuadé que vos ordres me trouveront encore à Milan.

Salut et respect.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

Je crois pouvoir profiter d'un courrier du Directoire cisalpin.

LA COMTESSE DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF A SON MARI

Ce germinal an VII[1].

Tous les malheurs m'arrivent à la fois, ce dernier me tue, mon ami. Mon pauvre père est à toute extrémité, je viens de

1. Cette lettre sans date paraît être arrivée à Milan dans les premiers jours de floréal (du 20 au 27 avril). Rivaud, sous le couvert de qui elle devait parvenir au destinataire, la lit et l'adresse au Directoire, à l'appui de ses griefs personnels contre Ferrières-Sauvebœuf. (Lettre du 30 avril.)

recevoir une lettre du petit qui me le marque. A la veille de faire un grand voyage, en montant en voiture, il est tombé en apoplexie et a fait ensuite une maladie terrible. Il me mande qu'il est pourtant mieux, mais sa convalescence sera peut-être plus dangereuse que la maladie. Le bon et cher ami m'écrit deux mots en recueillant toutes ses forces pour ne pas m'inquiéter. L'idée de savoir ce bon père presque mourant me déchire le cœur. On craint l'hydropisie de poitrine : que va-t-il devenir, pauvre et sans ressources ? Mon Dieu, je suis au désespoir ! Combien je sens avec amertume ma triste position ! Ne pouvoir lui être utile ! Je ne survivrai pas à mon père, je le sens. Perdre tout à coup l'espoir de jamais le revoir ! Il est impossible qu'il revienne de cette maladie ; accablé depuis longtemps de tous les malheurs possibles, son tempérament ne pourra y résister ! Je te mandais dans ma dernière lettre que j'étais dans un état d'apathie qui ne me permettait plus de rien sentir : cette nouvelle m'a fait éprouver à quel point je me trompais ; l'existence m'est odieuse ! Si jamais je pouvais faire un reproche à mon père, ce serait celui de m'avoir donné la vie, puisque tous mes jours devraient être marqués par de cruelles peines.

Le jeune ami est toujours dans les bonnes dispositions de te rejoindre sitôt qu'il le pourra ; on consent à tout ; il t'a écrit pour te faire part de son retard. Écris-lui donc à l'adresse que tu sais. Je reçois ta lettre du 15 germinal encore en retard. Si tu ne vas pas à Ancône, écris au commissaire de la marine pour le prier de t'envoyer les lettres que je lui ai adressées pour toi. Il doit y en avoir dix ou douze ; il est bien malheureux que tu n'aies pas eu l'idée de te les faire adresser à Milan, où tu aurais été instruit plus tôt de tous mes chagrins ; chaque instant en fait naître un nouveau. Je reçois dans ce moment une lettre du C^en Bauny, de Châlons, qui est unique. Il me mande qu'il a été à Lachy ; 1° que tu lui as cédé en contre-échange le moulin à eau de Lachy, clos, jardin, peupliers d'Italie, prés, terres labourables qu'occupait Jacques Maspéré ; 2° deux arpents de prés estimés douze cents francs. Il s'est rendu à Lachy et a vu ces deux arpents de prés en sus de ce qu'occupait le meunier. On lui a assuré que tu les avais vendus à un nommé Morel, de

Troyes, pour seize cents francs. Il dit aussi qu'on l'assure que tu as reçu le prorata du fermage du moulin et dépendances que tu lui avais cédé, comme il te cède celui de l'étang Claudio. Il me dit que, positivement, il faut tirer cette affaire au clair, qu'elle peut me devenir très désagréable et que si d'ici au 15 prairial ce n'est pas fait, il me fera poursuivre. En vérité, je ne conçois rien à tout cela ! Les affaires les plus simples pour les autres sont pour nous des choses inconcevables. Je m'y perds. Je crois qu'il y a de la fatalité pour tout ce que nous entreprenons. J'ai toujours eu regret de cet échange ; il a été trop précipité. Je me trouve dans l'embarras, sans même savoir pourquoi, car je veux mourir si je comprends rien à ce galimatias. Fais-y cependant réflexion. Il ne manquait plus que cette affaire. Lanchère d'un côté, Michon, Moreau de l'autre et mille autres ! Enfin il ne manque rien à ma satisfaction. Je crois que la tête me tournera si je ne meurs pas avant. Je ne dors plus. Je pleure du matin au soir ; aussi je suis changée étonnamment, je me fais peur. Amuse-toi tant que tu pourras à Milan ; le plaisir te quittera au mont Cenis ! Ainsi profite du bon temps.

Je viens de faire réflexion que tu avais vendu des prés à Gobin pour te liquider avec lui. J'ai cherché la reconnaissance et je l'ai trouvée. C'est justement ce que dit Bauny. Mon Dieu ! Qu'est cela ? Qu'as-tu fait ? Que tu as donc mauvaise tête ! Comment as-tu pu faire comprendre dans l'échange des prés que tu avais vendus ? Que va-t-il dire ? Il aura raison de se fâcher. Il serait horrible que l'on crût une pareille idée ! Comment faire pour réparer cette étourderie ? Heureusement que je n'ai pas encore vendu les autres terres de Lachy. Je les lui offrirai en dédommagement.

A propos, autre nouvelle : Bauny me mande que le citoyen Beaugé, receveur des domaines, lui a dit de me faire part qu'il est temps que je m'acquitte de ce qui est échu à la caisse des domaines pour mes acquisitions. Sinon il va aussi me poursuivre. Toujours me poursuivre... Ce vilain mot me corne aux oreilles à tout moment. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout le monde veut me poursuivre. Tu m'avais dit que tu avais obtenu un sursis. Ecris donc au ministre des Finances, mais vite, ne perds pas un moment. Je te l'ai déjà dit, mon

ami, je ne saurai bientôt plus où reposer ma tête. Cela n'est pas consolant! Tu me mandes dans ta lettre du 15, que je viens de recevoir, que tu m'engages à avoir du courage pour supporter ces petites tracasseries et que je dois suivre en cela ton exemple. Je te répondrai à cela, mon ami, que, quoique nous aimant beaucoup, nous n'avons jamais eu le même caractère. Est-ce un malheur, je l'ignore ; l'avenir nous l'apprendra.

Je n'entends pas parler de Lanchère. Ce silence ne me présage rien de bon. Mais, mon ami, si, comme je le prévois, je suis obligée de quitter ce beau château que j'aime tant, où irai-je? Les scellés sur ma maison de P... D'ailleurs, elle va être vendue. Dis-moi franchement : connais-tu une position plus affreuse? Ne crois pas que je cherche à t'en imposer. Tu sais que je n'ai jamais trompé personne ; je ne t'écris pas tout, encore. Tu savais dans quel état étaient mes affaires, pourquoi ne m'as-tu pas permis de te suivre! Ma position ne peut changer. Je vois clair à présent. Je ne te ferai pas de reproches, mon ami, mais tu seras un jour bien malheureux. Le sort de ta fille est bien triste! je souhaite me tromper. Ne recevant pas mes lettres, tu ne sais pas que j'ai reçu un jugement rendu contre moi, sans avoir reçu ni assignation ni saisie. C'est Moreau qui m'a fait attaquer et remis sa créance à un particulier qui a envoyé les pièces et sa procuration à un huissier de Vertus qui est venu, il y a quatre jours, me signifier que, si d'ici à quinze jours je ne payais pas trois cent trente-six francs, il vendrait mes meubles. Je n'ai pas le premier sou. J'ai envoyé de suite Herisson à Chapellaire pour tâcher de faire quelque chose : rien! Je ne peux pas me plaindre de Brion, car, d'après la loi que j'ai vue, il ne me devra qu'à la Saint-Martin prochaine. L'autre fermier de Noirué est en réclamation, parce que sa ferme lui a été louée en assignats : il demande diminution ; c'est le département qui décide cela, ainsi il faut attendre à peu près un mois. Brion a déjà payé de mes impositions, car, sans cela, tapage.

Ainsi je ne sais comment faire pour composer cette petite somme, faute de quoi ma chambre sera vendue. Je vis au jour le jour. Quand j'entre dans mon lit, je suis tout éton-

née de le trouver encore à la même place. Si tu savais avec quel plaisir je m'y repose! Je sens le prix de toutes les commodités de la vie, parce que je vois tout prêt à m'échapper. Mon ami, ne t'affecte pas, cela ne servirait à rien.

Il est trois heures du matin. Je vais lire, car il m'est impossible de fermer l'œil.

Adieu, mon ami; ta fille t'embrasse, ainsi que moi. N'oublie pas d'écrire au ministre, ainsi qu'au jeune ami. Réponds-moi courrier par courrier.

LE CITOYEN FERRIÈRES-SAUVEBŒUF AU MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

Du château de Milan, 8 floréal (27 avril).

Le 6 floréal (25 avril), il arriva un courrier à Milan qui, après avoir remis une dépêche au Directoire, continua sa route vers le quartier général; la nouvelle se répandit aussitôt qu'il portait la destitution si attendue de Schérer.

Le 7 (26 avril) l'ordre du jour fut ainsi annoncé à l'armée et connu dans Milan : « Le général Moreau prendra le commandement en chef de l'armée d'Italie et de Naples, en l'absence du général Schérer; il donnera tous les ordres et résidera au quartier général. »

Vous ne saurez vous figurer la satisfaction que cette nouvelle a répandue parmi tous les habitants. Tous disaient que c'étaient vingt mille hommes de plus à l'armée.

A midi, le même jour, Schérer entre dans Milan avec vingt de ses guides, car il n'a jamais négligé de se bien faire escorter. Il n'était venu à Milan que pour y consommer, avec son départ, la retraite de toutes les autorités constituées.

Pour moi, je me disposais à dîner, sans m'occuper de lui, lorsqu'un officier de ses guides, accompagné de six hommes d'escorte, est venu dans mon auberge me dire de le suivre chez le général en chef et de ne rien enlever de chez moi qu'à mon retour, ni papier ni autre chose. Je m'y suis conformé; au lieu d'aller chez le général en chef, ils m'ont mené chez le commandant de la place, que je venais de quit-

ter il y a deux heures et qui ne s'y est pas trouvé. Les guides m'ont laissé dans une salle où était un officier. Un moment après, est venu un sergent et huit fusiliers, portant un papier à la main et disant que c'était l'ordre de me conduire au château. J'ai demandé à le voir, cet ordre, comme il est d'usage. L'officier des guides m'a dit que cela lui était défendu; enfin, un moment après, il est revenu avec les mêmes guides, qui, mettant le sabre au clair, m'ont forcé à marcher, et, dans ce cortège, j'ai été conduit au château.

Voilà un fait, citoyen Ministre, dont je n'ai pas besoin de vous démontrer l'injustice. Mais voici les moyens de justification de ma conduite, car, ne sachant pas les motifs de mon arrestation, je vais me borner à prévoir tous ceux qui pourraient y avoir donné lieu et qui ne peuvent m'atteindre.

Le général en chef avait donné l'ordre du jour par lequel il menaçait de punir très sévèrement ceux qui feraient la censure de ses opérations. Je réponds à cela que j'ai dû correspondre avec vous et que je vous ai donné des détails conformes à ceux que je tiens de son état-major même et de plusieurs officiers des différentes divisions de l'armée. J'ai cru faire mon devoir.

Il a fait afficher l'ordre à tous ceux qui ne seraient point munis de missions ou de passeports valables, de partir de Milan sous vingt-quatre heures. J'avais montré mon passeport à l'ambassadeur, et je me croyais bien assez en règle; mais dans tous les cas encore j'ai droit à ne point avoir de contestation à cet égard, puisque la proclamation était affichée le 5, que le 6 au soir j'avais un ordre pour les chevaux de poste et que j'allais partir hier soir avec un compagnon de voyage, qui faisait tous les frais de la route jusqu'à Paris. Quel est donc le motif qui a pu porter le général Schérer à un acte si arbitraire? Je sais à quoi m'en tenir à cet égard et à celui de l'ambassadeur.

Le citoyen Rivaud, sachant que j'allais partir, rit sous cape du mauvais tour qu'il m'a joué, de me faire mettre au château pour que j'y sois assiégé, tandis que, lui, il a son paquet tout prêt et pense bien être à Paris avant moi pour y faire ses rapports. Il faut s'attendre à tout quand on dit la vérité sans ménagement; cependant, je suis tout étonné encore

quand je me vois entre ces quatre murs nus, n'ayant pour tout meuble qu'une chaise et qu'un lit sans effets d'aucune sorte, sans même un bonnet de nuit, et quand je songe à l'impudence de cette soldatesque venant m'arracher de l'auberge où j'ai dû laisser, avec mes vêtements et mes armes, un chien de chasse enfermé dans ma chambre, sans nourriture. J'entends, citoyen Ministre, le canon de la bataille que Moreau livre en ce moment. Vous dirai-je que des réflexions amères m'inclinent à penser qu'un événement malheureux pour ma patrie pourrait m'être favorable, et que le premier soin de l'ennemi, s'il entrait dans Milan, serait d'ouvrir la porte que Schérer a fermée sur moi ? Non, citoyen Ministre; mais je vous dirai : J'espère en votre justice ; j'attends vos ordres avec confiance ; cet accident n'a point ralenti mon zèle.

Salut et respect,

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF

LE CITOYEN FERRRIÈRES-SAUVEBŒUF
AU MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

De Turin, le 12 floréal (1er mai).

Le 8 floréal (27 avril), tandis que je vous écrivais au sujet de mon arrestation arbitraire, le Directoire cisalpin partait de Milan, comme les hordes arabes qui emportent leurs meubles avec eux. Moreau venait d'être battu, non point par sa faute; mais avant qu'il ait eu le temps de changer les plans de Schérer, tous connus de l'ennemi, il est brusquement attaqué par trois colonnes supérieures en nombre, une russe et deux autrichiennes : le combat a été long et terrible. En vain, Moreau a déployé tous ses talents et nos soldats leur bravoure.

Le quartier général a failli être enlevé et Moreau a vu ses guides combattant à ses côtés, blessés près de lui. La nuit commence la retraite. Moreau gagne Lodi avec une division; Grenier avec la sienne, gagne Milan, et une incertitude cruelle régnait encore le 9 sur la position de Sérurier qui, ayant été

attaqué par une colonne russe et une autrichienne, laissait l'espoir d'avoir opéré sa retraite par la Valteline[1].

Revenons à la situation de Milan le 8 (27). Le départ du Directoire étant connu, le Corps législatif met en discussion si les Directeurs ne seront pas déclarés traîtres à la patrie et, deux heures après, ce même Corps législatif décampe à son tour. Schérer, déjà instruit de l'attaque de l'ennemi, se met en route pour Turin à six heures du soir. Rivaud part avec son fourgon sur les dix heures. A minuit, le commandant de la place fait retraite avec tout ce qu'il y avait de militaire. A cinq heures, la division de Grenier traverse la ville, se retirant sur le Tessin. Alors tous les Français et leurs partisans se mettent en route, et les habitants de Milan restent tranquilles spectateurs de cette déroute générale. Ils indiquent à ceux qui ne le savent pas la route que tient la colonne qui, par différents corps de cavalerie postés de distance en distance et par de l'artillerie, assurait la retraite ; à dix heures, on voit, des tours du château, l'ennemi proche de la ville. Schérer avait si peu pourvu à sa défense que le commandant, qui venait de remplacer l'ancien, me dit qu'il n'avait que six canons en état de faire feu et que les boulets n'étaient pas du calibre. Quant aux approvisionnements, il n'avait pas de viande fraîche, les bœufs ayant servi à emmener les canons. Lorsque je m'aperçus de cela, je fis observer au commandant que non seulement l'ennemi allait enlever ces canons qui partaient sans escorte. mais encore qu'il devait garder les bœufs pour la garnison, Voilà l'état de situation de ce château qui, bien pourvu, comme il aurait dû être, aurait bien inquiété l'ennemi.

Le nouveau commandant me fournit une escorte pour me rendre auprès du général en chef Moreau. Je sortis aussi du château au moment où, les ennemis étant signalés, on levait les ponts. Deux minutes plus tard, je ne pouvais plus sortir.

Mais voici le comble de l'infamie dans la conduite tenue à mon égard. Je fus instruit en entrant dans la ville que

1. Sérurier, coupé du reste de l'armée, capitule à Verderio dans la nuit du 27 au 28 ; une faible partie de sa division (le détachement de Lecco) rejoint l'armée le 1er mai, ayant passé, non pas par la Valteline, mais par les chemins de montagne qui réunissent la haute vallée de l'Adda à celle du Tessin.

d'abord après mon arrestation, les satellites étaient venus enfoncer ma porte et avaient enlevé tous mes papiers et mes armes, qui étaient magnifiques, et qu'ils ont gardé pour eux, savoir : un sabre, un fusil à deux coups, une espingole, une paire de pistolets d'arçon à deux coups et une à canon simple. Quant à mes effets d'habillement, il était trop tard pour songer à les emporter ; je dus sacrifier tout à ma sûreté personnelle. Les uhlans étaient déjà sur la place et jetaient bas l'Arbre de la liberté. Un morne silence régnait sur toute la ville ; je gagnai la route du Tessin. Marchant avec la troupe, causant avec les officiers et les soldats, je fus à même d'être instruit de tout ce qui s'était passé : la 31e demi-brigade avait perdu 950 hommes à l'affaire de la veille et il ne lui restait qu'un seul officier. Tous vantaient Moreau, mais tous disaient que l'ennemi était quatre fois supérieur en nombre ; presque tous les blessés avaient été faits prisonniers dans la matinée, ainsi que les traînards. Dans tous les rangs, je n'ai pas vu cette consternation, mais cette légèreté du caractère français : « Voilà, disaient-ils, la première fois que nous avons eu du canon dans le derrière ; mais d'ici deux mois, nous leur en donnerons dans le ventre. » Tous se plaignaient du genre reculatoire de Schérer : « Comment se fait-il que toutes les fois que nous nous sommes battus, nous avons gardé le champ de bataille, et que toujours le général nous a fait reculer ? » Pour achever de vous dire l'opinion des soldats sur Schérer, c'est que tous croyaient et disaient qu'il venait de passer à l'ennemi. Jamais homme ne fut aussi avili au milieu de son armée. « Six chevaux, disaient les soldats, menaient toujours son fourgon de vin de Bourgogne et quelquefois il n'y en avait que deux à une pièce d'artillerie. »

J'ai donc fait route et j'ai gagné, en forçant la marche, la tête de la colonne où j'ai trouvé le général Grenier, assurant le passage du Tessin pour prendre ses positions derrière, quoique le soldat crût généralement que la retraite aurait lieu jusqu'en Piémont[1]. Là, j'ai vu le spectacle affreux de plus de six cents voitures de Milan qui obstruaient le passage, tant

1. L'armée ne tient qu'un jour sur la ligne du Tessin et se retire ensuite vers Turin et la rivière de Gênes.

l'effroi était grand parmi ceux qui avaient cru ne pas devoir attendre les Autrichiens : « Nous fuyons notre patrie, disaient-ils, pour avoir eu confiance dans les Français. »

J'avais fait une lieue à pied, quoique j'eusse le gauche presque écrasé par un cheval. La marche continuait du côté de Novare ; j'y arrivai dans la voiture du général Musnier. Schérer en était parti la nuit en petite marche, quoique en poste. Je ne dois pas, citoyen Ministre, oublier de vous dire la conversation que Schérer y a eue avec un officier général qui me l'a racontée lui-même : « J'ai vu et entendu par moi-même que je n'avais plus la confiance de l'armée, car, pour m'en assurer, j'ai été la nuit et sans être connu passer dans les rangs du bivouac et j'ai entendu dire à tous ceux qui parlaient de moi que j'étais un f...gueux, et quand j'ai vu cela j'ai donné ma démission, je pars pour l'Alsace et reviens chez moi. » Il avait la tête appuyée sur ses deux coudes, à côté de deux bouteilles de *rafraîchissements*, et finit par dire : « Tous contre moi, moi contre tous. » Vous pouvez, citoyen Ministre, croire à la vérité de cette anecdote.

Ayant laissé à Milan ma voiture et tous mes effets, n'ayant d'autre empressement que de venir vous instruire des tristes résultats de ce que je vous avais signalé d'avance, je partis du 9 au 10 de Novare à francs étriers pour Turin, où j'arrivai le 10 à midi (29 avril).

Il est encore temps, citoyen Ministre, de sauver l'Italie, mais un instant de perdu serait à jamais irréparable : j'avais fait à ce sujet un plan raisonné que Schérer et Rivaud auront sans doute gardé pour le présenter en leur nom et qui était dans mes papiers. Je vous en rendrai, citoyen Ministre, un compte particulier.

Salut et respect,

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF[1].

1. Cette lettre est la dernière de celles que Ferrières-Sauvebœuf écrit avant de repasser les Alpes. Gagnant de vitesse Rivaud, il arrive à Paris le 6 mai et va, sans le savoir, au-devant de l'arrêté du 25 avril qui ordonne sa mise en jugement. Enfermé au Temple, il complète ses intrigues d'Italie par des justifications mensongères qu'il fera imprimer ensuite et que le lecteur curieux d'étudier davantage la psychologie du personnage trouvera dans les bibliothèques sous le titre : *Lettres écrites du Temple à Merlin.*

EN LIVONIE

— SOUVENIRS DE VACANCES —

Tout le monde sait que les personnes très occupées ont besoin de vacances. Or je suis très occupée: mon travail, c'est de faire face à tous mes devoirs mondains ; — dîners, bals, soupers, *five o'clock*, etc... Et, puisqu'il faut bien être sérieux parfois, il y a aussi les comédies à bénéfice, les ventes de charité, les stations chez la couturière, les sermons de carême...

Et mes vacances, alors ?

Oh! mes vacances! C'est, — après l'hiver passé dans la très mondaine ville latine où j'ai fixé ma résidence, — d'aller me replonger dans la nature primitive de mon pays. D'un bond, je traverse l'Europe, et je vais boire à longs traits l'air de mes forêts natales.

J'éprouve alors un sentiment de sauvage liberté, infiniment doux; en moi-même, au départ, je pousse le cri strident, l'appel joyeux de l'oiseau qui prend son vol un jour d'été!

***

Voilà longtemps que je voyage : il me semble que j'ai traversé l'Europe entière...

— *Pachportt !*

La portière du wagon s'est brusquement ouverte. Un gendarme coiffé d'astrakan la remplit de sa robuste carrure, augmentée par des épaulettes énormes.

Tandis qu'il nous tient sous son regard sévère, et que nous nous empressons de lui remettre des livrets verts et des papiers blancs, je ne puis m'empêcher de rire, en songeant aux nombreuses personnes inoffensives qui ont été molestées à cette frontière, pour quelques irrégularités dans leurs documents, alors que des gens dangereux, grâce au bon ordre des leurs, ont pu la passer sans peine.

Long arrêt : tout le monde descend. Visite des bagages dans une grande salle. Au fond, derrière une longue table, sont assis plusieurs personnages en uniforme, à l'air très convaincu, devant lesquels on parle bas. C'est à leur examen qu'on soumet les livres trouvés dans nos caisses.

Puis, lorsque nous avons pu reprendre nos places dans le train, le même gendarme remplit de nouveau la portière, appelant nos noms d'une voix toujours sévère, et nous rend nos passeports...

Elle est franchie enfin, cette muraille de la Chine!... Le mouvement s'accélère, et nous pénétrons, dévorant l'espace, dans cette immense partie du globe qu'on appelle la Russie.

***

J'avais entraîné, dans ma course rapide à travers l'Europe, un ami, vaguement cousin, Livio R....

Cela m'amusait fort de conduire l'élégant propriétaire d'un des plus somptueux palais de Rome dans une maison de campagne située au bord de la Duna, entourée de forêts, au sein de cette nature septentrionale, si délicieusement farouche, restée ce qu'elle était aux âges préhistoriques. Nature si pleine de sève et si merveilleusement abondante, durant ses quelques mois de vie annuelle... Et je me faisais une joie particulière d'initier aux charmes de la vie slave ce Romain, routinier du Corso...

Le train longe une interminable forêt, et je songe avec bonheur à d'autres, où nous allons finalement, bien plus belles, plus vastes et surtout plus sauvages encore...

Livio, par les fenêtres du wagon, regarde fuir les vieux sapins aux ramures fatiguées par les neiges de centaines d'hivers.

— Des sapins... des sapins... Que de sapins! Mais les maisons, où sont-elles?... On ne voit pas de maisons, dans votre pays!...

— Non, Livio, ni de statues. Ce n'est pas de leur ombre que nous faisons nos jardins!... Chez nous, les maisons sont basses, abritées sous de grands arbres et entourées d'arbustes qui les cachent complètement. Elles sont ainsi protégées en hiver contre la neige et le vent, et en été contre le soleil.

— Comme cela ressemble peu à nos *castelli romani*!

— Je reconnais que la différence est grande. Ici, vous ne retrouverez pas vos hautes villas aux corniches sculptées, surmontées de statuettes, ombrageant de pauvres vieux petits arbres, qui, eux, ne leur revaudront jamais ce service...

Ahuri, Livio répétait :

— Ni habitations, ni habitants!... Mais c'est un désert!

— Les habitants sont dans les habitations, et celles-ci, on ne les voit que lorsqu'on y est. A part les époques du labour, des semailles et de la moisson, vous ne verrez guère de paysans dans la plaine... Ce qui vous paraît un désert, nous appelons cela « la campagne... » Vous verrez comme celle où je vous mène est jolie, au mois de mai!

— Juin, — corrigea Livio, toujours exact.

— Juin? — répétai-je, comme un écho interrogatif et désolé.

— Juin, parfaitement : jeudi, 5 juin.

Plus d'écho. Ma désolation d'avoir manqué le mois de mai était devenue muette. Puis, tout à coup, la lumière se refaisait en moi :

— Mais non, mais non! Vos dates latines n'ont plus cours ici, Livio! Notre ancien calendrier, à nous, marque le mois de mai! Elle est *vieux style*, notre nature! Nous sommes encore en mai! Oh! quel bonheur!... Pour rien au monde, voyez-vous, je n'aurais voulu manquer ce mois si joli. C'est celui que j'aime entre tous... En mai, Livio, la neige vient de fondre; il en reste parfois un peu au fond des fossés, dans le creux des ravins. C'est de la neige qui se dissimule afin que le soleil l'oublie encore quelque temps. Au sortir de ce long bain glacé, la nature entière devient d'un vert tendre éblouissant. Les feuillages sont saturés d'humidité...

Les yeux les boivent, ces feuillages !... Et puis il y a comme une seconde neige, douce et parfumée, qui vient tout recouvrir : tant d'arbres qui fleurissent en blanc, et le sous-bois aussi qui s'éclaire ; sur le sol, mêlées aux mousses épaisses et aux fougères, s'étalent des nappes infinies de muguets odorants... Et ces haies vives dont je vous ai parlé, qui entourent les maisons, ce sont des lilas en fleurs, qui embaument l'air... Oh ! ces parfums du Nord, Livio, vous ne pouvez pas savoir combien ils sont en même temps intenses, délicats et frais !... Ce sont les parfums d'une nature sur laquelle n'a pas encore passé le plein soleil... Car tout le monde sait que le soleil vole les parfums !

— Mais, moi aussi, — dit Livio, — j'aime bien le printemps... Il ne fait plus froid et il ne fait pas encore chaud... Et, au fait, votre pays produit-il des fruits ?

— Oh ! les fruits, ça vient un peu plus tard !... Alors, les bois sont pleins de fraises et de baies rougissantes. Les petites paysannes en remplissent de longs cornets qu'elles font avec l'écorce argentée des bouleaux...

— Et en juillet, aurons-nous de la grosse chaleur ?

— Oh ! mais non ! Au cœur de l'été, chez nous, le soleil est encore très doux. Il invite à sortir et demande à entrer. On répond à ses avances : on lui ouvre portes et fenêtres ; on ne lui ferme pas les volets au nez, comme dans votre Midi... Il faut dire que notre soleil, à nous, a d'autres manières que le vôtre : il a beaucoup plus de retenue...

— Chez nous, ce serait du propre, si on laissait entrer le soleil ! Alors les mouches, la poussière...

— C'est juste !... Vous me parliez de juillet, Livio. Eh bien, chez nous, c'est encore un mois exquis. Les forêts deviennent plus sombres ; dans le feuillage foncé, il y a encore une note claire, les grappes rouges des sorbiers...

— En faites-vous des confitures, au moins ?

— Je crois bien ! C'est même horriblement mauvais... Je vous disais donc que, même au cœur de l'été, notre soleil était très doux. Mais il y a bien pourtant une semaine où il sort de son caractère et devient presque violent. Brusquement, il dore les moissons...

— Comme disait Virgile !...

— Il opère très vite, car les jours sont longs et les nuits nulles...

— Comment! pas de nuits?... Nous ne sommes pourtant pas au pôle nord!

— Mais... nous n'en sommes pas si loin!... Et quand je dis : « pas de nuits », je veux dire : « presque pas...» Et, à propos de moissons, si vous saviez comme elles sont jolies à voir, à travers les arbres, les vagues blondes des champs de lin, quand une légère brise les agite!... Cette mer, avec ses remous, est parsemée de petites fleurs d'un bleu très pâle... C'est si gentil, le lin! Cela vous a l'air tellement inoffensif!... On ne se douterait pas que cela se prépare à sentir si mauvais, plus tard, étendu sur les champs pour sécher au vent d'automne... Le lin, vous savez, c'est la grande richesse du pays.

J'avais dit cela pour intéresser Livio par quelques propos d'ordre économique. Mais, comme il ne répondait pas, je le regardai de près. Était-ce le mouvement du wagon, l'obscurité croissante, la monotonie du spectacle... ou simplement ma conversation? Livio s'était endormi...

Tandis que la nuit tombe, confondant presque la noire muraille dentelée, formée par la ligne des sapins, avec le ciel, je continue de rêver aux rapides transformations que va subir cette nature, pendant la belle saison septentrionale.

Je revois, en août, les bois qui s'assombrissent encore et, par places, — où ne règne pas le vert éternel des sapins majestueux, — revêtent les nuances d'automne. Les mousses épaisses prennent des tons variés : carmin éclatant et rose tendre, lilas, blanc argenté. Les trembles, les sorbiers, les bouleaux, les touffes d'arbustes de toutes essences, les fougères composent une merveilleuse symphonie multicolore, avec ses harmonies et ses oppositions.

Puis les feuilles tombent et tapissent les sous-bois; la plaine se dénude; un vent frais se lève. On organise les premières traques aux loups, car ces fâcheux voisins commencent à venir hurler la nuit autour des demeures... Le ciel a pris une apparence neigeuse...

Gris sur gris, estompés par la brume, les paysages d'automne s'offrent à la vue et à l'âme, infiniment mélancoliques.

A la lisière des forêts dépouillées, au bord des champs moissonnés, se tiennent de petits pâtres, gardant des troupeaux de porcs maigres. Ces enfants ont des habits couleur de boue, les cheveux couleur de chaume, le visage couleur de cendre, et leurs yeux pâles reflètent les tristes nuages suspendus sur leur tête. En sorte qu'ils se détachent à peine sur toute cette lamentable grisaille, sur ces troncs d'arbres dont on ne les distingue guère, sur ces mottes de terre, dont ils ont la tonalité.

Il est vrai qu'avant l'ensevelissement de l'hiver, les premiers givres donnent à nos bois un féerique regain de beauté, les sapins se constellent de diamants et le soleil saupoudre d'or fin toute cette froide joaillerie.

Mais c'est un vent bien frais qui se lève... Il va neiger! Sauvons-nous!...

Tandis que j'évoque ces souvenirs, la nuit est tombée tout à fait sur la ligne noire des sapins.

***

Le train se déroule lentement devant une gare dont il semble mesurer la longueur, et s'arrête.

— *Dvinsk*[1] *!...*

Dans la lumière trompeuse du jour septentrional qui, près de naître, éteint déjà les lueurs pâles des lanternes, nous ne distinguons que vaguement les choses. Mais, en approchant, nous voyons sur le quai, dans les portes, derrière les fenêtres de la gare, de nombreuses ombres humaines : des partants, des arrivants, des badauds venus pour le passage du train, avec le loisir d'un pays où « le temps n'est pas l'argent », et où la nuit se confond presque avec le jour... Des juifs, surtout, beaucoup de juifs, aux longues lévites, avec deux mèches de cheveux couvrant les oreilles, ornement caractéristique nommé *peysy*. Tout ce monde exhale un relent de feutre usé...

Livio, qui n'est pas au bout de ses étonnements, s'arrête, stupéfait, devant deux pauvresses en haillons, coiffées de

1. Dunabourg.

fichus malpropres, qui, accoudées à la barrière, échangent les derniers ragots du jour, tout en fumant des cigarettes.

Voici la voiture... Il est à peine deux heures du matin. Nous suivons des faubourgs aux maisons basses, très espacées, endormies dans l'aube grise... Nous voyons se profiler des masses sombres, — les bastions de la forteresse...

Par des terrains vagues, à la grande allure cadencée de nos trotteurs, nous atteignons la forêt...

Elle est encore silencieuse, la forêt, mais déjà elle s'éclaire et bientôt les oiseaux chanteront... Peu habitué à une si longue route parmi les arbres, Livio me demande :

— Où donc s'arrêtent ces bois qui ont l'air de n'en plus finir?

— A quelques verstes de la maison... Vous savez, on peut y être attaqué! — dis-je bien vite, assez fière de cette ressemblance avec les environs de Rome. — Il arrive souvent que des malfaiteurs, échappés des prisons de Dunabourg, s'y cachent pendant des jours entiers, et alors, gare à ceux qu'ils rencontrent!

Ce disant, je scrutais du regard les profondeurs des taillis, espérant presque y découvrir quelque bandit qui se jetterait sur nous... C'est si amusant d'avoir peur, quand « on est plusieurs », quand on sait qu'on serait bien défendue et qu'il n'y a pas grand'chose à craindre, en somme!

Mais j'eus beau chercher, vouloir absolument que d'innocents troncs de sapins fussent des voleurs aux aguets, le *jeu à la peur* n'était plus possible : il faisait déjà trop grand jour...

Nous avons traversé toute la forêt ; nous suivons depuis longtemps une superbe allée de tilleuls, où les abeilles bourdonnent, où les oiseaux, qui viennent de s'éveiller, chantent dans l'atmosphère rose... Et, à grand bruit de grelots et de sonnettes, au galop final exécuté brillamment par notre attelage, nous tournons dans la cour d'honneur. Me voilà toute grisée!

— Regardez, Livio! Voyez donc ce que je vous disais : voyez comme les lilas fêtent le mois de mai!

En effet, toute la maison est entourée de lilas, qui sont ici de vrais arbres, vigoureux et touffus. Ils sont chargés de grappes odorantes, dont le frais parfum nous accueille et nous enveloppe...

Devant nous, très longue et basse, — rien qu'un rez-de-chaussée, — s'étend la maison.

Elle est en bois de mélèze, noirci par les années. Elle se prolonge encore par des pavillons, par des serres adjacentes. Elle est ornée de balcons, de vérandas auxquelles donnent accès des escaliers arrondis : ceux-ci d'une forme si accueillante, avec leurs rampes en bois, qu'au temps où j'étais petite, je les comparais à « des bras ouverts pour vous recevoir ».

Elle est égayée, cette maison en bois sombre, par des portes et des volets peints en blanc. Elle s'abrite sous un grand toit très incliné, plus haut à lui seul que le mur de façade... Ce toit incliné en pente raide, comme il parle des durs frimas et rafales de l'hiver ! Comme il raconte les avalanches de grêle qui, trop souvent, inaugurent notre printemps ! Comme il rappelle ces épaisses masses de neige qui, aux premiers rayons du soleil, se disjoignent et s'écroulent, et passent devant les fenêtres, pareilles à de grands oiseaux blancs qui s'abattraient lourdement sur le sol ! Ces oiseaux-là, ce sont nos premières hirondelles...

Maison et toit sont comme ces visages dont les traits n'ont ni finesse ni régularité, mais qu'un charme illumine. Oui, tel est le sourire de bienvenue dont s'éclaire cette habitation sans style ni beauté, mais qui exprime si bien l'hospitalité du Nord...

Nous entrons. Je vois que Livio compare l'extérieur rustique et l'intérieur luxueux. Cette maison, faite pour l'habitant et non pour le passant, l'étonne, comme le reste. Ah ! qu'elles sont loin, les villas italiennes, avec leurs somptueuses façades et leurs appartements si dépourvus de confort !

Pendant que le valet de chambre nous débarrasse de nos manteaux, de nos plaids, des portes s'ouvrent, et la nombreuse « haute domesticité » que veut une demeure de ce genre fait son apparition... C'est d'abord « la ménagère », personne aussi inutile qu'importante, une dame très élégante et qui, surtout, se sent « très distinguée ». Elle est chargée, entre autres offices, de rendre la vie dure au cuisinier et de subir, en échange, les insolences de celui-ci. Elle parle de très loin et de très haut aux filles de chambre, pour leur donner des ordres qui restent généralement inexécutés, et

elle doit savoir à peu près le nombre des filles de cuisine... C'est encore, tranchant sur le reste de la valetaille, ma vieille bonne qui vient me baiser la main en pleurant, car elle pleure toujours. Elle pleure à mon arrivée, comme elle pleurera à mon départ, comme elle pleurera demain, quand je lui remettrai un petit cadeau, sur lequel, du reste, elle compte absolument; comme aussi elle pleurera dimanche, pendant la procession...

Nous traversons l'enfilade des salons, sur les parquets cirés de frais et fortement imprégnés de térébenthine. Ils sont faits en racines de hêtre et de noyer entrelacées; ils ont le brillant et les veines du marbre... Nous frôlons des meubles en bois de poirier ou de vieux chêne, recouverts de perse antique, aux jolies formes vieillottes. Je leur donne une caresse en passant...

Nous pénétrons dans la salle à manger, vaste pièce, avec deux poêles en faïence bleue, qui mesurent chacun trois mètres de large sur deux de haut : ils tiennent du sarcophage et, vers le plafond, s'achèvent en forme d'amphore.

On apporte le samovar fumant et les tartines beurrées. Dans une fente du plancher, un grillon fredonne sa monotone chanson en trilles...

Voici enfin ma tante Lise qui paraît : c'est la seule personne de la famille qui soit levée à cette heure. Parente éloignée, elle est chez nous en visite indéfinie.

Elle nous souhaite la bienvenue dans sa langue habituelle, qui ressemble assez au français. La langue de ma tante Lise est émaillée d'exclamations telles que : « Voilà !... », avec une inflexion chantante sur la dernière syllabe. La formule par laquelle ma tante Lise exprime un sentiment fréquent chez elle, je veux dire l'étonnement, — est invariable : « Vous pouvez vous imaginer !... »

— Voilà !... Vous êtes arrivés, enfin !... Il a fait si beau, ces derniers quinze jours !... Mais il pleuvra demain, j'ai peur !

— Oh! pourquoi donc, ma tante?

— Mais, puisqu'il a fait si beau, pendant longtemps !... Et puis, quand on arrive, il pleut toujours...

Se tournant vers Livio :

— Et monsieur est un étranger pour ces lieux !... Voilà !...

Vous avez dû trouver une différence de climat... Il fait encore froid, le soir... Avant-hier, la nuit, il a encore gelé... Et, figurez-vous, le jardinier qui venait d'arranger les parterres!... de si jolis *lobelias*, cette année, justement!... Le lendemain, il a tout trouvé brûlé par le givre... Vous pouvez vous imaginer!...

Tandis que la femme de chambre me décoiffe, je tiens soulevé le rideau de la fenêtre et je suis les progrès de la lumière qui réveille les gazons sous les grands arbres.

Et je n'ai guère envie de me coucher. Mais il le faut bien : je suis si lasse! Je me décide : je ferme fenêtres et volets hermétiquement, inexorablement, sur tout ce mois de mai, qui règne triomphant au dehors.

Je ne puis dormir qu'à peine, car, dans l'air sonore, on entend trop le printemps!...

***

Quelques heures après, Livio me trouva dans le jardin, où je moissonnais du lilas blanc.

— Quand on vient de l'Italie, bleue et grise, comme ce vert repose la vue, Livio, n'est-ce pas?... Et puis, il se fond et s'harmonise si bien avec ce ciel toujours un peu voilé!...

J'entraînai Livio par les allées bordées de hauts mélèzes, majestueuses pyramides vertes ondoyant au vent... Lorsque je les quittai, l'année dernière, ils perdaient leurs aiguilles, ces mélèzes, comme pris de distraction et voulant imiter les usages des arbres à feuilles, leurs voisins de parc. Et ces aiguilles jonchaient le chemin, où s'étalait la première neige molle, et elles scintillaient sur ce fond blanc, à la lueur déjà crépusculaire du soleil en cette saison. C'était joli aux yeux, soyeux et glissant aux pieds. Le sentier semblait tapissé de peluche mauve, vaguement moirée par l'ombre des longues branches fléchissantes, que berçait la brise...

A présent, les mélèzes sont en fleurs. En fleurs? C'est-à-dire que partout on y voit poindre de tout petits cônes d'un carmin clair, presque rose.

L'air vibre de chants d'oiseaux; je me sens comme péné-

trée de l'odeur des lilas que je porte, pénétrée de cette vie en travail autour de moi, de toute la sève printanière. Il y a comme un grand bien-être, un grand bonheur épandu dans l'air. Un grand bonheur sans cause, et, par là, d'autant plus grand : s'il en avait une, il recèlerait aussi quelque germe de douleur... Le bonheur sans raison est le seul sans mélange. C'est le bonheur d'être, l'ineffable joie de vivre !

***

Le soir, à la nuit tombante, comme c'était vendredi, retroussant mes jupes, j'emmenai Livio par les rues fangeuses du village, voir, aux fenêtres juives, les cierges s'allumer aux mystiques chandeliers de bronze.

Nous longions depuis quelque temps des masures en bois, très basses et percées d'ouvertures minuscules, à travers lesquelles nous voyions vaciller les petites flammes célébrant l'entrée du sabbat. Nous apercevions vaguement, dans la lumière indécise des intérieurs, à travers des carreaux d'une netteté plus indécise encore, des figures caractéristiques, des nez accusés, des cheveux crépus... Ou bien, chez les femmes, parfois, les cheveux étaient cachés par une bande de satin noir : car, lorsqu'on est mariée, la loi de Moïse défend de plaire.

A l'une de ces fenêtres, un vieillard à barbe blanche me reconnut et sortit vivement de sa chaumière, pour venir me baiser au coude, tout en me souhaitant la bienvenue, dans l'affreux jargon habituel chez nous à ceux de sa race, mélange d'allemand, de russe et de polonais :

— Toujours, toujours, — disait-il, — on vous voit arriver avec le printemps !

Moi aussi, je reconnais cette haute taille voûtée, ce visage au profil osseux, à la peau terreuse :

— Oui, Leyba[1], je suis arrivée hier. Tu vas bien ? Et tes enfants ?

J'aime beaucoup le vieux Laban, bien qu'en général, ces gens sordides qui pullulent dans nos villages m'inspirent peu de goût. Mais il est si bon, celui-là, si dévoué, si honnête !... Et puis, je le connais depuis toujours !

1. Laban.

C'est lui qui vient au château repeindre les toits, les volets. les grands vases des palmiers... Un jour, quand j'étais toute petite, je l'ai trouvé dans la serre : il badigeonnait les grandes caisses d'où jaillissent les vigoureux musas. Je l'observai quelque temps en silence, puis, m'enhardissant :

— Dis-moi donc, Leyba, est-ce que tu attends toujours le Messie?

Il me regarda longuement, puis, posant son pinceau :

— Ce serait faire injure à Dieu que de ne pas croire à ses promesses !

— Et pour quand l'attends-tu, le Messie ?

— Comment l'homme saurait-il l'heure de Dieu ?

Il y avait tant de foi dans ces paroles et une si absolue résignation à l'ignorance humaine, que je refoulai les questions moqueuses au bord de mes lèvres.

Leyba avait repris son pinceau chargé de couleur verte, et moi, vraiment émue, j'étais sortie à pas lents de la serre...

Je racontai cette anecdote à Livio, qui avait remarqué la physionomie sympathique du vieux juif. Puis, d'autres souvenirs me remontèrent à l'esprit, mais ceux-là, je les gardai pour moi... Un jour, j'avais entendu certaines paroles très dures, adressées à Leyba par un de nos domestiques. On y sentait ce stupide mépris de race, qui ressemble vraiment à de la haine animale ! Leyba, à voix basse, avait répondu quelque chose de très triste. Je n'avais pas saisi les paroles, mais c'était sa voix qui m'avait fait mal... Toute révoltée, j'avais descendu, en courant, les marches du perron dont il repeignait la balustrade. Je m'étais accoudée, à quelque distance; pas tout près, car... il me dégoûtait... Autre sentiment animal !... Et je lui avais demandé très gentiment des nouvelles de ses enfants, — ne sachant quoi lui dire, mais éprouvant le besoin de lui témoigner beaucoup d'amitié.

Il me regarda, puis, voyant dans mes yeux bien plus de pitié encore que dans mes paroles, il me saisit les deux mains, qu'il se mit à baiser éperdument, et s'écria :

— Que Dieu vous bénisse d'avoir songé à la seule chose qui éclaire ma misérable vie !... Et... ne vous fâchez pas... mais, voyez-vous, je vous aime comme si vous étiez au nombre de mes enfants !

Et ses grosses larmes tombaient sur mes mains.

Tout d'abord, je n'avais pu réprimer un cri, car jamais je n'avais été si près de cette lévite crasseuse, jamais je n'avais senti si fort cette odeur de vieux ciment... Mais ce cri, je l'étouffai aussitôt, et, me souvenant que j'étais venue pour consoler, j'essayai de sourire.

Cependant, échappée à cette étreinte, je m'enfuis dans ma chambre ; je pris un bain et changeai de vêtements... Je la vois encore, la petite robe à raies bleues, que j'envoyai à la lessive avec le reste...

Mais Leyba, lui, ne s'en est jamais douté. Quelques jours après, me rencontrant non loin de la maison, il m'arrêta pour me dire :

— J'ai neuf enfants. Cependant, avant-hier (c'était la veille du sabbat), j'ai allumé dix chandelles, car l'une d'elles brûlait pour vous devant le Seigneur ! Et je ferai toujours ainsi, jusqu'au jour de ma mort !

Donc, à la fenêtre du pauvre Leyba, il y avait, tous les vendredis, une chandelle de suif qui brûlait pour moi « devant le Seigneur ! »

Quand on le sut à la maison, ce fut pour certains un sujet de dérision ; pour d'autres, un scandale. Je me rappelle même qu'une très orthodoxe cousine redoutait, pour mon salut éternel, l'effet de ces prières de mécréant.

J'avais trouvé Laban, cette fois, singulièrement vieilli, étonnamment courbé... Et je m'en demandais la raison, tout en continuant avec Livio ma promenade le long des cabanes juives pieusement éclairées.

Aussi, lorsque nous revînmes sur nos pas, apercevant le pauvre homme arrêté devant sa porte, j'allai à lui :

— Qu'as-tu donc, Leyba ? Aurais-tu été malade ?... Non ?.., Alors, quelqu'une de tes filles, peut-être ?... Sarah ?... Rébecca ?...

Je ne connaissais pas ses filles, mais je savais qu'il était un père tendre et qu'il avait pour une des plus jeunes, Rébecca, une affection toute particulière.

Au nom de Rébecca, il s'assombrit encore plus, et, dans son bizarre langage, il me répondit :

— Cette fille-là était la joie de ma vie, le soleil de mon cœur! Et maintenant, je la regarde avec douleur, car Marfa Nikolaïevna a perdu son collier d'ambre... Et elle est venue le chercher dans notre maison...

— Qu'est-ce que toute cette histoire sainte ? — demanda Livio, qui de tous nos discours n'avait saisi que les noms de Sarah, Rébecca...

— Oh! pardon, Livio! j'oubliais que vous ne comprenez pas!...

— Oh! cela ne fait rien. Causez toujours! Ça m'amuse de vous entendre parler dans une langue que je ne comprends pas... Si je comprenais, ça m'ennuierait peut-être.

Rassurée par cet aimable encouragement, je continuai :

— Que dis-tu là, Leyba? Est-ce que Rébecca... serait... soupçonnée?

— Ni moi ni mes enfants n'avons jamais touché au bien d'autrui... Le pauvre Leyba n'avait à lui que son bon renom, et les méchants veulent lui enlever la seule chose qu'il possède au monde... Dans le village, on montre Rébecca du doigt. On l'appelle voleuse!... Voilà ce qui rend la vie amère au pauvre Leyba!

— Reprends courage, Leyba! Puisque ta fille est innocente, tu parviendras bien à la disculper... et facilement!... Mais comment peut-on l'accuser ? Pour moi, je ne croirai jamais que Rébecca, que ta fille puisse être coupable!

Alors, le vieux juif, levant très haut ses bras maigres, comme dans un grand geste de malédiction, soupira :

— Il y en a de plus coupables!...

Bien que sa voix fût lamentable, je le trouvai effrayant, terrible, ainsi, dressé comme une grande tache noire sur le fond clair du crépuscule.

Il me parut très grand. Et il me sembla aussi qu'il n'était pas *un seul homme* et que, par sa bouche, j'entendais la voix des multitudes...

Nous rentrâmes, Livio et moi, en longeant les grands bouleaux qui bordent les eaux pâles de la Duna. Le chagrin de Leyba m'avait mis un poids sur le cœur. Lorsqu'on se sent dans l'âme un trop-plein de bonheur, on est incommodé d'une

douleur si voisine. Je cherchais un moyen de soulager la peine du vieillard et je ne trouvais pas.

A la lisière des bois, une brume blanche se levait de terre et mettait des formes vaporeuses autour des arbres. Cette buée semblait entourer la forêt d'une ronde fantastique.

— Voyez! oh! voyez donc, Livio! Est-ce que cela ne fait pas penser aux légendes du Nord? aux danses des sylphes, la nuit, à l'orée des bois?... Bientôt le soleil viendra mettre en fuite ces blancs génies mystérieux...

Mais Livio ignorait les légendes du Nord, ou bien ne s'en souciait guère :

— Votre ronde de sylphes, c'est tout bonnement l'humidité qui monte après le coucher du soleil. Encore quelques minutes de contemplation poétique, et vous allez attraper un beau rhume.

Un léger frisson vint me prouver aussitôt que Livio n'avait pas tort. Nous reprîmes, en causant doucement de choses indifférentes, notre marche vers la maison, sur le tapis blanc jeté par la lune en travers de l'allée boueuse.

*
* *

La semaine d'après, — encore un jour où il y avait beaucoup de bonheur dans l'air :

— Livio? Un tour dans les bois ne vous dirait rien?... Voulez-vous conduire?... Vous me mènerez dans un petit équipage que j'aime?...

Cet équipage, que nous appelons *dronjki*, n'est qu'un banc de bois rembourré, posé en longueur entre quatre roues.

— Alors, c'est cela, l'équipage qui vous plaît tant?

— Je vous assure, Livio, que c'est une excellente petite voiture!

Livio n'a pas l'air bien convaincu. Avant de monter, il fait plusieurs fois le tour de ce curieux véhicule, qui décidément ne lui revient guère, mais le seul possible, lorsqu'on veut aller dans les bois sans suivre les chemins, contourner les troncs d'arbres, etc.

Je m'assieds sur le banc, en amazone. Livio, à califourchon derrière moi, saisit les rênes, qu'il tient à bras tendus, et

nous partons à fond de train... Et moi, qui aime tant cette façon d'aller, me voilà ravie!...

Bientôt, nous quittons la route pour longer la forêt, à la recherche d'un sentier qui nous permette d'y pénétrer...

Voici le sentier! Nous mettons notre cheval au pas. Nous roulons sur un sol mou, fait de mousses profondes, d'innombrables aiguilles de pins, amoncelées en couche épaisse depuis de nombreuses années, un sol traversé de racines, parsemé de rameaux et de cônes, qui s'écrasent avec des craquements secs, sous les roues de notre *dronjki*.

De ce sol ainsi remué, se lève une exquise odeur de semence, qui me rend toutes mes sensations de mai, qui me fait vivre une vie presque végétale.

Peu à peu domine et triomphe une senteur unique : celle des aiguilles résineuses chauffées par le soleil... C'est comme l'encens qui flotterait dans une cathédrale; dans cette immense et splendide cathédrale de sapins, où nous venons de nous engager... Là, aucune icone ne distrait la vue. Le long de nefs majestueuses qui se prolongent à l'infini, le regard fait sa lente promenade. Il monte le long des grandes colonnes formées par les troncs lisses, jusqu'aux nobles chapiteaux sculptés de reflets et d'ombres, jusqu'à l'ogive des branches hautes entre-croisées. Il fuit le long des fils d'or que le soleil jette au travers de la voûte, minces faisceaux de lumière qui jettent çà et là, frappant une arête, un scintillement de diamants et de rubis... Et, quel silence religieux!... De temps en temps, sous les pas du cheval, part le vol lourd d'une gelinotte...

A mesure que nous avançons, la forêt change d'aspect. Un vert plus frais, plus tendre, plus vivant, l'éclaire. Ici, les sapins ne règnent plus seuls : dans leur voisinage, voici des hêtres, des érables, dont les bourgeons viennent de s'ouvrir; voici de jeunes bouleaux aux minces troncs argentés. Les coudriers, les fougères s'étagent jusqu'en bas, et c'est bientôt sur nos têtes, autour de nous et à nos pieds, toute une végétation puissante... A peine si le sentier que nous suivons est tracé dans le fourré dense. Pour passer, nous devons nous pencher ou écarter les branches. Il semble que le soleil ici pénètre discrètement, comme si lui-même, il recherchait

l'ombre... Je fais part à Livio de cette idée, très enfantine, j'en conviens; il me répond sur un ton de condescendance. Je lui tourne le dos; mais, quand même, *je le vois* qui hausse les épaules...

*
* *

Des souvenirs d'enfance, embusqués à des détours de sentiers, fondent sur moi :

— Tenez, Livio! C'est ici que j'ai blessé un loup, à une traque en hiver!... Ce que j'ai été désolée!

— Tiens! vous ne l'aviez donc pas visé?

— Si!... mais... je ne pensais pas toucher si juste... C'était la première fois que je tirais!... J'en ai eu un chagrin... un remords!... Ce malheureux loup ne parvenait pas à mourir... On l'achevait... on l'achevait... et il vivait toujours!

Cependant notre route est de plus en plus hérissée d'obstacles et Livio grogne :

— Pas commode, ce système de voiture! Vous me cachez le cheval...

— Mais vous me voyez, moi! Cela ne vaut-il pas mieux?

— Hum!... quand je vous aurai versée!...

Nous arrivions à une grande clairière.

— Alors, tenez, versez-moi ici! C'est un endroit qui me connaît bien... Il faut que je vous présente!... Ça, voyez-vous, c'est un tronc d'arbre qui fut toujours mon ami... Ici, tenez, ce creux, c'était une cachette... Et il n'y a au monde que lui et moi qui la connaissions!

— Lui?... Qui ça, lui?...

— Mais le tronc, voyons!

— Ah! parfaitement!... J'avais cru d'abord que c'était quelque jeune cousin...

— Oh! quelle idée!

— Et que le tronc servait de boîte aux lettres.

— Par exemple!... Oh! non, j'y perdais tout simplement les objets qui m'étaient nuisibles...

— Tiens, tiens, tiens!

— Ainsi, j'avais un livre d'arithmétique en allemand, car ma gouvernante était allemande... L'arithmétique, c'est déjà suffisamment désagréable, mais en allemand!... Et les frac-

tions !... Ça, je sentais que ça me gâtait trop le caractère !... Alors, un jour, je l'emportai à la promenade ; je le vois encore : un long livre jaunâtre... Et... vous comprenez ?... Oh ! brave tronc, va ! quels services il m'a rendus !

J'étais descendue de voiture, et, pendant que Livio attachait le cheval, je m'étais approchée de l'arbre.

— Qu'est-ce que ça peut devenir, un livre dans le creux d'un arbre ? Est-ce que ça pourrit ?... Voyons s'il y est encore !

Je mis ma main dans le trou, mais je la retirai bien vite :

— Il y a quelque chose de froid... de gluant... de lisse !..

— Un serpent ? demanda Livio, inquiet.

Cette fois, ce fut le manche de mon ombrelle qui sonda le tronc mystérieux, et j'amenai au jour... un long collier d'ambre.

— Ah bah ! Regardez-moi ça, Livio!... Pour un collier d'ambre, c'est un collier d'ambre !... Maintenant, est-ce le collier perdu ?... Question !

— Quel collier perdu ?

— Mais vous savez bien, celui dont parlait le vieux à barbe blanche, l'autre soir... le soir des bougies juives... Vous ne vous rappelez pas ?...

— Ah ! oui... Eh bien, prenez-le, ce collier, et faites une enquête...

— Moi ? faire une enquête ?... En voilà une idée !... Est-ce que je suis la police ?... Non, non non ! Ça ne me regarde pas ! mais pas du tout !... Je m'en vais remettre ce bijou dans son écrin... là, voilà qui est fait !... et ne plus m'en occuper... Oh ! mais, tout de même, penser que mon tronc, à moi, est aussi le tronc de quelqu'un d'autre !... et un recéleur d'objets volés, encore !

— Et votre bouquin d'arithmétique, vous ne le cherchez plus ?

— Oh ! non. Cet arbre me dégoûte, à présent !

Cependant le soleil s'était brusquement retiré, de grands nuages noirs, très bas, couraient sur les cimes des grands arbres, recouvrant la clairière d'un plafond sombre. Les érables et les trembles s'agitaient, avec un frisson nerveux. Et, par-dessus-tout, on entendait le murmure des hauts sapins, le bruissement de leurs cimes, inclinées les unes vers les autres,

comme pour se confier les prévisions de leur vieille expérience... Livio levait le nez avec une soudaine inquiétude :

— Il va pleuvoir...

— Vous croyez? Alors il faut rentrer, car nous sommes loin de la maison... Oh! mais non, attendez!... Je vois des muguets... là... tenez!... et je ne résiste pas, vous savez!

Je m'assieds par terre, pour me rapprocher des jolies clochettes que je vois poindre de partout, sortant leurs petites têtes curieuses des longues feuilles qui les ont gardées si blanches, avec une jalousie de coquillage... Et, à mesure que je les cueille, j'en aperçois d'autres, plus loin, cachées dans les fougères... Tout cela était un monde pour moi, quand j'étais petite, quand je passais en courant sous les longues herbes et les branches basses, à la hauteur des campanules sauvages... Comme je la connaissais, cette flore des bois! Comme je savais les habitudes des fleurs, leur trouvant une physionomie, leur découvrant des intentions!... Avec quel instinct je reconnaissais la présence des fraises, le voisinage des violettes! Oui, pour moi, alors, ce sous-bois était bien tout un monde, la vraie patrie de mon âme d'enfant!

Avec un regret vague, je pense que je l'ai perdu de vue, ce merveilleux *ras du sol*, — et que je n'ai rien gagné au change...

— Eh bien? — demande Livio; — tout à l'heure vous étiez radieuse, et maintenant vous soupirez?

— Je pense, Livio, que... quand on ne peut plus regarder sous les arbres, il faudrait pouvoir regarder par dessus!...

Continuant ma cueillette, je songe à la fuite du temps avec mélancolie... A quelques pas, un bruit sourd de pieds nus sur la mousse, me fait lever les yeux.

Une très jolie fille était sortie du fourré. Misérablement vêtue, elle portait fièrement la tête. Autour de son visage, d'un ovale allongé, au teint mat, foisonnaient, fortement ondés, des cheveux d'un noir intense, aux reflets presque bleus. Sous l'arc très pur des sourcils, sous des paupières mi-closes, brûlaient de longs yeux de princesse d'Orient.

Elle devait connaître sa beauté, car ses pauvres vêtements étaient serrés autour d'elle, de façon à dessiner la taille souple et fine. Elle se tenait devant moi, se sentant admirée,

sans doute. Et comme mon regard était devenu interrogateur, la courbe de ses lèvres saignantes s'infléchit encore. Elle se présenta d'une manière biblique :

— Je suis Rébecca, fille de Laban.

— Ah !... C'est toi qui es Rébecca ? Comme tu es grande !... Quel âge as-tu donc ?

— Quatorze ans.

Elle semblait attendre... Elle fit quelques pas pour s'éloigner, puis revint. J'avais repris ma cueillette. A un moment, m'étant retournée par hasard, je vis Rébecca assise dans l'herbe, à quelque distance derrière moi. Mais je remarquai à peine qu'elle était adossée à « mon » tronc, et qu'elle avait les deux mains derrière le dos.

Ce ne fut que l'éclat des grains jaunes, apparu tout à coup entre ses doigts, qui m'éclaira soudainement.

Elle s'était levée, hâtive, et se disposait à partir. Je bondis sur elle :

— Rébecca !

Elle me regarde, interdite. Le collier tombe à ses pieds.

— Rébecca !... C'est le collier de Marfa Nikolaïevna !

Pas de réponse.

— Oh ! comment as-tu pu ?... Tu ne penses donc pas à ton père ?...

Toujours pas de réponse ; mais, tandis que du bout de son pied nu, elle tâche de ramener à elle le collier tombé dans l'herbe, je m'aperçois qu'elle pleure.

Et elle pleure sans cesser d'être belle... Les larmes coulent le long de ses joues, qui demeurent lisses et gardent leur ton mat.

Je crois que ce fut cela, surtout, qui m'attendrit et me désarma. Je repris avec douceur :

— Allons, Rébecca ! Voyons, ne te désole pas tant !... Ce sera comme si je ne savais rien !... Mais, dis-moi, comment as-tu pu...?

D'une voix tremblante, elle répondit :

— Vous ne comprendrez jamais ça, vous !... Voilà : moi, je n'ai jamais rien eu de joli !

— Pauvre fille !... Écoute, cependant : ce collier, il faudra bien que tu le rendes...

— Oh! je n'oserai jamais!

— Eh bien, voici ce que nous allons faire : tu vas me le donner, et je le ferai tenir à Marfa Nikolaievna... Oh! je ne lui dirai rien, n'aie pas peur! Je lui expliquerai que je l'ai trouvé dans la forêt... Ce qui est vrai... car, avant ton arrivée, je savais déjà qu'il était ici, caché dans cet arbre...

Rébecca leva la tête, très surprise... Comment! elle n'était pas seule à connaître « son » tronc!

Livio, qui avait fini de réparer quelques petits désordres survenus dans notre attelage, s'était rapproché.

Très intéressé par la beauté de Rébecca, il la contemplait avec complaisance :

— Oh! oh!... mais pourquoi pleure-t-elle?... C'est vous qui la faites pleurer?... Qu'est-ce qu'elle vous a fait?... Laissez-la donc tranquille, cette pauvre fille!...

C'était bien aussi mon avis qu'en ce jour de mai Rébecca ne devait plus pleurer. Me tournant vers elle, je lui dis :

— Demain, tu viendras me voir au château... Et, puisque tu désires tant une parure, je te donnerai un rang de corail... C'est bien plus beau que l'ambre, d'abord... et puis, ça t'ira si bien... brune et jolie comme tu es!...

A l'autre bout de la clairière, les nuages noirs s'étaient séparés; un grand faisceau de lumière cuivrée était brusquement venu tout colorer, mettant la petite juive, comme transfigurée, en relief sur le fond vert éclatant des arbres. Son visage et son cou s'étaient chaudement nuancés d'ambre, et l'idée de corail me vint de ses lèvres un peu fortes, de ses lèvres immobiles dans la joie comme dans la douleur.

Car elle ne pleurait plus, et ses yeux seuls s'éclairaient d'un sourire, d'un sourire intérieur, très profond.

Et ce fut là, probablement, sa façon de remercier, car, sans mot dire, elle se sauva...

Livio, dans tout ceci, n'avait vu que la beauté de Rébecca. En deux mots, je lui racontai l'entretien. D'abord, il crut avoir mal compris. Ensuite il me déclara, le plus sérieusement du monde, que je démoralisais nos populations.

— Comment! elle vole! et vous la récompensez!... Elle vole de l'ambre, et vous lui promettez du corail!

— C'est qu'elle m'a fait tant de peine, Livio!... Sa voix était si plaintive, lorsqu'elle se désolait de n'avoir jamais rien eu de joli... Pauvre fille!... Elle est si jolie elle-même!... Non, vraiment! ça n'est pas juste!... Et puis, vous savez, il faut avoir pitié des voleurs, comme des mendiants... Oh! certainement!... et plus encore, même!... Voyons! s'il vous arrivait de surprendre un pauvre diable cherchant à dérober quelque chose à une devanture de boulanger ou de boucher... est-ce que vous n'auriez pas l'idée de lui faire l'aumône?

— Oh! pour ça, non, pas la moindre!

— Non, vraiment?... Mais vous ne songez donc pas au besoin impérieux, absolu, qui doit pousser ces misérables?... Oh! moi, quand je rencontre dans la forêt de pauvres diables volant du bois, toujours, toujours je leur donne quelques kopels... Mais ne répétez pas ça à la maison, au moins, car Dieu sait tout ce qu'on dirait!... C'est plus fort que moi, voyez-vous!... Ces pauvres gens me font une pitié!...

— Je vous avertis qu'il pleut tout à fait! — interrompit sagement Livio.

***

C'était à un de ces cotillons que donnent les très riches Américaines, de passage pour l'hiver, dans notre ville.

Dans les vastes salles d'un vieux palais, meublées à la hâte avec un luxe étranger, criard, les hautes figures des frises se réveillaient d'un long assoupissement, aux feux d'énormes lustres électriques.

Nous nous plaçons. C'est un grand remous de chaises, poussées, transportées. On s'entasse sur le pourtour afin de laisser un large vide au milieu de la salle.

L'orchestre vient de commencer avec langueur une valse qui deviendra très entraînante. On apporte, au bruit de mille grelots remués, une corbeille pleine de jolis rubans à faces de deux couleurs... Ce sont des raies lilas doublées d'une teinte maïs, ou du vert tendre accompagné de rose pâle, une nuance orange associée à du bleu très doux...

Livio vient à moi, tenant une écharpe rouge vif et jaune clair :

— Ambre et corail! — dit-il, en me la passant à l'épaule.

Et, tandis que déjà nous dansons :

— Cela ne vous rappelle-t-il pas un des actes les plus remarquables de vos dernières vacances?... Ah! la maraude et le cambriolage ont dû faire des progrès, dans votre pays, depuis que vous avez institué des prix d'encouragement!

— Vous vous souvenez?... Pauvre Rébecca! Elle était si jolie!... Comme elle pleurait sans faire de grimaces!... C'est très difficile, vous savez... Moi, je ne pourrais jamais!

— Ce n'était peut-être pas une raison suffisante pour lui faire un cadeau : sa conduite, en somme, ne méritait pas une récompense!

Rythmant les pas du *boston* sur la cadence d'une valse viennoise, nous décrivions un cercle lent autour de la salle et, involontairement, je passais en revue les personnes assises, ou debout en arrière. Il y avait là ce mélange moderne que l'on voit dans notre ville, aux soirées de certains étrangers. Mon regard se posait, sans que j'eusse besoin de les chercher, sur des politiciens *affaristes*, sur des financiers douteux...

Et pourtant, on les invite, ceux-là! On leur donne la main!...

Alors, une apparition, qui se préparait en moi sourdement, se fit tout à coup nette et vigoureuse. Je revis un grand spectre noir, dressé contre un ciel de crépuscule. Je revis un grand geste de malédiction, et j'entendis la voix des multitudes déshéritées... Les paroles du vieux Leyba retentirent dans ma conscience et, après lui, je répétai :

— Il y en a de plus coupables!

TOTCHNO-TAK

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

La *Revue de Paris*, qui a compté parmi ses collaborateurs S. A. R. Monseigneur le prince Henri d'Orléans, a bien voulu me prier de rendre à la mémoire de ce prince, mort à Saïgon, le vendredi 9 août dernier, loin des regards de sa famille et de ses amis, un hommage mérité. Sans doute on a pensé qu'une vieille et tendre affection pour le très regretté défunt m'appelait à cet honneur. Sans disputer si le titre était suffisant, — et, quoi qu'il en soit, la vivacité de mon chagrin se serait, pendant quelque temps encore, mieux trouvée du silence, — je n'ai pas cru pouvoir me dérober à la demande.

Je vais donc essayer de dire rapidement ce qu'a fait le prince Henri d'Orléans, surtout ce qu'il était, ou, si l'on trouve l'ambition trop grande, ce qu'il me parut être. Cette esquisse de sa vie et ce crayon de son caractère justifieront, je l'espère, la sympathie et les regrets que sa mort a provoqués dans toutes les classes de la société française. On remarquera peut-être qu'en expliquant pourquoi il a été aimé, et pourquoi il est pleuré, je fais quelque peu l'histoire de mes propres sentiments. Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrais taire un attachement dont il n'y a pas lieu de se défendre et l'on peut juger avec impartialité des amis que l'on a aimés avec indépendance.



Henri-Philippe-Marie d'Orléans naquit en exil, à Morgan-House, Ham-Common, le 15 octobre 1867. Par la princesse Françoise d'Orléans, sa mère, il était le petit-fils du prince de Joinville, « le marin aux vastes ambitions, à l'imagination puissante et au génie aventureux[1] », l'écrivain et l'artiste plein de spontanéité, de verve et d'esprit que nous a révélé la publication de son livre, *Mes Vieux Souvenirs*. Par son père, Robert d'Orléans, duc de Chartres, à qui nous devons le brillant épisode de Robert le Fort, — un rayon de clair soleil dans la sombre histoire de la dernière campagne de France, — il était le petit-fils du duc d'Orléans, qu'un coup imprévu du sort enleva si prématurément et si malheureusement à l'affection comme à la juste attente de son pays.

Lorsque les portes de la France se rouvrirent à sa famille, le prince était âgé de quatre ans. Ce fut au foyer domestique qu'il commença l'étude du latin. Les premiers éléments lui en furent enseignés par une femme fort instruite et fort distinguée, mademoiselle de Geyer. Plus tard, lorsqu'il entra au collège Stanislas pour y continuer et pour y achever ses études, son précepteur fut un vieil abbé, mort depuis à Dreux, desservant de la chapelle. On peut faire remonter à ses premières années son goût pour les sciences naturelles : il le prit de madame la duchesse de Chartres dans leurs promenades communes et, comme il eut le soin de l'entretenir et de le développer par la suite, ce goût fut pour lui, au cours de ses voyages, une agréable ressource, et, pour la science française, une heureuse utilité. D'un esprit naturellement sérieux et appliqué, il compta parmi les élèves les plus distingués de sa classe. Il obtint même une nomination au concours général. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher à cette époque de sa vie ont toujours gardé le souvenir de ce jeune homme blond, un peu timide d'allure, la partie supérieure du corps légèrement penchée en avant, au teint clair et au frais sourire, avec ces yeux

1. Édouard Hervé. — Préface au livre de M. Charles Yriarte : *Les Princes d'Orléans*.

bleus qui disaient tant de choses et en faisaient soupçonner tant d'autres. Les années le changèrent peu. Il prit des os, de la chair et de la taille, mais, comme on a pu le constater par ses photographies à ses différents âges, reproduites à l'occasion de sa mort, il est on ne peut plus facile de retrouver dans la figure de l'homme fait les traits principaux du jeune homme et même de l'enfant.

Le choix d'une carrière, si le prince avait eu à en décider d'après la variété de ses aptitudes, aurait pu l'embarrasser ou le faire hésiter. Mais il avait été entendu qu'il serait d'armée. Tout, d'ailleurs, le portait de ce côté : les traditions de sa famille, l'exemple et les préférences de son père, le milieu, le moment, et aussi ses goûts. L'École militaire de Saint-Cyr l'attendait. Il s'y était préparé avec soin, et avec succès : déclaré admissible, il y devait certainement être admis, à moins que des menaces plus graves même que celles dont le colonel duc de Chartres avait dû subir le cruel et injuste coup, de verbales qu'elles étaient encore, ne devinssent effectives et agissantes.

Les élections de 1885 pour le renouvellement de la Chambre des députés, le mariage de la fille aînée du comte de Paris avec l'héritier du trône du Portugal, et l'éclatante réception de l'hôtel Galliera à laquelle cet événement donna lieu, avaient jeté le trouble, la colère et l'inquiétude dans les rangs du parti républicain proprement dit. Un projet de loi d'exil était en préparation et en discussion. La loi fut votée le 22 juin 1886. L'article 4, le dernier de la loi, — et elle est toujours en vigueur, — était ainsi conçu : « Les membres des familles ayant régné en France ne pourront entrer dans les armées de terre et de mer, ni exercer aucune fonction publique ni aucun mandat électif. »

L'interdiction était sans équivoque ; elle était aussi sans recours, si ce n'est devant la conscience publique. Le prince Henri d'Orléans la ressentit douloureusement. On lit en tête de la préface au récit pittoresque, spirituel et si vivant, de ses *Six mois aux Indes* : « L'idée du voyage dont je raconte ici la meilleure partie est liée à un des plus douloureux souvenirs de ma vie. Je venais d'être déclaré admissible à Saint-Cyr, lorsque la loi du 22 juin 1886 m'en ferma les portes, et, en m'excluant de

l'armée, m'interdit la carrière vers laquelle j'avais dirigé tous mes efforts, la seule où il me fût permis d'entrer dans les circonstances que nous traversons. Je me trouvais donc délié par force du plus cher et du plus saint des devoirs, condamné à une oisiveté que ne pouvaient remplir les études abstraites auxquelles on me conviait. »

Il est permis de se demander, au cas où les portes de Saint-Cyr, et plus tard celles de l'armée, lui auraient été ouvertes, si le prince Henri aurait pu fournir une longue carrière militaire. Lui eût-il été donné de servir avec plus de fidélité et d'éclat que le général duc d'Aumale ou avec plus de dévouement passionné que le colonel duc de Chartres? Cependant ni son grand-oncle ni son père, quoiqu'ils fussent sans reproche et non sans mérite, n'étaient parvenus à désarmer les soupçons du parti triomphant : tous les deux avaient été mis en non-activité. Les temps qui ont suivi le vote de la loi d'exil ont-ils été marqués par un progrès sensible de l'esprit de justice et de liberté? A-t-on compris mieux et plus généralement qu'en 1886 que, pour défendre la République, surtout contre des périls lointains, éventuels, enfants de la peur plus que produits de la réalité, le moyen le plus simple est de la faire aimer en la gouvernant avec une ferme équité?

Il n'est pas besoin de beaucoup regarder pour découvrir que la situation des membres des familles ayant régné en France, non à titre passager, mais durant des siècles, est, sous une république d'établissement récent, — et, de ce chef, nécessairement contestable et contestée, — pleine de difficultés et souvent d'amertume. En dehors de leurs amis et de leurs partisans, que sont-ils, — nous ne disons pas pour le gros de la nation, — mais pour le pouvoir nouveau et ses tenants? Des suspects à surveiller ou des ennemis à dénoncer et à proscrire. Et pour encourir cette suspicion et justifier cette hostilité, qu'ont-ils fait? Par eux-mêmes, rien; souvent, tout le contraire. Servent-ils la France dans les rangs de l'armée, où la loi nous oblige tous à venir, on les voit irréprochables en leur langage, soumis à la constitution, et scrupuleusement fidèles à la parole donnée. Comme tout le monde aussi, ils ont un nom, et, comme beaucoup, un passé; mais ce passé et ce nom, qu'eux aussi tiennent d'héritage, groupant — moins par le fait de leur

volonté que par une force inévitable des choses — des fidélités, des sympathies ou des espérances plus ou moins lointaines et réalisables, peuvent porter ombrage au présent et l'inquiéter pour l'avenir. Or, si le naturel du Français est en général prompt aux alarmes, quelle n'est pas la sensibilité des partis politiques qu'une longue et paisible jouissance du pouvoir n'a pas encore suffisamment affranchis de la peur d'en être dépossédés! Un rien les trouble, les agite et leur fait perdre la tête.

Si encore les membres des familles ayant régné en France n'avaient à compter qu'avec leurs adversaires!... Mais ils ont des amis, et ces amis peuvent, avec les meilleures intentions, les desservir et les compromettre. Une parole imprudente prononcée à la tribune du parlement ou dans une réunion publique, un article de journal plus ou moins adroit, et voilà le prétexte attendu pour donner ouverture à des craintes irréfléchies, et aussitôt saisi pour mettre en mouvement et en violence, contre des innocents, un gouvernement peut-être encore plus incapable de résistance que dépourvu de sang-froid. De là des mises en non-activité, la privation des droits politiques, l'interdiction de servir dans les armées de terre et de mer, un séjour en France à la merci d'un décret gouvernemental, des lois d'exil, bref tout un ensemble de mesures dont la menace est une douloureuse insécurité, et la réalisation, quoiqu'on puisse alléguer pour la couvrir et la justifier, une violation des principes de justice et d'égalité.

Il n'est pas besoin non plus, ce nous semble, d'être un observateur bien pénétrant pour deviner le désespoir des victimes de ces violences, ni d'être un royaliste fervent pour y compatir. Des yeux ouverts, et, à défaut d'un peu de cœur, un vulgaire sentiment de justice ou un souvenir reconnaissant du passé suffisent.

***

En tranchant, par son article 4, contre le prince Henri d'Orléans, la question du service militaire et en lui interdisant l'honneur de porter l'épaulette, la loi de juin 1886 l'avait mis à l'abri des soupçons, des attaques et des disgrâces dont il avait été le témoin et auxquels, s'il avait servi, il aurait pu diffi-

cilement se soustraire. A cet égard, la situation était nette ; mais le champ de son action, déjà étroit, était encore rétréci. De plus, le jeune prince n'était pas seulement vivant et désireux de vivre; il était impatient d'agir, et d'agir pour la France. Quel emploi saurait-il donc trouver à sa vie, quel objet à son activité ?

Heureusement pour lui, si les affections qui l'entouraient étaient tendres, elles n'étaient pas moins courageuses et clairvoyantes. Il nous a déjà confessé que les études abstraites ne pouvaient lui suffire, et il a été cru sur parole. Non pas que le travail de cabinet n'eût pu convenir à son esprit curieux et appliqué; mais comment son imagination ardente, éprise d'aventure, et, par-dessus tout, son besoin de remuement physique se serait-il accommodé à ce régime sédentaire ? Il lui fallait quelque chose de moins régulier et de plus neuf. « Mon père, nous dit-il, le comprit et me proposa d'entreprendre un voyage autour du monde, où je trouverais *dans le mouvement un semblant d'action*. J'acceptai avec joie; depuis longtemps déjà, j'étais hanté d'horizons nouveaux et de spectacles imprévus. »

On décida donc que le prince irait passer quelques mois aux Indes et qu'il y chasserait le tigre. Comme il était fort jeune, et, par conséquent, sans expérience, entre la décision et le départ on mit un an d'intervalle, que le futur voyageur employa à se préparer à sa nouvelle vie.

En septembre 1887, il alla s'embarquer à Marseille, avec un lieutenant de chasseurs démissionnaire, qui n'était plus un novice, M. de Boissy. Deux mois furent consacrés à la visite de la Grèce et de l'Égypte, et si, dans le récit de son voyage, le prince est muet sur ces pays, c'est, nous dit-il, « qu'à Athènes comme au Caire, il n'a vu et fait que ce que tant d'autres ont vu et fait avant lui. » — Il me semble bien qu'il parlait de la Grèce et de ses merveilles avec un peu de cet esprit d'irrévérence popularisé parmi nous par *la Belle Hélène*, et assez habituel aux collégiens récemment hors de page. Peut-être, cédant à un penchant à la taquinerie, qui d'ailleurs lui passa vite, trouvait-il quelque plaisir à jeter une note sceptique au travers des jugements enthousiastes de son compagnon de route.

Ce voyage et ce séjour aux Indes du prince Henri ont été,

— on nous permettra cette comparaison empruntée au langage du turf et qui l'eût fait sourire — comme son galop d'essai. Rien de plus intéressant et rien en même temps de plus facile que de suivre ce royal « pur sang » dans les moments et les mouvements successifs de sa course, et d'en relever les principaux caractères.

Prenez son livre, *Six mois aux Indes,* et lisez-le. Bien qu'il nous avertisse avec une sorte d'insistance « qu'il est venu pour les tigres et qu'il veut aller aux tigres », il n'en est pas si occupé et si préoccupé que l'observateur ne se montre à chaque instant dans le chasseur, et souvent ne le domine et l'efface. Aspects de la nature, plantes, animaux, mœurs et habitudes, costumes et types des habitants, tout ce qui sur sa route, par l'originalité, la rareté ou l'utilité, mérite l'attention, attire ses yeux toujours ouverts, et s'inscrit aussitôt dans sa mémoire ou sur ses carnets. « Je ne connais, dit-il, rien de plus amusant. lorsqu'on arrive dans un endroit nouveau, que de flâner, regardant tout, touchant à tout, avant de rien lire sur ce que l'on voit... C'est ainsi, que l'on observe d'une façon sincère et personnelle. »

A côté de l'observation réfléchie, voici le goût du péril et la témérité du courage qu'il est bon de noter, avant que l'âge et l'expérience les tempèrent quelque peu. *Six mois aux Indes* en rapportent, entre plusieurs autres, un exemple particulièrement caractéristique. Le prince apprend un jour, par hasard, du marquis de Morès, qu'aux Sundarbands, — la région très fiévreuse qui s'étend de Calcutta à la mer, — les tigres foisonnent dans la jungle, mais qu'on ne peut les chasser qu'à pied, ayant pour bouclier son sang-froid et pour toute défense sa carabine. Il n'y tient plus. Vainement lui fait-on une effroyable peinture de la vie du chasseur dans la jungle, vainement lui dénombre-t-on les accidents dont ont été victimes les audacieux qui ont voulu courir pareils risques : « Ce mystère même, ces périls, ce besoin d'initiative personnelle, tout cela, dit-il, nous attire. Nous avons réponse à tout. La fièvre? Nous prendrons de la quinine. Les tigres? C'est précisément eux que nous cherchons! »

Encore un trait, et ce sera le dernier; l'omission en serait fâcheuse, car il est aussi, à sa manière, assez caractéristique.

Des Sundarbands, le prince s'était rendu au Népaul. Il y avait été rejoint par son cousin le duc d'Orléans, de deux ans à peine moins âgé que lui, gai, hardi compagnon, et tireur remarquable. On y chassait toujours le tigre, non à pied, mais sur des éléphants. Quand vint le moment de se séparer, on dressa le bilan de la campagne. Résultat : vingt et un tigres en vingt-cinq jours ! Le tableau était magnifique, le plus beau même qui eût été fait depuis quinze ans aux Indes. Avec une fierté que le prince laisse percer à chaque phrase de son récit, et non sans une joie railleuse, il rappelle que, malgré de beaucoup plus grandes ressources, en un temps plus long, le vice-roi des Indes et lord de Grey ont fait moins brillante figure. Et pourtant, conclut-il, « lord de Grey était un homme de sport, peu soucieux d'histoire naturelle ; il n'a pas dû prêter grande attention au *Glauridium cuculoides* ou au *Terpsiphone paradisi*, comme on m'a parfois reproché de le faire. » — Des Français avaient donc battu les Anglais. Le « colonial » se déclarait...

Ainsi les dons que nous verrons, dans un milieu plus large et dans des conditions nouvelles, atteindre un merveilleux développement, sont ici, les uns à l'état plus ou moins latent, les autres épanouis. L'explorateur que l'on admirera, quelques années plus tard, pour son courage réfléchi et son incomparable endurance, était déjà presque tout entier dans le jeune et hardi chasseur de tigres.

***

« Cette conscience qu'a parfois le voyageur d'être comme enlevé et transporté par une force inconnue, en un autre monde, vers l'au-delà, voilà pour moi le charme qui le retient à son métier, plus encore que la joie de la liberté ou l'amour de la science. *Voilà pourquoi celui qui a bu à la coupe du voyage voudra y boire encore et encore et toujours !* » Lorsque le prince Henri d'Orléans faisait aux lecteurs de la *Revue*[1] cet aveu enthousiaste, il avait déjà bu à la coupe, et plus d'une

1. Voir la *Revue* du 15 mai 1896 : — *l'Ame du Voyageur.*

fois et à longs traits. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire pendant son séjour à Paris, au retour des Indes, il n'en était pas ainsi. Il avait cependant pu tremper ses lèvres dans l'enivrant breuvage et l'on sentait, au goût qu'il en avait gardé, une vive impatience de recommencer. Ce fut encore son père qui lui offrit, avec l'occasion, le moyen de satisfaire son envie. Cette fois, il s'agissait d'une exploration à faire dans l'Asie centrale, en compagnie de M. Gabriel Bonvalot, un maître en la matière. « Les pourparlers — nous dit M. Bonvalot, au début de son livre, *Paris au Tonkin, à travers le Thibet inconnu*, — ne languirent point, avec le duc de Chartres. » Le 6 juillet de l'année 1889, les deux voyageurs quittaient Paris. Le compagnon de M. Bonvalot n'avait pas encore vingt-deux ans.

Bien que le prince Henri d'Orléans ait visité Madagascar et fait deux voyages en Abyssinie, c'est en Asie, sans comparaison possible, qu'il a conquis ses titres à la reconnaissance de la science et de la France. Son cœur, en un certain sens, autant que son œuvre, était asiatique. « C'est notre mère à tous, la vieille Asie, — s'écriait-il en 1889. — C'est elle qui a vu sortir de ses flancs Iran et Touran, elle qui a donné le jour aux créateurs de religion, elle qui est le berceau de toute croyance, de toute civilisation, de toute grandeur. » Autant pour montrer la constance de son cœur que le talent de l'écrivain, qu'il nous soit permis de citer encore ces quelques lignes; elles datent de 1896: « Dans ces divines solitudes de l'Asie méridionale, tout parle, tout berce, tout chante. Oh! que je vous aime, charme inconnu, rêveries aux ailes d'or des grandes forêts de l'Indo-Chine! Que vous me faites parfois bien saisir les conceptions de ces esthètes contemplatifs, dont l'idéal est de s'élever au-dessus des misères humaines pour se confondre un jour dans le grand Pan, s'absorber dans la nature, belle, forte, enchanteresse, et, assimilés à la force créatrice, devenir ainsi une partie de la vie universelle et divine! »

Les deux grands voyages du prince Henri d'Orléans en Asie, l'un en qualité de second de M. Bonvalot, — de Paris au Tonkin, à travers le Thibet inconnu; — l'autre, comme chef, avec l'enseigne de vaisseau Roux pour second, — du Tonkin aux Indes, — sont à peu près pareils par leur durée et la longueur des pays inconnus ou nouveaux traversés, par les

difficultés vaincues, les résultats scientifiques obtenus, et les souffrances physiques et morales endurées. Quoique le mérite d'avoir recueilli, au cours du premier voyage, les collections que l'on admire aujourd'hui dans les galeries du Jardin des Plantes, revienne au prince, et que sa jeunesse soit un titre à prendre en sérieuse estime, le second voyage lui est plus glorieux, lui étant plus personnel. Le commandement avec ses responsabilités de chaque heure est, pour le chef qui l'exerce, un surcroît de soucis et de fatigues, et l'honneur à recueillir doit se mesurer au nombre et à la nature des difficultés à surmonter.

Voici en quels termes le savant président de la Société de géographie, M. Alfred Grandidier, apprécie cette exploration du prince : « Ni les difficultés du pays, ni la sauvagerie de ses habitants, ni le manque de vivres et les privations ne l'ont arrêté. Son intrépidité a partout et toujours excité l'admiration. Cette belle exploration, qui a mis le sceau à une réputation déjà grandement méritée et qui lui a valu la croix de la Légion d'honneur et la grande médaille d'or de notre Société, a été féconde en résulats scientifiques de toute sorte. Accompagné de MM. Roux et Briffaut, il a parcouru trois mille trois cents kilomètres, dont deux mille quatre cents en pays nouveau, débrouillant l'écheveau jusque-là inextricable des nombreuses rivières dont les sources sont resserrées entre le Yunnan et l'Assam, et qui se jettent dans le golfe du Bengale et dans la mer de Chine, l'Irouaddy, la Saloüen, le Mékong qui nous intéresse à un si haut point[1]. »

Aux Indes, Henri d'Orléans, était déjà bien fier d'avoir battu les Anglais à la chasse. On devine sa joie quand il eut traversé des contrées que le pied d'aucun Anglais n'avait foulées, et que tous avaient déclarées impraticables.

Après lecture du récit de ces voyages en pays inconnus, sauvages, hérissés d'obstacles à toute heure et de tout genre. fleuves à franchir, rochers et montagnes à gravir, maladies infectieuses à prévenir ou à guérir, défiance des indigènes à désarmer et confiance à gagner, renseignements à contrôler,

1. *Bulletin de la Société de Géographie*, du 15 septembre 1901 : — *Nécrologie*. — *Le Prince Henri d'Orléans.*

moral des serviteurs, recrutés au hasard, à entretenir ou à relever, et dans lesquels la rareté des provisions ajoute, sans en diminuer la nécessité, à la difficulté de s'en procurer, — ferme-t-on le livre et se prend-on à penser aux dons rares et divers que demande le succès de pareilles entreprises, on s'étonne et l'on admire qu'un seul et même homme puisse en offrir l'heureuse réunion. Que le prince Henri d'Orléans ait été du nombre de ces mortels privilégiés, c'est ce qu'avec le témoignage de ses compagnons de labeur le jugement universel établit. Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de parcourir le récit très simple, très modeste et d'un attachant intérêt qu'il nous a laissé de son exploration avec MM. Roux et Briffaut : *Du Tonkin aux Indes*.

C'est là, et à chaque page, que l'on voit ses moyens parfois ingénieux, le plus souvent persuasifs et toujours sûrs, de résoudre les difficultés matérielles et morales, au fur et à mesure qu'elles se produisent. Il est loyal, avisé, juste, humain, énergique; disons le mot, il est Français. Les indigènes qu'il a recrutés pour l'accompagner sont-ils malades, il les soigne. Blessés, il les panse. Se plaignent-ils du manger et du coucher, ils le voient à la même ration et sur la même couche qu'eux. Ne connaissent-ils plus le chemin : « Je vous le montrerai », leur dit-il. Se sent-il un jour, en pensant à la situation critique de ses hommes et de ses camarades, l'envie de pleurer, il la refoule aussitôt au plus profond de lui-même. Son inquiétude lui fait-elle pressentir que le découragement peut gagner sa troupe, il recourra, pour la divertir, à l'idée d'une loterie : il faut diminuer les bagages, une valise est là qui peut être supprimée; on la mettra donc en loterie avec les objets qu'elle contient, — une jumelle et des livres. — « C'est le comique Peloton qui gagne le gros lot, la jumelle! Quant à mes pauvres petits volumes de Victor Hugo et de Musset, — ajoute le prince, — compagnons de nos peines et de nos plaisirs, qui sont venus nous apporter quelque distraction et un peu d'esprit français, quelque chose de la patrie pendant les heures d'attente forcée, j'en vois avec peine les feuillets servir à allumer le feu des sauvages. »

Le premier levé, il a été aussi le dernier couché, n'ayant jamais pris le repos de la nuit sans rédiger son journal de

voyage et réglé l'emploi du lendemain. Chef, il prêche en tout et partout d'exemple. Aussi, quand les serviteurs enrôlés par lui, selon les accidents et les nécessités de la route, arrivent au terme de leur engagement, soudain, oublieux des épreuves, ils hésitent à partir; quelques-uns même demandent à rester. Ils se sont attachés au maître, ce qui certes doit le toucher; mais par ce bon souvenir qu'ils emportent chez eux d'un Français, ils parleront bien de la France — et voilà ce qui le ravit.

De tant de sang-froid devant l'inconnu et la difficulté, de cette vaillance à la besogne, en un mot de cette admirable endurance, quel est donc le secret? Où est le moteur qui a mis en action et fait marcher pendant des mois et sans arrêt toute la machine humaine? Chez le prince Henri d'Orléans, le moteur n'est pas caché, n'a rien de mystérieux; il est visible aux yeux de tous : c'est la pensée constante de la France et de sa grandeur. Sans doute les voyages ont fourni à son imagination rêveuse, à ses sentiments d'amant de la nature et d'artiste, à sa curiosité comme à son activité, d'intenses satisfactions. Loin de le taire, d'ailleurs, il en fait l'aveu en termes émus : « Le voyageur, dit-il, éprouve des sensations connues de lui seul. Il me semble qu'il voit les choses que d'autres ne voient pas, qu'il apprend à connaître une vie générale, ignorée de la plupart. Sentant qu'il est près d'elle et qu'il est à elle, la nature le prend pour confident et lui ouvre tout grands ses mystères. Il n'a pas lieu de s'enorgueillir, il n'est guère plus savant que d'autres; mais il a vu de près, sans voiles; il est l'artiste devant qui le modèle paraît dans sa nudité admirable, l'artiste qui se repaît pleinement, sainement, de la beauté. » Vraisemblablement encore, le désir d'insérer quelques pierres dans la couronne si riche de sa famille, ou de donner à sa physionomie un trait distinct, lui a été un aiguillon. Ce ne furent là cependant qu'un mobile et un adjuvant secondaires. Pour accomplir de grandes choses, il est nécessaire que l'homme ait un point d'appui hors de soi. La passion de la France, — il faut en revenir là, non par flatterie, mais en toute justice et vérité, — voilà bien, avant tout et en tout, l'inspiratrice, le guide et le soutien du prince Henri d'Orléans.



Que des hommes habitués à une vie de pleine liberté, de qui-vive perpétuel, riche de tant d'émotions, et par là même éminemment propre à satisfaire les plus avides d'action, puissent se trouver mal à l'aise et comme dépaysés dans nos sociétés bourgeoises, correctes et réglementées, on le conçoit aisément. S'il leur arrive de manquer au convenu, de sortir de l'alignement, faut-il s'en étonner ou leur en faire un grief? La détente est d'ordinaire en raison de la durée et surtout de l'intensité de la tension. Ont-ils, comme le prince Henri d'Orléans, avec l'impétuosité de la jeunesse et la force de la santé, une imagination sans cesse en travail et une activité qu'à la voir supporter si mal le moindre repos on pourrait croire avertie, par la nature, du peu de temps qu'elle aura à s'exercer, — combien Paris doit leur devenir étroit et combien vides les journées! Ils peuvent, il est vrai, raconter leurs voyages, fournir aux revues et aux journaux des articles, faire des conférences, entrer dans des comités ; ils ont encore la ressource de multiplier les correspondances avec les amis absents et d'ouvrir leur porte à tous ceux qui partagent leurs goûts ou s'en rapprochent. Ce sont là, avouons-le, occupations quelque peu insipides pour qui a connu les périls de la vie errante, et bien maigre chère pour un appétit insatiable.

Reste le champ de la politique. Il est vaste et ouvert à tous. Il a bien des escarpements, des trous et des précipices : toutes choses plutôt faites pour attirer que pour éloigner les audacieux. Les chausse-trappes n'y manquent pas non plus. Il est enfin fertile en fausses nouvelles, en fausses fidélités, en fausses amitiés et en alliances qui ont tout juste la même sûreté que l'intérêt. Y est-on entré, il faut prendre garde de ne point marcher sur des convoitises qui, pour n'être pas toujours apparentes, n'en sont pas moins ardentes, parfois même féroces, ni sur des amours-propres cachés dont la rancune égale au moins la susceptibilité. On voit donc de quelle prudence, de quelle sûreté de jugement, d'œil et de pas il est besoin pour voyager avec succès en un pareil pays. Un explorateur peut sans doute, par quelques-uns de ses dons, y faire brillante figure, à la condition de savoir assigner à ses

qualités, sur le terrain nouveau où il opère, l'emploi qui convient à chacune d'elles. De là à se demander si le prince Henri d'Orléans a eu des ambitions politiques, et si, en ayant eu, il a montré, en vue de les satisfaire, de la suite dans le dessein et de la persévérance dans la volonté, la transition est tout indiquée.

En fait, par l'article 4 de la loi de 1886, les ambitions politiques lui étaient toutes interdites; en droit naturel, — réserve faite, bien entendu, de ce qu'il devait au chef de sa maison, et à quoi il n'a pas manqué, — toutes lui étaient permises, et, par ses mérites personnels, légitimement permises. Dans ses voyages à travers le monde, il avait beaucoup vu, bien vu, et presque tout retenu. La préparation comme le récit de ses explorations avait été pour lui l'occasion de grandes lectures et de nombreuses enquêtes. Livres et autorités compétentes, il n'avait rien négligé. Les questions coloniales, qu'il avait étudiées dans leur complexité, lui étaient familières, et il avait de la politique générale de l'Europe une connaissance que l'on peut souhaiter à la plupart des membres de notre parlement.

Au plaisir qu'il goûtait à discourir sur les affaires d'État, on sentait qu'il aimait la politique. — A vrai dire, hormis la musique et le théâtre, dont il n'était pas curieux, son esprit était ouvert à tout, y compris les sciences psychiques et même occultes.

Tout bien examiné, il ne semble pas cependant que la politique proprement dite ait tenu dans son esprit la place la plus importante. Elle était pour lui une occasion de nouer des relations et de faire des connaissances un peu dans tous les mondes, surtout un moyen d'occuper son activité et de combler quelques vides dans ses journées. Le mouvement auquel elle oblige lui était un semblant d'action, et, faute de plus et en attendant mieux, sa nature incapable de repos se prêtait à cette agitation. Il ne s'y est d'ailleurs pas montré au premier rang, non certes par crainte d'une mesure de rigueur, — car il était sans peur, — mais par on ne sait quelle adaptation insuffisante de ses rares facultés aux nécessités moyennes et aux exigences courantes du métier.

Les voyages, on l'a remarqué, laissent peu de champ à la

fantaisie, au vague et à l'imprécis. Chaque difficulté, et elles sont nombreuses, ou du moins toujours à craindre, exige une solution immédiate à trouver, et, aussitôt trouvée, à appliquer. Le jugement et la volonté sont sans cesse en éveil et en action. Dans ces conditions, force est à la « folle du logis » de demeurer chez elle. De même la politique est une œuvre de volonté forte au service d'un esprit précis, juste appréciateur des circonstances et du possible. Il n'y faut pas laisser pénétrer l'imagination, surtout si elle est ardente. Elle ne manquerait pas, en effet, sinon de mettre le rêve à la place de la réalité, de communiquer au moins sa couleur aux choses et de fausser ainsi la vue de l'esprit. Dans le peu que le prince Henri a donné à la politique, si la part de l'imagination avait été moins grande, on y retrouverait mieux, sans doute, cette prudence et cet esprit critique dont son dernier voyage en Asie rend à chaque instant témoignage.



Si le rôle politique du prince Henri, d'ailleurs de second plan, à la suite ou à côté, beaucoup plus esquissé que dessiné, peut donner prise à la critique, ce sont là défauts que la jeunesse explique et que l'expérience aurait certainement corrigés. Mais aucune réserve ne saurait être faite sur ce qu'il était comme compagnon et comme ami. Que de naturel, que de modestie sincère, quelle humeur gaie et toujours égale! Vous m'êtes témoins, vous tous qui avez eu l'honneur de l'approcher, de le connaître, et ne pouvez vous faire à la pensée de ne plus le revoir et de ne plus l'entendre. Jamais, de lui-même, fût-ce par simple allusion, il ne parlait de ses voyages. Le faisait-il, c'était après quelque pressante instance et tout juste dans la mesure où la curiosité de ses interlocuteurs pouvait être satisfaite. Comme il était prompt, par contre, à louer les explorateurs ses devanciers et ses pairs, heureux de les faire valoir et estimer! L'envie, il l'ignora toujours. Il aimait à admirer.

Il aimait aussi à rire, de ce haut et franc rire qui lui était particulier. Avec cela, ce qu'il avait de plus singulier, outre le charme de sa personne, c'était le sérieux de son esprit.

A propos d'un mot, d'une remarque, d'une question, d'un rien, ce fond se montrait. Que de fois dans ces conversations libres et parfois lestes, où d'ailleurs il tenait sa place et faisait sa partie, ne l'a-t-on pas vu prendre soudain un air grave, dresser l'oreille et donner à son œil une sorte de fixité interrogative! Que s'était-il passé? Un mot avait été dit, qui avait attiré son attention et qui l'avait rendu tout à coup étranger à ce qui se passait autour de lui. Quelquefois même, en pareil cas, il lui arrivait de quitter sa place, d'aller s'asseoir auprès de l'auteur du mot qui avait piqué son attention et mis sa curiosité en éveil. Il lui fallait la suite ou l'explication.

On pouvait troubler, mais bien à la surface, son égalité d'humeur. Il faisait souvent à quelques amis l'honneur de venir déjeuner à leur table. A son air et à sa façon d'entrer dans la salle à manger, rien de plus facile que de deviner si, la veille au soir, ou le jour même, dans la matinée, la récolte de nouvelles avait été abondante. Comme il visait peut-être encore plus à la quantité qu'à la qualité, prenant, dans son empressement, un peu de toutes mains, ou de toutes bouches, il y avait, naturellement, quelque choix ou quelques réserves à faire dans cette récolte. On agissait avec lui en toute liberté: on ne se gênait donc pas pour opérer, au fur et à mesure de ses communications, le triage nécessaire. Lui faisait-on voir que telle nouvelle était invraisemblable, telle autre au moins prématurée, bref lui crevait-on quelques-uns de ses chers « tuyaux », il avait alors quelques mauvaises secondes à passer : il eût été tout à fait malheureux, si la surprise d'apprendre un fait dont il n'avait pas eu la primeur n'avait été compensée aussitôt par le plaisir de le connaître. Aucune idée, d'ailleurs, si elle était sincère, ne le choquait, aucune contradiction ne l'irritait; jamais il n'en a voulu à des amis d'avoir eu raison contre lui, et de le lui avoir fait sentir même avec un peu trop de vivacité.

Tous ces dons, rare mélange de grâce séduisante, d'attachant sérieux et de naturelle vaillance, ont été anéantis avec toutes leurs promesses, en l'espace de quelques semaines et pour jamais. N'eût été l'incorrigible insouciance du prince Henri à l'endroit de sa santé, le mal qui a eu raison de sa résistance physique et de sa volonté de vivre, eût été pris à

temps et il aurait cédé. Il fallait s'arracher au plus vite au foyer qui l'avait engendré, et qui, si on ne le fuyait, l'entretiendrait et l'aggraverait. Regrets stériles! Passons. A toucher même d'une main légère un malheur aussi récent, on risquerait d'élargir des plaies qui restent ouvertes. Il nous sera permis cependant d'ajouter que, si ce dernier voyage, au début duquel le prince Henri d'Orléans a succombé, devait avoir son intérêt, il ne devait offrir aucune de ces difficultés, de ces privations et de ces périls qui avaient marqué les précédents. C'était, par comparaison avec eux, un voyage d'agrément. Mais les routes larges et unies ont aussi un danger, la confiance même qu'elles inspirent.

***

Et maintenant, Monseigneur, adieu! Reposez en paix, comme disent nos chants et nos prières mortuaires, dans cette chapelle de Dreux, le Saint-Denis de votre famille. Vous y êtes en illustre et affectueuse compagnie. A peine quelques pas vous séparent de votre grand-père, le duc d'Orléans, de ce prince si pénétré de l'esprit des temps nouveaux, non moins prompt à réfléchir et à ressentir les passions généreuses de son époque que capable de les régler, « le premier de nos écrivains militaires[1] », que la détestable mort ravit prématurément aussi à l'affection profonde et aux espérances légitimes de tout un peuple. Vous n'y êtes pas loin non plus de vos grands-oncles, Nemours, Joinville, Aumale. Bien que ces princes eussent servi avec éclat sous la monarchie de leur auguste père, et que ce passé autorisât des regrets et justifiât des préférences, ils ont mérité, au plus fort du procès pendant entre la république et la monarchie en 1873, que l'on pût dire d'eux: « Les princes d'Orléans, c'est la bonne mère dans le jugement de Salomon : avant tout, que l'enfant vive! »

Ce mot du comte de Mérode, il me paraît juste de vous l'appliquer également. Quels qu'aient pu être vos regrets, vos préférences ou vos contre-temps, vous aussi vous avez voulu avant tout et par-dessus tout que la France vécût, et qu'elle

1. Le mot est d'Edmond About, qui le disait à un de nos amis, sous l'Empire.

vécût d'une vie en rapport avec les obligations de son passé, à la hauteur des nécessités du présent et des périls de l'avenir. Mieux encore : dans la mesure des moyens et de la liberté que la politique n'avait pu vous enlever, sans récriminations et sans hésitations, vous vous êtes mis à l'œuvre. Ainsi vous a-t-on vu pendant treize ans d'une vie, hélas ! si courte, en Asie et en Afrique par des voyages, à Paris et en province par des conférences publiques, selon le plan primitivement conçu et d'après les idées que vous vous étiez faites des exigences de l'heure présente, « travailler à la grandeur de la patrie ». Avec quelle inlassable activité, quelle endurance et quelle bonne humeur, qui ne le sait aujourd'hui et ne l'admire en même temps ? C'est au début d'une nouvelle récolte, sur une terre qui, en raison de votre amour passionné pour elle, aurait dû vous être plus clémente, et la faucille à la main, que vous avez dû vous arrêter. Après un changement d'air et un repos de quelques jours, vous pensiez reprendre votre tâche, vous espériez. Mais le Maître, sourd à tout et impitoyable, est venu, et, bien avant que fût liée la gerbe, à peine au milieu de la journée, il vous a fait pour jamais sortir du champ.

Rassurez-vous, Monseigneur, sur l'inachevé de votre œuvre. Aux fatigues et aux privations que vous avez endurées, comme au temps si court accordé pour la faire, on jugera que, même incomplète, votre moisson est belle. Il se peut que dans votre hâte si ardente, quelques herbes folles ou parasites aient été mêlées aux blonds épis : l'avenir fera le choix et le bon grain l'emportera sur l'ivraie. Vous avez eu peut-être aussi vos méprises et vos erreurs de conduite, bref quelques-unes de ces faiblesses auxquelles, hormis quelques rares privilégiés, les enfants des hommes n'échappent pas. Si l'avenir observe ce qui a pu vous manquer et s'y arrête, il fera la part des circonstances. Il saura que la force, le courage, l'esprit d'entreprise et d'aventure, dont est faite l'étoffe des explorateurs, n'ont souvent rien à démêler avec la prudence calculée, avec la correction impeccable d'un bourgeois tranquille. Portées à un certain point, nos qualités ont leurs risques et leurs inconvénients. Il vous sera surtout tenu compte de votre situation de prince jeune, ardent à l'action, noblement ambitieux, en servant la France, de marquer sa place person-

nelle, et encore trop près du trône pour être suffisamment préparé aux habitudes et aux pièges de la vie courante et commune. Toute adaptation est lente et difficile. L'avenir enfin se rappellera que votre façon même de servir la France ne fut pas l'effet d'un premier choix : c'est au métier des armes que vous vous destiniez. Telle était votre ambition : les portes de Saint-Cyr vous étaient déjà entr'ouvertes lorsqu'une loi hypocritement dite de « précaution » vint les fermer. Coup aussi douloureux qu'immérité et que vous ne fûtes pas seul à ressentir. Que faire alors? Vous résigner, en attendant les jours meilleurs, ou des ministres moins étroits ou moins alarmés, qui pouvaient ne pas venir, à être la parure charmante, mais inutile, de la société? Ou bien, distinguant entre les gouvernements qui passent et la France qui demeure, trouver à votre amour du pays et à votre passion de le servir un emploi digne de l'un et de l'autre? Du sang dont vous étiez nourri, dans une telle atmosphère, pas d'hésitation possible. Puisqu'il vous était interdit de servir la France dans le rang et au dedans, vous iriez la servir au dehors et librement. Ainsi avez-vous fait, sans mesure, sans défiance non plus de vos forces et d'un climat perfide.

***

Les livres où le prince Henri d'Orléans nous a fait le récit de ses voyages ont été très lus. Ils le seront encore. Tracés d'un crayon vif, alerte, habile à distribuer avec mesure la lumière et la couleur, ils sont d'une lecture fort agréable. Ils ne sont pas moins intéressants par l'importance des questions posées et par l'abondance et la variété des renseignements. L'œil voyait bien, et l'expression ne manquait pas. Il y avait, en effet, dans le prince Henri d'Orléans les parties essentielles de l'écrivain; et si, moins pressé de terminer un travail pour courir à un autre, il s'était simplement donné la peine de se relire avec moins de hâte, il en aurait laissé des preuves plus nombreuses. Les pages qu'il a publiées ici même, sous ce titre, *l'Ame du Voyageur*, nous semblent mieux qu'aucun autre de ses écrits donner, sinon toute la mesure, du moins une idée assez exacte de l'écrivain et du penseur.

Ses dispositions pour les sciences naturelles n'étaient pas moins heureuses : n'eussions-nous pas là-dessus le jugement de M. Milne-Edwards, la lecture de ses ouvrages en témoignerait assez.

Donc, simples curieux ou érudits, géographes, économistes, commerçants et voyageurs, tous ont dû et doivent aux écrits de l'explorateur, soit un plaisir, soit une indication, soit encore une leçon et des exemples. Mais les livres de voyages, même les moins imparfaits, ont leur temps. D'autres plus récents, et partant plus complets, les remplacent. Pas plus que les mérites littéraires du prince et que son œuvre, pourtant glorieuse, d'explorateur, le souvenir si particulièrement vif que ses amis gardent et garderont du sérieux enjoué de son esprit, du charme invincible de sa personne, et surtout de cette bonne, égale et confiante humeur qui ne l'abandonnait jamais, quelle que fût la couleur de ses jours, ne saurait prévaloir en sa faveur contre le temps : le souvenir s'affaiblit et, plus certainement, les amis meurent. Et cependant je ne crois pas céder au vœu d'une amitié prévenue, en croyant, comme je le crois, et en déclarant que la mémoire du prince Henri d'Orléans vivra. N'a-t-il pas, en effet, à un âge où, quand le pain est assuré et le lit fait, la voix de la Sirène est irrésistible, et dans des conditions bien propres à irriter ou à rebuter les meilleurs, aimé passionnément la France et ne l'a-t-il pas servie de même ? En montrant avec cet éclat que, Français de famille et de nom, il l'était tout autant de cœur, n'a-t-il pas donné de haut à ceux qui, dans leurs querelles, leurs violences ou leurs dédains, n'oublient rien hormis le pays, un enseignement à méditer, un exemple à imiter, — et se peut-il modèle et leçon plus inoubliables ?

Du reste, la pensée de la France et de sa grandeur qui, chez le prince Henri d'Orléans, a été la perpétuelle inspiratrice, a été connue autrement que de la seule élite ; elle n'avait pas échappé au gros même de la nation. C'est ainsi que le nom du jeune prince avait pénétré un peu partout, qu'il y était reçu avec faveur, et c'est pour cela que la nouvelle de sa maladie et l'annonce de sa mort ont provoqué une si générale sympathie.

A ce propos, on m'excusera de citer un trait bien signifi-

catif. Je m'étais promis, hélas! si le prince revenait à la santé, de le lui faire tout de suite savoir : rien ne lui aurait été plus sensible. C'était au cours de la maladie et dans les quarante-huit heures où les cœurs s'étaient rouverts à l'espérance. J'avais quitté Paris pour aller prendre quelques jours de repos chez un de mes amis, à la campagne. A mon arrivée, on me remit une dépêche. Elle m'annonçait la reprise du mal avec une aggravation inquiétante. Aussitôt je cours au télégraphe personnel de mon ami; le service y est fait par un domestique de la maison. A peine eut-il pris connaissance de ma réponse que, se tournant vers moi, il me dit : « Ah! monsieur, ça serait-il malheureux qu'un jeune homme qui a tant travaillé pour la France vînt à mourir! »

Ce brave homme, interprète alors de tant d'autres dans le présent et pour l'avenir, avait raison : — ç'a été malheureux!

EUGÈNE DUFEUILLE

TERRES MAUDITES[1]

IV

C'était le jeudi, et, selon une coutume vieille de cinq siècles, à Valence, le Tribunal des Eaux allait se réunir sous le portail de la cathédrale appelé portail des Apôtres.

L'horloge du Miguelete marquait un peu plus de dix heures; et les habitants de la *huerta* se rassemblaient en groupes ou s'asseyaient sur le rebord de la fontaine sans eau qui orne la place, formant autour de la vasque une guirlande animée de mantes bleues et blanches, de foulards rouges et jaunes, de jupes d'indienne aux couleurs claires.

Ils arrivaient, les uns tirant par la bride leurs petits chevaux dont la baste était chargée de fumier, contents de la récolte faite dans les rues, d'autres sur leur charrette vide, essayant d'attendrir les gardes municipaux afin qu'on leur permît de rester là; et, tandis que les vieux causaient avec les femmes, les jeunes entraient à l'estaminet voisin pour tuer le temps devant un verre d'eau-de-vie, en mâchonnant un cigare de trois centimes.

Tous les cultivateurs qui avaient des griefs à venger se trouvaient sur la place, gesticulants et sombres, parlant de

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

leurs droits, impatients d'exposer aux syndics ou juges des sept canaux l'interminable kyrielle de leurs plaintes.

L'alguazil du tribunal, qui, depuis cinquante ans et plus, soutenait une lutte hebdomadaire contre cette foule insolente et agressive, disposait à l'ombre du portail ogival un large sofa en vieux damas et dressait ensuite une barrière basse pour clore la partie du trottoir destinée à servir de salle d'audience.

Le portail des Apôtres, vieux, rougeâtre, consumé par les siècles, étalant à la lumière du soleil ses beautés corrodées, formait un fond digne de l'antique tribunal : c'était comme un dais de pierre construit pour abriter cette institution d'un autre âge. Dans le tympan apparaissait la Vierge avec six anges aux aubes rigides et aux ailes finement sculptées, joufflus, ayant une flamboyante touffe de cheveux sur le front et de lourdes boucles sur les tempes, jouant de la viole et de la flûte, du flageolet et du tambourin. A la voûte de la baie, le long des trois arceaux superposés, couraient trois guirlandes de figurines, anges, rois et saints, logés sous de petits dais travaillés comme une dentelle. Contre les robustes massifs qui formaient les avant-corps du portail, on voyait les douze apôtres, mais si défigurés, si mal en point que Jésus même ne les aurait pas reconnus, avec leurs pieds rongés, leurs nez cassés, leurs mains coupées : toute une rangée de vilains personnages qui ressemblaient moins à des apôtres qu'à des malades échappés d'une clinique, et qui exhibaient douloureusement leurs moignons informes. Dans le haut, à la cime du portail, sous un treillage de fer, s'épanouissait, telle une fleur gigantesque, la rosace en vitraux de couleur qui donnait du jour à l'église; et dans le bas, sur le soubassement des colonnes ornées des armes d'Aragon, les pierres étaient usées, les nervures et les feuillages étaient élimés par le frottement de générations innombrables.

A voir cette dégradation du portail, on devinait le passage de la révolte et de l'émeute. En d'autres siècles s'était rassemblé près de ces pierres tout un peuple en tumulte, s'était agité, vociférant et rouge de fureur, le Valencianisme séditieux ; et ces saints, mutilés et polis comme des momies égyptiennes, regardant le ciel avec leurs têtes brisées, parais-

saient écouter encore la cloche révolutionnaire de l'Union ou les arquebusades des Germanies[1].

Quand l'alguazil eut fini de disposer le tribunal, il resta debout à l'entrée de la barrière pour attendre les juges. Ceux-ci arrivaient solennels, avec l'aspect de riches paysans, vêtus de noir, chaussés d'espadrilles blanches, le foulard de soie bien arrangé sous le large chapeau ; et chacun d'eux traînait derrière lui un cortège de gardiens des canaux et de solliciteurs qui, avant l'ouverture de la séance, tâchaient de le prévenir en leur faveur.

Ce vieux, sec et voûté, dont les mains rouges et couvertes d'écailles tremblaient en s'appuyant sur la crosse d'une grosse canne, c'était Cuart Feitenar. Cet autre, corpulent et majestueux, avec de petits yeux qui se voyaient à peine sous les deux poignées de poils blancs qu'il avait pour sourcils, c'était Mislata. Puis c'était Rascaña, un solide garçon à la blouse bien repassée, à la tête ronde de frère lai. Puis, les quatre autres, Favara, Robella, Tormos et Mestalla. Ces hommes étaient les maîtres des eaux ; ils tenaient entre leurs mains la vie des familles, la nourriture des champs, l'arrosage opportun dont la privation tuait une récolte ; leurs décisions étaient sans appel. Et les habitants de la vaste plaine, divisée en deux parties par le fleuve comme par une infranchissable frontière, désignaient chaque juge par le nom du canal auquel celui-ci était préposé.

Maintenant, la représentation des deux rives était là : celle de la rive gauche, la rive traversée par quatre canaux et où s'étend la *huerta* de Ruzafa dont les chemins, abrités sous un épais feuillage, vont se perdre à la limite de la marécageuse Albufera ; et celle de la rive droite, la rive poétique, avec les fraises de Benimaclet, les souchets d'Alboraya et les jardins toujours exubérants de fleurs.

Les sept juges se saluaient comme des gens qui ne se sont pas vus de toute la semaine ; ils causaient de leurs affaires près du portail de la basilique ; et, de temps à autre, quand s'ouvraient les portes des tambours couvertes d'annonces religieuses, il se répandait dans la brûlante atmosphère de la

1. Troupes de factieux qui, sous Charles-Quint, se soulevèrent dans le royaume de Valence.

place une fraîche bouffée d'encens, quelque chose comme l'humide haleine d'un lieu souterrain.

A onze heures et demie, les offices divins terminés, quand il ne sortait plus de la cathédrale que quelques dévotes attardées, le tribunal entra en fonction. Les sept juges s'assirent sur le vieux sofa ; les gens de la *huerta* accoururent de tous les côtés pour se masser autour de la barrière, pressant les uns contre les autres leurs corps en transpiration qui sentaient la paille et le suint ; l'alguazil se posta, raide et majestueux, près du mât surmonté d'un crochet de bronze, emblème de la Justice des Eaux.

Les Sept Canaux se découvrirent ; puis ils demeurèrent les mains entre les genoux et les yeux fixés sur le sol ; et le plus vieux prononça la phrase traditionnelle :

— *Se òbri el tribunal*[1].

Silence absolu. Toute cette foule gardait un recueillement religieux : elle se tenait sur cette place publique comme dans un temple. Le bruit des voitures, le roulement des tramways, tout le fracas de la vie moderne passait aux alentours sans toucher ni déranger cette antique institution aussi tranquille en ce lieu qu'un homme qui est chez lui, insensible au temps, insoucieuse du changement profond de tout ce qui l'environnait et incapable d'aucune réforme.

Les habitants de la *huerta* contemplaient avec respect ces juges issus de leur classe, étaient fiers de leur tribunal. « Voilà ce qui s'appelait rendre la justice : la condamnation prononcée tout de suite, et pas de ces papiers qui ne servent qu'à emberlificoter les honnêtes gens. » L'absence du papier timbré et du greffier qui fait peur, voilà ce qui plaisait le plus à ces paysans accoutumés à considérer avec une sorte de terreur superstitieuse l'art d'écrire, qu'ils ignorent. Il n'y avait là ni plume, ni secrétaire, ni gendarmes effrayants, ni jours d'angoisse pendant lesquels on attend la sentence ; il n'y avait rien que des paroles.

Les juges conservaient dans leur mémoire les déclarations faites et prononçaient leur jugement en conséquence, avec le calme de gens qui savent que leurs décisions doivent

1. « Le Tribunal s'ouvre », ou « l'audience est ouverte ».

être accomplies. A celui qui se montrait insolent envers le tribunal, ils infligeaient une amende; à celui qui refusait d'exécuter la sentence, ils retiraient l'eau pour jamais, et le malheureux n'avait plus qu'à mourir de faim. Avec un pareil tribunal, personne ne songeait à plaisanter. C'était la justice patriarcale et simple du bon roi des légendes, qui sort le matin sur la porte de son palais pour faire droit aux plaintes de ses sujets; c'était le système judiciaire du chef kabyle qui rend ses arrêts à l'entrée de sa tente. « Oui, c'est ainsi qu'on châtie les coquins, qu'on fait triompher l'honnête homme et qu'on obtient la paix. »

Tandis que le public, désireux de ne perdre aucune parole, s'écrasait — hommes, femmes et enfants — contre la barrière, et s'agitait par moments et se poussait des épaules pour éviter l'asphyxie, les plaignants comparaissaient de l'autre côté de la barrière, devant ce sofa aussi vénérable que le tribunal. L'alguazil leur enlevait leurs bâtons et leurs houlettes, qu'il regardait comme des armes offensives incompatibles avec le respect dû à la justice; il les poussait jusqu'à ce qu'ils fussent plantés à quelques pas des juges, avec leur mante pliée sur les mains; et, s'ils tardaient à retirer leur coiffure, par deux coups de revers il leur faisait sauter le foulard de la tête. « C'était dur! Mais, avec ces mâtins-là, il fallait bien agir de cette façon. »

L'audience était une continuelle exposition d'affaires très embrouillées, que ces juges ignorants résolvaient avec une facilité surprenante. Les gardiens des canaux et les *atandadores*[1] chargés d'établir le tour d'arrosage articulaient leurs dénonciations; et les accusés exposaient leurs moyens de défense. Le vieux père laissait parler ses fils, qui savaient s'exprimer avec plus d'énergie; la veuve s'avançait accompagnée de quelque ami du défunt, protecteur décidé qui portait la parole à sa place.

A chaque instant, l'ardeur méridionale perçait dans les débats. Au milieu de l'accusation, l'accusé ne pouvait plus se contenir : « Mensonge! Ce que l'on disait était faux et méchant! On voulait le perdre! » Mais les Sept Canaux ac-

1. Les répartiteurs.

cueillaient ces interruptions avec des regards furieux. « Ici, personne ne devait parler avant son tour. Si l'accusé interrompait encore, il paierait tant de sous d'amende. » Et il y avait des entêtés qui payaient amende sur amende, emportés par la violence de la rage qui ne leur permettait pas de se taire devant l'accusateur.

Puis les juges, sans quitter le sofa, rapprochaient leurs têtes comme des chèvres qui jouent, échangeaient quelques chuchotements sourds ; et le plus vieux, d'une voix posée et solennelle, prononçait la sentence où les amendes étaient comptées en livres et en sous, comme si la monnaie n'avait subi aucune modification et que tout à l'heure dût passer encore sur la place le majestueux *Justicia*[1], avec sa robe rouge et son escorte d'Arbalétriers de la Plume.

Il était plus de midi, et déjà les Sept Canaux se montraient un peu las d'avoir prodigué si longtemps le bienfait de leur justice, lorsque l'alguazil appela à grands cris Batiste Borrull, cité pour infraction et désobéissance au sujet de l'arrosage. Batiste et Pimentó franchirent la barrière, et les assistants se poussèrent davantage contre le fer de la clôture. On voyait là beaucoup de ceux qui habitaient la contrée où étaient les anciennes terres de Barret : car on s'intéressait fort à cette affaire où l'odieux intrus était poursuivi sur la dénonciation de Pimentó, l'*atandador* du district.

Le bravache, en se mêlant d'élections et en faisant le crâne dans toute la contrée, avait conquis cette charge qui lui donnait un air d'autorité et qui augmentait son prestige parmi ses voisins, empressés à le choyer et à l'inviter, les jours d'arrosage.

Batiste était confondu par l'injustice de la dénonciation. Il était si indigné qu'il en était pâle. Il regardait, la rage dans les yeux, toutes ces faces connues et moqueuses qui se pressaient contre la barrière; il regardait son ennemi Pimentó qui se balançait avec fierté, comme un homme accoutumé à comparaître devant le tribunal et participant à son autorité indiscutable.

1. Nom que l'on donnait au chef de la justice dans le royaume d'Aragon.

— *Parle, vosté*[1]*!* — dit en allongeant un pied le plus vieux Canal.

Car, par une manie séculaire, le président, au lieu de se servir des mains, désignait avec son espadrille blanche celui qui devait parler.

Pimentó exposa l'accusation :

« Cet homme qui était près de lui, sans doute parce qu'il était nouveau venu dans la *huerta*, s'imaginait que la répartition de l'eau était chose de peu d'importance et qu'il pouvait faire toutes ses saintes volontés. Or, lui, Pimentó, l'*atandador*, le représentant de la Justice des Eaux dans tout son district, avait donné l'heure à Batiste pour arroser son blé : c'était deux heures du matin. Mais ce monsieur, qui ne voulait pas se lever de si bonne heure, avait laissé perdre son tour; et, à cinq heures seulement, lorsque déjà l'eau appartenait à d'autres, il avait levé la vanne sans avoir obtenu la permission de personne, premier délit, — avait volé l'arrosage aux voisins, second délit, — et s'était opposé de vive force aux ordres de l'*atandador*, ce qui constituait le troisième et dernier délit. »

Le triple accusé, devenu de toutes les couleurs et outré par le discours de Pimentó, ne put se contenir :

— *Mentira y recontramentira*[2]*!*

Le tribunal s'offensa de l'énergie et de l'irrévérence avec lesquelles ce justiciable protestait. « S'il ne gardait pas le silence, on lui infligerait une amende. »

Mais qu'étaient les amendes pour la colère concentrée de ce pacifique? Batiste continua de protester contre l'iniquité des hommes, contre le tribunal qui avait pour serviteurs des coquins et des fourbes tels que Pimentó.

Alors le tribunal se fâcha; les Sept Canaux s'exaspérèrent :

— *Cuatre sous de multa*[3]*!*

Soudain, Batiste se rendit compte de sa situation : il se tut, épouvanté de s'être fait infliger l'amende, tandis que parmi le public éclataient les risées et les hurlements joyeux de ses ennemis; et il resta immobile, la tête basse et les yeux obs-

1. « Parlez, vous ! »
2. « Mensonge et archi-mensonge ! »
3. « Quatre sous d'amende ! »

curcis par des larmes de fureur, jusqu'au moment où Pimentó eut fini d'exposer sa dénonciation.

— *Parle, vosté !* — lui dit enfin le président.

Mais on voyait bien, dans les regards des juges, qu'ils avaient peu de sympathie pour ce tapageur qui venait troubler avec ses protestations la solennité de l'audience.

Batiste, frémissant de colère, se mit à balbutier : par cela même qu'il croyait sa cause très juste, il ne savait comment s'y prendre pour entamer sa défense.

« On l'avait trompé. Ce Pimentó était un menteur, et, de plus, il était son ennemi déclaré. L'*atandador* lui avait dit que son tour d'arrosage était à cinq heures, il s'en souvenait très bien ; et maintenant, cet homme affirmait que c'était à deux heures : tout cela, pour lui faire infliger une amende, pour tuer ce blé duquel dépendait la vie de sa famille. La parole d'un honnête homme valait-elle quelque chose pour le tribunal ? Eh bien ! ce qu'il disait était la vérité, quoiqu'il n'eût pas de témoins à produire. Il n'était pas possible que les seigneurs syndics, tous bonnes personnes, eussent confiance dans un gredin comme Pimentó. »

La blanche espadrille du président frappa les carreaux, conjurant l'orage de protestations et d'infractions au respect qu'on voyait poindre dans le lointain.

— *Calle vosté*[1] *!*

Et Batiste ne dit plus mot, pendant que le monstre aux sept têtes, se repliant sur le sofa de damas, chuchotait pour préparer la sentence.

— *El tribunal sentència...*[2] — dit le plus vieux Canal.

Et il se fit un silence profond. Tous les gens massés contre la barrière laissaient voir dans leurs yeux une sorte d'anxiété, comme si la sentence les eût concernés personnellement. Ils étaient suspendus aux lèvres du vieux syndic.

— *Pagará el Batiste Borrull dos lliures de pena y cuatre sous de multa*[3].

Un murmure de satisfaction courut dans l'assistance, et

1. « Taisez-vous ! »

2. « Le tribunal décide... »

3. « Batiste Borrull payera deux livres pour la condamnation et quatre sous pour l'amende. »

une vieille femme alla même jusqu'à battre des mains en criant : « Bravo ! bravo ! » parmi les sourires du public.

Batiste quitta le tribunal, les yeux troubles, la tête basse, comme prêt à fondre sur quelqu'un ; et Pimentó resta prudemment en arrière. Si la foule ne s'était pas ouverte pour lui faire un passage, il aurait certainement, avec ses poings d'homme robuste, assailli sur place et rossé la canaille hostile.

Il s'éloigna. Il se rendit chez ses propriétaires pour leur conter ce qui était advenu, la méchanceté de ces gens acharnés à lui rendre la vie amère ; et, une heure après, déjà un peu calmé par les bonnes paroles de ces messieurs, il se mit en route vers sa maison.

Quel tourment insupportable ! Dans le chemin creux d'Alboraya, il rencontrait, marchant près de leurs voitures chargées de fumier ou assis sur les bastes vides de leurs ânes, beaucoup de ceux qui avaient assisté à sa condamnation : des voisins malveillants qu'il ne saluait jamais. Lorsqu'il passait à côté d'eux, ils se taisaient, faisaient effort pour conserver leur gravité, quoiqu'une allègre malice brillât dans leurs prunelles ; mais, sitôt qu'il avait pris de l'avance, des rires insolents éclataient derrière son dos ; et il entendit même la voix d'un jouvenceau qui, singeant le ton solennel du président, clamait :

— *Cuatre sous de multa!*

Il aperçut de loin, à la porte du cabaret de Copa, son accusateur Pimentó qui, la cruche en main, au centre d'un groupe de camarades, gesticulait comme pour contrefaire les protestations et les plaintes de celui qu'il avait dénoncé. Tout le monde riait : cette condamnation était pour la *huerta* un sujet de réjouissance générale.

« *Redios*[1] *!* » Il comprenait maintenant, lui, homme pacifique et père plein de bonté, pourquoi il y a des hommes qui tuent. Un tremblement agitait les muscles de ses bras vigoureux, et il éprouvait dans les mains une terrible démangeaison.

En approchant de chez Copa, il ralentit sa marche : il

1. Dieu de Dieu !

voulait voir si on oserait se moquer de lui en sa présence. Il songea même, chose étrange, à entrer pour la première fois dans le cabaret afin d'y boire un verre de vin face à face avec ses ennemis; mais les deux livres d'amende lui pesaient trop sur le cœur, et il regretta sa pensée chevaleresque. Ces maudites deux livres! Une amende pareille compromettait la chaussure de ses enfants, allait absorber le petit tas d'*ochavos*[1] qu'avait amassés Teresa pour acheter aux mioches des espadrilles neuves.

Quand il passa devant le cabaret, Pimentó, sous prétexte de remplir sa cruche, alla se cacher; et les camarades du bravache feignirent de ne pas voir Batiste.

Son aspect d'homme résolu à tout imposait le respect à ses ennemis. Mais ce triomphe le remplissait de tristesse. « Comme ces gens-là le haïssaient! » La plaine entière se dressait contre lui à toute heure, sinistre et menaçante. Ce n'était pas une vie. Même de jour, il ne quittait sa ferme que le moins possible et se voyait réduit à s'abstenir de tout contact avec ses voisins. Il n'avait pas peur d'eux, non; mais, en homme prudent, il voulait éviter les querelles. La nuit, il ne dormait que d'un œil; au moindre aboiement de son chien, il sautait du lit, s'élançait hors de la chaumière, le fusil au poing; et, plus d'une fois, il crut voir des formes noires qui s'enfuyaient par les sentiers.

Il craignait pour sa moisson, pour ce blé qui était l'espoir de sa famille et dont tous les habitants de la maisonnette observaient silencieusement la croissance avec des regards avides. Il connaissait les menaces de Pimentó qui, soutenu par toute la *huerta*, jurait que ce froment ne serait pas recueilli par celui qui l'avait semé; et il oubliait presque ses enfants pour penser à ses terres, à cette houle verte qui grandissait, grandissait sous le soleil rayonnant et devait se convertir en jaunes monceaux de grain.

La haine taciturne et concentrée le suivait pas à pas le long de sa route. Les femmes s'écartaient, pinçant les lèvres, sans daigner lui dire bonjour comme c'est l'habitude dans le pays; les hommes qui travaillaient aux champs, sur le

1. L'*ochavo* vaut deux maravédis, soit o fr. 027, ou à peu près deux liards de notre ancienne monnaie française.

bord du chemin, s'appelaient les uns les autres en termes injurieux qui s'adressaient indirectement à Batiste ; et les petits enfants criaient de loin : « *Morralon ! Chiodio*[1] *!...* » sans indiquer à qui ces insultes s'adressaient, comme si elles n'eussent été applicables qu'à l'intrus abhorré. Ah ! s'il n'avait pas eu ces poings de géant, ces épaules énormes, ce geste peu rassurant, comme la *huerta* eût vite fait de lui régler son compte ! Mais chacun attendait que son voisin se risquât le premier, et on se contentait de lui témoigner ces sentiments haineux à distance.

Malgré la tristesse que lui causait le vide ainsi fait autour de lui, Batiste éprouva une légère satisfaction. Comme il approchait de son logis, au moment où il entendait déjà les aboiements de son chien qui l'avait reconnu, il vit un jeune et solide garçon qui, assis sur le rebord du chemin, la serpe entre les jambes, ayant à côté de lui des tas de broussailles coupées, se leva pour lui dire :

— *Bòn dia, señor Batiste*[2] *!*

Et le salut, la voix tremblante de ce garçon timide lui firent une impression agréable. C'était peu de chose que l'amitié de cet adolescent ; et, néanmoins, ce fut pour lui comme la fraîcheur de l'eau pour le malade que la fièvre brûle. Il vit avec sympathie ces grands yeux bleus, ce visage souriant que recouvrait un duvet blond ; et il chercha dans sa mémoire qui pouvait être ce jeune homme. Enfin il se rappela que c'était le petit-fils du père Tomba, du berger presque aveugle que toute la *huerta* honorait : un brave garçon qui était domestique à tout faire chez ce même boucher d'Alboraya, dont le vieux gardait le troupeau.

— *Grasies, chiquet, grasies*[3] *!* — murmura-t-il, reconnaissant pour ce salut.

Et il continua sa route, accueilli par son chien qui sautait devant lui ou se frottait contre ses jambes. Sa femme se tenait sur la porte de la chaumière, entourée des petits, et elle l'attendait avec impatience, parce que l'heure de dîner était déjà passée.

1. « Grande canaille ! Mécréant ! »
2. « Bonjour, monsieur Batiste ! »
3. « Merci, petit, merci ! »

Batiste regarda ses terres : et, brusquement, toute la rage qu'il avait réprimée en présence du tribunal revint envahir son cerveau comme une vague furieuse. Son blé avait soif. Cela était visible aux feuilles recroquevillées et à la couleur qui, si verte et si lustrée naguère, commençait à prendre une transparence jaunâtre. Ce qui manquait, c'était l'arrosage, le « tour » que lui avait volé Pimentó avec ses ruses de malhonnête homme, « le tour » qui ne lui reviendrait pas avant deux semaines, car l'eau se faisait rare. Et, pour comble de malheur, tout ce maudit chapelet de livres et de sous auxquels il avait été condamné... « *Cristo !* »

Il mangea sans appétit, en racontant à sa femme ce qui s'était passé au tribunal.

La pauvre Teresa l'écoutait, pâle, avec l'émotion de la paysanne qui éprouve des élancements au cœur chaque fois qu'il lui faut dénouer le nœud du bas où elle garde son argent, tout au fond du coffre. « Vierge souveraine ! On avait donc résolu de les ruiner ! Quel ennui, au moment de se mettre à table ! » Et, laissant tomber la cuiller dans la poêle au riz, elle pleurnichait en buvant ses larmes. Puis, elle rougissait d'une colère subite, regardait le coin de plaine que l'on voyait par l'embrasure de la porte, avec ses maisonnettes blanches et sa houle verte ; et, les bras tendus, elle criait :

— Gredins ! gredins !

Le petit monde, effrayé par la mine renfrognée du père, étonné par les cris de la mère, ne se décidait pas à manger. Ils se regardaient les uns les autres, interdits et perplexes ; ils se fourraient les doigts dans le nez pour faire quelque chose ; et finalement, à l'exemple de leur mère, ils se mirent tous à pleurer dans leur riz.

Excité par ce chœur de gémissements, Batiste se leva, furieux, en faisant presque tomber d'un coup de pied la petite table, et il se précipita hors de la maison. Quelle soirée ! La soif de son blé et le souvenir de la terrible amende étaient comme deux chiens féroces acharnés contre lui. Quand l'un, fatigué de mordre, venait à lâcher prise, l'autre arrivait à fond de train et lui plantait les crocs dans le cœur.

Il essaya de se distraire, d'oublier ses peines en travaillant ; et, avec toute son énergie, il s'attela à une besogne déjà

commencée : un toit à porcs qu'il construisait dans la basse-cour. Mais le travail n'avançait pas. Entre ces murs de torchis, il étouffait ; il avait besoin de voir son champ, comme ceux qui ont besoin de contempler leur désastre pour s'abîmer dans la douleur. Alors, les mains pleines de mortier, il sortit de la loge en construction et vint se camper devant sa pièce de blé flétri.

A quelques mètres, sur le bord du chemin, le canal passait en murmurant, gonflé d'une eau rougeâtre. Ce sang vivifiant de la *huerta* s'en allait au loin, vers d'autres champs dont les fermiers n'avaient pas le malheur d'être haïs ; et son pauvre blé, à lui, était là, languissant, recroquevillant sa chevelure verte comme pour faire signe à l'eau de venir et de lui apporter sa fraîche caresse.

Il semblait à Batiste que le soleil chauffait plus fort que les autres jours. L'astre descendait à l'horizon ; et cependant, le pauvre homme s'imaginait que les rayons étaient verticaux et brûlaient tout. La terre se fendillait, se gerçait de tortueuses crevasses, ouvrait mille bouches qui attendaient vainement une gorgée d'eau. Jamais le blé ne supporterait une pareille soif jusqu'au prochain arrosage : il mourrait, se dessécherait ; la famille n'aurait pas de pain ; et, après tant de misère, il faudrait encore payer l'amende... « Et l'on s'étonne que les hommes se perdent ! »

Il se promenait, furibond, à la lisière de son champ. « Ah ! Pimentó ! Grand scélérat ! S'il n'y avait pas de garde civile !... » Et, comme les naufragés qui, agonisant de faim et de soif, ne voient dans leur délire que d'immenses tables dressées pour un festin et de claires sources jaillissantes, de même il voyait confusément des champs de blé aux tiges vertes et droites, et de l'eau qui entrait à gros bouillons par les saignées des berges et se répandait avec un frisson lumineux, paraissant rire d'allégresse à sentir les chatouilles de la terre altérée.

Quand le soleil disparut, Batiste éprouva une sorte de soulagement, comme si l'astre s'éteignait pour toujours et que sa moisson fût sauvée. Alors il s'éloigna de ses champs, de sa chaumière, et, à pas lents, s'achemina vers l'auberge de Copa. La garde civile avait beau ne pas être supprimée, il songeait avec une certaine complaisance à la possibilité de



rencontrer Pimentó, qui ne s'écartait guère des parages du cabaret.

La *huerta* bleuissait. A l'horizon, sur les montagnes sombres, les nuées se coloraient d'une splendeur d'incendie lointain ; du côté de la mer, les premières étoiles tremblaient dans l'azur infini ; les chiens aboyaient tristement, et le chant monotone des grenouilles et des grillons se confondait avec le grincement de charrettes invisibles qui s'en allaient par toutes les routes de la plaine immense.

Vers lui se hâtaient, marchant sur les bords du chemin, les rapides chapelets de jouvencelles qui, panier au bras et jupes volantes, rentraient des fabriques de Valence.

Il vit arriver sa fille, à l'écart de toutes les autres, s'avançant d'une allure paresseuse. Pourtant elle n'était pas seule. Il crut s'apercevoir qu'elle parlait avec un homme qui suivait la même direction, bien qu'il restât un peu séparé d'elle, comme font toujours les fiancés de la *huerta*, parce que le rapprochement leur paraît être l'indice du péché.

Lorsque l'homme distingua Batiste au milieu du chemin, il ralentit sa marche ; et quand Roseta rejoignit son père, elle avait beaucoup d'avance.

Celui-ci s'était arrêté pour attendre que l'inconnu passât près de lui et se fît connaître.

— *Bòna nit, siñor Batiste* [1].

C'était la même voix timide qui l'avait salué dans l'après-midi ; c'était le petit-fils du père Tomba. Ce fourbe semblait n'avoir pas d'autre occupation que de vagabonder sur le chemin pour saluer Batiste et le cajoler avec ses douces paroles.

Il regarda sa fille, qui rougissait et baissait les yeux.

— *A casa, á casa! Yo te arreglaré* [2].

Et, avec toute la terrible majesté du père latin, plus jaloux d'inspirer la crainte que de chercher l'affection, et maître absolu de la vie de ses enfants, il reprit sa marche, suivi de la tremblante Roseta qui, en gagnant le logis, croyait aller droit vers une inévitable volée de coups de bâton.

1. « Bonne nuit, monsieur Batiste. »

2. « A la maison, à la maison! Je te réglerai ton compte. »

Elle se trompait. A ce moment-là, son [illegible] e n'avait plus d'autres enfants au monde que sa récolte, que ce pauvre blé malade, ridé, assoiffé, qui avait l'air de l'appeler à grands cris et de lui demander une gorgée d'eau pour ne pas mourir. C'était à cela qu'il pensait, tandis que sa femme préparait le souper. La jeune fille allait et venait dans la chambre, simulant diverses besognes pour ne pas appeler l'attention sur elle, appréhendant d'une minute à l'autre l'explosion de la terrible colère. Mais c'était à son champ que Batiste pensait toujours, assis devant la table basse, entouré de tous les petits qui, à la lumière du *candil*, contemplaient avec des yeux avides la casserole où fumait la morue aux pommes de terre.

A table, la femme soupirait encore, sans doute parce qu'elle faisait une comparaison entre la somme fabuleuse que le jugement allait leur extorquer et l'entrain avec lequel toute la famille jouait des mâchoires. Batistet, l'aîné, avec une distraction feinte, s'emparait même du pain des petits. La peur donnait à Roseta un appétit féroce.

Batiste, lui, mangeait à peine et il considérait la voracité des siens. Jamais aussi clairement qu'à cette heure il n'avait compris la charge qui lui pesait sur les épaules. Toutes ces bouches ouvertes pour engloutir les maigres épargnes de la famille n'auraient plus rien à manger, si le froment de là-bas se desséchait. « Et pourquoi ? A cause de l'injustice des hommes, parce qu'il y a des lois pour tourmenter les travailleurs ! » Non, il ne devait pas se résigner à un semblable désastre. Sa famille avant tout. Ne se sentait-il pas la force de défendre les siens contre les plus grands périls ? N'avait-il pas le devoir de les faire vivre ? Il était homme à se faire voleur pour leur donner du pain. Et d'ailleurs, pourquoi devrait-il se soumettre, puisqu'il s'agissait, non pas de voler, mais de sauver sa récolte, une chose qui était bien à lui ? L'image du canal qui, à quelques pas, roulait en murmurant son eau bienfaisante, était pour lui un martyre. Cela le mettait en fureur, que la vie passât à côté de sa porte sans qu'il pût en profiter, parce que les lois exigeaient qu'il en fût ainsi !

Tout à coup, il se leva comme un homme qui vient de

prendre une résolution subite et qui, pour l'exécuter, foule aux pieds tous les obstacles.

— *A regar ! a regar*[1] *!*

Sa femme eut peur, devinant aussitôt tout le danger de cette résolution désespérée. « Grand Dieu, Batiste !... On leur infligerait une amende plus lourde. Peut-être même les juges, offensés de cette rébellion, lui enlèveraient-ils l'eau pour toujours. Il fallait songer à cela... Le mieux était d'attendre... » Mais Batiste était en proie à cette colère obstinée des hommes flegmatiques et rassis, non moins lents à retrouvrer le calme qu'à le perdre.

— *A regar ! a regar !*

Et Batistet, répétant gaiement les paroles de son père, saisit les pioches et sortit de la maison, accompagné de sa sœur et des petits. Ils voulaient tous prendre part à ce travail qui ressemblait à une fête. La famille se soulevait comme un peuple qui, par la révolte, recouvre sa liberté.

Ils se dirigèrent tous vers le canal qui murmurait dans l'ombre. L'immense plaine s'étendait, indistincte, sous un crépuscule bleuâtre ; les cannaies ondulaient comme d'obscures masses bruissantes ; et les étoiles clignotaient dans l'azur profond du ciel.

Batiste entra dans le canal jusqu'aux genoux pour abaisser la vanne qui devait retenir les eaux, tandis que son fils, sa femme et même sa fille attaquaient la berge avec les pioches et y ouvraient des passages par où l'eau se précipitait à gros bouillons. La terre chantait d'allégresse, avec un glouglou avide qui leur dilatait le cœur, à tous. « Bois, bois, pauvrette ! » Et, les pieds enfoncés dans la boue, le dos courbé, ils trottaient d'un côté à l'autre du champ pour voir si l'eau arrivait partout.

La famille entière éprouvait une sensation de fraîcheur et de bien-être. Batiste respirait avec la sauvage satisfaction que donne la jouissance de ce qui est défendu. Quel poids cela lui ôtait de la poitrine ! Ils pouvaient venir maintenant, les gens du tribunal, et faire ce qu'ils voudraient. Son champ buvait : c'était l'essentiel.

1. « A l'arrosage ! à l'arrosage ! »

Avec son ouïe fine d'homme habitué à la solitude, il crut percevoir un frôlement singulier dans les cannaies voisines. Alors il courut à la maison pour revenir en toute hâte, son fusil neuf au poing. Et puis, l'arme couchée sur le bras et le doigt posé sur la gâchette, il demeura plus d'une heure auprès de la vanne.

L'eau ne descendait plus en aval ; elle se répandait et s'absorbait toute dans les terres de Batiste, qui la buvaient insatiablement. Peut-être se plaignait-on, là-bas ; peut-être Pimentó, averti en qualité d'*atandador*, rôdait-il dans le voisinage, indigné de cette insolente infraction à la règle. Mais Batiste restait là, en sentinelle, à la défense de sa récolte, luttant pour sa famille avec l'héroïsme du désespoir, veillant à la sécurité des siens qui s'agitaient au milieu du champ afin d'étendre l'arrosage, prêt à faire feu contre le premier qui essaierait de relever la vanne et de rétablir le cours de l'eau. Elle était si farouche, l'attitude de cet homme dont la puissante figure se détachait, immobile, au milieu du canal, on devinait dans ce fantôme noir une telle résolution de recevoir à coups de fusil quiconque se présenterait, que personne ne sortit des roseaux et que les sillons burent pendant une heure entière sans la moindre protestation.

Et il y eut quelque chose de plus extraordinaire encore. Le jeudi suivant, l'*atandador* ne le fit pas comparaître devant le Tribunal. La *huerta* savait maintenant que, dans l'ancienne chaumière de Barret, l'unique objet de valeur était un fusil à deux coups, récemment acheté par l'intrus avec cette passion africaine du paysan de Valence qui se priverait volontiers de pain pour avoir derrière la porte de son logis une arme neuve capable d'exciter l'envie et d'inspirer le respect.

V

Tous les jours, à l'aube, Roseta, la fille de Batiste, sautait à bas du lit ; et, les yeux encore gonflés de sommeil, s'étirant les bras avec des gestes jolis qui faisaient tressaillir tout son corps de blonde gracieuse, elle ouvrait la porte de la maisonnette.

Vite arrivait, bondissant autour de ses jupes et jappant de joie, le vilain petit chien qui passait la nuit dehors ; et la jeune fille, à la clarté des dernières étoiles, se jetait sur le visage et sur les mains tout un seau d'eau fraîche qu'elle avait tiré de ce trou rond et sombre couronné en dessus par d'épaisses touffes de lierre.

Ensuite, à la lueur du *candil*, elle trottinait par toute la maison, préparant son voyage à Valence. La mère suivait de son lit, sans la voir, tous les mouvements qu'elle faisait, et lui donnait une foule d'indications. « Elle pouvait emporter le reste du souper : avec cela et trois sardines qui étaient dans le garde-manger, elle aurait suffisamment. Attention à ne pas casser l'écuelle comme l'autre jour ! Ah ! il ne fallait pas oublier non plus d'acheter du fil, des aiguilles et une paire d'espadrilles pour le petit, une créature qui abîmait tout !... Elle trouverait de l'argent dans le tiroir de la petite table. »

Et, tandis que la mère tournait le dos sur le matelas, doucement caressée par la chaleur de l'*estudi*, avec l'intention de dormir encore une demi-heure à côté de l'énorme Batiste qui ronflait bruyamment, Roseta continuait ses évolutions. Elle plaçait son modeste déjeuner au fond d'un panier, passait un peigne dans ses cheveux d'un blond si clair que le soleil semblait en avoir dévoré la couleur, nouait son foulard sous son menton ; et, avant de partir, elle se retournait encore avec une tendresse de sœur aînée afin de s'assurer que les enfants étaient bien couverts, pleine de sollicitude pour ce petit monde qui dormait à terre dans la même chambre qu'elle, aligné par rang de taille, depuis Batistet, le plus grand, jusqu'au plus petit qui parlait à peine, si bien que cela faisait penser aux tuyaux d'un orgue.

— *Vaya, adiós... Hasta la nit*[1] *!* — criait la courageuse fille en mettant son bras dans l'anse du panier.

Et elle fermait la porte de la chaumière, glissait la clef par dessous.

Maintenant, il faisait jour. A la bleuâtre lumière de l'aube, on voyait sur les sentiers et sur les chemins la fourmilière

1. « Allons, adieu... Jusqu'à ce soir ! »

laborieuse qui s'avançait toute dans la même direction, attirée par la vie de la cité. Les fileuses marchaient en jolis groupes, d'un pas égal, balançant avec grâce leur bras droit qui coupait l'air comme une rame, et criant toutes en chœur chaque fois que, d'un champ voisin, quelque gars les saluait au passage par quelque grosse plaisanterie.

Mais Roseta marchait seule jusqu'à la ville. Elle savait bien, la pauvre blondinette, ce qu'étaient ces compagnes, filles et sœurs des gens qui exécraient sa famille. Plusieurs travaillaient dans la même fabrique qu'elle ; et bien souvent, avec l'audace que lui donnait la crainte, elle avait dû se défendre à coups de griffes contre leurs méchancetés. Celles-ci profitaient de ses moindres distractions pour lui jeter des ordures dans le panier où était son repas; elles lui avaient cassé je ne sais combien de fois son écuelle ; et, à l'atelier, elles ne passaient pas auprès d'elle sans la pousser contre la bassine fumante où se noyait le cocon, l'appelant meurt-de-faim et décernant d'autres éloges du même genre à elle et à ses parents. Aussi, en chemin, les fuyait-elle toutes comme un troupeau de furies, et elle ne se sentait tranquille que quand elle était entrée dans la fabrique, sur la place du marché : une grande bâtisse ancienne dont la façade, peinte à fresque au siècle précédent, écaillée aujourd'hui et couverte de lézardes, conservait encore des groupes de jambes roses et des profils brunâtres, restes de médaillons et de peintures mythologiques.

De toute la famille, Roseta était celle qui ressemblait le plus à son père : une bête féroce pour le travail, comme Batiste le disait lui-même. La vapeur ardente de toutes ces cuves où l'on ébouillantait le cocon lui montait à la tête, lui brûlait les yeux : et, malgré tout, elle demeurait solide à son poste, cherchant au fond de l'eau fumante les extrémités libres de ces molles capsules à la délicate couleur dorée, dans l'intérieur desquelles venait de mourir la chrysalide à la bave précieuse, le ver laborieux coupable de s'être fabriqué un cachot pour sa métamorphose en papillon blanc.

Dans toute la fabrique régnait le bruit du travail, assourdissant et fatigant pour ces filles de la campagne, habituées au calme de la vaste plaine où la voix se transmet à des dis-

tances infinies. En bas mugissait la machine à vapeur, avec des grondements épouvantables qui se propageaient par les mille tuyaux ; poulies, courroies de transmission, dévidoirs tournaient avec un fracas d'enfer ; et, comme si un pareil vacarme ne suffisait pas encore, les fileuses, selon la coutume traditionnelle, chantaient en chœur, d'une voix nasillarde, le *Pater noster*, l'*Ave Maria* et le *Gloria Patri*, sur ce même ton de pieuse cantilène qui, le dimanche matin, se répandait par toute la *huerta*.

Tout cela ne les empêchait pas de rire en chantant, et aussi, tout bas, entre deux prières, de s'insulter et de se quereller pour se crêper ensuite le chignon quand elles sortaient : car ces filles brunes, asservies par le despotisme inflexible qui règne dans la famille rurale et obligées, par tradition héréditaire, à tenir toujours les yeux baissés devant les hommes, une fois ensemble et sans frein, étaient de vrais démons et se complaisaient à répéter tout ce qu'elles avaient entendu de plus grossier sur la route, dans la bouche des charretiers et des paysans.

Roseta était la plus silencieuse et la plus laborieuse. Pour travailler mieux, elle ne chantait pas ; jamais elle ne cherchait de disputes ; et elle avait tant de facilité pour apprendre qu'au bout de quelques semaines elle gagnait trois réaux par jour, presque le maximum du salaire, ce qui inspirait aux autres beaucoup de jalousie.

A l'heure du repas, ces échevelées sortaient de la fabrique par bandes, pour dévorer le contenu de leurs écuelles, réunies en groupes sur le trottoir ou sous les porches voisins, provoquant les hommes par d'impudentes œillades pour se faire dire quelque chose et pouvoir ensuite pousser les hauts cris, sous prétexte qu'on les avait scandalisées, ou répondre par des bordées d'insolences. Mais Roseta, elle, s'installait dans un coin de l'atelier, assise par terre avec deux ou trois bonnes filles de la rive droite, qui ne s'intéressaient pas du tout à l'histoire du père Barret et aux rancunes des autres ouvrières.

Dans les premiers temps de son apprentissage, Roseta ne voyait pas sans appréhension arriver la nuit et, avec la nuit, l'heure où elle devrait retourner chez elle. Par crainte des

compagnes qui suivaient le même chemin, elle s'attardait un peu dans la fabrique et les laissait sortir les premières, comme une trombe, avec de scandaleux éclats de rire, des envolements de jupes, toutes sortes d'inconvenances hardies, et aussi avec une odeur de santé, de verte jeunesse et de membres vigoureux. Puis, dans le froid crépuscule d'hiver, elle se mettait en marche, paresseusement, à travers les rues de la ville, faisait les emplettes dont sa mère l'avait chargée, s'arrêtait ébahie devant les étalages qui commençaient à s'illuminer et enfin elle se décidait à franchir le pont et s'engageait dans les ruelles sombres des faubourgs par où elle atteignait la route d'Alboraya.

Jusque-là, tout allait bien. Mais, ensuite, elle entrait dans la *huerta* obscure, aux bruits mystérieux, aux formes noires et alarmantes qui la frôlaient en la saluant d'un *bòna nit!* lugubre, et alors commençaient la frayeur et le claquement des dents.

Ce n'était pas qu'elle fût intimidée par le silence et par les ténèbres. En brave fille de la campagne, elle y était accoutumée. Si elle avait été sûre qu'elle ne rencontrerait personne sur son chemin, elle se fût estimée heureuse. Jamais, dans sa peur, elle ne songeait comme ses compagnes aux morts, aux sorcières et aux revenants ; c'étaient les vivants qui l'inquiétaient. Elle se rappelait avec une angoisse grandissante certaines histoires entendues à l'atelier, la terreur inspirée aux ouvrières par Pimentó et autres vilains personnages qui se réunissaient chez Copa : des infâmes qui pinçaient les filles partout, qui les bousculaient dans les ruisseaux ou qui les faisaient tomber derrière les meules de foin. Et Roseta qui, depuis son entrée à la fabrique, n'était plus naïve, laissait courir son imagination jusqu'aux extrêmes limites de l'horrible ; et déjà elle se voyait assassinée par un de ces monstres, le ventre ouvert et vidé, comme ces enfants dont les légendes de la *huerta* racontent que de mystérieux bourreaux enlèvent la graisse pour en confectionner des drogues miraculeuses à l'usage des riches.

Dans ces soirs d'hiver, ténébreux et souvent pluvieux, Roseta faisait en frissonnant plus de la moitié de la route. Mais ses transes les plus cruelles ne la tourmentaient qu'à la fin,

quand elle était déjà tout près du logis ; le plus formidable obstacle à franchir, c'était le cabaret de Copa. Ce cabaret lui semblait le repaire de la malebête. Sans doute, ce bout-là de chemin était le plus fréquenté et le mieux éclairé. Des bruits de voix, des éclats de rire, des bourdonnements de guitare et des couplets lancés à gorge déployée jaillissaient de cette porte qui, flamboyante comme la bouche d'un four, jetait sur le chemin noir un carré de rouge lumière où l'on voyait s'agiter des ombres grotesques. Et néanmoins, lorsque la pauvre fille arrivait à cet endroit, elle s'arrêtait, indécise, palpitante comme les héroïnes des contes devant l'antre de l'ogre, prête à s'élancer en pleins champs pour faire le tour par derrière la maison, prête à descendre dans le canal et à se glisser furtivement derrière la berge, prête à n'importe quoi, plutôt que de passer devant cette gueule qui vomissait le tapage de l'ivrognerie et de la brutalité.

Pourtant elle se décidait enfin ; elle faisait un effort de volonté, comme lorsqu'on va se précipiter d'une hauteur ; et, par le bord du canal, d'un pas léger, avec le prodigieux équilibre que donne l'épouvante, elle passait rapidement en face du cabaret.

C'était comme une vapeur, comme une ombre blanche qui ne laissait pas aux yeux troubles des clients de Copa le temps de se fixer sur elle. Et, le cabaret franchi, elle courait, courait, croyant toujours qu'il y avait quelqu'un à ses trousses et s'attendant à sentir sa jupe tirée avec violence par une poigne irrésistible. Elle ne se calmait qu'au moment où elle entendait l'aboi de son chien, ce laid animal que l'on appelait Lucero[1], probablement par antiphrase, et qui la recevait au milieu du chemin en cabriolant et en lui léchant les doigts.

Jamais, chez elle, on ne soupçonna les terreurs que Roseta éprouvait en route. Dès que la pauvre fille entrait à la maison, elle composait son visage et son attitude ; et, aux questions de sa mère soucieuse, elle répondait en faisant la brave et en affirmant qu'elle était revenue avec des voisines. Car elle ne voulait pas que son père eût à sortir la nuit pour l'accompagner : elle connaissait trop la haine des voisins ; et ce

1. « Astre. »

cabaret de Copa, avec sa gent querelleuse, lui inspirait trop de frayeur.

Et, le lendemain, elle retournait à la fabrique pour endurer de nouveau les mêmes angoisses nocturnes, encouragée seulement par l'espérance que bientôt arriverait le printemps avec ses après-midi plus longs, avec ses crépuscules plus clairs, qui lui permettraient de regagner sa maison avant la nuit close.

Un soir, Roseta fut un peu soulagée de sa peine. Comme elle était encore près de la ville, un homme parut sur la route et se mit à marcher du même pas qu'elle.

— *Bòna nit !*

Et tandis que la fileuse cheminait sur le haut talus qui bordait la route, l'homme cheminait dans le bas, entre les profondes ornières creusées par les roues des charrettes, trébuchant sur des briques cassées, sur des tessons de pots et même sur des morceaux de verre avec lesquels des mains soigneuses voulaient combler les trous anciens.

Roseta était tranquille : dès le moment où il l'avait saluée, elle l'avait reconnu. C'était Tonet, le petit-fils du père Tomba : ce bon garçon, qui était domestique chez le boucher d'Alboraya et dont se moquaient les fileuses quand elles le rencontraient sur la route, amusées de le voir rougir et détourner la tête au premier mot qu'elles lui adressaient.

Un garçon si timide ! Il n'avait pas d'autres parents que son grand-père ; il travaillait même les dimanches ; et, employé indifféremment à toutes les besognes, c'était lui qui allait à Valence ramasser le fumier pour les champs de son maître, lui qui l'aidait à tuer le bétail, lui qui piochait la terre et qui portait la viande aux fermes les plus riches. Tout cela, pour nourrir son grand-père et lui-même, et pour aller en loques avec les vieux habits de son maître. Il ne fumait pas ; il n'était entré que deux ou trois fois dans sa vie chez Copa ; et, les dimanches, s'il avait quelques heures de liberté, au lieu de rester comme les autres accroupi sur la place d'Alboraya pour voir comment les malins de l'endroit jouaient à la pelote, il se promenait dans la campagne, errait sans but parmi le réseau enchevêtré des sentiers ; et, s'il rencontrait un arbre chargé d'oiseaux, il restait là, bouche bée, à contempler les

battements d'ailes et à écouter les gazouillements de ces bohémiens de l'espace. Les gens retrouvaient en lui quelque chose de la mystérieuse extravagance de son grand-père, et tout le monde le considérait comme un simple d'esprit, très craintif et très docile.

Dans cette compagnie, Roseta reprit courage. Elle se sentait plus en sûreté auprès d'un homme, surtout si cet homme était Tonet, qui lui inspirait confiance. Elle lui adressa la parole pour lui demander d'où il venait; et le jeune homme, avec son habituelle timidité, répondit vaguement:

— *De ahí... De ahí*[1]...

Puis il se tut, comme si ces mots lui avaient coûté un immense effort.

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Près de la maison, ils se séparèrent.

— *Bòna nit y grasies*[2] *!* dit Roseta.

— *Bòna nit !*

Et Tonet disparut dans la direction du village.

C'était un incident sans importance, une agréable rencontre qui l'avait débarrassée de sa peur; pas autre chose. Et pourtant, ce soir-là, Roseta soupa et se coucha en pensant au petit-fils du vieux berger.

Elle se rappelait maintenant les fois où elle l'avait aperçu le matin sur la route; et il lui semblait même que Tonet avait soin de marcher du même pas qu'elle, tout en demeurant un peu à l'écart pour ne pas attirer l'attention des malignes fileuses. Il lui semblait même que, certains jours, lorsqu'elle avait brusquement tourné la tête, elle l'avait surpris les yeux fixés sur elle !... Et la jeune fille, comme si elle eût dévidé un cocon, rattrapait les fils détachés de ses souvenirs et tirait, tirait, faisant réapparaître dans sa mémoire tous les détails de son existence qui avaient rapport au jeune homme : — le premier jour qu'elle l'avait vu, et la sympathie pleine de compassion qu'il lui avait inspirée à cause des insolentes moqueries des fileuses, moqueries qu'il supportait timidement et la tête basse, comme si cette bande de harpies le glaçait de

1. « De là-bas... de là-bas. »

2. « Bonne nuit et merci ! »

crainte; et, ensuite, les fréquentes occasions où le hasard les avait rapprochés en chemin et les regards obstinés par lesquels ce garçon semblait vouloir lui dire quelque chose.

Le lendemain, lorsqu'elle se rendit à Valence, elle ne le vit pas; mais le soir, lorsqu'elle se mit en route pour revenir à la maison, elle n'avait pas peur, quoique la nuit fût sombre et pluvieuse : elle avait le pressentiment qu'elle verrait bientôt se présenter le compagnon qui lui donnait tant de courage. Et, par le fait, il déboucha sur le chemin presque au même endroit où elle l'avait trouvé la veille.

Pas plus expansif que d'habitude, il se contenta de lui dire :

— *Bòna nit!*

Puis il commença de marcher à côté d'elle.

Roseta fut plus loquace. « D'où venait-il? Quel singulier hasard, de se rencontrer ainsi deux jours de suite! »

Et lui, tremblant comme si chaque mot lui eût coûté un grand effort :

— *De ahí... De ahí...*, — répondit-il, aussi vaguement que l'autre fois.

La jeune fille, intimidée autant que le jeune homme, avait néanmoins envie de rire à le voir troublé de cette façon. Elle lui parla de ses craintes, des frayeurs qu'elle éprouvait en chemin, les soirs d'hiver. Et Tonet, flatté du service qu'il rendait à la fileuse, finit par desserrer les lèvres et par lui dire qu'il l'accompagnerait souvent, car il venait sans cesse dans cette partie de la plaine pour les affaires de son patron.

Ils se quittèrent avec le même laconisme que la veille. Mais, cette nuit-là, Roseta dormit mal et se retourna cent fois dans son lit, agitée, nerveuse, rêvant mille choses absurdes, se voyant sur un chemin noir, très noir, en compagnie d'un chien énorme qui lui léchait les mains et qui avait la même face que Tonet; et puis, un loup s'élançait pour la mordre, avec une gueule qui rappelait confusément l'odieux Pimentó; et le chien et le loup se battaient à coups de dents, et son père accourait avec une trique; et elle pleurait comme si on lui eût déchargé sur le dos la bastonnade que recevait le pauvre chien; et son imagination continuait à divaguer ainsi, mais, dans toutes les scènes violentes de son rêve, elle voyait toujours le petit-fils du père Tomba la regardant avec ces

yeux bleus, avec ce visage de fille que couvrait un duvet blond, premier indice de la virilité.

Elle se leva brisée, comme si elle sortait du délire. Ce jour-là était un dimanche, et on ne travaillait pas à la fabrique. Le soleil entrait par la croisée de son *estudi*, et déjà tous les habitants de la chaumière étaient debout.

Elle était encore toute émue par ce mauvais rêve. Elle sentait qu'elle n'était plus la même, que ses pensées n'étaient plus celles d'hier, comme si la nuit précédente eût été une muraille qui divisait son existence en deux parties.

Elle chantait, gaie comme un oiseau, tout en retirant du coffre ses vêtements et en les plaçant sur le lit tiède qui conservait la marque de son corps.

Les dimanches lui plaisaient beaucoup par la liberté qu'on y avait de se lever tard, par les heures de loisir qu'on s'y donnait et par le petit voyage qu'on faisait à Alboraya pour entendre la messe. Mais ce dimanche-là était meilleur que tous les autres, le soleil brillait davantage, les oiseaux chantaient mieux, par la fenêtre entrait une brise de paradis. Comment expliquer cela? Bref, cette matinée avait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Elle s'apprêta pour aller avec sa mère à la messe.

Elle se reprochait d'avoir été jusqu'alors une femme peu soigneuse de sa personne. A seize ans, il est bien temps de songer à se faire belle. Comme elle avait été sotte de ne pas écouter sa mère, toutes les fois que celle-ci l'appelait dégingandée!... Et, comme si c'eût été une belle robe neuve qu'elle aurait mise pour la première fois, elle passait par-dessus sa tête, avec autant de précaution qu'elle aurait fait pour de fines dentelles, sa jupe en percale des dimanches; et elle serrait son corset comme si elle n'eût pas encore été suffisamment comprimée par cette armature de hauts buscs, vraie camisole de force, qui écrasait avec cruauté sa gorge naissante: car, dans la *huerta*, c'est une impudeur pour les filles nubiles de ne pas dissimuler ces appas naturels si complètement que nul ne puisse penser à mal en marquant dans la vierge la maternité future.

Pour la première fois de sa vie, Roseta fut plus d'un quart d'heure devant le petit morceau de verre étamé et

encadré de sapin verni dont son père lui avait fait cadeau : un miroir où l'on ne pouvait se regarder le visage que par portions successives. — Non, elle n'était pas une merveille : cela, elle le savait bien ; mais pourtant, de plus laides qu'elle, il y en avait à la douzaine dans la *huerta*. Et, sans comprendre pourquoi, elle prenait plaisir à considérer ses yeux d'un vert limpide, et ses joues parsemées des jolies taches de rousseur que le soleil fait naître sur la peau qui se hâle, et sa chevelure d'un blond clair qui avait la molle finesse de la soie, et son petit nez aux ailes palpitantes, et sa bouche ombrée d'un duvet de fruit mûr et entr'ouverte sur des dents fortes et régulières, blanches comme du lait, si splendides qu'elles illuminaient tout le visage : des dents de pauvre.

Sa mère dut l'attendre. La brave femme pressait sa fille, allait et venait dans la chaumière et s'impatientait, comme aiguillonnée par le son de la cloche lointaine. « Elles manqueraient la messe ! » Et cependant, Roseta continuait à se coiffer sans hâte ; puis, le moment d'après, elle défaisait son œuvre dont elle n'était pas satisfaite ; et elle arrangeait sa mantille en la tirant avec de petits gestes agacés, parce qu'elle ne la trouvait jamais à son goût.

Sur la place d'Alboraya, en arrivant et en repartant, Roseta, sans presque détacher de terre ses regards, observa du coin de l'œil la porte de la boucherie. Les gens se bousculaient autour de l'étal. Tonet était là, aidant son maître, lui apportant les morceaux de mouton, chassant les nuages de mouches qui couvraient la viande. Comme il rougit en la voyant, le pauvre garçon ! Et même, lorsqu'elle passa pour la seconde fois, il resta tout ébaubi, un gigot d'agneau à la main, oubliant de le donner à son maître ventru qui l'attendait vainement et qui lui lança un gros juron et le menaça de son couperet.

L'après-midi fut triste. Assise à la porte de sa chaumière, Roseta crut le voir plusieurs fois qui rôdait par les sentes écartées et qui se cachait dans les cannaies pour l'admirer à son aise. Elle désirait que le lundi arrivât bien vite pour aller à la fabrique et faire en compagnie de Tonet l'horrible chemin du retour.

Le jour suivant, à la tombée de la nuit, le jeune homme

ne manqua point d'être là. Plus près encore de la ville que les autres soirs, il aborda la fileuse.

— *Bòna nit !*

Mais cette fois, après la salutation habituelle, il osa parler. Ce diable de garçon avait fait des progrès, pendant la journée du dimanche. Et, gauchement, avec des mines effarées et en grattant les jambes de son pantalon, il entreprit une explication où parfois deux minutes s'écoulaient entre un mot et l'autre.

« Il se réjouissait de la voir bien portante... » — Et Roseta sourit, avec un « *grasies* » murmuré faiblement.

« Est-ce qu'elle s'était bien amusée, la veille?... » — Et elle garda le silence.

« Quant à lui, il ne s'était pas amusé du tout, il s'était même fort ennuyé... L'habitude, sans doute... Car... il lui avait semblé que quelque chose lui manquait... Naturellement!... Il s'était pris d'affection pour cette route... Non, non, pas pour la route : ce qui lui faisait plaisir, c'était d'accompagner la jeune fille... » — Et, en cet endroit, il resta court, parut même se mordre nerveusement la langue pour se punir de sa hardiesse, se pincer aux aisselles parce qu'il avait été trop loin.

Puis ils marchèrent longtemps sans rien dire. La jeune fille n'avait pas répondu ; elle poursuivait son chemin avec cette allure légère qu'ont les fileuses de soie, le panier sur la hanche gauche et le bras droit coupant l'air dans un va-et-vient de pendule. Elle pensait à son rêve ; elle s'imaginait être en plein délire, voir des choses fantastiques ; et, à plusieurs reprises, elle tourna la tête, parce qu'elle croyait entrevoir dans l'obscurité ce chien qui lui léchait les mains et qui avait la face de Tonet : un souvenir dont elle riait encore. Mais non, ce qu'elle avait à côté d'elle, c'était un bon garçon capable de la défendre ; un peu timide et embarrassé, pour cela oui, et qui marchait la tête basse, comme si les paroles qu'il avait dites lui étaient tombées dans la poitrine et lui déchiraient le cœur.

Roseta le troubla davantage. « Voyons un peu : pourquoi faisait-il cela? Pourquoi venait-il l'accompagner sur la route?... Qu'est-ce que dirait le monde?... Si son père l'apprenait, quel ennui!... »

— *Per qué? per qué*[1]? — répétait la jeune fille.

Et le garçon, de plus en plus navré, de plus en plus interdit, paraissait être un coupable que l'on accuse et qui n'essaie pas même de se défendre. Il ne répondait rien. Il marchait toujours du même pas que la jeune fille, mais séparé d'elle, et trébuchait sur le bord de la route. Roseta crut qu'il allait fondre en larmes.

Toutefois, quand la maison fut proche et que le moment arriva de se quitter, Tonet eut soudain une audace de timide : il se mit à parler avec autant d'énergie qu'il en mettait tout à l'heure à se taire; et, comme s'il n'y avait pas eu bien des minutes que la question avait été posée, il répondit :

— *Per qué?... Perque te vullch*[2].

En parlant, il s'était rapproché d'elle jusqu'à lui souffler son haleine à la face, avec des yeux qui brillaient comme si toute la vérité en eût jailli. Et aussitôt, pris une seconde fois de repentir, effaré, épouvanté de ses propres paroles, il s'enfuit.

Donc, il l'aimait!... Depuis deux jours elle s'attendait à cet aveu; et pourtant, cela lui faisait l'effet d'une révélation inattendue. Elle aussi l'aimait; et, durant la nuit entière, jusque dans son sommeil, elle ne cessa d'entendre ces mots que mille voix lui répétaient à l'oreille : « *Perque te vullch.* »

Tonet ne put attendre jusqu'à la nuit suivante. Le lendemain matin, Roseta, de la route, l'aperçut qui, presque caché derrière le tronc d'un mûrier, l'observait avec inquiétude, comme un enfant qui craint la réprimande et qui se repent de sa faute, prêt à déguerpir dès le premier signe de mécontentement. Mais la fileuse rougit, sourit et ce fut tout. Ce qu'il y avait à dire était dit. Ils ne se répétèrent pas qu'ils s'aimaient, car c'était chose entendue. Ils étaient fiancés ; et Tonet ne manqua plus une seule fois de la reconduire.

Le boucher ventru d'Alboraya hurlait de colère à cause du brusque changement de son domestique, naguère si laborieux, et toujours prêt maintenant à inventer des prétextes pour s'attarder des heures dans la *huerta*, de préférence à la tom-

1. « Pourquoi? pourquoi? »

2. « Pourquoi?... Parce que je t'aime. »

bée de la nuit. Mais, avec l'égoïsme du bonheur, Tonet ne se souciait pas plus des jurons et des menaces de son patron que la fileuse ne se préoccupait du courroux de son père, devant qui elle éprouvait plus de crainte que de déférence.

Roseta avait toujours dans son *estudi* quelque nid qu'elle prétendait avoir trouvé en chemin. Ce garçon ne savait pas se présenter les mains vides, et il explorait toutes les cannaies et tous les arbres de la plaine pour offrir à sa fiancée des boules de fétus et de brindilles dans le creux desquelles une nichée de petits fripons, à la peau rosée couverte de fin duvet et au derrière nu, piaillaient désespérément et ouvraient un bec énorme, jamais rassasié de pâtée. Elle gardait le cadeau dans sa chambre, comme si cela eût été la personne même de son promis ; et elle pleurait quand ses frères, cette marmaille qui avait pour nid la maisonnette, à force d'admirer les oisillons, finissaient par leur tordre le cou.

D'autres fois, Tonet arrivait avec une bosse au ventre, la ceinture pleine de lupins et d'arachides qu'il avait achetés chez Copa ; et, tout en continuant de se promener avec lenteur, ils mangeaient, mangeaient, les yeux dans les yeux, se souriant d'un air niais sans savoir pourquoi, s'asseyant de temps à autre sur un tertre sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient.

Elle était la plus sage, et elle lui adressait des remontrances : « Toujours dépenser de l'argent! C'étaient deux réaux, ou guère moins, qu'en une seule semaine il avait laissés au cabaret, avec ses politesses. » Et lui, il se montrait généreux : « A quoi lui servirait son argent, si ce n'était pour elle? Quand ils se marieraient, ce qui devait bien se faire un jour ou l'autre, il deviendrait économe. » Le mariage aurait lieu dans dix, douze ans peut-être; ce n'était pas pressé : toutes les fiançailles de la *huerta* se prolongent de cette manière.

La question du mariage ramenait Roseta à la réalité. « Le jour où son père apprendrait tout, ah! Vierge sainte! il lui casserait les reins à coups de bâton. » Et elle parlait de la future bastonnade avec sérénité, en fille forte accoutumée à cette rigoureuse, imposante et fière autorité paternelle qui se manifeste par des gifles et des bourrades.

Leurs relations étaient innocentes. Jamais n'y apparut le poignant désir, la révolte sensuelle. Ils marchaient sur le chemin presque désert, dans la pénombre de la nuit tombante; et la solitude même semblait écarter de leur esprit toute pensée impure. Une fois, Tonet ayant involontairement effleuré la taille de Roseta, il rougit comme si c'eût été lui la jeune fille. Ils étaient tous les deux bien loin de se douter qu'avec ces rencontres quotidiennes on pût aboutir à autre chose qu'à se parler et à se regarder. C'était le premier amour, l'expansion de la jeunesse à peine éclose, qui se contente avec des regards échangés, avec des entretiens naïfs et des rires, sans ombre de concupiscence.

La fileuse qui, dans ses soirs de frayeur, avait tant souhaité la venue du printemps, vit avec inquiétude arriver les longs et lumineux crépuscules. Il était grand jour encore, maintenant, lorsque son fiancé la rejoignait; et toujours ils avaient la malchance de se croiser avec quelque ouvrière de la fabrique ou quelque voisine qui, les voyant ensemble, devinait tout et souriait malicieusement. A l'atelier, les ennemies de Roseta commençaient à la tourmenter, à lui demander ironiquement quand se ferait le mariage; et elles l'avaient surnommée *la pastora*[1], parce qu'elle avait pour amoureux le petit-fils du vieux pâtre. La pauvre fille tremblait d'inquiétude : un jour ou l'autre, la nouvelle ne pouvait manquer de parvenir aux oreilles de Batiste; et alors, quelle volée de bois vert!

Ce fut à cette époque-là que Batiste, le jour de sa condamnation au Tribunal des Eaux, la surprit en compagnie de Tonet. Mais l'affaire n'eut pas de suite: l'heureux incident de l'arrosage sauva la jeune fille. Son père, tout joyeux d'avoir préservé sa récolte, se contenta de la regarder à plusieurs reprises en fronçant les sourcils; et, d'une voix lente, l'index levé sur un ton impératif, il l'avertit que désormais elle eût à revenir seule de la fabrique; sans quoi, elle aurait affaire à lui.

Et pendant toute une semaine elle revint seule. Tonet avait respect pour monsieur Batiste; et il se contenta de s'embusquer

1. « La bergère. »

au bord de la route pour voir passer la fileuse, ou bien de la suivre à une grande distance en arrière. D'ailleurs, maintenant que les jours allongeaient, il y avait trop de monde sur la route.

Mais la séparation des deux amoureux ne pouvait pas durer longtemps; et, un dimanche, dans l'après-midi, Roseta qui n'avait rien à faire, lasse de se promener devant la porte de la maison et croyant reconnaître Tonet en tous ceux qui passaient sur les sentiers lointains, saisit une cruche verte et dit à sa mère qu'elle allait puiser de l'eau à la fontaine de la Reine.

Sa mère le lui permit : il fallait bien accorder quelque distraction à cette pauvre fille qui n'avait pas de compagnes ; et puis, la jeunesse doit avoir son temps.

La fontaine de la Reine était l'orgueil de toute cette région de la *huerta*, condamnée à boire de l'eau des puits et le liquide rougeâtre et fangeux qui coulait dans les canaux. Elle se trouvait en face d'une ferme abandonnée; et au dire des plus savants du pays, c'était une œuvre ancienne et de grande valeur : une œuvre des Mores, selon Pimentó; un monument de l'époque où les apôtres allaient baptisant des gredins par le monde, selon le père Tomba, qui l'affirmait avec une majesté d'oracle.

Les après-midi, sur le chemin bordé de peupliers à l'inquiet feuillage d'argent, on voyait passer des groupes de jeunes filles qui, avec leur cruche immobile et droite sur la tête, rappelaient par le rythme de l'allure et par l'élégance de la taille les canéphores athéniennes. Ce défilé donnait à la *huerta* de Valence un caractère biblique; il évoquait le souvenir de la poésie arabe qui chante la femme près de la fontaine, sa cruche sur la tête, et qui réunit dans un même cadre les deux passions les plus véhémentes de l'Oriental, celle de la beauté et celle de l'eau.

La fontaine consistait en un bassin carré, aux murs de pierre rouge, où l'eau était en contre-bas du sol. On descendait au fond par six marches, toujours glissantes et verdies par l'humidité. Sur la face du rectangle de pierre opposée à l'escalier, se détachait un bas-relief avec des figures frustes,

qu'il était impossible de reconnaître sous la couche de badigeon. Ce devait être la Vierge entourée d'anges : une sculpture grossière et naïve du moyen âge, sans doute un *ex-voto* du temps de la conquête ; mais, tandis qu'une génération piquait la pierre pour mieux marquer les figures effacées par les ans, tandis qu'une autre la blanchissait avec un zèle de propreté barbare, on avait réduit la dalle à un tel état qu'on n'y distinguait plus qu'un buste informe de femme, *la Reine*, à qui la fontaine devait son nom : une reine des Mores, comme il est inévitable que toutes le soient dans les contes rustiques.

La gaieté bruyante et la confusion ne manquaient pas autour de la fontaine, les dimanches, dans l'après-midi. Plus de trente filles s'y rassemblaient, toutes désireuses d'être les premières à remplir leurs cruches, mais peu pressées de s'en aller. Elles se bousculaient sur l'escalier étroit, les jupes ramassées entre les cuisses, pour se pencher et plonger la cruche dans ce petit bassin que faisaient trembler les bouillons de l'eau montant sans cesse du lit de sable où croissaient des touffes de plantes gélatineuses, vertes chevelures qui ondulaient dans leur prison de liquide cristal et palpitaient sous la poussée du courant. Des « tisserands »[1] infatigables rayaient de leurs pattes fines la surface claire.

Celles qui avaient déjà rempli leurs cruches s'asseyaient sur le bord du bassin, les jambes pendantes au-dessus de l'eau ; et, chaque fois qu'un garçon descendait pour boire et levait les yeux en l'air, elles les retiraient avec des cris scandalisés. C'était comme un rassemblement de moineaux mutinés. Elles parlaient toutes ensemble ; les unes s'insultaient, les autres dénigraient les absents et dénonçaient les scandales de la *huerta* : et cette jeunesse, momentanément affranchie de la sévérité paternelle, quittait l'attitude hypocrite qu'elle affectait au logis et laissait voir l'esprit agressif qui est particulier aux âmes incultes privées d'expansion. Ces anges qui chantaient si doucement les litanies et les cantiques dans l'église d'Alboraya, le jour où l'on y célébrait la fête de la Vierge, s'excitaient lorsqu'elles étaient seules, parsemaient leur con-

1. Hydromètres, insectes toujours en mouvement sur les eaux.

versation de jurons de charretiers, et parlaient de certaines choses avec un aplomb de sages-femmes.

Ce fut là que la jeune fille apparut tout à coup avec sa cruche, sans avoir rencontré son fiancé en chemin, quoiqu'elle eût marché avec lenteur et retourné maintes fois la tête, espérant toujours qu'elle allait le voir sortir d'un sentier.

A l'aspect de Roseta, la bruyante assemblée se tut : sa présence avait causé une stupeur : un peu comme si un More était soudainement entré dans l'église d'Alboraya, au milieu de la grand'messe. « Que venait faire ici cette meurt-de-faim ? »

Roseta en salua deux ou trois, qui étaient de sa fabrique ; et elles lui répondirent à peine, en pinçant les lèvres, avec un accent dédaigneux. Les autres, revenues de leur saisissement, recommencèrent à parler comme si de rien n'était : elles ne voulaient pas même accorder à l'intruse l'honneur du silence.

Roseta descendit à la fontaine ; et, après avoir rempli sa cruche, au moment où elle se relevait et où sa tête dépassait le niveau du mur, elle parcourut d'un regard anxieux toute la plaine.

— *Mira, mira, que no vindrá*[1].

Celle qui avait parlé, c'était une nièce de Pimentó : une brunette toute en nerfs, au nez retroussé et insolent, orgueilleuse d'être fille unique et d'être fille d'un père qui ne payait le fermage à personne : car les quatre champs qu'il travaillait lui appartenaient en propre.

« Oui, elle pouvait regarder tant qu'elle voudrait : il ne viendrait pas. Est-ce qu'on ne savait pas qui elle attendait ? C'était son fiancé, donc, le neveu du père Tomba ! En voilà, une manigance ! »

Et ces trente bouches cruelles riaient, riaient comme si elles avaient mordu : non pas que la chose en elle-même parût très plaisante, mais seulement pour faire de la peine à la fille de l'odieux Batiste.

— *La pastora ! La divina pastora*[2] *!...*

1. « Regarde, regarde, il ne viendra pas. »

2. « La bergère ! La divine bergère !... »

Roseta haussa les épaules avec indifférence : elle s'attendait bien à être reçue ainsi ; et, d'ailleurs, les taquineries de la fabrique avaient émoussé sa susceptibilité. Elle posa donc sa cruche sur sa tête et remonta les marches ; mais, à la dernière, la petite voix flûtée de la nièce de Pimentó l'arrêta net. Comme cette vipère mordait !

« Non, elle ne se marierait pas avec le petit-fils du père Tomba. C'était un niais, un meurt-de-faim ; mais c'était un honnête garçon, incapable de s'apparenter avec une famille de voleurs. »

Roseta faillit lâcher sa cruche. Elle rougit comme si ces paroles, déchirant son cœur, lui en faisaient couler tout le sang sur le visage ; et ensuite, elle devint blanche, aussi pâle qu'une morte.

— *Qui es lladre*? *Qui*[1]? — demanda-t-elle d'une voix frémissante, qui fit rire toutes les filles de la fontaine.

« Qui? Mais son père, donc ! Pimentó le savait bien ; et, chez Copa, on ne parlait pas d'autre chose. Croyaient-ils que cela pouvait se cacher? Ils s'étaient enfuis de leur village parce qu'on les y connaissait trop ; voilà pourquoi ils étaient venus ici usurper ce qui n'était pas à eux. On avait même appris que le seigneur Batiste avait été au bagne pour de vilaines choses... »

Et la petite vipère continuait à déblatérer sur ce ton, lâchant tout ce qu'elle avait entendu chez elle et dans la plaine, les mensonges forgés par la crapule qui fréquentait chez Copa, tout un tissu de calomnies inventées par Pimentó qui se sentait de jour en jour moins disposé à attaquer Batiste en face, mais qui cherchait à le harceler, à le fatiguer et à le blesser par le moyen de l'insulte.

Brusquement, l'intrépidité du père s'exalta chez la fille frémissante, qui balbutiait de rage et dont les yeux s'injectaient de sang. Elle lâcha sa cruche qui se brisa en mille morceaux, éclaboussant les personnes les plus voisines. Celles-ci protestèrent en l'appelant « grande bête ». Mais elle ne songeait guère à s'occuper de si peu de chose.

— *Mon pare !* — s'écria-t-elle en s'avançant vers l'inso-

1. Qui est voleur ? Qui ?

lente. — *Mon pare, lladre? Tornau á repetir, y te trenque els morros*[1].

Mais la brunette n'eut pas besoin de répéter : car, avant même d'avoir pu ouvrir la bouche, elle recevait un coup de poing en plein visage, et les doigts de Roseta s'agrippaient à son chignon. Instinctivement, poussée par la douleur, elle s'accrocha, elle aussi, aux blonds cheveux de la fileuse ; et, pendant quelques instants, on les vit toutes deux se débattre, courbées, jetant des cris de souffrance et de rage, les fronts presque au ras du sol, entraînées tour à tour par les rudes secousses que l'une donnait aux cheveux de l'autre. Les épingles tombaient, les tresses se défaisaient ; les opulentes chevelures ressemblaient à des étendards de guerre, non pas flottants et victorieux, mais tordus et lacérés par les mains de l'ennemi.

Enfin Roseta, plus forte ou plus furieuse, réussit à se dégager ; et elle allait terrasser son adversaire, peut-être même lui administrer une intime correction, — car, de sa main libre, elle essayait de défaire un de ses souliers, — lorsqu'on vit se produire une scène inouïe, brutale, révoltante.

Sans s'être concertées, sans avoir échangé un mot, comme si les haines de leurs familles, comme si les paroles et les malédictions qu'elles avaient entendues chez elles eussent tout à coup fait explosion dans leurs âmes, elles se ruèrent toutes en même temps sur la fille de Batiste :

— *Lladrona ! lladrona*[2] *!*

Et, si vite qu'à peine put-on le voir, la jeune fille disparut sous les bras furieux. Son visage se couvrit d'égratignures ; accablée sous les horions, elle ne put pas même s'abattre à terre, car ses ennemies la pressaient de toutes parts ; et, finalement, bousculée de côté et d'autre, elle alla rouler la tête en bas sur les marches glissantes et heurta du front un angle de l'escalier.

Du sang !... Ce fut comme un caillou lancé contre un arbre chargé d'oiseaux. Elles s'enfuirent toutes en courant, leur

1. « Mon père ! Mon père, un voleur ? Essaie un peu de le répéter, et je te fermerai le museau. »

2. « Voleuse ! voleuse ! »

cruche sur la tête, s'éparpillèrent dans des directions opposées. Une minute après, on ne voyait plus aux alentours de la fontaine que la pauvre Roseta, les cheveux épars, les jupes en lambeaux, qui s'acheminait en pleurant vers sa maison.

Comme sa mère cria quand elle la vit rentrer! Comme elle protesta, lorsqu'elle fut instruite de ce qui s'était passé! « Ces gens étaient pires que des païens! Seigneur! Seigneur! était-il possible qu'un tel crime se commît sur une terre chrétienne!... La vie n'était plus possible. Il ne leur suffisait plus de s'en prendre à son pauvre Batiste, et de le persécuter, et de le calomnier devant le tribunal, et de lui faire infliger d'injustes amendes. A présent, c'étaient les filles qui se mettaient à martyriser sa pauvre Roseta, comme si la malheureuse était coupable de quelque chose. Et pourquoi? Parce que la famille voulait vivre en travaillant, sans faire de mal à personne, selon le commandement de Dieu. »

Batiste, à la vue de sa fille, devint pâle. Il fit quelques pas vers le chemin, les yeux fixés sur la cabane de Pimentó dont le toit se détachait derrière les cannaies. Mais il s'arrêta et finit par gronder doucement la pauvrette. « Cela lui apprendrait à ne pas se promener dans la plaine. Ils devaient éviter tout contact avec les autres, vivre ensemble et bien unis dans leur maison, et ne jamais s'écarter de ces terres qui étaient toute leur existence. Là, on se garderait bien de venir les chercher. »

V. BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. Hérelle.)

(A suivre.)

L'ABBÉ BARBOTIN

Je possède, en original, les lettres autographes qu'Emmanuel Barbotin, curé de Prouvy, près Valenciennes, député aux États Généraux par le clergé des bailliages du Hainaut réunis au Quesnoy, adressa, du 13 avril 1789 au 27 janvier 1790, au très révérend père Engelbert Baratte, capucin, qui desservait en son absence la cure de Prouvy[1]. Il me semble que ces lettres méritent d'être mises, en leurs parties essentielles, sous les yeux du public.

***

C'est là, en effet, — chose rare, — un témoignage à la fois authentique et vraiment contemporain, émis par un témoin bien placé pour voir, et émis au moment même où se passaient les événements qu'il relate. Ces lettres ne sont pas tout à fait confidentielles : l'abbé Barbotin invite parfois son correspondant à les communiquer aux voisins et amis. Cependant, ce ne sont point de ces épîtres destinées au grand public, comme celles que certains députés écrivaient alors à la municipalité du lieu de leur résidence ordinaire, et qu'on imprimait

1. Ces lettres sont inédites. Il en a été seulement publié quelques extraits par M. Anatole de Gallier (qui les possédait avant moi) dans l'opuscule intitulé : *Les hommes de la Constituante ; l'abbé Grégoire et le schisme constitutionnel*, Paris, imprimerie F. Levé, 1883, in-8° de 87 pages.

parfois, surtout avant le développement de la presse périodique. Le groupe auquel s'adresse l'abbé est assez restreint, c'est un groupe d'intimes, avec qui il est à l'aise pour s'exprimer en liberté, et cette liberté serait sans limite, s'il n'avait peur du cabinet noir.

A-t-il tort d'en avoir peur? Le 27 juin 1789, il avait envoyé sa lettre au capucin sous le couvert de M. de Noyant, chevalier de Saint-Louis, en son château du Hamel, à Haulchin, c'est-à-dire qu'il avait écrit deux lettres, l'une au capucin, l'autre au chevalier, celle-là incluse dans celle-ci. Or l'incluse porte comme l'autre le timbre de Versailles. Donc l'agent de la poste avait ouvert le pli et, par inadvertance, timbré les deux lettres, tandis que, si cette correspondance avait été respectée, il n'y aurait eu qu'une lettre timbrée, celle qui servait d'enveloppe.

Mais la crainte de la poste, la crainte de se trouver compromis en cas de changement politique n'inspire à l'abbé Barbotin que des réticences ou des précautions de forme qui n'empêchent jamais de voir ses impressions, sa pensée, et, s'il a quelque chose de trop fort à dire, il se rassure lui-même en ne signant pas. C'est un témoin aussi franc que sincère, qui ne pose pas pour la postérité, qui s'exprime avec brièveté et clarté, en style simple et solide. Ne jouant et ne voulant jouer aucun rôle marqué sur la scène politique, il garde assez de sang-froid pour observer, et en même temps exprime et peint lui-même, avec ingénuité, sa propre personnalité, qui, étant celle d'un homme de caste, d'un membre du bas clergé, caractérise jusqu'à un certain point tout un groupe historique.

Qui était cet abbé Barbotin? A la Constituante, ce fut un obscur parmi les obscurs. Son nom ne figure même pas dans les tables de la réimpression du *Moniteur* et n'est l'objet que d'insignifiantes mentions dans les tables du Procès-verbal. Nous ne savons guère, de l'homme politique, que ce qu'il en dit lui-même dans sa correspondance. De l'homme privé et du curé avant 1789, nous savons moins encore. Les auteurs du *Dictionnaire des Parlementaires* ont sans doute trouvé son acte de baptême : car ils le disent né à Wavrechain-sous-Faulx (Nord), le 25 mars 1741. Il avait débuté à Wasnes-au-Bac, près de Bouchain. Sa cure de Prouvy, petite com-

mune rurale du Hainaut, n'était pas très importante. Ce n'était pas un gros bénéfice. Mais il en était le titulaire : curé décimateur, comme on disait parfois, et non curé à portion congrue, l'abbé Barbotin ne fut pas un de ces desservants ou vicaires qui, maigrement payés, souffraient de la faim sous le poids de tout le fardeau, tandis que le bénéficier, clerc ou laïque, jouissait de loin, et dans le loisir, des revenus du bénéfice. On voit par ses lettres qu'il dirigeait toute une petite exploitation agricole, qu'il avait des domestiques, des chevaux, des vaches, une maison assez vaste, beaucoup de vin dans son cellier, un beau jardin, et que, quand il réglait les notes de son marchand de vin, c'était par quatre cents livres. Il était fort à l'aise, et n'avait rien à gagner à une révolution.

Brave homme, exigeant la dîme avec régularité, mais sans dureté, diligent à payer son dû, indulgent à ses débiteurs pauvres, point fanatique, exerçant son ministère avec tact, considéré de tout le monde, il est dans le bas clergé une sorte de bourgeois cossu, qu'on respecte et qu'on estime. Il a du bon sens, il aime la table, il dit du mal des évêques gentilshommes. Ce n'est point un apôtre des idées démocratiques comme l'abbé Grégoire ou l'abbé Jallet, encore moins un socialiste comme l'abbé Fauchet. Il n'avait pas souffert. Mais la philosophie du siècle était sinon dans son cœur, du moins dans son esprit, et il avait emprunté à son voisin, le curé de Thiant, un exemplaire des œuvres de Mably. Il était trop raisonnable pour ne pas sentir que l'État avait besoin d'être réformé, et c'est la raison qui fit de lui, pour quelque temps, un révolutionnaire.

***

Il aurait voulu rester révolutionnaire en chambre, ne pas quitter sa cure, ne pas renoncer aux gros dîners à la mode flamande entre curés de la région, ne pas se priver des soins de sa fidèle Catherine, qui, depuis quatre ans déjà, le servait si bien. Mais sa réputation d'homme indépendant et sensé s'était répandue dans le clergé du bailliage du Quesnoy, et, le 13 avril 1789, il écrivit au capucin Baratte : « Ce que je craignais est arrivé. A la pluralité de 161 voix sur 226, le curé

de Preux-au-Bois (abbé Renaut) et moi avons été nommés députés du bailliage du Quesnoy. Ainsi songez à être curé de Prouvy pour quelques mois. » C'est sans enthousiasme qu'il se faisait ainsi suppléer par ce capucin, qu'il savait égoïste, paresseux et grand amateur du vin de Bourgogne qui garnissait le cellier de la cure. Mais Baratte est un habitué de la maison ; il n'y a que lui qui soit au courant des affaires domestiques de Barbotin ; c'est par lui que Barbotin, en homme pratique, donne aussitôt ses ordres : « Catherine apprêtera à souper pour mardi, une salade, s'il s'en trouve, un petit rôti et quelque autre misère. S'il n'y a point à dîner pour mercredi, on prendra ce qui sera nécessaire à Valenciennes en passant. Il faudra que Catherine prépare tout ce qui faut pour faire une petite lessive de chemises et de mes meilleurs mouchoirs : car il faudra partir sans délai : c'est demain notre dernière assemblée. » Et, fier tout de même de son élection, il signe : *Em. Barbotin, curé de Prouvy, député aux États généraux.*

Il partit en retard, fit route pour Versailles avec ses collègues de la députation du bailliage du Quesnoy, et, « après bien de la chaleur, poussière, fatigue, etc., mais tous en bonne santé », ils arrivèrent le vendredi 8 mai 1789, à trois heures de l'après-midi. La lettre à Baratte du 10 mai, la première que Barbotin lui écrivit de Versailles, n'excuse ni n'explique ce retard, qui ne permit pas à ces députés d'assister à l'ouverture des États Généraux. Arrivés, ni l'abbé Renaut ni lui ne se hâtent de se rendre dans la chambre du clergé. Sous prétexte qu'ils n'ont pas encore d'habit de cérémonie, ils n'y paraissent que le 11 mai. Les soucis de son installation occupent davantage l'abbé Barbotin : « Notre premier soin, écrit-il, fut de dîner, et ensuite de chercher des logements, que nous ne trouvâmes pas ce jour-là (le 8). Après bien des courses, nous sommes enfin logés, très petitement à la vérité, mais proprement, commodément, en bon air et près du château[1]. Il nous en coûte pour cet objet chacun 60 livres par mois. Nous ne sommes pas encore arrangés pour la nourriture, mais il paraît que nous la paierons très cher, puisque le premier repas et la première nuit nous ont coûté un louis pour quatre.

1. En effet, Barbotin se logea alors rue du Vieux-Versailles, n° 28. Voir A. Brette, *Convocation*, t. II, pp. 50 et 286.

Le soir, nous vivons à la parisienne. Un morceau de pain, qui est très bon ici, et quelques verres de bière assez médiocre font tout notre souper. De déjeuner, on n'en parle pas. Nous n'avons pas le moyen de tant manger. Il faudra rétrécir nos boyaux et accoutumer le gosier à l'eau de la Seine, qui ne paraît pas m'incommoder jusqu'à présent. Mon plus mauvais vin vaut infiniment mieux que celui que je suis obligé de boire. Si l'on s'en plaint, vous pouvez consoler ceux à qui on en présentera, en leur disant que le maître de la maison n'est pas aussi bien servi. »

Il lui faut plusieurs jours pour se mettre à l'unisson des autres députés, qui tout de suite, dès leur arrivée à Versailles, se sentent enfiévrés de patriotisme. Cette fièvre ne le gagne que peu à peu, mais le voilà enfin, dans sa lettre du 23 mai 1789, à la hauteur. Il écrit à Baratte, avec son naïf bon sens, que les États Généraux « sont bien plus intéressants qu'on ne s'imagine », et il ne « voit pas de mal » à ce que ledit Baratte chante une messe solennelle, à une heure commode pour le peuple, en vue de l'heureux succès de ces États. C'est que, dans la querelle sur la vérification des pouvoirs, il a pris parti, en chambre du clergé, pour ceux qui veulent les vérifier en commun. Le voilà curé « patriote ». Il prévoit l'échec des conférences qui vont s'engager, par commissaires conciliateurs, entre les trois ordres. En ce cas, « nous sommes environ cent vingt très décidés à nous transporter à la salle commune avec quelques évêques qu'on dit être au nombre de sept à huit; une quarantaine et plus de membres de la noblesse sont du même avis, et nous tiendrons là les États Généraux, tandis que le haut clergé, qui se déshonore et perd toute l'estime de la nation par son opiniâtreté, et la noblesse courtisane demeureront dans leur chambre, si l'opinion publique ne les force pas de désemparer et de venir nous rejoindre. » Il faut que le clergé sacrifie tous ses privilèges. « Les évêques intriguent, séduisent, cabalent, calomnient et le bas clergé et le tiers état, mais il faudra qu'ils y passent. Croirait-on que c'est le bas clergé, le clergé pauvre, qui est obligé de contraindre des évêques, chargés de bénéfices et revenus de toute espèce, de faire l'abandon d'une partie pour le soulagement du peuple? »

Bientôt ces intrigues des évêques l'indignent, ainsi que leur insolence quand il les voit insulter les trois ou quatre d'entre eux qui, comme l'évêque de Chartres et l'archevêque de Bordeaux, font cause commune avec le bas clergé. « J'avais encore en arrivant ici (écrit-il le 30 mai 1789) quelque volonté de croire que les évêques étaient des pasteurs, mais tout ce je vois me force de penser que ce ne sont que des mercenaires, des politiques presque machiavélistes, qui ne servent que leurs intérêts et sont en état de tondre ou peut-être manger la brebis au lieu de la nourrir. » Il paraît que, dans la chambre du clergé, les curés ne se gênaient pas pour dire à ces évêques leurs vérités : « On leur fait tous les jours des sermons à l'assemblée sur la pluralité des bénéfices, la non-résidence, le soin des pauvres, le luxe, l'ambition, l'envie de dominer, le ton de supériorité qu'ils affectent dans toute circonstance, et cependant ils ne se convertissent pas. Nous continuerons, pour voir si enfin nous en ferons quelque chose. » Il est évident que le haut clergé et la noblesse s'entendent : « Si le roi ne parle pas en maître, nous n'aurons point d'États Généraux. » Les évêques seraient impuissants, si tous les curés étaient restés fermes et unis. Mais plusieurs curés se sont mis du « parti épiscopal », séduits « par promesses, par menaces, par l'amour de la monarchie et de la religion, qu'on leur fait voir comme abandonnées aux caprices du tiers ». « Deux de notre pays, celui de Saint-Pierre de Douai (Breuvart) et celui de Tourcoing (Dupont) ne paraissent pas avoir abandonné la bonne cause, c'est-à-dire la nôtre et celle du peuple. » Quant au curé de Prouvy, jamais il ne s'est senti si patriote qu'en écrivant cette lettre du 30 mai 1789. Le voilà qui fait presque fi des habitudes de son estomac : « Je me porte fort bien, dit-il allègrement, et me mets au fait de la vie de Versailles. Je dîne aussi bien à cinq heures et demie qu'à midi. » C'est sa période d'héroïsme.

Mais il ne se maintient guère à ce ton d'exaltation. Apprenant que les curés du Hainaut ont eu occasion de se réunir et de se réjouir : « Combien en pareilles circonstances (écrit-il le 4 juin) je perds de dîners par la malheureuse aventure qui m'a conduit à Versailles ! » Il entend que Baratte, ce paresseux, le tienne au courant de ce qui se passe à Prouvy,

lui écrive toutes les semaines : « Si vous saviez combien je suis curieux, vous trouveriez toujours de quoi écrire. » Il s'inquiète aussi, mais en passant et sans insister, de la première communion, pour laquelle il désire que le capucin ne s'éloigne pas trop de sa pratique ordinaire. « J'étais en usage, quand j'étais curé, de les exhorter à s'enrôler dans la confrérie. Vous pourriez les y engager. Je vous prie de tenir une note de tous ceux que vous admettrez, et même de m'écrire leurs noms. » Il ne revient point là-dessus : ce qui l'intéresse, ce sont les affaires de l'État et ses affaires domestiques, celles-là moins que celles-ci, à moins d'événements graves et d'émotions aiguës.

En ce cas, les inquiétudes civiques l'emportent sur le souci de son blé, de son vin, de ses cochons. Ainsi, lors de l'échec des conférences de conciliation, il écrit, le 11 juin 1789 : « Tout ce que j'ai de mieux à vous dire, c'est que je me porte bien; mais les États Généraux vont si mal que je crois qu'ils sont bientôt à leur fin, sans avoir rien fait. Les conférences sont finies et n'ont rien produit. On doit demain nous inviter, de la part du tiers état, de nous rendre à la salle générale pour la vérification de nos pouvoirs, ce qui nous met dans un terrible embarras, parce que, les prélats et tous leurs adhérents étant en grand nombre, nous n'aurons point peut-être la pluralité pour y aller. En cas de minorité, je crois que nous ne pouvons pas quitter notre chambre sans nous exposer à une division qui deviendrait funeste et pourrait occasionner la dissolution des États (on voit qu'il se montre moins décidé que dans sa lettre du 23 mai). Les inconvénients de l'un ou l'autre parti sont si grands que je crois qu'il faudrait des lumières spéciales d'en haut pour se déterminer. Peut-être vous reverrai-je bientôt; mais, quoique je ne me plaise guère ici et que je regarde comme heureux ceux qui plantent des choux dans leur jardin, je suis dans une espèce de désespoir, quand je pense qu'il faudra peut-être retourner dans peu sans avoir procuré le moindre bien ni au clergé ni au peuple, à cause des intrigues des nobles et prélats. »

Mais les curés tinrent bon, et la lettre de Barbotin du 22 juin raconte leur lutte opiniâtre et victorieuse contre les évêques. Ce sont des incidents connus, célèbres; toutefois le

témoignage de Barbotin y ajoute plusieurs traits curieux. C'est le vendredi 12 juin que le clergé commença à délibérer sur l'invitation que lui avait faite le tiers état de se réunir à lui dans la salle de l'Assemblée générale. « Deux cent quatre-vingt et quelques discours en sept séances, qui ont duré environ trente-huit heures en cinq jours, ont plus servi à faire voir l'animosité des deux ordres du clergé qu'à éclaircir la question, qui me paraît, ainsi qu'à tous les curés non séduits par les évêques, si évidemment décidée en faveur de la vérification en commun. C'est ici une affaire de parti et de cabale. Les évêques et leurs adhérents, ligués avec la haute noblesse, se croiraient déshonorés, s'ils siégeaient dans une même salle avec le tiers état. Ils veulent conserver leur *veto*, c'est-à-dire qu'aucune résolution ne passe, si elle n'a la pluralité dans les trois chambres. Par ce moyen, tous les abus, le mauvais emploi des biens ecclésiastiques, les pensions subsisteraient comme de coutume. »

C'est alors que quinze curés, parmi lesquels ne se trouva pas Barbotin, donnèrent (du 13 au 15 juin) l'exemple de se réunir au tiers sans attendre la décision de leur ordre. Le 17 juin, le tiers, uni à ces quinze curés, se proclama Assemblée nationale et invita derechef les autres membres des États Généraux à se réunir à lui. Le 19, le clergé délibéra depuis huit heures du matin jusqu'à six heures et demie du soir (et Barbotin note qu'il ne put dîner qu'à sept heures). « On a recueilli les voix, et les évêques ont prétendu en avoir 137, tandis qu'il n'y en avait, pour la vérification en commun, que 128. On s'aperçut d'un mécompte ou friponnerie épiscopale ; on réclama. Les évêques persistèrent et quittèrent l'assemblée. Nous comptâmes derechef les voix, et il se trouva qu'ils n'en avaient pour eux que 135, et de notre côté 144 [1]. Nous dressâmes procès-verbal de la délibération et elle fut signée par tous les opinants de notre côté. A notre tête étaient l'archevêque de Vienne, l'archevêque de Bordeaux et l'évêque

1. Toute cette affaire est assez obscure et les témoignages ne concordent pas. On sait que le clergé, pour éviter de paraître se constituer en ordre, n'eut pas de procès-verbal officiel. Toutefois, l'abbé Vallet, curé de Saint-Louis, député du clergé du bailliage de Gien, tenait la plume et remplissait en fait les fonctions de secrétaire. Il publia un *Récit des principaux faits...* (du 4 mai au 27 juin 1789), qui est une sorte de procès-verbal (Imp. nationale, 1790, in-8°). On y lit qu'au premier recensement il

de Chartres, les seuls qui veulent sincèrement le bien. Nous sortîmes de la salle au milieu d'un peuple immense, qui ne cessait d'applaudir par des battements de main, des cris de *Vive le clergé!* On nous prenait par les mains, on nous embrassait, de façon qu'il nous fallut au moins une demi-heure pour traverser l'escalier et la grande cour. »

Cependant les évêques intriguaient auprès du roi à Marly, soutenant que la pluralité était bien pour eux, et, comme plusieurs avaient été hués ou insultés par le peuple, ils demandèrent au roi sûreté pour leurs personnes.

On sait comment le parti de la résistance l'emporta à la cour, comment la salle des États fut fermée, et comment, le 20 juin, l'Assemblée nationale tint au Jeu-de-Paume sa célèbre réunion. Barbotin n'assista pas à cette réunion, mais le même jour, à cinq heures du soir, le « clergé patriote » s'assembla « dans une salle bourgeoise ». « Il fut résolu, dit Barbotin, que le procès-verbal de notre délibération serait envoyé au roi, avec toutes les signatures, pour repousser la calomnie de nos adversaires et mettre le roi à portée de compter lui-même les voix et voir que nous étions le plus grand nombre. » Cependant une séance royale est annoncée pour le 22, puis pour le 23. Qu'adviendra-t-il de tout cela? « Nous sommes en ce moment comme des brebis dispersées, sans savoir à quoi nous en sommes. Le plus grand mal c'est que, dit-on, le roi se laisse conduire par ses ministres. » Mais, même en ces circonstances si graves, le souci du bien public n'absorbe pas Barbotin tout entier. Sa curiosité de badaud l'entraîne, le 21 juin, à Marly « pour voir le château, celui de Luciennes, occupé par la trop fameuse Dubarry, la machine de Marly, etc. » Dans cette même lettre (du 22 juin), il s'occupe de ses paroissiens pauvres, en faveur desquels il a écrit au duc d'Arenberg; il s'occupe surtout de ces affaires domestiques, de sa grange, de son four, de son jardin, de ses tulipes. « Pourvoyez-vous d'un cochon

y eut 137 voix pour se constituer en ordre et 130 pour vérifier les pouvoirs en commun. Une fois que le président eut levé la séance et eut quitté la salle avec les *aristocrates*, 122 membres signèrent un arrêté pour la vérification en commun, et 22 autres, qui étaient déjà sortis, allèrent le signer le soir chez l'archevêque de Vienne. L'abbé Jallet, dans son *Journal* (publié à Fontenay-le-Comte en 1871) donne, p. 93, d'autres chiffres : « Nous eûmes la victoire, dit-il : 148 voix furent pour l'union et 136 contre. »

qui puisse être tué en décembre. Je suis bien fâché que mes oiseaux bien-aimés ne soient pas sages : s'ils ont mérité d'être séparés des autres, du moins mettez-les ensemble, afin qu'ils puissent avoir postérité. Vous pourriez joindre deux cages et les y loger. »

Au moment de fermer cette lettre, il apprit que le clergé patriote était assemblé chez l'archevêque de Bordeaux, et s'y rendit aussitôt. « Il y fut résolu de nous transporter tous, à une heure, à l'église paroissiale de Saint-Louis, où le tiers était assemblé depuis onze heures. A l'heure indiquée, nous nous y trouvâmes, quatre évêques ou archevêques, un abbé régulier, plusieurs commendataires, vicaires généraux, chanoines et cent dix-huit curés, en tout 149. Nous entrâmes tous dans la nef au milieu des applaudissements de 3 000 âmes criant : *Vivent le roi et le clergé !* On croit savoir que les ministres sont très embarrassés. La noblesse commence à n'être plus si fière. Nous ne voyons plus nos évêques depuis vendredi : ils n'osent se montrer. Les curés de Saint-Pierre de Douai et de Tourcoing sont les seuls de nos cantons qui nous aient abandonnés. »

Barbotin assista à la séance royale du 23 juin, qu'il raconta longuement dans sa lettre du 25. « Les avenues, dit-il, étaient hérissées de gardes du corps, gardes françaises et suisses. On lisait la consternation sur tous les visages. On ne se parlait point : une torpeur universelle engourdissait tous les membres des États, sauf les évêques et la haute noblesse, qui triomphaient à la vue de tout l'appareil du despotisme. Les trois ordres prirent séance dans la salle d'Assemblée générale à dix heures. Après une heure d'attente, le roi parut, précédé des petits princes d'Artois. Ayant salué l'Assemblée, assis sur son trône et couvert, il prononça, d'un ton paternel, tendre, touchant et majestueux, des dispositions despotiques dictées par tous les intéressés à la conservation des abus. » Ce discours est trop connu pour qu'il y ait à reproduire l'analyse qu'en fait ici Barbotin. Quand le roi eut fini, en ordonnant aux trois ordres de se séparer, « quelques cris de *Vive le roi !* languissamment prononcés par les membres intéressés au maintien des volontés arbitraires, lui indiquèrent le mécontentement presque général. Il retourna, dit-on, chez lui très

fâché d'une démarche si contraire à son caractère. Malgré l'ordre donné, le tiers ne se sépara point. Une trentaine de curés restèrent dans la salle. On posta des gardes à toutes les portes. J'ai dû sortir pour besoin d'un instant : il ne me fut plus permis de rentrer. » L'après-midi du même jour, le bruit du départ de Necker s'étant répandu, « toute la rue vis-à-vis l'hôtel du contrôle, toute la cour, tous les escaliers, antichambres, salons, furent remplis de monde. Il semblait que chacun allait perdre son père. Des larmes coulaient de toute part; on n'entendait que gémissements et plaintes amères. La banqueroute générale paraissait presque sûre. Madame Necker et sa fille paraissaient seules tranquilles au milieu de scènes si affligeantes. L'obligation de me trouver à un comité où nous devions prendre des mesures pour le lendemain m'arracha à ce spectacle douloureux. A six heures du soir, M. Necker se présenta chez le roi pour donner sa démission. Un peuple immense le suivait en lui demandant à grands cris qu'il n'abandonnât pas la France. Sorti de chez le roi après cinq quarts d'heure de conférence seul à seul, des milliers de voix s'élevaient dans l'antichambre du monarque, dans la galerie, pour apprendre sa dernière résolution. Il dit enfin qu'il resterait. Trois ou quatre mille personnes le reconduisirent chez lui. Aussitôt on alluma deux feux dans la rue. Des fusées, des pétards par milliers annonçaient la joie publique, et la police qui, le matin, avait défendu et feux et pétards, fut obligée de tout voir et tout entendre sans mot dire. »

Le 24 juin, à neuf heures du matin, les trois ordres s'assemblèrent séparément. « Nos aristocrates ecclésiastiques, fiers du succès de leurs intrigues, voulurent nous faire lecture des déclarations du lit de justice de la veille. Leurs efforts, continués pendant deux heures, n'eurent aucun succès. Enfin, ce qui les atterra fut la demande réitérée qu'ils eussent à remettre sur le bureau leur procès-verbal frauduleux et calomnieux de vendredi, pour en constater la fausseté. Ne pouvant rien obtenir, l'archevêque de Vienne, celui de Bordeaux, les évêques de Chartres, Rodez et Coutances se retirèrent dans une salle voisine, où nous les suivîmes au nombre de cent cinquante. On y décida que nous passerions de suite à la salle commune, ce qui fut exécuté à l'instant. Nous y fûmes reçus avec des

transports de joie, des acclamations que je ne puis me rappeler sans en être attendri jusqu'aux larmes. » « Le parti de l'opposition n'a plus que cent vingt-huit membres, tant présents qu'absents. Et cependant ils se donnent des airs de chambre du clergé. S'ils ne viennent point à pénitence, nous y mettrons ordre dans peu. » Ce qui donne à Barbotin cette assurance, c'est que la minorité de la noblesse, duc d'Orléans en tête, vient de se réunir au tiers. La discorde semble être dans la majorité de la noblesse : « Il y a quelques nobles qui se sont donné des coups d'épée pour faire voir qu'ils avaient raison. »

Enfin, le 27 juin, il annonce joyeusement que « les orages se dissipent », que le haut clergé, ses adhérents et la noblesse sont venus, le matin même, se réunir au tiers, sur une lettre du roi, « que, probablement, ils avaient mendiée ». « Aussitôt, tout le peuple s'est porté en foule au château, toutes les cours étaient pleines et l'air retentissait des cris de *Vive le roi! Vivent la reine, le clergé, la noblesse, le tiers état!* Le roi et la reine accoururent au bruit et se placèrent au balcon. Alors nouvelles acclamations, répétées pendant un quart d'heure. Le roi et la reine se retirèrent en saluant le peuple à diverses reprises. La foule se transporta ensuite chez M. Necker : même cérémonie. De là chez le comte de Montmorin, et point du tout chez les autres ministres. On vint ensuite vis-à-vis l'appartement du Dauphin. On ne le voyait qu'au travers les fenêtres. Aux cris de *Vive le Dauphin! Vive Madame!* la reine se rendit à l'appartement de son fils, le montra à la porte, l'embrassa plusieurs fois et le montra ensuite en le tenant dans ses bras. Quel contraste de ce jour avec le 23, où régnait un morne silence et où tous les visages portaient l'empreinte de la plus vive douleur! » Le bas clergé a joué un grand rôle. « Les curés sont bénis de toutes parts : on leur dit qu'ils ont sauvé la France, et je commence à le croire. » Ce jour-là, Barbotin se sent plus citoyen que prêtre : « Servez Dieu pour nous, écrit-il à son capucin; car, depuis quinze jours surtout, nous n'avons plus le temps de penser à lui. »

***

Cette journée du 27 juin 1789, où les trois ordres se

réunirent en Assemblée nationale, marque l'apogée de l'exaltation patriotique, de l'ardeur révolutionnaire chez l'abbé Barbotin.

Il crut que c'était fini, que la révolution était faite, qu'il n'y avait plus qu'à voter la constitution. Après quoi on rentrerait chacun chez soi.

Il ne comprit pas que le peuple de Paris ne partageât pas son optimisme. Dans sa lettre du 4 juillet, il raconte sans bienveillance l'émeute du 30 juin, par laquelle furent délivrés de prison des gardes-françaises qui y avaient été mis « parce qu'ils avaient promis de ne pas tirer sur la populace, si elle se révoltait ». La populace! Mais sans elle serait-on en sûreté? Relatant le bruit qu'on devait emprisonner à Vincennes et à Ham les députés du tiers et les 149 curés ou évêques patriotes, il dit qu'il n'y croit pas, mais il ajoute : « En tout cas, nous n'y aurions pas été longtemps; je suis persuadé que le peuple aurait bouleversé toutes les prisons plutôt que de nous y laisser. » Quoi qu'il en soit, « nos évêques sont doux comme des petits moutons ; je crois que nous en ferons quelque chose ». L'Assemblée nationale va travailler ferme : « Ne vous étonnez pas si je n'écris pas souvent. Nous allons nous assembler tous les jours depuis huit heures jusqu'à deux ou trois, et depuis cinq jusqu'à neuf. Comptez ensuite le temps qu'il faut pour s'habiller, manger, dormir, dire bréviaire, et voyez combien il en doit rester. »

Les événements du 12 et du 13 juillet le troublent beaucoup. Où est le pire danger? Dans le coup d'État de Louis XVI et dans le renvoi du ministère? Ou dans l'insurrection de Paris? Cette insurrection, il l'appelle émeute. Il a décidément plus horreur de l'anarchie que du despotisme. Cependant la politique « machiavéliste » de la cour est bien inquiétante. Ah! pourquoi s'est-il laissé arracher à sa paisible cure de Prouvy? Il en a assez du métier de héros, et le voilà qui évoque le pacifique héros de Rabelais : « Heureux, disait Panurge dans un naufrage, qui plante choux dans son jardin. »

Il écrivait cela à son ami le curé de Thiant, le 14 juillet au matin. Cependant l' « émeute » parisienne triomphait, et la prise de la Bastille, en réalisant la Révolution, sauvait les députés qui avaient décrété cette Révolution, et parmi eux

Barbotin-Panurge; sauvait, dis-je, [illegible] royale ces révolutionnaires de tribune. Le récit du grandiose événement du 14 (lettre du 18) est un [illegible] bref. Au lieu de se réjouir, Barbotin parle de ses « tr[illegible]ibles », et avec sa franchise sans pose il avoue qu'en [illegible] rs héroïques, il ne s'est pas du tout senti héros. « Je ne me [illegible] i pas, dit-il, que je n'aie pas eu peur plusieurs fois : [illegible] bien que je suis de mon naturel un peu *coïon*. Je [illegible] bien, mais je suis fatigué. Pour me reposer, je [illegible] is levé à dix heures, et ne vais point à l'Assemblée ce mat[illegible] J'irai tantôt. Voilà comme nous vivons ; tantôt contents, p[illegible] souvent mécontents, c'est la vie de la cour ; tantôt joie, tantôt tristesse, de sorte qu'on ne sait jamais si on doit rire ou pleurer. Dans la suite, sera député qui voudra ! »

Louis XVI capitule, fait visite aux Parisiens, accepte les événements ; l'ordre se rétablit. Voilà Barbotin moins tremblant. Sans doute il y a encore à Paris (lettre du 19 juillet) « quelques mille coquins qui murmurent, mais la faim les fera travailler et quitter leurs armes ». Sans doute le peuple a coupé la tête à un meunier, à Saint-Germain-en-Laye. Mais Barbotin se fait une raison, et, en donnant cette nouvelle, il ajoute sans transition, répondant à la nouvelle de la mort d'un de ses cochons de Prouvy : « Je regrette bien mon pauvre cochon, et, si j'avais eu l'honneur de le connaître, je pleurerais sa perte comme Catherine ; mais, ne l'ayant jamais vu, je m'en console : il faut tâcher de le remplacer. »

Fut-il ému par la nouvelle du meurtre de Foullon et de Bertier ? Il en parle avec bien du sang-froid (lettre du 26 juillet) : « Mercredi, on ramena à Paris M. Foullon, sous-ministre de la guerre, qui s'était fait mort et avait fait prendre le deuil à ses domestiques. Il fut conduit à l'hôtel de ville et interrogé sur quantité de malversations. Le peuple, impatient de la lenteur des juges, l'arracha de leurs mains, le pendit à une corde de réverbère, qui cassa plusieurs fois, lui coupa la tête, qui fut promenée au bout d'une pique par toutes les promenades publiques, tandis qu'on traînait son corps dans la boue dans d'autres quartiers. Pendant ce temps arriva M. Bertier de Sauvigny, intendant de Paris, reconnu et arrêté à Compiègne. Comme il avait travaillé à affamer Paris, et qu'on lui

a trouvé plusieurs lettres qui indiquaient des intentions sinistres contre Paris, il eut le même sort que M. Foullon, son beau-père, et peu de moments après lui. Ces gens étaient à la vérité des scélérats, mais enfin ils auraient dû être condamnés légalement. Tout ceci sent furieusement l'anarchie. »

Les émeutes ont surtout cet inconvénient, selon Barbotin, qu'elles font perdre infiniment de temps à l'Assemblée nationale : « Quoique assemblés de huit à dix heures par jour, et quelquefois une partie de la nuit, nous pouvons dire que nous n'avons encore (26 juillet) rien fait de ce que nous avions à faire. Il paraît qu'on a dessein de faire le principal cette année, de retourner pour l'hiver et de revenir en mai. En effet, je ne vois pas de possibilité de passer ici la mauvaise saison. Notre salle, qui offre un coup d'œil charmant, est bâtie en bois et plâtre couverts de toile peinte, ce qui forme aussi le plafond attaché à la charpente. Ainsi elle est bonne pour l'été. Je crois qu'il serait impossible d'y passer une heure en temps de gelée. » Le désir de rentrer à Prouvy se montre maintenant dans presque toutes les observations de l'abbé Barbotin.

Depuis qu'il a eu peur, ce n'est plus le même homme, il ne voit plus les choses avec les mêmes yeux, il ne fait plus l'éloge de la Révolution, il n'a plus d'ardeur patriotique. Et voilà que les troubles s'étendent au paisible Hainaut! Même à Prouvy, Barbotin ne sera pas en sûreté contre la populace. Le 28 juillet 1789, au matin, on vint lire à l'Assemblée nationale une lettre du magistrat de Valenciennes qui racontait les désordres advenus dans cette ville. Barbotin écrit aussitôt à Baratte : « La tête tourne donc à tout le royaume? On s'imagine donc que, parce qu'il y a des États Généraux, on ne doit plus obéir à aucune loi? N'est-il pas tout naturel de croire que, tant qu'il n'y aura pas de nouvelles lois, les anciennes subsistent dans toute leur force? Le même arrêté qui a déclaré les anciens impôts illégaux et indus, par défaut de consentement de la nation, a aussi déclaré qu'ils continueront d'être payés jusqu'après la tenue de la présente session de l'Assemblée nationale, et ils ont été ainsi légitimés par le consentement qui leur manquait. On nous dit qu'environ quinze mille hommes sont armés. J'ai peine à le croire. Je ne

pense pas que Valenciennes puisse en fournir pareil nombre. Je crains donc que les habitants des campagnes voisines ne s'y soient joints et en particulier qu'il ne s'y trouve de mes paroissiens, surtout de la classe des charbonniers. On veut, dit-on, le blé à cinq écus le sac. Mais y a-t-il une puissance sur la terre qui puisse fixer le prix de cette denrée? Vouloir en avoir à un prix fixe, n'est-ce pas bien sûrement un moyen de n'en pas avoir? Qui conduira du blé à Valenciennes, si on le vend au double ailleurs? Les prisons ont été forcées. Voilà donc une quantité de bandits qui vont se répandre partout, et personne ne sera en sûreté ni pour sa vie ni pour ses biens. On a, dit-on, brûlé et pillé les bureaux; et, comme on a fait la même chose dans bien d'autres endroits, il en résulte donc une perte considérable pour l'État, et il faudra remplacer cette somme par de nouveaux impôts, puisque la dette augmentera. Et voilà où conduit la fureur insensée du peuple, qui ne connaît pas ses véritables intérêts. Tâchez, je vous prie, de répandre ces principes dans ma paroisse, et inculquez fortement que, sans obéissance, aucune société ne peut subsister. » C'est ainsi que l'abbé Barbotin prêche à distance ses paroissiens, à la fin de juillet 1789, au moment où la province s'occupe à détruire l'ancien régime, au moment où, par des moyens tantôt paisibles, tantôt violents, s'opère dans toute la France cette vaste insurrection à forme communale, à laquelle le bon abbé ne comprend rien, et qui fut proprement la Révolution française.

La Révolution française! Ce révolutionnaire effrayé est déjà sur le point de s'en dégoûter quoiqu'il ne l'avoue pas encore au capucin Baratte, et qu'il ne se l'avoue peut-être pas à lui-même. « Tout est assez tranquille dans ce pays-ci, écrit-il le 31 juillet 1789, mais toutes les provinces voisines sont encore dans l'agitation. Il semble que les États Généraux enhardissent tout le monde, et que le peuple ne dépend plus de personne. Partout on pille, on casse, on gâte, on brûle, on vole les caisses publiques, c'est-à-dire on ruine le royaume et on le met à deux doigts de sa perte. » Mais Barbotin se refuse encore à croire que le vrai peuple soit l'auteur de ces méfaits : « Tout cela, dit-il, n'a commencé que depuis que les ennemis que nous avions à la cour sont dis-

persés. Je pense que toutes ces bagarres sont concertées par gens payés pour cela, puisqu'on remarque dans toutes les émeutes quantité de gens inconnus ou étrangers; mais pourquoi des gens paisibles sont-ils assez sots pour les écouter et les suivre? » Au fond, il continue à avoir peur.

A la peur s'ajouta bientôt une émotion moins noble qui le brouilla décidément avec la Révolution. Ce fut l'émotion qu'il éprouva quand il se sentit frappé à la bourse par les fameux décrets des 4, 6, 7 et 11 août 1789, qui abolissaient le régime féodal. En les envoyant à Baratte (lettre du 13 août), il ne cache pas la douleur que lui cause l'article supprimant les dîmes, — quoiqu'il l'ait peut-être voté, lui aussi, dans l'entraînement général : « Les dîmes de toute nature, disait cet article, et les redevances qui en tiennent lieu, sous quelque dénomination qu'elles soient connues et perçues, même par abonnement possédées par les corps séculiers et réguliers, par les bénéficiers, les fabriques et tous gens de main morte, même par l'ordre de Malte et autres ordres religieux et militaires, même celles qui auraient été abandonnées à des laïques en remplacement et pour option de portion congrue, sont abolies, sauf à aviser aux moyens de subvenir d'une autre manière à la dépense du culte divin, à l'entretien des ministres des autels, au soulagement des pauvres, aux réparations et reconstructions des églises et presbytères, et à tous les établissements, séminaires, écoles, collèges, hôpitaux, communautés et autres, à l'entretien desquels elles sont actuellement affectées. » Que seront ces moyens nouveaux de subvenir à l'entretien des ministres des autels? Vaudront-ils la dîme? Barbotin se le demande avec inquiétude. Puis il se rassure un peu, en voyant que le *statu quo* est provisoirement maintenu : « Et cependant, ajoute le décret, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu, et que les anciens possesseurs soient entrés en jouissance de leur remplacement, l'Assemblée nationale ordonne que lesdites dîmes continueront d'être perçues suivant les lois et en la manière accoutumée. » Barbotin espère que « ces arrêtés sont plutôt une promesse, un dessein marqué, qu'une ordonnance ». Mais c'est une espérance fragile. Nous voilà « bien arrangés », dit-il; voilà de « bel ouvrage »!

A la réflexion, son amertume s'accroît. Dans sa lettre du 23 août, on voit qu'il passe à droite, comme nous dirions, à cause de l'affaire des dîmes. Ces patriotes, dont lui-même était naguère, ne sont plus à ses yeux qu'une cabale. Cette cabale, « qui entraîne toute l'Assemblée ou au moins la majeure partie, paraît avoir juré la perte du clergé, et, par contre-coup, il faudra bien que la religion s'en ressente ». Les décrets abolissant le régime féodal ne sont qu'un commencement : « Il paraît certain qu'on n'en restera pas là. On veut nous mettre tous à portion congrue, aussi bien que les archevêques, évêques, chanoines de cathédrale, vicaires, enfin tout le clergé. On se propose de vendre tous les biens-fonds qui appartiennent à l'Église. Il s'ensuit donc nécessairement qu'il faudra supprimer toutes les abbayes et pensionner les moines. Nos sots paysans croiront gagner beaucoup en ne payant plus de dîmes ; mais je crois qu'ils y perdront infiniment. Les grands propriétaires et les seigneurs y gagneront considérablement, puisqu'ils loueront leurs terres plus cher, et le petit peuple devra payer le presbytère, le chœur, l'église, le curé, les vicaires, etc., et d'ailleurs tout l'argent du pays ira se consommer dans les grandes villes et en pays étrangers, puisqu'il n'y aura plus que les grands seigneurs qui pourront acheter les terres des moines, des chapitres, etc., que tous ces biens seront loués plus cher : ce sera autant de revenu tiré du pays et qui n'y rentrera jamais. » Lui qui a eu son heure de passion pour le bien public, il ne voit plus maintenant que son intérêt personnel et celui de sa caste : « On dit qu'on a dessein de faire payer une dîme au roi, ce qui sera bien plus onéreux qu'une dîme ecclésiastique. Tout cela n'est pas encore fait, et je désire qu'on n'en fasse rien. Étant pensionnaires de l'État, nous serons payés quand on aura le temps, et, quand on aura besoin de l'argent de l'État, nous serons payés comme les états-majors des places, peut-être quelques années après l'échéance. » Et il invoque l'intérêt général de la religion : « On ne s'empressera guère de faire étudier des enfants pour être malheureux. Les prêtres manqueront, non pas de notre vivant, mais plus tard, et par conséquent la religion tombera insensiblement. » Ces plaintes sont communes alors : celles-ci sont plus originales : « On parle de pensionner des capucins, des récol-

lets et autre canaille chrétienne : et alors ils seront aussi paresseux que les moines, et nous n'en pourrons plus rien faire de bon. » C'est ainsi que l'abbé Barbotin parle des capucins au capucin Baratte, dans sa lettre du 23 août 1789. Quelle mauvaise humeur!

Depuis qu'on a touché aux dîmes, rien ne lui agrée. Le décret par lequel les constituants s'adjugent dix-huit livres d'indemnité par jour, plus cinq livres par poste pour le voyage, ne le déride même pas. Les caisses sont vides, les emprunts échouent : « Depuis que nous sommes souverains, dit amèrement Barbotin, nous avons cru savoir mieux notre métier que ceux qui y ont été élevés de jeunesse. » Le voilà donc qui parle le langage même des aristocrates! Ce sont les dîmes qui l'affligent toujours. Il l'avoue sans détour : « J'ai été chagrin tout mon saoul depuis le 4 août; mais enfin il faut bien prendre son parti et se faire à tout. »

Il faut bien... si on peut, et il ne peut pas. Dans sa lettre du 29 août, il grogne encore. C'est, pour les historiens, le moment de la grande et admirable activité de l'Assemblée constituante, qui élabore la Déclaration des droits et la Constitution. C'est, pour Barbotin, un moment de désordre et de confusion : « Notre Assemblée devient de plus en plus orageuse. Le désordre et la confusion y règnent. Une centaine de mauvais sujets, gens d'esprit, beaux parleurs, voudraient que tout allât à leur gré. Samedi et dimanche dernier, nous avons bataillé une quinzaine d'heures pour empêcher le culte public de toutes les religions. Enfin, il a été décidé que nul ne doit être inquiété dans ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public. Le lundi, on a décidé que, la liberté de penser étant un des plus précieux avantages de l'homme, tout citoyen pouvait parler, écrire, imprimer, pourvu qu'il ne troublât point, *ut supra*. Ces restrictions, *pourvu*, etc., ont occasionné bien des troubles, des discours, des menaces même de la part de ces philosophes qui n'ont ni foi, ni loi, et qui, sous prétexte de liberté, ne veulent que l'anarchie. »

Et l'abbé Barbotin grogne de plus belle, mais en termes intéressants pour l'histoire : « Nous avons, dit-il, quantité d'écrivains de journaux de toute espèce qui voudraient que

les États Généraux ne finissent jamais. Ainsi on n'avance point. Et cependant le royaume est dans l'état le plus triste. Il n'y a que troubles, que pillages, incendies, refus d'impôts, meurtres de commis dans la plupart des provinces. Le roi ne reçoit plus rien. L'emprunt de trente millions n'a pas réussi : on n'a porté au trésor que deux millions et demi. On vient d'en ouvrir un de quatre-vingts millions, moitié en argent, moitié en papier commerçable : je ne sais s'il réussira mieux. On avait parlé de nous payer, mais il n'y a point d'argent. On espère que nous en aurons bientôt et qu'on nous paiera pour les quatre mois écoulés. Nous coûtons à la France environ neuf mille écus par jour pour ne rien faire de bon. Nous sommes cependant assemblés depuis neuf heures jusqu'à trois et souvent quatre, et au moins quatre fois la semaine depuis sept heures du soir jusqu'à dix, onze et même minuit. Comme les assemblées du soir ne sont que pour les affaires particulières, je n'y reste que jusqu'à neuf heures ou neuf heures et demie. » Il est donc moins zélé qu'au début. A quoi bon être zélé? Rien n'avance : tout va mal. Le jour de Saint-Louis, comme il sortait de la chapelle du roi, on lui a volé sa tabatière. Il soupire toujours après les dîmes, se forge des espérances : « La plupart des membres de l'Assemblée commencent à se repentir des sottises de la nuit du 4. Plusieurs provinces réclament, et je ne sais si la dîme ne durera pas encore plus longtemps qu'on ne pense. »

Dans la question du *veto* royal, il est avec la droite. Il peste contre les « beaux esprits » qui veulent « réduire le roi à rien ». « C'est une pitié d'entendre comme on traite les rois dans notre Assemblée. On dit depuis quelques jours que les députés bretons partiront, si le roi a le droit de sanctionner. On dit, d'un autre côté, que les Normands veulent prendre le parti du roi et envoyer soixante mille hommes pour le soutenir. Je crois que nos provinces ne verraient pas volontiers que le roi ne fût plus rien, et feraient bien comme les Normands, surtout si on le connaissait tel qu'il est : c'est bien le meilleur prince du monde et l'homme le plus malheureux de la France. »

Barbotin a de plus en plus le mal du pays. « Si j'étais payé, écrit-il le 4 octobre, je crois que je risquerais une centaine de

francs pour aller passer huit jours dans ma baraque, qui me plairait bien plus que le château de Versailles. » Sa présence à Prouvy serait d'autant plus nécessaire que l'indiscret capucin boit tout le vin avec les voisins et amis. Barbotin le gronde doucement, et multiplie les prescriptions détaillées sur la gestion de sa maison, où il entend, quoique absent, tout diriger en maître minutieux.

Le 6 octobre 1789 au soir, il raconte hâtivement à Baratte les graves événements du jour et de la veille. Les Parisiens sont venus chercher le roi à Versailles; ils viennent de l'emmener à Paris. L'Assemblée va l'y suivre. Elle y sera « libre comme le roi », et le roi est « prisonnier de guerre ». « Ce sera cette ville qui fera la loi à tout le royaume. » « Priez pour nous. » Toute cette lettre, où Barbotin s'efforce de ne rien écrire qui soit trop compromettant, décèle des peurs, des angoisses, une colère de révolutionnaire repenti et décidément aristocratisé.

A Paris, le meurtre du boulanger François lui donne de nouveaux arguments contre la Révolution : « Pour nous régaler en arrivant, c'est-à-dire mardi matin (écrit-il le 26 octobre), la canaille de Paris s'avisa de pendre un boulanger sous prétexte qu'il avait chez lui du pain qu'il ne voulait pas vendre. On en a trouvé, en effet, une douzaine qu'il réservait pour ses pratiques. Il avait aussi vingt et un sacs de farine. Il ne cuisait que six fois le jour, parce que son bois plein d'eau ne pouvait pas lui permettre de chauffer son four plus souvent. Pour tous ces prétendus crimes, il fut conduit à l'Hôtel de Ville, où on ne le trouva pas coupable. Il fut cependant arraché par le peuple en fureur, conduit au réverbère et pendu. Comme il souffrait beaucoup, on lui trancha la tête par miséricorde. On la planta au bout d'une pique et elle fut portée d'abord à sa femme grosse de sept mois, qui expira peu après et laissa cinq enfants orphelins. Tandis qu'on traînait le cadavre dans les rues, la tête était promenée dans d'autres quartiers. » C'est à cette occasion que l'Assemblée vota la loi martiale. « Tout cela, dit Barbotin, ne me donne pas la meilleure santé possible. Je suis toujours un peu gêné avec des dartres, et depuis quelques jours j'ai mal à l'estomac après dîner, qui arrive à quatre heures ou plus. Joignez à cela le fracas de cette ville

immense, qui me déplaît autant qu'elle plaît à d'autres. Je suis dans un canton (il demeurait rue Saint-Honoré, n° 398) où, entouré de rues, les voitures ne font que rouler depuis six heures du matin jusqu'à trois heures du lendemain matin. Ainsi dort qui peut. Peut-être se fera-t-on au bruit. En attendant, j'ai tout le loisir de regretter mon village, ma maison, mes connaissances, etc. Nous sommes tous très mal dans la salle actuelle d'assemblée (à l'archevêché); elle est fort petite, peu aérée, et, quand mille personnes ont été là, enfermées cinq ou six heures avec trois ou quatre cents spectateurs, l'air y est très malsain. J'ai la maladie du pays, sans pouvoir deviner quand je pourrai prendre le remède. Saluez tous nos gens, parents, amis, paroissiens, etc. Chauffez-vous pour deux! car, si je veux avoir du feu ici à volonté, il m'en coûtera vingt-quatre ou trente sols par jour. J'ai dîné hier avec des officiers de la garde bourgeoise qui promettent bien d'avoir soin de nous. Reste à savoir s'ils seront les plus forts. »

Barbotin s'était mis à espérer parfois qu'on se bornerait à des menaces contre la bourse du clergé. Le décret du 2 novembre 1789, qui mit les biens du clergé à la disposition de la nation, lui ôta ces illusions. Il s'en plaint amèrement dans sa lettre du 6 novembre. D'ailleurs, tout va de mal en pis : « Le pain est ici fort rare. Il commençait à manquer hier. Ce matin, il y avait aux portes des boulangers jusqu'à trois ou quatre cents personnes. Cela occasionnera peut-être encore des pendaisons. Toutes les fois qu'il arrive quelque mal, c'est toujours au clergé et à la noblesse qu'on en veut. Depuis dix jours je ne dors plus. Je me porte cependant bien, quoique accablé de tristesse de voir comme nous sommes traités. » Le 6 janvier 1790, il se dit de plus en plus las : « Nous n'avançons à rien. Depuis quinze jours, on ne fait que criailler dans notre salle. Il semble que nous soyons là deux armées prêtes à se battre, et les méchants l'emportent souvent sur les bons. » Ces préoccupations ne l'empêchent pas de songer à sa cure et à sa maison. Que le capucin s'occupe à instruire les enfants et qu'il s'occupe aussi de l'étable. Pêle-mêle, sans transition, sans alinéa, Barbotin exprime en ces termes les plus divers soucis : « C'est dans l'enfance que les vérités de la religion se gravent plus aisément dans l'esprit et agissent sur le cœur

dégagé de passion ; et nous sommes dans un temps où la religion a besoin d'être soutenue par nos discours et plus encore par nos actions. Ne trouvez pas mal que je prêche les prêcheurs, car enfin je suis toujours curé de Prouvy et, plus il y a à craindre pour mes paroissiens et en général pour la religion, plus je les aime. Vous aurez sûrement fait tuer le cochon, car il ne faut pas le laisser engraisser inutilement. »

Il craint toujours qu'on cesse de lui payer la dîme avant le rachat. Le 7 janvier, il s'aperçoit qu'il est lui-même en retard pour certaines redevances féodales : « Comme curé, écrit-il à Baratte, je dois donner l'exemple de rendre à chacun ce qui lui appartient. Je n'ai pas payé, l'année dernière, la rente due sur le presbytère; je dois donc deux ans. Cette rente est de cinq rées d'avoine et sept chapons. Vous payerez donc au siège de rente trois meneauds un rée d'avoine en nature et quatorze chapons en argent. Je vous permets de disputer un peu avec M. le bailli pour le prix des chapons, car il les fait payer ordinairement trop cher. Ensuite vous vous accommoderez et vous aurez à dîner par dessus. »

A Paris, ce sont de continuelles craintes d'émeute : « On nous avait prédit hier une émeute pour la nuit, parce que le faubourg de Saint-Antoine, où sont tous les gueux, voulait avoir le pain de trois livres à huit sols, la viande à huit sols la livre, et le vin à huit sols la bouteille. Mais tout a été tranquille, et l'est encore. » Pour le dire en passant, cette revendication, qu'on appelait alors *des trois huit*, resta chère au peuple de Paris et fut enfin réalisée vers la fin du Directoire, en vendémiaire an VII[1]. L'abbé ne s'intéresse pas, d'ailleurs, aux vœux et au sort des « gueux » : il se sent chaque jour moins démocrate. Égoïste et innocemment voluptueux, il cherche à se distraire de ses soucis politiques. A Versailles, aux jours les plus critiques, il allait se faire régaler à l'abbaye des Vaux de Cernay. A Paris, il va au théâtre, et veut avoir vu tous les spectacles de la capitale.

Il vivotait ainsi, au commencement de 1790, maugréant contre cette Révolution qu'il avait contribué à déchaîner, tremblant pour ses chères dîmes, puis se faisant une raison, quand

1. Voir mon *Histoire politique de la Révolution*, p. 682.

il reçut une lettre du capucin lui annonçant que Catherine, sa fidèle servante, était gravement malade. Cela était dit d'un tel ton que Barbotin comprit qu'elle était morte. Il en fut ému à en être malade (lettre du 27 janvier). Il la pleura et il parla de la remplacer, à la fois désolé et avisé. On sent qu'il va partir pour Prouvy, et, de fait, cette lettre est la dernière de lui que nous possédons.

***

Que devint ensuite l'abbé Barbotin? Il est certain qu'il fit un séjour à Prouvy, et qu'il y fut élu maire. Car, à la date du 16 avril 1790, il y signa un acte de baptême : *Em. Barbotin, curé et maire, membre de l'Assemblée nationale*. Resta-t-il longtemps à Prouvy? Nous ne savons. Peut-être était-il encore absent à la fin d'avril 1790, car son nom ne figure pas parmi les signataires de la protestation que la droite publia, à cette époque, contre le décret du 13 avril 1790, par lequel l'Assemblée constituante s'était refusée à déclarer la religion catholique religion d'État[1]. Mais il revint sûrement à son poste : nous avons, jointe au dossier de ses lettres à Baratte, une lettre qu'un de ses locataires lui adressa le 12 mars 1791, et dont le timbre postal et la suscription ne laissent aucun doute sur la présence de Barbotin à Paris. Son nom figure d'ailleurs au bas de la plupart des déclarations que le côté *noir* de la Constituante fit imprimer en diverses circonstances[2].

Il ne prêta pas le serment exigé par la constitution civile du clergé, et se trouva, de ce fait, dépossédé de sa cure de Prouvy. Un certain abbé Daubresse fut élu à sa place, et ce curé constitutionnel exerça du 3 octobre 1791 au 13 février 1792. Cependant l'abbé Barbotin s'était séparé, à la fin de mars 1790, du capucin Baratte, et l'avait remplacé, pour desservir sa cure, par l'abbé Géry-Férou, qui tenait en même temps école publique et qui exerça ces fonctions de 1790 à 1801. Dans un acte de baptême du 26 janvier 1793,

1. *Déclaration d'une partie de l'Assemblée nationale sur le décret rendu le 13 avril 1790*. Paris, Gattey, s. d., in 8°.

2. Voir le recueil de ces déclarations, Bibl. nat., Ll 30/15, in-4°.

ce desservant[1] déclara n'agir que « du consentement du sieur Barbotin, curé légitime de Prouvy, sorti du royaume en vertu des décrets de l'Assemblée législative[2] ». Barbotin avait-il réellement émigré? C'est peu probable, ou du moins son émigration fut courte, car il ressort de documents conservés à la cure de Prouvy que, du 1er janvier 1792 au 20 juin 1794, il administra les sacrements en cachette dans sa paroisse. A Prouvy, pendant la Révolution, le culte catholique eut donc simultanément trois ministres : un assermenté, un « intrus », l'abbé Daubresse; deux insermentés, se disant « légitimes », l'abbé Barbotin, titulaire, et l'abbé Géry-Férou, desservant. Mais l'abbé Daubresse disparut en février 1792, et il est possible qu'à partir de cette époque il n'y ait plus eu, à Prouvy, de culte *constitutionnel*. En tout cas, le culte *papiste* s'y exerça sans interruption jusqu'en 1801.

De 1794 à 1801, on n'a aucun indice sur Barbotin. Mais il est presque certain qu'à cette époque il émigra, puisqu'au mois de ventôse an XIII (mars 1805), il est mentionné comme « cultivateur et amnistié » sur le registre de l'état civil de la commune de Prouvy. Or en l'an XIII il n'y avait d'autres *amnistiés* que les émigrés à qui le sénatus-consulte du 6 floréal an X avait rouvert les portes de la France. Barbotin était donc bien alors un ancien émigré, à moins qu'il n'eût été indûment inscrit sur les listes d'émigrés.

Il ne reprit pas ses fonctions de curé « légitime » de Prouvy en 1801. Sans doute ce fidèle royaliste ne voulait pas, en acceptant le Concordat, se rallier au régime consulaire, trahir Louis XVIII. En 1815, à la seconde Restauration, il rentra dans sa cure en qualité de « desservant provisoire ». Il y mourut le 25 février 1816, à l'âge de soixante-quinze ans.

Nous devons ces renseignements à l'extrême obligeance de M. l'abbé Barbet, curé actuel de Prouvy, qui a fait pour nous, dans ses registres, des recherches dont nous le remercions

1. Cette expression ne devient usuelle qu'à partir du Concordat, mais Barbotin l'emploie déjà.

2. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Barbotin, dans ses actes de baptême à dater du 1er janvier 1792, dit : « Je soussigné, prêtre non-sermenté, par commission du sieur curé catholique... » Il n'était donc plus, à cette date, curé titulaire dans l'église « papiste », et il était devenu vicaire de Géry-Férou, devenu lui-même curé titulaire. Tout cela est fort embrouillé.

vivement. Il en résulte que l'ex-révolutionnaire de 1789 avait fini par devenir un royaliste intransigeant.

Ses lettres nous avaient fait prévoir cette fin, en nous faisant assister, au jour le jour, à la première phase de son changement d'opinion. C'est cette première phase qui est vraiment intéressante. Nous connaissions des curés patriotes, démocrates, qui avaient fait cause commune avec le peuple par haine de l'ancien régime, par haine des évêques gentilshommes, et parce qu'eux-mêmes étaient peuple, et qui ensuite restèrent fidèles à leurs premiers sentiments, inspirèrent ou suivirent la politique gallicane de la Constituante, furent élus évêques constitutionnels, comme Jallet et Grégoire, ardents apôtres d'un catholicisme à la fois national, si on peut dire, et démocratique. Nous connaissions des curés aristocrates, comme l'abbé Maury et tant d'autres. Nous ne connaissions que par leurs actes, et non par leurs confidences, ces quelques curés qui, révolutionnaires au début, se brouillèrent ensuite avec la Révolution, et qui, après avoir conspué les évêques gentilshommes dans la chambre du clergé, en mai et en juin 1789, firent plus tard cause commune avec eux. Nous voyons maintenant ou nous devinons, par les confidences de l'abbé Barbotin, le motif de leur changement.

Curé titulaire de son bénéfice, menacé dans la possession des dîmes, ayant pour perspective une égalitaire portion congrue décrétée et payée par l' tat, cet ex-privilégié du bas clergé se mit à regretter l'ancien régime, avec le chœur des anciens bénéficiers à qui les vaudevillistes d'alors faisaient chanter : *Ah! j'ai perdu mon bénéfice!* sur l'air fameux de : *Ah! j'ai perdu mon Eurydice!* C'est exactement à partir de la nuit du 4 Août que l'abbé Barbotin se sentit devenir conservateur, de révolutionnaire qu'il était jusque-là. L'idée de se voir réduit un jour à quinze cents francs de traitement annuel lui montra la vanité de cette philosophie, de ce désir des nouveautés, de cet esprit du siècle, dont il avait été atteint.

Atteint, mais non pénétré. Tandis qu'un Jallet et un Grégoire, enthousiastes, prêts au martyre, se sont donnés corps et âme à la Révolution, qu'ils voient tout entière dans une rénovation démocratique et gallicane du catholicisme, Barbotin n'avait vu, dans le mouvement révolutionnaire, qu'une réforme

partielle et paisible de l'ancien régime, un remède aux abus, aux iniquités dont souffrait l'Église de France. Si, à batailler contre les évêques, il avait été saisi d'un accès de donquichottisme humanitaire, c'est qu'il était sorti de sa nature, de ses habitudes, du cercle étroit de ses idées. Il y rentre, à la première déception de son bon sens bourgeois, à la première inquiétude de son égoïsme. Au fond, c'est parce que la morgue épiscopale avait blessé son amour-propre qu'il avait fait quelques pas dans le sens de la Révolution. Combien d'autres, non seulement parmi les privilégiés du bas clergé, mais aussi parmi les privilégiés du tiers état, ne s'étaient lancés dans le parti des « nouveautés » que parce que tel grand seigneur les avait fait dîner à l'office! Quand la nuit du 4 Août eut aboli à la fois les privilèges des petits et les privilèges des grands, tous ces dépossédés, curés à bénéfice et prélats, bourgeois à noblesse non transmissible et vrais nobles, hauts et petits seigneurs, se sentirent d'accord pour regretter l'ancien régime, et ce fut là, sous les auspices de l'Église romaine dépossédée aussi, le confus et vaste parti de la réaction et de la contre-Révolution.

Ainsi, le cas particulier de l'abbé Barbotin nous explique le changement d'attitude de toute une partie du bas clergé et de la bourgeoisie après l'abolition du régime féodal, l'apostasie politique de ceux qui s'aperçurent alors que, loin de gagner à la Révolution, ils y avaient perdu. Soit donc qu'elles éclairent d'un jour nouveau de célèbres scènes politiques, soit qu'elles nous fassent pénétrer dans la conscience très simple de ce bénéficier privé de son bénéfice, de ce prêtre au gros bon sens, sorte de Sancho-Pança en soutane, égaré d'abord à la suite des Don Quichottes de 1789 et qui leur faussa bientôt compagnie, ces lettres ne sont pas inutiles à l'histoire.

A. AULARD

CONJECTURES

SUR

L'AVENIR EN CHINE[1]

15 juillet 1901. — Hier, j'ai été assister à la revue des troupes françaises cantonnées à Pékin. Elle a eu lieu sur le boulevard de la ville impériale qui passe devant le Pé-tang, et où s'est livré l'an passé le combat du 16 août, entre notre infanterie de marine et deux mille réguliers et Boxeurs. Les barricades ont disparu; les cloaques et les fondrières que la vicinalité chinoise entretenait soigneusement ont été comblés; la voie est plantée d'arbres, entourée de fossés, garnie de lanternes; les maisons sont reconstruites; des agents de police maintiennent l'ordre; ce n'est plus le vieux Pékin, c'est une vision du nouveau, assaini, nettoyé, embelli, organisé.

Le désordre inévitable qui a suivi la prise de la capitale a été de courte durée; sous la direction des chefs militaires et avec le concours des troupes, la police d'abord, l'organisation municipale ensuite, ont été rétablies; enfin la vie sociale a repris rapidement, en amélioration sensible sur ce qu'elle était autrefois. Les Japonais ont été les premiers à ramener la sécurité dans leur quartier, le plus vaste de tous; puis les Français ont créé une organisation municipale mixte que les

1. Ce chapitre est le dernier d'un volume qui sera prochainement publié à la librairie Plon par M. le baron d'Anthouard, premier secrétaire de la légation de France, à Pékin.

Allemands ont étendue à toute la ville, et chaque nationalité, prise d'émulation, s'est plu à améliorer et à embellir son secteur. Pékin n'a pas été seul à jouir de ces bienfaits : Tien-Tsin, Paoting-fou et les grandes localités de la province ont été traitées de la même manière. Sans vouloir établir de comparaisons, on peut dire cependant que les Français se sont distingués dans ces travaux pacifiques, comme le constatent de nombreux témoignages officiels, les remerciements des mandarins ou des populations. Aujourd'hui, la nouvelle du départ prochain des troupes étrangères et de leur remplacement par des réguliers jette l'effroi parmi les habitants de Pékin, au point que Li-Hong-Tchang se voit dans la nécessité de les rassurer, et demande au corps diplomatique la permission de faire des proclamations à cet effet.

Après la revue, le ministre de France et son personnel, ainsi que de nombreux officiers et missionnaires, ont été déposer des couronnes sur les tombes des défenseurs des légations et du Pé-tang, ensevelis dans un cimetière, au nord de la ville impériale, en compagnie des morts du corps expéditionnaire.

A la même heure, une revue plus importante était passée à Tien-Tsin par le général Voyron ; deux princes de la famille impériale y assistaient : l'un était frère, et l'autre, le cousin de l'empereur ; ils venaient de conduire à Takou le prince chargé d'aller porter à l'empereur d'Allemagne l'expression des regrets du gouvernement chinois à propos du meurtre du baron Ketteler. Au passage de nos drapeaux, ces deux princes se levaient, rendant, pour la première fois, un hommage de respect à une nation étrangère.

Le soir, la partie septentrionale du parc impérial occupée par nos soldats, le « Pont de Marbre », la colline du Péta et le palais baptisé « la Rotonde » ont été illuminés. Une retraite aux flambeaux a traversé les avenues du quartier français et est venue aboutir au « Pont de Marbre », où un feu d'artifice a été allumé. Et pendant que la musique jouait la marche de *Sambre-et-Meuse*, nos marsouins défilaient bras dessus bras dessous avec des Chinois, un peu ahuris de cette agitation, et avec des soldats allemands criant eux aussi : « Vive la république ! Vive la France ! »

***

Qui aurait imaginé spectacle pareil il y a un an?

Mais la Chine est le pays des surprises; sans doute elle nous en réserve bien d'autres, et de toutes sortes.

Dans quelques jours les alliés auront évacué la capitale, n'y laissant plus que les gardes des Légations qui s'enfermeront prudemment derrière les multiples enceintes du « quartier diplomatique ». Pékin appartiendra de nouveau aux Chinois. L'empereur y rentrera probablement avant l'hiver, car il doit être pressé de retrouver son palais, ou plutôt sa forteresse, dont les hautes murailles peuvent défendre au besoin son autorité chancelante; et ceux qui le dirigent sont peut-être aussi désireux de le renfermer le plus tôt possible dans sa prison.

Dans quelques semaines ou dans quelques mois les négociations diplomatiques seront terminées; les comptes du passé seront réglés, ceux de l'avenir s'ouvriront d'après un nouveau *modus vivendi*. En dehors des initiés, on ne se doutera peut-être jamais des difficultés surmontées au cours de ce laborieux travail diplomatique.

Sur les onze puissances réunies pour fixer le sort de la Chine, aucune ne voit le problème de la même manière; toutes ont des intérêts différents et souvent même en antagonisme absolu. La Chine est au courant de ces divergences et de ces rivalités; elle en suit la marche jour par jour, car les renseignements lui parviennent de tous les côtés, et elle manœuvre en conséquence.

A ces difficultés s'ajoutent la longueur des communications, la difficulté de se comprendre entre les gouvernements, entre leurs représentants, et entre ceux-ci et les plénipotentiaires chinois, car les interprètes, malgré leur science et leur dévouement, ne réussissent qu'incomplètement à combler l'abîme qui sépare le concept moderne du concept chinois noué par des siècles d'immobilité.

Cependant bien des obstacles ont été franchis sans accident, et le but est proche. On a vu cette chose invraisemblable, un char, attelé de onze chevaux de toutes tailles, de

toutes allures, de tous caractères, sans cocher, rouler sans verser sur une route semée de fondrières, bordée de précipices. Malgré quelques imperfections inévitables le résultat est encourageant, et peut-être y trouverait-on une indication des moyens à employer pour conjurer le « Péril jaune ».

Puisque j'ai lâché ce mot à la mode, je ne résiste pas à la tentation de dire ce que je pense de cette épée de Damoclès suspendue sur la tête du vieux monde. Je le fais en toute simplicité, donnant mon opinion pour ce qu'elle vaut. Après trois ans de séjour en Chine je n'ai pas la prétention de juger ce pays en toute connaissance de cause.

* * *

Depuis des siècles, des millions d'êtres humains vivent sur d'immenses territoires séparés du reste du monde, au nord par des déserts glacés, à l'ouest et au sud par des remparts montagneux inaccessibles, à l'est par l'Océan immense. Toutes les religions ont pénétré chez eux depuis les temps les plus reculés; les révolutions, les guerres les ont agités périodiquement; des dynasties indigènes ou étrangères les ont gouvernés successivement; les barbares les ont envahis, — et, malgré ces bouleversements répétés, ils sont restés immuables, car ils ont absorbé tour à tour leurs conquérants. C'est, je crois, un cas unique dans l'histoire, un cas phénoménal qui dénote chez cette race une force de résistance défensive extraordinaire.

Les Occidentaux qui s'attaquent à cette masse aujourd'hui réussiront-ils à l'ébranler? Nos armées, notre civilisation auront-elles plus de prise sur elle? Finiront-elles par la mettre en mouvement, et la pétrir d'après nos idées?

Une période de transition commence, que remplira la lutte entre la réaction et les éléments de transformation; elle aboutira à un résultat qu'il est encore difficile de prévoir : à une rénovation de la Chine, si sa nature et les circonstances s'y prêtent, ou bien à une dislocation, à un partage. Entre la rénovation et le partage, je ne vois pas de solutions intermédiaires. De toutes manières, ce pays ne peut demeurer perpétuellement dans son état présent, séparé du reste de l'hu-

manité ; inévitablement, il subira la loi générale de la transformation.

Je crois que la période de transition est la seule qui doive nous préoccuper, puisque nous la voyons s'ouvrir, que notre génération et les suivantes assisteront à son développement et, par conséquent, seront à même d'y exercer leur action.

En étudiant les débuts de cette période, en procédant par comparaison avec des phénomènes sociaux de même nature et à peu près contemporains, nous pouvons avec quelque certitude prévoir ce qu'elle sera. Quant à la suivante, c'est-à dire la période de la transformation accomplie, elle appartient au domaine de l'inconnu. Ce sera l'affaire de nos arrière-neveux.

***

Il est, je crois, hors de doute que les Chinois reconnaissent la supériorité de nos procédés scientifiques en ce qui touche la guerre, la navigation, les moyens de transport, l'industrie, le commerce ; mais, cette concession faite, ils se considèrent comme supérieurs pour ce qui concerne la religion, les institutions sociales et gouvernementales, la morale, les lettres, les arts, le genre d'existence, etc. Seule, une minorité infime, autour des missionnaires ou des étrangers, et composée de chrétiens et de marchands, pense et agit différemment. Et encore celle-ci, bien que pratiquant une religion chrétienne, connaissant les langues et les civilisations étrangères, ou ayant adopté quelques-unes de nos habitudes, ne cesse-t-elle pas d'être chinoise quant au fond et à la forme. Du reste, politiquement, elle ne représente aucune influence : les chrétiens appartiennent aux petites classes, les marchands sont peu considérés. Il existe de jeunes réformateurs chinois, les étudiants révolutionnaires, mais ils manquent d'expérience et d'autorité ; de notre civilisation ils ne connaissent guère que la forme extérieure ; de notre histoire, de nos lois, de nos constitutions ils n'ont appris que la théorie et n'ont retenu que la lettre. Leur rêve consiste à couler l'antique Empire du Milieu dans un moule conçu d'après les dernières données de la science, sans s'inquiéter de savoir comment, dans quelle

mesure et quand ce sera possible. A tout le moins, il leur faudrait posséder la confiance de leurs compatriotes, mais ils ne la possèdent pas ; pour agir, ils en sont réduits à créer l'agitation, à surexciter les passions populaires, à développer les ferments de révolte si abondants au sein de cette immense population.

Des deux camps en présence — progressistes et réactionnaires, — le premier comprend les étudiants révolutionnaires qui se groupent autour de Kang-You-Wei ou de ses amis, les marchands, les chrétiens, enfin quelques rares mandarins haut placés qui préconisent des réformes accommodées aux nécessités locales. Le second, c'est tout le reste de la Chine.

Les hauts mandarins réformateurs jouissent d'une certaine influence, mais leurs projets de réformes ne sortent guère du domaine des abstractions ou sont inspirés par un intérêt personnel : un abîme les sépare des étudiants révolutionnaires et des chrétiens, et ils ne favorisent les marchands que lorsqu'ils ont besoin d'eux pour se procurer des ressources. Les chrétiens sont divisés en catholiques et protestants, et ces derniers seuls ont quelques rapports avec les révolutionnaires, dont les chefs sortent des écoles anglaises et américaines.

Dans le camp progressiste, on ne voit donc que divisions, inexpérience, calculs personnels, manque d'autorité sur la masse.

La réaction ignore la décadence de l'Empire, ce qui lui évite le souci d'y remédier; si, parfois, elle est contrainte d'ouvrir les yeux, elle soutient que le remède au mal est dans le retour aux vieilles traditions. Elle hait l'étranger et le méprise en même temps, ce qui la conduit à perdre toute prudence vis-à-vis de lui et à s'exposer aux aventures les plus dangereuses. Elle détient le pouvoir et possède encore le crédit nécessaire pour se faire écouter du peuple, mais cette autorité s'émiette en une infinité de coteries rivales, autour du trône et dans les provinces, qui énervent l'action du pouvoir central et favorisent l'anarchie. Enfin, le conducteur de cet immense masse d'hommes, l'empereur, être sans force ni volonté, n'est que l'instrument, peut-être inconscient, des

intrigues du palais. Deux mots caractérisent les réactionnaires : aveuglement et anarchie.

A côté de ces éléments indigènes, les étrangers agissent, et, suivant leur nationalité, ont des visées politiques et économiques différentes ou même opposées. Poussés par le désir de devancer leurs concurrents ou la crainte de rester en arrière dans le partage des influences et des richesses, ils vont de l'avant sans prendre le temps de la réflexion ni mesurer la portée de leurs actes. Le vieil Empire représente une énorme quantité de ressources à exploiter, une clientèle illimitée de consommateurs, que se disputent les prospecteurs les plus entreprenants. Hâtivement les étrangers marquent leurs places sans savoir au juste ce qu'elles valent, et travaillent cette clientèle sans le moindre ménagement. En même temps ils s'efforcent de gêner les mouvements de leurs concurrents, au besoin en leur suscitant l'opposition des Chinois.

L'enjeu de la lutte, c'est, en réalité, le peuple chinois, misérable, abruti, habitué à obéir à ses maîtres traditionnels, et, cependant, enclin à la révolte lorsqu'il souffre trop. Sous l'influence du christianisme, des excitations révolutionnaires et des exigences des étrangers, cette masse se dissout, les liens séculaires qui l'enserrent et la maintiennent sous l'autorité des chefs s'usent peu à peu ; pour la ressaisir, les réactionnaires font appel au fanatisme et aux pires passions, provoquent des soulèvements où ils espèrent voir leurs adversaires disparaître.

D'un côté comme de l'autre on excite le peuple aux violences, et c'est pourquoi je crois que cette période de transition sera marquée par des convulsions populaires variant en étendue et en profondeur, et dirigées tantôt contre les étrangers, tantôt contre la dynastie, personnification du pouvoir réactionnaire.

La révolte des « Taï-Pings », le coup manqué de Kang-You-Wei, le mouvement « boxeur » sont les épisodes saillants de cette lutte dans les derniers temps, pour ne pas parler d'une infinité d'autres incidents de même nature, qui n'ont eu pour théâtre que les provinces et y ont été circonscrits.

*
* *

Cette perspective est peu rassurante, j'en conviens, mais il vaut mieux l'envisager de sang-froid, que de se complaire dans des prévisions optimistes que le passé n'autorise pas et que l'avenir démentira peut-être.

La sécurité des puissances exige qu'elles soient prévoyantes et prudentes. Si l'anarchie gagne l'Empire, qui sait les pertes dont elles souffriront, les sacrifices qu'elles seront amenées à s'imposer et les conséquences qu'entraînera leur intervention?

Le « péril jaune » pour l'Europe réside, en ce qui touche notre époque, dans ces éventualités menaçantes.

Je n'oserai dire qu'il y a un remède à ces dangers : la Chine souffre de sénilité, c'est un mal incurable; d'autre part, elle éveille des convoitises qui chercheront à se satifaire. On peut déplorer cette situation, mais les regrets sont vains puisqu'on ne peut supprimer les causes qui l'ont engendrée. Du moins, il n'est pas impossible d'employer des palliatifs dont l'action combinée et prolongée écarterait peut-être une bonne partie de ces dangers et atténuerait les autres. Avant d'exposer comment je les conçois, j'ai besoin de faire quelques remarques.

En premier lieu, la conduite du peuple chinois — je ne dis pas ses sentiments — dépend de l'homme qui le gouverne. Si le vice-roi ou le gouvernement est intelligent, conciliant et ferme, l'ordre ne sera pas troublé, du moins profondément; toute tentative de trouble sera vite réprimée.

Le fait que les vice-rois du Yang-tsé, que le gouverneur du Chantoung Yuanchi-Kai ont pu maintenir leurs provinces en dehors du mouvement boxeur; que Li-Hong-Tchang, succédant au vice-roi Tan à Canton, y a fait cesser instantanément la piraterie; que Yu-Hsien a pu fomenter au Chansi une persécution religieuse sans précédent dans une province qui jouissait de la tranquillité la plus complète depuis de longues années, sont des preuves de ce que j'avance, et nous en trouverions bien d'autres en montant plus haut dans l'histoire.

En second lieu, les étrangers connaissent insuffisamment la Chine. Bien documentés sur l'histoire, la littérature, les

questions économiques, ils ignorent une des parties essentielles de la vie du pays, et la principale : ils ne connaissent pas les hommes au pouvoir, le caractère et les tendances particulières des populations. Du moins, si quelques personnes possèdent ces connaissances, cela reste sans effet pratique. Ni les gouvernements, ni ceux qui influent sur l'opinion publique n'en tiennent compte. *La Chine doit se plier aux exigences des étrangers, ce n'est pas à ceux-ci de s'inspirer des considérations locales :* tel est l'axiome admis. Dès lors, les étrangers agissent à leur guise, chacun à sa convenance. Ainsi s'accusent les divergences de vues, ainsi se nuisent mutuellement les intérêts en cause.

Le palliatif est dès lors tout indiqué : tenir la main à ce que les mandarins chargés de la haute mission de diriger cette masse humaine offrent les garanties que l'intérêt général exige ; d'autre part, étudier plus profondément les principes et coutumes qui gouvernent la vie de l'Empire du Milieu, et en tenir compte dans l'exécution des desseins politiques et économiques. Il semble qu'il y a là un terrain d'entente, où les concurrents étrangers peuvent se rapprocher, en vue de l'utilité commune.

Sous l'empire d'une nécessité commune, celle de porter secours à leurs représentants et nationaux exposés à la mort la plus affreuse, les puissances se sont rapprochées et ont ensemble dirigé leurs efforts vers un objectif unique, la délivrance de leurs légations. Elles y ont réussi, et, de l'action militaire en commun, elles ont passé à l'action diplomatique également en commun. Celle-ci, à son tour, a donné des résultats satisfaisants. Ni l'une ni l'autre n'ont été préparées ; à l'origine, on n'en prévoyait ni la durée ni le développement ; les circonstances les ont créées et gouvernées. L'absence d'un plan, d'une méthode, d'une direction unique, a été la source de très réelles difficultés ; néanmoins, la coopération n'a jamais été interrompue et, par des concessions mutuelles, on a obtenu l'essentiel de ce que l'on cherchait. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, le Japon, les Pays-Bas et la Russie ont pu faire masse de leurs intérêts et les soutenir collectivement pendant plus d'un an. L'exemple est encourageant pour l'avenir.

***

Il semble que la France ait un rôle fécond et glorieux à jouer dans cette œuvre de salut commun. Par l'Indo-Chine, elle est une puissance asiatique; et les intérêts moraux et matériels considérables qu'elle possède en Chine lui donnent le droit et le devoir de tenir sa place parmi les puissances qui exercent une influence sur la politique de l'Extrême-Orient. Elle a quinze cents kilomètres environ de frontières communes avec la Chine. Son mouvement commercial était en 1897 (d'après le rapport de la mission lyonnaise) de deux cent vingt-huit millions et demi sur un total de treize cent soixante-cinq millions; il n'a cessé d'augmenter depuis. Elle est le principal acheteur de soie en Chine et un des grands vendeurs de riz. Par l'emprunt franco-russe, la banque russo-chinoise et le chemin de fer Pékin-Hankéou, elle a plus de cinq cents millions de capitaux placés en Chine, et en aura sans doute le double dans un avenir prochain. En collaboration avec la Belgique elle construit la principale ligne de chemin de fer de l'Empire, celle qu'on a baptisée le Grand Central chinois; seule elle fait les frais du chemin de fer du Yunnan. Enfin, les missions catholiques françaises sont les plus importantes et les plus florissantes de toutes les missions chrétiennes.

Voilà nos intérêts en Chine; ils sont considérables. Nous avons le droit et le devoir de les sauvegarder. Pour cela, il nous faut connaître exactement le milieu où ils existent, les conditions à observer pour les tenir en sécurité, et les moyens de les développer. N'oublions pas que la Chine a une énorme population civilisée, qu'il faut la traiter en conséquence, et non pas comme si elle était l'Afrique, où végètent des peuplades sauvages, éparses et sans force. Étudions donc les hommes et les choses plus profondément et d'une façon plus pratique que nous ne l'avons fait jusqu'ici, afin d'agir en conformité avec leur caractère et leur façon d'être. Attachons-nous à dissiper tous les malentendus entre les Chinois et nous, et à nous faire connaître d'eux sous un aspect favorable. Ils sont intelligents et intéressés, et nous y réussirons aisément pour peu que nous le voulions. Nous avons montré

déjà que nous savons nous y prendre avec eux. Il faut persévérer.

Nos intérêts en Chine se distinguent de beaucoup d'autres par leur caractère particulier. Moins que d'autres puissances, nous obéissons à une action impulsive et par cela même difficile à gouverner ; moins que d'autres, nous cédons à un besoin impérieux. Nous pouvons procéder par mouvement réfléchi et calcul prévoyant. Plus que d'autres, nous pouvons tenir compte des avertissements de la prudence et de la raison. C'est à nous de donner l'exemple de la pondération et du tact, de rechercher le terrain de conciliation où pourraient se rencontrer toutes les bonnes volontés. Notre diplomatie a déjà joué ce rôle dans les négociations en cours ; elle en a retiré honneur et profit. Il est à souhaiter qu'elle continue à jouer ce beau rôle.

BARON D'ANTHOUARD

HENRY BEYLE

OFFICIER DE CAVALERIE

Le 16 septembre 1799, jour de la distribution des prix, fut pour Henry Beyle, élève à l'École centrale de Grenoble[1], dans le cours supérieur de mathématiques, un jour de triomphe. Le soir, il parcourait gaiement, avec ses camarades, le bois du Jardin de Ville et, dans son ivresse, il disait à François Bigillion qu'en ce moment il pardonnait à tous ses ennemis.

Après un pareil succès, son admission à l'École polytechnique ne paraissait pas douteuse et il avait l'intention de s'y présenter : Pascal, un de ses auteurs favoris, a dit des vocations que chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer, et Beyle avait « ouï estimer » l'École polytechnique, où quatorze de ses camarades étaient entrés l'année précédente.

L'examen, à cette époque, se passait en automne. Beyle partit pour Paris avec un ami de son père, Basset, qui fut son mentor pendant le voyage. Il sut à Nemours le coup d'État du 18 brumaire, qui datait de la veille; et il avoue qu'il n'y comprit pas grand'chose. Basset le déposa dans un hôtel, à l'angle de la rue de Bourgogne et de la rue Saint-Dominique. Mais, par économie, Beyle loua une chambre

1. On sait que les écoles centrales étaient des établissements d'enseignement secondaire. — Né à Grenoble, rue des Vieux-Jésuites, le 23 janvier 1783, Beyle avait alors seize ans et demi.

non loin de l'École polytechnique, sur le quinconce des Invalides, dans le quartier où demeuraient ses anciens camarades de Grenoble. L'examen se terminait à la fin de brumaire. Au grand étonnement de ses amis, Beyle déclara qu'il ne se présenterait pas.

Il se piquait plus tard d'avoir montré dans cette circonstance une force de caractère remarquable pour son âge. Mais il avait déjà le désir de se singulariser et de ne pas faire comme les autres. N'était-ce pas original d'être un des forts mathématiciens de la jeunesse française et de ne pas entrer à l'École polytechnique? Et pourquoi y entrer? S'appliquer à des cours qui duraient deux et trois ans, s'assujettir à de nouveaux examens, se plier à un joug! L'important, c'était d'avoir quitté Grenoble. Il savait que son père lui servirait une pension mensuelle. Quoi de plus séduisant que de vivre libre à Paris en écrivant des livres et en aimant la jolie femme qu'il espérait rencontrer bientôt? Il laissa passer douze jours, et le concours fut clos sans que Henri Beyle eût comparu devant l'examinateur Langlet. Quand il dit qu'il avait une peur du diable d'entrer à l'École et qu'il attendait avec impatience l'annonce de l'ouverture des cours, il commet donc une inexactitude : il fallait, pour suivre les cours, se soumettre à une épreuve qu'il n'avait pas subie.

Son père ne le blâma pas. Il se contenta, sans doute, de répéter sa phrase favorite, que son fils ferait bien de mettre le raisonnement à la place du sentiment. Mais son cousin Noël Daru le réprimanda vertement et lui conseilla d'achever ses études scientifiques, d'affronter le concours suivant : « Mes parents, lui répondit Beyle, me laissent maître du parti à prendre. — Je ne m'en aperçois que trop », répliqua Noël Daru.

C'est ainsi que Beyle renonçait aux mathématiques qu'il avait adorées naguère. Elles n'avaient été qu'un instrument: l'instrument une fois inutile, il l'abandonna. Il citait souvent la parole de la Zulietta qu'il avait lue dans les *Confessions* de Rousseau : *Lascia le donne e studia la matematica.* Contrairement à ce mot, il pensa désormais aux femmes et non plus aux mathématiques. Il ne garda de son commerce avec Bezout, Clairaut et La Caille, que l'amour

des définitions précises et l'horreur des à peu près. Mais il se rappelait avec fierté qu'il avait été « éloquent au tableau ». En 1804, il assurait que, s'il était ruiné, il pourrait, au bout d'une année de travail, devenir professeur de mathématiques, et en 1805, lorsqu'il songeait à fuir avec Mélanie Guilbert, il disait à l'actrice qu'il tâcherait dans sa retraite d'acquérir de la gloire en mathématiques.

Il n'a jamais parlé qu'avec affection de cette École polytechnique où il faillit entrer. Ses héros, Octave de Malivert, Lucien Leuwen, Fédor de Miossens, sont élèves de l'École polytechnique. « Quand nous voyons, disait-il, ce titre, accolé au nom d'un auteur, nous nous attendons à trouver un ouvrage de mérite. » Dans *Rome, Naples et Florence*, il exhorte le cardinal Consalvi à nettoyer l'étable d'Augias ou l'État romain en fondant une École polytechnique, et il soutient que Napoléon aurait dû donner au royaume d'Italie un institut semblable, où la noblesse eût pris le goût des idées libérales. Il reproche à l'Empereur de n'avoir visité qu'après le retour de l'île d'Elbe cette pépinière d'excellents officiers, et, en 1822, il blâme le gouvernement des Bourbons de désorganiser une école à qui la France doit déjà quatre mille cinq cents sujets distingués, mauvaises têtes peut-être, mais excellents esprits, façonnés par une éducation presque militaire et accoutumés au franc-parler.

***

Paris, que Beyle avait désiré, le désenchanta. Pas de montagnes aux environs ; de la boue dans les rues, pas de femme charmante qui fût séduite par sa jeunesse et sa redingote olive aux revers de velours, et, en ce misérable quartier des Invalides où il logeait, des filles répugnantes, des « pierreuses », qui se livraient pour deux sous sur les pierres de taille, à deux cents pas de sa maison. Tout le déconcertait, le déroutait. Il avait cru rencontrer les êtres chimériques célébrés par Rousseau. Mais bien que ses amis de l'École polytechnique agissent avec lui le plus honnêtement du monde, ce n'étaient pas des héros de Jean-Jacques. Il tomba dans la mélancolie. N'est-ce pas, écrivait-il plus tard, « un sentiment

doux à la vanité, puisqu'il consiste à se dire : je suis si bon ! comment ne puis-je trouver des hommes tels que moi ? »

Il fut malade, et un ignorant chirurgien lui prescrivit de noires médecines : trente-cinq ans après, il se voit dans sa chambrette ou plutôt dans une prison assis tristement à côté d'un petit poêle en fer, sa tisane sur le plancher. Il quitta le quinconce des Invalides et alla demeurer dans un troisième étage du passage Sainte-Marie. Menacé d'une hydropisie de poitrine, atteint de délire, il resta trois semaines au lit. Mais il avait apporté de Grenoble une lettre d'introduction pour un sien cousin et compatriote, Noël Daru, et sa première visite dans Paris — à vrai dire la première qu'il eût faite de sa vie — avait été pour ce parent inconnu. Noël Daru prit soin du jeune Henri et le sauva de l'ennui qui le rongeait ; il lui amena le fameux docteur Portal ; il l'installa dans son propre logement, lui donna le vivre et le couvert.

C'était un homme froid, mais souple, habile, laborieux, infatigable. Après avoir étudié le droit et conquis le titre d'avocat, il avait de bonne heure quitté Grenoble, sa patrie, pour chercher fortune, et il eut un instant l'idée de s'établir en Amérique. Le hasard le fit à Montpellier premier secrétaire de M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc, et son activité, son intelligence, sa probité le rendirent indispensable à celui qu'il nommait son bienfaiteur. Saint-Priest ne voulait pas recevoir : Noël Daru tint maison à sa place, et madame Daru, qui n'aimait pas le monde, présida trois fois par semaine à un dîner de trente convives.

L'auteur de la *Vie de Henri Brulard*[1] représente Noël Daru comme un personnage sévère et imposant qui, malgré son ton mesuré, malgré ses périphrases et ses façons diplomatiques, faisait trembler sa femme et ses enfants. Il avait la taille haute, le nez grand et le regard louche. Grâce à son adresse et à ses nombreuses relations, ce fonctionnaire de l'ancien régime sut traverser la Révolution sans encombre, et le Directoire l'employa. Aussi avait-il gagné deux millions et acheté la maison qu'il habitait dans la rue de Lille, au

1. Écrite par Beyle en 1835 et 1836, publiée en 1890 par M. Casimir Stryienski.

coin de la rue de Bellechasse. Beyle le qualifie de vieux bourgeois despote et ennuyé. Il ignorait que Noël Daru, ami de Talleyrand et du premier commis des Affaires étrangères Durant, connaissait, sans les garder pour lui, tous les secrets de la politique française.

La femme de Noël Daru, une demoiselle Suzanne Periès, était une petite vieille toute ratatinée, d'ailleurs digne et fort polie, qu'il avait épousée pour sa dot. Beyle la jugea d'abord favorablement : il trouve, en 1805, qu'elle l'accable de bontés et, en 1808, qu'elle lui témoigne confiance et amitié. Mais, après l'avoir lontemps observée, il assure qu'elle est sèche et froide ; elle ne rit jamais avec ses filles et ne les a jamais caressées ; elle a toutes les idées étroites d'une bourgeoise de petite ville qui passe sa vie dans les pratiques de la religion ; elle est complètement privée du feu céleste, pleine de la prudence la plus égoïste, inaccessible aux émotions généreuses.

Les Daru avaient onze enfants. On cite parmi les filles madame Cambon, qui mourut quelques mois après l'arrivée de Beyle ; madame de Baure, mariée au Béarnais Faget de Baure, qui fut député sous l'Empire et rapporteur du Conseil du contentieux de la Maison de l'Empereur ; madame Lebrun, femme économe qui fit longtemps sa cuisine sans avoir de domestique. La fille de madame Lebrun devait épouser le général de Brossard, et Beyle se rappelait encore, en 1835, cette petite Pulchérie vêtue d'une robe d'indienne rouge et jouant avec Noël Daru dans le salon de la rue de Lille : « Elle devint, dit-il, fort impérieuse, grosse comme un tonneau, et mena son mari à la baguette. »

Les fils de Noël Daru étaient Pierre, celui qu'on peut appeler le grand Daru, et Martial.

Pierre avait été l'un des plus brillants et des plus solides élèves du Collège des Oratoriens à Tournon, et il travaillait à Montpellier dans les bureaux de l'intendant Saint-Priest, lorsque son père acquit pour lui, en 1784, au prix de cent mille livres, des héritiers du sieur Marmier, la charge de commissaire provincial des guerres en Languedoc. « Il a de l'esprit, écrivait Saint-Priest, et il s'est adonné avec beaucoup

d'application aux mathématiques ainsi qu'à l'étude des langues, et j'ai tout lieu de croire que ce sera un sujet distingué. » En achevant son droit à l'Université, Pierre exerça les fonctions de commissaire des guerres auprès du commissaire-ordonnateur de Montpellier, M. de Causan. Envoyé en 1785 dans le département du Vivarais et Velay, où il remplaça le commissaire Farconet, et, en 1787, dans le département de Béziers, où il suppléa le commissaire Marantin, il s'acquitta parfaitement de ces deux missions. Réformé en 1788, à la nouvelle constitution du corps des commissaires des guerres, il obtint un brevet d'élève et remplit les tâches difficiles qui lui furent confiées, d'abord dans la division de l'Aunis, puis dans la division de Languedoc et Roussillon, avec tant de distinction et une si profonde connaissance des détails civils et militaires, qu'il fut nommé commissaire ordinaire des guerres en 1791 et commissaire-ordonnateur en 1792.

Employé au département de Brest, puis dans la 13e division militaire à Rennes, il servit sous les ordres de l'intègre et vigilant Petiet, dont il devint l'ami : « Presque tout ce que j'ai pu faire de bien, disait-il, tout ce que j'ai pu acquérir de lumières, je l'ai dû au citoyen Petiet. » Il était ordonnateur en chef de l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg lorsqu'il eut une grave mésaventure. Une lettre qu'il écrivait à un ami fut ouverte par le comité révolutionnaire de Montpellier. Il devait accompagner le corps expéditionnaire qui s'embarquerait à Saint-Malo et il demandait à son correspondant une prompte réponse, « attendu, ajoutait-il, que nous sommes sur le point de partir pour faire une visite à nos amis les Anglais ». La phrase était ironique. Le comité révolutionnaire de Montpellier la prit au sérieux. Il dénonça Daru, qui fut arrêté par le Comité de surveillance de Rennes et suspendu par le Comité de salut public. Mais tout Rennes connaissait la conduite de Daru. Son arrestation ne dura que le temps nécessaire à son interrogatoire et à l'examen de ses papiers. Il ne fut même pas incarcéré ; il fut simplement surveillé dans son logis par deux gardes, et lorsqu'il eut écrit à Paris, lorsqu'il eut produit son certificat de civisme, lorsque Petiet eut déclaré que la dénonciation était absurde

et qu'il fallait rendre à l'armée un fonctionnaire « infiniment utile », le Comité de salut public décida que Daru serait remis en liberté et réintégré sans délai.

Mais Pierre Daru ne pardonna pas aux jacobins sa disgrâce momentanée. Nourri de Voltaire et de Raynal, il blâmait naguère l'affection de Noël Daru pour l'ancien régime. Après l'épisode de Rennes, à ce que nous dit Beyle, le père et le fils se rapprochèrent et s'entendirent pour profiter de la Révolution qu'ils haïssaient tous deux.

Pierre ne cesse dès lors de s'élever. Envoyé à l'armée de Mayence pour vérifier la gestion des corps et arrêter leur comptabilité, puis à l'armée d'Helvétie pour diriger spécialement l'administration des subsistances, des transports et des hôpitaux, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée commandée par Masséna, appelé à Paris pour travailler avec la commission législative des Cinq-Cents au perfectionnement du Code militaire, il remplaça Petiet en janvier 1800 dans les fonctions de chef de la 1re division du département de la Guerre : « Vos talents, écrivait le ministre, vos qualités personnelles, votre attachement aux intérêts de la chose publique et l'amitié qui vous lie au citoyen Petiet, ont déterminé mon choix. » Inspecteur aux revues à l'armée d'Italie, c'est Daru qui assure après Marengo l'exécution de la convention d'Alexandrie, comme il sera plus tard commissaire pour l'exécution de la paix de Presbourg, de la convention de Königsberg et du traité de Tilsit. Secrétaire général du ministère de la Guerre en 1801, membre du Tribunat en 1802, président de la Commission du Code militaire, conseiller d'État et intendant général des pays conquis dans la campagne d'Autriche, intendant général de la Grande Armée en octobre 1806 et administrateur des territoires occupés, intendant général de l'armée d'Allemagne en mars 1809, ministre secrétaire d'État en avril 1811, Pierre Daru fut, de la fin de 1813 jusqu'à la chute de l'Empire, directeur, et, pendant les Cent Jours, ministre de l'administration de la Guerre.

Beyle a tracé le portrait assez exact et très détaillé de Pierre Daru.

Selon Beyle, Daru a l'âme froide, nullement sensible, nul-

lement expansive. Il manque de caractère; il s'est laissé mener par ses parents, et son frère, sa femme, un familier lui fera signer une lettre contraire à ses principes : il signera non sans colère, et en criant qu'on lui force la main, mais il signera. Prudent, semblable à sa mère par sa sagesse et son sens rassis, il n'a ni souplesse ni ruse. Il a raison de protester de son honnêteté, de son horreur de tout ce qui sent l'artifice et la cabale, car il n'est ni fin ni adroit, et ne sait pas débrouiller une intrigue. Malgré ses apparences de vivacité, il comprend les choses avec peine. Il a constamment de l'humeur, et pour des riens il se fâche tout rouge : chargé par le ministre Petiet de donner audience aux solliciteurs, il a été tellement excédé de leurs mauvaises raisons qu'il brusque désormais et accueille avec des mouvements de fureur les trente ou quarante personnes qu'il reçoit quotidiennement pour affaire de service.

Il traite de même ses commis. Quel supplice d'écrire de dix heures du matin à une heure après minuit sous le regard de ce Daru continuellement irrité et qui fait des yeux de sanglier! Que de dureté! Quel volcan d'injures! Il faut, s'écriait-il en 1808, mener les jeunes gens par des « verges de fer, et c'est le seul moyen d'obtenir des résultats ». Aussi était-ce une partie de plaisir lorsqu'il ne se fâchait que deux ou trois fois le jour.

Et pourtant, dans la société, lorsqu'on cause des arts et de la poésie, ce terrible Daru déploie une politesse recherchée et maniérée; il approche un fauteuil au premier venu! Il était fait, remarque Beyle, pour être de l'Académie des inscriptions, pour être un de ces savants qui parlent volontiers de ce que tout le monde ne sait pas. L' « empereur » de sa classe et le phénix des élèves de Tournon, le plus distingué des membres d'un cénacle poétique de Montpellier, habitué aux petites jouissances de vanité littéraire, il avait dans sa jeunesse beaucoup d'urbanité; nulle sombre mélancolie, nulle misanthropie, nul goût de la solitude : sans son père, il eût été sûrement homme de lettres. Il entra dans l'administration, rédigea des rapports, mit son amour-propre à bien écrire, et le métier que Noël Daru lui avait imposé ne tarda pas à lui plaire.

Beyle loue le nombre, la rapidité, la vigueur de ses combinaisons, son expérience et sa science d'avocat consultant, sa puissance de travail. En 1793, Daru, revêtu de son uniforme, aidait les soldats à charger du pain sur des fourgons. En 1800, il retournait certains soirs à son bureau, et au dîner il arrivait en retard avec les yeux rouges et « la physionomie du bœuf ». Il croyait que rien n'est impossible au labeur persévérant, et Beyle l'entendit répéter que celui-là est médiocre qui trouve des objections à tout.

Stendhal estime moins le littérateur, et peut-être devait-il un plus chaud hommage à l'administrateur qui, sous l'énorme fardeau de ses fonctions officielles, avait le temps de composer une estimable traduction d'Horace, de correspondre avec Andrieux, Picard, Alexandre Duval, et, comme disait son maître de Tournon, le père Lefebvre, de courtiser Minerve après avoir contenté Pallas. Il se moque, par exemple, de la *Cléopédie*, qui n'est qu'une bourgeoise platitude, et des sociétés dont Daru présidait les niaises séances, lui reproche de n'avoir pas d'idées nouvelles, de ne connaître que « La Harpe, Rousseau et les principes vulgaires ». Il raille le projet qu'avait Daru, au retour d'une excursion à Morgarten et à Sempach, de faire une Histoire de la Suisse. Daru avait-il dans ces lieux célèbres versé les larmes d'admiration de l'homme libre? Non; il n'avait eu qu'une émotion littéraire: il songeait au beau chapitre qu'il ferait, aux détails dont il se souvenait avec un plaisir d'amour-propre. Bref, selon Beyle, Daru n'avait pas d'esprit et n'était qu'un travailleur.

Mais, n'en déplaise à Beyle, Daru versifiait mieux que lui, et quand il aurait manqué d'esprit en société, quand il aurait eu l'air d'un courtisan de Louis XIV en parlant du bal des maréchaux, il fut un puissant organisateur. La seule tache de sa vie, c'est d'avoir sacrifié l'intérêt de la patrie au désir d'obliger le petit-fils de Saint-Priest et de refréner l'ambition de Bonaparte; c'est, quels qu'aient été ses motifs, d'avoir trahi le secret de l'État et révélé aux étrangers les desseins de celui qui gouvernait son pays.

Comme tous les contemporains. Beyle ignora les relations de son grand cousin avec d'Antraigues et les Anglais. Pourtant il note que Daru est « pur de tout sentiment patriotique »

et, avec une perspicacité singulière, il démêle l'inquiétude, l'effroi qui pesait par instants sur l'intendant général : « M. Daru était furieux et constamment en colère parce qu'il *avait toujours peur*. »

Au commencement de 1800, Daru emmena Beyle à son bureau pour l'occuper, et lui donna des lettres du ministre de la Guerre à copier.

Mais, si Daru avait peur de Napoléon, Beyle avait peur de Daru. Il devait être quelques années sous ses ordres : « Je l'admirais, dit-il, mais il me faisait frémir et jamais je n'ai pu m'accoutumer à lui. » Tant qu'il fut l'auxiliaire de Daru, il l'évita et il rapporte qu'il cherchait le plus possible à être séparé de cet éternel grondeur, de ce bourru fieffé, fût-ce par une porte à demi fermée. Il fit une bévue dès sa première copie ; il écrivait *cela* par deux *l* : *cella*. Daru s'étonna qu'un bon humaniste, un prix de littérature commît de pareilles fautes, et Beyle n'osa lui répondre comme à sa sœur Pauline que l'orthographe est la divinité des sots, ou, comme le Ludovic de la *Chartreuse* à Fabrice, que l'orthographe ne fait pas le génie. Mais la mauvaise impression ne s'effaça pas : Daru signait sans observation les lettres rédigées par Barthomeuf et d'autres : il signait à peine la moitié des lettres minutées par Beyle. Dans la campagne de 1809, il ne parlait que très rarement à son cousin, et chaque fois pour le tancer et le traiter d'étourdi ; Beyle se crut négligé, disgracié, et on lit dans son Journal de cette époque : « Jamais M. Daru ne m'aimera : il y a quelque chose dans nos caractères qui se repousse. » Daru n'avait pas deviné le futur Stendhal. Sous la Restauration il trouva chez le libraire Delaunay un volume de Beyle qui coûtait quarante francs parce que l'édition était épuisée. Il ne cacha pas sa surprise : « Comment, quarante francs ! — Oui, répondit le libraire, et par grâce. » Daru leva les yeux au ciel : « Est-il possible ? Cet enfant, ignorant comme une carpe ! »

Beyle eut de grands torts envers Pierre Daru, de ces torts qu'un homme, un mari ne pardonne pas, et Pierre ne les a pas connus. Mais Beyle « admira » sur le tard la bonté de Daru et, en plusieurs endroits des *Souvenirs d'Égotisme*, il le nomme son bienfaiteur. Un jour de septembre 1829, il était au café

de Rouen, au coin de la rue du Rempart, lorsqu'il lut dans le journal que le comte Daru était mort : il sauta dans un cabriolet, il courut à l'hôtel Daru, il vit un laquais pleurant, et pleura, lui aussi, à chaudes larmes : « Je me trouvais bien ingrat, je mis le comble à mon ingratitude en partant le soir pour l'Italie, j'avançai même mon départ, mais je serais mort de douleur en entrant dans sa maison [1]. »

Le frère cadet de Pierre, Martial, n'avait ni l'intelligence de son aîné, ni son vaste savoir, ni son obstination dans le labeur, et il n'est pas arrivé aussi haut. Il aimait le jeu et perdait en une nuit, avec désinvolture, une trentaine de louis. Beyle dit même qu'il n'était ni bête, ni génie, qu'il n'avait ni tête ni esprit. Mais, quoique médiocre, c'était un homme d'excellent ton, très brillant, simulant la passion avec aisance et, de l'aveu de Stendhal, réalisant presque l'idéal du monde parisien. Habile séducteur, il eut, rapporte son cousin, vingt-deux maîtresses, et des plus jolies, ce qu'il y avait de mieux dans l'endroit où il se trouvait, et ce fut Beyle qui, lorsque Martial se maria, brûla les portraits, les cheveux et les lettres de ces vingt-deux belles. Il avait été l'amant de la Duchesnois et il fréquentait assidument les coulisses, assistait aux répétitions, débitait des anecdotes sur les comédiens, racontait que madame Fleury voulait remplacer à la fin d'un vers *tigre* par *barbare* et que Saint-Fal disait *la* trépied. Bon, d'ailleurs, et bienveillant, il ne pouvait faire de mal à qui que ce fût.

Il accueillit Beyle en 1800 avec une cordialité charmante ; il lui parla sur un ton plaisant ; il le dégourdit, le déniaisa ; il le mena dans la loge de Clotilde, une actrice de l'Opéra qui s'habilla et se déshabilla sans gêne aucune devant notre provincial ébloui ; il devint son propre compagnon de plaisirs et son mentor dans la science de la vie.

« Je lui dois, assure l'auteur des *Souvenirs d'Égotisme*, le peu que je sais dans l'art de me conduire avec les femmes. »

1. Cf. sur Pierre Daru, comme sur les autres Daru, les *Souvenirs d'Égotisme*, 19 à 91 ; le *Journal de Stendhal*, et la *Vie de Henri Brulard*, passim ; C. Stryienski, *Revue blanche* des 1 et 15 octobre 1897 ; Léonce Pingaud, *Le comte d'Antraigues*, chap. V et VI.

En 1804 et en 1805, Beyle court les théâtres avec Martial, et lorsqu'il prend des leçons de La Rive et de Dugazon pour chasser les derniers restes du parler traînard de son pays, le cadet des Daru est de moitié avec lui. Les deux amis passent ensemble leurs journées, ils vont le 19 novembre 1804 chez La Rive, à Montlignon, dans la forêt de Montmorency. Ils ont mêmes goûts et mêmes façons : ce sont des jeunes gens à la mode, agréables, irrévérencieux, polissons. Beyle garda la plus vive affection à Martial. Il aspirait en 1806 au bonheur de lui être attaché et désirait le rejoindre pour acquérir quelques-unes de ces qualités qui le rendaient l'idole de ses entours : « Vous savez pour combien de millions de raisons j'aimerais mieux copier des revues dans votre bureau qu'une place de six mille francs à deux cents lieues. » Il le rejoint et il note avec joie dans son *Journal* que son intimité croît avec Martial ; il le nomme l'aimable, l'adorable Martial. Un jour, dans la campagne de 1809, tous deux font route dans la même voiture trois heures durant, et Martial pense tout haut devant son cousin, lui témoigne une confiance entière, lui promet de l'avancement. En 1814, Beyle s'indigne lorsqu'on lui parle de Martial avec défaveur : « Me dire du mal de Martial, à moi ! » Il le cite volontiers dans ses ouvrages ; il le mentionne dans *Rome, Naples et Florence* comme un des hommes « les plus propres à faire chérir le nom français », et, en un passage des *Promenades dans Rome*, il rappelle que le palais de Monte-Cavallo a été admirablement restauré d'après les ordres de Martial. Plus tard, il regrette de n'avoir pas exprimé sa gratitude à Martial avec assez de chaleur et d'effusion de cœur. Le brave garçon était très vaniteux, fier de son titre de baron, un des Dangeau de la cour impériale, et Beyle ménageait avec soin son amour-propre ; mais, écrit Stendhal en 1835, « Martial a toujours été parfait pour moi, et ce que je lui disais par usage du monde et par amitié, j'aurais dû le dire par amitié passionnée et par reconnaissance » [1].

1. Martial Daru, né le 2 juillet 1774, à Montpellier, aide-commissaire des guerres en 1792, commissaire des guerres en 1795, sous-inspecteur aux revues (28 février 1800), intendant à Brunswick (11 juillet 1807), inspecteur aux revues (10 octobre 1808), intendant des biens de la Couronne dans les départements du Tibre et de Trasimène (2 mars 1811), baron de l'Empire (3 février 1813), inten-

Beyle avait d'autres cousins également apparentés aux Daru, les Rebuffet.

Jean-Baptiste Rebuffet était un méridional remuant, énergique, souple, capable de s'accommoder à tout et à tous. Beyle le regarde comme un négociant de grand mérite, comme un homme de caractère. Il avait loué pour sa femme et sa fille, au fond de la cour, le premier étage de l'habitation des Daru. Chaque jour il venait y passer un quart d'heure. Il vivait le reste du temps dans sa maison de commerce rue Saint-Denis, avec une demoiselle Barberen, dont il avait fait à la fois son associée et sa maîtresse.

Rebuffet et sa femme reçurent Beyle avec empressement, madame Rebuffet était jolie et très bonne ; mais elle avait peu d'idées et Beyle goûtait médiocrement sa conversation stérile. La fille des Rebuffet, Adélaïde ou, comme on la nommait, Adèle, n'avait encore que douze ans et Beyle ne la courtisa que plus tard.

Outre les Rebuffet et les Daru, Beyle connut alors madame Cardon et son fils Edmond, qui demeuraient dans la rue de Lille, en face des Daru.

Madame Cardon, née Deloyen, personne adroite et intrigante, tante de madame Campan[1], sœur d'un major de la place d'Arras, avait été femme de chambre de Marie-Antoinette, et avant l'événement de Varennes, elle fit le voyage de Belgique avec une malle qui contenait le trousseau de la reine. Beyle raconte qu'on lut dans son salon les *Mémoires* de madame Campan, dont le texte différait beaucoup de l'« homélie naïve » qui parut en 1823, et il rapporte ces curieux propos de madame Cardon, que Versailles était la cour du roi Pétaud et que Marie-Antoinette, bonne, bornée, pleine de hauteur, très galante, se moquait de l'ouvrier serrurier nommé Louis XVI, si dissemblable de son aimable frère le comte d'Artois.

Le salon de madame Cardon était gai. Beyle y vit les nièces de madame Campan et petites-nièces de madame Car-

dant militaire du cadre auxiliaire (4 octobre 1820-14 octobre 1822), mort le 18 juillet 1827. Il avait épousé Charlotte-Xavier de Froidefond du Chatenet. Le *Journal* de Stendhal le nomme tantôt Martial, tantôt Pacé.

1. La mère de madame Campan était une demoiselle Cardon.

don, les demoiselles Auguié qui devaient épouser l'une le maréchal Ney, l'autre le baron de Broc, la troisième M. Pannelier[1]. Il déploya, dit-il, son amabilité de 1800 avec elles et peut-être le jugèrent-elles un étrange animal.

Edmond Cardon devint son ami. C'était un grand garçon, mince, très bien élevé, parfait de ton, une admirable poupée, assure Beyle, un être élégant, noble, charmant. Il animait par son entrain les charades déguisées qu'on jouait chez sa mère. Il s'habillait en femme pour raccrocher dans la rue, à vingt pas de la maison, le grave Pierre Daru, qui rentrait au logis en s'étonnant que le quartier fût infesté de filles et qu'une créature qui détachait ses jupons l'eût poursuivi jusque dans l'escalier. La maladie de Beyle lui avait fait perdre tous ses cheveux, et il portait une perruque; le facétieux Cardon la jeta dans une soirée sur la corniche d'une porte.

Le bel Edmond n'avait pas d'emploi et Beyle dit que les démarches importunes de sa mère auprès de Pierre Daru auraient impatienté l'homme le plus flegmatique. Il ne se souvient pas que madame Campan dirigeait à Saint-Germain-en-Laye une institution où la fille et la nièce de Joséphine, Hortense et Émilie de Beauharnais, terminaient leurs études. La femme du premier consul connaissait donc madame Cardon, et ce fut elle, et non Daru, qui fit nommer Edmond d'abord élève commissaire des guerres, puis, en avril 1800, adjoint aux commissaires des guerres.

. . .

Beyle crut un instant qu'il aurait la même aubaine que Cardon, et Martial lui promettait le charmant uniforme d'adjoint. Puisque Pierre Daru avait du crédit, puisqu'il était homme à obtenir des exceptions, ne pouvait-il enlever la nomination de son cousin, puis le pousser, le stimuler, le faire travailler ferme? Il n'en fut rien. Beyle n'avait pas, comme Cardon, une mère intrigante, et il n'était aux yeux de Pierre

1. Le père de ces demoiselles, Pierre-César Auguié, avait été receveur général des Finances avant 1789 et il était alors administrateur général des Postes. Sa femme, Adélaïde-Henriette Genet, sœur de madame Campan et femme de chambre de Marie-Antoinette, devint folle à la nouvelle de l'exécution de la reine et se jeta par la fenêtre; elle mourut sur le coup.

Daru qu'un échappé de collège. Aussi ne put-il s'empêcher de soupirer profondément lorsqu'il vit Edmond revêtu de l'habit bleu de ciel aux parements écarlates.

Il resta donc avec Pierre Daru, copiant des pièces dans son salon doré au ministère de la guerre, et quand ce terrible homme s'absentait, escarmouchant avec son camarade Mazoiër. Le classique Mazoiër qualifiait Shakespeare de barbare. Beyle le portait aux nues : rien de plus beau, disait-il, que la naïveté d'Imogène dans *Cymbeline*, et, s'attendrissant jusqu'aux larmes, il ajoutait que Shakespeare était le plus grand poète de tous les temps.

Mais Pierre Daru n'oubliait pas son parent. Après avoir, comme chef de la première division, travaillé durant l'hiver de 1796 à la réorganisation des bureaux, après avoir expédié les ordres du ministre aux généraux destinés à cette armée de réserve qui devait franchir le Saint-Bernard et vaincre à Marengo, il avait suivi Berthier et Bonaparte en Lombardie comme inspecteur en chef aux revues. Il invita Beyle à le rejoindre.

Le 7 mai, Beyle, fou de joie, s'éloignait de Paris. Le 13, il était à Genève, où s'amassaient tous les approvisionnements de bouche et de guerre. Daru y avait laissé un cheval malade, Beyle attendit que la bête fût guérie et l'enfourcha pour passer les Alpes. Bien qu'il eût mis des éperons, il montait pour la première fois de sa vie, et il se plaint plus tard qu'on enseigne aux enfants qu'*equus* signifie cheval sans leur apprendre ce que c'est qu'un cheval. L'animal fit des siennes. Il était suisse pourtant, et « raisonnable comme un Suisse ». Mais il n'avait pas quitté l'écurie depuis plusieurs jours et il était blessé par l'énorme portemanteau qui le chargeait. Il s'emballa et se jeta de la route vers le lac dans un champ planté de maïs. Beyle mourait de peur ; il regardait les épaules du cheval, et les trois pieds qui le séparaient de terre lui semblaient un précipice sans fond. Par bonheur, le commissaire des guerres Lambert avait recommandé Beyle au capitaine Burelvillers, et Burelvillers, qui de loin voyait Beyle galoper au hasard, dépêcha son brosseur au secours de l'imprudent. Au bout d'un quart d'heure, le domestique arrêta le cheval et le calma.

Stendhal décrit ce capitaine Burelvillers comme un homme grand et maigre, de cheveux blonds, de mine narquoise, friponne et nullement engageante. Il le montre armé d'un sabre droit et immensément long, vêtu d'un habit bleu aux boutons et aux épaulettes d'argent, et il ajoute que ce Burelvillers appartient sans doute à la grosse cavalerie, qu'il avait peut-être été choisi d'un régiment et qu'il tâchait de se raccrocher à un autre. Cette fois, sa mémoire ne l'a guère trompé. Capitaine au 3e cavalerie, Burelvillers avait, disait-on, des moyens militaires qu'il employait avec beaucoup d'aptitude et d'intelligence; mais il était mauvais coucheur : le général inspecteur Beaurevoir déclarait qu'il ne pouvait plus servir au régiment et le colonel Préval se plaignait des scènes fâcheuses qu'il ne cessait de provoquer. Burelvillers finit par annoncer qu'il ne voulait plus rester au 3e cavalerie, et il sollicita une lettre de passe pour un autre régiment, en menaçant, s'il ne la recevait pas, de donner sa démission. Le ministre le prit au mot; il accepta la démission pure et simple de Burelvillers : cet officier, mandait-il à Préval, causait dans son corps des dissensions continuelles et y avait jeté un tel esprit de désunion qu'il était impossible de l'admettre ailleurs.

Burelvillers raconta sans doute ses déboires à son compagnons, et peut-être Beyle a-t-il, par la suite, entendu parler de ce capitaine si peu commode. Quoi qu'il en soit, Burelvillers fit bon accueil au blanc-bec que Lambert l'avait prié de protéger. Il l'accompagna comme un gouverneur accompagne un jeune prince; il répondit à ses questions avec complaisance; il fut son premier maître d'équitation.

« De Genève, — dit Beyle dans *la Chartreuse*, lorsqu'il retrace les étapes de Fabrice, — pour aller en Italie, on passe par Lausanne. » De même que Fabrice, il eut à Lausanne une querelle qui faillit tourner à mal : il se fâcha contre le municipal qui distribuait les billets de logement et il mit la main à son sabre. Burelvillers le retint en lui remontrant qu'il était tard et qu'il serait difficile de trouver un gîte dans une ville encombrée. Le lendemain, le capitaine interrogea notre Dauphinois sur sa façon de tirer les armes. Beyle avoua sa complète ignorance. « Qu'auriez-vous fait, lui demanda Burelvillers, si cet homme s'était avisé de sortir avec vous?

— J'aurais foncé sur lui. » Tous les soirs, à la halte, Burelvillers donna dès lors à Beyle quelques principes d'estocade.

Il gravit le Saint-Bernard avec de grandes précautions et de petits périls. A plusieurs reprises, sur l'étroite route couverte de neige, son cheval fit mine de choir. Mais il resta gai. Des groupes de soldats gênèrent parfois ou suspendirent sa marche. Ces hommes n'étaient pas des héros comme il l'aurait cru ; ils étaient égoïstes et ils juraient de colère parce qu'ils étaient à pied et que Beyle était à cheval. Il eut sans doute le même serrement de cœur que son ami Fabrice, accueilli par des ricanements et pleurant ses rêves évanouis, comprenant la chimère des nobles amitiés que le Tasse et l'Arioste ont chantées. N'importe! il croyait faire campagne. Comme toute l'armée, il s'arrêta quelques instants au couvent de Saint-Bernard, but ses deux verres de vin et mangea sa ration de pain de seigle et de fromage. La descente fut plus longue et plus malaisée que la montée. Il allait bride en main, et, à un certain endroit, il ne tint les courroies qu'avec deux doigts pour ne pas être entraîné dans le précipice si la bête y tombait. Des hauteurs d'Albaredo les pièces françaises, hissées à dos d'homme, battaient le château de Bard. Le bruit de l'artillerie qui retentissait dans la vallée, au milieu des rochers, émut profondément Beyle. Il reçut alors le baptême du feu. Burelvillers lui demande soudain s'il a peur : Beyle, qui ne fut jamais capon, s'avance hardiment à portée du fort et s'expose plusieurs minutes à son canon.

L'enchantement commençait et une nouvelle vie s'ouvrait à lui. Il entendit au théâtre de Novare le *Matrimonio segreto* de Cimarosa, qu'il a nommé le grand maître des émotions du cœur, et il eut des « jouissances d'ange », les premières que lui donnait la musique. De Novare à Milan il goûta le bonheur le plus vif, le plus fou. Le paysage le ravit. Ce n'étaient que des arbres et des tiges de maïs en tel nombre qu'on ne voyait pas à cent pas devant soi ; mais c'était l'Italie, c'était la Lombardie, c'était Milan.

Un des premiers Français qu'il rencontra lorsqu'il entra dans Milan, par une belle matinée du mois de juin, fut Martial,

son cher Martial, vêtu de la redingote bleue et coiffé du chapeau brodé des sous-inspecteurs aux revues. Beyle prit aussitôt congé du capitaine Burelvillers et suivit Martial à la « casa d'Adda », se récriant, s'extasiant sur tout, sur les domestiques qui détachaient son portemanteau et emmenaient son cheval, sur la maison, la cour, l'escalier, le salon, sur les côtelettes panées qui lui furent servies, et qu'il trouva si bonnes que ce plat lui rappela Milan durant plusieurs années. Le nom de la « casa d'Adda » lui resta sacré; Milan fut pour lui le plus beau lieu de la terre et sa patrie d'adoption, la ville où il revint tant qu'il put, où il désira vieillir et mourir, où il eut ses plus grands plaisirs et ses grandes peines. Il aima de Milan jusqu'à l'odeur de fumier particulière à ses rues. La tasse de café à la crème qu'il prenait à Milan lui semblait supérieure à tout ce qu'on boit à Paris. Il voulut qu'on écrivît sur sa tombe : *Beyle Milanese*[1]. En 1804, à Paris, dans le cabinet de Martial Daru, il évitait de lever les yeux vers une estampe qui représentait dans le lointain le dôme de Milan : ce souvenir trop tendre lui faisait mal.

On a prétendu qu'il assista le 14 juin 1800 à la bataille de Marengo en amateur, et lui-même parlait volontiers de ce coup de tonnerre qui réveilla l'Italie. Mais il n'a jamais dit expressément qu'il était à Marengo. « On fit, rapporte une de ses autonotices, l'expédition de Marengo ; Beyle y fut ». Ces mots signifient-ils qu'il était présent à l'action ? S'il avait été témoin de l'affaire, aurait-il écrit dans son *Journal*, à la date du 27 septembre 1801 : « A trois lieues de Voghera, je vis le fameux champ de la bataille de Marengo ; on y voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux ; j'y passai treize mois et quinze jours après le jour de la bataille » ? Évidemment, lorsqu'il traça ces lignes, il venait à Marengo pour la première fois.

Beyle ne fit même pas la campagne de Marengo. Il n'appartenait à aucun corps. Passer les Alpes avec l'armée, voir de loin le fort de Bard, applaudir de Milan à la victoire de Marengo, ce n'est pas faire campagne.

1. Le texte de l'épitaphe date de 1820 (cf. *Souvenirs d'Égotisme*, 151, et *Journal*, 475.)

Il fut quelque temps, pour nous servir de son expression, employé de M. Daru : il copiait ou portait des pièces, et c'est ainsi qu'il vit Bonaparte une semaine après Marengo dans une loge de la Scala, pour lui rendre compte de mesures relatives à l'occupation de la citadelle d'Arona.

Claude Petiet, ancien ordonnateur en chef des armées, ancien ministre de la Guerre, puis conseiller d'État et inspecteur en chef aux revues, détaché récemment pour surveiller le service des subsistances et des hôpitaux, venait d'être nommé ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine. Il était chargé de toutes les relations avec la République; c'était sous son autorité qu'un trésorier français percevait les contributions; il convoquait et présidait la *consulta* qui préparait la réorganisation du pays. Plus tard, Beyle, parlant de cette première période milanaise de son existence, disait : « au temps de M. Petiet ». Il fut présenté à Petiet; il connut madame Petiet et ses deux fils Alexandre et Augustin, qu'il devait revoir à Paris.

Alexandre Petiet, lieutenant d'artillerie et attaché à l'état-major de l'armée de réserve, puis aide de camp de Masséna, de Brune et de Marmont, eut en 1806 son brevet de capitaine. Mais dès 1803 il était entré comme auditeur à la section de la guerre du conseil d'État et il appartint désormais au corps de l'intendance. Inspecteur des bâtiments et du mobilier de la couronne, intendant de la liste civile en Toscane, baron de l'Empire, il termina sa carrière comme directeur des subsistances militaires à Paris.

Augustin Petiet, élève commissaire des guerres, avait obtenu l'une des trente-cinq places d'adjoint créées par le Premier Consul avant la campagne de Marengo. Mais il n'avait eu ce titre que pour rejoindre son père en Lombardie. Il fut bientôt, ainsi que Beyle, nommé sous-lieutenant de cavalerie. Il devait être aide de camp de Soult, et devenir en 1813 baron de l'Empire, major de hussards, chef d'escadrons des lanciers rouges, adjudant-commandant chef de l'état-major de la division Piré, en 1818 colonel, et à la fin de 1830 général de brigade.

Mais il n'y avait pas de sympathie entre Beyle et les deux frères Petiet. Il eut un duel avec Augustin pour les beaux

yeux d'une dame Martin, et reçut au pied un léger coup de sabre, une insignifiante éraflure.

Beyle vécut surtout dans la société de Martial Daru et de quelques commissaires des guerres, fort braves gens, instruits, spirituels, gaillards, qu'il rencontra plusieurs fois au cours de sa vie : Joinville, Marigner, Mazeau.

Louis Joinville suivit la même carrière pendant quarante années sans interruption, sans congé, et il se piquait d'avoir conquis tous ses grades dans les camps. Commissaire des guerres en 1793, adjoint à Pierre Daru en 1800, sous-inspecteur aux revues en 1802, baron de l'Empire, il fut de 1805 à 1814 attaché constamment au quartier général de la Grande Armée, et de 1807 à 1814 nommé commissaire-ordonnateur en chef à l'ouverture de chaque campagne. Placé en 1817 à la tête du corps de l'intendance, il dirigea jusqu'à 1831 l'administration de la 1re division au ministère de la Guerre. Ses talents, disait Soult, l'avaient fait distinguer de l'Empereur, et Joinville rapportait volontiers ce mot de Napoléon : « Vous êtes aussi utile que ceux qui ont les premiers grades de l'armée. » Beyle aimait Joinville ou Louis, comme il l'appelle familièrement ; il le nomme le bon Joinville, et il se reproche d'avoir un jour, en un accès de folie, provoqué cet excellent homme.

Marigner, commissaire des guerres depuis le commencement de la Révolution, alors sous-inspecteur aux revues, inspecteur aux revues en 1812, était, disait Daru, « un homme d'un caractère élevé, d'un esprit rare, d'une capacité qui ne serait point au-dessous des fonctions les plus difficiles ». Beyle estimait infiniment Marigner. Dans la campagne de 1809, il lut avec lui l'*Uno* d'Alfieri. Il trouvait que Marigner s'exprimait de la meilleure grâce du monde ; il louait son esprit : c'était, selon lui, le même esprit que celui de Matta dans les *Mémoires de Grammont*, un esprit naturel « inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation ».

Comme Marigner, Mazeau mérita les éloges de Petiet, de Daru, de Villemanzy, de Gouvion Saint-Cyr, qui vantèrent à l'envi son expérience, son exactitude et son activité. Il avait l'âme sèche et peu accessible à l'enthousiasme ; les arts le tou-

chaient peu, et Beyle le comparait à son oncle Romain Gagnon. C'était un bon vivant, au gros nez et au visage plein, qui faisait volontiers de graveleuses plaisanteries. En 1801, dans une excursion sur les bords du lac de Garde, une nuit que des dames étaient venues le réveiller dans son lit, il quitta sa chemise et, prenant un flambeau, leur rendit leur visite en cet état de nudité.

Malgré la différence d'âge, ces joyeux compagnons firent le meilleur accueil au cousin des Daru. Ils l'emmenèrent dans ces bals si gais qui s'étaient après Marengo organisés à la « casa Tanzi ». Le jeune homme les enviait. Ils étaient heureux, ils avaient de jolies et spirituelles maîtresses, et il essaya de les imiter. Il raconte qu'il avait apporté de Paris son innocence, et qu'il se délivra de ce trésor à Milan, il ne sait plus avec qui : ne dit-il pas dans *l'Amour* que, lorsqu'on a soif, on ne doit pas être difficile sur la nature du breuvage que le hasard nous présente ?

Comme naguère, à Paris, il souhaitait vainement de rencontrer une femme qui connaîtrait son âme et qui eût une âme semblable à la sienne, une âme de poète. Il aurait voulu que Martial ou un autre eût pitié de lui, le secourût d'un charitable conseil, le mît dans les bras de la charmante créature qu'il rêvait. Ses amis s'occupaient de tout autres soins, et ils avaient raison. Beyle n'eut alors que de vulgaires amours. Une nuit de juin 1801, à Brescia, avec plusieurs bons drilles, il donna l'assaut à un lupanar, et il chanta ce nocturne exploit en vers aussi mauvais qu'obscènes [1]. Il n'a donc pas passé ces deux années 1800 et 1801, comme il l'a prétendu, en vains soupirs et en élans impuissants. Ainsi fit en Italie Tallemant des Réaux qu'une passion romanesque et des intentions de tristesse n'empêchèrent pas de se divertir, « tant c'est belle chose que jeunesse ». Mais timide, gauche, embarrassé, manquant encore de l'usage du monde, dénué d'argent, assez mal fagoté et portant un habit quelquefois décousu par-ci par-là, fier en même temps, il eut des accès de mélancolie et de langueur. Une Milanaise l'avait séduit : Angela, fille du marchand Boroni et femme du médecin Pietragrua, la superbe et majes-

1. Henri Cordier, *Stendhal et ses amis*, p. 75.

tueuse Angela, maîtresse de Joinville, qu'elle aimait follement. Beyle n'osa la courtiser. Elle ne se douta pas de la « divine illusion » dont elle était cause.

Il fallait pourtant avoir un emploi. Beyle, désespérant d'entrer dans le commissariat des guerres, et certain d'obtenir bientôt par le crédit de Pierre Daru un brevet de sous-lieutenant, résolut de suivre la carrière des armes.

Brune était alors à la tête de l'armée d'Italie[1], et il avait pour chef d'état-major Oudinot, à qui Daru recommanda Beyle. A la prière d'Oudinot, Brune envoya, le 23 septembre 1800, à Beyle un brevet provisoire de sous-lieutenant. Ce brevet ne mentionnait, et pour cause, ni les services ni les actions et blessures de Beyle : le général lui donnait ce grade « en récompense de sa bonne conduite et de ses talents ».

Trois semaines plus tard, le 16 octobre, Oudinot transmettait à Daru le brevet provisoire de Beyle, en se disant heureux d'avoir trouvé cette occasion d'être agréable au « citoyen inspecteur », et, le lendemain, par une seconde lettre, il informait Daru que Beyle était attaché à l'état-major, et devait être inscrit sur le tableau des officiers de l'état-major à la suite des sous-lieutenants.

Restait la confirmation du ministre. Daru écrivit à Durosnel, chef du bureau de la cavalerie au département de la Guerre. Les expressions dont il se sert prouvent qu'il avait pour son jeune cousin une réelle affection, et qu'il savait appuyer et pousser les gens auxquels il s'intéressait. Il rappelle que Beyle a travaillé et « griffonné » avec lui. Il assure que Beyle, « emporté par son courage sur les traces du Premier Consul au delà des Alpes », mérite une sous-lieutenance; il ajoute que sa recommandation n'est pas une recommandation banale comme tant d'autres, qu'il désire vivement la nomination de Beyle, et qu'il ne veut pas en demeurer là, qu'il compte revenir à la charge dans quelques mois, et obtenir davantage pour son protégé. « Je charge Martial, concluait-il, de vous tourmenter jusqu'à ce que l'affaire soit finie, et, s'il le faut, je

1. Depuis le 13 août 1800.

vous enverrai pour vous séduire la Vénus de Médicis que Mazeau est chargé d'enlever. »

Mais, sur ces entrefaites, une place avait vaqué dans le 6e régiment de dragons, à Lodi : le sous-lieutenant Millot demandait sa retraite pour cause de blessures. Le 23 octobre, Davout, qui commandait en chef la cavalerie de l'armée, nommait Beyle sous-lieutenant au 6e régiment de dragons.

Le 15 novembre, Daru envoyait à Durosnel le brevet provisoire que Beyle avait reçu de Davout, et le priait instamment de faire confirmer son cousin dans son emploi : il appelait Durosnel son cher et ancien collaborateur, l'assurait de son affection, lui demandait pour le jeune sous-lieutenant « quelque bienveillance et un peu d'amitié ».

La nomination fut confirmée très tard, le 24 juin 1801, mais elle datait du 23 octobre 1800, et, sur le compte qu'avait rendu Durosnel, le ministre déclarait que Beyle, attaché à l'état-major de Brune, avait montré de l'intelligence, une bonne conduite, des connaissances.

Il fallait lui expédier le brevet définitif. Le 1er juillet 1801, le bureau des troupes et légions à cheval réclamait à Beyle, outre son acte de naissance, les pièces qui prouvaient ses services antérieurs. Des services antérieurs, Beyle n'en avait pas. Mais, grâce à Daru, ses précautions étaient prises. Par deux certificats datés de Lodi, du 20 octobre 1800, trois jours avant sa nomination, le chef de brigade ou colonel Le Baron et le conseil d'administration du 6e dragons avaient attesté que Beyle était entré au corps, comme enrôlé volontaire, le 25 juillet; qu'il faisait partie d'un détachement qui stationnait à Sarreguemines; que, sur le rapport du chef de ce détachement, qui louait la conduite et les connaissances du jeune soldat, le chef de brigade avait donné l'ordre de le faire recevoir brigadier et maréchal des logis; mais qu'avant la réception de cet ordre, Beyle avait quitté le détachement et rejoint le régiment. Le nouveau sous-lieutenant envoya ces deux certificats au ministre et reçut son brevet.

Ultérieurement, en 1818 et en 1819, il écrivit aux bureaux de la Guerre qu'il avait été dragon dès le mois d'avril 1800, avant Marengo, mais que les registres du 6e régiment étaient mal tenus, et qu'il ne fut inscrit qu'à la fin de septembre.

Les contrôles portent, en effet, qu'il entra le 23 septembre au corps comme dragon; mais, parce qu'il n'avait pas antérieurement servi, parce qu'il n'avait été ni soldat, ni brigadier, ni maréchal des logis, il fut inscrit à la date de son brevet provisoire de sous-lieutenant. Aussi, lorsque les bureaux lui répondirent qu'il ne comptait au 6e dragons que depuis le 1er vendémiaire an IX, et non, selon son dire, depuis le milieu de l'an VIII, Beyle ne protesta pas. Pourtant, en 1828, quand il voulut grossir ses services pour grossir sa pension, il prétendit que Berthier lui avait promis la première place vacante dans la cavalerie, qu'en conséquence il avait rejoint le 6e dragons qui venait d'Allemagne avec le général Moncey quelques jours avant Marengo, et qu'il avait été simple dragon jusqu'à ce que le sous-lieutenant Millot eût pris sa retraite. Mais les documents témoignent contre lui et ils démontrent que ce révolutionnaire, ce haïsseur de privilèges, a été nommé d'emblée sous-lieutenant, parce qu'il était cousin de Pierre Daru.

Le sous-lieutenant Beyle, dont le régiment tenait garnison à Lodi, eut l'occasion d'étudier sur les lieux la campagne de 1796. Il parcourut avec un enthousiasme juvénile presque tous les champs de bataille. Ses guides étaient des soldats de Bonaparte, des jeunes Italiens émerveillés de la gloire du vainqueur d'Arcole, et dans les bourgades, dans les villes, sur les murs sillonnés par les balles, apparaissait encore la trace évidente des combats.

Bientôt, il vit la guerre; s'il ne fit pas la campagne de Marengo, il fit en décembre 1800 et en janvier 1801 la campagne de Mincio, où Brune commanda l'armée et prouva, selon le mot de Beyle, qu'il manquait de toutes les qualités d'un général en chef.

Il a dit qu'un certificat du général Michaud témoignait qu'il avait marché vaillamment sur deux pièces d'artillerie. Les deux certificats que Michaud lui délivra ne mentionnent pas ces deux canons qu'il aurait affrontés. Mais l'un d'eux atteste que Beyle a donné dans le cours de la campagne, et notamment au combat en avant de Castelfranco, des preuves d'intrépidité.

Le général Michaud était un très bon soldat et un très brave homme dont Beyle a gardé la mémoire. Ancien chasseur à cheval, lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires, il avait eu, comme tant d'autres, un avancement prodigieux, au commencement des guerres de la Révolution : général de brigade en mai 1793 et général de division au mois de septembre suivant, il était, dans les premiers jours de 1794, général en chef de l'armée du Rhin. Employé à l'armée d'Italie en 1800, il avait commandé l'aile droite, puis la réserve, puis, lorsque Delmas tomba malade, l'avant-garde, et ce fut lui qui, le 14 janvier 1801, enleva Castelfranco. L'éducation lui avait manqué, et Beyle regretta de n'avoir pas rencontré dès 1801, au lieu du général Michaud, un grand seigneur comme M. de Saint-Aulaire, qui l'eût dressé, qui lui eût aiguisé l'esprit et poli les manières.

Un armistice fut conclu quatre jours après Castelfranco. Le général Michaud eut alors à remplacer un de ses aides de camp : sur les rapports avantageux qu'on lui fit, ou plutôt sur la recommandation de Daru, il choisit Beyle[1].

Michaud, qui commandait la 3e division des troupes de la Cisalpine, habita successivement à Vérone, à Bergame, à Brescia, et entreprit de longues promenades dans la région. Beyle connut et aima de plus en plus la Lombardie. Lorsqu'il citait plus tard le vers de Regnard :

Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone?

il remarquait que Crémone est une grande villasse où l'on meurt d'ennui et de chaleur. Toutefois, la Lombardie était à ses yeux ce qu'il y a de plus beau au monde. Brescia lui plaisait infiniment. Le pays de Bergame lui semblait le plus joli qu'il eût jamais vu. Il se disait le plus heureux des hommes. Parfois, il faisait une fugue à Milan, assistait aux représentations de la Scala, saluait cette Pietragrua dont il était féru, et, au bout d'une semaine, regagnait allègrement son poste. Mais le ministre prescrivit que tous les aides de camp sous-lieutenants rentreraient à leur corps. Le 19 septembre,

1. La nomination est du 1er février 1801 ou 12 pluviôse; Beyle quitta Milan pour Vérone le 2 ventôse ou 21 février.

Beyle quittait Brescia pour rejoindre son régiment. Le général Michaud lui donna le plus beau des certificats : il ne pouvait que se louer de la manière délicate et distinguée dont Beyle avait servi, et il saisissait cette occasion de témoigner à son aide de camp, non seulement sa satisfaction, mais son estime et son amitié.

Attaché au 2e escadron et à la 8e compagnie du régiment, Beyle tint garnison à Bra, puis à Saluces, puis à Savigliano. Bientôt il s'ennuya ; il eut des accès de fièvre ; il accepta le congé que lui offrait son colonel, et au mois de janvier 1802, il était à Grenoble.

Il ne devait plus revoir l'Italie qu'en 1811. Mais elle fut sa terre promise, le seul pays où le bonheur existait pour lui, le seul où il souhaitait de couler ses jours. Il ne s'étonnait pas que des Français fissent la folie de démissionner et de vivre pauvres à Milan plutôt que de s'éloigner de leurs affections. Lui aussi aimait la race italienne. Il emportait avec lui le souvenir de femmes charmantes, non seulement de la Pietragrua, mais de la comtesse Gerardi, qui captiva Claude Petiet, et qui joignait aux plus beaux yeux du monde la gaieté la plus douce et la simplicité la plus réelle : c'est elle qui, dans un fragment de l'*Amour* explique avec verve le mot de « cristallisation », et, dans la *Vie de Rossini*, elle conte aux hôtes de sa loge une histoire, celle de Stradella et d'Hortensia, qui peint les mœurs et le gouvernement de Venise. Il n'oublia plus ces Italiens qui cherchaient si mollement, si voluptueusement la félicité, qui connaissaient si bien l'art de jouir, — l'*arte di godere*, — ces officiers de la légion italique si pleins de grâce, les frères de madame Gerardi, ces Lechi dont la superbe figure lui inspirait tant d'enthousiasme.

Il avait pris en Lombardie le goût de la musique et il a dit que le théâtre de la Scala, où il entendit les *Virtuosi* de Mayr et les opéras de Cimarosa, était au premier rang parmi les choses qui formèrent sa jeunesse.

Il avait enfin, plus qu'il ne s'en doutait, puisé sur le sol italien la haine de toutes les tyrannies, et il revenait républicain, passionné pour la liberté. Il avait vu les joyeux transports des habitants délivrés du bâton autrichien, affranchis du

joug qui, pendant les treize mois, — les *tredici mesi*, — avait pesé sur eux, exprimant leur gratitude aux Français avec effusion : « Figurez-vous, s'écriait-il plus tard, un peuple amoureux fou ! » Il avait vu les bulletins ardents de Bonaparte, ses ordres du jour, ses proclamations. Le jeune victorieux disait que « la bravoure des phalanges républicaines assurait à jamais le triomphe de l'égalité et de toutes les idées libérales[1] ». Il flétrissait les horreurs commises à Milan par les agents de l'empereur. Il rappelait avec indignation le grand mathématicien Fontana gémissant sous le poids des chaînes, tous ceux qui siégeaient dans les municipalités et les administrations départementales, tous les membres du corps législatif jetés dans des cachots, les nobles allant seuls au casino de Milan, les privilégiés semblant s'indemniser des trois ans d'égalité qu'ils avaient soufferts sous la République Cisalpine par des procédés arrogants et des vexations incessantes. Beyle était à Brescia lorsque la ville célébra la rentrée des patriotes que l'Autriche avait déportés aux bouches du Cattaro, et la pâleur de ces malheureux, leurs yeux hagards, leur corps amaigri faisaient un étrange contraste avec l'allégresse qui les entourait.

C'est encore en Italie qu'il a pris son irréligion. Son séjour dans la Lombardie acheva ce que l'enseignement de l'école centrale et les entretiens du géomètre Gros avaient commencé. Il se convainquit que les prêtres avaient « gâté » l'Italie, et c'est de ses années de régiment que date son athéisme.

Après avoir passé trois mois à Grenoble, Beyle gagna Paris[2] et donna sa démission de sous-lieutenant. Vainement, le général Michaud qu'il vit à Fontainebleau en juin 1802 et qui chassa plusieurs jours avec lui, tenta de le dissuader, promit de le reprendre comme aide de camp et de l'emmener dans le Nord en tournée d'inspection. Beyle ne démordit pas de sa résolution.

1. Remarquez ce mot : « idées libérales », prononcé en 1800 par Bonaparte, du reste employé par lui dans sa proclamation du 19 brumaire, et que Beyle lui-même ne croyait pas si ancien puisqu'il disait en 1829 : « Ce sentiment profond de la justice que l'on désigne en ce moment par le nom d'idées libérales... »

2. Il part le 3 avril de Grenoble et arrive à Paris le 15 avril 1802.

Il l'a plus tard expliquée très diversement. Il dit ou insinue, tantôt qu'il suivit à Paris une femme qu'il aimait, sans avertir le ministre de la Guerre, et que le ministre se fâcha; tantôt, qu'une sérieuse maladie et des blessures le mettaient hors d'état de servir, qu'il avait eu la poitrine écrasée par son cheval tué; tantôt, qu'il se retira parce qu'on était en paix, et qu'il n'y avait pas de guerre en perspective; tantôt, qu'il faut trop se baisser dans l'armée pour arriver aux premiers postes, les seuls où les actions sont en vue. Que d'excuses et de tristes défaites! Et ne prouvent-elles pas que Beyle sentait qu'il avait tort? Sans doute, il s'était amouraché de Victorine Mounier; — mais Victorine avait quitté Grenoble pour Rennes et non pour Paris. Sans doute, il avait eu la fièvre et reçu d'Augustin Petiet un coup de sabre; — mais ni fièvre ni blessure n'avaient eu la moindre gravité. En réalité, Beyle (il en fait l'aveu dans la *Vie de Henri Brulard*) était ennuyé à l'excès de ses camarades. A un dîner de corps à Savigliano, quelques jours avant son départ, il se plaint de l'extrême froideur des convives ainsi que de la platitude du capitaine Frère, et, en 1832, il se rappelait encore le dégoût que la femme du capitaine Henriet lui avait inspiré par la liberté de ses propos : « J'adore, écrivait-il, ce genre de conversation en italien; il m'a fait horreur dans la bouche de madame Henriet. »

Il avait assez du métier de soldat. Vivre libre à Paris et y jouir de tous les plaisirs, y continuer son éducation, et, à force de persévérance, devenir un grand et vrai poète, conquérir la gloire littéraire, tel était son but. Son père, qui ne voyait dans l'état militaire que libertinage et impiété, lui promettait une pension annuelle de trois mille francs.

Beyle envoya donc de Paris sa démission au régiment. Il la donna sans énoncer de motifs, et la data de Savigliano, 20 juillet 1802. Elle fut acceptée, le 8 août, par le conseil d'administration, et, le 20 septembre, par le ministre de la Guerre[1].

Les Daru furent irrités. Était-ce la peine d'avoir fait obtenir à Beyle une sous-lieutenance? Quoi! ils l'avaient mis en selle, ils allaient demander pour lui du galon, et l'écervelé

1. Il est donc porté sur les contrôles comme démissionnaire au 20 septembre 1802 ou 3e jour complémentaire de l'an X.

démissionnait ! Pierre Daru et sa jeune femme Alexandrine déclarèrent que Beyle avait une mauvaise tête[1].

Si Beyle était resté dans l'armée, il serait devenu certainement colonel et peut-être général, comme son cousin germain Oronce Gagnon. Il était déjà le huitième des seize sous-lieutenants du régiment sur le tableau d'ancienneté, et il n'avait pas seulement le précieux appui des Daru : bien qu'il eût les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme, bien qu'il ne pût tenir son sabre deux heures durant sans avoir la main pleine d'ampoules, il possédait les qualités du militaire, l'endurance, la bravoure, et il assure que la témérité la plus périlleuse était pour lui un véritable plaisir.

Il adora plus tard ce qu'il avait brûlé, et ces deux années de régiment lui parurent la période héroïque de sa vie. Ce 6e dragons qu'il avait joyeusement quitté, il le revendiqua, il le glorifia. Dans la *Vie de Henri Brulard*, il rapporte qu'il aimait tendrement dès l'enfance ces beaux dragons qui passaient sur la place Grenette pour se rendre à l'armée d'Italie, et dans *Rouge et Noir*, Julien Sorel, qui les voit revenir de Lombardie et attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison paternelle, admire ces soldats revêtus d'un grand manteau blanc et coiffés d'un casque aux longs crins noirs.

C'est surtout dans *la Chartreuse de Parme* qu'il a semé des réminiscences de sa carrière militaire. Après la déroute de Waterloo, Fabrice aperçoit à l'entrée du pont de la Sainte un vieil officier de cavalerie et trois de ses hommes, tous quatre démontés, blessés, silencieux, navrés de douleur, semblables à des génies enchantés. L'officier, qui porte le bras en écharpe, a la moustache blanche et l'air le plus honnête qui soit. Il ordonne à Fabrice, au nom de l'honneur, de rester en vedette et de barrer le passage à tous les dragons, chasseurs et hussards qui viendront. Fabrice, conquis dès le premier mot, demande un ordre écrit, et l'un des trois hommes, maréchal des logis, trace quelques lignes sur une feuille de son calepin.

1. Daru venait d'épouser, le 1er juin, Alexandrine-Thérèse Nardot.

Ces braves gens, auxquels Fabrice s'associe, appartiennent au 6e dragons. Le maréchal des logis se nomme Larose, tout comme un maréchal des logis que Beyle connut au régiment, et le vieil officier s'appelle le colonel Le Baron, tout comme le colonel de 1800.

Le nom de Larose s'était gravé dans la mémoire de Beyle. Laurent Canuet, dit Larose, passait sous le Consulat pour le héros du 6e dragons. On racontait qu'il avait, en 1796, près de Fribourg en Brisgau, fait de sa main onze prisonniers, qu'à Marengo, il avait reçu neuf coups de sabre, que dans la campagne du Mincio, il était entré le premier dans le village de Pozzolo sous un feu violent de mousqueterie et avait tué sept Autrichiens qui résistaient. Promu sous-lieutenant de la compagnie d'élite au mois de novembre 1801, noté par le général-inspecteur Canclaux comme un homme très brave, plein de zèle et d'activité, Larose obtint en 1803 un sabre d'honneur et en 1804 la croix d'officier. Prisonnier à Wischau en 1805, lieutenant en 1806, blessé de quatre coups de sabre et de deux coups de lance au combat de Biezun en Pologne et de nouveau prisonnier, capitaine en 1808, il était couvert de cicatrices lorsqu'il eut sa retraite en 1809.

Quant à Le Baron, capitaine aux volontaires du Finistère, aide de camp du général La Bourdonnaye en Belgique et en Bretagne, aide de camp des représentants Blad et Tallien à l'expédition de Quiberon, il s'était distingué dans la guerre des chouans, où il avait un instant commandé l'arrondissement d'Ancenis, et il se vantait d'avoir assisté aux pourparlers entre Hoche et Sombreuil. Au passage du Mincio, à la tête des sapeurs et d'un escadron du régiment, il avait franchi le pont et fourni une charge si vigoureuse qu'elle décida du succès de la journée. Il fut tué au combat de Hoff.

Quelques lignes plus loin, dans cet épisode de *la Chartreuse*, Beyle introduit des hussards fugitifs qui veulent passer le pont malgré Fabrice et l'ordre de Le Baron. Le vieux colonel accourt et saisit par la bride le cheval d'un des hussards : « Arrête, dit-il, je te connais, tu es de la compagnie du capitaine Henriet. — Le capitaine Henriet, répond le hussard, a été tué hier ». Cet Henriet était capitaine de la compagnie d'élite lorsque Beyle servait au 6e dragons. Il avait fait toutes

les campagnes de la Révolution ; à Austerlitz et à Eylau, il eut son cheval tué sous lui ; à Eylau, où il eut le bras cassé, il commandait le régiment ; il était major quand il prit sa retraite avant Waterloo le 1er juin 1815.

Un autre personnage, que Beyle a mis en scène dans *la Chartreuse de Parme* ainsi que dans la *Vie de Napoléon*, est le lieutenant Robert. Beyle raconte que Robert, un des plus beaux officiers de l'armée, logea chez une marquise à Milan, en 1796, qu'au dîner où la dame l'invita, le pauvre garçon n'avait que des empeignes bien cirées et attachées par des ficelles noircies avec de l'encre, mais pas de semelles ; qu'il donna néanmoins un écu de six francs, le seul argent qu'il eût, aux laquais en magnifique livrée qui le servaient à table. Plus tard, le lieutenant Robert devient le général comte d'A..., et Fabrice, le fils de la marquise, le voit à Waterloo, passer au galop, grand, mince, la figure sèche et l'œil terrible. — Ce Robert a été, lui aussi, officier au 6e dragons. Il n'était pas lieutenant en 1796 ni même en 1800 ; il ne combattit pas à Waterloo, pas plus que Le Baron, Larose et Henriet ; il ne fut ni général ni comte. Mais il précédait immédiatement Beyle sur le tableau d'ancienneté des sous-lieutenants, et il méritait d'être remarqué pour sa fière mine et sa bravoure. Jusqu'au dernier jour de sa carrière, ses inspecteurs et ses chefs le notent comme un bel homme de guerre, et ils louent unanimement sa jolie tournure militaire, sa physionomie agréable et fraîche, son physique avantageux, sa forte constitution, sa robuste santé. Il fut blessé plusieurs fois : il reçut à Austerlitz un coup de sabre à la main gauche ; au passage de la Piave, un coup de feu à la jambe ; à Krasnoé, une balle sur le nez ; il eut son cheval tué sous lui à la Bérésina, à Hanau et à Troyes. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il fut nommé sous-lieutenant au 6e dragons pour l'intrépidité qu'il avait déployée dans un engagement au pont du Var. Lieutenant en 1805, capitaine et aide de camp du général Poinsot en 1809, il entre en 1811 aux dragons de la vieille garde et il est chef d'escadrons au retour des Bourbons. Durant les Cent Jours, il a la chance de remplacer son père, capitaine de gendarmerie à Bar-le-Duc, et, de la sorte, quoique renfermé dans Verdun avec sa compagnie, il ne sert pas osten-

siblement l'usurpateur. Qu'aurait dit ait su que son héros était devenu gendarme et affichait le plus profond dévouement pour Louis XVIII, que ce fut Robert qui saisit dans un village de la Meuse les papiers du conventionnel Courtois et qui porta le fameux testament de Marie-Antoinette à Paris! Robert était colonel à Niort lorsqu'il prit sa retraite.

Les souvenirs de la campagne du Mincio ne s'effacèrent jamais de la mémoire de Beyle. Dans le récit de Waterloo, quand la bonne vivandière du 6e léger procure un cheval à Fabrice, un soldat annonce que colonel du régiment vient d'être tué. Ce colonel s'appel Macon. C'est ainsi que se nommait en 1800 le chef de la 6e demi-brigade d'infanterie légère : Macon, plus tard général et sous-gouverneur des Tuileries. Il s'était fait remarquer à Marengo, où son régiment, qui n'avait plus une seule cartouche, arrêta l'ennemi par une charge à la baïonnette, et, au p age du Mincio, dans la journée du 25 décembre 1800, il ait soutenu victorieusement trois attaques des Autrichiens, et notamment, vers sept heures du soir, à demi-portée de pistolet, un furieux assaut des grenadiers hongrois.

Au même endroit de *la Chartreuse*, Fabrice dit qu'il est beau-frère d'un capitaine, et lorsque le maréchal des logis auquel il s'adresse, demande le nom de ce capitaine, il répond au hasard : « Meunier », et l'autre entend « Teulié ». Or, Teulié, Milanais de naissance malgré son nom français, employé depuis à la Grande Armée comme général de division et mort devant Colberg, avait été, lorsque Beyle était en Lombardie, chef d'état-major de la légion italique et ministre de la guerre de la République Cisalpine. « Milan, a écrit Stendhal, comparait Paradisi à Talleyrand, Dandolo à Chaptal et Teulié à Desaix[1]. »

L'officier de cavalerie resta le type favori de Beyle. Il

1. Teulié est cité dans l'*Amour*, p. 273. Stendhal donne donc à ses personnages le nom de gens qu'il a connus. Un des amants de la belle Pietranera s'appelle Scotti, et Stendhal, par négligence, le qualifie tantôt de colonel, tantôt de général : c'est le Génois Scotti qu'il rencontre en 1811 dans son voyage de Paris à Milan (*Journal*, p. 374) et il le mentionne encore dans *l'Amour* (préf., p. xviii). Dans *la Chartreuse de Parme*, il n'hésite pas à nommer Bubna, cet « homme d'esprit et de cœur »; le comte Prina, qu'il qualifie, comme avait fait Napoléon, d'homme d'un grand mérite, le peintre Hayez et le médecin Rasori.

publie *Naples, Rome et Florence* sous le pseudonyme de « M. de Stendhal, officier de cavalerie », et il prétend avoir recueilli certaines anecdotes de *l'Amour* lorsqu'il était à la tête de ses dragons dans les bois de la Sesia. Pour dire qu'un amant ne peut toujours songer à sa bien-aimée, il remarque qu'un officier, galopant dans la plaine avec son escadron et ordonnant une fausse manœuvre en un instant de distraction, sera mis aux arrêts; pour dire qu'un amant peut à la guerre et au fort du danger penser à sa maîtresse, il représente un officier qui relève une grand'garde sous le feu de l'ennemi, tout en ajoutant une nouvelle perfection à l'image de son amante. Lorsqu'il écrivait en 1825 qu'il faut exprimer hardiment sa pensée : « Ne songeons pas aux critiques, ajoutait-il, un jeune officier de dragons, chargeant avec sa compagnie, ne songe pas à l'hôpital et aux blessures. » En 1838, il soutenait que la véritable franchise existe parmi les jeunes sous-officiers de cavalerie, qui sont braves comme leur épée et qui se moquent de tout ce qui leur arrive.

ARTHUR CHUQUET



DANS LA MONTAGNE

I

L'ANTRE

Dans des convulsions telles que l'ample nue
En poussière croula, qui dans ces temps passait,
Avant Caïn le fourbe et le fabuleux Seth,
Cet antre fut creusé par la Force inconnue.

Tandis que s'entassaient les blocs sur les sommets,
Que durcissait le marbre et se figeait la lave,
Dans l'étrange stupeur de la matière esclave,
La tempête a formé cet antre pour jamais ;

Et la Nature, encore émue et courroucée,
Par la foudre qui gronde et le vent qui hennit,
En formidables jets de soufre et de granit
Bouleversa les monts d'une sourde poussée.

Or, durant des soleils épiques et si longs
Que l'espace en confond nos mémoires peu sûres,
Une faune a peuplé ces géantes fissures,
Ces cavernes, ces cols, ces gorges, ces vallons.



Épouvantant de cris rauques, d'appels sauvages,
Les ombres du repaire ou le faîte des rocs,
Les aigles et les ours, les loups et les aurochs,
De meurtres ont rougi ces antiques rivages;

Et, surgis par milliers, des monstres vagabonds,
Aux gouffres primitifs qu'avec terreur l'œil scrute,
Ont répandu l'effroi sinistre de la brute
Et troublé le chaos de gigantesques bonds.

Bien que la roche énorme aujourd'hui reste empreinte
Du légendaire effort par quoi fut enfanté
L'univers dans sa gloire et dans son âpreté,
L'antre prodigieux n'inspire plus de crainte :

Seul un pâtre naïf, insoucieux témoin,
A l'heure où le soleil brûle les monts qu'il touche,
Pénètre sans trembler dans la gueule farouche,
Pour y prendre un repos plus frais, de loin en loin;

Et ce chercheur de menthe, et ce cueilleur de mauve,
Des funèbres parois avec calme approchant,
De sa voix monotone et de son grave chant,
Emplit l'antre où jadis hurla le premier fauve.

II

TORRENTS

Le torrent est à sec, qui naguère, sinistre,
Précipitait avec un formidable bruit
Son écume sous des brouillards d'ombre et de bistre.

Tel un noble étalon par sa fougue conduit,
Qui ne connaît ni frein, ni maître, ni barrière,
A disparu le flot qui hurle et qui détruit.

Les suprêmes élans de rage meurtrière
Et les bonds qui faisaient trembler les bords étroits
N'ont laissé qu'un chaos titanique en arrière :

Dans le lit dévasté qu'enserrent les parois
Colossales des monts, se succèdent, farouches,
Les blocs prodigieux, semeurs d'amples effrois ;

Arbres déracinés par le vent, âpres souches
Que roulèrent les eaux ainsi que des fétus,
Rochers s'étant creusé de fabuleuses couches,

Squelettes d'animaux dont les cris se sont tus,
Fûts brisés comme ceux de temple millénaires
Gisent là, d'épouvante et de stupeur vêtus.

Or, évoquant le sourd grondement des tonnerres,
Rappelant la fureur d'un ciel bouleversé,
Ce chaos symbolise aux yeux visionnaires

Ce qui reste dans l'âme où la vie a passé !

III

LES MARBRES

Noble sculpteur, ému par l'Art antique, éventre
La montagne hautaine où le fauve a son antre ;
Tire les marbres purs de leur pesant sommeil,
Dresse leurs blocs épars sur l'horizon vermeil,
Puis taille au flanc sacré des roses pentéliques
Et des carrares blancs tous les Dieux symboliques,
Afin qu'après avoir obscurément dormi,
Informes, oubliés, immobiles, parmi
Le séculaire amas des granits et des laves,
Dégagés du chaos épique, ces esclaves
Au torse ample et gonflé de muscles et de nœuds
Restent les dignes fils des monts vertigineux.

IV

RÉSURRECTION

O jeune Dieu dressé dans ta splendeur vivante,
Éphèbe harmonieux dont le geste d'airain
Trahit la grâce antique au rythme souverain,
Et si beau que du bronze émane une épouvante!

L'air du ciel aujourd'hui te caresse et t'évente :
Longtemps enseveli dans cet âpre terrain,
Revis les jours où fut loué ton front serein
Par la flûte amoureuse et la lyre fervente.

Déjà sur ton corps souple au torse adolescent
L'hommage du soleil extasié descend;
Des sources vont pleurer, que l'on croyait taries;

Et les vierges, et ceux qu'éblouit l'Art sacré
Onduleront encore en molles théories
Vers ta lèvre entr'ouverte et ton œil inspiré.

V

A UNE ABEILLE

Que tu viennes d'Hybla, d'Hymette ou de Corcyre,
Amasse le miel d'or dans les ruches de cire ;
Emplis de ton murmure épars l'humble verger,
Où l'on voit un Priape immobile émerger ;
Ondule au gré du vent, qui s'enfle ou qui se creuse,
De l'agreste alvéole à la fleur amoureuse ;
Ton aile double offerte aux purs baisers du jour,
Butine les sucs d'ambre et les baumes d'amour ;

Visite l'étamine où le pollen abonde,
Disperse ta rumeur active et vagabonde,
Enlace l'air vibrant de cercles radieux,
Pareille aux vers subtils auréolant les Dieux
Et dont l'agile essaim mollement les encense
Et les nimbe de gloire et de magnificence.

VI

LE ROSEAU

Du roseau gémissant dont la grêle harmonie
Enchantait le silence et le calme du soir,
J'ai fait ma flûte, et seul, la nuit, je vais m'asseoir
Et confie à l'écho ma tristesse infinie.

Au sonore instrument ma lèvre reste unie;
Où le vent soupirait, pleure mon désespoir :
Mes timides sanglots charment l'horizon noir,
Des montagnes de Thrace aux grèves d'Ionie.

Une amoureuse haleine, en ce roseau sacré,
Avec la brise errante et molle a murmuré :
L'air suave est ému de la plainte jumelle ;

Et l'obscur voyageur, qu'a lassé le chemin,
Fait halte pour bénir la Nature, qui mêle
Sa divine tendresse à notre rêve humain.

VII

SCRUPULES

L'antique banc, témoin de nos aveux passés,
Est encor dans le parc attendri, je le sais ;

Les vieux arbres, dont l'âme a des plaintes si douces,
Sont toujours revêtus du bronze d'or des mousses,
Et l'adieu du soleil aux vaporeux lointains
Comme naguère expire en reflets incertains.
Mais nul ne me verra, d'une marche qui tremble,
Errer seul où parfois nous errâmes ensemble,
Et, dans l'ombre que font les rameaux autour d'eux,
Rêver seul où parfois nous rêvâmes tous deux.
Quelque chose de notre ancien bonheur peut-être
Flotte dans les frissons du tilleul et du hêtre;
Peut-être où mon front las s'appuya sur sa main
S'exhale une suave odeur de lys humain;
Peut-être le sentier que l'herbe me dérobe
Conserve le vestige embaumé de sa robe
Et l'empreinte menue et fine de ses pas...
Vieux banc, arbres plaintifs, soleil, je n'irai pas
Où la voix du passé nostalgique m'appelle :
Comme on laisse une morte au fond d'une chapelle,
Je laisserai là-bas son souvenir vivant,
Pour que l'encens des fleurs, les prières du vent
Et les soupirs du bois qui sans fin se lamente
Y bercent sa mémoire impalpable et charmante.

VIII

LE GYPAETE

Epiant ou rêvant, perché non loin de l'aire,
Sur un vertigineux et rose piédestal,
Immobile, l'oiseau sanguinaire et brutal
Baigne son maigre corps dans la clarté solaire.

La rafale et l'éclair l'assaillent tour à tour :
Il vit là-haut, hanté d'angoisses inconnues,
Et quand il plane, tel un roi des airs, les nues
Font une ample couronne au sinistre vautour.

Parmi les blancs glaciers et la neige éternelle,
Dans le vaste océan de vallons, de sommets,
D'abîmes, dont les flots sont figés à jamais,
Il vit là-haut, dolente et morne sentinelle.

Sur le pic où, toujours, guette son œil subtil,
Où ne déferlent pas les rumeurs de la terre,
Quel dieu pétrifia le vautour solitaire ?
Comme la roche, inerte et grave, qu'attend-il ?

Soudain, l'oiseau contracte une serre rapace,
Et, le regard fixé plus cruel vers un point
Où quelque chamois seul broute et ne le voit point,
D'un formidable vol s'élance dans l'espace.

Le chamois, dont le corps fin et souple a frémi,
Et que subitement le péril transfigure,
Sent approcher sans bruit la funèbre envergure,
Et, courageux, attend l'implacable ennemi.

Prompt comme l'ouragan, s'abat le gypaète ;
Mais l'autre, à l'instant même où fond le bloc hideux,
Le repousse d'un coup de corne aigu. Tous deux
De leur combat muet éblouissent la crête.

Le ventre de l'oiseau géant se dégarnit
Et s'empourpre, et longtemps la lutte épique dure.
L'attaque est foudroyante et la riposte est dure :
Si le bec est de fer, la corne est de granit.

Vingt fois meurtri, vingt fois s'est acharné le fauve,
Impuissant, hérissé, de fureur éperdu :
Le poitrail, où la corne héroïque a mordu,
Aux yeux des monts s'étale, horrible et presque chauve.

Enfin, l'oiseau s'enfuit, las de ses efforts vains.
Le chamois attardé rejoint sa bande agreste,
Et du silencieux et fier drame il ne reste
Qu'un peu de plume éparse au fond d'âpres ravins.

LÉONCE DEPONT

CHARITABLE AVENTURE

I

L'assistance féminine était nombreuse, distinguée en général, terne, âgée. Cependant, de place en place, au milieu des chapeaux noirs, des manteaux sombres qui couvraient des épaules lourdes ou un peu affaissées, une aigrette hardie, un panache insolent, un piquet de fleurs aux couleurs vives se détachait avec effronterie : l'attention une fois attirée, on pouvait découvrir, au-dessous de l'aigrette, du panache ou du bouquet, une nuque blonde, une taille mince, une femme jeune et agréable... Il y en avait quelques-unes dans l'église, venues pour s'édifier, quelques-unes pour se distraire : car le prédicateur en renom, auprès de certaines consciences, est le rival du conférencier ou du pianiste à la mode.

Durant tout le carême, les mêmes dames sérieuses et mûres et le même petit groupe de vieux messieurs se retrouvent fidèlement, deux fois par semaine, dans la même église, presque aux mêmes places. L'élément jeune, lui, est beaucoup moins fixe, il se renouvelle presque chaque fois ; mais cela n'importe guère, les visages peuvent changer, à la condition que les mondaines au-dessous de quarante ans soient toujours représentées, au sermon du Père X..., par quelques-

unes des leurs: l'appoint n'est pas négligeable, et mobile ou non, il a son rôle. Le prédicateur le moins indulgent pour certaines faiblesses élégantes, celui qui tonne avec le plus de force contre le luxe et la frivolité des femmes, serait bien fâché de ne pas voir, au pied de sa chaire, éparpillé dans l'auditoire grave, un petit nombre, au moins, de ces brebis de perdition qu'il prétend réduire à une règle austère, au grand détriment des modistes, des bijoutiers et de quelques jolis messieurs dont le désœuvrement veut des distractions. et l'amour-propre des succès.

Après le sermon, le salut, c'est-à-dire un court recueillement parfumé d'encens et caressé par les sons de l'orgue, en sourdine...

Madame Davray était restée agenouillée sur son prie-Dieu. Maintenant, tout le monde, autour d'elle, commençait à s'ébranler pour se diriger vers la sortie. Elle se leva, se faufila de façon à se dégager plus vite de la foule, à ne pas être retenue devant la porte de l'église par quelque rencontre peu souhaitée.

Au bas des marches, elle trouva son coupé; ayant jeté une adresse au cocher, elle referma prestement sur elle la portière. Après quoi, le premier mouvement de madame Davray fut de prendre une petite glace carrée, placée dans une pochette, à portée de sa main.

Rien de plus naturel que ce geste : il convient de se rendre compte si le chapeau, le voile, les cheveux, tout est resté bien à sa place, lorsqu'on doit se présenter dans un salon... Toutefois la visite que madame Davray allait faire, ce jour-là, ne réclamait pas des scrupules de toilette bien minutieux.

En songeant, tout à coup, à cette visite, puis en se remémorant certaines parties du sermon qu'elle venait d'entendre, la jeune femme sourit : il y avait là une coïncidence curieuse, vraiment. Le prédicateur s'était élevé contre la bienfaisance mondaine, celle qui se borne à tirer de sa bourse une pièce d'or pour l'offrir poliment à une dame qui s'avise de quêter ou de vendre pour les pauvres. Où sont-ils, ces pauvres? Qui les a vus? qui les a interrogés? qui les a écoutés?... Ni la belle quêteuse, ni la belle donneuse, assurément. La vraie charité, la

seule sainte, la seule efficace, exige plus qu'un petit sacrifice d'argent ; elle réclame l'intervention directe de la personne.

« Allez chez les pauvres, mesdames, voyez vos pauvres, occupez-vous de leurs âmes au moins autant que de leurs besoins matériels, car votre devoir envers les déshérités est double... »

Ces paroles n'avaient pas été perdues pour madame Davray, et c'était avec un réel plaisir, maintenant, qu'elle se sentait emportée à l'autre bout de Paris, là-bas, dans un pays tout à fait inconnu, un quartier dont elle ignorait jusqu'au nom, deux jours plus tôt.

Tirant de sa poche une enveloppe froissée, elle se prit à relire la lettre qu'elle avait reçue la veille au soir.

Madame,

C'est moi, Élise, votre ancienne femme de chambre. Vous ne vous souvenez peut-être pas de moi : je suis restée si peu chez madame, quatre mois seulement, pendant qu'Adèle était malade. Après cela, madame a eu la bonté de me placer chez sa tante, madame Raucour. Je n'y suis pas restée longtemps non plus ; j'en suis sortie pour me marier, avec un ouvrier graveur. Il y a six ans de cela, mon Dieu, cela fait si longtemps ! Madame ne se souviendra certainement pas.

Je ne sais pas comment j'ose écrire à madame, mais le malheur m'y oblige. Mon mari est malade, très malade, condamné... Voilà bien des mois qu'il est dans son lit, je ne peux pas faire autre chose que de le soigner ; et puis nous avons deux enfants, une petite fille de cinq ans et une de trois. Bientôt mes dernières réserves seront épuisées, nous n'aurons plus rien. Je n'avais jamais pensé que nous connaîtrions la misère ; cette idée me rend honteuse et folle ! Si je ne connaissais pas la bonté de madame, je n'aurais pas la hardiesse de m'adresser à elle. Jamais, sans de pareilles circonstances, je n'aurais eu recours à la charité de personne, mais la maladie est plus forte que toute la bonne volonté.

Pardon, madame, de vous écrire cette longue lettre si mal faite ; si j'avais pu m'absenter, je serais allée chez vous, mais il n'y a pas moyen de quitter mon mari, même pour deux heures.

Croyez, madame, au profond respect de votre toute dévouée

ÉLISE SUCHET, F[e] ALIZON

P.-S. — Si vous m'avez oubliée, vous vous rappellerez peut-être le joli chapeau de velours rouge avec des plumes noires que vous m'avez donné quand je me suis mariée. Madame ne l'avait mis que

deux fois, et il me plaisait tant! Mais je le trouvais beaucoup trop élégant pour moi. Enfin, madame a voulu absolument, et moi j'étais bien contente de l'avoir, parce que j'étais un peu coquette, dans ce temps-là. . Ah! Dieu, c'est bien changé! Changé comme moi. Si madame me voyait, à présent!...

Le chapeau de velours rouge, à la première lecture, avait fait sourire madame Davray. Du reste, elle revoyait parfaitement celle à qui elle l'avait donné : cette femme de chambre, qui n'avait fait chez elle qu'un intérim, était une jolie fille, de manières très douces. Élise manquait un peu d'assurance, de chic, quand il s'agissait de coiffer et d'habiller sa maîtresse, mais elle aurait pu se former, et son service, de même que sa personne, avait quelque chose de « comme il faut » et d'agréable... « Ainsi elle est dans le chagrin, presque dans la misère ; elle n'a même pas pu s'absenter deux heures pour venir jusqu'à moi... Je vais lui envoyer un premier secours, ou le lui porter moi-même, ce serait encore mieux... Oui, mais cette rue du Rendez-Vous, à Bel-Air, doit être au bout du monde, il faut compter une journée perdue... Bah! une fois n'est pas coutume. Envoyer de l'argent à une pauvre fille qu'on a connue, qu'on a eue autour de soi, c'est si sec! Donner soi-même est sûrement préférable... Je verrai demain s'il y a moyen de combiner cela, je ferai mon possible, oui vraiment. »

Voilà ce que madame Davray avait pensé, la veille ; et maintenant, elle était contente de l'avoir pensé avant le sermon du Père X... Certes, elle ne s'exagérait pas le mérite de sa bonne œuvre ; mais quoi! cela pouvait être un premier essai de cette charité active qui venait de lui être recommandée et qu'elle ne pouvait pas, en effet, ne pas reconnaître, à la réflexion, pour la seule véritable.

Pourquoi faut-il que la conscience des heureux dorme, presque toujours, d'un demi-sommeil dont elle ne se laisse réveiller qu'à regret? Dans ce Paris même, si brillant, éblouissant, le monde de la misère s'étend comme une forêt vierge aux floraisons malsaines, hideuses et navrantes. Nous savons tous l'existence de cette forêt, mais bien peu ont le temps, la volonté ou le courage d'y pénétrer...

L'interminable faubourg Saint-Antoine, avec ses magasins

de meubles, ses salles à manger Henri II, ses salons Louis XV et ses armoires à glace bon marché, défilant de vitrine en vitrine, puis la place de la Nation, la barrière du Trône, les deux rois de bronze juchés chacun sur sa colonne et ayant l'air de se raconter des histoires du temps passé, autant de nouveautés amusantes, aperçues chemin faisant. Enfin, la voiture s'était engagée dans la rue du Rendez-Vous, une rue fort large qui aligne, à côté de grandes bâtisses assez belles, d'autres maisons toutes petites et très modestes, irrégularité permise dans ces parages,

Madame Davray descendit devant le numéro 12, s'adressa au concierge, — qui faisait un raccommodage, — et, d'après ses indications, monta les cinq étages d'un escalier étroit, mais propre.

La sonnette, tirée avec précaution, tinta faiblement; la porte s'ouvrit, et, aussitôt, la personne qui se tenait derrière laissa échapper un cri :

— Oh ! madame... c'est vous !

— Mais oui ! — dit madame Davray en tendant la main à une jeune femme pâle qui la considérait avec une sorte de confusion.

Ce fut bien timidement que l'ancienne femme de chambre serra les doigts de sa maîtresse : elle avait quitté le service depuis six ans, mais elle avait conservé le sentiment des distances.

— Madame s'est dérangée, madame est venue elle-même jusqu'ici... Oh ! c'est trop de bonté !

— C'est-à-dire que c'est tout simple, ma pauvre Élise... Voyons, vous allez me conter vos peines.

Elles étaient debout, l'une près de l'autre, presque du même âge, presque de la même taille, mais si différentes ! Madame Davray, moulée dans sa robe de drap fin, coiffée d'un de ces chapeaux qu'on ne saurait décrire et qui donnent une grâce si piquante aux physionomies parisiennes. Élise, vêtue d'une jupe noire à moitié cachée par un tablier bleu, et d'un corsage de nuance indécise qui paraissait collé sur sa poitrine sans relief. Plus jeune de deux ou trois ans que sa maîtresse, Élise avait un de ces visages où tout semble effacé, où il ne reste ni traits ni expression dès que la première fraîcheur et la gaieté du sourire ont disparu. Chez madame Davray, au

contraire, le teint, les yeux, les dents et les cheveux s'harmonisaient dans un joyeux éclat de vie.

— Oh! comme madame est toujours belle! — s'écria Elise, involontairement.

— Vous trouvez?... Il s'agit bien de cela! ne perdons pas notre temps, parlez-moi de vous, de votre mari... Il est donc très malade?

— Ah! madame, c'est affreux! une maladie de cœur, à son âge... C'est venu comme un coup de foudre, ça l'a pris en pleine santé... S'il avait été prudent, on aurait pu retarder les progrès du mal, mais il a fait mille folies, des excès de boisson qu'il n'aurait pas pu supporter dans son état normal... alors, vous comprenez... A présent, il est cloué sur son lit, et il se sent perdu: aussi, c'est une révolte continuelle; il s'en prend à nous, il est devenu méchant... C'est ce qu'il y a de plus dur, car on ne peut pas le consoler ni même le soigner comme on voudrait... Ah! je suis à bout de force et de courage...

Élise était tombée sur une chaise auprès de madame Davray, et la pauvre femme pleurait, mais silencieusement, car elle n'oubliait pas le voisinage de son malade.

— Qu'est-ce que nous allons devenir? — reprit-elle à demi-voix. — Il travaillait, il était bon ouvrier, nous étions presque à notre aise; maintenant, c'est fini pour lui, et moi, je ne peux pas faire autre chose que de le soigner.

— Oui, c'est affreux; mais soyez tranquille, vous ne serez pas abandonnés, vous avez bien fait de m'écrire... Ma pauvre Élise, avez-vous eu un peu de bonheur, au moins, jusqu'à cette maladie?

— Pendant quelque temps, oui... Nous avions fait un mariage d'amour. Beaucoup de personnes me blâmaient, je m'en souviens, d'épouser un ouvrier, mais François me plaisait. Il n'avait qu'un an de plus que moi, il avait une jolie figure, l'air d'un monsieur, quand il était habillé... Nous avons été heureux d'abord, et puis, peu à peu, je ne sais pourquoi, ça a changé. Nous n'avions pas les mêmes idées, la même manière de vivre : c'est de là que sont venues toutes nos querelles... Lui, il avait des défauts, il était obstiné, orgueilleux, violent, mais je ne peux pas dire qu'il était méchant; et

puis, tant qu'un homme travaille et qu'il est rangé, on ne doit pas se plaindre... Seulement, tout à coup, il a commencé à prendre de nouvelles habitudes : il s'est mis à sortir, à fréquenter des gens qui ne valaient pas cher et à boire avec eux, non par plaisir, je le voyais bien, mais par volonté... Je ne peux pas expliquer ça : il n'y avait rien de grossier en lui, ses goûts étaient, comme son extérieur, bien plus fins qu'on ne les voit d'ordinaire dans notre classe, et je crois qu'il aurait aimé toutes les belles choses et les bonnes choses, mais il ne voulait pas en convenir. Il déblatérait contre les riches, et surtout contre ceux qui cherchent à s'élever; il allait avec des camarades qui étaient bien au-dessous de lui, avec lesquels il ne pouvait pas se plaire, et il se forçait, oui, il se forçait à les imiter, et, quand je lui faisais des représentations, il entrait en fureur, il disait que c'était ma faute, qu'il s'ennuyait à la maison, que je l'impatientais avec mes manières, et d'autres reproches bien plus blessants encore...

La jeune femme s'arrêta : des cris, des pleurs d'enfant avaient éclaté dans la chambre voisine, une voix d'homme dominait cette explosion; on ne distinguait pas les paroles, mais le ton était celui de la colère.

— Voilà la petite qui pleure et lui qui m'appelle! — murmura Élise, effrayée; — il est fâché parce que je l'ai laissé et qu'il m'a entendue parler ici... Mon Dieu, que vais-je lui dire?...

— Dites-lui que je suis là.

— Oh! jamais de la vie, madame!... il ne vous connaît pas; je n'oserais jamais lui parler de vous en ce moment, ni même après... Je vais inventer n'importe quoi, et je reviendrai... Soyez assez bonne pour m'attendre un instant.

Madame Davray resta seule. Par la porte entre-bâillée, le bruit d'une dispute confuse arrivait jusqu'à elle. Le malade ne se rendait pas aux raisons qu'on lui donnait, sa femme ne parvenait pas à le calmer.

« Elle manque un peu de fermeté, elle n'est pas brave, la pauvre fille! — pensa madame Davray. — Si j'allais à son secours?... »

Sans prendre le temps de réfléchir, poussée par sa pitié pour Élise, et par une sorte de curiosité soudaine, la jeune

femme fit les quelques pas qui la séparaient de la seconde pièce, tira la porte à elle, et entra...

L'épouvante se peignit sur le visage d'Élise, la stupéfaction sur celui du malade. Madame Davray, un peu émue de son audace, demeurait immobile au seuil de la chambre, et les deux petites filles, toutes fluettes, apeurées, ouvraient de grands yeux interrogateurs.

Cependant, madame Davray sentait que c'était à elle d'agir. Elle s'approcha du lit, dont le désordre contrastait avec la tenue générale de la chambre, nette et bien rangée.

Au milieu des couvertures versées, des draps froissés et des oreillers creusés, bossués, apparaissait un buste maigre, d'une maigreur saillante sous la chemise, et une tête au masque tourmenté, mais jeune et d'une extrême finesse.

Madame Davray était surprise : en dépit de l'air à la fois farouche et questionneur du malade, elle était frappée d'une distinction naturelle à quoi elle était loin de s'attendre... Et ce fut avec une voix particulière, un sourire plus expressif, qu'elle s'adressa au malade.

— Monsieur, vous êtes bien étonné de me voir... Je suis sûre qu'Élise était en train de vous faire des contes! C'est moi qui la retenais loin de vous, et je vous en demande pardon... Mais nous parlions de vous, rien que de vous, vous pouvez me croire... Maintenant, il faut, au moins, que je vous dise qui je suis : je m'appelle madame Davray. Élise avait passé quelques semaines auprès de moi avant de se marier, vous le savez peut-être; j'avais gardé un bien bon souvenir d'elle, et, quand j'ai su qu'elle avait du chagrin parce que vous étiez malade, je suis venue la voir, voilà tout.

François Alizon avait écouté attentivement madame Davray, les yeux attachés sur ses lèvres comme pour en regarder sortir les paroles. Aussitôt qu'elle se tut, il se tourna vers sa femme.

— C'est comme ça que tu écris des lettres sans m'en rien dire?... Tu vas apitoyer les belles dames sur ton sort, à présent!... Je te fais mon compliment : il ne nous manquait plus que cela!...

Élise eut un geste de protestation suppliante.

Madame Davray reprit tout de suite :

— Vous n'allez pas gronder votre femme, et lui faire de la peine pour une chose toute simple. Élise ne s'est adressée qu'à moi ; elle m'a écrit parce qu'elle me connaît et que je la connais, qu'elle savait bien que je ne serais pas indifférente à sa situation... Sa situation, elle est triste, eh bien ! oui, il faut dire les choses comme elles sont : vous êtes malade, vous ne pourrez pas travailler de longtemps...

— De longtemps, ah ! je vous crois ! — interrompit François avec un rire d'amertume gouailleuse.

— Vous le reconnaissez vous-même... Vous êtes hors d'état de gagner votre vie ; Élise ne peut pas travailler non plus, et vous êtes quatre ; il faut pourtant bien que quelqu'un vous vienne en aide momentanément... Je vous l'ai déjà dit, je m'intéresse beaucoup à Élise, j'ai de l'amitié pour elle ; si cela n'était pas vrai, je ne serais pas ici.

— Évidemment... Alors, madame, je dois vous remercier de l'honneur que vous faites à votre ancienne domestique et de votre grande charité.

François prononça ces mots avec une affectation de politesse quelque peu insolente.

— Ce n'est pas du tout cela que je vous demandais, et vous le savez bien, — dit madame Davray en le regardant droit dans les yeux. — Enfin, je n'insisterai pas davantage aujourd'hui, vous serez plus raisonnable et même plus aimable quand nous aurons fait connaissance... Car je reviendrai, ne vous y trompez pas, je suis très entêtée... je reviendrai, et pour vous, pas pour Élise, non... c'est vous qui m'intéressez, à présent, parce que mon amour-propre est engagé à faire votre conquête.

François, de son côté, la regarda longuement, avec des yeux où se lisait, en même temps qu'un défi, une sorte de plaisir involontaire de la contempler, puis, négligemment :

— Vous le voulez ? — dit-il. — Essayez !...

Madame Davray lui adressa un petit salut amical et malicieux, réponse à son défi, et se dirigea vers la porte.

Élise se disposait à la suivre.

— Non, non, restez, ma petite : votre malade croirait que nous allons comploter contre lui. Restez, et, s'il veut vous

chercher querelle, à présent, qu'il s'en passe l'envie... Nous nous retrouverons, lui et moi.

Si elle s'était retournée en parlant, madame Davray aurait surpris l'intérêt avec lequel François suivait sa retraite, c'est-à-dire la grâce de ses mouvements et la souplesse de sa démarche. Elle sortit du logement, descendit très vite l'escalier, remonta dans sa voiture.

Devant son œil distrait, les places, les rues, les boutiques, qui l'avaient amusée une heure auparavant, défilèrent de nouveau. Cependant elle songeait à ce qu'elle venait de voir et de faire.

« Je crois, Dieu me pardonne, que j'ai été un peu coquette avec ce pauvre garçon; mais, vraiment, c'était le seul moyen de faire accepter ma présence et de détourner les fureurs qui allaient éclater contre Élise... Quelle scène singulière, tout de même, et imprévue! Pourquoi suis-je entrée dans cette chambre? Je n'en sais rien, j'ai obéi à une impulsion... Après cela, j'ai été assez bien inspirée, il me semble... Mon Dieu, c'était facile parce que ce malheureux est sympathique: il n'est pas aussi terrible, au fond, que sa femme l'imagine; c'est elle, la pauvre créature, qui est faible et peut-être maladroite... C'est bizarre : elle était jolie avant son mariage, il n'en reste rien... et lui, qui est si malade, a une figure fine, régulière, attachante... Eh bien, je suis heureuse d'avoir été là et d'avoir fait ce que j'ai fait : je n'avais aucune idée, à l'avance, de ce que j'allais trouver; ç'a été plus intéressant, de beaucoup, en somme, que je ne m'y attendais... »

II

Une heure plus tard, chez elle, avenue de Messine, dans un petit salon tendu de damas vieux rose, la même madame Davray prenait le thé en compagnie d'une personne qui n'était pas toute jeune, mais dont l'épanouissement aimable apparaissait imposant, comme ennobli par une toilette riche : jupe de velours noir, collet et manchon de superbe martre, capote de jais à touffe de plumes.

La dame aux belles fourrures, madame Raucour, était veuve, sans enfant, à la tête d'une fortune considérable; entretenir sa santé et se tenir au courant des petites histoires mondaines étaient les deux grandes affaires de sa vie.

Ce jour-là, elle était venue avec le ferme propos d'interroger sa nièce sur un certain M. Lussan, dont il était beaucoup parlé dans quelques salons où il fréquentait depuis peu. Ses conquêtes, assurait-on, étaient nombreuses et rapides, on lui décernait la qualité d' « homme séduisant ».

C'est pourquoi madame Raucour désirait avoir sur lui quelques détails. Une autre raison aiguisait encore sa curiosité: on lui avait dit, elle avait pu remarquer elle-même que M. Lussan s'approchait beaucoup de sa nièce, semblait devoir prendre auprès d'elle l'attitude d'un admirateur déclaré. Madame Raucour s'était promis de connaître l'opinion personnelle de madame Davray sur le héros.

Si l'une interrogeait avec habileté, l'autre savait mettre dans ses réponses un ingénieux mélange de franchise et de prudence. Il ne plaisait pas, en effet, à madame Davray d'initier sa tante aux mystères de ses sympathies et de ses antipathies. Elle préférait garder, autant que possible, sa liberté de jugement et aussi de mouvements. Elle redoutait les questions, les insinuations, les conseils, l'ensemble des petites manœuvres par lesquelles une parente mûre se croit le droit de diriger la conduite d'une jeune femme.

Tout en lui versant plusieurs tasses de thé, en lui offrant des gâteaux, madame Davray se défendit avec infiniment d'adresse contre les investigations de sa tante. Celle-ci, très diplomate, fit à mauvais jeu bon visage. Sur le coup de sept heures, elle prit son parti et se leva.

Les deux femmes s'embrassèrent, se dirent les choses inutiles et gracieuses qu'on débite au moment des adieux. Cependant madame Raucour avait réservé pour la fin un petit questionnaire intime. C'est avec l'air grave d'un juge d'instruction qu'elle demanda :

— Comment va ton mari?

— Mon mari? — fit madame Davray avec détachement. — Toujours le même, très occupé, très distrait.

— Ton fils?...

— Pierre?... il travaille et il joue, il s'amuse.

— Et toi?

— Moi, ma tante, je me porte parfaitement et je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

— A la bonne heure, alors... tout va bien...

« Oui, tout va bien! — se répéta en riant madame Davray, la porte à peine fermée. — Ah! cette chère tante, c'est bien d'elle, tout de même!... Elle ne sera tranquille que lorsqu'elle me saura l'imagination troublée ou le cœur occupé... comme on disait dans sa jeunesse... Pour l'instant, c'est M. Lussan qui a l'honneur de lui inspirer des soupçons. Elle s'est hâtée de venir faire sa petite enquête. Une véritable consultation!... Comme toujours, elle m'a tâté le pouls, elle m'a interrogé sur tous les points délicats : mon mari, mon fils, moi, M. Lussan... Mais la malade est encore très bien portante et n'a pas appris grand'chose à son médecin : celui-ci en sera quitte pour revenir bientôt... Comme c'est amusant!... Cinq minutes de conversation avec ma bonne tante, et je suis replongée dans mon milieu... Cela ressemble si peu à ma visite là-bas!... »

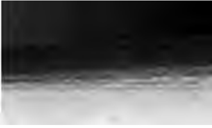
Le surlendemain, dans le même salon, un autre tête-à-tête.

Un jeune homme brun, de tenue à la fois correcte et nonchalante, le monocle à l'œil, venait d'entrer; il s'approchait de l'angle où était assise madame Davray.

Il y a, dans toute pièce un peu intime, un coin d'élection, petite chapelle, sanctuaire profane où la maîtresse de la maison a groupé ses meubles et ses objets favoris, ceux qui, servant à son usage personnel, la caractérisent elle-même par la marque de son goût et de ses habitudes, expriment son sentiment plus ou moins affiné de l'art, renseignent sur les tendances futiles ou sérieuses de son esprit.

— Je me suis permis, madame, de vous apporter aujourd'hui le livre que vous désiriez lire... Je crois bien que ce n'est pas votre « jour », mais pardonnez-moi de ne pas le regretter...

— Je ne le regrette pas non plus, je vous assure... Le défilé des bonnes amies et des « chères madames » de deux à sept!... Ah! Dieu, si on pouvait se délivrer de cette



corvée !... sans compter qu'on la recommence chaque jour chez les autres, et qu'elle se multiplie à l'infini.

— Par quoi la remplaceriez-vous, si l'on vous en délivrait ?

— Ah ! par mille choses plus agréables.

— Mais lesquelles, par exemple?...

En prononçant ces mots avec insistance, M. Lussan s'était installé dans un fauteuil, bien à l'aise.

Madame Davray éclata de rire :

— Voilà déjà vos questions ! — fit-elle. — On ne peut rien avancer au hasard avec vous... c'est comme avec ma tante !...

— Je ressemble à madame votre tante?... très flatté !

— Pas au physique... ni même au moral... mais enfin, il y a un point de ressemblance : vous êtes curieux, questionneur, presque indiscret...

— Et comme j'ai raison !... Cela vous fait tant de plaisir !

— Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît?

— Mais, certainement, vous ne demandez qu'à parler de vous-même, à vous analyser, à vous décrire, à vous confesser... On vous est agréable en vous y aidant, en vous y forçant, si vous voulez...

— Merci, voilà qui s'appelle de l'impertinence !... Vous prétendez que j'aime à m'analyser, à me décrire?

— Oui, vous, et les autres, les femmes en général.

— Et vous croyez que j'ai envie de me confesser à vous?

— Je ne sais pas si vous me direz tout, mais je suis persuadé que vous me direz beaucoup de choses, spontanément, très gentiment.

— Eh bien, vous pouvez vous y attendre !... Oh ! c'est trop fort, je suis indignée...

— Pas tant que cela, voyons !...

M. Lussan, par goût et par système, n'employait pas précisément le ton de la plaisanterie, lui préférant celui d'un persiflage à la fois presque insolent et câlin, doublement familier. C'était sa note habituelle : si l'on recherchait sa causerie, il fallait accepter du même coup ce que madame Davray avait appelé son indiscrétion et son impertinence.

Cependant la jeune femme aurait tenu à honneur, pour répondre à ces attaques, de montrer un peu de déplaisir et

même quelque sévérité. Elle en fut empêchée par l'entrée d'une amie.

Après tout, la diversion était commode : madame Davray n'en fut pas fâchée.

M. Lussan, lui, ne chercha pas à dissimuler sa mauvaise humeur. Ayant fait à la nouvelle arrivée son salut le plus élégant, c'est-à-dire le plus raide, il se rassit pour ne plus ouvrir la bouche. Ses lèvres closes, son regard qui se promenait indolemment sur les bibelots du salon, au lieu de se fixer sur les deux femmes, son attention volontairement distraite de l'entretien disaient assez la contrariété qu'il éprouvait. Au bout de cinq minutes accordées à la stricte politesse, il prit congé.

— Merci pour le livre... Nous en causerons quand je l'aurai lu, — dit madame Davray, redevenue aimable, devant témoin.

— Je suis à vos ordres, madame.

Il s'en alla.

Bien qu'on lui eût décerné le titre officiel d' « homme séduisant », M. Lussan n'était pas tout à fait quelconque. Son visage, non dépourvu de finesse, ses yeux noirs, qui ne manquaient pas de feu, paraissaient exprimer, tour à tour, une intelligence passionnée, une froideur indifférente, peut-être de la dureté, peut-être de la méchanceté... Au premier coup d'œil, dans les premières escarmouches de marivaudage spirituel, on n'en distinguait pas tant. Cependant madame Davray avait tout de suite senti que le respect, même le plus superficiel, n'existait pas chez M. Lussan pour les femmes. Elle en était choquée, révoltée ; mais elle prenait plaisir à se défier elle-même et à s'aventurer, d'une allure intrépide, pour son simple amusement, sur un terrain nouveau.

III

Il peut y avoir place pour beaucoup de choses dans la vie d'une Parisienne : madame Davray n'oubliait pas la tâche de charité qu'elle avait entreprise.

La semaine suivante, elle retourna rue du Rendez-Vous.

Élise, le fantôme attristé, neutre et comme décoloré de l'ancienne Élise, la reçut de nouveau.

— Vous allez me faire entrer chez votre malade, j'espère! — dit madame Davray.

— Oui, madame, je vais essayer... Puisque vous êtes assez bonne pour prendre la peine de lui parler, je vais lui dire que vous êtes là.

— Comment va-t-il?... Vous a-t-il fait bien des misères depuis ma visite?

— Son état est le même... il ne peut pas changer en bien... Quant à son humeur, elle est toujours inégale: par moments, il est assez doux; l'instant d'après, il est en fureur; on ne sait jamais comment le prendre.

Madame Davray n'en demanda pas plus long, elle était pressée de juger par elle même.

— Allez le prévenir, — dit-elle. — J'attends ici.

Au bout de quelques minutes, Élise, entr'ouvrant la porte, fit signe à sa maîtresse.

Celle-ci marcha droit au lit. Sans avancer la main vers celle du malade, elle le salua des yeux; puis, voyant une chaise tout près, elle la prit en disant :

— Elle est pour moi, n'est-ce pas?... vous permettez.

François la regardait faire, sans souffler mot. Il l'étudiait.

— Vous ne manquez pas d'aplomb! — fit-il enfin, avec un petit rire.

— Oh! madame, ne l'écoutez pas! — s'écria Élise, devenue pourpre.

— Laissez donc! — répliqua madame Davray, qui s'était assise tranquillement. — C'est notre petite guerre... Et c'est de bonne guerre, entre ennemis!

— Ennemis... Vous ne croyez pas tomber si juste! — reprit François d'un ton soudainement âpre.

— Je plaisantais, j'espérais m'attirer une parole aimable, et voilà que vous prenez ma plaisanterie au sérieux... Ce n'est pas gentil!

— Je dis ce que je pense, moi, je n'ai pas autre chose à dire. Vous ne venez pas ici pour entendre des compliments et du beau langage, je suppose... Si vous veniez pour ça, je

vous répondrais que vous vous êtes trompée de quartier, de rue et de maison.

— Je sais très bien à qui j'ai voulu rendre visite; et maintenant, je voudrais causer avec vous de bonne amitié.

— Comme cela, tout de suite, causer, vous et moi?... et de quoi?

— Mais, de vous et de moi, d'abord.

— Vraiment?... C'est que moi, je n'ai rien à vous dire ni à vous demander.

— Eh bien, j'essayerai de faire des frais pour deux.

— Allez, ce n'est pas la peine, c'est du temps perdu.

— Je suis persuadée, au contraire, que c'est du temps très bien employé.

— Je ne vois pas du tout à quoi riment toutes ces belles phrases!... Si c'est les manières du grand monde, pour un pauvre diable comme moi, qui n'a pas d'éducation et qui est malade, par-dessus le marché, c'est un jeu fatigant et un peu embêtant.

Une ombre de chagrin passa sur la physionomie de madame Davray. Ce n'était plus l'enjouement de tout à l'heure. Le changement n'échappa point à François; il regretta peut-être les mots qu'il venait de prononcer, mais, au lieu d'exprimer son regret, il ajouta précipitamment :

— Je ne suis pas poli... Qu'est-ce que vous voulez? C'est votre faute... il ne fallait pas venir, je ne vous ai pas invitée, je ne vous ai pas encouragée. Vous êtes bien la dernière personne à qui j'aurais pensé, puisque j'avais de bonnes raisons pour ne pas... pour ne pas vous aimer.

— Des raisons pour ne pas m'aimer? — fit madame Davray avec une profonde surprise. — Mais vous ne me connaissiez pas!

— Sans doute que je ne vous connaissais pas... n'empêche que vous avez eu ce qu'on appelle une influence sur ma vie...

— Vous dites?

— Je dis que c'est vous qui m'avez donné les idées que j'ai fini par avoir.

— Voilà qui est bien extraordinaire, par exemple! Expliquez-moi tout de suite ce que cela signifie.

— Ah bien, oui! si vous croyez que je vais m'amuser à vous expliquer, maintenant!...

— Mais vous le devez, vous le devez tout à fait, je vous assure, j'ai le droit de savoir...

— Vous ne comprendriez pas : nous ne parlons pas la même langue.

— Je suis certaine de comprendre ce que vous me direz.

Il fit un geste de fatigue et d'indifférence :

— Non... c'est trop difficile, trop long aussi... Il faudrait reprendre les choses de si loin !...

— Je ne demande pas mieux : reprenez les choses d'aussi loin que vous voudrez, je vous y aiderai... Voyons, faut-il vous questionner? Commençons par le commencement : êtes-vous né à Paris?

Elle était très sérieuse ; elle ne songeait plus à user d'aucun manège.

Il répondit, du bout des lèvres :

— Oui, je suis né à Paris.

— Ce sont vos parents qui vous ont élevé?

Il s'anima tout à coup :

— Oui, madame, et mes parents étaient de bons parents, de braves gens, honnêtes, sans reproche, qui travaillaient, qui n'attendaient rien des autres. On peut être fier de parents comme ceux-là, vous savez...

— Certainement... je pense comme vous, — dit madame Davray avec gravité.

Puis, comme il n'ajoutait rien, elle s'empressa de reprendre :

— Vous avez été à l'école, sans doute?

— Oui, chez les frères.

— Ah! chez les frères...

— Mais oui... oh! il n'y a pas à me féliciter pour ça. Ma mère aimait beaucoup le bon Dieu, la pauvre femme. Ça lui faisait plaisir et ne faisait de mal à personne; mon père ne la contrariait pas; moi, j'étais un gamin, je suis allé chez les frères comme je serais allé ailleurs.

— Et avez-vous été un bon élève, au moins? — demanda madame Davray en souriant.

— Un bon élève! je ne m'en souciais guère... Enfin, si vous tenez absolument à le savoir, je ne manquais pas de moyens : on voulait me pousser, mais mon père a préféré me mettre en apprentissage chez un graveur. Il a bien fait; j'avais du

goût pour mon état, je suis devenu un bon ouvrier, c'est ce qu'il y a de mieux dans mon affaire.

François s'arrêta ; on pouvait croire qu'il se refuserait à en dire davantage.

— Et puis? — fit madame Davray avec une intonation encourageante.

— Et puis... et puis, j'ai épousé Élise, voilà la bêtise que j'ai faite!... Si tu as envie de pleurnicher, tu peux t'en aller dans l'autre chambre...

A peine avait-il répondu à madame Davray, François s'était tourné brusquement vers sa femme. Élise ne protesta pas ; le mouchoir sur les yeux, elle obéit, se dirigea vers la pièce voisine, referma la porte sur elle.

— Savez-vous que vous êtes méchant! — s'écria madame Davray.

— C'est possible, mais je m'en fiche... il ne fallait pas m'interroger.

— Eh bien, j'aurai beaucoup de courage : je continuerai! — dit-elle résolument.

— Oh! ne prenez pas la peine : puisque c'est votre idée de me faire parler, je vous dirai bien la suite tout seul; nous n'allons pas débiter éternellement les questions et les réponses comme au catéchisme... Je vais vous raconter l'histoire telle qu'elle est; après, il n'y aura plus à y revenir, vous la saurez une fois pour toutes...

Le malade se renversa en arrière, appuya sa tête sur les oreillers, puis la pencha de côté pour pouvoir tenir sous son regard celle à qui il s'adressait.

Un revirement subit s'était fait dans son esprit. Maintenant il désirait s'expliquer, il y était entraîné, ce serait une satisfaction, presque une joie. Enfin, il allait pouvoir dire à quelqu'un, qui le comprendrait peut-être, tout ce qu'il avait sur le cœur depuis longtemps!

Sans véhémence, maître de lui, mais avec une netteté incisive, il prononça :

— Quand j'ai épousé Élise, j'avais vingt-quatre ans; c'était bête, évidemment, de me marier si jeune et avec une femme qui ne pouvait pas me convenir... Je l'ai épousée parce que je la trouvais jolie : elle était bien habillée, bien tenue,

ça me plaisait; mais, au bout de quelques mois, j'ai vu le revers de la médaille... Ah! comme elle m'a tapé sur les nerfs! Madame faisait la dégoûtée, madame ne voulait pas ci, ne condescendait pas à ça; elle froissait tout le monde dans la maison, les voisins, les portiers... On la trouvait fière, pimbêche, et, quand je lui faisais des reproches, elle me répondait qu'elle n'avait pas été habituée à vivre avec des ouvriers, qu'elle avait toujours été placée dans des maisons riches, où les maîtres étaient bien élevés, les domestiques aussi; là, on lui parlait poliment, on avait des égards pour elle, elle marchait sur des tapis et rangeait les affaires de « madame » dans des armoires qui sentaient bon... Alors, c'était le portrait de madame, et puis d'une autre madame, celle qui avait précédé, celle qui avait suivi, toutes riches, toutes élégantes, toutes ayant des manières, des manières, il fallait voir!... Ce que ça m'exaspérait d'entendre l'éloge de toutes ces belles dames chez moi, dans mon logis d'ouvrier!... Quand je voulais faire taire Élise, elle ne trouvait rien de mieux, pour me calmer, que de me dire qu'au fond je pensais comme elle, que j'étais supérieur en tout à ceux qui nous entouraient, que physiquement et moralement j'étais très au-dessus de ma condition, qu'elle ne m'avait pas épousé pour autre chose, et qu'enfin, quand j'étais bien mis, j'étais presque aussi distingué qu'un monsieur... Oh! dans quelle rage elle me mettait, quand elle me débitait de pareilles inepties!... » Le pire, c'est qu'elle n'avait pas tout à fait tort. J'ai commencé à bien m'examiner, à partir de ce moment-là, et j'ai vu qu'en effet, sans m'en douter, j'étais porté à une espèce de délicatesse qui n'avait pas sa raison d'être. J'avais recherché, jusque-là, pour amis, ceux de mes camarades qui me semblaient les plus intelligents, ceux qui savaient causer, au lieu de dire n'importe quoi... J'aimais le théâtre plus que le cabaret, et, quand j'y allais, j'y allais toujours avec une mise convenable et même soignée; chez moi, je tenais à bien vivre, j'exigeais de l'ordre, une cuisine ragoûtante, toutes sortes de petits luxes, quoi!... Enfin, sans m'en apercevoir, j'avais une tendance à devenir une espèce de monsieur.

» Élise, avec sa toilette et ses habitudes, avait d'abord flatté mon goût, mais elle montrait pour ceux qui ne vivaient pas

comme nous un dédain que je n'avais jamais eu, et les sottises qu'elle me disait ont fini par m'ouvrir les yeux... Elle, une dame? moi, un monsieur?... Ah, bien, oui! beau monsieur, jolie dame!... Nous étions bêtes, archibêtes, et, par-dessus le marché, coupables de singer des gens avec qui nous n'avons rien de commun. Je suis fils d'ouvrier, ouvrier moi-même, je ne serai jamais autre chose; j'ai un métier propre, un joli métier, mais qu'est-ce que cela fait? La différence est autrement grande entre les messieurs de la haute et moi qu'entre moi et mon voisin le chauffeur, le charretier ou le chiffonnier qui habite au fond de la ruelle en face. Mes mains sont un peu plus blanches que les leurs, je parle un peu mieux qu'eux, c'est possible, mais que j'aille donc me fourrer dans la compagnie du grand monde pour voir l'accueil qu'on m'y fera!... Alors, c'est moi qui ai tort de tourner le dos à mes pareils, de m'évertuer ainsi à me raffiner, au lieu de rester peuple et de me mêler au peuple; je suis un faux frère...

» A partir du jour où je me suis dit ces choses vraies, je n'ai plus eu qu'une volonté : faire comme je pensais. Et, parce qu'Élise était là, tout le temps, à geindre et à m'embêter, j'ai réagi vigoureusement contre le mauvais air que nous avions respiré dans notre boîte. Plus elle poussait les hauts cris, plus elle faisait l'effarouchée, et plus je m'appliquais, moi, à devenir un compagnon de la bonne trempe. J'ai lu des journaux révolutionnaires pour m'exciter et me mettre les idées au point; j'ai laissé de côté les ouvriers qui s'intitulent « rangés » parce qu'ils ne s'occupent égoïstement que de leur petite famille et de leurs petites affaires; j'ai fréquenté les autres, les vrais, les purs, j'ai appris leur langue, j'ai passé la moitié de la nuit à boire et à crier avec eux, et, quand j'ai été bien accoutumé à ce nouveau genre, alors, j'ai été content de moi... Ça vous paraît drôle, hein, ces confidences? Ce n'était pas pour entendre ça que vous étiez venue?

— C'est vrai, mais vous m'intéressez beaucoup... Seulement, vous m'avez parlé de mon influence sur votre vie, et ce détail m'échappe encore...

— Votre rôle, à vous? Parfaitement! il existe... Je vous ai bien dit qu'Élise m'avait agacé avec les histoires de ses maî-

tresses, si riches, si charmantes, etc..., la plus élégante, la plus charmante, c'était vous, madame, votre nom revenait sans cesse, et tout ce que vous aviez fait, tout ce que vous aviez dit... Vous étiez l'idéal d'Élise: alors, vous êtes devenue mon idéal... à rebours !... C'est surtout contre vous que j'ai voulu protester en devenant socialiste... Le voilà, votre rôle, voilà l'influence que vous avez eue sur ma vie... Vous avez compris, cette fois... et cela vous suffoque tout de même un peu que je vous parle si franchement !

Avant de répondre, madame Davray regarda son interlocuteur avec attention.

Malgré la franchise très voulue de ses discours, il était impossible de trouver la moindre brutalité dans l'accent et la physionomie de François Alizon. Ses yeux bleu pâle, ses yeux de malade n'étaient pas doux, mais on y lisait plus de fièvre que de passion mauvaise. Il était évident que la nature fine de cet homme avait eu beau se tendre, par un effort délibéré, pour se transformer absolument, elle n'avait changé qu'à la surface. Élise avait pu s'y tromper, les gestes, les gros mots l'avaient émue, avaient troublé son jugement; madame Davray, plus calme et clairvoyante, reconnaissait tout de suite à qui elle avait affaire et où était la plaie secrète.

— Je vous remercie, — dit-elle, — de m'avoir parlé comme vous l'avez fait : c'est presque déjà me traiter en amie : et nous sommes destinés, je crois, à devenir amis... J'ai eu, n'est-ce pas, une première influence sur vous, la mauvaise ? eh bien, à présent, je veux en avoir une autre, la bonne.

A son tour, François ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Ah ! vous êtes maligne ! — s'écria-t-il, — vous ne vous laissez pas démonter facilement... Et qu'est-ce que vous entendez par une bonne influence ? Moi, je veux m'en tenir à la première, elle me suffit.

— Vous auriez tort, les ennemis sont faits pour se réconcilier... Si je suis venue à vous, c'est évidemment pour cela; d'ailleurs, je ne vous en veux pas, moi, je suis toute disposée à la sympathie.

— La sympathie... un mot trop distingué pour moi! La sympathie ne peut pas être de jeu entre nous.

— Il ne s'agit pas de jeu; je parle sérieusement.

— Voyons, ne dites pas de bêtises!... Vous voulez échanger de la sympathie avec le mari de votre ancienne femme de chambre!

Il avait jeté ces mots d'un ton brusque et hautain.

Madame Davray répliqua :

— Eh bien, pourquoi pas?... Est-ce que vous seriez un orgueilleux, par hasard?...

Cette fois, la colère fit monter une rougeur assez vive aux joues de François, et une vraie flamme passa dans ses yeux.

— J'ai de l'orgueil, — cria-t-il, — oui, et de la fierté... c'est mon droit!... Je la connais, la distance, la fameuse distance que vous seriez la première à me rappeler si je l'oubliais... Il y a eu des révolutions, une grande et des petites, et on a coupé beaucoup de têtes d'aristocrates, en 93, mais cela n'a pas mêlé les classes... Autrefois, je n'aurais été que votre inférieur; aujourd'hui, je suis votre égal, et je reste votre inférieur, c'est encore pis... Il n'y a rien de commun entre nous; tout ce que vous me débiterez sur vos dispositions sympathiques, et votre amitié, et tout ce qui s'ensuit, ne sera que des phrases, du clinquant et du faux. Je ne vois qu'une chose, au fond de tout cela, c'est que vous êtes une dame, une dame riche, et que vous êtes venue chez des pauvres pour leur faire la charité...

Il est un orgueil coupable, derrière lequel se cachent nos mauvais sentiments, et un orgueil légitime, qui fait la dignité de notre caractère : François avait peut-être l'un et l'autre, mais c'est le second tout seul qu'il venait d'exprimer avec l'emportement d'une sincérité vibrante.

Madame Davray l'avait compris, et surtout senti. Elle répliqua doucement :

— Tout ce que vous venez de dire est vrai, mais il n'en est pas moins vrai aussi que je suis venue à vous avec de bonnes intentions : acceptez-les telles qu'elles sont; moi, je respecterai toujours votre fierté.

Les yeux intelligents de François, interrogés franchement par madame Davray, lui répondirent qu'elle avait touché juste.

Alors, sans attendre une autre réponse, la jeune femme se leva.

— Vous êtes fatigué, — dit-elle, — vous avez trop parlé; c'est assez pour aujourd'hui, nous reprendrons cette causerie une autre fois... si vous m'autorisez à revenir...

A dessein, elle avait abandonné le ton d'assurance un peu conquérante, et semblait s'en remettre à la volonté du malade. Lui, satisfait, sans doute, de la concession, avec une sorte d'indifférence un peu lasse :

— Oh! vous pouvez bien revenir, si cela vous amuse... Moi, je m'ennuie tant d'être cloué là, comme un infirme, à regarder les mouches voler au plafond!... Tout vaut mieux que la solitude et les pleurnicheries d'Élise... Et puis, vous savez, quand vous en aurez assez, rien ne vous y forcera ni personne...

Madame Davray se contenta de cet encouragement.

Dans la pièce voisine, elle trouva la femme de François immobile, les mains oisives, le regard fixe et vague. Elle la gronda, la remonta, l'exhorta vivement à reprendre un peu d'énergie : les malades ont besoin qu'on soit fort, autour d'eux...

IV

L'œuvre que madame Davray avait entreprise, d'elle-même, sans aucune préméditation, sans aucune préparation, ne lui déplaisait pas, elle voulait la poursuivre : un petit coin de charité dans une existence mondaine n'était pas pour effrayer la jeune femme; au contraire!... Sa conscience ne pouvait méconnaître ce qui est un devoir pour tous et, plus encore, pour toutes. Et puis cette charité se présentait sous une forme intéressante : il y avait un siège à faire, un esprit à gagner; il fallait déployer des qualités personnelles, voire un peu de coquetterie, de coquetterie transposée à l'usage d'un malade, qui appartenait à une condition sociale particulière. Tout cela était neuf, curieux, attachant...

Si l'expérience de madame Davray était nulle, son instinct

l'avait bien guidée dès le début de cette aventure charitable, et continua de la faire agir sûrement; néanmoins, ses progrès, au bout de la cinquième ou sixième visite, étaient à peine sensibles: François Alizon acceptait les frais qu'elle faisait, se laissait distraire, sans témoigner ni reconnaissance, — elle n'en attendait pas, — ni même aucun plaisir.

Elle avait imaginé de lui raconter Paris, le Paris de tous les jours qu'il ne pouvait plus voir, le spectacle sans cesse renouvelé des expositions artistiques et des magasins, enfin certaines pièces, dont elle avait une impression toute fraîche: — n'avait-il pas avoué son goût très vif pour le théâtre? Lui, cependant, gardait une attitude nonchalante, avec une expression tour à tour narquoise et ironique. Voulant rester impénétrable, ennemi peut-être, il écoutait sa visiteuse, lui répondait laconiquement et l'observait tandis qu'elle se dépensait encore et s'animait pour lui.

Observateur, le malade l'était à un degré rare. Un jour, contrairement à ses habitudes de réserve, il interrompit assez rudement madame Davray.

— Je vous remercie bien, madame, ce que vous me racontez là est très intéressant; mais vous avez eu tort de venir aujourd'hui, je suis sûr que vous aviez mieux à faire ailleurs... En tout cas, vous avez quelque chose qui vous préoccupe.

Madame Davray regarda François avec une profonde surprise :

— C'est vrai, — dit-elle, — je ne suis pas très bien portante, j'ai un peu de migraine.

— Va pour la migraine!... Alors, je vous donne congé, allez prendre l'air : ça vous vaudra mieux que de rester enfermée ici.

Donc il avait senti que, tout en parlant et faisant de louables efforts, elle était « absente... »

Oui, c'était vrai qu'elle avait un léger mal de tête; mais c'était vrai surtout qu'elle pensait à autre chose en racontant une histoire. Mal de tête et pensée obsédante lui étaient venus, cette nuit, après une soirée passée tout entière dans une maison où elle avait rencontré M. Lussan.

Une autre personne s'était aussi trouvée là, une fort jolie

femme, très en humeur de faire remarquer son visage, sa taille, sa grâce engageante. Madame Davray n'avait pas l'habitude de s'effacer ; l'émulation la stimulait, d'ordinaire. A elles deux, ces dames avaient improvisé un assaut de verve séduisante pour charmer M. Lussan, flatté peut-être, dans son for intérieur, mais qui se gardait bien d'en rien laisser paraître. La comédie n'avait pris fin qu'avec la soirée ; madame Davray était rentrée chez elle très mécontente d'elle-même.

Pourquoi était-elle soumise à cette humiliante manie ? Pourquoi cet irrésistible besoin de plaire, de disputer le terrain à toute rivale, de s'abaisser en se prodiguant pour un personnage dont la fatuité, à vrai dire, était le moindre défaut ?

Que ce jeune homme fût intelligent, intéressant à certains égards, cela pouvait s'accorder ; mais tant de choses, en lui, devaient inspirer de la défiance et même de l'antipathie ! Toute femme, à moins de n'avoir aucune délicatesse, devinait bien vite ce qu'il y avait d'irrespecteux dans sa pensée encore plus que dans ses paroles, à ce beau diseur de subtiles impertinences... Eh bien, si madame Davray le devinait, si la partie la meilleure de son être moral, c'est-à-dire la plus consciente et la plus droite, en était révoltée, l'instinct de coquetterie demeurait le plus fort et refusait d'abdiquer lorsque d'autres, à côté d'elle, se plaisaient à faire chatoyer les agréments de leur personne et de leur esprit. Ce jeu puéril et dangereux, de montrer à un homme un intérêt dont il n'est pas digne et de l'induire ainsi à supposer ce qui n'est pas, elle savait bien qu'à ses risques et périls elle continuerait de le jouer presque en dépit d'elle-même.

Voilà ce qui la tenait distraite, le jour de sa dernière visite à François Alizon. Il n'avait pu soupçonner la nature de ce particulier souci ; mais il avait eu l'intuition nette, irréfutable, d'une séparation brusque et absolue. Si madame Davray était à ce moment près de lui, dans cette chambre, elle était en même temps ailleurs, où il ne pouvait la suivre, et ce sentiment causait au malade une irritation très vive.

V

Sur ces entrefaites, la jeune femme se trouva condamnée à une retraite assez longue : son fils avait la scarlatine. La plupart des maisons amies se fermèrent pour elle, naturellement, du jour au lendemain ; elle se vit contrainte, par la même raison, de cesser les visites rue du Rendez-Vous : elle écrivit à Élise pour lui annoncer l'événement. Durant les premières semaines, elle ne voulait pas quitter son fils ; ensuite, elle craignit de porter la contagion, dans quelque pli de sa robe, aux enfants d'Élise, au malade.

La quarantaine écoulée, quelques obligations pressantes retardèrent encore cette course lointaine. Il y avait deux grands mois qu'elle n'avait monté l'escalier de François, lorsqu'elle sonna enfin à sa porte.

Elise était prévenue depuis la veille ; elle témoigna pourtant une espèce de surprise ou de joie effarée en revoyant son ancienne maîtresse.

— Ah! madame, comme il y a longtemps!... Et si vous saviez dans quel état il a été, comme il s'est tourmenté, comme il s'est ennuyé de vous!... Les premiers jours, j'étais désespérée; il était redevenu tout à fait méchant : on aurait dit qu'il était furieux contre nous, contre les petites surtout, parce que c'étaient elles qui vous empêchaient de venir... Qui aurait cru cela, après la réception qu'il vous avait faite et son air toujours si peu accueillant!... Moi, j'étais dans les transes, chaque fois que vous veniez ; j'avais peur de ce qu'il vous dirait, car il ne choisit pas ses mots avec nous!... Enfin, c'est bien pour dire que les malades sont extraordinaires et plus capricieux que des enfants : du jour où vous n'êtes plus venue, il n'a plus pensé qu'à vous... Je ne sais pas ce que nous serions devenus, si vous n'aviez eu la bonté d'envoyer plusieurs fois des livres et toutes ces choses qui lui ont fait bien plaisir : il ne l'a pas dit, mais c'était facile à voir; il a été plus calme, à partir de ce moment... Et puis, après, voilà qu'il a eu une idée : l'idée que vous pourriez attraper la maladie vous-même, et qu'alors, même si vous guérissiez, vous seriez des mois et

des mois sans revenir... Il s'est fait du mauvais sang avec cette pensée-là, il voulait m'envoyer chez vous pour avoir des nouvelles...

Très intéressée, madame Davray écoutait minutieusement.

— Et comment va-t-il, au milieu de tout cela ? — demanda-t-elle ?

— Pas bien, — murmura Élise en détournant la tête ; — le médecin l'a trouvé très mal, la dernière fois qu'il est venu... Je suis sûre qu'il vous paraîtra changé...

Malgré cet avertissement, madame Davray dut faire un effort, pour dissimuler la pénible impression qu'elle ressentait. L'amaigrissement, l'élargissement du cercle noir autour des yeux, les plis de souffrance et la dureté, la fixité du regard, la rigidité de l'attitude, tout la frappa d'abord.

Le malade l'avait regardée approcher ; quand elle fut tout près, il articula, du bout des lèvres :

— C'est vous ?... Je ne vous attendais plus...

— Pourtant, j'avais annoncé ma visite à votre femme, il y a deux jours.

Vivement, il se tourna vers Élise, ranimé par la colère.

— Tu ne me l'avais pas dit !

— Mais non... c'était pour t'éviter une déception : madame pouvait être empêchée, et alors...

Le ton humble, navré de sa femme laissa le malade insensible ; il haussa les épaules, et, s'adressant à madame Davray :

— Asseyez-vous.

Il y avait, dans ces simples mots, à la fois un commandement et une prière, comme une reprise de possession touchante, — touchante et flatteuse.

Madame Davray, aussitôt, devina tout ce que l'absence lui avait fait gagner. Ses yeux, sa voix, son sourire se firent caressants pour récompenser ce grand révolté qui allait devenir très soumis.

— Eh bien ! — demanda-t-elle, — comment vous êtes-vous porté et comporté depuis que je ne vous ai vu ?

— Oh ! très mal... mais ce n'est pas la peine de parler de ça : quand je vous vois ici, ce n'est pas pour vous raconter ce que je souffre, c'est pour essayer de l'oublier.

— Vous avez raison, — répondit la jeune femme, un peu émue; mais elle reprit avec sa grâce enjouée : — Je vous avais envoyé des livres pour vous distraire... les avez-vous lus?

— Parcourus seulement... les romans, je n'y tiens pas, c'est des billevesées... les récits de voyage sont plus instructifs, mais qu'ai-je besoin de m'instruire, à présent? je vous le demande... Autrefois j'aimais assez la lecture; je m'en suis dégoûté parce que ça m'agaçait de comprendre, de me sentir intelligent, et d'être arrêté à chaque instant par des choses que je ne savais pas... Il aurait fallu faire des recherches, pousser des pointes, par-ci, par-là, et toujours plus loin... Une ignorance en fait découvrir une autre; c'est un tonneau sans fond qu'on n'arrive pas à remplir... Vous me direz qu'il y a, parmi les ouvriers, des patients, des appliqués, des entêtés de savoir qui arrivent à apprendre tout seuls, en y mettant la volonté et le temps; moi, ça n'aurait pas été mon fort, et puis ça ne fait jamais quelque chose de solide et de complet... Alors, quant à être, toute sa vie, comme qui dirait à la fois un homme et un petit garçon, ce n'est pas la peine, j'aime mieux être franchement un illettré : aussi je me suis arrangé pour oublier le peu que j'avais appris... Vous jugez, maintenant, si je suis en état de causer avec vous.

— Oh! rassurez-vous, je ne suis pas savante non plus!

— C'est possible, mais vous avez toujours le vernis et le bagou distingué de votre monde : ça fait la différence... C'est égal, il s'en est passé des jours depuis la dernière fois!... Pourquoi n'êtes-vous pas revenue plus tôt?

— Je n'osais pas, je ne voulais pas risquer d'apporter la scarlatine à ces mignonnes.

Les deux petites filles, silencieuses, muettes comme toujours, habituées à se taire entre la mauvaise humeur de leur père et la lassitude éplorée de leur mère, se tenaient tout près du lit, examinant madame Davray, absorbées dans la contemplation de sa personne, captivées par ses gestes, son regard, le son de sa voix, ou peut-être simplement par quelque détail un peu brillant de sa toilette.

La jeune femme sourit aux deux enfants.

— Elles sont jolies, vos petites filles, — dit-elle : — l'aînée ressemble à sa mère, l'autre tient plutôt de vous.

— Jolies! oh! ce n'est pas la peine, vraiment, pour ce qu'elles deviendront : regardez un peu leur mère... Si elles étaient des dames comme vous, je ne dis pas : vous avez le temps et les moyens de soigner votre beauté, de la nourrir, de l'orner, de la parfumer, de la ménager et de la prolonger ainsi jusqu'à la dernière extrémité ; vous en tirez tout ce qu'elle peut donner pour vous et pour les autres... J'espère que ça ne vous fâche pas, ce que je vous dis là?...

— Non, pas du tout! — répondit en riant la jeune femme.

Et l'entretien se poursuivit, plus facile, plus libre. Insensiblement, une animation un peu fébrile était venue au malade, si abattu, si morne tout à l'heure. Lorsqu'elle se leva, le regret se peignit avec une telle éloquence dans les yeux de François Alizon que madame Davray ne put s'y tromper.

— Revenez, revenez bientôt, — lui dit-il d'une voix étouffée, — vous voyez, je m'ennuie tant, je souffre tant, quand je suis seul, je suis si misérable!... Et puis, pardonnez-moi, je ne vous ai pas remerciée pour tout ce que vous m'avez envoyé... je n'ai pas souvent ouvert les livres, mais les fruits et les fleurs m'ont fait plaisir.

— Ah! je suis contente de le savoir, je vous en enverrai encore.

— Non, non, c'est assez, ce n'est plus la peine, maintenant que vous pouvez venir, j'aime mieux *vous*... revenez bientôt.

« J'aime mieux vous, revenez bientôt... » Il y avait une telle avidité de prière, de désir dans ces paroles, que madame Davray en fut profondément remuée.

L'impression ne s'effaça pas : toute la semaine, au milieu de ses courses, de ses visites, dans le rebondissement de sa vie mondaine, elle ne cessa de penser à la promesse qu'elle avait faite, au plaisir qu'elle était sûre de donner à son malade, à cette miraculeuse métamorphose qu'elle avait le pouvoir de renouveler.

Elle se savait impatiemment attendue, et ne laissa pas durer l'attente. L'accueil fut si expansif qu'elle fut tentée de croire à un mieux physique; mais ce n'était que la joie de sa présence.

Cette joie était grande, surprenante, ne se dissimulait pas.

Bientôt l'intimité de François et de madame Davray fit des progrès rapides.

— Emmène donc les petites : je ne peux pas les voir toujours plantées là à me regarder, c'est énervant !...

Depuis le jour où François avait ainsi apostrophé sa femme, Élise, à peine madame Davray introduite, se retirait dans la première pièce avec les enfants. Elle avait compris qu'elle aussi, autant que les fillettes pour le moins, « énervait » son mari, et, quoique peinée de sentir qu'elle fût de trop, elle cédait à la volonté du malade, heureuse encore de le savoir apaisé, content pour quelques minutes.

Lorsque madame Davray annonçait sa visite, François, dès la veille, manifestait une surexcitation particulière : c'étaient des préparatifs, des recommandations à sa femme, des soins exigés pour la tenue de la chambre, des recherches, des minuties de toutes sortes. Mais le calme revenait soudain au malade quand sa visiteuse paraissait.

Arrivait-elle à l'improviste, au contraire? il ne pouvait cacher son émotion, son plaisir inquiet, sa crainte aussi d'être surpris dans quelque désordre : la vue d'un joujou traînant sur une chaise l'aurait alors mis en fureur. Il témoignait sa contrariété par des paroles brusques, tandis que ses yeux avides disaient bien clairement leur soif de contempler la grâce élégante, le visage souriant, toute la personne de celle qui entrait. Et madame Davray se livrait avec pitié, sympathie et orgueil à cette admiration souffrante et ardente.

— Comme cette robe vous va bien ! — s'écria-t-il, un jour, en la voyant approcher, — c'est une vraie toilette de printemps que vous avez là, et justement il y a du soleil, même ici, pour vous saluer... Ah ! c'est ça qui s'appelle être bien habillée : tout y est, rien n'y manque, et ça fait un ensemble !...

Ses yeux ne la quittaient pas, pendant qu'elle s'installait auprès du lit ; ils s'attardaient aux moindres détails de cette savante toilette. Après quelques secondes d'un examen silencieux, il releva les paupières et, avec un étrange sourire, il dit lentement, comme en savourant sa propre pensée :

— J'aime à vous voir assise là... non parce que vous êtes

un ange de bonté : la bonté est la bonté, mais il y a des choses qui donnent plus de plaisir qu'elle... Si je voulais vous faire un compliment, je vous dirais plutôt que vous êtes un ange de beauté; mais non, je ne vous ferai pas non plus ce compliment-là: d'abord, un ange, je ne sais pas ce que c'est, je n'en ai jamais vu, et ce n'est pas mon type... Je trouve agréable de vous voir chez moi, assise sur ma chaise, parce que vous êtes une jolie femme... pardon, une jolie dame !... Je suis trop familier, pas assez respectueux, je dis ce que je pense, tout bonnement; mais un malade, on peut passer bien des choses à un malade... Si je n'étais pas malade, vous ne seriez pas ici, n'est-ce pas? Donc...

Il semblait avoir entièrement oublié les sentiments exprimés les premières fois, ses haines, ses rancunes d'ouvrier contre la classe riche; on aurait pu croire qu'un souffle avait emporté toutes les amertumes, qu'un baume avait cicatrisé les plaies de la fierté farouche.

Madame Davray n'avait garde de toucher aux questions brûlantes. Sa causerie se poursuivait, ingénieuse, autour des sujets impersonnels: anecdotes recueillies au jour le jour, souvenirs de voyages... Quelquefois aussi, elle montrait à François un bijou artistique, bague ancienne, bracelet aux fines ciselures, ou bien elle le consultait sur un achat de ce genre. L'homme du métier se réveillait aussitôt : elle l'amenait ainsi à dire son avis, à faire preuve d'une compétence réelle et d'un goût très sûr.

Malgré tout, il fallait être prudent : s'il paraissait soumis, c'est-à-dire conquis, François ne se livrait guère. Il ne parlait pas de lui-même, de sa maladie, ni de ce qui l'avait précédée; d'autre part, causant avec madame Davray, il ne se montrait pas curieux de sa vie passée ou présente, il ne l'interrogeait pas sur elle ni sur les siens ; tout au plus, prononçait-il quelquefois le nom de son fils. Il avait voulu savoir l'âge de l'enfant, et s'il ressemblait à sa mère.

— Treize ans !... Mais ce n'est plus un enfant!

— Non, et cela fait de moi une vieille femme... Je suis votre aînée, vous savez !...

— N'empêche que vous avez un autre extérieur et une autre santé : on ne s'inquiète pas de votre âge, à vous voir...

Il était tacitement convenu entre eux que leurs deux existences, leurs deux personnes, par trop différentes, restaient séparées, devaient s'ignorer toujours, mais que, dans cette ignorance même et cette séparation, avait pu fleurir, grâce aux circonstances exceptionnelles qui les avaient rapprochés, une amitié particulière, un sentiment unique, créé par eux et pour eux.

Des deux, en réalité, c'était François qui seul restait imperturbablement fidèle à cette convention, comme il l'avait seul établie. Parfois madame Davray faisait une petite tentative pour sortir du cercle un peu étroit où ils étaient enfermés; elle ne réussissait guère.

Ainsi, un jour, elle était venue à dire que leur situation respective était l'œuvre du hasard : François aurait pu naître avec de la fortune; elle aurait pu se trouver dans la condition d'une ouvrière.

— Oui, cela aurait pu être, — accorda-t-il, un peu ironiquement, — mais cela n'est pas... Je vois bien pourquoi vous faites cette supposition, — reprit-il sur un ton différent, — c'est avec une bonne pensée; mais je ne peux pas imaginer ce que j'aurais été si j'étais né avec des rentes et si j'avais reçu de l'éducation... Je n'ai aucun plaisir à essayer de me le figurer, je dirai même que je ne daigne pas le faire... Quant à vous, je ne peux pas non plus vous voir autrement que vous n'êtes; d'ailleurs, ce serait dommage...

VI

Cependant madame Davray, tout en venant une ou deux fois par semaine rue du Rendez-Vous, menait son existence ordinaire, essentiellement parisienne et tourbillonnante, qui ne lui laissait pas le temps de s'ennuyer, de se sentir seule entre un mari d'esprit très froid, peu communicatif, absorbé dans ses affaires, et un fils qui, sans être un jeune homme encore, avait dépassé l'âge où les enfants se laissent choyer avec bonheur, répondent aux soins par des sourires et des

regards tendres, prodiguent à leur mère cet amour gentil et réchauffant qui lui caresse le cœur.

Madame Davray aurait goûté les jouissances de la vie domestique, si elle avait eu pour la retenir quelques attaches aimantes : sa coquetterie naturelle se serait alors tout entière, ou du moins pour la plus large part, dépensée au profit de ses affections. Mais l'indifférence morose de M. Davray, l'indifférence étourdie de son fils n'étaient pas faites pour la fixer : elle portait donc au dehors ce besoin de plaire qui, plus encore que sa beauté peut-être, la rendait si attirante.

Dans le monde, elle n'avait pas à chercher le succès : c'était bien lui qui venait à elle ; seulement, comme toutes ses pareilles, les vraiment coquettes, elle sollicitait, elle provoquait un peu trop l'attention masculine. Parfois elle se le reprochait, quand elle avait conscience d'avoir dépassé l'invisible barrière qui, en matière de marivaudage, doit servir de limite. Mais pouvait-elle résister à l'impulsion de sa nature?... Elle aimait mieux laisser la question sans réponse.

Jamais François n'interrogeait madame Davray sur ses distractions mondaines, pas plus que sur sa vie de famille ; et pourtant, avec une finesse de perception étonnante, il se trouvait immanquablement averti les jours où la jeune femme appartenait à une pensée qu'il ne connaissait pas, demeurait sous une impression étrangère. Aussitôt il prenait un air défiant, caustique, et madame Davray, qui ne pouvait s'expliquer ce changement, le regardait avec surprise.

Une fois, elle avait voulu l'amuser en lui montrant une lettre de son petit neveu, un bonhomme de cinq ans, « monsieur Toto », qui lui écrivait pour lui souhaiter sa fête et lui confiait, par la même occasion, le désir de posséder une bicyclette à sa taille... oh ! pas une vraie !... il se contenterait d'une bicyclette joujou, si la vraie coûtait trop cher...

— Vous allez voir quelle belle écriture et quelles phrases habilement tournées...

François s'était appuyé sur le coude pour lire.

— Vous vous êtes trompée de papier ! — dit-il tout à coup, froidement.

— Tiens, c'est vrai...

Le billet, que François avait lu d'un coup d'œil, contena ces lignes :

Madame,

Je serai demain à deux heures à la salle Petit, et tout à vos ordr pour vous montrer les tableaux que vous désirez voir.

Daignez agréer, madame, l'hommage de mes plus respectueux sen timents...

Quant à la signature, le nom qu'il avait lu ou un autre c'était tout comme pour François. Madame Davray tendit une se conde lettre au malade ; il l'écarta d'un geste à la fois las et irrité

— Non, merci, je suis fatigué aujourd'hui... et puis, vou savez, je ne suis pas curieux...

Caprice de malade, assurément : tout à l'heure, il avai paru s'intéresser aux malices de monsieur Toto.

Ces inégalités d'humeur devenaient fréquentes. Madam Davray les attribuait à la maladie; si elle avait pris la pein de mieux observer, de réfléchir davantage, elle aurait saisi le rapport avec des paroles, avec des faits, qui sans doute étaient des riens, mais des riens significatifs.

Un jour, elle nomma Dinard, où elle avait loué une villa l'été précédent; elle y retournerait, sans doute :

— Ah! — dit François, d'une voix subitement rauque, — quand partez-vous?

— Oh! pas avant le 15 juillet.

Il n'insista pas; elle parla d'autre chose, mais il ne répondait guère et semblait ne pas écouter.

Tout à coup, il se tourna pour la regarder bien en face, et, le ton dur, les yeux méchants :

— Vous vous donnez vraiment trop de peine, madame... tous ces frais de conversation pour moi!... Que de pitié, de bonté, que de charité!... Vous gagnerez le paradis, bien sûr, avec tout le temps que vous aurez perdu ici...

Puis, comme il la sentait peinée, blessée, il se détourna en murmurant :

— Excusez-moi, je ne suis pas poli, mais je suis à bout de forces... Un malade est un malade, vous comprenez...

Elle n'était pas sans appréhension, le lendemain, lors-

qu'elle sonna, un peu haletante, à la porte du petit logement... Aussitôt la porte ouverte, elle remarqua le visage contracté d'Élise.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? — s'écria-t-elle.

L'autre, sans répondre, s'affaissa sur une chaise. Il n'y avait plus trace de son respect craintif et admiratif pour son ancienne maîtresse; le chagrin qui l'accablait avait aboli tous les autres sentiments.

— Mais parlez, qu'est-il arrivé?

— Oh ! rien de nouveau, — dit enfin Élise, comme malgré elle, — *il est toujours là*... Seulement, c'est nous qui sommes de trop... il ne peut plus nous voir, nous supporter... J'ai été obligée, tout à l'heure, d'emmener les enfants chez une voisine : il ne veut même pas les sentir dans la chambre à côté... Et moi, s'il me laisse encore le soigner, c'est qu'il ne peut pas faire autrement.

Elle ne pleurait pas en disant cela, elle regardait fixement devant elle.

— Est-ce qu'il est plus mal? — demanda madame Davray.

— Non. Ce matin, il a voulu rester seul avec le docteur, et, après le départ du docteur, il paraissait content, presque gai... Non, c'est à nous qu'il en a : il ne nous aime pas, il ne peut plus nous souffrir.

Ici, le cœur de la pauvre femme se souleva; les larmes s'échappèrent de ses yeux.

Madame Davray prit affectueusement les mains d'Élise entre les siennes.

— Voyons, ma petite, calmez-vous... Vous savez bien qu'il est malade, très malade : c'est la souffrance qui le rend capricieux et méchant... Je suis venue aujourd'hui pour avoir de ses nouvelles seulement; je ne veux pas entrer, car il m'a très mal reçue, les deux dernières fois : moi aussi, il m'a prise en grippe...

— Vous?... oh ! non, madame, — fit Élise en secouant la tête; — vous, c'est tout le contraire : il ne pense qu'à vous, il ne vit que par vous, depuis que vous êtes revenue, après la maladie de monsieur Louis... Ce matin encore, quand le médecin a été parti, il m'a demandé plus de dix fois : « Viendra-t-elle ces jours-ci?... crois-tu qu'elle reviendra?... »

Élise cacha son visage avec son tablier pour étouffer les sanglots qu'elle ne pouvait plus contenir.

— C'est égal, — reprit madame Davray, singulièrement émue, — j'aimerais mieux ne pas entrer... Vous lui diriez que je suis venue savoir de ses nouvelles, mais que je n'avais pas le temps de m'arrêter.

— Oh! madame, par grâce, je vous en supplie, ne partez pas sans le voir : il serait trop malheureux. Qu'est-ce qu'il deviendrait et qu'est-ce que nous deviendrions sans vous ?...

Un nouveau sentiment, une terreur s'emparait d'Élise. Et, comme si elle voulait empêcher madame Davray de prendre la fuite, elle ouvrit brusquement la porte de communication.

Les deux femmes entrèrent, mais Élise pour s'effacer et disparaître aussitôt.

A la vue de madame Davray, le visage pâle de François s'était coloré d'une teinte pourprée. Le malade laissa venir à lui sa visiteuse, puis, sans hâte, posément, naturellement, il lui dit les premières phrases banales :

— Bonjour, madame... Il ne fait pas beau, aujourd'hui... il doit y avoir beaucoup de boue dehors...

Ses yeux intelligents cherchaient à lire dans les yeux de madame Davray; ils étaient curieux, ou plutôt inquiets d'y découvrir du mécontentement, quelque chose de moins enjoué qu'à l'ordinaire, le souvenir de la veille. Mais la physionomie de la jeune femme était impénétrable ; à peine y pouvait-on remarquer un avis de retenue assez nouveau.

Elle s'assit, causa comme à l'ordinaire; l'entretien se prolongea même plus que d'habitude.

Quand madame Davray se leva, elle regarda sa montre :

— Je crois vraiment que je suis restée une heure !

— Eh bien, tant mieux ! — répondit François, — et revenez le plus tôt que vous pourrez... Je devrais vous remercier... et vous dire encore un autre mot que merci... mais, puisque vous êtes revenue, je m'imagine que vous ne m'en voulez pas... ça me fait plaisir de le croire, enfin, je me tire d'embarras comme ça, vous comprenez?...

S'il y avait une gaucherie involontaire, et aussi un peu

voulue, dans cette phrase, le regard corrigeait ou complétait si bien le sens des mots!... Les lèvres se refusaient à prononcer : « Je vous demande pardon, j'ai été impoli et brutal avec vous, hier... » Mais les yeux le disaient, eux, avec une éloquence, une ardeur qui ne pouvait pas ne pas toucher profondément madame Davray. « Ne m'abandonnez pas, j'ai besoin de vous, besoin de vous entendre, de vous contempler, de vous admirer... Vous êtes pour moi plus que le rêve réalisé, vous êtes le charme inconnu et inaccessible, ce que je n'avais ni espéré ni même désiré, mais ce dont je ne puis plus me passer maintenant... »

VII

Trois jours après, le soir, dans un cadre bien différent, une réunion assez nombreuse.

A table, on avait beaucoup parlé de voyages. La maîtresse de la maison partait, à la fin de la semaine, pour la Tunisie, entraînant tout un groupe d'intimes. M. Lussan, par hasard, en était. M. Davray, bien qu'il ne pût s'absenter lui-même, ne faisait pas d'objection au départ de sa femme; celle-ci ne paraissait pas demander mieux de se laisser enlever.

Aussitôt qu'on fut rentré dans le salon, avant l'éclipse des hommes vers le fumoir, madame Davray fut rejointe par M. Lussan.

— Ainsi j'aurai l'honneur de me trouver dans votre compagnie pendant plusieurs semaines, madame...

Il souriait, de ce demi-sourire indéfinissable qui flottait souvent sur ses lèvres. Elle ne répondit pas tout de suite : le sourire, cette fois, et le regard lui avaient déplu. Pourquoi ce monsieur semblait-il déjà se targuer d'un avantage, supposer au moins que le plaisir de voyager avec lui pesait lourd dans la balance ?... Sa présomption méritait d'être rabattue... Puis, soudain, une autre idée chassa la première : madame Davray venait de se rappeler quelqu'un, quelqu'un que son départ désolerait, qui n'avait pas le droit de lui dire : « Restez », mais qui ne supporterait pas son absence...

Pauvre François! Elle ne pouvait l'abandonner. Il y avait là comme un devoir; sinon le devoir qui s'impose, du moins celui que l'on crée soi-même, que l'on accepte et qu'on ne trahit pas.

Ainsi, dans ce décor luxueux, après un dîner où la causerie avait été gaie, amusante, légère, à côté de ce jeune homme qui avait su l'intéresser, récemment, à qui elle avait désiré plaire, madame Davray avait eu soudain la vision d'une petite chambre où un autre homme, jeune aussi, qui n'était ni son parent, ni son ami, ni ce qu'il est convenu d'appeler son égal, languissait et souffrait en pensant à elle, rien qu'à elle...

Comparer l'un à l'autre? Peine perdue, jeu inutile, car les rapports, qui rendent toute comparaison possible, manquent ici absolument.

Mais, sans les comparer, on peut rechercher lequel des deux, sous une surface froidement élégante ou bien sous des dehors moitié incultes, moitié négligés, cache la nature la plus véritablement fine? On peut se demander aussi lequel, du mondain ou de l'ouvrier, est capable de concevoir cette admiration passionnée, respectueuse dans le fond, sinon toujours dans la forme, qu'une femme est fière d'inspirer...

Il n'avait pas fallu plus d'une seconde à madame Davray pour répondre en elle-même à ces deux questions.

Cependant elle devait aussi une réponse à M. Lussan, resté debout auprès d'elle, et dont l'œil noir luisait à travers le monocle.

La jeune femme sourit, esquissa un geste de la main, gracieux mais un peu vif, et s'écria :

— Eh bien, non, monsieur, vous n'aurez pas l'honneur de passer plusieurs semaines en ma compagnie... je ne bougerai pas.

— Comment! vous étiez tout à fait décidée, il y a cinq minutes...

— Oui, mais j'ai changé d'avis.

— Vraiment? si vite?... cela nous laisse, au moins, l'espoir que votre dernier mot n'est pas dit.

— Si fait! il est dit : c'est vous qui venez de le recevoir.

M. Lussan s'inclina de son air le plus impertinent et le plus

correct et suivit les fumeurs. S'il venait d'éprouver une déconvenue, il la dissimulait fort bien.

Le lendemain, rue du Rendez-Vous, madame Davray arrivait chez son malade, rayonnante. Il ne la questionna pas, mais il fut heureux, l'ayant sentie subitement comme plus proche de lui.

En effet, un lien allait exister entre eux qui n'existait pas auparavant. Jusque-là, il entrait beaucoup de charité, pas mal de complaisance, et quelque point d'honneur, dans l'habitude qu'avait prise madame Davray de consacrer, chaque semaine, un peu de son temps à François; maintenant, après le petit sacrifice accompli spontanément la veille, son cœur était de la partie, elle devenait vraiment l'amie du jeune malade.

Ils causèrent avec plaisir, avec cette espèce de confiance qui est le grand charme de l'intimité.

A un moment, madame Davray s'interrompit :

— Vous aviez meilleur visage, tout à l'heure; vos traits sont plus tirés depuis un instant... est-ce que je vous fatigue?

— Oh! non, pas du tout, mais je n'ai presque rien mangé ce matin; j'aurais peut-être besoin de prendre quelque chose.

— Oui, c'est cela, sans doute... Qu'est-ce que vous voulez prendre ?

— Un biscuit dans un peu de vin... ce vin que vous m'avez envoyé... Ne vous dérangez donc pas... Appelez seulement Élise, elle me donnera ça.

— Ce n'est pas la peine, voici notre affaire : tout était préparé...

Madame Davray se dirigea vers la commode et rapporta un plateau où se trouvaient une bouteille, un petit verre et une assiette de biscuits.

François s'était soulevé :

— Alors, c'est vous qui me servez, à présent? — fit-il d'une voix où il y avait une sorte d'ironie caressante.

— Pourquoi pas?

— Après ça, si ça vous fait plaisir... moi, j'aime autant que ce soit vous... ça me change agréablement.

— Vous n'êtes pas gentil pour votre femme... — commença madame Davray d'un ton grave.

Un pli dur, aussitôt, se forma entre les so

— Elle m'embête ! — prononça-t-il nett

— Pauvre Élise ! Qu'est-ce que vous pou
Elle vous aime, elle vous soigne, elle vous es

— C'est possible... Je ne lui reproche r
me soigne, c'est que je suis malade... et Di
assez d'être malade !... Et puis, sa voix ge
de saule pleureur m'ennuient.

— Comme c'est mal de parler ainsi !

— Oh ! madame, je vous en prie, ne me
rale : cela ne profitera pas à Élise... au co
un entêté, moi, un très mauvais garçon, il ne

Madame Davray secoua la tête en signe d
Elle avait débouché la bouteille, versé le
verre. François la guettait en dessous.

— Vous n'êtes pas fâchée ? — demanda-

Elle ne répliqua rien et se rassit.

Il y eut un silence de plusieurs secondes

— C'est bon, ça ! — dit enfin le malade
ment ; — ça me ranime.

Puis, sur un ton de plaisanterie :

— Vous ne voulez pas goûter avec moi ?

— Je mangerai un biscuit, — répondit-

Il comprit qu'elle ne lui tiendrait pas ri
un accent de prière et de commandement :

— Otez vos gants, — dit-il. — Vous le
fois... J'aime voir briller vos bagues, j'ai
des mains habillées de peau fine, avec des
des ongles roses... C'est tout de même un
main comme ça.

Docilement, madame Davray avait retiré
hardiesses et les familiarités de langage, ell
timidité d'une adoration qui ne s'exprim
entière.

Quand le goûter fut terminé, la jeune fe
reporter le plateau à sa place.

— Je vous laisse faire ! — dit François.

La tête renversée sur les oreillers, maint
du regard avec une complaisance évidente.

Quand elle fut revenue auprès de lui, il se pencha vers elle.

— Tout de même, — fit-il, rêveur, — c'est vous qui avez triomphé : vous êtes installée dans la place, et j'en suis content... Comme c'est drôle !... Mais non, ça s'explique ; c'est la maladie... Nous n'étions pas faits pour nous rencontrer, vous et moi ; si j'étais resté bien portant, vous ne seriez pas venue ici, j'aurais continué à travailler, à être un ouvrier libre de ses mouvements et de ses opinions... A présent, mes opinions, mes idées ne servent à rien, je ne suis plus maître d'elles ni de moi ; c'est la maladie qui me tient, le reste n'existe plus : alors, j'ai besoin de me distraire, d'oublier... Vous comprenez, au fond, je n'ai pas changé ; c'est la maladie qui a changé le point de vue.

Cette justification, naïve et habile en même temps, fit sourire madame Davray.

— Je comprends, — dit-elle, — et j'ai le triomphe modeste... Enfin, quoique nous restions « ennemis », dans le fond, puisque vous y tenez, je suis heureuse, moi, de vous connaître.

— Et moi aussi, vous le voyez bien... Qu'est-ce que je deviendrais sans vos visites, sans vous ?...

Chaque fois, en partant, madame Davray s'arrêtait dans la pièce voisine, auprès d'Élise, pour lui dire son impression.

Élise écoutait, les yeux baissés, les lèvres closes. Il y avait une indéfinissable gêne entre les deux jeunes femmes. Faut-il expliquer cette gêne par la jalousie de l'une ? Non, sans doute... La différence des conditions, la gravité de l'état où se consumait François, tout ici écartait l'idée d'une rivalité possible. Élise, en elle-même, reconnaissait le service que lui rendait son ancienne maîtresse ; elle aurait été désespérée de la voir cesser maintenant ses visites ; mais elle n'en était pas moins atteinte en ses sentiments d'épouse...

C'était si cruel d'être dédaignée, rudoyée, tolérée avec peine, tandis que l'étrangère, l'ennemie, *la dame* était devenue l'idole !

Madame Davray entendait, chaque fois, ce que lui disait le visage fermé d'Élise, mais elle était impuissante à la consoler.

Le bien fait à François, la joie dont s'éclairaient les dernières semaines du pauvre garçon, n'allaient pas sans torture pour sa femme; il fallait que celle-ci fût sacrifiée jusqu'au bout : ainsi l'exigeait le devoir ou plutôt cette loi de souffrance à laquelle on ne dérobe une victime que pour lui en donner une autre.

VIII

Une phase d'apaisement et de bonheur suivit pour le malade. Il lui semblait que madame Davray lui appartenait un peu, maintenant; ce fut, pour leur amitié, une courte lune de miel.

La jeune femme s'était attachée à François par la vertu secrète du petit sacrifice qu'elle lui avait fait en renonçant à ce voyage amusant. François avait eu l'intuition, sinon la connaissance du sacrifice ; et puis, par une explication ingénieuse, il avait mis son passé et le présent d'accord, il était certain de pouvoir se livrer au sentiment nouveau qui l'avait envahi, sans faillir à ses « principes » : toute contrainte ou arrière-pensée avait disparu de ses relations avec madame Davray. Il ne lui cachait plus qu'elle était pour lui le plaisir des yeux, l'oubli de ses misères, l'attrait irrésistible. Il lui savait gré d'être jolie, de s'habiller comme elle s'habillait, en Parisienne riche et qui a du goût, de lui donner, par l'éclat de sa personne, la fraîcheur de son teint, la vivacité de ses yeux, le sourire de sa bouche, une impression de santé brillante et de vie heureuse.

— Cette robe vous va bien, je ne l'avais pas encore vue... Mais savez-vous?... Vous devriez venir avec une robe de soie, la prochaine fois... Le contraste? Bah! je m'en moque, à présent; au contraire, ça m'amusera de vous voir très belle dans cette petite chambre laide avec son mobilier de papier mâché... Je suis malade, j'ai besoin de regarder des choses agréables pour me distraire, vous comprenez...

Il prenait ce ton léger, enfantin, pour dissimuler l'avidité d'admiration qui faisait le fond de sa fantaisie.

Deux semaines passèrent, puis la jeune femme remarqua une sorte d'affaissement chez son malade : il parlait beaucoup moins, ne voulait plus s'égayer, s'enfermait dans une indifférence hautaine.

Madame Davray, plus attentive, observa l'altération du visage : François devait souffrir atrocement.

L'interroger lui-même, il n'y fallait pas songer; quant à Élise, elle ne s'expliquait jamais là-dessus que d'une manière évasive. D'après elle, le médecin ne disait rien, ne signalait aucun changement. Cependant une lourde tristesse pesa bientôt sur ce logis, aplanissant elle seule toutes les colères, tous les caprices du malade et le silencieux dépit de l'épouse dédaignée. Lorsqu'une vie est à la veille de finir, tous les sentiments s'éteignent peu à peu, non seulement en elle, mais autour d'elle, au souffle de la mort qui approche.

Une angoisse avait saisi madame Davray; elle aurait voulu savoir, elle craignait d'approfondir.

Un jour, Élise, en l'accueillant, se départit de son mutisme ordinaire :

— Vous allez le trouver mieux, aujourd'hui, madame; il est plus en humeur de causer... Si vous vouliez en profiter pour l'amener à recevoir la visite d'un prêtre?... Ce serait une si bonne œuvre!... Un prêtre le calmerait, lui ferait du bien... Et puis, il le faut : il y a des pensées sérieuses, des devoirs pour un malade...

Elle, si effacée toujours, elle avait prononcé les derniers mots avec une sorte de dureté.

« Vous, vous représentez la frivolité, l'amusement; le prêtre, lui, a un autre rôle à remplir! » Voilà le vrai sens de ses paroles... Cependant, redevenue aussitôt suppliante, Élise ajouta :

— Il n'y a que vous, madame, qui puissiez lui parler de cela. Oh! je vous en conjure, usez de votre influence.

Troublée, madame Davray répondit :

— J'essaierai.

Elle essaya, en effet, mais timidement, prise de scrupules et de craintes qui se trahissaient dans le tremblement de sa voix.

Dès son entrée, le visage de François lui était apparu

singulièrement défait; pourtant, la physionomie s'était un
éclairée, le regard avait plus de douceur que les jours p
cédents.

Pour aborder le sujet délicat, il avait fallu trouver
transition :

— Est-ce que vous ne m'avez pas raconté, une fois,
vous aviez été élevé chez les frères et que votre mère é
pieuse?...

— Oui... Pourquoi me demandez-vous ça aujourd'h

— Mais... simplement pour savoir si vous avez conse
vous-même des sentiments religieux?...

— Parfaitement!... je comprends ce que cela veut di
merci de la sollicitude... ou plutôt, c'est Élise qui vous a
la leçon. Voilà assez longtemps qu'elle tourne autour...
n'est pas difficile de lire dans son jeu; mais elle a pensé q
présentée par vous, la pilule serait moins amère... Fai
venir un prêtre, si cela vous plaît; pour moi, oui ou non, c'
tout comme. Je veux bien me confesser, et devant tout
monde encore : qu'est-ce que cela me fait? je n'ai rien
cacher... Je n'ai pas été un saint, bien sûr que non :
sont-ils, les saints?... est-ce qu'il y en a, d'abord?... Que
drôle d'idée de venir vous relancer ainsi, au moment où vo
allez prendre congé des camarades et quitter cette charma
existence!... Si j'ai des comptes à rendre, j'en aurais bien
demander aussi : pourquoi est-ce que je ne suis pas né av
cent mille livres de rente, par exemple?... Je m'en fiche
peu, à cette heure, mais enfin, j'aurais su les dépenser
faire figure dans le beau monde tout comme un autre,
on m'avait donné l'argent et l'éducation qui va avec...
comédie est finie pour moi, je ne réclame rien à personn
alors, ce n'est pas juste de m'ennuyer avec un tas d'hi
toires... Après cela, je vous le répète, si ça vous fait plai
qu'il entre ici une soutane, je ne m'y oppose pas; je vo
promets même d'être convenable et parfaitement poli.

Tout cela d'un air dégagé. On ne sentait aucune ame
tume, aucune révolte chez le malade; seulement une sorte
détachement stoïque sous la blague du discours, et aussi
crainte de s'attendrir sur soi-même et de provoquer une ém
tion chez sa visiteuse.

[redacted]

Ayant gain de cause, la jeune femme se taisait. François se pencha vers elle, et, presque avec gravité :

— Voyons, soyons sérieux, un moment... Je veux vous dire deux mots, et puis... je n'y reviendrai plus, car j'aime autant parler d'autre chose... Voici : je ne vous connais pas... Pardon !... vous avez pris la peine de venir ici bien souvent depuis le commencement de l'hiver, et ça ne peut être que par bonté, car je ne vois vraiment pas par quoi ce serait, sans cela... pourtant, je le répète, je ne vous connais pas, je n'en ai pas fréquenté des quantités comme vous, vous pensez bien, et je ne sais pas au juste ce qu'il y a dans la tête ou dans le cœur d'une belle dame... Enfin, vous, j'ai confiance en vous ; je crois que vous continuerez pour nous comme vous avez commencé : quand je dis « nous », c'est à Élise et aux petites que je pense, naturellement... Je n'ai pas été un très bon père ni un mari bien fameux : je m'étais marié trop jeune, peut-être ; Élise n'a pas été assez intelligente, moi pas assez raisonnable, ça n'a pas marché... alors, à présent, je compte sur vous pour les dédommager.

François avait fixé sur madame Davray ses prunelles bleu pâle dont le regard la pénétrait.

Elle inclina la tête en signe de promesse ; elle ne pouvait parler, en ce moment... Elle ne voulait pas porter son mouchoir à ses yeux ; cependant deux larmes, venues tout au bord des paupières, tombèrent d'elles-mêmes, sans qu'elle pût les retenir. François les vit, et murmura d'une voix basse, très douce, presque tendre, d'une voix qu'elle n'avait jamais entendue :

— Merci, madame...

Une seconde après, il faisait un mouvement pour se retourner à demi vers la muraille, en disant :

— Excusez-moi, je suis un peu fatigué, aujourd'hui... Nous serons plus en train la prochaine fois...

Et, comme madame Davray se penchait pour lui tendre la main, il ajouta :

— C'est drôle, tout de même, la vie... elle en invente de toutes les couleurs !... Je ne savais pas ce qu'elle m'avait réservé pour la fin ; c'est ce qu'elle m'a jamais donné de meil-

leur, c'est certain : » , un riche bouquet!... Apr , c' sez, ce n'est plus la peine de chercher autre ..

IX

« Nous serons plus en train la prochaine fois... », avait-il dit. Quand elle retourna rue du Rendez-Vous, madame Davray trouva l'entrée de la chambre interdite.

— Vous ne le verrez pas aujourd'hui, madame, il ne veut pas, — dit laconiquement Élise. — Il n'y a pas grand changement, mais il m'a formellement recommandé de ne pas vous conduire auprès de lui.

A ses visites suivantes, madame Davray devait se heurter à la même défense.

Le visage grave, mais peut-être un peu moins fermé, un peu moins hostile, Élise n'attendait pas d'être interrogée, elle secouait la tête en murmurant :

— C'est toujours la même chose, il n'est pas beaucoup plus mal; seulement, il a de la peine à respirer... et il ne veut voir personne.

Madame Davray savait bien ce que signifiait ce « personne »; et elle partait, non pas offensée, mais triste, le cœur serré, devinant, ressentant les souffrances qui refusaient de se montrer à elle.

Cette porte fermée, cette porte dont il ne lui était plus permis de tourner le bouton, était si douloureusement suggestive! Derrière elle, la mort avait commencé son œuvre de destruction. Des images à demi précises passaient dans l'esprit de la jeune femme; elle chassait ces fantômes, plus ressemblants à des réalités prochaines qu'à de vaines hallucinations.

Ce fut avec assez peu de curiosité qu'un soir, seule chez elle, madame Davray entreprit de lire une longue missive datée de Tunis.

Une amie zélée, qui faisait partie de la caravane, avait trouvé moyen de noircir huit grandes pages à son adresse :

une vraie chronique où tous les incidents du voyage étaient enregistrés, sans oublier les petites observations et indiscrétions. Le nom de M. Lussan y revenait maintes fois, avec des sous-entendus malicieux et, d'avance, indulgents.

A la quatrième page, la jeune femme posa la lettre; elle en avait assez lu, cela ne l'amusait pas : ces gens lui étaient devenus comme étrangers, sa pensée ne pouvait faire l'effort de se fixer sur des indifférents... D'ailleurs, rien ne parvenait à la distraire ou à l'occuper véritablement depuis qu'elle ne voyait plus François, depuis qu'elle savait la fin si proche...

C'est qu'un intérêt passionnant allait disparaître de sa vie. Les cinq derniers mois, qui fuyaient déjà comme un rêve, étaient peut-être les plus importants de toute son existence. A personne au monde, elle le sentait maintenant, la jeune femme n'avait donné autant d'elle-même qu'à ce frère si lointain, à ce jeune ouvrier malade; et personne n'avait eu sur elle, en retour, une action aussi profonde.

« Des hommes qui sont mes égaux par l'éducation, et mes supérieurs par l'intelligence, m'ont quelquefois admirée, m'ont fait la cour, — pouvait se dire madame Davray ; — aucun ne m'a offert un hommage auquel j'aie été aussi sensible qu'à la sympathie ardente de ce pauvre garçon... »

Il semble que le manque de culture, chez quelques natures extrêmement fines, soit une grâce d'état. L'intuition a plus de prix que le savoir, une vertu mystérieuse : l'intuition seule met les âmes en contact.

Madame Davray se demandait comment elle se passerait de ce que François lui avait fait connaître, comment lui suffiraient, à l'avenir, des sentiments tout de surface, des affections sans chaleur vive, des rapports sans échange réel. Pour qui allait-elle se dépenser comme elle s'était dépensée pour lui? Nul, dans son entourage immédiat, ne lui demandait le vrai don d'elle-même; nul, dans son cercle mondain, ne méritait de sa part un intérêt sérieux.

Une pensée parvint à se formuler dans son esprit : « Ce que j'ai été par lui et pour lui, je ne le serai plus jamais. »

Et elle pleura cette personnalité fugitive, déjà évanouie, où elle avait atteint, un instant, son expression idéale...

Quinze jours encore s'écoulèrent. Un matin, madame Davray, sur une enveloppe, reconnut l'écriture mal formée d'Élise.

C'est fini, madame, François s'est éteint avant-hier soir... Vous serez bien bonne de venir; c'est lui qui m'a dit de vous le demander, c'est son dernier désir.

Votre servante respectueuse,

ÉLISE ALIZON.

Certes madame Davray s'attendait à ce coup; il la frappa comme s'il eût été imprévu... Un brisement soudain se fit en elle; son intelligence ne discernait plus et ne cherchait plus à discerner ce que son cœur éprouvait. D'ailleurs, une seule pensée la domina bientôt : elle allait retourner, le jour même, rue du Rendez-Vous; elle allait le revoir, lui...

Les deux jeunes femmes, au premier regard, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; toutes deux pleuraient, toutes deux sanglotaient. Madame Davray était pâle, défaillante; Élise ne s'imposait plus aucune réserve menteuse.

Sans force, après cette étreinte de douleur, elles s'assirent. Élise répondit aux questions murmurées par son ancienne maîtresse.

— Non, il n'a pas trop souffert à la fin; son agonie a été plutôt courte... Il s'est bien vu s'en aller; il y avait si longtemps qu'il savait!... Mais il faut que je vous dise, madame, le bon Dieu lui a fait une grande grâce : dans les derniers jours, il a été bien résigné, bien courageux, et il a rempli tous ses devoirs.

Elle se tut, elle semblait n'avoir plus rien à dire.

Au bout de quelques secondes, madame Davray rompit le silence.

— Je vais entrer, n'est-ce pas? — fit-elle en désignant la porte de l'autre chambre.

A ce moment, Élise vit dans les yeux de sa maîtresse une angoisse particulière; elle comprit, elle eut pitié.

— Tranquillisez-vous, madame, vous allez prier devant son cercueil fermé... c'est lui qui l'a voulu... Il ne voulait pas se montrer à vous très malade, tout près de la fin... ni sur son lit de mort... En vous écrivant de venir aujour-

d'hui, seulement, je me suis conformée de tous points à sa volonté... Je ne sais pas quelle était son idée; c'est probablement pour vous épargner un spectacle trop triste... Enfin, tout est comme il l'avait souhaité : je vous ai écrit, vous êtes venue, et même avec un bouquet... Justement, il avait dit : « Elle viendra prier, et peut-être qu'elle apportera des fleurs...»

Madame Davray se détourna pour cacher ses larmes.

Élise tendit la main vers l'autre pièce :

— Allez... moi, je n'ai pas le courage maintenant...

Il lui en aurait coûté, sans doute, de mêler sa prière à celle de madame Davray, ou peut-être obéissait-elle à François mort, comme elle avait obéi à François malade, en s'effaçant devant la visiteuse étrangère, devant celle qui avait été la consolatrice et surtout la « charmeuse » pendant les semaines qui avaient précédé l'agonie...

Tout était rangé, mis en ordre, scrupuleusement paisible et net, dans cette chambre où un homme jeune avait dû subir les souffrances du corps et le tourment de l'esprit avant de s'endormir du dernier sommeil. Les persiennes closes, la bière cachée par un drap de lit très blanc et plusieurs cierges allumés; au fond, le lit vide et rigidement recouvert.

Il avait suffi d'un coup d'œil à madame Davray pour distinguer chacun de ces détails. Elle coucha la gerbe de fleurs sur le drap blanc, s'agenouilla.

Une courte prière, où vibrait toute son âme, frémit sur ses lèvres. Puis, elle regarda encore autour d'elle, et elle se souvint; elle revécut toutes les scènes qui s'étaient passées dans cette chambre, elle revit le sourire de méfiance et d'ironie qui se jouait sur le visage de François, quand elle s'était approchée de ce lit, en inconnue, en « ennemie ».

A l'origine, une bonne œuvre banale, une démarche facile de charité légère; et maintenant, à ce deuil intime et profond...

Il avait fallu toute une suite d'impressions neuves, bizarres et enfin douloureuses, pour éveiller, pour émouvoir et pour éclairer une conscience presque ignorante d'elle-même.

Prosternée devant cet humble cercueil, la jeune femme se

posa une question que jamais encore elle ne s'était posée : « Qu'est-ce que je vaux moralement? » — Aussitôt, elle se répondit : « Je n'ai aucun mérite, ma vie a été frivole; pourtant, je vaux un peu par le cœur, et c'est pourquoi Dieu a voulu m'amener ici. »

Élise était demeurée immobile à la même place, guettant le retour de madame Davray. Quand elle la vit reparaître, elle lui jeta un regard farouche, — l'éclair d'un reproche sanglant ou d'une haine folle; — puis par une réaction subite, elle se mit à sangloter.

Madame Davray s'était précipitée vers elle, l'avait prise dans ses bras. Élise se débattait en gémissant :

— Non, non, laissez-moi... Ah! j'ai été si malheureuse!... c'était si dur, si dur!...

— Je le sais, ma pauvre enfant...

— Moi qui aimais tant madame, qui l'admirais tant, souffrir comme cela par elle!... Et lui, qui était tout pour moi, voir comme il me repoussait, comme il me traitait!...

La jalousie trop longtemps contenue éclatait : la jeune femme, qui avait su exercer un tel empire sur elle-même tant que François avait gardé un souffle de vie, n'avait pu supporter le dernier tête-à-tête de sa rivale et de son mari mort...

Cependant madame Davray pressait les mains glacées qu'elle tenait dans les siennes.

— Élise, ma pauvre Élise, pardonnez-moi, pardonnez-lui, je vous en conjure... Il était jeune, il lui en coûtait de mourir, il avait besoin d'oublier, de s'arracher à la réalité que vous lui rappeliez malgré vous... tandis que moi, qui ne lui étais rien, qu'il ne connaissait pas..., il me l'a dit encore, la dernière fois que je l'ai vu..., je lui représentais l'inconnu, justement, la santé, la distraction, la vie... Pauvre garçon! Il était bien à plaindre, mais c'est pour vous, au moins autant que pour lui, c'est pour vous, croyez-le bien, que je suis revenue après votre premier appel, et, maintenant qu'il a le repos, lui, je serai toute à vous et à vos chères petites... C'était aussi son désir, il me l'a dit, car il vous aimait...

Elle parla longtemps, avec chaleur, avec tout son cœur,

inspirée par le désir de réparer le mal dont elle était la cause et par la peine qu'elle éprouvait elle-même.

Et, peu à peu, l'apaisement se fit chez Élise, puis une nouvelle réaction, salutaire celle-ci. Secouée par des émotions trop fortes pour elle, la femme de François revenait à la douceur passive de sa nature, elle comprenait, elle se soumettait.

— Ah! madame, — s'écria-t-elle en fixant sur madame Davray un regard où la reconnaissance avait succédé à la haine, — je vous remercie, et je devrais vous bénir... J'ai souffert, mais qu'est-ce que cela fait, puisqu'il avait besoin de vous?... Comment aurait-il pu accepter sa maladie, accepter la mort, si vous n'aviez pas été là? Depuis que vous étiez entrée ici, sa vie, c'était vous... Je vois encore l'état affreux où il a été, un jour que vous avez parlé de votre départ pour la campagne! J'ai cru, un moment, qu'il devenait fou furieux... Le lendemain, il a fait venir le médecin, il s'est enfermé avec lui, et, je n'ai pas voulu vous le dire, en ce temps-là, mais... quand le docteur s'en est allé, François m'a rappelée bien vite : « Je l'ai forcé de me dire la vérité ; à présent, je suis tranquille, ce sera fini avant qu'*elle* parte pour les bains de mer... » Il souriait, il paraissait heureux, et moi, j'avais le cœur brisé...

Tandis que l'épouse restait auprès du cercueil, pleurant l'époux avec une douleur mêlée d'amertume, hélas! madame Davray, emportée par sa voiture, faisait, pour la dernière fois, le trajet familier.

Indifférente au bruit, au mouvement de la rue, oublieuse de la vie qui allait la reprendre, elle suivait le sillon fraîchement creusé par sa pensée... Oui, la clarté s'était faite enfin, tout à l'heure, dans la chambre de François; la jeune femme comprenait tout, elle saisissait l'enchaînement des faits, ou plutôt le dessein divin que lui avait accordé cette « aventure », d'un genre si spécial, pour la préserver, peut-être, à un tournant d'existence un peu dangereux. Brusquement, elle avait été arrachée à son atmosphère mondaine, menée dans un intérieur malheureux où sa présence était nécessaire. La douceur d'exercer son attrait personnel l'y avait ramenée, plus que la charité pure, madame Davray le savait bien ;

mais si la grâce, pour pénétrer dans son cœur, avait pris ce détour profane, elle n'en avait pas moins agi profondément.

Après avoir consolé ou apaisé, en charmant, après avoir vu souffrir, — et fait souffrir aussi, — l'amie de François ne pourrait plus, désormais, se promener dans la vie en distraite, en indifférente, en simple amoureuse d'hommages mondains. Jamais, sans doute, elle ne rencontrerait un autre François ; mais le souvenir du jeune malade, à qui elle avait rendu la mort plus facile, demeurerait pour elle un aiguillon précieux ; il l'aiderait à faire un peu de bien, il l'encouragerait à chercher honnêtement, hors de sa voie tracée, chez les affligés surtout et les humbles, un peu de cette vraie sympathie que nous ne trouvons pas toujours près de nous comme nous l'aimerions, fidèle et sûre, tendre et forte.

MARIANNE DAMAD

LES DOUKHOBORS

— HISTOIRE D'UNE SECTE —

« Ainsi que dans la vie individuelle des hommes, dit Tolstoï, il y a dans la vie des peuples et de l'humanité des événements qui sont comme les *tournants de l'existence*, et ces événements, semblables à la brise matinale à peine perceptible, plutôt qu'à la tempête dans laquelle Élie vit apparaître Dieu, ne sont ni bruyants, ni frappants, ni remarquables [1]. » A l'appui de cette assertion, Tolstoï cite les deux séries de faits que voici, entre lesquelles il trouve une analogie saisissante. Les Romains fêtèrent l'entrée des triomphateurs, mais n'attribuèrent aucune importance à ce Galiléen qui prêchait une nouvelle doctrine; de même, aujourd'hui, le monde entier s'intéresse à des guerres coloniales et à la question du bimétallisme, tandis que l'on néglige comme une chose tout à fait mesquine l'effort héroïque et humble des Doukhobors pour affirmer leur foi.

1. Extrait d'un article de Tolstoï, qui sert de conclusion à la brochure *Pomoguité* (*Au Secours !*), édition Tchertkov.

I

Ces quelques milliers de sectaires, dans la manifestation desquels Tolstoï voit « un tournant de l'histoire », ont, depuis plus d'un siècle, déployé une extraordinaire énergie en faveur de leurs convictions. Après avoir été traités dans leur pays comme des hérétiques et des révoltés, ils se sont vus forcés d'émigrer et, du Canada même qui les accueillit, un groupe d'entre eux lance maintenant un « appel au monde » : ils réclament douloureusement un petit coin sur terre où vivre suivant leur conception du véritable christianisme. Leur existence, naïve et belle, est celle d'une idée qui s'entête à ne pas se laisser étouffer, qui se débat et se fortifie dans la lutte même.

Les sectes sont extrêmement nombreuses en Russie. Plusieurs dérivent du schisme qui éclata lorsque le patriarche Nikone, au XVIIe siècle, constitua l'orthodoxie russe ; la revision qu'il fit des textes traditionnels d'après les livres grecs souleva un passionné mouvement de résistance nationale. Mais, en dehors de ces « vieux croyants », d'autres sectaires surgissent perpétuellement et il faut sans doute voir là une manifestation spontanée de l'esprit russe dans sa rêverie raisonnante et inquiète.

L'Orthodoxie opposa la plus énergique résistance à ces tentatives de liberté. Depuis la réforme de Nikone, définitivement constituée, elle semble n'avoir eu d'autre souci que de se maintenir immuable ; on ne peut constater en elle nulle élaboration de dogme, elle n'a de théologie que pour argumenter contre l'hérésie[1]. Elle seconde en cela les vues du gouvernement, jaloux, lui aussi, d'empêcher que ne s'intronisent dans l'Empire des fractions indépendantes. Pierre le Grand devina le parti qu'il pouvait tirer d'une religion d'État pour sa politique de centralisation, et, en remplaçant le patriarche trop autonome par un Synode dont le tsar nomme les membres, il fit de l'Église un département de l'administration

1. Milioukoff, *Esquisse d'une histoire de la culture russe*, IIe partie. Pétersbourg, 1897.

impériale. Ainsi s'organisa, contre l'esprit de libre examen, cette force redoutable d'un pouvoir spirituel très docile, au service d'un gouvernement très vigoureux.

II

Par la nature de leur *credo*, qui est, à la fois, une religion et une conception de la vie, les Doukhobors eurent maille à partir avec ce double pouvoir. Les derniers événements, qui ont été amenés par leur refus du service militaire, accusent le caractère politique et social de leur dogme.

Mais l'idée première de leur secte fut une idée religieuse, une façon particulière d'entendre le christianisme. Ensuite, selon les circonstances au milieu desquelles ils se trouvaient, ils aperçurent avec plus de netteté les diverses applications de cette idée. Ainsi se forma et se précisa leur doctrine, purement théologique d'abord, ensuite complexe et consciente des détails nombreux de la vie.

Ce qui caractérise les Doukhobors, c'est avant tout la négation formelle du ritualisme orthodoxe. Ils se refusent à faire consister la religion dans un ensemble de cérémonies et affirment que Dieu ne doit être adoré qu'en esprit.

On peut se faire une idée assez nette de ce que fut leur enseignement au début de leur histoire, par un rapport qu'ils présentèrent en 1791 au gouverneur Kakhovsky. Les âmes furent créées avant les corps. La Trinité est représentée en elles par trois éléments : l'intelligence, la volonté et la mémoire. Mais quelques âmes tombèrent dans le péché et se détachèrent de Dieu avant la création du monde. Dieu les envoya dans ce monde terrestre en leur enlevant le souvenir de ce qu'elles avaient été antérieurement; il les abandonna à leur propre volonté et aux tentations du mal... Le corps humain n'est donc, pour l'âme, qu'une prison passagère et, durant le stage qu'elle y fait, elle ne doit avoir qu'un seul but : reconstituer en elle l'image de Dieu. Il faut pour cela se libérer de la matière. Les premiers hommes n'avaient pas de rites ni d'institutions religieuses; ils étaient éclairés par l'Esprit Saint.

Mais plus tard, à mesure que le mal faisait des progrès, on établit des lois pour la répression des délits, et de même on eut l'idée de consigner la foi en un code. Ainsi, ce qui aurait dû n'avoir qu'une existence spirituelle prit une forme extérieure : les Écritures et les rites. Enfin, la sagesse divine, répandue au commencement « dans la nature du monde », s'incarna en Jésus-Christ. Du reste, Jésus-Christ « descend » dans chaque homme de Dieu et s'y développe spirituellement, comme il s'est développé matériellement en Marie. Les hommes de Dieu, qu'espèrent être les Doukhobors, n'ont que faire de lois civiles ou de catéchismes. « Ainsi qu'au lever du soleil, la lune et les étoiles s'éteignent, les fils de Dieu quand ils possèdent le Christ en eux n'ont plus besoin ni de rois, ni d'autorités, ni de lois humaines » ; les hommes de Dieu sont, comme dit l'apôtre Paul, des temples vivants.

Pour bien marquer qu'ils ne confondaient pas la vérité de la religion avec les symboles dont elle se voile, les Doukhobors imaginèrent tout un système d'interprétations allégoriques, parfois subtiles, mais ingénieuses :

En quelle croix as-tu foi ? dit un de leurs psaumes[1].

— En la pauvreté volontaire.

— Qu'est-ce que votre Église ?

— L'union dans la foi, l'amour non hypocrite, l'enseignement du mérite vrai, le respect pour les saints mystères.

— Avez-vous des temples ?

— Notre corps est le temple de Dieu, notre âme est l'image de Dieu.

— Avez-vous un autel ?

— Notre prière est un autel qui s'élance vers Dieu.

III

La question des origines des Doukhobors est difficile. La secte naquit, vers le milieu du XVIIIe siècle, d'un besoin de réaction contre le formalisme orthodoxe et le formalisme également rigoureux des Vieux Croyants. Quant aux circonstances historiques, elles sont fort obscures.

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

Les Doukhobors citent, comme leurs ancêtres, Ananias, Azarias et Misaël, ces trois jeunes gens qui furent jetés dans une fournaise ardente parce qu'ils refusaient d'honorer l'image de Nabuchodonosor. On s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans cette tradition le souvenir de trois sectaires, Foma, Loubkine et Sousloff, qui furent brûlés en 1733 pour s'être prétendus des Christs. Mais comme cette idée de la réincarnation du Christ n'est pas du tout spéciale aux Doukhobors, et se trouve au contraire dans un grand nombre d'autres sectes, telles que les Khlistis et les Skoptzi, il n'y a vraisemblablement pas à tenir compte des obscurs Foma, Loubkine et Sousloff pour l'origine des Doukhobors.

Du reste, dans l'esprit naïf de ces paysans, les époques se confondent. Exagérant la notion d'une très grande antiquité, ils s'imaginent avoir existé depuis le commencement du monde : ils étaient là quand vint Jésus et c'est de lui-même qu'ils ont reçu la pure doctrine chrétienne, tandis que, le méconnaissant, les Orthodoxes l'ont mis à mort. Ils pensent aussi que leur secte durera jusqu'à la fin du monde : la fin du monde sera le règne sur terre des Doukhobors tout seuls, à l'exclusion des autres hommes, fils de perdition.

Un certain nombre de personnages sont considérés comme ayant eu une influence réelle sur la formation de la doctrine doukhobore ou sur son développement. Tel est le médecin Tvéritinoff, bien qu'il appartienne plutôt à la secte des Molokanes. Il fut poursuivi en 1714 comme ayant prêché le calvinisme : il a donc vraisemblablement contribué à répandre en Russie les idées de pur évangélisme. Vers les années 1740 ou 1750, un sous-officier prussien, quaker selon toute probabilité, fut très populaire en Petite-Russie. On n'a guère de détails sur ce curieux individu, mais on lui attribue généralement comme disciple le premier Doukhobor avéré, Silouan Kolesnikoff. Celui-ci était un simple marchand du gouvernement d'Iékatérinoslav. Il mourut très vieux, après avoir fait, toute sa vie, de la propagande pour ses convictions. Il groupa autour de lui quelques fidèles. Il avait quelque instruction et de la lecture; les livres mystiques d'Eckartshausen contribuèrent à la formation de son esprit. Mais il se rattache surtout aux Quakers, qui pénétraient alors en Russie : ils affirmaient

l'égalité de tous les hommes et prêchaient une émouvante religion qui devait séduire les populations misérables des campagnes. Vers la même époque se fit entendre la parole enthousiaste et persuasive d'un homme extraordinaire, un Petit-Russien du nom de Skovoroda. Ce fils d'un simple Cosaque ne réussit pas seulement à s'assimiler toute la science russe d'alors, mais il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe, où il connut des philosophes et des écrivains religieux. De retour dans son pays, il errait de village en village, à travers la Petite-Russie, entrait dans les izbas, causait familièrement avec les paysans. Il leur inculquait ses principes de morale, très élevés et très beaux, mais non orthodoxes. « Le Christ, disait-il, n'est ni dans les longues prières, ni dans les jeûnes, ni dans les cérémonies... Le Christ n'est pas dans le royaume des morts ; il est vivant, et c'est parmi les vivants qu'il faut le chercher... Si vous ne le trouvez pas en vous, vous le chercherez vainement ailleurs. »

Il est à noter que ces différents penseurs sont tous plus ou moins redevables de leurs idées à l'Occident. Tvéritinoff est un calviniste ; le sous-officier prussien et Kolesnikoff sont les disciples des Quakers, et Skovoroda se donne lui-même comme Abrahamite, s'affiliant ainsi à une église tchèque.

La plupart des sectes dont l'inspiration est véritablement nationale se distinguent les unes des autres par leurs opinions au sujet du rite ou de la liturgie. Elles font différemment le signe de croix, chantent différemment l'alléluia ; elles transforment ou compliquent à leur manière le culte extérieur, mais elles ne tendent pas à le simplifier et elles ne préconisent pas l'adoration pure. Il semble donc qu'on doive rapporter au rationalisme protestant l'idée première d'où est sortie la secte doukhobore, mais dans son développement ultérieur, elle devint tout à fait russe. Les sectaires russes — et parmi eux les Doukhobors — sont admirables par une aptitude singulière à aller jusqu'au bout de leur doctrine, à accepter, dans la pratique, toutes les conséquences des principes qu'ils ont une fois posés. Ils ne reculent alors devant aucune difficulté ; ils sont les esclaves des exigences de leur foi jusqu'à l'absurde et jusqu'au sublime. C'est ce que montre l'histoire de la secte.

IV

D'Iekatérinoslav, où avait prêché Silouan Kolesnikov, les idées doukhobores pénétrèrent dans le gouvernement de Tamboff, où la secte semble alors s'épanouir rapidement. Son premier chef fut un riche marchand du nom de Pobirokhine. Il professa que la vérité n'est pas dans la lettre biblique, mais dans le « Livre de la Vie », c'est-à-dire dans la conscience humaine. Dès cette époque, les Doukhobors se refusèrent à consigner par écrit leur doctrine. Les professions de foi succinctes qu'ils rédigèrent de temps à autre étaient exigées d'eux. par les autorités et ne servaient pas à l'usage des fidèles. Le « Livre de la Vie », qui n'est écrit que dans leurs cœurs, est composé de traditions, de psaumes et de compositions diverses appropriées aux circonstances. Tout cela est enseigné de bonne heure aux enfants et rien ne se perd de ce trésor confié à la mémoire des générations.

Pobirokhine inclina décidément la secte à rejeter un certain nombre de dogmes tels que ceux du baptême et de la communion. « Le baptême par l'eau, dit un de leurs psaumes[1], n'est pas nécessaire à notre âme ; le baptême de notre âme consiste à recevoir la parole de Dieu en nous... Le pain est fait avec du froment, le vin avec du raisin ; cela n'est pas utile à notre âme. Nous communions sous les espèces divines, vivifiantes, terribles, immortelles de la passion de Jésus, afin que nos péchés nous soient remis. » Pobirokhine était un homme de convictions ardentes ; son apostolat lui valut d'être exilé en Sibérie avec toute sa famille.

Kapoustine, qui lui succéda, très éloquent, d'une intelligence et d'une beauté remarquables, apparaît comme le prophète par excellence des Doukhobors. Pobirokhine avait eu déjà l'idée que le Christ se réincarne dans les hommes vertueux. Kapoustine précisa cette théorie et en tira parti. Il se donna pour un nouveau Christ et, en proclamant que ce

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

privilège serait héréditaire parmi ses descendants, il fondait réellement sa dynastie.

Vers la fin du xviiie siècle, il y avait des Doukhobors épars dans les gouvernements de Tamboff, d'Iékatérinoslav, de Kharkov, sur le Don, dans tout le midi de la Russie et à Moscou même. La doctrine s'était répandue par les relations commerciales et aussi par les exils; relégués à Riga, en Finlande, dans l'île d'Œsel, à Azov, à Arkhangelsk, à Irkoutsk et au Caucase, ils propagèrent leurs idées. C'est à cette époque, en 1785, qu'ils prirent le nom de Doukhobors. L'archevêque d'Iékatérinoslav, Ambroise, les avait appelés ainsi par dérision; ce terme étant composé de deux mots : *lutteur* et *esprit*, l'archevêque entendait : ceux qui luttent contre l'Esprit, mais les sectaires revendiquèrent ce nom et s'honorèrent d'être, suivant leur interprétation, des *lutteurs spirituels*.

Le gouvernement de Catherine II sévit contre les Doukhobors. Vers 1790, le tribunal de Pérékop rendait le jugement que voici, au sujet de trente-quatre des leurs : « Étant donné que les accusés sont restés sourds à la voix de l'Église, nous décidons, afin de sauvegarder les autres hommes et de punir ceux-ci pour leur négation de l'Église, des sacrements et des saints, qu'on donnera publiquement trente coups de knout aux hommes et quarante coups de fouet aux femmes. Après quoi, les coupables seront envoyés en Sibérie et leurs biens confisqués. »

Mais Paul Ier se montra encore plus sévère. Sa première rencontre avec les Doukhobors est assez singulière, suivant cette anecdote que raconte Herzen. L'empereur se rendait à Moscou pour le couronnement. Curieux d'apprendre par lui-même ce qu'étaient ces fanatiques, il se fit amener un de leurs vieillards. Celui-ci, conformément à un usage que la secte empruntait aux Quakers, se présenta devant l'empereur sans se découvrir. Paul ne put supporter cette insolence : « Sais-tu devant qui tu te trouves? s'écria-t-il. — Je le sais, répondit le vieillard, tu es Paul Pétrovitch. » L'empereur ordonna que cet homme fût envoyé en Sibérie et qu'on mît le feu aux quatre coins de son village. On n'osa pas exécuter cet ordre. Le lendemain, Paul s'était ravisé : il épargna le

village et relégua le coupable dans un monastère, comptant que les moines orthodoxes lui rendraient la vie suffisamment dure. Il s'était trompé. L'austère Doukhobor acquit une réputation de sainteté. Ses amis réussirent à pénétrer auprès de lui; ils le vêtirent de blanc, tendirent de blanc sa cellule. Quand il mourut, son corps fut solennellement porté comme celui d'un bienheureux.

Pendant le règne de Paul Ier, bon nombre de Doukhobors furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité, « afin que ces hommes, qui reniaient les autorités, sentissent qu'il y a sur terre des autorités désignées par Dieu pour protéger les bons et châtier les coupables ».

Dès l'avènement d'Alexandre Ier, la situation des sectaires s'adoucit. Le caractère mystique et inquiet de l'empereur devait lui rendre sympathiques ces humbles chercheurs du mieux, qu'il sentait tourmentés comme lui par les grands problèmes. Il était doux, préoccupé d'idées religieuses et il subit, pendant la première partie de son règne, l'influence d'idéologues et de piétistes. Dès 1801, il libéra et rapatria plusieurs Doukhobors exilés. Il ordonna aussi que l'on fît une enquête sérieuse au sujet de leur foi. A cette fin, on leur envoya deux prêtres et un juge. La première question qui leur fut posée concernait le serment de fidélité à l'empereur. Ils répondirent qu'ils considéraient les bons tsars comme un don de Dieu et les mauvais comme un châtiment pour les péchés des hommes. On leur présenta une icone du Christ et on leur demanda s'ils croyaient au Christ qu'ils avaient sous les yeux. Ils répondirent : « Ce n'est pas le Christ, mais une planche peinte. » Enfin on leur demanda : « Payerez-vous les impôts, et ferez-vous le service militaire? » Ils répondirent : « Nous sommes des mendiants, avec quoi payerions-nous les impôts, et quelles recrues pourrions-nous donner? Il ne reste de nous que des vieillards, des enfants et des infirmes. Autrefois, tout comme les autres, nous servions le tsar; maintenant qu'il fasse ce qu'il veut; nous ne pouvons plus rien. » Les enquêteurs présentèrent cet incident comme une révolte, mais le sénateur Lopoukhine, qui fut alors chargé de vérifier les faits, démentit cette interprétation.

C'est lui qui engagea les Doukhobors à demander au

tsar la permission de se grouper en une colonie. Alexandre Ier consentit, et il désigna pour l'établissement des sectaires le district de Mélitopol, dans le gouvernement de Tauride, le long de la rivière Molotchnaïa. Il y avait là un terrain fertile et inhabité. La colonie fut appelée *Molotchnia Vodi*. Les Doukhobors s'y installèrent de la manière la plus avantageuse. Ceux qui revenaient de Sibérie fondèrent le premier village, qui reçut le nom de Bogdanovka (Dieu donné). En 1805, Kapoustine et son fils vinrent les rejoindre avec les Doukhobors de Tamboff et de Voronèj. Kapoustine fonda le village de Terpénié (Patience) et prit la direction générale de la communauté, comme prophète ou Christ des Doukhobors.

En 1818, l'empereur Alexandre Ier visita la colonie. Il passa la nuit dans le village de Terpenié [1]. Cette visite de leur impérial bienfaiteur semble avoir fait une vive et durable impression sur les persécutés de naguère, dont il se faisait l'hôte dans un élan singulier de mysticisme. Une légende se forma autour de lui. Aujourd'hui encore, les Doukhobors mentionnent dans leurs prières le « vieillard Alexandre », ils le considèrent comme un des leurs et racontent qu'après qu'on eut répandu le bruit de sa mort, il s'était retiré parmi eux, converti à leur foi.

Les Doukhobors ont alors neuf villages, dont le principal était Terpénié, où se trouvait la *Maison des Orphelins*, qu'ils appelaient leur Sion. Leur vie est laborieuse et tranquille; ils s'efforcent d'améliorer par leur travail la terre qu'on leur a donnée et ils y réussissent. Ils arrivent même à faire des réserves pour les cas de disette. Ils cultivent en commun et la moisson est partagée en parts égales. L'argent de tous est réuni entre les mains de Kapoustine. Le costume des hommes est un long kaftan bleu; les femmes ne portent aucune parure, ni bagues, ni boucles d'oreilles, leur coiffure diffère de celle des femmes russes : elles portent des espèces de bonnets recouverts d'un foulard de soie noué sous le menton. Les jeunes filles, au lieu de natter leurs cheveux, les attachent seulement à la nuque avec un ruban.

Les Doukhobors se distinguent par leur moralité : les rap-

1. Cf. Novitski, *Les Doukhobors, leur histoire et leur doctrine*, Kiev, 1882, p. 75.

ports officiels sont unanimes à reconnaître qu'ils pratiquent les vertus familiales et charitables, qu'ils sont d'une très grande sobriété, d'une parfaite simplicité de mœurs et d'une scrupuleuse probité. Ils mènent une sorte de vie évangélique, se considérant entre eux comme des frères, s'entr'aidant et s'aimant les uns les autres. Ils recueillent dans leur Maison des Orphelins tous les vieillards impotents, les indigents et les infirmes. Grâce à la régularité de leur vie, à leurs habitudes de travail sain, ils sont vigoureux et beaux au physique comme au moral : ils représentent un noble type d'humanité.

Ils se réunissent pour prier et chanter des psaumes. En arrivant, chacun doit dire : « Dieu glorieux, glorifie-toi. » — On lui répond : « Son nom est grand dans toute la terre. » Les hommes s'assoient contre le mur de droite, les femmes contre le mur de gauche. Quand tous sont installés, l'un des anciens, le premier du rang, récite un psaume, puis son voisin en récite un autre, et ainsi de suite jusqu'aux petits enfants de six ou sept ans. Les femmes font de même : la plus vieille commence, une petite fille finit. Chacun choisit le psaume qu'il veut, mais un psaume ne doit pas être dit plus d'une fois. Enfin tous se lèvent, s'embrassent et se serrent la main, les hommes entre eux et les femmes avec les femmes; ils honorent ainsi le Dieu vivant en chacun d'eux. Le plus ancien dit encore un psaume et le termine par ces paroles : « Gloire à notre Dieu. »

Quelques-uns de leurs psaumes sont d'une poésie très particulière. Ainsi cette chanson funèbre, belle d'allégresse mystique devant la mort :

Ah! colombes, colombes grises!
— Nous ne sommes pas des colombes grises.
— Ah! cygnes, cygnes blancs!
— Nous ne sommes pas des cygnes blancs.
Nous sommes des anges, des archanges,
Venus de la terre céleste.
Nous sommes de petits envoyés.
C'est le Seigneur qui nous envoie
Par tout le monde, le monde clair!
— Où avez-vous volé, qu'avez-vous trouvé?

Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu?
— Nous avons vu, nous avons entendu
Comme l'âme se séparait de son corps,
S'en séparait et lui disait adieu.
Adieu, adieu, mon corps blanc!
Ame douce, j'ai vécu en toi,
Je t'ai choyé et, pour ma part, j'ai pris
Les souffrances.
Toi, corps, tu iras dans la terre humide
Et les méchants vers te rongeront
Moi, l'âme, j'irai au tabernacle de Dieu,
Du Christ même,
Sauveur, Rédempteur![1]

Les Doukhobors sont, à cette époque, en bons termes avec le gouvernement. Ils payent l'impôt, et même avec une régularité que l'on remarque. Quant au service militaire, sauf quelques protestations individuelles, ils s'y soumettent extérieurement, quitte à tirer en l'air si l'ordre leur est donné de se servir de leurs armes. Ils réussissent quelquefois aussi à tourner la difficulté: ils s'achètent des remplaçants.

En 1817, les sectaires des Molotchnia Vodi ayant été appelés, dans un document officiel, *Colons de Mélitopol*, virent là une méconnaissance de leur qualité véritable : ils n'étaient pas des agriculteurs quelconques et ils revendiquèrent le droit d'être désignés comme « lutteurs spirituels ». Ils déclarèrent que si ce nom leur était retiré, tous étaient prêts, sans égards aux enfants et aux biens acquis, à verser leur sang pour leur nom de Doukhobors; le Conseil des ministres, d'une manière détournée, leur donna gain de cause.

Le gouvernement d'alors pratiquait, du reste, vis-à-vis d'eux, une politique de conciliation. Par exemple, pour ne point heurter les susceptibilités de leur conscience, on les autorisait à remplacer par une simple promesse de fidélité le serment d'usage à l'entrée au corps.

Mais, pendant les dernières années de son règne, à partir de 1820, Alexandre Ier, soumis à de nouvelles influences, cesse de s'intéresser aux Doukhobors. Ne se sentant plus soutenus, quelques-uns d'entre eux émigrent en Turquie. Un fonctionnaire

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

du Caucase — il y avait déjà dans cette région deux mille trois cents Doukhobors — propose, afin d'arrêter l'extension de la secte ou la fuite des sectaires à l'étranger, de les répartir par groupes dans les villages russes, où ils seraient alors rigoureusement soumis aux lois communes. Cette mesure, qui fut exécutée en 1895, parut trop rigoureuse en 1821.

L'indulgence mystique d'Alexandre Ier n'entrait pas dans le caractère de son successeur Nicolas Ier. Celui-ci, envisageant les choses au point de vue politique, ne put admettre cette puissance autonome que constituait dans l'État la secte doukhobore. Il était particulièrement irrité des difficultés qui surgissaient toujours au sujet du service militaire. La volonté qu'avaient les Doukhobors de s'abstenir de toute violence se précisait. En 1829, par exemple, lors de la première guerre de Turquie, le régiment de Vologodsk, où se trouvaient quelques dizaines de sectaires, allait tenter une attaque décisive. Ils refusèrent d'y prendre part. Alors, on leur ordonna de se ranger dans l'espace qui séparait les deux armées et ils furent tués, en chantant des psaumes, par les feux croisés des Russes et des ennemis.

Nicolas Ier résolut de contenir les Doukhobors. Il restreignit le territoire qui leur avait été accordé et édicta contre eux tout un système de pénalités très sévères. Il en exila un grand nombre dans les régions les plus froides de la Sibérie.

A ces mesures diverses et insuffisantes à son gré, il en substitua plus tard une autre qui lui semblait définitive. En 1841, il décida de transférer les Doukhobors des Molotchnia Vodi dans les provinces transcaucasiennes. Il n'y avait pas, à cette époque, de service militaire au Caucase, dont l'annexion était récente. Mais, transportés soudain au milieu de populations hostiles, il semblait que les Doukhobors ne pourraient éviter là d'utiliser leurs armes pour leur défense personnelle. D'ailleurs, ceux qui adhéreraient à l'Orthodoxie auraient la protection de l'empereur et ne seraient pas condamnés à l'exil. Malgré cette promesse, il ne se produisit que vingt-sept défections.

On peut penser qu'il y avait alors, en Russie, environ huit mille Doukhobors, dont cinq mille aux Molotchnia Vodi. Ils

reçurent avec la plus grande résignation l'ordre qui les chassait de chez eux et les jetait en masse dans un pays inconnu. Beaucoup de leurs vieillards avaient encore présente à la mémoire la première émigration sur un territoire inculte et sauvage qu'ils avaient fertilisé par leur labeur. Ils espéraient agir de même dans leur exil nouveau. Surtout, ils avaient la conviction qu'eux, les élus de Dieu, seraient toujours protégés par lui et qu'ils récolteraient même s'il leur fallait semer sur la pierre. Et les Molotchnia Vodi retentirent des psaumes ininterrompus qu'ils chantaient avec allégresse. Le tranfert se fit par groupes, de 1841 à 1845.

V

La région caucasienne où furent envoyés les Doukhobors en 1841 appartient au gouvernement de Tiflis, district d'Akhalkalaki; en outre, on leur concéda, quand leur nombre eut augmenté, une fraction du gouvernement d'Iélizavetpol et du territoire de Kars, récemment acquis. Sur ce plateau, élevé de cinq mille pieds et entièrement découvert, le climat est rude et la terre ingrate. Les Doukhobors, qui étaient essentiellement cultivateurs, durent renoncer à leur travail favori. Mais ils ne se découragèrent pas et organisèrent leur colonie avec une patience opiniâtre et touchante. Comme les montagnes étaient riches en pâturages, ils se consacrèrent spécialement à l'élève du bétail. Ils construisirent des villages, auxquels ils donnèrent les noms des chers villages abandonnés. Grâce à l'union qui régnait entre eux, grâce à leur énergie, à leur endurance, ils atteignirent bientôt à une grande prospérité. Ce groupe de paysans intimement animés d'une même idée morale et soudain transportés au milieu de peuplades barbares, présente dans l'histoire russe un exemple sans précédent. Inconsciemment, par la force des choses, les Doukhobors, rudes, ignorants, mais soutenus par leurs doctrines, devinrent de véritables colons et les dispensateurs d'une civilisation relativement élevée. Leurs voisins, au lieu d'entrer en conflit avec eux, les respectèrent. Pour les Musulmans, qui formaient

alors la principale population du Caucase, la nuance religieuse qui différenciait ces Russes des Orthodoxes n'avait aucune importance. Ils les voyaient doux et travailleurs et les confondaient avec le reste de la nation russe.

Les Doukhobors, comme une ruche heureuse, se répartissent l'ouvrage, veillent au bien commun, amassent des richesses.

Leur ignorance est grande, bien que leur esprit soit affiné par une discipline morale très austère. Ils ne cherchent guère à s'instruire. Naïvement orgueilleux d'être le petit peuple élu, gardien d'une tradition divine, ils ne fondent pas d'écoles. A leur foi spiritualiste se mêlent des croyances enfantines et superstitieuses : les plus simples d'entre eux ont confiance en des formules qui, récitées suivant les rites, guérissent certaines maladies. En somme, intellectuellement même, ils sont de beaucoup supérieurs aux autres paysans russes. Les nombreux psaumes qu'ils récitent depuis l'enfance les ont familiarisés avec les idées abstraites, et cette religion exempte de cérémonies et de rites les maintient dans une saine atmosphère. Tranquilles, maintenant qu'ils sont à l'écart du clergé orthodoxe, ils dégagent peu à peu leur doctrine du symbolisme dont ils l'enveloppaient autrefois par précaution. Aux Mokria Gori, entourés de Musulmans, ils se sentent chez eux plus qu'au district de Mélitopol, où leurs voisins les regardaient comme des hérétiques. Ils n'ont rien à redouter que des fonctionnaires subalternes ; aussi mettent-ils toute leur prudence à éviter de ce côté-là les froissements, — ce que leur facilite, du reste, leur richesse. En outre, pour n'avoir pas de rapports fréquents et par cela même dangereux avec les « Chaldéens », (c'est ainsi qu'ils appellent les non-Doukhobors), ils ne s'occupent guère de commerce.

Ils vivent en bonne intelligence avec le gouvernement. Lors de la guerre de 1877, ils lui rendent même d'importants services. Ils tracent des routes et ils aident au transport de troupes considérables. Les femmes soignent les malades et travaillent à la cuisson du pain.

L'autorité parmi eux était restée à la maison de Kapoustine. Son arrière-petit-fils Pierre mourut sans laisser d'enfants. « Voyant sa fin prochaine, les Doukhobors lui avaient demandé :

A qui nous laisses-tu ? » Il répondit : « A Loukéria, ma compagne ». Loukéria Vassilièvna sut gouverner son peuple avec beaucoup de tact et de fermeté. Héritière du caractère sacré qui s'attachait à la dynastie de Kapoustine, elle eut un pouvoir illimité et sans contrôle. Elle usait à sa guise des sommes très considérables que la communauté versait entre ses mains. Dans ses rapports avec l'administration locale, elle se montra prudente et avisée. Elle était renommée pour sa bienfaisance : en cas de maladie ou de désastre, elle ne manquait pas de secourir « ses petits enfants », comme elle appelait ses Doukhobors.

Loukéria Vassilièvna veilla toujours à ce que la secte conservât son austérité. Or, dans la tranquillité dont ils jouissaient depuis leur établissement au Caucase, les Doukhobors s'étaient un peu relâchés de leur rigueur morale. La prospérité grandissante leur donna le goût du bien-être ; quelques-uns cessèrent de considérer comme un de leurs dogmes la proscription absolue du tabac et de l'eau-de vie. Le mariage, qui, de tout temps, n'avait été chez eux qu'un simple accord entre deux êtres qui s'aimaient, devint un prétexte à fêtes et à dépenses. Loukéria exhorta ses « enfants » à revenir au bien. Ils ne furent pas sourds à ses remontrances. Ils la vénéraient filialement. « Bien que Loukéria Vassilièvna ne sût ni lire ni écrire, dit un Doukhobor, elle conduisit la secte dans sa voie véritable, et, de son temps, aucun Doukhobor ne s'adressa jamais aux tribunaux, aucun ne fut jamais mis en prison pour vol ou pour meurtre, et l'on ne vit jamais un Doukhobor mendier sous une fenêtre... »

Un autre avertissement, plus impérieux, allait bientôt amener les Doukhobors à une plus ardente et plus pure exaltation religieuse. L'ère des tribulations se rouvrait pour eux, et la secte, nombreuse maintenant de près de vingt mille adhérents et disciplinée par de longues années de vie commune, était mieux préparée que jamais à défendre ce qu'elle avait de plus précieux au monde : sa foi.

Loukéria Vassilièvna mourut le 26 décembre 1886 et ce fut pour son peuple le commencement des désastres.

Elle n'avait pas d'héritiers directs. Pendant les cinq dernières années de sa vie, elle s'était fait aider dans son gou-

vernement par Pierre Vériguine, jeune Doukhobor intelligent et pieux, et il était manifeste qu'elle le préparait aux devoirs de chef. Plusieurs fois elle avait formellement exprimé sa volonté à cet égard. Aussi, quand elle mourut, la majorité des Doukhobors acclama Pierre Vériguine comme le successeur de Loukéria. Mais alors se produisit un fait qui révéla, dans une partie, du moins, de la Doukhoborie, un fâcheux ébranlement des traditions anciennes d'obéissance et d'abnégation.

A la mort de Loukéria Vassilièvna, la colonie était riche : le capital commun qui servait à la Maison des Orphelins avait atteint, vers cette époque, un demi-million de roubles. Le frère de Loukéria, Goubanoff, feignit de voir là un héritage ordinaire, qu'il réclama pour lui-même en qualité de parent le plus proche; il fit valoir ses droits en justice de paix, violant ainsi les principes traditionnels, et il gagna son procès. Deux partis se dessinèrent parmi les Doukhobors : le moins nombreux, « le petit parti », autour du village de Gorélovka, se déclara pour Goubanoff; l'autre, « le grand parti », celui de Vériguine, comprenait les Doukhobors d'Akhalkalaki, d'Élisavetpol et de Kars. Les partisans de Vériguine tentèrent de protester contre la décision du tribunal ; des indigènes voisins témoignèrent en leur faveur, affirmant l'origine communautaire du capital laissé par Loukéria. L'affaire dura plusieurs années, passant d'une instance à une autre, et se termina suivant le gré de Goubanoff.

Les Doukhobors du Grand Parti, déçus, s'attristèrent d'avoir failli à leur règle ancienne en recourant à des tribunaux, au lieu d'accepter l'épreuve que Dieu leur envoyait. Ils amassèrent alors un nouveau capital de cent mille roubles qu'ils confièrent à Pierre Vériguine. Ils égalisèrent parmi eux la propriété individuelle et décidèrent de revenir à la vie la plus sévère et la plus recueillie. Ainsi, le désastre qui les frappait apparut à ces croyants comme une remontrance céleste et fut suivi d'une belle recrudescence de leur foi.

Pierre Vériguine fut exilé, comme émeutier, à Kola, dans le gouvernement d'Arkhangelsk. Son prestige s'en accrut. Il continua, de loin, à diriger le mouvement religieux dont il avait été le promoteur. Le gouvernement, inquiet de cette

influence persistante, le fit ... Sibérie. Pendant le transfert, Vérigui ... ut, à Moscou, la visite de deux Doukhobors. Il les cha ... exhorter leurs frères à une piété plus intransigeante : c ... unauté des biens, refus catégorique du serment, refus d' ... la vie à un être, conséquemment végétarianisme et ... ntion du service militaire. Depuis 1886, le recrutement existait au Caucase. Les Doukhobors s'y étaient soumis comme à une formalité, ce qui tourmentait déjà leur conscience. Vériguine les engagea à détruire toutes les armes qu'ils possédaient.

VI

Dès cette même année 1895, le soldat Lebedeff et dix de ses coreligionnaires rendirent leurs armes à leur sous-officier, disant qu'il n'était pas conforme à la doctrine du Christ d'être soldat. On les menaça de les fusiller : ils répétèrent leur déclaration, on les expédia aux bataillons disciplinaires. Mais leur exemple fut suivi par d'autres Doukhobors. Une étrange révolte soufflait dans toute la secte. Révolte énergique et douce. Aucun Doukhobor ne manifestait d'impatience ni de mécontentement; mais, animés d'une résolution ferme, tous rêvaient d'agir selon leurs principes, indifférents aux conséquences funestes qui en résulteraient pour eux. Cet état de leurs esprits se manifesta sous une forme touchante et belle quand ils obéirent au conseil de Pierre Vériguine et brûlèrent leurs armes, se mettant ainsi volontairement sans défense devant les persécutions croissantes.

Cet autodafé pacifique, unique dans l'histoire, fut préparé avec le plus grand soin. Les Doukhobors choisirent, pour accomplir leur projet, la nuit du 28 au 29 juin, veille de la saint Pierre et Paul; ils célébraient ainsi la fête de Pierre Vériguine. Toutes les armes qui leur appartenaient en propre devaient être détruites simultanément dans les gouvernements de Tiflis et d'Iélizavetpol et dans le territoire de Kars. A Kars, grâce à la prudence des vieillards, qui préparèrent quatre bûchers afin de dérouter la police et tinrent secret,

même pour les leurs, le véritable endroit où les armes étaient entassées, l'autodafé eut lieu sans encombre. Au gouvernement d'Iélizavetpol, il n'y eut non plus aucune intervention de la police; mais ailleurs, l'affaire fut tragique. Les Doukhobors eux-mêmes avaient conscience de faire une chose grande et utile, et comme dit l'un d'eux, Zibaroff[1], ils désiraient, dans l'intérêt de leur doctrine, que « ce qu'ils allaient faire fût connu, non seulement dans leur pays, mais dans toute la Russie et même en Europe. » Les Doukhobors d'Alkhalkalaki (Tiflis) résolurent donc de se réunir près de la Grotte, lieu habituel de leurs dévotions, qui se trouvait à trois verstes environ du village Orlovka. Le Petit Parti s'effraya de ces préparatifs, croyant à une tentative de revanche de la part de ses adversaires, et il avertit secrètement les autorités locales. Pourtant, la nuit du 28 au 29 se passa sans que les Doukhobors de Vériguine fussent inquiétés. Ils firent un énorme bûcher de leurs armes, ne gardant que les couteaux, apportèrent vingt charretées de bois et de charbon, arrosèrent le tout de pétrole et y mirent le feu. Ils étaient à peu près deux mille qui se tenaient en cercle autour du bûcher. « Il y avait une grande lumière, comme si c'était le jour. Bientôt commencèrent de fortes détonations, parce que beaucoup de fusils étaient chargés. Plusieurs parmi les Doukhobors suppliaient leurs frères de s'écarter, mais personne n'y consentit, et, chose étrange, il n'y eut pas de blessés[2] ». Les Doukhobors priaient et chantaient des psaumes. Au matin, ils se séparèrent et « attendirent ». Des troupes étaient mobilisées à Orlovka. Le 30 juillet, les Doukhobors s'étaient de nouveau réunis pour prier auprès du bûcher. Le gouverneur leur dépêcha l'ordre de comparaître devant lui à Bogdanovka. Ils répondirent : « Maintenant nous prions; nous ne pouvons interrompre nos dévotions pour obéir à aucun ordre. » Le premier envoyé fut suivi d'un second. Les Doukhobors avaient décidé d'eux-mêmes de se rendre après la prière chez le gouverneur. Mais, tout à coup, surgirent les Cosaques, qui, avec des hurrahs se précipitèrent sur la masse des désarmés

1. *Autodafé des armes*, par M. Zibaroff, édition Tchertkov, Purleigh Londres.

2. *Idem*.

volontaires. Ils fra nt l s f les pieux qui leur servent à r chevaux, visant les têtes et les yeux. Zibar onte le trait uivant. Dans le groupe des Doukhobors, ceux se trou t au centre s'efforçaient de parvenir au premier rang et de r ayer ceux qui avaient déjà reçu des coups, afin qu'on ne hevât pas. Un vieillard doukhobor fit observer qu'il était inutile d'employer ces procédés pour faire aller chez le gouv r des gens qui comptaient s'y rendre aussitôt leurs pri achevées. Cette remarque provoqua un redoublement coups... Enfin les Cosaques s'arrêtèrent et tout le pauvre trou eau de Doukhobors, sanglant et meurtri, fut chassé à B lanovka. Les femmes suivaient. On tenta de les séparer des hommes. Elles déclarèrent qu'elles accompagneraient artout leurs frères. On les frappa : elles criaient qu'elles se laisseraient couper en morceaux, plutôt que de demeurer. Il fallut bien qu'on leur cédât.

Pendant la marche, les Doukhobors entonnèrent le psaume :

Pour toi, Seigneur, j'ai aimé la porte étroite.
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé mon père et ma mère,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé mon frère et ma sœur,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé ma race et ma tribu,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé ma vie et mes habitudes,
Pour toi, Seigneur, je marche astreint aux persécutions,
Pour toi, Seigneur, je marche ayant faim et soif,
Pour toi, Seigneur, je n'ai pas de maison,
Gloire à notre Dieu ! [1]

Les Cosaques entonnèrent des chansons obscènes. Les Doukhobors n'interrompirent pas leurs psaumes ; les plus jeunes et les plus forts d'entre eux, « ceux qui pouvaient bien chanter », se groupèrent. Les psaumes et les refrains de soldats retentissaient ensemble.

En approchant de Bogdanovka, les Cosaques aperçurent le gouverneur et crièrent aux Doukhobors de se découvrir. Ceux-ci répondirent que, si le gouverneur les saluait, ils lui

1. *Autodafé des armes*, par Zibaroff.

rendraient son salut. On les frappa de nouveau ; « l'herbe fut rouge de sang ». Le gouverneur les admonesta : « Vous soumettrez-vous au gouvernement comme les Doukhobors du Petit Parti? — Oui, si ses ordres ne sont pas contraires à notre conscience ; autrement, non ». L'un d'eux, Fédor Chliakoff, tendit son billet de réserviste, déclarant qu'il refusait désormais de servir. Le gouverneur, outré, le frappa de sa canne. Les autres Doukhobors firent une semblable déclaration. Le gouverneur les menaça de les fusiller sur place, et les Cosaques préparèrent leurs fusils. Les Doukhobors ne bronchèrent pas, on les roua de coups de fouet. Puis on les renvoya dans leurs foyers ; ceux qui ne pouvaient marcher furent emportés sur des civières par leurs camarades.

Deux cents soldats furent répartis dans les villages révoltés, avec pleine licence d'y agir à leur guise. Ils campaient chez les habitants et les pillaient sans vergogne, égorgeaient les bestiaux par plaisir. Les Doukhobors n'opposaient aucune résistance. Il leur était défendu de sortir de leurs villages. L'un d'eux, Vassia Posniakoff, ancien soldat, fut fouetté au point de ne pouvoir bouger de seize jours : il n'avait pas fait à l'officier le salut militaire. « Je vous avais salué comme un frère », dit-il.

Les femmes se cachaient comme elles pouvaient. Dans un village, plusieurs se réfugièrent, la nuit, au fond d'une grange que gardaient quelques Doukhobors. Les Cosaques découvrirent l'endroit. Mais les Doukhobors réussirent à les effrayer, et ils s'éloignèrent : « Ce fut bien heureux, raconte une de ces femmes, parce que, même pour nous protéger, nos hommes n'auraient pas eu recours à la violence[1]. »

Comme toutes ces mesures étaient impuissantes à rompre la fermeté des Doukhobors, le gouvernement voulut essayer d'affaiblir la secte en la disséminant. Quatre cent soixante-quatre familles furent exilées d'Akhalkalaki dans les villages géorgiens, deux ou trois par village, sans un coin de terre, avec défense de communiquer entre elles.

1. Récit de Dounia Ivine, *Feuilles de la Parole libre*, n° 3, édit. Tchertkov, Purleigh, Londres.

Les Doukhobors, ainsi éprouvés, vivent dorénavant comme ils peuvent, travaillant pour les pauvres sans demander de paye, n'en réclamant qu'une très petite quand ils travaillent pour les riches. Malgré leur misère, ils réussissent à être charitables. Une fois, peu de temps après leur installation dans les vallées du Caucase, un indigène était tombé malade, laissant son blé en gerbes. C'était l'automne, les pluies menaçaient. Des Doukhobors vinrent battre le blé, l'engrangèrent et se retirèrent sans avoir vu leur obligé. Dans un autre village, un Doukhobor aperçut, une nuit, qu'un Géorgien s'apprêtait à lui ravir son cheval. Il lui cria d'arrêter, et, comme l'autre obéissait, surpris et hésitant : « C'était pour te dire que tu ne dois pas considérer ce cheval comme un bien volé; si tu en as besoin, garde-le ». Le Géorgien ramena le cheval à l'écurie... Ils sont pleins de douceur et de mansuétude les uns pour les autres. Ayant appris qu'un des leurs avait consenti à faire son service militaire, ils furent affligés, mais ils disaient avec pitié : « Le pauvre ami, il a beaucoup souffert et il souffrira plus encore maintenant! » Ils parlaient de sa jeunesse, de sa santé frêle et des épreuves qui l'attendaient[1].

La maladie s'ajouta bientôt à leurs tourments. Arrachés au climat rude et vif de la montagne, ils avaient été jetés dans des vallées fiévreuses. La famine, le scorbut les ravagèrent. De terribles ophtalmies se répandirent. Les prunelles devenaient ternes, se couvraient d'une taie blanche... Ils restaient là, muets, immobiles mais résignés.

Pendant les trois années que dura l'exil, mille hommes environ, sur les quatre mille qu'ils étaient, moururent.

Les Doukhobors du Grand Parti qui ne furent pas exilés de leurs demeures eurent aussi leurs tribulations. Leur colonie dépérit rapidement; mais ils conservèrent la même inébranlable fermeté pour tout ce qui se présentait à eux comme un devoir. Ainsi, l'idée leur vint qu'il fallait envoyer l'un des leurs visiter Vériguine. Ivan Obrossimoff fut désigné pour cela. Il partit le 24 mai 1896; ses frères lui avaient donné deux cent cinquante roubles qui, le voyage payé, devaient être

1. *Visite aux Doukhobors*, par L. Soullergitzki, *Parole libre*, N° 2.

[redacted]

remises à Vériguine. Quand il fut à mille verstes d'Obdorsk, on l'arrêta, et, comme il n'avait pas de passeport, on le mit en prison. Son argent, qu'il avait péniblement économisé pour le laisser au chef, lui fut confisqué. On le transféra de prison en prison, avec des malfaiteurs; il ne revint qu'une année après au Caucase. Là, sans qu'il sût pourquoi, il fit encore un mois de prison. « Nos frères ne se découragent pas, écrit Obrossimoff. Je mandai chez nous que je n'avais pu rejoindre Pierre Vériguine; Androssoff se mit aussitôt en route. On l'arrêta et on l'envoya à Kars. Un autre partit... Peut-être quelqu'un finira-t-il par arriver. Nous n'avons pas le droit d'oublier ou d'abandonner un homme innocent qui, depuis onze ans, est en prison. »

Cependant, les condamnations au bataillon disciplinaire pour refus de servir à l'armée continuaient. Les plus obstinés dans leurs convictions étaient ensuite déportés au territoire d'Iakoutsk. Le 21 septembre 1897, les Doukhobors du village Patience apprirent que Vania Khoudiakoff allait partir et ils se réunirent en foule sur la route pour le voir passer. Quelques-uns allèrent au-devant de lui et, l'ayant vu, ils le saluaient, puis lui faisaient cortège en chantant des psaumes lents et plaintifs comme des prières funèbres. Enfin, Khoudiakoff apparut devant le gros de la foule. D'abord marchaient trois détenus, entourés de soldats; lui, suivait, à côté d'un seul soldat. Il était habillé de neuf, portant le costume doukhobor, un long kaftan bleu, un pantalon bleu aussi, de hautes bottes. Sa tête était coiffée d'une casquette et, sur les épaules, il avait un bachlik. Il était rasé de frais et, bien que pâle, paraissait plus beau qu'à l'ordinaire. Quand il approcha, tous, hommes et femmes, se précipitèrent vers lui, afin de l'embrasser et de lui donner de l'argent pour la route. Il s'arrêta au milieu de la foule et, d'un mouvement unanime, les Doukhobors se mirent à genoux et le saluèrent trois fois jusqu'à terre. Khoudiakoff leur rendit leur salut debout, avec solennité et douceur. Personne ne versa de larmes. Quand il reprit sa marche, le chœur l'accompagna encore en chantant[1].

1. *Parole libre*, n° 1.

VII

La situation des Doukhobors était devenue impossible en Russie, et ne leur laissait plus d'autre recours que l'émigration en masse. Pierre Vériguine y donna son assentiment et l'exécution en fut facilitée par les amis des Doukhobors, les Quakers anglais et américains, et le comte Tolstoï.

C'est seulement dans son exil que Pierre Vériguine apprit l'existence de Tolstoï. Il lut quelques-unes de ses œuvres et en fut frappé. L'affinité qu'il y a entre l'enseignement des Doukhobors et celui de Tolstoï est surprenante, mais il serait faux d'attribuer à Tolstoï une influence ancienne sur la secte, qui s'est développée indépendamment de lui. C'est plutôt Tolstoï, comme le fait observer M. Tchertkov, qui eut à subir ici une influence. Il connaissait le mouvement doukhobor, les tribulations récentes de la secte. Mais, se méfiant des nouvelles que répandaient les journaux, il fit en 1895 un voyage au Caucase afin de se rendre compte par lui-même de ce qui s'y passait. Dès lors, il soutint et aida les Doukhobors par ses écrits, par de généreuses donations, et, sur le ton d'un ami dévoué, il les conseilla. Il s'était rencontré avec ces humbles sectaires dans la recherche de la vérité. A la suite de ses lectures, Pierre Vériguine entra en correspondance suivie avec Tolstoï; le paysan idéaliste fait un touchant effort pour exprimer sa pensée et la développer devant un homme qu'il respecte, mais qui n'est pour lui qu'un égal, un frère.

En dehors des questions religieuses et des affaires de la secte, rien n'existe pour Vériguine. Il adressa une pétition à l'impératrice Alexandra Fédorovna, très digne, sans lamentations ni reproches, la priant simplement, au nom de la charité humaine, d'intercéder auprès de son mari pour que les Doukhobors aient la permission d'émigrer à l'étranger.

C'est une pièce curieuse que cette lettre du Doukhobor exilé à la tsarine. A la manière des Quakers, il la tutoie, tout en lui parlant avec respect. Fidèle à son principe, il honore en elle la dignité d'un être humain; il est peu soucieux de sa

splendeur d'impératrice. Il ne fut donné aucune suite à cette pétition. On l'avait longtemps tenue secrète pour éviter à la tsarine une émotion trop forte. Néanmoins, le vœu si cher aux Doukhobors, ce désir d'émigrer qui avait mûri en eux pendant l'intolérable misère des trois dernières années, put enfin s'accomplir. L'impératrice douairière visita en 1897 son fils malade au Caucase; les Doukhobors en profitèrent pour lui remettre une supplique à laquelle, après une attente assez longue, la réponse suivante fut faite (février 1898).

« Aux Doukhobors jeûnants[1], exilés en 1895 du district d'Akhalkalaki dans d'autres districts du gouvernement de Tiflis, en réponse à leur demande d'être affranchis du service militaire et de s'établir en quelque lieu du territoire de l'Empire, ou d'émigrer à l'étranger. Il a été résolu ceci :

1° L'exemption du service militaire ne peut être accordée;

2° Les Doukhobors jeûnants, à l'exception de ceux qui doivent être appelés comme soldats, peuvent émigrer à ces conditions :

a) Ils doivent avoir un passeport pour l'étranger, pris selon la règle habituelle ;

b) Ils doivent faire le voyage à leurs frais ;

c) Ils doivent, en partant, signer un engagement de ne jamais rentrer dans les frontières russes; s'ils n'observaient pas cette défense, ils seraient exilés aux confins de l'Empire;

3° Leur demande de se grouper en une colonie sur le territoire de l'Empire est écartée. »

Cette décision causa une grande joie aux Doukhobors. Seulement, il fallait avoir de l'argent pour le voyage : or, ils étaient ruinés. Il fallait aussi s'entendre avec un gouvernement qui voulût bien les accueillir : ils étaient naïfs et ignorants comme de grands enfants doux. Ils s'adressèrent aux Quakers, qui, pendant les dernières tribulations, leur avaient donné aide et appui et même avaient adressé au tsar Nicolas II une supplique en leur faveur. Lorsque l'émigration fut résolue, les Quakers firent preuve d'une charité énergique et prompte. Ils organisèrent à Londres un *Comittee*

1. On appelait « jeûnants » les Doukhobors du parti Vériguine, qui étaient végétariens.

of Friends et ouvrirent une souscription. De son côté, Tolstoï publiait un *Appel pour les Doukhobors* et plusieurs de ses disciples le secondaient. En peu de temps, on rassembla vingt mille roubles; les Doukhobors avaient réussi à réaliser quarante-sept mille roubles. La secte envoya, pour la représenter auprès du Comité, Pierre Makhortoff et Ivan Ivine, qui arrivèrent à Londres en juillet 1898.

On n'était pas assez riche pour transporter tous les sectaires du Grand Parti. Mais on décida de commencer par l'émigration des plus misérables sur un territoire anglais. L'île de Chypre fut proposée. Ivine et Makhortoff, qui la visitèrent, en eurent une impression défavorable; mais les Doukhobors du Caucase ne pouvaient plus attendre. Onze cent vingt-six d'entre eux s'étaient réunis à Batoum; ils avaient vendu leur dernier avoir et ils guettaient le signal pour s'embarquer. Mais leur situation devenait critique, les autorités russes commençant à s'impatienter. Le bruit courait avec quelque persistance qu'on allait arrêter les émigrants et les envoyer en Mandchourie afin qu'ils y étendissent la civilisation russe. Affolés, ceux-ci télégraphièrent en Angleterre : « Le terme de nos passeports s'écoule, le temps manque pour faire de nouvelles enquêtes sur les terres d'émigration. » Et enfin : « Si l'on veut de nous à Chypre, nous partons. » Au dernier moment, une difficulté nouvelle avait surgi. Le gouvernement anglais, effrayé de se voir sur les bras ce millier de pauvres gens, exigeait le dépôt de deux cent cinquante roubles de garantie pour chaque émigrant. Les Quakers réussirent à faire abaisser ce tarif à cent cinquante roubles; en outre, ils trouvèrent cent mille roubles qui achevèrent de rendre possible le transport à Chypre des onze cent vingt-six Doukhobors de Batoum.

Le départ se fit avec allégresse, mais l'arrivée fut une déception. Le climat de Chypre est chaud et malsain; les Doukhobors, affaiblis par de longues privations, souffrirent des fièvres. M. Birukoff, qui les avait rejoints et qui partagea leurs tribulations, raconte qu'il les trouva pleins de vaillance, respectueux de leurs nouveaux voisins et préoccupés surtout des frères restés là-bas au Caucase.

Dans une lettre qu'ils écrivirent aux Quakers pour les

remercier, ils disent, en toute franche simplicité : « Nous vous prions instamment de ne pas entrer en de grandes dépenses pour notre installation ici, mais, si vous le pouvez, de nous transférer dans un autre lieu plus conforme à notre genre de vie. A ce que nous avons entendu dire, le Canada serait ce lieu... Nous savons que beaucoup des nôtres sont restés au Caucase dans de grandes souffrances et une complète misère et nous vous prions de penser à eux d'abord. » A Chypre, comme antérieurement au Caucase, les sectaires s'attirèrent la sympathie des habitants. Même on les vénérait. Dès les premiers temps, ils débattirent avec les populations turques de l'île des questions religieuses : leur doctrine paraissait belle, mais difficilement applicable.

VIII

Parmi les Doukhobors non encore émigrés, il y en avait environ deux mille, dispersés dans les villages géorgiens, dont la situation était particulièrement lamentable et réclamait un secours plus rapide. La somme nécessaire à leur transport au Canada fut trouvée grâce à Tolstoï. Sacrifiant sa nouvelle conception de l'art, — qui lui fait condamner les œuvres d'imagination pure, du genre d'*Anna Karénine*, — il décida de publier dans des journaux étrangers plusieurs récits et son grand roman de *Résurrection* ; il renonçait à perfectionner ces œuvres et les abandonnait telles quelles à l'éditeur. « C'est ce qui m'est arrivé autrefois pour ma nouvelle *les Cosaques*, écrit-il à M. Tchertkov : je ne pouvais la finir ; mais alors je perdis beaucoup aux cartes et, pour payer ma dette, je remis cette nouvelle à la rédaction d'un journal... Maintenant, la raison est beaucoup plus noble[1]. » Tous les bénéfices réalisés ainsi furent consacrés aux Doukhobors. En outre, Tolstoï s'adressa à ses amis, qui répondirent généreusement à sa requête.

Le Canada convenait parfaitement à l'émigration. La terre

1. Cité par la *Revue Blanche* du 1er janvier 1899.

y est abondante et le prix n'en est pas élevé. La nature du sol correspond aux habitudes agricoles des Doukhobors. Surtout le gouvernement canadien n'exigeait aucune garantie pour les émigrants et, tout au contraire, s'offrait à leur venir en aide.

Ivine et Makhortoff furent envoyés au Canada pour visiter le territoire. Le prince Khilkoff les accompagnait, ainsi que M. Mood qui se chargea de tous les pourparlers. Le Canada s'engageait à respecter pleinement la liberté de conscience des Doukhobors et les affranchissait du service militaire.

Les amis des Doukhobors louèrent à Liverpool un vapeur, le *Lake Huron*, qui fut à Batoum le 6/18 décembre 1898 et qui le 10/22 emportait au Canada deux mille soixante sectaires. Ils furent reçus, à leur arrivée, de la manière la plus cordiale; on avait préparé avec soin les wagons qui devaient leur servir, on y avait même placé des provisions. Un second bateau, le *Lake Superior*, quitta Batoum, au mois de janvier suivant, avec dix-sept cents émigrants. Ce même transport, au printemps de 1899, alla chercher les Doukhobors de Chypre; les frais de ce voyage avaient été payés par les Quakers et par deux dames russes. Enfin, très peu de temps après, le *Lake Huron* abordait au Canada avec deux mille huit cent dix-huit Doukhobors de Kars qui voyageaient à leurs frais.

Il y avait donc au Canada, dans l'été de 1899, plus de sept mille Doukhobors qui se répartirent ainsi : quatorze cents d'entre eux s'installèrent dans l'Alberta, près de la rivière Saskatchewan, les autres dans la province d'Assiniboïa entre Yorktown et la Swan River. Ce dernier groupe, qui est de beaucoup le plus important, se subdivise en deux parties : la colonie du nord près de la Swan River et la colonie du sud près d'Yorktown.

De cette population nombreuse, une grande moitié ne possédait rien. La colonie de l'Alberta comprenait les sectaires un peu plus fortunés, arrivés par le quatrième convoi; ceux-ci purent acheter des chevaux, des bœufs et des fourgons. Ils eurent néanmoins à se débattre contre bien des difficultés et leur première récolte fut mauvaise. La colonie d'Yorktown, composée principalement d'exilés ruinés au Caucase, était la plus misérable. Il y eut un immense effort d'énergie à faire : les nouveaux colons se trouvaient au milieu de gens

hospitaliers sans doute, mais pour lesquels le principe du *self help* était une loi.

Les Doukhobors ne connaissaient ni la langue du pays, ni ses mœurs, ni ses coutumes; leurs habitudes de travail et leur faculté d'adaptation leur vinrent en aide, Le sol leur fut concédé à de très bonnes conditions. Le Canada contient d'immenses territoires non défrichés, subdivisés en lots d'une étendue déterminée. Le gouvernement accorda à chaque Doukhobor âgé de plus de dix-sept ans et à chaque femme veuve un *homestead* (160 acres). Le colon s'engageait à travailler sur sa terre au moins six mois par an, à avoir défriché au bout de trois ans trente acres, ou bien à posséder quarante têtes de bétail, ou encore à avoir fait des constructions telles qu'un moulin, par exemple, ou des fermes. En outre, il devait, après ce délai, payer une patente de dix dollars.

Les Doukhobors furent secondés de diverses manières. D'abord, les cinq dollars que le gouvernement canadien paie aux compagnies de transport par émigrant qu'elles lui apportent, furent remis aux organisateurs de l'émigration et M. Mood eut ainsi trente-cinq mille dollars à verser dans la caisse commune des Doukhobors. Puis, les Quakers de Philadelphie leur envoyèrent du bétail, des charrues, des semences et des provisions. Enfin, l'initiative privée leur fut secourable, et c'est ainsi qu'ils reçurent du comte Tolstoï cinq mille dollars. De Suisse, d'Angleterre et de Russie d'autres donations arrivèrent. Mais les Doukhobors ne pouvaient ni ne désiraient vivre indéfiniment de bienfaisance; ils se mirent courageusement au travail. Avec un remarquable sens pratique, ils se partagèrent la besogne. Il ne suffisait pas de labourer et de bâtir, mais il fallait aussi de l'argent immédiat. Donc, les hommes allèrent chercher du travail au dehors, sur les lignes de chemins de fer en construction, dans les fermes ou les mines, tandis que les femmes bâtissaient les maisons, traînaient les poutres à plusieurs lieues de distance, labouraient en s'attelant elles-mêmes aux charrues. La nourriture était insuffisante. Dans un village, on manqua de sel pendant trois semaines. Pour restaurer leurs forces, après le labeur de bêtes de somme qu'elles accomplissaient, les pauvres travailleuses n'avaient souvent que de l'eau et du

pain. L'hiver de 1899-1900 fut très dur; la maladie s'en mêla, et les médicaments les plus simples faisaient défaut à cette masse surmenée et haletante.

Mais, dès le second hiver, leur situation s'est bien améliorée. Le nombre de leurs maisons s'est accru; les dettes qu'ils avaient dû contracter d'abord diminuent. Même, les Quakers ayant envoyé à la colonie d'Yorktown deux cent dix moutons, les Doukhobors écrivent : « Nous acceptons avec le même sentiment de reconnaissance que pour vos précédents cadeaux, mais avec de la honte pour nous-mêmes. Nous savons qu'il y a plusieurs milliers et millions d'hommes qui manquent d'un morceau de pain noir et qui peinent à un travail excessif. Sachant cela, nous ne croyons pas avoir le droit de nous ranger parmi les indigents, bien que nous n'ayons pas de superflu. »

De même qu'ils avaient été obligés, en arrivant au Caucase, de modifier leur genre de vie, ils s'aperçoivent vite, au Canada, que leur habitude de se grouper en grands bourgs n'est plus de mise. Les villages se fractionnent; par endroits même, des familles s'installent isolément.

Cette nouvelle organisation paraît être une menace pour cet idéal d'une vie communautaire, qu'ils ont tant de fois essayé de réaliser et qui leur échappe toujours. Nicolas Zibaroff, devenu colon d'Assiniboïa, écrit, au mois de novembre 1900 : « Notre vie se passe bien, grâce à Dieu. Le besoin matériel se fait moins sentir et nous avons ce qu'il nous faut... Mais, dans la vie spirituelle, notre Doukhoborie n'a plus la même union ; quelques-uns ont laissé de côté les commandements de Dieu et n'agissent que d'après leur propre désir... Sûrement il y aura un schisme dans notre communauté[1]... »

En effet, parmi les Doukhobors les moins pauvres, ceux de l'Alberta, le sentiment religieux paraît s'affaiblir. Au contraire, il est très vivace chez ceux qui eurent le plus à souffrir au Caucase et qui firent ensuite le désastreux voyage de Chypre. Nicolas Zibaroff écrit encore : « Il y a parmi nous

1. *La situation économique des Doukhobors au Canada*, par M. Bontch-Brouévitch, *Narodnoe Khosiaistvo*, mai 1901.

des gens qui vivent tout à fait chrétiennement et qui comprennent la loi du Christ d'une façon non pas extérieure, mais intérieure. Certes, beaucoup d'entre les nôtres ont, depuis l'installation au Canada, changé du tout au tout et ne songent plus à la vie éternelle. Un de nos vieillards, Vassili Popoff, qui fut très riche, exhorta en pleurant toute notre commune à ne pas demeurer dans la paresse et le sommeil, l'orgueil et la haine; il nous dit d'apprécier le bonheur que nous avions de posséder une pleine liberté de croyance. Car, ici, nous n'avons pas à redouter de persécutions ni de famines. Et il nous pria de mener notre œuvre à bien[1] ».

Les Doukhobors reçurent aussi les conseils de celui qu'ils appellent « le grand-père Tolstoï ». Il les conjura de ne point céder à la « séduction » d'une vie tranquille et sûre. Il leur rappela qu'ils avaient consacré tout leur effort à l'affirmation de certains principes qu'ils ne devaient plus maintenant laisser tomber en désuétude; ainsi le principe de la vie communautaire. Et Tolstoï leur indiqua le danger qu'il y avait pour eux à s'éloigner les uns des autres, au lieu de travailler ensemble et de vivre ensemble de la même vie[2].

L'élan religieux que signalait Zibaroff dans une partie de la population doukhobore se manifesta de la manière suivante. Le 22 juin 1900, les « délégués des sociétés de la *Fraternité universelle*[3] près de Yorktown » adressent au gouvernement du Canada une supplique tendant à obtenir trois modifications au régime de la Colonie :

1° La propriété individuelle constituant « une violation évidente de la volonté de Dieu », les Doukhobors demandent que la terre leur soit concédée sans aucune répartition personnelle, ainsi que le gouvernement canadien procède à l'égard des populations indiennes.

2° Le mariage n'étant légal « qu'en vertu d'un pur sentiment d'attraction morale entre l'homme et la femme », le transformer en une inscription sur les registres de l'état civil

1. *Situation économique des Doukhobors au Canada*, par W. Bontch-Brouévitch.

2. « Lettre de Tolstoï aux Doukhobors émigrés au Canada » dans « les Rayon de l'Aube », trad. de J. W. Bienstock.

3. Les Doukhobors avaient pris ce nom en 1896 sur le conseil de Pierre Vériguine.

est encore une violation des lois de Dieu; les Doukhobors demandent donc à n'être soumis « à aucune institution humaine concernant les unions nuptiales, qui sont du domaine de Dieu et de la conscience ».

3° L'inscription des naissances et des décès sur les registres de l'état civil n'est pas moins inacceptable, parce que « le Père céleste sait qui il envoie au monde et qui il en retire, et cette volonté de Dieu est seule nécessaire et importante pour les hommes ».

M. Mood essaya vainement de démontrer aux Doukhobors que les petites formalités auxquelles le gouvernement canadien les astreignait n'entravaient pas la liberté de leur conscience. Ils répondirent très fermement à ses représentations et affirmèrent leur volonté de ne transiger sur aucun point. Ils lui rappelèrent qu'au sujet de l'héritage de Loukéria ils avaient sacrifié la loi divine aux institutions humaines en s'adressant aux tribunaux, et qu'il en était résulté, parmi eux, un trouble de conscience dont ils avaient eu beaucoup de mal à se remettre.

La réponse du gouvernement, datée du 7 janvier 1901, refuse formellement de faire aux Doukhobors une situation particulière parmi les émigrants qu'il accueille. « Les lois sont les mêmes pour tous les habitants du Canada, de l'Atlantique au Pacifique, et elles sont obligatoires pour tous. C'est pourquoi il ne saurait être question, un seul moment, de les modifier pour les Doukhobors. »

Ceux-ci répondent : « Nous comprenons qu'à cause des différences qui existent entre vous et nous en ce qui concerne le sens et le but de la vie, le gouvernement a autant de difficulté à satisfaire notre désir et conséquemment à limiter l'intrusion des lois dans notre vie, que nous à accepter vos lois comme guide de la vie... Maintenant, nous sommes obligés de vous prier d'être assez bons pour nous permettre de rester au Canada jusqu'à ce que nous trouvions un autre pays pour nous y fixer, ou jusqu'à ce que nous soyons convaincus que les hommes qui veulent établir leur vie sur une base chrétienne n'ont plus de place sur terre[1]. »

1. *La Pensée libre*, n° 3.

Le gouvernement canadien voudrait mettre un terme à cette vaine discorde. Dans une communication officielle du 28 juillet dernier, il exprime ses regrets du refus que les Doukhobors opposent aux conseils modérés de M. Mood et de leurs amis les Quakers et il leur rappelle qu'ils doivent recevoir la terre sans délai : « Si vous ne le faites pas, il nous sera impossible de garder plus longtemps la terre inoccupée ; d'autres viendront et s'y installeront. » Les Doukhobors, entêtés dans leur idée d'autonomie, qui est pour eux un principe religieux, refusent encore de céder. Si l'on tient absolument à inscrire chaque *homestead* au nom de quelqu'un, qu'on le fasse, « mais il faut pour nous que la terre soit indivise... Nous vous répétons que nous vivons comme une seule ferme ».

Ne trouvant pas au Canada l'indépendance absolue qu'ils avaient espérée, les Doukhobors ont lancé un « Appel à l'humanité »[1] ; ils prient qu'on leur dise s'il existe quelque part un endroit où ils puissent être supportés, où ils puissent s'établir et vivre sans qu'on les oblige à enfreindre les lois de leur conscience et de la vérité. Un grand silence accueillit cet appel.

IX

La doctrine à laquelle les Doukhobors se consacrent entièrement supposerait, pour qu'ils la pussent appliquer dans toute sa rigueur, une terre vierge, sans lois ni traditions encore. Le gouvernement canadien leur a donné le maximum de liberté qu'une société constituée peut offrir à de nouveaux venus. La majeure partie des Doukhobors paraît avoir compris que nulle part ailleurs ils ne trouveraient mieux et ils s'installent définitivement dans leur nouvelle colonie, quitte à sacrifier quelques-unes de leurs plus irréalisables chimères. On a déjà reconnu en eux de « précieux émigrants qui serviront à l'honneur de leur nouvelle patrie ». Le ministre de

1. *Pensée libre*, 13.

la Justice, M Mills, vante les mœurs des Doukhobors, constate qu'ils n'ont commis aucun délit depuis leur arrivée et augure qu'ils seront utiles au Canada : « Le temps leur apprendra à mieux comprendre nos lois.... Nous devons être patients... »

Mais tous ne consentent pas, parmi les Doukhobors, à se déclarer satisfaits de l'insuffisante conformité de leur vie avec leur rêve. L'Appel à l'humanité est le cri de quelques esprits ardents et inquiets, toujours plus épris d'un idéal impossible, que leurs pères ont poursuivi avant eux et qu'eux-mêmes recherchent plus opiniâtrement à mesure qu'ils semblent, avec l'aide des circonstances, s'en être un peu rapprochés. Tout compromis avec leur conscience leur serait plus pénible que les persécutions. Et ils s'acharnent, quitte à paraître ingrats ou trop exigeants... Peut-être la réalisation de leur rêve leur est-elle moins chère que l'effort perpétuel de cette poursuite, et peut-être croient-ils, comme il est dit dans la doctrine du Christ, que ceux-là sont bienheureux qui ont faim et soif de vérité.

IVAN STRANNIK.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

[redacted]

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1901

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
VICOMTE DE REISET	Le Retour aux Tuileries (1815)	1
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE	La Chevauchée au Gouffre. — Sedan. — III	28
DOCTEUR H. FOLET	Ambroise Paré	59
G. BINET-VALMER	Le Gamin tendre *(2e partie)*	89
SÉBASTIEN CHARLÉTY	Une Opération financière sous Louis XIV	137
JACQUES RICHEPIN	Églogues marines	159
HENRI POTEZ	Vers l'Occident. — A travers l'Irlande	165
MAURICE HERBETTE	Une Ambassade turque à Paris en 1797	191
LÉON BOLLACK	Objections à M. Michel Bréal	216
MICHEL BRÉAL	Réponse aux Objections	222

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

GASTON PARIS	Roncevaux	225
G. BINET-VALMER	Le Gamin tendre *(3e partie)*	260
J. LEMOINE ANDRÉ LICHTENBERGER	Le Marquis de La Vallière	317
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE	La Chevauchée au Gouffre. — Sedan *(fin)*	345
HENRI D'ARDENNE DE TIZAC	La Sibérie nouvelle	371
RENÉ FAVEREILLE	Le Fonctionnarisme	389
SI MOHAMMED EL HACHAICHI	Chez les Senoussis et les Touaregs. — II	408
BARONNE O. DE FONTMAGNE	Un Conflit franco-turc en 1857	423
ERNEST LAVISSE	La Seconde Visite Impériale	437

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
VICTOR HUGO	Le Goût	449
V. BLASCO-IBANEZ	Terres maudites *(1re partie)*	482
L. BATIFFOL	Louis XIII enfant	504
ANDRÉ BEAUNIER	La Philosophie d'un Éleveur d'Abeilles	527
G. BINET-VALMER	Le Gamin tendre *(fin)*	555
FÉLIX LE DANTEC	Darwin	601
FERRIÈRES-SAUVEBŒUF	Lettres sur l'Armée d'Italie (1799)	625
TOTCHNO-TAK	En Livonie	634

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

EUGÈNE DUFEUILLE	Le Prince Henri d'Orléans	677
V. BLASCO-IBANEZ	Terres maudites *(2e partie)*	696
A. AULARD	L'Abbé Barbotin	732
BARON D'ANTHOUARD	Conjectures sur l'Avenir en Chine	742
ARTHUR CHUQUET	Henry Beyle, Officier de Cavalerie	773
LÉONCE DEPONT	Dans la Montagne	806
MARIANNE DAMAD	Charitable Aventure	813
IVAN STRANNIK	Les Doukhobors	863


[redacted]

8ᵉ Année. N° 20. 15 Octobre 1901.

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
ugène Dufeuille	*Le Prince Henri d'Orléans*	677
7. Blasco-Ibáñez	*Terres maudites* (2ᵉ partie)	698
l. Aulard	*L'Abbé Barbotin*	735
Baron d'Anthouard	*Conjectures sur l'Avenir en Chine*	762
Arthur Chuquet	*Henry Beyle, Officier de Cavalerie*	773
éonce Depont	*Dans la Montagne*	806
Marianne Damad	*Charitable Aventure*	813
van Strannik	*Les Doukhobors*	865

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11. Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

LES AMANTS SINGULIERS, par **Henri de Régnier**

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue* qu'il est nécessaire de vanter ce volume. Sous ce joli titre, M. Henri de Régnier a réuni les trois exquises nouvelles que l'on a pu lire ici-même : *la Femme de Marbre*, — *le Rival*, — *la Courte Vie de Balthazar Aldramin, Vénitien*. En quelques lignes charmantes de préface, M. Henri de Régnier présente au public le volume qui, après le *Trèfle blanc* et le *Trèfle noir*, aurait pu s'appeler le *Trèfle rouge*, « puisque le sang y coule par trois fois, de la gorge des deux Corcorone, du flanc de Balthazar Aldramin et du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon monsieur de la Thomassière ». En ces temps où l'on publie volontiers de gros volumes, ce n'est pas l'un des moindres mérites de ce « brelan de nouvelles » que leur concision volontaire. Depuis la *Double Maîtresse*, M. Henri de Régnier a vu le grand public venir à lui. Les *Amants singuliers* ne lui plairont pas moins : ce volume le rendra plus curieux encore des chefs-d'œuvre que M. Henri de Régnier nous doit et qui sont proches.

PAROLES D'UN HOMME LIBRE (DERNIÈRES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES),
par le **comte Léon Tolstoï**.
traduit du russe par **J.-W. Bienstock**.

Sous ce titre, *les Rayons de l'Aube*, M. Bienstock avait traduit et publié, il y a quelques mois, un premier recueil de récentes études philosophiques de Léon Tolstoï. Le deuxième volume est également composé d'articles philosophiques et sociologiques, pour la plupart postérieurs à la publication des *Rayons de l'Aube*; d'autres, plus anciens, n'avaient pas encore été traduits en français. On y trouvera, notamment, *la Doctrine chrétienne*, que Tolstoï écrivit il y a plus de vingt ans, mais que, mécontent de la forme, il ne s'était pas décidé à publier. On y trouvera aussi les *Pensées sur Dieu*, les Pensées sur le *Sens de la Vie*, l'article intitulé *Famine ou non Famine*, deux fragments inédits de *Résurrection* et un assez grand nombre de lettres. On y trouvera enfin, en appendice, tous les écrits officiels et officieux relatifs à l'excommunication du comte Tolstoï.

BONNES MÈRES, par **Pontsevrez**.

Bonnes Mères est le second d'une série déterminée de romans dont la dénomination collective : les *Défaites de l'Amour*, représente non pas un lien artificiel, mais une parenté intellectuelle et morale. L'auteur a choisi pour épigraphe de la série la maxime tragique d'Héraclite d'Éphèse : « Toute chose naît de la guerre. » Après *[illegible]*, ce deuxième roman, *Bonnes Mères*, est une dramatique illustration de l'épigraphe. Être bonne mère, comme [illegible] à la fin l'héroïne du livre, c'est moins simple et moins commun qu'on ne le croit. Ce roman est tout à fait [illegible].

ESSAIS SUR LE MOUVEMENT OUVRIER EN FRANCE,
par **Daniel Halévy**.

Ce n'est point, cette fois, le socialisme des théoriciens ni des politiciens que l'on étudie en ce volume : c'est le socialisme des ouvriers, des vrais, de ceux qui travaillent et qui réfléchissent avec calme, sans se précipiter sur tous les grands mots par où l'on s'efforce de les enrôler aveuglément. Souvent mal renseignés sur les théories, ces hommes-là ne suivent pas davantage les combinaisons de la politique. D'instinct, ils sont prudents, sages, pratiques. M. Daniel Halévy les a vus de près; il les connaît bien et il nous apprend à les connaître. Il nous mène à eux, dans ce livre d'information variée, de pensée sincère. Les lecteurs de la *Revue* ont lu déjà l'un de ces remarquables essais : ils voudront lire tous les autres et voir en détail comment naît et fonctionne une association syndicale ou coopérative, une université populaire, et quelles pensées tout à la fois violentes, profondes et confuses bouillonnent dans les cerveaux de ces plébéiens.

LES ROBINSONS DE PARIS, par **Georges Beaume**.

Le titre est charmant. Comme il marque bien le dépaysement de ces braves gens de province, perdus dans Paris qui les attire, et plus isolés parmi la foule que Robinson dans son île déserte ! L'auteur a connu, évidemment, quelques-uns de ses personnages : il les a vus se perdre, loin de la petite patrie qu'ils ont sottement reniée par orgueil. Certains ont connu qu'ils se trompaient, qu'ils étaient comme morts dans la vie parisienne : « Ils s'en vont, en leur terre ancienne qui les ranime, retrouver leur âme vivante. » Nos lecteurs connaissent le talent si délicat de M. Georges Beaume; ils n'ont pas oublié les scènes dramatiques et simples des *Vendanges* et de *Sainte-Nitouche*. Ce nouveau roman mérite de plaire tout à fait. Il est alerte, rapide, et il est vrai, de cette vérité profonde qui seule intéresse.

L'ŒUVRE DE CHERBULIEZ,
extraits à l'usage de la jeunesse, avec une [illegible]
par **Georges Meunier**.

Victor Cherbuliez n'était pas seulement un excellent romancier; c'était plus encore un causeur, que tout intéressait dans la vie, les sciences et la politique, ainsi que les lettres et les arts. Autant qu'il le pouvait sans nuire à l'intérêt de ses romans, il s'échappait, comme dit heureusement M. Georges Meunier, « en de délicieux entretiens ». Curieux de tout, il avait réfléchi un peu sur tout, et ses réflexions provoquent les nôtres à chaque instant. M. Georges Meunier a fort ingénieusement extrait, à l'usage de la jeunesse, ces pages exquises, où l'on trouvera tour à tour des causeries esthétiques et sociales, des scènes de roman, et quelques-unes de ces remarquables études de politique étrangère où Victor Cherbuliez excellait.

[redacted]

'ILLUSTRATION

13, Rue Saint-Georges, PARIS (9e)



Abdurrahman, émir d'Afghanistan, mort le [illegible] octobre.

Specimen des gravures d'actualité publiées par L'ILLUSTRATION

D

[redacted]



[redacted]

LIVRES NOUVEAUX

LES OBERLÉ, par **René Bazin**.

Le nouveau roman de M. René Bazin vous prend au cœur. L'action est dramatique, les scènes sont rapides et toujours attachantes, et comment ne point s'émouvoir en face d'un tel sujet ! Trente ans après cette conquête de l'Alsace, dont la France est encore saignante, M. René Bazin nous introduit dans une famille alsacienne : certains restent fidèles, implacablement, à l'ancienne patrie; d'autres, peu à peu, se résignent et veulent vivre. L'auteur s'efforce de rester impartial; il n'exalte ni ne réprouve ni les uns ni les autres. Français et Allemands, tout le monde est sincère en son livre. Aussi tout le monde est malheureux : c'est par là surtout que l'œuvre est forte et belle. Entre ceux qui s'aiment, à chaque instant, tout se dresse en obstacles, que l'amour lui-même, l'amour plus fort que la mort, ne peut pas renverser. D'un sujet dramatique M. René Bazin a tiré un livre poignant, d'intrigue et de style toujours très simples, un de ces livres comme la *Terre qui meurt*, qui passionnera tout le public.

SOUVENIRS DE LA GUERRE DU TRANSVAAL, par **H. Lecoy de la Marche**.

« Ce récit sincère expliquera, nous dit l'auteur, et excusera, au besoin, le découragement qui succéda chez beaucoup de volontaires au noble enthousiasme du départ. » On n'ignore plus, en effet, dans le public, que les volontaires européens furent accueillis assez froidement par les Boers. Beaucoup furent tenus en suspicion, et l'événement a prouvé maintes fois que les Boers n'avaient pas toujours tort de se tenir en garde contre les étrangers. M. H. Lecoy de la Marche, ancien officier d'artillerie, commandant d'un détachement français, s'est vaillamment battu. On ne lira pas sans émotion ces pages écrites au jour le jour, « en pleine épopée ».

AUCASSIN ET NICOLETTE, mis en français moderne par **Gustave Michaut**, avec une préface de **Joseph Bédier**.

« C'est la geste brève de « deux beaux enfants petits »; comment ils s'aiment malgré les félons, par quelles prouesses le jouvenceau conquiert la jouvencelle, leurs jeux sous une loge de feuillée, des chants de pastours et de rossignols, une cruelle persécution dont on sent bien d'ailleurs qu'elle ne prévaudra pas, des chansons encore et des rires, et des larmes mêlées au rire, et des baisers toujours; c'est la trame de ce poème avenant et clair, comme un jour de Pâques fleuries ». Cette jolie phrase de M. Joseph Bédier dit excellemment le charme de cette « chante-fable » du XIIe siècle que M. Gustave Michaut a vêtue minutieusement d'une forme neuve, d'un français moderne poétique et harmonieux.

VERS FACHODA, A LA RECHERCHE DE LA MISSION MARCHAND A TRAVERS L'AFRIQUE, par **Charles Michel**.

M. Charles Michel était le second de la mission Bonchamps, qui se dirigeait vers Fachoda par l'Éthiopie, tandis que la mission Marchand y arrivait par le Congo. L'auteur a vu de près quelques-unes des causes qui ont fait échouer nos projets sur le Nil. Il nous les expose au cours de ce très intéressant volume, qui contient le journal de la mission. Le volume contient, en outre, de curieux renseignements sur l'Abyssinie et sur les Abyssins, et, en appendices, quelques pages sur les collections entomologiques et le catalogue des oiseaux recueillis au cours de la mission Bonchamps. Ce beau volume est illustré de nombreuses gravures d'après les photographies de l'auteur et les dessins de M. Maurice Potter.

C'EST LE VENT, comédie villageoise en trois actes, par **Maurice Pottecher**.

Le répertoire de M. Maurice Pottecher est déjà nombreux et varié : l'auteur-directeur s'est essayé dans tous les genres, et il a su faire applaudir tour à tour des farces, comme le *Soiré de Noël*, et des drames tragiques et violents, comme *Liberté*, *Morteville*, l'*Héritage*. M. Maurice Pottecher est un lettré : nos lecteurs le savent; et ils ont aimé de lui des vers délicats et harmonieux. Tous ceux qui ont lu ses pièces font cas de son réel talent dramatique. *C'est le Vent* est une œuvre charmante, de bon sens et d'alerte gaieté. La pièce a beaucoup plu aux spectateurs de Bussang; elle ne plaira pas moins aux lecteurs du volume par le mouvement et la verve qui animent partout les moindres scènes.

SOUVENIRS D'UN FRANC-TIREUR EN 1870-1871, par **P. Trochon**.

L'auteur nous prévient que son livre est une « simple contribution à l'histoire des corps francs pendant la guerre franco-allemande ». On a beaucoup calomnié les corps francs : certains sont allés jusqu'à prétendre que les francs-tireurs avaient été plus nuisibles à la France que les Allemands. On leur a reproché d'avoir prolongé une résistance qui, après Sedan, était fatalement inutile, — et l'événement l'a bien prouvé. Sans doute; mais les efforts suprêmes de la Défense nationale ont du moins valu à la France l'admiration de nos vainqueurs eux-mêmes. L'auteur de ce récit a fait partie d'un corps modeste, créé sur le tard, dans les derniers mois de la campagne, et qui n'a pas eu l'occasion de se signaler hautement. Du moins, le récit de M. Trochon nous donne-t-il sur l'organisation particulière, sur la discipline, le dévouement, et le patriotisme de ces volontaires des renseignements curieux et précis.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — [illegible]. — (Encre Lorilleux).

